HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR

—

13. *TOME TREIZIÈME.*

DEPUIS LE TRAITÉ DE PAIX DE CARLOWICZ JUSQU'A LA PAIX DE PASSAROWICZ.

1699—1718.

13.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.

BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.

Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

MDCCC XXXIX

TABLEAU DES SOURCES ORIENTALES

DONT L'AUTEUR S'EST SERVI POUR LA SEPTIÈME PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

—

Histoires générales.

L'Histoire de Raschid que nous avons citée au tome XI; depuis le règne d'Ahmed III (1115—1703) jusqu'à la fin de l'année 1134 (1722). A cet ouvrage se joint:

1°. *Tarikhi Tschelebizadé-Efendi*, c'est-à-dire, *Histoire de Tschelebizadé*, depuis l'année de l'hégire 1135 (1722) jusqu'à l'année 1141 (1728). Un vol. in-folio de 158 feuillets.

2°. *Tarikhi Sami wé Schakir wé Soubhi*, c'est-à-dire, *Histoire de Sami, de Schakir et de Soubhi*, depuis l'année 1134 — 1730 jusqu'à la fin de l'année 1156(1743). Deux vol. in-fol. Le premier de 71 feuillets, le second de 238 feuillets. Imprimés à Constantinople en 1198(1783).

3°. *Tarikhi Izi*, c'est-à-dire, *Histoire de l'historiographe Izi*, continuateur de Soubhi, depuis l'année 1157 (1744) jusqu'à la fin de l'année 1165 (1751). Un vol. in-folio de 288 feuillets. Imprimé à Constantinople en 1199(1784).

4°. *Tarikhi Wazsif*, c'est-à-dire, *Histoire de l'historiographe Wazsif*, continuateur d'Izi; depuis l'année 1166 (1752) jusqu'à la fin de l'année 1187 (1773). Deux vol. in-folio. Imprimés à Constantinople en 1219 (1804).

5°. *Tarikhi Enweri*, c'est-à-dire, *Histoire d'Enweri*, l'historiographe, depuis la guerre de Russie, en 1768, jusqu'à la paix de Kaïnardjé. Un vol. in-fol., dans ma collection.

6°. *Tarikhi Ibrahim Melek-Efendi,* c'est-à-dire, *Histoire d'Ibrahim Melek-Efendi* de Temeswar, depuis l'année 1094 (1683) jusqu'à l'année 1157 (1744). Un vol. in-4°; dans ma collection.

Histoires spéciales.

7°. *Ahwali ghafewat der Diyari Bosna,* c'est-à-dire, *Histoire des victoires remportées en Bosnie,* par Ibrahim, directeur de la première imprimerie à Constantinople. Imprimée en l'année 1154 (1741). Un vol. in-4° de 62 f. Traduit en allemand par Dubski.

8°. *Tewarikhi Banalouka,* c'est-à-dire, *Histoire de Banyalouka,* pendant cette même campagne en Bosnie, par un auteur inconnu. Un vol. in-4° de 42 f. Dans ma collection.

9°. *Tarikhi Seyyah,* c'est-à-dire, *Histoire du voyageur;* la traduction du *Chronicon peregrinantis* de Crusius, contient l'histoire de la guerre des Persans et des Afghans. C'est le troisième ouvrage imprimé à Constantinople en l'année 1142 (1729). Un vol. in-4° de 97 f.

10°. *Tahkiki Tewfik,* c'est-à-dire, *l'Épreuve de la direction.* Cet ouvrage contient l'histoire des négociations avec Nadir Koulikhan, par le grand-vizir Raghib-Pascha. Dans ma collection.

11°. *Souri houmayoun,* c'est-à-dire, *les Noces impériales,* ou description des fêtes lors du mariage des filles d'Ahmed III en l'année 1136 (1723). Un vol. in-4° de 24 f. Dans ma collection.

12°. *Moukalemati Mizsri wé Schami,* c'est-à-dire, *Dialogues de l'Égyptien et du Syrien* (le premier musulman, le second chrétien) *sur les événemens de l'époque;* brochure politique de l'ambassadeur Ferriol; 65 feuillets in-4°. Dans ma collection.

13°. *Medjmou ala wekaii Mizsr,* c'est-à-dire, *Collections sur les événemens de l'Égypte,* et en langue arabe *sur les*

événemens du Caire; depuis l'année 1100 (1688) jusque dans l'année 1150 (1737). Dans ma collection.

14°. *Risaleï Dürri-Efendi,* c'est-à-dire, *Relation d'ambassade de Dürri-Efendi,* ambassadeur à la cour de Perse en l'année 1135 (1720). Traduit en français par Petis de La Croix et imprimé à Paris en 1810.

15°. *Tedbirati pesendidé,* c'est-à-dire, *les Projets agréables* par Nououman-Efendi, juge de camp de Menghli-Ghiraï, puis commissaire pour la délimitation des frontières. La première partie de cet ouvrage contient la relation de son séjour en Crimée, la seconde partie traite de la délimitation de la frontière entre l'Autriche et la Porte; dans la troisième partie enfin, l'auteur parle de ce qui lui est arrivé pendant son voyage à Hamadan en société de l'ambassadeur envoyé par la Porte à Nadirschah. Un vol. in-4°. Dans ma collection.

16°. *Tarikhi Ali-Pascha,* c'est-à-dire, *Histoire d'Ali-Pascha,* fils du médecin qui a été trois fois grand-vizir, par son fils Siayi. Un vol. in-4° de 167 feuillets. Dans ma collection.

17°. *Rapport sur la délivrance de Bagdad par Topal Osman-Pascha en l'année* 1733; cet ouvrage paraît être une traduction française du docteur Jean Nicodème. Un vol. in-4° de 26 feuillets. Dans ma collection.

18°. *Tarikhi Silistra,* c'est-à-dire, *Histoire de Silistra* par Mahmoud Sabit. Un vol. in-4° de 24 feuillets. Dans ma collection.

19°. *Koulazsatoul-akhbar,* c'est-à-dire, *le Choix des Nouvelles,* par Resmi Ahmed-Efendi; traduit en allemand par Diez, sous le titre : *Wesentliche Betrachtungen von Resmi Ahmed-Efendi.* Berlin, 1813. Un vol. in-4° de 45 feuillets. Dans ma collection.

20°. *Tedbiri djedid,* c'est-à-dire, *Nouveau conseil* par Djanik-Pascha. Un vol. in-8° de 71 feuillets; dans ma collection et parmi les manuscrits de Diez à Berlin, n° 13; cet ouvrage y porte le titre : *Tertibi djedid,* c'est-à-dire, *les Nouvelles institutions* par Djanik-Pascha.

21°. *Seïli Ouschakizadé,* c'est-à-dire, *la Continuation* (de l'ouvrage) *d'Ouschakizadé,* biographe des légistes, depuis le règne de Mourad IV jusqu'à la fin de celui d'Ahmed III, par Scheïkhi et son fils. Cet ouvrage forme 2 vol. grand in-fol. de 757 feuillets et contient 2000 biographies.

22°. *Tezkeretoul-Schouara,* c'est-à-dire, *Liste des Poëtes,* par Sélim; cet ouvrage contient les biographies de 410 poëtes. Un vol. in-fol. de 182 feuillets. Dans ma collection.

23°. *Seïli Hadikatoul Wouzera,* c'est-à-dire, *Continuation du jardin des vizirs* par Osmanzadé-Efendi, ou biographies de trente-deux grands-vizirs par Schehrizadé Mohammed Saïd-Efendi. Un vol. grand in-8° de 78 feuillets. Dans ma collection.

24°. *Seïli souli Hadikati Wouzera,* c'est-à-dire, *Continuation des biographies des grands-vizirs,* par Djawid-Efendi; cet ouvrage contient les biographies de vingt-cinq grands-vizirs, depuis Raghib-Pascha jusqu'à Yousouf Sia inclusivement. Un vol. in-8° de 46 feuillets. Dans ma collection.

Collection de Lois et Écrits d'Etat.

25°. *Telikhizsati Raghib-Pascha,* c'est-à-dire, *Rapports de Raghib-Pascha à son diwan.* Un vol. Dans ma collection et dans celle du comte Rzewuski.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE LXI.

Adoucissement dans les mœurs ottomanes. — Houseïn Kœprülü, Rami-Efendi, Maurocordato. — Le moufti Feïzoullah. — Daltaban-Pascha et le kislaraga Nézir. — Le Sultan quitte Andrinople pour retourner à Constantinople. — Ambassade ottomane à Vienne. — Députations de la Pologne, de l'Autriche, de la Russie et de la république vénitienne.— Conclusion d'un traité de paix avec Venise et la Russie. — Ferriol et Sutton. — Ambassade de Raguse et du prince du Guriel. — Relations politiques avec la Perse et l'empire de Maroc. — Campagne de Bassra. — La caravane des pélerins. — La Sourre et le schérif de la Mecque. — Rétablissement de la tranquillité en Egypte et dans les états barbaresques. — La Crimée et Dewlet-Ghiraï.—Institutions de Kœprülü. — Lettre pastorale du Moufti. — Chute et mort de Kœprülü. — Les savans et les poètes. — Daltaban, grand-vizir. — Règlemens relatifs aux costumes. — Mesures financières.— Hasan-le-Fugitif est proscrit.— Persécution des Arméniens. — Construction de plusieurs châteaux forts. — Troubles de Crimée. — Daltaban est exécuté. — Campagne contre les Géorgiens. — Délimitation des frontières. — Administration de Rami. — Brancovan est confirmé dans la principauté de Valachie.— Troubles et rébellions dans l'empire, leurs progrès et leur fin lors du détrônement de Moustafa II.

Il est enfin permis au lecteur de l'histoire ottomane de respirer plus librement et de fixer son attention sur des objets moins sanglans que ceux qui, dans

la précédente période, s'offraient sans cesse à ses yeux. Cette époque est encore signalée, il est vrai, par des rébellions. qui amènent la chute de deux Sultans, mais aucun d'eux ne meurt victime de la fureur d'une soldatesque déchaînée. L'empire est encore agité par plusieurs guerres sanglantes; la capitale frémit encore au bruit de la hache du bourreau ; mais la nuit de la barbarie qui couvrait ses vastes provinces commence à se dissiper; les horreurs qui ont imprimé une tache ineffaçable au règne tyrannique de Mourad IV disparaissent ; l'anarchie militaire, telle que nous l'avons vue sous la minorité de Mohammed IV, cesse d'attrister l'esprit du philosophe, et le vieux Kœprülü paraît avoir emporté avec lui sa cruelle politique. Le mahométisme perd de sa sauvage âpreté, grâces aux rapports fréquens de la nation ottomane avec les puissances limitrophes et à l'influence de la politique et de la civilisation européennes. L'humanité pénètre dans toutes les classes; les mœurs publiques voient s'adoucir leur rudesse originaire, et, de même que deux cent cinquante ans auparavant, à l'époque où fut inventée l'imprimerie, une nouvelle vie se développa dans tous les États de l'Europe : ainsi l'empire ottoman sort, lentement il est vrai, grâce à l'introduction de cet art, des ténèbres de la barbarie. Si les bases du droit public ottoman, telles que les institutions militaires d'Ourkhan et de Mourad I^er^, et les kanounnamés de Mohammed II, de Souleïman-le-Législateur, d'Ahmed I^er^, et de Mohammed IV, demeurent stationnaires, on commence à

les interpréter, à les développer, et, pour la première fois, l'histoire ottomane signale des changemens et des modifications introduits dans les institutions primitives, altérations jusqu'alors sans exemple. Les historiens européens ont disserté depuis des siècles sur la stabilité des institutions et des mœurs de l'Orient, par opposition à l'instabilité des constitutions et des mœurs des peuples de l'Occident; mais cette stabilité n'est qu'apparente, car il n'y a rien de fixe et d'immuable dans la nature ni dans l'histoire d'une nation. Des milliers d'années se sont écoulées depuis que l'œil humain croit à l'immobilité des étoiles fixes; cependant elles s'agitent et accomplissent leurs révolutions. C'est ainsi qu'il existe un progrès réel dans la civilisation des peuples et des nations de l'Orient, et nul ne saurait y méconnaître la réaction de l'Ouest sur l'Est. Le Chinois, lui-même, malgré la muraille qui devait séparer le céleste empire des autres peuples de la terre, est prédestiné à subir l'influence de la civilisation européenne, car il ne saurait fermer entièrement l'accès de ses côtes aux vaisseaux qui sillonnent ses mers, et les juifs se fondent peu à peu avec les communautés chrétiennes.

Ceux des gouvernemens et des peuples qui voudraient résister à cette marche progressive de la civilisation, doivent s'attendre au sort des Maures d'Espagne et des enfans d'Israël.

Il y a ici une profonde distinction à établir entre le musulman sujet d'une puissance chrétienne, et le musulman dominateur des chrétiens. La Russie compte

parmi ses sujets quatre millions cinq cent mille musulmans; plus de onze millions de ces derniers obéissent à la Grande-Bretagne dans les Indes-Orientales. Les provinces d'Astrakhan et de Crimée sont aujourd'hui soumises aux Russes; les états de Baber et de Tipou-Saïb, ne sont plus que des provinces du vaste empire qui appartient à la Grande-Bretagne; les murs du Kremlin, à Moscou, renferment les symboles de la puissance des khans d'Astrakhan et de Crimée, tandis que le palais de la compagnie orientale à Londres possède les couronnes de Tipou-Saïb et des princes de Ceylan : c'est que tous ont péri, vaincus moins par le nombre de leurs agresseurs, que soumis par l'ascendant de leur génie. L'intolérance de l'islamisme apparaît clairement dans les lois musulmanes, et dans les règnes des dynasties qui confessent cette religion. Aussi l'histoire des chrétiens soumis à l'empire des princes musulmans, n'offre-t-elle d'un côté qu'une suite non interrompue de violences et de tyrannie, et de l'autre qu'un esclavage dégradant l'humanité dans l'homme. Dans ces derniers temps, on s'est donné beaucoup de peine inutile pour écrire une histoire des Grecs sous la domination ottomane; les événemens qu'elle retrace sont aussi peu mémorables que le serait une histoire des Arméniens, qui nous ferait voir l'existence de ce peuple courbé sous le sabre ottoman ou sous le joug persan. Mais ce qui est vrai relativement aux Turcs dominateurs des chrétiens, ne l'est point pour les Turcs soumis au princes chrétiens, dans le sens politique que nous y attachons. A l'époque

où la Crimée fut subjuguée par la Russie, tous les mahométans de cette contrée eurent la liberté d'émigrer. Il ne vint à la pensée de personne d'expulser par la force les habitans du pays. Une pareille violence eût été également indigne de la tolérance chrétienne et de la politique européenne. Autre chose est d'affranchir une contrée du joug de fer des musulmans; autre chose est de dépouiller de leurs maisons et de leurs champs des possesseurs séculaires. Malgré eux les Ottomans seront, par la suite des temps, réduits à l'alternative ou de renoncer à leur domination sur les peuples chrétiens ou d'en alléger le poids et de l'exercer avec modération. Nous avons fait remarquer, vers la fin de la période précédente, que dans les dernières années du dix-septième siècle, les Sultans en avaient déjà reconnu la nécessité, à l'occasion du *nizami djedid* (nouvel ordre) promulgué par Kœprülü, qui, le premier, songeait à améliorer le sort des sujets chrétiens, répandus sur toute la surface de l'Empire. L'influence de la politique des cabinets d'Europe, soutenue par d'habiles diplomates, fit encore mieux sentir cette nécessité à la Porte après la paix de Carlowicz, et l'avertit incessamment des dangers qui la menaçaient. Depuis long-temps, la Porte recevait les ambassadeurs des puissances chrétiennes, et dès le commencement du dix-septième siècle, les États maritimes, l'Angleterre et la Hollande, entretenaient à Constantinople des ambassadeurs, comme avant eux, Venise et la France. Les ambassadeurs polonais et autrichiens allaient et venaient sans cesse, mais

ceux de l'empire ottoman envoyés, à de longs intervalles, ne faisaient que de courtes apparitions dans les capitales de l'Europe, d'où ils repartaient sans avoir rien appris. Ce fut seulement au commencement du dix-huitième siècle, que les ambassadeurs ottomans rapportèrent dans leur pays quelques germes de la civilisation européenne. Ce fut d'abord par l'entremise des plénipotentiaires turcs à Carlowicz, Soulfikar et Maurocordato, que l'esprit qui préside à la diplomatie des cabinets d'Europe s'introduisit dans les chancelleries ottomanes; c'est donc à partir du traité de Carlowicz que la politique ottomane se trouve plus intimement liée à celle des puissances chrétiennes.

Avant de parler du traité qui fut conclu avec les Russes, une année après la paix signé à Carlowicz avec l'Autriche, Venise et la Pologne, et des ambassades qu'échangèrent les puissances belligérantes pour la ratification de ce traité, qui accorda un repos longtemps désiré aux sujets des divers états, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les hommes qui se partageaient alors le pouvoir gouvernemental. La position nouvelle de l'empire vis-à-vis de l'Europe nous oblige de faire précéder cette partie de notre histoire du portrait consciencieux des hommes qui y ont eu la plus grande part, ou qui en ont été seulement les acteurs passifs. Au faîte du pouvoir était le grand-vizir. C'était le quatrième Kœprülü, Amoudjazadé Houseïn, neveu du vieux Kœprülü et cousin d'Ahmed Kœprülü, et de Kœprülü-le-Vertueux, l'un le second et l'autre le troi-

zième grand-vizir sortis de cette famille. Élevé sous l'administration de son oncle et de ses cousins qui le destinaient aux affaires publiques, Amoudjazadé avait accompagné Kara Moustafa sous les murs de Vienne; plus tard, il avait commandé successivement les forteresses de Schehrzor, d'Amassia et les châteaux des Dardanelles. Il avait suivi ensuite le Sultan régnant à Belgrade, où il s'était fait remarquer en lui donnant le conseil de ramener l'armée à Wardein, et de renoncer à la marche projetée sur Temeswar. Le désastre de Zenta avait témoigné de la sagesse de ses avis, et après la mort d'Elmas Mohammed-Pascha, resté sur le champ de bataille, il avait été nommé grand-vizir à sa place. Il s'était hâté de conclure une paix si nécessaire à l'empire, et mit tous ses soins à la conserver. C'était un homme généreux, libéral, ami des savans et des poëtes, que, pour une seule kassidée, il avait coutume de récompenser par un don de cent et même de deux cents ducats. Il distribuait, chaque année, aux scheïkhs de Constantinople une somme de cinq cents bourses et, chaque jour, aux pauvres de la ville une autre de mille aspres. Après lui, l'homme le plus influent par son pouvoir et ses talens était le reïs-efendi Rami, fils d'un niveleur de Constantinople, natif du faubourg d'Eyoub. Rami avait d'abord suivi la carrière de son père, puis, nommé écrivain de la chancellerie, il s'était attaché à la fortune du poëte Nabi, secrétaire du grand-vizir Kara Moustafa. Il avait égalé celui-ci comme poëte et l'avait surpassé dans le genre épistolaire : car ses écrits politiques

subsistent comme un monument inimitable du style le plus riche et le plus élégant qui ait jamais été appliqué aux affaires d'État. Lorsque Nabi fut élevé à la dignité de kiaya, Rami le remplaça comme secrétaire auprès de Kara Moustafa. Après la mort de celui-ci, il fut nommé Beglikdji, c'est-à-dire sous-secrétaire d'État et référendaire du reïs-efendi, puis enfin reïs-efendi lui-même. C'est en cette qualité qu'il avait reçu les pleins pouvoirs du Sultan pour traiter de la paix qu'il avait signée à Carlowicz, de concert avec le drogman de la Porte, Maurocordato. Maurocordato, né d'un marchand de soieries de Khios, et de Loxandra, fille du riche marchand de bœufs Skarlato, avait ajouté à son nom de famille celui de son grand-père, d'où vient qu'il est désigné dans l'histoire ottomane et dans le diplôme de l'empereur Léopold comme fils de Skarlato. Il avait terminé ses études à l'université de Padoue ; nommé docteur en philosophie et en médecine, il s'était rendu célèbre à Constantinople comme professeur au collége de l'église patriarcale, et, comme médecin, il avait gagné la confiance du grand-vizir Ahmed Kœprülü qu'avait possédée avant lui l'interprète Panajotti. Il lui avait bientôt succédé dans la dignité de drogman de la Porte, et avait, en cette qualité, suivi le grand-vizir Kara Moustafa sous les murs de Vienne. Après la chute de celui-ci, il avait été vivement poursuivi par la haine de son successeur Kara Ibrahim. Ce n'avait été qu'avec les plus grandes difficultés et au prix de tous ses biens, qu'il était alors parvenu à dérober sa

tête au bourreau ; il avait dû enfin céder sa dignité au renégat Seferaga [1]. Cependant, rentré bientôt dans ses fonctions, il accompagna à Vienne, après l'avènement de Souleïman II au trône, Soulfikar-Efendi, muni par la Porte des pleins pouvoirs nécessaires pour négocier de la paix à Vienne. Il revint, après y avoir été retenu prisonnier pendant trois ans, sans que lui non plus que Soulfikar eussent réussi dans l'objet de leur mission. Il fut plus heureux, dix ans plus tard, à Carlowicz, où il signa le traité de paix entre la Porte et l'Autriche. Depuis lors, il fut l'âme de toutes les négociations comme de la politique extérieure de la Porte et reçut, en récompense de ses services, les titres nouveaux de conseiller intime et d'excellentissime [2]. Après la paix de Carlowicz, l'empereur Léopold l'éleva au rang de comte de l'Empire. Son influence, comme autrefois celle de son prédécesseur, l'habile diplomate-interprète Panajotti, servit puissamment la cause de ses coreligionnaires et les négociations des princes chrétiens. Dévoué à trois grands-vizirs de la famille de Kœprülü, il forma avec le dernier d'entre eux et le reïs-efendi Rami une espèce de triumvirat, dans lequel se personnifiait une politique douce et modérée. Cependant leur influence ne put leur assurer une domination exclusive, et tous les trois durent fléchir devant le pouvoir du plus ambitieux de

[1] Cantemir II vol., L. LV. note M.; et Carra *Histoire de la Moldavie et de la Valachie* à Jassi, 1777, p. 120, où Seferaga a été changé en Feraga.

[2] Ἐξ ἀπορρήτων et ἐκλαμπρότατος.

tous les mouftis que mentionnent les annales de l'Empire, le moufti Feïzoullah-Efendi.

Feïzoullah, fils de Mohammed, seïd ou descendant du Prophète, natif d'Erzeroum, et qui faisait remonter son origine au seïd Schemseddin Tebrizi, professeur et ami de Mewlana Djelaleddin, le grand poëte mystique, était arrivé, trente-trois ans auparavant, d'Erzeroum à Constantinople avec l'illustre scheïkh Wani, l'orthodoxe prédicateur de Mohammed IV. Sa qualité de gendre de Wani lui valut bientôt une telle influence qu'il obtint, avec son beau-père, un libre accès auprès du Sultan, à la faveur duquel il dut sa nomination comme précepteur des princes Ahmed et Moustafa. Feïzoullah fut un légiste assez profond; il est auteur de plusieurs traités et commentaires [1]; mais il était rongé par l'ambition, et l'intrigue, plutôt que le savoir, le fit élever, d'abord sous le sultan Ahmed II. et ensuite sous Moustafa II, à la plus haute dignité législative. Placé à la tête des affaires spirituelles, il usa de tout son ascendant sur le Sultan régnant pour conférer à sa famille les places les plus lucratives, au préjudice des oulémas d'un mérite reconnu et au mépris des formes usitées jusqu'alors en matière d'avancement. L'aîné de ses enfans fut d'abord nommé makiboul-eschraf, c'est-à-dire chef des émirs, ou chef des descendans du Prophète. Non content de cette

1 Il a laissé des gloses marginales à l'exégèse du Koran de Beïdhawi, aux Commentaires des dogmes de Nesefi, et un traité arabe avec ce titre : *Nassaïhoul moulouk* c'est-à-dire, *conseil pour les rois*. Sa biographie se trouve dans Scheïkhi, la treize-cent-quatre-vingt-quinzième.

nomination, il demanda et obtint pour ce même fils le titre et le rang de moufti, et renouvela ainsi la promotion inouïe dont l'ambitieux Karatschelebi Abdoulaziz avait donné le premier et jusqu'alors l'unique exemple; en outre, il lui assura, par un diplôme du Sultan, la survivance de la première dignité judiciaire et spirituelle de l'État. Un autre de ses enfans, Ahmed, fut nommé juge de Brousa avec le rang de juge d'armée en Anatolie; un troisième enfin, Moustafa, fut promu à la dignité de grand-juge d'Anatolie. Le quatrième de ses fils, Ibrahim-Efendi, fut employé comme précepteur du prince héréditaire, Mahmoud; l'oncle d'Ibrahim, Ahmed, fut appelé aux fonctions de juge de la Mecque, et un autre parent du moufti, Esseïd-Mohammed, obtint la dignité de juge d'armée en Roumilie. Enfin, Abdoullahbeg, un des deux fils du troisième Kœprülü, sans avoir rendu de services à l'État, sans même s'être fait remarquer par des qualités personnelles, fut nommé vizir, non point parce qu'il était fils du cousin du grand-vizir, mais parce qu'il était gendre du tout-puissant moufti. Parmi les paschas-gouverneurs que protégeait Feïzoullah, se trouvait encore Moustafa, surnommé Daltaban, c'est-à-dire au *talon étroit* [1]. Moustafa Daltaban fut d'abord simple janissaire; il était natif du village de Petreitschik, près de Monastir, et ne savait ni lire ni écrire. Sous le grand-vizir Kara-Ibrahim, il avait été succes-

[1] Surnom donné aux grands marcheurs; il signifie que leurs courses les expose à user leurs talons. C'est donc une erreur lorsque Cantemir II, L. IV, n. 99, dit « sans chaussure ».

sivement chef des soldats chargés de dresser les tentes, puis chambellan, aga des djebedjis, et enfin des janissaires; comme gouverneur de Babataghi et pascha à deux queues, il avait fait une invasion en Bosnie et avait paru sous les murs de Soroka; mais il ne fut pas plus heureux au siége de cette ville que dans ses tentatives pour amener la Pologne à faire la paix avec la Porte. Il fut enfin nommé gouverneur d'Anatolie et pascha à trois queues; mais les habitans s'étant plaints de sa tyrannie et de ses vexations, il fut sommé de comparaître au diwan et de rendre compte de son administration. Le grand-vizir, Elmas Mohammed-Pascha, l'eût sans doute condamné à la peine de mort, si le moufti Feïzoullah ne l'eût couvert, dès cette époque, de sa puissante protection, et n'eût fait commuer sa peine en un exil sur les frontières de Bosnie [1]. Ce bannissement l'avait empêché d'assister à la bataille meurtrière de Zenta, et avait été pour lui une nouvelle source de fortune et d'autorité; comme serasker de Bosnie, il avait enlevé à l'ennemi, en une seule campagne, vingt-quatre châteaux-forts situés sur les deux rives de la Save. Plus tard, il succéda à Ismaïl-Pascha, gouverneur de Bagdad, trop faible pour résister aux Arabes rebelles de Bassra et de Kawarna. Ceux-ci se courbèrent à la vérité sous son joug de fer, mais la tyrannie et la cruauté qu'il déploya dans son administration excitèrent l'indignation générale. Ce fut lui qui travailla

[1] Osmanzadé-Efendi dit à Postchal; Cantemir qui affirme avoir lu l'ordre de bannissement, dit à Bihké, c'est-à-dire Bihacz.

de ses propres mains à démolir le consulat et l'église des Français à Bagdad, et qui en frappant les murailles de sa hache, donna le signal de la destruction [1]. Sa cruauté alla au point de faire déchirer par des serpents le ventre de la femme, enceinte, d'un scheïkh arabe, pour lui faire avouer où son mari avait caché ses trésors; puis il abandonna son cadavre aux tigres. Le kiaya (ministre de l'intérieur) du grand-vizir était alors Hasan, surnommé le Fugitif, qui, élevé plus tard à la dignité de kaïmakam, fut cause de grandes infortunes [2]. La place de kaïmakam était occupée par un autre Hasan, surnommé *le gendre*, époux de la sultane Khadidja, ancienne fiancée du grand-vizir Kara Moustafa ; sa parenté avec le Sultan lui ouvrit par la suite le chemin du grand-vizirat. Le tschaouschbaschi Moustafaaga était gendre du grand-vizir Kara Moustafa, mort sous le glaive du bourreau ; le fils de ce même Kara Moustafa, Alibeg, s'était frayé la route des premières dignités, grâce à la protection du grandvizir actuel, son parent[3]. En recevant le titre de vizir, il avait été nommé gouverneur de Candie, et avait obtenu la main de la princesse Rakiyé, fille du Sultan régnant [4]. Les sœurs de cette princesse, les sultanes Aïsché et

[1] Paul Lucas (*Troisième voyage*). Paris, 1731, p. 340.

[2] *Histoire de la bibliothèque de Berlin*, p. 256.

[3] La première épouse de Kara Moustafa descendait du second et du troisième Kœprülü.

[4] Raschid, p. 261. L'*Histoire de la bibliothèque de Berlin* le nomme Selneb.

Eminèh, âgées l'une de cinq, l'autre de six ans, avaient été fiancées aux gouverneurs de Damas et d'Erzeroum, Hasan et Nououman-Pascha. Toutes deux recevaient annuellement sur les biens de la couronne, devenus vacans par la mort de leur tante Oummi, une somme de soixante mille piastres, provenant des impôts levés sur les tribus turcomanes de Torghoud et d'Ouschak : mais Hasan-Pascha, étant tombé bientôt après dans la disgrâce, la main de la sultane Aïsché fut accordée au silihdar Ali-Pacha de Tschorli, plus tard favori et grand vizir. Le kapitan-pascha était toujours Houseïn Mezzomorto, le vainqueur de la flotte vénitienne et conquérant de Khios [1]. La place de kizlaraga était occupée par Nezir, surnommé le *gaucher*, parce qu'il avait coutume d'écrire et de combattre de la main gauche, et qu'il montait à cheval du côté droit. C'était un eunuque libéral et spirituel, dont la bouche savait aussi bien s'ouvrir pour réciter des vers que sa main pour secourir les malheureux [2]. Tels furent les personnages les plus considérables qui, sous le règne du sultan Moustafa, se trouvèrent à la tête des affaires de l'Empire.

Six mois s'étaient écoulés depuis la paix de Carlowicz, et le temps approchait où, conformément à la teneur des divers traités, les ambassadeurs de l'Autriche, de la Pologne, de la Russie et de la république vénitienne, devaient se rendre à Constantinople,

[1] *Table chronologique* de Hadji Khalfa.

[2] Raschid, I, p. 264; et Resmi, biographies des Kislaragas : elle est la trente-troisième.

pour échanger les ratifications du traité, et hâter ainsi la conclusion d'une paix finale. Pour les recevoir, non point à Andrinople, mais dans la capitale de l'Empire, avec pompe et grandeur, il fut résolu, à la suite d'un grand conseil des ministres, que le Sultan retournerait à Constantinople. Vers la fin du mois d'août, eut lieu le départ solennel du souverain pour la capitale. Au lever du soleil, les vizirs et les émirs, les colonnes du diwan et les chefs de la chancellerie du trésor, c'est-à-dire les khodjagans, se trouvèrent rassemblés devant la porte du Seraï où le Sultan, revêtu d'un kaftan de fourrures[1], le sabre au côté, le carquois sur l'épaule et le turban sur la tête, devait monter à cheval. Le moufti, les deux juges d'armée, le chef des descendans du prophète et les grands oulémas se mirent en marche, revêtus de pelisses à quatre manches [2] et de leurs turbans de cérémonie [3]. Le grand-vizir, monté sur un cheval richement harnaché, était revêtu du kaftan d'État en drap rouge : il portait le kallawi, c'est-à-dire un turban de cérémonie de forme pyramidale orné d'une large bande d'or, des pantalons de velours fort larges, l'arc et le carquois sur l'épaule, à la manière des Tscherkesses. Venaient ensuite le defterdar, le reïs-efendi et le defter-emini (intendant du trésor), avec des surtouts garnis de zibeline [4], et un turban de forme ronde [5] inventée par le sultan Sélim. Ils portaient aussi des carquois et des arcs, à

[1] *Schib Keraké.*
[2] *Mouwahhadi.* — [3] *Ourf.*
[4] *Perradjé.* — [5] *Sélimi.*

la manière des Tscherkesses. Après eux s'avançaient les deux juges d'armée, les agas des sipahis et des silihdars, les chambellans, revêtus d'un kaftan doublé de fourrures en dehors et en dedans [1] et enfin les khodjagans avec leurs hauts turbans en forme de cylindre [2], et de larges surtouts garnis de zibeline; les écuyers conduisant en lesse les chevaux de main du Sultan, couverts de leurs harnais du diwan, et portant des boucliers étincelans de pierres précieuses.

Treize jours après son départ d'Andrinople, le Sultan arriva, en chassant et toujours à cheval, à Silivri, où le grand-vizir, accompagné du moufti, s'était rendu en voiture, afin de tout disposer pour la réception du maître, dans la ferme qu'il possédait en ce lieu. Il y reçut d'abord le Sultan avec magnificence, et le jour suivant la sultane Walidé. Le surlendemain (10 septembre 1699), le cortége, en passant par Daoud-Pascha, fit à Constantinople son entrée solennelle, qu'un témoin oculaire, La Motraye, a décrit en quatre-vingt-cinq chapitres; cette description, bien que fidèle, est loin pourtant, comme il l'avoue lui-même, d'être complète et entière [3]. Dix-huit escadrons de sipahis, quinze chambrées de janissaires ouvraient la marche, avec les queues de cheval et les bahuts

[1] *Séraséré kaplou*-nimtem.

[2] *Moudjewwezé*, Raschid I, et *Histoire de la bibliothèque de Berlin.*

[3] « Je ne donne qu'une liste peu circonstanciée des personnes qui compo-» saient cette cavalcade. » *Voyage* du sieur de La Motraye à La Haye, 1727, 2 volumes in-folio. La description des vêtements à laquelle La Motraye n'entendait rien, se trouve dans l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, XIII, p. 152 et 153. L'auteur fait même remarquer que puisqu'il était si sou-

les bahuts du trésor, recouverts de drap écarlate. En avant de ces caisses, marchaient le ministre des finances (defterdar), le trésorier du Sultan (khazinedar), avec six cents armuriers, autant de canonniers, quatre cents mineurs et cinq cents bostandjis. Suivaient les domestiques du Seraï, les cuisiniers, les confiseurs, les fendeurs de bois, les porteurs d'eau, les concierges, les baigneurs, les barbiers, les tailleurs d'ongles, les maîtres d'école, les imams, les médecins des pages, trois cent soixante tschaouschs avec leurs chefs, le maréchal de l'Empire, deux mille possesseurs de petits fiefs (timar) et de grands fiefs (siamet): venaient ensuite le ministre de l'intérieur et le secrétaire d'Etat, gardien du chiffre du Sultan, l'aga des janissaires, le grand-maître du seraï [1], le juge de Constantinople, le reïs-efendi, les quatre vizirs de la coupole, les quatre administrateurs des mosquées impériales, les six queues de cheval du grand-vizir, toute sa musique militaire, ses gardes du corps, les courageux (gœnüllüs) et les téméraires (delis), ses coureurs (schatirs) et ses laquais (tschokadars); puis le grand-vizir lui-même et le moufti montés sur des coursiers richement caparaçonnés avec un frein et des étriers d'argent et une selle garnie de pierres fines:

vent question de cérémonies, il n'était pas inutile de donner cette fois la description des vêtemens.

[1] Basch Kapou Aga, que La Motraye a traduit improprement par la qualification de surintendant des portiers : les Kapou Agalers sont les eunuques commis à la garde des portes du Harem. Leur chef est le grand maréchal de la cour, le premier des eunuques blancs, comme le kizlaraga est le chef des eunuques noirs.

au flanc droit des coursiers étaient appendus un sabre dans un fourreau couvert de joyaux, une massue et une masse d'armes en argent massif richement dorées : les gardiens des turbans portaient de la main gauche leurs turbans de gala recouverts de mousseline brodée. A leur suite s'avançaient le vizir kaïmakam, les deux juges d'armée, les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie; l'étendard du prophète et le Koran déposés dans une caisse d'or étaient portés par un chameau couvert de riches étoffes ; enfin on voyait apparaître les gardes du corps du Sultan, c'est-à-dire les lanciers et les arquebusiers, et au milieu de leurs panaches de héron étincelait le turban garni de diamants du Sultan, comme le soleil brille à travers de légers nuages. Derrière lui marchaient les quatre premiers pages de la chambre intérieure, savoir : les porteurs du sabre, du vase destiné aux ablutions, du turban et du kaftan. Ils étaient suivis du kizlaraga entouré des eunuques blancs et noirs; quarante chevaux de main, les veneurs du Sultan, les chasseurs au faucon et à l'épervier, les gardiens des dogues et des chiens d'arrêt, les muets et les nains venaient ensuite. La marche était fermée par les sipahis, les djebedjis, les topdjis, les janissaires et les laquais des paschas, les soldats chargés de dresser les tentes avec trois cents chameaux et dromadaires, et les porteurs d'eau avec leurs chevaux chargés d'outres.

L'arrivée journalière des ambassadeurs qui venaient ratifier le traité de Carlowicz, occupait alors

l'attention de la Porte et de la capitale. Récemment les habitans d'Andrinople avaient vu entrer dans leurs murs l'ambassadeur polonais Stanislas Rzewuski [1], Staroste de Chelm : il avait apporté et reçu la confirmation de la paix : il avait en même temps offert à la Porte des présens de vases d'argent, et obtenu lui-même une allocation de deux cents piastres par jour pour l'entretien de sa suite [2] (juin 1699 — silkidé 1110). En vertu de ce traité, les forteresses de Cécora, de Soroka et de Camieniec, situées en Moldavie, furent immédiatement évacuées par les Turcs. Sept cents chariots attelés de quatre ou six chevaux, livrés par les voïévodes de Moldavie et de Valachie, transportèrent de Camieniec aux rives du Dniester cent quarante-huit canons de bronze, cent vingt-deux canons de fer, et vingt-trois obusiers avec leurs affûts, pour être dirigés de là avec la garnison sur Bender et Akkerman [3]. Avant son départ d'Andrinople, le Sultan avait fait choix d'un ambassadeur extraordinaire pour la cour de Vienne, dans la personne d'Ibrahim-Pascha originaire de Gènes. Au siége de Vienne, Ibrahim était attaché au service particulier de Kara Moustafa ; plus tard il était successivement devenu trésorier du

[1] Raschid, I, p. 250, l'appelle à tort Stanislas Sertschki. *L'histoire du Defterdar*, p. 374, ne donne point son nom.

[2] *L'histoire du Defterdar*, qui devait être mieux instruit que Raschid, parle de cinquante piastres seulement : mais il paraît que c'est une faute d'impression.

[3] Raschid, I, p. 151, et *histoire du Defterdar*, p. 378. Le premier nomme les forteresses de Moldavie, Tschotschora, Sorika, Doupenitsché ; la seconde nomme la dernière Nemtsché.

grand-vizir Kara Ibrahim, et kiaya du grand-vizir Ali-Pascha [1]; comme gouverneur de Camieniec et de Négrepont, il avait défendu avec courage la première de ces forteresses contre les Polonais et la seconde contre les Vénitiens; promu ensuite au commandement de la flotte ottomane, il avait récemment été envoyé dans la Mer-Noire pour y combattre les Russes; présentement, il fut nommé pascha à deux queues, gouverneur de Roumilie et ambassadeur auprès de la cour de Vienne. Les présens qu'Ibrahim-Pascha dut remettre à l'Empereur consistaient en une tente, dont les colonnettes étaient surmontées de pommeaux d'or et dont la tenture intérieure était d'un satin multicolore brodé de fleurs; un panache de héron orné de cinquante-deux diamans; des harnais garnis de cinq cent trente-deux diamans, de trois cent trente-huit rubis et étincelans d'or et d'émail; une chaîne double en or massif qui descendait de la selle au mors et des boutons du même métal; une sangle et des licous en or, des étriers aussi en or et couverts de cent vingt-huit diamans et de deux cent quatre rubis; une housse brodée d'or et de perles, garnie de franges aussi en perles; une masse d'armes où brillaient soixante-dix rubis et cinquante-cinq émeraudes, et dont l'extrémité était d'or; elle était suspendue à un ruban de brocard rouge orné d'émeraudes et de perles; une housse de velours rouge brodée d'or et une cou-

[1] Raschid, I, p. 250. Defterdar, p. 374. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*. p. 152.

verture de selle écarlate ; des harnais couverts d'émail d'azur, de cent douze émeraudes, de trois cent quatre-vingts rubis, avec le frontal [1], le mors [2], la chaîne [3] et les étriers en vermeil [4] ; une sangle dorée [5], une massue ouvrée [6], une lourde housse en drap rouge, parsemée de cent vingt-six roses d'argent et ornée de franges de corail ; une housse dorée ; une autre housse écarlate pareillement dorée ; une verge d'ambre pesant trois cent trois myskales (quatre-vingt-neuf onces) ; vingt vessies pleines de musc ; trente bézoards [7] ; deux pièces d'étoffe d'or [8] appliquées sur des mousselines rouges ; six pièces larges d'étoffe d'or des fabriques de Constantinople ; vingt-deux pièces de riches étoffes de Constantinople brochées de fleurs ; six pièces de laines pour turbans [9] ; cent vingt de fines mousselines dont se composaient les turbans impériaux ; vingt pièces de mousselines rayées d'or ; quatre grands tapis de Perse ;

1 Alinlik. — 2 Enselik.

3 Yilan, c'est-à-dire le serpent.

4 Som-dizgin.

5 Som-topkour.

6 Kakma-topouz.

7 Dans la relation de cette ambassade on ne mentionne que 10 vessies de musc, et 15 bézoards.

8 Kilaboudan Sireng. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, p. 152. Ces deux mots se trouvent aussi chez les Grecs ; le premier chez les Byzantins, le second chez les Hellènes. Kilaboudan est le κλώπωτος des Byzantins. Voy. Ducange *mediæ et infimæ Græciæ*. Sireng est le σαράγγης μηδῶν τὸ φόρημα de Pollux, L. VII, C. XIII, p. 61. Cet un vêtement rayé de pourpre. Dans la relation de cette ambassade ces deux Sireng sont considérés comme deux pièces de satin rouge brodé avec des fils d'or.

9 Dou-hezari est transformé dans la relation de cette ambassade en Due zarchi.

quinze de ces tapis turcomans brodés [1] sur lesquels on s'agenouille pour faire la prière; quinze chevaux de main; une chaîne d'argent pour retenir le cheval; un abreuvoir en argent; des housses de Perse brodées d'or; deux léopards retenus par des chaînes d'argent.

L'échange solennel de l'ambassadeur ottoman contre l'ambassadeur autrichien eut lieu dans les murs de Slankamen (7 décembre 1699), que les deux peuples avaient, huit ans auparavant, jonché de leurs cadavres. L'ambassade ottomane se composait de sept cents personnes, et avait à sa suite neuf cents chevaux, mulets et dromadaires. On subvint à son entretien en lui allouant journellement des vivres pour une valeur de cent soixante florins et cent cinquante écus en numéraire. Le 31 janvier 1700, l'ambassade fit son entrée dans la ville de Vienne, précédée par le grand maréchal et l'interprète de la cour. La marche était ouverte par quatre voitures chargées de présens, par les gardes-du-corps, les délis (téméraires) de Bosnie et les gœnüllüs (courageux) d'Albanie, par le grand étendard rouge et les deux queues de cheval, les huit coursiers de l'ambassadeur couverts de trois housses, l'une d'étoffe d'or, l'autre en étoffe d'argent et la troisième formée d'une peau de tigre; sur le côté droit de la selle pendaient un bouclier, une masse d'arme, un arc et un carquois garni de flèches. L'ambassadeur était étendu dans sa voiture garnie de drap

[1] Ouschak sedjadé: Ouschak est une tribu turcomane près du fort de ce nom dans l'Asie-mineure, non loin de Smyrne.

rouge et traînée par six chevaux blancs, dont la crinière et la queue étaient peintes en rouge, suivant la coutume turque, avec du henna : devant la voiture marchaient six laquais armés de courtes hallebardes, et sur les deux côtés quatre yayabaschis, c'est-à-dire, capitaines des janissaires, et quatre trabans armés de boucliers et de flèches; derrière, on portait son fauteuil de campagne, en velours rouge brodé d'or, et son turban recouvert de drap vert. Venaient ensuite son porte épée, le gardien de son sceau, son trésorier, son premier valet de chambre et les autres officiers de sa maison avec les ustensiles caractéristiques de leurs fonctions, le porteur des vases avec l'aiguière et le vase d'ablution, le cafetier avec la cafetière, le barbier avec le miroir et les rasoirs, le gardien du linge avec les serviettes, etc. La litière de l'ambassadeur était portée par deux chevaux; soixante janissaires avec leurs longues et lourdes carabines dont le canon était incliné vers la terre, escortaient les voitures qui portaient les présens; le kiaya, ou le maître d'hôtel, et le chancelier de l'ambassadeur avec une canne en argent, le diwan-efendi et l'imam, c'est-à-dire le secrétaire de la légation et le chapelain précédaient les trois étendards du reste de la suite de l'ambassadeur, et la musique ottomane, dont les chalumeaux, les cymbales, les trompettes, les tambours et les grosses caisses tatares jouaient de bruyantes fanfares[1].

[1] Gründ-und umstandlicher Bericht S. 52, und Selazione distinta e ve-

Quatre mois avant l'arrivée de l'ambassadeur turc à Vienne, le président du conseil d'état et de guerre chargé de négocier la paix à Carlowicz, le comte Œttingen avait pris, avant de partir pour Constantinople, congé de l'Empereur avec une pompe inusitée (26 septembre 1699). Sa suite était moins nombreuse peut-être que celle de l'ambassadeur turc, mais elle comptait plus de personnages illustres. Après les courriers, les chevaux de main, les pages et les musiciens, venaient le médecin de l'ambassadeur entre son apothicaire et son chirurgien ; deux bénédictins, ses confesseurs ; le maréchal de l'ambassade et douze seigneurs, marchant par trois et ayant au milieu d'eux une bannière aux armes d'Œttingen. Parmi eux, on remarquait le capitaine du génie Jacques de Rauschdorf, et Guillaume Ernest Schmid d'Anhalt-Zerbst, que, vingt ans plus tard, nous verrons renégat ; le secrétaire de légation Macari, et le secrétaire-interprète pour les langues orientales Lackovitz ; au milieu d'eux marchait Simpert, abbé de Neresheim, prélat de la légation, et qui a laissé une relation de cette ambassade[1] ; puis suivaient trois à trois, quinze comtes, cavaliers d'ambassade. Entre les comtes de Colloniz et de Breuner, marchait le fils de l'ambassa-

ridica della solenne intrata in Vienna della grande ambasciata ottomana seguita addi 31 gennaro 1700 (foglio straordinario 3 Feb.).

[1] *Diarium* ou *Relation curieuse d'un voyage de Vienne à Constantinople et de là en Allemagne ;* Augsbourg, 1701, par Simpert, abbé de Neresheim, prélat domestique de S. E. l'ambassadeur ; et Relation du secrétaire d'ambassade Macari ; à la Bibliothèque de la cour de Vienne.

deur, portant un étendard en étoffe d'argent, dont une face représentait l'image de la vierge de Alt-Œttingen, et l'autre les aigles doubles des armes de Hongrie, de Bohème et d'Autriche, magnifiquement brodées. Ils étaient suivis des comtes de Dietrichstein, de Lippe, de Swirby, de Sprinzenstein, de Louis de Sinzendorf, de Thun, de Saur, de Kuefstein, de Nostiz, des deux comtes Adolphe et Charles de Sinzendorf, au milieu desquels figurait Adolphe-Auguste duc de Holstein; tous portaient des coiffes d'écarlate bordées de zibeline, des surtouts de velours de différentes couleurs et des vêtemens de dessous en étoffe d'or et d'argent. Derrière eux, on distinguait l'ambassadeur, portant sur sa tête un kalpak hongrois de velours rouge, bordé de fourrures de zibeline et surmonté d'un panache noir de héron, retenu par une agrafe de diamans venant du trésor impérial. Son vêtement de dessus était formé d'une étoffe d'or et garni soit intérieurement, soit extérieurement de zibeline, comme le sont les pelisses d'État du Sultan et du grand-vizir. A sa gauche pendait un sabre turc couvert de pierres fines; à sa suite marchaient vingt-quatre laquais, armés de piques turques. Au seconde rang, on voyait vingt-quatre trabans et deux étendards, dont l'un, rouge et blanc, représentait l'image de la vierge d'Œttingen, l'autre, jaune et noir, les doubles aigles, symbole de la puissance de l'Autriche. Leurs surtouts de couleur écarlate étaient ornés de quatorze aiguillettes en argent; leurs vêtemens de dessous en soie de couleur orange et leurs écharpes de couleur bleue. Ils portaient des hal-

lebardes où étaient incrustées les armes de la maison d'Œttingen. Le carrosse de l'ambassadeur était garni intérieurement de velours cramoisi, et traîné par six chevaux de race danoise; deux autres carrosses, également attelés de six chevaux précédaient le vaguemestre monté sur un cheval superbe. Après avoir obtenu son audience de congé de l'Empereur, l'ambassadeur quitta Vienne et s'embarqua avec sa suite sur une escadrille composée de quarante-deux bâtimens; il se rendit par le Danube à Slankamen, où il fut échangé avec l'ambassadeur turc. Arrivé à Constantinople (8 février 1700), il y fit son entrée dans le même ordre qu'à sa sortie de Vienne. La Porte lui alloua pour son entretien journalier quarante poulets, trois dindons, dix oies, trente pigeons, cent cinquante okkas de la farine la plus pure, dix okkas de fruits, trente okkas de légumes, trois bœufs, un veau, dix moutons, cinquante kilos d'orge, dix quintaux de paille, trois charriots de foin, trente mesures de bois, cent dix okkas de charbon, un okka de fines épices, enfin cent cinquante piastres, dont chacune équivalait alors à un reichsthaler. Le 13 février 1700 (26 schâban 1111)[1], l'ambassadeur eut son audience du grand-vizir et, trois jours après, il fut admis à celle du Sultan; c'était un jour de diwan et de solde pour les troupes, auxquelles on distribua quinze cent bourses, c'est-à-dire cinquante mille sept cent reichsthalers [2]. Les présens que l'Em-

[1] Raschid écrit par erreur le 20 au lieu du 26 schâban.

[2] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, p. 155, avec plus de jus-

pereur avait destinés au Sultan consistaient en un plateau d'argent, des grilles de cheminée, des rafraîchissoirs, des flambeaux, des arrosoirs, des vases, des tasses à café, des vases pour le sorbet, le tout de même métal, des flacons dorés avec leurs chaînes, des encensoirs, des vases à fleurs, des lustres à miroirs, des montres, un réchaud en argent et une fontaine artificielle du poids de cent marcs. La sultane Khasseki reçut un panier à couvercle tout en or et martelé en bosse, une autre à anses dorées, un troisième en argent mat et sans couvercle, une pendule à miroirs, une seconde à jeux de flûte, et enfin une cassette de joyaux ornée de pierres fines; l'ambassadeur remit aussi à la sultane Walidé une table à café, des vases à fleurs en vermeil ornés de guirlandes et d'émail, deux bras de lustre, quatre corbeilles en fils d'argent, une montre en forme de disque aussi en fil d'argent, garnie de pierreries, une montre à jeu d'orgue, six petits vases à fleurs soigneusement travaillés et ornés de pierres rouges, enfin un écrin magnifique. Des arrosoirs, des vases, des rafraîchissoirs, des corbeilles avec leurs couvercles, des encensoirs, des cassolettes, des flacons pour l'eau de rose, des montres et des pendules, des assiettes et des tasses, des flambeaux, des miroirs, des bureaux et des écritoires du plus

tesse que la Relation précitée, p. 74, dit 60,000, renfermés dans 2050 bourses; mais c'est une double erreur, car 2050 bourses, chacune de 500 piastres font 1,025,000 piastres, et 60,000 écus font seulement 120 bourses.

beau travail furent distribués au grand-vizir, aux six autres vizirs, au reïs-efendi et au moufti. Les présens offerts au Sultan pesaient seuls deux mille okkas, c'est-à dire quarante-cinq quintaux d'argent. Tous ces présens coûtèrent à l'empereur une somme de quatre-vingt-treize mille sept cent cinquante-sept florins. La cour de Vienne offrit encore à l'ambassadeur turc, lors de son audience de congé, de riches présens, consistant en vases et arrosoirs d'argent, en cafetières, théïères, tasses, corbeilles, coupes, flambeaux, et quelques pièces de drap fin d'Angleterre [1].

Les instructions données au comte Œttingen lui enjoignaient de présenter au Sultan la ratification du traité de paix et les présens de l'Empereur dans une audience solennelle, et selon les formes usitées du

[1] La Relation circonstanciée de cette ambassade, p. 119, donne la liste du personnel de l'ambassade, et les noms des principaux emplois. Le kiayabeg (maître de cérémonie). Le diwan-efendi (secrétaire de légation). Le kapidjiler kiayasi (chambellan). Le miri akhor (grand-écuyer). Le wekili khardj (chef des cuisines). Le doughandji (fauconnier). Le tshaouschbaschi, silihdar (porte-épée). Le khazinedar (trésorier). Le tschokadar (valet de chambre). L'anaktar agazi (gardien des clefs). Le kaftandji (gardien du kaftan). Tschamaschirdji (gardien du linge). Le pischgirdji (gardien de la nappe). Le kahwedji (préparateur du café). Le kilardji (gardien des confitures). Le kitabdji (bibliothécaire). Le sofradji (valet qui dresse la table). L'ibrikdar (gardien du vase des ablutions). Le mehter-baschi (maître de chapelle). L'itsch mehter (le tapissier attaché à la maison). Le mataradji (porteur des outres destinées à contenir l'eau). Le schatirbaschi (premier laquais). Le tschadir mehterbaschi (chef des dresseurs de tente). Le serradjbaschi (chef des palefreniers). L'aschdjibaschi (premier cuisinier). Le tschaschnegir-baschi (grand sommelier). Le sarbanbaschi (premier gardien des chameaux). Le kharmandebaschi (premier gardien des mulets).

cérémonial. Il devait veiller à l'échange des prisonniers conjointement avec le comte Adolphe de Sinzendorf, spécialement chargé de cette affaire, presser la délimitation définitive des frontières, arrêter les articles du traité qui garantissaient la sûreté des individus et du commerce, la protection des églises et de leurs desservans; enfin il devait tâcher de faire prendre en considération la situation difficile des hospodars de Moldavie et de Valachie, et insister sur l'éloignement de Tœkœli [1]. Le comte de Sinzendorf n'eut pas long-temps à s'occuper de l'échange des prisonniers; il mourut quelques mois après, et son corps fut rapporté à Vienne par ces mêmes prisonniers qu'il avait délivrés de l'esclavage.

Pour honorer de sa présence la fête que le grand-vizir donna dans sa maison de campagne sur le rivage asiatique du Bosphore, non loin du château d'Anatolie, l'ambassadeur autrichien s'embarqua, comme autrefois le comte Leslie, sur trois galères. La plus grande d'entre elles, ornée de trois pavillons et dirigée par trois cents esclaves chrétiens, traînait à la remorque une galère pleine de musiciens dont les bruyans accords ne pouvaient se faire entendre au milieu du cliquetis des chaînes qui résultait, à chaque coup de rames, des efforts des trois cents esclaves. Pour amuser les ambassadeurs (car on avait encore invité à cette fête les envoyés des puissances médiatrices, l'An-

[1] Instructions du comte d'Œttingen, du comte de Wermond et d'Ulfeld, ambassadeurs dans les années 1718 et 1740.

gleterre et la Hollande), on leur donna le spectacle d'un tir à l'arc ; des lutteurs, des maîtres d'escrime, des danseurs, des joueurs de gobelets, et une cantatrice saltimbanque de Perse égayèrent la fête. Le repas fut aussi court que magnifique. Des plats de riz crevé, de toutes les couleurs, des viandes hachées, servies dans des citrouilles ou enveloppées dans des feuilles de vigne, des pigeons confits, des poulets rôtis, toutes sortes de gibier et de pâtisseries passèrent rapidement sur les tables, apportés par une foule de domestiques qui, se transmettant les mets les uns aux autres, les emportèrent presque aussitôt après les avoir déposés. Ce mode de service témoigna beaucoup moins de la sobriété des convives, que de l'empressement et de l'avidité de ceux auxquels les restes devaient appartenir.

Après la mort du comte de Sinzendorf, la cour de Vienne conclut avec l'ambassadeur turc, Ibrahim, une convention particulière en quatre articles, par laquelle l'article XII de la paix de Carlowicz, qui réglait le rachat des prisonniers, fut étendu à tous les esclaves tirés de contrées soumises au sceptre de l'Autriche, à quelque nation qu'ils appartinssent, et même aux enfans nés des esclaves restées chrétiennes durant leur esclavage [1] (26 juillet 1700). L'ambassadeur autrichien à Constantinople obtint trois fermans

[1] *Instrumentum ad facilitandam Captivorum utriusque Imperii eliberationem cum magno Portæ Ottomanicæ legato confectum.* Vienne, 26 juillet 1700. Le ferman pour les gouverneurs de Bosnie et de Temeswar se trouve dans l'*Inscha* de Rami, no 149.

favorables au commerce, à la protection à accorder aux églises catholiques et à leurs desservans en Turquie, et particulièrement à ceux de Jérusalem (septembre 1700 — rebioul-akhir 1112). Le premier de ces fermans ne s'appuyait pas sur le traité de commerce négocié en l'an 1617 par le comte de Czernin, et tombé en désuétude de part et d'autre, au point qu'un siècle plus tard les diplomates autrichiens en avaient même perdu le souvenir. Il était basé sur le dernier traité de Vienne [1]. Les deux autres fermans concernant la protection à accorder aux desservans catholiques et aux églises de Jérusalem, par les autorités turques, étaient, à peu de chose près, la lettre des deux traités conclus à ce sujet par l'avant-dernier ambassadeur, le comte de Leslie. Par le premier, la Porte s'engageait à prendre des mesures pour qu'à l'avenir les prêtres catholiques ne pussent être troublés dans l'exercice de leur culte par les évêques grecs, serviens et bulgares, ni molestés par des autorités qui trop souvent n'écoutaient que leur caprice, leur haine ou leur avarice [2]. Le dernier assurait aux catholiques de Jérusalem la possession incontestée de l'église de Saint-Jean, au nord de la ville, des sépulcres de Sion, des couvens de Bethlehem et de Nazareth avec leurs tombeaux et leurs jardins, des lieux saints de Safed, de Saïda et de

[1] *Translatio cum originali collatæ copiæ diplomatis mercatorum.* Dans les Arch. I. R.

[2] *Translatio cum originali collatæ copiæ diplomatis Religiosos concernentis* A. 1700. Ibid.

Ramla, de la chapelle de la Vierge, et des lieux possédés par les chrétiens autour du Saint-Sépulcre. Ce même ferman les autorisait à célébrer la Fête des Rameaux sur la montagne des Oliviers et dans les lieux témoins de la naissance de saint Jean, de saint Joachim et de sainte Anne; à accueillir les pélerins dans leurs couvens de Jérusalem, de Damas, de Bethlehem, de Nazareth et de Saïda; à rétablir les monumens qui tombaient en ruines, et à acheter les vivres nécessaires pour l'entretien de leurs moines, sans qu'on pût les forcer à accepter des denrées et des viandes corrompues; enfin il leur promettait aide et protection contre les Arméniens et les Grecs [1].

Avant son audience de congé (2 octobre 1700), l'ambassadeur recommanda au grand-vizir les patriarches syriaques de Haleb, les catholiques de Khios, les Ragusains, et le pria de terminer promptement la délimitation des frontières du côté de Novi [2]. Le grand-vizir lui donna encore une fête à Eyoub; et à sa dernière entrevue, il décora soixante personnes de sa suite de vêtemens d'honneur. Enfin, par une nouvelle déférence pour l'ambassadeur, il alloua, suivant un antique usage, une augmentation de solde de deux aspres par jour à quatre fourriers, à quatre

[1] *Translatio cum originali collatæ copiæ confirmati diplomatis pro Religiosis terræ Sanctæ.* Rebioul-akhir 1112 (Sept. 1700). Dans les Arch. I. R.

[2] Ces actes se trouvent dans les Arch. de Vienne; les lettres de recréance du comte d'Œttingen dans Rami, p. 464.

tschaouschs, à quatre silihdars, et quatre sipahis [1].

L'ambassadeur polonais, qu'avait précédé de six mois le nonce Stanislas Rzewuski, était arrivé à Constantinople en même temps que l'ambassadeur autrichien. C'était Raphaël de Winiawa Leszczynski, petit-trésorier de la couronne, père de Stanislas Leszczynski, qui plus tard occupa le trône de Pologne. Il fit son entrée à Constantinople avec une pompe telle que n'en avait jamais déployé aucun des ambassadeurs qui jusqu'alors avaient paru dans cette capitale. Sa suite, composée de quatre ou cinq cents personnes, fut logée dans les environs du palais d'Ibrahim-Pascha sur l'hippodrome [2], que la Porte, par une distinction particulière, lui avait assigné pour demeure. Les présens qu'il apporta au Sultan consistaient en vases, flambeaux, pendules, fontaines à jets d'eau; le tout en argent, et en chiens de chasse attachés avec des chaînes de ce métal [3]. Quoique sa suite fût plus nombreuse, l'ambassadeur fut traité avec moins d'égards que ne l'avait été l'ambassade autrichienne; car, sur cent personnes de sa suite, il ne lui fut permis d'en emmener qu'une seule avec lui en présence du Sultan. Il entra dans la salle d'audience avec cinq

1 Cet usage n'est consigné nulle part, excepté dans le manuscrit de la bibliothèque de Berlin, no 75, f. 175.

2 *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, no 75, p. 155, donne la date de son arrivée; le *Diarium* de Simpert, p. 204, la fixe au 5 mai.

3 Rapport détaillé et circonstancié, où se trouvent aussi deux harangues qu'il fit en latin au Sultan et au grand-vizir, p. 88 et 89.

nobles seulement [1], revêtus comme lui de simples kaftans, tandis que la suite du comte d'Œttingen, composée de seize comtes, avait été admise dans l'intérieur du séraï. En outre, le comte d'Œttingen s'était assis pendant l'audience sur l'estrade même du diwan, honneur qui fut refusé à Leszczynski ; il dut se contenter d'un siége recouvert en soie, mais sans dossier. Pour le repas même que l'on a coutume de donner aux ambassadeurs, immédiatement après le diwan et avant de les revêtir du kaftan ou de la pelisse pour paraître à l'audience, le grand-vizir avait fait régler l'ordre des plats suivant le rang des ambassadeurs, et, conformément à cette règle, Œttingen seul eut l'honneur de se voir servir un plat de poissons frits [2]. La mission de l'envoyé polonais consistait surtout à hâter la nomination d'une commission pour la délimitation définitive des frontières. Les commissaires nommés par le roi de Pologne, étaient l'ambassadeur lui-même, le palatin de Podolie, François de Sas Dziedusycki, le staroste de Stszyca, Adam de Topor Tarto, le sénéchal de Podolie, et l'historien du traité de Carlowicz, Etienne de Junosza Humiecki [3]. Dès que l'objet de sa demande lui eut été accordé, la Porte lui signifia

[1] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, p. 155, n'en mentionne que trois.

[2] Rapport de l'ambassade, dans les Arch. de Vienne.

[3] Plusieurs de ces noms paraissent être cachés dans les noms mutilés que mentionne la lettre de recréance de Leszczynski (Voyez Rami, dans son *Inscha*, n° 461), où il est cité comme ambassadeur; les Rapports du comte d'Œttingen, le *Diarium* de Simpert, et la *relation* circonstanciée de l'ambassade autrichienne ne parlent que d'un seul ambassadeur.

qu'il pouvait partir, en lui disant qu'il n'était pas d'usage d'accorder des audiences de congé à tous les ambassadeurs. Leszczynski répondit qu'il connaissait fort bien les usages, ainsi que les égards dus à son souverain et à lui-même, et qu'il mourrait plutôt à Constantinople [1] que de supporter patiemment une pareille injure ; dès-lors l'audience de congé lui fut accordée sans difficulté (27 juillet). Le troisième ambassadeur des puissances qui avaient participé à la paix de Carlowicz fut celui de Venise, Lorenzo Soranzo [2] qui fit son entrée à Constantinople trois mois avant l'ambassadeur autrichien. Averti de son arrivée à l'embouchure des Dardanelles, la Porte lui avait envoyé, selon l'usage, deux galères pour le conduire dans la capitale, où il fut logé dans une maison du faubourg de Galata et reçut journellement une somme de cent vingt piastres destinée à son entretien et à celui de sa suite [3]. Son audience du Sultan avait eu lieu le 14 novembre 1699 (21 djemazioul-ewwel 1111). Soranzo, qui était venu chercher la confirmation du traité de Carlowicz, que le plénipotentiaire vénitien n'avait voulu signer que provisoirement et conditionnellement, obtint encore de la Porte un traité additionnel plus explicite, auquel furent ajoutées dix-sept autres clauses

[1] « J'aimerais mieux crever à Constantinople que de supporter cette injure. » *Diarium* de Simpert, p. 264.

[2] La lettre de recréance de Soranzo se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, no 472.

[3] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, no 75, p. 155 et Raschid, I, p. 251, écrivent *solota* que les Français appellent *piastres izelotes*. La

contenues dans les traités précédens : de sorte que le traité de Carlowicz, qui primitivement ne contenait que seize articles, en eut alors trente-trois [1]. La Russie n'avait pas négocié avec la Porte une paix définitive ; elle avait seulement conclu un armistice de deux ans. Pour mettre un terme à cet état provisoire, le Czar avait muni de pleins pouvoirs son ambassadeur Oukraintzow qui, assisté par un autre plénipotentiaire [2] russe, arriva à Constantinople dans les premiers mois de l'année 1700, où, pendant toute la durée des négociations, il fut retenu sous bonne garde dans le voisinage de la Porte des Sables. Deux fois par semaine, ils conféraient avec le reïs-efendi Rami et le drogman de la Porte Maurocordato, dans l'ancien seraï du grand-vizir Kara Moustafa. Les Russes demandaient l'abandon au Czar des forts de Ghazi et de Schahin-Kerman, la liberté du commerce, l'élargissement des prisonniers, le libre exercice du culte pour ses sujets, et la protection de la Porte pour ceux qui voudraient

traduction des lettres de créance de Soranzo se trouve dans l'*Inscha* de Le Grand, à la bibliothèque de Vienne, no 425, no 14. L'*Inscha* de Rami, no 584 nous rapporte une lettre du grand-vizir à Soranzo, assurant aux commerçans de Venise un traitement bienveillant.

[1] La république paraît avoir considéré ce traité comme un grand secret d'état, car elle n'en fait mention nulle part. On peut cependant le retrouver dans les Archives I. R., parmi les actes vénitiens avec la date et la suscription de l'interprète : *Scritto nel campo di Daudpascia alli primi della luna Zilcade* 1112 *cioè* 15. (9) *Avril.* 1701. *Tradotione delli qui sottoscritti Dragomani publici : Tomaso Tarsia Dragomano grande. Giacomo Tarsia Dragomano di Strada, Aloise Fortis Dragomano publico. Isac Rali Drag. publico. Giov. B. Navon Drag. publico.*

[2] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, no 75, p. 156. Dans la

se rendre en pélerinage à Jérusalem. Les Turcs, de leur côté, insistaient sur l'évacuation de toutes les places fortes conquises par le Czar. Les négociations duraient depuis six mois sans que l'on pût s'entendre; enfin des courriers apportèrent aux ambassadeurs moscovites le consentement de leur souverain à la démolition des forteresses conquises, mais les Turcs persistèrent dans leur demande d'une restitution pleine et entière, et trainèrent ainsi en longueur les négociations. Ce ne fut qu'à la nouvelle envoyée par le khan des Tatares du rassemblement autour d'Azof d'une armée russe de cent mille hommes, que la Porte signa un traité conçu en seize articles, et qui, pour trente ans, assurait la paix entre les deux nations [1]. Le second article de ce traité stipulait la démolition des fortifications de Toghan, de Ghazi-Kerman, de Schahin-Kerman, et de Noussret-Kerman. Le cinquième, relatif à la délimitation des frontières, établissait qu'on ferait un désert des douze lieues de pays comprises entre Or et Azof changées en un désert. Le sixième permettait également aux Tatares et aux Russes de chasser, de pêcher, d'élever des ruches, de couper du bois, et d'établir des marais salins dans le district situé entre Or et le château-fort de Meyousch. Le septième accordait à la

lettre de recréance (voyez Rami, grand *Inscha*) on fait mention des conseillers Amilianusch, d'Ignatodesich, d'Oukraintzow, et du plénipotentiaire Yako Daldeschere. Il est difficile de dire quel est cet Emélien, sans consulter les Archives russes. Le premier plénipotentiaire au traité de Carlowicz était Procopius Bogdanowitsch Wosnitzin.

[1] Le traité se trouve dans Raschid, I, p. 253-255.

forteresse d'Azof la possession d'une étendue de territoire de dix lieues, dans la direction du Kouban, où les Noghaïs et les Tscherkesses ne devaient point inquiéter les Cosaques et les Russes. L'article huit stipulait que les Tatares de Crimée s'abstiendraient à l'avenir de toute incursion sur le territoire russe. Le neuvième était relatif à l'échange des prisonniers; le dixième, à la liberté du commerce; le onzième, aux pélerins qui se rendraient à Jérusalem; le treizième concernait les priviléges des agens et des interprètes des deux nations; et enfin, le quatorzième stipulait l'envoi mutuel d'une ambassade extraordinaire pour ratifier le traité dans l'espace de six mois.

Un évènement inoui jusqu'alors dans les fastes de la diplomatie européenne, eut lieu à l'audience que le Sultan devait accorder au nouvel ambassadeur français, Ferriol, marquis d'Argental. Ce dernier était arrivé vers la fin de l'année précédente pour remplacer son prédécesseur, monsieur de Châteauneuf [1], qui l'avait présenté au grand-visir dans une audience solennelle (5 janvier 1700) [2]. Quelques jours après, Ferriol

[1] La lettre de rappel de Châteauneuf, remise par Ferriol au grand-vizir, datée du 18 mai 1699, se trouve dans l'*Inscha* de Le Grand, n° 13; à la bibliothèque impériale, n° 423; et la lettre de recréance que Châteauneuf reçut du Sultan, se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, n° 463.

[2] La Motraye, p. 268, donne la description de cette cérémonie, avec la date du 26 décembre (vieux style). Raschid, p. 231, donne pour date le 12 redjeb 1111, c'est-à-dire le 3 janvier avec cette suscription : *Réception de l'ambassadeur français et sa grossièreté dans le divan.*. Elle se trouve aussi dans l'*Histoire du Defterdar*, p. 376 et dans Flassan, v. 4, p. 169.

arriva, entouré de sa suite, au seraï pour remettre au Sultan les présens du roi de France, consistant en une glace magnifique, longue de quatre-vingt-dix pouces et large de soixante, en une belle pendule, une horloge artistement travaillée, représentant la rotation des étoiles, et en plusieurs pièces de riches étoffes et de drap fin de première qualité. Tout se passa à merveille jusqu'au moment où l'ambassadeur, revêtu d'un kaftan d'étoffe d'or parsemée de fleurs, fut sur le point d'être introduit dans la salle d'audience. Le tschaousch-baschi, ayant remarqué que sous son kaftan l'ambassadeur tenait cachée une longue épée, refusa de l'introduire avec cette arme. Maurocordato lui fit observer qu'en insistant il violerait tous les usages reçus, et que jamais personne, quelque fût son rang, n'avait paru avec des armes en présence du Sultan. Ferriol mit la main sur son épée, protestant qu'elle ne lui serait reprise par nul autre que par son roi. Le grand-vizir lui fit alors signifier qu'il n'obtiendrait point d'audience du Sultan, s'il ne consentait à se dessaisir de son épée. Ferriol répondit que monsieur de Châteauneuf lui avait assuré que, lors de son audience, il lui avait été permis de garder la sienne. Le grand-vizir lui dit qu'il se trompait, et que, dans tous les cas, si son prédécesseur avait porté une arme, elle avait dû être si petite que personne n'avait pu la remarquer sous son kaftan. L'aga des janissaires essayait en vain de persuader l'ambassadeur et de le faire renoncer à son projet. « Vous êtes des sujets, » s'écria l'ambassadeur, et moi je suis le représentant

» d'un grand roi. » Les vizirs de la coupole, les kadiaskers épuisèrent à leur tour toute leur éloquence, sans pouvoir rien obtenir de lui. Les chambellans, qui l'avaient déjà pris sous les bras pour le conduire, suivant l'usage, à l'audience, tentèrent alors de lui enlever son épée sans qu'il s'en aperçût, mais il les repoussa violemment en les frappant des coudes et des genoux, et, plein de colère, il cria à Maurocordato : « Est-ce ainsi qu'on viole dans ce pays le droit des gens? » Sommes-nous donc amis ou ennemis? — Amis, ré- » pondit Maurocordato; mais vous ne pouvez paraître » à l'audience avec votre épée. — En ce cas, je n'y » paraîtrai pas du tout, » s'écria l'ambassadeur furieux. Il se débarrassa aussitôt de son kaftan, ordonna aux personnes de sa suite qui en étaient aussi revêtues de l'imiter, et de le suivre à son quartier. Le lendemain, la Porte lui renvoya les présens du roi. Six mois après, Ferriol se promenait sur les eaux du Bosphore, dans un yacht semblable à celui du Sultan, et recouvert aussi du parasol doublé de pourpre [1]. Le grand-vizir lui signifia au nom du Sultan qu'il eût à s'abstenir de se promener sur un yacht semblable, s'il ne voulait pas se faire couler à fond : en même temps, il fit donner deux cents coups de bâton aux rameurs, qui étaient turcs (20 juillet 1700). Le cabinet français n'ayant pas eu connaissance officielle de l'injure faite à son ambassadeur, la Porte n'apporta aucun

[1] Flassan, v. IV, p. 162, et le *Diarium* de Simpert, p. 263. Flassan ne rapporte que le fait de la décoration du yacht, mais Simpert parle aussi de l'injure que lui avait attirée cette affaire.

changement dans ses relations avec la cour de France, et Ferriol demeura dix ans à Constantinople, où il géra les affaires de son maître, sans avoir jamais été admis à l'audience du Sultan. Trois mois après l'insulte qu'il avait essuyée dans le Bosphore, il obtint, en faveur des prêtres chrétiens et des missionnaires, un khattischerif semblable en tout point à celui qui était accordé en même temps au comte d'Œttingen [1]. Lorsque, dix ans après, Ferriol perdit réellement la raison, le grand-vizir, instruit de cet accident par l'interprète français de Bru, parent de Voltaire [2], lui répondit avec son flegme naturel : « Il était déjà fou » quand il est arrivé. » M. de Ferriol est le dernier ambassadeur français qui, par sa vivacité et son irréflexion, ait justifié la réputation de légèreté dont le peuple français est en possession dans l'empire ottoman : aussi ne fut-il pas traité avec plus de considération que ses prédécesseurs, les sieurs de La Haye, père et fils, les sieurs de Nointel et de Guilleragues, lesquels eurent à essuyer nombre d'outrages dans leurs relations avec le grand-vizir Kœprülü, notamment lors de la querelle à laquelle donna lieu la place au sofa, et dont

[1] Ce khattischérif se trouve dans La Motraye (Voyez I, p. 277), de même que celui du comte d'Œttingen, daté du dernier jour de rebioul-akhir. Dans le grand *Inscha* de Rami, no 468, se trouve une lettre du grand-vizir à Ferriol. Le grand-vizir lui dit qu'il ne peut satisfaire à son désir de ne point traiter les affaires internationales par l'entremise du kaïmakam Osman-Pascha. On trouve encore dans le même ouvrage, no 484, une autre lettre qui assure aux négocians français le même traitement qu'à ceux de Venise.

[2] *Histoire de Charles XII*, liv. V.

nous avons fait connaître les détails dans le volume précédent. Brave comme son épée qu'il refusait de remettre aux Turcs, M. de Ferriol, avant d'obtenir le titre d'ambassadeur, avait assisté à sept campagnes dans les armées du Sultan et du grand-vizir, en qualité de commissaire français auprès de Tœkœli. Toutefois, il s'était moins familiarisé avec les mœurs et les usages des Ottomans qu'avec leurs costumes, qu'il fit dessiner par un peintre, et qu'il publia sous le titre de *Tableau de la cour ottomane,* œuvre qui, jusqu'à la publication du célèbre ouvrage de Mouradjea d'Ohsson, fut considérée comme la meilleure autorité en pareille matière.

Les envoyés anglais comprenaient mieux que ceux de France la conduite qu'ils devaient tenir avec les ministres de la Porte. A l'ambassadeur anglais Paget, un des médiateurs du traité de Carlowicz, avait succédé le chevalier Sutton, qui sut tellement gagner les bonnes grâces du Sultan que, lors de son audience, il l'honora d'une réponse verbale, comme l'avait fait jadis Souleïman II. « Les Anglais sont nos bons et vieux » amis, lui dit-il et nous saurons leur prouver, dans » l'occasion, que nous sommes animés des mêmes sen- » timens à leur égard. Nous tâcherons surtout de don- » ner à votre roi des témoignages de reconnaissance » pour sa bienveillante médiation à Carlowicz, et de » la confiance que nous avons en son amitié [1]. »

[1] Raschid, I, f. 261. La Motraye, I, p. 294. Dans la *Descrizione compendiosa historica di quanto più curioso e seguito nell' anno* 1704, par

Après avoir jeté un coup-d'œil sur les relations de la Porte avec les puissances chrétiennes et particulièrement avec leurs ambassadeurs, il est utile d'examiner ses rapports avec les Etats d'Asie confessant la religion musulmane et avec Raguse, province chrétienne qui, située en Europe, mais tributaire de la Porte, justifia ce proverbe accrédité dans le Levant, que les Ragusains ne sont d'aucune religion [1]. Nous avons vu précédemment que Raguse était redevable à la Porte d'un tribut de plusieurs années montant à douze mille cinq cents ducats; que, lors de son dernier paiement effectué sept années auparavant, elle n'avait envoyé au trésor qu'un à-compte de quatre-vingt-cinq bourses, et que pendant la guerre, elle avait suspendu entièrement le cours de ses paiemens. Mais comme la Porte entrevit, lors du traité de Carlowicz [2], la possibilité de recouvrer les sommes arriérées, elle adjoignit à l'ambassadeur venu de Raguse un commissaire, le chambellan Mouezin Moustafa, chargé de recueillir le tribut (juin 1700 — moharrem 1112). L'ambassade du prince du Gouriel, qui arriva quelque temps après, fut encore plus mal accueillie: les personnes qui la composaient furent emprisonnées dans le château des Dardanelles sur les côtes d'Asie, parce qu'au

Benaglia, se trouve une gravure représentant l'audience de l'ambassadeur français; le Sultan lui dit qu'il ne se laissera point irriter contre l'Empereur; mais M. de Ferriol n'ayant jamais été admis à l'audience, ce fait est dénué de toute vérité.

[1] *Non siamo Christiani, non siamo Ebrei, ma poveri Ragusei.*

[2] La lettre qui annonce à la république la conclusion de la paix et le

lieu d'apporter le tribut stipulé, elles avaient amen huit esclaves mâles, et quatre femmes esclaves, pou les offrir au Sultan. L'ambassadeur Mohammed Pascha était revenu de Perse, où il avait été envoy pour faire part au schah du traité de paix de Car lowicz[1] et d'où il rapportait la réponse du schah e du khan des khans aux lettres du Sultan et du grand vizir. En arrivant sur les bords de l'Arpatschaï, alor frontière entre la Perse et la Turquie, Mohammed Pascha avait trouvé un mihmandar et deux cent cavaliers chargés de l'escorter à Isfahan, par Eriwan Nakhdjiwan, Tebriz, Sultanieh, Koum, et Kas chan. Durant un séjour de quatre mois dans l capitale du schah Houseïn, l'ambassadeur avait ét admis trois fois à l'audience du roi et avait été con gédié avec de riches présens en or et en tapis de Perse[2] Il est probable qu'il était chargé aussi de lettres con fidentielles relatives au transfuge Ismaël-Pascha, an cien gouverneur de Bagdad, qui, après avoir occup successivement les places d'aga des janissaires, d gouverneur de Roumilie, de kaïmakam auprès de l Porte, de gouverneur d'Egypte et de Bagdad, avait ét destitué par le grand-vizir Houseïn Kœprülü; enfin appelé au gouvernement de Wan et croyant sa têt

renvoi pour la limitation des frontières au gouverneur de Bosnie, se trouv dans le grand *Inscha* de Rami, n° 466.

[1] La lettre du grand-vizir à l'ambassadeur Mohammed-Pascha se trouv dans le grand *Inscha* de Rami, n° 31.

[2] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin,* n° 75, f. 153. L'auteur étai un ami de l'ambassadeur.

menacée, il s'était enfui pendant la nuit en Perse, où il était mort l'année suivante Quelque temps après le retour de Perse de Kara Mohammed-Pascha, parut, encore sous l'administration de Houseïn Kœprülü, et quelques jours avant sa chute, un messager, porteur d'une lettre écrite, non par le schah, mais par le khan des khans, le Mirza Mohammed Moumin Khan, dans laquelle ce prince demandait à la Porte la permission d'installer des prédicateurs persans auprès des saints tombeaux d'Ali et de Houseïn, et de reconstruire, aux frais de la Perse, les dômes de ces lieux vénérés, menacés de ruine [1]. Les présens offerts par le Mirza consistaient, suivant le nombre sacré des Tatares, en neuf nappes brodées d'or, neuf schalls, neuf pièces de satin velu, neuf pièces de velours, neuf pièces de coton ouvré, neuf pièces de coton uni, neuf pièces de satin de Tebriz, neuf miskales de momie pur, et neuf bézoards. Le grand-vizir remit au messager, pour les offrir à son maître, trois housses à sofas de Tunis, ornées de broderies rouges, trois autres de même couleur, également brodées et garnies de franges, un grand manteau rouge de pélerin, fabriqué à Tunis, quatre housses pour sofas de Khios, sur le fond blanc desquelles était brodé le sceau hexagone de Salomon, orné d'une riche guirlande en soie de toutes couleurs. On remarquait encore, parmi ces présens, une grande

[1] La réponse négative du grand-vizir au khan des khans, dans l'*Inscha* de Rami, n° 33, et celle du kiayabeg à l'ambassadeur dans le même, n° 34, peuvent seules expliquer le contenu de cette lettre.

tente de Mardin, dont le fond était rouge et violet : les bords, richement brodés, représentaient des niches de différentes couleurs; trois tapis de Kandüllü, dont le fond était bleu et les bords brodés en soie verte, travaillés à Kandüllü; trois arcs égyptiens dorés et sculptés, selon le goût de l'égyptien Joseph; une pendule d'ébène, montée en argent, dont les quatre faces étaient en verre; une longue-vue dorée; trois chevaux de course, et deux chevaux de race. Ainsi les grands-vizirs turcs et persans échangeaient alors entre eux les plus riches merveilles de la nature et de l'art que produisaient leurs pays respectifs. La réponse du grand-vizir, conçue dans des termes de bienveillance parfaite, contenait l'assurance que les pélerins persans pourraient désormais visiter les tombeaux des deux imams, avec la même sécurité que la sainte ville de la Mecque, mais qu'il était impossible de leur permettre de s'y fixer ou de réparer les saints édifices aux frais du schah; il terminait en disant que maintenant où, par suite du rétablissement de la paix, la tranquillité intérieure était assurée, la Porte s'occuperait elle-même de toutes les réparations nécessaires. Deux lettres, adressées au souverain de Fez et de Maroc, Moulaï Ismaël, alors en guerre avec le dey d'Alger, étaient dictées par le même esprit de fierté nationale et de pacification. On y lisait ces mots : « Maintenant que la paix est rétablie à l'intérieur et à l'extérieur, nous pouvons employer tous » nos soins à assurer la prospérité du pays et la sûreté » de nos sujets [1]. » En effet, l'Empire avait besoin,

[1] Les lettres du Sultan se trouvent dans l'*Inscha* de Le Grand, à la biblio-

plus que jamais, de veiller à l'extérieur au maintien de la paix avec la Russie, l'Autriche, la Pologne, Venise et la Perse, car des troubles sérieux éclataient successivement sur la frontière de Perse, à Bassra, en Arabie, en Egypte, à Tripoli, sur le côtes du nord de l'Afrique et dans la Crimée, et menaçaient l'Etat d'un long déchirement.

Au midi des ruines de Babylone et des lieux saints visités par les pélerins mahométans et persans, est situé, sur les rives de l'Euphrate, le village de Roumahiyé, dans le voisinage duquel, à quatre lieues du côté de l'Est, se trouve un canal qui traverse les pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, jusqu'à ce qu'enfin il se perde dans ce dernier fleuve. Il se nomme le canal de Diab [1]. A partir de Roumahiyé, l'Euphrate parcourt les districts de Khaled, de Kisché, de Sémé-wat, de Beni-Malek, de Haské, d'Aordjiyé, jusqu'à Karna où il se jette dans le Tigre; prenant ensuite le nom de grand Schatt, il baigne les murs de Bassra et se dirige vers le golfe Persique. Depuis trente ans environ, les digues qui resserraient l'embouchure de ce canal avaient été intérieurement négligées; en sorte que,

thèque impériale, n° 425 : la première est écrite en langue turque et datée du mois de schewwal 1112 (Mars 1701); une seconde, n° 8, écrite en langue arabe, est menaçante pour le souverain de Maroc et favorable aux Algériens.

[1] Dans la carte de Danville de l'Euphrate et du Tigre, le Zab paraît correspondre à ce que Macdonald Kinneir et Heude appellent le fleuve de Hye; il n'en est point parlé dans les excellentes cartes de Lapie où nous avons à regretter, comme dans celle de Macdonald Kinneir, beaucoup de défectuosités; ils eussent mieux fait de s'en tenir à celles de Danville et de Niebuhr.

tout-à-coup l'Euphrate fit une violente irruption dans le canal, et, submergeant tout le pays d'alentour, le transforma en un vaste marais, qu'on appela Hor Sélamé; puis le fleuve regagna son ancien lit en se dirigeant sur Séméwat. Cette catastrophe ayant fait suspendre le départ des caravanes de commerce et interrompu la culture du pays, les habitans, incapables de payer les impôts qui leur étaient demandés par le gouverneur, abandonnèrent leurs villages et allèrent chercher un refuge dans les roseaux et dans les îles de cet immense marais. Un certain Abbasoghli avait su profiter de leur fuite, et s'était emparé des fermages de Roumahiyé, de Kisché, de Haské, et de Beni-Malek et même de ceux du tombeau d'Ali, sans que les troupes envoyées contre lui à plusieurs reprises par les gouverneurs de Bagdad pussent les lui faire abandonner. Aux environs de Bassra, le chef rebelle de la tribu arabe de Mountefik, le fameux scheïkh Maani, s'était approprié les revenus d'Aaradjiyé et de Séméwat; un autre rebelle, Abbas Anouri, avait ravagé le pays compris entre l'Euphrate et le Tigre, les environs de Kouds, de Solbona, de Sib, d'Abadé, de Baschiyé, et de Houriyé, et le chef de brigands Selman avait mis le siége devant Nedjef [1]. Malgré le concours des troupes envoyées par les gouverneurs de Bassra pour étouffer la rebellion, ils n'avaient pu réduire les chefs que nous venons de nommer et qui comptaient sous leurs ordres près de cent mille Arabes. En outre, une armée de

[1] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, nº 75, f. 170.

quarante mille Persans stationnait à Dorak, localité située à l'ouest de Bassra, auxiliaires sur l'appui desquels comptaient, avec une égale certitude, les rebelles et le khan persan de Bassra; car, bien que jadis le khan Feredjoullah eût, pour enlever la ville de Bassra au scheïkh Maani, devenu son ennemi, envoyé les clefs de cette ville à Constantinople par l'entremise de l'avant-dernier ambassadeur persan, Aboulmassoum-Khan, Bassra était alors entre les mains de Daoud-Khan, appelé par le schah à succéder à Feredjoullah dans le gouvernement de cette importante place frontière. Pour apaiser cette dangereuse révolte, le nouveau gouverneur de Bagdad, Daltaban-Moustafa, homme d'un caractère despotique, mais d'une grande énergie, réunit, sous ses drapeaux, en sa qualité de serasker, les troupes du gouverneur du Diarbekr, avec les contingens des begs kurdes de Palou, d'Eghil, de Tschermouk, de Djeblé, de Mehran, de Khazou, de Djezireh et d'Amadia; les troupes feudataires des gouverneurs de Mossoul, de Schehrzor, de Siwas, d'Amassia, de Merâsch, de Birêdjik et de Karamanie; les janissaires de Bagdad et les lewends, dont il apaisa les mutineries par quelques dons en argent. Les silihdars et les sipahis, enrôlés volontairement sous ses drapeaux dans le pays de Siwas et de Tokat, reçurent un supplément de solde: le soldat, de cinq aspres, l'officier (kiaya), de quinze, et l'aga de vingt aspres par jour. Mohammed-Pascha Aschdjizdé, c'est-à-dire le fils *du cuisinier*, qui dans la dernière guerre avait commandé la flottille du

Danube, fit construire à Biredjik, avec des bois tirés des montagnes de Merâsch, vingt tschaïques dont le commandement fut confié au nouveau gouverneur de Bassra, Ali-Pascha, frère du gouverneur de Haleb. En outre, cinquante frégates, trente radeaux portant quinze canons de gros calibre [1], trente fauconneaux et quatre mortiers partirent de Bagdad. Le beglerbeg de Siwas, Moustafa-Pascha, commanda l'avant-garde de l'armée sous les ordres du serasker Moustafa-Daltaban. Vers la fin de janvier, les deux armées se rencontrèrent à Zouweïta, au-dessous de Roumahiyé. Les Arabes furent vaincus, et un trophée de mille têtes, élevées en forme de pyramide, témoigna de la cruauté des vainqueurs (29 janvier 1701 — 19 schâban 1112) [2]. Les bruits qui avaient transformé les quarante mille hommes de l'armée ottomane en une armée de cent cinquante mille hommes, avaient jeté l'épouvante dans le camp des Arabes et dans celui du scheïkh Maani, où se trouvait alors le khan persan Feredjoullah, réconcilié depuis quelque temps avec eux. Le scheïkh rebelle de la tribu arabe de Beni-Adam, Abdousch-schan, se chargea de négocier leur paix avec Moustafa-Daltaban. Pour lui prouver le désir sincère qu'avaient les rebelles de faire leur soumission, il s'offrit à conduire

[1] Balyemez; Raschid, I, p. 257, et l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, p. 167, mentionnent seulement quatre gros canons; mais tous deux parlent de neuf coulevrines, quatre cent vingt canons de bord (kogousch), et trois cent vingt canons à mitraille (satschoma).

[2] Raschid I, p. 260; *Voyages d'Otter*, t. II, p. 206. Celui-ci parle aussi, p. 213, du marais de Haour.

l'armée ottomane à travers les marais et les îles jusqu'à Bassra, et le khan Feredjoullah lui envoya des lettres de Daoud, khan de Bassra, que son neveu avait interceptées. Korna se rendit dès que l'armée ottomane parut devant ses portes (25 février — 17 ramazan). Ali-Pascha, désigné comme gouverneur de Bassra, y fut laissé en garnison. Daoud-Khan, qui stationnait avec ses troupes à Kourdelan, en face de Makam-Ali, se retira dès qu'il eut reçu la nouvelle de la prise de Korna, et le khan de Houweïzé, Feredjoullah, se présenta au camp ottoman pour faire sa soumission. L'armée ottomane ne fut pas plus tôt arrivée dans le voisinage de Bassra, que Moustafa Daltaban reçut les félicitations du juge, du moufti, des seïds et des oulémas venus à sa rencontre. Quelques jours après, Ali-Pascha fut solennellement installé par Daltaban en qualité de gouverneur de Bassra, et la campagne de Diab, ainsi nommée du canal de ce nom, dont le débordement avait été la cause première de tous ces troubles, se trouva dès-lors heureusement terminée (10 mars — 30 ramazan). Mais, outre les quelques milliers d'Arabes dont les têtes avaient formé les trophées de Zouweïta, cette campagne coûta la vie au pascha du Diarbekr, Mohammed-Pascha, surnommé *La Moustache,* que Daltaban avait accusé auprès de la Porte, d'avoir favorisé la mutinerie des janissaires. Le précédent grand-écuyer, Hasan le petit, fut chargé d'apporter sa tête à Constantinople [1].

[1] Raschid, I, p. 158 et 159. *L'Histoire du Defterdar*, p. 391, parle

Avant et jusqu'à l'avènement du troisième Kœprülü, l'emiroul-hadj (conducteur de la caravane des pélerins pour la Mecque) avait reçu annuellement une somme de vingt-trois mille vingt-neuf piastres, prélevée sur le trésor de Damas pour être distribuée aux tribus qui habitent les déserts situés entre l'Arabie et la Syrie, les Beni-Mâmour, les Wahidan, les Zamar, les Ghaza et quelques autres. Depuis vingt ans, on ne leur avait distribué annuellement que vingt mille sept cent trente-quatre piastres; et, tout récemment, la somme au moyen laquelle la Porte achetait des Arabes la sûreté de la caravane des pélerins avait été élevée à cent onze mille piastres. Mais l'avarice du schériff de la Mecque l'avait porté en dernier lieu à en réduire le chiffre, aussi bien que le nombre des troupes chargées de l'escorte des caravanes (1699 — 1111).

Le dernier emiroul-hadj, Ahmed-Pascha, fils de Salih-Pascha, qui, sans doute pour se plaindre de cet acte arbitraire, s'était rendu à Andrinople sans en avoir obtenu la permission, avait été décapité au moment de son arrivée, pour cette infraction à ses devoirs. Son successeur fut l'ancien ambassadeur en Perse, Mohammed-Pascha, surnommé Abou-Kaouk, c'est-à-dire le *père du turban*. Sous sa conduite, la caravane fut pillée par les Arabes frustrés de leur présent annuel, et Mohammed, dépouillé de sa dignité de pascha, fut

de deux lettres adressées au gouverneur de Bassra, relatives à la sûreté des routes de Bassra; leur date est postérieure de deux ans. *Inscha* de Rami; n° 459 et 460.

exilé, pour sa négligence, dans sa maison de campagne d'Amassia. L'avant-dernier emiroul-hadj, Hasan-Pascha, auquel on avait imputé en partie le récent pillage de la caravane, eut un sort plus déplorable encore. Il fut d'abord exilé, puis décapité. De si graves événemens firent qu'on apporta pour cette année (4 décembre 1701—3 redjeb 1113) et l'année suivante une grande exactitude dans le paiement de la sourre, c'est-à-dire du présent annuellement envoyé par le Sultan aux pauvres de la Mecque. L'envoi de ce présent, expédié de Constantinople, a lieu tous les ans dans les premiers jours du mois de redjeb avec une grande solennité. Le kizlaraga convoque un diwan auquel assistent tous les conservateurs des mosquées impériales, les inspecteurs des fondations pieuses, le chef de la chambre des comptes et de la chambre des fermages de la Mecque et Médine, les chamberlans, les nischandjis, le defterdar et le reïs-efendi. Ces fonctionnaires, après avoir chargé la sourre sur des mulets, conduisent hors du seraï le chameau magnifiquement enharnaché, qui la porte ensuite jusqu'aux portes de Constantinople. Le reïs-efendi rédige la lettre au schérif de la Mecque, le defterdar dresse les registres de la sourre, et le nischandji la marque au chiffre du Sultan ; le tout forme dix registres qui sont placés dans des coffres avec le présent. Le kizlaraga remet la sourre au grand-écuyer, qui, à son tour, la délivre à l'emiroul-hadj. Cinq cents pauvres sont, ce jour-là, nourris aux frais du Sultan, et le chameau sacré sort du seraï, précédé par le corps des baltadjis. D'ordinaire, le présent

s'élève à soixante-cinq mille ducats qui sont distribués aux pauvres de la Mecque et de Médine [1]. Le kizlaraga, en sa qualité de premier inspecteur de la sourre et des fondations pieuses de la Mecque, percevait autrefois la sourre sur les revenus de ces dernières, et en conservait l'argent dans la chambre de l'inspecteur des appartemens du Sultan où, jusqu'à son départ, il restait enfermé dans une caisse appelée *haremeïn dolabi* (la caisse des deux sanctuaires, c'est-à-dire de Médine et de la Mecque). Pendant la dernière campagne de Candie, et tandis que la cour séjournait à Larissa, la sourre était prélevée sur les revenus des fondations pieuses du Caire et de Djirdjé, et envoyée d'Alexandrie à Constantinople. Depuis lors, la portion de cette somme que renfermait la caisse des deux sanctuaires ne s'était jamais élevée à plus de vingt-cinq mille piastres payées par le trésor d'Egypte. Cette rétribution annuelle fut alors augmentée d'une somme de trois mille trois cent piastres, que l'Egypte dut fournir également pour subvenir aux frais des fêtes de la naissance et de la mission du prophète, nouvellement instituées par le Sultan. De ce moment, ces deux fêtes furent célébrées annuellement, la première le 10 rebioul-ewwel, la seconde dans la nuit du 17 ramazan, par la lecture des traditions de Bokhora, et des deux célèbres panégyriques sur le prophète, de la Borda et l'Hemziyé, par de larges offrandes d'encens et des distri-

[1] Dans l'*Inscha* de Rami se trouvent deux lettres au beglerbeg de Damas comme emiroul-hadj, relatives aux frais que nécessite l'entretien de la caravane; elles sont datées du 23 djemazioul-ewwel 1114.

butions de sucreries, de café et de scherbet [1]. De nouvelles dépenses furent encore faites pour renouveler la couverture de la Kaaba et pour encadrer à neuf la pierre sainte où se voient empreints les vestiges du pied d'Abraham, et que l'on croit être tombée du ciel, ainsi que la pierre noire de la Kaaba. La vieille châsse d'argent usée et remplie de terre pétrie avec de l'eau puisée à la sainte fontaine de Zemzem, fut apportée à Constantinople par le commissaire Ibrahim-Efendi, à la grande joie du Sultan. La piété du Grand-Seigneur n'étendit pas seulement son effet au sanctuaire de la Mecque; il institua encore en faveur de de la mosquée de Ben Ommeya, à Damas, une fondation pour qu'elle reçût annuellement un cierge de camphre qui devait être placé près du tombeau où est déposée la tête de saint Jean [2].

Le sandjak de Djidda, Souleïman-Pascha, avait été nommé tout récemment conducteur de la caravane; mais la Porte ne tarda pas à le révoquer, en lui conférant le simple titre de scheïckh du sanctuaire de la Mecque. Arslan-Pascha de Tripoli [3] en Syrie, fut

[1] *Scherbet* et non *sorbet*, comme l'ont traduit presque tous les peuples de l'Europe. La première lettre de l'*Inscha* de Rami, adressée au schérif de la Mecque, contient l'instruction pour la célébration de ces deux fêtes dans la maison de la sultane Khadischa. Pour les détails, voyez Raschid, I, p. 259.

[2] Raschid, I, p. 200. Quoique la tête de saint Jean ait été transférée à Constantinople par les empereurs d'Orient, et que plusieurs exemplaires en aient été distribués dans les différentes cours de l'Europe, comme le raconte naïvement Coarsin, chancelier de l'ordre de Saint-Jean, les gardiens du tombeau assurent qu'elle est encore à Damas.

[3] Les lettres du grand-vizir, adressées à cet Arslan-Pascha, gouverneur de Damas et emiroul-hadj, se trouvent dans l'*Inscha* de Rami, nos 212, 213, 214, 215.

désigné pour lui succéder dans la dignité d'emiroul-hadj [1]. D'un autre côté, le schérif de la Mecque, Saad, qui avait si long-temps administré les affaires de la ville sainte avec le concours de son frère Ahmed, se démit, vers cette époque, de sa dignité en faveur de son fils Saïd, que la Porte reconnut en qualité de schérif. Quelque temps avant sa retraite, Saad avait dépouillé de ses lettres de créance et des présens qu'il portait à titre d'indemnité de route, l'ambassadeur que l'imam de l'Yemen avait dépêché au Sultan, et que la Porte avait renvoyé d'Andrinople à la Mecque avec un don de mille piastres. Les trois autres schérifs de la Mecque, qui se trouvaient alors au Kaire, le schérif Ahmed fils de Kkalil, le schérif Abdoullah fils de Haschim, et le schérif Yahya fils de Berekiat, furent mandés par la Porte à Constantinople. Les deux premiers étant morts peu de temps après leur arrivée, le troisième obtint la permission de retourner au Caire [2]. Ce fut ainsi que les difficultés relatives aux caravanes de pélerins, à la sourre et au sanctuaire de la Mecque, se trouvèrent momentanément réglées.

En Egypte, le gouverneur Houseïn-Pascha avait été remplacé par Kara Mohammed-Pascha, kiaya de son

[1] Raschid, I, p. 259, et l'*Inscha* de Rami, quatrième lettre. Les vingt premiers numéros de l'*Inscha* contiennent les lettres du grand-vizir au schérif de la Mecque, Saad, et à son frère Ahmed; elles sont relatives au pillage de la caravane, à la conduite de la sourre, à la nouvelle de son heureuse arrivée, etc.; d'autres sont adressées au conducteur de la sourre; mais le numéro 21, qui est dans cette catégorie, est daté de trente ans auparavant (1670—1081).

[2] *Histoire d'Égypte*, par le fils de Yousouf, f. 196 et 197.

prédécesseur Ismaïl. Houseïn-Pascha, toujours guerroyant avec les tribus arabes de l'Egypte supérieure, que souvent il poursuivait jusque dans l'Oasis, avait fort mal administré la province. Des quarante mille erdebs de blé que les gouverneurs étaient tenus d'envoyer chaque année à la Mecque pour l'entretien des pauvres de cette ville, il n'en avait livré que trente-quatre mille : il était encore redevable au trésor de neuf cent quarante-quatre bourses du trésor égyptien, et d'une somme de douze mille huit cent soixante-dix-neuf aspres affectée à la solde des troupes et dont il les avait frustrées. De plus, il avait disposé d'avance, pour huit ans, des terres dont le revenu constituait les émolumens des paschas-gouverneurs et qui s'élevait à huit bourses et demie par mois. Le nouveau gouverneur reçut l'ordre de percevoir ces arrérages [1], et pour lui faciliter le recouvrement des revenus destinés à l'entretien du gouverneur, un khattischérif impérial lui assura le gouvernement de l'Egypte pour cinq années entières. Le précédent gouverneur Houseïn et son kiaya furent jetés dans les deux prisons du Caire, où on incarcérait ordinairement les gouverneurs destitués et leurs agens. La première de ces prisons s'appelait le kœschk d'Yousouf

[1] Dans l'*Inscha* de Rami, qui figure à la Bibliothèque impériale, sous le n° 425, se trouvent trois lettres du grand-vizir à ce gouverneur, savoir : n° 204, 205 et 206, sur les arrérages dûs par le pascha de Djidda ; une quatrième est adressée à ce dernier, n° 207 ; deux autres au gouverneur du Caire, n° 208 et 209 ; les lettres n° 282, 285 et 305, toutes de l'année 1702 (1114), ont rapport aux fournitures. Enfin une dernière lettre se trouve dans mon grand *Inscha*.

(Kazsri Yousouf), en souvenir de la captivité de Joseph sous Pharaon; la seconde est le *kœschk des sueurs* (Arak khané), ou *la Maison des tourmens,* ainsi nommée parce que les prisonniers n'en sortaient que lorsqu'on leur avait extorqué tout leur argent, à force de tortures. Kara Mohammed-Pascha, qui avait été jeté naguère dans l'Arak khané, par Houseïn-Pascha, successeur d'Ismaïl-Pascha, auquel il était attaché en qualité de kiaya, fit à la vérité subir des tourmens au kiaya de son prédécesseur[1], mais il se comporta avec noblesse et générosité envers Houseïn lui-même; car, loin de se venger sur lui des souffrances qu'il avait endurées dans l'Arak khané, il fournit le blé dont ce dernier était débiteur, et s'employa activement pour obtenir sa mise en liberté. Kara-Mohammed quitta l'Egypte avec une réputation de douceur et de magnanimité bien rare. Il éleva le cours des monnaies, d'après lequel la piastre légère (esedi, ou piastre au lion) valait, au lieu de quarante, soixante aspres; la piastre forte ou noire (riala), au lieu de soixante, quatre-vingts aspres; le ducat léger, marqué au chiffre du Sultan (toughrali), au lieu de cent, cent vingt aspres, et le ducat lourd, ducat à chaines (yaldüz), au lieu de cent dix, cent trente aspres. Il fixa la valeur de la piastre légère à cinquante-cinq aspres; celle de la piastre forte à soixante-cinq; le ducat léger à cent aspres, et le ducat lourd à cent quinze aspres. Sous son administration, arriva

[1] *Histoire* du fils d'Yousouf, f. 179.

en Egypte (mai 1702 — silhidjé 1113), le beg de Tripoli, Khalilbeg, qui, de concert avec le beg de Tunis, Mourad, avait fait, à la tête de quelques milliers d'hommes, une tentative pour s'emparer d'Alger. Vaincu par les Algériens, les habitans de Tripoli et ceux de Tunis avaient refusé de l'admettre dans leurs murs. Après son éloignement, la Porte parvint facilement à rétablir la paix entre les Etats barbaresques, et à apaiser leurs différends.

En Asie, Bébé Souleïman, chef des Kurdes de Schehrzor, avait levé l'étendard de la révolte; mais défait, sous le gouvernement de Hasan-Pascha, prédécesseur de Daltaban, par les troupes du Diarbekr et de Haleb, il avait été fait prisonnier et décapité avec dix-sept begs kurdes. Il ne fut pas plus difficile à la Porte de mettre fin aux violences que deux chefs du nom d'Eyouboghli, le premier habitant l'Aïdin, le second à Denizli, exerçaient en Asie-Mineure. Eyouboghli d'Aïdin, invité à un repas par le percepteur des impôts d'Aïdin, y fut traîtreusement assassiné. Eyouboghli de Denizli, contre lequel les habitans avaient élevé des plaintes nombreuses, fort de la protection du chef des émirs, se rendit à Constantinople, où il osa paraître au diwan au milieu même de ses accusateurs. Les charges qui pesaient sur le coupable déterminèrent le Sultan, présent à la séance, mais caché derrière la fenêtre grillée de la salle du diwan, à faire décapiter sur-le-champ l'audacieux ayan de Denizli. Pour hâter l'extermination des brigands turcomans et autres qui désolaient l'Asie-Mi-

neure, plusieurs fermans adressés aux beglerbegs de Siwas et de Karamanie et aux sandjakbegs d'Ilghoun et d'Akseraï, leur enjoignirent de les poursuivre sans relâche [1].

Les affaires de Crimée, alors fort embrouillées, furent plus difficiles à régler. Sélim-Ghiraï, élevé pour la troisième fois à la dignité de khan, avait demandé sa retraite en raison de son âge et de ses infirmités. Elle lui fut accordée, et sa place fut donnée, sur sa demande, à son fils aîné le kalgha Dewlet-Ghiraï; un autre de ses fils, Schebaz-Ghiraï, fut nommé kalgha. Sélim-Ghiraï se retira, avec une pension annuelle de huit cent mille aspres, dans une métairie située non loin de Siliwri, et l'installation de son fils, qui fut traité d'abord avec magnificence dans le village de Gülbaba, eut lieu à Andrinople, avec le cérémonial usité (25 mars 1699 — 3 ramazan 1110). Le kiaya (ministre de l'intérieur) l'accompagna à son départ, jusqu'à la distance d'une lieue, avec toute la musique du seraï. Outre le kalgha Schebaz-Ghiraï, le khan avait trois autres frères: Ghazi-Ghiraï, Seadet-Ghiraï et Kaplan-Ghiraï. Les qualités de Schebaz-Ghiraï, homme brave et spirituel, qui avait déjà rendu des services signalés à la Porte, excitèrent la jalousie de son frère Dewlet-Ghiraï qui, pour s'en défaire, ne trouva pas de moyen plus expéditif et plus sûr que

[1] Dans *l'Inscha* de Rami se trouvent les fermans adressés, n° 175, au sandjakbeg d'Akseraï; n° 176, au beglerbeg de Siwas; n° 177, au beglerbeg de Karamanie et n° 179, au sandjakbeg d'Ilghoun.

de l'empoisonner [1]. Son frère, Ghazi-Ghiraï, tremblant dès-lors pour sa propre vie, crut devoir le prévenir ; il souleva les Noghaïs d'Anapa, à la tête desquels il fit une incursion en Pologne et vint s'établir en Bessarabie, dont les habitans lui jurèrent fidélité et refusèrent obéissance à son frère. Fort de leur assentiment, Ghazi, dans une lettre adressée à la Porte, demanda la dignité de khan pour lui, ou la réinstallation de son père Sélim-Ghiraï. Cependant les gouverneurs d'Oczakow et de Kaffa, Yousouf et Mourteza-Pascha, marchèrent avec le khan contre Ghazi-Ghiraï. Celui-ci quitta Baghdjéseraï et vint camper à Kanlidjik, non loin de Ferh-Kerman (14 janvier 1701 — 4 schâban 1112). Mais les Noghaïs ayant été avertis par leurs espions que le khan marchait sur Ak-Kermann, les Mirzas, à part quelques-uns d'entre eux, se montrèrent disposés à traiter avec lui. Après quelques négociations, on passa une convention qui assurait aux Noghaïs rentrés dans l'obéissance la liberté de séjourner en Bessarabie et en Moldavie, dans l'asile dit de Khalil-Pascha, et l'abolition de la taxe foncière. En outre, le khan s'obligea à ne prélever à titre de dime que le huitième de leurs revenus, mais il ne réduisait pas la taxe sur les moutons. Les tribus d'Ormit et d'Orak obtinrent, en vertu de cet arrangement, qu'il leur serait donné un juge dont les émoluments annuels, fixés à mille piastres, seraient perçus sur le dixième de leurs revenus ; quant à la dime pour l'année cou-

[1] Raschid, I, f. 256 *Histoire du Defterdar*, f. 385, *Sebessayar*, f. 181.

rante, le khan en fit remise moyennant qu'il lui fût compté une somme de huit cent mille aspres.

Cependant Kaplan-Ghiraï était entré en campagne contre les Tscherkesses, auxquels il avait livré une bataille sanglante à Djindjik, siége principal des Noghaïs de la tribu Yedissan (février 1701 — ramazan 1112). L'idée de cette expédition lui avait été suggérée par le désir de se venger sur cette tribu de la conduite qu'elle avait tenue envers son malheureux frère Schebaz-Ghiraï, mort empoisonné. Sur ces entrefaites, le khan et Seadet-Ghiraï, son frère et son kalgha, ramenèrent en Crimée huit cents familles de Noghaïs établies en Bessarabie (juin 1701 — moharrem 1113). Quant à Ghazi-Ghiraï, il s'était réfugié à Andrinople, d'où, après un emprisonnement de dix-huit jours, il fut envoyé en exil dans l'île de Rhodes. La Crimée paraissant devoir être enfin rendue à la tranquillité, le khan nomma à la dignité de noureddin son cousin Inayet-Ghiraï, fils de Sélamet-Ghiraï, et à celle de beglerbeg d'Or, Mengli-Ghiraï. La Porte compta au khan, comme par le passé, l'argent, dit des seghbans, s'élevant à quarante mille piastres, et quatre mille cinq cents au kalgha.

Le repos dont on s'était flatté n'était qu'apparent. Kaplan-Ghiraï et Hadji Merdan Ali, vizir du khan, tramèrent peu de temps après une nouvelle conspiration à Kaffa. Lorsque le kalgha Seadet-Ghiraï arriva pour se rendre maître de leurs personnes, tous les deux, pour se soustraire à sa puissance, s'étaient déjà fait inscrire sur les rôles de l'armée en qualité de simples janissaires; leurs nouveaux compagnons d'ar-

mes refusèrent de les livrer et en firent une affaire d'honneur, invoquant ce proverbe arabe : *Il faut se garder de déshonorer son épée ; la mort est préférable au déshonneur et au mépris*[1]. Grâce à cette protection, tous deux purent s'enfuir à Constantinople ; mais à peine y furent-ils arrivés, que Kaplan-Ghiraï[2] fut jeté dans le château du Bosphore, et Merdan Ali exilé dans l'île de Lemnos. Dans le château du Bosphore se trouvait aussi prisonnier Schirinbeg Ogtinour, accusé d'avoir commis des actes arbitraires en administrant la justice. A quelque temps de là, le khan s'étant plaint à la Porte de ce que le séjour de son père à Siliwri, dans le voisinage de la capitale, occasionnait des bruits inquiétans, Sélim-Ghiraï fut exilé à Seres. Plus tard, il obtint la permission de se retirer à Fündüklü près de Yanboli, où son père Behadir-Ghiraï avait autrefois habité. Sélim était alors âgé de soixante-dix ans et paralytique. Comme l'air de Fündüklü ne lui était pas favorable, il se retira dans le village de Djaghirghan, dans une métairie que possédait précédemment Seadet-Ghiraï; ce séjour ne lui convenant pas davantage, il alla s'établir dans les jardins d'Ahmed, scheïkh des derwiches Djelweti, qui, au pont de Korghouna, non loin de Yanboli, avait fait construire sur la Toundja une machine hydraulique destinée à arroser trois jardins, et dont la roue à godets faisait encore tourner un moulin. Mais le vieux Sélim n'y

[1] *En-nar wé la el aar el meniyet we la ed-deniyet. Sebesseyar, f.* 189.

[2] *Sebesseyar*, f. 190, dit à Rhodes, mais Raschid et *l'Histoire de Mohammed-Ghiraï* disent le contraire.

resta pas long-temps [1]. Espérant que sa santé se rétablirait promptement sous l'influence d'un air plus vif, il se fit transporter à la source des Oiseaux dans les Alpes, au-dessus d'Islemiyé, sur un chariot traîné par cinquante buffles. Pendant son séjour dans ces montagnes, le grand-vizir Houseïn Kœprülü lui envoya à titre de don, à deux reprises différentes, une somme de mille ducats, et le Sultan y joignit un présent semblable avec une pelisse de zibeline. Dans sa réponse, le vieux khan rendit grâce au Sultan pour ce témoignage de sa haute bienveillance, mais il demanda, comme une faveur plus grande encore, la mise en liberté de son fils Kaplan-Ghiraï, enfermé au château du Bosphore, en disant que, si on la lui refusait, il ne restait plus personne pour lui fermer les yeux. Sa prière fut exaucée ; Sélim quitta les Alpes et descendit au village de Djoubouklı, situé dans le district d'Islémiyé. Le jour suivant, il fit son entrée dans Islemiyé même, où il fut accueilli avec les honneurs dus à son rang par le juge, le scheïkh et l'ayan. Après avoir parcouru, dans leur société, la vallée des roues à godets, il revint en six heures vers la source des Oiseaux qui jaillit au haut de la montagne. Ce fut là que l'auteur de l'histoire de Crimée, le prince Mohammed-Ghiraï, vint le trouver et demeura quatre jours avec lui. Sélim quitta de nouveau la montagne (29 août 1702 —5 rebioul-akhir 1114), et se rendit au village de Ki-

[1] *Histoire de Crimée* sous les règnes d'Ahmed II et Moustafa II par le prince Mohammed-Ghiraï, f. 114.

zildjikli dépendant de Saghra ; puis il retourna une seconde fois à Fündükli, sans avoir pu trouver aucun adoucissement à sa maladie, et soit sous son influence, soit poussé par son esprit inquiet, il ne cessa d'errer dans toute la contrée.

Les troubles d'Asie, d'Afrique et d'Europe, loin d'arrêter les mesures de réformes conçues par le grand-vizir Kœprülü, l'un des membres les plus dignes de porter ce nom, n'avaient fait que le stimuler dans l'exécution de ses projets. Il avait en effet résolu de poursuivre sans relâche et jusque dans leurs sources, les abus qui rendaient imminente la ruine de l'Empire ; de rétablir l'ordre et la discipline dans l'administration et dans l'armée, et d'étendre ses sages réformes aux finances, aux fondations pieuses, à la flotte, à l'armée, aux musulmans et aux chrétiens. Son premier acte de haute politique administrative, après la conclusion de la paix, avait été de rendre quelques ordonnances en faveur de ces derniers. Le grand-vizir suivit à leur égard les traces de son cousin Kœprülü, surnommé le *vertueux*, qui, par la promulgation d'un nouveau décret appelé *nizami djedid*, avait le premier apporté quelque adoucissement à l'affreuse position des sujets chrétiens ; il avait vaincu ainsi les premiers obstacles qui s'opposaient à une réforme générale dans toutes les branches de l'administration. Aussitôt après la ratification du traité de Carlowicz, les habitans chrétiens de la Servie et du Banat furent exemptés de la capitation pour l'année courante [1]. En Europe, les sujets chré-

[1] Raschid I, f. 250. *Histoire du Defterdar*, f. 373. L'ordre au pascha de

tiens de l'Empire obtinrent la remise de l'arriéré de la contribution de guerre, qui s'élevait à trois cent soixante-cinq bourses [1], c'est-à-dire à un million et demi d'aspres ; et les Syriens qui confessaient la religion chrétienne furent exemptés, pendant la même année, de l'impôt dû pour les pâturages d'hiver[2]. A Bagdad, il fit régler par le secrétaire du trésor Dürri-Efendi les fermages arriérés; le produit des mines de Maaden, dans le paschalik d'Erzeroum, fut exclusivement affecté à la fonte des monnaies ; il fut décidé qu'il ne pourrait plus être vendu ni servir à alimenter la fonderie de canons. Les mines d'argent de Sidri Kaïsi, près de Selanik, depuis long-temps abandonnées, furent exploitées de nouveau ; et comme on avait à craindre, en raison du voisinage de la mer, les descentes des corsaires, Kœprülü y envoya un détachement de quarante seghbans, soldés à raison de quinze aspres par jour, pour défendre la palanque de bois construite près du rivage.

En même temps, Kœprülü ordonna une révison sévère des rôles des janissaires et de ceux des tschaouschs. Tous ceux d'entre les premiers qui n'étaient pas inscrits sur les rôles, ou qui n'avaient pas fait le service de guerre, furent rayés des registres. Quant à

Temeswar, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 423 (à la Bibliothèque impériale de Berlin, n° 423).

[1] Raschid, I, f. 248, et le Defterdar; ce dernier cite les lettres des diverses fournitures d'argent : *Sourssat*, *Bedeli beldar*, *Bedeli fourun*, *Bedeli ordou*, c'est-à-dire fournitures d'argent, argent de rachat pour les fours, pour le camp, etc.

[2] Lettres au pascha de Haleb, avec ordre de faire une remise du Kischlak (droit pour le paturage d'hiver des bestiaux), dans les districts de Semaan, Harim, Maararret Sermin, Djeboul. Kassir se trouve dans l'*Inscha* de Rami.

la flotte, elle n'avait été l'objet d'aucune innovation depuis son organisation par Kilidj-Ali (Okhiali), le célèbre kapitan-pascha de Sélim II. Le grand-vizir composa un nouveau kanounnamé (code) qui régla le rang des vaisseaux amiraux, savoir de la kapitana, de la patrona et de la riala de même que l'avancement de leurs capitaines, non-seulement d'après leurs années de service, mais encore d'après la nature des services qu'ils avaient rendus. Ce kanounnamé, publié sous le grand-amiralat de Mezzomorto, fut le précurseur d'un autre kanounnamé concernant la flotte et l'arsenal, composé, cent ans plus tard, sous le grand-amiralat du petit Houseïn, et durant le règne de Sélim III, et qui, en raison des détails infinis dans lesquels il entre, est considéré comme un modèle de législation maritime par les Ottomans.

Le grand-vizir rendit en outre, sur le rapport du juge d'Andrinople, deux ordonnances relatives à ces vieilles superstitions qui subsistent encore de nos jours chez les Grecs, les Serviens et les Hongrois, à l'égard des morts qui reparaissent au milieu des vivans. Ces fantômes imaginaires sont désignés en Orient sous le nom de *schemen*. Le juge d'Andrinople avait rapporté au grand-vizir que les Grecs, depuis des siècles, avaient l'habitude de visiter le tombeau des revenans, afin de voir s'ils avaient conservé l'apparence d'être vivans, auquel cas on leur perçait le nombril avec un pieu; s'ils sortaient encore de leurs tombeaux, on leur tranchait la tête, et on la leur jetait aux pieds. Le grand-vizir ordonna que le cadavre fût examiné, quoique

le cas dont il s'agit ne concernât pas un Grec, mais bien un musulman. La seconde ordonnance, adressée à un commissaire de police d'un quartier d'Andrinople, prescrivit à quatre matrones d'inspecter le tombeau d'une musulmane accusée de magie, et dans le cas où on y apercevrait des traces de sorcellerie, de mettre en œuvre tous les moyens usités pour rendre la paix aux habitans du quartier [1].

Le zèle de Kœprülü pour le rétablissement de l'ordre et de la discipline fut vivement secondé, d'une part, par le kapitan-pascha Mezzomorto; de l'autre, par le moufti Feïzoullah, et par son fils, le précepteur du prince. En effet, le moufti adressa à tous les juges et mouftis des provinces de l'Empire des fermans par lesquels il leur fut enjoint de veiller : 1° à ce que les imams et les khatibs (récitateurs des prières et prédicateurs) fussent parfaitement instruits dans les trois points les plus importans de la religion, savoir : dans les dogmes, dans la lecture du koran et dans les formules spéciales de la prière; 2° à ce que les professeurs supérieurs (les muderris), héritiers naturels de la dignité du prophète, s'appliquassent à la lecture et à la commentation de la loi et des traditions, et se rendissent familiers, selon l'expression d'Ebou-Daoud, avec les trois premiers rudimens de la science, du koran, de la sounna et des devoirs qu'ils imposent [2]; 3° à ce

[1] Dans le quartier *Elhadj Sarraf.*

[2] *El ilmou seleset ayetoun mouhkemetonn, wé sounnetoun kaïmetoun, wé faridhatoun, wé ma sewa zaliké houwé fadhloun :* c'est-à-dire, la science consiste en trois choses : la connaissance approfondie des versets

que les prédicateurs s'abstinssent de raconter des anecdotes dans leurs sermons ; 4° à ce que les écoles élémentaires fussent dirigées par des maîtres habiles ; et 5° à ce que tous les musulmans eussent soin de prier, de jeûner, d'aller en pélerinage, de faire des aumônes aux pauvres, d'instruire leurs enfans dans la connaissance du koran, et de contribuer à la construction des mosquées et des écoles. En même temps, pour répandre l'instruction religieuse fort négligée depuis long-temps, des scheïkhs furent envoyés dans la Roumilie, en qualité de missionnaires [1]. Ibrahim-Efendi, fils du moufti, et précepteur du prince Mahmoud, pour faire revivre l'esprit de la sounna du prophète, poussa même son zèle au point d'exercer, de son propre mouvement, son jeune élève à tirer de l'arc.

La première leçon de lecture que reçut le prince fut célébrée par une fête magnifique et avec tout le cérémonial usité en pareille circonstance (10 mai 1701 — 2 silhidjé 1112). Le café et les biscuits furent offerts au grand-vizir, au moufti et au kizlaraga par les eunuques blancs du seraï, dans des tentes dressées à cet effet. On y vit paraître les chambellans, les inspecteurs de la chancellerie, le defterdar, le reïs-efendi, les généraux des sipahis et des silihdars, les bostandjis-baschis et le grand-écuyer, conduits et précédés

du koran et de la tradition, et l'exercice ponctuel de ses devoirs : savoir davantage est du superflu. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin.*

[1] La lettre envoyée au missionnaire de Bosnie se trouve dans *l'Inscha* de Rami, sous les nos 418-421, de même que celle qui fut adressée au pascha, et qui porte le no 425.

par le grand-maréchal de la cour et le grand-chambellan. Le moufti et le grand-vizir allèrent à la rencontre du prince jusqu'à la tente impériale. Les chefs des émirs, le khodja du prince et les chapelains de la cour impériale saluèrent son apparition par de longues acclamations. Ce dernier, âgé de cinq ans et monté sur un cheval richement caparaçonné, fut conduit à la tente du Sultan au milieu d'une pluie de pièces d'argent que ses officiers jetaient au peuple. Les premiers dignitaires du seraï, le silihdar, le tschokadar et le rikiabdar, c'est-à-dire les porteurs de l'épée, du manteau et de l'étrier impérial, enfin le khazinedar (trésorier), et le kapouaga (premier maître d'hôtel du Sultan) vinrent revêtus de leurs pelisses d'hermine et de leurs turbans, dont la forme était une invention du sultan Sélim. Pendant la cérémonie, le prince eut à sa droite le grand-vizir, à sa gauche le moufti; les directeurs des fondations pieuses et les juges d'armée occupaient des places sur le sopha, tandis que le defterdar et le reïs-efendi se tenaient debout. L'ancien précepteur du Sultan, le moufti Feïzoullah, prit en cette occasion la place de son fils, précepteur du prince, et fit répéter au jeune Mahmoud les premiers mots du Koran qui commence ainsi : « Au nom » du Dieu bienfaisant et miséricordieux, Seigneur ! » facilite-nous l'accomplissement de notre devoir, et » ne le rends point trop pénible. Seigneur! fais que » nous puissions nous en acquitter avec bonheur[1] ! »

[1] *Bismillah-errahman er-rahim, rebbé yessir, we la touassir rebbé temm im bilkhaïr. Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 159.

Au nombre des monumens élevés par le grand-vizir Kœprülü, il ne faut pas seulement mentionner les édifices dout il fit les frais, entre autres une école de lecture et une académie construites à Constantinople dans le Marché des Selliers, et non loin de son tombeau; les mosquées de Gradiska, de Lepanto, d'Andrinople, et de Constantinople, de nombreuses écoles, et la réparation de l'aqueduc qui conduit les eaux du bassin des eaux douces dans la capitale, et dont les dépenses s'élevèrent à cinquante bourses; l'établissement de cinq fontaines, la construction de plusieurs bassins à jets d'eau dans l'académie de Taschlik à Andrinople, de dix fontaines à Merzifoun, la reconstruction des abattoirs hors des murs d'Andrinople, et quelques autres fondations dictées par sa sollicitude pour l'utilité publique. Il fit construire encore, mais aux frais du trésor, quelques monumens dont l'utilité ne fut pas moins réelle. Il fit restaurer un pont à l'entrée du Marché des Selliers, à Andrinople, moyennant une somme de quarante-cinq bourses[1]. La même somme fut employée au rétablissement d'un canal en ruines qui conduit l'eau du Nil à Alexandrie. Les nouvelles casernes des janissaires étant devenues la proie des flammes lors du dernier incendie de Constantinople, Kœprülü en fit élever d'assez spacieuses pour loger soixante-dix-huit compagnies de janissaires; les frais de cette construction atteignirent deux cent douze bourses, dont

[1] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 176, donne le chronagramme rimé fait à cette occasion. Voyez aussi *l'Histoire du Defterdar*, f. 392, et Raschid.

cent furent payées par le grand-vizir et les autres ministres : les agas et les officiers des janissaires contribuèrent pour quarante autres bourses, et le trésor public en fournit soixante-douze. Les forteresses frontières de l'Empire, Belgrade, Temeswar et Nissa furent mises de nouveau en état de défense : mais à Nissa, un ingénieur renégat dépassa de beaucoup la somme de trois cent soixante mille quatre cent trente-cinq piastres qui lui avait été allouée, en y établissant, de sa propre volonté et sans autorisation aucune, des fossés et des bastions. Cinq mille piastres furent affectées à la reconstruction du magasin de poudre d'Oczakow, détruit par la foudre, et à la réparation des dommages causés par ce sinistre. Il est à regretter que Kœprülü n'ait pas eu une liberté pleine et entière dans l'administration des affaires, et que sa mort ait suivi de si près sa retraite du ministère, où il n'était resté que cinq ans.

Ceux qui enchaînèrent la toute puissance administrative de Kœprülü furent le moufti et le kizlaraga. A la mort du kapitan-pascha Mezzomorto [1], le kiaya du grand-vizir, à l'insu de son maître et sans son assentiment, mit tout en œuvre pour se faire conférer la dignité de vizir, et il fut soutenu dans ses prétentions par le moufti et le nouveau kapitan-pascha. Kœprülü, irrité de cette conduite, destitua le kiaya, et lui donna pour successeur un de ses anciens cliens Hasanaga. Mais, bientôt, il reçut du Sultan l'ordre de

[1] Mezzomorto mourut une année après.

renvoyer le nouveau kiaya : toutefois et comme compensation à sa disgrâce, Hasanaga fut nommé au gouvernement de Schehrzor. Le kaïmakam de Constantinople fut destitué, parce qu'un navire avait failli sombrer au moment où on le lança à la mer; il fut envoyé à Canée, dont il reçut le commandement. Enfin le tschaousch-baschi Moustafaaga, autre protégé de Kœprülü, fut également révoqué. Mais aucun de ces avant-coureurs d'une disgrâce complète et prochaine n'affligea le cœur de Kœprülü autant que l'exécution de son neveu, le grand-écuyer Kiblelizadé Alibeg. Elle n'eut pas pour motif, comme le raconte faussement l'historien Cantemir [1], le secret gardé par Kiblelizadé Alibeg sur l'état véritable des armées ottomanes près des frontières de l'empire russe, car ce secret, ordonné, dit-il, par le grand-vizir, n'aurait pas manqué d'être signalé par les historiens nationaux comme un crime de haute trahison. Ce motif fut tout autre, le récit de l'historiographe de l'Empire en fait foi. Alibeg fut exécuté, parce qu'il était accusé par le kizlaraga d'avoir commis un crime de lèse-majesté, ou plutôt d'avoir profané le harem impérial. « Il périt, » pour nous servir de l'expression de Raschid, parce » qu'il avait voué un attachement secret à l'une des » souveraines gardées dans la chambre du trésor de la

[1] Cantemir, L. IV, p. 95-98. L'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* attribue la mort de Kœprülüzadé à une espèce de tables chronologiques qu'il aurait apportées et dans lesquelles aurait été prédite la déchéance du Sultan et la destitution du grand-vizir et du moufti, circonstance que l'historien dit être parvenue à la connaissance du Grand-Seigneur.

» Chasteté [1]. » Ainsi ce ne fut ni un acte consommé, ni un amour partagé, ni un rendez-vous donné; mais un amour intime, mais un culte pieux pour l'une des sultanes ou l'une des esclaves du harem impérial, que l'on qualifia de crime de lèze-majesté, et qui valut au malheureux amant la couronne du martyre. Le chagrin que le grand-vizir ressentit de la triste fin de son neveu, et une maladie incurable qui pendant six semaines l'avait déjà retenu dans son lit, le déterminèrent à demander au Sultan la permission de quitter les affaires, demande qui lui fut accordée sur-le-champ, avec le droit de jouir de tous ses biens et de choisir le lieu de sa retraite (5 septembre 1702 — 12 rebioul-akhir 1114). En se retirant, Kœprülü fit présent au Sultan de soixante de ses meilleurs coursiers, et de tous ses joyaux [1]. Il se retira ensuite à Andrinople, dans son palais, construit sur la colline de Boutschoukdepé, et, quelques jours après, il alla se fixer dans sa métairie près de Siliwri, où il mourut au bout de trois semaines, pendant l'équinoxe d'automne (22 septembre 1702 — 29 rebioul-akhir 1114). C'était un homme généreux, magnanime, grand politique, ami des sciences, qui, après son oncle Mohammed Kœprülü-le-Cruel, et ses cousins, Ahmed-le-Politique et Moustafa-le-Vertueux, mérita à juste titre le sur-

[1] Cantemir, L. IV, p. 98, se trompe encore lorsqu'il affirme qu'après avoir été destitué il avait été envoyé en exil.

[2] C'est donc une grave erreur lorsque Paul Lucas, dans son premier voyage à Constantinople, p. 394, dit : « On lui ôta plus de soixante chevaux et pour plus de cent bourses de pierreries.

nom de Sage. Malheureusement, il resta trop peu de temps sur le théâtre où l'avaient placé ses hautes qualités, bien capables de retarder, sinon de prévenir tout-à-fait, la décadence de l'Empire, et d'où il disparut comme un météore, après avoir donné les plus hautes espérances. Trois mois avant sa mort (13 juin — 17 moharrem), il avait envoyé à Naïma-Efendi, qui venait d'adresser à la Porte les premiers chapitres de son histoire ottomane, commencée à l'an mil de l'hégire, une bourse d'or avec le diplôme d'historiographe; il lui avait de plus alloué un traitement journalier de cent vingt aspres (un ducat) à prélever sur les revenus de la douane. Les fastes de la nécrologie mentionnent encore, dans la même année, la mort d'un astronome célèbre, le scheïkh Ahmed-dédé [1], auteur d'une histoire universelle et de plusieurs autres ouvrages [1]; de Rodosizadé-Efendi, traducteur en langue turque des biographies d'Ibn Khallikan, de Nisami, un des mouderris, et des cinq de l'histoire naturelle de Kazwini, et auteur de plusieurs commentaires sur quatre kassidés du poète persan Ourfi [2], et enfin des deux poètes Katib [3] et Emri [4]; ce dernier

[1] Ces ouvrages sont : la continuation des gloses marginales de Seaded-dinzadé au *beïdhawi*; une traduction arabe du commentaire du traité persan d'Ossam sur les allégories ayant pour titre : *Ghayetoul-beyan*; but des explications; un commentaire arabe à l'*Ethique* d'Adhadi; une histoire universelle dont Mouradjea d'Ohsson a tiré un grand parti; plusieurs traités sur la géométrie, l'astronomie, la médecine et la musique; quelques poésies connues sous son nom de poète, *Aaschik* (l'amoureux). Voyez *les biographies des légistes* par Scheïkhi, la 1367me.

[2] *Ibid* la 1331me.

[3] Biographie de Safayi la 343me. — [4] *Ibid* la 14me.

nous a laissé un ouvrage intitulé *Trésor de l'art épistolaire*[1]. L'année précédente avait aussi vu mourir le scheïkh mystique Nazmi Mohammed, qui a traduit en langue turque le premier livre du *Mesnewi*, et écrit sur les sept mots sacrés des derwisches un livre intitulé: *La pierre de touche des règles de l'ordre*[2]. Sept savans mentionnés dans les biographies des poètes étaient morts dans cette même année : parmi eux était le moufti Debbaghzadé[3] Mohammed. Une mortalité plus grande encore avait eu lieu parmi les poètes, dans l'année où le grand-vizir Houseïn Kœprülü conclut le traité de Carlowicz, car les biographies et les anthologies de ce temps ne mentionnent pas moins de douze poètes morts à cette époque[4].

Le sceau impérial fut remis, d'après le conseil du moufti Feïzoullah, à Moustafa Daltaban-Pascha, Servien sauvage, ne sachant ni lire ni écrire, et dont la cruauté s'était révélée lorsque, pendant sa campagne à Bassra, il fit élever des pyramides de têtes arabes. L'esprit grossier dont il avait également fait preuve en refusant de se conformer à la lettre pleine de sages avis que lui avait écrite alors le grand-vizir Hou-

1 *Kenzoul-Inscha.*

2 *Mayaret-Tarikat. Biographie de Scheïkhi* la 1363me.

3 Dans Scheïkhi, no 1312; Rifki, no 1248; Riza, no 1379; Wehbi, no 1392; Bahri, no 1376 et Djouddi, no 1308.

4 Emini, dans Safayi, no 13, Riza, ibid no 108; Rasikh, ibid, no 111, Feizi, le moufti Ebousaïdzadé. no 305 et dans Scheïkhi. no 1273; fethi, dans Safayi; no Fassih, ibid, no 311; Kaschif, ibid 342, Maanewi, ibid, no 378; Nassouhi, ibid 417; Rezmi, dans les biographies de poètes de Salim, no 110, Scherf, ibid, no 160; Rifki, ibid no 622.

Kœprülü, s'était peu modifié [1]. En recevant le khatti-schérif de sa nomination, le nouveau grand-vizir se mit aussitôt en marche pour gagner la résidence du Sultan. Le sixième jour [2] après la retraite de Kœprülü, il arriva près de Scutari, dans le jardin dit du Promontoire, appelé aussi le jardin du *Phare*. Là, le chef de la douane et le kiaya de son prédécesseur vinrent à sa rencontre, porteurs de riches présens, et le kaïmakam de Constantinople, Yousouf-Pascha, lui donna un magnifique repas. Le jour suivant, il arriva, sans mettre le pied dans la capitale de l'Empire, au jardin de Floria, situé près de S. Stephano, sur la rive européenne du Bosphore, et de là il continua sa route vers Andrinople (21 septembre 1702 — 28 rebioul-akhir 1114). Le defterdar, le reïs-efendi, le tschaousch-baschi vinrent au devant de lui jusqu'à Hafssa, pour le complimenter sur son heureuse arrivée ; dans leur suite, figurait l'auteur anonyme de l'histoire qui est déposée à la bibliothèque de Berlin, histoire d'autant plus précieuse que l'écrivain a été le témoin oculaire des événemens qu'il raconte. Ils accompagnèrent le grand-vizir jusqu'à Koullélikœi, et, trois jours après, ils allèrent passer la nuit à une lieue d'Andrinople, dans le village d'Iskenderiyé

[1] Cette lettre se trouve dans *l'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 205.

[2] Cantemir se trompe donc lorsqu'il assure, (L. IV, p. 90) que la place de grand-vizir était restée vacante pendant quarante jours. Raschid, I, p. 264 et *l'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 185, ainsi que Paul Lucas, p. 395, sont unanimes sur cette date.

(25 septembre — 3 djemazioul-ewwel), où, à gauche de la fontaine de l'Archer, avaient été dressées leurs tentes, et où le grand-vizir fut traité par le reïs-efendi. Là, il fut salué par les trois premiers agas de l'armée, savoir ceux des janissaires, des sipahis et des silihdars, par le fils du moufti, par l'imam du Sultan et le kaïmakam d'Andrinople, le vizir Hasan, gendre du Sultan. A une demi-lieue au-delà d'Iskenderiyé, ses coureurs furent revêtus d'habits de velours et le reste de sa suite de vêtemens de drap fin; enfin les tschaouschs vinrent régler l'ordre de la marche. Une demi-lieue plus loin, on vit paraître le grand-chambellan et les vizirs; les juges d'armée et les seigneurs du diwan l'attendirent à l'endroit où il devait prendre son repas. Le kaïmakam chevauchait à côté du grand-vizir, lorsque le cortége arriva devant la tente du moufti, ce dernier et l'inspecteur des émirs vinrent à la rencontre du nouveau dignitaire jusqu'à l'extrémité du tapis de la tente. Daltaban descendit de cheval, non sur la pierre dressée à cet effet, mais au hasard et en plein air; il baisa la main du moufti, et pressa dans la sienne celle du nakib. Après le repas et les cérémonies usitées, où tous les assistans furent revêtus de pelisses d'honneur, le grand-vizir et le moufti montèrent à cheval suivis du nakib, du kaïmakam, du nischandji, et des seigneurs du diwan; on remarquait que ces derniers n'étaient pas coiffés de leurs turbans, comme l'avait prescrit le cérémonial [1]. Hors de la ville étaient rangés, sur deux haies, les

[1] L'auteur de l'*Histoire* qui se trouve à la Bibliothèque de Berlin, dit

janissaires et leurs officiers coiffés de leurs bonnets de gala, qui l'attendaient pour le complimenter et lui servir d'escorte jusqu'au seraï. Ce fut dans le kœschk des fêtes publiques que le grand-vizir reçut, des mains du Sultan, le sceau de l'Empire (5 djemazioul-ewwel — 27 septembre). Le grand-vizir et le moufti, revêtus de pelisses d'honneur, se retirèrent; le premier entra dans la salle du diwan, où les officiers de l'état-major des divers corps de l'armée vinrent lui baiser la main et le féliciter sur son élévation. Le moufti et le nakib reçurent en présent des ballots de schalls faits des étoffes les plus précieuses; le kaïmakam et le nischandji furent revêtus de pelisses de zibeline et d'étoffe d'or; le juge d'armée d'une pelisse d'honneur, doublée de drap; le defterdar, le tschaousch-baschi et le reïs-efendi de kaftans magnifiques. Après toutes ces cérémonies, auxquelles on attachait encore, à cette époque, une haute importance, la première mesure administrative du grand-vizir fut d'ordonner l'emprisonnement du kiaya, du trésorier et du gendre de son prédécesseur, pour obtenir d'eux l'aveu des richesses qu'ils possédaient. Sur la recommandation du moufti, le chef du corps des bouchers, Kara Mahmoud et l'imam du moufti, Pirizadé, furent désignés par le grand-vizir, le premier, pour remplacer provisoirement son kiaya, resté en arrière avec le gros des bagages, le second, pour être imam du grand-vizir. Le

que deux fois il avait assisté à l'entrée dans Constantinople de deux grands-vizirs, et que, dans ces deux circonstances, on avait négligé ce point important du cérémonial.

Sultan, la favorite Khadisché et la Walidé envoyèrent au grand-vizir des pelisses de zibeline brodées d'or, un poignard garni de pierreries et un cheval richement harnaché; en retour, Daltaban-Pascha donnait au porteur de ces présens, le silihdar Ali de Tschorli, mille ducats, et à chacun des deux pages des chambres intérieures qui l'accompagnaient, une bourse d'or avec un cheval sellé et bridé. Le grand-vizir revêtit aussi d'une pelisse de zibeline le précepteur du jeune prince, le fils du tout-puissant moufti, qui était venu le complimenter sur son élévation, et le barbier du Sultan qui lui avait apporté la joyeuse nouvelle que la tête du prince Mahmoud venait d'être rasée pour la première fois. Quelques jours après, le grand-vizir eut l'honneur de traiter le Sultan dans son palais; et, pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui offrit en présent un poignard garni de pierreries, une ceinture, une pelisse magnifique, un cheval, plusieurs ballots d'étoffes et cinq bourses de monnaies nouvellement frappées. Pour reconnaître dignement ces offres, le Sultan lui envoya de nouvelles pelisses de zibeline. Cette fête, assure Paul Lucas, coûta au grand-vizir vingt mille ducats. D'autres présens furent distribués par lui, lors de sa visite aux écuries impériales: le grand-écuyer lui ayant amené un cheval richement harnaché, Daltaban lui envoya en échange un cheval de race, dix kaftans de velours pour ses piqueurs, et cinq cents piastres pour les palefreniers (1er schewwal 1114 — 18 février 1703). Enfin le chef des baltadjis bouclés, c'est-à-dire des eunuques

blancs, qui, le premier, avait apporté au grand-vizir la nouvelle de la naissance du prince Ahmed, reçut un présent de cent ducats, outre de riches étoffes et des pièces de drap fin; Aliaga, confident du Sultan, qui lui avait remis les lettres de notification relatives à la naissance du prince, et que les tschaouschs avaient salué de longs vivats, reçut huit cents ducats, un cheval et une pelisse. Douze jours après (2 mars 1703—13 schewwal 1114), quand le Sultan donna un *halwet*, c'est-à-dire une collation composée de sucreries, le grand-vizir lui envoya un magnifique cheval de selle, une bourse entière et un paquet de fleurs avec une lettre où, suivant l'usage, il le félicitait au sujet du retour de la belle saison. Ce retour du printemps dut être d'autant plus agréable au Sultan que, comme son père, le sultan défunt Mohammed, Moustafa aimait passionnément la chasse et qu'il parcourait sans cesse les campagnes situées entre Andrinople et Constantinople. Aussi le grand-vizir prit-il grand soin d'établir des magasins de vivres, au moins pour trois semaines, à Tschorli, à Bourgas et à Karischdüran.

Quelques jours après son installation, Daltaban[1] rendit une ordonnance relative aux vêtemens des chrétiens, des juifs et des femmes musulmanes. Défense fut faite aux chrétiens et aux juifs de porter à l'avenir des pantoufles jaunes, des kalpaks de drap rouge, ou ornés de galons suivant la mode tatare; enfin il leur

[1] L'*Histoire de Crimée*, par le prince Mohammed-Ghiraï, f. 115, le désigne sous le nom de *Sirbol-assi* (le Servien grossier).

fut ordonné de ne se couvrir les pieds et la tête que de drap et de cuir noirs. Le drogman du traître vénitien qui avait livré Karaboussa aux Turcs et auquel depuis lors la Porte payait une pension, reçut le premier la bastonnade, pour avoir commis une infraction à cette ordonnance, en continuant à porter des pantoufles jaunes. Quant aux femmes, qui, dans ces derniers temps, au lieu de porter de larges et amples vêtemens en portaient d'étroits pour montrer l'élégance de leurs formes, et se couvraient le visage de voiles en mousseline légère, pour le laisser entrevoir, elles durent reprendre les anciens vêtemens larges et flottans, et se couvrir la face de voiles épais couronnés d'un bandeau noir (6 novembre 1703) [1]. D'un autre côté, les vizirs et les autres seigneurs du diwan, qui jusqu'alors avaient paru dans les cérémonies avec leurs moudjéwwezés ou turbans de forme cylindrique, obtinrent la permission de porter le kallawi, c'est-à-dire le turban de forme pyramidale, orné dans sa base de bandes d'or, qui jusque-là avaient été l'attribut particulier du grand-vizir Il permit aussi au kaïmakam et au nischandji-pascha de porter dans le diwan, comme lui-même, une pelisse de zibeline doublée de satin,

[1] *Histoire du Defterdar*, 403, *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 191, *et Paul Lucas*, p. 414. « Le sixième, on publiait une ordonnance par laquelle on défendait aux femmes turques de porter des tarpouches, (de longs bonnets rouges syriens); elle leur ordonnait de mettre un bandeau noir sur le front et une guimpe qui descendit sur le nez, et de ne porter même que des vestes fort larges, afin que leur derrière ne parut point. »

et en dessous un kaftan de satin de Nikdeh. Le grand-vizir prit d'autres mesures plus utiles que cette ordonnance somptuaire. Il faut ranger dans le nombre la défense de transporter des armes hors des provinces de l'Empire; le contrôle établi sur les registres des tschaouschs et des wakfs ou biens religieux; le règlement des tarifs de la douane, et le paiement régulier de la solde des troupes [11]. Quelques tschaïques qui, au mépris de la prohibition, avaient transporté des boulets et des bombes sur les côtes de la Mer-Noire, furent confisquées, et le gouverneur du château du Bosphore fut destitué. Enfin, pour mieux faire respecter l'ordonnance du grand-vizir, vingt-six canons et vingt fauconneaux furent envoyés dans les châteaux du Bosphore pour contraindre les contrevenans à amener ou pour les couler à fond. Un abus grave appelait encore une réforme : le nombre des tschaouschs, soldés employés à la Porte, s'était peu à peu élevé jusqu'à mille, et cependant cinquante seulement faisaient un service actif dans le seraï. Le tschaouschbaschi, sur l'ordre du grand-vizir, fut invité à noter tous ceux qui n'étaient pas portés sur les listes ou qui ne faisaient pas de service actif, et à les rayer des contrôles. L'administration des biens religieux conférés aux mosquées par le Sultan Souleïman-le-Législateur, appartient au grand-vizir. Daltaban-Pascha, dans un rapport au Sultan, fit observer que, dans les derniers temps, une mauvaise administration avait causé la diminution des revenus de ces biens; qu'il en avait comparé les produits avec ceux des autres épo-

ques mentionnés dans les registres conservés aux archives de la Mecque et de Médine : que dès-lors, pour obvier à ce délabrement des biens religieux, il fallait laisser aux cinquante fonctionnaires nouvellement créés leurs émolumens journaliers de trente-six aspres, leur vie durant, à la condition qu'après leur mort, les deux tiers de leurs revenus rentrassent dans la caisse du wakf ; qu'en outre, pour les grandes réparations des édifices, aucune dépense ne devait être faite sans le consentement préalable de l'inspecteur des wakfs et des inspecteurs des constructions publiques et hydrauliques.

Cependant le grand-vizir poursuivait le cours de ses vengeances. Il envoyait au kiaya de son prédécesseur Hasan-Pascha, gouverneur de Schehrzor, une sentence de mort que le chambellan Baïramaga était chargé d'exécuter. Mais Hasan, se défiant de Baïramaga, qu'il savait avoir souvent été employé à de pareilles missions, le fit étrangler avec le cordon même qui lui était destiné, et envoya sa tête à Andrinople ; puis il s'enfuit dans le lieu où on devait moins soupçonner sa présence, à Constantinople même ; il s'y tenait caché dans son propre harem, qu'il avait dû laisser dans la capitale, lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour le gouvernement de Schehrzor. Sa tête fut cependant proscrite par le grand-vizir, et on lui donna depuis lors le surnom de *firari*, c'est-à-dire *le fuyard*.

Vers la même époque, le patriarche arménien, Aviettis, persécutait ses compatriotes catholiques, et il en fit jeter plusieurs dans les cachots. L'arbitraire de

sa conduite le fit mander de Constantinople à Andrinople, où le grand-vizir, le voyant entrer dans son appartement, s'écria avec l'accent de la colère : « Chien, ne sais-tu pas que le Sultan seul a le droit de » mettre ses sujets en prison? » N'écoutant que sa fureur, il le fit jeter lui-même dans un cachot, mais il le relâcha presque aussitôt, sur l'intercession du moufti. Toutefois, comme il lui fallait des victimes, il fit enchaîner quatre des plus riches catholiques arméniens sur le banc des galères. Une éclipse de lune, qui apparut vers le même temps, sembla aux Arméniens le présage de cette persécution. Ils étaient encore assez superstitieux pour ne voir dans ce phénomène qu'un effet de magie, dont ils espéraient détourner les effets désastreux par le bruit discordant de chaudrons et de poëles frappés les uns contre les autres, comme autrefois les Romains espéraient prévenir les sinistres présagés par les éclipses, par le son des cors et des trompettes [1].

Les jésuites, qui avaient reçu du patriarche Supi la permission de prêcher en langue turque dans les églises arméniennes, soulevèrent de nouveau, vers cette époque, l'indignation des Arméniens non catholiques [2]. Les wertabietés de ces derniers, et le métropolitain Ephraïm à leur tête, se rendirent à Andrinople, pour porter plainte contre les catholiques et le patriarche lui-même. « Qu'est-ce que les catholiques? » de-

[1] Tacit. ann. I, 28.

[2] La Motraye, I, p. 299, parle du *mémoire* publié à cette occasion par les jésuites en faveur des Arméniens catholiques.

manda le kiaya, ministre de l'intérieur, aux plaignans qui comparurent devant lui ; « Ne sont-ce pas des » infidèles? » Ephraïm ayant répondu affirmativement, le kiaya reprit : « Peu importe qu'un pour- » ceau soit blanc ou noir; ce n'en est pas moins un » pourceau, et la sublime Porte ne fait pas de distinc- » tion entre un arménien, un catholique, et un chré- » tien schismatique. » Malgré cette réponse ironique, qui peut donner une idée de la tolérance musulmane, Ephraïm parvint à faire destituer le patriarche Supi, dont le successeur, Avidick, bien que gagné par l'or des jésuites, et bien qu'il eût promis sa protection aux catholiques, commença son administration par lancer sur eux les foudres de l'excommunication, et les poursuivre de tout son pouvoir. Le collége des jésuites à Erzeroum, où trois cents jeunes Arméniens avaient été convertis à la foi catholique, fut fermé, et les jésuites, forcés de se disperser, se réfugièrent, les uns en Perse, les autres à Constantinople. Ce qui nuisait surtout aux catholiques dans l'esprit des musulmans, c'était, outre les jésuites, ce grand nombre de renégats français qui se convertissaient alors à la foi musulmane; entre autres, un abbé qui, pour blasphémer le Christ devant le grand-vizir, avait foulé aux pieds la sainte hostie. Le grand-vizir n'avait témoigné pour lui ni mépris ni ironie, mais il avait froidement ordonné qu'on procédât à la circoncision du néophyte musulman.

Le moufti Feïzoullah, auquel Daltaban-Pascha devait son élévation à la première dignité de l'empire, et

qui ne le trouvait ni assez souple ni assez docile à entrer dans ses vues, crut presque aussitôt devoir renforcer son parti au moyen d'une alliance avec le reïs-efendi Rami, auquel il fit accorder la dignité de vizir (1er schâban 1114 — 21 décembre 1702) [1]. Le Sultan lui donna pour successeur Abdi, fils d'un scheïkh des Khalwetis. Les fonctions de kaïmakam furent déférées à Kœprülü Abdoullah-Pascha, fils du grand-vizir Moustafa Kœprülü-le-Vertueux, mort à la bataille de Slankamen; celles de nischandji échurent au savant styliste persan Eboubekr de Schirwan. Son successeur dans l'emploi de rouznamedji fut l'ancien defterdar Mouhsinzadé Mohammed. Une autre place était devenue vacante par la mort du savant juge d'armée Ewlia Mohammed, qu'il ne faut pas confondre avec Ewlia l'ancien, qui eut lui-même pour élève, Ewlia, le célèbre voyageur ottoman. Vers le même temps, mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, une femme pieuse et savante, surnommée Oummétoul-djebbar, c'est-à-dire la mère du souverain dominateur de l'univers, épouse du célèbre prédicateur Wani, et belle-mère du moufti Feïzoullah. Elle était si versée dans le Koran et dans la tradition, qu'elle soutenait avec son époux et son gendre des discussions théologiques; si pieuse, qu'elle se levait cinq fois dans la nuit pour faire ses prières, et qu'elle achevait en cinq jours la lecture intégrale du Koran. Le moufti, le grand-vizir, le nakib, les juges

[1] Raschid, I, f. 269. Le diplôme se trouve en entier dans l'*Histoire* de l'auteur anonyme, à la bibliothèque de Berlin.

d'armée, et les grands oulémas suivirent ses dépouilles mortelles, qui furent ensevelies à Andrinople, dans le porche de la mosquée de Taschlik. Peu de temps après, mourut aussi, en prison, le scheïkh Mânewi, fils de Karabasch Ali, si célèbre sous le sultan Ahmed Ier : sa mort naturelle prévint une exécution qu'il avait méritée en assassinant sa femme.

Mais tandis que ces illustres personnages mouraient autour de lui, des événemens d'une importance bien plus grande, survenus en Crimée, attiraient toute l'attention du grand-vizir, et contribuèrent à préparer sa chute. Daltaban voulait la guerre, et bien qu'il eût témoigné des intentions très-pacifiques à l'ambassadeur russe, arrivé à Constantinople peu de jours après son élévation, il ne songeait qu'à augmenter les moyens de défense sur les frontières de l'Empire du côté de la Russie. Il faisait bâtir à l'entrée du détroit de Kertsch, à la pointe même du promontoire d'Akindi-bourouni, ou *du Courant*, un château-fort dont les meurtrières, disposées de manière à ce que les boulets pussent raser la surface de l'eau, devaient fermer l'entrée du canal aux vaisseaux russes. Pour hâter cette construction, il fit venir de Samakow le fer dont on avait besoin ; la Moldavie et la Valachie furent mises en requisition pour l'envoi de maçons et de charpentiers : les bois de construction furent tirés de Tscherkassie et de Sinope; Constantinople fournit le reste des matériaux [1].

[1] Raschid, I, f. 266. *Histoire du Defterdar*, f. 402. L'*Histoire* de Rami-Pascha contient, sous les nos 153, 172, 227, 300 à 204, 552, 553, 565,

D'un autre côté, le khan de Crimée, Dewlet-Ghiraï, qui ne songeait qu'à recommencer le plus tôt possible ses incursions en Pologne et en Russie, avait plusieurs fois déjà envoyé à la Porte des rapports sur les grands armemens que faisait la Russie. Presque toujours ces nouvelles étaient controuvées. Tout-à-coup, le kalgha Seadet-Ghiraï parut en Bessarabie avec un corps de Tatares. En entrant dans cette province, il donna avis à Yousouf-Pascha, gouverneur d'Oczakow, de la construction de plusieurs forteresses et de l'armement d'une flotte par les Russes [1]. L'ambassadeur du Czar, interpellé à ce sujet dans la ville d'Andrinople, répondit que le fort élevé pour contenir dans l'obéissance les cosaques de Potkal, était situé à plus de quarante lieues de Pérékop; que son souverain n'avait pas plus de douze vaisseaux de guerre dans la mer d'Azof, et qu'il était disposé d'ailleurs à les vendre au Sultan. Cette déclaration détermina la déposition du khan de Crimée. La Porte lui donna pour successeur son père, Sélim-Ghiraï, vieillard goutteux, qui ainsi se trouvait, pour la quatrième fois, appelé à la dignité de khan (6 schâban 1114—26 décembre 1702). Daltaban voulut, en cette circonstance, se montrer reconnaissant envers le vieux Sélim, qui, en le faisant nommer aga des janissaires, avait jadis été le premier instrument de sa grande fortune. Ce dernier fut conduit à Andri-

les decrets relatifs à cette construction; voyez aussi *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 224.

[1] Les assertions mensongères du khan sont dévoilées dans l'*Histoire* du prince Mohammed-Ghiraï, f. 114.

nople dans une voiture de la cour, et le grand-vizir l'installa dans sa dignité en lui remettant, avec le cérémonial usité, une kapanitscha (pelisse d'État), un sorgoutsch (panache de héron), un kalpak, un carquois et un arc, avec un sabre garni de pierres fines. Il reçut en outre, à titre de présent d'installation, une somme de deux mille ducats. Son plus jeune fils, Kaplan-Ghiraï, fut nommé noureddin, et son troisième fils, Ghazi-Ghiraï, kalgha. Mais le khan déposé, Dewlet-Ghiraï, refusa de se soumettre aux décisions de la Porte, et envoya son frère Seadet-Ghiraï contre Akkerman et Ismaïl, que Yousouf-Pascha défendait contre lui et contre les Noghaïs soulevés. Le Sultan dépêcha au secours de Yousouf dix régimens de janissaires et quinze cents lewends, et ordonna une levée en masse dans les pays situés au-delà du Balkan, dans les paschaliks de Silistra et de Nicopolis; en même temps, le beglerbeg de Roumilie, avec les levées de Valona, Delvino, Akhrida, Ilbessan, Yanina et Scutari, et le pascha de Selanik, furent invités à voler au secours du gouverneur d'Oczakow. On ne négligea pas non plus d'adresser des lettres pressantes à Dewlet-Ghiraï pour l'engager à faire sa soumission.

Cependant, si on redoutait à Constantinople une incursion des Tatares Noghaïs, on tremblait à l'idée d'une nouvelle guerre contre l'Autriche et la Russie; car le bruit s'était généralement répandu que les grandes levées de troupes ordonnées dans l'Empire n'auraient pas tant pour mission de réduire à l'obéissance les Tatares Noghaïs et ceux de Crimée, que de mar-

cher sur les frontières contre les deux puissances limitrophes les plus formidables, l'Allemagne et la Russie. Ces bruits étaient du reste fondés. Daltaban Moustafa-Pascha disait à qui voulait l'entendre : « Nous n'avons » pas à nous plaindre des Tatares, nous sommes d'ac» cord avec eux ; » puis il racontait à ses intimes qu'il avait eu un songe, dans lequel il s'était vu conquérant d'Ofen, et les personnes de sa suite répétaient hautement : « Notre pascha fera la guerre, et fixera la vic» toire dans nos rangs. » Toutefois, ses projets belliqueux rencontrèrent une vive opposition dans la personne du moufti, qui refusait de les sanctionner par un fetwa, et dans Rami-Pascha, celui-là même qui avait conclu la paix de Carlowicz avec Skarlatzadé Maurocordato. Pour lever cet obstacle, Daltaban ne trouva pas de meilleur expédient que de faire empoisonner le moufti dans une fête qu'il voulait donner [1]. Mais ce projet ayant été révélé par le kiaya Ibrahim, le moufti se tint sur ses gardes ; il profita du temps qu'il avait devant lui pour se liguer avec Rami et Maurocordato contre celui dans lequel ils avaient appris à reconnaître leur ennemi commun; et tous trois le peignirent au Sultan comme un empoisonneur, et l'instigateur principal de la nouvelle guerre dont on parlait. Daltaban-Pascha s'était aliéné depuis quelque temps l'esprit du Sultan. Si la violence de son caractère et sa grossièreté, jointes à la proposition d'é-

[1] Cantemir, L. IV, p. 106 et 107 et d'accord avec lui l'*Histoire* du prince Mohammed-Ghirai, f. 119.

lever aux premiers emplois plusieurs de ses créatures qui étaient incapables de les remplir, avaient indisposé le Sultan contre son grand-vizir, les humiliations qu'il avait fait subir au moufti et au silihdar toutes les fois que l'occasion s'en était présentée, avaient fait naître dans leur âme une haine qui n'attendait qu'une occasion pour se faire jour. Elle s'offrit dans le meurtre projeté par Daltaban-Pascha. Seïd Feïzoullah, Rami et Maurocordato, représentèrent au Sultan que la tranquillité ne pourrait être rétablie en Crimée tant que Daltaban tiendrait les rênes du gouvernement. Leur assertion parut d'autant mieux fondée, que les rebelles, Dewlet et Seadet-Ghiraï, pour tromper leurs partisans, avaient fait courir le bruit que le grand-vizir agissait de concert avec eux. A la suite de cet entretien, Moustafa II fit inviter le grand-vizir à se rendre au seraï; en même temps, un ordre secret enjoignit à Rami de se transporter au palais de Daltaban, où on lui dit qu'il venait de sortir pour se rendre auprès du Sultan. Au retour du messager que Rami avait envoyé au seraï, celui-ci lui remit le sceau de l'empire que Moustafa avait redemandé à Daltaban-Pascha (24 janvier 1703—6 ramazan 1114). Immédiatement après, ce dernier fut emprisonné dans l'appartement du bourreau, situé entre les deux portes du seraï, et au bout de trois jours, il paya de sa tête un pouvoir qu'il n'avait exercé que pendant quatre mois.

Rami Mohammed-Pascha, le plus ferme soutien du parti de la paix, en se chargeant de la direction suprême des affaires publiques, s'occupa avant tout de

rétablir l'ordre à l'intérieur et de maintenir la tranquillité à l'extérieur. La rébellion des Tartares Noghaïs cessa à la première nouvelle de sa nomination, et des bruits exagérés le représentèrent lui-même comme devant se mettre à la tête de dix mille janissaires et de cinq mille volontaires pour punir les rebelles. Le khan précédent, le kalgha Dewlet-Ghiraï et Seadet-Ghiraï s'enfuirent vers le Kouban où ils trouvèrent un refuge chez les Tscherkesses [1]. Yousouf-Pascha d'Oczakow fondit avec ses troupes sur les Noghaïs; pendant les trois mois qu'il passa sur leur territoire, il sévit contre eux avec cruauté, leur imposa une contribution de six cents bourses d'argent et obligea chaque famille à lui fournir dix kilos de froment, dix kilos d'orge et un bœuf. Non content de cette mesure, il installa une commission composée du juge, du molla et du moufti de Babataghi, des juges de Kilia, d'Ismaïl et d'Ak-Kerman dans le but de faire restituer aux propriétaires tous les biens que les Tatares avaient pillés et dévastés aux environs de Tomorova, d'Ismaïl et de Kilia [2]. Dès que la tranquillité fut rétablie parmi les Tatares, le nouveau grand-vizir songea à réduire les habitans de Mingrelie et du Gouriel qui, révoltés depuis plusieurs années, refusaient tout impôt,

[1] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 215. *Histoire du prince Mohammed-Ghiraï*, f. 118. Lorsque ce dernier écrivit son histoire, Dewlet-Ghiraï se trouvait dans la Karwarta, Raschid I, f. 272; *Sébesseyar*.

[2] Raschid I, f. 272. L'*Inscha* de Rami contient un grand nombre de lettres du grand-vizir au khan Sélim-Ghiraï et au gouverneur d'Oczakow, relatives aux troubles en Crimée.

et à punir les Abazes qui, après avoir pillé les caravanes réduisaient à l'état d'esclavage les marchands dont elles se composaient. Cinquante-sept ans s'étaient écoulés depuis la dernière campagne que, sous le règne d'Ibrahim I^er^, sept paschas avaient faite en Mingrélie; Kœsé Khalil-Pascha d'Erzeroum, se mit en marche avec plusieurs paschas et un grand nombre de begs pour attaquer les rebelles de trois côtés différens, en partant de Trabezoun, de Tschildir et d'Erzeroum [1].

Cinq années s'étaient passées depuis le traité de paix de Carlowicz, sans que la délimitation des frontières fut définitivement réglée avec l'Autriche, Venise, la Pologne et la Russie. De grandes difficultés s'étaient élevées à ce sujet, surtout vis-à-vis de l'Autriche. Trois mois après la signature du traité, on avait rédigé un acte préliminaire [2], dont l'objet était de fixer

[1] Raschid, I, f. 273, et l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, se complètent l'un l'autre dans l'énumération des troupes commandées pour cette expédition: I. Sous les ordres du serasker, qui attaquait de Gonia et de Batoum, se trouvaient le beglerbeg de Trabezoun, le sandjakbeg de Karahissarscherki, le beg de Gonia; 5 régimens de janissaires, 200 djebedjis, 100 canonniers, 50 toparabadjis, 2 galères, 40 galiotes.—II. Du côté du Tschildir, attaquait le beglerbeg du Tschildir avec les janissaires d'Ahhiska (Abhalzik), 300 gœnüllüs, les garnisons des châteaux-forts d'Azazour, de Khartwis et d'Ardenoudj, les sandjakbegs de Schouschad, Olti, Levané, Bertekrek, Ardohan, Petek, Makhdjil, Postschou, Soufla, Aschteré, Altounkalaa, Akhkelek, (Akhalkalak), Keskim et Hadjrek; le beglerbeg de Karss avec les fusiliers de Karss, de Ketschwan, de Mefrird, et de Kaghzeman; les sandjakbegs de Sarschad et de Koulé. — III. Du côté d'Erzeroum, se trouvaient échelonnés le kiaya du gouverneur, avec les sandjakbegs de Pasin, Khounis, Medjnékerd, Melazkerd, Kozdjan, Tekman, Schelwé, Koï, Keïfi, Mamrewan, Bayezid, Aleschkerd.

[2] Du 25 avril 1700.

les limites respectives ; l'année suivante, on signa l'acte général de délimitation [1], puis les réglemens séparés relatifs à la frontière de Syrmie [2], à celles de Bosnie et de Croatie [3], de Transylvanie et du Banat [4]. Ce fut alors seulement que la Porte régla définitivement avec Venise la question des limites, en ratifiant un traité par lequel Novi fut proclamé ville frontière [5]. Marsigli, fondateur de l'Institut de Pologne [6], présida à la conclusion de cette affaire aussi longue qu'embrouillée, et au soin de laquelle la Porte avait commis Ibrahim-Pascha, qui, à son retour de son ambassade extraordinaire à Vienne, avait été nommé gouverneur de Temeswar. A son départ de Constantinople, le comte Œttingen, ambassadeur d'Autriche, avait laissé dans cette capitale, en qualité de président impérial, le secrétaire de légation Talman ; celui-ci obtint de la

[1] Du 5 mars 1701. — [2] Du 12 mai 1699. — [3] Du 25 juillet 1700, dans le rapport détaillé de l'ambassade, p. 93, et dans la publication du traité conclu près de Brod, concernant la délimitation de la frontière en-deçà du Danube, le 18 août 1700 ; à la bibliothèque de Munich.

[4] Du 2 décembre 1700.

[5] *Instrumento limitaneo della evacuazione del territorio di Novi e cessione di esso insieme col castello dal nome alla Porta Ottomana, 12 Agosto* 1703.

[6] La lettre du grand-vizir Rami à l'ambassadeur anglais Sulton, pour le remercier de sa médiation dans cette affaire, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 45; le n° 89 contient une lettre du grand-vizir au pascha de Belgrade, datée 1700, et relative à la démolition des tschardaks à l'embouchure de la Drina, dans la Save. Dans mon *Inscha* se trouvent nos 195, 196 et 197, les lettres du grand-vizir au gouverneur de Temeswar, dans lesquelles le général se plaint de la grossièreté de Marsgili et invite le pascha à s'entendre avec Ibrahim-Pascha, de retour de son ambassade à Vienne, sur la délimitation des frontières.

Porte non-seulement l'éloignement de Tœkœli du territoire de Transylvanie, mais même de Constantinople, et son exil dans une ferme située aux environs de Nicomédie. La délimitation des frontières de Venise avait été accomplie en même temps que celle des frontières de l'empire d'Allemagne [1]. Quant à celle des frontières polonaises, elle ne fut terminée qu'au mois d'octobre 1703, et lorsqu'Auguste, appelé par les historiens ottomans *briseur de fer à cheval*, eut envoyé à la Porte l'architrésorier de la couronne, Raphaël de Wieniawa Lesczynski, père du roi de ce nom, et qu'il eut été reconnu par elle en qualité de roi de Pologne [2]. Il avait annoncé son élection par l'entremise du châtelain de Halicz, Pierre de Wieniawa Bronicz. Deux conventions précédèrent la signature définitive de l'acte qui régla les limites entre la Russie et la Porte [3]. Dans la première, datée du mois d'octobre 1704, le commissaire russe Oukraintzow et Mohammed-Efendi décidèrent que la frontière des deux empires serait marquée par la rivière de Suliva ; dans la seconde, portant la date du 22 octobre 1705, on indiqua comme limite invariable à l'est le cours du Dnieper. Les instructions reçues par les deux commissaires avaient donné lieu à une correspondance

[1] L'*Inscha* de Rami, donne plusieurs lettres du grand-vizir au gouverneur de Bosnie, relatives à la délimitation des frontières de Venise. Voyez nos 152, 153, 154, 211, 239, 240.

[2] L'acte de délimitation envoyé par le baron de Thugut, est daté du 4 octobre 1773. Raschid, I, f. 255.

[3] Elle est datée du 22 octobre 1705. Voyez Martens.

très-active entre le khan, le gouverneur d'Oczakow et Mohammed-Efendi [1].

Rami, qui, à l'instar de l'avant-dernier grand-vizir, Amoudjazadé Houseïn Kœprülü, était pénétré de la nécessité d'une réforme administrative et qui dès sa jeunesse avait été employé dans plusieurs branches de l'administration intérieure, voua à l'exécution de ce projet toute son activité. Il songea d'abord à affermir l'autorité des commandans des forteresses-frontières situées à l'est et à l'ouest de l'empire. A cet effet, il envoya au gouverneur de Bagdad [2] trois cent cinquante bourses d'argent destinées à entretenir un corps nombreux de milices (lewends) contre les tribus arabes rebelles; à Widin et à Temeswar, il transforma les biens de la couronne, possédés jusqu'alors par les grands-vizirs, en odjaliks ou biens héréditaires pour les sujets. Cette mesure eut le double avantage d'assurer un paiement plus régulier aux troupes, dont la solde fut prélevée sur les impôts de ces terres, et d'augmenter le nombre des habitans du Banat de Temeswar, que les dernières guerres avaient singulièrement dépeuplé; aussi eut-il la satisfaction de voir s'y fixer plus de huit mille sujets, dans l'année même de la publication de cet édit. Une autre ordonnance eut

[1] Dans l'*Inscha* de Rami, se trouvent les lettres au gouverneur d'Adjou, au gouverneur d'Oczakow et au Khan; mon *Inscha* contient une plainte contre les Cosaques de Potkal et plusieurs lettres au gouverneur d'Oczakow.

[2] Les lettres au gouverneur de Bagdad, relatives à l'administration du pays se trouvent, dans l'*Inscha* de Rami, sous les nos 23, 24, 55, 69, 70, 162; d'autres, nos 127, 157, 657, adressées au gouverneur de l'Égypte, sont relatives à l'approvisionnement de la Mecque.

pour objet la solde de seize mille hommes des troupes de Bosnie, s'élevant à quatre millions d'aspres (trente-trois mille trois cent soixante-trois piastres) [1], et qu'il convertit en odjalik, c'est-à-dire, qu'au lieu de charger le trésor du paiement de cette somme, il ordonna au gouverneur de Bosnie de la prélever sur les biens que la couronne possédait dans cette province [2]. Il décida en même temps que la solde des garnisons de Belgrade et des palanques voisines, se montant à deux cent soixante-trois mille piastres pour dix mille hommes et plus, serait prélevée sur les fermages des villes environnantes [3]. Afin de régler les dépenses et les revenus de la flotte, Rami-Pascha appela à Andrinople le kapitan-pascha et l'intendant de l'arsenal; un grand nombre de droits éventuels, qui jusqu'alors avaient été considérés comme le bénéfice des employés, furent adjugés au trésor [4]. Les prix exagérés

1 L'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* dit expressement la piastre comptée à 180 aspres.

2 Savoir : des fermages de Bosnie. 15,466,693 piastres.
De la douane de Raguse. 1,315,750
De la douane de Sawa, Sawaï Palaweïrout. 2,528,848
De la capitation de Bosnie. 12,093,848
De la régie des fermages d'Ouskoub. 9,409,550
Total. 40,814,689 piastres.

3 *Bibliothèque de Berlin*, f. 223. La garnison de Belgrade 5610 hommes, avec la solde journalière de 66,475 aspres; dans les palanques, 5041 hommes, avec 62,456 aspres. Ces sommes, désignées comme odjalik, furent prélevées sur la douane et la capitation de Belgrade, sur le fermage des impots sur les moutons de Porits-cha, Nisch, Schehrkoeï et Semendra, sur la capitation des Bohémiens de Rahova et Nicopolis.

4 Raschid, I, f. 247, L'*Inscha* de Rami, n° 164, contient une lettre qui détermine les stations de la flotte.

des marchands de pelleteries, qui, dans les derniers temps, vendaient quinze cents piastres une pelisse de zibeline, et la fourrure d'hermine cinquante et même cent piastres, tandis qu'ils l'achetaient vingt piastres, furent réglés par un tarif qui fixa en même temps le prix des fourrures d'une moindre valeur [111]. La police d'Andrinople occupa également l'attention du nouveau grand-vizir. En même temps qu'un édit fut rendu contre les filles publiques de cette capitale, des ordres furent donnés pour l'amélioration du système employé pour son approvisionnement d'eau au moyen d'aqueducs. Ce fut l'aga des janissaires et le bostandji-baschi, que le grand-vizir chargea de dresser la liste de toutes les femmes de mauvaise vie et de les faire conduire sous escorte à Rodosto et à Malghara. Une autre ordonnance exila à Andrinople tous les soldats déserteurs de l'Égypte. Pendant son règne, Souleïman-le-Législateur avait fait amener à Andrinople les eaux de Saroukhanli, dont la source, située à cinq lieues de la ville, fournissait à Constantinople une masse d'eau de trente-six pipes par jour. Depuis, les habitans s'étaient souvent plaints du manque d'eau, circonstance due en partie au délabrement de l'aqueduc et en partie à l'avidité des porteurs d'eau, qui en livraient en abondance aux grands au détriment des moins aisés. Afin de remédier à cet inconvénient, Rami-Pascha, accompagné du defterdar et du bostandji-baschi, se rendit à Saroukhanli où il fit évaluer par des architectes la dépense qu'entraînerait la réparation de l'aqueduc et il assigna pour cet objet une somme de huit mille pias-

tres. En outre, il fit conduire dans la ville les eaux de l'Youndja. source qui jaillit de terre dans le voisinage du seraï de Khizrlik. Rami paraissait s'occuper de ces détails avec une certaine prédilection, et il y apporta d'autant plus de zèle qu'il était lui-même fils d'un niveleur du faubourg d'Eyoub à Constantinople, et que, dans sa première jeunesse, il avait exercé cette profession. Il veilla avec le même soin au rétablissement de la mosquée de Yanboli, entièrement négligée depuis nombre d'années; des juifs et des chrétiens avaient adossé leurs maisons à ses murs, et là où l'on voyait autrefois le maître-autel, on n'apercevait plus que des herbes et le feuillage de quelques arbrisseaux. Rami ordonna de démolir les maisons des infidèles qui profanaient les murs du sanctuaire, et il le rendit en peu de temps au culte de l'islamisme, sous le nom de Mosquée du sultan Moustafa II.

Afin de pourvoir à la sûreté des caravanes de pélerins pour la Mecque, si souvent compromise dans le cours des années précédentes, Rami-Pascha prit soin non-seulement de faire remettre exactement la sourre aux Arabes du désert, mais aussi il investit de la dignité de chef du pélerinage (emiroul-hadj) le gouverneur d'Adana, Mohammed-Pascha, fils de Beïram, homme brave et énergique; en même temps, il donna le rang de djerdedji[1] (celui qui va à la rencontre) à Kawassoghli Hasan-Pascha, en plaçant sous ses ordres les sandjakbegs de Ghaza et de Nablous et

[1] Raschid I, f. 276. *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 231. *Djerdedji mesela Karschoudji.*

les troupes des sandjaks de Tripoli, de Saïda, de Beïrout et de Jérusalem. Par ces sages mesures, la caravane passa au milieu des Arabes sans être inquiétée. L'emiroul-hadj Mohammed, loin de s'arrêter à la Mecque, comme ses prédécesseurs avaient coutume de faire, se remit en marche aussitôt qu'il eut accompli les pieux devoirs de sa religion, car il avait résolu d'attaquer les Arabes avec son corps d'armée, fort de quatre-vingt-dix bannières, partout où ils se montreraient; d'ailleurs le djerdedji Kawassoghli devait venir à sa rencontre avec trente bannières. Les Arabes des tribus de Sahra et d'Anza, dans l'espoir de piller la caravane à son retour, s'étaient rassemblés au nombre de six mille et se montrèrent à l'arrivée de l'emiroul-hadj à la station Maan; mais pendant qu'ils étaient tenus en respect par le djerdedji et le scheïkh des Arabes de Damas, Koleïb, la caravane passa sans éprouver de pertes [1]. Les tribus turcomanes, non moins pillardes que celles des Arabes, et qui infestaient la contrée d'Azir et de Massiss, furent exterminées par le gouverneur d'Adana, et le gouverneur de Siwas transplanta quelques autres de ces tribus dans le sandjak de Bozok en Anatolie [IV] [2].

[1] L'*Histoire* précitée contient le rapport d'un Tatare, courrier du grand-vizir, qui était allé chercher le scheïkh Koleïb à Mezrib, et qui, de là, s'était rendu en trois jours, à dos de dromadaire, à Temest, camp du djerdedji; le lendemain, il arriva à Arnza et le surlendemain à Katran. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle du rassemblement dans la bruyère de Tabout des Arabes que la caravane rencontra ensuite à Maan. Raschid, f. 276, appelle le lieu du combat Maghara.

[2] Rami, no 419, appelle les tribus, appartenant à la grande tribu des *Memlus*: Scherklis, Naklis, Haklers et Targhoudlers.

Rami-Pascha, qui se montra toujours favorable aux innovations ayant pour objet une amélioration immédiate, tourna également sa sollicitude vers l'industrie; l'ordre qu'il intima aux fabricans de draps de Selanik, et aux fabricans de soie de Brousa, les premiers, Juifs, les seconds, Grecs de nation, de faire confectionner à l'avenir dans leurs ateliers les diverses sortes de draps et d'étoffes que l'Europe avait importés jusque là, témoigne au moins du désir qu'il avait d'affranchir sa patrie de la dépendance de l'étranger [1]. Cette volonté se révéla également dans la tentative qu'il fit à Constantinople, à l'effet d'y implanter le caféïer, au moyen de fèves que le beglerbeg de Djidda lui avait persuadé n'être propres à la culture qu'après avoir été avalées et rendues par des hirondelles [2].

Toujours préoccupé de la sûreté de l'Empire et des des moyens de remplir les caisses du trésor, le grand-vizir ne cessa de veiller sur les provinces d'Europe, d'Asie, et d'Afrique, et de rechercher avec soin les abus qui s'étaient glissés dans toutes les branches de l'administration. Il fit partir pour Yaffa, qui, servant de port à Ghaza, à Ramla et à Nablous, avait besoin d'être protégé et contre les corsaires francs et contre les Arabes de Syrie, un corps de cent hommes avec six offi-

[1] Raschid, I, f. 275; La Motraye, I, p. 242, dit, sur l'instigation d'un Livournais : Ce renégat était un grand faiseur de projets et un de ceux qui mirent dans la suite en tête au grand-visir Rami-Pascha, d'ériger des manufactures de draps.

[2] La lettre sur ce sujet au gouverneur de Djidda, se trouve dans l'*Inscha* de Rami.

ciers, deux tschaouschs, et un intendant de la forteresse (kalaa kiayaasi). A son départ, le commandant (dizdar) de cette troupe emmena avec lui dix canons de gros calibre, trois de sept, et deux de douze, outre deux mille boulets et deux cents quintaux de poudre.

Peu de temps après sa nomination, Rami appela à Constantinople le prince de Valachie, Brancovan Cantacuzène Bessaraba [1], dont le règne a été si pompeusement décrit par son chancelier Radul Gretschan. Assis sur le siége ducal depuis près de quinze ans, il s'était maintenu dans son poste pendant douze campagnes, grâce à la politique adroite qui lui fit éviter tous les piéges que lui tendaient tour à tour Tœkœli, le Khan, le Sultan, le Czar, et l'Empereur. Bien que ce dernier l'eût élevé au rang de prince de l'empire romain, et malgré tous ces précédents, le sultan Moustafa le confirma de nouveau dans sa voïévodie. Après la paix de Carlowicz, il la lui assura même à vie. L'influence qu'il avait dû se ménager sur le diwan, l'avait fait triompher d'une conjuration que les boyards mécontens avaient tramée contre lui près de la Porte; elle avait même été assez puissante pour provoquer la chute de son ennemi, le voïévode de Moldavie, Antioche Cantemir, fils de Constantin, et frère de Démétrius Cantemir, l'historien, et pour faire obtenir cette principauté à son beau-fils, Duka. Mais il avait un en-

[1] Cantemir, IV, b. b., s'étend longuement sur l'origine de ces noms, mais il ne peut dissimuler sa haine contre cette famille et contre celle de Carra.

nemi implacable dans la personne d'Alexandre Maurocordato, interprète de la Porte, qui alors se ligua avec le grand-vizir, pour assouvir une vengeance projetée depuis long-temps. Au mois d'avril 1703, le second grand-écuyer, Sélimaga, arriva à Bukarest, et remit à Brankovan l'ordre de se rendre à Andrinople. Le prince, attaqué par la fièvre ou tremblant de peur, prétendit ne pouvoir se mettre en route en ce moment; il espérait, en retardant son voyage, obtenir par l'intercession de ses protecteurs de Constantinople la permission de rester chez lui. Son médecin, Pilarino[1], parvint, non sans peine, à modérer l'impatience de Sélimaga, en lui représentant que, s'il voulait que le prince arrivât vivant à Andrinople, il fallait le faire voyager le plus lentement possible. Malgré la puissante intervention des amis de Brankovan, parmi lesquels il comptait le moufti Feïzoullah, le silihdar Ali de Tschorli, et Hasan, gendre du grand-vizir, la Porte refusa constamment de révoquer son ordre. Après s'être traîné pendant un mois entier sur la route de Bukarest à Andrinople, il arriva à Arnaoud-Kœi, près de Constantinople. Lorsque

[1] *L'Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 223, contient une anecdote curieuse sur les médecins de Constantinople à cette époque. Un médecin franc, dit l'auteur, a été envoyé dans l'exil par le proto-médecin Nouh, parce que un de ses malades avait péri pour avoir avalé des pillules d'extrait de graines de concombres. Il ajoute : autrefois, on avait coutume de mêler 7 à 12 drachmes d'extrait de graines de coucombres avec de l'huile d'amande, 1 drachme de graines d'ananas (aghadjkaouni) et 3 1/2 drachmes de sanelle; mais les médecins francs réduisaient cet extrait de concombres, pesant 10 drachmes, en un seul drachme, contenu en une seule pillule.

Maurocordato vint le féliciter sur son heureuse arrivée, Brankovan, pour se concilier les bonnes grâces de son ennemi, lui fit présent d'une pelisse de zibeline précieuse, d'un cheval richement caparaçonné, et de mille ducats. Ce sacrifice lui parut d'autant plus nécessaire, qu'il savait devoir traiter avec ce dernier au sujet de l'augmentation du tribut annuel de deux cent soixante-dix bourses que la Porte voulait élever au double. Brankovan, après de longues discussions, offrit de payer cent ou tout au plus cent-vingt bourses, en sus de l'ancien tribut ; mais voyant qu'il ne pouvait arriver à rien par la corruption, il consentit à payer au fisc une somme de cinq cents bourses, sous la dénomination de *trésor de Moldavie*, par analogie avec le tribut payé par l'Égypte appellé le *trésor égyptien*, et non pas sous celle de capitation, comme la Porte l'avait d'abord exigé (24 juin, 1703) [1]. Rami-Pascha, gagné en sa faveur par les protecteurs du prince, lui fit un accueil gracieux, et lui promit une audience du Sultan, pour le mardi suivant, qui était jour de diwan. Brankovan fut introduit dans la salle du trône avec le cérémonial usité pour les princes de Moldavie et de Valachie. D'après un ancien usage, ils sont conduits en présence du Sultan par le secrétaire, et l'intendant des tschaouschs ; cette présentation diffère de celle des ambassadeurs des puissances étrangères, en ce que les princes n'assistent pas,

[1] Consultez à ce sujet l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, la seule qui donne quelques détails à ce sujet.

avant l'audience, au dîner des grands-vizirs, mais qu'ils sont revêtus, après le diwan et le repas du grand-vizir, d'un kaftan et d'une kouka, par les mains du trésorier. La kouka est un bonnet orné de plumes, telles que le portent les officiers supérieurs des janissaires, avec cette différence que ces derniers sont ornés de plumes de héron noires, tandis que ceux qu'on donne aux princes sont ornés de plumes de héron blanches. Les commissaires chargés de leur investiture sont le mouhzir (aga des introducteurs), et le sélam-aga (aga du salut), qui perçoivent de ceux qu'ils assistent certaines taxes déterminées. A l'issue de l'audience, le Sultan fit remettre à Brankovan le diplôme par lequel il le confirmait à vie dans la dignité de prince de Valachie.

Bien que Rami-Pascha, ne laissât échapper aucune occasion d'augmenter les revenus du fisc, il ne commença pas son règne par extorquer de l'argent des grands; au contraire, il restitua les maisons et les fermes d'Amoudjazadé Kœprülü, confisquées à sa famille par Daltaban Moustafa-Pascha. Pendant son administration, on ne toucha pas une seule fois aux successions des riches fonctionnaires, à part le cas où ils étaient morts sans avoir réglé leurs comptes avec le fisc; autrement, elles passaient intactes aux héritiers. Si cette conduite lui fit beaucoup d'amis parmi les fonctionnaires, elle lui attira la haine des hauts dignitaires qu'il frustra ainsi de certains droits éventuels. D'ailleurs, les coups de bâton qu'il ne craignit pas de leur faire administrer, contrairement à tous les

usages reçus et sans distinction de rang, lui valut au même dégré l'inimitié des grands et de l'armée. C'est ainsi qu'il fit donner quelques centaines de coups de bâton au defterdar des galions, et douze à l'intendant de l'orge, qui déjà avait occupé deux fois la place de secrétaire-inspecteur des janissaires, pour s'être refusé de solder les comptes des ouvriers; ce ne fut que sur les représentations du mouhziraga qu'il fit cesser ce traitement ignominieux, et qu'il le remit à la garde de l'aga des janissaires [1]. Par cette punition infligée à un officier, Rami se fit des ennemis dans tous les rang de l'armée, surtout parmi les janissaires. Leur mécontentement s'accrut encore lorsque, ayant envoyé leur aga à la Canée [2], avec le rang de pascha à trois queues de cheval, il le remplaça par son kiaya (ministre de l'intérieur), qui occupait déjà cette place sous Kœprülü, à l'époque où Rami n'était que reïs-efendi, et qui, par conséquent, tendait alors un rang supérieur au sien. N'ayant pu supporter avec indifférence le traitement désobligeant que lui fit subir son ancien subordonné, le kiaya s'en était plaint au moufti, et ce fut à sa recommandation qu'il obtint sa nomination et sa place d'aga des janissaires. Il fut remplacé au ministère de l'intérieur par l'aga des sipahis, qui à son tour eut pour successeur le général des armuriers.

[1] Une lettre de Rami à Tschalik, relative au maintien de la discipline, se trouve dans son *Inscha*.

[2] Raschid, I, f. 274. L'état-major des janissaires était alors composé ainsi; 1° l'aga Ali; 2° le koulkiaya; 3° le sagardji; 4° le samssoundji; 5° le mouhziraga (grand-prévot).

Outre que Rami s'était aliéné les esprits, et surtout l'affection des janissaires, par le traitement ignominieux qu'il avait infligé à leur inspecteur des revues, il existait encore deux autres causes qui, dès l'origine, avaient excité le mécontentement des troupes. Rami n'avait jamais occupé de grade dans l'armée et n'était arrivé à la première dignité dans l'État qu'en marchant sur le cadavre de Daltaban-Pascha, auquel sa valeur avait fait pardonner, en partie, sa tyrannie; de plus, il n'avait dû son élévation qu'à la protection du moufti Feïzoullah, généralement détesté à cause de son ambition et de son caractère impérieux. Jamais, jusqu'à ce jour, on n'avait mieux senti l'influence que peut exercer sur la machine gouvernementale la nomination d'un grand-vizir pris dans les rangs des *seigneurs de la plume*, c'est-à-dire des employés civils, tandis que les Sultans avaient eu jusqu'alors coutume de le choisir parmi les *seigneurs du sabre*, c'est-à-dire les officiers supérieurs de l'armée. Daltaban-Pascha, le rude et grossier tyran, ne savait ni lire ni écrire, mais il rachetait cette ignorance par une bravoure à toute épreuve. Rami, au contraire, n'avait aucune des qualités de l'homme de guerre, et n'était connu que par la pureté de son style et ses talens diplomatiques. L'histoire ottomane, comme celle des autres peuples, a consacré les noms de plusieurs grands hommes d'État, qui étaient en même temps des capitaines célèbres, mais elle cite bien peu de généraux qui aient manié avec un égal succès la plume et l'épée, ou d'auteurs qui se soient distin-

gués au même degré par leur courage et le mérite de leurs œuvres. Rami-Pascha possédait à un degré éminent les qualités du politique et de l'écrivain, ainsi que l'attestent au reste les deux collections que nous possédons de ses écrits politiques, au nombre de quatorze cents, et qui sont de véritables modèles d'un style simple, clair et noble. Mais, nous le répetons, il n'était pas homme de guerre; les soldats le détestaient d'autant plus qu'il avait contribué à la mort de Daltaban, et qu'il les avait humiliés dans la personne d'un de leurs officiers. Son administration n'était pas vue avec plus de faveur par le corps des oulémas, dont il s'était aliéné l'affection par ses complaisances pour le moufti, qui, au mépris des réglemens en vigueur sur l'avancement des oulémas, avait élevé aux premières dignités de l'Empire ses fils et tous ses parens. Quatre de ses fils et son neveu Mohammeddedé, tous jeunes encore, remplissaient les fonctions de juges d'armée de Roumilie [1]. Scheïkh Mohammed-Efendi, l'un de ses fils, était précepteur des princes, et l'aîné semblait même devoir hériter de la dignité de moufti. Les mollas les plus considérés étaient obligés d'accepter des emplois de juges subalternes, tandis que les places les plus lucratives devenaient la proie des fils du moufti et de ses protégés. Le rapide avancement du jeune Kœprülü Abdoullah, promu d'abord au rang de nischandji, puis à celui de vizir, fut même considéré, non comme un droit

[1] Raschid, I, f. 265, 274, 275. C'étaient : Ibrahim, Moustafa et Mohammed.

héréditaire dans la famille Kœprülü, mais comme une faveur qu'il ne devait qu'à sa qualité de gendre du moufti. L'esprit de domination de ce dernier devint de plus en plus insupportable, et commença à peser de tout son poids sur le grand-vizir lui-même. La famille et les créatures de Feïzoullah ne craignirent point de dire hautement que Rami-Pascha était le client de leur patron. Le grand-vizir, sachant fort bien que son prédécesseur avait été victime de l'ambition démesurée du moufti, visa dès-lors à l'éloigner du pouvoir.

A tous ces motifs de mécontentement causés aux grands fonctionnaires par l'administration du grand-vizir, vinrent se joindre les plaintes auxquelles donna lieu, de la part des habitans de Constantinople, la résolution prise par le Sultan de prolonger son séjour à Andrinople, où il passait son temps à chasser. Les dépenses occasionnées par l'ameublement des palais de ses trois filles fiancées, l'une avec le vizir Nououman Kœprülü, frère d'Abdoullah Kœprülü, la seconde avec le vizir Ali, fils du grand-vizir Kara Moustafa, et la troisième avec le silihdar Ali de Tschorli, le favori du Sultan, ne laissèrent pas d'augmenter ces dispositions hostiles. Moustafa II fit construire pour elles de somptueux palais en ville et des maisons de campagne sur les rives de la Toundja; le plus grand luxe présida à l'ameublement de ses harems, et, pour les remplir, il invita les paschas de Bosnie, d'Erzeroum et d'Akhiska à envoyer des esclaves. Dans sa lette circulaire aux paschas, le grand-vizir leur dit : « Qu'autrefois

» on avait coutume de fournir des hommes, mais que » le Sultan n'avait besoin que d'esclaves [1]. »

La haine générale à laquelle se vit en butte le grand-vizir Rami-Pascha fut un présage beaucoup plus certain de sa chute prochaine, que celui qu'on avait cherché dans le tremblement de terre qui renversa un grand nombre de maisons et plusieurs mosquées dans la juridiction de Denizlü. Il en avait été de même d'un incendie [2] et d'un orage terrible qui avaient éclaté l'année précédente à Constantinople [3], et dans lesquels on avait vu les pronostics de la destitution du grand-vizir Houseïn Kœprülü, bien qu'elle eût précédé de long-temps ces deux fléaux. Mais ce qui présagea surtout des troubles prochains, ce fut la conduite que tinrent quelques centaines de djebedjis en réclamant leur solde arriérée de trois trimestres. Ils refusèrent de se mettre en marche pour la Géorgie, où ils devaient rejoindre l'armée, avant d'avoir été payés intégralement (mi-juin 1703|— premiers jours de sâfer 1115). Depuis quelque temps déjà, la Porte avait pris l'habitude de ne jamais payer aux sept *odjaks*, c'est-à-

[1] Cette lettre se trouve dans *l'Inscha* de Rami, n° 332. Les qualités qu'exige la lettre adressée au beglerbeg de l'Herzegovine, des femmes croates et hongroises, sont : 1° un corps bien proportionné (moutenasiboul-endam); un corps bien pris (mewzounkadi); 3° un corps imposant (gütschlü) et 4° un corps robuste (kouwwetlü).

[2] Raschid, f. 260, dit le 3 redjeb 1113 (4 décembre 1701). Un grand incendie avait aussi ravagé Constantinople l'année précédente. La Motraye, I, p. 279.

[3] Raschid, f. 261, le 22 moharrem 1114 (18 juin 1702). Un orage non moins terrible eut lieu le 26 août 1701 ; La Motraye, p. 280.

dire aux sept corps de troupes soldées, les janissaires, les sipahis, les silihdars, les topdjis, les toparabadjis, les djebedjis, et les bostandjis, leur solde entière, et de ne leur donner qu'un à-compte sur ce qui leur était dû. L'aga et le kiaya des djebedjis, pour apaiser le tumulte et éloigner les mutins de la capitale, crurent devoir appuyer la demande de leurs soldats. Sur le rapport que le kaïmakam de Constantinople, Yousouf-Pascha, adressa à ce sujet à Andrinople, Rami-Pascha blâma sévèrement la condescendance du kaïmakam et du djebedji-baschi, et les punit en nommant pour successeur au premier le jeune Kœprülü Abdoullah, et en donnant la place du second à Ibrahimaga, l'une de ses créatures. Au lieu de faire connaître officiellement la nomination de ce dernier, il lui ordonna de se rendre à son poste à Constantinople, voulant ainsi donner à croire qu'il avait été disgracié et exilé de la résidence du Sultan [1].

Ibrahimaga était à Constantinople depuis un mois à peine, lorsque les djebedjis se soulevèrent de nouveau (17 juillet 1703 — 3 rebioul-ewwel 1115); mais cette fois ce fut avec tant de succès qu'ils amenèrent un changement de souverain [2]. Le kaïmakam, dans l'es-

[1] Raschid, II, f. 6, paraît vouloir dire que sa nomination avait fourni au grand-vizir l'occasion de se venger du moufti; il cite à cette occasion les maximes suivantes : La fiancée de la domination n'est accordée qu'à celui qui ose imprimer un baiser sur les lèvres de l'épée; si la destinée coupe le fil de la sagesse que peut contre elle un cerveau malade? — Si la destinée se jette sur sa proie, les sages deviennent sourds et aveugles.

[2] Raschid, l. c. donne par erreur le 5 rebioul-ewwel (mardi 16 juillet

poir de conjurer l'orage, s'empressa de leur promettre le paiement de leur solde arriérée de dix trimestres, et de leur faire espérer en outre un présent de vingt bourses. Mais alors les janissaires se joignirent à eux; donnant un libre cours à la haine long-temps contenue que leur avaient inspirée le traitement ignominieux infligé à leur maître des revues, et la sévère révision des contrôles à laquelle un grand nombre de leurs camarades avaient dû leur expulsion de l'armée, ils conseillèrent aux djebedjis de ne point accepter l'argent qui leur était offert, de faire cause commune avec les janissaires, leurs frères de cœur et d'âme, de se réunir sur le marché aux viandes, autour des chaudrons, et d'y planter leurs drapeaux. En effet, dans la matinée du 18 juillet (4 rebioul-ewwel), ils s'y rendirent au cri mille fois répété de *Dieu est grand!* et en récitant les sourres de la victoire et de la conquête [1]. Trente émirs environ, avec trois cents djebedjis, et quelques centaines d'hommes appartenant au bas peuple, rassemblés avec un drapeau, parcoururent la ville; toutes les boutiques et tous les magasins furent aussitôt fermés. Le kaïmakam et le seghban-baschi, Haschimzadé Mourtezaaga, voulurent

1703), au lieu du vendredi. L'*Histoire du Defterdar* dit le 2 rebioul-ewwel au lieu du 3. Scheïkhizadé et l'auteur de l'*Histoire anonyme*, qui a décrit cette révolte sous le titre *Edrené Wakaasi* (événement à Andrinople), sont d'accord sur la date. Voyez encore l'histoire de cette révolte écrite par Mohammed Schefik sur l'ordre d'Ahmed III; Naïma, dans le t. II, de son *histoire*; l'*histoire* de Mohammed-Ghiraï. Les récits de La Motraye et de Cantemir sont trop superficiels pour être consultés.

[1] La 90me et la 48me.

faire une dernière tentative pour rétablir l'ordre, en convoquant une assemblée des oulémas et en déployant l'étendard du prophète; mais le juge de Constantinople, Seïd Mahmoud, gendre du moufti, avait depuis peu rompu, ainsi que le kaïmakam, toute relation amicale avec ce dernier, et s'était refusé à convoquer à sa demande, en assemblée générale, le corps des oulémas. Le lendemain (19 juillet — 5 rebioul-ewwel), le seghban-baschi se rendit, avec les officiers et les janissaires restés fidèles, au seraï pour l'occuper militairement. Mais le préfet Yadkar, craignant que les troupes ne le missent au pillage, s'obstina à leur en défendre l'entrée. Aussitôt que la populace, assemblée sur le marché aux viandes, pressentit le projet du seghban-baschi, elle marcha sur le palais de l'aga des janissaires, s'en empara, et ouvrit les prisons pour grossir ses rangs de la foule de criminels qui y était enfermée. De là, elle se porta au palais du kaïmakam. Au moment où elle allait y pénétrer, une voix lui cria que Kœprülü Abdoullah était depuis la veille au seraï, et les invita à respecter sa demeure. Des mots on en vint bientôt aux coups, et malheureusement une balle partie de la maison vint frapper un djebedji [1]. Ce premier meurtre exaspéra la foule; l'édifice, cerné de tous les côtés, fut envahi et livré au pillage; une quantité de fourrures précieuses furent mises en pièces. Les criminels tirés des prisons se firent surtout remarquer

[1] La Motraye ignore ce fait; il dit, par erreur, en parlant du meurtre du seghban-baschi « il est a remarquer que c'est le seul homme avec le moufti, » qui fut tué dans cette sédition. »

par leurs brigandages. Le seghban-baschi, en s'enfuyant du seraï à la porte de l'aga des janissaires, tomba entre les mains des rebelles qui le jetèrent à bas de son cheval et le gardèrent prisonnier. Sur ces entrefaites, une troupe de jeunes gens sortis de la lie du peuple, avait arrêté le juge de Constantinople, gendre du moufti, que les rebelles désignaient généralement sous les noms injurieux d'hérétique et de Persan. Tous les deux furent soigneusement gardés pendant la nuit ; le lendemain matin, vendredi 20 juillet (6 rebioul-ewwel), les mutins ayant ordonné au seghban-baschi, qu'ils avaient proclamé aga la veille, de déployer l'étendard du commandement en chef [1], et celui-ci s'y étant refusé, l'un des janissaires s'écria : « L'infidèle a caché l'étendard dans son sein ; » au même instant, il tira son sabre et le tua [2]. Sa mort fut le signal de nouvelles violences. L'étendard du seghban-baschi fut arboré et des hommes furent envoyés dans les divers quartiers de la ville pour publier à haute voix : « Que tout janissaire qui ne se rangerait » pas sous le drapeau serait séparé de sa femme, et con- » sidéré comme incapable d'en satisfaire aucune [3]. » L'un des rebelles monta sur un arbre dans l'hippo-

1 « Petit étendard que ceux qui ont le commandement des janissaires portent ou font porter, sans bâton, sous leur robe, roulé comme une serviette et qui sert à les rallier en cas de besoin. »

2 L'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* fait remarquer que le désir ambitieux de Haschimzadé, de ne point mourir avant d'avoir été aga, avait été ainsi exaucé.

3 *Karisi boschanmisch olsoun* ; c'est-à-dire qu'il soit séparé de sa femme et incapable d'habiter avec aucune.

drome, et harangua ainsi le peuple : « Salut, mes frères » qui êtes réunis ici ! Que Dieu nous soit en aide à tous ! » que sa grâce soit sur vous ! Amen ! Mes frères et mes » amis, peuple de Mohammed ! Lequel d'entre nous » voulez-vous pour moufti ? Lequel voulez-vous pour » aga ? Lequel voulez-vous pour juge de Constanti- » nople ? — Nous voulons, s'écria l'hydre à mille têtes, » Paschmakdjizadé pour moufti ; pour aga, Tschalik » Ahmed, et pour juge de Constantinople, Sânollah- » Efendi. »

Cependant les rebelles avaient conduit le juge Seïd Mahmoud à la mosquée des janissaires, foyer de toutes les révoltes de cette milice turbulente, et l'avaient forcé à écrire à tous les oulémas pour les inviter à se réunir dans la mosquée centrale. Un des seïds, sacristain d'une mosquée, déploya un drapeau et se mit à la tête des émirs rebelles ; plusieurs milliers de palefreniers syriens et de dresseurs de tentes se réunirent à eux et, roulant autour de leur turbans des bandes d'étoffe verte, ils s'attribuèrent, de leur pleine autorité, la qualité d'émirs ou descendans du prophète. Des crieurs parcouraient la ville, ordonnant que toutes les boutiques restassent fermées, à l'exception de celles des boulangers, des bouchers et des fruitiers. Les inspecteurs des Bezestans, du marché des selliers et les chefs des divers corps et métiers, furent invités à se rendre à l'assemblée des janissaires ; les topdjis, les toparabadjis, les portefaix, les matelots et tous les hommes de mer, se présentèrent en foule ; enfin, les étudians des diverses fondations pieuses vinrent join-

dre leurs chaudrons à ceux des rebelles, sur la place des Bouchers. Les bostandjis, qui avaient en vain cherché l'étendard du prophète, secrètement transporté d'Eyoub au seraï, parurent alors devant le palais du Sultan et voulurent y pénétrer. Le préfet, intimidé par leurs menaces et n'osant pas leur refuser l'entrée, comme il l'avait fait aux janissaires, leur en ouvrit les portes (21 juillet — 7 rebioul-ewwel). L'étendard sacré fut profané et planté à côté de celui des rebelles, d'abord sur la place des Bouchers, puis dans la mosquée centrale. Là, un certain Karakasch, qui avait à se plaindre du moufti au sujet de la perte d'un fief, s'était déclaré l'orateur et le chef de la révolte, et avait rédigé une pétition par laquelle on demandait ou, pour mieux dire, on ordonnait au Sultan de destituer le moufti et ses fils, dont deux remplissaient les fonctions de juges d'armée, et de venir résider à Constantinople [1]; en cas de refus, les rebelles menaçaient de se rendre en masse à Andrinople. Cinq oulémas[2], deux députés de chaque corps des septodjaks [3] et deux de chaque corps des métiers, furent chargés de porter cette demande à la résidence du Sultan (22 juillet — 8 rebioul-ewwel).

Le jour où cette députation partit de Constanti-

[1] Raschid et Schefik ne donnent que le sens de cette supplique, mais l'auteur du *Manuscrit de Berlin*, n° 5, f. 10 et 11, donne la supplique en entier.

[2] C'étaient : l'ancien juge du Caire, Hasan ; l'ancien juge de Philippopolis, Schâban ; le prédicateur de la Sélimiyé, Isa ; celui de la mosquée des Princes, Omer, et le scheïkh Abdoullah.

[3] 1° Yanitscheri ; 2° Sipahis ; 3° Silihdars ; 4° Djebedjis ; 5° Topdjis ; 6° Toparabadjis ; 7° Bostandjis.

nople, le moufti convoqua les oulémas, en assemblée extraordinaire, dans son palais d'Andrinople; le grand-vizir et tous les généraux de l'état-major des janissaires assistèrent à cette réunion. On y résolut d'envoyer sans retard le premier lieutenant-général (koulkiaya) dans la capitale, avec trente bourses destinées à apaiser les mutins[1]. Le lendemain, le conseil, se réunit dans le palais de Rami-Pascha; comme la veille, tous les grands oulémas y prirent part. Après une longue délibération sur les mesures à adopter, dans le cas où la mission du koulkiaya resterait sans effet, l'assemblée se sépara sans avoir rien arrêté. Ce retard funeste, dans un moment aussi critique, fut motivé par la proposition intempestive de venger le meurtre du seghban-baschi, faite par un officier des djebedjis au nom des janissaires, et, disait-il, sur l'ordre qu'ils lui en avaient donné. Après une discussion prolongée, on promit cependant de satisfaire à la demande des troupes, en ajournant toutefois l'exécution de ce projet jusqu'au retour du koulkiaya. A l'issue du conseil, le moufti se rendit au seraï pour faire au Sultan le rapport de ce qui s'était passé, et le le lendemain, il eut encore avec lui une conférence secrète. De son côté, le grand-vizir profita de l'occasion pour éloigner du seraï le silihdar, Ali-Pascha de Tschorli, dont l'intimité avec le Sultan avait depuis long-temps excité sa jalousie. Bien que le cadre des vizirs fût au complet, il le promut à cette dignité, sous prétexte que la crise actuelle exigeait cette nomination.

[1] D'après le proverbe persan : «remplissez la bouche du chien avec du pain».

A peine eut-on appris à Andrinople qu'une députation des rebelles venait de quitter la capitale, que Rami-Pascha convoqua un nouveau conseil dans son palais. On y décida que le bostandji-baschi d'Andrinople serait envoyé, à la tête de cent hommes, sur la route de Constantinople, avec ordre d'arrêter les députés et de les conduire en prison. Celui-ci les ayant rencontrés à Hafssa, livra aux flammes la demande des rebelles, couverte de trois cents signatures, et les conduisit à la palanque d'Eghrideré, où il furent incarcérés. Moustafa, aga des Turcomans, muni d'un diplôme de sertscheschmé (commandant), enrôla des volontaires pour la défense du trône, tandis que le grand-vizir, le kaïmakam et le silihdar, arboraient leurs drapeaux, sous lesquels venaient se réunir un grand nombre de pages et de lewends. Toutes ces mesures furent ordonnées contre la volonté du grand-vizir, et à l'instigation du moufti, mais sans que le premier eût osé y apporter la moindre opposition. Enfin la Walidé, informée par ses agens de l'accroissement rapide que prenait la rébellion, représenta à son fils la nécessité de sacrifier à sa propre sûreté le moufti et toute sa famille. Dès que le Sultan eut rendu le khattischérif contenant la destitution du moufti, le grand-vizir ordonna au tschaousch-baschi de conduire ses quatre fils, le nakib, le khodja et les deux juges d'armée à Erzeroum. Rami-Pascha, questionné par le Sultan sur le sort qu'avait eu la supplique des rebelles et l'emprisonnement infligé à leurs députés, s'excusa en attribuant ces mesures au pouvoir presque illimité

dont avait joui le moufti, et, pour, réparer cette faute, il fit venir les députés d'Eghrideré à Andrinople où on les traita convenablement. La maison du moufti et celles de ses fils avaient chacune été occupées, la nuit même où ils avaient quitté la résidence, par une compagnie des janissaires, qui devait les préserver du pillage (28 juillet — 14 rebioul-ewwel). En même temps, Rami écrivit à Constantinople à Paschmak-djizadé pour lui annoncer la destitution du moufti Feïzoullah, ainsi que celle de ses quatre fils et sa nomination à la première dignité législative, dont disait-il, il lui enverrait le diplôme dès le lendemain matin par le grand-écuyer.

Cependant la révolte s'organisait à Constantinople, à mesure qu'elle se renforçait d'une foule de gens sans aveu, arrivés d'Asie et de tous les hommes qui, précédemment, avaient déployé quelque capacité dans la direction des mouvemens populaires. La place des Bouchers étant trop petite pour contenir la foule, les rebelles transportèrent leur camp dans la prairie du nouveau jardin. Outre Tschalik Ahmed, nommé par les mutins aga des janissaires, un simple janissaire de Koutschouk-Tschekmedjé, nommé Toridjanli Ahmed, et Souleïmanaga, un des officiers de cette milice, qui croyait avoir à se plaindre du pouvoir, s'étaient mis à la tête de la révolte. Enfin les rebelles trouvèrent un nouvel appui dans Ahmedaga, gendre de Houseïn Kœprülü, qui, depuis sa destitution des fonctions de nischandji, avait vécu dans la retraite, et qui, immédiatement après la fuite d'Abdoullah Kœprülü,

avait été proclamé kaïmakam de Constantinople [1]. Malgré l'effervescence des esprits, Ahmed maintint avec sévérité la police dans la capitale, au point qu'au milieu de plus de dix mille rebelles assemblés, on n'entendit parler ni de vol, ni de querelles, ni de viols. Les biens des habitans et l'honneur des jeunes garçons furent religieusement respectés; on ne vit même nulle part d'ivrognes parcourant la ville. Pashmakdjizadé, désigné par les rebelles pour succéder à Feïzoullah dans la dignité de moufti, soit qu'il feignît d'être malade, soit qu'il le fût réellement [2], ne put remplir ses fonctions; en conséquence, on nomma à sa place l'imam Mohammed-Efendi de Brousa, un des partisans de Tschalik Ahmed. Le maître de requêtes du grand-vizir et le grand-écuyer du Sultan, qui venaient d'arriver à Constantinople, porteurs du diplôme du nouveau moufti, n'échappèrent qu'avec peine à la fureur des rebelles; car ils les soupçonnèrent, au premier abord, de n'être que des espions envoyés pour les tromper. Lorsqu'ils se furent convaincus de la réalité de leur mission, les rebelles mirent aussitôt les scellés sur les maisons du moufti destitué et sur celles de ses quatre fils, puis ils écrivirent au grand-vizir en faveur du

[1] Mohammed Schefik, f. 34 st 55, nomme les deux premiers, les deux ailes de l'oiseau; lorsque Souleïmanaga vint se joindre aux deux autres, il les appela, les trois pieds du trépied, et en parlant de tous les quatre, il dit que c'étaient les quatre colonnes de la tente de la rébellion.

[2] L'auteur du manuscrit de Berlin, f. 247, affirme qu'il avait eu une attaque d'apoplexie.

[3] Cette lettre se trouve dans le manuscrit précité, f. 249, et la réponse de Rami, f. 250.

nouveau moufti Mohammed-Efendi, et finirent par l'exhorter à faire cesser les enrôlemens de troupes à Constantinople, qu'ils disaient ne pas ignorer (1 août 18 rebioul-ewwel)[1]. Le Sultan confirma, par une lettre autographe, les nominations ordonnées par les rebelles, blâma sévèrement l'auteur de l'injure faite à leurs députés en leur annonçant leur mise en liberté, et termina en promettant de se rendre sous peu dans la capitale. Mais la révolte prit une tournure toute nouvelle à l'apparition subite de Hasanaga le Fugitif, celui-là même qui jadis avait envoyé à la Porte la tête du chambellan chargé d'y apporter la sienne, à l'époque où il était encore gouverneur de Schehrzor, et qui depuis avait vécu caché à Constantinople. Les rebelles, alors au nombre de cinquante à soixante mille, établirent un camp régulier dans la prairie Tscherpoudji, voisine de Daoud-Pascha, et décidèrent qu'ils marcheraient sur Andrinople le samedi suivant 6 août (23 rebioul-ewwel) : car une nouvelle lettre, par laquelle le Sultan s'excusait du retard de son voyage à Constantinople, avait vivement irrité les esprits. Après la lecture de cette lettre, plusieurs des principaux rebelles dirent même hautement : « Si le Sultan était » mort, son cadavre pourrait être apporté en deux » jours d'Andrinople à Constantinople; pourquoi ne » peut-il venir ici en quatre jours, puisqu'il est vi- » vant? » Avant de se mettre en marche, la foule demanda le pillage d'Andrinople et un fetwa du moufti

[1] Mohammed Schefik, f. 52-54, donne ce Khattischérif en entier.

qui déclarât leur rébellion légitime. Les oulémas, qui s'étaient efforcés, mais en vain, de rétablir la tranquillité en gagnant du temps, et d'empêcher les rebelles de se porter aux dernières extrémités, se virent dès-lors obligés, sous peine de périr sous le glaive suspendu sur leurs têtes, de rendre trois fetwas, contresignés par le moufti et le juge d'armée. Le premier était conçu en ces termes : « Si le Padischah, choisi pour gouverner le » peuple de Mohammed, abandonne la capitale pour » se livrer au plaisir de la chasse; s'il écrase les sujets » par d'énormes impôts et prodigue les trésors, est-il » juste de le laisser continuer dans cette route ? » Cette question fut résolue négativement. Le second fetwa portait : « si des musulmans se soulèvent contre » les cruautés de l'imam, méritent-ils le nom de re- » belles? » Non. Le troisième fetwa enfin sanctionna la révolte comme les deux précédents, car, sur la question ainsi posée : « Si des musulmans se met- » tent en marche pour réprimer la cruauté de l'imam, » d'autres peuvent-ils aller à son secours? » le moufti répondit également par la négative [1].

La révolte fermentait depuis plus de trois semaines dans la capitale, lorsque l'armée des rebelles partit, le 9 août (26 rebioul-ewwel), de Daoud-Pascha, dans le meilleur ordre, et suivit la route d'Andrinople. En tête était porté l'étendard sacré de Mohammed, et dans un char recouvert d'étoffe verte, précédé par

[1] Ces trois fetwas se trouvent dans le manuscrit de la *Bibliothèque de Berlin*, f. 256.

un grand nombre d'écoliers et d'étudians, était contenue la sainte relique du manteau du prophète. Tous les matins et tous les soirs, on récitait la sourre de la victoire, qu'on terminait en proférant le cri de guerre Allah. Les corps disciplinés confondus dans cette masse de rebelles, consistaient en mille janissaires, quatre cents sipahis et silhidars, mille hommes de plusieurs autres régimens, quatre mille djebedjis, neuf cents canonniers et neuf cents émirs ou prétendus tels, qui recevaient de la douane de Constantinople une solde journalière de dix aspres chacun. Le parc d'artillerie se composait de vingt coulevrines, de dix fauconneaux, de trente pièces de campagne, de quatre mortiers, de huit cents grenades, dont quatre cents à main et quatorze cents barils de poudre; on emporta en outre soixante-douze mille instrumens de siége; tels que bèches, pelles, haches, etc.

Lorsqu'on sut à la cour d'Andrinople que le dernier khattischérif du Sultan était resté sans effet, le grand-vizir prit les mesures les plus efficaces pour repousser la force par la force. Le beglerbeg de Roumilie avec son contingent, Khodawerdi-Pascha avec un corps de dix mille Albanais, et tous les Seghbans des environs furent invités à se rendre dans la plaine d'Andrinople; l'ordre fut envoyé au percepteur des impôts d'Aïdin de passer en Europe avec dix mille fusiliers; le même courrier enjoignit au gouverneur d'Anatolie, Nououman-Pascha, de rejoindre le Sultan avec toutes les troupes de sa province. D'autres dépêches furent expédiées au begs de Nicomédie, de

Modania et de Mikhalidj, avec injonction de ne laisser sortir de ces ports aucun navire chargé de troupes pour Constantinople. Rami-Pascha placa à la tête des troupes restées fidèles, Hasan, chef des Yürüks de Roumilie. Quant aux Tatares, qui avaient été invités à diverses reprises à hâter leur marche sur Andrinople, pas un n'avait encore paru [1]. Lorsque les mesures prises par le grand-vizir furent connues des rebelles, ils envoyèrent dans les ports ci-dessus désignés de l'Asie-Mineure quelques détachemens de volontaires, afin que leurs complices trouvassent le passage libre; mais ils dévastèrent et pillèrent les environs de Brousa et revinrent à Constantinople, en emmenant prisonniers, du bourg du Kastel, les deux fils de Wani, tous deux gendres du moufti Feïzoullah.

Sur ces entrefaites, les Yürüks, c'est-à-dire les levées en masse de Roumilie, appellés aussi Ewladi Fatihan (les enfans des conquérans), et Khodawerdi-Pascha avec ses Albanais, s'étaient rassemblés dans la plaine d'Andrinople avec plusieurs autres paschas et les levées de la plupart des autres provinces. Cette armée présentait un effectif de quatre-vingt mille hommes, contre lesquels les rebelles n'auraient pu tenir un instant, si Rami-Pascha eût voulu sérieusement leur faire la guerre et surtout s'il avait nommé général en chef un homme plus capable que le vieil Hasan. A la

[1] L'*Inscha* de Rami contient, sous les nos 559, 561, 562 et 563, les lettres aux begs et aux paschas relatives à cette levée; la lettre no 564 est adressée à la tribu Rompetoghli en Bessarabie et celle no 155, au gouverneur d'Anatolie.

vérité, le grand-vizir, dans une harangue solennelle, appela toute l'armée à la défense du trône, et un khattischérif impérial donna surtout les plus grands éloges aux janissaires, en leurs rappelant les services qu'ils avaient rendus si souvent à l'Empire dans les dangers les plus imminens. En outre, Rami-Pascha fit prêter sur le Koran à toute l'armée ce serment solennel : « *Par le sel, le pain et le sabre! nous jurons de défendre le donnateur des deux premiers par le dernier* [1]. Mais en même temps, il donna l'ordre à Hasan-Pascha de se replier sur Andrinople à la première apparition des rebelles; car, en déployant ses forces, Rami espérait les intimider, et les ramener à l'obéissance par le seul aspect de sa supériorité [2].

A son arrivée à Siliwri (10 août—27 rebioul-ewwel), l'armée des rebelles avait mis au pillage et détruit de fond en comble la ferme du chef des bouchers, contre lequel le peuple était depuis long-temps irrité. Là, les oulémas s'assemblèrent dans la tente de l'aga des janissaires, Tschalik, qui tout récemment avait proposé d'élever au trône Ibrahim, fils d'Ahmed II, à la place d'Ahmed, fils de Mohammed. Mais on lui représenta que sa proposition était contraire au droit de succes-

[1] Raschid, I, 13 et 14; *manuscrit de la Bibliothèque de Berlin*, f. 258. La Motraye, I, p. 328. *Histoire* de Mohammed-Schetik, f. 60.

[2] *Manuscrits de la Bibliothèque de Berlin*, f. 259. L'auteur dit dans un passage des feuillets précédents qu'il avait souvent entendu Rami-Pascha exprimer ses intentions pacifiques, puis il ajoute : *we ghaïri mahremleri dakhi istimaa eïlidiler*, c'est-à-dire : « et d'autres qui n'étaient pas initiés dans le secret l'ont entendu aussi. » D'après ce passage, il paraît que l'auteur appartenait à la maison du grand-vizir.

sion en vigueur chez les Ottomans, qui assure le trône à l'aîné des princes du sang d'Osman, et Tschalik dut se ranger à l'avis général. Dès ce jour, on récita en chaire les prières publiques non plus au nom de Moustafa II, mais bien d'Ahmed III. Au moment où les rebelles entrèrent dans Tschorli, une députation du Sultan, composée des premiers paschas de l'armée, Hasan-Pascha, Khodawerdi-Pascha, Souleïman-Pascha et le prédicateur de la vieille mosquée d'Andrinople, le jeune et gros Ali, ainsi que de plusieurs autres envoyés des oulémas, vint leur apporter des paroles de conciliation. Souleïman-Pascha et le prédicateur se rendirent dans la tente d'Ahmed-Pascha, général en chef de l'armée des rebelles, qui venait d'échanger le titre de kaïmakam contre celui de grand-vizir. Ils épuisèrent, mais sans succès, tous les raisonnemens basés sur la justice et le devoir, qu'ils jugèrent susceptibles de changer leur résolution; ceux-ci leur montrèrent sept fetwas qui légitimaient leur conduite et appelaient un changement de règne. Les deux députés demandèrent qu'on leur remit les fetwas pour les montrer à leur chef, le vieux Hasan-Pascha qui, lié par les ordres du grand-vizir, en référa à la Porte au lieu de commencer l'attaque. Mais Rami-Pascha avait lui-même quitté Andrinople deux jours après, et était arrivé à Hafssa, où Hasan, en attendant sa réponse, s'était également rendu. Le grand-vizir le blâma d'avoir battu en retraite, et voulant réparer cette première faute, il se consulta avec les généraux sur la question de savoir s'il fallait attaquer sans retard les

rebelles et les disperser (19 août — 6 rebioul-akhir); en même temps, il dépêcha des courriers à la résidence pour annoncer au Sultan qu'il ne lui restait plus qu'un seul moyen de salut, celui de se mettre en personne à la tête des troupes restées fidèles et de venir au camp. Le lendemain, on apprit que les deux fils de Wani, qui depuis leur captivité avaient été traînés à la suite de l'armée, venaient d'être assassinés par les rebelles arrivés de Brousa.

Cependant le Sultan s'était rendu d'Andrinople au camp de Hafssa (20 août — 7 rebioul-akhir) et les deux armées n'étaient plus séparées que par une journée de marche. Mais, depuis quelques jours déjà, les troupes des deux camps entretenaient des intelligences secrètes. Vers le soir de ce même jour, le grand-vizir donna des ordres pour for merles retranchemens. Lorsque l'aga des janissaires les transmit aux soldats, quelques hommes répondirent qu'il était trop tard et qu'il fallait attendre jusqu'au lendemain matin. Pendant la discussion que souleva cet incident, on entendit partir de tous côtés des fusées et des coups de fusil, et personne ne put plus douter que ce ne fût là le signal convenu avec l'ennemi. Les janissaires, quelques présens dont on les eût comblés, passèrent en masse dans les rangs des rebelles. Le grand-vizir prit la fuite et le Sultan retourna, bride abattue, à Andrinople. Le lendemain (21 août), juste cinq semaines après l'explosion de la révolte, les rebelles vinrent camper aux bords de la Toundja, devant les portes d'Andrinople. Le Sultan, en rentrant au seraï, se ren-

dit chez son frère, et lui adressa ces mots : « Mon » frère, ils veulent te choisir pour leur Padischah. » Aussitôt Ahmed III confirma dans leurs dignités le grand-vizir, le moufti, le juge d'armée et l'aga des janissaires nommés par les rebelles. La Walidé, dès qu'on lui eut apprit le changement de règne projeté, s'était prononcée en faveur de son fils Ahmed III contre le prince Ibrahim. Ce fut ainsi qu'Ahmed, le troisième sultan de ce nom, monta sur le trône à la suite d'une révolte qui avait duré trente-six jours (22 août 1703 — 9 rebioul-akhir 1115) : et les djebedjis qui, soixante-dix ans auparavant, s'étaient révoltés par une ambition mal entendue, et qui, pour ne pas rester en arrière des janissaires et des sipahis, avaient massacré leur aga, virent cette fois leur rébellion couronnée d'un plein succès [1].

[1] L'auteur anonyme de l'*Histoire de la Bibliothèque de Berlin* fixe, par erreur, le jour de l'avènement d'Ahmed III au 12 rebioul-akhir. Scheïkhi et Mahommed Schefik donnent le 9. Raschid, II, f. 17 dit que le 10 était le jour de la prestation du serment.

LIVRE LXII.

Avènement du sultan Ahmed III. — Exécution du moufti et de plusieurs chefs de rebelles. — Destitution du grand-vizir Nischandji Ahmed-Pascha. — Le grand-vizir Hasan-Pascha. — Mort du sultan Moustafa II. — Mesures prises à l'égard de la Russie. — Échange des lettres de notification et de félicitation. — Révocation du grand-vizir et de plusieurs autres fonctionnaires. — Administration de Hasan-Pascha et de son successeur. — Chute de ce dernier. — Administration de Kalaïlikoz Ahmed-Pascha et intrigues de Baltadji Mohammed-Pascha. — Mort de Sélim-Ghiraï et de Hasan le Fugitif. — Nomination de Tschorli Ali-Pascha au grand-vizirat. — Troubles à Bassra. — Passe-temps favoris du Sultan. — Craintes d'une nouvelle rébellion. — Ambassades de Perse, du prince des Ouzbegs, de Venise, d'Autriche et de Rakoczy. — Relations de la Porte avec la Russie, la Pologne et la France. — Persécution des Arméniens. — Avedick et Comidas. — Restriction apportée au pouvoir du moufti. — Ghazi-Ghiraï, khan de Crimée. — Guerre contre les Tcherkesses. — Institutions de Tschorli Ali-Pascha. — Fiançailles de quelques sultanes. — Phénomènes. — La Syrie et l'Egypte. — Mort de Rami-Pascha et de Nouh-Effendi. — Descente dans l'île de Majorque. — Les clefs d'Oran. — Apparition d'un prétendu prince ottoman. — Arrivée de Charles XII, roi de Suède, sur les frontières de l'Empire; son départ. — Destitution du grand-vizir. — Nououman, dernier grand-vizir de la famille Kœprülü. — Déclaration de guerre contre la Russie. — Départ de Ferriol. — Rapports diplomatiques de la Porte avec les puissances européennes. — Kalaïlikoz; Yousouf-Pascha; le silihdar, kaïmakam.

Ahmed III monta sur le trône dans la force de l'âge; car il n'avait pas encore atteint trente ans. Le 23 août 1703 (10 rebioul-akhir 1115), il reçut le serment de fidélité des hauts dignitaires de l'Empire, assis sur son trône, suivant l'ancien usage de la cour ottomane, et

portant sur sa tête le turban rond appelé *Yousoufi*[1], surmonté de trois plumes de héron; le reste de son vêtement de dessus se composait d'une kapanidja ou pelisse garnie de zibeline qui descendait jusqu'à mi-corps. Le lendemain, quand il se rendit pour la première fois à la mosquée, pour assister à la prière du vendredi[2], les rebelles, à peine apaisés, s'assemblèrent en tumulte et lui crièrent: « Nous sommes » contens du Padischah, mais nous ne voulons pas des » traîtres.» — «Mes serviteurs, leur dit le Sultan, ce qui » vous plaît m'est agréable; tous les chefs que vous » avez nommés ont reçu notre confirmation. » — « S'il » en est ainsi, crièrent-ils tous d'une seule voix, il faut » nous livrer le moufti, le kizlaraga, le khazinedar, » en tout soixante personnes dont nous avons la liste. » Que le moufti meure sur-le-champ, afin qu'on ne » puisse supposer par la suite qu'un autre ait péri à sa » place. » Le Sultan promit de satisfaire à leur demande, et fit planter le même jour les queues de cheval, en signe de départ pour Constantinople. Le kizlaraga, son secrétaire et le kiaya des baltadjis furent emprisonnés entre les deux portes du seraï, dans l'appartement du bourreau, et confiés à la garde du bostandji-baschi; quatre eunuques, confidens du dernier Sultan, furent chassés du palais; les places d'imam du Sultan, de premier et de second écuyers tombèrent en partage à des

[1] Raschid, II, f. 17. « A la Joseph d'Égypte. »

[2] L'*Histoire* qui se trouve à la Bibliothèque de Berlin, n° V, f. 41, commet deux erreurs, car le jour de l'avènement était le 10 et non le 12, et le vendredi était le 11 et non le 13 rebioul-akhir (26 août), qui était un dimanche (la lettre G.).

protégés des rebelles; la solde arriérée des djebedjis fut acquittée, et on leur distribua une somme de deux cent cinquante bourses. Après avoir payé aux troupes le présent d'avènement qui leur était dû, et qui coûta au trésor une autre somme de trois mille six cent quatre-vingts bourses, le Sultan quitta le seraï pour aller habiter sa tente dressée au bord de la Toundja, dans la prairie du Pascha, non loin de Koutschoukdepé, où se trouve un palais construit par le dernier grand-vizir de la famille Kœprülü. Ce fut là qu'il donna audience au nouveau moufti, Mohammed-Efendi, qui, sachant bien qu'il ne devait son élévation qu'aux exigences d'une soldatesque rebelle, était venu lui demander la prompte exécution de son prédécesseur, de peur que sa place ne lui échappât. En effet, le moufti Feïzoullah [1], qui, déjà était en route pour Warna, où il devait s'embarquer avec ses quatre fils pour gagner de là la côte d'Asie et se rendre ensuite à Erzeroum, lieu de son exil, fut ramené par les mêmes tschaouschs qui l'avaient escorté, de Parawadi par Islamiyé et Sagra à Andrinople, et jeté dans la plus dure prison. Le trop faible Sultan abandonna la victime des rebelles à trois de leurs chefs, le janissaire Toridjanli, le sipahi Karakasch et le djebedji Koutschouk-Ali. Pendant trois jours, ces hommes inhumains firent subir à Feïzoullah les traitemens les plus ignominieux. Enfin Mohammed, le premier et le seul de tous les mouftis qui ait donné cet exemple, ayant osé délivrer le fetwa néces-

[1] Feïzoullah avait quatre fils et non pas trente ou quarante que lui donne libéralement La Motraye, I, p. 324

saire pour légitimer l'exécution de son prédécesseur, ces bourreaux placèrent Feïzoullah, coiffé de son turban de cérémonie[1], sur un cheval de trait, dont la queue devait lui servir de bride et le conduisirent ainsi à travers la ville, après avoir forcé un juif à conduire le cheval. Arrivés au marché des fripiers, ils le firent descendre et lui tranchèrent la tête. Deux prêtres arméniens qui, de retour d'un enterrement, passaient en chantant des hymmes et en agitant leurs encensoirs, furent obligés de marcher derrière le cadavre du supplicié qu'on traîna à travers le camp, attaché avec une corde. Ils accablèrent d'invectives ses restes défigurés, parce qu'il avait rendu le fetwa par lequel Camieniec, avec ses mosquées, avait été cédé aux infidèles. Non contens de l'avoir fait périr, son cadavre devint l'objet des plus barbares mutilations; l'un lui coupa le nez, un autre les oreilles, un troisième lui perça les lèvres[2]; deux fois ils le plongèrent dans la Toundja, deux fois ils l'en retirèrent; enfin, de même que jadis les bacchantes de Thrace avaient livré les membres mutilés d'Orphée aux ondes de l'Hebrus, ainsi, plusieurs siècles après, les Turcs précipitèrent dans les flots du Bosphore les restes défigurés de leur premier chef spirituel. C'est, depuis

[1] La Motraye, qui raconte cette exécution, d'accord avec les historiens nationaux, commet une grave erreur, en prétendant que le Sultan s'était contenté de le dégrader au rang d'un pascha de Sofia. Voy., du reste, sur cette circonstance, le *Manuscrit de la Bibliothèque de Berlin*, n° V, f. 42.

[2] L'*Histoire du prince Mohammed*, f. 124, dit que la punition du ciel atteignit bientôt ces trois monstres, que l'un devint aveugle, le second galeux, et que le troisième mourut de mort subite.

l'origine de l'Empire ottoman et jusqu'à nos jours, le troisième moufti qui ait péri d'une mort violente. Les patriarches grecs qui ont scellé de leur sang leur fidélité à la foi chrétienne sont aussi au nombre de trois; il y a entre eux cette seule différence que les uns ont péri sous le glaive, tandis que les autres ont été étranglés. Ainsi le supplice infligé aux chefs de la religion chrétienne était moins ignominieux que celui qu'on faisait subir aux premiers dignitaires de la foi musulmane; car, en Turquie, la décollation est considérée comme plus infamante que la strangulation [1]. D'après la loi musulmane, qui place tout chrétien au-dessous d'un musulman, la personne inviolable des oulémas au-dessus des autres musulmans, et qui assigne au moufti un rang si élevé au-dessus des oulémas, l'exécution de Feïzoullah était donc bien plus ignominieuse que celle des patriarches et constituait une violation plus flagrante de toutes les lois humaines et divines que ne l'était la strangulation des chefs de l'Église grecque. Si l'on agissait ainsi envers les premiers, que ne devaient pas attendre les seconds?

Trois jours après l'arrivée du Sultan à Daoud-Pascha, il fit son entrée solennelle à Constantinople. Le même jour, eut lieu la cérémonie qui veut que le nouveau souverain aille ceindre le sabre dans la mosquée d'Eyoub. Cette cérémonie se fit avec une

[1] *C'est le supplice ordinaire en Turquie et le plus infamant, de repandre le sang du criminel dans le même lieu où le crime a été commis.* La Motraye, I, p. 333.

pompe non moins grande que celle qui avait étonné la capitale trois années auparavant, lors de l'avènement de Moustafa II. Ce malheureux prince ouvrit le cortége, enfermé dans une voiture grillée et gardée par des eunuques blancs [1]. Derrière, venaient sa mère, ses sœurs, ses filles et trente voitures remplies des femmes de son harem, que, depuis le jour de sa déchéance, il lui avait été défendu de revoir. Ces femmes, surveillées par des eunuques noirs, furent conduites immédiatement au vieux seraï, tandis que Moustafa II fut enfermé, avec ses quatre fils, dans la *cage* réservée aux princes, dans le nouveau seraï.

Au moment où, conformément à un ancien usage, le silihdar, le nakib et l'aga des janissaires ceignirent le sabre à Ahmed III [2], une salve d'artillerie, tirée par les canons du seraï et des vaisseaux du port, annonça à l'Empire le commencement du nouveau règne. Le même jour, un édit défendit aux habitans de porter des armes dans la ville, puis on satisfit les troupes en leur donnant le présent d'usage et une augmentation de solde. Elle fut de quarante aspres par jour pour les agas des serdengetschdis, de vingt aspres pour les porte-drapeaux, et pour les

[1] La Motraye, I, p. 334. *Relation von dem praechtigen Zug des türk. Grossherrn S. Ahmet zu Konstantinopel* 1703; Bibliothèque de Münich. Voyez aussi : *Wahrfter Bericht von der jüngsten tatarischen Zussammenrottung, wie auch der den* 16. *Jœnner* 1703 *erfolgten Strangulirung des Grosswesirs Daltaban und Rebellion von* 4000 *Janitscharen am.* 21 *sept.* 1703.

[2] Et non pas, comme le dit La Motraye : « *l'Adji Bectasse* (Hadji Begtasch) *qui en fait l'office est, dit-on, un descendant d'Eiub.* » Andreossy et Mac-Farlane sont tombés dans une erreur semblable.

mille émirs de dix aspres à percevoir sur la douane. Vingt mille janissaires, quatre mille trois cents djebedjis et mille topdjis furent inscrits sur les contrôles avec une augmentation de solde de trois aspres par jour. Un grand nombre de janissaires, qui avaient été rayés autrefois des rôles, affluèrent journellement à Constantinople pour se faire réinscrire. Mais un édit sévère adressé à l'aga et, plus encore, la tranquillité des janissaires casernés à Constantinople et qui refusaient de faire cause commune avec les nouveaux arrivans, étouffèrent cette nouvelle tentative de rébellion. La fermeté du gouvernement fit avorter aussi le soulèvement des gardes du jardin du seraï (bostandjis), auxquels on avait promis, au départ d'Andrinople, le paiement de leur solde arriérée de huit trimestres, et qui maintenant réclamaient tumultueusement leur paie et en outre un présent d'avènement, bien qu'ils n'en eussent jamais reçu précédemment. Le Sultan se rendit à l'estrade de marbre, appelée le sofa, dans la cour la plus reculée du seraï. Là, entouré du grand-vizir, du moufti, de l'aga des janissaires et des scheïkhs, il exprima hautement le mécontentement que lui causait la criminelle conduite des bostandjis, autrefois la garde la plus fidèle du seraï; il ordonna d'expulser ces ingrats et de les remplacer par de jeunes garçons chrétiens enlevés aux rayas sujets de l'Empire [1]. Après une distribution de trois cent vingt bourses, montant de la solde arriérée, on chassa du seraï sept cent soixante-treize coupables, et on nomma un commissaire pour

procéder immédiatement à la levée de mille enfans chrétiens. Ce fut la dernière tentative de la Porte pour rétablir ces sortes de levées, tombées en désuétude depuis plus d'un demi-siècle.

Tschalik, l'aga des janissaires qui, avec quelques mille hommes de ses troupes, avait présidé à la distribution de la solde des bostandjis et à l'expulsion des mutins, et qui, par là, espérait avoir captivé pour jamais la haute faveur du Sultan, ne craignit point d'offrir une fête à son maître (3 novembre 1703 — 23 djemazioul-akhir 1115). Le Sultan accepta, bien que cette distinction ne fût généralement accordée qu'aux grands-vizirs. A cette occasion, Tschalik osa lui demander la place de grand-vizir. Déjà il se croyait assuré du succès par la réponse bienveillante, mais contrainte d'Ahmed, lorsque son peu d'égards envers le nouveau kizlaraga, Abdourrahman, fit échouer son ambition et hâta sa chute. Abdourrahman occupait, à l'époque de la dernière révolution, la place d'aga du vieux seraï à Constantinople: il avait d'abord recruté des partisans pour le sultan Ibrahim, mais lorsque les chefs de la rébellion lui promirent la place de kizlaraga, à condition de les aider à mettre sur le trône le prince Ahmed, il prit avec chaleur le parti de ce dernier. Ce changement d'opinion lui valut, à l'avènement d'Ahmed, sa nomination à la place du kizlaraga Nezir, qui fut emprisonné, dépouillé de tous ses biens, puis conduit en exil. Il était d'usage à la cour ottomane que, dans toutes les fêtes données au Sultan, le kizlaraga devançât le

grand-vizir, et que celui-ci, en s'adressant au premier, soit verbalement, soit par écrit, lui donnât le titre de oghlüm sultanüm (*monsieur mon fils*) ; en cas de visite, le grand-vizir devait aller au-devant du kizlaraga jusqu'à l'escalier, et les autres vizirs étaient tenus de lui baiser la main. Loin de se conformer à cet usage, Tschalik, qui venait d'accompagner le Sultan et qui se reposait sur un sofa, sans turban, et n'ayant sur la tête qu'une simple calotte, resta assis à l'arrivée d'Abdourrahman, et, sans se couvrir de son turban, il lui dit : « Vous plairait-il, aga, de vous » asseoir ; » en lui désignant en même temps une place vis-à-vis du sofa. Dans ce moment, on apporta de l'eau ; Tschalik but, et lorsque le kizlaraga lui demanda aussi à boire, il lui donna le verre qui lui avait servi. Cette conduite irrespectueuse avait déjà vivement blessé le kizlaraga ; un autre oubli des formes usitées combla la mesure. Les eunuques, confidens du Sultan, venaient d'entrer dans la salle sans que Tschalik leur donnât la moindre marque de bienveillance. «Nous sommes des » janissaires, dit-il, et nous ignorons votre étiquette ; » nous ne savons pas s'il faut vous donner le titre de » fils ou de père. Soyez toujours les bien-venus ; » puis il se mit à crier : « Hé ! garçon, du café ! » Les eunuques, habitués à une étiquette sévère, se confondirent en remercîmens ; mais ils ressentirent vivement le manque d'égards de l'aga envers eux, et ils saisirent adroitement, pour s'en plaindre, le moment favorable où ils crurent avoir l'oreille du Sultan. Ainsi la fête qui devait servir de marche-pied à l'ambition de Tschalik, ne

fit que hâter sa ruine, à laquelle travaillait déjà avec activité le grand-vizir, qui voyait en lui, et avec raison, un rival dangereux.

Ahmed III sentit bientôt qu'il ne pourrait se maintenir sur le trône qu'autant que les chefs de la rébellion, qui pouvaient être tentés chaque jour de la renouveler, seraient privés de toute influence ou rayés de la liste des vivans. Il commença donc par l'aga des janissaires, Tschalik, et, d'accord avec le grand-vizir, il s'y prit de la manière suivante. On invita les vizirs et les oulémas à se rendre au seraï pour assister à une lecture de la tradition. On savait qu'à la porte du jardin ils devaient, suivant l'usage, y laisser leurs chevaux, pour franchir le seuil et se rendre au kœschk d'Eriwan, lieu désigné pour la réunion. Lorsque tous furent entrés, on conduisit les chevaux du côté opposé du seraï, à la grande Porte. Au moment de congédier l'assemblée, le kaftandji jette sur les épaules de Tschalik un kaftan, pendant que le grand-vizir lui déclare que le Sultan l'a nommé gouverneur de Chypre. « Quel est mon crime? » s'écrie Tschalik plein de fureur, et aussitôt il se précipite vers la porte du jardin dans l'espoir d'y trouver son cheval. Trompé dans son attente, il s'aperçoit, mais trop tard, qu'on en veut à sa tête[1], et se hâte de retourner à la Porte du Canon, où il monte dans la galère qui l'attendait. Le chambellan qui l'avait accompagné, était en même temps porteur de sa sentence

[1] Raschid, II, f. 24. *Serifelaket medari tapyoliné gidedjé gin fehm edoup*, c'est-à-dire, que sa malheureuse tête était destinée à rouler comme un boulet.

de mort, rendue par le Sultan, et basée sur un fetwa du moufti. L'exécution de Tschalik fut suivie de près de celle des autres chefs des rebelles, du janissaire Toridjanli et du sipahi Karakasch. Le koulkiaya (premier lieutenant-général) et le mouhziraga (grand prévôt de l'armée), le tschaousch et le bostandji-baschi furent destitués et envoyés en exil (11 novembre 1703 — 2 redjeb 1115). Le silihdar Ipschir, qui avait remplacé Ali de Tschorli, avait été précédemment éloigné [1] par le Sultan ; les quatre fils du moufti Feïzoullah, son kiaya et son référendaire furent bannis à Famagosta; son gendre Mahmoud, qui, pendant la révolution, était juge de Constantinople et n'avait échappé qu'avec peine aux poursuites des rebelles, fut exilé à Brousa. D'un autre côté, on rappela de l'exil les deux juges d'armée de Roumilie bannis par le précédent moufti, savoir : Mirza Moustafa et Abazadé-Efendi, le premier originaire de Sinope, le second de Chypre. Le chef de la confrérie des bouchers, homme dont la richesse immense était employée à secourir les pauvres de la capitale, et l'un des protégés du moufti Feïzoullah, qui avait dû racheter sa tête aux rebelles par le sacrifice d'une somme de trois cents bourses, fut confirmé dans ses fonctions. L'épuisement du trésor suggéra au grand-vizir de nouveaux expédiens. Il réclama de l'ancien defterdar Mouhsin-

[1] Raschid, f. 20, donne ici les mutations opérées dans les premières fonctions de la chambre intérieure des pages, savoir : 1° le silihdar (porte-épée) ; 2° le tschokadar (gardien du porte-manteau) ; 3° le rikiabdar (teneur de l'étrier) ; 4° dülbend ghoulami (le teneur du turban) ; 5° le sertrasch (barbier) ; 6° le peschgiragasi (le gardien de la nappe).

zadé Mohammed-Efendi, qui n'avait jamais rendu compte de sa gestion comme intendant de la cuisine impériale, la somme de huit cent soixante-sept bourses, et lui donna pour successeur l'historien Hadji Mohammed. Pour subvenir à la dépense du présent d'avènement, on préleva, comme d'habitude, les sommes nécessaires sur les revenus mensuels que les possesseurs de fermes, de wakfs et de pensions, devaient laisser dans les caisses publiques au renouvellement de leurs bérats. Autrefois, on avait payé l'accroissement de solde allouée aux troupes à l'occasion d'un avènement, au moyen d'une augmentation de dix aspres inscrite sur la quittance de la capitation, et désignée sous le nom de *newyaft* (*nouvellement trouvé*). Mais comme le grand-vizir Kœprülü Moustafa avait ramené à un système légal le recouvrement de cette taille, en faveur des sujets non musulmans, on eut recours, pour faire face à cette dépense du trésor, aux possesseurs des fermes viagères (malikianés) qui, sur mille piastres, durent en payer deux cent cinquante au fisc. Les ressources du trésor étaient alors très-restreintes, car l'avidité du grand-vizir Ahmed, qui avait dû son élévation aux intrigues des rebelles, avait porté la corruption à un point effrayant. Ahmed-Pascha, russe d'origine, était sorti du seraï sous le règne du sultan Mohammed IV pour prendre possession du gouvernement de Bassra; il avait été successivement nommé gouverneur de Mossoul, de Saïda et de Beïrout. Destitué lors de l'avènement du sultan Souleïman, il était resté long-temps sans emploi,

et n'était rentré en fonctions que sous le grand-vizirat de Kœprülü Amoudjazadé Houseïn, sur les prières instantes de sa femme, sœur de ce dernier. Kœprülü le détestait personnellement, au point que toutes les fois qu'Ahmed se rendit à la Porte pour offrir, comme les autres vizirs, ses hommages au premier chef de l'Empire, celui-ci regardait par la fenêtre en disant : « Voilà encore l'administrateur, » piquante allusion à l'avidité connue de son beau-frère et à son esprit inventif pour amasser de l'argent. En effet, pendant son grand-vizirat, Ahmed poussa la cupidité à ses dernières limites, en favorisant la corruption et la vente des emplois. Il avait choisi pour son kiaya, ou ministre de l'intérieur, *un âne* [1] (pour nous servir de l'expression de l'historien ottoman) qui ne savait ni lire ni écrire; il lui arriva plusieurs fois de donner des diplômes d'investiture de sandjaks sans y apposer sa signature, et d'en délivrer d'autres à trois ou quatre reprises différentes; enfin, il ne parlait à ceux qui venaient réclamer ses services que pour leur dire : « Y a-t-il de l'argent à gagner? » Lorsque l'emiroul-hadj (le conducteur de la caravane de la Mecque) partit de Constantinople, Ahmed-Pascha lui remit, suivant l'usage, les présens et les sommes destinés aux pauvres de la ville sainte; mais à peine fut-il éloigné, qu'il envoya à sa poursuite des commissaires chargés de les lui rapporter. Il est connu sous le surnom de

[1] *Eschekharif*; *Manuscrit de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 283

Kowanos (*la ruche d'abeilles*), surnom qu'il devait, soit à son talent de butiner le miel, c'est-à-dire de tirer l'or de toutes choses, soit à sa taille trapue et ramassée. Le Sultan, qui n'ignorait rien de toutes ces particularités, avait offert plusieurs fois déjà le sceau de l'Empire à son gendre Hasan; mais celui-ci avait toujours refusé. Il tenait cependant à s'en défaire, sentant bien qu'Ahmed-Pascha, qui lui avait été imposé comme grand-vizir par la rébellion, serait toujours prêt à la fomenter par des menées secrètes pour se maintenir en place. Mais enfin, assailli de suppliques qui demandaient sa destitution, le Sultan envoya le silihdar lui redemander le sceau. Ahmed-Pascha, en entendant cet ordre, fut tellement troublé qu'il ne put même pas défaire le nœud du cordon auquel il était attaché; il le rendit avec la bourse qui le renfermait. On lui signifia de se retirer dans sa maison située près de la Souleïmaniyé. Chemin faisant, il rencontra son successeur, le gendre du Sultan, Damad Hasan-Pascha, qui l'apostropha ainsi: « Mon frère pascha, si tu ne cherches » pas à cacher tes trésors, tu n'auras rien à craindre; » lui donnant ainsi à entendre adroitement que, dans le cas contraire, il serait livré à la torture. Ahmed-Pascha lui parla quelque temps à l'oreille, puis il lui baisa la main et se rendit dans sa maison. Malgré la promesse qui lui avait été faite de ne point l'inquiéter, il fut exilé à Lepanto après qu'on lui eut fait rendre les trésors qu'il avait si illégalement accumulés.

Damad Hasan-Pascha, Grec né en Morée, était ce commandant de Khios qui, sous le règne de Mo-

hammed, avait été retenu prisonnier pendant quelque temps dans l'appartement du bourreau du seraï, en attendant que son sang coulât en expiation de la reddition de l'île et de la forteresse de Khios aux Vénitiens. Il n'avait dû son salut dans cette circonstance et sa nomination au gouvernement d'Azof, qu'à l'intercession de la princesse, son épouse. Plus tard, il avait été nommé kaïmakam d'Andrinople, d'où il avait passé, en cette même qualité, à Constantinople. Devenu grand-vizir, sa première démarche fut de se consulter avec le moufti sur les moyens à prendre pour le maintien ou plutôt pour le rétablissement de l'ordre. Dans cette entrevue, le moufti, voulant faire sa cour à Damad Hasan, lui insinua qu'il devait sa dignité à l'opinion publique. Protégé des rebelles, et depuis long-temps habitué à leur langage, il lui dit: « Mon » fils, c'est à la volonté du peuple assemblé que tu » dois le grand-vizirat [1]. » Ces paroles prouvèrent suffisamment au grand-vizir que le moufti n'avait pas encore perdu de vue les moyens dont il avait usé pour parvenir à la suprême dignité législative; cependant il lui répondit avec une amitié feinte, et, pour le tranquilliser sur les suites de la parole inconsidérée qui venait de lui échapper, il l'invita à l'accompagner chez le Sultan. « Mais nous n'avons pas été appelés par » lui, » dit le moufti. — « Il n'est pas besoin d'une invita- » tion spéciale, » lui répliqua le grand-vizir : voulant ainsi faire connaître à son interlocuteur le degré de

[1] *Idjmaaï oummet;* Raschid, II, f. 26.

son pouvoir et de son influence auprès du Sultan, de même que celui-ci lui avait fait pressentir sa popularité et la puissance des rebelles. Le matin même de sa nomination, Damad Hasan assista à la distribution de la solde des troupes. Dans l'après midi, il reçut les félicitations des oulémas et des généraux des sept ordjas, confirma quelques-uns des hauts dignitaires dans leurs emplois ou dans leurs gouvernements et en destitua quelques autres. Du nombre de ces derniers, fut le kaïmakam Hasan-Pascha Firari, qu'il abaissa au rang de defterdar, au préjudice de l'historien Hadji Mohammed-Pascha. Celui-ci se consola de son éloignement des affaires, dans l'espoir que cette mesure ne serait que provisoire; en effet, Hasan fut peu de temps après renvoyé de Constantinople et nommé gouverneur d'une province, et Hadji Mohammed rentra pour la troisième fois dans ses fonctions de defterdar. Différant en cela des grands-vizirs ses prédécesseurs, Damad Hasan dédaigna d'accepter le moindre argent pour ces nominations. Il remit, de ses propres mains, les diplômes d'installation aux seigneurs du diwan, et donna ceux des nouveaux gouverneurs à leurs agens, sans leur demander une seule aspre. Il permit à Nououman-Pascha, qui faisait quelque difficulté de se rendre à la Canée, de choisir pour lieu de sa retraite Amassia [1] ou une des îles de l'Archipel. Le vieux Hasan, chef des Yürüks ou des tribus errantes de Roumilie, fut nommé conducteur et pro-

[1] Comme commandant du Tschardak d'Amassia.

tecteur de la caravane des pélerins. Une tentative des serdengetschdis (volontaires), pour soulever le premier régiment des janissaires, fut comprimée par deux khattischérifs du Sultan, adressés aux janissaires et aux sipahis, et par l'active surveillance de la police, qui purgea en secret la ville des chefs de la dernière révolte. L'aga des sipahis Salih, qui avait obtenu, avec la main de la veuve de Houseïn, fils de Fakhreddin, prince des Druses de la tribu Maan, ses immenses richesses, et qui, pendant la rébellion, avait acheté sa place au prix de trente bourses, périt par la main du bourreau. Le même sort atteignit les djebedjis Koutschouk Ali et Karabadjak, en punition de la part qu'ils avaient prise à la dernière révolution. Hamewi Ali-Efendi, chef de la chancellerie des taxes [1], qui s'était fait passer pour astronome, bien qu'il ignorât jusqu'aux premiers principes de cette science, et qui débitait, dans ses fréquentes ivresses d'opium, des paroles vides de sens, fut envoyé en exil. Le précédent silihdar, Ali de Tschorli, qu'on était sur le point d'éloigner en lui donnant le titre de gouverneur de Haleb, obtint, grâce à l'intercession de sa femme et de la mère du sultan Moustafa, la permission de rester à Constantinople et de prendre place parmi les vizirs de la coupole. La conduite que le nouveau grand-vizir tint à l'égard du kaïmakam destitué, Abdoullah, mérite surtout d'être remarquée; il le fit sortir de son obscurité et l'envoya à la Canée avec le titre de comman-

1 *Mefkoufatdji.*

dant. L'histoire signale encore sa générosité envers son prédécesseur Rami-Pascha ; non content de lui accorder la vie sauve, il lui restitua ses biens immeubles et le nomma au gouvernement de Chypre [1]. Le sultan Moustafa, dont la faiblesse avait seule causé la dernière révolution et tous les maux qui la suivirent, mourut le 31 décembre 1703 (22 schâban 1115) [2]; il fut enterré à côté de son père dans la mosquée de la Walidé. Moustafa avait l'esprit cultivé ; c'était un prince d'un caractère doux et bienveillant ; il est cité pour ses talens calligraphiques . Il cherchait son plaisir dans la chasse et dans le jeu du djirid ; avare du sang de son peuple, il se montra toujours humain, et respecta la fortune des grands. Pendant son règne, Moustafa aima à protéger les savans et les poètes ; mais presque tous ceux qui figurent dans les biographies de son époque méritent à peine le titre de rimeurs. Les Ottomans ont conservé les noms de dix-neuf poètes, dont sept étaient morts [3] l'année qui précéda la fin de Moustafa, et douze dans celle qui la

[1] Raschid, II, f. 28, et *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, n° 75, f. 291. L'auteur donne au grand-vizir les plus grandes louanges sur son humanité : *aferin ademiyet wé hakikat isé andjak olour*, c'est-à-dire : l'humanité qui se montre sous ces formes mérite les louanges de tous.

[2] *Histoire de la Bibliothèque de Berlin*, f. 192, dit le 22 schâban. Raschid dit par erreur le 20 ; les Tables chronologiques fixent sa mort au mois de rebioul-akhir, ce qui est entièrement faux.

[3] En l'année 1114 (1702), moururent : 1° le scheïkh Nakschi-Ibrahim, dans *Scheïkhi*, n. 1370 ; 2° le scheïkh Nazmi, n. 1363 ; 3° Maanewi Scheïkh Mourfak, n. 1372 ; 4° Emrollah ben Nassouh, aussi appelé Emri ; 5° Schehri ; 6° Bakizadé Ismaël-Efendi, avec le nom de poète Remzi ; 7° Edreneli Nedjib.

suivit [1]; cette dernière fut signalée encore par la mort des deux meilleurs historiens du règne de Moustafa, le defterdar Mohammed et l'auteur anonyme de l'histoire qui enrichit la bibliothèque de Berlin.

Le commencement de l'administration du grand-vizir Damad Hasan-Pascha coïncida avec l'arrivée des lettres de félicitation que les souverains d'Europe et d'Asie envoyèrent à Constantinople, en réponse aux lettres de notification de l'avènement du Sultan[2]. Moustafaaga fut chargé de porter cette nouvelle à Venise, et Ibrahim fut dépêché en qualité d'internonce à l'Empereur Léopold. Pour rehausser l'éclat de cette mission, le Sultan lui accorda le rang de miralem (prince du drapeau, porteur de l'étendard sacré). Talman, ministre résidant à Constantinople, remit la lettre de félicitation de l'Empereur [3]. Ibrahim passa par l'Esclavonie et Gratz, et arriva à Vienne le 28 mai 1704. Le 9 juin suivant, il reçut une audience de l'Empereur. Il lui remit, avec la lettre du Sultan, un écrit par lequel la Porte se plaignait des heiduques qui, contrairement au traité existant, avaient construit trente-cinq tschardaks dans le territoire compris

1 En l'année 1115 (1703) moururent, 1° Durri, dans Safayi, n° 89; 2° Rouschdi; 3° Razi; 4° Roukhssat; 5° Seki; 6° Schakir; 7° Sarif; 8° Abdoul Hagi; 9° Fenayi; 10° Loutfi; 11° Mouniri; 12° Niazi, et enfin la femme poète Oummetaullah Sidki. Schelkhi mentionne encore les poètes Naziz, Hamdi, Nassib et Loutfi.

2 La circulaire se trouve dans *l'Inscha* de Rami, n° 469, et les lettres aux puissances étrangères, n° 254.

3 *Credentiales pro Internuntio Talman* 9 *Aug.* 1704 *ad S. Ahmet III. gratulatoria*, puis: *Responsoriæ per Ibrahimaga* 30 *Aug.* 1704; la lettre de recréance porte la date du 30 août 1704.

entre les confluens de l'Unna et de la Bossut. Rien, du reste, ne troublait alors sérieusement la bonne intelligence qui existait entre l'Autriche et la Porte. Tœkœli avait été banni à Nicomédie, et les menées de Rakoczy en Hongrie, où il s'était mis à la tête des magnats mécontens, inspiraient seulement quelque défiance au diwan; aussi un corps de cinq cents janissaires fut-il envoyé vers Belgrade et Temeswar pour protéger la frontière contre toute violation [1]. Ali-Pascha, gouverneur de Belgrade, qui, plusieurs fois déjà, avait essayé d'entraîner la Porte dans une nouvelle guerre avec l'Empereur, fut puni de sa tentative; le Sultan lui retira l'étendard à trois queues et ne lui laissa que le titre de pascha à deux queues de cheval [2].

Les troubles qui divisaient alors la Hongrie permirent à la Porte de détourner son attention des affaires d'Autriche pour la concentrer sur celles de Russie. La première de ces puissances était trop absorbée par sa querelle avec Rakoczy pour que l'on eût à craindre avec elle une rupture prochaine. La seconde au contraire donnait de vives inquiétudes depuis que le czar Pierre augmentait sa flotte dans la Mer-Noire. Incertaine sur le but de ces armemens, la Porte ordonna de pousser avec la plus grande activité la construction du château-fort de Temrouk qui avait déjà été commencé sous le règne précédent, et qui, s'élevant au bord de la mer près du village de Kizil-

[1] Raschid, II, f. 31, sous le titre : Apparition du fils de Rakoczy.

[2] Rapport de Talman du 2 décembre 1703; voir les lettres au pascha de Temeswar relatives à Rakoczy dans Rami, nº 643, 644 et 645.

tasch, devait fermer le passage entre Kersch et Taman. Mais, comme ces constructions ne pouvaient être terminées avant une année, le vizir Osman, kapitan-pascha, partit avec une flotte pour la Mer-Noire (10 avril 1704 — 5 silhidjé 1115), avec mission de munir d'une nombreuse artillerie la nouvelle redoute qui défendait provisoirement l'entrée du détroit de Kersch. Plusieurs pétitions arrivées de Crimée et les rapports du khan tenaient le diwan en éveil ; les unes mandaient que le Czar fortifiait Azof et construisait un nouveau fort à Taïghan (Taganroc) ; les autres faisaient savoir que Pierre réparait les fortifications de Kamanika, sur les rives du Dnieper, et construisait des vaisseaux dans le port de Waskor pour empêcher l'achèvement de la redoute qu'on élevait devant le nouveau château qui prit le nom de Yeni Kalaa [1]. Le gouverneur de Kaffa, Mourteza-Pascha, et celui d'Oczakow, Yousouf-Pascha, furent invités à protéger les travaux et à tenir leurs troupes prêtes à marcher au premier signal [2] ; cependant, afin de prévenir toute rupture, le grand-vizir enjoignit à Yousouf-Pascha de se conformer aux conditions du dernier traité de paix, de remettre en liberté les prisonniers traînés en esclavage par les Tatares [3] lors

[1] Raschid, II, f. 25, 31 et 32. Les lettres au khan, relatives à la mission de Novali Moustafa, se trouvent dans *l'Inscha* de Rami, n° 675 et celles qui traitent des secours promis à la Pologne contre la Russie, n°s 675, 677, 678 et 680.

[2] Raschid, II, f. 33.

[3] Raschid, II, f. 34. La lettre au khan, relative aux fortifications et à la délimitation des frontières russes se trouve, dans *l'Inscha* de Rami (Biblio-

de leurs récentes incursions, et de défendre sévèrement tout acte d'hostilité contre les sujets russes [1]. L'ambassadeur russe, arrivé à Andrinople pendant la rébellion des troupes qui coûta le trône au sultan Moustafa, apprit, de la bouche même du grand-vizir Ahmed-Pascha, que la Porte n'avait aucune confiance dans les protestations d'amitié de la Russie, et, à son départ, Ahmed lui remit pour le Czar une lettre dans laquelle il se plaignait des mesures qui lui faisaient craindre une rupture de la paix [2]. Venise nomma, en remplacement du baile Ascanio Giustiniani, le chevalier Moncenigo, chargé de faire agréer à la Porte les félicitations de la république [3]. Dans le cours de cette année, les commissaires préposés à la délimitation des frontières de Venise achevèrent heureusement leur travail [4]. Ahmed-Pascha déféra au désir de

thèque I. R., n° 423), n° 467; elle est datée du 27 safer 1115. L'hetman des cosaques Berabasch était chargé de cette affaire par le Czar; la lettre n° 468, datée du 28 safer, est relative, comme la précédente, à la délimitation de la frontière près d'Azof et le long de la Mojesch; celle qui est enregistrée sous le n° 469 a trait à une affaire conclue entre les deux négocians russes Aleco et Andrea et l'associé du négociant français Bava; le n° 470 est une lettre concernant le commissaire turc Novali Moustafa; la lettre n° 471 est adressée au gouverneur d'Oczakow; celle qui porte le n° 472 est adressée à Ibrahimaga et le n° 473 au gouverneur d'Adjou.

1 Voyez à ce sujet les lettres du grand-vizir au khan, dans *l'Inscha* de Rami, n°s 359; puis celles qui sont relatives aux incursions, n° 612, 613, 616, 617, 621, 631, 632, 633, 634, 635, 636 et 642.

2 Raschid, II, f. 22. La lettre du grand-vizir au Czar, du 13 safer 1115, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 426.

3 La lettre de recréance de Giustiniani se trouve dans le grand *Inscha* de Rami, n° 481, et la lettre relative à la délimitation des frontières avec Venise, n° 608.

4 *Instromento imperiale di confini fatto tra la Seren. Republ. et a la*

l'ambassadeur génois et écrivit une lettre au doge, en réponse à la lettre de félicitation que la république avait envoyée à Constantinople [1]. Le prince des Ouzbegs, Esseïd Mohammed Behadir-Khan, envoya Koutschouk Alibeg [1], en qualité d'ambassadeur [2], pour féliciter le Sultan sur son avènement; un autre ambassadeur arriva de la part d'Ayouka, khan des Kalmouks, qui informa la Porte de son refus d'admettre en sa présence l'ambassadeur des Tscherkesses de la Kabarta, révoltés contre le khan des Tatares. La Porte informa le chef des Kümüks, le schemkhal du Daghistan, du changement de souverain, ainsi que cela avait eu lieu déjà lors de l'avènement de Moustafa II. D'autres lettres, annonçant celui d'Ahmed III, furent expédiées au schah de Perse, au souverain de Fez et de Maroc, Moulaï Schérif Ismaïl, et au dominateur de l'Inde [3]; quant aux deys de Tunis, de Tripoli et d'Alger, et au schérif de la Mecque, ils en furent informés, suivant l'usage, par des lettres circulaires. Les ministres résidens de France, d'Angleterre et de Pologne, répondirent à la lettre de notification de la Porte par des lettres de félicitation de leurs cours respectives.

felice Porta ddo. Constantinopoli 1 *chaaban* 1815, *metà de dec.* 1703, *tradotto da G. P. Navon. — Actes venit.*

[1] Dans la lettre de recréance, l'ambassadeur s'appelle Signor Gengio pour *Cenci. Inscha* de Rami, n° 485.

[2] *Ibid* n° 111. Le n° 116 contient la lettre de recréance de l'ambassadeur Ouzbeg, qui eut son audience le 13 novembre 1703. Le n° 681 est une lettre du khan de Djagataï au grand-vizir; enfin une dernière adressée au kaïmakam est relative à la reception de l'ambassadeur ouzbeg.

[3] Les lettres de faire part envoyées à tous les souverains et princes se

Nous avons vu que, déjà sous le grand-vizirat d'Ahmed-Pascha, le Sultan s'était débarrassé des principaux rebelles de l'armée; Damad Hasan-Pascha entreprit d'en purger également le corps des oulémas. Le moufti, dont l'esprit turbulent était connu du Sultan, dut le premier expier sa participation à la dernière révolte.

Un samedi que la cour s'assemblait au seraï pour assister à la lecture des exégèses du koran ou de la tradition, et que, quelques jours après avoir présidé publiquement un concours pour les places vacantes de mouderris, auquel il n'avait admis que les fils d'une foule d'épiciers et de marchands de riz, au préjudice de candidats d'un mérite reconnu, restés sans emplois depuis huit ou dix ans[1], le moufti attendait qu'on l'appelât en présence du Sultan, le silihdar vint lui remettre l'ordre de se rendre en exil à Brousa (26 janvier 1704 — 19 ramazan 1115). On ne lui permit pas même de rentrer chez lui pour faire les préparatifs de son voyage; en sortant du seraï, il fut conduit dans la galère qui l'attendait au pied de la digue du palais. Ahmed-Efendi, qui *trônait sur le coussin, insigne de la dignité de juge de Constantinople*[2], et le sacristain Emini, qui, depuis la rébellion, s'était arrogé le titre et les fonctions de chef des émirs, furent arrêtés en même temps et embarqués pour Famagosta. La place de moufti fut conférée à Paschmakdjizadé Ali, et la

trouvent dans l'*Inscha* de Rami, nos 473, 479, 119, 120, 140, 113 et 117.

[1] Raschid était de ce nombre.

[2] *Istanbol kazasi mesnedine siklet weren.* Raschid, II, f. 30.

même galère qui avait conduit son prédécesseur à Brousa ramena à Constantinople le digne juge d'armée Yahya-Efendi, que le moufti Mohammed y avait exilé. Hasan le Fugitif, après avoir occupé, pendant quelques semaines, le poste de premier defterdar, fut promu à la dignité de beglerbeg de Roumilie, et Hadji Mohammed, l'historien, rentra pour la troisième fois dans l'exercice de fonctions qu'il avait dû céder momentanément. Houseïn le Fugitif fut nommé gouverneur de Damas et Gourd Beïram-Pascha de Rakka, emiroul-hadj de la caravane des pélerins de la Mecque. Mais comme on avait appris que les Arabes voulaient piller la caravane, la Porte ordonna au sandjakbeg de Tripoli de l'accompagner avec sept cents hommes jusqu'à Bir Ghanem dans le désert. Un ordre analogue enjoignait aux sandjakbegs de Saïda et de Beïrout de le rejoindre avec un corps de cinq cents hommes, et ceux d'Adjeloun et de Jérusalem furent invités à l'escorter avec toutes les troupes de leur maison [1]. Le schérif de la Mecque [2], Saïd et le gouverneur de Djidda, comme scheïkh du sanctuaire, devaient faire, de leur côté, tout ce qu'ils pourraient pour protéger

[1] L'ordre envoyé à cet effet au sandjak d'Adjeloun, daté du 26 silkidé 1115, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 619. Le n° 622 contient une lettre au sandjak d'Égypte relative au compte des sommes employées pour protéger la caravane (Irsaliyé).

[2] Rami donne sous les n°s 576 et 581-582 deux lettres au schérif Saïd concernant l'envoi de la Sourre; deux autres datées du mois de schewwal 1115 et adressées l'une à Saïd, l'autre à son père Saad, sont relatives à l'abandon fait au gouverneur de Djidda des taxes appelées *saleï*, *yemaniyé* et *missriyé*.

la caravane. Ismaïl, kiaya du pascha de Djidda, Baltadji Mohammed, vint, vers cette époque, à Constantinople, et comme il jouissait depuis long-temps de la faveur particulière du grand-vizir, il obtint pour son maître, moyennant de fortes sommes d'argent, le diplôme de gouverneur d'Égypte et pour lui-même celui de gouverneur de Djidda (23 juin 1704 — 19 safer 1116). Enfin, le schérif de la Mecque, Saïd, fut confirmé en cette qualité [1].

Une innovation remarquable eut lieu vers ce temps en Moldavie. Les boyards, qui, même avant la rébellion des troupes dans la capitale, s'étaient plaints à la Porte des oppressions de leur prince Duka, furent autorisés à choisir pour hospodar un d'entre eux. Toutes les voix s'étant réunies en faveur de Michel Rakoviza, gendre de Constantin Cantemir; il reçut l'investiture non dans le diwan, mais dans le kœschk du rivage et avant d'être admis à l'audience du Sultan (3 octobre 1703 — 22 djemazioul-ewwel 1115).

Cette dérogation aux usages établis était une suite de la confusion qui depuis la dernière révolte régnait encore dans le conseil. Le grand-vizir se souciait peu que ce fut un prince électif ou nommé par la Porte qui opprimât les sujets de Moldavie; mais ce qui lui importait, c'était d'éloigner du Sultan tous ceux qui, en captivant sa confiance, pouvaient devenir des ennemis dangereux à son pouvoir. Aussi, n'eut-il pas de

[1] Le nº 432 de l'*Inscha* de Rami contient une lettre du grand-vizir au khan de Crimée, dans laquelle il lui annonce la retraite du schérif Saad en faveur de son fils Saïd.

repos qu'il n'eût fait révoquer le silihdar Ibrahimbeg, homme simple et peu attentif aux conseils de ses amis (16 avril 1704 — 11 silhidjé 1115). Le poste vacant fut donné au tschokodar Abaza Souleïman [1]. Il ne lui fut pas aussi facile de donner la place de kizlar-aga au trésorier Mohammed; il craignait, non sans raison, que, si elle revenait à Souleïman, le premier eunuque de la Walidé, il ne pût se maintenir long-temps dans la dignité de grand-vizir. Il communiqua son projet au trésorier par l'entremise du nain Hamzaaga : mais Mohammedaga, moins ambitieux que pusillanime, en fit part à l'eunuque, celui-ci à la Walidé, et cette dernière au Sultan. Ce que Hasan-Pascha avait redouté, arriva : le Sultan éleva Souleïman a la dignité de kizlaraga. A peine ce dernier fut-il en possession de sa place, qu'il fit jouer tous les ressorts de son influence sur la Walidé pour hâter en secret la chute du grand-vizir. Par ses intrigues et celles de son confident, le kozbegdji (gardien du noyer), il fit secrètement rappeler de Candie Kalaïli Ahmed-Pascha, gouverneur de l'île et autrefois simple baltadji (porteur de bois) du seraï. Kalaïli Ahmed, aussitôt après avoir lu le khattischérif du Sultan, apporté par un simple bostandji, se mit en route pour Constantinople, où il arriva un jour de diwan (28 septembre — 28 djemazioul-ewwel); étant entré au seraï, il fut invité à attendre la fin du conseil dans la

[1] Le rikiabdar reçut la place du tschokodar, et le préparateur du café, le Franc Osman, celle du rikiabdar.

chambre du gardien du sofa. Dès que le grand-vizir se fut éloigné pour se rendre au palais de son épouse, la sultane Khadidjé, le grand-chambellan alla le chercher pour lui redemander le sceau de l'Empire. En attendant son retour, le Sultan se rendit au kœschk de Bagdad, où il voulut investir Kalaïli Ahmed du pouvoir suprême. Personne dans le seraï ni dans la ville ne soupçonnait le changement projeté. Lorsque le Sultan fut entré dans le kœschk et que l'on annonça l'approche du grand-vizir, tout le monde crut voir arriver Damad Hasan-Pascha, le gendre d'Ahmed, mais tous furent saisis d'étonnement, en voyant sortir de la chambre du kozbegdji et s'avancer vers le kœschk, Kalaïli Ahmed-Pascha.

Le grand-vizir, que sa parenté avec le Sultan n'avait pu maintenir à son poste, ni protéger contre l'influence d'un eunuque, fut relégué avec son épouse la sultane Khadidjé, à Nicomédie; toutefois, le Sultan lui laissa, outre les biens de la couronne que possédait sa femme, un revenu annuel de trente bourses.

L'administration de Hasan-Pascha, dont la durée avait été de onze mois, ne fut signalée que par ses mesures vigoureuses contre les rebelles de Géorgie et par quelques constructions d'utilité publique sur les frontières et dans la capitale. Sous son administration, les habitans de Mingrelie, du Gouriel et d'Imirette avaient refusé de payer l'impôt, et, se croyant à l'abri de toute punition dans leurs montagnes, ils avaient levé l'étendard de la révolte. Ils furent néanmoins soumis; et, pour les contenir dans l'obéissance,

Hasan-Pascha fit construire deux châteaux forts à Batoum et à Bagdadjik (17 avril 1704 — 12 silhidjé 1115). Dans le but de protéger les caravanes, il ordonna d'élever un château-fort sur la frontière de Syrie à l'entrée du défilé d'Amanus, et près de l'endroit mal famé de Koubeagadj. A Constantinople, on jeta par ses ordres les fondemens d'un nouveau kœschk, près de la mosquée de la Walidé, d'un grand magasin dans l'arsenal, et d'une caserne pour les matelots. Damad Hasan avait fait construire en outre, à ses frais, une mosquée, des fours et plusieurs boutiques. Pour les autres constructions, chacun des vizirs avait fourni trois bourses et chacun des gouverneurs provinciaux deux bourses. Désirant faire disparaître la différence qui existait entre la monnaie de Constantinople de bon aloi et les monnaies d'Egypte et de Roumilie de mauvais alliage, Hasan avait publié un édit par lequel il décidait qu'en Egypte dix drachmes et demie de mauvaise monnaie égyptienne équivaudraient à dix drachmes de bonne monnaie, et qu'en Roumilie cent dix drachmes, de cette première monnaie équivaudraient à cent drachmes de bonne monnaie [1]. L'attention de Hasan s'était fixée aussi sur les fêtes du grand et du petit bairam, ainsi que sur celle de la nativité du prophète, à laquelle il avait invité les oulémas par des billets particuliers [2]. Six jours avant sa destitution, il avait

[1] Raschid, II, f. 33. En Egypte le mauvais para fut frappé à 70 drachmes, et à Constantinople à 60.

[2] La forme de ces billets d'invitation se trouve dans le *Manuscrit de la Bibliothèque de Berlin.*

réglé la fête donnée en honneur de la naissance de Fatima, fille première née du Sultan (22 septembre 1704—22 djemazioul-ewwel 1116). Le grand nombre de sœurs que cette princesse eut dans les quinze années du règne de son père, permettent de croire qu'Ahmed, qui n'avait alors que trente ans, aurait eu dans les quinze années précédentes, un nombre non moins grand d'enfans, si les princes renfermés dans le seraï pour garantir la succession au trône pouvaient avoir d'autres femmes que des femmes stériles. Quoique les Ottomans prêtent rarement une grande attention à la naissance d'une princesse, celle de la fille première née, fut cependant célébrée avec un luxe inaccoutumé. Les corporations rivalisèrent de magnificence dans leur marche pompeuse; des feux d'artifices sur l'eau, représentant des châteaux et des forteresses de l'invention d'Ali-Pascha, vieux renégat français de Marseille, augmentèrent la joie publique [1]. Les ambassadeurs des puissances européennes témoignèrent leur satisfaction par des fêtes diverses.

Le nouveau grand-vizir Kalaïlikoz Ahmed-Pascha était loin d'imiter les nobles efforts de son prédécesseur, pour doter l'Empire d'institutions utiles et pour rendre au pouvoir le respect qu'il perdait de plus en plus. Il n'employa les ressources de son esprit qu'à inventer de nouvelles modes et à étaler une pompe

[1] La Motraye, I, p. 368, dit par erreur, vers le milieu de juillet: il commet une autre faute, lorsqu'en parlant de la destitution du grand-vizir Damad Hasan, il dit : au commencement de septembre au lieu de: à la fin de septembre.

inouïe dans ses vêtemens. Fils d'un potier d'étain [1] du village de Molo, près Kaïssariyé, il ne devait son élévation qu'à des intrigues du seraï, où il avait été introduit comme baltadji par son oncle, qui était lui-même un des baltadjis (porteurs de bois) du palais impérial. Protégé par Yousouf, le kizlaraga de Mohammed IV, il avait été nommé chef des cafetiers, puis chef des porteurs d'eau. Lorsque le kizlaraga fut exilé en Égypte, Kalaïli Ahmed l'y suivit, et obtint, par son crédit, le sandjak de Djidda et la place de Scheïkhol-Harem. Au bout de sept années, il passa d'Egypte dans le Kurdistan, où il prit possession du gouvernement de Wan; plus tard, il fut nommé kapitan-pascha et kaïmakam de la Porte. Exilé ensuite à Lemnos, il rentra de nouveau en fonctions et occupa successivement les places de gouverneur de Siwas, de Trabezoun, et de l'île de Chypre. Après avoir été nommé pour la seconde fois kaïmakam, il passa au gouvernement du Diarbekr, puis à ceux de Bagdad et d'Adana. Plus tard, il fut chargé du commandement d'Azof, mais il s'enfuit et se déroba pendant quelques temps aux poursuites dirigées contre lui, jusqu'au moment où, par l'intercession de la Walidé, il lui fut permis de séjourner à Brousa. Ce fut encore à la faveur de la sultane-mère, qu'il dut sa nomination au gouvernement de Candie. Rappelé à Constantinople à l'instigation du kozbegdji et élevé à la dignité de grand-vizir, il fut surnommé Kalaïlikoz, c'est-à-dire *noix de l'étameur* [2]. Sa ridicule vanité

[1] C'est à cette circonstance qu'il doit son nom de kalïli (l'étameur).

[2] Paul Lucas, second Voyage, Rouen, 1719; transforme ce nom en

contribua à le faire connaître sous ce sobriquet. Tantôt, il se présentait au diwan avec un turban orné de quatre bandes d'or au lieu d'une seule, qui distingue le turban kallawi des vizirs; tantôt, il se montrait avec un turban orné de bandes d'argent; souvent, il se couvrait d'un vêtement de dessous en drap d'or, et attachait à son turban un panache de héron couvert de pierreries. Les mesures administratives qu'il prit se bornèrent à la défense de ne faire cuire le pain de première qualité que dans douze fours de la ville, à interdire la vente de plusieurs sortes de gâteaux, à fixer le prix des pantoufles, des socques, des turbans et à régler le tarif des petites embarcations. Il se mettait peu en peine d'exécuter les rescrits impériaux, lors-qu'ils n'étaient pas conformes à ses idées. Sa prodigalité lui fit contracter des dettes énormes [1]. Une semblable administration ne pouvait durer long-temps, et il était facile d'en prévoir le terme. Trois mois après son avènement, Kalaïlikoz Ahmed expia son incurie par une destitution justement méritée.

Pendant les quelques semaines de son administration, aucun évènement d'une haute importance ne signala le règne d'Ahmed III, et les annales ottomanes n'enregistrent que des faits d'un intérêt secondaire,

Calaïllers; il fait encore de *Baltadji*, Abastagi, de *Khadidjé*, Quadige, etc.

[1] L'auteur du *Manuscrit de Berlin* raconte que Damad Hasan, avant son élévation au grand-vizirat, avait reproché au grand-vizir Ahmed Kowanos son système d'extorquer des présens de ses subordonnés, mais qu'ensuite il avait lui-même suivi ce système. L'historien calcule la dépense des présens faits par Kalaïlikoz Ahmed à 300 bourses au moins.

faits que d'ailleurs on voit se répéter à l'avènement de chaque grand-vizir. Ismaïlaga, kiaya du précédent grand-vizir Damad Hasan-Pascha, et le baschbakikouli (premier agent fiscal), furent condamnés à payer au trésor, le premier, trois cents bourses, et le second cent. Toutefois, l'un ne versa que cent vingt bourses et l'autre quatre-vingts. Le chef des bouchers, qui, déjà une fois avait été obligé d'acheter son repos par une somme de trois cents bourses, fut condamné à verser dans les caisses du seraï quatorze cents bourses, reliquat d'anciens comptes qu'on prétendait n'avoir jamais été réglés. Deux confidens du sultan Moustafa eurent la tête tranchée pour s'être permis quelques propos inconsidérés. Le khasseki, ou chef des bostandjis exempts, fut promu au rang de bostandji-baschi, le kozbegdji devint khasseki, le précédent aga et l'oda-baschi furent admis à la retraite, le premier avec une pension quotidienne de deux cents, et le second de soixante aspres. Le silihdar Ibrahim, que Damad Hasan avait éloigné du seraï, rentra en faveur; le gouverneur de Schehrzor, le silihdar Ali-Pascha de Tschorli reprit ses fonctions de gouverneur de Tripolis en Syrie. Ismaïlaga, kiaya de Damad Hasan, passa comme gouverneur en Chypre, et son prédécesseur Rami Mohammed-Pascha, dernier grand-vizir de Moustafa II, prit possession, en cette même qualité, du gouvernement plus lucratif d'Égypte: car les habitans avaient refusé obstinément de reconnaître Souleïman-Pascha, sandjak de Djidda, que la Porte avait voulu leur imposer (8 octobre 1704 — 8 dje-

mazioul-akhir 1116). Rami reçut ordre de seconder dans sa mission Aouzbeg, envoyé à la Mecque avec un corps de mille hommes pour y rétablir la tranquillité, fortement compromise par les menées des adversaires du scherif Saïd. Sur les plaintes de ce dernier, le moufti avait rendu un fetwa où il déclarait légitime la réduction, par la force des armes, des adversaires du chef de la maison sainte, dans le cas où celui-ci ne pourrait s'entendre avec eux à l'amiable, bien que, depuis Mohammed, le sanctuaire de la Mecque fût considéré comme ne devant jamais être troublé par le bruit des armes.

Le nouveau grand-vizir expédia à tous les gouverneurs de l'Empire des *ordres dits de justice* (ewamiri adalet) qui leur enjoignaient de ménager et de protéger les sujets du Sultan. Un khattischérif d'Ahmed III défendit l'usage des vêtemens d'étoffe d'or et des brides en or tressé, qu'il permit seulement aux premiers dignitaires.

Quelques désastres maritimes occupaient à cette époque l'attention publique [1]. Ce fut d'abord l'incendie d'un bâtiment français qui périt, corps et biens, dans le port de Constantinople. L'achèvement d'un vaisseau de haut bord, lancé peu de jours après, avait fait oublier cet accident, lorsque survint une autre catastrophe. La flotte ottomane, après avoir protégé la construction du château-fort que la Porte avait fait

[1] *L'Inscha* de Rami contient une lettre du grand-vizir au schérif Saïd sur le pillage, dans le golfe d'Arabie, d'un bâtiment anglais commandé par le capitaine Colcroft, n° 602.

élever à l'entrée du détroit de Taman, dans la mer d'Azof, était en route pour Constantinople, lorsqu'elle fut assaillie par une affreuse tempête à la hauteur du port de Koken. Neuf galères seulement et le vaisseau amiral rentrèrent sains et saufs dans le port de la capitale : tous les autres avaient été détruits par l'ouragan dit du solstice d'hiver, que les Turcs appellent le *fléau de la saison des châtaignes* [1], parce que son retour coïncide avec l'époque où mûrissent ces fruits.

A quelque temps de là, il n'était question dans la capitale que d'un esturgeon (murina) du poids de trois cents livres, que la mer avait jeté sur les côtes du Pont-Euxin. Le grand-vizir s'était rendu au kœschk du rivage, le jour où le Sultan fit peser cet énorme lacipensère. Il se trouvait dans la salle des étrangers (mousafirodasi), où il avait coutume de raconter indiscrètement aux assistans ses plus intimes conversations avec le souverain. Lorsqu'on vint à parler du poisson, le grand-vizir, qui aimait à faire des contes, dit: « Du temps que j'étais kapitan-pascha, » on prit un poisson long comme d'ici à Eyoub (un » mille). » Personne n'ayant osé exprimer un doute à ce sujet, il continua: « Le Padischah, dit-il, ne put re- » venir de son étonnement en voyant le grand nombre » de mes gens » (c'était le jour où les galères entrèrent dans le port avec ses bagages et sa suite, arrivés de Candie). « Ce n'est rien! lui répondis-je; il y avait un » temps où j'avais, auprès de ma personne, un monde

[1] *Kestané karasi taabir olounan fortouma.* Raschid, II, f. 36.

» entier de serviteurs; » tous gardèrent un silence respectueux. Enfin, pour prouver ce qu'il avançait, il finit par dire qu'il avait dans sa patrie des cousins dont l'un était si riche, qu'il distribuait annuellement aux pauvres la somme de mille bourses d'argent. Le silihdar Souleïmanaga, qui était présent, fit observer malicieusement qu'en prenant pour base la règle qui ordonne de dépenser en aumônes la quarantième partie de sa fortune, ses cousins devaient être riches d'une somme de quarante mille bourses. Souleïmanaga avait été l'ami de Kalaïlikoz-Ahmed; mais, trompé par le faux bruit qu'avait répandu l'intrigant Baltadji Mohammed, l'un des confidens intimes du grand-vizir, sur l'intention qu'avait ce dernier de rappeler d'Égypte le précédent kizlaraga Yousouf, il était devenu son ennemi secret. Mohammed, le kapitan-pascha, avait été le camarade de Kalaïlikoz, dans le temps où ils habitaient ensemble le seraï en qualité de baltadjis; rusé et intrigant, il avait exercé dès cette époque une grande influence sur l'esprit simple et lourd de son ami. Devenu grand-écuyer, le précédent grand-vizir, Damad Hasan-Pascha, gendre du Sultan, avait déjà essayé de l'éloigner de la cour, mais ce projet lui avait valu une destitution. Élevé par le nouveau grand-vizir à la dignité de kapitan-pascha, Mohammed paya son protecteur de la plus noire ingratitude, et prépara sous main sa chute. Pour y parvenir, il se lia avec Osmanaga, qui, employé d'abord comme kiaya du grand-vizir, avait ensuite été éloigné avec le titre de grand-écuyer, et qui depuis brûlait de venger cette

injure. Baltadji Mohammed, en récompense de son zèle, lui promit le ministère de l'intérieur. Aussitôt qu'il fut certain de l'inimitié du kizlaraga contre le grand-vizir, il s'attacha à diviser les cliens du moufti et ceux de Kalaïlikoz Ahmed; loin de se douter du piége qui lui était tendu, le grand-vizir s'acharna contre le moufti qu'il dénonça au Sultan comme fauteur de troubles. Ahmed III l'ayant invité à prouver ce qu'il avançait, Kalaïlikoz répondit que la voix publique accusait hautement le moufti. Une pareille réponse dut être d'autant plus désagréable au Sultan que le grand-vizir avait commis l'imprudence de faire valoir sa participation à la dernière rébellion, et de se faire un mérite d'avoir ainsi contribué à son avènement. Ahmed ayant demandé au kizlaraga ce qu'il pensait de ce bruit, ce dernier saisit cette occasion pour se venger, et assura au Sultan que tout cela était une calomnie du grand-vizir; en même temps, il informa le moufti de l'accusation portée contre lui. Baltadji Mohammed, pour mieux assurer la perte de son ancien camarade, lui conseilla de répondre au Sultan, dans le cas où il renouvellerait sa première question, qu'il tenait ses renseignemens de l'état-major des janissaires. Malheureusement, le grand-vizir suivit de point en point ce conseil perfide. Le Sultan s'adressa dès-lors au kapitan-pascha, qu'il savait avoir de nombreuses relations avec les janissaires; Mohammed-Pascha demanda un jour de délai, afin de pouvoir répondre avec pleine connaissance de cause. Il se rendit chez le premier lieutenant-général Tortoumli,

lui découvrit, sous le sceau du secret, que le grand-vizir avait calomnié les janissaires auprès du Sultan, qu'Ahmed lui avait destiné la place de Kalaïlikoz, et qu'il lui promettait de l'élever à la dignité d'aga de cette milice, si, questionné par le Sultan, il affirmait que le grand-vizir avait excité l'état-major à se soulever et qu'il les avait tous gagnés à l'exception de lui seul. Tortoumli accepta, et, le lendemain, le kapitan-pascha manda au Sultan qu'il était sur les traces de menées secrètes, mais que le lieutenant-général des janissaires Tortoumli s'était borné à lui donner quelques renseignements sans vouloir lui confesser le tout; ce qu'il avait déclaré ne vouloir faire, que s'il en était requis par le Padischah lui-même. Lorsque Tortoumli comparut devant le Sultan, il débita hardiment le mensonge que lui avait soufflé le kapitan-pascha. A la suite de cette entrevue, Ahmed III fit redemander le sceau à Kalaïlikoz Ahmed-Pascha pour le remettre au rusé Mohammed (25 décembre 1704. — 27 schâban 1116)[1].

Mohammed, plus particulièrement connu sous le nom de Baltadji (le fendeur de bois), bien que son prédécesseur eût été employé, comme lui, en cette qualité dans le seraï, fut l'intrigant le plus adroit et le plus dangereux entre tous les grands-vizirs dont il soit fait mention dans les annales ottomanes. Circonspect et rusé, il chercha les principaux appuis de sa puissance, dans ceux-là même qui lu

[1] Raschid, II, f. 38-40, raconte cette intrigue dans les plus grands détails.

avaient servi d'instrument pour y parvenir. Le premier lieutenant-général des janissaires Tortoumli fut nommé aga de cette milice; le grand-écuyer Osman, ministre de l'intérieur, comme on le lui avait promis; le silihdar Abaza Souleïmanaga sortit du seraï avec le grade de vizir à trois queues de cheval et le diplôme de gouverneur de Haleb; le renégat français, Jouvin de Mazarques, originaire de Marseille[1], depuis Abdourrahman, fut promu au grade de kapitan-pascha; le premier valet de chambre Ali, plus tard grand-vizir[2], prit la place d'Abaza Souleïman en qualité de silihdar, et Ali de Tschorli, qui parvint par la suite, comme le précédent, au premier poste de l'Empire, fut rappelé de Tripoli en Syrie pour siéger parmi les vizirs de la coupole. Le tschaousch-baschi, Türk Ahmed, fut destitué pour n'avoir pas su vivre en bonne intelligence avec le kiayabeg Osman, et pour avoir, non-seulement proféré, en plein diwan, des injures contre son adversaire, mais même provoqué une lutte à coups de poings et tiré le sabre du fourreau. Ce fut pareillement une querelle avec le kiayabeg Osman qui fit éloigner des affaires le defterdar Hadji Mohammed-Efendi, l'historien. Cependant, un mois après, il y rentra pour la quatrième fois, avec le titre de ministre des finances.

Sélim-Ghiraï, après avoir été investi à quatre re-

[1] *Rapport* de Talman et La Motraye, I, p. 373. Ce dernier le dit fils d'une bouchère de Marseille.

[2] Il resta sur le champ de bataille de Peterwardein; c'était le protecteu de Raschid l'historien.

prises différentes [1] du pouvoir suprême en Crimée et avoir régné dans ce pays pendant vingt-quatre ans, était mort le 22 décembre 1704 (24 schâban 1116). Il avait laissé dix filles et dix fils [2], dont l'un, Ghazi-Ghiraï, lui succéda dans la dignité de khan ; Kaplan-Ghiraï, son frère, fut nommé kalgha. La Porte choisit, pour remettre au premier les insignes de sa nouvelle dignité et l'installer sur le siége ducal que son père avait occupé non sans gloire, le grand-chambellan, qui fut à cette occasion nommé beglerbeg de Roumilie. Le nom de Ghazi-Ghiraï est célèbre dans l'histoire ottomane par la brillante valeur qu'il déploya le jour de la bataille de Kossovo, et par les poésies qui ont fait admettre sa biographie parmi celles des poètes de l'Empire [3].

La mort de Sélim-Ghiraï précéda de peu celle de deux autres hommes non moins importans. Le premier, Ahmed-Pascha le Russe, surnommé Kowanos (*la ruche aux abeilles*), que les rebelles avaient placé à la tête des affaires, mourut âgé de cinquante ans dans son gouvernement de Lepanto, où, depuis son renvoi de Khios, il avait été relégué [4]. Le second,

[1] La première fois dix-sept ans, la seconde fois six ans onze mois, la troisième fois six ans 8 mois et la quatrième fois deux ans onze mois, *Sebesseyar*, f. 203.

[2] Dewlet-Ghiraï, Seadet-Ghiraï, Schehbaz-Ghiraï, Ghazi-Ghiraï, Kaplan-Ghiraï, Menghli-Ghiraï, Makssoud-Ghiraï, Safa-Ghiraï, Sahib-Ghiraï, Aadil-Ghiraï. *Sebesseyar*, f. 203.

[3] Ghazi, *Biographies de Safayi*, no 101.

[4] Biographies des grands-vizirs, par Dilaweragazadé Omer. Raschid, II, f. 43.

Yahya-Efendi, juge d'armée de Roumilie et reïs des oulémas, après avoir occupé, comme son père Salih, la place de premier médecin du Sultan, et, avoir été investi trois fois de la dignité de juge de Roumilie, mourut le 2 mai 1705 (8 moharrem 1117). Homme d'un esprit droit et peu façonné aux manières de la cour, Yahya-Efendi ne put jamais se résoudre à feindre en matière politique [1]; déjà, sous le régne de Souleïman II, il avait déjoué par sa franchise les intrigues du kizlaraga qui, après la conquête de Belgrade, avait projeté la chute du grand-vizir Moustafa Kœprülü. Yahya s'était rendu alors, à la tête des oulémas, au seraï, où, sans vouloir écouter les remontrances du kizlaraga, il était allé jusque dans l'appartement du Sultan lui demander une sentence de mort contre l'intrigant kizlaraga; celui-ci, dans cette circonstance, n'avait eu que la ressource de se jeter aux pieds de Souleïman, qui s'était contenté de l'éloigner de sa personne.

Le khan Ghazi-Ghiraï était à peine installé en Crimée, que la Porte lui envoya l'ordre de réunir à Bender ses troupes à celles du gouverneur d'Oczakow, et d'agir de concert avec lui dans le cas où l'avis parvenu à Constantinople du projet conçu par les Russes de prendre Camieniec, viendrait à se con-

[1] *Nefsoul-emr ne isé ondan kharidj kelam tefewwouh we sewmedigi adamé beraï masslah at izhari housni tewwedjouh etmezedi;* c'est-à-dire, aucune parole ne sortit de sa bouche sans avoir un but, et ses manières envers ceux qu'il détestait pour leur négligence dans les affaires, n'étaient pas bienveillantes.

firmer. En attendant, Baltadji Mohammed ordonna au kapitan-pascha de prendre la mer avec neuf galères et dix galions, afin de hâter par sa présence l'achèvement des fortifications du nouveau château que l'on construisait à l'entrée du détroit de Taman dans la mer d'Azof.

Peu de temps après (23 juillet 1705 — 1er rebioul-akhir 1117), on reçut de Syrie une autre nouvelle fâcheuse. Le gouverneur de Damas, Houseïn-Pascha Firari (*le fuyard*), avait marché contre le scheïkh de la tribu Koleïb, qu'il poursuivait de sa haine depuis l'époque où il avait pris possession du gouvernement de Tripoli; sur le refus fait par l'emiroul-hadj de se joindre à lui, Houseïn avait attaqué seul les Arabes supérieurs en nombre et avait péri dans sa fuite, justifiant ainsi, jusqu'au dernier moment de sa vie, son surnom de fuyard [1]. Au reste, il était rare qu'il n'y eût pas habituellement quelques hauts fonctionnaires méritant le surnom de *firari* ou fuyards. Un an après la mort de Houseïn-Pascha, l'emiroul-hadj lui-même, Mohammed fils de Gourd Beïram, s'enfuit de Syrie en Crimée; Maabé Mahmoud-Efendi, l'un des signataires d'une plainte qui fut adressée au Sultan contre le grand-vizir Baltadji, sut se soustraire à la surveillance du tschaousch chargé de le conduire en exil à Sinope; le percepteur de la capitation de Selanik s'échappa également à Constantinople de la maison du

[1] Raschid, II, f. 43. Les Beni Koleïb fournissaient, à la caravane des pèlerins, les chameaux nécessaires pour le transport des marchandises et qui portent en langue turque le nom de *Salma* et en arabe celui de *Saïma*.

tschaousch qui devait le livrer aux mains de la justice. Deux années plus tard, le plus renommé entre tous ces fuyards, le vizir Hasan-Pascha, un des principaux chefs de la dernière rébellion, fut frappé à son tour. Sur son refus d'accepter le gouvernement d'Égypte, il expia son ambition immodérée, car il ne visait à rien moins qu'à remplacer le grand-vizir ; sa tête fut livrée au bourreau.

Baltadji Mohammed, qui n'avait dû qu'à ses intrigues son élévation au grand-vizirat, devait bientôt quitter le pouvoir comme il y était arrivé. Il était doué d'un esprit fin et subtil, qualité nécessaire pour saisir et conduire le fil d'une intrigue, sans que ses talens administratifs dépassassent les bornes de la médiocrité. Mais, outre qu'il était incapable de conduire les affaires d'une haute importance, il négligeait sciemment les affaires courantes, afin d'en rejeter la faute sur les intimes du Sultan, le silihdar Ali et le secrétaire du cabinet, Ibrahim, qu'il avait le plus grand intérêt à éloigner du seraï. Ahmed III, déjà mal disposé en sa faveur, car il savait quelle intrigue avait déterminé la destitution de l'aga des janissaires Tortoumli, voulut l'éprouver et lui demanda d'où provenait le désordre qui régnait dans l'administration : « Il est impossible de bien gouverner, dit Baltadji, » quand on n'est point secondé ; pour bien labourer, » il faut une bonne paire de bœufs ; » il désignait ainsi le silihdar et le secrétaire. Mais ceux-ci s'étaient fait des partisans du moufti et du kizlaraga qui, ne pouvant plus douter de l'incapacité administrative du

grand-vizir, saisirent l'occasion d'en instruire le Sultan. Baltadji, qui n'ignorait pas le danger dont il était menacé, crut pouvoir le conjurer par de nouvelles intrigues, mais cette fois il se prit dans son propre piége. Un de ses agens, habile imposteur, Amber Mahmoud, adressa une supplique anonyme au Sultan; dans cet écrit, l'auteur, après s'être plaint du secrétaire du cabinet, terminait en disant que s'il fallait en croire les calculs cabalistiques, la tranquillité serait impossible, aussi longtemps que ce dernier resterait en place. Gagné par l'appât d'une récompense de dix bourses d'argent, le muet Mohammed, un des confidens du Sultan, lui remit cette supplique qu'il dit avoir été jetée dans son appartement, et proposa de nommer un baltadji à la place du prétendu coupable. Mais Ahmed III, qui avait surpris le secret de cette intrigue, chassa le muet du seraï, força le baltadji à confesser la part qu'il avait prise à cette machination, et destitua le grand-vizir. Il le fit appeler dans le kœschk du jardin central, où le kizlaraga lui demanda le sceau impérial qui fut aussitôt remis au silihdaraga, Ali de Tschorli (3 mai 1706 — 19 moharrem 1118). Le bannissement de Baltadji Mohammed dans l'île de Khios fut commué, sur l'intercession du secrétaire Ibrahim, celui-là même dont il avait juré la perte : il fut envoyé à Erzeroum avec le titre de gouverneur.

Le nouveau grand-vizir, fils d'un laboureur ou d'un barbier de Tschorli [1], qui, du rang de page s'é-

[1] Fils d'un laboureur de Chourlou. « Paul Lucas, *second voyage*, I, p. 116;

tait élevé à celui de tschokodar, de silihdar, puis de vizir et de kaïmakam, avait passé de ce dernier emploi à celui de gouverneur de Tripoli. A son retour de Syrie, il avait repris, pour la seconde fois, les fonctions de silihdar; il fut revêtu, avec le cérémonial usité, de la kapanidja ou pelisse de zibeline noire à large collet, ornée d'aiguillettes en or. La première dépêche de quelque importance que reçut, à son entrée en fonctions, Ali-Pascha de Tschorli, lui annonça le soulèvement des tribus arabes voisines de Bassra, qui de nouveau venaient de refuser obéissance aux paschas-gouverneurs des provinces situées sur les bords de l'Euphrate. Les révoltés étaient les Arabes du désert de la grande tribu des Montefik, qui, même avant la conquête de Bassra par les Ottomans, y possédait quatre villages. Souleïman le Législateur, en les confirmant dans leurs anciennes possessions, avait institué un corps de quatre cents cavaliers pris dans leur tribu, et qu'il avait chargés de la garde des champs et des villages d'alentour; depuis cette époque, les habitans de ces villages payaient au trésor un impôt de deux abasis (l'abasi compté à quarante aspres) par cent palmiers, et d'un abasi par arpent de terre. Cet impôt, qui produisait annuellement au trésor du pascha une somme de soixante-dix-huit ou quatre-vingts bourses, était perçu par les gouverneurs, qui remettaient, tous les ans, avec des vêtemens d'honneur, cinq

Cantemir Ahmed III, n. f. dit qu'il était fils d'un barbier de Chiourlou. La Motraye, I, p, 375.

cents tomans (le toman à raison de seize piastres) aux cavaliers arabes des Montefiks, chargés de protéger les habitans de cette contrée et de veiller sur leurs récoltes. Outre cet impôt, les Montefiks payaient encore, à titre de fermage, une somme annuelle de trois ou quatre cents bourses pour avoir le droit de cultiver les îles de l'Euphrate. Mais, pendant la dernière guerre (1690 — 1102), le gouverneur de Bassra, Ahmed-Pascha, s'était approprié ces îles, et avait tellement opprimé les sujets ottomans, que, s'étant levés en masse, ils l'avaient massacré lui et ses troupes [1]. Ses successeurs, Begzadé Ali-Pascha et Aschdji Mohammed-Pascha, ne purent rétablir la perception de ce fermage; et, lorsque le moutezelim (administrateur provisoire) du nouveau gouverneur, Khalil-Pascha, refusa de payer la solde des cavaliers gardiens du territoire avant l'arrivée du pascha, la lutte recommença avec plus d'acharnement. Vaincus quatre fois par le kiaya de Khalil-Pascha, le chef des Montefiks, le scheïkh Maghanis, se vit obligé d'implorer le pardon du vainqueur. Celui-ci, après s'être consulté avec les scheïkhs des tribus Idris et Raschid, désigna dans cette dernière le scheïkh Nassir pour commander aux Arabes montefiks; mais la tribu, [1] à l'instigation du scheïkh Moghanis, ayant refusé d'accueillir ce Nassir, le kiaya du gouverneur entra pour la cinquième fois en campagne contre les Arabes du désert et les défit dans deux rencontres. Comme on com-

[1] *Kourban oldi.* Raschid, II, f. 47.

mençait à manquer de vivres, une partie de l'armée ottomane se dispersa ; les lewends à cheval retournèrent presque tous à Bagdad, et il ne resta plus au kiaya que quelques milliers d'hommes. Enorgueilli par ses succès précédens, il marcha néamoins avec ce faible corps contre l'ennemi qui lui était de beaucoup supérieur en nombre ; mais il expia sa témérité par une défaite signalée. Dès-lors, les vainqueurs se jetèrent, comme une nuée de sauterelles, sur Bassra et ses environs, et ravagèrent toute la contrée. Aussitôt qu'on eut connaissance de ces événemens à Constantinople, le nouveau grand-vizir nomma le gouverneur de Bagdad serasker de l'armée destinée à réduire les tribus rebelles.

L'arrivée au pouvoir d'Ali-Pascha de Tschorli fut marquée, comme celle de tous les grand-vizirs ses prédécesseurs, par de nombreuses mutations, surtout parmi les vizirs. Ce fut ainsi qu'Ibrahim-Pascha, naguère internonce de la Porte à Vienne, passa au gouvernement de Négrepont, et Kœprülüzadé Nououman, plus tard grand-vizir, à celui de Candie.

L'impression produite sur l'esprit du Sultan par les événemens qui compromettaient depuis deux ans la tranquillité des frontières au nord et au sud de l'Empire, fut en quelque sorte effacée par le sentiment du bonheur qu'il éprouvait comme père. Il avait eu, dans les trois premières années de son règne, six enfans [1], dont trois filles et trois fils. Ses trois fils, Mohammed, Isa et Ali, étaient morts, lorsque la

[1] Fatima, Mohammed, Isa, Khadidjé, Rakiyé et Sélim.

naissance du prince Sélim, issu d'une esclave russe, donna lieu à de nouvelles réjouissances qui reçurent un éclat particulier de l'arrivée d'ambassadeurs des puissances étrangères, chargés soit de féliciter le Sultan au sujet de son avènement, soit de notifier à la Porte celui des princes, leurs maîtres. A cette époque de sa vie, Ahmed III changeait de palais suivant les saisons; tantôt il habitait le palais de l'arsenal, tantôt celui de Karagadj, situé l'un au centre, l'autre à l'extrémité du port de Constantinople. Quelquefois, il allait visiter la collection des harnais impériaux qui est fermée avec son sceau. Dans ces circonstances, il marchait accompagné seulement de trois de ses confidens, les porteurs du sabre, du manteau et de l'étrier, de trois grands officiers de la cour et de l'État, savoir: le grand-écuyer, le grand-vizir et le defterdar, et de quatre autres personnes. Souvent aussi, il se rendait au bassin de l'aqueduc de Constantinople pour y passer quelques jours dans la société des femmes du harem et de la Walidé. Pendant que le kiaya du grand-vizir l'y traitait avec magnificence dans le kœschk de la sultane-mère, et qu'il s'y abandonnait au plaisir que procure une nature florissante et majestueuse, une nouvelle rébellion menaçait d'éclater à Constantinople (2 juillet 1705 — 10 rebioul-ewwel 1117). Les janissaires et les sipahis, irrités de la disparition d'un grand nombre de leurs camarades accusés d'avoir pris une part active à la dernière révolte, s'étaient rassemblés dans la mosquée du sultan Bayezid, et, prenant pour point de départ le marché aux Viandes, parlaient d'aller

s'établir dans la mosquée centrale. Pour conjurer l'orage, le grand-vizir rappela en toute hâte le Sultan et le kiaya dans la capitale, que vingt mille janissaires, restés fidèles, avaient promis de défendre contre les rebelles; d'un autre côté, les bostandjis se montraient également disposés à préserver le seraï contre leurs agressions. En effet, conduits par le kiaya et l'aga, les janissaires parvinrent à disperser les rebelles; un petit nombre [1] d'entre eux, saisis les armes à la main, furent immédiatement exécutés, et deux vizirs de la coupole, le nischandji Houseïn-Pascha et le précédent grand-vizir, gendre de Hasan-Pascha, tous deux soupçonnés d'intelligence avec les rebelles, furent envoyés en exil, le premier à Kos, le second à Lemnos.

Ainsi affermi sur son trône, le Sultan reçut avec la plus grande bienveillance l'ambassadeur persan Mourteza Koulikhan, gouverneur de Nakhdjiwan, chargé de le féliciter sur son avènement. La Porte lui assigna pour logement le palais de Schah-Khoban, d'où, au premier paiement de la solde des troupes, il fut conduit, avec le cérémonial usité, à l'audience du Sultan (15 janvier 1706 — 30 ramazan 1117). Avant son départ, le grand-vizir lui donna un festin près du château d'Asie du Bosphore, dans la maison de campagne d'Amoudjazadé Houseïn Kœprülü. Une musique bruyante et la beauté du site firent les principaux frais de cette fête : car Bostandji Moham-

1 La Motraye dit 50.

med-Pascha tenait à lui prouver que la beauté des rives du Bosphore surpassait celle des jardins si renommés de Tscharbagh et d'Isfahan, et que la musique turque était supérieure à celle des Persans. L'arrivée d'un ambassadeur du prince des Ouzbegs, et, un mois plus tard (5 juin — 22 safer), celle du nouveau baile vénitien Ruzzini, chargé de renouveler le traité de paix avec la Porte [1], préoccupèrent ensuite l'attention de la capitale. L'envoyé de Raguse qui, outre les félicitations du sénat, apportait le tribut arriéré des trois dernières années, s'élevant à douze mille ducats [2], fit son entrée à Constantinople, conjointement avec l'internonce autrichien et ambassadeur extraordinaire, M. Quarient de Rall (22 octobre — 4 redjeb). Le dernier avait pour mission spéciale de notifier à la Porte l'avènement de l'empereur Joseph Ier, et de l'assurer du désir qu'avait son maître de voir s'affermir de plus en plus la bonne harmonie qui régnait entre les deux nations. Quarient, à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, avait voulu faire son entrée dans Constantinople au son des trom-

[1] Raschid, II, f. 49. D'après le rapport de Quarient, l'ambassadeur vénitien eut son audience le 12 octobre, simultanément avec l'ambassadeur de Raguse; Raschid dit le 6 redjeb, ce qui fait une erreur de deux jours.

[2] Raschid, f. 50. Voyez aussi *relation von dem, den 17. May 1706 ausser Slangement beschehenen Empfang des Hrn. Hofgriegsraths und extraordineren Gesandtem, Edlen von Quarient v. Rall, auf der Münchner Bibliotheq : er hatte auch ein Credentiale für Maurocordato : Litteræ fiduciariæ Josephi I, ad Maurocordatum pro Internuntio extraordinario Quarient 25. Fevr. 1706. St. R. Das türcq. Credentiale im H. Aarch. und in dem grossen Inscha Rami's Nro. 476. Schreiben des Grosswesirs, ebenfalls im H. Arch.*

pettes, mais la Porte s'y était opposée, en prétextant le deuil où la cour venait d'être plongée par la mort des deux plus jeunes princes Jsa et Ali [1]. Pendant son séjour à Constantinople, l'internonce autrichien se concerta avec le grand-vizir, au sujet de l'institution d'une commission chargée de régler les différends qui s'étaient élevés entre l'Autriche et la Porte, par suite de la capture d'un navire dans le port de Durazzo, du pillage commis à Kecskemet au préjudice de quelques négocians turcs, et de la construction de plusieurs tschardaks sur la frontière; toutefois, ce fut trois ans plus tard seulement que ces difficultés furent aplanies dans une conférence entre le baron de Nehemb, commissaire autrichien, et le pascha de Belgrade, chargé par la Porte de suivre cette affaire [2].

L'activité du diplomate autrichien s'employa surtout à faire avorter les projets de l'ambassadeur français Ferriol, qui avait mis tout en œuvre pour bien disposer le diwan en faveur de Rakoczy et qui soutenait de tout son crédit les rebelles hongrois. Afin de gagner à sa cause les ministres de la Porte et le Sultan, Ferriol avait rédigé et fait traduire en langue turque trois mémoires qu'il envoya au Sultan par l'entremise du moufti et du kizlaraga. Dans un de ces mémoires, écrits en forme de dialogue, l'auteur, dans la bouche d'un Persan nommé Ali et d'un Ottoman nommé Mousa, blâmait en termes sévères, mais mesurés, la

[1] Isa, mort le 10 safer 1118 (24 mai 1706), et Ali, mort le 3 djemazioul akhir (12 septembre 1706).

[2] L'instrument porte la date du 13 moharrem 1121 (25 mars 1709).

politique indécise du grand-vizir [1] qui, disait-il, possédait tous les vices, n'avait aucune vertu, et se déchaînait contre la Hollande et l'Angleterre. Les espions que Quarient entretenait dans la maison de Ferriol et dans le harem même du ministre de l'intérieur de la Porte, étaient, d'une part un minorite et un jésuite, de l'autre une renégate allemande, du nom de Fatima [2]. L'ambassadeur français appuyait de tout son pouvoir les envoyés de Rakoczy, Papay et Horvath, qui, arrivés avec le missionnaire protestant Scolontai, quatre mois avant l'internonce d'Autriche, avaient été logés dans une maison appelée *Magyor-Seraï*, à Balata, faubourg de Constantinople, où l'on trouve à chaque pas des tavernes et où une populace ivre s'abandonne aux plus hideuses débauches; c'était là que logeaient autrefois les ambassadeurs transylvaniens. Avant de se rendre à l'audience du Sultan, où ils se montrèrent habillés en Turcs et non pas dans leur costume national [3], ils avaient remis au grand-vizir un présent composé de deux mille ducats et de deux gros lingots d'or fin, au kiaya trois mille ducats, et au kizlaraga de la Walidé quelques barres d'or

[1] *Rapport* de Quarient, du 24 octobre 1706. La traduction turque se trouve encore à Constantinople.

[2] *Die Erfahrniss zeuget, dass die türk, Ministri, wass sie gemeinigliah unter einander verborgen halten, oft in ihrem Harem oder Cynecaeis ihren Frauen erzahlten, also ist eine gewiese teutsche Türkhin, Fatma genant, welche bei denen Frauen des Grosswesirs, seines Chyaja, und verschiedenen anderen vornehmben Türkhen den Zutritt gefunden, welcher monatlich 25 Thaler gereicht werden.*

[3] La Motraye, I, p. 378, et le *Rapport* de Talman.

fin. A l'audience, ils présentèrent au Sultan un mémoire dirigé contre l'Empereur, le prince de Valachie et le Czar; ils accusèrent ce dernier de vouloir subjuguer la Suède et la Pologne (26 juillet 1706). Le reïs-efendi, le savant persan Eboubekr, qui avait assisté au dernier siége de Vienne et qui connaissait la turbulence ambitieuse des rebelles hongrois, se montra bien moins disposé en leur faveur que son successeur Abdoul Kerim-Efendi, homme d'un esprit inquiet. Celui-ci favorisa de tout son crédit la mission du renégat italien Ahmed (l'ingénieur Golappo de Modène), homme qui possédait parfaitement les langues allemande, hongroise et turque, et qui avait dirigé naguère les constructions du château de Yenikalaa, à l'entrée du détroit de Taman[1]. Il accorda la même protection à l'agent français Desalleurs, que la cour de France avait chargé de subsides pour Rakoczy, auprès duquel il avait été accrédité en qualité de commissaire, comme Ferriol l'avait été autrefois auprès de Tœkœli. L'année suivante, on vit arriver à Constantinople une nouvelle ambassade de Rakoczy chargée de lettres pour le Sultan et de présens pour le grand-vizir, son kiaya, le moufti et Maurocordato. Le présent destiné au premier consistait en quarante-cinq livres d'or, celui du kiaya en dix livres d'or; les deux autres reçurent dix mille ducats. Dans sa lettre, Rakoczy annonçait à la Porte que la diète de Hongrie, convoquée à Onod, avait déclaré l'empe-

[1] La Motraye, I, p. 383. *Rapport* de Talman.

reur Joseph Ier déchu de ses droits sur ce pays, et qu'en attendant la constitution de la Hongrie en monarchie ou en république, lui-même en avait été proclamé régent; enfin que la Transylvanie l'avait reconnu pour son prince. Il mandait en outre que le roi de Suède, Charles XII, avait pris le parti des protestans et armait pour défendre leurs droits.

Malgré la constante surveillance que la Porte exerçait alors sur les moindres mouvemens de Pierre-le-Grand et l'attitude menaçante que gardaient l'un envers l'autre les souverains des deux empires, surtout depuis la construction de quelques forts sur les frontières, on en vint cependant à une délimitation définitive du territoire [1], mais ce ne fut qu'après de longues discussions entre les commissaires turcs et russes : car les premiers voulaient assigner pour limites à la Russie les rives du Dniéper, tandis que les Russes prétendaient reculer ces limites jusqu'aux rives du Bog. Cependant, la Porte ne se crut pas en sûreté par ce traité, et une flotte composée de galères partait tous les ans, comme par le passé, pour la Mer-Noire, avec mission de surveiller les constructions que faisait faire le Czar dans ces parages [2] (22 octobre 1705).

Vers le même temps, la Pologne envoya Gurski à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, dans le seul but de resserrer les liens d'amitié qui unissaient

[1] Voyez dans le *Guide diplomatique* de Martens la convention du trait de Belgrade de l'année 1739.

[2] Le *Rapport* de Talman, du mois de septembre 1707, nomme les châteaux construits ou en construction : Jersch, Ossi, Kersch et Adjou.

la Porte et la République, et sans le charger d'aucune négociation spéciale [1].

L'ambassadeur français près la Porte, fidèle à la politique de Louis XIV, ne cessait de prêter l'appui de tout son crédit, tantôt aux protestans rebelles de Hongrie, tantôt aux jésuites, comme les plus fermes soutiens des catholiques, sujets des Ottomans ou résidant en Turquie. Trop faible pour résister aux instances de ces derniers et cédant à leur influence, Ferriol fit enlever de Khios le patriarche grec Avedick. Ce Grec, élevé au patriarchat par l'influence de la société de Jésus, à laquelle il avait promis d'être toujours favorable aux catholiques, n'avait cessé de les poursuivre avec le plus grand acharnement depuis son élévation au siége patriarcal. Avedick fut embarqué sur un vaisseau de guerre et conduit en France, où il fut secrètement retenu et d'où il ne revint jamais. Cet enlèvement fut, pendant tout le grand-vizirat d'Ali, la cause d'une mésintelligence continuelle entre lui et Ferriol; car l'un ne se lassa pas de réclamer le patriarche, et l'autre de nier sa participation à cet acte de violence. La disparition d'Avedick eut pour résultat immédiat de nouvelles persécutions dirigées contre les catholiques arméniens et la mise à exécution de mesures sévères contre les pères de la société de Jésus. Ceux-ci qui, autrefois, avaient poursuivi le patriarche grec à Constantinople à cause de l'établissement d'une imprimerie, furent persécutés à leur tour pour avoir

[1] Le *Rapport* de Talman de l'année 1707. Gurski eut son audience de congé le 5 septembre 1707.

fondé une imprimerie arménienne qui, sous la protection de l'ambassadeur français, répandait des libelles contre le patriarche et les Arméniens non catholiques. Le grand-vizir fit activement surveiller la maison des jésuites et arrêter tous les Arméniens qui s'y rendaient ou qui en sortaient. Soixante d'entre eux furent envoyés au bagne ou aux galères. Le même sort attendait les deux patriarches arméniens de Constantinople et de Jérusalem, pour avoir permis aux jésuites de prêcher dans les églises arméniennes; dénoncés par les prêtres arméniens schismatiques, ils furent enlevés de la maison du patriarche, à Balata, et conduits au bagne. Tschorli Ali-Pascha menaça le supérieur des jésuites du même traitement, dans le cas où le patriarche Avedick ne serait point ramené à Constantinople. Un khattischérif du Sultan leur défendit toute propagande et ordonna l'arrestation de tous les Arméniens du rite catholique [1]. Le patriarche de ces derniers, Sari, et six autres qui gémissaient dans les prisons, furent condamnés à mort par le grand-vizir. Six d'entre les captifs sauvèrent leur tête en abjurant leur foi et en embrassant l'islamisme; un seul, le vertabiete Comidas, eut le courage de se confesser catholique, et se déclara prêt à recevoir la couronne du martyre. Accusé de catholicisme devant le grand-vizir par le patriarche Ther Joannes, le premier lui demanda s'il ignorait que, par sa désobéissance aux ordres du Sul-

[1] La Motraye, p. 381 et 382, donne ce khattischérif dans toute son étendue.

tan, il s'était déclaré rebelle et avait mérité la mort. Comidas lui répondit qu'il ne pouvait être accusé de rébellion pour avoir préféré un rite à un autre ; puis, s'adressant au grand-vizir, il lui demanda hardiment si, par cela même qu'il tenait entre ses mains le pouvoir et décidait de la vie et de la mort des sujets, il était aussi appelé à décider lequel des deux rites, l'orthodoxe ou le schismatique, était le meilleur ? « Je » juge l'un et l'autre également mauvais, répliqua » Ali-Pascha, et je te condamne à mort comme re- » belle ; du reste, ton sang retombera sur tes accu- » sateurs, s'ils se sont rendus coupables d'imposture. » — Qu'il en soit ainsi ! s'écria le patriarche armé- » nien ; que ton sang retombe sur les jésuites qui t'ont » séduit, toi et beaucoup de membres de notre église. » Aussitôt le grand-vizir donna ordre de faire trancher la tête au hardi défenseur de sa foi et à deux autres qui, encouragés par son exemple, voulaient mourir avec lui de la mort du martyr. Ils furent conduits derrière le palais du grand-vizir; là, Comidas exhorta ses deux compagnons à recevoir avec courage le coup fatal, puis, s'agenouillant, il fit une courte prière et présenta sa tête au bourreau qui, après l'avoir séparée du tronc d'un seul coup, la plaça entre les jambes du cadavre qu'il étendit le ventre contre terre. Trois jours après, la fille de Comidas, âgée de seize ans, vint réclamer les restes de son père, qui lui furent abandonnés[1], et elle les fit déposer dans le cimetière

[1] La Motraye et *Rapport* de Talman. L'*Inscha* de Rami contient deux lettres du grand-vizir concernant le commerce que l'Autriche entretenait

de Balikli, sur l'emplacement duquel se trouvait jadis le célèbre palais des fontaines des empereurs de Byzance. Depuis, son tombeau a toujours été très-fréquenté par les pélerins arméniens du rite catholique.

Ainsi, la première persécution qu'eurent à essuyer les Arméniens catholiques dans l'Empire ottoman, et la suppression de la première presse arménienne à Constantinople, furent l'œuvre des jésuites, auxquels on doit également attribuer l'enlèvement du patriarche arménien non catholique, l'apostasie des Arméniens orthodoxes, leur conversion à l'islamisme, le martyre de Comidas et celui de ses deux compagnons d'infortuue. Comme ces derniers, le patriarche Avedick mourut martyr de sa foi dans la prison où on l'avait enfermé à perpétuité, et le mystère, encore inéclairci, du masque de fer, qui a donné lieu à tant de recherches inutiles et à tant de suppositions extraordinaires, pourrait peut-être s'expliquer par la présence contemporaine en France du captif arménien [1].

avec la Perse par l'entremise des Arméniens et que la Porte voulait empêcher. La lettre n° 419, datée du mois de safer 1115, ordonne l'arrestation à Belgrade de deux négocians persans : le n° 577 contient l'ordre au gouverneur de Bagdad d'envoyer sous escorte, à Constantinople, les négocians arméniens, en attendant que cette affaire fut réglée avec l'Autriche.

[1] Depuis que le chevalier Taulé, dans son ouvrage l'*Homme au masque de fer*, *Paris* 1825, a démontré le peu de foi que mérite le journal de Ionka falsifié par le Jésuite Griffet, l'opinion que l'*Homme au masque de fer* ait été un ministre sarde, ne saurait être défendue, et il est à croire que c'était le patriarche Avedick. Si Taulé avait connu le passage de Paul Lucas (III^me^ voyage, I, p. 122) et le *Rapport* de la Motraye (I, p. 371), où il est question de l'époque de l'enlèvement du patriarche, il aurait sans doute partagé notre opinion. Talman, dans son *Rapport*, dit qu'il avait eu lieu au mois de septembre 1706. La Motraye enfin ajoute : « Les autres prétendent qu'on

Le grand-vizir, jaloux de conserver le pouvoir absolu sans le soumettre au contrôle d'une influence étrangère, éloigna, peu après son élévation, l'ancien kapitan-pascha Weli, vizir de la coupole; il l'envoya en qualité de gouverneur en Bosnie, uniquement parce qu'il l'avait jugé capable de rivaliser avec lui. Rassuré de ce côté, il songea à éloigner également le moufti Ali-Paschmakdjizadé, que le Sultan honorait d'une estime toute particulière. Pour y parvenir, il ne cessa d'assaillir Moustafa II de ses doléances et de lui insinuer que Paschmakdjizadé, le premier d'entre les muftis, avait été nommé par les rebelles, et que c'était lui qui avait été la première cause de la révolte. Trompé par ces faux rapports, le Sultan nomma, à la place de Paschmakdjizadé, Sadik-Mohammed qui, avant l'insurrection, avait été revêtu de la dignité de moufti (1er février 1707 — 27 schewwal 1118). Mais la jalousie du grand-vizir, si riche en expédiens, trouva encore moyen de limiter le pouvoir du nouveau moufti; il décida, chose inouïe, qu'à l'avenir les promotions aux grades de juges et de muderris seraient faites de concert avec les deux juges d'armée d'Anatolie et de Roumilie, et ne dépendraient plus de la seule volonté du moufti. Cette immixtion des juges d'armée dans les nominations des juges causa de grands désordres, car on eut trois muftis au lieu d'un. Six mois s'étaient écoulés depuis cette ordonnance, lorsqu'un jour le grand-vizir, se trouvant en visite chez le moufti, le chef des baltadjis entra

» l'avait enfermé dans les prisons de l'inquisition et depuis dans les bagnes » de Marseille. »

et remit une lettre à ce dernier. « Le khattischérif est » sans doute à l'adresse de son excellence le grand-vizir, » dit Sadik-Mohammed.—Non, reprit le grand-vizir en » souriant, il s'adresse à votre révérendissime gran- » deur.» Ce khattischérif contenait le rétablissement du moufti dans la plénitude de son pouvoir, et ôtait aux juges d'armée toute paticipation à la nomination des muderris. A peine le grand-vizir se fut-il retiré, qu'on annonça les deux juges d'armée; car ce même jour, plusieurs promotions devaient avoir lieu à diverses places de juges vacantes en Europe et en Asie. « Com- » mençons par tendre la chaîne des deux bras [1] (de » l'Asie et de l'Europe), et apportez la liste des can- » didats, disaient les deux kadiaskers qui ignoraient ce » qui venait de se passer. — Non, dit le moufti, ap- » portez plutôt du scherbet à ces messieurs; » leur donnant ainsi à entendre que leur pouvoir avait cessé. Quatre mois plus tard (février 1708 — silkidé 1119), Sadik Mohammed-Efendi fut destitué pour cause d'infirmité, car, lors des funérailles de la princesse Khadidjé, fille du Sultan, âgée d'un an, sa vieillesse l'avait empêché d'élever les bras au ciel en prononçant la prière des morts. Sa place fut donnée à Abazadé (fils de la nourrice) Abdoullah. Le juge de Constantinople, qui cumulait, contrairement à tous les précédents, cette place avec celle d'imam du Sultan, au grand détriment des deux services, fut destitué par le Sultan lui-

[1] Le corps des oulémas s'appelle la *chaîne*, et tendre la chaîne des deux bras, signifie, en d'autres termes, augmenter le corps des oulémas par des promotions en Asie et en Europe.

même. Ahmed III était irrité de ce que son imam, un jour où il devait faire en sa présence la prière du vendredi dans la mosquée d'Eyoub, s'y était rendu suivi d'une douzaine de sergents et de trabans. Il nomma à sa place le chef des émirs, Seïd Mohammed Sahhafzadé (fils du libraire), homme d'un mérite reconnu, et qui, sans jouir du rang de juge de Constantinople, s'était trouvé blessé de la préférence donnée au chapelain de la cour, lors de sa nomination comme juge de la capitale, et vivait depuis dans la retraite.

Un changement non moins important que celui du moufti fut la destitution du khan de Crimée. Ghazi-Ghiraï, outre qu'il avait accordé un asile au chef de la tribu tscherkesse des Heiduques [1], qui venait d'assassiner son frère, avait négligé de mettre un terme aux incursions des Tatares noghaïs d'Anapa au-delà du Kouban, comme il en avait reçu l'ordre. Ce fut autant pour donner une juste satisfaction à la Russie, qui s'était plainte de cette violation de la paix (avril 1707—moharrem 1119), que pour punir la résistance que Ghazi-Ghiraï avait opposée naguère aux ordres de son frère aîné, le khan Dewlet-Ghiraï, que la Porte éleva à sa place Kaplan-Ghiraï [2], et lui envoya, par

[1] Les Heiduques, dont le nom a été dérivé jusqu'alors du mot arabe *Haïdoud* (voleur de grand chemin), se présentent ici comme une tribu tscherkesse. *Sebesseyar*, f. 208.

[2] Raschid, II, f. 52; l'*Inscha* de Rami contient une lettre du grand-vizir au khan de Crimée contre Dewlet-Ghiraï et une seconde à Dewlet-Ghiraï lui-même; nos 592 593; 506 et 607.

le renégat Osmanaga, grand-écuyer [1], avec les insignes de sa nouvelle dignité, le présent d'usage de cinq mille ducats. Menghli-Ghiraï fut proclamé kalgha et son frère puiné, Makssoud-Ghiraï, reçut le titre de noureddin. Ghazi-Ghiraï mourut peu de temps après de la peste, à Karinabad [2], ainsi que Makssoud-Ghiraï, auquel succéda dans la dignité de noureddin Sahib-Ghiraï. Kaplan-Ghiraï, en prenant en main le pouvoir, entreprit une guerre contre la tribu tscherkesse de Kabarta établie à Pischtaw (les cinq montagnes) dans le Caucase. Jusqu'alors les begs de cette tribu avaient été nommés par les khans de Crimée. Bien que tenant leur autorité du khan, ils ne laissaient pas de secouer leur joug de temps à autre; et toutes les fois qu'ils furent réduits à l'obéissance, ceux-ci avaient coutume de les punir en leur imposant un tribut levé sur la jeunesse des deux sexes et qui est désigné sous le nom *d'Aïblik* (tribut honteux). Pour se soustraire à l'oppression que les Tatares de Crimée faisaient, dans les derniers temps, peser sur eux, les Kabartiens quittèrent leurs demeures de Pischtaw et allèrent s'établir dans les montagnes inaccessibles de Balkhandjan. Plusieurs messages que le khan leur envoya pour les déterminer à rentrer dans leur ancien territoire, et la tentative même du kalgha Menghli-Ghiraï pour les y forcer

[1] Il paraît avoir été français d'origine, car Raschid le désigne sous le nom de *Frenk*, de même que le kapitan-pascha Abdourrahman, originaire de Marseille.

[2] Et non pas, comme le dit l'*Histoire du royaume de la Chersonèse Taurique*, p. 393: « Au palais de Genghis seraï, éloigné d'un degré de » l'équateur de Constantinople. »

par les armes, étaient restés sans résultat. Dès-lors le khan résolut de marcher contre eux à la tête d'une armée formidable. Six mille Noghaïs de Bessarabie, quinze cents seghbans du khan, le beglerbeg de Kaffa, Mourteza-Pascha, avec les troupes de sa maison, trois mille sipahis [1], cinq mille Tscherkesses de Kemürkœyi et les tribus noghaïs Ischtouakəghli, Youwarlak, Kataï, Kipdjak et Yedisan, qui, sous la dénomination de *Yaman* Ssadak, formaient un effectif de vingt mille hommes, passèrent le Kouban, se dirigeant sur le Caucase. Arrivé au défilé de Balkhandjan, Kaplan-Ghiraï, voyant toutes ses propositions rejetées par les tscherkesses Kabartiens, donna l'ordre d'attaquer; mais il fut complètement battu et laissa sur le champ de bataille la fleur de sa noblesse, et notamment le scherinbeg, les begs des tribus Djarik, Yourouldjé et Manssour, vingt-trois oulémas et avec eux la plus grande partie de son armée. Le khan lui-même n'échappa à la mort qu'avec une peine infinie. Lorsqu'on apprit cette défaite à Constantinople, le Sultan, qui lui reprochait déjà d'avoir assigné à Khandepa, près de Temrouk [2], un territoire à huit mille Cosaques

[1] *Ataï Schahi wé zanebegleri.* Raschid, II, f. 61.

[2] Raschid, II, f. 53; ni l'*Histoire de la Tauride* par Sestrenszewicz ni aucune des histoires connues sur ces contrées, ne parlent de cette campagne mémorable. Raschid donne sur cette révolte des Cosaques et sur celles d'Astrakhan, des détails bien plus complets qu'aucune des histoires russes. Il raconte dans quelle occasion les boyards Stefan et Sudj (?) ont reçu mission de ramener, par la force, à Astrakhan, les habitans de cette province qui s'étaient réfugiés dans les 32 villages désignés sous le nom de Kerman, et situés sur les rives du Don et du Bozok; il dit que les habitans de ces 32 villages, après s'être concertés avec le commandant du château-fort de

fugitifs de Kerman et partisans du cosaque Ignace, révolté contre le czar Pierre-le-Grand, le déposa, et plaça, pour la troisième fois, sur le trône de Crimée, le khan Dewlet-Ghiraï, jusqu'alors retenu prisonnier à Andrinople.

Ali-Pascha de Tschorli était âgé de trente et quelques années seulement lorsqu'il fut nommé grand-vizir. Son caractère vif, énergique et l'activité de son esprit donnaient lieu de craindre qu'il ne suivît la route tracée par le grand-vizir Kara Moustafa [1]. Quelques innovations en matière de finances témoignent de l'esprit d'ordre qui régla ses actes administratifs, et le contrôle qu'il établit sur les comptes des cuisines impériales, prouve en faveur de son activité. Jusqu'alors on n'avait jamais fixé le nombre des defterlüs, c'est-à-dire des affranchis du service actif en temps de guerre, et des cliens du khan de Crimée et des vizirs, possesseurs de fiefs. Pour en réduire le nombre excessif,

Noghak sur le Bozok et le voïévode des Cosaques, Boulawin, avaient complètement battu les boyards et dispersé leur armée; il rapporte ensuite que 30,000 Cosaques, alliés de Boulawin, s'étaient jetés près du Bozok sur les habitans des 32 villages, pour avoir abandonné leur parti; qu'après avoir pris possession de plusieurs de ces villages, ils avaient marché sur Tscherkes-Kerman, et qu'après s'en être rendus maîtres, ils s'étaient dirigés sur Azof; enfin, il raconte que les habitans de Tscherkes-Kerman s'étaient réunis aux Cosaques pour perdre Boulawin, et que celui-ci, se voyant trahi, s'était donné la mort. Nous avons déjà parlé de plusieurs de ces villages ou bourgs du nom de Kerman. L'*Inscha* de Rami, n° 395, nomme, dans l'ordonnance de délimitation, art. II du traité russe, les châteaux de Tighan, Ghazi-Kerman et Schahin-Kerman.

[1] Il résulte des *Biographies de Dilaweragazadé Omer*, qu'en l'année 1123 (1711), où il mourut, Ali était âgé de 40 ans. C'est donc à tort que Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, L. V, dit en parlant de lui: « Ce vieux ministre, etc. »

également préjudiciable au trésor et au service militaire, Ali-Pascha décida qu'à l'avenir, le khan de Crimée ne pourrait faire inscrire sur les rôles des defterlüs plus de vingt mouteferrikas soldés, de vingt tschaouschs soldés, de vingt sipahis, d'autant de silihdars et de trente feudataires (possesseurs de timars et de siamets); quant aux vizirs, ils n'eurent plus droit qu'à l'inscription de la moitié de ce nombre. L'administration d'Ali fut également signalée par son amour de la justice.

Sur les plaintes qu'élevaient les Moldaves contre la tyrannie de leur prince, Antioche Cantemir, il le déposa, et éleva, pour la seconde fois, son prédécesseur Michel Rakoviza à la dignité de hospodar (20 octobre 1707 — 23 redjeb 1119). Pour rétablir sur un pied respectable les forces navales, Ali fit construire des vaisseaux, fondre des canons et des ancres [1]. Jusque-là, on avait fait venir ce dernier article d'Angleterre; par ses ordres, on construisit une fonderie derrière les chantiers de l'arsenal, appelés *Terzana goez leri* (les yeux de l'arsenal) parce qu'ils ont vue sur le port. Cette fonderie, dirigée par le bombardier Ali, fournit bientôt des ancres du poids de soixante-dix à quatre-vingt quintaux. Depuis long-temps, l'île de Keïkowa servait de refuge à de nombreux corsaires, et il était devenu nécessaire de les en chasser. Ali y fit bâtir un château-fort et y laissa trois galères pour la garde

1 Raschid, I, f. 73. Un ordre antérieur adressé aux directeurs des fonderies relativement à la fonte des 120 canons destinés aux châteaux nouvellement construits, se trouve dans l'*Inscha* de Rami, n° 411. Le n° 393 contient une lettre du grand-vizir au kaïmakam relative au calibre des fusils à fournir; elle est datée du mois de moharrem 1115 (mai 1703).

des parages de l'île; il envoya cinq galions et quatre frégates ayant à bord les troupes des sandjaks de Gonia et de Trabezoun, et trois mille janissaires chargés de défendre le château de Yenikalaa dans le canal de Kertsch; un autre corps de trois mille janissaires fut envoyé en garnison à Bender. Lorsque la mosquée, construite devant le bagne par les ordres du grand-vizir, se trouva terminée, le Sultan s'y rendit un vendredi [1] pour assister à la première prière qui y fut adressée à Dieu. Outre cette mosquée, Ali en fonda une autre qu'il dota d'une cuisine destinée à l'alimentation des pauvres, d'un couvent, d'une école et d'une bibliothèque. Ce fut sous son administration qu'on posa, en présence de tous les oulémas, la première pierre de la mosquée que la Walidé fit élever à Scutari, à l'heure désignée par l'astronome de la cour comme la plus favorable [2]. L'aqueduc du village de Khalkali qui approvisionne le seraï d'eau, et qui depuis quelque temps commençait à tomber en ruines, fut réparé par les soins du grand-vizir qui, sur le devis des ingénieurs, affecta à ces travaux une somme de cinquante bourses, dont vingt seulement à la charge du fisc: le reste fut donné par Ali-Pascha et les autres ministres. Il fit également réparer le palais du grand-vizir Biiklü Moustafa, pour la fille du Sultan régnant, Fatima, celui de Sirek pour la princesse Aïsché, fille du sultan Moustafa II, et celui du chef des bouchers,

1 Raschid dit le 8 au lieu du 7 rebioul-akhir; le 8 était un samedi.

2 Le 25 redjeb et non pas le 23 comme le dit Raschid, car le 25 était un lundi (8 octobre) et non un mercredi.

pour une autre fille du Sultan, la princesse Khadidjé. Les deux filles de Moustafa II, Emineh et Aïsché, furent mariées, la première au grand-vizir, la seconde à Nououman Kœprülüzadé, second fils de Kœprülü le Vertueux. Ces deux noces furent célébrées avec la plus grande magnificence (9 avril 1708 — 18 moharrem 1120). Chacune des princesses reçut une dot de vingt mille ducats, c'est-à-dire le cinquième seulement de la somme qu'on allouait autrefois aux sultanes, et le dixième de celle que Mohammed IV donna à la fille de Mourad IV, lors de son mariage avec le grand-vizir Melek Ahmed. La corbeille de noces que le grand-vizir Ali de Tschorli donna à son auguste fiancée et qui fut exposée aux yeux du public, contenait un bandeau, un collier, des bracelets, une bague, une ceinture, des boucles d'oreilles et des anneaux destinés à parer les articulations des bras et des pieds; ces sept objets, tous sphériques et ornés de diamans, sont considérés par les Orientaux comme la sphère septuple de la femme [1]. Ces présens comprenaient encore un miroir garni de pierreries, un voile parsemé de diamans, des pantoufles et des socques ornés de perles, des échasses en or et garnies de joyaux pour le bain, deux mille ducats et quarante tasses pleines de sucreries. Après les noces de ses deux nièces, le Sultan songea à fianceraussi

[1] Raschid, II, f. 67. Ces sept présens symboliques, destinés à orner les parties principales du corps de la femme, le front, les oreilles, le cou, les bras, la taille et les jambes, indiquent les sept sphères dans lesquelles doit se mouvoir la femme après son mariage, ou, en d'autres termes, qu'exclue de toute participation aux affaires publiques, elle doit vivre exclusivement dans sa sphère d'épouse et de mère.

sa fille Fatima, âgée seulement de quatre ans. En vain, Ali-Pascha essaya de dissuader le Sultan d'accorder la main de la jeune princesse au silihdar-pascha, son favori avoué; elle fut fiancée à ce dernier, auquel elle apporta une dot de quarante mille ducats; de plus, le Sultan ajouta aux biens de la couronne, qu'il possédait déjà, les revenus de l'île de Chypre [1]. Les fiançailles furent célébrées avec un faste d'autant plus extraordinaire (16 mai 1709 — 6 rebioul-ewwel 1121) que le Sultan se plaisait à ces sortes de réjouissances. C'est ainsi que, quelques mois auparavant, il avait ordonné que la capitale fût illuminée pendant trois jours, pour célébrer la naissance du prince Mourad (15 janvier 1708—21 schewwal 1119), né d'une esclave croate; trois jours après, une esclave russe le rendit père de deux filles jumelles; mais la naissance de ces dernières passa inaperçue et ne donna lieu à aucune réjouissance publique. Outre les deux fêtes du baïram, et celles de la naissance du prince, de l'exposition du manteau du prophète et du départ de la caravane des pélerins pour la Mecque, on célébra sous le règne d'Ahmed III, pour la première fois, la fête du printemps; les parterres de tulipes situés dans le jardin dit des buis du seraï, furent illuminés en verres de couleur [2]. Au milieu de ces fêtes, Ahmed oubliait

[1] Raschid, f. 68. Comme le silihdar mourut âgé de 42 ans, il avait alors 35 ans. Voltaire a donc tort de dire : « Ce vieux ministre (Ali de » Tschorli) fut la victime du caprice d'un enfant (le silihdar Ali) »; car ils étaient du même âge. Voyez l'extrait de la description de ces noces par Raschid, dans la feuille périodique de Vienne de l'année 1823, n° 42, p. 341.

[2] *Tschimschirlik.*

également les affaires de l'État et les malheurs que les incendies, les ouragans, les tremblemens de terre, les inondations et la peste faisaient peser sur son peuple. Deux incendies, dont l'un consuma le marché des préposés aux balances pour les marchandises[1], une partie du faubourg d'Eyoub situé sur le bord de la mer, et l'autre une grande partie du quartier de Khodja-Pascha, éclatèrent à peu d'intervalle à Constantinople[2]. A Gallipolis, six cents ouvriers périrent par suite de l'explosion d'un moulin à poudre; un accident semblable donna la mort à six ouvriers d'une poudrerie de Constantinople, et la foudre, en tombant sur un autre magasin à poudre, fit sauter une partie du château de Lemnos[3]. L'année suivante, une forte pluie enfla tellement la petite rivière de Kiagadkhané (Cydaris), qu'elle submergea la belle vallée des eaux douces et entraîna les canons et les caissons de Kiagadkhané[4]. Deux années auparavant, une nouvelle île s'était élevée tout à coup du fond de la mer, près de Santorin[5], appelé jadis par les Grecs la plus belle ou la paisible[6]. Pendant dix semaines, cette nouvelle île gagna continuellement en étendue, et, lorsqu'elle eut atteint tout son développement, la terre trembla à Constantinople[7].

1 *Weznedjiler soukı.* — 2 Le 24 redjeb 1120 (9 octobre 1708). — 3 Le 15 schewwal 1120 (28 décembre 1708). —4 Le 6 djemazioul-ewwel, 1121 (14 juillet 1709). — 5 Καλλίστη. — 6 Εἰρήνη.

7 Voir la lettre du consul de Paros, Condili, dans *Ortelius red.* p. 286, par Wagner; Andréossy, *sur l'apparition des îles Caimenes*, I, p. 247; La Motraye, I, p. 388. Raschid, II, p. 53, dit le 1 rebioul-ewwel 1119 (2 juin 1707).

La Syrie, l'Égypte et tout le littoral du nord de l'Afrique jusqu'à Oran, appelèrent ensuite, à un égal degré, la sollicitude du grand-vizir, du Sultan et du peuple. Nassouh-Pascha, non moins renommé pour sa valeur que pour son activité et son énergie, était à la tête des troupes chargées d'escorter la caravane des pélerins de la Mecque. Lorsqu'il arriva à la station appelée la Fontaine de la Walidé, il y rencontra un corps de quatre mille Arabes, sous les ordres du scheïkh Koleïb, vainqueur du précédent emiroul-hadj Houseïn-Pascha le Fuyard. Nassouh-Pascha, sans donner à l'ennemi le temps de réfléchir, se jeta sur lui, le défit, puis usant de trahison, il invita Koleïb à une entrevue dans une tente dressée entre les camps arabe et ottoman, et l'y fit périr.

En Egypte, Rami-Pascha, dernier grand-vizir de Moustafa II, n'eut guère plus de satisfaction pendant son administration qu'il n'en avait eu durant son grand-vizirat. La famine s'était étendue sur tout le pays. Pour implorer la miséricorde divine, Rami ordonna des prières publiques dans les lieux de pélerinage les plus en renom, au Caire, sur la colline de Djebloldjouyousch (la montagne des troupes) et dans la mosquée d'Amrou-Ben-Aass. La célèbre pierre sur laquelle les musulmans croient voir la trace des pieds du Prophète, et qui a fait donner à la mosquée construite au bord du Nil le nom de *Vestiges du Prophète*, fut portée en procession par les scheïkhs et les émirs jusqu'à ce que les eaux du Nil eussent atteint une hauteur de seize aunes et que l'on eût percé les

digues. Cependant, le prix de toutes les denrées allait toujours en augmentant, au point que l'erdeb de froment ou d'orge se payait cent paras, l'erdeb de lentilles deux cents et l'erdeb de riz trois cents; le batman de viande de mouton trois paras, et celui de bœuf deux paras; le quintal de graisse fondue valait six cents paras, l'huile de lin trois cents, un poulet huit et trois œufs un para.

Sous l'administration de Rami-Pascha, la Porte déposa le schérif de la Mecque Saïd, dès qu'elle eut été instruite du meurtre de son père Saad, et nomma pour lui succéder le schérif Abdoulkerim. Peu de temps après, Rami dut céder sa place à Ali-Pascha de Smyrne, surnommé Gümrükdji (le Douanier), qui rappelé de Temeswar par le grand-vizir Baltadji Mohammed-Pascha, pour siéger à Constantinople, parmi les vizirs de la coupole, avait par son ingratitude encouru la disgrâce du Sultan et du grand-vizir, en briguant la dignité de premier ministre.

Le gouvernement d'Égypte, tour à tour berceau et retraite de tant de grands-vizirs, ne fut ni l'un ni l'autre pour Rami. Sous Ali de Tschorli, il fut exilé à Rhodes, où il mourut à la suite des tourmens affreux qu'on lui avait fait subir pour lui extorquer ses trésors. Il n'a laissé d'autres monumens que son *Inscha,* véritable modèle de style politique chez les Ottomans, et les panégyriques que des poètes, tels que Nabi et Sami, ont écrits sur lui, en reconnaissance des faveurs dont il les avait comblés. Vers le même temps que Rami, mourut le premier médecin du Sul-

tan, Nouh-Efendi, renégat italien, dont le caractère et l'esprit lui avaient concilié l'estime générale (29 septembre 1707 — 2 redjeb 1119)[1]. Malgré son origine étrangère, Nouh-Efendi avait acquis, en fait de littérature orientale, de vastes connaissances, qui lui assignent un nom parmi les savans ottomans; c'est lui qui a traduit l'*Histoire des religions* par Schéhristani.

Une autre circonstance signale encore le grand-vizirat d'Ali de Tschorli dans l'histoire ottomane. Sous son administration, les flottes turque et barbaresque recommencèrent à donner de sérieuses inquiétudes aux puissances limitrophes de la Méditerranée et à l'Italie. Le kapitan-pascha, El-Hadj Mohammed, fit une descente dans l'île de Négrepont, s'empara d'un couvent et d'un château-fort, détruisit l'un et l'autre, et emmena en esclavage trois cents prisonniers (1707 — 1119). De là, il fit voile vers Malte, d'où, après être resté à l'ancre pendant un jour entier, en face de l'île, il se rendit dans les eaux de Paros, où il captura deux navires de l'Ordre, qu'il emmena à Constantinople[2]. Vers la fin de la même année, la flotte d'Alger vint mettre le siége devant Oran, dont le port et la position avantageuse excitaient depuis longtemps l'envie des Etats barbaresques. Le 29 décembre (4 schewwal), les capitaines des trois vaisseaux-amiraux d'Alger, *la Kapitana*, *la Patrona* et *la Riala*,

[1] Raschid dit seulement qu'il était Franc d'origine; les rapports des ambassadeurs le désignent comme Italien de nation; Cantemir, Ahmed III, note *e*, dans sa fabuleuse histoire de Baltadji, le dit Grec de l'île de Crète.

[2] Raschid, f. 56, parle aussi de la prise d'un corsaire de Livourne.

commandés par trois renégats, dont deux Hollandais, jetèrent l'ancre dans le port de Constantinople, et présentèrent les clefs d'Oran [1] au Sultan, alors convalescent de la petite-vérole. La consultation médicale qui eut lieu au sujet de sa maladie, en présence du grand-vizir et du moufti, mérite d'être signalée en ce que, outre le médecin ordinaire de la cour, Mohammed-Efendi, successeur de Nouh-Efendi, on y appela les médecins Souleïman et Omer-Efendi, l'astronome Mohammed-Efendi, ancien médecin du seraï, et le Hollandais Gowin, qui, depuis sa conversion à l'Islamisme, avait pris le nom de Mohammed.

Lorsque la nouvelle de la prise d'Oran parvint à Maroc, l'empereur Moulaï Hasan, auquel les Ottomans ne donnent que le titre de souverain de Fez, crut qu'il serait d'une bonne politique d'envoyer à la Porte une ambassade solennelle chargée de protester auprès d'elle de son dévouement, et d'y faire conduire, avec tout le respect dû à un prince ottoman, un prétendu fils de Mohammed IV, dont la mère, traversant la Méditerranée pendant sa grossesse, avait été poussée par un coup de vent, disait-il, sur les rives de Fez [2]. A son arrivée à Khios, le prince fut retenu sous bonne garde, mais l'ambassadeur fut ren-

[1] Raschid donne les noms de ses bastions d'alors, savoir : Moukhakho (le bastion rouge de l'eau), Castelnovo et Castel Rosson; il évalue la perte des Algériens à 8000 hommes, celle des Espagnols à 15,000, et fixe le nombre des prisonniers à 4,000 et 2,000 renégats. Voyez La Motraye, I, p. 402.

[2] Raschid, f. 64. La Motraye, I, p. 402, dit que c'était un prétendu fils de Souleïman II.

voyé, et ne dut son salut qu'à ce principe de droit public ottoman, qui dit : *aucun outrage ne doit atteindre les ambassadeurs* [1]. Moulaï Hasan, offensé de cette conduite, adressa au Sultan une seconde lettre, conçue dans des termes moins soumis, et qu'il finissait en offrant à la Porte de lui prouver la légitimité du prince par titres authentiques. Cette lettre ne fit que hâter l'exécution du prétendu prince, et, dans sa réponse au souverain de Fez, la Porte déclara : « Que » les augustes descendans d'Osman étaient inacces- » sibles à de semblables insinuations ; que les fils des » Sultans ne couraient pas le monde comme ceux des » autres princes, et que le bruit de l'existence d'un » prince légitime n'avait d'autre fondement que les » rêves d'une imagination fébrile ou de vains dis- » cours. » La tête du fils de Mohammed IV fut jetée sur le seuil de la porte du seraï, avec quelques lignes [2] accusant celui à qui elle avait appartenu du crime de lèse-majesté, pour avoir prétendu à la parenté du Sultan : « comme si, disaient ces lignes, sa mère, es- » clave enceinte des œuvres de Mohammed IV, avait » été faite prisonnière pendant son pélerinage à la » Mecque. »

L'année suivante (1709 — 1121), après la malheureuse bataille de Pultawa, Charles XII de Suède parut tout-à-coup sur le territoire ottoman, réclamant la protection d'Ahmed III. L'apparition en Turquie

[1] *Rapport* de Talman, daté du mois de mars 1708. Cet avis s'appelle *Yafté*.

[2] *Eltschiyé zewal yokdür.*

du héros suédois avait été amenée du reste par le grand-vizir Ali de Tschorli lui-même. L'histoire ottomane raconte en détail les causes de cet événement, et, comme les historiens européens paraissent les avoir ignorées jusqu'à présent, du moins en partie, il est de notre devoir de les faire connaître. Sur les rapports que le vizir-commandant de Babataghi et gouverneur d'Oczakow, Yousouf-Pascha, avait adressés à la Porte, au sujet de la guerre engagée entre Pierre-le-Grand, que les Ottomans appelaient *la moustache blanche* (Ak-biik), et Charles XII surnommé *la tête de fer* (demürbasch), le grand-vizir ordonna à Yousouf-Pascha d'envoyer, comme venant de sa part, un ambassadeur au roi pour le féliciter du succès de ses armes. La Porte connaissait toutes les particularités de cette guerre ; elle savait qu'après la paix avec le Danemarck, Charles XII avait défait les Russes à Narva, conquis Thorn et Danzig, vaincu les Saxons à Pultawsk, soumis Lemberg et Varsovie, où il avait fait élire roi de Pologne Stanislas Leczynski ; elle n'ignorait pas qu'Auguste de Pologne avait été battu par les Suédois à Frauenstadt, que Charles, en pénétrant en Saxe, l'avait forcé à signer la paix d'Altranstadt et de renoncer au trône de Pologne ; elle savait aussi que Charles avait vengé le désastre de Kalisch par la défaite qu'il avait fait essuyer aux Russes à Holofezim, et que, secondé par l'hetman des Cosaques, Mazeppa, il avait pénétré dans l'Ukraine. Le gouverneur d'Oczakow, de plus en plus pénétré de l'utilité d'une alliance entre la Porte et la

Suède, choisit pour ambassadeur un homme droit et loyal, dans la personne de Mohammed-Efendi de Yerkœï. Celui-ci, sachant que la route de Pologne offrait peu de sécurité, se rendit à Thorn, en longeant les frontières de Hongrie et d'Allemagne, et en ayant soin de cacher son caractère diplomatique. Il arriva heureusement dans cette ville, et remit au roi la lettre par laquelle Yousouf-Pascha l'invitait à entrer en relations intimes avec la sublime Porte. Charles XII demanda à l'ambassadeur à quelle circonstance il devait les témoignages d'amitié du pascha, n'ayant jamais entretenu de relations particulières avec le gouvernement du Sultan. « Mon pascha, lui répondit Mo» hammed-Efendi, a entendu parler de ta valeur, et » depuis il a conçu en secret le plus grand attachement » pour toi. — Quel nom me donne-t-on à la sublime » Porte? reprit Charles. —Tu n'en as aucun, répliqua » l'ambassadeur, parce que tu n'y fais résider aucun » de tes ministres, comme le font les autres rois » francs; ton nom ne pourra y être prononcé et ta » position y être connue que lorsque tu voudras y » envoyer une ambassade et entrer avec nous en rela» tions de commerce [1]. » Le Roi demanda si le pascha d'Oczakow avait assez de pouvoir pour lui ouvrir des relations amicales avec la Porte, et obtenir un traité qui garantît la sûreté des navires suédois contre les pirates barbaresques; Mohammed-Efendi répondit que l'influence de son maître était assez puissante pour

[1] *Ahwalün mezkour, schanüm meschhour.*

lui faire accorder ce qu'il désirait, aussitôt qu'un ambassadeur suédois serait accrédité auprès de la sublime Porte. « Que l'on commence donc à restituer » le bâtiment suédois qui vient d'être capturé par les » Algériens, » dit le roi, et l'efendi le lui promit. Puis il continua en ces termes : « La Porte serait-elle dis- » posée à me fournir des secours contre la Russie? » Sur l'observation faite par Mohammed que la grande distance qui séparait les deux pays ne permettrait pas de lui envoyer une armée, Charles répliqua: « Eh » bien ! je marcherai droit sur Camieniec, d'où il sera » facile à la Porte d'envoyer des troupes à mon se- » cours. » L'ambassadeur lui ayant promis de seconder son projet de tout son pouvoir, le roi le renvoya porteur d'une lettre où il demandait à Yousouf-Pascha un traité qui assurât aux ambassadeurs suédois près de la sublime Porte les mêmes égards et priviléges qu'aux ambassadeurs des autres puissances ; la liberté du commerce entre les deux nations, sauf le paiement des droits de douane établis ; la restitution des navires capturés par les pirates d'Alger ; la reconnaissance de Stanislas Lesczynski comme roi de Pologne et le secours d'une armée ottomane pour chasser les Russes de la Pologne. Enfin Charles s'engagea pour lui et Stanislas à envoyer des ambassadeurs à la Porte. Le gouverneur d'Oczakow ayant mandé au diwan le succès de la mission de Mohammed-Efendi, le grand-vizir lui répondit que rien ne s'opposait à la conclusion d'un traité d'amitié et de commerce avec la Suède, mais que la Porte ne pou-

vait protéger contre les pirates algériens les bâtimens suédois, ni faire marcher une armée au secours du roi, sans violer le traité existant avec la Russie. Il termina en disant que tout ce que la Porte pouvait faire, dans la situation actuelle des choses, c'était de veiller à ce que la paix ne fût pas conclue entre la Suède et le Czar sans son intervention, et que s'il importait au roi d'avoir avec la Porte des relations de bonne amitié, il n'avait qu'à lui envoyer prochainement une ambassade. Yousouf-Pascha écrivit dans ce sens au roi, et il s'établit entre eux une correspondance à cette occasion [1].

Le grand-vizir, qui désirait la guerre avec la Russie, contrairement à la volonté du Sultan, se servit du gouverneur d'Oczakow pour faire croire au roi que le khan de Crimée marcherait à son secours avec tout son corps de Tatares. On prétend qu'il écrivit lui-même dans ce sens, sous le sceau du secret, au khan [2], qu'il en informa le roi Charles XII, et que le Sultan, ayant appris ces menées, l'en avait blâmé sévèrement et lui avait ordonné d'écrire sur-le-champ au khan de ne violer en rien la paix existant avec la Russie. Mais Charles XII, dans l'ignorance absolue où il était de ce qui se passait dans la capitale de l'Empire ottoman, et se fiant à la promesse que lui avait faite le

1 Raschid, II, f. 71. C'est donc une erreur lorsque Voltaire donne une de ces lettres comme venant du sultan; Charles XII n'était pas même en correspondance avec le grand-vizir, moins encore avec le Sultan.

2 *Bazi wakifani esrar ittifagleri üzré*, c'est-à-dire d'après l'avis des hommes initiés dans les secrets d'État. Raschid, f. 71.

grand-vizir de faire marcher à son secours le khan de Crimée, se hasarda. avec une armée de huit mille Suédois et un nombre à peu près égal de Cosaques zaporogues, que les Turcs nomment Cosaques de Potkal et de Berabasch, à donner la célèbre bataille de Pultawa contre l'armée du Czar infiniment supérieure en nombre (8 juillet 1709) [1]. Battu complètement et blessé au pied, le roi fut obligé de prendre la fuite, et vint se placer sous la protection d'Ahmed III, accompagné des comtes Piper et Poniatowski, du chancelier Müllern, des secrétaires Neugebauer, Klinkowstrom et Horodenski, de l'hetman des Cosaques du Don et de Mazeppa, hetman des Cosaques Potkal et Berabasch, c'est-à-dire des habitans de l'île Potkoul [2] et des hommes libres et errans [3].

Dans sa fuite, Charles XII arriva au château des Cosaques Perewolotschna, situé sur les rives du Dnieper, où pendant deux jours il lutta contre les Russes et les Kalmouks envoyés à sa poursuite. S'il eût voulu suivre la route la plus fréquentée et celle qui était le moins encombrée de troupes russes, il aurait pris celle qui conduit directement en Crimée; mais se croyant trahi par le khan des Tatares, le Roi préféra se diriger sur Oczakow, dont le commandement avait été confié depuis peu à Abdourrahman-

[1] Suivant La Motraye, Gordon, Voltaire et Levesque, ce fut le 8, et d'après Rühs le 10 juillet ; d'autres encore disent le 9.

[2] L'île Potkoul est située au confluent des rivières Busowlik et Podpalboïa dans le Dnieper.

[3] Ils s'appellent en langue slave *pere*, en langue russe *pre*, en polonais *prze*, et en turc *bere* c'est-à-dire *libres*.

Pascha, ancien général des armuriers. Mais comme les Russes avaient livré aux flammes tous les moyens de transport, navires et barques plates [1], on construisit tant bien que mal, avec des roseaux et des débris de chariots, des radeaux sur lesquels Charles passa le fleuve, non sans essuyer une grande perte d'hommes, car bon nombre de soldats se noyèrent. Lorsqu'il arriva près du gué dit des Russes [2], situé à une lieue et demie au-dessus du confluent du Bog et du Dnieper, il fut assailli vers le soir par les troupes russes au moment où cinq cents Suédois et trois ou quatre mille Cosaques Potkal et Berabasch, qui le suivaient, allaient effectuer leur passage. On se battit avec le plus grand acharnement pendant toute la nuit et jusqu'au lendemain vers l'après-midi ; un grand nombre de ceux qui ne périrent pas dans le combat se noyèrent en traversant le fleuve. Le roi qui était heureusement arrivé sur la rive opposé du Bog, dans la claie de Cantemier [3], située à une lieue et demie au-dessus d'Oczakow, se sépara en ce lieu des deux hetmans, qui allèrent s'établir avec douze mille Cosaques dans la forêt de Kardasch Ormani (la forêt des frères), appartenant au khan de Crimée. Charles XII était sur le point de quitter la claie de Cantemier pour se rendre à Bender, lorsque le grand-chambellan du gouverneur de Babataghi, Yousouf-Pascha, vint lui remettre les présens de son maître et prendre des me-

[1] *Pot wekaïk.*
[2] *Rous getschidi.*
[3] *Cantemir yurdi.*

sures pour subvenir à son entretien et à celui de sa suite [1]. L'obstination du gouverneur d'Oczakow, Abdourrahman-Pascha, à exiger du roi une forte somme d'argent, pour lui fournir les barques nécessaires au passage du Bog, avait fait perdre à ce prince cinq cents Suédois, faits prisonniers sous ses yeux au moment où il venait de gagner la rive opposée. Abdourrahman fut invité par le vizir Yousouf-Pascha à se rendre à Bender, où, après avoir été contraint de restituer à Charles XII les jeunes Suédois dont il s'était emparé dans la même circonstance, il fut jeté en prison et révoqué de ses fonctions. Ce ne fut qu'à la prière de Charles XII lui-même, qu'il recouvra la liberté. Avant son départ d'Oczakow, le roi avait écrit au Sultan et au grand-vizir. Dans une lettre adressée postérieurement à ce dernier, le chancelier de Mullern demanda, au nom du roi, qu'une alliance offensive et défensive contre la Russie fût conclue entre la Porte et la Suède. Le secrétaire Neugebauer [2] de Dantzig, porteur de ce message, arriva, suivi de dix domestiques, à Constantinople; douze tschaouschs, envoyés à sa rencontre, l'escortèrent à son entrée dans la capitale, où il fut admis à l'audience du grand-vizir (7 septembre 1709), mais non à celle du Sultan, parce qu'il n'était revêtu d'aucun caractère diplomatique. Le roi occupait déjà la maison qu'il s'était fait construire

[1] D'après Voltaire on lui fournit 500 piastres par jour.

[2] Raschid, f. 72, fixe le jour du départ du roi d'Oczakow au 9 djemazioul-akhir 1121 (20 août 1709); La Motraye se contredit, lorsqu'il date la lettre du 3 et qu'il fait partir le messager le 2.

hors des murs de Bender, lorsqu'un aga vint lui apporter la réponse du grand-vizir à sa lettre [1] et à celle du chancelier Mullern, et lui offrir, de la part du Sultan, un cheval richement harnaché et un poignard garni de pierreries; toutefois, ce présent n'était accompagné d'aucune réponse du Sultan [2]. Quelques semaines auparavant, Charles avait envoyé, malgré les observations de Yousouf-Pascha, en Moldavie, un corps de mille Suédois [3], qui devait tenir en observation les frontières de Pologne. Les Russes, informés du but de cette expédition, surprirent ce corps près de Czernowicz; un petit nombre de Suédois fut tué ou parvint à se sauver par la fuite, le reste fut fait prisonnier. Cette violation du territoire ottoman souleva l'indignation de tout le diwan, et inspira à la Porte des craintes sérieuses pour la sûreté de ses frontières et pour celle du roi de Suède, qu'elle se croyait engagée d'honneur à protéger de tout son pouvoir. Pour se garantir contre une invasion subite et pour

[1] La Motraye commet une autre erreur lorsqu'il dit : « réponse du vizir au roi de Suède, reçue à Bender le 19 d'août (le 30 août), » car Neugebauer n'étant arrivé à Constantinople que le 28 août, la réponse ne pouvait pas être parvenu à Bender deux jours après.

[2] La Motraye, I, p. 417. Voltaire, dans son *Histoire de Pierre Ier*, L. XIX, doute de l'authenticité de la lettre de Charles XII au grand-vizir, telle que l'a donnée La Motraye. Il aurait pu attaquer avec plus de raison encore l'authenticité de la réponse d'Ali de Tschorli, car elle est datée du mois de redjeb (mi-septembre), tandis que le messager de cette lettre arriva à Constantinople le 28 août. Les lettres authentiques du grand-vizir se trouvent dans le grand *Inscha* de Rami, nos 480 et 481, et dans aucune d'elles il n'est question ni de Neugebauer ni de Mullern, mais d'un présent en chevaux et d'un riche poignard.

[3] La Motraye dit 950 et Rascind près de 2,000.

mettre le roi à l'abri de toute attaque, le grand-vizir, à la suite de trois longues conférences avec le moufti et le reïs-efendi, donna ordre aux troupes feudataires de Roumilie, aux sandjakbegs de Yanina, de Tirhala, de Güstendil, d'Okhri et d'Ilbessan, aux deux vizirs, le gouverneur d'Anatolie Abdi-Pascha et Ismaïl-Pascha, ancien gouverneur de Roumilie, de marcher avec leur contingent sur Bender et d'y établir leur camp (27 juillet 1709).

Cependant le roi investit le secrétaire Neugebauer du titre d'ambassadeur extraordinaire, en le chargeant de remettre de sa part une nouvelle lettre au Sultan [1] (9 octobre — 4 schâban 1121). Neugebauer fut admis en présence d'Ahmed III avec Poniatowski. Celui-ci, qui s'était déjà acquitté précédemment avec zèle de deux missions auprès de la Porte, et dont la persévérance égalait l'habileté, avait si bien employé son séjour dans la capitale que, secondé par un médecin, le juif portugais Fonseca, et par une juive, il était parvenu à intéresser à la cause du roi la sultane Walidé. Comme toutes les femmes, elle estimait la valeur, et elle se déclara ouvertement en faveur du héros du Nord, qu'elle avait coutume d'appeler son lion. Un jour, elle demanda à son fils quand il comptait secourir son lion pour qu'il pût dévorer le Czar. Poniatowski retourna à Bender avec un présent de mille ducats et la promesse que la Porte faciliterait au roi, en le faisant escorter, son passage à travers la Pologne, d'où il pou-

[1] Il était arrivé le 2 juin avec une suite de douze personnes. *Rapport* de Talman.

vait retourner dans ses États. Lorsque, trois mois plus tard, un aga apporta au roi la réponse du Sultan à sa dernière lettre et lui demanda de combien d'hommes il désirait que fût composée son escorte, Charles répondit qu'il ne pouvait pas accepter moins de trente mille sipahis et de vingt mille janissaires; mais le diwan trouva ce chiffre trop élevé et refusa, car, s'il eût été fait droit à cette exigence, une rupture avec la Pologne et la Russie serait devenue inévitable. Charles XII, mécontent des tergiversations de la Porte, envoya à Constantinople, à la place de Neugebauer, le colonel Funk en qualité d'ambassadeur; enfin Poniatowski se rendit pour la troisième fois à la cour d'Ahmed III pour soumettre au Sultan les griefs du roi contre le grand-vizir. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés qu'il parvint à s'acquitter de sa mission; enfin, saisissant le moment où le Grand-Seigneur sortait de la mosquée, il réussit à lui remettre le mémoire du roi (3 février 1710).

La nouvelle de la violation du territoire ottoman par l'incursion récente en Moldavie des troupes du Czar, avait soulevé contre l'ambassadeur russe, comte Tolstoi, l'indignation de la cour, et avait rendu fort difficile sa position à Constantinople. Dans sa première audience (3 septembre 1709) [1], qui avait eu lieu quelques jours avant l'arrivée de Neugebauer, Tolstoi avait offert au Sultan et au grand-vizir des présens pour une valeur de vingt-cinq mille écus. Sous leurs

[1] Le *Rapport* de Talman mentionne au même jour l'audience de l'ambassadeur de Raguse.

auspices, il continua avec persévérance les négociations relatives au renouvellement de la paix, et finit par mettre sous leurs yeux deux nouvelles propositions du Czar. Par l'une, il demandait que la Porte refusât au roi de Suède l'autorisation de rester plus long-temps dans l'Empire ottoman; par l'autre, qu'on lui livrât l'hetman des Cosaques, Mazeppa, qu'il disait avoir déserté le service de la Russie. Le khodja du diwan, Houseïn-Paschazadé El-Hadj Mohammed, fut chargé de conférer sur ce sujet avec l'ambassadeur. Pareille demande avait déjà été adressée par d'autres envoyés russes au gouverneur de Babataghi, Yousouf-Pascha. Celui-ci avait reçu du grand-vizir l'ordre d'envoyer l'hetman Mazeppa au khan des Tatares, et d'excuser ensuite le refus d'extradition sur ce que les Tatares ne livraient jamais ceux qui étaient venus implorer leur protection. Mais Yousouf-Pascha éluda cet ordre, et, faisant venir en sa présence les commissaires russes, il leur reprocha la violation du territoire ottoman et l'incursion des troupes du Czar, qui s'étaient avancées jusqu'à une distance de trente-six lieues au-delà des frontières; il leur déclara ensuite que le cas où se trouvait le roi de Suède n'avait été prévu par aucun traité; que, par conséquent, l'hospitalité que la Porte lui avait accordée n'était en rien contraire à celui existant; qu'aux yeux de la Porte, Mazeppa était Suédois et non pas Russe, et qu'aussitôt que le roi et l'hetman auraient dépassé les frontières de l'Empire ottoman, le Czar pourrait agir à leur égard comme bon lui semblerait. L'ambassadeur russe à Constan-

tinople essaya d'abord d'excuser la poursuite dont le roi de Suède avait été l'objet, jusque sur les rives du Bog, par les troupes russes, et de nier la violation du territoire et la surprise des Suédois à Czernowiez; mais lorsque la Porte lui eut prouvé, en produisant des titres authentiques, la réalité de ces faits, et qu'il lui fut impossible de se refuser à l'évidence, il renonça à l'extradition de Mazeppa et à l'abandon des clefs du Saint-Sépulcre de Jérusalem, que la Russie voulait faire passer des mains des prêtres catholiques à celles du clergé grec. De son côté, la Porte, qui avait demandé la restitution d'Azof et la démolition des châteaux-forts nouvellement construits par Pierre-le-Grand sur les côtes de la Mer-Noire, se contenta de l'addition au dernier traité conclu sous Moustafa II, d'un article qui autorisait le roi à retourner dans ses États par tel chemin qu'il jugerait convenable[1] (décembre 1709—schewwal 1121). Aussitôt que la paix avec la Russie eut reçu cette nouvelle sanction, une lettre du grand-vizir enjoignit au khan de Crimée de veiller à la stricte exécution du traité; en même temps, le Sultan, par une lettre adressée au roi de Suède, l'informa qu'en vertu de la clause qui le concernait, il pouvait retourner dans ses États en toute sécurité. Cette lettre était accompagnée d'un présent[2] de dix mille

[1] Raschid, II, f. 85. D'après La Motraye, p. 410, la ratification turque fut donnée au commencement de l'année 1710. Rousset, supplément, II, p. 11.

[2] La Motraye et Raschid parlent de ce présent en chevaux fait par le Sultan et le grand-vizir; seulement La Motraye ne dit rien du présent de

ducats destinés à subvenir aux frais de voyage, d'un cheval de race avec ses harnais, et de vingt chevaux de main; le grand-vizir lui offrit également un cheval richement caparaçonné et trois chevaux de main. Charles XII accepta les présens du Sultan, mais il refusa ceux du grand-vizir, auquel il ne pouvait pardonner d'avoir renouvelé le traité conclu avec la Russie, et, s'adressant au chambellan Mousaaga, porteur de ce message, il lui dit: « Je n'accepte pas les présens » de mes ennemis. » Le fier grand-vizir, Ali de Tschorli, vivement irrité de cette conduite, non-seulement contre le roi, mais aussi contre Yousouf-Pascha auquel il attribua le refus de Charles XII, se prévalut de deux lettres que le khan des Tatares, Dewlet-Ghiraï, venait d'adresser à la Porte de la part du roi de Pologne Auguste et de Senieawski, pour faire intervenir le khan dans les négociations entamées avec le roi de Suède. Par ces deux lettres, qu'on prétendait avoir été écrites sous l'instigation du khan [1], on demandait la médiation de ce dernier entre Auguste et Charles XII. Le grand-vizir détermina en outre le Sultan à adjoindre à Yousouf-Pascha et au khan de Crimée, en qualité de commissaire de la Porte, son second grand-écuyer. Lorsque ces trois envoyés fu-

10,000 ducats. Ce dernier parle d'un second envoi de 800 bourses par le grand-vizir Nououman-Pascha, mais Raschid paraît l'avoir ignoré. Reste donc à savoir s'il y a eu en effet deux envois en argent ou si les 10,000 ducats de Raschid ne sont pas les mêmes que les 800 bourses de La Motraye.

[1] *Yousoufpaschouden biloub bou scheïkhi senden bilîrim*, c'est-à-dire « c'est toi qui m'as fait cela. »

rent réunis à Bender, ils invitèrent le Roi à se rendre au seraï de Yousouf-Pascha; mais Charles XII ayant prétexté, pour s'en dispenser, une indisposition, ils résolurent d'aller le trouver dans sa maison. Là, ils lui présentèrent le khattischérif impérial, qui les autorisait à opérer une réconciliation entre Auguste et Charles XII, sous la seule condition que ce dernier reconnaîtrait Auguste en qualité de roi de Pologne. Charles de Suède repoussa cet arrangement, comme contraire à la parole donnée et aux conventions écrites. Les commissaires ayant mandé à la Porte qu'il était impossible de se débarrasser du roi de cette manière [1], le mécontentement du Sultan contre le grand-vizir augmenta de plus en plus, et, voyant que toutes les mesures proposées par ce dernier pour éloigner le roi de Suède étaient infructueuses [2], il résolut de le déposer, événement que d'ailleurs la haine du silihdar et du kizlaraga avait depuis long-temps préparé. Le silihdar en voulait surtout au grand-vizir de

[1] Ni La Motraye ni Voltaire ne disent un mot de cette entrevue mémorable.

[2] *Tschorli Ali Paschanün soui tedbiri sebeblé, Iswiidje Kirali dewleti aliyenüm douschi hamiyetiné bir bari ghiran oloub refiindé kanghi tarafa teschebbüs oloundi isé moufid olmadighindan tabi houmayün iztirabi külli veziri mouscharoun ileïhé inhirafi zamiri houmayounleri mertebi moubalaghaya wazsil olmidjidi;* c'est-à-dire: « comme par les mauvaises dispositions du grand-vizir Ali de Tschorli, le roi de Suède est tombé comme un lourd fardeau sur les épaules de la sublime Porte, et qu'aucun des moyens employés par lui ne mène au but, l'esprit de l'Empereur a été vivement agité et s'est détourné du vizir dont il est question. » Ce passage démontre clairement que la destitution du grand-vizir, loin d'avoir été provoquée par le parti suédois, était due au contraire à l'irritation du Sultan contre le Roi.

ce qu'il avait tout fait pour empêcher son mariage avec la princesse, fille du Sultan ; en outre, ni lui ni le kizlaraga ne pouvaient lui pardonner la destitution de l'ancien moufti, leur ami. Ils profitèrent de leur position qui leur permettait de voir le Sultan à toute heure du jour, pour obtenir d'Ahmed III, sans la participation du grand-vizir, un khattischérif qui rappelait le moufti de Sinope, son lieu d'exil, et l'invitait à se rendre à Constantinople. Le gouverneur de Négrepont, Nououman Kœprülü-Pascha, avait déjà été rappelé antérieurement, du consentement d'Ali de Tschorli, afin de célébrer son mariage avec la sultane Aïsché, fille du sultan Moustafa ; la même faveur avait été accordée au fils du grand-vizir Kara Moustafa, qui avait épousé la sultane Safiyé, autre fille du sultan Moustafa. Le retour de Nououman Kœprülü dans la capitale occupait alors tous les habitans ; le silihdar saisit cette occasion et celle que lui offrait le mécontentement du Sultan contre le grand-vizir pour proposer à Ahmed III de nommer à la place d'Ali, Nououman Kœprülü, héritier d'un nom qu'avait rendu célèbre le grand-vizirat de plusieurs de ses aïeux (15 juin 1710 — 18 rebioul-akhir). Le Sultan suivit ce conseil ; il envoya à Ali de Tschorli le grand-chambellan, qui lui redemanda le sceau impérial, et lui donna ordre de se rendre sans délai à Kaffa, siége de son nouveau gouvernement [1].

L'administration de Nououman-Kœprülü ne répon-

[1] Et non pas à Mitylène, comme le dit La Motraye. Ce dernier fait remarquer avec raison que les Suédois, qui voulaient faire passer ce changement

dit pas à l'attente générale et démentit bientôt les espérances de ceux qui, en saluant son avènement, l'avaient d'avance proclamé le sauveur de l'Empire. La chute d'Ali de Tschorli avait surtout causé une joie frénétique aux Arméniens catholiques, dont il s'était montré le plus cruel persécuteur, et au parti du roi de Suède, dont il était considéré comme l'ennemi déclaré. A la vérité, les chrétiens et les musulmans, qui espéraient trouver dans le fils du vertueux Moustafa Kœprülü la tolérance et les vertus de son père, ne se trompaient pas ; mais l'exactitude et la conscience même avec lesquelles il revit les comptes de diverses administrations, souleva contre lui la haine de tous les fonctionnaires civils et militaires ; de plus, son activité, trop minutieuse pour le chef d'un grand Etat, arrêta le cours des affaires les plus importantes. Depuis que, sous le grand-vizirat de Houseïn Kœprülü, il avait obtenu, avec la main de la fille du sultan Moustafa, la dignité de vizir à trois queues de cheval, il avait successivement été employé comme gouverneur de Négrepont, de Candie, d'Erzeroum, de Bosnie et de Candie pour la seconde fois, et s'était acquis partout la réputation d'un homme juste [1]. Mais il eut le tort de vouloir faire tout par lui-même, comme au temps où il était gouverneur, recevoir lui-même les nombreuses suppliques qui lui étaient adressées, juger

comme étant leur ouvrage, ont été démentis par les Turcs. L'histoire de Gordon et Talman fixent la date au 15 juin (18 rebioul-akhir).

[1] *Biographies des grands-vizirs*, par Dilaweragazadé Omer, et celles de Saïd.

lui-même tous les procès; aussi se trouva-t-il bientôt hors d'état de répondre à la dixième partie seulement des pétitions; il en résulta un grand embarras dans les rouages qui faisaient mouvoir les diverses branches de l'administration. Il commit deux autres fautes non moins graves : celles de ne s'entourer que d'amis et de confidens avides, et de confier le gouvernement des provinces les plus importantes à des hommes capables tout au plus d'administrer de petits districts; aussi les vices isolés de son administration ne tardèrent-ils pas à devenir contagieux, et la seule mesure qu'il prit concernant la Suède et la Russie. pendant les deux mois qu'il fut au pouvoir, se trouva contraire aux règles d'une saine politique. Peu disposé à faire la guerre ou à fournir des secours au roi de Suède, et ne songeant qu'à maintenir la paix naguère renouvelée avec la Russie, il avait fait remettre au roi de Suède, par l'entremise du khan, de Yousouf-Pascha et du grand-écuyer, une lettre conçue dans le même sens que la dernière écrite à Charles par son prédécesseur, Ali de Tschorli; il crut pouvoir le déterminer à retourner dans ses États à travers la Pologne, en invoquant l'article du traité récemment conclu avec la Russie, qui pourvoyait à sa sûreté pendant son voyage[1]; mais en même temps, se berçant de l'espoir

[1] Si le second envoi de 800 bourses dont parle La Motraye est vrai, ce fait a dû être tu comme un secret d'Etat, de même que le paiement par portion des dettes contractées par Charles XII : car ni Raschid, dans son histoire de l'*Empire*, ni Talman, dans ses rapports à Vienne, n'en font mention.

chimérique d'intimider la Pologne, en répandant le bruit qu'une armée nombreuse accompagnerait le roi, et de la décider ainsi à retirer la sienne, il fit adopter cette mesure en plein diwan. En conséquence, il fit partir pour ce royaume des lettres annonçant que la Porte avait résolu de ramener dans son royaume le roi de Suède, avec une armée non moins formidable que celle qui jadis avait été conduite par Kara Moustafa sous les murs de Vienne [1]. Cette fanfaronnade dangereuse et impolitique, dont le seul but était d'éviter la guerre, la provoqua au contraire; car les janissaires, qui brûlaient de laver la honte des dernières campagnes, la demandaient hautement; lorsqu'ensuite le reste de l'armée joignit ses sollicitations aux leurs (7 août 1710 — 21 djemazioul-akhir 1122), tout le monde sentit que Nououman Kœprülü n'était pas capable de la mener à bonne fin.

Depuis quelque temps, le silihdar favori exerçait le pouvoir le plus illimité dans le seraï, où d'ordinaire règne le grand-maître de la cour, le kapouaga, ou chef des eunuques blancs. Celui-ci, jaloux de la faveur particulière dont jouissait le silihdar, lui défendit un jour de paraître dans une promenade où il devait se montrer dans la même voiture que le Sultan, s'il ne voulait pas être écorché vif. Ahmed III, irrité de cette impudence du kapouaga, rendit aussitôt un khattischerif qui destituait le coupable, supprimait son emploi et joignait ses

[1] Aucun des historiens de Charles XII et de Pierre Ier, n'a soupçonné ces seuls et uniques motifs de l'éloignement des affaires de Nououman-Pascha. Raschid, f. 79.

fonctions avec ses priviléges à celles du silihdar. En possession de ce surcroît d'autorité et de puissance, il eût été facile au silihdar de se faire nommer grand-vizir, mais, soit que pour le moment il ne se crût pas encore assez de force pour se charger de la direction des affaires, soit qu'il préférât suivre son goût dominant pour l'étude, soit enfin qu'il craignît les suites de la guerre qui était imminente, il fit, pour la seconde fois, agréer au Sultan, comme grand-vizir, Baltadji Mohammed-Pascha. Ce choix fut principalement dû aux protestations d'Osmanaga, ancien kiaya de Baltadji, alors inspecteur des douanes. Osmanaga avait juré au silihdar que, s'il voulait faire obtenir le grand-vizirat à son patron, celui-ci s'engagerait à n'être plus que l'aveugle exécuteur de ses volontés. Ce fut ainsi que la loyauté louable et l'activité trop souvent minutieuse de Nououman Kœprülü furent insuffisantes pour le protéger contre l'ambition et les intrigues sordides du vieux fendeur de bois du seraï. Kœprülü, en recevant la nouvelle de sa destitution, dut s'estimer heureux d'échanger ses hautes fonctions contre la place qu'il avait précédemment occupée. Il retourna à Négrepont avec le titre de gouverneur. Ce cinquième et dernier grand-vizir, issu de la famille Kœprülü [1], fut aussi loyal, aussi pieux et aussi minutieux que son grand-père, Mohammed Kœprülü, s'était montré cruel et immoral dans le choix des moyens employés à l'exécution de ses vastes projets.

[1] La famille célèbre des Djenderelis ne donna à l'Empire que quatre grands-vizirs.

Mohammed Kœprülü, lorsqu'il arriva au pouvoir âgé de soixante-dix ans, n'avait à faire valoir ni les titres de ses aïeux ni une grande renommée : cependant son administration dépassa bientôt toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. Au contraire, Nououman, soutenu par la gloire de ses pères et précédé d'une juste réputation de vertu, démentit presqu'aussitôt la haute opinion qu'on avait de ses talens. Le premier n'aurait jamais été jugé capable d'occuper le poste le plus élevé de l'Etat, si les circonstances ne l'avaient pas fait grand-vizir, et le second aurait toujours été considéré comme l'administrateur le plus capable, s'il n'avait jamais gouverné. La bonne renommée de Nououman Kœprülü, comme celle de son père, eut ses vertus pour origine, mais il n'y joignit pas ces hautes qualités politiques qui distinguaient à un degré si éminent son grand-père Mohammed et son oncle Ahmed. Le souvenir des crimes de lèze-humanité, qui souillèrent le règne de ces deux derniers, fut en partie effacé par les vertus de Moustafa Kœprülü et de son fils Nououman, en sorte que les talens politiques et la vertu, la gloire militaire et la plus sévère loyauté, sans être toutefois accumulés sur la même personne, se trouvèrent répartis entre les divers membres de la famille Kœprülü, la plus illustre de l'Empire ottoman.

Dès que Baltadji Mohammed-Pascha fut arrivé de Haleb à Constantinople, cinq mille janissaires d'élite, après avoir été passés en revue par le Sultan devant la porte d'Andrinople, furent envoyés à Babataghi (26 septembre 1711 — 2 schâban 1123). Le grand-

chambellan Mohammed, qui était resté près de huit mois à Bender, où il avait porté les dernières lettres de la Porte au roi de Suède, revint quelques semaines après chargé d'un grand nombre de suppliques adressées au Sultan par les habitans de la frontière, qui tous se plaignaient des continuelles violations de territoire commises par les Russes, et en demandaient une prompte répression. Ce fut surtout à l'instigation de Mohammedaga que la Porte invita le khan de Crimée à se rendre à Constantinople. Solennellement introduit à l'audience du Sultan, et désirant la guerre aussi vivement que Charles XII, Dewlet-Ghiraï représenta la nécessité de rompre avec les Russes qui, disait-il, entretenaient avec les rayas des intelligences secrètes, à l'aide desquels ils menaçaient de s'emparer de toute la Roumilie (9 novembre—17 ramazan)[1]. Au sortir de l'audience impériale, il reçut en présent un kaftan de velours rouge garni de zibeline, un kalpak de la même fourrure, deux panaches de héron garnis d'agrafes ornées de pierres fines, un sabre et un carquois étincelans de pierreries, et un cheval avec ses harnais de diwan et sa housse. Dix jours plus tard, le Sultan assista dans le kœschk du sofa à un grand conseil auquel prirent part tous les vizirs, les oulémas, les généraux des troupes, le khodjagan du diwan, les anciens de l'armée, leurs secrétaires et les députés de chaque régiment de la milice (20 novembre — 28 ramazan). Tous ayant pris place, on leur donna lecture des suppliques rédigées par les habitans des frontières,

[1] Raschid, II, f. 84.

et dont le contenu figura ensuite dans le manifeste sur lequel fut basée la déclaration de guerre. Les griefs de la Porte contre la Russie avaient pour objet la construction des châteaux-forts de Kamienska, éloignés seulement de douze lieues d'Or, celle du château de Samardjik, au confluent de la Samara du Dniéper, d'une forteresse près du gué de Tighan, la violation des frontières de Moldavie et le passage des rivières de Tamadjik et du Bog par un corps de troupes russes, l'occupation de Stanileschti en face d'Yassi, l'attaque à l'improviste des Suédois sur le Bog et à Czernowiez, l'incursion toute récente (17 mars — 16 moharrem) des Kalmouks en Crimée près de Tschektscheken [1], l'asservissement des Cosaques Potkal et Berabasch, et enfin l'occupation par des troupes russes de la forteresse de Camieniec. Le moufti Paschmakdjizadé, qui, immédiatement après la chute d'Ali de Tschorli, était rentré en fonctions, rendit le fetwa qui déclarait la guerre non-seulement légitime, mais nécessaire. Aussitôt l'ordre fut donné d'enrôler trente mille janissaires, dix mille djebedjis et sept mille canonniers; par un autre rescrit adressé aux gouverneurs des villes du littoral, il leur fut enjoint de mettre à la disposition du kapitan-pascha, dont la flotte était prête à prendre la mer, un certain nombre de bâtimens, tels que galiotes, frégates et felouques [2], qui, tirant peu d'eau, sont particulièrement propres à la navigation de la mer d'Azof.

[1] Dans La Motraye *Zezenky*.

[2] *Kalieta, firkata, veuk.* Raschid, f. 82.

Avant de quitter Constantinople, le khan de Crimée se plaignit du manque d'égards dont le voïévode de Moldavie, Nicolas Maurocordato, fils d'Alexandre, s'était rendu coupable envers lui, et la Porte crut devoir lui donner satisfaction. Bien que Nicolas ne fût en place que depuis un an, le Sultan le déposa en lui donnant pour successeur Démétrius Cantemir. Le départ du khan pour la Crimée coïncida avec l'emprisonnement aux Sept-Tours de l'ambassadeur russe, comte Tolstoi.

Deux mois auparavant, cette même prison avait reçu dans ses murs un prisonnier d'État d'un nouveau genre, c'était une momie, circonstance que l'historiographe de l'Empire cite avec raison comme un fait singulier. Le poste de janissaires établi devant la porte d'Edréné à Constantinople, avait arrêté, pendant la nuit, un char conduit par des Francs, et contenant une momie. Questionnés à ce sujet, les conducteurs du char déclarèrent que le roi de France envoyait cette momie en présent au roi de Suède ; mais le kaïmakam la fit conduire aux Sept-Tours, où, en attendant l'arrivée du nouveau grand-vizir, Baltadji Mohammed-Pascha, elle fut mise sous le scellé. Si les conducteurs du char eussent été des sujets russes, le kaïmakam aurait peut-être fait brûler la momie, comme une idole. Ainsi l'avait fait, deux années auparavant, le grand-vizir Ali de Tschorli, qui, ayant fait saisir plusieurs images de saints vendues par des négocians russes à des Grecs, ordonna de les livrer aux flammes comme des idoles et de mettre les mar-

chands en prison. Ce ne fut que sur les demandes pressantes de l'ambassadeur russe qu'ils recouvrèrent leur liberté; mais, comme il s'agissait de Français, le kaïmakam crut probablement que c'était là une nouvelle folie de l'ambassadeur Ferriol, que les Turcs, depuis le scandale qu'il avait donné à l'audience du Sultan, disaient être privé de raison, et qui alors était tombé réellement en état de démence dans le village de Belgrade, situé près de Constantinople. Lorsqu'on apprit à Charles XII le malheur arrivé à Ferriol et le trait de cette Hollandaise, habitante du même village, qui, dans son enthousiasme pour le héros du Nord, avait résolu de faire le voyage de Bender sous le costume d'un officier suédois, ce prince s'écria: « Quel » singulier endroit que ce village de Belgrade; le Sul- » tan a manqué y être détrôné (lors de la dernière ré- » volte des janissaires); Ferriol y a perdu l'esprit, et » une dame hollandaise a failli y perdre son honneur. » Dix années plus tard, le village de Belgrade acquit une célébrité plus grande encore, par le séjour de lady Montague, qui y écrivit ses lettres si spirituelles. Autrefois Belgrade était la résidence d'été de plusieurs ambassadeurs européens, et, aujourd'hui encore, ce village est habité dans la belle saison par les riches habitans francs et arméniens de Constantinople.

L'Autriche, depuis long-temps en guerre avec la France et les rebelles de Hongrie, venait de porter enfin le dernier coup à Rakoczy. Battu à Trentschin (1er août 1708), la France, lasse de la guerre, avait dès-lors commencé à lui retirer ses subsides. C'était

en vain qu'il avait cherché à intéresser à sa cause les puissances protestantes. l'Angleterre, la Hollande, la Suède et la russe. Il en était venu même à implorer l'aide du Czar Pierre, lorsqu'à la suite de la bataille de Vadkert (22 janvier 1710), il se vit abandonné par la plus grande partie de la noblesse. Trop fier pour signer la paix de Szathmar, Rakoczy chargea Desalleurs, l'agent français naguère accrédité à sa cour, de demander pour lui à la Porte un refuge dans l'empire ottoman [1]. Mais celle-ci, qui venait de déclarer la guerre à la Russie, craignit de déplaire à l'Autriche et refusa d'accéder à sa demande.

Ce fut vers cette époque que Ferriol fut rappelé en France par ordre de sa cour. Il laissa à Constantinople le souvenir fâcheux de la scène qui avait signalé le jour de son audience au seraï, et en outre le soupçon d'avoir fait enlever secrètement le patriarche arménien Avedick, que l'année précédente la Porte avait vainement fait réclamer par son ambasssadeur Omeraga [2].

Les efforts de Ferriol pour exciter la Porte à déclarer la guerre à l'empereur Joseph Ier et à la déterminer à secourir Rakoczy, eurent d'autant moins de succès, qu'elle prévoyait une guerre prochaine contre

[1] Rapport de Talman de l'année 1708. Le messager que Rakoczy envoya à Desalleurs s'appelait Tallaba.

[2] Rapport de Talman du 11 mai 1709. Il est singulier que Taulé n'ait pas eu connaissance de cette mission, pas plus que des passages de Paul Lucas et de La Motraye où il est question de l'enlèvement du patriarche. Talman, dans son rapport, dit que Ferriol était devenu fou pour avoir été réprimandé par sa cour.

la Russie. Lorsque, l'année précédente, les envoyés de Rakoczy, Michel Teleki, Czaki et Jean Pop, avaient été solennellement introduits dans la ville de Temeswar par le gouverneur Hasan-Pascha, le résident impérial, en apprenant leur projet de se rendre à Constantinople, avait protesté contre leur entrée dans la capitale, et ils s'étaient vus obligés de faire parvenir leurs lettres au diwan par l'entremise d'un colonel français [1], qui avait emmené à sa suite deux Hongrois déguisés en domestiques. Dans ses lettres au Sultan et au grand-vizir, Rakoczy affirma qu'il avait fait tout son possible pour rendre la Hongrie indépendante de l'Autriche; il demanda que la Porte le reconnût, comme autrefois elle avait fait pour Tœkœli, roi de la Hongrie-Supérieure, et déclara que, si on le laissait plus long-temps sans secours, il se verrait obligé d'en demander à la Pologne et à la Suède. A l'époque où il écrivit ces lettres, le grand-vizir Ali de Tschorli s'était prononcé en faveur des rebelles, mais il avait rencontré un adversaire redoutable dans la personne du moufti. Baltadji Mohammed-Pascha, sentant la nécessité de conserver à tout prix la paix avec l'Autriche, envoya un de ses agas, Seïfoullah, avec une suite de vingt personnes, à Vienne, pour remettre au prince Eugène une lettre dans laquelle il protestait de ses intentions pacifiques. Seïfoullah était en outre chargé de faire comprendre indirectement au cabinet de Vienne que la Porte était disposée à renouveler immédiatement la paix de Carlowicz, bien qu'il n'y

[1] Talman le nomme comte de Rassagne.

eut encore d'écoulé que la moitié du terme fixé pour la durée du traité. Un mois avant son arrivée à Vienne. Eugène avait offert par écrit au grand-vizir la médiation du cabinet autrichien, à l'effet de prévenir la guerre qui allait éclater entre la Porte et la Russie, et les instructions envoyées au résident impérial Talman, lui enjoignaient de ne prendre parti ni pour ni contre le roi de Suède, mais d'insinuer au diwan qu'il y avait un moyen moins violent pour ramener le roi dans ses États que celui de le faire escorter par une armée à travers la Pologne, puisqu'il pouvait voyager en toute sûreté dans les États de l'Empire. Joseph Ier étant venu à mourir de la petite-vérole, la cour de Vienne expédia à Talman de nouvelles lettres de créance, et le chargea, en sa qualité de résident, de notifier au Sultan l'avènementau trône de Charles VI (12 octobre 1711) ; l'année suivante, Talman lui fit part du couronnement de l'Empereur, qui avait eu lieu à Francfort, le 22 décembre 1711.

Sur la demande du vieux Maurocordato et de son fils, interprète de la Porte, qui après avoir été élevé à la dignité de prince de Moldavie, avait cédé le pouvoir à son frère Jean, petit-fils du vieux Maurocordato, Grégoire Ghika, jeune homme âgé de douze ans, né à Vienne et tenu sur les fonds de baptême par l'empereur Léopold, fut admis au service de Charles VI, en qualité d'élève interprète.

Malgré les rapports d'intimité qui existaient entre les cours ottomane et autrichienne, et le bon accord de leurs interprètes qui paraissait devoir favoriser les

affaires du ministre impérial résidant à Constantinople, la médiation qu'il offrit à la Porte au nom de son souverain ne fut pas plus agréée que celle des ambassadeurs de Hollande et d'Angleterre. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut d'être admis à l'audience du Sultan, afin de lui remettre les dépêches que les États-Généraux [1] et la reine d'Angleterre lui avaient écrites à ce sujet (janvier 1711 — silihdjé 1112).

Quelque temps après, arriva à Constantinople un ambassadeur du prince des Ouzbegs. Il était chargé d'annoncer à la Porte que, par suite de la mort de son frère, le prince de Khowaresm était devenu seul héritier du trône. Cette nouvelle n'était pas de nature à intéresser le diwan, dans les circonstances actuelles, au même degré que l'arrivée à Constantinople de Pehliwan-Kouli, ambassadeur du prince des Kalmouks, Ayouka-Khan, qui, en remerciant la Porte du bon accueil qu'elle avait fait à son dernier ambassadeur, Mohammed-Salih, lui demandait des secours contre les Russes, dans le but d'affranchir les Ouschtoks et les Karakirghizes de leur domination (5 fevrier 1711).

Vers cette époque, le roi de Suède envoya en ambassade à Constantinople le général Mayersfeld, pour déterminer la Porte à publier un manifeste contre Auguste de Pologne; les instances de son envoyé ayant été vaines, il en publia un lui-même qu'il data de Bender [2]. Yousouf-Pascha, le premier ami de

[1] Cette audience eut lieu le 1 janvier 1711. Rapport de Talman.

[2] D'après le rapport de Talman daté du 28 janvier 1711.

Charles XII près de la Porte, qui depuis vingt ans avait occupé le gouvernement d'Oczakow et la place de commandant de Babataghi, et qui, durant sa longue administration, avait défendu les frontières avec tant de succès et relevé les fortifications délabrées de Bender, fut tout-à-coup frappé de la disgrâce du Sultan. Immédiatement après que la guerre eut été déclarée aux Russes, la Porte, pour complaire au khan de Crimée, Dewlet-Ghiraï, qu'une haine personnelle animait contre Yousouf-Pascha, à cause de l'influence qu'il exerçait sur les affaires du roi de Suède, non-seulement le destitua, mais ordonna même de le conduire en prison à Kilbouroun et de confisquer tous ses biens au profit de l'État. Une punition plus juste fut infligée au beglerbeg de Merâsch, Rouschwanoghli Khalil-Pascha. Celui-ci avait refusé de rejoindre l'armée qui devait marcher contre la Russie, et, comptant sur le secours des Kurdes de la tribu Rouschwan, il avait arboré l'étendard de la révolte, et s'était retiré dans les montagnes inaccessibles du Kurdistan. Cependant, vaincu par le gouverneur de Raakk, le vizir Yousouf-Pascha le Boiteux, il fut fait prisonnier, et sa tête fut envoyée à la Porte (juin 1711 — djemazioul-ewwel 1123). Kalaïlikoz Ahmed-Pascha, ancien grand-vizir et alors gouverneur de Candie, fut destitué sur les plaintes réitérées des sujets chrétiens qu'il opprimait de mille manières différentes. Sa vanité et son amour pour l'ostentation et le luxe le dominaient à un tel point que, pour satisfaire cette passion, il enleva l'argenterie des églises, et fit confec-

tionner des étriers et des mors avec les flambeaux et les encensoirs qu'il s'était ainsi appropriés. Baltadji-Mohammed lui envoya l'ordre de retourner en exil à Kos, et Yousouf-Pascha d'Oczakow, sorti depuis peu de sa prison de Kilbouroun, fut appelé à lui succéder.

Une autre mutation plus importante eut lieu à la Porte. Le poste de kaïmakam, dont le favori et gendre du Sultan n'avait voulu se charger que provisoirement et uniquement parce que le grand-vizir allait prendre le commandement en chef de l'armée, fut donné à l'ancien aga des janissaires Mohammed-Tschelebi. Exclusivement occupé d'études [1], le favori désirait d'autant plus quitter les affaires que le grand-vizir ne voulait pas permettre que les autres ministres restassent à la Porte, et que, se fondant sur un ancien usage, il leur avait enjoint de le suivre à l'armée, en ayant soin toutefois de se faire représenter à Constantinople. Des querelles sérieuses menaçaient d'éclater à ce sujet entre le favori et le grand-vizir. Le premier, n'osant pas donner sa démission, de peur d'irriter le Sultan, s'adressa au moufti, qui lui promit d'arranger cette affaire à sa satisfaction, à condition qu'il l'aiderait à faire nommer à sa place Mohammed Tchelebi, un de ses cliens. Cette condition fut acceptée, et le moufti obtint sans difficulté la permission

[1] *Schebou rouz ilmi schérif ilé meschgoul.* Raschid, II, f. 84, explique mieux pourquoi il ne voulait pas accepter la place du grand-vizir, que ne le fait Voltaire qui prétend qu'il était trop jeune ; il avait trente-cinq ans.

pour le favori de quitter la place de kaïmakam et de nommer pour lui succéder le protégé du moufti Mohammed (1er avril — 12 safer) [1].

Le premier jour de la nouvelle année lunaire, le grand-vizir fit arborer avec les solennités d'usage, les queues de cheval à la Porte, annonçant ainsi son prochain départ pour les frontières (19 février — 1er moharrem). Quinze jours après, il assista, avec le moufti, le silihdar favori, le nischandji-pascha, les deux juges d'armée et le chef des émirs, à la consécration de la mosquée nouvellemeut construite à Scutari par la sultane Walidé; le lendemain, l'auguste fondatrice s'y rendit elle-même par une enceinte tendue des plus riches étoffes, que l'on avait élevée à partir du lieu où elle mit pied à terre jusqu'à l'entrée de la mosquée.

Le jour où les janissaires quittèrent Constantinople pour aller habiter leurs tentes dressées dans la plaine de Daoud-Pascha, toutes les corporations de la capitale les escortèrent, suivant un antique usage, jusqu'à la porte d'Andrinople (10 mars — 20 moharrem). Deux jours après, les corps des armuriers, des canonniers et des soldats du train, se rendirent au camp avec un parc d'artillerie composé de trois cents canons et de vingt mortiers. La flotte destinée à faire la conquête d'Azof quitta le port de Constantinople le 9 safer (8 avril), se

[1] Raschid fait remarquer à cette occasion combien de circonstances avaient dû se réunir pour faire nommer à la place de kaïmakam cet ancien aga des janissaires qui vivait dans l'exil à Brousa et qui paraissait avoir été oublié de tout le monde.

dirigeant vers la Mer-Noire. Outre le vaisseau amiral que montait le kapitan-pascha Ibrahim avec trois mille trois cents soldats de marine, la flotte était composée de vingt-deux galères fournies par les begs de la mer, de vingt-sept galions, portant seize mille soldats, de trente galiotes montée chacune par deux cent vingt soldats, de soixante frégates portant chacune quatre-vingts hommes, de cent vingt bâtimens de moindre grandeur spécialement destinés à naviguer dans la mer d'Azof, et de cent felouques portant sept soldats de marine; en tout trois cents navires ayant à bord trente-cinq mille hommes. Quelques jours après, le Sultan envoya au grand-vizir l'ordre de quitter le camp de Daoud-Pascha et de se porter à la frontière. Les janissaires, les djebedjis, les topdjis et les toparabadjis ouvrirent la marche; le lendemain, le grand-vizir les suivit, après avoir été honoré de la visite du Sultan, qui, en se séparant de lui, lui fit don d'un kaftan garni de fourrure, présent dit de congé [1]. Les troupes asiatiques avaient d'avance reçu l'ordre, les unes de passer de Tschardak en Asie à Gallipolis, les autres de s'embarquer à Scutari, pour se rendre de là à Beschiktasch. Les commandans de ces troupes, les paschas-gouverneurs de Karamanie, de Siwas, de Haleb, de Diarbekr, d'Adana, de Kanghri, d'Angora, d'Akschehr, de Sidischehr, de Tekké, d'Eskischehr et de Bozok, furent, ainsi que leur suite, passés en revue par le Sultan, et revêtus de pelisses d'honneur. Quelques semaines plus tard, Ahmed III envoya au se-

[1] *Widaa kürki.*

rasker grand-vizir un khattischérif avec un sabre d'honneur et le brevet de vizir pour l'aga des janissaires, Yousouf (19 mai — 1er rebioul-akhir). Baltadji Mohammed, en réglant la marche de l'armée, avait placé à l'avant-garde les sipahis et les silihdars; ils étaient suivis de quatre mille canonniers munis de leurs pièces, de six mille armuriers et des soldats du train avec leurs chariots destinés à recevoir les munitions, les bagages, les blessés et les malades; derrière eux venaient les boulangers, les porteurs d'eau, les vivandiers et les dresseurs de tentes. Au centre se trouvaient les janissaires, les seghbans nouvellement enrôlés, le grand-vizir avec ses gardes-du-corps, la musique de l'armée, les vizirs de la coupole et les autres vizirs avec leurs troupes; les gouverneurs, avec les contingens de leurs provinces, formaient l'arrière-garde. L'armée passa dans cet ordre d'Isakdji dans la plaine de Kartal, d'où elle continua sa marche vers la Moldavie. Lorsqu'elle arriva près de Faltschi, le serasker apprit que le Czar avait passé le Pruth près de Cecora, qu'il venait d'établir son camp à Faltschi, et que le général Scheremetieff faisait mine de défendre le passage de la rivière. Dix mille Tatares traversèrent le Pruth à la nage; quatre ponts jetés pendant la nuit, conduisirent sur la rive opposée toute l'armée ottomane, en ce moment bien supérieure en nombre à l'armée Russe, parce que deux corps nombreux, commandés par les généraux Rhenne et Jonas, avaient été détachés dans l'intérieur de la Moldavie et de la Valachie. Le Czar qui avait quitté

Faltschi s'était avancé dans la plaine de Horsiesti, près de la ville de Kusch, et s'était retranché entre le Pruth et un marais, comme l'avait fait autrefois Sobieski près de Zurawna [1]. Cette plaine marécageuse et couverte de roseaux était dominée par des hauteurs dont l'occupation par l'ennemi rendait toute retraite impossible. Aussi arriva-t-il qu'après la bataille dans laquelle les Russes, repoussés de tous les côtés, furent forcés de rentrer dans leurs retranchemens, le khan de Crimée les tint étroitement bloqué. Harcelé jour et nuit par les Turcs et les Tatares, qui occupaient à la fois les hauteurs et les défilés, Pierre Ier, dont les troupes, souffraient la faim et la soif, allait succomber sous le nombre de ses ennemis, lorsqu'il trouva un secours inopiné dans le dévouement d'une femme. Catherine Ire, génie protecteur de la Russie et du Czar, imagina, pour délivrer l'armée, de réunir tous les bijoux qu'elle put se procurer et de les offrir au grand-vizir; en même temps, Scheremetieff lui écrivit pour lui demander la paix [2]. Chargé de cette lettre et des présens de Catherine, le chancelier Schaffiroff se rendit au camp ottoman. Osmanaga, kiaya du grand-vizir, qui jouissait d'une influence d'autant plus grande que Baltadji Mohammed lui devait en partie sa seconde promotion à la plus haute dignité de l'État, reçut les présens, dont la valeur s'élevait à

[1] Consultez les rapports originaux sur les événemens de la guerre entre la Russie et la Porte. Berlin, 1829, p. 13.

[2] Raschid, II, f. 87; La Motraye II, Gordon, Voltaire, *Histoire de Pierre I*, *Journal de Pierre*. Rapport de Poniatowski dans La Motraye.

peine à quelques centaines de mille roubles; la somme fut partagée entre le grand-vizir et son kiaya. Il est probable cependant que ce ne fut pas seulement l'influence d'Osmanaga qui décida Baltadji Mohammed à accepter les offres du Czar; il paraît au contraire que ce fut son désir personnel de terminer la guerre et l'espérance de donner à l'Empire une paix avantageuse, qui le détermina à souscrire aux propositions de Pierre Ier. La paix fut signée malgré les vives protestations de Poniatowski, mandataire du roi de Suède, qui assista à cette négociation, et celles de Dewlet-Ghiraï, qui, voyant le succès des armes ottomanes ainsi compromis, s'y opposa dans l'intérêt de l'Empire. Il insista de même, mais vainement. pour que le Czar payât aux Tatares un tribut annuel de quarante mille ducats, et pour que le grand-vizir demandât l'extradition du prince de Moldavie, Cantemir, dont on avait appris la félonie au moment où l'armée ottomane avait passé le Pruth près de Faltschi ; trahison qui avait eu pour résultat la réintégration immédiate sur le trône de Moldavie de Nicolas Maurocordato.

Le secrétaire d'État Omer-Efendi [1] rédigea le traité préliminaire qui devait rétablir la paix entre la Porte et la Russie. Ce traité, l'un des moins avantageux et l'un des plus humilians qu'ait jamais acceptés la Russie, imposait en substance au Czar la restitution d'Azof et de toutes ses dépendances, la démolition des fortifications de Kamienska , de Samara et de Tighan, l'abandon de leur artillerie à la Porte , et l'engage-

[1] Dans Voltaire *Hummer*.

ment de ne plus s'immiscer à l'avenir dans les affaires concernant les Cosaques Potkal et Berabasch. En outre, Pierre souscrivit à un article qui interdisait aux ambassadeurs du Czar le séjour de Constantinople; les autres clauses réglaient l'échange des prisonniers, et stipulaient en faveur du roi de Suède, qui, disait la rédaction, s'était refugié sous l'aile protectrice de la sublime Porte, la liberté de retourner dans ses États; ce même article recommandait au Czar et au Roi de faire la paix, dans le cas où ils parviendraient à s'entendre; enfin, par un autre article, les deux souverains contractans s'engageaient à veiller à ce que leurs sujets vécussent dans une parfaite tranquillité.

Baltadji Mohammed-Pascha, usant de son omnipotence, signa ce traité malgré l'opposition du khan des Tatares et de Charles XII, dans l'espoir, disait-il, que la clémence du très-glorieux, très-grand et très-gracieux Padischah, lui ferait fermer les yeux [1] sur la conduite passée des Russes, dans le cas où ils observeraient religieusement les conditions réglées. Enfin, une dernière clause du traité stipula, qu'aussitôt après qu'il serait signé [2], rien ne s'opposerait à la retraite

[1] *Koustakhane hereketlerinden ighmazi aïn.*

[2] Raschid, II, f. 87 et 88. La Motraye nous a laissé une traduction fidèle de ce traité jusqu'au septième article et Voltaire a tort de dire : « Les articles de cette paix ne furent point rédigés, comme le voyageur La Motraye le rapporte ». Il existe encore sur cette campagne deux imprimés peu connus, 1° *Relation von der schwedischen und türkischen Victoria, so bei Budjiak wider die Moscoviter erfochten worden, A.* 1711. *Bibliothèque de Munich*; 2° *Joannes Signaei Sendschreiben, betreffend die bevorstehende Ruptur der Türken mit Moskau (Bibliothèque de Munich).*

du Czar, qui, pour en garantir la stricte exécution, s'engageait à donner en ôtage son conseiller intime, le chancelier baron Pierre de Schaffiroff et Michel Petrovich Scheremetieff. Ces derniers conservaient la liberté de retourner en Russie aussitôt après l'exécution des clauses du traité (22 juillet 1711 — 6 djemazioul-akhir 1123).

Si l'on considère la position désespérée où se trouvait l'armée russe, on reconnaîtra que le traité du Pruth, onéreux pour la Russie, le fut encore bien plus pour la Porte, qui, après d'immenses préparatifs de guerre, ne retirait de cette campagne qu'un avantage éphémère et qu'une gloire douteuse.

LIVRE LXIII.

Deux grands-vizirs se succèdent à la suite de la paix conclue aux bords du Pruth. — Réception de Charles XII. — Traité avec la Russie. — Départ de Charles XII. — Soulèvement excité au Kaire par Kaïtasbeg. — Mort de Nassouh-Pascha, du moufti Ebezadé, du vizir Kalaïlikoz et de dix savans illustres. — Prise de Corinthe, d'Egine, de Napoli di Romania, de Coron, de Navarin et de Modon. — Le fort de Sing vainement assiégé. — Dispositions relatives aux oulémas. — Mesures administratives. — Exécutions, prophéties, incendies, illuminations. — Mort de la Walidé. Répression des Kurdes et des Arabes; un interprète anglais reçoit la bastonnade, un interprète vénitien est pendu. — Correspondance avec la cour de Vienne. — La guerre contre l'Allemagne est au diwan l'objet de trois délibérations successives. — Envoyé de la confédération polonaise. — Exécution de plusieurs personnes de la famille Brancowan et de celle de Cantacuzène. — Marche sur Belgrade. — Combat de Carlovicz. — Bataille de Peterwardein. — Khalil, grand-vizir. — Exécution du kiaya. — Chute de Temeswar. — Prise de Bukharest et de Yassy. — Événemens de Corfou et de Dalmatie. — Destitution du kapitan-pascha et du khan des Tatares. — Bataille de Belgrade. — Prise de cette ville; chute du grand-vizir. — Événemens de la guerre en Bosnie, en Dalmatie et dans la Méditerranée. — Révocation du kapitan-pascha, du moufti et du grand-vizir. — Propositions de paix; Rakoczy; Congrès et paix de Passarowicz.

La nouvelle de la paix conclue aux bords du Pruth ne fut pas apportée, suivant l'usage, à Constantinople par le grand-chambellan ou le grand-écuyer, mais bien par le kiaya du grand-vizir lui-même, Osman-aga, qui avait été l'instrument actif de cette paix et qui

espérait en récompense recevoir les trois queues de cheval. Jusqu'alors il était sans exemple qu'un ministre de l'intérieur eût abandonné son poste et confié ses fonctions à des mains subalternes. Aussi, le kiaya fut-il trompé dans son attente: car, bien que la nouvelle dont il était porteur eût causé une grande joie au Sultan et aux habitans de la capitale, les ennemis du grand-vizir ne montrèrent que trop d'empressement à faire connaître au souverain et au peuple de quelle manière la paix avait été conclue. Le khan des Tatares et le roi de Suède ne manquèrent pas d'exagérer dans leurs compte-rendus la faute du grand-vizir. Charles, qui était arrivé dans le camp ottoman au moment même où le Czar quittait le sien tambour battant et enseignes déployées, avait accablé le premier dignitaire de l'Empire des plus amers reproches. « N'au-» rais-tu pas dû emmener le Czar prisonnier à Con-» stantinople? lui dit le roi de Suède. — Et qui donc, » répondit séchement le grand-vizir, aurait gouverné » ses Etats en son absence?» A ces mots, Charles se jette sur le sofa, avance son pied jusque sur les vêtemens du grand-vizir, y engage volontairement son éperon, les déchire transporté de colère, se lève, monte à cheval, et repart pour Bender. Poniatowski resta encore quelque temps auprès du grand-vizir, espérant le déterminer à reprendre les hostilités. Mais lorsque le moufti appela les fidèles à la prière, le grand-vizir se leva et s'en alla, sans dire un mot, faire les ablutions ordonnées par la loi.

Après avoir reçu, avec la pelisse et le sabre d'hon-

neur, l'ordre de se diriger vers la plaine de Kartal, Baltadji quitta l'armée et partit pour Andrinople. Ses intrigues et le peu de réserve de ses paroles lui avaient déjà attiré nombre d'ennemis dont les plus puissans étaient le moufti, le kizlaraga et Ali gendre du Sultan. Ce dernier surtout n'avait pas oublié la querelle qu'il avait eue avec lui immédiatement avant l'ouverture de la dernière campagne, au sujet du refus fait par Baltadji de laisser, pendant qu'il était kaïmakam, les ministres de la Porte à Constantinople. L'heure de la vengeance avait sonné. Bientôt le Sultan apprit par l'organe d'Ali que la conclusion d'une paix si désavantageuse dans des circonstances si favorables, tenait à l'arrivée nocturne dans le camp ottoman de plusieurs chariots remplis de numéraire. Non contens de cette assertion, les ennemis du grand-vizir l'accusèrent encore de s'être arrêté à Andrinople avec le secret dessein d'exciter une sédition parmi les janissaires, et de se soustraire à la juste colère du Sultan, en évitant d'aller à Constantinople. En conséquence, le grand-chambellan, Mohammed-aga reçut la mission de se rendre à Andrinople, d'y revêtir d'abord le grand-vizir de la pelisse d'honneur, et de lui retirer le sceau de l'empire dès le jour suivant. Ce sceau fut remis au géorgien Yousouf, ancien aga des janissaires, qui, après avoir passé par tous les grades, depuis celui de simple soldat jusqu'à celui d'officier d'état-major, s'était, par son mérite personnel, élevé au rang d'aga et de pascha à trois queues de cheval. Baltadji, exilé d'abord à Lesbos, puis à Lemnos, mourut dans cette île, l'année suivante, d'une

maladie incurable, et fut enterré à côté de Missri, scheïkh et poète mystique, que nous avons vu figurer sous le règne de Mohammed IV (20 novembre 1711 — 9 schewwal 1123). Ce dernier disait souvent que s'il en croyait la prédiction du mehdi, le bûcheron et lui auraient un seul et même tombeau.

Le nouveau grand-vizir ramena l'armée à Constantinople pour remettre l'étendard sacré au Sultan, qui était allé à sa rencontre jusque dans le voisinage de Tschekmedjé. Quinze jours après, un envoyé des Cosaques Potkal et Berabasch, que la dernière paix venait de proclamer indépendans, apporta une lettre par laquelle ses compatriotes rendaient hommage au Sultan (2 décembre 1711 — 21 schewwal 1123)[1]. A la suite d'un conseil des ministres, la Porte refusa de ratifier le traité du Pruth, et déclara de nouveau la guerre à la Russie. Le jour d'après, le ministre de l'intérieur, Osman, qui, en raison de son influence sur Baltadji Mohammed, était considéré comme le principal auteur de la paix conclue aux bords du Pruth, et le secrétaire du cabinet, le reïs-efendi Omer, qui avait rédigé le traité, expièrent sous le glaive du bourreau la part qu'ils avaient prise dans cette paix désastreuse. L'écrivain des tschaouschs, Abdoulbaki, eut le même sort, parce qu'on le soupçonnait de s'être laissé corrompre par Scheremetieff, qu'il avait amené au camp du grand-vizir, avec les présens que ce dernier était chargé d'offrir. Au reste, la suc-

[1] Raschid, II, f. 90, lui donne le nom de *Kolik-Orlik*.

cession d'Osman fournit les preuves de sa culpabilité : on trouva chez lui l'anneau de la Czarine et deux mille ducats frappés aux coins de Saxe et de Russie (29 décembre 1711 — 9 silkidé 1123) [1]. Cette découverte ne servit qu'à exciter la cupidité de Yousouf et à aiguillonner son désir de s'approprier l'argent de la Russie. Aussi la paix fut-elle rétablie dès le printemps suivant et prorogée pour vingt cinq années. Par le nouveau traité, Kiow et l'Ukraine en-deçà du Dniester furent adjugeés au Czar, à condition que ni Azof ni Tscherkesk ne pourraient être fortifiées de nouveau et que les forts de Kamenoï-Zaton et d'Ust-Smara seraient rasés, (16 avril 1712). Le khan reçut ordre de retourner en Crimée, car le peu d'empressement que mettait le Czar à remplir les conditions de la paix, faisait redouter la reprise des hostilités. Avant la fin de l'année, les commissaires chargés de régler la délimitation des frontières revinrent à Constantinople, accompagnés d'un mirza du khan, et ils annoncèrent que le Czar était loin de regarder comme sérieuse la paix récemment conclue. En conséquence, on reconnut en conseil et en présence du Sultan la nécessité de reprendre les armes. Cette décision entraîna, le jour suivant, la chute du grand-vizir, qui non-seulement ne s'était point opposé à la

[1] Voltaire, *Histoire de Charles XII.* Voltaire prétend que l'ancien grand-vizir Ali de Tschorli, fut exécuté en même temps que Osman, ce qui est une erreur. Ali était mort naturellement, au commencement de la même année, à Mitylène, où on l'avait transporté de Kaffa. *Biographie d'Osmanzadé et de Dilaweragazadé.*

paix du Pruth, mais qui l'avait renouvelée sept mois après, et avait apporté une extrême lenteur dans les préparatifs d'une guerre résolue dès son entrée en fonctions (11 novembre 1712 — 11 schewwal 1124). Sa place fut donnée à l'Abaze Souleïman, esclave affranchi de l'ancien kizlaraga Yousouf, à l'aide duquel il était devenu successivement silihdar, gouverneur de Haleb, de Négrepont, vizir de la coupole, nischandji, kaïmakam, et que le gendre favori proposa au choix du Sultan, comme il avait déjà fait pour ses deux prédécesseurs, parce qu'il ne voulait pas se charger lui-même du fardeau de la plus haute dignité de l'Empire.

Sept jours après, la queue de cheval fut arborée en signe de guerre devant la Sublime-Porte (19 novembre 1712 — 19 schewwal 1124). L'ambassadeur extraordinaire du Czar, Abraham Lopoukhin, qui était venu porteur de riches présens, le comte Tolstoi, et les deux ôtages, Schaffiroff et Scheremetieff, furent jetés le même jour en prison [1]; le lendemain, Sa Hautesse partit pour Andrinople. A Baba Eski, sa marche fut interrompue par un ouragan terrible mêlé de neige et de pluie; la rivière débordée de Hafssa emporta ses ponts, et retarda ainsi de deux jours l'entrée à Andrinople.

Six mois auparavant, le Sultan avait écrit au roi de Suède pour l'informer qu'il avait donné ordre au grand-écuyer, Mohammedaga, et à Ismaïl, serasker de Ben-

[1] *Schoell, Histoire abrégée des traités de paix*, XIV, p. 294, fixe le jour de la déclaration de guerre au 12 novembre au lieu du 11.

der, de le reconduire dans ses États, en passant par le territoire de Pologne, et en subvenant à tous ses frais de voyage[1]. Charles XII pour retarder son départ dit à Mohammed et à Ismaïl qu'il ne pouvait pas quitter le pays sans payer les dettes qu'il s'était vu forcé de contracter, depuis qu'on lui avait ôté son subside journalier de cinq cents piastres; à cet effet, il demanda mille bourses. Le Sultan lui en envoya douze cents au lieu de mille, en y joignant une lettre affectueuse[2]. Après avoir reçu cet argent, sur la promesse qu'il fit de partir immédiatement, Charles n'en refusa pas moins de se mettre en route, et envoya son ambassadeur Funk à Andrinople, avec mission de demander pour lui mille autres bourses. La seule réponse à cette nouvelle réclamation fut l'emprisonnement de Funk. Quelques jours après, le conseil se réunit en présence du Sultan pour délibérer sur le rapport que le khan de Crimée, le serasker de Bender et le grand-écuyer, Mohammedaga, venaient d'adresser à la Porte, par l'intermédiaire du tschaousch-baschi Ahmed, et dans lequel ils faisaient connaître l'embarras où les plongeait l'entêtement du roi [3]. Lorsque le grand-vizir Souleïman et le moufti Ebezadé qui, après la mort

[1] Voltaire transcrit cette lettre que tout porte à croire authentique; mais il lui assigne une fausse date, celle du 14 *rebyul-euruh* (rebioul-ewwel) 1114 (1124), *ce qui revient, dit-il,* au 19 avril 1712. Or, le 14 rebioul-ewwel correspond au 21 avril 1712.

[2] Voltaire assigne à cette lettre la date du 2 schewwal 1114 (1124), c'est-à-dire du 2 novembre 1712.

[3] Raschid, II, f. 94. Si le Sultan avait tenu le discours que lui prête Voltaire, l'historiographe de l'Empire en aurait fait mention.

de Paschmakdjizadé, survenue au commencement de l'année précédente, avait été revêtu pour la seconde fois de la plus haute dignité législative, eurent rendu compte du l'obstination du roi de Suède, auquel on offrait cependant tous les moyens de partir, le moufti rendit un fetwa en vertu duquel le roi, dans le cas où il persisterait dans son refus de quitter Bender, devait être arrêté [1] et conduit à Demitoka (1er février 1713 — 5 moharrem 1125). Tout le monde sait qu'après s'être battu vaillamment avec trois cents Suédois contre six mille Turcs et vingt mille Tatares, vaincu par la supériorité du nombre, Charles XII, justement surnommé la Tête de fer, s'enferma avec trois généraux et se défendit contre l'artillerie ottomane dans une maison barricadée, où il se résolut enfin à mettre le feu; mais que, dans sa sortie, embarrassé par les mêmes éperons dont il avait lacéré les vêtemens du grand-vizir, il tomba, et fut entouré aussitôt par vingt-un janissaires, qui le firent prisonnier, aux cris répétés d'*Allah!* (12 février 1713) et qu'il fut conduit au château de Demürtasch (c'est-à-dire pierre de fer), près d'Andrinople et de là à Demitoka. Voltaire raconte aussi comment le marquis de Fierville, que la France envoya à Charles XII, trouva moyen de faire remettre au Sultan, au moment où il se rendait à la mosquée, par le français Villelongue, une plainte, formulée au nom du roi de Suède, et au bas de laquelle se trouvait la signature contrefaite de ce mo-

[1] *Bi ezin halin*, c'est-à-dire de quelque manière que ce fût, Raschid, f. 95.

narque, contre les ministres de la Porte, qu'il disait tous corrompus par l'or de la Russie[1]. Il est douteux que Villelongue ait pu réellement parler au Sultan pendant un quart d'heure, comme l'affirme Voltaire; mais l'histoire ottomane atteste elle-même, à n'en pouvoir douter, que la conduite tenue en cette circonstance envers le roi de Suède amena la destitution du gouverneur de Bender, du khan des Tatares, du moufti et du grand-vizir. Du reste, l'opinion publique s'était hautement prononcée contre les procédés ignominieux dont on avait usé envers un hôte de la Porte, car, le Prophète a dit : *Respectez votre hôte, même s'il est infidèle*[2]. Le moufti qui, en apprenant l'arrestation violente du roi de Suède, avait manifesté une joie immodérée et qui se proposait d'exploiter cette circonstance en la représentant comme l'œuvre de son fetwa, fut le premier révoqué. Le Sultan nomma à sa place le grand-juge de Roumilie, un de ceux qui en conseil s'étaient opposés à la mesure projetée (4 mai 1713 — 6 safer 1125). Quatorze jours après, le khan des Tatares, Dewlet-Ghiraï, invité à se rendre à Andrinople, fut pareillement destitué et exilé à Rhodes, d'où Kaplan-Ghiraï, précédemment banni dans cette île, fut rappelé pour prendre une seconde fois les rênes du gouvernement de Crimée. Il donna à son frère aîné Menghli-Ghiraï l'emploi de kalgha, et à son

[1] *Histoire de Charles XII*, L. VII. *Soued cal dam*, c'est-à-dire : *c'est le roi de Suède qui te le donne;* il fallait écrire : *Jswedj Kiraldam*, c'est-à-dire : *de la part du roi de Suède.*

[2] *Ekremu ed-dhaïfen we laou kafiroun.*

autre frère, Sahib-Ghiraï, celui de noureddin (29 mars 1713 — 2 rebioul-ewwel 1125) [1].

Sept jours après, le grand-vizir prit la place du kapitan-pascha, Ibrahim Khodja, qui lui succéda dans sa haute dignité (6 avril 1713 — 10 rebioul-ewwel 1125). Ibrahim, natif de Vourla, attaché au seraï en qualité de rameur, avait su pénétrer si avant dans les bonnes grâces du sultan Ahmed III, que ce souverain l'avait jadis envoyé à Candie, pour annoncer à Kalaïlikoz Ahmed-Pascha qu'il venait d'être promu au grand-vizirat. Depuis, la faveur du Sultan et sa valeur bien connue l'avaient fait élever au poste de kapitan-pascha, et on croyait généralement que lui seul pourrait en finir avec le roi de Suède, car on lui avait souvent entendu répéter qu'il se faisait fort d'éloigner Charles XII. Mais, à peine le pilote eut-il pris en main le gouvernail du vaisseau de l'Etat, qu'il ne songea à rien moins qu'à jeter le gendre favori par dessus le bord [1]. Il jugea que le moyen le plus sûr et le plus prompt d'atteindre ce but, était de le poignarder au milieu d'une fête donnée en son honneur. Malheureusement, il mit dans sa confidence le nouveau khan de Crimée et le reïs-efendi, qui trahirent le complot; le gendre favori eut soin d'être malade à point, et le Sultan ordonna en même temps la destitution et l'exécution

[1] *Sebesseyar*, f. 214.

[2] Dans la *Biographie des grands-vizirs* par Osmanzadé, cette métaphore fait partie d'une longue allégorie, hérissée de termes nautiques, où il est dit qu'en se rendant auprès de l'Empereur, Ibrahim eut peine à lever l'ancre, qu'il commença à remorquer mille affrêtemens (*tira mola*) fixés au câble du navire; qu'il rompit nombre de câbles (*palamar*), etc.

du grand-vizir, dont le pouvoir n'avait pas duré plus de trois semaines[1] (27 avril 1713 — 1er rebioul-akhir 1125).

Le gendre favori, et en dernier lieu kaïmakam, Ali prit alors en main, dans l'intérêt de sa conservation, le timon de l'État qui jusqu'alors lui avait paru un fardeau trop pesant[2]. Il était du village de Seloz, qui est situé au bord du lac de Nicée. Son premier soin fut de rétablir la paix avec la Russie qui, après quelques conférences avec les plénipotentiaires du Czar, et avec la médiation des résidens anglais et hollandais Sutton et Collier, fut enfin signée à Andrinople, et prorogée pour vingt-cinq ans sur les bases du traité de Constantinople. Des onze articles de ce traité, les six premiers et le onzième correspondaient seuls aux sept articles du traité signé par Baltadji Mohammed; l'article sept, déterminait les frontières respectives entre la Samara et l'Orel, de telle sorte que tout le territoire situé sur les bords de la Samara devait désormais appartenir aux Turcs, et celui qui était baigné par l'Orel, aux Russes. Depuis la source de ces rivières jusqu'au Don et à Azof, la frontière devint la même qu'avant la première occupation d'Azof par les Russes. Les Co-

[1] Il existe dans les archives privées une lettre de ce grand-vizir éphémère adressée au prince Eugène au sujet des ouvertures faites dans l'intérêt du commerce, sous le grand-vizir Souleïman-Pascha, par le résident Fleischmann, successeur de Talman; cette lettre est datée du camp d'Andrinople.

[2] Osmanzadé dit, à ce propos, en continuant l'allégorie arabe que nous avons déjà citée: *tedjrah er-riah bi ma la teschteha essefen*, c'est-à-dire, les vents ne soufflent pas au gré des navires.

saques et les Kalmouks d'une part, de l'autre, les Tatares de Crimée, les Noghaïs et les Tscherkesses soumis à la Porte, ne devaient plus s'inquiéter réciproquement[1]. Cinq commissaires furent chargés aussitôt du tracé des frontières; ils commencèrent leurs opérations au confluent de la Samara et de l'Orel[2] avec le Dnieper, remontèrent ces cours d'eau jusqu'à leurs sources, et à partir de ce point jusqu'au Don, déterminèrent, par des jalons, la ligne qui devint la frontière entre les deux Etats (septembre 1714). Lorsqu'ils eurent terminé leurs travaux, dans le cours de l'année suivante, les commissaires furent promus à de plus hauts emplois[3].

Après onze mois de pourparlers, le roi de Suède avait enfin exprimé lui-même le désir de s'en retourner. Moustafa, kiaya de l'ancien gouverneur d'Oczakow et le chambellan Yousouf-Pascha, se présentèrent pour l'escorter, à la tête de six cents tschaouschs. La Porte lui fit offrir à cette occasion une tente brodée d'or, un sabre orné de pierres précieuses, et huit chevaux arabes dont l'arbre généalogique attestait la noble origine; soixante voitures et trois cents chevaux composèrent le cortége; ce fut ainsi qu'après deux ans d'indulgente hospitalité, le *Demürbasch* du

1 Raschid, II, f. 95. Rousset, suppl. II, t. II, 110 et 111 et *l'Histoire de Gordon.*

2 Raschid dit souvent *Ersel* au lieu d'*Orel.*

3 Raschid, II, f. 100. L'ancien silihdar Ibrahim fut nommé nischandji, Sebzi-Efendi, aga des silihdars, Kadri-Efendi, président de la chambre (*Monhaebeï djiziyé*).

nord (tête de fer), sortit[1] du chateau de *Demürtasch* (pierre de fer)[2] (1er octobre 1714).

La campagne du Pruth avait coïncidé avec l'une des séditions les plus longues et les plus opiniâtres dont fassent mention les histoires d'Egypte. Les instigateurs de cette rébellion furent quatre capitaines[3] qu'en l'année 1120 (1708) le gouverneur Damad Hasan (beau-frère du sultan Ahmed, devenu grand-vizir après son avènement) avait bannis pour maintenir la tranquillité. Rentrés plus tard dans leur patrie, ces derniers profitèrent de l'ancienne division des habitans du Kaire en deux partis, celui des *Kasimlis* et celui des *Soulfikarlis*, pour opposer au chef du premier, le scheïkhol-beled Eyoubbeg, le chef du second parti, Kaïtasbeg. Le scheïkhol-beled avait non seulement pour lui Kosedj Khalil-Pascha, second successeur de Damad Hasan, mais aussi le puissant et riche beg de Djirdjé, Mohammed. Les Soulfikarlis pillèrent ses propriétés dans la Haute-Egypte; ils voulurent proclamer Kaïtasbeg scheïkhol-beled, et rallièrent à leur parti six des sept corps de troupes égyptiennes; il ne restait donc plus, du côté opposé, que les janissaires et leur chef détesté, Ahmed le Franc, outre les autorités régulières, le gouverneur et le grand prévot de la ville. Les deux partis en vin-

[1] Suivant Voltaire, Charles XII partit le 1er octobre; suivant Raschid, II f. 100, le 10 ramazan 1126, c'est-à-dire le 19 septembre 1714.

[2] L'historien vénitien Ferrari change *Demürbasch* en *Dermades* et dit que Charles XII se rendit à cheval de Pultawa à Azof.

[3] *Kœr Abd ullah, Hasan kiaya, Nassouh kiaya, Ismaïl kiaya*, Raschid, II, f, 92.

rent aux mains, et aux canons du château répondirent d'autres pièces d'artillerie braquées sur la terrasse élevée de la haute mosquée du sultan Hasan (27 mars 1711—7 safer 1123). Aouzbeg, le plus ferme soutien de Kaïtasbeg, fut tué dans l'action.

Pour gagner à sa cause les troupes de son adversaire, Kaïtasbeg donna aux siennes une piastre de solde par jour. Eyoub vit bientôt se dégarnir les rangs de son armée, et comme son parti s'affaiblissait de jour en jour, le beg Ibrahim, qui ne s'était prononcé pour aucun des deux antagonistes, tant qu'ils avaient combattu à forces égales, se déclara pour Kaïtasbeg. La maison d'Eyoubbeg fut consumée par les flammes; le franc Ahmed ayant été tué par une balle, les séditieux mirent à sa place un des capitaines exilés, Abdoullah-le-Borgne, et renversèrent le gouverneur Kosedj Khalil, en lui donnant pour successeur le beg Kanssoui (juillet 1711 — djemazioul-akhir 1123). A la nouvelle de ces troubles, la Porte nomma à l'emploi de gouverneur l'ancien kapitan-pascha Weli [1]; mais Kaïtasbeg et son second, Ibrahimbeg, qui s'étaient attribué le titre de scheïkol-beled, se maintinrent dans la commune administration de la ville, sans qu'il fût possible à la Porte de réprimer cette usurpation de pouvoirs. Les

[1] Raschid, II, f. 91, place ces événemens dans l'année 1124, bien que leur début remonte à l'année précédente, ainsi qu'il résulte non-seulement de l'*Histoire de Yousouf*, mais de la liste des gouverneurs égyptiens qui figure dans les tables chronologiques, car Khalil fut remplacé dès le 1er djemazioul-akhir 1123. L'histoire de cette révolution n'occupe pas moins de 10 feuilles dans l'histoire du fils de Yousouf, et elle est encore plus détaillée dans l'ouvrage de l'auteur anonyme de l'*Histoire d'Égypte* depuis l'an 1000 jusqu'à l'an 1150.

troupes étaient rentrées dans le devoir; mais sous le gouvernement de Weli, éclatèrent de nouvelles dissentions. Au moment où la communauté musulmane, réunie dans la mosquée du sultan Moeyed, près de la Porte de Fer, assistait, pendant le mois de jeûne, à la lecture du traité de Birgeli, un étudiant monta en chaire et représenta le culte des saints comme une idolâtrie: « Qui a vu, dit-il, le mystérieux livre du » destin? Ce n'est pas notre prophète lui-même. Il » faut mettre un terme à ce trafic des sépultures; qui » s'abaisse jusqu'à baiser un tombeau, n'est pas un » vrai croyant; il faut raser les couvens des Gül- » schenis, des Mewlewis et des Begtaschis. Quant aux » derwischs, ils feraient bien d'étudier, au lieu de » valser. » Plusieurs nuits de suite, il prêcha ainsi devant un nombreux concours de peuple. Les orthodoxes obtinrent contre lui de quelques scheïkhs un fetwa qui taxait sa doctrine d'impiété. Le novateur lut lui-même le fetwa et le commenta devant son auditoire. Deux jours après, il disparut. La foule se porta alors en tumulte chez le juge du Caire, réclamant le prédicateur et demandant l'annulation du jugement des scheïkhs qu'elle voulait faire citer au tribunal. Dans cette extrémité, le pascha-gouverneur s'adressa aux deux magistrats de la capitale, Kaïtasbeg et Ibrahimbeg, leur enjoignant d'étouffer cette nouvelle émeute. Les chefs les plus expérimentés de la garnison reçurent l'ordre de veiller au maintien de la tranquillité. Les troubles cessèrent et l'étudiant fut secrètement envoyé en Syrie. La vénération du peuple pour les saints et

leurs tombeaux, que les prédications du novateur avaient affaiblie, fut ravivée par la restauration du mausolée de Houseïn, dont le cercueil en bois d'ébène et en nacre de perle fut éclairé par quatre candelabres en argent richement dorés. Outre ces événemens, deux khattischérifs mémorables signalèrent l'administration de Weli : le premier eut pour objet la levée du contingent habituel de trois mille hommes pendant la dernière guerre de Russie; le second régla le cours des monnaies d'or et d'argent [1].

A peine Damad Ali-Pascha, gendre du Sultan, fut-il grand-vizir, qu'il s'occupa de rétablir l'ordre en Egypte. Dans ce but, il s'attacha principalement au choix d'un gouverneur et d'un juge habiles, dont l'un pût tenir en respect les troupes turbulentes placées sous son commandement, et l'autre, réprimer les tentatives hardies des novateurs, en matière religieuse. Il nomma à ces deux emplois Abdi-Pascha et Feïzoullah-Efendi, gendre de l'ancien moufti Feïzoullah, non pas celui qui avait été exécuté, mais son prédécesseur, le fils du moufti Ebouzaïd (17 septembre 1714 — 8 ramazan 1126). Abdi-Pascha fit enfermer Khalil-Pascha, qui à son arrivée était encore au Caire, dans les prisons de cette ville [2], pour lui extorquer ses trésors au milieu des angoisses d'une mort cruelle; quant au kiaya de Khalil, il fut emprisonné dans la maison

[1] *Histoire du fils de Yousouf.* Les ducats (*yaldiz*) 115, les ducats au toughra 100, les solotas (*piastre isolette*) 60, les écus au lion 40 paras.

[2] *L'Arakkhané* ou la maison de la sueur. *Histoire du fils de Yousouf*, f. 242.

rouge (al-hamra): Weli, prédécesseur d'Abdi, fut incarcéré dans le kœschk de Yousouf, prison habituelle des gouverneurs d'Égypte révoqués, et sur l'ordre de la Porte, conduit de là à Constantinople. Abdi destitua Kaïstasbeg qui s'était approprié la charge de defterdar, le fit mettre à mort et jeter par la fenêtre du château. Cette exécution donna lieu à un nouveau tumulte; les factieux voulant venger sa mort, transformèrent une seconde fois en place d'armes et en citadelle, la mosquée du sultan Hasan, située sur la place Romaïli. Les Azabes se soulevèrent. Mohammed et Osman kiaya furent les meneurs de la révolte. Le chef des rebelles, Abdoullah le Borgne, tua de sa main deux officiers des janissaires et se plaça à la tête de ce corps. Cependant la tranquillité se rétablit. Les janissaires parvinrent à se disculper de la mort de leurs officiers, à laquelle ils disaient n'avoir pris aucune part; deux des principaux rebelles, Nedjdeli Hasan et Nassouh kiaya furent mis à mort; enfin, le gouverneur fit jurer aux troupes l'oubli mutuel de leurs griefs, pacifia la ville, et régla de nouveau le cours des monnaies et le prix des denrées[1].

En Syrie, le fils d'Osman, Nassouh-Pascha, chef

[1] Les ducats à la chaîne (*yaldiz*) furent tarifés à 107 paras; les ducats au touhgra à 100; les écus au lion à 40; le *réal* (*solota* ou *karaghrousch*) à 60 (*Histoire du fils de Yousouf*, f. 266); le para à huit sous de cuivre (*ibid.* f. 267). Denrées: beurre, les 10 batmans à 30 paras; miel, les 10 batmans à 20 paras; café, les 10 batmans à 3 paras; savon, le batman à 5 paras, etc. (*ibid.* f. 267). Plus tard (f. 269), parut un khattischérif ordonnant la fabrication de ducats égyptiens en or pur à 24 karats et la division de la drachme d'argent en sept paras; voir aussi l'*Histoire de l'anonyme*; dans celle du fils de Yousouf, l'histoire du gouvernement d'Abdi-Pascha occupe seule 28 feuilles; f. 258-270.

de la caravane des pélerins, tranchait du souverain, distribuant à ses parens et à ses amis les sandjaks de Jérusalem, de Djidda, d'Éthiopie, d'Adjeloun, de Payas, de Tripoli, de Ghaza, de Safed, de Balbek, de Djennin et plusieurs autres encore. Comme ceux de Damas, de Beïrout et de Saïda étaient menacés du même sort, Yousouf-Pascha-Topal, c'est-à-dire le Boiteux, reçut l'ordre de marcher contre lui avec les troupes de Rakka et de Haleb, et de le réduire. Nassouh-Pascha avait débuté par de nombreux actes de violence à Magnésie, sa ville natale[1], et dans la ville d'Aïdin où il avait été receveur des impôts. Plusieurs fois, il avait mis en fuite les bostandjis envoyés pour mettre un terme à ses exactions. Plus tard, il s'était distingué sous les drapeaux du Sultan durant la guerre de Russie, et, comme on avait besoin d'un homme d'action, on l'avait nommé emiroul-hadj. En cette qualité, il avait, comme nous l'avons vu plus haut, battu les Arabes du désert et tué le scheïkh Koleïb ; mais il était devenu par la suite si insolent et si présomptueux qu'outre les changemens qu'il opérait de sa pleine autorité, il s'était permis de citer à son tribunal, sous prétexte d'un réglement de comptes, le pascha à deux queues que la Porte avait envoyé à Aïdin pour y percevoir les impôts à sa place, de l'emprisonner et de le mettre à mort. Yousouf le Boiteux trouva un puissant auxiliaire contre lui dans le pascha de Rakka, fils de Rouschwan, auquel avait été confié le gouvernement de cette ville

[1] Il y fit construire plus tard une mosquée et une medresé.

après l'exécution de son père, le rebelle. Le gouverneur de Rakka se joignit avec quinze mille Kurdes de la tribu Rouschwan à Yousouf qui parvint à séparer de Nassouh la milice provinciale et les rebelles, en adressant aux uns des lettres conçues en termes menaçans, aux autres des lettres remplies de promesses. Yousouf Topal-Pascha s'était avancé à six lieues de Damas, près du khan de Teskhana; mais Nassouh, abandonné des siens et convaincu de l'inutilité de sa résistance en présence de cette armée, prit la fuite, dans l'intention de s'embarquer à Yafa; malheureusement, il tomba de cheval au moment où les Turcomans envoyés à sa poursuite l'aperçurent. Il continua néanmoins à se défendre; mais, vaincu par le nombre, il fut fait prisonnier et livré à Topal-Pascha, qui expédia sa tête à la Sublime-Porte (janvier 1714-moharrem 1126).

Son agent auprès de la Porte, le premier aide de la chancellerie des mines, fut banni et plus tard exécuté à Famagosta; la tête de son kiaya, devenu ensuite beglerbeg de Hellé, roula aussi devant la Porte en expiation de méfaits antérieurs.

Le nouveau grand-vizir donna de nouvelles preuves de sa vigilance et de son amour pour la justice. en frappant de révocation deux des premiers dignitaires de l'Etat, le tschaouschbaschi et l'aga des janissaires: l'un, pour avoir adjugé l'héritage du riche Kowanoszadé de Tatarbazari à son gendre qui se révolta depuis, l'autre pour s'être montré accessible à la corruption (décembre 1713 — silhidjé 1125). Deux anciens mouftis, Ebezadé et Atallah-Efendi, pour

s'être permis contre le grand-vizir quelques propos un peu trop libres, furent exilés à Trébizonde et à Sinope. On était alors dans les journées orageuses du solstice d'hiver, et, comme ils faisaient voile pour leur destination respective, une tempête si terrible les assaillit à la hauteur de Karassou, dans la Mer-Noire, que le navire où se trouvait Ebezadé, c'est-à-dire le fils de la sage-femme, fut englouti dans les flots de cette mer inhospitalière (décembre 1714 — silihdjé 1126). Sur la route de Trébizonde mourut également l'ancien grand-vizir Kalaïlikoz, qui, révoqué de son gouvernement de Candie pour les pillages qu'il avait commis dans différentes églises, avait été nommé beglerbeg de Trébizonde par l'influence de la sultane, son épouse (décembre 1714 — silhidjé 1126). Une perte plus sensible pour l'Etat et pour la science fut celle du grand-juge de Roumilie, Aarif, fondateur d'une medresé à Eyoub, auteur d'un ouvrage remarquable sur la prise de Candie et les guerres du prophète, « livre où les fleurs du style, dit l'historio» graphe de l'Empire, ont des couleurs plus éclatantes » que celles de la soie[1], et dont le parfum littéraire » est plus suave que celui de l'ambre le plus pur » (28 octobre 1713 — schewwal 1125). Aarif figure à la tête des dix écrivains principaux parmi les cent poètes et savans qui moururent dans ces dix der-

[1] Raschid, II, f. 99, et Scheïkhizadé; 1584me biographie. Ses ouvrages sont *Menahidj oul-woussoul ila medaridjil-oussoul*, c'est-à-dire, moyen d'atteindre les degrés des principes; ce livre est écrit en langue turque; puis le *Miradjiyé*, poëme sur l'ascension du prophète.

nières années, et dont les ouvrages méritent d'être mentionnés. Ce sont : Ishak Khodja, auteur de plusieurs traités astronomiques, philosophiques et judiciaires, traducteur du Zamakhschari, précieux ouvrage de rhétorique intitulé : *Prolégomènes philologiques* [1]; le prince des poètes, Nabi, dont nous avons déjà parlé et dont les ouvrages les plus remarquables sont : *le Don des Proverbes* [2], *la Clef des Sept* [3], *un Traité sur les devoirs du pélerinage* [4], *un Recueil de lettres, un Recueil de poésies et le Compte-rendu de la victoire de Camieniec* [5]; les trois médecins Schifayi, Schaaban et Nouh-Efendi; le premier, traducteur des légendes du prophète, le second d'un ouvrage de médecine fort estimé, dont le titre est : *la Guérison* [6], et d'un traité sur la fête de la nativité du prophète [7]; le troisième, auteur d'une traduction abrégée de l'histoire des reli-

1 *Mokaddemetol-edeb.* Sa traduction est intitulée : *Akssaol ereb fi terdjoumeti moukademeti-edeb.* Ses autres ouvrages sont : 1° *Ishakiyé*, traité sur l'usage du cadran; 2° un traité sur la fixation du zénith; 3° des gloses sur le commentaire de Beïdhawi; 4° un commentaire sur l'introduction du *Tezhibol-mantik* (éclaircissemens de la logique); 5° des gloses sur le *tawalii* (de Beïdhawi); 6° idem sur le *Schifa* du juge Ayadh; 7° un *Erbaïn* ou recueil de quarante traditions; 8° un commentaire sur le *Schamail* ou portrait physique du prophète de Termedi; 9° le *Wahdetnamé*, le livre de l'unité, légende rimée du prophète; 10° le *Sandoukatoul maarif*, boîte aux sciences, traité des énigmes; 11° un *Inscha;* 12° un recueil de poésies. Biographies de Scheïkhi, n° 1492 et Safayi n° 17.

2 *Tohfetoul-emsal.*

3 *Miftahi-heftegan.* 402me biographie de Safayi.

4 *Tohfetoul-haremeïn*, présent des deux reliques.

5 *Ghazanemeï-Kamenidja.*

6 *Schifaiyé-Salim*, n° 109.

7 *Tedbiri-Mewloud.* Sa biographie figure dans celles de Scheïkhi, sous le n° 1425.

gions par Scherihstani ; Kara Khalil-Efendi, auteur d'un grand nombre de commentaires, de gloses et de traités [1] ; Wahdi Ibrahim auteur d'une traduction abrégée en langue turque des biographies d'Ibn Khallikan [2], Aazim, continuateur du poème romantique de Kafzadé, intitulé : *Leïla et Medjnoun ;* Seki, commentateur du glossaire rimé en langue persane de Schahidi ; enfin Schini, qui a écrit la biographie des scheïkhs sous le titre d'*Actions mémorables des Scheïkhs* [3]. Tels furent les décurions de la centurie littéraire [1] du siècle, qui étaient morts dans le cours de ces dix dernières années.

Les intentions pacifiques que le grand-vizir, Ali de Nicée [4], avait manifestées lors de son arrivée au pouvoir, et dont il avait fait preuve lorsqu'il s'était agi de

[1] 1° sur *Taschkœprizadé ;* 2° sur l'*Edabi-Miri ;* 3° sur le *Tehzib* de Nouri (logique) ; 4° sur le *Bourhan* de Firari ; 5° sur la philosophie de Lari ; 6° sur le commentaire de l'*Hikmetol-aïn*, philosophie de la matière ; 7° sur l'*Akaïd* de Djelaleddin (dogme) ; 8° sur l'*Isbati-wadjib*, c'est-à-dire démonstration indispensable ; 9° sur le fragment du *Moulteka ;* 10° sur le *Tawalü* d'Isfahani ; 11° un traité sur l'exégèse de ce verset du Koran : *Dans ses mains est la toute-puissance ;* 12° un traité explicatif de ce verset du Koran : *Dans ta main est la source de tout bien.* Sa biographie est la 1542me du recueil de Scheïkhi.

[2] Sous le titre de *Tedjrid.* Sa biographie est la 1588me du recueil de Scheïkhi. Il est également l'auteur d'un commentaire sur l'*Isbat* de Beïdhawi et de plusieurs autres.

[3] *Tezkeretoul-meschaïkh.* Sa biographie est la 92me du recueil de Salim, et la 934me de celui de Safayi et la 1739me de celui de Scheïkhi

[4] Ferrari s'est trompé dans ses *Notizie historiche della lega ha l'imperatore Carlo IV e la republica di Venezia* (1736), p. 24 ; il fait d'Ali un Moréote et lui donne le surnom de *Diable*, dénomination que plusieurs grand-vizirs ont assurément méritée et obtenue, mais non pas Ali de Nicée.

conclure une paix définitive avec la Russie, servirent puissamment d'un autre côté, les projets guerriers de la Porte, notamment contre la république de Venise, dont la faiblesse, l'inaction et la neutralité armée dans les guerres européennes que venait de terminer la paix d'Utrecht, excitaient l'empire ottoman à l'attaquer de nouveau. La Porte trouva le prétexte d'une déclaration de guerre dans quelques collisions entre des vaisseaux turcs et vénitiens, et dans les vexations qu'eut à subir le navire qui devait rapporter l'héritage de l'ancien grand-vizir, Hasan-Pascha, à son épouse, la sultane Khadidjé, et aux femmes de son harem, non moins que dans une insurrection des habitans de Monténégro, fomentée par Venise pendant la dernière guerre avec la Russie. Par une circonstance assez extraordinaire, le pillage d'un navire appartenant au harem avait donné également le signal de la guerre de Crète, et cette fois le pillage des trésors appartenant au harem de Hasan-Pascha fut l'étincelle incendiaire qui devait embraser la presqu'île de Morée, comme jadis l'île de Candie. Les événemens de Monténégro eurent un caractère plus sérieux et plus alarmant, et il devint urgent d'opérer la pacification de ce pays. Le pascha de Bosnie, Nououman, le dernier Kœprülü qui ait été grand-vizir, fut chargé de marcher contre les rebelles avec les troupes des paschas de Scutari et de Hersek. Battus à Zwornik, les Monténégrins s'enfuirent dans les cavernes situées aux environs de Cattaro sur le territoire de Venise (13 octobre 1714—4 schewwal 1126). Après un combat de sept heures, ils furent

en partie massacrés et en partie chassés de cette retraite; mais le vladika des Monténégrins, leur chef, qui, trois ans auparavant, leur avait réparti trente-cinq mille ducats apportés de Russie, s'enfuit à Cattaro. Là, malgré la promesse que jusqu'à ce jour le commandant-général avait faite à Kœprülü, de ne donner asile à aucun rebelle, non-seulement il fut accueilli, mais même le chef vénitien refusa de le livrer aux ottomans [1]. Nououman fit dresser procès-verbal de la notification faite à ce sujet par l'interprète vénitien [2] et ce document dont on fit lecture au diwan, décida la rupture. La déclaration de guerre ressortit d'un manifeste conçu en quatorze articles [3], dont le premier était relatif au pillage du vaisseau appartenant au harem de Hasan-Pascha, le dernier aux affaires de Monténégro, et les douze autres à diverses vexations exercées à bord de navires ottomans, et groupées de manière à ce que l'on supposât l'existence d'un système régulier de pillage et d'inimitié contre la Porte au mépris de la paix [4] (9 décembre 1714 — 2 silhidjé 1126).

[1] Le manifeste contre Venise donne à ce vladika le nom de *Gikan*. Il est appelé ainsi dans un excellent recueil de pièces diplomatiques, qui se trouve en ma possession et que, pour le distinguer des autres, j'appellerai *Inscha* vénitien ; c'est une des sources les plus précieuses où j'aie puisé les matériaux de cet ouvrage.

[2] Il est désigné dans ce manifeste sous le nom de *Giovanni*. Raschid, II f. 100.

[3] Voir le rapport de Fleischmann, intitulé : *Manifestum contra Venetos per Asiam primis* 10 *diebus silhidjé* 1126 (décembre 1714).

[4] Ferrari et tous les autres historiens de la république passent ces faits sous silence : en général, il ne faut chercher qu'une vérité négative dans les histoires vénitiennes qui datent du dernier siècle.

Le mois suivant, les queues de cheval furent arborées au seraï impérial, en présence des vizirs et des émirs, des scheïkhs et des oulémas convoqués à cet effet (11 janvier 1715 — 5 moharrem 1127). Deux mois après, elles furent transportées du seraï de la Porte au camp de Daoud-Pascha, où se rendirent d'abord les corporations, puis les troupes avec toute la pompe usitée en pareille circonstance (7 mars 1715 — 1er rebioul-ewwel 1127)[1]; enfin le Sultan quitta lui-même le seraï avec l'étendard sacré, après qu'on y eut récité les sourres de la victoire et de la conquête (14 mai 1715 — 8 rebioul-ewwel 1127). Quatorze jours après, le souverain remit l'étendard sacré au grand-vizir serasker, et tous deux se mirent en route avec l'armée[2], dont la marche était ordonnée de telle sorte, que le Sultan n'était que d'une station en arrière du grand-vizir.

A Andrinople, le Sultan descendit à Bourni Pamboukli (nez de coton), à droite de la fontaine de l'Archer (9 avril 1715 — 4 rebioul-akhir 1127); le lendemain, il passa les troupes en revue et campa ensuite dans les champs de Timourtasch, qu'à trois jours de distance, les janissaires, les topdjis et les toparabadjis abandon-

[1] Les corporations, le 3 rebioul-ewwel (9 mars), les janissaires, les djebedjis et les topdjis, le 5 rebioul-ewewel (11 mars), Raschid, II, f. 104.

[2] *Jeri primo Aprile e partita la Corte per Adrinopoli preceduta di 15 Giorni dal Aga dei Gianizari. Il Capitanbassa montava la nave a 3 ponti, dopo vestito ma nell' istesso tempo minaciato dal G. S. della testa se non combatte. Sta sotto alle isole con 7 anvi. Le altre 12 navi compresse le due palandarie sono poste a Besiktas.* Le secrétaire Franceschi, alors aux Sept-Tours, 1715. Archives vénitiennes.

nèrent pour marcher en avant. Jusqu'alors, dans les campagnes précédentes, on avait attendu à Andrinople le jour de Khizr (saint Georges), gardien de la source de vie, qui donne la verdure aux plaines et la sève aux arbres, époque à laquelle les chevaux sont habituellement mis au vert; mais, cette fois, dans la hâte où l'on était d'assiéger les forteresses de la Morée, on résolut de passer à Selanik le temps des pâturages. Lorsque le grand-vizir partit, le Sultan l'accompagna jusqu'à la plaine située près le village d'Emirli, dont la mosquée fut reconstruite à cette occasion (19 avril 1715 — 14 rebioul-akhir 1127). Le serasker donna à l'armée l'ordre formel de respecter les récoltes des sujets ottomans, et, comme les prairies de Selanik ne suffisaient pas à la nourriture des chevaux, celles de Seres furent assignés, pour huit jours, aux sipahis et aux silihdars. La flotte qui, lors de la levée du camp, avait également quitté Constantinople, était arrivée en même temps que l'armée à Selanik, où le kapitan-pascha prit à son bord deux énormes canons du calibre de trois cents, destinés au siége de Tineh. Des trois mille hommes dont se composait le contingent de l'armée égyptienne, on avait coutume autrefois de laisser à bord l'infanterie et de ne débarquer que la cavalerie; mais, comme on manquait au camp du nécessaire, pour monter la cavalerie égyptienne, on ne débarqua que les quinze cents fantassins, et on laissa sur la flotte les quinze cents cavaliers. Avant de quitter le grand-vizir, le Sultan fit l'épreuve du *Fahl*, c'est-à-dire, qu'il chercha un présage du bon ou du mauvais succès de la

campagne, en ouvrant au hasard un livre saint ou classique. Il prit celui qui est intitulé : *l'Orient des lumières prophétiques* [1], célèbre recueil de traditions, l'ouvrit avec son ongle et tomba heureusement sur le passage suivant : *Vous conquerrez un pays où le Karat a cours; traitez-en bien les habitans, car ils vous sont soumis et dévoués* [2].

Le premier mai, le Sultan leva son camp de Kara Khalil [3], traversa Larissa, en déployant une grande pompe dans sa marche, et alla camper le lendemain matin de l'autre côté de la ville, dans la vallée du Tombeau [4]. A Thèbes, le serasker tint un conseil de guerre pour savoir de quelle forteresse de la Morée on devait commencer le siége, ou bien si l'on devait envahir d'un seul coup la presqu'île toute entière. Comme personne n'émettait ou ne voulait émettre un avis, le serasker chargea le beglerbeg de Diarbekr, Kara Moustafa, de s'emparer, à la tête de quarante mille hommes, du château de Morée; en même temps, il interrogea le sort sur les résultats de ses mesures, en ouvrant au hasard le diwan du sckeïkh mystique Hafiz, l'interprète des secrets surnaturels, dont les vers lui furent favorables [5]. Mais la nouvelle que l'on

[1] *Meschariköl-enwar en noubouwiyet,* par Sifati, mort en 950 de l'hégire. Raschid, II, f. 107.

[2] *Seteftehouné erzen youzker fiha el kirat, feïstoussou bikhliha khaïren feïné lehoum zimmetoun wé rahmen.*

[3] Kara Khalil Tschaïri.

[4] Tourbe owasi; Raschid, II, f. 109

[5] *Terdjimani esrari ghaïb;* Raschid, II, f. 110. Voilà quels étaient ces vers (Hafif, chez Cotta, II, partie, p. 336) :

Le ciel conduit les chevaux de parade du schah

reçut de la prise de Tineh fut un présage plus heureux encore; le provéditeur Bernard Balbi, qui commandait dans cette place, se laissa influencer par les Grecs qui ne s'y trouvaient qu'en trop grand nombre, et la rendit aux Turcs sans essayer de la défendre. On prit, parmi les pièces d'artillerie, trente-cinq canons que l'on répartit sur quinze vaisseaux de la flotte, et deux cents familles catholiques furent conduites sur les côtes d'Afrique. Cette conquête, que tant d'amiraux célèbres avaient entreprise, tels que Kaplan, Kœsedj Ali et Mezzomorto, qu'Ahmed Kœprülü lui-même n'avait osé tenter, fut l'ouvrage du kapitan-pascha Djanüm Khodja. C'était un Turc originaire de Coron, qui, dans la dernière guerre, avait été fait prisonnier à Imbros, avait passé sept ans sur les galères de Venise et qui, racheté plus tard au prix de cent ducats, faisait maintenant trembler cette même flotte, sur laquelle il avait autrefois servi comme esclave. A Thèbes, on passa en revue les six régimens de la cavalerie régulière, on distribua les munitions de guerre que l'on avait fait venir de Négrepont, et le gouverneur de Haleb, avec les troupes feudataires d'Anatolie, fut chargé du transport par terre de l'artillerie de siége. Le chambellan Topal Osman, nommé depuis peu chef des Martoloses[1], reçut une gratification de onze cents piastres,

Les anges mettent la main à ses étriers
Regarde l'esprit qui connaît les choses cachées
Il envoie des baisers du haut des cieux.

(Dans Raschid, par suite d'une faute d'impression, il y a Filek au lieu de Melek et Nam au lieu de Bam).

[1] Martolosbaschi.

parce que ses miliciens avaient fait trois prisonniers, dans un combat qu'ils avaient soutenu contre quatre cents Vénitiens, près de Napoli di Romania. Comme les troupes feudataires d'Anatolie, constamment occupées à traîner les canons sur une route qu'il fallait déblayer et élargir à chaque pas, par une très-forte chaleur, étaient vivement tourmentées par la soif, le serasker leur adjoignit des porteurs d'eau dont chacun reçut deux ducats. C'est ainsi que l'on parvint à rendre praticables les chemins qui conduisent de Thèbes à Corinthe, par les stations de Mazi, Meghara et Mersinlik. Le 10 juin, le serasker franchit l'isthme de Corinthe et entra sur le territoire de Morée (24 djemazioul-akhir 1127 — 27 juin 1715). On débarqua dans la baie de Djehriz (Kenchræa) les provisions de bouche que l'on avait fait venir de Négrepont. Le siége du château de Corinthe dura trois semaines. Déjà l'on avait tout disposé pour l'assaut; vingt mille janissaires se trouvaient à l'aile gauche, deux mille sipahis et cinq cents djebedjis volontaires à l'aile droite, et le chef des Martoloses, Osman le Boiteux, avec deux mille lewends (miliciens), devait le diriger, lorsqu'à la honte de Venise, le château se rendit, à condition que la garnison pourrait se retirer sans être inquiétée [11] [1]. Mais un magasin à poudre ayant sauté, soit par hasard, soit parce qu'on y avait mis le feu, comme les Turcs et les Vénitiens s'en accusent réciproquement, la capitulation fut violée, et cet accident

[1] Raschid, f. 114. La date n'est indiquée que par Raschid et non par Ferrari.

fut le signal d'un pillage général, et du massacre des Grecs et des Vénitiens, sans aucune distinction, au grand regret du serasker[1]. Le provéditeur Minoto lui-même fut emmené comme esclave, et ne dut sa délivrance qu'aux efforts de la femme du consul hollandais à Smyrne, madame de Hochepied, remarquable par sa haute raison et l'énergie de son caractère.

A la nouvelle de la chute de Corinthe, les Grecs d'Egine prièrent le kapitan-pascha de les délivrer de la tyrannie des Vénitiens[2]; ceux-ci ayant ensuite demandé qu'on permit à la garnison de se retirer librement, Djànüm signa la capitulation et envoya au Sultan les clefs du château (7 juillet 1715 — 5 redjeb 1127). Après la reddition d'Argos, l'armée se divisa en deux corps, l'un pour assiéger le château situé sur le mont Palamidi et qui domine la ville de Napoli di Romania; l'autre pour faire le siége de cette forteresse. Turk Ahmed-Pascha et le second lieutenant-général des janissaires, furent chargés de l'attaque du côté de la porte principale de la ville, et le beglerbeg de Roumilie, Sari Ahmed, ainsi que l'aga des janissaires, de celle du fort Palamidi. Le siége ne dura que huit jours, parce que le grand-vizir, fatigué de la marche ordinaire des tranchées, préféra donner l'assaut. Il

[1] Raschid, II, Bl. 114; Ferrari, p 45.—Raschid dit que ce sont les soldats vénitiens qui ont mis le feu aux poudres et Ferrari en accuse les janissaires.

[2] Raschid, II, f. 1115, et Ferrari qui est d'accord avec lui : *molti greci di quel regno si reputaro no felici col ritornare nelle braccia dei Turchi, quantunque da loro oppressi, non sapendo che altro addurre per iscusa frivola se non che i soldati si fossero conciliati l'odio col fare delle concussioni sopra di loro.*

encouragea par de riches présens ceux qui se distinguaient par leur courage. Un soldat, qui avait arraché du rempart le drapeau de Saint-Marc, reçut une bourse remplie d'argent et fut autorisé à porter sur son turban une marque distinctive (4 juillet — 12 redjeb); un sipahi ayant poursuivi un Vénitien blessé, qui avait enlevé un drapeau, et l'ayant atteint et placé sur son cheval, reçut en récompense deux cents piastres et sa paie journalière fut augmentée de dix aspres. D'autres qui, pendant la nuit, avaient tiré des canons, avec des cordes, hors des fortifications, reçurent de même une bourse d'argent. Les Turcs étaient enflammés d'un tel courage que, dès le huitième jour du siége, ils donnèrent l'assaut sur le mont Palamidi, et que le lendemain la forteresse tomba en leur pouvoir. La garnison, commandée par le provéditeur-général Bono, avait fait son devoir; mais après la prise du fort Palamidi, la ville, canonnée du côté de la montagne, pouvait être réduite en un monceau de cendres. En outre, la garnison n'était composée que de mille sept cents hommes, et les Grecs, las du joug des Vénitiens catholiques qu'ils détestaient plus encore que les musulmans, ne voulaient pas combattre, quoiqu'ils reçussent une solde d'un ducat par jour; enfin Napoli succomba, parce que parmi les troupes de la garnison, il se trouva des traitres; le colonel Sal, qui avait fait tirer sur eux, fut mis en pièces par le peuple. Les Grecs, qui avaient aidé les Turcs à escalader les murailles, furent les premières victimes de leur trahison; l'archevêque Carlini périt

avec d'autres prêtres : la ville fut livrée au pillage, le butin fut si considérable, que non-seulement il suffit aux cent vingt mille assiégeans[1], mais que même plusieurs de ces derniers en retirèrent jusqu'à dix et vingt bourses d'argent. On y trouva une grande quantité de canons en airain et en fer, de poudre et de plomb, de boulets, de bombes et de grenades[2]. Le Sultan, qui reçut l'heureuse nouvelle de cette conquête sur l'Alpe de Despotyaïla, vint lui-même à Napoli pour voir la ville et le fort du mont Palamidi. Une lettre autographe, remplie d'éloges, accompagna les vêtemens d'honneur dont on décora les officiers[3]; les églises et les cellules furent de nouveau transformées en mosquées et en lieux de prière, et l'aga des sipahis, Osman, fut chargé de la garde de cette nouvelle conquête.

Vers la fin de juillet, le kapitan-pascha reçut ordre de se rendre à Koron avec la flotte; l'artillerie de siége de Napoli fut embarquée pour Modon ; huit jours après le grand-vizir s'y rendit lui-même avec son armée (30 juillet 1715 — 28 redjeb 1127). Les fiers montagnards de la Maïna se soumirent, Khielafa et Sernata se rendirent sans coup-férir, et les peuples soulevés se trouvèrent de nouveau domptés et replacés sous le joug

[1] Raschid, II, f. 117. Il dit que primitivement les janissaires ne devaient être que 40,000, mais que tant de volontaires étaient accourus de l'Asie-Mineure, pour se soustraire aux impositions, que l'armée se trouva forte de 120.000 hommes.

[2] 126 canons, 20 mortiers, 239 quintaux de fer, 1664 quintaux de plomb, 34,697 boulets, de trois à vingt-quatre livres; 121,115 bombes, 2,950 grenades de fer et à main; 2,320 grenades à bouteille; 20,000 quintaux de poudre. Raschid, II, f. 116.

[3] Le même, f. 119, sa lettre autographe tout au long.

du vainqueur[1]. Les Turcs avaient assis leur camp près des moulins de Begoghli, situés entre Koron, Modon et Navarin, à quatre lieues de distance de chacune de ces trois villes, lorsqu'ils apprirent que les ennemis n'avaient pas l'intention de défendre Koron et Navarin, et qu'ils avaient transporté toutes leurs richesses à Modon (15 redjeb 1127 — 17 juillet 1715). Deux beglerbegs furent chargés de prendre possession des villes abandonnées et le serasker marcha sur Modon, où arriva aussi la flotte qui, lors du siége de Napoli di Romania, avait dirigé une attaque malheureuse contre Pavesa[2]. A l'approche de la flotte turque, l'escadre vénitienne se retira, et le siége fut poussé avec la plus grande vigueur par les assiégeans, et soutenu avec le plus grand découragement par les assiégés, parce que toutes les troupes se soulevaient. Dans le château, dans le mandrachio, sur le rempart Saint-Antonio, à la porte Saint-Marc, les soldats étaient en pleine insurrection, et malgré tous leurs efforts, les braves généraux Pasta et Jansich, ne purent la réprimer. Pasta négocia une capitulation pour obtenir des conditions favorables, et le beglerbeg de Roumilie, Ahmed-Pascha, venait d'accorder une trève, lorsque le grand-vizir rompit toutes les négociations, de peur que l'armée ne fût privée de butin. Les troupes dé-

[1] *Kerdeni oussyanleri zindjiri teschiré rabt oloundi*, c'est-à-dire : *on jeta la chaîne de la conquête autour du cou de la révolte.* Raschid, II, Bl. 122.

[2] Raschid, Bl. 118, le mardi 15 redjeb; c'est inexact, parce que le 15 redjeb était un mercredi.

couragées ou soulevées abandonnèrent les remparts, et les Turcs pénétrèrent dans la ville sans obstacle. Le grand-vizir abusa lâchement de ce succès en outrageant et en faisant charger de chaînes les malheureux défenseurs de Modon. Vincent Pasta tomba entre les mains des lewends, qui le traînèrent devant le kapitan-pascha. Celui-ci se rappela quelques légers services que Pasta lui avait rendus pendant qu'il servait comme esclave sur les galères de Venise, et lui témoigna une grande reconnaissance. Non-seulement il défendit la tête de Pasta devant le grand-vizir, mais il accueillit encore avec humanité les autres officiers vénitiens que l'on avait traînés à bord de la flotte; il fit donner à chacun d'eux des habits et dix reichsthalers, et Pasta obtint en outre un esclave pour son service personnel. L'esclavage dans lequel il avait vécu pendant sept ans sur les galères de la république n'avait pas étouffé en lui le sentiment de l'humanité, et sa noble générosité fait paraître plus hideuse encore l'indigne prodigalité du grand-vizir, qui offrit, à Modon, trente reichsthalers pour chaque tête de chrétien vivant qui lui serait amené, pour avoir le plaisir de faire décapiter ces malheureux par centaines devant sa tente (17 août 1715).

A la nouvelle de la prise de Corinthe et de Napoli di Romania, le château de Morée se rendit au beglerbeg de Diarbekr, Kara Moustafa, qui avait été détaché du camp impérial avec quarante mille hommes pour en faire le siége (1[er] schâban 1127 — 2 août 1715). La prise de Modon fut suivi de près de celle

de Malvasie et de Cerigo. Suda et Spinalonga [1], les seuls postes occupés par les Vénitiens dans l'île de Crète, voyaient se perpétuer dans la personne de leurs commandans, Louis Magno et François Giustiniani, l'antique valeur du Lion de Saint-Marc. Ces derniers se défendirent avec courage; mais laissés sans secours par la flotte de Venise, ils capitulèrent au mois de novembre 1715, et dès-lors la république ne posséda plus une seule de ses îles de l'Archipel.

Le Sultan se trouvait à Seres, lorsque lui parvint la nouvelle de la prise du château de Morée, de Navarin et de Modon. Comme les queues de cheval étaient déjà sur la route d'Andrinople, on les fit revenir, afin de célébrer ce triomphe par des fêtes qui durèrent trois jours, et pour recevoir les félicitations des hauts dignitaires de l'empire et des ambassadeurs des puissances amies (26 schâban 1127 — 27 avril 1715). On éleva ensuite les queues de cheval dans la plaine de Tubna, et le Sultan retourna à Andrinople.

De son côté, le grand-vizir prit les mesures nécessaires pour l'administration de la Morée. La description de cette ville, qui renfermait alors deux mille localités, fut confiée à huit commissaires, et deux autres furent chargés de celle de l'île de Tineh qui

[1] A l'occasion de ce récit, Raschid, II, Bl. 131, s'engage dans une longue digression à propos de la conquête de Candie, et il rapporte l'observation que le mouſti Ebusaïdzadé ajouta dans son exemplaire du *Ferlikè* de Hadji Khalfa, au chapitre de la conquête de Candie, savoir : « que ce fut une honte d'avoir laissé Suda au pouvoir des Vénitiens après » une guerre qui avait duré vingt-cinq ans. »

comptait soixante-deux villages. Damad Ali ordonna la révision des rôles d'inscription des sipahis et des silihdars, et fit observer une discipline rigoureuse. Des sipahis, feudataires de Mentesché et de Khoudawendkiar, qui pendant la marche avaient pressuré des sujets musulmans, au mépris des ordres les plus sévères, avaient été exécutés dès avant le siége de Modon; des musulmans renégats, c'est-à-dire des Turcs qui, pendant la domination vénitienne, avaient embrassé le christianisme, sans pour cela cesser de porter le turban blanc, subirent alors le même sort à Misitra. Après que les gouverneurs des forteresses nouvellement conquises eurent été nommés, le grand-vizir reçut à Napoli le silihdar du Sultan, chargé de lui remettre une lettre louangeuse, et de distribuer, au nom de son maître, des sabres et des pelisses d'honneur à tous les officiers de l'état-major [1]. En revanche, un ferman de blâme fut envoyé au vizir Moustafa-Pascha, gouverneur de Bosnie, les armes ottomanes n'ayant pas été aussi heureuses en Albanie et en Dalmatie. Le provéditeur Angelo Emo s'était emparé des places de Zazuina, de Plauno et de Stanizza, afin d'agrandir le territoire de Sing et de Knin. Le vizir avec les beglerbegs de Perzerin, de Zwornik, de Klis et d'Hersek, les troupes du beglerbeg de Merâsch et cinq mille Tatares commandés par le noureddin, parcourut le pays qui s'étend depuis Cettina jusques vers la mer, portant partout le fer et le feu, et dépeuplant les

[1] Raschid, II, Bl. 128, donne la lettre autographe tout au long.

villages. C'est ainsi que les habitans de l'île Ottock, au nombre de trois cent soixante, avaient tous été massacrés. Le vizir fit le siége de Sing, mais le franciscain hongrois Étienne, inspiré de l'esprit du grand Capistran, sut communiquer son courage aux assiégés, et le serasker fut forcé de se retirer. D'un autre côté, les Vénitiens avaient abandonné S. Maura, après avoir fait sauter les fortifications (6 silhidjé 1127 — 3 décembre 1715). Deux jours après, le grand-vizir leva son camp de Napoli, et quitta la Morée après cent et un jours qui lui avaient suffi pour faire la conquête de la presqu'île. Il permit alors aux déserteurs, que l'on avait tenus en état d'arrestation pendant la campagne à Gallipoli et à Scutari, de retourner dans leur pays. On rappela dans leurs anciennes demeures les habitans de la Morée qui avaient pris la fuite. L'hiver étant déjà fort avancé, Damad, au lieu de déployer, comme par le passé, l'étendard sacré du Prophète et de le faire porter à la tête de l'armée, ordonna, de peur de l'intempérie de la saison, de l'envelopper d'étoffes en satin et de drap d'or, de le déposer dans le coffre précieux destiné à cet usage, et de le conduire ainsi sur un char à Constantinople. Le grand-vizir ne resta qu'un jour à Larissa, pour régler le paiement de la solde des troupes; il ne s'arrêta ni à Selanik ni à Seres; mais, passant par Demitoka et Youndtschaïri, il se hâta d'arriver à Andrinople, où il fit son entrée en vainqueur et en triomphateur [1].

[1] Raschid, f. 155, et le *Rapport sur la conquête de la Morée*, comme appendice de l'*Inscha* de Nabi, n° 110.

Le conquérant de la Morée était non-seulement un guerrier, mais encore un homme d'Etat, et ses institutions prouvent, comme ses victoires, qu'il était digne du poste le plus élevé de l'Empire, celui auquel est attaché le pouvoir le plus étendu en temps de guerre comme en temps de paix. Vers le milieu du règne du sultan Mohammed, l'école des pages de Galata avait été supprimée, et les revenus de cette institution avaient servi à créer des places de muderris qui portaient le titre de professeurs d'Ibrahim-Pascha, de première et seconde classe. Ali ne fut pas plutôt nommé grand-vizir, qu'il rendit à cette institution sa première destination ; il nomma un grand-maître, des précepteurs, des prédicateurs et des maîtres pour diriger l'enseignement des pages, qui étaient nourris et élevés dans cet établissement pour le service du seraï et de l'Etat (moharrem 1127—janvier 1715). Il conserva l'ordre d'avancement établi dans le corps des oulémas, et, bien que le moufti, cédant aux pressantes sollicitations du kaïmakam, eût nommé, contre toutes les règles, à une place de professeur, le fils de ce dernier, âgé seulement de onze ans, il enleva sa place à ce jeune enfant et reprocha au moufti l'irrégularité de sa conduite ; le kaïmakam lui-même fut destitué bientôt après et envoyé comme gouverneur à Kaffa, où il fut exécuté. Par cet acte de rigueur, l'ordre de gradation, par lequel doivent passer tous ceux qui veulent s'élever aux plus hautes dignités, fut de nouveau réglé dans l'esprit de la loi, et l'on satisfit ainsi tout le monde. Aussi, lorsque, plus tard, dans une assemblée présidée

par le grand-vizir, et dans laquelle il s'agissait de nommer aux emplois les plus éminens de l'Empire, tel qu'à ceux de reïs-efendi, de defterdar, de nischandji, celui-ci voulut élever à cette dernière dignité son plus intime confident, l'historiographe de l'Empire, Raschid, qui occupait une place de muderris, ce dernier refusa, en disant qu'il préférait se soumettre à la hiérarchie. Les secrétaires d'Etat qui étaient présens restèrent saisis d'étonnement et gardèrent le silence; le grand-vizir lui-même, fâché de ce refus, fut quelques instans sans répondre, mais enfin, reprenant son affabilité ordinaire, il dit, pour tranquilliser l'historiographe : « Je sais que vous autres, oulémas, vous » convoitez les emplois de ceux qui vous précèdent » immédiatement, comme le font les agas du seraï; » chaque page ambitionne le poste de silihdar, et, dût-il » quitter la charge de tschokadar pour être revêtu de la » dignité de grand-vizir, il ne regretterait cependant » pas moins toute sa vie de ne pas avoir été nommé » silihdar; de même vous, du jour où vous êtes entrés » en fonction comme muderris, vous poursuivez, » souvent inutilement, pendant quinze ou vingt ans un » grade plus élevé. Soit, tu sais ce que tu as à faire.» Il fut si loin d'en vouloir de ce refus à l'historiographe de l'Empire, que celui-ci reçut peu de temps après une lettre autographe du Sultan, qui lui conféra une charge plus élevée de muderris, et cela sans qu'on eût paru vouloir se conformer aux règles de la hiérarchie. Le médecin du Sultan (qui est toujours pris parmi les oulémas), Mohammed de Yenibagdjé

qui, se reposant trop sur la faveur du grand-vizir, s'était permis de discourir sur des questions de politique hors de sa compétence, fut destitué, et, à sa place, Omer-Efendi de Smyrne fut nommé reïs des médecins. Le moufti Mahmoud-Efendi, qui avait fait bannir ses deux prédécesseurs, et dont l'un s'était noyé sur la route de Sinope, fut destitué, l'opinion publique s'étant déclarée ouvertement contre lui lorsqu'on apprit la mort d'un de ces exilés[1]; il fut remplacé par Mirza Moustafa-Efendi, qui avait déjà trois fois rempli les fonctions de grand-juge. Ce fut pendant que ce dernier était revêtu de cette dignité, que l'on mit fin, par un khattischérif, à la vente et à l'exagération du nombre des emplois de moulazim, c'est-à-dire d'aspirant à l'emploi de recteur. On défendit la vente de ces charges et l'on en restreignit le nombre, en sorte que désormais le moufti ne put distribuer que seize places de ce genre, le grand-juge de Roumilie huit, celui d'Anatolie et le chef des émirs six, les juges de la Mecque et de Jérusalem chacun cinq, le médecin des grands-vizirs et l'imam de la cour quatre. On décida en outre que chaque muderris qui avancerait en grade[2], c'est-à-dire qui obtiendrait une

[1] *Sounouni nas tahkik oulounmaghitschoun*, c'est-à-dire, pour faire taire l'opinion du public. Raschid, II, Bl. 101.

[2] Raschid, II, Bl. 106. Les grades sont indiqués depuis les plus inférieurs, savoir : 1° moussileï Sahan, c'est-à-dire adjoint des Huit à la mosquée du sultan Mohammed; 2° Sahan, c'est-à-dire muderris à la mosquée du sultan Mohammed; 3° altmischli, c'est-à-dire un des soixante; 4° moussileï Souleïmaniyé, c'est-à-dire adjoint à la mosquée du sultan Souleïman; 5° Souleïmaniyé, c'est-à-dire muderris à la mosquée du sultan Souleïman.

des places plus élevées de juge ou de molla, aurait droit à un moulazim (aspirant) qui porterait le titre de répétiteur. Le moufti Mirzasadé Moustafa perdit bientôt après sa place, et voici de quelle manière. On avait eu l'adresse de faire tomber entre les mains du Sultan une plainte en vers dirigée contre les deux grands-juges Damadzadé et Hamidzadé; ce pamphlet indisposa tellement le Sultan contre ces dignitaires qu'il les destitua, et qu'il nomma à leur place deux hommes non-seulement très-versés dans la science des lois, mais encore très-estimés comme écrivains : c'étaient Ouschakizadé Esseïd Abdoullah, l'auteur des biographies des oulémas et le continuateur du biographe Atayi, et Abdourrahim, l'auteur de la grande collection des fetwas, récemment imprimée à Constantinople. Le Sultan ne se contenta pas de destituer les deux grands-juges, mais il donna encore l'ordre au kaïmakam de Constantinople de chercher à découvrir les auteurs de la satire, et comme on apprit que ces derniers faisaient partie de la suite du moufti, celui-ci fut destitué et eut pour successeur le savant Abdourrahim (13 djemazioul-akhir 1127 — 15 juin 1715). Trois juges furent accusés d'être les auteurs de cet écrit; deux s'enfuirent aussitôt, et le troisième, Djezbi Ibrahim, fut conduit en présence du Sultan qui se trouvait alors sur l'Alpe de Rhodope. Djezbi Ibrahim s'avoua l'auteur de cette satire rimée, mais il accusa les deux autres de l'avoir engagé à l'écrire; ceux-ci, ayant été découverts et confrontés avec lui, nièrent toute complicité. Alors le kaïmakam

de l'étrier impérial appela le moufti, les grands-juges et les autres oulémas présens, pour savoir si, en vertu de cette sentence : *l'honneur du croyant est comme son sang*[1], on ne devait pas, d'après la loi du talion, répandre le sang des coupables et rendre un fetwa dans ce sens. Déjà plusieurs assistans s'étaient rangés à l'avis du kaïmakam, lorsque le grand-juge de Roumilie, Ismaïl, sans crainte de déplaire au kaïmakam et au moufti, prit la parole et déclara que, du moment où on n'avait pas de preuves, il n'y avait pas lieu de poursuivre les deux juges qui niaient avoir coopéré à la publication de cette satire ; que d'ailleurs il n'existait aucune loi en vertu de laquelle on pût appliquer la peine de mort à celui qui s'avouait l'auteur de la satire. Il ajouta : « Si le Padischah, dans sa toute-puissance, » avait voulu les condamner à mort, il ne les aurait pas » consultés ; pourquoi alors, dit-il, cacherions-nous » la vérité et la justice, lorsqu'on nous demande notre » avis. Voilà tout ce que j'ai à dire ; du reste, vous » savez sans doute mieux que moi ce qu'il convient de » faire. » Grâce à la courageuse allocution du grand-juge, le rapport qu'on adressa au Sultan conclut simplement à la destitution et au bannissement.

Sous le règne de Moustafa II, les baux annuels du trésor (moukataat) avaient été changés en baux à vie (malikané) ; cette mesure avait fait naître de graves désordres, qui portèrent préjudice aux finances, car les riches accaparaient tous les fermages à vie, qu'ils

[1] *Irdhol-moumin kedemmihi.*

affermaient de nouveau par-dessous main ; il arriva donc que le sous-fermier, qui voulait retirer de son entreprise, non-seulement le prix de son fermage, mais encore un gain personnel, pressura les habitans qui se trouvaient ainsi accablés sous des charges énormes. Les baux à vie furent donc tous supprimés et confiés à l'administration de l'Etat. Ahmed III signa une ordonnance en faveur des trois classes d'employés du diwan, qui portent le nom de gedüklüs, parce qu'au lieu de traitement ils possèdent des fiefs, c'est-à-dire, des secrétaires, des mouteferrikas et des tschaouschs. Cette ordonnance portait qu'ils seraient constamment attachés à la personne du grand-vizir, et, comme leur brevet énonçait qu'ils ne seraient tenus d'entrer en campagne qu'avec ce dernier, on leur assura le casuel des fonctions dont ils pourraient être chargés, et dont de simples feudataires avaient profité jusqu'à présent. Damad Ali-Pascha remit un peu d'ordre dans le service des postes qui avait été négligé depuis quelque temps, et les ayans (primats) furent rendus responsables de ses irrégularités. Les registres de la chambre des comptes d'Anatolie, dans lesquels existait une grande confusion, furent examinés avec le soin le plus minutieux et mis en ordre par une commission, qui s'en occupa pendant six mois [1]. On révisa de même les registres matricules des sipahis et des silihdars, et

[1] Raschid, Bl. 107. Cette chambre des comptes paya la solde de 1,400 personnes avec 17,508 aspres ; par l'ancien règlement, la solde de 1,374 personnes se montait à 160,503 aspres, y compris les fournitures pour les chancelleries (f. 108).

ceux des revenus des fondations pieuses. On frappa de nouveaux ducats, de meilleur aloi même que ceux de Venise ; ils étaient d'une valeur de trois piastres, et cent étaient à cent dix dirhems. Une chaîne en entourait le bord ; d'un côté on voyait simplement le chiffre du Sultan, de l'autre étaient gravés ces mots : *frappé à Constantinople.* On renvoya dans leurs anciens domiciles tous les sujets chrétiens qui se trouvaient réunis dans les trois résidences de Constantinople, d'Andrinople et de Brousa. Cette mesure s'étendait même à ceux qui demeuraient déjà depuis dix ans dans l'une ou dans l'autre de ces villes. Le but principal du grand-vizir était de ne point priver le trésor des contributions dont ils ne payaient que la cote personnelle dans les résidences. Une mesure qui témoigne de l'humanité du grand-vizir (bien qu'elle fût mal exécutée, comme on le vit par la suite), ce fut la défense qu'il fit de circoncire désormais les nègres en Egypte. L'ordre qu'il adressa à cet effet au gouverneur et aux juges d'Egypte, portait qu'il y aurait beaucoup de mérite, de leur part, à empêcher que l'on ne se rendît coupable d'un pareil acte de violence et d'injustice ; mais, s'il faut en croire l'historiographe de l'Empire, il paraîtrait que le but principal du grand-vizir fut seulement de purger le seraï de la présence des nègres [1]. On procéda avec moins d'humanité

[1] Raschid, II, f. 138, et dans l'*Histoire de Yousouf*, Bl. 268, *Seraï saltarieti tawaschi namindé khawaschider takhliyé itschoun*, c'est-à-dire pour soustraire le serai à la domination de ces misérables qui portent le nom de tawachis (eunuques)

à l'exécution de trois juifs, qui avaient attiré dans une maison le jeune fils du kiayabeg, sous le prétexte de lui offrir des fruits, mais contre lesquels il n'existait d'autre preuve que la déposition de cet enfant âgé de six ans. Il montra encore un esprit peu tolérant, en détruisant le riche couvent grec de Mauromolos, situé à l'entrée du Bosphore, uniquement parce que les moines avaient fait construire une église plus grande que celle qui existait jusqu'alors [1]. On défendit aux libraires de vendre des livres à l'étranger, afin de ne pas dépouiller la capitale des richesses scientifiques qu'elle possédait. Les receveurs de la cote personnelle reçurent l'ordre sévère de ne pas exiger des rayas, sous le titre de taxe des secrétaires et des domestiques, une aspre de plus que ne le permettait la loi. Les exécutions étaient rares et n'avaient lieu que pour des motifs graves. C'est ainsi que tombèrent les têtes du sandjak de Hamid, pour avoir tardé trop long-temps à entrer en campagne à la tête de ses troupes; de l'ancien inspecteur de l'arsenal, pour n'avoir pas fait l'aveu de ses concussions; du commandant de Napoli di Romania, Osmanaga fils de Soulfikar, l'ancien ambassadeur à Vienne, parce que, en sa qualité d'aga des sipahis, il avait fait preuve d'une grande partialité en contrôlant les rôles d'inscription des troupes, et parce que, tout récemment, il avait imposé des taxes outrées aux capitaines des navires de commerce. C'était un homme très-instruit et grand amateur d'horticulture; malgré

[1] Raschid, II, f. 26, la traduction du passage entier dans *Constantinopole et le Bosphore*.

ces titres à l'indulgence du Sultan qui lui-même aimait beaucoup les fleurs, sa tête fut jetée devant la tente de la justice [1]. Sur l'avis donné par le gouverneur de Rakka, que le scheïkh persan de l'Azerbeïdjan, connu sous le nom d'Eboubekr Seïyah, c'est-à-dire le Voyageur, trompait le peuple et séduisait les femmes en employant la magie, l'exécution de ce dernier fut ordonnée. Un autre aventurier persan fut de même accusé de sorcellerie; mais celui-ci, comme homme politique, était plus dangereux que l'autre. Il était venu à Constantinople, se disant fils du schah Souleïman et frère du schah régnant, Houseïn. La Porte lui avait fait une pension de deux cents piastres par mois, et lui avait assigné pour résidence d'abord Mitylène et ensuite Lemnos. De là, il s'était enfui à Bozok, où il distribuait des titres en sa prétendue qualité de schah Abbas III [2]. Depuis il eut l'audace de nommer un Turcoman pascha de Tschoroum, et, avec quelques milliers de vagabonds qu'il avait rassemblés autour de lui, il tenait en émoi tout le sandjak de Bozok. Le peuple croyait qu'il pouvait commander aux saisons, parce qu'il faisait assez souvent beau temps là où il se trouvait, tan-

[1] Le même f. 127. — *Aïlaktschadiri.* Ce nom est donné aussi à la tente dont il a été déjà question lors de la description du camp. La Motraye a fait de Aïlak, *Leilek tschadiri*, c'est-à-dire *la tente de la Cigogne*, car il dit : « Pavillon de la Cigogne élevé sur un seul mât peint en rouge, surmonté d'une boule peinte de même et plus élevé qu'un autre pavillon. » II, p. 6.

[2] Le même, f. 104. On lisait sur son sceau : *Nigini saltanetra gescht waris Scheh Sahibi Kiran Abbas Salis*, c'est-à-dire le schah, maître du temps, Abbas troisième a hérité de l'anneau de la puissance.

dis qu'en d'autres lieux il pleuvait ou neigeait; mais il ne tarda pas à être désabusé sur son compte, lorsqu'il vit tomber sa tête sous le glaive du bourreau. Le grand-vizir maintint dans les limites du devoir les premiers dignitaires et les gouverneurs de l'Empire, en les surveillant dans l'exercice de leurs fonctions et en leur infligeant de justes punitions lorsqu'ils violaient les lois. C'est ainsi que le gouverneur de Bassra, Hasan Yürük, qui, lors de la dernière révolution, était parti d'Andrinople avec les troupes du sultan Moustafa II, pour contenir les Arabes turbulens, parce que son avarice ne lui permettait pas d'entretenir un nombre suffisant de troupes, et qu'il s'était abaissé jusqu'à percevoir lui-même les impositions du scheïkh Maani, fut dépouillé de son gouvernement et de sa dignité de vizir, et appelé à rendre compte de son administration. Gourd Hasan, l'aga des janissaires, fut destitué pour sa lâche conduite et pour avoir distrait une grande partie des fournitures, qu'il avait reçues pour cent mille janissaires, et dont il avait à peine distribué la dixième partie; le kapitan-pascha lui-même fut l'objet de quelques soupçons, pour être resté plusieurs jours avec la flotte, devant Malvoisie, sans en emmener les habitans, ainsi qu'on le lui avait ordonné. Le reïs-efendi, que l'on envoya pour examiner sa conduite, déclara à la vérité que le kapitan-pascha n'était pas coupable; mais celui-ci se plaignit de ce que le reïs-efendi avait complètement méconnu sa dignité de kapitan de la mer, ne lui avait pas rendu les honneurs qui lui étaient dus, ne l'avait même pas

salué en le rencontrant sur sa route [1], et s'était adressé au defterdar de la flotte pour traiter d'affaires.

L'un des fréquens incendies qui eurent lieu vers cette époque à Constantinople se déclara la nuit de la fête du Baïram, et prit naissance dans la salle du vieux seraï, où l'on prenait le café; il dura onze heures et consuma une grande partie de cet édifice. Un autre incendie dévora le magnifique palais de l'ancien moufti Behayi. On n'eut pas à déplorer de pareils sinistres lors des grandes fêtes qui furent célébrées à Andrinople et à Constantinople en l'honneur des victoires remportées sur les Vénitiens et de la conquête de la Morée, et pendant lesquelles on tira des feux d'artifice. Néanmoins la joie que l'heureuse issue de cette campagne causa au Sultan et au peuple fut troublée par la mort de la Walidé, Grecque originaire de Retimo (10 silhidjé 1127 — 7 décembre 1715) et l'épouse favorite de Mohammed IV (28 safer 1128 — 22 février 1716). Après la chute de ce prince, elle avait été reléguée pendant huit ans dans le vieux seraï (9 silkidé 1127 — 6 novembre 1715), sous les règnes du sultan Souleïman II et d'Ahmed II, fils d'Ibrahim; mais, plus tard, sous le règne de ses deux propres fils, Moustafa II et Ahmed III, elle jouit pendant vingt années, non-seulement des plus grands honneurs, comme mère du Sultan régnant, mais encore de l'estime et de l'amour

[1] *Sélam ou kélamé iltefat etmeyoub.* Raschid, II, f. 126. Ferrari, fin du premier livre.

de la nation, pour avoir fait élever des mosquées à Scutari et à Galata, et fondé un établissement pour y nourrir les pauvres [1]. Pendant la campagne de Morée, Hasan, gouverneur de Bagdad, avait aussi remporté en Asie quelques victoires sur des Kurdes et des Arabes révoltés ; et, comme le dit l'historiographe de l'Empire, « ces conquêtes venaient augmenter » le nombre des conquêtes brillantes de cette année. » Les Kurdes Satschli, c'est-à-dire les Velus, qui s'étaient fortifiés à Daïr-Aassi (*couvent de rebelles*), au pied de la montagne de Sindjar (*le Massius*), furent repoussés par le gouverneur de Bagdad. Le kiaya du pascha poursuivit les rebelles jusqu'au château de Khatouniyé, situé au milieu du lac du même nom, et à quatre lieues au nord du mont Sindjar [2]. Lui et plusieurs autres perdirent la vie dans cette action, mais les Kurdes furent chassés du château qui leur servait de refuge dans l'île et qui consistait en une seule et large rue [3]; ils périrent tous jusqu'au dernier. Enfin Sindjar finit par se rendre, et l'ancien scheïkh de la tribu de Taï fut nommé beg de cette ville.

Aux environs de Bassra, quelques rebelles de la tribu arabe de Lam s'étaient mis sous la protection du

[1] Le même, f. 135 et 138. Raschid se trompe à peu près de dix ans en portant son âge à 50-60 ans, f. 163; car son premier fils Moustafa était déjà né en 1074 (1664) et cependant il est impossible qu'elle n'eût que huit ans lorsqu'elle le mit au monde.

[2] Le même, f. 120; c'est d'après cette indication qu'il faut rectifier la situation du lac.

[3] Diwanyoli est cette longue rue de Constantinople qui conduit de la porte du jardin au seraï.

khan persan de Houweïzé ; le gouverneur de Bagdad, qui s'était avancé avec son armée jusqu'à Dourlak, y apprit des autorités de Beldé, Djewazer, Mendledjin et même du scheïkh des Beni Lam, qu'une armée persane de trente mille hommes avait déjà fait cinq journées de marche dans l'intérieur du pays. Les Beni Lam firent alors ce que les tribus arabes ont coutume de faire lorsqu'elles se trouvent menacées d'un danger imminent : ils envoyèrent des drapeaux noirs aux Arabes de Bassra et de Bagdad pour leur demander du secours. A l'aide de ces auxiliaires, ils repoussèrent l'invasion des Arabes placés sous la domination persane, et le gouverneur de Bagdad fit un traité de paix avec le khan de Houweïzé. Enfin, dans le sandjak kurde de Harir, un scélérat ayant assassiné le beg, les Kurdes Sahran se divisèrent en deux partis, dont l'un voulut reconnaître pour chef l'assassin, et l'autre, le fils de l'ancien beg. Grâce à l'intervention du gouverneur de Bagdad, le fils hérita de la charge de son père, et cette nomination fut sanctionnée par la Porte.

Si les événemens qui s'étaient passés pendant les deux dernières campagnes sur les frontières et dans l'intérieur de l'Empire, avaient réclamé, comme nous l'avons dit plus haut, toute l'attention de Khalîl-Pascha, il ne perdit point de vue la politique extérieure ; mais sa conduite envers les puissances étrangères et leurs ministres ne fut pas des plus affables. L'ambassadeur d'Angleterre s'étant plaint de ce que l'interprète anglais à Smyrne, âgé de soixante-dix ans, avait

été battu par un Turc, il répondit : « Si un musulman » bat un giaour, que voulez-vous que j'y fasse? [1] » et, lorsqu'on lui eut représenté qu'une telle conduite de la part des douaniers ferait tort au commerce, il répondit que la Porte n'avait pas besoin du commerce anglais; que si des négocians s'en allaient, d'autres les remplaceraient, mais que les Anglais ne partiraient pas [2]. Jean Navon, premier interprète vénitien à Constantinople, subit un sort bien plus rigoureux que l'interprète anglais de Smyrne; il fut pendu pour s'être mêlé de politique dans une lettre écrite sur les événemens du jour et que l'on intercepta. Lors de la reddition de Malvoisie, une punition non moins cruelle avait été infligée à un médecin grec, originaire de cette ville, pour s'être enfui de Constantinople et avoir accepté des Vénitiens le poste de commandant d'une place. On le ramena à Constantinople, où il fut pendu à la porte du Doigt, ayant au cou le brevet qu'il tenait de la république. Au commencement de la guerre contre Venise, le mouteferrika Ibrahim avait été envoyé à Vienne avec une lettre du grand-vizir pour le prince Eugène, dans l'espérance que la cour impériale garderait la neutralité dans cette guerre, comme elle l'avait fait dans la dernière guerre contre la Russie. Le mouteferrika la remit au prince dans une audience solennelle (13 mai

[1] Le rapport du baile Memmo, inséré dans les actes vénitiens. *Se un musulmano ha bastanato un giaur, che volete che io vi faccia.*

[2] *Noi non habbiamo bisogno del loro commercio; se quelli mercanti s'anderanno, verrano degli altri, ma non anderanno, e cosi l'ha licenziâ.* 8, Luglio 1714.

1715); celui-ci la reçut assis sur un fauteuil en velours rouge brodé d'or, placé sous un dais en soie rouge et à franges d'or; il portait un habit de soie rouge brodée d'or et un large chapeau; à sa droite étaient les conseillers de la cour, et à sa gauche, les référendaires intimes [1]. Quatre mois après, le mouteferrika retourna à Constantinople avec une lettre du prince Eugène, par laquelle l'Autriche s'offrait de nouveau comme médiatrice entre la Porte et Venise [2]; cette lettre resta sans réponse comme la précédente. Mais lorsque, l'année suivante, et douze jours après que l'Autriche et Venise eurent contracté une nouvelle alliance offensive et défensive contre les Turcs, le prince Eugène écrivit au grand-vizir une lettre dans laquelle il l'engageait vivement à rentrer dans les conditions du traité de paix de Carlowicz et à indemniser avant tout la république des pertes qu'on lui avait fait éprouver, et lorsqu'enfin on annonça le rappel du résident Fleischmann, dont les représentations n'avaient jamais été écoutées [3], tous sentirent la nécessité d'une nouvelle guerre. On tint à Eyoub, dans le palais de la Walidé, un grand conseil, auquel assistèrent les plus grands dignitaires de la loi et les généraux de l'armée, parmi lesquels se trouvait

1 La lettre se trouve dans les Arch. imp. et dans *Recredentiale pro Ibrahim-Pascha*, 9 septembre 1715.

2 Lettre du 8 mars 1715.

3 La traduction de la lettre est jointe en entier au manifeste turc, sous le titre : *Traduction de l'orgueilleux Missif du premier Ministre.* Raschid, II, f. 143.

le second lieutenant-général des janissaires, le seghbanbaschi Hasan, renégat allemand ; le reïs y lut un manifeste [1] rédigé par le grand-vizir lui-même et dans lequel on cherchait à démontrer que la paix de Carlowicz n'obligeait nullement l'Empereur à secourir Venise ; que celui-ci avait par conséquent violé la paix et qu'on devait lui déclarer la guerre. Le moufti décida qu'il devait en être ainsi. Le grand-vizir demanda alors aux généraux s'il devait se rendre à Corfou, dont on avait depuis long-temps déjà résolu de faire la conquête, ou s'il devait se diriger vers les frontières d'Allemagne. Ils répondirent tous que le grand-vizir devait prendre le commandement en chef et marcher contre les Allemands, parce que ceux-ci ne ressemblaient pas aux autres infidèles, et étaient des ennemis redoutables [2]. « Des hommes pusillanimes, dit le grand-» vizir, représentent la puissance de l'ennemi de la foi » comme plus grande qu'elle n'est réellement et ils » découragent par là les musulmans. N'est-il pas juste » et conforme aux lois, très-vénérable moufti, de faire » mourir de pareils hommes, traîtres envers l'Empire » et la religion, qui essaient ainsi de se soustraire aux » fatigues de la guerre ? Ce n'est pas sur le contenu » d'une simple lettre que nous la commencerons cette » guerre ; nous n'en faisons que les préparatifs et » nous marcherons sur Belgrade. Si les infidèles fran-» chissent d'un seul pas les frontières ottomanes, nous

[1] Le manifeste dans Raschid, II, f. 143-146.

[2] *Khissimi kawi.* Raschid, II, f. 146.

» les repousserons; en attendant nous avons donné les » ordres les plus sévères aux commandans des fron- » tières, afin que la paix ne soit pas violée. » Le grand-vizir ajouta qu'il avait résolu d'envoyer le beglerbeg de Diarbekr, Kara-Moustafa, à Corfou, et il leur demanda ce qu'ils en pensaient. Les généraux, qui voyaient bien que la détermination du grand-vizir était arrêtée d'avance, aimèrent mieux garder le silence que de s'entendre appeler ennemis de l'Empire et de la religion, s'ils osaient émettre une opinion contraire à la sienne. « C'en est assez pour aujourd'hui, » dit le grand-vizir en terminant; réfléchissez cette » nuit, et, si Dieu le veut, trouvez-vous tous demain » vers midi au conseil qui doit se tenir à Daoud- » Pascha en présence du Padischah [1]. »

Le lendemain, les oulémas et les généraux se réunirent sous la tente du kaïmakam. Le grand-vizir arriva dès la pointe du jour, et descendit de cheval devant la tente impériale, où l'assemblée ne tarda pas à se rendre. Damad Ali ouvrit la séance par un discours, dans lequel il passa en revue, comme dans le manifeste, tous les faits accomplis depuis la violation de la paix par la république jusqu'à la réception de la lettre du prince Eugène. Le moufti remit son fetwa au reïs-efendi, qui en fit la lecture; il demanda ensuite aux oulémas ce qu'ils en pensaient. Comme personne ne lui répondit, soit qu'ils n'eussent rien à dire, soit qu'ils ne voulussent pas se compromettre, en faisant connaître

[1] Raschid, f. 147.

leur opinion, il régna dans toute l'assemblée un profond silence qui dura près d'un quart-d'heure. Le grand-vizir le rompit en s'écriant : « Messieurs, pourquoi ne » parlez-vous pas ? Vous assistez à un conseil où cha- » cun est libre de dire son avis ; si vous avez quelque » doute sur la légalité du fetwa, faites-le connaître. » Enfin l'ancien grand-juge d'Anatolie, Mirzazadé scheïkh Mohammed, prit la parole en ces termes : « La lettre du premier ministre allemand, qui nous » est arrivée par la poste, ne prouve pas que l'on ait » transgressé nos frontières ; où voyez-vous donc la » trace d'une violation de la paix ? Ne vaudrait-il pas » mieux que la Sublime-Porte cherchât d'abord à ob- » tenir quelque certitude à cet égard, sauf à donner » ensuite des ordres en conséquence? » Le grand-vizir répliqua que la violation de la paix résultait de la lettre même où on accusait la Porte de s'en être rendue coupable. « Je veux bien convenir de ce fait, continua le » grand-juge, l'ennemi nous accuse d'avoir violé la » paix, mais il prétend lui-même n'avoir rien à se » reprocher. Qui nous empêche de nous préparer à » la guerre, pendant que nous ferons une nouvelle » demande? Est-il donc bien nécessaire d'avertir l'en- » nemi que vous avez l'intention de marcher contre » lui? D'après ce que je puis voir, il ne me paraît pas » juste de commencer la guerre à propos de cette let- » tre seulement; je crois qu'il suffit, pour le moment, » de mettre en état de défense les frontières de l'Em- » pire. — Apportes le traité de paix, cria le grand-vizir » au reïs-efendi, et fais-en la lecture au vénérable

» scheïkh de l'Islamisme. » Le reïs-efendi lut le traité, mais, dans les vingt articles qui le composaient, il ne se trouvait pas un seul mot relatif à Venise. Le Sultan prit ensuite la parole, et dit : « Au temps de la guerre » de Russie, on avait aussi fait des recherches, et » elles n'eurent aucun résultat. — Voyez-vous, dit » le grand-vizir en se tournant du côté de Mirza-» Efendi, comme l'ennemi ment en nous accusant » d'avoir violé la paix. — Sans doute, répliqua Mirza-» zadé ; nous savons fort bien que nous n'avons pas » violé la paix, mais celle-ci se trouve-t-elle donc » rompue par le fait même de la fausse accusation de » l'ennemi ? » Le grand-vizir l'interrompit avec véhémence et s'écria : « A vous entendre parler, l'ennemi » ne se rendrait coupable de trahison qu'en s'empa-» rant de Belgrade ; mais alors il serait trop tard pour » se défendre. — Je ne dis pas, continua le grand-» juge, qu'il faille attendre qu'il nous ait donné cette » preuve de son manque de foi, mais je prétends que » tant qu'il n'aura pas franchi les frontières, cette » lettre ne nous donne pas le droit de lui déclarer la » guerre. » Le grand-vizir, qui aperçut en ce moment un livre entre les mains du scheïkh d'Aya Sofia, le lui demanda pour savoir si l'on pourrait le consulter avec fruit. Le scheïkh se leva, mais le Sultan lui fit signe de s'asseoir et de lire ; il ouvrit donc l'ouvrage de Serkhasi [1] et en lut deux pages qui se trouvèrent favorables à l'opinion du grand-juge. Le grand-vizir

[1] *Mebsout*. Raschid II, f. 48.

dit que ces décisions étaient sensées et ne pouvaient être réfutées, mais qu'elles n'étaient pas applicables au cas dont il s'agissait ; cédant ensuite à demi, il ajouta : « Nous ne voulons pas la guerre sans cause » et sans violation flagrante de nos frontières ; seu- » lement nous voulons marcher sur Belgrade, tout » prêts à combattre s'il y a lieu ; nous avons même » défendu très-sévèrement aux commandans des » frontières de faire le moindre tort à l'ennemi par » leurs incursions, et nous nous sommes bornés » à les engager à se tenir sur leurs gardes. Hier au » soir encore, nous avons reçu une lettre du pascha » de Temeswar ; » et il dit au reïs-efendi d'en faire la lecture. Cette lettre annonçait que les Impériaux ne laissaient pas passer les pontons qui arrivaient de Bosnie sur la Sava. Après plusieurs paroles échangées de part et d'autre, le grand-vizir se tourna du côté des vizirs et des émirs, des ayans (premiers du pays), des khodjagans (seigneurs du diwan) et des généraux de l'armée, et leur demanda une seconde fois de quel côté lui et le beglerbeg de Diarbekr devaient se diriger dans la double guerre qu'on allait avoir à soutenir. On décida à l'unanimité, comme la veille, que le grand-vizir marcherait contre l'Allemagne. Le Sultan dit : « Si Dieu le veut, nous nous rassemblerons à » Andrinople pour nous consulter de nouveau au sujet » de la guerre d'Allemagne, et nous agirons d'après les » résolutions qui seront prises[1].» Le scheïkh de l'Aya

[1] Raschid, II, 150.

Sofia éleva les mains pour faire la prière ; le Sultan se leva et l'assemblée se sépara ; le grand-vizir sortit vivement irrité du résultat de la délibération. Quelques jours après, le grand-juge subit la peine de sa franchise : il fut envoyé comme simple juge à Parawadi.

Dès ce moment, on pressa les préparatifs de la guerre avec la plus grande activité. Indépendamment de la flotte qui se trouvait à l'arsenal, on fit construire quinze galiotes, vingt-cinq frégates, dix bateaux à quilles recourbées et huit felouques. Ibrahimaga, qui commandait le corps employé à la défense de la Porte de Fer, près du tourbillon du Danube, fut promu à la dignité de pascha à deux queues de cheval et nommé kapitan de la flottille du Danube; le mewkoufatdji Ibrahim et le defterdar de Nissa furent nommés commissaires, chargés de réunir les provisions de bouche sur la route de Constantinople à Belgrade. Le khan de Crimée fut invité à rejoindre l'armée, et le Sultan lui envoya mille piastres à titre d'argent de carquois, et quatre mille pour la solde des seghbans [1]. Le beglerbeg d'Anatolie, Turk Ahmed, qui venait d'arriver à Gallipoli pour se rendre à Corfou, reçut l'ordre de se diriger à marche forcée sur Nissa. D'un autre côté, Ahmedaga de Lippa se rendit par Chocim à la cour de Rakoczy, porteur d'une lettre dans laquelle le grand-vizir lui offrait, comme autrefois à Tœkœli, la principauté de Transylvanie et le titre de

[1] Raschid, f. 148.

roi de Hongrie, en l'engageant à recommencer la guerre contre l'Empereur. Le Sultan se dirigea sur Andrinople. accompagné du kaïmakam, du moufti, des deux grands-juges, du chef des émirs et de tous les seigneurs du diwan. Le lendemain de l'arrivée d'Ahmed III dans cette ville, le beglerbeg d'Anatolie y fit son entrée à la tête de ses troupes ; aux premiers rangs, on voyait les courageux et les téméraires (gonüllüs et delis) ; venaient ensuite les chasseurs et les miliciens (seghbans et lewends) ; puis cinquante agas de sa cour et neuf chevaux de main ; enfin, derrière lui, marchaient plus de mille fusiliers à pied et plus de cent pages. Le même jour, eut lieu le troisième conseil que le Sultan avait annoncé en levant la séance de la dernière assemblée. Après que l'on eut fait la lecture de la déclaration de guerre et du fetwa qui la légitimait, le grand-vizir prit la parole : « Nous ne » sommes pas ici, dit-il, pour perdre notre temps à » nous consulter sur la nécessité d'une guerre que » nous avons déjà résolu d'entreprendre, mais bien » pour nous exciter à la conduire d'une manière con- » venable, conformément à la sentence : *Combats les* » *infidèles et sois sans pitié pour eux* [1] ; et vous, hom- » mes de la loi, qu'en pensez-vous ? » Les uns lui répondirent [2] : « Que Dieu vous guide et vous soit favo- » rable ; » les autres laissèrent aux généraux le soin

[1] *Djahid el koufar wé agladh aleïhüm.*

[2] Raschid cite à cette occasion le vers turc : *Bir soualé komaz ol gham zeï hazir djewab*, c'est-à-dire : *une réponse juste n'admet plus aucune question.*

de répondre à leur place [1]. Le grand-vizir ayant jeté un regard sur ces derniers pour connaître leur avis, ils s'écrièrent tous qu'ils étaient les esclaves du Padischah, et qu'ils étaient prêts à faire le sacrifice de leurs corps et de leurs âmes pour le service de la religion et de l'Empire. Le grand-vizir conclut en ces termes : « Il est hors de doute que Dieu nous accordera la » victoire, si nous suivons cette maxime : *Ne soyez ni* » *joyeux ni tristes, et vous serez supérieurs* (par l'éga- » lité d'âme) [111]. » Le scheïkh du camp impérial mit fin à ce troisième conseil de guerre, en récitant les autres paroles de ce verset du Koran.

Avant de marcher sur Belgrade, le grand-vizir fit remettre au résident impérial Fleischmann, qui avait été forcé d'accompagner l'armée, une lettre en réponse à celle du prince Eugène. Elle était conçue en termes bien plus passionnés et bien plus grossiers encore que ceux du manifeste, et l'histoire l'a conservée comme un monument du style rude et acerbe de la diplomatie ottomane; la fin de cette lettre en fera suffisamment juger : « Eh! lorsqu'il sera de nouveau ques- » tion de paix, comment pourra-t-on ajouter foi à vos » paroles? Les plus petits ducs, et encore moins les » rois chrétiens, se rendent-ils coupables d'actions » aussi blâmables? — Eh bien! la guerre va décider » entre nous. Si Dieu le veut, la Sublime-Porte rece- » vra le prix de sa conduite irréprochable et si pleine

[1] D'après la sentence : *Khalakallahou lilhouroubi ridjalen wé ridjalea li kossaatin wé teridin* (Dieu créa certains hommes pour le combat et d'autres pour soigner la soupe).

» de modération. Il est hors de doute que le sang qui » va être répandu des deux côtés, pésera comme une » malédiction, jusqu'au jugement dernier, sur vous, » sur vos enfans, et sur les enfans de vos enfans. Que » la destruction soit votre partage[1] ! » Dans un post-scriptum écrit en marge de la lettre, il était dit que l'envoyé Soulfikar ayant été emprisonné à Komorn pendant la dernière guerre, la Porte userait de représailles et retiendrait aussi pendant quelques jours à Belgrade[2] l'ambassadeur autrichien (2 schâban 1128 —22 juillet 1716). De Philippopolis, le Sultan envoya ses ordres au kapitan-pascha et à Kara Moustafa-Pascha, ainsi qu'au commandant de Bosnie, Yousouf-Pascha le Long, en faisant don à chacun d'eux d'un sabre d'honneur et d'un kaftan; les deux premiers furent chargés de diriger la guerre à Corfou, et le dernier en Bosnie.

Le khan des Tatares, qui venait d'arriver au camp, annonça ce que déjà l'on avait appris du serdar d'Isakdji et de Chocim, à savoir que la Pologne, se trouvant menacée par la Russie et la Saxe, avait besoin de la plus grande partie de ses forces; qu'il ne pourrait, par conséquent, envoyer que dix mille hommes à

[1] Raschid, II, f. 151. La date du 1er djemazioul-ewwel est le résultat d'une faute d'impression; il faut lire djemazioul-akhir (23 mai); car, ainsi qu'on le voit par la réponse même, la lettre d'Eugène n'était arrivée à Constantinople que le trente-deuxième jour après l'équinoxe (le 22 avril). L'original qui se trouve dans les Archives impériales est aussi daté du 1er djemazioul-akhir. L'historien ne la donne pas en entier, et il a omis le post-scriptum.

[2] On fit observer à la fin de cette lettre qu'on en avait fait un duplicata déposé entre les mains du résident.

Belgrade, et qu'il resterait lui-même, avec trente mille autres, sur les frontières de la Pologne. Afin d'augmenter aussi de ce côté la force de l'armée, on enrôla à Ibraïl trois mille six cents janissaires, en leur assurant une paie double; les commandans reçurent une augmentation de quarante aspres, les porte-étendards de vingt; les officiers qui avaient été mis à la retraite n'eurent que dix aspres, et les porte-enseignes de la même catégorie en reçurent cinq. On ajouta à ce corps d'armée la moitié du quatrième régiment, quatre cents hommes avec cinq cents armuriers, trois cents canonniers, et trente conducteurs d'artillerie. Aaredj Osman-Pascha, gouverneur du sandjak de Tirhala, reçut l'ordre de réparer les routes par lesquelles l'armée devait passer pour se rendre à Corfou, depuis Tirhala jusqu'à Sayada et Fourindas (Bucintro); et de faire les approvisionnemens de bouche nécessaires. Pour transporter l'artillerie, le grand-vizir ordonna de faire une levée parmi les rayas qui, depuis les premiers temps de l'Empire ottoman, étaient attachés comme aides au train d'artillerie, et portaient le nom d'*enfans des conquérans*. On envoya trois mille hommes pour renforcer la garnison de la Porte de Fer, et le commandant de ce poste reçut l'ordre d'y élever de nouvelles fortifications; on mit à sa disposition, pour cet objet, trois mille fantassins, cinq pièces de douze, cinq cents boulets, dix quintaux de chiffons, cinq quintaux de plomb, douze livres de mèches, et quarante quintaux de poudre. On renforça les garnisons des places qui avoisinaient la fron-

tière russe, en envoyant six cents janissaires dans les forteresses de Temerruk, de Rabath, d'Or, de Temkalaa, de Taman, et de Kilbouroun. On envoya des janissaires à Chocim, et des bombardiers à Temeswar. On donna des ordres pour hâter l'arrivée des troupes nouvellement recrutées. Peu de jours après le retour du khan en Crimée, arriva un ambassadeur polonais envoyé par la confédération de Tarnigrod. C'était un événement tout nouveau pour la Porte, et il se trouve consigné dans l'histoire de l'Empire, soit à cause de sa nouveauté, soit en raison de la conduite servile tenue par l'ambassadeur; les historiens turcs avaient cependant passé sous silence l'ambassade du Staroste de Sredz, François Golz, et celle du palatin de Mazovie, Stanislas Chomtowski, quoique ce dernier fût venu pour renouveler la paix de Carlowicz (22 avril 1714). L'envoyé de la confédération, le colonel Dominique de Jastrzsbiec Bekierski, staroste de Dolhyce [1], parut tellement surpris de la splendeur de la cour ottomane et de la puissance de l'armée, lors de sa réception sous la tente du diwan, « qu'il fit les sima» grées les plus ridicules, et se conduisit plus sotte» ment qu'un âne; » telles sont les propres paroles de l'historien Raschid [2]. Lorsque le grand-vizir sortit de sa tente pour se rendre dans celle du diwan, en s'avançant majestueusement au milieu de deux haies formées par les hauts fonctionnaires de l'État, l'ambassadeur polonais tint son kalpak à la main, et se

[1] Communiqué par M. le comte Stanislas Rzewuski.

[2] *Schiweha mikouned ki khar neküned;* vers persan bien connu.

confondit en révérences ; puis, au moment où Damad Hasan-Pascha s'assit et où tous les tschaouschs du diwan lui adressèrent le salut d'usage : *Que Dieu soit avec toi!* l'ambassadeur tantôt se leva de son siége, et tantôt se prosterna à terre [1]. Le grand-vizir lui ayant demandé depuis combien de temps il était en voyage et s'il avait rencontré en route le khan de Crimée, l'envoyé le pria de le recevoir en audience particulière, ce qui ne lui fut accordé qu'à la condition que le kiayabeg serait présent. Il se plaignit, au nom de la confédération, du roi Auguste qu'elle accusait de vouloir s'emparer de la Pologne. Enfin il demanda l'intervention de la Porte. On l'écouta pendant une heure, mais on lui répondit que le succès de sa demande dépendait du compte qui devait en être rendu à l'étrier impérial [IV]. Ces communications avaient lieu par le secours de l'interprète de la Porte, Jean Maurocordato, fils d'Alexandre, et frère de Nicolas, qu'il avait remplacé dans sa charge, lorsque ce der-

[1] Cet ambassadeur eut une conduite toute contraire à celle du staroste Golz, auquel le baile vénitien Memmo rend un témoignage très-honorable dans son rapport du 20 juillet 1713 : *Fu poi in nome degli Ambassadori polachi fatta al Primo Veziro l'instanza, che, poiche le cose convenute erano tutte composte, fosse loro permesso potersi vedere colli ministri degli altri principii e doppo una cosi lunga riserva conversar con alcuno. Ripose il Primo Vezir che non era tempo, ma insistendo il Golz, ch'e un coragiosissimo Polacco, egli lo ricercò di loro nomi quali uditi disse che il Palatino (Chomstowki) restasse in casa e che se il Golz volesse vedersi col Residente Cæsareo glielo permetteva per un sol giorno, ma non con li altri, mostrando ancora in ciò l'aversione sua per il Palatino. che in solamente udirlo nominare ha protestato piu volte che si sentiva tutto internamente commosso.*

nier fut nommé hospodar de Moldavie à la place de Rakoviza (1709); Niclas fut chassé de sa principauté par Cantemir, mais il remonta sur le trône huit mois après, et au commencement de la campagne de Russie (1712), il fut nommé prince de Valachie, d'où Brancovan avait été expulsé par les Cantacuzène[1], et où ceux-ci furent eux-mêmes contraints de céder la place aux Maurocordato[2]. Brancovan, après un règne heureux qui dura vingt-six ans, fut mis à la torture à Constantinople avec ses fils, et ensuite décapité (26 août 1714). Deux ans après, les Cantacuzène y furent étranglés[3].

Lorsque l'armée eut établi son camp à Nissa, on vit arriver successivement Sari Ahmed, beglerbeg de Roumilie; Ahmed, beglerbeg d'Erzeroum; les sandjaks de Kaïssariyé et de Kodja Ili, et, quelques jours après, le noureddin Selamet-Ghiraï, à la tête de dix mille Tatares. Sur ces entrefaites, l'ancien gouverneur d'Egypte, Weli-Pascha, fut condamné à mort; il avait été mandé à Constantinople pour y payer cent bourses qu'il devait, et, comme il n'avait pas d'argent, on lui trancha la tête. Yousouf le Long, gouverneur de Bosnie, subit le même sort pour s'être rendu cou-

1 *Chiaro et Engel.*

2 *Histoire de Valachie*, par Engel, p. 379, et *Histoire de Moldavie*, par le même, p. 296.

3 Engel, p. 379; il y a ici plus d'une contradiction, car d'abord il dit que le grand-vizir les fit exécuter à Constantinople: qu'il fit transporter leur tête à Constantinople, et enfin que l'ordre avait été donné d'Andrinople; mais au commencement de juin, le grand-vizir n'était plus à Andrinople: il était déjà en marche vers la frontière.

pable de concussion. Vers le même temps, périt violemment l'interprète français, Pierre, homme qui avait beaucoup voyagé, et qui avait rendu de grands services lors de l'arrivée de Charles XII à Bender. Pierre était resté depuis au service de la Porte. L'avis qu'il avait émis de ne pas commencer, cette année, la guerre contre l'Allemagne, lui ayant attiré de nombreux ennemis, il fut attaqué et assassiné sur la route de Yagodina à Batoudjina, par quelques djebedjis, qui n'agissaient pas comme voleurs de grands chemins, mais bien d'après les ordres du kiayabeg. Celui-ci, instigateur principal de cette guerre, voulait par ce meurtre effrayer le reïs-efendi, qui s'était chargé de faire connaître l'opinion de l'interprète.

A son arrivée sous les murs de Belgrade, le grand-vizir passa en revue l'armée campée dans les environs, et fit son entrée dans cette ville au bruit des salves de l'artillerie de campagne et de celle de la forteresse. Dans le conseil de guerre qui fut tenu immédiatement après, il agita la question de savoir si l'on devait marcher sur Temeswar ou sur Peterwardein, et si l'on devait ou non faire le siége de cette dernière ville. Houseïn, aga des janissaires, fut d'avis qu'il fallait marcher sur Temeswar; le khan des Tatares proposa de faire une incursion dans les Etats transylvaniens. Le beglerbeg de Roumilie répondit qu'on n'avait sans doute pas encore oublié la défaite de Zenta, et qu'on devait se rappeler, par conséquent, quels rivières et quels marais il faudrait passer pour aller à Temeswar; il fit surtout sentir que si

les Tatares faisaient une excursion dans la principauté de Transylvanie, ils ne songeraient qu'à faire du butin, et, semblables à des femmes enceintes, ne seraient plus propres aux entreprises militaires; en conséquence, il opinait pour marcher sur Peterwardein, soit afin d'y livrer bataille s'il y avait lieu, soit pour faire le siége de cette ville Le grand-vizir ne fit pas connaître son opinion, qui aurait tranché la question, et cela afin de mieux garder le secret de ses opérations. On sut, par des prisonniers, qu'il n'y avait que quinze cents hommes à Peterwardein, sous les ordres de Palffy, et que le camp des ennemis était à Futak, sous le commandement du prince Eugène. Trois mille ouvriers, aidés par mille janissaires et les matelots de soixante-dix tschaïques, venaient de jeter un pont sur la Save (25 juillet 1716—5 schâban 1128). Kourd-Pascha, gouverneur d'Ilbessan, fut nommé chef des éclaireurs, et les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, Turk Ahmed et Sari Ahmed, c'est-à-dire Ahmed le Turc et Ahmed le Jaune, furent chargés, l'un du commandement de l'aile droite, l'autre de celui de l'aile gauche, et tous deux de protéger contre les hussards de l'ennemi les corps des fourrageurs envoyés en Syrmie. Pendant trois jours, les troupes se dirigèrent lentement de Belgrade vers le pont pour effectuer leur passage. Le serasker, qui aurait pu choisir un des jours considérés comme les plus heureux de la semaine, tel que le samedi, le lundi ou le jeudi, décida que le passage du fleuve aurait lieu le mardi, et non dans la matinée, mais dans l'après-midi. Cette réso-

lution donna lieu à bien des commentaires et fut regardée comme de mauvais augure, d'après les préjugés existant sur les jours heureux de la semaine et les heures favorables de la journée (8 schâban 1128 —28 juillet 1716). Le résident Fleischmann, qui jusqu'alors avait été retenu sous bonne garde à Semendra, obtint enfin la permission de partir pour Belgrade avec une lettre rédigée en forme de cartel. Kourd Mohammed-Pascha, qui rencontra le premier des troupes ennemies aux environs de Carlowicz [1], demanda et obtint la permission de commencer les hostilités. C'est ainsi que le premier fait d'armes, par lequel les Turcs violèrent la paix de Carlowicz, se passa près de l'endroit même où elle avait été signée dix-sept ans auparavant. Kourd-Pascha, sorti victorieux du combat [2], ordonna de trancher la tête aux morts restés sur le champ de bataille, et les envoya au camp pour être jetées devant la *tente de la justice*. A l'instigation du kiaya, homme d'une avarice sordide, qui avait vu avec déplaisir la générosité que le grand-vizir avait déployée l'année précédente en Morée, on ne paya à ceux qui amenaient des prisonniers ou apportaient des têtes, que vingt piastres par prisonnier et dix par tête coupée. Les soldats murmurèrent; il y en eut qui refusèrent d'accepter une pareille aumône; d'autres prirent l'argent en jurant, et coupèrent ensuite la tête aux prisonniers. Le kiaya, inquiet de

1 *Histoire du prince Eugène*, Amsterdam 1740, p. 31.

2 D'après Raschid, trois mille Turcs contre huit mille ennemis, c'est précisément l'inverse d'après le rapport du général autrichien.

cette irritation, engagea le defterdar, en prenant toutefois la responsabilité de cette mesure, à payer cinquante ou soixante piastres. Mais lorsqu'on en eut connaissance, les mécontens ne devinrent que plus exigeans; le grand-vizir fut forcé de venir s'asseoir devant la tente de la justice, et de faire distribuer les récompenses en sa présence. Il demanda ensuite dans le sein du conseil de guerre, si toute l'armée ne devait pas prendre part à la bataille, d'après cette maxime, dont la justesse a été si souvent constatée par l'expérience de tant de campagnes, savoir: « que les » Allemands infidèles ne peuvent être vaincus que » par la réunion de toutes les forces de l'armée » ottomane [1]. » Le beglerbeg d'Anatolie, Ahmed le Turc, trouva que l'avis était bon à suivre, mais le beglerbeg de Roumilie, Ahmed le Jaune, objecta qu'il valait mieux attendre que l'artillerie fût arrivée, et le grand-vizir se rangea de son côté. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les troupes légères des deux armées, commandées d'une part, par Kourd-Pascha, et de l'autre par Palffy, en étaient venues aux mains. Dans cette rencontre, les Ottomans firent sept cents prisonniers [2], parmi lesquels se trouva le comte Breuner. Le lendemain de cette action, l'armée continua

[1] *Nemstsché Kafiriné askeri islam ayaghi tozi ilé warürsa intikam alinür*, c'est-à-dire: « Les Allemands infidèles ne peuvent être vaincus que » par la poussière des pieds de l'armée musulmane. »

[2] D'après les rapports des généraux, la perte des Impériaux ne fut que de quatre cents hommes; ils étaient au nombre de trois mille et les Turcs de sept mille; d'après Raschid, la force des Ottomans n'était que de quinze cents hommes, et celle des Allemands de huit mille. Raschid, II, f. 159.

sa marche sur Peterwardein [1], distante seulement de deux lieues de Carlowicz. Mais déjà le prince Eugène avait pris position derrière les retranchemens que Sürmeli Ali-Pascha avait fait élever autrefois, lors du siége de cette ville. Aussitôt après son arrivée sous les murs de Peterwardein, le grand-vizir fit planter l'étendard sacré devant sa tente. L'armée resta pendant trois heures sous les armes, s'attendant à chaque instant à être attaquée par l'ennemi, mais comme celui-ci ne faisait aucun mouvement, le grand-vizir ordonna d'ouvrir des tranchées à l'entrée de la nuit (3 août 1716) [2]; on travailla avec tant d'activité, que le lendemain matin on ne se trouva plus qu'à cent pas du camp fortifié [3]. Le grand-vizir attendit de nouveau l'attaque de l'ennemi, au lieu de l'assaillir lui-même avec des forces supérieures; mais comme cette attaque n'eut pas lieu, les troupes se retirèrent sous leurs tentes. Ce fut Sari Ahmed, chargé de la direction des tranchées, qui fit commettre cette grande faute; c'était lui d'ailleurs qui, dans le conseil de guerre tenu à Belgrade, avait donné le malheureux conseil de marcher sur Peterwardein [4].

[1] On trouve les renseignemens les plus détaillés sur la force et les mouvemens de l'armée impériale dans l'*histoire des campagnes* de l'armée royale et impériale sous le commandement du prince Eugène, d'après des actes originaux. Journal militaire d'Autriche, 1802, p. 501.

[2] C'est ici encore un de ces cas où il paraîtrait y avoir une contradiction entre la date chrétienne et la date musulmane, si l'on ne savait pas que le 14 schâban (5 août) commence le 5 août dès le coucher du soleil.

[3] *Histoire militaire du prince Eugène de Savoie*, à La Haye, 1729, fol. p. 105, 106.

[4] Raschid, II, f. 160 et 169.

Le lendemain matin de très-bonne heure, les deux armées se préparèrent à la bataille que le prince Eugène avait résolu de livrer, et qu'Ali ne pouvait ni ne voulait éviter (5 août 1716). Slankamen et Carlowicz sont deux villes célèbres : l'une, dans l'histoire des batailles, et l'autre dans celle des traités de paix. Le prince Eugène étendit et rangea en ordre de bataille cent quatre-vingt-sept escadrons et soixante-deux bataillons ; son aile gauche s'appuyait sur un marais, et son aile droite était défendue par des hauteurs escarpées. Les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, dont quarante mille janissaires et trente mille sipahis, le reste était composé de Tatares, de Valaques, d'Arnautes et d'Égyptiens. A l'aile droite, Ali opposa sa cavalerie à celle des Allemands, commandés par Palffy, Mercy, Falkenstein, Martigni, Patre et Nadasdy ; sur l'aile gauche et au centre, combattaient les fantassins. La bataille commença vers sept heures du matin. Déjà la victoire penchait du côté des Allemands, lorsque les janissaires culbutèrent à l'aile gauche l'infanterie allemande. Wallenstein, Lankon, Bonneval cherchent en vain à rétablir l'ordre, les deux premiers tombent mortellement blessés, le dernier se défend avec deux cents hommes, et, lorsqu'il les voit réduits à vingt-cinq, il se fait jour avec eux à travers les Turcs qui l'entourent. Le prince Eugène ordonna alors à la cavalerie de l'aile gauche et au corps de réserve de se porter au secours de l'aile droite qui pliait. Le prince Alexandre de Wurtemberg, soutenu par Starhemberg. Wallis et Thurn, tint ferme au centre

de la bataille; la cavalerie turque, empêchée par celle des Allemands de secourir les janissaires, et se croyant séparée de l'armée, prend la fuite [1]. Pendant tout ce temps, le grand-vizir s'était tenu immobile devant sa tente à côté de l'étendard sacré du prophète. Mais lorsqu'après la mort du général commandant l'aile gauche, du beglerbeg d'Anatolie, Turk Ahmed, les sipahis et les silidhars s'enfuirent tout-à-coup à bride abattue, lorsqu'il ne vit plus autour de lui qu'une poignée de cavaliers feudataires, lorsque, malgré ses exhortations et les coups de sabre que ses gens distribuaient de tous côtés, il ne put arrêter les fuyards, il se précipita, suivi de ses agas, au plus fort de la mêlée, et tomba bientôt après, frappé d'une balle au front. Ses gens le couchèrent d'abord sur un cheval et ensuite dans une voiture, et le transportèrent à Carlowicz où il expira. Ainsi périt Damad Ali-Pascha, dans la ville même où la Porte avait naguère signé la paix avec l'Autriche, la Pologne et Venise; paix qu'il avait violée avec tant de légèreté en déclarant la guerre à Venise. Ce fut également ainsi que les Allemands tirèrent une juste vengeance de cette violation, et que la destruction dont il les avait menacés retomba sur sa propre tête. Le defterdar Mohammed, le mewkoufatdji Ibrahim, le reïs-efendi Moustafa et l'historiographe de l'Empire Raschid, qui entouraient l'étendard sacré, le prirent au milieu d'eux, et, suivis de l'aga des sipahis et de quelques gedüklüs à cheval, ils s'enfuirent à Belgrade. Dès que cette fuite fut con-

[1] *Histoire militaire du prince Eugène*, p. 108.

nue à l'aile droite, où commandait le beglerbeg de Roumilie, Sari Ahmed, les janissaires se retirèrent aussi vers Belgrade. Après cinq heures de combat, vers midi, le sort de la bataille fut fixé. La perte des Allemands ne fut que de trois mille hommes, tandis que les Turcs en perdirent six mille. Cent quatorze canons, cent cinquante drapeaux, cinq queues de cheval, trois paires de timbales furent les trophées de la victoire. Dans la tente du grand-vizir, on trouva des correspondances importantes; entre autres, les lettres de créance de l'hetman polonais Lidowski pour l'ambassadeur de la confédération. Mais la joie du triomphe fut troublée par la vue du corps mutilé de l'infortuné comte Breuner [1]. Le lendemain, les restes du grand-vizir furent déposés dans le vestibule de la mosquée du sultan Souleïman, à Belgrade; le sort voulut qu'il reposât dans cette ville, où se trouvait aussi le tombeau d'Ibrahim-Pascha, l'ambassadeur extraordinaire qui naguère avait été envoyé à Vienne pour négocier la paix, et qui était mort gouverneur à Belgrade. Soixante-dix ans après, Loudon, le dernier conquérant de Belgrade, emporta à Vienne le cercueil de Damad Ali, comme un trophée de sa victoire. On le voit encore aujourd'hui sous l'épais ombrage de la forêt d'Hadersdorf, non loin du tombeau de Loudon, et l'inscription turque qui orne ce cercueil fait ressortir le contraste qui résulte d'un tel rapprochement [2]. Ainsi

[1] *Barbaramente trucidato a fresco colle catene al collo.* Ferrari, p. 115.

[2] L'inscription originale avec la traduction se trouvent dans les *Mines de l'Orient*, V, p. 351.

reposèrent à Belgrade, l'un à côté de l'autre, l'ambassadeur extraordinaire qui avait signé la paix de Carlowicz, et le grand-vizir qui l'avait violée. Damad Ali, conquérant de la Morée, sans posséder les talens d'un grand capitaine, était un homme d'Etat éloquent, profondément versé dans les ouvrages sur les connaissances astrologiques des Sofis; elles n'avaient cependant pas pu lui apprendre à se connaître lui-même, « parce que, dit Raschid, sa vue intérieure était ob- » scurcie par l'orgueil [1]. » Le kiaya l'affermissait encore dans sa foi à l'astrologie, afin d'exercer plus sûrement sur lui son influence. L'année précédente, le langage des astres lui avait annoncé la conquête de la Morée, mais il le trompa bien cruellement cette année, en lui présageant la prise d'Ofen [2].

Dès qu'on eut rendu les derniers honneurs au grand-vizir défunt, les beglerbegs de Roumilie et d'Erzeroum, les agas des troupes, le defterdar et le reïs-efendi, de même que les présidens des chancelleries, Rouznamé et Mewkoufat, s'assemblèrent sous la tente de l'étendard sacré pour délibérer sur la rédaction du rapport

[1] *Ghalebei ghourouri djibiliyeti tscheschmi bassiretine perdekeschi ghaflet oloub*, c'est-à-dire : Son orgueil outré avait tendu le voile de la négligence devant l'œil de sa vigilance. Raschid, II. f. 161, donne sa biographie.

[2] Le même, f. 162. Parmi les écrits que l'on trouva dans la tente du grand-vizir, il y en avait un qui expliquait un songe où il était question d'un vaisseau qui s'étendait de Constantinople à Belgrade, dans lequel se trouvait le prophète avec les quatre premiers khalifes, et d'où descendit Omar pour soulever un dôme qui se trouvait devant Belgrade. L'explication était celle-ci : Que le grand-vizir ne se laisse pas arrêter dans le dessein qu'il a de faire la guerre ; que peut redouter une nation qui est sous la garde du prophète, et que peut craindre un vaisseau dont le pilote est Noé?

à envoyer au Sultan relativement à la malheureuse issue de la campagne, et pour procéder au choix d'un serasker provisoire. Le commandement supérieur appartenait, suivant la règle, au beglerbeg de Roumilie, qui le refusa, de peur de s'exposer à l'animadversion du kiaya, devenu, par sa perfidie, son esprit intrigant et sa méchanceté, l'objet de la haine universelle [1]. Le mewkoufatdji Ibrahim, prenant la parole, représenta que l'absence des queues de cheval, à la suite du kiaya, ne permettait pas de supposer que le Sultan eût voulu lui confier le commandement en chef, et il détermina les troupes à envoyer une députation au beglerbeg Ahmed-Pascha pour l'inviter à se charger du commandement. Le rapport adressé au Sultan sur le choix du serasker et les événemens de la journée de Peter-

[1] Pour donner au lecteur une idée de la manière dont les historiographes de l'Empire s'entendaient à peindre un caractère, nous retraçons ici le portrait de ce kiaya, peint par Raschid: *Bir mekkiar wé ghaddar wé sitemkiari rouzkiar wé aalemi mekr ou keïdinden bizar wé hiyel ou scheïtantiyetdé Iblis ilé djelis wé kizo ou douroughdé Mosseïlemeï kezabilé enisi nifak pisché wé mekr endisché ibadoullahé issali ma zarret ettirmek wé gendü anasi wé babasi ilé iltifamindé degildür dedirmek itschoum walidini dakhi fassl ou mezemmet etmeglé iftikhar eder kassiroul-kamet wé fitneï kiamet wé assferoullaoun wé saghiroul-aïn kitab houkmindjé medjmouaï scheré wé massdari sarer bir schakhssi bed gewher oloub*, c'est-à-dire: Trompeur et vexatoire, oppresseur de ses contemporains, étonnant le monde par sa ruse et son astuce, sorti du même œuf que Satan pour tromper et jouer des tours diaboliques, rappelant trait pour trait le grand imposteur Moseïlema; enclin à l'hypocrisie et à la dissimulation, il mit sa gloire non-seulement à susciter le mal aux serviteurs de Dieu, mais à avilir et à renier ses propres parents, pour éviter de paraître sous leur dépendance; de petite taille, disgracié de la nature, il avait de petits yeux et le teint jaune, et, pour nous servir de l'expression de l'Ecriture, c'était un assemblage de tous les vices, un être complètement abject.

wardein fut rédigé par le secrétaire du trésor. Comme il y était dit que la principale attaque de la cavalerie ennemie avait été dirigée contre le saint étendard, et que personne ne s'était trouvé là pour défendre ce précieux dépôt, les sipahis et les silihdars, qui avaient été constitués les gardiens de l'étendard sacré, se plaignirent hautement ; enfin, lorsqu'on rejeta la faute sur les janissaires, les réclamations de ces derniers furent encore plus vives. Après de longs débats, on décida que chacun avait fait son devoir; que la perte de la bataille ne devait être imputée qu'à l'entêtement et aux erreurs du grand-vizir. On chargea de porter le rapport à Andrinople, Ibrahim le mewkoufatdji, qui, élevé dans le seraï, à l'époque où le Sultan actuel n'était encore que prince impérial, avait su dès-lors gagner ses bonnes graces; depuis, secrétaire du Sultan, Ibrahim avait refusé les queues de cheval, et s'était contenté d'exercer des emplois de finance, d'abord comme président de la chambre des comptes, puis du mewkoufat, titre dont il se trouvait revêtu au moment d'entrer en campagne. Quatre jours après la bataille, il arriva à Constantinople, porteur du rapport des généraux assemblés en conseil à Belgrade [v].

Le Sultan fut si joyeux de revoir le compagnon de sa jeunesse, qu'il fut assez peu sensible à la fâcheuse nouvelle de l'échec essuyé par l'armée ottomane. Le sceau de l'Empire fut envoyé à Khalil, gouverneur de Belgrade, Albanais d'Ilbessan, qui, introduit dans le seraï en qualité de bostandji, s'était élevé successivement aux rangs de khasseki, d'oda-baschi et de bos-

tandji-baschi, puis, descendant d'un degré, était devenu gouverneur de Merâsch; enfin, au commencement de la guerre, il avait été chargé de réparer les fortifications de Nissa et de défendre Belgrade. Avec les biens du dernier grand-vizir, furent saisis le kiaya Ibrahim, secrétaire du défunt, et Laalizadé-Efendi[1], l'un de ses confidens, auquel était attribuée l'explication du songe trouvée sous la tente du grand-vizir, et soupçonné d'avoir prophétisé à son maître qu'il célébrerait la fête du baïram à Ofen, reconquise par ses armes (21 août 1716 — 3 ramazan 1128). La dignité du kaïmakam fut donnée au mewkoufatdji Ibrahim, et celle du reïs-efendi Moustafa, à Souleïman. Cette dernière nomination eut lieu pour étouffer les rumeurs populaires, qui désignaient le précédent reïs-efendi, comme ayant participé aux mesures prises par le kiaya, bien que l'historiographe de l'Empire, qui avait assisté à toutes les délibérations du conseil de guerre, affirmât qu'il avait été constamment d'un avis opposé à celui du kiaya. Un quatrième Ibrahim, grand-écuyer, fut nommé conducteur de caravane des pélerins. Comme on le voit, le nom d'Ibrahim était fort en faveur: mais, des quatre dignitaires qui portaient ce nom, le mieux partagé était le kaïmakam, qui avait été anciennement, et était encore le favori du Sultan. Fils d'un sipahi, voïévode d'Izdin, près Kaïssariyé, il était entré au seraï en qualité de baltadji; bientôt, quittant la cognée pour la plume, il avait

[1] La biographie de son père Laalizadé Scheïkh Mohammed est la 1485me dans le recueil de Scheïkhi.

évité, en s'éloignant du seraï, d'encourir la jalousie des précédens grands-vizirs; il parvint plus tard, comme d'autres baltadjis, à la dignité de grand-vizir, et occupera comme tel l'attention de l'histoire.

L'arrêt de mort que, la veille de la bataille de Peterwardein, le grand-vizir avait lancé contre Elhadj Mohammed-Pascha, exilé à Jérusalem, ne parvint pas, heureusement pour lui, à sa destination, car il fut rapporté immédiatement. En rendant cette sentence, la veille de sa mort, le grand-vizir avait assouvi une vieille haine et cédé aux accusations dont Mohammed-Pascha était l'objet, et qui le représentaient comme entretenant des intelligences avec les infidèles, pour s'être prononcé en faveur de la paix avec les Russes. Quelque répugnance qu'éprouvât le Sultan à approuver cette condamnation, il n'avait pu s'en dispenser, l'usage voulant que les propositions des grands-vizirs seraskers fussent toujours accueillies en campagne. L'assentiment qu'il donna à la sentence de mort prononcée contre l'ancien kiaya, le rusé et perfide Ibrahim, était beaucoup mieux motivé [1]. Le beglerbeg de Roumilie, Sari Ahmed-Pascha et le defterdar Elhadj Mohammed, furent élevés à la dignité de vizir; mais la promotion du dernier eut lieu contre l'avis du Sultan et du kaïmakam, que son extrême ambition avait indisposés; en effet, non content de faire parvenir sa demande d'avancement au souverain, par l'organe du mewkoufatdji porteur du bulletin de la bataille, il avait en même

[1] Raschid saisit encore cette circonstance pour donner carrière à son indignation contre ce kiaya.

temps chargé le serdar Sari Ahmed, successeur du grand vizir dans le commandement de l'armée, de la lui envoyer par écrit. Cette double démarche lui nuisit dans l'esprit du Sultan, comme aux yeux d'Ibrahim, qui n'avait pas eu de peine à obtenir pour lui la faveur qu'il sollicitait. Sari Ahmed-Pascha ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité, car un jour que, passant en revue à Batoudjina la garnison de Belgrade, il lui adressait une réprimande sévère, les soldats, irrités contre lui depuis la bataille de Peterwardein, dont la perte lui était attribuée en grande partie, se jetèrent sur lui et le mirent en pièces. L'ancien defterdar, Moustafa-Pascha, le remplaça à Belgrade [1].

Temeswar, dernier boulevard de l'islamisme en Hongrie, venait de succomber : cette nouvelle fut tenue secrète pendant quatorze jours. Vingt jours après la bataille de Peterwardein, Eugène vint camper devant la capitale du Banat. A cette époque, Temeswar était moins fortifiée par les ouvrages de l'art que par sa position naturelle dans les marais de la Temes et de la Bega. La place se composait alors de trois parties : la ville, le château et la palanque. Seize régimens de cavalerie, commandés par le comte Palffy, dix bataillons d'infanterie, sous les ordres du prince Alexandre de Wurtemberg, formaient l'armée des assiégeans, que l'historiographe de l'Empire porte à cent cinquante mille hommes, en affirmant que ce siége dura soixante-douze jours, au lieu de quarante-quatre,

[1] Raschid reproduit ici, II, f. 169, les conseils d'Ahmed, rapportés plus haut, auxquels fut attribuée la perte de la bataille.

et que l'armée envoyée au secours de la place, sous le commandement de Kourd-Pascha, ne comptait que quinze mille hommes, tandis que son chiffre réel était de vingt-sept ou vingt-huit mille. La tentative que fit Kourd-Pascha pour jeter dans la place douze mille janissaires, sipahis ou Tatares, et des munitions de bouche, échoua complétement. Quatre mille Ottomans et Tatares restèrent sur le terrain. Après un assaut qui dura quatre heures, la palanque fut prise; mais le nombre des morts s'éleva à quatre cents, et celui des blessés à quatorze cents (13 octobre 1716). Le prince Emmanuel de Portugal, celui de Bevern, et le prince Alexandre de Wurtemberg, qui, assistés des généraux Langlet, Wallis et Liebenstein, avaient conduit l'assaut de la palanque, dirigèrent les travaux du siége avec tant de bonheur, qu'ils réduisirent la forteresse à capituler (25 novembre 1716). Sur les dix-huit mille hommes dont se composait la garnison, douze mille se retirèrent; mille charriots, au lieu de sept mille qu'ils avaient demandés, emportèrent leurs bagages. Eugène ne fit aucune difficulté d'autoriser la sortie des kruczes renégats et autres gens sans aveu [1]. Ce fut avec la même facilité qu'il accorda aux Arméniens, aux Grecs, aux Rasciens et aux Albanais, la permission de rester à Temeswar, si bon leur semblait. Dès le commencement de la campagne, il s'était mis en relations avec les chrétiens de Servie et d'Albanie, et leur avait promis des secours pour les aider à

[1] Cette canaille peut se retirer partout où elle voudra. *Histoire du prince Eugène*, p. 82.

secouer le joug de la tyrannie turque [VI] ; les salves de cent vingt canons. dont la plupart étaient gravés aux armes des empereurs de Rome et d'Allemagne, annoncèrent que Temeswar venait enfin de se soustraire à un esclavage qui durait depuis cent soixante-cinq ans.

La prise de cette ville ouvrait la route de Valachie (25 novembre 1716). Douze cents Serviens, commandés par le bavarois Dettin, s'emparèrent par surprise de Bukarest, qu'ils pillèrent, et d'où ils enlevèrent le hospodar Nicolas Maurocordato [1]. Ce coup de main prouva à la Porte la loyauté de ce hospodar, qui n'était pas. comme ses prédécesseurs, l'ami secret des Allemands, et qui, récemment, avait rendu de bons services à l'Empire ottoman, au moyen de la correspondance qu'il avait entretenue avec Rakoczy, par l'intermédiaire du moine Isaïe. Pour reconnaître ce dévouement, on installa à sa place, comme voïévode de Valachie. son frère Jean Maurocordato, jusqu'alors interprète de la Porte, auquel succéda, à ce dernier titre, Ghika, son parent maternel (2 décembre 1716—17 silhidjé 1128).

Le chef d'escadron Ernau fut moins heureux à l'attaque de Yassy, que le bavarois Dettin à celle de Bukarest. deux mois auparavant; car au moment où il assaillait, avec deux cents hussards [2], le prince de Moldavie, renfermé dans son château de Tschetazouyé,

[1] *Histoire de Valachie*, par Engel, II, p. 7. Chiaro, p. 223, qui parle de ce fait comme témoin oculaire et dont l'excellente histoire est sur ce point le meilleur document qu'on puisse consulter.

[2] Le mot grec moderne κάταρος signifie hussard comme le mot turc *katana*.

deux mille Tatares vinrent au secours de ce dernier ; cet épisode est raconté en détail par Costin Nicolas le jeune, le khawendemir de Moldavie, comme son oncle Myron en était le mirkawend [1] (21 janvier 1717).

La nouvelle de la défaite de Peterwardein découragea entièrement l'armée qui assiégeait Corfou, où le courage et l'habileté de Schulenbourg défendaient un rocher contre les forces combinées, mais non pas toujours unies, du kapitan-pascha et du serdar Kara Moustafa-Pascha. Les Turcs étaient débarqués récemment dans la presqu'île de Xamilia, dépendante du territoire de Butrinto, au nombre de trente mille cavaliers et de trois mille fantassins ; puis, ils s'étaient emparés des hauteurs d'Abraham et de Saint-Sauveur, situées devant la forteresse, et sur lesquelles, de douze points différens de la ville, cent bouches à feu vomissaient le fer et la flamme [2]. Au lieu de se mettre à couvert dans une tranchée [3], et d'ouvrir

[1] Voir, dans le XI[e] vol. des *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, p. 274-393, les extraits si remarquables qui en sont donnés par M. Hase, bibliothécaire. *Khawendemir* est la véritable prononciation de *Mirchond*, comme l'a fait observer Jourdouin dans le IX[e] vol. des *Notices et Extraits des Manuscrits*; toutefois, il n'a pas relevé cette seconde erreur que Khawendemir était le fils de Mirkawend : il n'était que son neveu.

[2] Les deux hauteurs d'Abramo et de S. Salvatore : dans la vieille ville, quatre postes armés de dix-sept canons leur étaient opposés ; c'étaient *Campana*, *Mezza Luna*, *Cidatella*, *Martinengo* ; dans la nouvelle ville de San Giorgio, c'étaient : *Sette Veneti*, *Sei Veneti*, *Calogero et Ponta* avec vingt-huit canons et trois mortiers de cinq cents ; sur le front de la ville étaient : *Stranduoso*, *S. Atanasi*, *Piataforma* et *Raimundo*, avec quarante-deux canons et sept mortiers (traboukhi).

[3] *Giammai si lavarò regolaramente colli approvi*, Ferrari, p. 127.

une brèche, les assiégeans perdirent un temps précieux à canonner la haute tour de Saint-Spiridion, qui n'en souffrit nullement; ils lancèrent également dans la ville des bombes, contre l'atteinte desquelles les hommes se mirent à l'abri dans la vieille ville, et les femmes en se réfugiant dans les souterrains de la place. Une première sortie ayant échoué, Schulenbourg fondit une seconde fois sur les assiégeans à la tête de huit cents hommes seulement, et les repoussa après un combat acharné qui dura sept heures (18 août 1717). Le lendemain, le vent du sud jeta la consternation dans la flotte et dans le camp des assiégeans, qui, deux jours après, s'embarquèrent dans le plus grand désordre, abandonnant vingt-trois grandes pièces de siége, trente fauconneaux, sept mortiers et deux cent soixante dix paires de buffles pour attelage des canons, cent cinquante chevaux d'artillerie, deux mille employés au service d'autres armes et toutes leurs munitions en poudre et en plomb. Schulenbourg prit en conséquence possession de Butrinto et releva les fortifications de Santa-Maura qui avaient été rasées (21 août 1717). En Dalmatie et en Albanie, les Turcs se bornèrent, pendant le cours de cette campagne, à assaillir Verlica, Proloc et Duare, et à menacer les habitans de Pastrovich et de Monténégro. Le pascha de Bosnie campa à Cuprez; celui d'Albanie à Cernizza. Après avoir réuni à Cattaro les troupes de Macarsca, de Primorize, de Virgoraz et d'Opus, Emmo parcourut avec elles le territoire de Zuppa et de Budero jusqu'à Antivari et s'empara d'Ottovo, de Zariné et de Po-

povo. La plupart des fautes qui avaient déterminé la levée du siége de Corfou furent imputées au kapitan-pascha Djanüm-Khodja. auquel avait déjà été attribuée l'évasion de la flotte vénitienne à Modon lors de la précédente campagne, et qui avait dû à l'influence du kiaya d'échapper à l'enquête dont il était menacé. A Corfou, sa haine pour le serdar l'avait empêché de le soutenir: au lieu de tenir secrète, comme c'était son devoir, la dépêche qui lui avait été adressée après la bataille de Peterwardein, et qui l'autorisait à se retirer, si, dans les trois jours de sa réception, le fort n'avait pas succombé, il la rendit publique, et précipita ainsi l'embarquement des troupes, que rien ne put retenir après la lecture de cette lettre; il fit aussi pendre à une vergue Hasan-Khodja, l'un des plus braves capitaines de la flotte. Ces actes furent cause de sa révocation et de son emprisonnement au château des Sept-Tours. Sa dignité échut à Ibrahim-Pascha qui, sous le grand-vizirat d'Ali de Tschorli, avait été trois ans grand-amiral, et depuis avait été nommé chef de la caravane des pélerins, en sorte qu'il avait été appelé à diriger non-seulement les vaisseaux du désert, nom que les Arabes donnent aux chameaux, mais aussi les caravanes de la mer, c'est-à-dire la flotte.

De même que le désastre de Corfou avait été attribué au kapitan-pascha, de même celui de Peterwardein fut imputé à l'absence du khan des Tatares, qui fut pareillement destitué. On ne jugea pas convenable, cette fois, de lui choisir un successeur parmi les fils de

Sélim-Ghiraï; on aima mieux le prendre dans une autre famille, et le choix impérial tomba sur le vieux Kara Dewlet-Ghiraï. Cette nomination n'ayant pas obtenu l'assentiment des mirzas et des schirinbegs, on revint à la famille de Sélim-Ghiraï, et Seadet-Ghiraï, kalgha de Dewlet-Ghiraï, reçut le titre de khan (16 décembre 1716 — 1er moharrem 1129). Kara Dewlet-Ghiraï mourut peu de temps après (29 décembre 1716 — 14 moharrem 1129). L'arrivée d'un ambassadeur indien coïncida avec le départ du nouveau khan pour la Crimée. Le gouverneur de Rakka venait d'intercepter une ambassade française qui se rendait en Perse, et celui de Bagdad avait récemment donné avis de la découverte qu'il venait de faire d'un vase rempli de pièces d'argent prétendues koufiques, dont la valeur était de sept cent cinquante paras, et qui, à cause de leur antiquité, furent déposées au trésor de Bagdad. Deux des oulémas les plus éminens, les frères Kewakibizadé, que le précédent grand-vizir avait exilés, l'un à Merâsch et l'autre à Malatia, furent rappelés. Deux autres oulémas, dont l'un était renommé pour sa profonde science, et l'autre pour ses talens calligraphiques, moururent sur ces entrefaites. Le premier était le grand-juge du pays, Sahhafzadé, c'est-à-dire le fils du libraire, et le second Dourmischzadé, le plus célèbre écrivain de *taaliks* qui ait vécu à cette époque, et à la plume duquel sont dues les belles inscriptions qui décorent les mosquées construites de son vivant, notamment celles d'Ali de Tschorli, de la Walidé, du kapitan Ibrahim-Pascha, du moufti Feïzoullah,

du seraï de Galata et des fontaines du dernier grand-vizir qui ait porté le nom de Kœprülü, dans le seraï de Koutschoukdepé à Andrinople [1].

Fatima, fille du Sultan, qui avait alors quatorze ans et avait été fiancée au grand-vizir Damad Ali, fut donnée en mariage au favori Ibrahim-Pascha, qui réunit ainsi au titre de kaïmakam celui de gendre du souverain. Le defterdar Mohammed-Pascha, autre gendre du Sultan, qui n'avait aucune expérience des affaires, fut éconduit, et son prédécesseur, Mohammed le Jaune, qui avait montré un si grand désir d'obtenir la troisième queue de cheval, fut mis à mort pour n'avoir pas représenté les trois mille hommes qu'on lui avait imposé l'obligation de lever à ses frais. Le gendre defterdar ne lui survécut pas long-temps.

Pour que tout fut prêt à l'ouverture de la prochaine campagne, la Porte entretenait la correspondance la plus active avec les rebelles hongrois, Rakoczy et Berczeny, et donnait des instructions pour le rassemblement des troupes. Un autre ordre enjoignit aux généraux des sipahis et des silihdars de ne plus accumuler sur la même tête les places de sipahis qui se trouvaient vacantes, comme l'abus s'en était introduit, de telle façon qu'un seul individu jouissait souvent de cent vingt ou de cent cinquante aspres de solde quotidienne, tandis que précédemment il n'aurait pu en recevoir plus de quatre-vingt-dix.

Le silihdar fut envoyé d'Andrinople à Constanti-

[1] Raschid. f. 157. Il traçait avec une égale perfection le *djelli* et le *ghoubar*, c'est-à-dire les grands et petits caractères.

nople, avec mission de tirer du trésor impérial du nouveau seraï, appelé le trésor de la citerne, après avoir pris toutefois l'avis du kaïmakam, six cent quinze okkas cent soixante-douze drachmes d'argent et deux cent cinq okkas et demie quatre cent vingt-sept drachmes de même métal, provenant de vaisselle et de harnais d'argent, pour les verser à la monnaie. Après qu'on eut arboré les queues de cheval et ordonné les prières habituelles au sujet de la guerre, le grand-vizir partit le premier d'Andrinople et alla camper à Nissa; de son côté, le Sultan se rendit d'Andrinople à Sofia.

Le grand-vizir venait seulement de quitter Andrinople, lorsque l'armée impériale, traversant le Danube à Visnitza, dans le voisinage de Pancsova, campa juste devant Belgrade entre la Save et le Danube [1]. Le gouverneur de Roumilie, Schatir Ali-Pascha, était arrivé dans la plaine de Weretschar, d'où il s'était jeté dans la forteresse (15 juin 1717). Celui de Diarbekr, Redjeb,

[1] Raschid, II, f. 181; *Histoire de la guerre de Hongrie*, p. 121; *Traité de l'art militaire chez les Turcs, par* Hayne, p. 402; *Histoire du prince Eugène*, par Dumont. Raschid dit, par erreur que le passage du Danube eut lieu le 3 redjeb (13 juin). Les historiens européens qui ont fait le récit de cette campagne ne sont pas mieux informés sur le compte du grand-vizir alors en fonctions, que Hayne, p. 394, désigne sous le nom de Kœprülü Nououman-Pascha : l'*Histoire du prince Eugène et de la guerre de Hongrie*, p. 120, sous celui de *Hatschi Ali*, et Ferrari, p. 165, sous le titre de bostandjibaschi de Bosnie, tandis qu'il ne s'appelait ni *Nououman*, ni *Ali*, mais bien *Khalil-Pascha*. Le lieu en face duquel était situé le camp, reçoit, dans Raschid, le nom de *Yemeklik tscheschmesi*, c'est-à-dire, Fontaine du repas. Voyez l'*Histoire des campagnes de l'armée impériale contre les Turcs* pendant les années 1716, 1717, 1718, d'après les pièces originales dans le nouveau *Journal militaire autrichien*, Vienne 1811, p. 16, auquel est jointe la carte des opérations.

après avoir pris Mehadia, reçut l'ordre de marcher sur Belgrade, avec les trente mille hommes qu'il commandait pour couper le passage à l'armée ennemie dans la direction de Pancsova. Ali-Pascha, fils de Kara Moustafa, celui qui avait assiégé Vienne, ayant fait dire du pont de la Morawa, où il avait été envoyé, que le besoin de renfort était urgent, le grand-vizir quitta Nissa vers le milieu de juillet et se dirigea vers cette rivière (12 juillet 1717 — 2 schâban 1129).

Cependant, depuis trois semaines, le prince Eugène assiégeait Belgrade. Quantité de princes allemands et français s'étaient ralliés sous ses drapeaux, jaloux de contribuer à la prise de cette ville. Les princes de Bavière, de Wurtemberg, de Hesse, de Bevern, de Culmbach, d'Anhalt-Dessau et de Liechtenstein; les princes de Dombes, de Marsillac, de Pons; les comtes Charlois et d'Estrade, le marquis d'Alincourt, fils du maréchal de Villeroi, représentans de la chevalerie française, brillaient à l'armée impériale, de même qu'on avait vu figurer leurs pères aux siéges de Candie et d'Ofen, aux batailles de Saint-Gothard et de Nicopolis. La première ligne était commandée par les généraux Montecuccoli, Starhembeg, Bonneval, Brown, Daun, Windischgratz, Dalberg; la seconde par Nadasdy, Mercy, Harrach, Lobkowitz, Arenberg, Holstein, Frédéric de Wurtemberg et Emmanuel de Savoie, neveu du prince Eugène. Le baron de Petrasch, qui n'avait pu réussir à s'emparer par surprise de Sabacz, se porta entre cette ville et Mitrowitz.

Le 1er août, l'armée ottomane apparut enfin sur les hauteurs de Crutzka ou d'Hissardjik, forte de quatre-vingt mille janissaires, de dix mille Asiatiques, d'un pareil nombre de troupes feudataires européennes, de vingt mille sipahis ou volontaires et de trente mille Tatares : la garnison de Belgrade comptait en outre environ trente mille hommes. Au lieu de profiter de sa supériorité numérique pour chercher à frapper un coup décisif en attaquant l'armée ennemie, que les travaux du siége avaient réduite de quatre-vingt mille hommes [1] à un nombre de beaucoup inférieur, le grand-vizir perdit son temps à délibérer, à consulter tantôt le nischandji Mohammed-Pascha, tantôt le reïs-efendi Kadri, tantôt le grand-écuyer Haïderaga, alors au camp, et il finit par n'écouter personne, pas même le khan des Tatares, lorsque ce dernier lui eut amené un renfort de soixante-dix mille hommes. Pendant quinze jours, les deux armées échangèrent un feu très-vif; les Turcs avaient pour leur part cent quarante canons et trente-cinq mortiers; chacun des deux camps attendait la retraite de l'ennemi. Enfin, le manque de fourrages contraignit le grand-vizir à prendre un parti, mais non pas à se retirer, comme l'espérait Eugène : s'apercevant donc qu'une attaque était inévitable, ce dernier aima mieux l'affronter que l'attendre. L'action fut brillante : on vit toutes les troupes et tous les généraux de l'armée impériale rivaliser

[1] « 83 bataillons, 66 compagnies de grenadiers, 122 escadrons de cavalerie, 23 de dragons, 25 de hussards, elle était de plus de 80,000 hommes. » Dumont, *Histoire militaire du prince Eugène*, p. 125.

de courage et d'héroïsme (16 août 1717) [VII]. A l'aile gauche, les Bavarois se précipitèrent sur une batterie de dix-huit canons, défendue par vingt mille janissaires et quatre mille Tatares; soutenus par la cavalerie légère et l'infanterie du prince Alexandre de Wurtemberg, ils s'emparèrent de la batterie et la tournèrent contre les Turcs. L'aile droite de l'armée ottomane ne tarda pas à plier comme l'aile gauche, et il s'ensuivit une déroute générale. Dix mille Turcs restèrent sur le champ de bataille; un pareil nombre furent blessés ou faits prisonniers : la perte de l'armée chrétienne ne fut que de deux mille morts et un peu plus de trois mille blessés. Parmi les premiers, on eut à regretter le feld-maréchal-lieutenant comte Hauben, le général Dalberg, un jeune comte Palffy, un prince de Tour et Taxis, les marquis Clerici et Villette; au nombre des blessés furent le prince Lobkowitz, le prince Frédéric de Wurtemberg, les généraux Rottenhahn, Locatelli, Arigoni, le feld-maréchal comte Palffy, le seul auquel le prince Eugène eût confié le projet et le plan de la bataille, enfin le prince Eugène lui-même. L'ennemi abandonna dans sa fuite cent trente-un canons de fonte, trente-cinq mortiers, dont quelques-uns lançaient des bombes du poids de deux quintaux, vingt mille boulets de canon, trois mille bombes, trente mille grenades, six cents barils de poudre, trois cents de plomb, cinquante-un drapeaux, neuf queues de cheval, quatre trompettes, une grosse caisse de la musique des janissaires, une grande timbale de celle des sipahis, et

deux paires de petites. De même qu'après la bataille de Peterwardein, Eugène s'empara pour sa part du butin de la tente du grand-vizir [VIII].

Le surlendemain de l'action, la reddition de Belgrade fut signée, et la garnison de cette place se retira tambour battant et enseignes déployées. On trouva dans la ville, dans les presqu'îles du Danube et à bord des tschaïques qui composaient la flotte, plus de six cent cinquante canons. Le brave Ibrahim, kapitan de la flotte, avait succombé dans une action engagée même avant la bataille. La chute de Belgrade entraîna celle du grand-vizir, à l'incapacité duquel était dû ce revers. Le Sultan offrit le sceau au kaïmakam, son gendre, qui le refusa prudemment, de peur qu'une campagne ouverte sous de semblables auspices ne déterminât également la chute du nouveau grand-vizir; le sceau fut alors donné à l'un de ses protégés, le nischandji-pascha Mohammed, fils d'un négociant égyptien de Kaïssariyé. Mohammed, entré au service d'un pascha de Haleb en qualité d'écrivain, remplit d'abord quelques fonctions subalternes; puis s'étant fait connaître d'Ibrahim, gendre du Sultan, au commencement de la dernière campagne, et ayant su lui plaire, il dut à son patronage d'être successivement nommé nischandji, vizir, et enfin d'être promu à la plus haute dignité de l'Empire. Les deux conseillers de l'ancien grand-vizir, le reïs-efendi Kadri, et Haïderaga, furent éloignés du camp impérial.

Pendant la campagne de Belgrade, s'accomplissaient d'autres événemens en Transylvanie, en Bosnie,

en Dalmatie et sur la Méditerranée. Le serdar Redjeb-Pascha, originairement destiné à commander en Transylvanie, dont Kaplan-Ghiraï, avec dix mille Tatares, était venu renforcer les quarante mille coureurs et volontaires, borna toutefois ses opérations à la prise de Mahadia et de la nouvelle palanque ; puis il se replia lâchement sur Orsova et Widin. En Bosnie, au contraire, la prévoyance de Kœprülü Nououman-Pascha déjouait les desseins du général Petrasch, qui avait cherché à s'emparer de Zwornik, et qui ne s'était pas attendu à trouver son adversaire posté avec toutes ses forces disponibles sur l'embranchement des deux routes de Novi et de Zwornik. Avant la prise de Belgrade, les deux commandans de Zrin et de Costanizza, avec mille chevaux et cinq cents heiduques, avaient essayé de surprendre les forteresses turques de Novi, de Kamingrad et de Maydan dans la vallée d'Uranovaglava, aux bords de l'Unna, non loin de Novi ; mais Czerich, qui en fut informé, passa l'Unna, s'établit à Sainte-Catherine et fit avorter ce projet (3 juin 1717). En imposant aux habitans de Yassy une contribution de guerre et en détruisant la résidence du hospodar, le feld-maréchal Stainville tira vengeance des incursions que les Turcs ne cessaient de diriger en Transylvanie, dans le Banat et la Hongrie supérieure. En Dalmatie, Aloïs Mocenigo, successeur d'Emmo, avait pris les mesures nécessaires pour mettre à l'abri des Turcs Popovo, Ottovo et Zariné, dont ils cherchaient à s'emparer ; mille soldats tirés de Mostar, Scoblato et

Goranze, villes frontières, furent transplantés par lui sur le territoire vénitien ; puis il assiégea Imoschi, la plus forte place frontière de l'Herzégovine, qui, du côté de la Dalmatie, protége les châteaux de Sing, d'Almissa, de Duaré, de Primorie, de Macarsca et de Vergoraz, et, du côté de l'Herzégovine, ouvre les routes de Dououno, de Glioubouschi, de Pocitegl et de Mostar, capitale de l'Hersek. Après s'en être emparé, Mocenigo, maître d'aller à Mostar, reçut l'ordre de porter ses armes victorieuses dans la direction de Castelnuovo. A la suite d'un conseil assemblé pour savoir lequel des ports fortifiés de l'Albanie, tels que Dulcigno, Durazzo, Vallona, Alessio ou Antivari, il convenait d'attaquer le premier, il se décida pour Antivari, qui était le plus rapproché des frontières de Budua et de Pastrovich ; mais il assiégea en vain cette place, car les Monténégrins lui manquèrent de parole et le pascha de Scutari eut le temps de délivrer Antivari (26 octobre 1717). Plus heureux que lui, Pisani se rendit maître de Prevesa et de Voniza, les deux postes avancés de Santa-Maura, qui dominent le golfe d'Arta.

Sur mer, on ne peut signaler aucun événement décisif. Cependant le capitaine extraordinaire de la flotte, Flangini, livra trois combats successifs en vue des Dardanelles, à la hauteur de Lemnos et de Ténédos, à la flotte du kapitan-pascha Ibrahim, forte de trente-quatre bâtimens ; lui-même succomba en héros (12, 13, 16 juin 1717). Les escadres combinées de Diedo et de Pisani rencontrèrent la flotte turque près

des côtes de Morée, à la hauteur de Calotyches; mais, loin de s'aborder, les deux armées navales semblèrent s'éviter mutuellement; Pisani fit voile pour Cattaro, et le kapitan-pascha rentra, après avoir perdu deux bâtimens, à Constantinople, où, en vingt-quatre heures, par l'imprévoyance des pilotes et des capitaines, la flotte eut plus à souffrir que dans toute la campagne; car, pendant la nuit, deux bâtimens échouèrent au-dessus des Sept-Tours, devant la porte du Rivage, et, dans la matinée du jour suivant, l'un des vaisseaux mouillés dans le port sauta avec tout son équipage (2 décembre 1717 — 27 silhidjé 1129). Aussi, lorsque, trois mois après, un incendie se déclara à l'arsenal, par suite de la négligence apportée dans le calfatement d'un navire qui brûla avec la moitié d'un chantier de bois de constructions, ce nouvel accident détermina la disgrâce du kapitan-pascha, auquel on avait à reprocher la perte de six bâtimens détruits par l'ennemi, échoués ou incendiés, plus celle du chantier; sa place fut donnée dès-lors, avec les trois queues de cheval, au précédent kapitan-pascha qui, depuis sa révocation, commandait le vaisseau-amiral[1] (23 février 1718 — 22 rebioul-ewwel 1150). Ibrahim, gardien du sceau du grand-vizir Elmas Mohammed-Pascha, tué à la bataille de Zenta, conduisit à Azof le kapitan disgracié. Comme ce dernier avait laissé prendre aux

[1] Une erreur grave a été commise à la page 233 des tables chronologiques; car le kapitan-pascha Souleïman y est confondu avec le grand-vizir Souleïman-Pascha qui était mort à Rhodes en 1127, trois ans auparavant. *Biographies des grands-vizirs* par Osmanzadé et Dilaweragazadé.

lewends et aux kaliondjis de la flotte, une liberté sans bornes, son successeur, Kiaya Ibrahim, reçut l'ordre de maintenir une discipline d'autant plus sévère que, peu de temps auparavant, les troupes de terre s'étaient également révoltées à Sofia en recevant leur solde, et que le grand-vizir avait été contraint, pour les faire rentrer dans le devoir, de ceindre l'épée en les menaçant de les faire tailler en pièces, si elles ne se soumettaient. Vers la même époque, il fut mis un terme aux exactions des begs et des beglerbegs qui, chargés de lever les contributions de guerre, écrasaient d'impôts arbitraires les sujets de l'Empire: ces contributions furent réglées par un édit impérial à la suite duquel on lisait: « Celui qui désobéira au présent » édit, je le tuerai, aussi vrai que le Koran, ce livre » émané du ciel, est ici bas mon guide. »

Rakoczy, qu'un aga était allé chercher en France, venait d'arriver sur un navire de cette nation, qu'il avait frété au prix de cinq mille piastres; il fut reçu à Andrinople comme devait l'être un prince de Transylvanie. Le brave Kœprülü Nououmanzadé, gouverneur de Bosnie, reçut deux cents bourses d'argent, destinées à couvrir les frais de la mise en état de défense du territoire placé sous ses ordres. Le Sultan lui donna une autre marque de sa faveur en décernant la troisième queue de cheval à son frère Ezaadbeg, troisième fils du vertueux grand-vizir qui avait succombé à la bataille de Slankamen. Le moufti Ismaïl, créature du kaïmakam, gendre du Sultan, qui l'avait élevé dans la supposition qu'il ne chercherait jamais à contrarier ses

vues, perdit sa place, pour avoir voulu user trop librement du pouvoir qu'elle lui conférait dans les promotions aux fonctions de juges, et Abdoullah reçut à sa place le vêtement d'honneur, dont la couleur blanche est l'insigne de la plus haute dignité législative.

Enfin, Nischandji Mohammed-Pascha lui-même fut écarté, car le gendre et favori du Sultan, sûr de la prochaine conclusion de la paix, crut ne devoir pas refuser plus long-temps le sceau de l'Empire, qu'il conserva jusqu'à la fin du règne d'Ahmed III. Pendant ces douze années, il jouit constamment d'une faveur et d'un pouvoir sans bornes; il aima par dessus tout la paix et les bienfaits qu'elle apporte avec elle; il fut à la fois juste et habile; protecteur des sciences et des arts, il se montra toujours bon et humain. Pour plus de distinction, le Sultan lui envoya un lundi (jour considéré comme le plus favorable pour toute entreprise), au lieu du sceau d'or habituel, signe de la souveraine puissance, l'émeraude gravée à son chiffre, qu'il portait ordinairement au doigt, comme un heureux présage de la belle et noble administration pendant laquelle Ibrahim, possesseur du sceau impérial, maintint l'Empire florissant dans une paix continuelle (9 mai 1718 — 8 djemazioul-akhir 1130).

Dès la première année de la guerre survenue entre la Porte et l'Autriche, le ministre anglais Sutton avait obtenu de sa cour de pleins-pouvoirs pour offrir sa médiation à Constantinople; l'honneur de cette médiation était dû à la Grande-Bretagne de préférence

à la France et à la Hollande, parce que, de toutes les puissances européennes, l'Angleterre avait été la première à intervenir, un siècle auparavant, dans les différends de la Pologne avec l'Empire ottoman. La Hollande avait suivi cet exemple, et avait pris part en qualité de médiatrice au traité de paix de Carlowicz. L'année suivante, l'ambassadeur anglais, Worthley Montague, qui, après la mort de ses deux prédécesseurs Harbard et Hussey, décédés l'un à Belgrade, l'autre à Andrinople, se rendit à Constantinople, offrit, en passant à Vienne, sa médiation; à quoi il fut répondu qu'avant la prise de Belgrade, il ne pouvait être question de paix avec l'Empire ottoman. La première démarche dans ce but fut faite immédiatement après la chute de Belgrade, par l'ancien commandant de cette forteresse, El-Hadj Moustafa-Pascha [1], qui écrivit de Nissa au prince Eugène, pour lui offrir, avec la cession de Belgrade et de son territoire, son entremise entre lui et la Porte (5 septembre 1717); lui disant dans sa lettre que, tant que Khalil avait été grand-vizir, il n'avait pas osé s'exprimer comme il le faisait depuis que Mohammed-Pascha était à la tête des affaires. Un mois après, le grand-vizir écrivit lui-même à Eugène [2], pour lui proposer un armistice et un arran-

[1] Et non pas *Echadji*, comme on lit dans le nouveau recueil militaire autrichien de 1811, p. 46.

[2] Il est question dans Raschid, II, f. 187, de la proposition du serasker de Belgrade, mais il y est dit qu'il l'avait faite de sa pleine autorité, et qu'elle n'avait été soumise qu'ultérieurement au grand-vizir Ibrahim : or, Ibrahim ne fut grand-vizir que sept mois après la démarche dont il s'agit. Raschid dit (page antépénultième) qu'un si grand nombre de lettres furent échan-

gement à l'amiable, sans lui dire un mot de l'offre du dernier commandant de Belgrade, ni de l'abandon de cette ville. Le porteur de cette lettre, datée du camp de Sofia, fut un secrétaire de l'ambassade anglaise, du nom de Heferman (19 octobre 1717). Eugène fit allusion dans sa réponse à la première ouverture qu'il avait reçue relativement à la cession de Belgrade et de ses dépendances; mais, en attendant les instructions du cabinet de Vienne, il passa sous silence les deux points relatifs à l'armistice et à l'accommodement proposés par le grand-vizir [1]. Il ne tarda pas à recevoir ces instructions, qui l'autorisaient à conclure la paix, sur ces bases : que l'empereur garderait toutes ses conquêtes, que la Porte abandonnerait les rebelles hongrois, défendrait la vente des prisonniers, surveillerait les puissances barbaresques, restituerait aux franciscains les saints lieux à Jérusalem, et céderait une portion de la Valachie [2] (13 octobre 1717). Au commencement de l'année, le général autrichien Stainville avait conclu avec le prince de Valachie, Jean Maurocordato, une convention en six articles, aux termes de laquelle il était interdit aux troupes impériales de franchir l'Alt (8 février 1717). Dès-lors, le conseiller aulique, de Talman, reçut les pouvoirs nécessaires pour suivre les

gées à ce sujet, que s'il avait voulu les rapporter toutes à leur ordre de date, ces citations n'eussent fait qu'entraver la marche du récit.

[1] La lettre datée du 6 octobre 1717, dont le secrétaire de Worthley Montague fut porteur, est citée, mais non transcrite comme les suivantes, dans *l'Istorica relazione della pace di Posaroviz*, dans *Vendramino Bianchi*, p. 17.

[2] Les instructions adressées à Eugène le 13 octobre 1717, conçues en vingt-trois articles, sont datées du 13 octobre; ses pleins-pouvoirs pour traiter de la paix portent la date du 23 septembre.

négociations relatives à la paix projetée [1]. Worthley Montague, qui avait déplu à la cour impériale, fut remplacé à Constantinople [2] par le ministre anglais Stanyan, qui, en se rendant à sa destination, passa par Vienne, où se trouvait aussi l'ancien ambassadeur, Sutton, chargé par l'Angleterre d'offrir sa médiation. Plus les trois ambassadeurs anglais travaillaient à rétablir la paix, plus l'ambassadeur français et Rakoczy, alors à Andrinople, s'efforçaient de la faire avorter, de concert avec le chevalier de Boissemene, accrédité auprès de Rakoczy comme représentant de l'Espagne. Le moufti et les oulémas étaient partisans de la paix; mais le grand-vizir, Mohammed Nischandji-Pascha, penchait pour la guerre [3]. Rakoczy, qui précédemment résidait à Bender, avait été rappelé à Andrinople

[1] Instructions adressées à M. de Talman, conseiller aulique, et qu'il sera tenu de suivre comme étant notre député et notre mandataire, dans les négociations relatives à la paix proposée par la Porte ottomane, 30 octobre 1717. Arch. I. R.

[2] Message adressé par Eugène, comme président du conseil aulique, à l'Empereur, le 4 février 1718, d'après le rapport de Talman, daté de Belgrade le 24 janvier : « Worthley Montague, y est-il dit, ne doit point participer à la médiation, non plus que Colyer, si cela est possible, car son »amour pour les Turcs et sa correspondance avec le Czar le rendent suspect. »

[3] Lettre de Rakoczy du 26 novembre 1717, contresignée Papay, dont il existe une copie sans suscription aux Arch. I. La voici : « Il y a deux »partis, l'un pour la paix, à la tête duquel sont le moufti et les oulémas, »mais le grand-vizir est pour la guerre; j'ai écrit amplement à M. le car»dinal Alberoni, et je lui ai représenté qu'on ne trouvera jamais des con»jonctures plus favorables pour conclure l'affaire (d'un traité entre l'Es»pagne et la Porte) avec facilité et avantage pour S. M.; comme le grand»vizir est porté pour la guerre, il conviendra de traiter sur la conclusion. »Les Vénitiens, qui sont las du fardeau de la guerre, ont un parti formé »en cette cour pour la paix. »

après la chute de Belgrade, comme nous l'avons raconté plus haut. Le Sultan, en lui accordant une audience solennelle, lui avait de nouveau promis son appui et ses bonnes grâces dans les termes suivans : « Ne doute pas de la protection et du secours de » ma Sublime-Porte ; les hôtes qui s'y présentent sont » ordinairement traités avec honneur, et tu es un de » ceux qui y seront toujours accueillis avec le plus de » distinction » [1] (4 janvier 1718). L'audience eut lieu avec le cérémonial réglé par les kanouns pour la réception d'un prince de Transylvanie, vassal de la Porte ; elle fut spécialement signalée par la remise du kalpak et du sabre. Rakoczy, Bercseny, et les Espagnols qui se trouvaient avec eux, enrôlèrent des soldats dont chacun reçut une gratification de cinquante florins [2]. Mais six mois après, lorsque les négociations furent pleinement engagées, le nouveau grand-vizir, Ibrahim, qui les avait seul dirigées du côté des Turcs, écrivit à Rakoczy qu'il eût à rester à Andrinople jusqu'à la conclusion de la paix, ajoutant que l'ambassadeur espagnol, dont il lui avait annoncé la venue, pouvait s'en retourner [3].

[1] *Tarafi dewleti aliyemdé mouzaheret ou mouaawenet bouladjagina ischtibah yokdür wé dewleti aliyemé gelen mousafirleré riaayet olouna gelmischdür, sana dakhi fiadesiilé olounadjaghi moukarrer dür.*

[2] Rapport de Talman daté de Belgrade, 24 janvier 1718. *L'Histoire des révolutions de Hongrie,* de même que les *Mémoires du prince François Rakoczy,* ne contiennent pas un mot de toutes ces négociations, non plus que des rapports que Rokoczy eut avec la Porte.

[3] Traduction de la lettre du grand-vizir Ibrahim, gendre et favori, à Rakoczy, donnée à Sofie le 5 schâban (4 juillet 1718).

Tandis que le Sultan faisait à Rakoczy des protestations si amicales, les ministres Turcs décidaient en conseil qu'il y avait lieu à accepter la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Le grand-vizir écrivit à Eugène pour lui annoncer la nomination des plénipotentiaires ottomans. C'étaient l'ancien nischandji Ibrahim, actuellement silihdar, et l'ancien instructeur des janissaires, alors inspecteur d'artillerie, Mohammed-Efendi, fils de Souleïmanaga, et surnommé Yigirmi sekiz Tschelebi, c'est-à-dire, jeune seigneur de vingt-huit ans [IX]. Tous deux furent élevés au rang, l'un de second, l'autre de troisième defterdar [1]. L'orgueil ottoman niait par cette dépêche que les premières propositions, faites par le serdar de Belgrade, eussent été connues de la Sublime-Porte, et laissait au prince Eugène le soin de déterminer le lieu du congrès (janvier 1718). Ce dernier indiqua à cet effet une île du Danube, en proposant d'assigner Fethislam pour résidence aux ministres ottomans, et à ceux de l'Empereur, Cornez, ville de Valachie, située en-deçà de l'Alt. La cour impériale choisit pour ses plénipotentiaires, le comte Wirmond et M. de Talman, ancien ministre résident près la Sublime-Porte (18 février 1718). A une nouvelle lettre du grand-vizir, annonçant que l'hospodar de Valachie, Jean Maurocordato, venait d'être adjoint aux plénipotentiaires turcs et demandant un armistice préalable, le

[1] Raschid, II, f. 191. Voir dans Bianchi, p. 21, la lettre du grand-vizir datée du milieu de mars; toutefois la traduction qui en a été faite par l'interprète Schmidt porte la date du 1er février.

prince Eugène répondit que Wirmond était prêt à partir, que la conclusion d'un armistice, telle que la demandait la Porte, était réservée au jugement du congrès, mais que la participation de Venise, passée sous silence, dans la lettre du grand-vizir, était une condition indispensable et devait figurer dans les bases des négociations projetées (15 avril 1718).

Les ministres impériaux désignés pour la conférence, entrèrent en pourparler à Vienne avec le chevalier Grimani, ambassadeur de Venise dans cette capitale, et avec le chevalier Ruzzini, désigné par la république pour prendre part aux négociations relatives à la paix. La république de Venise prétendant obtenir au-delà de ce qu'elle avait conquis, les ministres impériaux représentèrent aux Vénitiens l'ordre envoyé par le grand-vizir au kapitan-pascha, trouvé à Belgrade au dépôt de la guerre, et qui enjoignait à l'amiral ottoman de lever le siége de Corfou, en raison de l'échec essuyé à Peterwardein. Ainsi la dernière victoire remportée par le prince Eugène avait valu à la république la conservation de Corfou, et c'était une raison pour que Venise regrettât moins la perte de la Morée. Les ministres médiateurs furent, du côté de l'Angleterre et de la Hollande, sir Robert Sutton et le comte Colyer, malgré l'opposition que le prince Eugène avait mise à l'admission de ce dernier. Toutefois, la cour impériale exprima formellement le vœu que toute relation avec la Russie lui fût interdite.

A la fin d'avril, le comte de Wirmond et le procurateur vénitien Ruzzini quittèrent Vienne; le second était

accompagné de Vendramino Bianchi, nommé par la république secrétaire du congrès dont il fut également l'historien. Comme on avait néanmoins décidé d'adopter la proposition faite dès le principe par la Porte, de réunir le congrès à Passarowicz (en langue servienne Possarowacz), ville située sur la rive droite de la Morawa, à quelques lieues au-dessus de son confluent avec le Danube, deux commissaires, l'un turc, l'autre allemand, déterminèrent le lieu qui serait assigné à ses délibérations. Les plénipotentiaires turcs s'établirent près du village de Costelliza, à une lieue de Passarowicz, où étaient les plénipotentiaires impériaux. L'édifice, où devaient avoir lieu les séances du congrès, fut construit entre les deux villages. Le 1er mai, Wirmond et Talman se rendirent de Belgrade à Passarowicz, suivis de Ruzzini et de Sutton (1er mai 1718); les plénipotentiaires turcs partirent de leur côté, avec Colyer; et l'ancien defterdar Moustafa-Pascha, qui commandait alors à Narda, et qui, après la reddition de Belgrade, avait été l'organe des premières propositions de paix, fut envoyé à Fethislam afin de pouvoir se trouver à portée des plénipotentiaires, dans le cas où ils auraient besoin de consulter le premier auteur des négociations.

Aussitôt après son entrée au pouvoir, le nouveau grand-vizir avait appelé à Andrinople et nommé kaïmakam de l'étrier impérial le gouverneur de Rakka, Ali-Pascha, fils du grand-vizir Kara Moustafa, mort sous le glaive du bourreau. L'espoir d'une prochaine conclusion de la paix ne lui faisait pas négliger les préparatifs de la guerre, pour le cas où on ne pourrait

l'éviter, et des instructions pressantes enjoignaient aux gouverneurs des provinces de hâter la réunion des troupes. Le grand-vizir reçut l'étendard sacré des mains du Sultan et partit pour Sofia après avoir passé quelques jours dans la plaine de Kemal, près d'Andrinople (6 juin 1718 — 7 redjeb 1180). En même temps, Eugène se rendait à Semlin, accompagné du prince électoral de Bavière, de son frère, le duc Ferdinand, du duc de Saxe-Weissenfelds, du comte palatin de Sultzbach et de plusieurs autres princes : à son arrivée, un aga vint le complimenter au nom du grand-vizir, Ibrahim-Pascha (8 juillet 1718). Peu de jours après, les gouverneurs de Diarbekr, de Haleb, de Koniah et d'Adana, suivis de leurs troupes, firent leur entrée à Andrinople. Le dernier d'entre ces fonctionnaires, ayant été mis en cause pour les nombreuses injustices dont il s'était rendu coupable, prit la fuite, et le docteur Timoni, au service de l'Angleterre, qui avait été employé fréquemment soit comme interprète, soit dans les négociations de paix, se brûla la cervelle dans un accès de mélancolie.

Tout le mois de mai s'écoula sans que les négociations pussent s'ouvrir à Passarowicz, les ministres turcs n'ayant pas encore reçu de pouvoirs suffisans, car ceux qu'ils avaient d'abord produits ne disaient pas un mot de la république de Venise, puis la désignaient en des termes offensans comme ayant donné le signal de la guerre qu'il s'agissait de terminer. Enfin, le Sultan envoya à ses ministres les pleins-pouvoirs dont ils avaient besoin, en due forme et écrits de sa main. Ce

document faisait mention, ainsi que cela lui avait été demandé, de la république de Venise et du maintien des possessions acquises pendant la guerre, comme base de toute négociation. Sur ces entrefaites, arriva également le troisième plénipotentiaire impérial, que ses pouvoirs n'autorisaient point à suivre avec Wirmond et Talman les négociations relatives à la paix, mais seulement à conclure un traité de commerce. C'était Fleischmann, autrefois résident impérial à la Porte, et qui, retenu prisonnier lors de la déclaration de guerre, n'avait reçu la permission de retourner à Vienne qu'après la bataille de Peterwardein.

Le jour de la première séance du congrès, les ministres plénipotentiaires, escortés par leurs suites et les gardes-d'honneur qui, de chaque côté, étaient au nombre de sept ou huit cents, se rendirent solennellement et à pas comptés au lieu de la réunion, afin d'entrer en même temps sous la tente où devaient avoir lieu les séances. Arrivés à leur destination, ils descendirent de cheval pour aller occuper leurs siéges; tous s'assirent en même temps et gardèrent le silence jusqu'à ce que le plénipotentiaire anglais, Sutton, eût ouvert le congrès au nom des puissances médiatrices (5 juin 1718, 1re conférence). Le principe de l'*uti possidetis*, comme base de la négociation, était déjà formulé dans les pouvoirs, et les plénipotentiaires ottomans reconnurent par écrit le droit que la république de Venise avait à une indemnité, soit par échange, soit par restitution. Les ministres turcs ayant exprimé le désir qu'une suspension d'armes fût universellement

proclamée, les plénipotentiaires impériaux leur représentèrent que la paix, dont les négociations actuelles avaient pour objet de hâter la conclusion, rendait une trève inutile. La demande des impériaux tendant à obtenir l'extradition des rebelles hongrois Rackoczy, Bercseny, Antoine Esterhazy, Forgacs, Adam Vai et Czaki, forma la matière d'un rapport que les ministres turcs adressèrent à la Porte.

Lorsque, dans la seconde conférence, les plénipotentiaires impériaux voulurent étendre à toute la Servie le principe de l'*uti possidetis*, et demandèrent que Nissa et Widin fussent considérés comme une dépendance de Belgrade, cette prétention fut mal accueillie par les Turcs, et les médiateurs rendirent compte de cet incident au prince Eugène, qui venait lui-même de se rendre à Belgrade, afin de pouvoir imprimer une direction plus sûre et plus prompte soit à la paix, soit à la guerre (7 juin 1718—2e conférence). Son voisinage ne tarda pas à rendre les Turcs plus traitables.

A la troisième réunion, il fut convenu qu'avant de statuer sur la question servienne on attendrait une réponse de la cour d'Andrinople; la conservation du territoire occupé en Bosnie, entre la Drina et l'Unna, ne donna lieu à aucune difficulté, et la première conférence avec l'ambassadeur de Venise fut fixée au lendemain (15 juin 1718 — 3e conférence). Cette séance fut ouverte comme la première par le médiateur anglais (16 juin 1718 — 4e conférence). Après avoir accepté, au nom de Venise et comme bases de la négociation, le principe de l'*uti possidetis* et une indemnité

pour la république, Ruzzini demanda la restitution de Suda, de Spinalunga, de Tineh, de Cerigo et de la Morée, ou, à défaut de ce dernier pays, l'extension du territoire vénitien en Albanie, jusques et y compris le lac de Scutari, en y joignant Antivari et Dulcigno, véritable nid de pirates; il réclama également la possession incontestée de Butrinto, Prevesa et Voniza avec le territoire de Xeromero, comme ayant été conquis par les armes de la république. Les plénipotentiaires turcs répondirent avec une dignité calme qu'ils rendraient compte de ces réclamations à la cour d'Andrinople.

Dans la cinquième conférence, les plénipotentiaires impériaux demandèrent, à la stupéfaction des négociateurs ottomans, la cession de toute la Valachie et de la Moldavie, comme étant deux dépendances de Belgrade et de Temeswar, plus Bihacz et l'Unna pour limite (17 juin 1718 — 5e conférence). Les Turcs répondirent que céder Bihacz c'était livrer aux impériaux la clef de la province de Bosnie; que cependant ils y réfléchiraient.

Deux jours après, les plénipotentiaires impériaux obtinrent, non sans peine, la restitution de Novi qui leur avait été violemment enlevé après la paix de Carlowicz et la cession des cinq districts de la petite Valachie (19 juin 1718 — 6e conférence).

Le surlendemain, ce fut le tour de Ruzzini : les plénipotentiaires ottomans refusèrent de céder à Venise aucun territoire à l'entour des forteresses de Prevesa et de Voniza qu'ils désignaient tout simplement sous le titre de palanques; ils rejetèrent également la demande en restitution de Suda, de Spinalunga, de Tineh et de

Cerigo: mais ils consentirent volontiers à la délivrance des prisonniers vénitiens, détenus dans les bagnes de Turquie (21 juin 1718 — 7e conférence).

Lorsque, cinq jours après, les plénipotentiaires impériaux rentrèrent en séance, ils tinrent un langage beaucoup plus modéré et ne parlèrent ni d'indemnité pour les frais de la guerre et le sang répandu, ni de provinces à adjoindre comme dépendances aux forteresses conquises par le prince Eugène (26 juin 1718 — 8e conférence). La nouvelle du débarquement de dix-huit mille Espagnols sur le territoire sarde avait opéré ce changement dans les prétentions d'Eugène, et elle facilita la délimitation des frontières serviennes sur la ligne de l'occupation réelle. Ce changement de ton chez les plénipotentiaires impériaux encouragea la résistance des négociateurs ottomans aux prétentions de l'ambassadeur vénitien.

A la séance suivante, les Ottomans déclarèrent qu'admise à prendre part aux négociations, la république avait reçu par cela même pleine et entière satisfaction; ils firent valoir les avantages commerciaux que de plus ils étaient tout disposés à accorder aux Vénitiens comme aux autres nations amies; en même temps, ils réclamèrent, sur la côte de Dalmatie, l'espace compris entre les frontières vénitiennes de la Narenta et de Castelnuovo, afin que l'Empire se trouvât, comme précédemment, limiter le territoire de Raguse (28 juin 1718 — 9e conférence).

Le lendemain, les plénipotentiaires ottomans demandèrent aux impériaux la restitution des frontières vala-

ques depuis la rivière du Timok jusqu'à Fethislam, et déclarèrent vouloir garder Zokol, ce à quoi la partie adverse consentit, pour assurer à l'Empire la libre possession du Timok (29 juin 1718 — 10e conférence). On ne put rien obtenir pour les franciscains et les carmélites de Jérusalem et du mont Carmel. Le traité entre la Porte et l'Empire touchait à sa conclusion, lorsque de nouvelles difficultés s'élevèrent, par suite des représentations qu'adressa aux plénipotentiaires ottomans le gouverneur de Bosnie, Kœprülü Nououman, au sujet des concessions exorbitantes faites au préjudice des frontières de Bosnie. Les médiateurs intervinrent alors pour faire comprendre aux Ottomans qu'on ne pouvait revenir ainsi sur une question déjà résolue, et concilièrent les négociateurs turcs et vénitiens, en déterminant les premiers à céder un espace de terrain suffisant autour des châteaux-forts de Dalmatie, et les seconds à abandonner celui qui était nécessaire aux communications entre Raguse et l'empire ottoman.

Neuf jours après, la réponse du grand-vizir termina le différend élevé au sujet des frontières de Bosnie, et dans une conférence qui dura huit heures, les plénipotentiaires impériaux ne purent obtenir que la sainte alliance figurât dans le traité. Quant aux règlemens en matière religieuse et commerciale, ils furent ajournés jusqu'à l'ambassade prochaine (10 juillet 1718 — 11e conférence). Déjà le 14 juillet avait été fixé pour la conclusion définitive du traité, lorsqu'un aga survint et demanda au nom de la Porte, que, semblable à celui de Carlowicz, le nouveau traité ne fût pas conçu en plus

de vingt articles, dans lesquels seraient comprises les nouvelles stipulations, pour éviter de fournir au peuple un motif de supposer que les concessions actuellement consenties par la Porte excédaient celles inscrites au précédent traité. Le soin de conclure un traité de commerce fut principalement confié au nischandji Seïfoullah de concert avec Fleischmann.

Tous les plénipotentiaires se réunirent en assemblée générale à l'effet de coordonner les articles qui avaient obtenu l'assentiment unanime (12 juillet 1718 — 12e conférence). On régla d'abord les points qui intéressaient les plénipotentiaires impériaux ; puis les Ottomans parvinrent, après une longue discussion, à faire insérer dans le nouveau traité l'article du traité de Carlowicz concernant la défense de relever les forteresses rasées, et qu'Eugène, dans ses instructions aux plénipotentiaires, avait surtout recommandé d'éviter. A dix heures, Ruzzini prit la parole ; il soutint ses réclamations dans une discussion animée qui dura six heures ; mais en définitive, il dut se contenter, pour toute satisfaction des avantages commerciaux qui lui avaient été promis, de la restitution du rocher de Cerigo et d'environ une lieue de territoire en tous sens aux alentours des forteresses dalmates ; en retour, il fut obligé de céder le terrain nécessaire aux communications entre l'Empire ottoman et l'état de Raguse. Les plénipotentiaires ottomans consentirent enfin à la reconstruction des châteaux que les Vénitiens avaient conquis en Dalmatie, demande qu'ils avaient constamment refusée dans tous les traités précédens.

Après être tombé d'accord sur tous les points, on s'occupa de régler les protocoles et de rédiger le traité. Il ne fut pas facile de s'entendre à cet égard, car rien ne put déterminer les Turcs à se départir de leurs prétentions orgueilleuses et à souffrir que l'Empereur, et encore moins la république, figurassent sur la même ligne que le Sultan. Enfin, le 21 juillet[1], à une heure et demie de relevée, après les douze conférences dont nous avons rendu compte et qui avaient embrassé un intervalle de soixante-dix jours, la paix avec l'Autriche et la république de Venise, fut solennellement signée (21 juillet 1718). Lorsqu'on eut fait lecture des deux minutes du traité, le manifeste de la sainte-alliance, que les Turcs avaient obstinément refusé de faire insérer dans le traité même, fut lu, signé et remis aux plénipotentiaires ottomans après l'échange des minutes du traité, et les médiateurs en donnèrent un reçu. Le prince électoral de Bavière, assista, avec son frère, le prince héréditaire de Sultzbach, à la signature solennelle du traité. Les négociateurs s'embrassèrent et la voix du canon annonça aux habitans des bords de la Morava et du Danube que la paix venait d'être conclue. Six jours après, eut lieu la signature du traité de commerce arrêté par Fleischmann et le nischandji Feïzoullah. Sur les vingt-

[1] Il est asssez singulier que cette date si importante ait été indiquée faussement au 27 août, par Bianchi, p. 257; les dates des trois traités données par Raschid, III, f. 24-25, c'est-à-dire du traité de paix impérial, du traité de commerce conclu avec l'Empire et du traité de paix avec Venise, sont celles de la ratification qui eut lieu dans les premiers jours de ramazan, mais c'est par erreur que le 26 schâban est mis pour le 22.

six articles dont se composait le traité vénitien, les quatre premiers étaient seuls relatifs au nouveau règlement des frontières, en vertu duquel la république avait droit à la possession des forts et châteaux conquis par elle en Albanie, en Herzégowine et en Dalmatie. C'étaient Imoschi, Iscovaz, Sternizza, Cinista, Rolok et Creano[1] avec un rayon d'une lieue; l'île de Cerigo[2], les forts de Butrinto, de Prévêsa et de Voniza[3]; de son côté, elle s'engageait à céder Zarine, Ottovo et Zubzi[4], pour faciliter les communications entre les frontières turques et l'état de Raguse, plus un espace de terrain suffisant pour que ces communications ne fussent point interrompues du côté de Castelnuovo et de Risano; les autres articles, à l'exception de ceux relatifs aux avantages commerciaux accordés à la république sur le même pied qu'à l'Angleterre, à la Hollande, à la France, avaient été puisés presque textuellement dans le traité de Carlowicz.

La nouvelle ligne de frontières entre l'Autriche et l'Empire ottoman était pareillement déterminée par les quatre premiers articles du traité; elle suivait l'Alt et le Danube jusqu'à dix lieues du confluent du Timok avec ce dernier fleuve, puis la chaîne de montagnes jusqu'à Parakin, enfin, à partir de ce point, la petite Morava et la Drina; en sorte que l'Empereur conser-

1 En langue turque : Imoski, Tischkovaz, Istrounidja, Ounista, Prologh, Erschano.

2 Tschoka adasi (l'île de drap).

3 Ifrindos, Vonidja, Perevesa.

4 Popova, Tscharina, Otova et Soubsi.

vait Belgrade, Parakin, Istolaz, Csacsak et les Turcs Zokol et Rasna; sur la rive droite de l'Unna, l'Empereur gardait Jessenoviz, Dubiza et l'ancienne Novi; quant à la nouvelle Novi, qui lui avait été enlevée illégalement lors de la dernière délimitation, les Ottomans durent la restituer. Non-seulement la nouvelle délimitation était beaucoup plus avantageuse à l'Empire que celle tracée par le traité de Carlowicz, grâce à l'acquisition du district de Servie, que la Porte avait dû céder aux Autrichiens, mais elle assurait bien mieux la sécurité des frontières que la ligne qui précédemment parcourait le Banat en sens oblique. En effet, elle se trouvait naturellement et clairement indiquée par le cours de sept rivières, l'Alt, le Danube, la petite Morava, la Timok, la Drina, la Save et l'Unna, qu'elle longeait jusqu'au point ou les frontières impériale, turque et vénitienne se trouvaient réunies. Les articles qui avaient pour objet de prévenir la violation des territoires respectifs, en défendant les duels et les incursions, étaient empruntés aux précédens traités de paix; il en était de même des articles relatifs à la protection du clergé catholique, sans réserve de la protection spéciale à accorder aux religieux de Jérusalem. Deux autres articles stipulaient la mise en liberté des prisonniers; l'échange du prince de Valachie, Nicolas Scarlati (Maurocordato), contre les barons de Petrasch et de Stein. La Porte s'engageait également à tenir en bride les pirates d'Alger, de Tunis, de Tripoli et de Dulcigno, ainsi que les rebelles, les brigands des frontières, les heiduques libres et la foule de voleurs

connus sous le nom de Pribouks; enfin elle promit d'éloigner des frontières les chefs rebelles hongrois, Rakoczy, Bercseny, Antoine Esterhazy, Adam Vaï, Forgacs et Michel Csaki.

Quant à la Pologne, un article du traité disait que ce royaume, en paix avec l'Empire ottoman, n'avait pas eu besoin d'être compris dans cette paix; mais qu'il conservait la faculté d'exposer à la Porte ses réclamations au sujet de Chocim ou autres par l'organe de ses envoyés. Le dernier article enfin stipulait que le traité de paix devait être ratifié mutuellement pour vingt-quatre ans, dans le délai d'un mois, par l'envoi d'un ambassadeur extraordinaire. Le traité de commerce stipulait, outre la liberté du commerce, la faculté pour l'Empereur de se faire représenter en Turquie, par des consuls et des agens; d'un autre côté, un consul devait être nommé dans les villes d'Autriche et dans l'intérêt des négocians turcs sous le titre de *Schah Bender* (maître du passeport); il était interdit aux juifs d'imposer désormais leur courtage aux négocians autrichiens; ceux de Perse étaient autorisés à commercer avec les États impériaux et à traverser l'Empire ottoman, moyennant l'acquittement d'un droit de cinq pour cent.

Cette paix était sans contredit la plus glorieuse et la plus avantageuse que l'Autriche eût jamais conclue avec l'Empire ottoman : elle enleva à la Porte Cerigo, Semendra, Belgrade, une portion de la Valachie et de la Servie, Voniza, Prevesa et les châteaux dalmates, pertes que la restitution de la Morée ne pouvait com-

penser. La possession de cette province avait été une pomme de discorde entre Venise et l'Empire ottoman; elle avait fait jaillir la première étincelle de l'incendie que venait d'éteindre le traité de Passarowicz. Cette guerre, entreprise par la république pour repousser l'agression turque, avait été adoptée et terminée par l'Autriche pour être fidèle à la foi jurée. Mais, il faut le dire, l'Empereur, pressé de finir les hostilités contre les Turcs, afin de s'opposer aux Espagnols qui venaient d'envahir la Sardaigne, signa le traité de Passarowicz bien plus dans son intérêt propre que dans celui de son alliée. Quoi qu'il en soit, cette guerre brillante et la paix honorable dont elle fut suivie, sont inscrites dans les fastes de l'histoire comme un monument durable élevé à la double gloire dont le prince Eugène avait su s'environner et comme homme de guerre, et comme homme d'Etat.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU TREIZIÈME VOLUME.

—

LIVRE LXI.

I.—Page 75.

L'astronome Scheïkh Ahmed-dedé (voyez Scheïkhi, *Biographies des légistes et des poëtes*, la 1367e) était à la fois historien, mathématicien, musicien et poëte; il a laissé un *diwan* sous le nom d'*Aaschik* (l'amoureux). De tous ses ouvrages, son Histoire universelle est sans contredit le meilleur. Il n'en existe en Europe que deux exemplaires, si l'on en excepte ceux qui se trouvent dans les bibliothèques de Constantinople. Le premier appartenait à Mouradjea-d'Ohsson; le second se trouve à la Bibliothèque I. R. de Vienne. Dans son introduction, Scheïkh Ahmed-dedé cite les soixante-douze ouvrages dont il a tiré parti, et dont nous croyons devoir compléter ici les titres autant que Hadji Khalfa, notre meilleur guide, nous l'a permis. La publication de ces titres est d'une haute importance pour la science, en ce qu'elle fait connaître les meilleures sources de l'histoire universelle arabe, persane et turque.

I. *Histoires arabes.*

1°. *Kamil et Tewarikh* (le parfait des histoires), 13 volumes, par le scheïkh Azeddin Ali Ben Mohammed, célèbre sous le

nom d'Ibn-el-Essir-el-Djezeri, mort en l'année de l'hégire 630 (1232); continuée par Ebou Talib Ben Ibn-es-Saayi, mort en 674 (1275); depuis l'année 628 (1230) jusqu'à l'année 656 (1258), 5 vol.

2°. *Tarikhi et Taberi*, par l'imam Ebou Djâfer Mohammed Ben Djerir, mort en 310 (922).

3°. *El Bedayet wen Nihayet* (le commencement et la fin), par Amadeddin Aboulfeda Ismaïl Ben Omer de Damas, célèbre sous le nom d'Ibn Kessir, mort en 774 (1372), 10 vol., abrégés par Ibn Hadjr, mort en 852 (1448); traduit en langue turque par Mahmoud Ben Mohammed Ben Dilschad.

4°. *Mouroudj ez-zeheb* (les prairies dorées), par Aboul Hasan Ali Ben Houseïn Ben Ali El-Mesououdi, mort en 346 (957); cette histoire ne va que jusqu'à l'année 332 (943).

5°. L'*Histoire universelle* de Djenabi (voyez t. I, n° 22, parmi les sources de cette histoire).

6°. *Miretol-djenan wé ainol yakzan fi maarifeti ma youteber min hawadiss ez-zéman wé takallout ahwalil-insan* (le miroir du paradis et la source de la vigilance dans la connaissance des choses les plus mémorables, des événemens du temps et des révolutions opérées dans l'état des hommes), par l'imam Ebi Mohammed Abdoullah Ben Esaad El-Yafii El-Yemeni, mort en 768 (1365). Cette histoire va jusqu'à l'année 740 (1349). A la bibliothèque I. R. de Vienne.

7°. *Moukhtassar fi akhbaril-bescher* (l'abrégé dans la connaissance des hommes), par le prince de Hama, Aboulfeda Ismaïl Ben Ali, l'Eyoubide, mort en 732 (1331), 2 vol.

8°. *Mouktassar li Ibn el-Wirdi, ou Wardi* (l'histoire abrégée de Haleb); l'année de la mort de l'auteur manque dans Hadji Khalfa.

9°. *Dourrerrol-khassaïss* (les perles des qualités), par le précédent. Cet ouvrage manque dans Hadji-Khalfa

10° *Maarif-fit tarikh* (connaissances dans l'histoire), par Ibn Kotaïba Ebi Mohammed Abdoullah Ben Moslim ed-Dinouri, mort en 213 (828).

11°. *El-boudour fit-tarikh* (les pleines lunes dans l'histoire), par Ebi Seïd Balkhi; cet ouvrage manque dans Hadji Khalfa.

12°. *Aakd* (le nœud), par Ebi Amrou Ahmed Ben Mohammed, connu sous le nom d'Ibn Abdi Rebbihi, natif de Cordoue, mort en 329 (940).

13°. *Wefihat il-ayan fi inbaï ebnaïz-zeman* (héritage des hommes les plus illustres pour servir aux fils de l'époque), par Ibn Kallikian, mort en 681 (1282).

14°. *Les Prolégomènes* d'Ibn Khaledoun.

15°. *Inbal el-kamr min ebnaïl-amr* (la connaissance de la lune par les fils de la civilisation), par Schehabeddin Ebil-fazl Ahmed Ben Ali Ben Hadjr el-Askalani, mort en 852 (1448); continuée par Bourhanneddin Ibrahim Ben Omar el-Bakaaï, mort en 885 (1480).

16°. *Dourrer rol-kaminet fi ayanil-miyet es-saminet* (choix des perles des (hommes) plus illustres du huitième siècle de l'hégire), par le précédent; cet ouvrage, comme l'indique son titre, contient les biographies d'hommes célèbres du huitième siècle.

17°. *Douwwel el-Islam* (les dynasties de l'Islamisme), par l'imam Hafiz Schemseddin Ebou Abdoullah Mohammed Ben Ahmed El-Schebi, mort en 746 (1345), 12 vol.

18°. *Ez-zeïl el-hafil li tarikhil Islam* (continuation de l'histoire de Sehebi), par Schemseddin Mohammed Ben Abdourrahman Es-Sakhawi, mort en 906 (1500).

19°. *Schifa fi taarifi houkoukil-Moustafa* (remède dans l'explication des devoirs des élus), par l'imam Hafiz Eboul-fazl Ayaz Ben Mousa, mort en 544 (1149).

20°. *Seïret Ben Hischam* (la biographie du prophète), par Ben Hischam et Homaïri, mort en 218 (833).

21°. *Raouzoul enif* (le jardin florissant), comme explication de la biographie de Hischam, par le scheïkh imam Ebil-Kasim Abdourrahman Ben Abdoullah Ben Ahmed Es-Souheïli, mort en 581 (1185).

22°. *Safewt es-ssafwet* (la pureté de la pureté), par Eboul feredj Abdourrahman Ben Ali, célèbre sous le nom d'Ibn el Djouzi, mort en 654 (1256).

23° *Seïret Ibnel Djouzi* (biographie du prophète par le précédent).

24° *Mewahib ed-diniyet bil menah el-mohammeddiyet* (présens de la foi dans les dons mohammedans), par le scheïkh imam Schehabeddin Ebil Abas Ahmed Ben Mohammed el-Kastelani, mort en 923 (1517); cet ouvrage, le plus détaillé sur la vie du prophète, et dont Hadji Khalfa dit qu'il n'avait pas son égal, se trouve à la bibliothèque I. R.

25°. *Seïretol Karzouni* (biographie du Prophète), par Karzouni.

26°. *Khamis fi ahwal en-nefs en-nefis* (extrait de l'état de l'âme précieuse), par le juge Houseïn Ben Mohammed de Diarbekr, établi à la Mecque; mort en 963 (1555).

27°. *Schemaïl en-Nebi* (description de la personne du Prophète), par Ebi Isa Mohammed Ben Souretil-Imam et-Termedi; mort en 679 (1280).

28°. *Schemaïl en-Nebi*, par Makrizi.

29°. *Missbahol madha* (la lanterne brillante), sans nom d'auteur; le nom manque aussi dans Hadji Khalfa.

30°. *Tarikh el-Khoulefa* (histoire des khalifes), par Soyouti, mort en 911 (1505).

31°. *Tarikh el-Khoulefa*, par Emir Ayas.

32°. *Tarikh el-Khoulefa*, par l'imam Khodaaï, mort en 454 (1159); cette histoire a pour titre : *Oyoun el maarif wé founoun akhbar il khalaïf* (les sources des connaissances et des sciences dans l'histoire des khalifes).

33°. *Raoudhet-en nazirin* (le jardin des hommes contemplatifs), par Ibn Schohné.

34°. *Nouzhetol-makaleteïn fi akhbar ed-dewleteïn el-Fatemiyet wess-Salahiyet* (réjouissance de deux mots dans la connaissance de deux dynasties, les Fatemites et les Eyoubides), par Ebou Mohammed Abd es-selam Ben el-Houseïn en Nehri

el-Kasrewani; Hadji Khalfa ajoute encore El-mokri (le lecteur), tandis que l'histoire turque le nomme Makrizi.

35°. *Soulouk li marifeti douwvel il-moulouk*, c'est-à-dire Chemin pour la connaissance des dynasties royales, par Takiyeddin Ahmed Ben Ali el-Makrizi, mort en l'année de l'hégire 845 (1441).

36°. *Housnol el-mohadheret fi akhbari Missr wel Kahiret* (dialogue facile pour la connaissance des choses en Égypte et au Caire), par Soyouti.

37°. *Tarikh Bagdad*, c'est-à-dire, histoire de Bagdad, par Hafiz Mouhibbeddin Mohammed Ben Mahmoud, célèbre sous le nom d'Ibn en-nedjar, mort en l'année de l'hégire 812 (1409).

38°. *Tarikh el-Yemini*, c'est-à-dire, histoire de l'Yémen, par Eboul Hasan Ali Ben Hasan el-Khafredji, mort en l'année de l'hégire 812 (1409).

39°. *Berk el-Yemani fil fet el-Osmani*, c'est-à-dire, foudre de l'Yémen, en possession des Ottomans, par Koutbeddin Mohammed Ben Mohammed el Kaïdhari, mort en l'année de l'hégire 990 (1582).

40°. *Tarikh Mekké*, c'est-à-dire, histoire de la Mecque, par Koutbeddin Mohammed Ben Mohammed el-Khaïdhari.

41°. *Tarikh Mekké*, c'est-à-dire, histoire de la Mecque, par le schérif Seïd Ben Haschim Ali el-Houseïni, le vizir de Médine qui vécut vers l'année de l'hégire 676 (1272).

42°. *Tarikh Medinet*, c'est-à-dire, histoire de Médine, par Semhoudi; cette histoire porte encore le titre : *El-wefa bima yedjeb li hadret el Moustafa*, ou fidélité dans l'accomplissement de ce qui est dû à l'Élu (le prophète), l'auteur que Hadji Khalfa désigne par erreur sous le nom de Schouhoudi, mourut la même année que Soyouti, de l'hégire 911 (1505).

43°. *Mosameret el-moulouk*, c'est-à-dire, entretien nocturne pour les rois, par Bestami.

44°. *L'histoire de Derbend, du Schirwan et d'Arran*, par un auteur anonyme, appartenant au corps des légistes.

45°. *Tarikh Ibn Hakim*, cet ouvrage, ainsi que le nom de l'auteur manque dans Hadji Khalfa.

46°. *Nokhbet ed-dehr fi adjaïb el-berr wel bahr*, c'est-à-dire, le faisceau du monde dans les miracles qui s'opèrent sur terre et sur mer, par le scheïkh Schemseddin Abdoullah Ben Mohammed Ebi Talib el-Anssari ess-Sofi de Damas.

47°. *Tarikhi Karaman*, c'est-à-dire, histoire de la Karamanie, par un auteur inconnu

II. *Histoire de Perse.*

48°. *Miret el-edwar wé mirkat el-akhbar*, c'est-à-dire, miroir des Eones et échelle des connaissances, par Mosslih-eddin Mohammed el-Lari; cette histoire va jusqu'à l'année 974 de l'hégire (1566), et a été traduite en langue turque par Seadeddin.

49°. *Güzidé fit-tarikh*, c'est-à-dire, le choix dans l'histoire, par Ahmed Ben Nassr el Mestoufi el Kazwini; cette histoire va jusqu'en l'année de l'hégire 730 (1329).

50°. *Djami et-tewarikh*, c'est-à-dire, le Collecteur des histoires, par le khodja Reschideddin Fazloullah, le vizir; cet ouvrage ne fut terminé qu'après la mort du sultan Ghazan, en l'année de l'hégire 704 (1304).

51°. *Loubbet-tewarikh*, c'est-à-dire, la moelle des histoires, par l'émir Yahya Ben Abdollatif de Kazwin, écrite sous le règne d'Ismaël, en l'année de l'hégire 940 (1533).

52°. *Djihanaraï*, c'est-à-dire l'ornement du monde, par le juge Ahmed Ben Mohammed el-Ghaffari, écrit pour le schah Tahmasip en l'année 972 (1564).

53°. *Nigaristan*, c'est-à-dire Musée historique, par le précédent.

54°. *Heft Iklim*, c'est-à-dire, les sept hémisphères, par Emin Ahmed er-Razi, écrit en l'année de l'hégire 1010 (1601).

55°. *Hescht bischt*, c'est-à-dire, les huit paradis, par Idris de Bidlis.

56°. *Safernamé*, c'est-à-dire, le livre de la victoire, conte-

nant l'histoire de Timour par Scherefeddin Ali de Yezd; il fut terminé en l'année 828 de l'hégire (1424), et traduit en français par Petis de La Croix.

57°. *Matlaa es-saadeïn,* c'est-à-dire, l'apparition de deux étoiles, contenant l'histoire du règne du sultan Ebou Saïd, et des événemens contemporains; par le scheïkh Kemaleddin Abd er-Rizak Ben Djelaleddin Ishak de Samarkand, mort en l'année de l'hégire 887 (1482).

58°. *Ekbernamé*, c'est l'histoire connue du sultan indien Ekber, par le Kodja Fazloullah; elle manque dans Hadji Khalfa.

59°. *Sélimnamé*, l'histoire du schah Sélim, le Grand-Mogol; cette histoire a été écrite par Ekber lui-même, s'il faut en croire l'historien turc.

60°. *Tarikhi Kurdistan,* c'est-à-dire, histoire du Kurdistan, par Idris de Bidlis.

61°. *Histoire des Seldjoukides de Roum,* par Ibn Bibi.

62°. *Mosameret el moulouk fi tarikh Ali Seldjouk*, c'est-à-dire, Entretien nocturne des rois sur l'histoire des Seldjoukides, par un auteur anonyme.

63°. *Tarikh el-Bayenderi,* c'est-à-dire, histoire de la dynastie du mouton blanc, par le précédent.

64°. *Siwer el-memalik*, c'est-à-dire, les formes des pays; cet ouvrage paraît avoir été écrit par le même auteur que celui intitulé *Siwer el-ekalim,* c'est-à-dire, les formes des hémisphères, par Ebi Seïd Ahmed Ben Sehl de Balkh.

III. *Histoires turques.*

65°. *Kounhol-akhbar,* c'est-à-dire la mine des connaissances, par Moustafa Ben Ahmed, célèbre sous le nom d'Aali; écrite au net dans l'année de l'hégire 1006 (1597).

66°. *Les Paragraphes de la dissolution et de la liaison, et les bases des dépenses et des recettes*, par le précédent.

67°. *L'histoire de Seadeddin*, mentionnée parmi les sources du T. I., n° 24.

68°. *L'histoire d'Aschikpaschazadé.* Ibid. n° 33.

69° *L'histoire de Rouhi;* il n'en est question nulle part ailleurs.

70°. Le *Fezliké* de Hadji Khalfa.

71°. *Mouradnamé*, histoire du sultan Mourad.

72°. La traduction de l'histoire de *Joannès.*

II. — Page 83.

(2) Manuscrits de la Bibliothèque de Berlin, n° 75, f. 195. La solde se montait à 2,438 bourses d'argent : la bourse évaluée ào 5,000 piastres. Cette somme fut distribuée ainsi qu'il suit :

	hommes recevant par jour	aspres	
Janissaires et vétérans,	18,420	221,231	
Aga des vétérans,	14,928		
Porteurs de fusils,	41		
Adjemoghlans de Constantinople,	1,820	7,811 1/2	
Baltadjis et cuisiniers,	613	1,441 1/2	
Esclaves du jardin impérial,	1,912	18,412 1/2	
Les autres bostandjis,	2,207	6,294 1/2	
Bostandjis à Andrinople,	792	4,598	
idem à Gallipoli,	150	300	
Sipahis,	2,093	229,843	20,340,928
Silihdars,	6,875	227,225	20.109,412
Les sipahis, les silihdars et les quatre boulouks, ensemble,		664 bourses.	
Ouloufedjis de l'aile droite,	175	4,769	422,052
idem de l'aile gauche,	153	4,168	365,321
Ghoureba de l'aile droite,	159	5,926	524,451
idem de l'aile gauche,	190	5,180	
Djebedjis,	2,467	34,886	6,174,822
Topdjis,	1,269	16,857	2,983,688
Toparabadjis,	470	6,478	1,146,604
Porte-étendards du seraï,	107	1,329	235,232
Porteurs d'eau du diwan,	35	262	46,462
Cuisiniers du seraï,	104	632	110,270
Blanchisseurs du seraï,	55	154	27,346

Artisans,	232	1,119	198,062
Dresseurs de tente du seraï,	871	5,312	940,224
Cuisine impériale,	1,252	4,800	849,600
Palefreniers du seraï,	1,294	8,395	1,485,914
Conducteurs de chameaux,	826	3,812	674,724
Agas retraités,	63	9,040	1,696,280
Mouteferrikas,	444	7,406	1,568,062
Pensionnaires,	282	5,119	917,067
Secrétaires de la chambre,	3	47	8,460
Ecuyers tranchans,	12	450	101,700
Secrétaires du diwan,	76	1,575	281,846
Surnuméraires au trésor,	54	1,355	240,703
Veneurs impériaux,	7	140	25,200
Tschaouschs,	981	14,040	2,432,891
Agas de l'étrier,	102	6,640	1,195,500
Médecins du seraï,	33	811	143,546
Muezzins du seraï,	14	229	38,676
Trésoriers extérieurs,	18	439	77,834
Lanciers de la garde du corps,	61	1,740	155,524
Fauconniers,	11	33	5,940
Arsenal impérial,	»	6,571 1/2	1,172,898

III. — Page 99.

Le manuscrit de la Bibliothèque de Berlin, n° 75, feuilles 225-227, donne le prix courant des fourrures à cette époque, savoir :

Le dos de la fourrure de zibeline (sirt), première qualité, 1000 piastres; deuxième qualité, 800 piastres; troisième qualité, 700 piastres; quatrième qualité, 550 piastres. — Dos de zibeline (kafa), les douze pièces de première qualité, 600 piastres; deuxième qualité, 450 piastres; troisième qualité, 250 piastres. — Pattes de zibeline (patscha), les 120 pièces de première qualité, 120 piastres; deuxième qualité, 100 piastres; troisième qualité, 85 piastres; quatrième qualité, 70 piastres. — Queues de zibeline (koïrouk), les 120 pièces, 1000 piastres. — Lynx d'Anatolie, les 72 pièces de première qualité, 450 piastres; deuxième qualité, 350 pias-

tres; troisième qualité, 100 piastres. — Lynx de Roumilie, les 72 pièces de première qualité, 130 piastres; deuxième qualité, 70 piastres; troisième qualité, 45 piastres. — Pattes de lynx, les 30 pièces de première qualité, à 22 piastres; deuxième qualité, 18 piastres; troisième sorte, 15 piastres.— Hermine, les 150 pièces, première qualité, 45 piastres; deuxième qualité, 40 piastres. — Renard de Russie (Moskow nafesi), les 20 pièces, première qualité, 45 piastres; deuxième qualité, 40 piastres; troisième qualité, 35 piastres. — Renard de Russie au cou blanc (beyaz Moskow baghazi), les 200 pièces, première qualité, 100 piastres; deuxième qualité, 80 piastres. — Renard rouge (kirmizi Moskow nafesi), les 18 pièces, première qualité, 45 piastres; deuxième qualité, 40 piastres; troisième qualité, 38 piastres; quatrième qualité, 35 piastres. — Renard de Russie dont le cou n'a que deux faces rouges (kirmizi Moskow baghazi), les 200 pièces, première qualité, à 150 piastres; deuxième qualité, 120 piastres; troisième qualité, 70 piastres; quatrième qualité, 30 piastres.— Loup de Russie (Moskow tschilkafasi), les 100 pièces, première qualité, 100 piastres; deuxième qualité, 90 piastres; troisième qualité, 60 piastres. — Dos de loup de Russie (Moskow ssirti), les 80 pièces, 8 piastres. — Pattes de loup de Russie (Moskow nafesi patschasi), les 32 pièces, 8 piastres.— Fourrure de Cosaque (Kozak nafesi), les 18 pièces, première qualité, 39 piastres; deuxième qualité, 36 piastres; troisième qualité, 30 piastres; quatrième qualité, 28 piastres. — Fourrure de loup cosaque (kasak tschil kafasi), les 100 pièces, première qualité, 52 piastres; deuxième qualité, 45 piastres; troisième qualité, 38 piastres. — Dos de loup cosaque, les 80 pièces, 8 piastres.— Loup d'Azof (Azak nafezi), les 18 pièces, première qualité, 26 piastres; deuxième qualité, 24 piastres. — Fourrure de loup d'Azof, les 100 pièces, première qualité, 30 piastres; deuxième qualité, 27 piastres; troisième qualité, 25 piastres. — Dos de loup d'Azof (Azak ssirti), les 80 pièces, 6 piastres. — Pattes de loup, les 32 pièces, 6 pias-

tres. — Renard de Valachie (Iflak nafesi), les 21 pièces, première qualité, 18 piastres; deuxième qualité, 16 pièces; troisième qualité, 15 piastres; quatrième qualité, 14 piastres. — Fourrure de loup de Valachie, les 90 pièces, première qualité, 20 piastres; deuxième qualité, 19 piastres; troisième qualité, 17 piastres.— Dos de loup de Valachie, les 80 pièces, 5 piastres et demie. — *Idem*, les pattes, les 32 pièces, 4 piastres et demie.—Renard de Roumilie, les 20 pièces, première qualité, 15 piastres; deuxième qualité, 14 piastres; troisième qualité, 13 piastres; quatrième qualité, 12 piastres. — Fourrure de loup de Roumilie, les 90 pièces, première qualité, 16 piastres; deuxième qualité, 15 piastres; troisième qualité, 12 piastres; quatrième qualité, 9 piastres. — Dos de loup d'Andrinople, les 80 pièces, 4 piastres. — Pattes de loup d'Andrinople, les 32 pièces, 4 piastres. — Dos de loup de Sofia, de Philippopolis et de Yanina, les 80 pièces, 5 piastres. — Les pattes, les 20 pièces, 3 piastres et demie. — Renard d'Anatolie de l'espèce appelée Oudjbaï, première qualité, 11 piastres; deuxième qualité, 9 piastres. — *Idem*, de l'espèce Ikibaï, première qualité, 13 piastres; deuxième qualité, 12 piastres. — Renard d'Anatolie au cou blanc, les 200 pièces, première qualité, 80 piastres; deuxième qualité, 55 piastres; troisième qualité, 30 piastres.— Renard blanc (Karsak nafesi), les 32 pièces, première qualité, 24 piastres; deuxième qualité, 20 piastres; troisième qualité, 19 piastres. — Renard blanc marqué aux côtés du cou (Karzak baghazi), les 200 pièces, première qualité, 35 piastres; deuxième qualité, 30 piastres; troisième qualité, 28 piastres. — Chats tigres de Wan, les 32 pièces, première qualité, 10 piastres; deuxième qualité, 9 piastres; troisième qualité, 7 piastres. — Chats sauvages, les 16 pièces, 4 piastres. — Chats noirs, les 18 pièces, première qualité, 12 piastres; deuxième qualité, 10 piastres; troisième qualité, 8 piastres. — Peaux de lièvres, les 18 pièces, 4 piastres. — Dos de lièvres, les 18 pièces, 4 piastres un quart; ceux de Raguse

les 18 pièces, 4 piastres. — Peaux de brebis (kiwourdjik koufou) les 18 pièces, 3 piastres. — Peaux de mouton (yalama), les 18 pièces, 1 piastre et demie. — Peaux de mouton ordinaires, les 6 pièces, 1 piastre. — Peaux de jeunes lièvres (güdjen), les 56 pièces, première qualité, 12 piastres; deuxième qualité, 10 piastres. — Peaux de martre (sensar ssirti), dos, les 85 pièces, première qualité, 32 piastres; deuxième qualité, 29 piastres; troisième sorte, 27 piastres; etc.

IV. — Page 101.

Des 1400 écrits que contiennent les deux collections de Rami-Pascha, celui qui suit mérite d'être cité en entier, à cause des noms de lieux et de tribus qu'il mentionne. C'est une lettre, dite de vizir, toujours accompagnée d'un ferman du Sultan, et qui, dans le langage des chancelleries, s'appelle *Mektoubi masslahat ousloub,* c'est-à-dire, écrite pour hâter la marche des affaires. On trouve, au n° 219 de l'*Inscha* de Rami, une autre de ces lettres de vizir, adressée au gouverneur de Siwas, et dans laquelle on lui recommande d'envoyer les Turcomans errans pris dans les confréries (*djemeat*) Scherkli, Nakli, Hakler et Thorghoud, de la grande tribu (aaschiret) *Memlou*, pour être établis dans le sandjak de Bozok. Le n° 220 contient la lettre adressée au sandjakbeg de Bozok, et le n° 221, celle du gouverneur d'Anatolie, Osman-Pascha. Elle est datée du 22 djemazioul-ewwel 1114. La voici :

« Il a été rendu jadis un ferman à l'effet d'établir dans vingt-quatre villages abandonnés, situés dans les juridictions de Kedjiborlü, Kedekler, Sandouklü, Tscholabad et autres, les peuplades des grands et des petits Selmanlü, des Kaschikdji, des Kœlegkir, des Djawanschad, des Sermagelü, des Karelü et des Kharmandelü, appartenant aux tribus errantes des Turcomans Danisch-mendlü. Le but de cette mesure était de les y faire vivre tranquilles, sans qu'elles pussent quitter les

limites de leur nouveau territoire et inquiéter la propriété des autres sujets. Mais, comme un rapport envoyé à la Sublime-Porte prouve que, dans le courant de l'année passée, les tribus ci-dessus mentionnées ont quitté leurs demeures, et ont, dans leur course vagabonde, lésé les serviteurs de Dieu, on a arrêté, après avoir entendu l'instruction faite par le chambellan Moustafaaga, nommé juge-commissaire à cet effet, que ces tribus seraient réparties dans les villages abandonnés ainsi qu'il suit: les confréries des grands Selmanlü seront réparties dans les villages de Boghralar, Akdjekœï, Weregiren, Kœdjé, Aladja, Lewatlü, Borsama et Dounyayi; la peuplade Kharmendelü habitera le village Aladja, dans la juridiction de Kedüklü; les habitans du quartier Djihanschanlü, dans la juridiction de Tscholabad, et ceux appartenant à la confrérie Djowanschad, iront s'établir dans les villages de Ghori et de Beschir; quant aux habitans du quartier de Tschouroukli, qui appartiennent à la même peuplade, ils se fixeront dans le village voisin de Halladjlü. La peuplade Kaschikdji habitera les villages de Bogi et de Khargedgi, dans la juridiction de Sandouklü, et les habitans du quartier Hadjilü, qui font partie de cette même peuplade, s'installeront dans les villages de Sayad et de Haïderlü; ceux des quartiers Odjaklü et Fereler, dans la juridiction de Tscholabad, Herschemlü, Mousatschaousch, Derwischoghli et Welili s'établiront dans les villages de Scheïkhkadim, Iskeli, Kœtscherlü, Ayaklü, Itmanlü, Toghanlü et Sarssoui. La peuplade des petits Selmanlü, dans la juridiction de Kedjibourlou, occupera les villages de Kapoukœyi, Hadji oulouki, Bakhschaïsch, près Bedkiar, et de Djebalou près Kedükler. La peuplade Kœleghir ira prendre possession des villages de Djawi, Yekidj, Kazghan bedkiari, dans la juridiction de Sandouklü, et du village d'Okdjiler, dans la juridiction de Touzla. Ceux qui appartiennent aux grands Selmanlü, savoir: Kœsé Mousa, Yegen Kœsé et Kara Khalil, se rendront au village de Gouni Aghil, dépendant de la juridiction de Sandouklü.

» On avait rédigé un acte judiciaire par lequel ces tribus s'obligeaient à ne point envoyer de bétail hors des limites du territoire qui leur avait été assigné pour demeure, de ne point courir sans but dans les Alpes; mais de s'occuper de la culture des terres, et de respecter la propriété des serviteurs de Dieu. Il fut convenu que, si les contrevenans à ces ordres se refusaient à comparaître devant les autorités, les gouverneurs devraient les ramener à l'obéissance, saisir les fugitifs, les livrer aux magistrats et les punir suivant la loi. Tous s'étant engagés solidairement à remplir ces conditions, la Chancellerie Maliyé et la Chancellerie impériale avaient donné des ordres nouveaux. Mais aujourd'hui que les juges de Kedükler, Tazkiri et Sendjlü nous ont fait savoir que les peuplades Sermayelü, Karlü, les grands et les petits Selmanlü et les Djewarschad s'excitent mutuellement à refuser l'obéissance due aux magistrats, qu'elles sont sorties de leurs villages pour parcourir les juridictions voisines, qu'elles se sont emparées de pâturages, qu'elles ont enlevé des troupeaux et pillé d'autres propriétés, et qu'enfin elles se sont rendues coupables de beaucoup d'exactions, il devient urgent de réprimer et de punir ces forfaits. En conséquence, nous avons chargé de cette affaire notre Commissaire N. N., et tu es autorisé par un ordre de la Sublime-Porte à t'adjoindre les troupes des sandjakbegs de Kutahiah, de Hamid et de Mentesché, celle des alaïbegs de ces sandjaks, et les janissaires stationnés dans les juridictions de Soughourbeg, Tazkiri et Denizli, et d'agir comme tu le jugeras à propos, aussitôt que les chefs et magistrats de ces endroits t'auront fait connaître la marche des Turcomans. En recevant cet ordre auguste, tu t'appliqueras à agir avec circonspection, et tu t'efforceras de détourner des fidèles serviteurs de Dieu les malheurs que ces criminels voudraient leur causer. C'est à toi de juger s'il convient d'appeler à ton secours les beglerbegs, les moutesellims, les voïévodes, ou les officiers des janissaires, les ayans et les magistrats des juridictions sus-

mentionnées, car tous ont reçu l'ordre de t'aider. Tu choisiras le meilleur moyen, et tu agiras en conséquence; tu ramèneras dans les villages qui leur ont été désignés, ceux de ces peuplades qui ont quitté leur juridiction et qui errent dans le pays pour molester les serviteurs de Dieu; tu puniras les coupables comme ils l'ont mérité; tu garantiras une tranquillité constante à ceux dont la conduite est irréprochable. Tu veilleras à ce qu'à l'avenir ils n'abandonnent plus leurs villages, ne causent de dommage à personne, s'occupent de la culture des terres, et laissent tranquilles les habitans des contrées environnantes. Aussitôt que tu auras réglé cette affaire, tu feras ton rapport à la Sublime-Porte, conjointement avec le commissaire ci-dessus dénommé : c'est à cette fin, et pour obéir à un ordre sublime, que nous avons écrit cette lettre. »

La lettre n° 403 du même *Inscha* ordonne l'arrestation des brigands turcomans du village de Lamus, dans la juridiction d'Ermenak; une autre lettre (n° 134) à Yousouf-Pascha d'Adana, datée du 26 Schewwal 1114, lui recommande la translation des tribus arabes Leïli et Karanteli, de la vallée de Dewelü, près de Nikdeh, aux environs d'Antakia.

—

LIVRE LXII.

I.—Page 136.

Le passage suivant, qu'on lit dans le rapport du baile Emmo, daté du mois d'octobre 1713, mérite d'être transcrit ici, non-seulement à cause de ce qu'il dit sur cette tentative de renouveler l'enrôlement des jeunes garçons chrétiens, mais aussi à cause de l'époque qu'il lui assigne. « Tra » l'altre anzi, che adopra questo primo Veziro per temperare

» lo sdegno concepito contra di lui, una e il farsi credere » zelante della sua religione e mostrarsi inimicissimo contra » li Christiani. Al commandemonto uscito gia qualque mese, » che li figli delle schiave di Christiani, che non giungessero » alla età di 15 anni, debbano esser venduti ai Turchi, ha » presentemente fatto aggiunger un altro, che rinova l'antico » costume di questo Impero di rapire dalle braccia dei padri » Christiani li teneri figli per educarli nel Mossulmanismo, e » riempito possa dirsi l'ordine dei Gianizzeri; fu questo in- » termesso l'anno 1664, in tempo che per le guerre di Can- » dia era quasi disolata la Grezia, et il Vezir non lascia di » attribuire ad un tale diffeto la declinazione, in che era an- » dato nelli anni di dietro la Monarchia, e per il culto dice » che cessava alla Religione, e per la disciplina, che non » mancava a quelli, che dovevano esercitare la milizia. Ha » pero spedito due Aga, che ne abbiano di questi figli a con- » durre 1500, e in tanto si va sollecitamente fabricando un » antico Seraglio, posto nelle pertinenze di Pera. Il Vezir » accorso a un piccolo foro in quelle parti e osservato lo ru- » more, ne commando immediatamente il ristoro, et informa- » tosi dei vicini e segnate particolarmente le case di Fran- » cesi ed Ollandesi, che gli infideli ci havevano però li » migliori siti e che bisognava trattenere colà mille Mossul- » mani per tenerli in dovere. Col protesto poi che i Christiani » contaminano, col solamente vederle, le acque di condotti, » onde le abluzioni, che si fanno dai Turchi avanti di orare, » siano profane e non atte a purgarli come si converrebbe, » ha interdetto a tutti li Francesi l'accesso alla villa di Bel- » grad, ove oltre molti Veneziani tenevano le loro case di » Commercio, gli Ambasciadori d'Inghilterra ed Ollanda, per » ritirarsi particolarmente in tempo di peste. » Emmo comm-met une erreur, car ces enrôlemens avaient cessé sous le règne de Mourad IV.

—

LIVRE LXIII.

I.—Page 262.

En l'année 1116 (1704), moururent : les poëtes Yemini, Fethi, Sélim (khan des Tatares), Remzi, Wassif et Nazim (voyez les biogr. de Sheïkhi, Safayi, Salim, Bilighi Brousa); 2° les légistes Ahmedzadé Mohammed-Efendi, Redjeb le khodja du seraï, Schâaban le médecin, Schifayi le médecin. En l'année 1117 (1705) moururent les poëtes Hamdi, Houseïn Djan, un autre Nazim, Yakin, Dewleti; le scheïk Abdoulhayi; le moufti Feïzoullah. En l'année 1118 (1706) moururent les poëtes Ghaoussi, Rischki, Sirri, Thalib, Nedjib, Ssadri, Rasikh, Scheïkhi, Reefeti; le khodja du seraï Mohammed. En l'année 1119 (1707) moururent le grand-vizir Rami-Pascha; Ishakzadé Aarif et Nabi. En l'année 1120 (1708) moururent les poëtes Rezmi, Resim, Mahir, Kalimi, Sakib, Fenni, Sehini, Emin, Schaaban Agazadé. En l'année 1122 (1710) moururent les poëtes Khodjazadé Naïbi Esseïd Mohammed, Raghib, Schefik, Ishak Khodjasi, Rahim, Seki, Abdi, Otri, Mahir, Rahmi, Mahwi, Taïb, le scheïkh Himmetzadé ou Abdi, Aazim, Oulfeti, Seïd Abdoullah, frère du moufti Feïzoullah; le moufti Paschmakdjizadé Esseïd Ali-Efendi, le moufti Sadreddinzadé Sadik-Efendi; la femme poëte Ani; le légiste Seïfzadé Ibrahim, Pirakazizadé Mohammed-Efendi. En l'année 1123 (1711) moururent les légistes Esseïd Nououman et Fazil Kara Khalil-Efendi; les poëtes Saati, Nadji, Siahi, Nesib, Wassik et Seki le chimiste. En l'année 1124 (1712) moururent les poëtes Ferdi, Moustakim, Hasib, Ani, Hafiz, Abdi, Nicimeti, Ibrahim, khodja du prince, Enim, Abdoulbaki Aarif-Efendi, Sabit Alæddin, Namik, Schahi, fils de Sélim-Ghiraï, Emin et Aazim. En l'année 1125 (1713) moururent les poëtes Nazmi, Sabit, Wehbi, Schermi et Tahir. En l'année 1126 (1714) moururent les

poëtes Nikabi, Kenzi, Nesib, Aarif, Widjdi, Schini; le moufti Ebézadé Atallah; Wahdi Ibrahim-Efendi, traducteur des biographies d'Ibn Khallikhan; Nouh-Efendi, traducteur de l'ouvrage de Schehristani. De ces 98 auteurs, les principaux sont : Schaaban le médecin, Schifayi le médecin, Nabi le Prince des poëtes, Sehini, le légiste Fazil Kara Khalil-Efendi, Seki le chimiste, Aazim, Wahdi Ibrahim, Nouh-Efendi et Ishak Khodjasi.

II. — Page 269.

L'extrait suivant d'une lettre d'Antonio Zara, un des défenseurs de Napoli, datée du bagne, le 15 mars 1716, contient les véritables causes de la reddition de Napoli, que Ferrari ignorait en partie ou omettait sciemment de faire connaître : « Lettera di Antonio Zara, dal Bagno grande 15. Marzo 1716. » Summa e principal causa della deplorabile perdita di Ro- » mania e stata senza dubbio la pochissima proporzione del » presidio, e in qualita e in numero d'officiali e soldati, non » havendosi potuto esigere asistenza alcuna delli Greci habi- » tanti, gente inesperta e niente armigera. » La garnison suffisait à peine pour la défense du fort Palamidi : « Di non poco » pregiudizio alla difesa et stata l'inesperienza dei capi bom- » bardieri, in maggior parte Greci cosi pure della scarsezza » dei minatori. Io non ostante rimasi in alto della mia sempre » rassegnata ubbidienza con 1700 huomini, non compresi » 200 fanti di Zicluta Livornesi. Alla perdita del Colonel » Cardosi, che haveva la direzione totale della difesa, vi sub- » intrò il Collonnello Lassala, e tra lui e il Coll. Stade insor- » sero gravi sconcerti; furono ridotti in arresto da E. S. Pro- » vedit. Bon in regno, e fu sostituito il Coll. Marco Medin » rimasto morto, io poi fui passato alle tende del G. V. dove » trovai il S. Anzolo Balbi, vi capitò pure il S. Proved. Bon » ferito di sciabla; l'Ec. Rettor. Zuane Badoer parimente fe- » rito in testa, e qualche giorni doppo condotti anche li S.

» Nicolo et figlio; Balbi transferito in questo bagno con gli » altri N. N. H. H. et gente di Modone con gravi catene. »

III. — Page 300.

Ce verset qui, en exprimant l'impassibilité stoïque du héros, l'élève au-dessus de ses ennemis, est le 139e de la Sourre, et précède la prière guerrière suivante : (Verset 139) « Ne soyez pas joyeux et ne soyez pas triste, et vous serez vainqueurs; car vous êtes du nombre de ceux qui ont de la foi. » (V. 140) « Si des malheurs viennent vous accabler, ils ont accablé aussi d'autres peuples; nous faisons alterner ces jours de malheur parmi les hommes pour que ceux qui croient, reconnaissent Dieu, et pour qu'il choisisse aussi parmi nous des martyrs. De par Dieu! il n'aime les oppresseurs et les brigands. » (V. 142) « Croyez-vous donc que vous entrerez au Paradis sans que Dieu connaisse ceux d'entre vous qui ont combattu, sans qu'il connaisse ceux qui ont attendu avec patience? » (V. 143) « Vous désirez la mort avant que vous l'ayez rencontrée, vous l'avez rencontrée sans l'attendre. » (V. 144) « Mohammed n'est que l'envoyé de Dieu, qui a été précédé par d'autres envoyés, et lorsqu'il mourra ou qu'il sera tué, vous tournerez chancelans sur vos talons; celui qui se retournera se nuira à lui-même, et non pas au Seigneur. Dieu ne récompense que ceux qui lui marquent leur reconnaissance. » (V. 145) « Et personne ne périt sans la permission de Dieu; car il est écrit dans le saint livre : Celui qui veut avoir la récompense de ce monde, nous la lui donnerons; celui qui attend la récompense d'un autre monde, nous la lui donnerons aussi; et nous récompenserons ceux qui nous remercieront. » (V. 146) « Et combien des prophètes combattaient au milieu de troupes ennemies innombrables, et ne perdirent pas le courage lorsqu'ils se virent ainsi assaillis par les ordres de Dieu; ils n'étaient pas faibles, ils ne cessaient pas de combattre, car, de par Dieu! il n'aime que ceux qui

se montrent inébranlables et patiens.» (V. 147) « Ils ne proféraient pas d'autres paroles que celles-ci : Seigneur pardonne-nous nos péchés et la négligence dans nos affaires ! raffermis nos pas et aide-nous contre les masses des infidèles ! » (V. 148) « Et il leur donna la récompense qu'ils avaient méritée dans ce monde ; et il leur donna le bonheur de l'autre monde. De par Dieu ! il aime ceux qui sont bienfaisans.

IV. — Page 304.

Litteræ moderni Mareschalli Poloniæ Stanislai Ludovski ad Supremum Vezirium.

« Oblatis amicitiæ demonstrationibus amice significatur, » quod jam pridem ex parte Confœderatorum ad fulgidam » Portam missus fuisset legatus, nisi expeditio hæc per mo» dernam in nostro Regno ob Saxones emergentem turbatio» nem impedita foret. Regnum nostrum a Saxonibus con» tra leges et canones factis injuriis necessario perire debet, » quare rebus sic stantibus inter nos habito consilio nosme» tipsos, nostraque privilegia defendendi causa in Tarnigrod » dicto loco confœderationem inivimus, in qua confœdera» tione cum præfulgida Porta inter et nos stabilitas veræ » concordiæ et amicitiæ leges debito modo coli et observari » firmiter conclusum est, qua de causa ad majorem hujus » negotii confirmationem istæ litteræ per colonellum Begirsky, » nobilem munere legati insignitum, ad fulgidam Portam » transmissæ sunt. Speratur fore, ut memorato legato nulla » denegata vestra assistentia cum utrinque versantia negotia » concernente responso cum quantocius ad has partes remit» tere studeatis. Dabantur 1° Martii 1716. »

V. — Page 316.

Nous connaissons sur la bataille de Peterwardein, sur le

siége de Corfou et la prise de Temeswar, les imprimés suivans, que la Bibliothèque R. de Munich a mis à ma disposition :

1° *Hochst erfreuliche Nachricht von der grossen und blutigen Niederlage am 2. und 4. August.* 1716.

2°. *Eigentliche und umstændliche Nachricht von der herrlichen Victorie am 5. August.* 1716.

3°. *Relation, ausführliche, von Anfang der Campagne des* 1716. *Jahres, bis auf die siegreiche, am 5, August unweit Peterwardein geschehene Schlacht.*

4°. *Relation von der Devotion, so die Türken bey gegenwærtigem Kriege* (1716) *gegen die Christen angewendet haben. Prag* 1716.

Sur le siége de Corfou.

1°. *Eigentliche und ausführliche Beschreibung der Blogier- und Belagerung Corfu's, vom 8. Julius bis 22. August.*

2°. *Von der Belagerung Corfu, nebst einem Schreiben vom 6 November* 1716.

3°. *Continuatio Diarii von I. K. M. Hauptarmee, nebst Verzeichniss, was bey Aufhebung der Belagerung Corfu im türk. Lager am 22. August* 1716 *gefunden worden.*

Sur la prise de Temeswar.

1°. *Bericht von der an I. M. beschehenen Uebergab der türkschen Haubtfestung Temeswar.* 1716.

2°. *Ausführliche Relazion von der erobertem Festung Temeswar, sammt dem Abzug.* 1716.

3°. *Beschreibung des ungarischen Feldzuges a.* 1716 *und der am* 13. *Oct. erforlgten Eroberung Temeswar's.*

4°. *Eigentlicher und umstændlicher Bericht der ung. Festung Temeswar, wie solche am* 12. *October erobert worden.*

VI. — Page 321.

P. Copia (Nos Eugenius).

« Omnibus et Singulis pro Deo et Cæsare bene sentientibus, pro ea qua nitimur authoritate et mandato, gratiam » Cæsareo Regiam et omne bonum.

» Posteaquam gens quædam inter Macedones christiana » græci ritus intolerabili infidelium oppressa jugo christiano » animata zelo, temporumque præsentium impulsa circumstantiis binis ad Nos ablegasset vicibus Dominum Joannem » Kirogipropoli, mercatorem ohetistensem, et tam repræsentationibus oretenus factis, quam litteris a Patriarcha » Okriensi, aliisque Episcopis et Districtuum officialibus primariis signatis, suas erga communem hostem obtulisset » spontaneas vires, ita ut feliciter Deo juvante principiantibus » armis Cæsareis omnium de natione mens et voluntas sit, » junctis consiliis et robore infidelium Tyrranidem invadere, » omnique possibili modo nocere, nec ab eo desistere. Nos » itaque mutuæ humanitatis, et Christianæ religionis amore incitati de hoc vestro proposito optime et amanter sentientes, vobis ita facientibus pro ea, qua pollemus authoritate Serenissimi, potentissimi, et invictissimi Romanorum Imperatoris, et Regis Chatholici Caroli VI, semper Augustissimi Domini, Domini nostri clementissimi, nomine promittimus vobis gratiam Cæsareo Regiam, Protectionem et » assistentiam, nec est, quod de his vel Religioni, vel libertati aut privilegiis vestris quid mali suspicemini, cum Suæ » Majestatis nulla alia sit intentio, quam communibus viribus communem labefactare et opprimere hostem, proinde in » hoc unicum intenti, dignos Christiano nomine sumamus » spiritus, junctoque armorum et animorum robore feralem » Barbarorum ferociam, superbiam et impetum sistere ac retundere conemur. Aderit hac pura intentione operanti-

» bus Divini Numinis favor, et Augustissimi Cæsaris auspicia,
» sicuti Cæsarea fortitudo et Protectio. »

VII. — Page 330.

Il est à regretter qu'une partie des trophées bavarois qui ont été envoyés à Munich après la délivrance de Vienne, en l'année 1683; la conquête d'Ofen, en l'année 1686; après la prise d'assaut de Belgrade, en l'année 1688, et la bataille de Belgrade, en l'année 1717, aient péri dans l'incendie de cette ville en 1750. Malgré cette perte, on voit encore dans cette capitale plusieurs trophées magnifiques pris sur les Turcs, savoir: trois tentes, dont l'une, appelée la *Tour rouge,* est en feutre rouge doublé de coton et ornée de rubans cousus sur l'étoffe; la seconde, appelée la *Tour de Cour,* est, à l'extérieur, de toile, et à l'intérieur, de cotonade rouge; la troisième, de couleur grise, ornée à l'intérieur d'oiseaux et de fleurs, servait de cuisine; toutes les trois proviennent du butin fait à la suite de la bataille de Mohacz. Il s'y trouve encore, outre l'éléphant dont nous avons parlé dans le tome XII, le beau plat d'airain du douzième siècle, dont l'inscription curieuse a été publiée par Flügel dans les *Annales de la Littérature.* Plusieurs tableaux, représentant des batailles et des siéges auxquels avaient assisté les Bavarois, se trouvent exposés dans la salle des trophées à Schleissheim; parmi les quinze fresques historiques du jardin royal de Munich, on remarque surtout deux tableaux représentant la prise d'assaut de Belgrade en l'année 1688, et les retranchemens des Turcs devant cette ville en 1717. Outre un grand nombre d'étendards, de grosses caisses, de chemises-talismaniques, de tentes, d'armes, d'ustensiles et de vêtemens, Munich possède une quantité d'inscriptions et de manuscrits turcs. La bibliothèque de Munich est plus riche de quelques centaines de brochures publiées sur les guerres contre les Turcs du temps de Maximilien-Emmanuel, que la bibliothèque impériale à la cour

de Vienne. Nous exprimons ici notre reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle S. M. le roi de Bavière a daigné ordonner pour nous la communication de ces brochures, et d'une foule d'autres écrits relatifs aux campagnes de 1683-1688, 1717, 1718, 1738 et 1739. Nous regrettons de ne pouvoir rien dire sur les nombreux trophées déposés dans plusieurs chambres du château de Rastadt. Ces trophées, pris dans les batailles de Mohacz et de Slankamen, en 1687 et 1691, proviennent de la succession du prince Louis de Bade. Qu'il nous soit permis de donner ici le catalogue des tableaux des batailles et des siéges qui se trouvent dans le musée du roi de Bavière. Ces tableaux représentent les événemens principaux des campagnes de l'électeur de Bavière Maximilien-Emmanuel, pendant les années 1684-1688.

Nos

3065. Prise de la forteresse de Gran, en 1683; par Beich (François-Joachim), peintre à la cour de l'électeur. Haut. 9 p. 5 p., larg. 14 p.

3066. La rupture du pont du Danube, près de Pesth, au moment où les Turcs, à l'arrivée des corps auxiliaires bavarois, quittèrent la ville pour se retirer à Ofen; par Beich. Haut. 6 p. 7 p., larg. 8 p. 10 p.

3067. Passage du Danube par l'armée impériale et bavaroise près de Siklòs, en 1687, dans le but d'attaquer les retranchemens des Turcs à Essek; par Beich. Même grandeur.

3068. Retraite de l'armée impériale d'Essek, en 1687; par Beich. Même grandeur.

3069. Passage de la Save par l'armée impériale et bavaroise, les 8 et 9 août 1688, dans le but d'attaquer Belgrade; par Beich. Haut. 9 p. 8 p., larg. 14 p. 2 p.

3070. Prise de Belgrade, le 6 septembre 1688; par Beich. Même grandeur.

3071. Prise de Neuhæusel, le 9 août 1685; par Beich. Même grandeur.

3072. Délivrance de Gran, et bataille sous les murs de cette forteresse, en 1685; par Beich. Même grandeur.

3073 Prise de la forteresse d'Ofen, le 2 septembre 1686. Même grandeur.

3074. Charles-Albert et Ferdinand, les deux princes bavarois présens au siége de Belgrade de 1717, observent du haut d'une montagne les environs de la ville et les travaux des assiégeans; par Beich et Vivien. Haut. 6 p. 11 p., larg. 8 p. 10 p.

3075. Audience donnée hors du camp, en 1688, à l'ambassadeur turc, par l'électeur Maximilien de Bavière; par Jacques Amigoni. Haut. 11 p. 9 p., larg. 7 p.

3076. Délivrance de Vienne, le 12 septembre 1683. Sur le premier plan, on remarque des canons et des chariots de munitions et de bagages; sur le second plan, on voit toute l'armée chrétienne rangée en ordre de bataille, et le troisième plan représente plusieurs incendies à Vienne; par Beich. Haut. 14 p. 7 p., larg. 29 p.

3077. Victoire remportée par l'électeur Maximilien-Emmanuel et le duc Charles de Lorraine, entre Mohacz et le mont Harsan en Hongrie, le 12 août 1687. L'électeur, à la tête de l'aile gauche de l'armée chrétienne, chasse devant lui les troupes ottomanes, entièrement défaites; par Beich. Haut. 14 p. 7 p., larg. 29 p.

2898. Bataille de Vienne, gagnée le 12 septembre 1683, par l'électeur de Bavière et le roi de Pologne, Jean Sobieski III, sur 250,000 Turcs et Tatares. Sur le premier plan, à gauche, on voit une partie des fortifications de Vienne foudroyées par l'artillerie turque, et, à droite, le camp ennemi et la ligne de bataille; par Pierre et Martin.

2901. Prise de Gran, par Jean Sobieski et l'électeur de Ba-

vière, en 1683. Sobieski à cheval occupe le devant du tableau; derrière lui, on voit le camp chrétien et une partie des tentes bavaroises. Le milieu est occupé par la forteresse de Gran, contre laquelle est braquée toute l'artillerie chrétienne; par Pierre et Martin.

2905. Portrait de Jean Sobieski III. Il est représenté à cheval dans le costume d'un empereur romain, et tenant dans sa droite le bâton du commandement. On y lit cette inscription : « Bataille de Kalwghe, aux monts Crapaks, où le roi délivra de l'esclavage plus de 30,000 hommes. » Dans le fond, on voit l'armée polonaise-autrichienne au moment de l'attaque.

Tous ces tableaux se trouvent à la galerie royale de Schleissheim; ceux qui sont dus au pinceau de Beich sont de la plus grande fidélité, car l'électeur avait eu soin d'envoyer l'artiste sur les lieux.

On voit encore dans le Musée royal :

1° La prise de Belgrade, en 1688, par l'électeur Maximilien de Bavière; bas-relief en bronze richement doré, par G. de Grof;

2° Une petite statue de marbre blanc représentant l'électeur.

VIII. — Page 331.

Voici les titres des brochures qui ont paru sur la bataille du 16 août 1717, et la conquête de Belgrade :

1°. *Ausführliche Relazion des herrlichen Sieges, so die k. Waffen unter Anführung Eugenii den* 16. *August* 1717 *erfochten.* Bibliothèque de Munich.

2°. *Ausführliche Beschreibung des gegenwartigen Türkenkrieges. B. de M.*

3°. *Ausführliche Beschreibung des ung. Feldzuges A.* 1771. *B. de M.*

4°. *Extractschreiben aus dem k. Feldlager vor Belgrad* 2. *August* 1717. *B. de M.*

5°. *Relation wasgestalten den* 16 *August* 1717 *die türkische Armee von* 200,000 *Mann zu Belgrad angegriffen und geschlagen. B. de M.*

6°. *Copia eines Particularschreibens aus Belgrad. B. de M.*

7°. *Relazion aus dem k. Lager zu Belgrad v.* 24. *Julius. B. de M.*

8°. *Relazion aus dem k. Lager von Belgrad*, 17. *Julius. B. de M.*

9°. *Eigenthümliche und umstændliche Nachricht von der kais. Hauptarmee in Ungarn,* 15. *Junius* 1717. *B. de M.*

10°. *Relation vom* 5. *Julius des Angriffes gegen die Türken mit* 27 *Fregatten,* 93 *Tschaiken und* 11 *grossen Schiffen, worauf* 4500 *Mann, und womit sie die zwey kais. Schiffe, S. Francesco und S. Stephano, angriffen, ohne Erfolg.*

11°. *Ausführlicher Bericht der am* 15. *Junius von Pancsova erfolgten Passirung. B. de M.*

12°. *Bericht von dem Sieg bey St. Catharina im Zrinerfeld am* 3. *Junius* 1717. *B. de M.*

13°. *Glücks- und Unglücksfall der in dem Kœnigreiche Servien gelegenen Hauptfestung Belgrad. B. de M.*

14°. *Ausführliche Relazion des herrlichen Sieges, so die kais. Waffen unter Anführung Eugenii den* 16. *Aug.* 1717 *erfochten. B. de M.*

15°. *Ausführliche Relation alles dessen, was seit dem am* 16. *August von der kais. über die türkische Armee erhaltenen herrlichen Sieg und darauf erfolgte Uebergabe von Belgrad passirt. B. de M.*

16°. *Relazion was von Anfang der Belagerung Belgrad's* 1717 *bis zur Uebergabe Notables vorkommen ist. Prag* 1718. *B. de M.*

17°. *Raccolta delli diarii de* 1717.

18°. *Luna Ottomana in ortu, progressu et occasu. Heidelberg* 1717.

19°. *Decas aug. seu lustrum geminum Imperii augustissimi Caroli VI cum accurata belli turcici relatione. Viennæ.*

20°. *Bericht von einer von den Venetianern gegen die Thürken vor Coron erhaltenen Avantage* 13. *August* 1717. *B. de M.*

21°. *Beschreibung aus Konstantinopel von dem Ameth Selim Sultan, Kaiser des Auf- und Unterganges. B. de M.* Outre que le Sultan y figure sous deux noms, Sélim et Ahmed, il y est encore question d'une île de la Mecque et de la procession du cercueil du Prophète : *Soll offenbar getragen werden, die Lade des Propheten gesetzet auf silberne Heuschrecken, geræuchert, angefüllt mit Gebeinen der Todten Dienern und Spahije!!*

22°. *Türk. Curialien, bestehend:* a) *in des Sultans lœcherlichem Tiiel;* b) *der Türken Gebeth. B. de M.* (Ce titre est un corollaire aux sauterelles d'argent et aux ossemens des sipahis). *Ein geborner Fürst und Heyland, Herzog des edlen Stammes in Persia und Armenia.*

23°. *Kurze Beschreibung, auf was weiss die Türken ihre Andacht verrichten. B. de M. Wird die Tumba des grossen propheten Mohameth von* 30 *grossen Ispaien getragen* (probablement des ecclésiastiques), *die getragene Tumba wird von* 300 *Bassen mit blossen Sæbeln verwacht!!*)

24°. *Seltsame Fürstenjagd, welche S. Ahmet vor dem türkischen Feldzuge mit seinen Bassen und Hofbedienten gehalten, wie auch kurze Beschreibung von siebzehn servischen Bauern.* (Cette brochure, comme les trois précédentes, mérite tout au plus le nom d'une fable. Quinze paysans tatares, portant sur leurs têtes des torches allumées, se plaignent de la passion du Sultan pour la chasse; le moufti qui lui fait des représentations à ce sujet est condamné à avoir le nez coupé; le Sultan, qui poursuit un cerf blanc, est sauvé par une jeune fille. Cette chasse, dit l'auteur, avait eu lieu à Belgrade immédiatement avant l'ouverture de la campagne; mais alors Ahmed III se trouvait à Andrinople.)

25°. *Bericht über das Seetreffen vom* 12., 13. *u.* 16. *Juni* 1717. *B. de M.*

26°. *Türkische Traumgesicht und darauf erfolgter Aberglaube.* (*Fable.*) *Passarowicz* 1718. *B. de M.*

27°. *Nachricht des geschlossenen Friedens* 1718. *B. de M.*

28°. *Diarium von Passarowicz* 18.—24. *Juli* 1718. *B. de M.*

29°. *Diarium der k. Hauptarmee* 1718.

IX. — Page 341.

Pour bien comprendre la distinction qu'il y a entre la dénomination de tschelebi et les titres d'aga et d'efendi, et le surnom de *Vingt-Huit*, il est nécessaire de dire quelques mots à ce sujet. Les colonels, les tschorbadjis ou colonels des régimens des janissaires sont désignés sous le numéro de leur régiment, et portent ainsi le nom de premier, de second, de vingt-tième, de trentième aga. *Aga* est à la fois un titre militaire et de cour, car celle-ci a également une constitution toute militaire; ce mot dérive du vieux mot turc AKA. Le mot *efendi* a pour racine le ὀφέντες des Grecs; c'est un titre que l'on donne aux légistes et aux employés des chancelleries. Le titre de *tschelebi*, qui correspond au *gentleman* anglais, est donné à tout homme d'une éducation soignée et de savoir-vivre. Mohammed Saïd reçut ce titre pour s'être distingué des autres agas, ses collègues, par son esprit et ses manières, fruits d'une éducation soignée; il ne s'appelle donc pas le vingt-huitième aga (yigirmi sekisindji aga), mais jeune seigneur vingt-huit (yigirmi sekiz). Ces surnoms restent toujours, et des auteurs européens ont eu tort de prendre le mot de tschelebi pour celui de la dignité de ministre[1].

[1] Les ministres de la Porte ont un nom collectif, celui de *ridjal*, c'est-à-dire les hommes; de même que les chefs de la chambre des finances s'appellent *khodjagians* ou seigneurs; ce titre est donné aussi en Syrie et en Egypte aux négocians, où, par corruption, on les nomme *khawadja*. Quoique le mot ridjal soit un pluriel arabe, comme celui de khodjagian est un pluriel persan, on dit communément à Constantinople : un *ridjal*, un *khodjagian*, un *oulema*. Le mot *schelebi* paraît dériver du mot latin *cœlebs;* le

mot *khodja* correspond au mot *patron* d'une maison de commerce. Quant au titre de *sultan*, qui, dans son application au souverain, n'est dû qu'à l'Empereur, il est cependant ajouté par courtoisie aux noms d'efendi, d'aga, etc., et l'on dit : Efendüm Sultanüm, Agam Sultanüm, Tschelebim Sultanüm, c'est-à-dire : mon efendi, mon aga, mon savant, mon gracieux maître, etc.

FIN DES NOTES DU TOME TREIZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TREIZIÈME.

LIVRE LXI.

Pages.

Adoucissement dans les mœurs ottomanes. — Housein Kœprülü, Rami-Efendi, Maurocordato. — Le moufti Feïzoullah. — Daltaban-Pascha et le kislaraga Nézir. — Le Sultan quitte Andrinople pour retourner à Constantinople. — Ambassade ottomane à Vienne. — Députations de la Pologne, de l'Autriche, de la Russie et de la république vénitienne. — Conclusion d'un traité de paix avec Venise et la Russie. — Ferriol et Sutton. — Ambassade de Raguse et du prince du Guriel. — Relations politiques avec la Perse et l'empire de Maroc. — Campagne de Bassra. — La caravane des pèlerins. — La Sourre et le schérif de la Mecque. — Rétablissement de la tranquillité en Egypte et dans les états barbaresques. — La Crimée et Dewlet-Ghiraï. — Institutions de Kœprülü. — Lettre pastorale du Moufti. — Chute et mort de Kœprülü. — Les savans et les poëtes. — Daltaban, grand-vizir. — Réglemens relatifs aux costumes. — Mesures financières. — Hasan le Fugitif est proscrit. — Persécution des Arméniens. — Construction de plusieurs châteaux forts. — Troubles de Crimée. — Daltaban est exécuté. — Campagne contre les

Pages.

Géorgiens. — Délimitation des frontières. — Administration de Rami. — Brancovan est confirmé dans la principauté de Valachie.—Troubles et rébellions dans l'empire, leurs progrès et leur fin lors du détrônement de Moustafa II. 1-129

LIVRE LXII.

Avénement du sultan Ahmed III. — Exécution du moufti et de plusieurs chefs de rebelles. — Destitution du grand-vizir Nischandji Ahmed-Pascha. — Le grand-vizir Hasan-Pascha. — Mort du sultan Moustafa II. — Mesures prises à l'égard de la Russie.—Échange des lettres de notification et de félicitation. — Révocation du grand-vizir et de plusieurs autres fonctionnaires. — Administration de Hasan-Pascha et de son successeur. — Chute de ce dernier. — Administration de Kalaïlikoz Ahmed-Pascha et intrigues de Baltadji Mohammed-Pascha. — Mort de Sélim-Ghiraï et de Hasan le Fugitif. — Nomination de Tschorli Ali-Pascha au grand-vizirat. — Troubles à Bassra. — Passe-temps favoris du Sultan. — Craintes d'une nouvelle rébellion. — Ambassades de Perse, du prince des Ouzbegs, de Venise, d'Autriche et de Rakoczy. — Relations de la Porte avec la Russie, la Pologne et la France. — Persécution des Arméniens.—Avedick et Comidas. —Restriction apportée au pouvoir du moufti. — Ghazi-Ghiraï, khan de Crimée. — Guerre contre les Tcherkesses. — Institutions de Tschorli Ali-Pascha. — Fiançailles de quelques sultanes. — Phénomènes. — La Syrie et l'Egypte. — Mort de Rami-Pascha et de Nouh-Efendi. — Descente dans l'île de Majorque. — Les clefs d'Oran. — Apparition d'un prétendu prince ottoman. — Arrivée de Charles XII, roi de Suède, sur les frontières de l'Empire; son départ. — Destitution du grand-vizir.— Nououman, dernier grand-vizir de la famille Kœprülü. — Déclaration de guerre contre la Russie. — Départ de Ferriol. — Rapports diplomatiques de la Porte avec les puissances européennes. — Kalaïlikoz; Yousouf-Pascha; le silihdar, kaïmakam. 130-240

LIVRE LXIII.

Deux grands-vizirs se succèdent à la suite de la paix conclue aux bords du Pruth. — Réception de Charles XII. — Traité

Pages.

avec la Russie. — Départ de Charles XII. — Soulèvement excité au Caire par Kaïtasbeg. — Mort de Nassouh-Pascha, du moufti Ebezadé, du vizir Kalaïlikoz et de dix savans illustres. — Prise de Corinthe, d'Egine, de Napoli di Romania, de Coron, de Navarin et de Modon.— Le fort de Sing vainement assiégé. — Dispositions relatives aux oulémas. — Mesures administratives. — Exécutions, prophéties, incendies, illuminations. — Mort de la Walidé.— Répression des Kurdes et des Arabes.— Un interprète anglais reçoit la bastonnade; un interprète vénitien est pendu. — Correspondance avec la cour de Vienne.—La guerre contre l'Allemagne est au diwan l'objet de trois délibérations successives. — Envoyé de la confédération polonaise. — Exécution de plusieurs personnes de la famille Brancowan et de celle de Cantacuzène. — Marche sur Belgrade. — Combat de Carlovicz.—Bataille de Peterwardein. — Khalil, grand-vizir. — Exécution du kiaya. — Chute de Temeswar. — Prise de Bukharest et d'Yassy. — Événemens de Corfou et de Dalmatie. — Destitution du kapitan-pascha et du khan des Tatares. — Bataille de Belgrade. — Prise de cette ville; chute du grand-vizir. — Événemens de la guerre en Bosnie, en Dalmatie et dans la Méditerranée. — Révocation du kapitan-pascha, du moufti et du grand-vizir. — Propositions de paix; Rakoczy; Congrès et paix de Passarowicz. 241-355

FIN DE LA TABLE DU TOME TREIZIÈME.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez J.-P. Meline, Cans et Cie.
Amsterdam,	Lutchman et fils.
La Haye,	Les frères van-Cleef.
Francfort,	Jügel.
Gênes,	Yves-Gravier.
Florence,	J. Piatti.
Leipzig,	Brockhauss.
Turin,	Jh. Bocca.
Vienne,	Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,	E. Glucksberg.
Moscou,	A. Semen.
	Ve Gautier et fils.
	Ch. Urbain et Cie.
Odessa,	J. Sauron.
	Miéville.
Constantinople,	J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET Cie, 11, RUE DE LA MONNAIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

PAR J.-J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

—

14. *TOME QUATORZIÈME.*

DEPUIS LE TRAITÉ DE PAIX DE PASSAROWICZ JUSQU'A LA PAIX DE BELGRADE.

1718 — 1739.

PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXIX

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE LXIV.

Délimitation. — Événemens de Dulcigno. — Réception du grand-vizir. — Mesures administratives. — Constructions, incendies, tremblement de terre. — Rapports diplomatiques. — Ambassade turque à Vienne ; ambassade impériale à Constantinople; négociations qu'elles avaient pour objet. — Paix éternelle avec la Russie. — Actes de la diplomatie française et anglaise. — Ambassadeur ottoman à Paris ; chargé d'affaires prussien à Constantinople. — Mariages et circoncisions. — Règlement qui détermina la hiérarchie et les vêtemens que comportent ses différens degrés. — Fêtes populaires et procession des palmes nuptiales. — Mesures d'ordre concernant l'Anatolie, l'Égypte et la Tatarie. — Première leçon donnée aux princes. — Nouvel historiographe. — Le mouchoir, le halwa et le khalwet. — Le fils du médecin de la cour, Ali-Pascha. — Mort de plusieurs hommes célèbres. — Ambassade à Bokhara et à Balkh; retour des ambassadeurs envoyés en France et en Perse. — L'ambassadeur persan Moustafa Koulikhan. — Installation du khan de Schirwan. — Démêlés avec la Russie. — Trois fetwas mémorables. — La Géorgie occupée par les Turcs. — Ambassade de Tahmasip. — Conquêtes en Perse. — Traité de partage entre la Porte et la Russie.

La nouvelle de la paix conclue à Passarowicz coupa court à tous les vains bruits de paix ou de guerre qui depuis long-temps inquiétaient la cour d'Andrinople.

Le reïs-efendi Aarifi Mohammed, dont la plus haute ambition avait toujours été d'obtenir la troisième queue de cheval, vit enfin combler ses désirs en récompense des bons services qu'il avait rendus pendant les négociations. On lui promit en outre, à titre d'argent d'orge, le sandjak de Tekké, dignité qui lui valut en même temps la pelisse de vizir. Peu de jours après, la Porte procéda à la nomination des trois commissaires pour régler définitivement la délimitation. Ce furent l'ancien defterdar et le possesseur [1] du sandjak de Selanik, le vizir Moustafa-Pascha, chargé de tracer la ligne qui devait s'étendre depuis le confluent du Danube et du Timok jusqu'à Pelino; le beglerbeg d'Adana, Kara Moustafa, auquel fut confié le soin de déterminer le parcours de la frontière servienne; et enfin, pour celle de Bosnie, l'ancien defterdar, et depuis gardien des frontières bosniaques, Osman-Pascha.

Quelques différends, élevés au sujet de plusieurs îles de l'Alouta, furent aplanis ultérieurement par une lettre du grand-vizir adressée à Eugène, et par la réponse que lui fit ce dernier. Avant la fin de l'année, deux règlemens, qui déterminaient la ligne de fron-

1 Raschid, III, f. 25. *Moutessarif* se dit ordinairement des sandjaks donnés à titre d'argent d'orge et dont les possesseurs, au lieu d'y résider comme gouverneurs (*wali*), le font administrer par un représentant (*moutesellim*). Il ne faut pas confondre ce dernier fonctionnaire avec le *mouhassil*, ou percepteur des impôts d'un sandjak, ni avec le gardien des frontières (*mouhafiz*), bien que celui-ci et le gouverneur (*wali*) soient le plus souvent une seule et même personne. Ainsi Yousouf-Pascha, qui joue dans l'*Histoire de Charles XII* un rôle si important, est tantôt désigné comme *wali* et gouverneur d'Oczakow, tantôt comme *mouhafiz*, c'est-à-dire commandant militaire et gardien des frontières de *Babataghi*.

tières marquée par le cours du Danube et de l'Unna [1] et celle qui est comprise entre la Servie et le Banat [2], furent signés par les commissaires nommés à cet effet. L'année suivante, on régla la délimitation à partir de la Nouvelle-Novi jusqu'aux triples confins [3] de la Grande et de la Petite Valachie [4]; enfin on traça les limites du territoire vénitien.

La guerre avec Venise s'était prolongée pendant quatorze jours après la signature du traité, car les généraux vénitiens Schulenbourg, le provéditeur Donna et le capitaine-général Pisani se regardaient comme engagés d'honneur à achever le siége de Dulcigno qu'ils avaient commencé, et telle était l'exaspération des Dalmates et des Dulcignotes, qu'elle ne put être apaisée par la nouvelle de la paix qui venait d'être conclue. Un ouragan terrible qui détruisit quatorze galiotes, vingt tartanes, toutes les petites barques et deux péotes appartenant aux Vénitiens [5], favorisa une sortie de la garnison, dont le commandant [6] était le brave possesseur du sandjak de Scutari, Kourd Mohammed-Pascha (4 août 1718 — 7 ramazan 1130). Soixante-un canons, grands et petits, et tous les bagages de l'armée vénitienne tombèrent aux mains des Turcs. Leur commandant ayant demandé des instructions à Constantinople, un commissaire lui apporta l'ordre de rendre

1 10 novembre 1718.

2 15 décembre 1718.

3 11 octobre depuis Novi jusqu'aux *triplex confinium*.

4 27 septembre 1719.

5 *Le due peote Venete della Zuccha, Marcochia e Cella.* Ferrari, p. 297.

6 *Baschbog.* Raschid, III, f. 26.

la place aussitôt que les Vénitiens auraient indemnisé les habitans des dégâts qu'avaient essuyés leurs maisons et leurs plantations d'oliviers.

Après avoir pris les dispositions nécessaires pour la sûreté de Nissa et de Widdin, le grand-vizir partit de Sofia pour Andrinople où il fit l'entrée la plus brillante et la plus somptueuse, le second jour du baïram (29 août 1718 — 2 schewwal 1130). Le grand-chambellan était venu au-devant de lui jusqu'à Bazardjik, où il lui remit le poignard étincelant, la pelisse de zibeline et la lettre qui lui étaient adressés par le Sultan. Le kaïmakam (fils de Kara Moustafa) et le nischandji étaient allés à sa rencontre jusqu'à la prairie de Kemal, et le Sultan lui-même monta à cheval et alla le recevoir à un quart de lieue de sa tente, dressée derrière le village de Kadinkœi. Lorsqu'ils furent à quinze pas l'un de l'autre, le grand-vizir descendant de cheval fit cinq autres pas, s'agenouilla et baisa la terre, se leva, fit encore cinq pas, baisa de nouveau la terre, se leva et ainsi de suite une troisième fois.

A mesure qu'il se prosternait à terre, les tschaouschs faisaient entendre, pour marquer sa bien-venue, le cri habituellement proféré dans de semblables réceptions; le peuple était ému jusqu'aux larmes, car, depuis trois ans, la réception des grands-vizirs seraskers au retour de campagnes malheureuses, avait toujours eu un caractère sombre et affligeant; celle-ci au contraire avait lieu sous de joyeux auspices. Après avoir baisé l'étrier impérial, le grand-vizir fit quelques pas en arrière, baisa de nouveau la terre à un signe que lui fit le Sul-

tan, puis, montant le cheval qu'on lui avait préparé et qui était couvert de harnais dorés, il se mit en marche, précédant l'étendard sacré que suivait le Sultan. Le cortége s'arrêta pour dîner à Kadinkœi, qu'on appelle aussi Yemiklik, ainsi nommé parce que les habitans d'Andrinople y faisaient préparer la plupart de leurs festins. Après le repas, le grand-vizir fut de nouveau revêtu de l'une des pelisses qu'avait portée le Sultan. De Yemiklik le cortége se dirigea vers la ville; le moufti et le kaïmakam précédaient l'étendard sacré, derrière lequel venait le grand-vizir entre l'aga des janissaires et le nischandjipascha.

Pendant qu'on attendait à Constantinople le résultat des négociations qui devaient mettre un terme aux malheurs de la guerre, la femme de l'ambassadeur anglais, lady Worthley Montague, également célèbre par son esprit élevé et son talent d'écrivain, songea à délivrer l'humanité d'un autre fléau. Depuis long-temps la petite vérole faisait de grands ravages dans toutes les classes de la société; désirant atténuer les effets de cette cruelle maladie, elle soumit son fils, âgé de six ans, à l'inoculation qui réussit pleinement. Ce succès l'a rendue célèbre dans l'histoire de la médecine comme ses spirituelles lettres sur Constantinople lui ont depuis assigné une place distinguée parmi les littérateurs de l'Europe. Immédiatement après la cessation des hostilités et le rétablissement de la paix (23 mars 1718), le grand-vizir s'étudia à expédier les affaires les plus importantes. A l'expiration des deux années pendant lesquelles les habitans de la Morée avaient été exempts

du paiement de l'impôt, il rendit une ordonnance qui réglait la nature et le mode de perception des nouvelles taxes. Un autre décret offrit à tous ceux qui voudraient s'établir en Morée l'affranchissement de tout impôt pendant trois ans. Ces décrets et ordonnances, lorsqu'ils ont pour but la prospérité des sujets et des provinces, portent dans les collections des pièces d'État, le titre d'*Adaletnamé*, c'est-à-dire *livre de justice* [1]. Les habitans de l'île de Khios qui, malgré leur prospérité, avaient, en corrompant les ministres et les grands de la Porte, su éviter jusqu'alors d'être inscrits sur les registres des finances, furent comme ceux des autres îles de l'archipel, soumis au paiement de taxes régulières. Un grand nombre de Kurdes et de Turcs, qui s'étaient fixés à Constantinople dans la seule intention de s'y soustraire aux impôts et redevances perçus sur les produits de leur industrie, furent renvoyés dans leur pays natal. Afin de remédier à la cherté du café, et pour assurer au commerce de cette denrée, dont les caravanes se rendaient de l'Yemen à Djidda et de là au Caire, les priviléges dont il avait joui autrefois, la Porte envoya un chambellan en qualité de commissaire au schérif de la Mecque, avec défense de vendre du café aux négocians infidèles, car la disette dont on se plaignait était principalement due aux exportations qui s'en faisaient en pays étrangers. Un autre chambellan se rendit comme commis-

[1] *L'Inscha* du reïs-efendi Mohammed contient, sous les nos 162 et 163, deux fermans de cette espèce, l'un daté de l'année 1132 (1719), l'autre de l'année 1134 (1721).

saire en Egypte pour prélever sur la succession du beg Ebouscheneb, mort de la peste, et qui, pendant trente ou quarante ans qu'il avait occupé la place de defterdar de l'Egypte, avait ramassé d'immenses richesses, la somme de cent soixante-cinq bourses qu'on savait être dues au fisc sur le dernier trésor d'Egypte et sur la solde des troupes; il avait encore mission de faire rentrer les impôts échus [1] des villages appartenant à ce beg. Les derniers grands-vizirs avaient en vain essayé de réprimer l'abus qui s'était introduit dans le paiement de la solde des janissaires, dont un grand nombre étaient inscrits sur les listes sans avoir jamais fait de service actif en temps de guerre. Ibrahim-Pascha obvia si bien à ce désordre, qu'au premier paiement de la solde des troupes, le fisc réalisa une économie de mille cinq cents bourses, et que les dépenses de l'armée, qui, pendant les trois dernières années de guerre, s'étaient élevées à onze, douze et treize millions de piastres, n'en dépassèrent pas, cette année, deux millions et demi [2]. Ibrahim envoya des ordres sévères aux voïévodes de Moldavie et de Valachie pour les obliger à solder aux troupes l'arriéré qui leur était dû [3], et fit partir pour la Syrie un commissaire chargé d'instruire contre celui qui avait détourné à son profit la solde de trois cent vingt-trois hommes rayés des contrôles de Nassouh-Pascha, et d'assurer un paiement régulier aux sept cent cinquante autres qui y

[1] *Holwani akdjesi*. Raschid, III, f. 28.

[2] 5000 bourses. Raschid, f. 29 et 30.

[3] Celui de Moldavie 40,000 piastres et celui de Valachie, 460,017 1/2.

avaient été maintenus. La solde des troupes de Bosnie leur fut en partie assignée sur des fermages héréditaires, afin de dispenser les corps d'envoyer annuellement quelqu'un à Constantinople pour y toucher les fonds qui leur revenaient. Les corps des chasseurs et des milices à cheval (seghbans et lewends) qui avaient été la cause de tant de troubles dans plusieurs provinces de l'Empire, furent licenciés. Depuis le grand-vizirat de Kœprülüzadé Moustafa-Pascha et celui d'Elmas-Pascha, ces deux corps avaient constamment entretenu à la Porte un officier-enrôleur (sertscheschmé) chargé d'inscrire ceux qui voulaient prendre des engagemens. Ibrahim-Pascha supprima tout-à-fait cette place en enjoignant aux vizirs, aux beglerbegs, aux begs et aux percepteurs des impôts, de congédier les seghbans et les lewends, et de ne conserver à l'avenir pour gardes du corps, que les gœnüllüs, les delis et les azabs (les courageux, les téméraires et les hommes libres). Il fit frapper de nouvelles piastres appelées *solota,* car les anciennes, ayant depuis longtemps disparu du commerce, avaient été exportées en grande partie en Perse, où on les refondit, à cause de la pureté de l'argent qu'elles contenaient, pour en faire des abbasis. Les anciennes piastres furent monnayées à raison de six drachmes un quart[1], en sorte

[1] Raschid, après avoir dit que 16 solota valaient 100 piastres, ajoute que la fonte du solota donnait 60 drachmes d'argent pur; ce faux calcul repose sur une faute d'impression, et il faut lire 6 au lieu de 60. D'ailleurs toute cette opération loin d'améliorer la monnaie ne fit que l'altérer, car 6 drachmes d'argent, la drachme à 20 aspres, donnaient 120 aspres et non pas 90, ce qui était alors la valeur de l'argent pur.

que seize piastres présentèrent une valeur de cent drachmes d'argent; comme la drachme d'argent valait vingt aspres, la valeur nette de la piastre fut de cent vingt aspres. Ibrahim fit frapper de nouvelles piastres d'une valeur nominale de quatre-vingt-dix aspres. Il ordonna en même temps que la monnaie impériale prit la drachme d'argent pour vingt-deux aspres, parce que, depuis qu'on en avait réduit le tarif à vingt aspres, personne ne voulait plus en fournir: il en résulta que l'argent prit une autre route dans le commerce, et que les cinquante-cinq mille drachmes d'argent que les changeurs et les fondeurs étaient obligés de fournir tous les mois à la monnaie, se trouvèrent insuffisans. L'administration du grand-vizir est encore marquée par des constructions, tant dans la capitale que sur les frontières. A Constantinople, il fit agrandir le palais de la sultane Fatima, sa femme, et construire aux frais de l'État un palais, pour donner des logemens aux ministres de la Porte, au kiaya, au tschaousch-baschi, au reïs-efendi et aux sous-secrétaires d'Etat, au maître des requêtes, au chancelier et au secrétaire du cabinet du grand-vizir. Les palais du Sultan à Kandilli, sur la côte asiatique du Bosphore, et à Beschiktasch, sur la côte d'Europe, furent réparés en toute hâte, pour que les ambassadeurs extraordinaires, que l'on attendait avec les ratifications du traité de paix, ne rencontrassent point de ruines. Dans le seraï, Ibrahim fit réparer et changer en une bibliothèque un vieux kœschk, dont la construction remontait à deux cents ans. Sur son

invitation, les ministres de la Porte se cotisèrent pour subvenir aux frais de réparation des mosquées qui, depuis plusieurs années, étaient tombées en ruines, soit par les accidens de la guerre, soit par suite d'incendies. Mais le plus important de tous les travaux exécutés sous le règne d'Ibrahim-Pascha fut le rétablissement des fortifications de Nissa et de Widdin, qui, depuis la perte de Temeswar et de Belgrade, étaient devenues les forteresses frontières de l'Empire contre l'Autriche. Le devis dressé pour les fortifications de Nissa s'éleva à la somme de sept cent quatre-vingts bourses, et pour celles de Widdin à deux mille six cents bourses ou deux millions de piastres [1]. Ces travaux devant être terminés dans l'espace de trois ans, on affecta pour les quatre plus beaux mois de chaque année la somme de deux cent soixante bourses aux dépenses à Nissa, et une autre de cinq cent soixante-cinq à celles de Widdin.

D'autres mesures avaient été nécessitées par des événemens imprévus, bien que d'une importance secondaire et par des phénomènes naturels (20 avril 1719—30 djemazioul-ewwel 1131). C'est ainsi qu'une rébellion des troupes à Widdin, causée par le retard apporté au paiement de leur solde, eut pour conséquence la destitution de l'aga des janissaires et du defterdar; qu'une innovation faite par le prédicateur de la mosquée d'Aya-Sofia, le scheïkh Isperizadé, dans

[1] Raschid, f. 34. A Nissa, il fallait construire 422,800 pieds carrés et à Widdin 695,761 pieds; les 238 bourses contenaient 1,190,000 piastres.

la prononciation de la lettre *Dhad,* le *Schiboleth* des Arabes, lui attira une mercuriale du moufti; que le muderris Touridjizadé, qui, trompé dans son espoir d'être promu à un grade supérieur dans le corps des oulémas, avait donné un libre cours à son dépit, fut exilé, ainsi que le juge d'armée Kewakibizadé, pour avoir accusé le moufti de corruption; le premier dut se rendre à Kastemouni, son pays natal, le second à Modania. Quelques personnes, publiquement convaincues de faux témoignage, subirent la même peine. Le grand incendie [1] qui avait éclaté à Constantinople quatre jours (17 juillet 1718) avant la signature du traité de paix de Passarowicz, et qui, après s'être frayé un passage dans quatre directions différentes, avait ravagé la capitale pendant vingt-quatre heures, fut suivi, le jour anniversaire de ce traité, d'un autre incendie (21 juillet 1719 — 4 ramazan 1131), durant lequel les janissaires se battirent contre les Grecs accourus pour empêcher la démolition d'une église, que cependant ils ne purent sauver de la violence des flammes. Deux mois auparavant, il y avait eu un tremblement de terre si violent à Constantinople, que les murailles de la ville du côté de la terre, surtout aux environs des Sept-Tours, furent entièrement renversées, et que le dôme de la mosquée située près de la porte d'Andrinople, ainsi que plusieurs

[1] Cet incendie dévora 51,900 maisons, 2,283 boutiques, 170 églises et mosquées, 152 palais, 130 fours, 80 moulins, 98 bains publics; mais il y a exagération lorsque ce même auteur dit que 14 à 15,000 hommes avaient péri dans les flammes; on peut hardiment retrancher un zéro.

autres, se fendirent par la violence de la secousse (19 octobre 1719 — 5 silhidjé 1131).

Si Ibrahim donna toute son attention aux affaires de l'intérieur, il ne négligea en rien celles de l'extérieur. Habitué depuis long-temps à considérer l'empereur d'Allemagne comme l'ennemi le plus dangereux de l'Etat, il adressa plusieurs lettres aux chanceliers de Russie et de Pologne, pour les remercier de ce qu'ils n'avaient pas écouté les insinuations de l'Autriche pendant les dernières guerres; il s'efforça de leur faire partager sa conviction que, fidèles à leur amitié pour la Porte, ils se refuseraient, comme par le passé, à fournir des secours à l'ennemi. En agissant ainsi, Ibrahim espérait empêcher entre les trois souverains une alliance, à laquelle, comme le remarque l'historiographe de l'Empire, il fallait toujours s'attendre, «car, dit la sentence du Prophète, les in» fidèles ne forment qu'un seul peuple [1]. » Au commencement de l'année, le grand-vizir Ibrahim-Pascha avait dépêché en Pologne l'aga Moustafa, avec une lettre adressée au roi, pour l'engager à employer son crédit en faveur de Rakoczy [2]. Dans sa réponse, le roi eut soin de passer sous silence la prière de la Porte, et se contenta de la féliciter sur le retour prochain de la paix avec l'Autriche.

La lettre écrite par la Porte, sur le conseil de Rakoczy, pendant le grand-vizirat de Mohammed-Pascha, prédécesseur d'Ibrahim, pour se créer des

[1] *El kœfroun milletoun wahidetoun.* Raschid, III, f. 60.

[2] Cette lettre porte la date du 3 janvier.

relations amicales avec la Prusse, n'avait pas eu tout le succès qu'on en avait espéré. Souvent renouvelée et appuyée par les cabinets de France [1], de Suède et de Naples, mais toujours contrariée par les cours d'Autriche, d'Angleterre et de Russie, la proposition de la Porte ne fut accueillie favorablement que quarante ans plus tard, et fut alors sanctionnée diplomatiquement par un traité formel.

Sous l'administration d'Ibrahim-Pascha, la Porte, voulant donner un témoignage de sa faveur particulière à la France, à laquelle, pendant la mission de l'ambassadeur Châteauneuf, elle avait déjà promis d'accorder la protection du Saint-Sépulcre, autorisa le roi de France à réparer les édifices consacrés au culte chrétien à Jérusalem ; mais ce fut, à la vérité, dans la crainte que l'ambassadeur autrichien, attendu à Constantinople pour la ratification de la paix, ne demandât la même permission au nom de l'Empereur, en vertu du traité de Passarowicz, ou que l'ambassadeur russe, au nom du Czar, n'élevât les mêmes prétentions. En agissant ainsi, la Porte s'assura un double avantage : elle évita de nouvelles contestations avec les puissances limitrophes, et la France, pour lui marquer sa reconnaissance, rendit à la liberté cent cinquante prisonniers ottomans.

Un mois après la conclusion de la paix de Passaro-

1 « Le roi François Rachocy, venu de France auprès de nous, nous ayant témoigné votre amitié pour nous, nous avons jugé à propos de la demander par la présente. » Lettre écrite par le grand-vizir Mahomet au premier ministre de Prusse. Janvier 1718.

wicz, l'ambassadeur russe, Alexis Dashkoff avait fait son entrée à Constantinople (29 août 1718 — 2 schewwal 1130). Le but principal de sa mission était de se plaindre des brigandages et des incursions de Bakht-Ghiraï, fils de Dewlet-Ghiraï. Kalgha sous le règne de son père, Bakht-Ghiraï, plus particulièrement connu sous le nom de Deli-Sultan (le Sultan fou), avait levé l'étendard de la révolte contre l'autorité de son oncle et était devenu la cause d'un fâcheux dissident entre la Russie et la Porte. Le 12 juin de l'année suivante (24 redjeb 1131), Constantinople vit arriver un autre ambassadeur russe chargé ostensiblement de renouveler la paix avec la Porte; mais le véritable but de sa mission paraît avoir été de surveiller les démarches de l'ambassadeur autrichien qu'on attendait sous peu dans la capitale [1].

L'époque convenue pour l'échange des ratifications de la paix de Passarowicz étant arrivée, le Sultan choisit pour cette mission Ibrahim-Pascha, le premier plénipotentiaire chargé de signer ce traité au nom de la Porte; mais comme il ne jouissait que du titre de second defterdar, il l'éleva au rang de beglerbeg de Roumilie, afin d'ajouter à l'importance de son ambassadeur. Jaloux de se faire représenter à Vienne avec une magnificence inconnue dans cette capitale, le Sultan ordonna qu'on tirât à cet effet du trésor impérial

[1] Raschid, f. 42. *Desaïsi scheïataniyé khiulilé*, c'est-à-dire, se portant avec dés idées d'intrigues diaboliques. *Taïfeï mesfouré ghayet mouhiyel wé mekkiar bir kaoumi khoudaakaïr olmaghin*, c'est-à-dire, parce que le peuple ci-dessus nommé (les Russes) est un peuple très-rusé, très-intrigant et méditant toujours quelque méchanceté.

les objets suivans : un poignard avec une poignée à la mode des Tscherkesses, couverte de deux cents diamans, grands et petits ; un carquois avec une chaîne en or, garni de rubis, de perles et d'émeraudes ; sept harnais ; sept gourmettes ; trois paires d'étriers et sept masses d'armes, le tout en argent ; sept selles de velours brodées d'or : sept housses de la même étoffe également brodées d'or, et quelques autres harnais d'une moindre valeur. Le magasin des tentes impériales lui fournit encore deux grandes tentes de cérémonie soutenues par deux colonnes [1] ; deux autres de toile cirée percées de deux corridors ; une grande tente de forme circulaire [2] ; un dais [3] ; toutes ces tentes munies de leurs tapis et coussins. Pour le mettre à même de subvenir aux frais de son voyage, le Sultan lui fit don de trente-cinq mille piastres et lui en avança soixante quinze mille autres. Les présens qu'il fut chargé de remettre à l'empereur, au nombre de sept fois sept, furent les plus riches et les plus magnifiques que jamais ambassadeur turc ait offerts au souverain d'un État de l'Europe [1]. Sa suite, composée de sept cent soixante-trois hommes, de six cent quarante-cinq chevaux, de cent mules et de cent quatre-vingts chameaux, reçut, dès son arrivée sur le territoire autrichien, les vivres de toute nature dont elle avait besoin ; l'ambassadeur lui-même fut gratifié journellement d'une somme de cent cinquante écus. A son arrivée sur les rives de la Schwechat, Ibrahim-Pascha fut complimenté par le maréchal de la cour et par un

[1] *Tscherké.* — [2] *Oba.* — [3] *Saïban.*

commissaire impérial chargé de l'introduire solennellement dans la capitale, sous l'escorte de plusieurs détachemens de troupes impériales et de milices, de hussards et de la garde civique à cheval composée des principaux négocians de la ville. En avant du cortége marchaient les tschaouschs des cérémonies [1] et du diwan [2]; le trésorier avec six chariots de bagage portant les présens, et traînés chacun par quatre chevaux; le garde des clefs [3] avec les mules et suivi des tapissiers des appartemens [4]; les chevaux offerts en présent par le Sultan; les gardes-du-corps du Pascha, c'est-à-dire les courageux et les téméraires [5]. Derrière eux venaient un officier portant un drapeau vert; les chevaux de main de l'ambassadeur; les fauconniers; les grands-écuyers et le grand-chambellan d'Ibrahim-Pascha; ses deux queues de cheval flottant dans les airs, tandis qu'une troisième, celle du quartier-maître était portée horizontalement; l'inspecteur [6] et le secrétaire des tschaouschs [7], et le tschaouschbaschi ou maréchal de cour de l'ambassadeur. Les sept chevaux favoris de l'ambassadeur, couverts de housses de peaux de tigre et de harnais en argent, au flanc droit desquels était appendu un bouclier en argent et un sabre, étaient conduits par quatorze tschaouschs du diwan dont les turbans étaient ornés de riches panaches. Venait ensuite l'ambassadeur, dans une voiture fermée par un grillage d'or,

[1] *Alaïtschauschi.* — [2] *Diwantschauschi.* — [3] *Anakhtaragasi.* — [4] *Itschmehter.* — [5] *Gœnüllüs et Delis.* — [6] *Tschaouschler-Emini.* — [7] *Tschaouschler-kiatibi.*

dont les parois extérieures étaient garnies d'écarlate, et celles de l'intérieur ornées de diverses peintures. A sa droite et à sa gauche, s'avançaient à pied le porte-carafe [1] et le chef des fusiliers [2], portant sur leurs épaules des peaux de tigre, vêtus de longues robes d'écarlate, coiffés de bonnets de feutre blanc et ceints d'un sabre à poignée d'argent, dont le fourreau était en velours rouge. Douze valets de chambre [3], six coureurs [4], le grand-porte-épée [5], le premier valet de chambre [6], les pages, le kiaya, le secrétaire de l'ambassadeur, deux imams, deux muezzins, les porte-étendard, les porteurs d'eau, les palefreniers, les dresseurs de tentes, la musique militaire composée de chalumeaux, de cimbales, de trompettes, d'une multitude de petites timballes, du grand tambour tatare [7], précédaient immédiatement la voiture.

Trois mois avant l'entrée de l'ambassade extraordinaire des Turcs à Vienne, l'ambassadeur impérial, comte de Virmont, avait quitté la capitale dans l'ordre qu'il observa ensuite à son entrée à Constantinople. A la tête du cortége, se trouvaient les musiciens, les courriers, les valets, les trompettes, les palefreniers, le maître-d'hôtel avec ses officiers, marchant trois à trois; venaient ensuite Gerhard Cornelius de Drisch, le secrétaire d'ambassade qui nous a laissé une relation en langue latine [8] du voyage du comte de Vir-

[1] Mataradjibaschi. — [2] Toufkendjibaschi. — [3] Tschokodar. — [4] Schatir. — [5] Silihdar. — [6] Baschtschokadar. — [7] Itschoghlan.

[8] Cette relation a été traduite en langue allemande sous le titre : *Historische Nachricht vau der Rom. Kais. Bothschaft nach Constantinople*,

mont; deux médecins, le pharmacien et le chirurgien, neuf élèves du collége des interprètes, trois interprètes, le maréchal de la cour avec les laquais des gentilshommes, dix-huit barons et chevaliers marchant trois à trois; parmi ces derniers, se trouvait le capitaine du génie Frédéric d'Obschelviz, qui le premier a levé le plan de la route qui conduit à Constantinople. Au milieu d'eux, on remarquait la bannière de l'ambassadeur, représentant d'un côté ses armes, de l'autre côté le symbole de la paix, à savoir deux mains entrelacées et éclairées par le soleil perçant à travers de sombres nuages. Le secrétaire d'ambassade, Joseph de Dierling, portait dans une enveloppe de soie blanche brodée d'or les lettres de créance de l'ambassadeur. Derrière lui, venaient deux jésuites; deux trinitaires; deux missionnaires dont l'un grec, l'autre arménien; deux vicaires et l'abbé de Domwen, le comte de Schrattenbach, prélat de l'ambassade; les laquais de la haute noblesse et leurs maîtres, parmi lesquels on distinguait les comtes de Nesselrode, Emmanuel et Norbert Kollowrat, Sibastida, Bielinski, Scherfenberg, Thierheim, Althan, Batthyany, devenu plus tard ban de Croatie, Kœnigl, les barons de Rhomberg, de Zweifel, de Raban et de Hœrte et le marquis de Besora. Le comte de Nesselrode, proche parent de l'ambassadeur, et que faisaient remarquer sa mâle beauté, l'élégance de sa taille et la magnificence de ses vêtemens, portait le drapeau, qui repré-

welche der Hoch und Wolhgebohrne Graf Damian Hugo von Virmondt rühmlichst verrichtet.

sentait d'un côté les armes de la maison d'Autriche, de l'autre la conception de la sainte Vierge. De Virmont lui-même était revêtu d'un manteau d'étoffe d'or à la mode d'Espagne, bordé de dentelles larges comme la main; sur son chapeau se balançait un panache de plumes blanches de héron retenu par un nœud de diamans; vingt-quatre heiduques, de formes athlétiques, portant des masses d'armes en argent, le suivaient au lieu de trabans. Le premier maître d'équitation se tenait à pied à côté de l'étrier de l'ambassadeur; derrière lui, marchait le grand-écuyer à la tête de quatorze pages précédant les gardes-du-corps, trente grenadiers habillés en drap d'écarlate rehaussé d'ornemens en argent, et portant sur leurs bonnets à poil des aigles de même métal. L'étendard au double aigle de l'Autriche précédait la musique militaire, les mules, les fauconniers, les cuisiniers et un détachement de quarante soldats qui fermaient le cortége; un pareil nombre d'hommes le précédait également. L'échange de l'ambassadeur d'Autriche avec celui de la Porte devait avoir lieu sur la frontière nouvellement conquise par les armes impériales, aux bords de la petite rivière de Schuppellia, entre Parakin et Raschna. A cet effet, on y avait dressé d'avance trois colonnes, et celle du milieu était le lieu convenu pour l'échange. Arrivés à une distance de cinq pas de cette dernière colonne, les deux ambassadeurs descendirent simultanément de cheval; le général Oduyer ayant présenté au serasker le comte de Virmont, et le serasker ayant observé la même formalité

à l'égard de l'ambassadeur Ibrahim-Pascha, on dressa sur-le-champ le procès-verbal de cette réception (7 août 1719).

A son arrivée à Constantinople, le comte de Virmont fut complimenté au nom du Sultan par l'interprète de la Porte, Maurocordato, qui lui offrit pour sa bien venue, des fleurs et des fruits, des sucreries et du café : symboles d'un commerce doux, agréable et intellectuel. La Porte lui donna, pour garde d'honneur, un détachement de janissaires, et pour son service particulier, neuf dresseurs de tentes, et un certain nombre de porteurs d'eau et de porte-flambeaux. Jamais la Porte ne s'était encore montrée si magnifique dans la distribution des vivres et autres objets nécessaires à la vie qu'envers la suite de l'ambassadeur, aux besoins de laquelle, comme à ceux de la garde turque et des autres personnes attachées à sa maison, elle affecta en outre journellement une somme de cent cinquante écus [II]; mais aussi, jamais les présens, offerts par une puissance étrangère, n'avaient atteint ni le nombre ni la valeur de ceux de l'empereur [III]. Le grand-vizir donna deux banquets en l'honneur de l'ambassadeur; le premier, qui eut lieu dans le palais de Houseïn Kœprülü, non loin du château d'Asie du Bosphore, fut accompagné de tours de bateleurs, de luttes et de symphonies exécutées par soixante musiciens; le second, donné dans le palais de Kara Moustafa, à Eyoub, fut signalé par l'habileté des tireurs à l'arc et au fusil qui furent appelés à y prendre part. Le grand-vizir s'y distingua particuliè-

rement; des cruches d'eau, placées à une certaine distance l'une de l'autre, servaient de but; au moment où Ibrahim-Pascha se disposait à tirer, un janissaire, voulant remplacer une cruche brisée, reçut la balle lancée par son maître avec tant d'adresse, qu'elle passa entre ses jambes et mit le vase en pièces, en effleurant seulement le bord de son pantalon. Le grand-vizir, pour dédommager le janissaire de sa frayeur, lui fit présent de onze ducats. Cet accident de peu d'importance ne mériterait pas d'être mentionné, si l'historien de l'ambassade impériale et l'historiographe de l'empire ottoman, ne l'avaient pas raconté, en en tirant chacun une conclusion différente. En effet, le premier loue l'humanité du grand-vizir, qui pâlit en voyant le danger auquel il avait involontairement exposé le janissaire; tandis que le second, en présentant un heureux hasard comme le résultat d'une grande adresse, s'extasie sur la libéralité d'Ibrahim-Pascha.

Les instructions du comte de Virmont lui ordonnaient d'obtenir, avant tout, de la Porte, un traité relatif à la protection des saints lieux de Jérusalem, à la nomination des consuls, au commerce avec la Grèce, à l'échange des prisonniers, et aux égards dus aux ministres des puissances étrangères résidant à Constantinople, ainsi qu'aux agens des princes de Moldavie et de Valachie [1].

Le jour où il fit son entrée dans la capitale, au son de la musique et enseignes déployées, l'ambassadeur, au

[1] Instructions pour le comte de Virmont, du 9 mai 1719, en trente-deux articles.

lieu de permettre au tschaouschbaschi de marcher à ses côtés, l'invita à le devancer. Pendant son séjour à Constantinople, qui dura près d'un an, il obtint plusieurs fermans en faveur des prêtres de Jérusalem, des trinitaires et des prisonniers chrétiens. Deux autres fermans lui garantirent la répression des brigandages exercés par les habitans de Dulcigno [1] sur les sujets de l'Autriche, et l'éloignement de la capitale des rebelles hongrois, Batthyany et Forgacs, qui s'étaient établis sur les rives asiatiques du Bosphore, tandis que Bercseny et Csaki s'étaient retirés à Chocim et Esterhazy en Moldavie. Un ordre adressé au pascha de Bender lui enjoignit de les conduire en exil dans la juridiction de Demürhissar. Quant à Rakoczy, après avoir vu s'anéantir l'une après l'autre toutes ses espérances, notamment celle de jouer un rôle dans la guerre engagée entre la Porte et l'Autriche, il fut embarqué sur une galère et conduit à Rodosto. Il y vécut tranquille jusqu'à la fin de ses jours, partageant son temps entre la lecture et des travaux de tour et de menuiserie. Pour mettre fin à l'affaire relative au commerce entre la Perse et l'Autriche, et au passage des marchandises à travers les provinces ottomanes, deux points qui avaient déjà été discutés lors de la conclusion du traité de commerce de Passarowicz, Virmont détermina la Porte à envoyer au schah, en qualité d'ambassadeur, le président de la chambre des comptes pour la capitation, Dürri Efendi, qui a écrit une

1 Ce ferman porte la date du mois de silkidé 1131 (octobre 1719).

relation de ce voyage, traduite en langue latine par le jésuite polonais Krusinski [1]. Il obtint encore du grand-vizir des lettres pour les voïévodes de Moldavie et de Valachie, qui leur ordonnaient d'accorder aux négocians allemands toute liberté pour la vente de la potasse, et leur enjoignaient de ne point troubler les bojars dans la possession de leurs biens situés sur l'une ou l'autre rive de l'Aluta, et de hâter la délimitation, afin de couper court à toute contestation. Un ferman accompagné d'une lettre autographe du Sultan, rétablit en quelque sorte les libertés et les priviléges des catholiques de Khios et de leur église de Saint-Nicolas, que les habitans avaient perdus lors de la seconde conquête de l'île par les Ottomans. D'après la première capitulation de Khios sous le règne de Souleïman le Législateur, les catholiques et les Grecs devaient conserver toutes leurs libertés et tous leurs priviléges; il était même permis aux Francs de se vêtir à l'orientale, comme par le passé, en faveur de leur titre de sujets ottomans; mais lorsque l'île fut soumise pour la seconde fois, les Francs perdirent leurs priviléges, sur l'accusation portée contre eux par les Grecs d'avoir invité les Vénitiens à s'emparer de l'île. Un khattischérif menaçant avait été rendu contre eux dans l'année 1695, bien que la capitulation concernât les Francs aussi bien que les Grecs; mais le nouveau ferman était en

1 *Prodromus ad tragicam vertentis belli persici historiam seu legationis a fulgida porta ad Sophorum regem Szah sultan Hussein, anno* 1720 *expeditæ autentica relatio* (*Leopoli*, 1734); *Relation de Dourry Efendi*, par Langlès. Paris, 1810. Raschid, III, f. 4.

contradiction avec le khattischerif, et l'exception qu'il fit en faveur des catholiques était basée sur les capitulations accordées sous Souleïman I et Souleïman II.

Quelques intrigans valaques, de la famille Cantacuzène, s'adressèrent à l'ambassadeur dans le but de perdre Nicolas Maurocordato. Le nouveau drogman de la Porte lui-même, Ghika, que l'empereur Léopold avait tenu sur les fonts de baptême, et que Talman avait admis comme élève dans le collége des interprètes, se réunit aux ennemis de son parent Maurocordato; cependant de Virmont, fidèle à ses instructions, n'eut garde de se mêler de cette intrigue. Maurocordato était généralement détesté en Valachie, et comme, par cette raison, il était peu dangereux pour les intérêts de l'Empereur, il resta hospodar. Outre l'interprète Gika, le médecin du Sultan, le juif Fonseca et celui du grand-vizir Conigliano, servaient alors auprès de la Porte les intérêts des ministres européens. Fonseca, dévoué à ceux de la France, entretint une correspondance secrète avec les rebelles de Hongrie, dont quelques-uns, vers cette époque, s'adressèrent au comte de Virmont, pour obtenir leur pardon par son intercession. Il s'employa encore en faveur du renégat allemand Mohammed, Schmid de Anhalt-Zerbst [IV], qui, lors de l'ambassade d'Œttingen, était venu à Constantinople, où il était entré au seraï en qualité de page. S'étant fait musulman, il avait été élevé au rang de chambellan et avait reçu un fief situé en Asie près de Koniah; plus tard, il fut nommé commandant de Modon, après s'être distin-

gué par sa vaillante défense contre les Vénitiens, pendant deux ans; enfin il s'était marié avec la petite-fille de l'ancien moufti Aziz-Efendi. Un autre renégat allemand était le seghban-baschi ou second lieutenant général des janissaires, Hasan, le même que nous avons vu figurer au conseil de guerre tenu avant la bataille de Peterwardein.

L'ambassadeur d'Autriche, pendant son séjour à Constantinople, assista également de ses conseils l'ambassadeur vénitien qui avait signé la paix de Passarowicz, et qui alors négociait à la Porte au sujet de quelques points litigieux relatifs à la délimitation; mais l'ambassadeur vénitien ne put en venir à une solution définitive qu'en sacrifiant Prologh, qui, d'après une clause du traité, aurait dû rester à la république. De Virmont remit aussi à la Porte une lettre de la reine de Suède, annonçant au grand-vizir la mort de son frère Charles XII [1]. Sur les instances de l'ambassadeur d'Autriche et de Stanyan, ministre d'Angleterre à Constantinople, le grand-vizir lui écrivit une lettre de condoléance conçue dans les termes les plus bienveillans. Stanyan, dans une longue audience qu'il obtint du grand-vizir, l'instruisit de la situation politique du nord et du sud de l'Europe; il lui exposa les motifs et la nature de la guerre survenue entre la France et l'Espagne, et lui parla lon-

1 Rapport de Virmont et Raschid, III, f. 31. Le premier communique la nouvelle de la mort de Charles XII devant Forouholm (Fredericshall); le second donne la lettre de la reine avec la réponse du grand-vizir, datée du 20 silhidjé 1123 (22 octobre 1720).

guement des demandes exagérées faites à la Suède par le Czar; enfin il lui apprit que Pierre venait d'être abandonné de tous ses alliés. Ibrahim-Pascha répondit à la première partie de ces nouvelles, qu'il ne comprenait pas comment d'aussi proches parens que les rois de France et d'Espagne pouvaient se faire la guerre à cause de l'Empereur [1]; quant au surplus, il dit qu'il était juste que celui qui abandonnait ses alliés fût la dupe de sa mauvaise foi, en ajoutant que la Porte resterait simple spectatrice de tous ces conflits [2]. Stanyan lui fit part ensuite des efforts du ministre russe Daschkoff, pour excuser le séjour des troupes russes en Courlande; ce dernier prétendait que le Czar n'avait agi de la sorte que pour défendre cette province contre l'armée impériale, chargée d'en faire la conquête au nom du roi de Pologne, en vertu du contrat de mariage du prince héréditaire de Saxe, Frédéric-Auguste, avec l'archiduchesse Marie-Joséphine, fille de Joseph Ier. Pour démontrer la fausseté de cette assertion, Stanyan soumit à l'examen du grand-vizir le traité conclu entre l'Empereur, la Pologne et l'Angleterre, par lequel les trois souverains garantissaient à la Pologne tous ses droits et libertés; il se prononça hautement contre la Russie, qui, en

[1] « Sur quoi le Vezir n'a fait d'autre réflexion, sinon qu'il étoit bien an-» nuyeux, que deux si proches parens que les rois de France et d'Espagne » se fissent la guerre pour les intérêts de l'Empereur. » Lettre de Mr. Stanyan à Mr. S. Saphorin de Constantinople, 19 octobre 1719.

[2] « Sur cet article il m'a répondu seulement, qu'il étoit juste que celui » qui vouloit abandonner ses alliés fût la dupe de sa mauvaise foi, en ajou-» tant que comme la Porte étoit présentement en paix avec tout le monde, » il regardoit toutes les guerres des autres comme simple spectateur. »

soutenant les prétentions de Rakoczy au trône de Pologne, ne voulait que jeter de nouveau la perturbation dans les affaires de ce royaume, et finit par se plaindre de Daschkoff, qui, sous plusieurs prétextes, voulait prolonger son séjour à Constantinople. Ibrahim-Pascha lui répondit que l'ambassadeur russe était arrivé à la Porte pour traiter de l'échange des prisonniers faits par les Tatares; il lui dit que c'était une affaire longue et difficile, mais que dorénavant il adresserait toujours les envoyés russes au khan des Tatares, suivant l'ancien usage, sans leur permettre de venir à la Porte [1]. Cependant Stanyan n'eut garde d'insister longuement sur les relations de la Russie avec les Grecs, car il craignait d'attirer sur ces derniers de nouvelles persécutions, ou de les exposer aux tracasseries des inquisiteurs turcs [2]. L'ambassadeur russe, qui d'abord avait acheté [3] du reïs-efendi la permission de prolonger son séjour à Constantinople jusqu'au départ de l'ambassade d'Autriche, mais qui, sur la demande de Stanyan, avait ensuite été invité à partir, négocia avec la

1 « Que dorénavant il renverra toujours les envoyés moscovites au Chan » des Tatares, suivant l'ancien usage, sans leur permettre de venir à la Porte, » et qu'il ne souffrira jamais qu'ils ayent un ministre résident ici. »

2 « A l'égard des bonnes dispositions que le Czar croit trouver parmi les » Grecs, j'ai passé là-dessus assez légèrement, parce que j'ai cru qu'il suffi- » soit d'en toucher un mot pour lui donner l'alarme, au lieu qu'en insistant » là-dessus je pouvois sans nécessité faire naître des soupçons sur le compte » de Grecs qui les pourroient exposer à des recherches. »

3 « Il est sûr qu'il a donné au reïs-efendi 10 bourses ou 5,000 écus pour » cette fin, mais ce morceau est déjà digéré, et les Turcs se moquent de » leurs promesses après qu'ils ont touché l'argent. » Lettre de Stanyan à S. Saphorin, 3 décembre 1719.

Porte le renouvellement de la paix du Pruth, et offrit de la convertir en une paix perpétuelle, afin, disait-il, de répondre par là aux insinuations malveillantes des ennemis de la Russie. Le reïs-efendi et le précédent defterdar, Hadji Moustafa, se réunirent avec lui dans plusieurs conférences. Outre l'omission du préambule peu honorable pour la Russie qui figurait à la tête du traité du Pruth, le nouveau traité contenait trois nouveaux articles d'une haute importance : le premier abolissait le tribut payé depuis le dernier traité au khan des Tatares; le second accordait au Czar le droit de faire résider un ministre russe à Constantinople, et le troisième stipulait que les deux puissances contractantes seraient libres de faire entrer leurs armées en Pologne toutes les fois qu'il s'agirait de protéger les droits et la constitution de ce royaume [1]. La Porte ne se montra difficile que sur un seul point; Daschkoff l'ayant prié de reconnaître le Czar en qualité d'empereur, elle répondit qu'elle ne connaissait que deux empereurs, le Sultan et l'Empereur romain. Enfin la paix du Pruth ayant été transformée en une paix éternelle (16 novembre 1720), le Czar en remercia la Porte dans une lettre que Daschkoff remit au Grand-Seigneur en audience solennelle [2].

[1] Raschid parle à la vérité de ces trois points, mais avec tant d'obscurité que, sans la connaissance du traité tatare, le lecteur doit croire que ces trois points avaient été demandés, mais non accordés.

[2] D'après Talman, Daschkoff eut son audience du grand-vizir le 1er juillet, et celle du Sultan le 4 juillet 1720. Emmo, dans son Rapport, dit : *Nel giorno 16. furano cambiati gli istromenti nelle stanze del primo Vesir con l'intervenzione del Inviato del Reis Efendi e del Dragomano della*

De la part de la Pologne, la Porte reçut à cette époque les protestations d'amitié du roi Auguste II, par l'organe de l'internonce Wilkomir Joannes Strutinski. Raguse y envoya, pour payer le tribut, les deux Bonna, frères du colonel autrichien mort sous les murs de Belgrade. L'ambassadeur français, le marquis de Bonnac, fidèle à la promesse qu'il avait faite au nom de sa cour de rendre la liberté à quatre-vingts prisonniers, en reconnaissance de la permission de réparer l'église de Jérusalem accordée par la Porte, les emmena à Constantinople, où la sultane Fatima et son époux, le grand-vizir, firent don à chacun d'eux, la première de douze, le second de huit piastres. Ibrahim-Pascha profita de cette circonstance pour envoyer en ambassade à la cour de France le second plénipotentiaire, signataire du traité de paix de Passarowicz, Mohammed-Efendi, surnommé le *Vingt-Huit* (7 octobre 1720 — 4 silhidjé 1132). Si cette ambassade flatta l'envoyé français comme un moyen de rehausser l'éclat de la régence du duc d'Orléans, elle ne fut pas moins agréable au grand-vizir, qui crut ainsi pouvoir mieux pénétrer la véritable situation des affaires en Europe et la politique des puissances chrétiennes. D'après le conseil du marquis de Bonnac, la Porte permit l'année suivante l'embarquement des recrues enrôlées par Bercseny ; cependant cette permission ne s'étendit qu'à la Hongrie

Porta. Cio che piu a piaciuto al Moscovita si e, che sia debilitata la significazione del trattato de Prut et altri susseguenti rispetto alla Pologna con impegno ulteriore della Porta di concorrere nella volonta del Ciaro.

Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, rude soldat, mais souverain économe et politique, encouragé par la lettre amicale que le grand-vizir Mohammed-Pascha lui avait, deux années auparavant, écrite sur le conseil de Rakoczy, envoya alors à Constantinople son écuyer Jurgofsky ; mais, au lieu de le munir de lettres de créance, Guillaume se contenta de le recommander à la Porte, en la priant de lui faciliter l'achat de chevaux dont il l'avait chargé.

Le séjour de huit mois que l'ambassadeur impérial avait fait à Constantinople avait coûté à la Porte près de deux cent mille écus [v] ; mais les frais occasionnés à l'Empereur par la présence de l'ambassadeur ottoman et de sa suite nombreuse à la cour de Vienne, furent à peu près égaux : en sorte que le présent de deux cent mille écus, stipulé pour la dernière fois dans le traité de Sitvatorok, fut employé à couvrir des frais d'ambassade. La fierté de l'ambassadeur ottoman, qui avait obstinément refusé de se soumettre au cérémonial usité pour la réception de ses prédécesseurs, donna lieu à quelques réclamations de la part de l'Empereur qui s'en plaignit à Constantinople. Déjà l'entrée solennelle d'Ibrahim-Pascha dans Vienne avait été retardée depuis midi jusqu'au soir, à cause du refus positif qu'il avait fait de reconduire au bas de l'escalier le grand-maréchal de la cour chargé de l'installer dans sa demeure. De nouvelles difficultés s'étaient élevées à l'occasion de sa présentation à l'Empereur, et son audience, dont le jour était fixé, ne lui fut accordée que lorsqu'il se fut engagé par écrit

à suivre en tout point le cérémonial observé par ses prédécesseurs, c'est-à-dire par les ambassadeurs qui avaient été envoyés à Vienne à la suite du traité de paix conclu à Vasvár en l'année 1565 et de celui de Carlowicz en l'année 1700. Ce point réglé, on lui demanda la liste des présens dont il était porteur, et la copie du discours qu'il voulait adresser à l'Empereur. Le jour de l'audience, Ibrahim-Pascha se rendit dans une voiture, accompagné seulement de son secrétaire, jusqu'au bas de l'escalier dans la cour des Suisses; là, ce dernier descendit de voiture, portant dans ses mains les lettres de créance du Sultan et du grand-vizir; le reste de la suite de l'ambassadeur s'arrêta dans la cour du château, devant le pont-levis qui existait encore à cette époque. L'Empereur, debout sous un baldaquin brodé d'or, le reçut couvert d'un riche vêtement à l'espagnol, ayant sur son chapeau une cocarde en diamans, et portant à son côté une épée dont la poignée étincelait de diamans. A sa droite, étaient placés les ministres et les conseillers intimes; à sa gauche, le vice-chancelier de l'Empire et les capitaines des gardes-du-corps. Ibrahim-Pascha s'approcha du trône en s'inclinant trois fois, la première en entrant dans la salle d'audience, la seconde au milieu de la salle, et la troisième en arrivant au pied du trône. Le vice-chancelier répondit pour l'Empereur au discours de l'ambassadeur, car on tenait à imiter sur ce point l'usage observé à la cour ottomane, et en vertu duquel le grand-vizir se charge de répondre aux ambassadeurs au nom du Sultan. Les lettres de créance que

les ambassadeurs des puissances étrangères accrédités à la Porte n'ont pas le droit de déposer eux-mêmes aux pieds du trône, et qu'ils sont obligés de remettre au grand-vizir, furent posées par Ibrahim-Pascha sur une table recouverte d'une étoffe d'or placée à droite de l'Empereur, puis il retourna à sa place à reculons. Après avoir prononcé son discours, il remit, en observant le même cérémonial, la liste des présens, et alla baiser le manteau impérial. Jusqu'alors, les ambassadeurs turcs envoyés en mission extraordinaire à Vienne n'avaient fait que baiser le bord du vêtement; Ibrahim-Pascha demanda la permission de le baiser un peu plus haut, et il obtint cette faveur en sa qualité de pascha à deux queues de cheval, rang que, suivant lui, n'avait eu aucun de ses devanciers. Lorsque la liste des présens eut été déposée, on les apporta dans la salle d'audience où ils furent étalés sur l'estrade du trône, tandis que l'ambassadeur se retirait en ayant soin de marcher à reculons[1]. Le drogman de l'ambassadeur, grec d'origine, fut obligé d'ôter son kalpak, chose assez naturelle du reste, puisque les Grecs, Valaques, Moldaves et Arméniens ôtent cette coiffure, non-seulement en entrant dans l'église, mais aussi en parlant au hospodar ou au patriarche. Les renégats avaient été exclus de l'honneur de pa-

[1] En 1819, l'ambassadeur persan Mirza Abdoulhasan s'affranchit de cette étiquette avec une violence extraordinaire; après le premier salut à son entrée dans la salle d'audience, l'interprète de la cour, l'auteur de cette histoire, dut le tirer par le bras pour le forcer à s'incliner une seconde fois; lorsqu'enfin il devait se retirer à reculons, il repoussa violemment les écuyers qui l'avaient pris sous le bras et sortit, toujours en luttant contre eux.

raître à l'audience. La lettre du Sultan qu'Ibrahim-Pascha remit à l'Empereur, se distinguait de toutes les précédentes par l'omission de la formule offensante qui les avait terminées jusqu'à ce jour : *Salut à celui qui suit la véritable direction,* et par laquelle la Porte, au lieu de souhaiter bonheur et salut aux souverains non musulmans, semblait les leur refuser.

Si l'esprit élevé et libéral du grand-vizir Damad Ibrahim-Pascha le portait à ne reculer devant aucune dépense dans les circonstances où il s'agissait de l'honneur de la cour ottomane, comme, par exemple, lors de l'arrivée de l'ambassade impériale, ou d'illustrer le nom de son souverain par la construction de palais et d'édifices publics, il sut demander à une sage économie les sommes nécessaires pour couvrir ces dépenses. C'est ainsi qu'en augmentant les taxes des fermes, en confisquant au profit du trésor les rôles de solde vacans, et en percevant une capitation dont les revenus s'accroissaient à mesure que les villes et villages ravagés par la guerre commençaient à se repeupler, il avait réalisé, pendant les trois premières années de son administration, une économie de sept millions de piastres [VI]. Le cadastre de l'île de Khios étant terminé, il frappa les ceintures en soie qu'on y fabriquait d'une taxe de quarante, cinquante ou soixante aspres, suivant leur valeur; il établit en outre un impôt de dix aspres sur chaque pièce. Vingt et un villages, où étaient établies des fabriques de mastic et dont la population s'élevait alors à trois mille trente-six hommes, furent inscrits sur les registres de

la capitation (19 novembre 1727 — 14 moharrem 1132); mais il abolit l'impôt qui, tout récemment, avait été frappé sur les produits de l'industrie des Kurdes et des Turcomans établis à Constantinople, parce que le peuple commençait à murmurer contre cette mesure fiscale. Damad Ibrahim se montra constamment grand et généreux envers les agas de sa cour et envers les hommes qui s'étaient distingués dans les sciences; il ne laissa échapper aucune occasion de les combler de ses bienfaits; sa libéralité approcha de la prodigalité lors des premières leçons qui furent données aux princes ou aux jeunes garçons, dans la bibliothèque impériale et dans les écoles fondées par lui. L'historiographe de l'Empire Raschid, qui avait rédigé trois titres de fondation [1] pour une médresé, une fontaine et une bibliothèque que Damad Ibrahim avait fait construire en face de la mosquée des Princes, en fut récompensé de la manière la plus libérale; plus tard, il composa un chronogramme en vingt-six distiques, dans lequel il loua l'adresse du Sultan, qui, à une distance de quatre-vingts pas, avait percé un ducat franc; cette flatterie lui valut le don

1 Raschid, III, f. 51. Cette lettre se trouve dans l'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed, no 171, et le ferman no 165. Les revenus de la fontaine, de la bibliothèque et de la médresé, étaient perçus pour une somme de 13,550 aspres sur les villages de Kodjak et de Derewik (Debredik?), situés dans le district de Güzel-hissar dans le sandjak d'Aïdin; de 3,000 sur Dolina, de 5,800 sur Mokri, de 10,000 sur Mesresche, de 10,000 sur les impôts de Monastir, de 3,000 sur le district de Monastir, de 3,000 sur les fiefs de Monastir, de 4,070 sur le sandjak de Karli ili, de 39,000 sur les ports de Dragomin et de Tirch dans l'Aïdin,

d'une bourse d'or. Ibrahim regretta beaucoup la mort du célèbre scheïkh des Nakschbendis, Mohammed Mouid-Efendi [1], mystique célèbre par sa piété et son amour de Dieu; sa douleur fut plus grande encore lors de la mort tragique du scheïkh des Khalwetis, Nazmizadé-Efendi, auteur de l'histoire du khalifat connue sous le titre du *Parterre de roses des Khalifes* [2], et traducteur de l'*Histoire de Timour* [3], par Arabschah. Nazmizadé avait péri, ainsi que sa concubine, victime de la vengeance d'un baigneur albanais et de son aide (21 mai 1720 — 13 redjeb 1132); les meurtriers furent immédiatement saisis et pendus. La même punition fut infligée à vingt-cinq pirates et au fameux corsaire connu sous le nom de *Sans-Nez*. Le bouloukbaschi Solak Ali eut la tête tranchée pour avoir assassiné le tschokodar qui était venu réclamer de lui l'argent qu'il devait au fisc. A Wan, quelques janissaires ayant forcé les habitans à tenir le bazar fermé, et ayant voulu empêcher les muezzins de monter sur les minarets pour annoncer l'heure de la prière, reçurent le prix de ces violences, et furent livrés au bourreau. Le même désordre avait eu lieu à Bosnaseraï, où les habitans, mécontens de leur gouverneur, Osman-Pascha, avaient commencé la résistance en tenant leurs boutiques fermées; mais leur indignation éclata, lorsque ce dernier fit conduire en prison le kiaya de son prédécesseur pour lui extor-

[1] Raschid, III, f. 4, mort le 26 rebioul-akhir 1122 (6 mars 1720).

[2] *Goulscheni Khoulefa*, imprimé à Constantinople en 1143 (1730).

[3] *Tarikhi Timourgourgan*, imprimé à Constantinople en 1142 (1729).

quer son argent, bien que nulle plainte ne se fût élevée contre lui. La Porte était sur le point d'y envoyer un chambellan avec ordre d'instruire sur cette affaire; mais le molla de Bosnaseraï et les autres juges ayant assailli le diwan de nouvelles plaintes contre le pascha, elle envoya Osman comme sandjak à Valona, et lui donna pour successeur à Bosnaseraï, le sandjak de Valona, Osman-Pascha le Boiteux (25 mai — 17 redjeb).

Au sujet de l'incendie qui éclata dans le voisinage de la mosquée du Kadiasker, l'historiographe de l'Empire dit qu'il en fait mention, non à cause de l'étendue de ses ravages, mais parce que le kiayabeg, le defterdar et l'aga des janissaires, qui tous les trois étaient montés sur le toit d'une maison voisine, pour diriger les travaux contre le feu, tombèrent avec les décombres du toit sans cependant se blesser grièvement. Le defterdar et l'aga des janissaires en furent quittes pour quelques contusions; Mohammedaga, le kiayabeg, eut plus à souffrir. Celui-ci, qui dès l'époque où Damad Ibrahim n'était encore que secrétaire de cabinet au seraï, avait été son boursier, et qui ensuite avait été jugé digne de devenir son gendre, occupait la place importante de kiayabeg ou de ministre de l'intérieur depuis le commencement de l'administration d'Ibrahim : en sorte que tout le gouvernement se trouvait réuni entre les mains des deux gendres, celui du grand-vizir et celui du Sultan. Damad Ibrahim-Pascha craignit un moment que le Sultan ne fît choix d'un second gendre dans la personne du bostandji-

baschi Seïd Mohammed, dont la faveur croissante[1] menaçait sa fortune. Pendant quelque temps, le grand-vizir avait paru regarder avec indifférence cette nouvelle faveur, mais au fond il ne laissait pas d'éprouver de violens accès de jalousie. Il avait d'abord laissé passer inaperçue la nomination du frère du bostandji-baschi au gouvernement de Siwas avec le rang de beglerbeg de Roumilie, et celle de son jeune fils, âgé seulement de quinze ans, au sandjak d'Amassia avec le même rang que son oncle; mais cette indifférence n'était qu'apparente, et il saisit habilement l'occasion d'éloigner ce rival dangereux. Un jour que le Sultan vint à l'arsenal pour voir lancer à la mer une baschtarda (vaisseau-amiral) nouvellement construite, le grand-vizir lui insinua qu'il était temps de faire sortir du seraï le bostandjibachi avec le grade de pascha à trois queues de cheval. Le Sultan, prévoyant que la jalousie du grand-vizir trouverait bientôt jour à élever des plaintes contre son favori, jugea qu'il serait plus prudent de le reléguer sur-le-champ à Siwas. Contrairement à l'ordre suivi jusqu'alors dans les promotions du seraï, d'après lequel la place vacante aurait dû revenir à l'odabaschi des bostandjis, elle fut donnée au khasseki, qui à son tour eut pour successeur dans ses précédentes fonctions le hamladji,

[1] Rapport d'Emmo, daté du 9 mars 1722. *E gia nato a V. S. come il Primo Vesiro aveva promesso la propria figlia in sposa al di lui* (Bostandji) *figlio, e nel medesimo tempo secondate le inclinazioni del Sultano di accopiare una delle proprie figlie ad esso Bostandgi, meditando di celebrarne le nozze con solennità.* Raschid, III, f. 71.

ou premier rameur du yacht impérial (15 avril 1721 — 17 djemazioul-akhir 1133). En même temps que le bostandjibaschi partait pour l'Asie, un autre ennemi du grand-vizir, le précédent defterdar, Moustafa-Efendi, qui avait joui d'une si grande influence à la Porte, reçut ordre de partir pour Jérusalem, pour y surveiller la réparation du dôme de la mosquée d'Akssa, construite sur les ruines du temple de Salomon, sur le mont Moria. Avant lui, la Porte y avait déjà envoyé dans le même but le chambellan Osman, avec une somme de cinq bourses d'argent; mais le grand-vizir désirant éloigner du Sultan tous ceux dont il redoutait l'influence, chargea le defterdar de cette mission, sous le prétexte apparent que sa présence sur les lieux ne pourrait que hâter la fin des travaux, et à cet effet il lui remit en partant une autre somme de vingt bourses.

Cinq mois après le départ de l'ambassadeur impérial de Constantinople, le Grand-Seigneur célébra les noces de trois de ses filles, de deux de ses nièces, et la circoncision de quatre de ses fils. Ce n'est point parce que l'historiographe de l'Empire Raschid a consacré neuf feuillets in-folio à la description de ces fêtes, que nous en parlerons ici, mais bien parce que Raschid nous donne des détails curieux et nouveaux sur la hiérarchie et sur le cérémonial observés durant ces fêtes.

Les fiancés étaient le kapitan-pascha Souleïman, le nischandji-pascha Moustafa et Ali-Pascha, fils de Kara Moustafa-Pascha, et gouverneur de Rakka; ces

trois dignitaires épousèrent trois filles du Sultan régnant. Sirki Osman-Pascha reçut la main de la princesse Oummetoullah, et le gouverneur de Négrepont, le silihdar Ibrahim, celle de la princesse Aïsché, celle-là même qui avait été fiancée à Kœprülüzadé Nououman-Pascha, et qui par sa mort avait recouvré sa liberté; toutes deux étaient filles de Moustafa II. Le Sultan, en choisissant pour inspecteur de la fête l'inspecteur des cuisines impériales, Khalil, lui ordonna de faire confectionner en même temps quatre grandes palmes nuptiales pour les quatre princes ses fils, et quarante autres plus petites avec un jardin en sucre. Les palmes des princes, symbole d'une union fertile, avaient treize aunes de hauteur et étaient divisées en cinq étages; le jardin en sucre, long de six aunes sur quatre de large, signifiait, dans le langage allégorique de l'Orient, que les douceurs du mariage ne s'obtiennent qu'au prix de quelques douleurs physiques essuyées le jour des noces. De grandes vergues et de larges voiles furent transportées de l'arsenal au seraï, pour être employées à la construction d'une tente monstrueuse, sous laquelle se fabriquaient les palmes de noces; dix autres tentes plus petites étaient occupées par des menuisiers, des serruriers, des peintres, des relieurs et des confiseurs chargés de la confection du jardin en sucre. Khalil reçut ordre de se procurer pour le festin, dix mille assiettes en bois; sept mille neuf cents poulets à prendre dans les juridictions européennes de Rodosto, d'Amedjik et de Schehrkœïyi, et dans les juridictions asiatiques de Gœledjik, de Ye-

nidjé, de Tarakli et de Gülbazari, situées dans le sandjak de Khoudawendkiar ; mille quatre cent cinquante dindons, trois mille poulardes, deux mille pigeons, mille canards; cent tasses de la forme de celles qu'on a coutume d'offrir, remplies de sucreries, le jour anniversaire de la naissance du Prophète; quinze mille lampes destinées à l'illumination du lieu où devaient s'accomplir les différens mariages; mille lampyres de Mauritanie en forme de demi-lune, et dix mille pots pour servir le sorbet. Des commissaires furent envoyés dans plusieurs provinces pour y recruter des cuisiniers, des confiseurs, des chanteurs, des danseurs et des saltimbanques; cent vingt porteurs d'eau, munis d'outres imprégnées d'huile et couverts de peaux de cuir de Russie, portant des pantalons de même cuir, furent chargés de la police de ces fêtes: car, dans cette circonstance, on voulut maintenir l'ordre sans être forcé de recourir aux coups de bâton et de massue. L'inspecteur Khalil fut en outre chargé de fournir des vêtemens neufs pour cinq mille enfans pauvres, qui, à l'occasion du mariage des princes, devaient être comme eux circoncis aux frais du Sultan. Les lutteurs, les danseurs de corde et les bateleurs, qui arrivaient de toutes les provinces de l'Empire pour montrer leur adresse, furent placés sous la protection des généraux des armuriers et des canonniers, et reçurent l'hospitalité du chef des bouchers. On emprunta aux cuisines des janissaires, des canonniers et des armuriers, des plats et de grands chaudrons; aux fondations pieuses et aux palais des

grands, des vases d'étain et de cuivre; enfin on fit servir toute la vaisselle des cuisines impériales. Nous avons vu que, sous le règne de Souleïman le Grand, le grand-vizir Ibrahim-Pascha, son favori, lors de la célébration de son mariage avec une princesse du sang, fut honoré de la présence du Sultan au festin qu'il donna à cette occasion, et que cette faveur le rendit si fier, que, dans ses lettres à l'empereur Charles V et au roi de Hongrie, Ferdinand, il s'intitula : *possesseur des noces* (sahib es-sour). Sous Ahmed III, le tout-puissant grand-vizir, Damad Ibrahim-Pascha, jouit d'un honneur non moins grand, car son fils Mohammed, qu'il avait eu d'un premier mariage et qui fut circoncis avec les princes, reçut comme eux deux palmes et un jardin en sucre, symboles de la force virile; seulement les siens furent d'une dimension moindre de moitié. Après que le Sultan et ses fils eurent examiné les palmes qui venaient d'être achevées dans le vieux seraï, elles furent portées au nouveau seraï, d'où on les transféra, ainsi que les tentes impériales et celles du grand-vizir, sur l'Okmeïdan, place immense située sur une colline derrière l'arsenal. Ce fut là que le kiayabeg et le defterdar, l'aga des janissaires, les généraux de la garde à cheval et de l'étendard sacré, assistés du chef des ouvriers chargés de dresser les tentes, présidèrent à la construction des tentes nuptiales destinées aux grands dignitaires de la cour et de l'Etat.

On célébra d'abord le mariage de Sirké Osman-Pascha avec la nièce du Sultan, la princesse Oumme-

toullah (15 septembre 1720 — 12 silkidé 1132). Son paranymphe (saghdidj) conduisit, dans l'ordre accoutumé en pareilles circonstances, le cortége, et portait les présens de noces du fiancé. A la tête de ce cortége, on portait des corbeilles remplies de fleurs et de fruits; puis des ballots de châles, des bourses d'or et des joyaux; venaient ensuite des chevaux richement caparaçonnés et les autres présens [1]. Le moufti, après avoir appelé la bénédiction du Ciel sur les fiancés, en la personne du kizlaraga qui représentait la princesse, et du kiaya de Sirké Osman, remit à ce dernier, de la part du Sultan, la dot de sa femme, qui s'élevait à vingt mille ducats. Après ce cérémonial, on remit, de la part des nouveaux mariés, de riches pelisses au premier eunuque [2], au valet de chambre [3], aux maîtres du salut [4] et des cérémonies [5], à l'écuyer [6] et au référendaire [7]; puis ils furent congédiés après avoir été encensés et abreuvés de café et de sorbet.

Un intervalle de quatre jours fut laissé entre le mariage de Sirké Osman, et la fête de la circoncision des

[1] Ces présens consistaient en un cheval richement harnaché, 2,000 ducats, une bague, une ceinture garnie en diamans, des bracelets, un diadème (*istifan*, στέφανος) tout garni de diamans; une tasse d'émeraude, un voile couvert de pierres précieuses, une glace dont le cadre brillait de joyaux, des échasses en or pour le bain, des pantoufles brodées de perles, le kislaraga reçut une fourrure de zibeline doublée de drap; le premier eunuque de la sultane une fourrure de zibeline, et les autres eunuques du drap pour pantalons, de riches étoffes pour caleçons, vingt tasses, vingt boîtes remplies de sucreries, vingt vases remplis de fleurs et de fruits. Raschid, III, 54.

[2] *Baschaga.* — [3] *Baschtschokadar.* — [4] *Selamagasi.* — [5] *Teschrifatdj.* — [6] *Miri akhor.* — [7] *Telkhissdji.*

princes, qui dura seize jours entiers. Chaque jour fut marqué par des spectacles publics, des banquets, des illuminations et des feux d'artifices; chaque jour aussi, plusieurs centaines de jeunes garçons furent circoncis aux frais du Sultan. Pendant les quatre jours, qui étaient entièrement consacrés à préparer les princes à l'acte solennel de la circoncision, on fit construire sur la place d'Okmeïdan, des autels où l'on sacrifia des brebis; on éleva des mâts de cocagne, des tirs à l'arc, et un kœschk d'une grande hauteur, semblable à celui dont on fait suivre le camp impérial et qu'on nomme le *kœschk de la justice,* parce que, en temps de guerre, les exécutions ont lieu devant cette tente. On dressa en outre des tentes pour les cent cinquante chirurgiens de l'armée, les chanteurs, les danseurs, les lutteurs, les bateleurs et autres hôtes de même nature, qui tous furent régalés de café et de sorbet, aspergés d'eau de rose et parfumés d'encens. Dès l'aube matinale, le bruit des tambours et des timballes annonça le commencement de nouvelles fêtes, et les porteurs d'outres se mirent en devoir de balayer et d'arroser la place. Le Sultan ne manqua pas un seul jour de se rendre au lieu de la fête, accompagné des princes et suivi de sa garde, les solaks et les peiks, du bostandjibaschi et du khasseki. A sa gauche marchaient ses fils, revêtus de kapanidjas en étoffe d'argent, et portant sur la tête, des turbans ronds de l'invention de Sélim (sélimi); les vizirs avec leurs turbans de forme pyramidale (kallawi), les oulémas avec leurs turbans volumineux (ourf), et les

kodjagians avec leurs turbans cylindriques (moudjewwézé), se tenaient quelques pas en arrière [1]. La forme des pelisses d'État avait été réglée avec la même sévérité minutieuse que celle des turbans : la kapanidja, en étoffe d'or ou d'argent et bordée par devant et par derrière de fourrure de zibeline noire, était portée dans les circonstances extraordinaires, par le Sultan, les princes, le grand-vizir et autres vizirs, comme par exemple, les gendres du Sultan; les pelisses d'État des seigneurs de la chambre, s'appelaient erkiankürki, celles à larges manches étaient nommées ferradj; la pelisse de dessus (oustkürk), était affectée aux grands dignitaires de l'État. L'oustkürk est distingué des autres vêtemens par de fausses manches qui, retombant par-dessus les véritables, ne servent que lors de la cérémonie du baisement; car ceux que leur rang subalterne exclut de l'honneur de baiser la main du Grand-Seigneur ou d'un vizir, ou même la manche qui renferme leur bras, ne peuvent, suivant l'étiquette de la cour ottomane, baiser que la fausse manche. On avait réglé pareillement les couleurs des draps dont les pelisses devaient être doublées, et, à cet effet, on en avait choisi neuf pour

[1] On voit par là que les formes cylindriques, rondes et pyramidales, étaient particulièrement affectées à la coiffure des dignitaires de l'Etat; les deux premières se retrouvent déjà chez les anciens Persans, où on les désignait sous le nom de tiares et de kydaris; la dernière est connue pour avoir été celle de la coiffure des divinités et des rois de l'Egypte, tandis que la coiffure en forme conique n'est affectée, dans l'Empire ottoman, qu'aux employés du seraï du rang le plus inférieur, tels que les cuisiniers et les fendeurs de bois.

se conformer à un nombre que les Tatares regardent comme sacré, à savoir : le bleu, le violet, l'écarlate, le bleu foncé, le bleu clair, le bleu d'azur, le vert foncé, le vert clair et le vert jaune. Le blanc était la couleur des vêtemens du moufti ; le vert clair celle des vizirs ; l'écarlate, celle des chambellans, exécuteurs obligés des sentences de mort. Les six premiers dignitaires législatifs, les deux grands-juges, le chef des émirs, les juges de la Mecque, de Médine et de Constantinople, et les six premiers fonctionnaires de la Porte, les trois defterdars, le defter-emini, le reïs-efendi et le nischandji, portaient des vêtemens de drap bleu foncé ; les grands-oulémas et les khodjagians avaient des vêtemens de couleur violette ; ceux des mouderris, des scheïkhs et des fonctionnaires subalternes de la chambre [1] étaient de drap bleu clair ; les tschaouschs feudataires et les agas des vizirs se reconnaissaient à leurs vêtemens bleu azur ; les agas de l'étrier impérial, le maréchal de l'Empire, le miralem (porteur de l'étendard sacré), étaient habillés de vert foncé, d'une nuance semblable à celle qui décore habituellement les porcelaines de Chine [2] ; enfin les employés des écuries impériales portaient des vêtemens vert de naphte. Quant aux bottes, celles des officiers de la Porte étaient jaunes ; les généraux des troupes portaient des bottes rouges, et les oulémas des bottes bleues. La disposition des harnais, des housses et des couvertures de selle fut également ré-

[1] Le directeur des douanes, le chef des bouchers, etc.

[2] *Martabani*.

glée pour les jours ordinaires et pour les jours qu'on appelait jours de diwan [1]. Ainsi, les dignitaires de l'Etat et de la cour dans l'Empire ottoman étaient distingués par des uniformes réglementaires à une époque bien antérieure à celle où les souverains de l'Europe ont réglé le vêtement de leurs fonctionnaires; et si la Russie, en divisant par classes les emplois civils et militaires, a déterminé le grade correspondant à chaque fonction, l'Empire ottoman, depuis le règne de Souleïman le Législateur, avait vu fixer la position respective des fonctionnaires de premier, de second et de troisième ordre attachés à la Porte, ainsi que celle des oulémas. C'est ainsi que la dignité de grand-vizir correspondait à celle de moufti, et les six premiers dignitaires de la loi trouvaient des correspondans dans les six premiers fonctionnaires attachés à la Porte; les grands mollas correspondaient aux khodjagians, les muderris et les scheïkhs aux employés subalternes de la chancellerie et de la chambre, les agas des troupes aux agas de l'étrier impérial, et les seigneurs de l'Etat aux seigneurs de la cour.

Le premier jour de la fête des princes, les vizirs, après avoir été admis au baise-main du Sultan, furent invités à un banquet où chaque vizir de la coupole et chaque gouverneur avait sa table particulière. Tous envoyèrent leurs présens au kislaraga par l'entremise du grand référendaire; la suite du grand-vizir mon-

1 *Diwan rakhti.*

tra son habileté dans le jeu du djirid ; les porteurs d'outres conduisirent sur la place un kœschk construit à leurs frais ; on y voyait des automates exécuter des jeux ; un centaure se fit surtout remarquer par son adresse aux exercices du corps. Le lendemain (19 septembre — 16 silkidé), des danseurs égyptiens exécutèrent la danse des épées, des bouteilles et des cercles. Le même jour, le moufti, à la tête des grands-oulémas, eut l'honneur de disserter, en présence du Sultan, sur l'interprétation d'un verset du Koran. Les jeunes garçons qui devaient être circoncis défilèrent, conduits par l'inspecteur de la fête, devant le kœschk de la Justice, où le Sultan était allé se placer ; les employés de l'arsenal et les canonniers passèrent sous ses yeux, les premiers en traînant sur des rouleaux plusieurs galères, les seconds en faisant avancer une forteresse artistement construite en bois. Les grands-oulémas étaient assis avec les juges d'armée à des tables particulières, servies par les porteurs d'eau et les écuyers du seraï ; les restes du repas furent donnés aux oulémas subalternes. Le lendemain (20 septembre — 17 silkidé), après la prière du vendredi, des danseurs exécutèrent des danses dites de chameaux et de couteaux, et les oulémas furent traités par le grand-vizir dans des tentes particulières appelées *tscherké* (tente de repas), dressées dans le voisinage de la *tente militaire* (oba) du grand-vizir, qui lui-même logeait près de la *tente de cérémonie* (otak) du Sultan. Le 21 septembre, des bateleurs et des saltimbanques arabes étonnèrent le peuple par leur

adresse et leur force incroyables. Les scheïkhs et les prédicateurs des mosquées impériales, après avoir baisé la main du Sultan et du grand-vizir, furent traités avec magnificence. Le jour suivant, Ahmed III se divertit beaucoup des sauts que firent en sa présence des mangeurs d'opium égyptiens, auxquels il fit jeter de l'argent; les tours des singes, des ours et des serpens apprivoisés fixèrent également son attention. Deux troupes de danseurs, l'une appelée baghdjewan kouli (esclaves-jardiniers), l'autre Edrené kouli (esclaves d'Andrinople), rivalisèrent dans une danse mimique; les prédicateurs et les imams des mosquées de la capitale étaient ce jour-là les hôtes du grand-vizir. Le Sultan, en retournant vers le soir au palais de l'Arsenal que pendant la durée des fêtes il avait choisi pour demeure, fixa au lendemain la marche des divers corps de métiers. Les chefs de ces corps et les anciens offrirent leurs présens par l'entremise du peschkeschdjiaga (maître des présens) et les portiers du seraï, après quoi ils furent invités à un festin dressé sous les tentes du grand-vizir. Le même jour, Damad Ibrahim traita à des tables particulières les généraux des six régimens de cavalerie, leurs procureurs, leurs inspecteurs et les tschaouschs. Le 24 septembre, on servit aux janissaires deux cents moutons bouillis, trois cents autres rôtis, et quatre cents plats de riz écossé. Au moment où, à un signal donné, les soldats se jetèrent sur cette proie, un grand nombre de pigeons, cachés entre les cornes des moutons, s'envolèrent aux vives acclamations

des assistans. Les taillandiers firent passer sous les yeux du Sultan un dragon en fonte qui vomissait du feu, et les canonniers une forteresse en bois défendue par un éléphant[1]; enfin les ouvriers de l'arsenal passèrent avec une galère, voiles déployées et pavillon au mât. L'état-major des janissaires dîna avec le grand-vizir Damad Ibrahim, pendant que les tschaouschs des cérémonies lançaient des fusées de tous côtés[1]. Le jour suivant, huit autres corps de métiers défilèrent devant le Sultan; les joueurs de gobelets et les pehliwans, ainsi que les deux troupes de danseurs, satisfirent par leur jeu la curiosité des assistans; le maréchal de l'Empire et le grand-chambellan dînèrent avec les chambellans, les tschaouschs et les fourriers de la cour, à des tables dressées pour eux et servies avec profusion; par une faveur spéciale, le grand-vizir leur avait permis de déposer leurs grands et lourds turbans d'Etat (moudjewwezé), et de paraître avec leurs turbans ordinaires. Le lendemain, les lutteurs, les joueurs de baguettes[2] et les bateleurs[3] montrèrent leur adresse. Ce jour-là, Damad Ibrahim donna à dîner aux officiers des bostandjis, au khasseki, à l'odabaschi, aux gardiens du sofa et des barques, aux employés de la vénerie impériale, à l'aide-major et au trésorier de l'écurie, au secrétaire de l'orge et aux palefreniers[4], au chef des valets em-

[1] *Pouskourmé fischek;* Pouskourmé signifie ordinairement une fougade.
[2] *Güzgiran et Matrakji.*
[3] *Salidji et Hokkabaz.*
[4] *Serradji.*

ployés à étriller les chevaux, au grand et au petit gardien des litières, au vaguemestre et à tous les écuyers du Sultan [1]. Ce ne fut que le 27 septembre seulement que vint le tour des seigneurs de la chambre, du reïs-efendi, des sous-secrétaires d'État, du maître des requêtes, du chancelier, du secrétaire intime du grand-vizir, des présidens des diverses chancelleries, des intendans et des inspecteurs du trésor. Les ambassadeurs des puissances européennes assistèrent aux fêtes qui furent données pendant les sept jours suivans. La première invitation fut faite au nom du Sultan à l'ambassadeur français, en même temps qu'aux généraux et aux officiers des canonniers, des armuriers, des soldats du train et des begs des galères, ainsi qu'à leurs capitaines et à leurs tschaouschs. Le lendemain 29 septembre, les ambassadeurs anglais et hollandais se rendirent au lieu du festin, avec les imams et les scheïkhs des derwischs, habitant les faubourgs de l'autre côté du port de Constantinople (Galata, Kasim et Khasskœï); le baile de Venise et le résident d'Autriche à Constantinople furent invités en même temps que les beglerbegs et les khodjaghians en retraite ou en disponibilité; enfin le résident de Raguse reçut son invitation, le jour où l'on offrit aux habitans des quatre grands faubourgs de la capitale, Scutari, Galata, Eyoub et Kasim-Pascha, cinq mille plats de pilau. Le quinzième et dernier jour de la fête, le Sultan traita les administrateurs des fondations pieuses et des biens des sultanes; ce même jour,

1 *Silahschors*, littéralement, nettoyeurs des armes.

on distribua de l'argent aux vingt-deux chambrées de janissaires qui faisaient le service de la cour [1], et les officiers qui avaient dirigé les fêtes furent, en récompense de leur zèle, revêtus de kaftans. Le lendemain 3 octobre, le Sultan quitta avec les princes le palais de l'Arsenal et retourna au seraï, dans la cour intérieure duquel on avait dressé des tentes pour les médecins et une autre pour la cérémonie religieuse de la circoncision : car ces fêtes, pendant lesquelles mille enfans du peuple avaient été opérés aux frais du Sultan, n'avaient été que les préliminaires de la fête de la circoncision des princes.

Huit jours après les réjouissances données au peuple, on promena par toute la ville les palmes nuptiales. Dans cette occasion, les employés de la cour et de l'Etat parurent revêtus de leurs uniformes de gala ; les généraux de cavalerie portaient des turbans de l'invention de Sélim, des jaquettes (nimten), des hauts-de-chausses fort larges en velours, des felares de Tscherkassie, des harnais et des housses de diwan ; le grand-vizir, coiffé du turban pyramidal étincelant d'or et revêtu de la kapanidja, avait à sa droite un chambellan dont le turban était surmonté d'un panache blanc, et à sa gauche l'odabaschi des bostandjis avec son bonnet jaune. Devant lui marchaient ses laquais (schatirs). Les palmes étaient d'une dimension telle,

[1] Le Tschorbaschi (colonel) avait dix piastres, l'écrivain un ducat, le moumddji, le portier, l'odabaschi (capitaine) reçurent chacun un ducat, le wekilkhardj et le baïrakdar trois solotas, l'ancien et le cuisinier 2 solotas, et chaque subalterne un solota

qu'en beaucoup d'endroits il fallut démolir les maisons pour qu'elles pussent passer; sur la route que parcourut le cortége, les généraux des canonniers, des armuriers et des soldats du train d'artillerie s'étaient rangés avec leurs troupes. A la tête de ce cortége, marchaient les porteurs d'outres, dont la musique se composait de fifres et de cornemuses. Venaient ensuite le prévôt du guet (aasasbaschi) et le lieutenant de police (soubaschi), l'aga des janissaires à la tête de tout son état-major, les tschaouschs, les muderris, les administrateurs des biens des sultanes, les seigneurs du diwan et les présidens de la trésorerie, les grands mollas, les chambellans, cent cinquante chirurgiens coiffés de turbans en forme de cages, deux chirurgiens-majors précédés du chirurgien en chef, et quarante janissaires portant chacun une petite palme. Devant les deux grandes palmes qui les suivaient, marchaient, côte à côte, l'inspecteur des noces, l'aga et le constructeur des palmes, suivis d'une troupe de porteurs d'outre et de charpentiers chargés de démolir tout ce qui pourrait entraver la marche du cortége. Derrière eux, on portait les quatre jardins en sucre cachés sous des voiles dorés, et quarante ouvriers de l'arsenal portaient chacun une tasse remplie de fleurs, de fruits, d'arbres, d'oiseaux et d'animaux, le tout artistement façonné en sucre. Les trois defterdars, l'inspecteur de la chambre, le reïs-efendi, et les juges d'armée, divisés en *mazouls* (en retraite), en *payélüs* (titulaires) et en *bilfüls* (en activité), précédaient immédiatement les juges de Con-

stantinople, qui, de même que les juges d'armée, étaient divisés en trois catégories : les juges en retraite, les juges titulaires et les juges en activité. La même distinction était observée pour les vizirs de la coupole et les gouverneurs, qui devançaient le grand-vizir, escorté par les écuyers (bouloubaschis), les laquais et les gens des écuries et des jardins impériaux. A leur suite marchaient le grand-écuyer et le bostandjibaschi, puis neuf chevaux de main, richement caparaçonnés, dont chacun était tenu en laisse par un écuyer, coiffé d'un turban en forme cylindrique. Venaient ensuite le chef des émirs, puis le prince Souleïman à cheval entouré des gardes du corps, les lanciers et les archers; à sa droite et à sa gauche, s'avançaient à pied le khasseki et l'aide-major des écuries; puis venaient, dans une voiture dorée et traînée par six chevaux de race, les princes Mohammed et Moustafa. Ils étaient escortés du porte-épée et du premier valet de chambre du Sultan, qui, se tenant aux portières, jetaient au peuple, sur leur passage, des pièces de monnaie nouvellement frappées. Venaient ensuite le chef des eunuques noirs (kislaraga) et le chef des eunuques blancs (kapouaga), les agas de la cour intérieure et la chapelle impériale; la marche était fermée par les généraux des sipahis et des silihdars, suivis de leurs escadrons.

Comme les palmes étaient trop grandes pour passer sous la porte impériale du seraï, sans qu'on fût obligé de la démolir, on avait eu soin de les dresser hors de son enceinte, tandis que les petites palmes et les jar-

dins de sucre étaient exposés devant la cour de marbre (mermerlik). Le moufti et les oulémas revinrent par la porte du centre; lorsque le grand-vizir et les seigneurs du diwan la franchirent pour se rendre à la salle d'audience (aarz odasi), Damad Ibrahim, après avoir mis pied à terre, aux acclamations des tschaouschs, aida, avec le kislaraga, le prince Souleïman à descendre de cheval; puis, assisté de deux vizirs, il fit sortir de voiture les deux frères du jeune Sultan. Rentrés dans les appartemens intérieurs, les princes admirent au baise-pied les vizirs, qui se retirèrent ensuite sous la coupole. Lorsque le Sultan entra dans la salle, le grand-vizir, et, après lui, les jeunes princes, vinrent se prosterner devant lui et lui baiser les pieds; là, se trouvait aussi le plus jeune des princes, le sultan Bayezid, qui devait subir l'opération de la circoncision. Le grand-vizir sortit de l'appartement, à l'entrée duquel se tenaient les vizirs, comme aux jours ordinaires du diwan. Damad Ibrahim leur donna le salut, et le selamagasi (le maître du salut), le lui rendit au nom des assistans. A la fin du repas des vizirs, les ouvriers de l'arsenal qui portaient les palmes, les peintres, les menuisiers et les artisans chargés de fabriquer les fleurs artificielles, furent reçus par le Sultan qui les congédia, après leur avoir fait distribuer des présens. Les vizirs et les généraux de l'armée, précédés du grand-vizir et du moufti, rentrèrent alors dans la salle d'audience. Ces deux derniers, ainsi que les autres vizirs, obtinrent seuls la permission de s'asseoir, tandis que le reis-

efendi, le defterdar, le tschaouschbaschi et les généraux se tenaient debout à l'entrée de la porte. De la salle d'audience, le grand-vizir, accompagné du moufti et des vizirs, se rendit dans celle où est déposé le manteau du prophète, et d'où, après avoir présenté ses hommages au Sultan, il retourna dans la première salle. Il accompagna ensuite tout seul le Grand-Seigneur dans la salle de la circoncision, où reposaient les trois princes aînés, qui venaient de subir l'opération confiée à l'habile chirurgien en chef: le plus jeune avait déjà été remis à sa nourrice. Lorsque Damad Ibrahim fut retourné dans la salle d'audience, un des confidens du Sultan vint apporter, sur un plateau d'or, les indices irréfragables de l'habileté de l'opérateur, indices que le grand-vizir, puis le moufti et les vizirs, couvrirent de monceaux d'or. Tous les assistans se retirèrent, après avoir été revêtus, ainsi que les juges d'armée et les autres ministres, de pelisses d'honneur et s'être prosternés devant le trône dans l'ordre hiérarchique. Pendant que les vizirs se reposaient, hors de la salle d'audience, sur les sofas dressés dans la cour de marbre pour les chambellans, les fonctionnaires subalternes qui avaient figuré dans cette fête, tels que l'inspecteur de la circoncision, le chef de la cuisine, le grand-écuyer tranchant, le maître des cérémonies, et les procureurs des silihdars et des sipahis, furent revêtus de kaftans. A l'issue de cette cérémonie, les vizirs quittèrent le palais, et le grand-vizir monta le cheval que le Sultan lui avait envoyé, et dont les harnais, en or et en émail, étaient estimés

à une valeur de cent bourses d'argent. A l'occasion de la circoncision du fils du grand-vizir, les quatre jeunes princes envoyèrent à ce dernier des chevaux richement harnachés. Ainsi se termina l'acte solennel de la circoncision, qui, suivant l'exemple d'Abraham, est imposée comme un devoir à tout musulman : mais le temps était passé où le Sultan pouvait se permettre d'inviter le doge de Venise et l'empereur à se rendre en personne à Constantinople pour assister à cette cérémonie.

Il est à croire que, pendant cette fête, le Sultan s'aperçut du nombre démesuré des beglerbegs qui résidaient à Constantinople : car peu de temps après parut une ordonnance qui obligea ces fonctionnaires, soit purement titulaires, soit en activité, à quitter la capitale, où leur présence ne laissait pas d'être fort incommode à cause des intrigues qu'ils ourdissaient sans cesse pour obtenir des places. Cette mesure fut suivie de quelques autres plus importantes. Depuis long-temps la solde des volontaires enrôlés extraordinairement pendant le siège de Temeswar, par le defterdar Mohammed, mais qui, au lieu de se rendre dans la place assiégée, s'étaient retirés à Belgrade, était une charge accablante pour les finances. Comme on n'osait pas retrancher tout d'un coup des listes ces mille sipahis et silihdars, de peur d'une nouvelle émeute, on commença par réduire leur paie de quinze aspres à dix. Dans l'Asie Mineure, la sûreté des voyageurs était gravement compromise sur toutes les routes par les brigandages des lewends dont tous

les corps avaient été licenciés, et auxquels s'était jointe une foule de gens sans aveu. Pour remédier à ces désordres, le grand-vizir rendit une ordonnance par laquelle tous les sandjakbegs étaient tenus de restituer les effets volés dans les pays soumis à leur juridiction. Les vols, à Constantinople et dans les environs, avaient augmenté dans une proportion effrayante. Des mesures sévères furent prises à l'égard des voleurs, et plusieurs d'entre eux, convaincus de vol avec effraction dans le faubourg de Khasskœi, expièrent leur crime à la potence.

Sous l'administration du dernier grand-vizir, la Porte avait déjà rendu un ferman par lequel il était défendu aux rayas de quitter les campagnes pour venir s'établir dans la capitale; mais cette loi n'avait jamais été pleinement exécutée. Damad Ibrahim-Pascha veilla à son exécution avec d'autant plus de soin, qu'il savait qu'empêcher les rayas de quitter leurs terres pour aller vivre tranquillement dans la capitale, c'était assurer le chiffre des impôts. Il prit également des mesures pour réduire les tribus arabes des Mewalis et des Abbasis, qui, depuis longtemps, inquiétaient par leurs brigandages les frontières de Syrie. A cet effet, il fit marcher contre elles le gouverneur de Bagdad, avec les troupes des beglerbegs de Schehrzor, de Rakka, de Moussoul, de Karamanie et d'Haleb. En Egypte, les troubles qu'on croyait avoir éteints par l'exécution du puissant defterdar Kaïtasbeg et d'Ibrahim Schehneb, ne cessaient de tenir cette province en émoi : car l'émiroul-hadj

Ismaïlbeg, fort de l'assentiment des habitans du Caire, forçait le gouverneur Ali-Pascha de Smyrne à régner suivant son bon plaisir. Cette faiblesse lui fut imputée à crime, et ni ses règlemens monétaires [1], ni les ordonnances par lesquelles il avait fixé le prix des denrées, ne purent l'empêcher d'être emprisonné dans le kœschk de Yousouf, où il périt par la main du bourreau. On nomma à sa place l'ancien gouverneur de Haleb, Redjeb-Pascha, et Moustafa, précédemment juge à Jérusalem, fut nommé juge du Caire. La Porte leur recommanda de vivre en bonne harmonie, et d'agir avec la même prudence qu'avaient déployée autrefois le gouverneur Abdi-Pascha et le juge Feïzoullah pour se débarrasser de Kaïtasbeg. En effet, la bonne intelligence qu'on savait exister entre les nouveaux dignitaires, inspira aux habitans du Caire une crainte si salutaire, que Redjeb-Pascha put se hasarder à faire exécuter en leur présence le kiaya des tschaouschs, Ismaïl. Mais cette exécution ne servit qu'à mettre sur ses gardes l'émiroul-hadj, qui revenait de la Mecque. Il quitta secrètement la caravane et s'enfuit dans la ville même du Caire, où il espérait n'être point recherché. Redjeb-Pascha, au lieu de se concilier les habitans de cette ville et de chercher à les détacher du parti de l'émiroul-hadj, ne fit que les indisposer contre lui, en les accablant d'injures et en les traitant de partisans des rebelles. Par suite de cette

[1] *Histoire d'Égypte*, par le fils de Yousouf, p. 278; il fixa le para à huit aspres, le ducat yaldiz à 107 paras, le ducat rial à 60 paras, et l'écu au lion à 45 paras.

conduite impolitique, Ismaïlbeg put bientôt sortir de sa retraite et se montrer publiquement; puis, secondé par son parti, il révoqua le gouverneur et força le juge Moustafa à rédiger, au nom du peuple, une supplique adressée au Sultan, à l'effet d'obtenir pour lui le pardon de la Porte. Sept vétérans, dont chacun appartenait à l'un des sept corps d'armée du Caire, se rendirent, munis de cette supplique, à Constantinople, où, au grand étonnement de tous, la députation fut gracieusement accueillie, et d'où elle repartit, avec un ferman qui amnistiait Ismaïlbeg. La Porte parut approuver en outre l'acte de violence commis envers Redjeb-Pascha ; car elle nomma à sa place le commandant de Candie, le vizir Mohammed-Pascha. La politique de Damad Ibrahim ne se montra pas moins flexible à l'égard du schérif de la Mecque, Yahya. Bien que la Porte l'eût confirmé tout récemment à vie dans sa dignité, Ibrahim sanctionna la nomination provisoire du schérif Moubarek, que les habitans de la Mecque, mécontens de l'avarice de Yahya, lui avaient substitué. Le schérif Yahya, voyant qu'il ne pourrait se maintenir dans sa place, avait d'abord appelé son fils Berekat à lui succéder, toutefois en se réservant celle de scheïkhol-harem, qui appartenait d'ordinaire au gouverneur de Djidda. Mais il fut bientôt chassé avec son fils, et le peuple lui donna pour successeur le schérif Abdoullah, fils du schérif Saad. Cette fois, Abdoullah accepta, à condition que sa nomination serait confirmée par la Porte. En attendant son diplôme d'installation, il chargea le schérif

Moubarek de la direction des affaires, que celui-ci présida pendant une année [1]. Yahya se rendit avec toute sa famille à Constantinople, dans l'espoir d'obtenir de la faveur du Sultan sa réintégration dans ses précédentes fonctions. Ahmed III le reçut avec bienveillance; il lui assigna une pension de deux mille cinq cents piastres par an, et une autre pension de cinq cents piastres à son fils Berekat, à ses deux frères et à son kiaya; mais il repoussa sa demande. Le grand-vizir, qui s'occupait beaucoup des affaires de la Mecque, fit don, à la chaire du sanctuaire de cette ville, d'une magnifique couverture, pour être exposée le jour de la nativité du prophète. Il destitua l'émiroul-hadj Osman-Pascha, parce que, sous son commandement, la caravane des pèlerins, à son retour de la Mecque, ayant été arrêtée à Aala par quelques tribus arabes, au lieu de combattre, il s'était racheté, avec l'argent des pèlerins, pour une somme de deux cents bourses. Sa place fut donnée au fils de l'ancien grand-vizir Kara Moustafa, Ali-Pascha, qui dès lors joignit à son gouvernement de Rakka, qu'il possédait à titre de fermage à vie (malikané), celui de Damas, avec la dignité de prince des pèlerins qui y est attachée. Damad Ibrahim-Pascha lui recommanda surtout de rétablir la tranquillité à Médine, où la tribu arabe Beni-Harb, irritée contre le kiaya du scheikh du Sanctuaire et quatre ou cinq de ses eunuques, avait forcé les habitans à les déposer et à les jeter en prison,

[1] Tschelebizadé, f. 22 et 23 en l'année 1136 (1723).

et, après avoir mis la ville au pillage, « avait été » assez criminelle, dit l'historiographe de l'Empire, » pour tirer des coups de fusil sur le Sanctuaire où » est déposé le tombeau du Prophète, et dans lequel » les chérubins seuls peuvent entrer comme étant le » jardin de la grâce éternelle [1]. »

La politique pacifique d'Ibrahim ne tarda pas à dégénérer en une véritable faiblesse; il ne songea bientôt plus qu'à satisfaire son goût dominant pour les fêtes et les constructions, que, du reste, le Sultan partageait avec lui. Mohammedaga, le kiayabeg, qui, par sa parenté avec le grand-vizir, jouissait d'un pouvoir presque illimité, suivit l'exemple de son beau-frère. Il fit construire une nouvelle mosquée à la place de celle que Baltadji-Mohammed avait fondée sur un trop petit modèle à Ortakœi, village situé sur les rives du Bosphore. Ce grand village est habité en majeure partie par des juifs et des grecs, « parmi les » maisons desquels, dit Raschid, une mosquée figure » d'une manière aussi étrange que le doigt de la pro- » fession de foi figurerait à la main d'un chrétien [2]. » Damad Ibrahim fit remplacer, par une tour construite en pierre, le phare en bois placé sur un rocher isolé près des côtes asiatiques, et qu'un incendie venait de détruire. Cette tour, que les Turcs nomment la *tour de la fille,* parce qu'elle leur rappelle une tradition roma-

[1] *Mâtafi Koudsian wé mesaaï serdjoumleï Reroubian olan raouzaï khouldaschian*, Raschid, 109.

[2] *Hemtschou engüschti schehadet der kefi tersa gharib.* Raschid, III, f. 103. *Constantinople et le Bosphore,* II, p. 209.

nesque intimement liée à l'histoire chevaleresque du premier Cid, est celle que les Européens nomment la *tour de Léandre*, avec aussi peu de raison qu'ils donnent à la tour qui s'élève à l'embouchure de la mer Noire, le nom de *tour d'Ovide*. Il fit relever à grands frais la porte qui conduisait à la place des Bouchers, située entre les anciennes et les nouvelles casernes des janissaires et construire tout à côté de vastes magasins de draps pour l'habillement de cette milice, avec une chambre pour l'aga et une fontaine. Près du village d'Alibeg, au-dessus de la vallée des Eaux-Douces (le Cydaris et le Barbyses des anciens), un grand tertre, couvert d'arbres touffus, était devenu, depuis quelque temps, le but des promenades du Sultan. Damad Ibrahim, pour lui rendre ce lieu plus agréable, y fit conduire aussitôt l'eau des sources voisines dans trois vastes bassins de marbre, et établir sous les arbres des siéges de cette même matière. Ce lieu reçut, sur la proposition de l'historiographe Raschid, le nom de Khosrew-abad, c'est-à-dire construction de Khosroës. Le grand-vizir entreprit encore une construction d'un style plus grandiose à Kiaghadkhané, c'est-à-dire près du moulin à papier (c'est ainsi que les Turcs appellent la vallée des Eaux-Douces); car il ne prétendait à rien moins qu'à effacer le luxe des bassins et des jets d'eau de Versailles.

Comme le palais du jardin construit par Souleïman le Législateur à Koulkoulé baghdjesi (jardin de la tour), sur les rives asiatiques du Bosphore, sous les grands cyprès que lui-même avait plantés, venait de s'écrou-

ler, cet accident fournit à la fois à Damad Ibrahim un prétexte et des matériaux pour la construction d'un nouveau palais, à Kiaghadkhané. Tout le marbre provenant des ruines du palais de Koulkoulé y fut transporté pour servir au dallage du canal, qui, sur une ligne droite longue de huit cents aunes, conduit les eaux douces sous les fenêtres du palais impérial. Mais ce canal, loin de répondre aux merveilles de Versailles qu'on avait voulu imiter, rappelle seulement le beau canal de Caserta, à cette différence près que le canal de Kiaghadkhané, outre que ses eaux parcourent une ligne plus longue, a un cours plus rapide et se précipite de distance en distance par-dessus des escaliers de marbre. Sur les deux rives des eaux douces, Damad Ibrahim fit construire des maisons de campagne, parmi lesquelles se distingue surtout, tant par sa grandeur que par sa beauté, le palais d'été du Sultan, dont les murs lambrissés de marbre dépassent l'éclat des eaux limpides et pures du Cydaris. Cette imitation du Bosphore en miniature reçut le nom de Saadabad, c'est-à-dire *construction heureuse*, et l'achèvement de ces travaux donna lieu à une de ces fêtes si nombreuses sous le règne d'Ahmed III, qui les aimait passionnément, et que le grand-vizir eut soin de multiplier tant qu'il put. C'est de l'administration d'Ibrahim que date l'illumination de la grande mosquée, pendant les nuits de ramazan, au moyen de grands demi-cercles garnis de lampions, qu'on nomme *lunes* (mahiyé), parce que, pendant la nuit, ils représentent autant de demi-lunes et imitent ainsi celles

qui, pendant le jour, brillent au soleil, au sommet des tours et des dômes. Ce fut encore sous son administration que s'établit l'usage des fêtes des lampions et des tulipes; elles se célébrèrent tous les printemps dans le jardin du seraï, ou dans un des palais impériaux situés sur l'une ou l'autre rive du Bosphore. Il était d'usage, dans ces fêtes, d'illuminer les parterres de tulipes avec des lampions en verre de couleurs différentes, en sorte que les parties ombrées des fleurs, en se réfléchissant dans les lampions, paraissaient brûler comme des lampions, et les lampions comme un second parterre de tulipes. Ainsi la magnificence des illuminations qui avaient lieu dans l'antiquité à Saïs, se trouva transportée, après tant de siècles, des bords du Nil sur les bords du Bosphore. La plus brillante de toutes les fêtes de tulipes et de toutes les illuminations que jamais grand-vizir ait données à un Sultan, fut celle que Damad Ibrahim offrit à Ahmed III, dans son palais d'été de Beschiktasch, en présence de ses nombreux fils ou filles, de leurs mères et de ses favorites. A cette fête assistaient le Sultan, quatre de ses fils, Souleïman, Mohammed, Moustafa et Bayezid; les sept princesses ses filles, Oumm Koulsoum, Khadidjé, Aatiké, Saliha, Aïsché, Rabiâ et Seïneb; la sultane, mère des quatre princes que nous venons de nommer, et les quatre mères de princes morts à un âge peu avancé; les cinq sultanes, épouses légitimes d'Ahmed III (sa première, sa seconde, sa troisième, sa quatrième et sa cinquième femme); huit autres sultanes; seize esclaves, confidentes favorites des sul-

tanes, et dix confidens du Grand-Seigneur. Parmi les grands officiers de la cour intérieure, on remarquait le kislaraga, le porte-épée, le premier valet de chambre, celui qui tient l'étrier, le chef de la première chambre des pages, le kiaya des baltadjis, le gardien de la nappe, le secrétaire du kislaraga, le chef des cafetiers, l'aide des écuries impériales, en tout soixante personnes, non compris le Sultan. Tous reçurent du grand-vizir des présens en pierres fines et en châles, en riches étoffes et en or. Grâce à ces fêtes si souvent réitérées, la passion des fleurs devint le goût dominant du peuple, à tel point qu'elle surpassa bientôt celle qu'un grand nombre d'individus avaient à cette époque en France et dans les Pays-Bas, pour la culture des tulipes [1]. On vit alors paraître, en Europe, des traités volumineux sur la culture de cette fleur; à Constantinople, on céra un nouvel emploi, celui de *maître des fleurs* (schoukoufedjibaschi), dont le diplôme, orné de roses dorées et de fleurs de différentes couleurs, se terminait par ces mots, qui peuvent nous donner une idée du style fleuri des Orientaux : « Nous » ordonnons que tous les horticulteurs reconnaissent » pour leur chef le porteur du présent diplôme; qu'ils » soient en sa présence tout œil comme le narcisse, » tout oreille comme la rose; qu'ils n'aient pas dix » langues comme le lis; qu'ils ne transforment pas » la lance pointue de la langue en une épine de gre-

[1] Ce fut l'ambassadeur de Ferdinand I, le Hollandais Auger Busbek, qui introduisit cette mode dans sa patrie. Le mot de *tulipe* est évidemment une dérivation corrompue du mot *turban*.

» nadiers, en la trempant dans le sang de paroles in-
» convenantes. Qu'ils soient modestes et qu'ils aient,
» comme le bouton de rose, la bouche fermée et ne
» parlent pas avant le temps comme l'hyacinthe bleue,
» qui répand ses parfums avant qu'on les souhaite;
» enfin, qu'ils s'inclinent modestement comme la vio-
» lette, et qu'ils ne se montrent pas récalcitrans [1]. »

Le grand-vizir, entraîné par son goût pour les fêtes, avait aussi renouvelé la mode des festins et des cavalcades, que jadis le grand-vizir Kœprülü le Vertueux avait mise en vogue, mais qui depuis était tombée en désuétude. Le dernier grand-vizir avait, il est vrai, songé à la faire revivre, mais la crainte des dépenses énormes qu'elle occasionnait lui en avait fait abandonner le projet. Le troisième jour de la fête du grand baïram, l'aga des janissaires donna, dans son palais, un festin somptueux au grand-vizir; en sortant de table, Damad Ibrahim retourna à la Porte escorté par une cavalcade brillante et nombreuse qui, par ses ordres, s'était assemblée au palais de l'aga. Mais ce furent surtout les fêtes célébrées à l'occasion de la première leçon donnée aux princes, Mohammed, Moustafa et Bayezid, qui se firent remarquer par leur magnificence. Elles eurent lieu dans le kœschk dit des Perles,

[1] *Manendi nerkes ou gül moudama tscheschm ou gousch wé souseni dehzouban kibi moukabelesindé sinani sertizi zoubani khouni kelami nahakkilé misali nizeï remmani kilmayoub ghondja siffet dembusté wé khamousch olalar, sünbülli keboud asa tatwili kelami na berdja eïleyoub benefschewar moukhalif olmakdan moubaadé wé moudjanabet kilalar.* Ce diplôme est dû à la plume de l'historiographe Ismaïl Aazim; il se trouve dans l'*Inscha* du reïs Mohammed, n° 170.

situé à l'extrémité du seraï, du côté de la mer (8 octobre 1721 — 16 silhidjé 1133). On avait dressé des tentes pour le grand-vizir, le kapitan-pascha, le moufti, le juge d'armée de Roumilie, le defterdar et le reïs-efendi. Le premier et le second imam du seraï, Feïzoullah et Abdoullah, furent nommés précepteurs des princes. Damad Ibrahim se rendit au seraï suivi de tout son cortége; il y entra par la porte du jardin contiguë à l'hôpital, qui ouvre sur la première cour du palais impérial. Le defterdar, le reïs-efendi, le maître des cérémonies et Raschid, historiographe de l'Empire, à la tête des officiers de la cour, se tenaient debout chacun devant la tente dressée pour lui. Le grand-vizir salua les officiers de la chambre intérieure, placés devant le kœschk des Perles. Son salut lui fut rendu par le maître du salut, qui, dans toute occasion, le rend au nom de celui qui l'a reçu: car, dans l'idée des Orientaux, le droit de salut appartient aux supérieurs et non aux inférieurs; aussi une assemblée manquerait-elle aux premières règles de l'étiquette, si elle voulait elle-même rendre le salut du Sultan ou du grand-vizir. La politique minutieuse du despotisme s'égare à tel point, qu'en fait même de salut elle veut encore dominer, qu'elle s'irrite de l'initiative prise par le peuple dans son accueil au souverain, et établit un mandataire pour rendre à ce dernier son salut, suivant le mode et à l'instant qu'il a fixés. Mais combien de fois la voix du peuple long-temps étouffée n'a-t-elle pas surmonté les entraves que lui imposait l'étiquette des cours, et combien de fois les cris d'allé-

gresse et ceux de *vive le Padischah!* proférés par les tschaouschs de l'État, n'ont-ils pas été couverts par cette clameur séditieuse: *Nous ne voulons plus de toi?*

Au moment où le Sultan arrivait au kœschk des Perles, le kislaraga Beschir et Damad Ibrahim-Pascha s'avancèrent pour l'aider à descendre de cheval, et le conduisirent, en le tenant sous les bras, à la tente dressée pour le recevoir. Immédiatement après, Ibrahim, ainsi que le moufti et le kapitan-pascha, rentrèrent chez eux pour prendre leur repas, dont les restes servirent à traiter leur suite. Après qu'ils se furent levés de table, le cortége passa par la porte du jardin, dans la seconde cour du seraï, et se rendit à la salle d'audience, où les vizirs et les oulémas se tenaient assis sur le banc de marbre placé à l'extérieur de la grande porte. Un quart d'heure s'était à peine écoulé, lorsqu'on vit paraître, sous la porte de *la Félicité,* conduisant à la salle d'audience, l'aîné des fils du Sultan, Mohammed. Le jeune prince, revêtu d'une kapanidja et portant sur son turban un panache de plumes de héron orné de diamans, était soutenu sous les bras par le khazinedar et le kislaraga; il donna successivement sa main à baiser aux vizirs, aux oulémas et aux ministres. Lorsque les autres princes parurent, les tschaouschs les accueillirent par de longs vivat: puis ils les escortèrent jusqu'au kœschk des Perles, où entrèrent avec eux le grand-vizir, le moufti, le kapitan-pascha, le chef des émirs, les deux juges de l'armée, le silihdar, le defterdar, le reïs-efendi, le tschaouschbaschi, le grand-chambellan, l'historio-

graphe de l'Empire, le maître des cérémonies, les deux maîtres des requêtes, le scheïkh d'Aya Sofia et le maître du salut. Le Sultan prit place sur le trône; à sa droite et à sa gauche s'assirent, sur de magnifiques tapis, les princes, le grand-vizir, le moufti, le kapitan-pascha, le chef des émirs, les deux juges d'armée et le scheïkh d'Aya Sofia : tous les autres assistans se tinrent debout. Lorsque, sur un signe de Damad Ibrahim, le scheïkh eut adressé en langue arabe une courte prière à Dieu, le grand-vizir prit dans ses bras l'aîné des princes et le déposa sur le tapis tendu en face du moufti; puis le silihdar plaça au milieu d'eux un pupitre recouvert de drap écarlate, et le moufti commença à lui montrer les cinq premières lettres de l'alphabet. Le prince les ayant nommées après lui, Ahmed III lui fit signe de baiser la main du moufti; mais celui-ci l'en empêcha et lui donna un baiser sur l'épaule. La même cérémonie eut lieu pour les deux autres princes. Après qu'ils se furent retirés, les grands dignitaires, qui avaient reçu la permission de s'asseoir, furent revêtus de pelisses d'honneur, et les ministres et officiers de la cour, que l'infériorité de leur rang obligeait à se tenir debout, reçurent des kaftans. Cette cérémonie terminée, les deux princes puînés obtinrent de la munificence du Sultan un cheval richement harnaché, et un Koran enfermé dans un sac d'étoffe précieuse. L'historiographe de l'Empire, dans la description détaillée qu'il fait de cette cérémonie, dit que le Sultan, voyant les efforts des pages, placés derrière les ministres et au-

tres officiers de la cour, pour voir ce qui se passait. invita ces derniers par un signe à faire place à ces jeunes gens. Ce fait caractérise Ahmed III, et rappelle cette circonstance où le grand-vizir, pendant la fête de la nativité du Prophète, se leva pour faire place aux oulémas pressés par la foule, et porta, avec le juge d'armée, le tapis du moufti devant le candélabre, après avoir invité également les muderris à s'avancer. Ibrahim donna ainsi un témoignage public de la haute estime qu'il professait pour le corps savant des oulémas. Le désir qu'il avait de leur être agréable se révéla ultérieurement dans plusieurs circonstances; lorsque, par exemple, il se rendait trois fois par semaine à l'école, fondée par lui, pour assister à la lecture et à l'interprétation du Koran; lorsqu'il assigna aux juges de Médine et de Damas un rang supérieur à celui dont ils avaient joui précédemment; lorsqu'il plaça le juge de la Mecque au-dessus des juges des trois résidences, Constantinople, Andrinople et Brousa, et ces derniers au-dessus du juge de Damas; enfin il leur donna une nouvelle preuve de sa haute estime, en élevant à la dignité de juge de Haleb, Raschid, l'historiographe de l'Empire, qui nous a servi de guide dans cette histoire pour un espace de temps de soixante ans, et en confiant l'emploi de ce dernier au savant légiste Ismaïl Aazim, surnommé Koutschouk Tschelebizadé.

Plus heureux que ses prédécesseurs, dont les fils, à l'exception d'un seul destiné à occuper un jour le trône, périssaient, suivant une ancienne loi barbare,

sous la main du bourreau, Ahmed III, depuis les dix années de son règne, s'était vu père de vingt-quatre fils et filles, et la moitié de cette nombreuse progéniture vivait encore. Trois ans s'étaient écoulés depuis le jour où il avait célébré les noces de trois de ses filles et la circoncision de quatre de ses fils. A l'époque où nous sommes arrivés, il fiança trois autres de ses filles, Aatiké, Khadidjé et Oumm Koulsoum, la première avec Mohammedbeg, la seconde avec Alibeg, et la troisième avec Ahmedbeg, fils de Tscherkes Osman-Pascha. Mais chacune d'elles, au lieu de recevoir, comme leurs sœurs aînées, une dot de vingt mille ducats, ne reçut que la moitié de cette somme.

Nous avons eu trop souvent occasion de décrire les fêtes usitées lors du mariage des princes et des princesses du sang d'Osman, pour décrire les solennités auxquelles donnèrent lieu celui des trois princesses; toutefois le *Livre des noces,* plus volumineux de moitié que celui de Wehabi [1], fait mention d'une circonstance qu'il est d'autant plus nécessaire de rapporter ici, qu'elle détruit une des fables, long-temps accréditées en Europe, sur les usages du harem impérial. On croyait et l'on croit encore que le Sultan, chaque fois qu'il daigne accorder ses faveurs à l'une des esclaves de son harem, lui jette un mouchoir. Ce qui a donné naissance à cette supposition, c'est l'usage où est la fiancée, en recevant des mains de son paranymphe la corbeille ou présent de noces du fiancé (présent qu'on nomme le signe honorifique

1 *Sournamé.*

(*nischan*) [1] des fiançailles), d'envoyer à son époux futur un mouchoir appelé *le mouchoir du nischan* [2], pour lui marquer qu'elle a reçu son présent de noces.

Lorsqu'Ahmed III n'était distrait ni par ces fêtes nuptiales, ni par des fêtes de tulipes, ni par les pompeuses solennités religieuses, telles que la nativité du Prophète, la visite du manteau de Mohammed ou les processions des deux fêtes du Baïram, il employait le reste de son temps, soit à faire des visites au grand-vizir dont l'activité lui épargnait tout souci gouvernemental, soit à inspecter le trésor et l'arsenal. Pendant les soirées fréquentes que le Sultan passait chez lui, le grand-vizir avait coutume de lui offrir des sucreries exquises; ces soirées s'appelaient *halwa* [3], qu'il faut distinguer des fêtes du *khalwet*, ou promenade des femmes du harem. Lorsque ces promenades avaient lieu, il était d'usage de proclamer le khalwet, c'est-à-dire la solitude du harem. On obligeait les hommes à se retirer des rues par lesquelles devaient passer les femmes et les esclaves du Sultan, sous peine de recevoir des eunuques, si non toujours la mort, du moins des coups de bâton et des coups de sabre [4].

[1] *Nischan;* on désigne par le même mot le chiffre du Sultan, les signes honorifiques, et plus récemment les divers ordres créés par le Sultan. Les interprètes du congrès de Sistow, pendant lequel on dut, pour la première fois, traduire les ordres des ministres plénipotentiaires, se servirent, pour exprimer cette idée, du mot *tarikat*, mais c'était à tort, car ce mot signifie la vie contemplative des derwischs.

[2] *Nischan makramasi.*

[3] *Halwaï schebané* ou *Sohbeti Halwa.*

[4] « Au printemps de l'an 1709 le G. S. donna le halwet à son harem. » C'est une permission que Sa Hautesse accorde de temps en temps aux

Ahmed III n'omit jamais de se rendre à l'arsenal lorsqu'on devait y lancer un bâtiment nouvellement construit; aussi la mise à flot du premier vaisseau à trois ponts qui, à cette époque, sortit des chantiers de Constantinople occupa-t-elle vivement son attention. Quant à ses visites au trésor, elles n'avaient d'autre but que celui de repaître ses yeux de l'aspect des monceaux d'or et d'argent accumulés par la sage économie de Damad Ibrahim-Pascha. Les caisses de l'Etat se remplissaient à vue d'œil, bien que le tribut de six cent mille ducats, que l'Egypte envoyait autrefois tous les ans à Constantinople, fût de beaucoup diminué depuis que les begs des Mamlouks s'étaient arrogé les places de defterdar et régnaient en véritables Pharaons. Cet état de chose dura jusqu'au moment où l'ancien grand-vizir Mohammed-Pascha, alors gouverneur d'Egypte, profita d'une occasion favorable pour se débarrasser d'eux par un massacre général, et parvint ainsi à régulariser de nouveau la perception du tribut de cette riche province. L'opulent Ismaïlbeg fut un des premiers qui expia, sous la main d'un assassin, l'autorité qu'il s'était arrogée au Caire, et le même sort atteignit, l'un après l'autre, tous ses partisans (18 novembre 1723 — 19 safer 1136).

Pendant le grand-vizirat de Damad Ibrahim-Pascha, les exécutions furent rares et toujours justes. De ce

» dames de son sérail de se promener et de se divertir dans les jardins. Pour » les dérober aux yeux du public, on met sur leur chemin des marques qui » avertissent le peuple de ne circuler qu'à une certaine distance des endroits » où elles doivent passer; mais ceci s'observe plus particulièrement à l'égard » des halwet. » La Motraye, I. Ch. XIX, p. 407.

nombre fut celle du chambellan Osmanaga, qui avait été envoyé avec une somme de cent bourses pour acheter des bois de construction, et qui, après avoir employé à son usage cet argent, s'était livré à toutes sortes de vexations envers les sujets. Leurs plaintes trouvèrent un accès d'autant plus facile auprès du grand-vizir, qu'il avait lui-même à se plaindre de l'ingratitude d'Osman, auquel il avait déjà une première fois accordé son pardon. Damad Ibrahim, pour nous servir d'une maxime persane, « traitait ses ennemis » avec ménagement, et était inépuisable dans les fa» veurs qu'il accordait à ses amis [1]. » C'est ainsi qu'il investit son gendre, le kiayabeg Mohammed, du rang de gouverneur de Roumilie. Ce rang était considéré comme une distinction particulière, même pour le grand-vizir, depuis que, sous le règne de Souleïman le Législateur, ce souverain avait donné le titre de beglerbeg de Roumilie au grand-vizir Ibrahim, conquérant de Bagdad, et qui commandait en qualité de serasker sous les murs de Vienne. C'est ainsi qu'il donna à l'alaïbeg Ali Hekkimzadé, fils du médecin de la cour, Nouh-Efendi, qui, trois ans auparavant, avait été nommé voïévode des Turcomans, et que le précédent grand-vizir avait élevé à la dignité de voïévode de Sila, le gouvernement d'Adana, avec un brevet qui le confirma dans ses titres et priviléges antérieurement acquis. Personne, au reste, ne fut plus digne de cette distinction qu'Ali-Hekkimzadé, que, dix, vingt et trente ans plus tard, nous verrons diri-

[1] *Ba dostan mourouwwet, ba doschmenan moudara.*

ger, à trois reprises différentes, les affaires de l'Empire en qualité de grand-vizir.

Pendant les trois dernières années, douze incendies avaient ravagé Constantinople; les pertes qui en résultèrent ont été consignées dans les Annales ottomanes avec la même fidélité que les décès de vingt-cinq des hommes les plus puissans et les plus illustres de l'époque [VII]. De ce nombre, furent le précédent moufti, Mirza Moustafa-Efendi, douze vizirs-gouverneurs et quatre auteurs de grand mérite, à savoir: Éboubekr-Efendi, qui, en sa qualité de secrétaire des janissaires, avait assisté au siége de Vienne, et avait ensuite occupé quatre fois la place de reïs-efendi; il s'est rendu célèbre par la pureté de son style autant que par le commentaire dont il est l'auteur, sur le premier volume de l'histoire persane de Wassaf: il mourut revêtu de la dignité de second defterdar [1]; le prédicateur de la mosquée d'Aya-Sofia, scheïkh Souleïman, auteur de plusieurs commentaires et de gloses sur des ouvrages de jurisprudence [2]; le juge de la Mecque, le poëte Kiami, qui laissa un *diwan* et un ouvrage estimé sur la jurisprudence, portant le titre de : *Jardins des héritiers* [3]; enfin le juge du Caire, Osmanzadé-Efendi [4], auteur de plusieurs commen-

[1] Mort le 8 ramazan 1135 (12 juin 1723). *Biographie de Tschelebizadé*, f. 10 et *Biographie des Reïs-Efendis*, par Resmi, n° 53.

[2] Sur les *Tehziboul-kelam* et sur la *dogmatique* d'Adhadeddin.

[3] *Riazoul-kasimin*. Tschelebizadé, f. 34 et 44; il mourut le 8 silkidé 1136 (29 juillet 1724).

[4] Il traduisit le *Mescharik* (traditions) et écrivit un commentaire turc sur 40 traditions. Mort le 1er ramazan 1136 (24 mai 1724).

taires et de quelques traductions, notamment des biographies abrégées des sultans et des grands-vizirs, sous ce titre : *Jardin des rois et jardin des vizirs*. Cet ouvrage finit avec l'administration du grand-vizir Rami-Pascha. Parmi les vizirs morts à cette époque, nous ne mentionnerons que le gouverneur de Bagdad, Hasan-Pascha, époux d'Aïsché, fille de Mossahib Moustafa, favori de Mohammed IV. Entré dans le seraï soixante-dix ans auparavant, sous le règne de Mohammed IV, Hasan-Pascha avait été élevé, sous Moustafa II, au rang de grand-chambellan, puis à celui de beglerbeg de Roumilie. Après la bataille de Zentha, il fut nommé vizir à trois queues de cheval et gouverneur de Karamanie. Peu de temps après, il passa au gouvernement de Bagdad qu'il administrait depuis vingt-un ans [1], lorsque la mort vint le surprendre. Six ans avant sa mort, il avait fait déposer les restes de son épouse Aïsché dans un des mausolées les plus célèbres de Bagdad, celui de Sobeïdé, femme de Haroun [2] Raschid. C'est ainsi que, par une destinée singulière, la fille de Moussahib Moustafa, favori de Mohammed IV, alla reposer à Bagdad, surnommée la *maison du salut*, à côté de Sobeïdé, la maîtresse du commandeur des croyans, tandis que les restes de l'autre Moustafa, qui avait commandé

[1] Depuis l'année 1114 (1702) jusqu'à l'année 1136 (1723). Voyez la liste des Paschas de Bagdad dans Niebuhr, II, p. 252.

[2] L'épitaphe se trouve dans Niebuhr, *Voyage en Arabie*, II, p. 245. « *Fille d'un Moustafa-Pascha*, » mais l'inscription dit clairement qu'elle était fille de Moussahib Moustafa, confident favori de Mohammed IV, qui était autre que Kara Moustafa, le serasker commandant devant Vienne.

comme serasker devant Vienne, déposés à Belgrade, la *maison de la guerre sainte,* et déterrés par des brigands, furent envoyés par les jésuites à l'arsenal de Vienne, où son crâne est exposé au milieu d'autres trophées.

Les relations entre la Porte et le prince des Ouzbegs, bien que le plus souvent d'une importance très-secondaire, n'avaient jamais cessé d'exister, et nous avons fréquemment eu occasion de mentionner l'arrivée à Constantinople des ambassadeurs du souverain des pays situés aux bords de l'Oxus. Ces ambassades n'acquéraient une haute importance que lorsque les Ottomans se trouvaient en guerre avec la Perse. Les Ouzbegs, qui professaient la même religion que les Ottomans, étaient par cela même et comme voisins des Persans, les ennemis jurés du schah et les amis naturels des sultans. Si ces derniers n'en recevaient pas toujours un secours efficace, cette alliance jetait néanmoins un poids dans la balance de leurs moyens d'attaque ou de défense. Pendant les quatre-vingts dernières années de paix constante entre les Ottomans et le royaume de Perse, les fréquentes ambassades des Ouzbegs étaient devenues une véritable charge pour l'Empire, en ce que régulièrement, tous les deux ou trois ans, cinq ou six Ouzbegs se rendaient à Constantinople, porteurs de lettres de créance du khan, pour y jouir des bénéfices attachés au titre d'ambassadeur, et afin de pouvoir faire ainsi commodément et sans frais le pèlerinage de la Mecque. Sous le grand-vizirat de Damad Ibrahim, la cour vit arriver

en société de deux nouveaux ambassadeurs envoyés par Eboulfeïz Mohammed Behadirkhan, padischah des Ouzbegs et roi de Bokhara, un troisième ambassadeur, député par le khan de Balkh. Le grand-vizir conduisit les deux premiers à l'audience du Sultan, et les défraya, suivant l'usage, des dépenses de leur voyage : mais il refusa cette faveur au troisième, s'appuyant sur ce que les droits et priviléges attachés au titre d'ambassadeur n'étaient dus qu'aux représentans des princes souverains et non à ceux de leurs vassaux, car le khan de Balkh était vassal des Ouzbegs. Vers le même temps, les deux ambassadeurs que la Porte avait envoyés à Paris et à Teheran rentrèrent à Constantinople. Le premier, Mohammed Yigirmisekiz (le Vingt-Huit), homme d'un esprit cultivé, déposa entre les mains du grand-vizir un rapport détaillé sur le résultat de sa mission auprès du régent de France, sur les mœurs et usages de cette cour et sur la civilisation des Européens. Le second, Dürri-Efendi, lui remit un compte-rendu analogue de son ambassade à la cour du schah de Perse. Ces deux rapports sont d'un égal intérêt pour les lecteurs chrétiens et pour les lecteurs ottomans : car si tous puisent dans le rapport de Dürri-Efendi de nouvelles connaissances sur le gouvernement, les usages et les mœurs de la cour de Perse, et si les Turcs se familiarisent avec la civilisation européenne en lisant le rapport de Mohammed Yigirmisekiz, l'Européen apprend à connaître le point de vue sous lequel l'Oriental envisage cette civilisation. Chacune de ces relations occupe dix

pages de l'histoire ottomane, et toutes deux ont été traduites en français [1].

L'ambassadeur que le schah de Perse, Houseïn Ier, fils du schah Souleïman, envoya quelque temps après en retour de l'ambassade ottomane, fut Mourteza Koulikhan (24 décembre 1721 — 5 rebioul-ewwel 1134). Son entrée solennelle à Constantinople se distingua de celle qu'avaient coutume de faire les ambassadeurs chrétiens, en ce qu'il fut introduit dans la capitale, non-seulement par le tschaousch-baschi, le secrétaire et l'inspecteur des tschaouschs, mais aussi par les généraux des sipahis, des silihdars et des quatre autres régimens de la garde à cheval, suivis de leurs secrétaires et procureurs, et enfin en ce qu'il fut logé dans la ville même et non dans un de ses faubourgs. Lorsqu'il fut admis à l'audience du grand-vizir, les gardes du corps, les courageux (gœnüllüs), les téméraires (delis) et les gens de l'huissier du diwan, vêtus de leurs costumes de cérémonie, formaient une double haie depuis la place consacrée au jeu du djirid jusqu'à la porte de la salle du diwan. Entre cette porte et celle du harem, étaient postés, d'un côté, les agas faisant fonction de valets de chambre et les autres officiers de la maison du grand-vizir : de l'autre côté, les fusiliers (toufenkdjis) et les porteurs d'outres (mataradjis); de-

[1] La première au commencement du dix-huitième siècle, la seconde au commencement du dix-neuvième. *Relation de Dourry-Efendi, ambassadeur de la Porte ottomane auprès du roi de Perse, traduite du turc et suivie de l'extrait des voyages de Petis de La Croix, rédigée par lui-même.* Paris, 1810.

vant l'escalier étaient placés les écuyers (silahschors), et au bas de l'escalier, le grand-chambellan avec le chef de la chambre (kapidjiler boulouk-baschisi), le chef des huissiers (mouhziraga), les odabaschis des bostandjis, des tschaouschs, des djebedjis et des topdjis. Sur l'escalier même étaient rangés les quatre sous-secrétaires d'Etat, savoir : les deux maîtres des requêtes, le chancelier et le secrétaire du cabinet du grand-vizir; dans la salle d'audience, depuis la porte jusqu'au sofa, se tenaient les officiers feudataires (gedikli souama) et les fourriers (mouteferrikas) de la Porte; les ayans des généraux des sipahis et des silihdars étaient placés derrière eux, à droite et à gauche. La salle d'audience était garnie dans tout son pourtour de coussins de satin, recouverts de châles précieux, et sur le parquet on ne voyait que des tapis de Perse. Le grand-vizir et l'ambassadeur persan entrèrent en même temps dans la salle par des portes opposées; Damad Ibrahim reçut debout le salut de Mourteza et la lettre du schah, que le reïs-enfendi déposa sur un coussin richement brodé. Lorsqu'il eut pris place et que les tschaouschs l'eurent salué en criant tout d'une voix : *Que Dieu te protége!* l'ambassadeur faillit perdre contenance. A côté du grand-vizir, coiffé d'un turban de forme pyramidale, se tenaient debout les ministres de l'intérieur et de l'extérieur (kiayabeg et reïs-efendi), portant des turbans d'Etat de forme cylindrique et des pelisses de gala à larges manches; à leurs doigts brillaient des bagues précieuses, et leurs ceintures, ainsi que leurs poignards, étaient garnis de

pierres fines; aussi l'ambassadeur s'efforçait-il de cacher à leurs yeux son poignard garni seulement de quelques pierres de peu de valeur. Mourteza Koulikhan joignait à un esprit cultivé le don d'une élocution facile et agréable. Le grand-vizir lui ayant demandé comment il se portait après un voyage aussi long que pénible, il répondit : « Votre bonté m'a fait » trouver à Constantinople le parterre de roses d'A- » braham ; » allusion adroite au nom du grand-vizir (Ibrahim) et à la légende connue sur le four où Abraham fut enfermé, mais qui se transforma pour lui en un parterre de roses. En face du grand-vizir, étaient placés les poëtes et les savans les plus illustres de Constantinople, tels que le poëte Wehbi, l'historien Raschid, le célèbre calligraphe Welieddin, et le savant Dürri-Efendi. Lorsque Damad Ibrahim vint à parler d'Isfahan et de Constantinople et du passage de l'ambassadeur de Scutari à la capitale, Mourteza répondit par un vers dont le sens n'était pas moins spirituel et moins flatteur que le quatrain de Melhemi [1], cité jadis par l'ambassadeur indien Mohammed à la louange de Constantinople et du Bosphore. Ce vers, improvisé par l'ambassadeur, signifiait qu'il avait traversé le fleuve (le Bosphore) à bord d'un navire, et qu'il était entré à cheval dans l'Océan, c'est-à-dire dans Constantinople [2].

[1] Raschid dit que le grand-vizir, ne se souvenant pas de ce vers, avait demandé dans quelle histoire ce fait était relaté et que l'historiographe avait apporté celle de Naïma où Ibrahim avait lui-même cherché ce passage que nous donnons ici d'après Naïma.

[2] *Nehri getschdüm geschti ilé, bahré gürdüm atilé.* Raschid, III, f. 102,

Le jour de son admission à l'audience du Sultan, Mourteza Koulikhan voulut lui-même remettre à Ahmed III une caisse scellée renfermant des présens dont il ignorait le contenu et la valeur; mais il s'en abstint, sur l'observation qui lui fut faite que ce serait une infraction aux règles établies de l'étiquette, d'après laquelle tous les présens doivent être remis au maître chargé de leur inspection et des cérémonies, qui, après en avoir dressé la liste, les dépose au pied du trône.

Quelques jours après, Damad Ibrahim invita l'ambassadeur à un festin qu'il donna en son honneur dans le palais nouvellement achevé des Eaux-douces, et dont la construction fixa l'attention de son hôte au même degré que celles de la caserne et de la citerne des Canonniers, à Topkhané. Pour donner à Mourteza Koulikhan une haute idée de la poésie ottomane, et pour lui prouver qu'elle était la digne rivale de celle de Perse, le grand-vizir avait eu soin de lui envoyer, à son arrivée sur le territoire ottoman, à Erzeroum, des morceaux de poésie appelés ghazeles. Il saisit avec non moins d'empressement l'occasion de cette fête pour lui faire connaître l'état florissant des sciences et des beaux-arts à Constantinople, surtout de la poésie, de la musique et de la calligraphie. L'ambassadeur s'empressa de convenir que les artistes de Roum n'étaient point en arrière de ceux de l'Iran, et il déclara hautement que le célèbre calligraphe du *talik*, le grand-juge Welieddin, était l'Aamad de Roum.

Les écuyers du grand-vizir, montés sur des chevaux pris dans ses écuries, déployèrent à leur tour leur adresse devant l'ambassadeur ; plus de mille fusiliers, choisis dans les rangs des janissaires et armés de leurs longues carabines, s'exercèrent ensuite au tir à de très-grandes distances. A titre d'encouragement, Ibrahim avait fait donner à chacun d'eux une gratification d'un ducat : leurs officiers en avaient reçu chacun deux. La fête, à laquelle assistèrent le moufti, le kapitan-pascha, le nouvel émiroul-hadj, Ali-Pascha, fils de Kara Moustafa, le reïs-efendi, le defterdar, les grands-juges, les seigneurs de la chambre et les oulémas, se termina par des jeux de lutteurs, des combats de lions et de dogues, et un repas somptueux dans lequel tous les assistans furent revêtus de pelisses d'honneur. Une seconde fête lui fut donnée par le grand-vizir, dans son palais de Beschiktasch, et une troisième, dans l'arsenal, par le kapitan-pascha. Au milieu de la fête, à Beschiktasch, le grand-vizir reçut une lettre par laquelle le Sultan, après s'être informé de la santé de son favori, qui souffrait alors d'un refroidissement, et lui avoir exprimé sa bienveillance dans les termes les plus chaleureux, l'invitait à accepter une de ses pelisses de renard noir, et à la porter pour le garantir du froid. Damad Ibrahim s'empressa de remercier son souverain de cette faveur insigne, et ordonna au reïs-efendi de rédiger sur-le-champ sa réponse : puis il l'invita à la lire en présence de tous les assistans. L'ambassadeur du Schah ayant demandé une copie de la lettre autographe du Sultan, le grand-

vizir se rendit à son désir. On y remarqua ce passage : « La mer de désirs qui me pousse vers toi élève des » vagues hautes comme des montagnes, et le souvenir » des doux entretiens que tu me fais goûter ne cesse » d'occuper mon esprit [1]. »

Dans l'arsenal, Mourteza Koulikhan admira le nouveau vaisseau à trois ponts et les canons dont il était armé, et qui lançaient des boulets du calibre de trois quintaux. On lui fit croire qu'un seul boulet vomi par ces bouches monstreuses était capable de briser en morceaux le plus grand vaisseau de ligne, fût-il de fer. « Comment, s'écria l'ambassadeur émerveillé, com- » ment pourrai-je donner une idée assez juste de ces » canons à mon retour en Perse? — Ce qu'il y aurait » de mieux à faire, lui dit le poète Wehbi du ton » d'une plaisanterie railleuse, ce serait de vous y in- » troduire pour mieux les visiter. » Mourteza n'y entendant pas malice, fit ce qu'on lui avait dit. Ce ne fut qu'aux bruyans éclats de rire des assistans, qu'il s'aperçut de son rôle ridicule. Il comprit que Wehbi l'avait invité à s'y introduire, afin qu'il pût être lancé jusqu'à Isfahan, pour donner ainsi plus promptement, à la cour de Perse, des détails complets sur l'effet de ces canons monstres. L'ambassadeur devint rouge de colère à cette mauvaise plaisanterie, mais non pas de honte, comme le prétend l'historien Raschid. Après sa visite à l'arsenal, un chœur de chan-

[1] Cette lettre se trouve dans Raschid, III, f. 106. *Deryaï ischtiaküm temewwüdj edoub, éttighimiz sohbetlerün tschaschnisi hala dimaghümüze djaïghirdir.*

teurs, mieux instruits que s'ils avaient été formés à l'école de Farabi, le grand philosophe et régulateur de la musique arabe, auquel les Arabes donnent le nom d'Aristote et de Pythagore seconds, se fit entendre. Lors du départ de l'ambassadeur, le grand-vizir ordonna d'apporter tout le soin possible à la rédaction et à l'écriture de ses lettres de récréance : il était jaloux de donner à la cour de Perse une haute idée du talent des écrivains et des artistes turcs. Trois célèbres calligraphes, dont chacun se distinguait dans un genre d'écriture particulier, furent chargés de ce travail. Firdewesi Houseïn-Efendi, président de la chancellerie pour le contrôle de cavalerie, traça le texte dans la grande écriture usitée pour les diplômes, et appelée *djelli;* Mohammed-Efendi de Brousa écrivit en *rikaa*, c'est-à-dire en lettres usitées pour les suppliques, les versets et les passages de la tradition arabes ; enfin, le grand-juge Welieddin fut chargé du *taalik*, c'est-à-dire de l'écriture persane renversée, ainsi appelée parce que les lettres sont inclinées de gauche à droite, tandis que les lignes vont de droite à gauche. Si ces différentes formes de lettres, écrites en sens opposé, flattent l'œil de l'Oriental, il y voit encore un symbole de la double évolution qu'accomplit la terre autour du soleil de droite à gauche, et, sur son axe, de gauche à droite [1]. Ces lignes étaient tracées avec

[1] D'après le système de l'astronomie orientale sur le mouvement du soleil autour de la terre, et la rotation du neuvième ciel dans une direction opposée. Ferheng, sous le titre de *Felekoul-eflak*, c'est-à-dire le *ciel des cieux*. T. II, f. 201.

de l'encre noire, blanche, rouge, verte, bleue et jaune, et ornées de fleurs d'or; le sac, dans lequel fut enfermée la lettre, longue de plusieurs aunes, était en étoffe d'or, parsemé d'étoiles et brodé de fleurs de différentes couleurs. Il était fermé au moyen d'un cachet de cire imprégnée de musc, sur lequel on voyait le chiffre du Sultan, et ce cachet était recouvert d'une capsule en or [1]. A son audience de congé, l'ambassadeur de Perse reçut cette lettre des mains du grand-vizir, et le Sultan lui fit remettre à titre de présent trente-six bourses d'argent pour lui et six pour son kiaya (3 avril 1722 — 16 djemazioul-akhir 1134).

L'ambassade de Mourteza Koulikhan est la dernière que le malheureux Schah Houseïn, dernier souverain des Saffis, ait envoyée à la cour ottomane. Trop faible pour apaiser les rébellions qui éclatèrent à la fois à l'ouest et à l'est de son empire, Houseïn échangea le sceptre pour la prison. En Géorgie, Wachtang V, prince de Kartli, avait levé l'étendard de la révolte, et dans le Kandahar, Mir Weïs, gouverneur de l'Afghanistan, s'était déclaré indépendant. Peu de temps après, il fut assassiné par son neveu Mahmoud, qui, continuant la rébellion de son oncle, réunit ses forces et marcha sur Isfahan. Vainqueur dans une bataille qu'il livra sous les murs de cette capitale, Mahmoud, après avoir frappé Djoulfa, un des faubourgs d'Isfahan, d'une contribution de soixante-dix mille tomans et s'être fait amener cinquante belles

[1] Ces capsules s'appellent *kozalak*.

jeunes filles arméniennes appartenant aux premières familles de l'Empire, investit Isfahan et s'en empara par famine. Le 21 octobre 1722. Schah Houseïn sortit de son palais, vêtu de deuil, et signa l'acte par lequel il abdiquait la couronne en faveur de Mahmoud. L'orgueilleux Afgahan, non content d'avoir détrôné le malheureux prince, l'obligea à ôter de son turban la riche aigrette en diamans, emblème du pouvoir royal, et de l'attacher de ses mains au sien propre; puis, après l'avoir forcé de lui rendre hommage dans son palais, il l'envoya sous bonne garde dans un petit palais, où sept ans plus tard il fut mis à mort.

La politique de la Porte sut profiter de ce changement de dynastie et de l'état d'impuissance où l'indolence de son souverain avait réduit la Perse. Dans les derniers temps, les habitans de la province persane du Schirwan avaient à plusieurs reprises demandé des secours au Sultan, afin de pouvoir expulser les tyrans de leur pays. Sunites comme les Ottomans, ils avaient à se venger du meurtre de leurs légistes, de la profanation de leur mosquées, changées en écuries sous le règne du fanatique Schah Houseïn, et de la destruction de leurs livres religieux. Plusieurs fois déjà ils avaient supplié la Porte d'investir Daoudkhan de la dignité de gouverneur de Schirwan, sans que cette puissance accueillît leur demande. Une vive polémique[1], dirigée contre l'hérésie des Persans, détermina enfin Ahmed III, ou plutôt son grand-vizir Damad

[1] *Ensaboun-newassib.*

Ibrahim, à leur envoyer le mir-alem Derwisch Mohammedaga, avec un diplôme, muni du sceau impérial, pour installer Daoudkhan, en qualité de khan du Schirwan, et lui remettre les insignes de sa nouvelle dignité, l'étendard, le tambour, la massue et le sabre. Mais, comme on avait appris que le czar Pierre le Grand demandait réparation des outrages que les Russes disaient avoir reçus du gouvernement de Perse, Damad Ibrahim, voulant prévenir toute collision sur cette frontière, s'empressa de dépêcher au Czar le chambellan Nischli Mohammedaga, pour l'informer de la nomination de Daoudkhan. Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que Pierre-le-Grand était parti des bords du Wolga (29 juillet 1722) [1], et était en pleine marche sur le Daghistan, sous prétexte d'obtenir réparation du pillage exercé par les Ouzbegs, dans le Khowarezm, sur une caravane qui revenait de Chine, et du meurtre de plusieurs négocians russes, à Schamakhi; réparation que l'usurpateur de Perse, Mahmoud, ne pouvait ni ne voulait donner [2]. Aussitôt Damad Ibra-

[1] P.-H. Bruce, qui se trouvait au camp du Czar lors de cette expédition, dit que Pierre-le-Grand n'avait entrepris cette guerre que pour venger les affronts dont les Russes, établis sur les bords de la mer Caspienne, avaient été abreuvés par les Persans; mais il ajoute que le désir de secourir le schah de Perse contre les Afghans et les avantages qu'il devait retirer de ce secours n'étaient pas étrangers à sa résolution. Suivant Bruce, une partie de l'expédition s'embarqua sur la Moscowa, puis descendit l'Okka jusqu'à son confluent avec le Wolga. De Nowogorod, l'armée russe, forte de 32,000 hommes, descendit le Wolga jusqu'à la mer Caspienne, et vint débarquer dans le Daghistan, où elle fut jointe par un corps nombreux de cavalerie, arrivé d'Astrakhan.

[2] Hanway, II, p. 185 et 187, et, d'après lui, Malcolm. *Histoire de Perse.*

him ordonna au beglerbeg de Karss, Moustafa-Pascha, de rassembler ses troupes et de prendre possession du Schirwan; car, dès cette époque, les progrès des Russes sur la mer Caspienne ne laissaient pas d'inspirer de vives alarmes à la Porte. Elle sentait déjà combien elle était intéressée à ce qu'aucune puissance chrétienne ne s'établît sur la mer Caspienne ou sur la mer Noire, et à ce qu'elle seule dominât dans les pays baignés par l'une ou l'autre de ces mers [1].

Aussitôt que les Lezghis, l'une des nombreuses peuplades du Caucase, s'étaient vu menacés par l'armée russe, ils avaient imploré la protection de la Porte. Damad Ibrahim chargea le chambellan Nischli Mohammed de parler en leur faveur au Czar, et de défendre leurs intérêts. Mais Pierre le Grand ayant montré à l'envoyé turc les lettres par lesquelles les habitans de Derbend et de Bakou demandaient sa protection, Mohammed fut réduit au silence, et se contenta d'expédier à sa cour les copies de ces lettres. Une autre difficulté s'était élevée, l'année précédente, entre la Porte et la Russie. Le gouvernement d'Ahmed III s'était plaint au résident russe Nepluïeff, de ce que, suivant le rapport du khan de Crimée, la Russie soutenait contre lui les begs de la Kabarta, et faisait construire des forteresses sur les bords du Terek. Pour étouffer, dans sa naissance, ce germe de mésintelligence, le Czar, dans une lettre au Sultan, et le comte Golowkin, dans sa dépêche au grand-vizir, dé-

[1] Tschelebizadé, f. 15. *Akhirün tassarou finé tahammüli yokdür.*

clarèrent que, bien que ces peuplades eussent tour à tour recherché la protection du Czar et celle du Sultan, la Russie ne s'était jamais mêlée de leurs affaires ; que l'assertion relative à la construction de forteresses, dans la Kabarta, était dénuée de tout fondement, mais que le gouverneur d'Astrakhan, pour garantir les villes russes, situées sur le Terek, des incursions des Koumüks, avait ordonné de réparer leurs murs [1]. Le résident russe, désirant rétablir l'harmonie entre la Porte et son souverain et prévenir l'explosion de nouvelles hostilités, demanda à conférer sur ce point avec les ministres ottomans, en réclamant la médiation de l'ambassadeur français, le marquis de Bonnac. Damad Ibrahim nomma à cet effet le reïs-efendi Mohammed, et le précédent defterdar Moustafa.

Nepluïeff, après avoir soutenu long-temps que la suprématie incontestée de la Russie, sur la mer Caspienne, entraînait pour elle la possession du littoral de cette mer [2], demanda que la Porte suspendît tout mouvement de troupes contre la Perse; mais la Porte lui déclara sans détour qu'au milieu de la confusion qui régnait en Perse, et au moment où ce royaume

[1] La lettre du Czar ddo. Moscoviae anno 1722, et celle de Golowkin se trouvent en copie aux Archives de Vienne. On y lit ce passage : *Notum est, quod hae gentes Vestram nostramque simul antiquitus quaerebant protectionem atque in suis refugium habebant necessitatibus, in quorum signum a dynastis illorum filii dabantur in obsides et tempore emanantium inter ipsos litium nostra ab ipsis requirebatur mediatio.*

[2] *Il Residente moscovita sostiene il litorale del Caspio come una conseguenza del dominio delle acque.* Rapport du baile Emmo du 6 août 1723.

était descendu au dernier rang comme puissance, elle ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de recouvrer ses anciennes provinces héréditaires, et que rien ne l'empêcherait de reconquérir l'Azerbeïdjan, le Daghisthan, le Gourdjistan et le Schirwan. Nepluïeff répondit que cette déclaration le forçait de demander à sa cour de nouvelles instructions; toutefois, on convint de part et d'autre que, pendant trois mois, temps nécessaire pour recevoir ces ordres, aucun des deux Etats ne dirigerait de troupes sur les frontières de Perse. Sur ces entrefaites, on apprit que le Czar, après avoir pris possession de Terki, de Derbend et de Bakou, menaçait le Ghilan, et faisait mine de vouloir s'emparer d'Astrabad. A cette nouvelle, le grand-vizir manda le moufti à un conseil secret, à l'issue duquel un courrier fut expédié au gouverneur d'Erzeroum, Ibrahim-Pascha, pour lui enjoindre de se porter sans retard sur Tiflis. Une autre dépêche ordonna au gouverneur de Trapezoun, Kara Moustafa-Pascha, de marcher sur Bakou, et de ne rien négliger pour accommoder les différends qui s'étaient élevés entre Daoud, le nouveau khan du Schirwan, et les magnats du pays. La guerre contre la Perse fut déclarée immédiatement, le moufti ayant rendu trois fetwas qui la légitimait. Nous les reproduisons ici, car, eu égard à la perfidie des principes qui y sont établis, ils peuvent servir de modèles pour la connaissance du droit public des musulmans orthodoxes contre les hérétiques. La première question était ainsi posée: « Si, avec » la permission de l'hérétique qui se donne le titre

» de Schah, quelques hérétiques se battent contre » des musulmans, la paix avec l'Imam des musul- » mans, le Sultan des Sultans, est-elle violée par » ce fait ? » — Réponse. « Oui, d'autant plus qu'il » est du devoir des croyans d'exterminer ces maudits » (hérétiques), et que toute paix avec eux ne doit être » considérée que comme une trêve qu'il est du devoir » de rompre aussitôt que les fidèles croyans ont re- » pris de nouvelles forces. » La seconde question était ainsi conçue : « Le pays dominé par les descendans » de Schah Ismaïl et habité par les hérétiques, qui » injurient les trois premiers Khalifes et Aïsché la » Chaste, en appelant ceux-ci des apostats et celle-là » une femme perdue, qui interprètent les versets du » Koran d'après leurs opinions sophistiques, qui prê- » chent le meurtre des Sunnis, et déclarent juste et » légitime de cohabiter avec des femmes enlevées par » la force : le pays de ces hérétiques doit-il être con- » sidéré comme un pays ennemi ? » — Réponse : « C'est un pays ennemi, et il faut traiter ses habitans » comme des apostats. » La troisième question était posée comme il suit : « Comment faut-il donc agir » envers les hérétiques (les Persans Schiis) de ce » pays et ceux qui étaient originairement infidèles (les » Géorgiens et les Arméniens) ? » — Réponse : « En » ce qui concerne les hérétiques, les hommes doivent » être exterminés par le glaive ; les enfans mâles et les » femmes seront réduits en esclavage, et leurs biens » deviendront la proie du vainqueur. Les femmes et » les garçons doivent être convertis à l'islamisme par

» d'autres moyens que le glaive; mais il n'est pas » permis de cohabiter avec ces femmes avant qu'elles » aient embrassé l'islamisme. Quant aux infidèles (les » chrétiens arméniens), les femmes et les garçons se- » ront réduits en esclavage, leur fortune sera aban- » donnée au vainqueur; leurs femmes et leurs enfans » ne peuvent pas être forcés d'embrasser l'islamisme, » mais il est permis de cohabiter avec ces femmes, » lors même qu'elles ne voudront pas se faire mu- » sulmanes. » — C'est ainsi que la barbarie du droit de guerre en vigueur chez les Ottomans, autorisait tout musulman à convertir violemment à l'islamisme la femme hérétique, mais non la femme infidèle, et lui prescrivait de ne cohabiter avec la première qu'autant qu'elle serait convertie, tandis qu'il lui livrait la seconde, lors même qu'elle persévérait dans la religion de ses pères.

Ce principe de droit ottoman est, comme on le voit, moins favorable à la femme hérétique mahométane qu'à la femme chrétienne, si l'on considère que la première peut être convertie par la force; mais, en revanche, la seconde est légitimement livrée au premier musulman venu. Cette contradiction trouve son explication dans un point de dogmatique juridique, d'après lequel la femme infidèle n'est pas considérée comme criminelle en matière de religion, puisqu'elle n'a jamais confessé la foi musulmane; il n'en est pas de même de la femme hérétique, qui, ayant renoncé librement à la doctrine orthodoxe, peut, par cela même, être forcée de rentrer dans le sein de l'église

abandonnée. Mais son apostasie antérieure et son retour possible à l'islamisme lui valent le privilége d'être à l'abri du viol. Elle peut être forcée à changer de doctrine, mais son honneur doit être respecté, tandis que la chrétienne captive devient la proie légitime du vainqueur, précisément parce qu'elle ne peut être forcée à abjurer sa foi. Il faut ajouter à cela une autre considération toute politique; en effet, il est plus facile de supposer qu'un orthodoxe embrasse une doctrine hérétique, qu'il ne l'est de croire qu'un musulman puisse se convertir au christianisme; en conséquence, on redoute bien moins, en matière de religion, la séduction qu'une chrétienne pourrait tenter sur l'esprit d'un musulman que celle d'une femme hérétique.

En même temps que les armées russes franchissaient les défilés du Caucase et se répandaient sur les bords de la mer Caspienne, les troupes ottomanes entrèrent en Géorgie, où elles ne tardèrent pas à étendre leurs conquêtes. Les princes de Mingrelie, d'Imirette et du Gouriel reconnaissaient, depuis plus d'un siècle, la souveraineté de la Porte. Au midi de ces États, les territoires voisins des Kakhetis, des Samkhetis et des Karthlis, ainsi que Tiflis, capitale de la Géorgie, nommée par les Orientaux Grousie ou Gourdjistan, obéissaient, avec les deux familles princières d'Alexandre et de Louarssab[1], aux schahs de Perse. Dans le pays des Karthlis régnait à cette époque le fils de Lewan, Wakh-

[1] Voyez les tables généalogiques de ces princes dans Peyssonel, *Essai des troubles actuels de Perse et de Géorgie.*

tang V, le législateur de la Grousie [1], que le dernier schah des Saffis, après l'avoir retenu pendant trois ans prisonnier en Perse, avait élevé à la dignité de prince des Karthlis. Schah Tahmasip, fils du faible Houseïn, et tout aussi incapable de régner dans ces temps de troubles que son père, nomma, à la place de Wakhtang, le fils d'Héraclius, Constantin III, plus particulièrement connu sous le nom de Mohammed Koulikhan, nom qu'il avait adopté lors de sa conversion à la foi musulmane. Wakhtang V, déterminé à soutenir ses droits, implora l'aide du serasker, le silihdar Ibrahim-Pascha; le chambellan, derwisch Mohammed, le même qui avait été chargé d'installer le nouveau khan du Schirwan, lui apporta avec une lettre du grand-vizir, la promesse d'un secours prochain et efficace. Sur ces entrefaites, Mohammed Koulikhan fut battu par Wakhtang, mais secouru par les Lezghis et les tribus Djar et Telali, il revint sur ses pas et s'empara de Tiflis. Sur la demande réitérée que lui adressa Wakhtang de hâter le secours qu'il lui avait promis, le serasker quitta son camp de Karss, et reçut dans le village de Poka, dans le sandjak d'Akhalkelek, le serment de fidélité de Yesé et de Schehnouwaz [2], le frère et le fils de Wakhtang. Ce dernier envoya sur-le-champ son autre frère Gousch-

[1] Klaproth, *Voyage dans le Caucase*, II, p. 211.

[2] Tschelebizadé, f. 12. Peyssonel écrit par erreur *Schar Navas*, et, suivant lui, Breitenbauch, *Histoire des États de Géorgie* (Memingen, 1788), et Schmidt, *Tableau historique de la Grusie*, Riga, 1804, qui écrivent Jasei au lieu de Yesé.

tasp[1] à Gori, afin qu'il occupât cette forteresse avant l'arrivée des troupes de Mohammed Koulikhan, et ce fut ainsi que cette place importante tomba au pouvoir des Ottomans. Wakhtang s'étant bientôt aperçu que le chambellan Derwisch Mohammed négociait avec Mohammed Koulikhan la reddition de Tiflis, demanda les secours de la Russie pour sauver cette capitale; mais il regretta presque aussitôt cette démarche, et s'attacha de nouveau au serasker. Il était trop tard, car Mohammed Koulikhan avait livré au général ottoman les clefs de Tiflis, qui furent immédiatement envoyées à Constantinople; cette acquisition y fut célébrée par une illumination de toute la ville et du palais d'été de Saadabad (10 juillet 1723 — 6 schewwal 1135). L'avarice du serasker Ibrahim-Pascha faillit coûter cher à la Porte; au lieu d'écouter les propositions de Mohammed Koulikhan, qui, après lui avoir livré sans coup férir les clefs de Tiflis, voulait le mettre en possession de la même manière des forteresses de Gendjé et d'Eriwan, et contribuer aux frais de la guerre pour une somme de trois cents bourses, à condition qu'il serait reconnu par la Porte comme prince des Karthlis, il se laissa corrompre par Wakhtang; il installa, dès le lendemain de son entrée à Tiflis, Schehnouwaz, fils de ce dernier, qui, en sa qualité de musulman nouvellement converti, avait pris le nom d'Ibrahim, comme gouverneur héréditaire de cette capitale de la Grousie, avec obligation de payer à la

[1] Gouschtasp manque dans les tables de Peyssonel; peut-être est-ce le même que Khosrewkhan.

Porte un tribut annuel de quarante mille piastres. Il ne tarda pas à expulser de la ville quelques centaines de négocians persans: il traita indignement Schehnouwaz Ibrahim lui-même, et força Mohammed Koulikhan à s'enfuir dans la province de Kakheti, qu'il tenait du Schah. Il perdit un mois entier dans l'inaction à Tiflis, et fit si bien, par son extrême avarice, que tous les habitans des pays d'alentour commencèrent à regretter la domination persane et à redouter celle des Ottomans. Toutes ces raisons déterminèrent la Porte à révoquer Ibrahim-Pascha de ses fonctions de serasker, et à ordonner au gouverneur de Karss, Moustafa-Pascha, de prendre le commandement en chef de l'armée du Caucase, et de marcher sans retard sur Bakou (septembre 1723 — silhidjé 1132). Cette nomination avait eu lieu, avant la première conférence du résident russe à Constantinople avec les ministres de la Porte. Cependant Bakou étant tombée entre les mains du Czar, le grand-vizir en attribua la faute à Moustafa-Pascha, et, pour l'en punir, il envoya le brevet de serasker au gouverneur de Rakka, Aarif Ahmed-Pascha. Sur ces entrefaites, le gouverneur d'Erzeroum, le serasker destitué, Ibrahim-Pascha, le gouverneur de Karss, Moustafa, et celui de Tschildir, Ishak-Pascha, avaient investi la forteresse de Gendjé, et y avaient établi leur camp au pied de la colline dite du sultan Sélim, située en face de la ville. Au plus fort de l'assaut que l'armée ottomane donnait à la forteresse, la trahison ou la lâcheté d'un homme, qui cria que Mohammed Koulikhan avait surpris le camp, jeta

une telle confusion dans les rangs des soldats, qu'abandonnant leur artillerie, tous se retournèrent pour courir à la défense de leurs bagages. Ce ne fut qu'après de grands efforts, qu'ils parvinrent le lendemain à reprendre leurs canons. Au lieu de pousser le siége avec une nouvelle activité, Moustafa perdit dix-sept jours en pourparlers avec les Arméniens et les habitans de la ville. Enfin, la nouvelle s'étant répandue que le nouveau serasker avait nommé Mohammed Koulikhan gouverneur héréditaire (odjaklik) de Gendjé, Moustafa-Pascha se retira à Tiflis, emmenant avec lui trois mille Arméniens. A l'arrivée d'Aarif Ahmed-Pascha, les habitans de Somkheti firent leur soumission; s'étant reconnus sujets tributaires de la Porte, elle satisfit à la demande qu'ils lui avaient adressée d'un gouverneur héréditaire, et leur envoya en cette qualité le neveu de Wakhtang, fils de Yésé, qui, depuis sa conversion à l'islamisme, avait adopté le nom d'Islam Abdoullah.

Tahmasip, depuis la prise d'Isfahan par Mahmoud, le prince afghan, et l'emprisonnement de son père, s'était établi à Kazwin, où il avait pris le titre de roi légitime. Ne pouvant faire que de faibles et insuffisans efforts pour ressaisir la couronne de ses pères, il avait conclu, le 2 octobre 1723, un traité d'alliance [1] avec l'empereur de Russie, Pierre le Grand. Il y fut stipulé que Tahmasip céderait au Czar les villes de Derbend et de Bakou, avec les provinces

[1] Ce traité se trouve dans *l'Histoire de Pierre le Grand*, t. III, p. 462; il porte la date du 12 septembre 1723, vieux style.

limitrophes de la mer Caspienne: le Ghilan, le Mazanderan et Astrabad; en échange de cette cession, la Russie promit de faire marcher une armée contre l'usurpateur afghan et de rétablir Tahmasip sur le trône de Perse. Voulant également s'assurer de l'assistance du Sultan, Tahmasip envoya à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, le khan Berkhordar. Mais la Porte, jalouse du traité que Tahmasip venait de signer avec la Russie, avait résolu de ne reconnaître ce prince comme schah de Perse, qu'autant qu'il lui céderait une portion de son empire au moins égale à celle qui était dévolue aux Russes. Elle ordonna en conséquence de retenir Berkhordar à Erzeroum. Un second ambassadeur, Mourteza Koulibeg, vint, quelques mois après, à Constantinople porteur d'une lettre d'Abdoulkerim, l'itimadeddewletou premier ministre de Tahmasip, au grand-vizir, dans laquelle le prince persan implorait l'aide du Sultan. Ibrahim lui répondit sans détour: que, puisque Derbend et Bakou étaient au pouvoir du Czar, Isfahan entre les mains de Mahmoud et Kandahar dans celles de Mir-Kasim, la Porte avait à son tour chargé trois seraskers d'occuper les pays voisins de Tebriz et d'Eriwan avant qu'ils ne tombassent dans des mains ennemies. Toutefois il ajouta « que si le prince Tahmasip voulait céder librement ces » provinces à la Sublime-Porte, il serait honoré et es» timé suivant l'usage observé entre les rois et au-delà » de tout ce qu'il pouvait espérer, et qu'avec le secours » de Dieu, il serait rétabli dans la possession des autres » pays de l'Iran » (octobre 1723 — moharrem 1136).

Tandis que ces négociations se suivaient à Saint-Pétersbourg et à Constantinople, le gouverneur de Bagdad, Hasan-Pascha, renforcé par les troupes du pascha de Schehrzor et les Kurdes soumis à la domination ottomane, envahit la province de Kermanschah. Après avoir occupé militairement la ville et le district de Schehrzor, il marcha avec l'élite de son armée contre le sipehsalar du schah Tahmasip le khan Alimerdan, qui avait pris position entre Khawa et Aleschter. Un second corps pénétra dans les montagnes, où, après une lutte acharnée contre les tribus Delfan et Silesilé, il fit mordre la poussière à quatre mille de ces belliqueux montagnards. Cependant Alimerdan avait levé son camp d'Aleschter, et était allé se retrancher dans le défilé de Schebghian, près de Khourremabad, mais non sans être vivement poursuivi par les Ottomans. Le khan d'Ardelan, Abbas Koulikhan, qui, depuis dix ans déjà, vivait dans la meilleure intelligence avec le gouverneur de Bagdad, dont la vigilance avait toujours protégé l'Ardelan contre les incursions des tribus kurdes des Belbas et des Babans, faisait d'abord mine de vouloir défendre, avec les guerriers de la tribu Mamoui, la ville de Sineh : mais il abandonna ce projet, et, lorsque Hasan-Pascha se fut emparé de cette place, il vint lui rendre hommage (10 novembre 1723 — 11 safer 1136). Le beg du sandjak de Djowanroud dans l'Ardelan, avec la tribu sunnite des Deredjafis, et le beg du sandjak de Hersin, qui relève du gouvernement de Hamadan, avec les tribus du Loristan, ne tardèrent pas à suivre l'exemple d'Abbas

Koulikhan. Enfin Alimerdan, qui s'était retiré à Khourremabad, fit également sa soumission lorsque l'armée ottomane arriva à Aleschter.

Sur le rapport du vizir Abdoullah Kœprülü, serasker de l'armée expéditionnaire de Tebriz, la Porte investit le beg kurde, Khatemkhan, qui possédait déjà héréditairement le sandjak de Somaï, du territoire de Selmas, de Kerdkazan, de Karabagh et d'Enzel, dont les habitans avaient fait leur soumission volontaire, en y ajoutant avec le titre de gouverneur héréditaire. Khatemkhan s'obligea en retour à payer annuellement la somme de quatre mille piastres qui furent inscrites sur les registres sous la dénomination de *bedeli djiziyé*, c'est-à-dire en remplacement de la capitation. Elle confirma en même temps le khan persan de Meragha dans le gouvernement de cette province, et, pour mieux l'attacher à ses intérêts, elle l'éleva au rang de beglerbeg de Karamanie.

La conquête de Khoï, contre laquelle Abdoullah Kœprülü marcha en personne, présentait des difficultés plus grandes[1]. Schehbazkhan, qui commandait cette forteresse, avait résolu de succomber plutôt que de se rendre aux Ottomans. Il répondit aux sommations d'Abdoullah en faisant couper aux deux Kurdes de la tribu Hakari, envoyés successivement dans la place

[1] Les fermans adressés au seraskér de Tebriz et à celui d'Eriwan, datés du mois de schâban 1136, se trouvent dans *l'Inscha* du Reïs-Efendi Mohammed, n° 157. Le n° 158 contient le ferman adressé aux tribus Tschar et Tala des Lezghis, pour les informer du contenu des trois fetwas rendus contre les Schiis ; il porte, comme les deux précédents, la date du mois de schâban 1136 (mai 1724).

comme parlementaires, au premier les oreilles et au second la tête. Cette cruauté inutile, loin de les intimider, ne servit qu'à stimuler l'ardeur des soldats. Le vingt-unième jour du siége, les Ottomans se rendirent maîtres de la ville à la suite d'un assaut furieux, dans lequel plus de quatre mille Persans trouvèrent la mort. Schehbazkhan, suivi du mirza Schelal et du reste de la garnison, se retira dans la citadelle, où il continua à se défendre avec le courage du désespoir. Mais enfin, affaiblie par des combats continuels, la place fut emportée d'assaut cinquante-quatre jours après l'investissement de la ville, et Schehbazkhan, avec les trois mille Persans qui lui restaient, furent passés au fil de l'épée (12 mai 1724 — 18 schâban 1136). Abdoullah, pour s'assurer la conservation de cette conquête importante, mit dans la ville une garnison composée de troupes régulières et de Kurdes des tribus Hakari et Mahmoudi. A la nouvelle de la chute de Khoï, les habitans de Djewres s'empressèrent d'ouvrir leurs portes au vainqueur.

Ce fut à cette époque que les Abazes, qui habitent les bords de la mer Noire, vinrent implorer la protection de la Porte contre les incursions sans cesse renouvelées des Lazes. Le grand-vizir envoya à leur secours le beg Roustemkhan, et, pour mettre un terme aux courses fréquentes de cette peuplade guerrière, il donna à Arslan-Pascha la libre possession du port de Ketschiler iskelesi ; en même temps, il chargea une escadre, composée de six galères et d'une caravelle, de la défense des côtes d'Abazie. Les fils de ces deux begs

furent envoyés à Constantinople pour y être circoncis.

Vers la fin de l'année précédente, Damad Ibrahim-Pascha avait convoqué à la Porte un conseil extraordinaire dans le but de savoir s'il fallait ou non déclarer la guerre à la Russie. La plus grande partie des assistans avaient déclaré cette guerre non-seulement juste mais nécessaire : cependant, sur les représentations de l'ambassadeur français, le marquis de Bonnac, le Sultan ordonna de reprendre, avec le résident russe, les négociations qui avaient été interrompues à la suite de deux conférences, plus de quatre mois auparavant. Au commencement de l'année suivante, les ministres plénipotentiaires ottomans se réunirent en conférence avec le résident russe Nepluïeff, sous la présidence médiatrice du marquis de Bonnac (3 janvier 1724, — 3e conférence). Nepluïeff déclara que la Russie ayant reconnu Tahmasip, comme successeur légitime de son père Houseïn et Schah de Perse, la Porte devait ordonner à ses généraux de ne pas franchir le Kour. Sur le refus des ministres ottomans de reconnaître Tahmasip comme souverain légitime, le résident russe leur demanda pourquoi la Porte avait reconnu comme roi légitime de Suède, Charles XII, quoique défait par le czar Pierre et fugitif de ses États ; pourquoi la nation turque avait reconnu, pour Sultan légitime, le fils de Bayezid, bien que son père eût été détrôné par Timour et retenu prisonnier par ce conquérant? Ce langage du résident prouvait suffisamment que la Russie avait l'intention de se poser comme médiatrice entre la

Perse et la Porte; mais les Ottomans repoussèrent cette prétention, et l'ambassadeur de France lui-même déclara que proposer des bases aussi dures pour les négociations, c'était les rendre impossibles. Cependant, six jours après, de Bonnac persuada aux ministres turcs qu'ils ne parviendraient jamais, par la force, à faire sortir du Schirwan le Czar, dont l'armée formidable était prête à marcher au premier signal, et qu'il était de leur intérêt de négocier. Ils promirent d'en référer au grand-vizir (7 janvier, — 4me conférence). Dans une nouvelle conférence, les plénipotentiaires ottomans essayèrent vainement de faire abandonner à l'envoyé russe ses prétentions exorbitantes. Il insista sur les quatre points suivans : l'éloignement des troupes ottomanes des bords de la mer Caspienne, la délimitation des nouvelles possessions russes baignées par cette mer, et que confinent les provinces et territoires acquis par la Porte; la cessation mutuelle de toute conquête ultérieure au préjudice de la Perse, et enfin la promesse du Sultan de conclure, simultanément avec la Russie, la paix avec le schah Tahmasip (10 janvier, — 5me conférence) [1]. Quelque temps après, les plénipotentiaires turcs informèrent le résident, qu'à la suite d'un grand diwan, on avait résolu de suspendre la déclaration de guerre contre la Russie, et lui firent observer que la Porte, sur la simple considération du traité conclu entre le Czar et la Perse, ne pouvait renoncer

[1] Tschelebizadé, f. 35. Le rapport du résident impérial Dirling contient plus de détails sur ces conférences que les *lettres de St. Iller*.

à faire valoir ses justes droits sur les pays qui avaient été enlevés antérieurement à l'empire ottoman ; ils finirent par protester du désir du Sultan, de voir se maintenir la paix avec la Russie, et demandèrent que le résident s'expliquât d'une manière précise. En effet, la Porte était loin de prendre au sérieux ses menaces de guerre contre la Russie, et le départ même d'une escadre pour Azof, dans le but ostensible de réparer les fortifications de cette ville, n'avait d'autre but à ses yeux que celui de déterminer le Czar à reconnaître l'acquisition légitime du territoire nouvellement conquis sur la Perse par les armes ottomanes. Lorsque arriva à Constantinople la lettre par laquelle Pierre le Grand reconnaissait les droits de la Porte sur certaines provinces de Perse, Damad Ibrahim en fit la lecture au conseil qu'il avait assemblé dans son palais. On donna ensuite lecture du fetwa qui légitimait la guerre contre la Perse comme guerre religieuse : en ce moment, l'ancien juge du camp impérial, Kemal-Efendi, se leva et osa faire observer que ceux qui, dans leurs prières, se tournaient vers la Kibla, ne pourraient être appelés infidèles[1]; cette témérité reçut une prompte punition , car il fut aussitôt exilé à Lemnos (16 avril 1724 — 22 redjeb 1136).

Après la réception de la lettre du Czar, Nepluïeff eut encore, avec les ministres ottomans. trois conférences dans lesquelles les deux parties, déjà d'accord sur le partage en commun de l'héritage de Schah Tah-

[1] *Ehli kiblétekfir olounmaz.* Tschelebizadé, f. 30.

masip, n'avaient plus de contestation qu'au sujet des limites de leurs futures possessions. Dans une de ces conférences, le grand-vizir démontra victorieusement au résident russe l'impossibilité d'adopter la clause du traité projeté de partage, par laquelle il était défendu à la Porte de faire entrer des troupes dans le Schirwan; il lui prouva que l'occupation militaire de cette province pouvait devenir nécessaire à la Porte, non-seulement pour la mettre à même d'exercer librement sa souveraineté sur le khan de Schirwan, mais aussi pour qu'elle pût tenir en bride les tribus des grands et des petits Osmaïs, le Sourkhaï Ali Sultan, et quelques autres princes des tribus tscherkesses. Enfin, le 24 juin 1724, les plénipotentiaires ottomans et le résident russe Nepluïeff, signèrent un traité qui avait pour objet de partager, entre la Russie et la Turquie, les plus belles provinces de la Perse, situées au nord et à l'ouest de cet empire. Ce traité de partage comprenait six articles[1], plus une clause additionnelle. En vertu de cette clause, le Czar devint maître des provinces qui, bordant la mer Caspienne, depuis le pays des Turcomans jusqu'au confluent des rivières de l'Araxes et du Kour, comprennent le Daghistan et une partie du Schirwan. Les possessions des Ottomans

[1] Hawkin, dans son *Histoire de l'Empire Ottoman*, dit que, dans le préambule de ce traité, la Porte reconnaissait la cession faite par Tahmasip à la Russie des provinces limitrophes de la mer Caspienne. Les limites entre la Turquie et la Russie étaient marquées par une ligne tirée à soixante-six milles de la mer Caspienne et du Daghistan, passant à une égale distance de Derbend et finissant au confluent de l'Araxe et de la rivière de Kour. Voy. Malcolm, *Histoire de Perse*.

étaient déterminées par une ligne qui, partant du confluent de ces deux grandes rivières, passait à trois milles d'Erdebil, et allait par Tebriz à Hamadan, et de là à Kermanschah, de telle sorte que les portions du Schirwan, de Gendjé, d'Eriwan, du Moghan, de Karabagh, de l'Azerbeïdjan et de l'Irak persan, qui se trouvaient placées en deçà de cette ligne, devenaient la propriété des Ottomans. Il était stipulé que tout le territoire, au nord de l'embouchure du Kour, appartiendrait aux Russes, et que toutes les villes et provinces situées au delà de la ligne tracée comme limite des possessions ottomanes, reviendraient au schah Tahmasip, à condition qu'il consentirait à ce traité de partage. Dans le cas contraire, les deux puissances s'engageaient à pourvoir à la tranquillité future de la Perse, en élevant au trône la personne qui en serait jugée la plus digne. On n'en excepta que l'Afghan Mahmoud. Ce traité, par lequel toutes les provinces cédées à la Porte se trouvaient divisées en deux portions, et qui n'assignait aux nouvelles frontières turco-persanes aucune ligne naturelle, montre quels étaient dès cette époque les projets ambitieux de la Russie, et met en lumière la soif de conquêtes dont la Turquie était dévorée depuis son origine. [1]

[1] Tschelebizadé donne ce traité de partage dans toute son étendue. Il se trouve aussi dans l'*Histoire abrégée des traités de paix* par Schœll XIV, p. 502-511, avec la date du 2 schewwal (24 août et non le 25). Tschelebizadé fixe cette date à la fin du rebioul-akhir (janvier 1724). Suivant les rapports de Dirling, ce traité ne fut signé par les Russes et les Turcs que le 6 juillet, et par l'ambassadeur français seulement le 8 juillet.

LIVRE LXV.

Relations diplomatiques avec les puissances européennes et asiatiques. — Persécution des catholiques. — Prise de Hamadan et d'Eriwan, de Tebriz, d'Ardebil, du Lori, du Loristan, du Karatagh, de Meragha, d'Ourmia et du Moghan. — Mahmoud l'Afghan dans la caverne de la pénitence. — Paix conclue avec Eschref, son successeur. — Délimitation du territoire russe. — Position des ambassadeurs européens à Constantinople. — Tscherkes Mohammedbeg en Egypte. — Troubles en Crimée et aux bords du Kouban. — Soulèvement des tribus persanes Schahsewen et Schikaki : combats livrés contre elles. — Institutions du grand-vizir Ibrahim. — Constructions, fêtes, bibliothèques, imprimerie, savans. — Bonneval. — Le résident Talman. — Contestations territoriales avec la Russie. — Ambassadeurs d'Eschref. — Mort de plusieurs hommes célèbres. — Envoyé du schah Tahmasip à Constantinople. — La guerre est de nouveau déclarée à la Perse. — Déposition du sultan Ahmed ; coup d'œil jeté sur son règne.

La Russie était déjà en possession des provinces du Caucase, situées aux bords de la mer Caspienne, qui lui avaient été attribuées par l'acte du partage, tandis que la Porte avait encore à faire reconnaître sa souveraineté sur la plus grande partie de celles qui s'étendaient en deçà de la ligne de démarcation tirée à partir du confluent du Kour et de l'Araxe jusqu'à Hamadan et à Kermanschahan. Avant de raconter tout

d'une haleine les détails de cette conquête, qu'il lui fallut trois ans pour effectuer, arrêtons-nous un instant pour respirer dans l'atmosphère diplomatique. Outre les deux puissances qui avaient opéré de concert le démembrement des provinces limitrophes du nord et de l'ouest de la Perse, il faut accuser, de cette violation du droit des gens, la France, qui concilia les diverses exigences des parties prenantes, et reçut de la Porte, en récompense, quelques avantages assez insignifians. Le traité conclu le 24 juin, ne fut signé que quinze jours plus tard par l'ambassadeur de France, et encore le fit-il sous la condition expresse qu'il serait indemnisé de la perte de deux navires tombés au pouvoir des corsaires d'Afrique ; il exigea, en outre, pour prix de son intervention que le droit de construire une chapelle fût accordé aux consuls français de Khios et de Candie [1] (8 juillet 1724). Trois mois après, le marquis de Bonnac fut remplacé par M. d'Andrezel. En rendant compte de l'audience qu'ils obtinrent, l'un à son arrivée [2] et l'autre à son départ, l'historiographe de l'Empire loue très-fort la profonde expérience de ce dernier, que ne pouvaient émouvoir, dit-il, ni le chaud ni le froid, qui avait connu tour à tour les revers et les faveurs de la for-

[1] Dirling dans sa relation; aux Arch. I. L'*Histoire de Perse* de Malcolm, se montre peu au courant des circonstances qui amenèrent la conclusion de ce traité transcrit tout au long dans l'ouvrage de Schœll, lorsqu'il dit : *On prétend que cette convention avait été ménagée par les soins de l'ambassadeur de France.* Hanway s'accorde parfaitement avec les rapports des ambassadeurs européens dans le récit détaillé qu'il offre à ses lecteurs de la signature du traité qui eut lieu le 5 juillet.

[2] Le 29 moharrem 1137 (18 octobre 1724). Tschelebizadé, f. 56.

tune[1] (25 octobre 1724 — 6 sâfer 1137). Mohammed-Efendi, le Vingt-Huit, auquel avait été soumis, pendant son ambassade à Paris, le plan arrêté pour le renouvellement des capitulations[2], avait, de son côté, mis en avant le projet d'une alliance offensive et défensive entre la Porte, la France et l'Espagne, projet que le grand-vizir plaça de nouveau sous les yeux de M. de Bonnac au moment de son départ.

Le général comte Roumanzoff, envoyé extraordinaire de la Russie, arriva, peu de temps après, porteur de la ratification de l'acte de partage. Ce ne fut pas un tschaouschbaschi, mais seulement un chambellan qui l'introduisit à l'audience du Sultan, et, au lieu d'une pelisse de zibeline, il reçut un simple kaftan (6 janvier 1725). Cependant il fut admis, ainsi que le résident Nepluïeff à la table des vizirs, circonstance que le résident impérial de Dirling signale comme un fait jusqu'alors sans exemple, et comme un précédent à suivre à l'avenir. Le séjour de ce dernier à Constantinople, était surtout employé à faire épier les mouvemens de Rakoczy et ceux de son parti par l'interprète Moustafa, renégat bavarois, et le jésuite Kasod, confesseur de Rakoczy. Auprès du prétendant étaient Ladislas Esterhazy, David Kis-

[1] *Germ ou serd keschidé wé telkh ou schirin tscheschidé*, f. 56.

[2] « Articles à proposer à l'ambassadeur de la Porte pour le renouvellement des capitulations entre le roi de France et le Grand-Seigneur, les quelles concernent les prérogatives des consuls, leur exemption et les priviléges de la nation française et des étrangers. » Addition au rapport de Dirling en date du 30 octobre 1721.

faludy et André Torok. François Horvath, qui, déjà du vivant de Tœkœli, avait pris part à l'insurrection hongroise, venait de mourir, ainsi que Bercseny, qui fut enterré à Galata, dans le couvent des jésuites. Un autre rebelle, non moins redouté par la Russie que ceux de Hongrie l'étaient par l'Empereur, se trouvait alors dans les Etats de la Porte : c'était le Russe Orlik. Ancien secrétaire de l'hetman Mazeppa, Orlik s'était enfui avec son maître en Turquie; après sa mort, il s'était proclamé, à Andrinople, hetman des Cosaques insurgés contre la Russie, et avait été envoyé en cette qualité sur la frontière où la Porte le recommanda aux paschas de Chocim et de Bender. Forcé de quitter le territoire ottoman, par suite de la paix conclue entre la Porte et la Russie, il s'était rendu, par la Pologne, en Suède, où il avait demeuré jusqu'à ce que le traité intervenu entre la Suède et la Russie fut venu le chasser de cette retraite. Après trois ans d'absence, il revint à Chocim, d'ou il pria la Porte de lui fournir les moyens de retourner en Tartarie. Déjà le gouvernement turc avait adressé les ordres nécessaires à cet effet aux voïévodes de Moldavie et de Valachie, lorsque les Russes, ayant découvert ce projet, s'opposèrent à sa mise à exécution comme contraire au traité. En conséquence, Orlik fut envoyé à Seres et de là à Selanik, où il lui fut accordé un subside de quatre piastres par jour.

Pierre le Grand mourut trois semaines après l'arrivée de Roumanzoff à Constantinople (28 janvier 1725), et ce dernier, nouvellement accrédité auprès de la

Porte, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, lui présenta les dépêches par lesquelles Catherine ratifiait le traité conclu à perpétuité. Après les six mois que dura son ambassade extraordinaire, Roumanzoff ne conserva que le titre de commissaire, muni de pleins pouvoirs pour hâter la délimitation, et son traitement quotidien fut réduit de dix-huit piastres à dix (7 février 1725 — 23 djemazioul-ewwel 1137).

L'ambassadeur anglais Stanyan remit au Sultan une lettre du roi de Prusse, à laquelle était joint un présent composé d'armes de prix et d'ambre, gracieuseté par laquelle ce monarque reconnaissait le bon accueil fait à l'un de ses écuyers, qui était venu, deux ans auparavant, acheter des chevaux en Turquie.

L'ambassadeur hollandais Colyer demanda une indemnité pour le dommage qu'avaient fait essuyer les pirates barbaresques à des navires de sa nation, et il obtint un khattischérif, en exécution duquel la paix fut renouvelée entre Alger et les États-Généraux [1].

Le baile vénitien Giovanni Emmo fut remplacé par Francesco Gritti [2]; cependant tous deux continuèrent à gérer de concert pendant un an les affaires de Venise [3] : car la république jugeait avec raison

[1] *Questo S. Ambasciadore d'Ollanda ottenne l'udienza del Vesiro a Saadabad, sulle cose dei Barbareschi un Cattscerif alli Algerini di rinovare la pace colli Stati Generali.* Rapport du baile Emmo en date du 23 mars 1723.

[2] L'audience d'arrivée du baile Gritti eut lieu le 21 safer 1136 (20 novembre 1723). Tschelebizadé, f. 20.

[3] Les rapports qu'ils écrivirent en commun dans le cours des années 1723 et 1724 remplissent cinquante feuilles du plus vaste format, mais *in tanto corpore nec mica salis.*

que le nouveau baile ne pouvait que profiter de l'expérience de son prédécesseur.

Un ambassadeur polonais, le Staroste de Tupezare, Christophe de Sulima Popiel, arriva sur ces entrefaites. Il éleva des plaintes au sujet des fortifications récemment construites autour de Chocim et des incursions commises par les Tatares ; en même temps, il demanda qu'un envoyé polonais fût admis à résider habituellement dans la capitale de l'empire ottoman. La Porte promit son intervention auprès du khan des Tatares, lequel, bien que placé sous sa protection, n'en restait pas moins, disait-elle, le maître d'agir comme bon lui semblait. Quant à l'autorisation demandée pour l'envoyé polonais de séjourner à poste fixe dans la capitale, Damad Ibrahim déclara ne vouloir faire admettre à cet égard aucune innovation. Dans le dernier entretien que l'envoyé polonais eut avec le grand-vizir, conférence dont il espérait quelque résultat, ce dernier se borna à lui demander s'il était vrai que le roi eût l'intention de substituer l'hérédité de la couronne à la forme élective, question à laquelle il répondit d'une manière évasive [1].

En venant apporter cinquante-six bourses [2], montant du tribut de trois années dû par l'état de Raguse, les envoyés de cette république se fondèrent en vain, pour en demander la diminution, sur celle que subissaient les revenus de leur douane depuis l'oc-

[1] Popiel, qui était logé dans un village situé sur la côte du Bosphore, se vit enlever toute sa suite par la peste qui sévissait alors (octobre 1725).

[2] Trente-huit mille ducats.

cupation de Zarine par les Vénitiens ; non-seulement ils ne purent obtenir la moindre réduction, mais ils se virent forcés de payer une somme de trente bourses à titre d'indemnité pour l'arriéré du tribut qu'ils n'avaient pu acquitter pendant les années de guerre.

Au moment où la Porte refusait à la Pologne l'autorisation d'entretenir à poste fixe un ambassadeur à Constantinople, cette puissance insistait auprès de l'Autriche pour que le traité de commerce de Passarowicz fût exécuté, en ce qui concernait la résidence habituelle, à Vienne, d'un schahbender ou procureur des négocians, fonctionnaire dont le voisinage, bien que désagréable à la cour de Vienne, dut néanmoins être toléré par elle, en vertu d'un article du traité, formel à cet égard. En conséquence, Omer-aga, qui venait d'être nommé chambellan, partit pour Vienne en qualité de consul ou *schahbender,* c'est-à-dire chef de l'entrepôt et du transit (1725). L'Autriche pouvait d'autant moins persister dans son refus de consentir à cette installation, au sujet de laquelle la Porte avait sans cesse réclamé pendant les sept années qui s'étaient écoulées depuis la paix de Passarowicz, qu'elle-même avait besoin de l'assistance et du concours de cette puissance pour les traités qu'elle cherchait à conclure avec les Etats barbaresques. Les Algériens avaient récemment capturé, à son retour de Mokha, un navire chargé de café, appartenant à la compagnie d'Ostende, et, malgré toutes les réclamations de l'Empereur, ils s'étaient refusés, soit à sa restitution, soit au paiement d'une indem-

nité [1]. Pour contraindre les pirates à traiter avec l'Autriche, la Porte arma une escadre entière, dans laquelle on vit figurer les deux vaisseaux-amiral, la Patrona et la Riala, ainsi que deux autres bâtimens de guerre, à bord desquels s'embarquèrent le chambellan Ismaïl-le-Long, en qualité de commissaire du grand-vizir, et Souleïmanaga, commissaire du kapitan-pascha; la cour impériale y fut représentée par le chevalier John Schonamille et l'interprète Nicolas Theyls. Le khatti-schérif était adressé aux deys-gouverneurs d'Alger, de Tunis et de Tripoli (14 juin 1725 — 2 schewwal 1137). A Alger, les efforts d'Ismaïlaga furent sans résultat. Après avoir lu au diwan réuni le rescrit [2] impérial et revêtu le dey pascha du kaftan d'honneur, il reçut une réponse grossière, où ce dernier blâma hautement le traité de paix conclu entre la Porte et l'Autriche. Ismaïlaga essaya de lui adresser quelques remontrances paternelles; mais il reconnut bientôt « que l'eau est impuissante à éteindre l'étincelle ca- » chée dans les veines du caillou [3], » et il remit à la voile. Il fut plus heureux à Tunis et à Tripoli, où des traités de paix furent conclus avec l'Autriche par son intermédiaire. Ces traités, conçus en treize articles,

1 Tschelebizadé, f. 79, et la collection déposée aux Archives de Vienne, notamment : *Relation* du voyage des commissaires de S. M. I. embarqués dans l'escadre ottomane commandée par le vice-amiral Abdi, capitaine de Constantinople, pour la commission d'Alger, Tunis et Tripoli depuis le 8 août 1725, par Schonamille.

2 Il était daté du dernier jour du ramazan, 1137 (12 juin 1725).

3 *Senkdé mouzmer olan ateschi ab etmez eser*, proverbe turc. Tschelebizadé, f. 79 et 72.

portaient que les navires et les sujets autrichiens n'auraient plus à redouter la piraterie ni l'esclavage ; sous cette dénomination étaient compris également les navires hollandais, siciliens, napolitains et florentins ; ceux de Fiume et de Trieste [1]. Par suite de ces traités que le cabinet de Vienne ne manqua pas de ratifier, des envoyés tunisiens et tripolitains se rendirent dans cette ville. et, pour la première fois, des consuls impériaux furent installés dans les Etats barbaresques[2]. Le motif de la résistance opiniâtre des Algériens aux ordres de la Porte, n'était autre que le refus fait par cette dernière de replacer en Egypte Tscherkesbeg, beg des Mamlouks, qu'ils avaient pris sous leur protection. Du reste, l'arrogance de ces pirates ne connaissait plus de bornes depuis qu'ils se sentaient soutenus par l'Angleterre qui les excitait secrètement contre la Hollande [3]. Dans le cours de neuf années, les corsaires algériens avaient pris soixante-dix bâtimens hollandais, et l'offre, faite par la Hollande, d'acheter la paix au prix d'un tribut annuel de deux cent mille florins, avait été dédaigneusement rejetée ; enfin, elle fut acceptée, grâce à un khattischérif impérial (8 septembre 1726), de même que, plus tard, la paix fut conclue entre Alger et l'Autriche (8 mars 1727). Comme les gouvernemens de Tunis et de Tripoli

[1] Tout le traité est reproduit par Tschelebizadé, f.80 et 81 ; le traité avec Tunis fut conclu le 16 avril 1726 ; celui avec Tripoli également en 1726.

[2] A Tunis, Simon Pillavino, à Tripoli Meyer et après sa mort Absalamani ; le consul impérial en Morée était Clairimbaut.

[3] « Les Anglais surtout avaient adopté depuis long-temps cette infâme et funeste politique. » Cerisier, X, p. 156.

commençaient à murmurer de ce que la cour impériale ne leur avait adressé aucun présent, contrairement à l'usage observé par les autres puissances chrétiennes, on leur fit don de cinq mille florins une fois pour toutes. Dans son rapport à l'empereur, le prince Eugène conseilla de ne rien leur donner du tout, et d'employer cet argent à construire une flotte de vingt vaisseaux de guerre et d'autant de galères, sous la protection de laquelle seulement Naples et la Sicile trouveraient un abri sûr contre leurs brigandages[1]. Ce fut avec cette même portée politique, qu'Eugène conseilla par la suite à l'empereur de supporter le fardeau d'une armée permanente plutôt que d'accéder à la pragmatique sanction.

Une affaire qui réclama tous les soins de l'ambassadeur français et du résident impérial, fut celle des églises et des prêtres catholiques, mais surtout des Arméniens, contre lesquels venaient de se renouveler les persécutions suscitées contre eux vingt ans auparavant par les patriarches schismatiques, et qui étaient seulement assoupies. En Syrie, les catholiques s'étaient attiré les persécutions dont ils étaient l'objet, par la hauteur avec laquelle ils traitaient les Grecs, auxquels ils avaient même brûlé une église à Akka. Les prêtres grecs de Syrie exposèrent leurs griefs à la Porte, par l'intermédiaire du patriarche, et se plaignirent surtout

[1] Dans cette circonstance, les chambres, le conseil aulique et la chancellerie de la cour d'Espagne agirent d'un commun accord; les griefs de Naples et de la Sicile qui étaient les plus nombreux furent exposés au conseil aulique par le vice-roi comte de Harrach.

du préjudice que leur faisaient éprouver les ordres religieux du rite catholique, celui des jésuites entre autres. Un ferman rendu contre ces derniers reprocha aux missionnaires de chercher à faire des conversions dans l'empire ottoman, et leur interdit, sous des peines sévères, toute tentative de prosélytisme. « Comme il nous est revenu, portait ce ferman, que » quelques moines d'Europe, méchans comme le dia» ble [1], parcourent le pays dans de mauvaises inten» tions, invitant les rajas grecs et arméniens à se pé» nétrer de leurs vaines doctrines, les circonvenant » de leurs prédications perfides, non moins conta» gieuses que le mal franc, et les détournant de leurs » anciennes croyances : les moines francs ne pour» ront plus quitter les lieux où sont institués des con» suls de leur nation, et où les traités leur accordent » le droit de résider ; ceux qui enfreindront cette dé» fense, seront emprisonnés. » Les Grecs de Khios, qui, depuis l'ouverture de la chapelle catholique, autorisée par un ferman à la requête de l'ambassadeur impérial, s'étaient montrés plus irrités que jamais, profitèrent de l'apparition du ferman ci-dessus transcrit pour diriger de nouvelles persécutions contre les catholiques. Les Turcs, ne pouvant ni s'emparer des jésuites, ni mettre les capucins à contribution, jetèrent en prison quatre dominicains et dix novices auxquels ils demandèrent trente mille piastres, et dont ils parvinrent à extorquer le tiers de cette somme.

[1] *Schejatin enis kassdi fasid we gharzi kiasidilé.* Tschelebizadé, f. 79.

La nouvelle église catholique, ouverte cinq ans auparavant à l'intercession de l'ambassadeur impérial, fut fermée à cette époque. Cette lutte acharnée entre les Grecs et les catholiques de Khios, durait depuis soixante ans : l'évêque grec, en faisant emprisonner les catholiques et expulser les jésuites, avait allumé le flambeau de la discorde. Accusés par les Grecs d'avoir livré Khios aux Vénitiens, les catholiques avaient vu fermer leur église, et, ainsi que nous l'avons raconté plus haut, ils n'en avaient dû la réouverture qu'à l'intervention du pape Clément XI, auprès de Louis XV et de Charles VI, et aux efforts de l'ambassadeur de ce dernier monarque. Sous d'aussi fâcheux auspices, le résident impérial crut devoir parler, mais avec réserve en faveur des trinitaires, auxquels un ferman obtenu par le comte de Wirmond assurait déjà protection. Craignant que, s'ils élevaient une église à Pera, elle n'éprouvât le même sort que celle des minorites, qui avait été rasée lors de la dernière rupture avec la république de Venise, et sur l'emplacement de laquelle on avait construit une mosquée, M. de Dirling demanda pour eux l'autorisation de fonder, au lieu d'une église, un simple couvent de frères hospitaliers ou hospice. Les habitans de Tineh ayant tué, dans une émeute, le voïévode qui les opprimait, les catholiques de cette île eurent pareillement à subir les plus mauvais traitemens.—La nouvelle persécution dirigée contre les Arméniens fut une vengeance du patriarche, qui n'avait pu pardonner aux paysans catholiques leur refus de contribuer au paie-

ment de la somme que lui avait coûté sa charge. Une victime apparente de cette violente persécution, bien qu'en réalité d'autres prétextes aient motivé sa mort, fut un riche arménien de Perse, connu à Constantinople sous le nom de Gûmischendazé, c'est-à-dire *poids d'argent;* il fut exécuté en face de Vezirkhan, où étaient les riches magasins de la plupart des arméniens persans, sur l'ordre du grand-vizir ordinairement si avare de sang humain. On l'accusait d'avoir eu des rapports intimes avec une femme éhontée [1], en l'absence de son mari. Saisi dans la maison de cette dernière, il fut mis en jugement. Une présomption fâcheuse pesait sur lui : car les arméniens persans passent pour être très adonnés aux femmes [2]; cependant on ne put prouver l'existence de relations coupables entre lui et celle dont il s'agissait. Mais un groupe de musulmans fanatiques vinrent déposer au tribunal « que cet infidèle maudit ne cessait de trou- » bler leur repos avec l'arc de ses épais sourcils, sem- » blable à l'arc du diable [3], et que souvent il avait » adressé des paroles amoureuses aux femmes musul- » manes en passant auprès d'elles. » En raison de ces faits, il fut condamné à la potence, sur le rapport du naïb Sanollahzadé. Dans l'espoir de se sauver, il abjura ses croyances; mais, ayant appris que ce sacrifice lui serait inutile, il rentra dans le sein de sa religion, et

[1] *Kahbeï rouzkiar,* courtisane du monde entier.

[2] L'historiographe de l'Empire cite à cette occasion l'épithète dont le Prophète flétrit ce sexe : *nakissatol-akl,* c'est-à-dire de peu d'intelligence.

[3] *Kemani abrousi kaousi Scheïtan kibi fitnesaz.* Tschelebizadé, f. 45.

fut exécuté comme apostat. Ce dernier grief était du moins conforme à la loi de l'Islamisme ; mais elle ne prescrit nulle part de condamner un homme à mort, parce qu'il est doué d'un tempérament amoureux, ou qu'il emploie pour séduire les femmes l'influence de ses yeux et de sourcils épais et arqués (22 septembre 1724 — 3 moharrem 1137).

Cette persécution, comme toutes celles qui la précédèrent ou la suivirent, eut pour mobile l'esprit de secte et les haines particulières du patriarche, mais non un intérêt politique que la Porte eût pu invoquer à meilleur droit, si elle avait eu le moindre soupçon des vastes plans conçus par les arméniens persans au temps de la première persécution. Un parti, à la tête duquel se trouvait un marchand arménien, Israël Ori, ne se proposait rien moins que de rendre l'Arménie indépendante et d'en faire passer la couronne sur la tête du prince électoral Jean-Guillaume du Palatinat[1]. Une conséquence de la persécution infligée par les Turcs aux catholiques arméniens, fut l'émigration des prêtres de cette nation à Venise, où ils trouvèrent un asile dans la première année de la dernière guerre entre la Porte et la république. Paisiblement établis dans l'île de San Lazaro, ils y fondèrent une école de sciences religieuses et pratiques, d'où, par l'intermédiaire de la presse arménienne, se sont

1 Voyez l'ouvrage intitulé : *Sur les Négociations politiques suivies par le prince électoral Jean-Guillaume du Palatinat, dans le but de délivrer en Arménie le christianisme du joug des infidèles de* 689 *à* 1705, par Joseph de Fink, Munich, 1829.

répandues en Europe les œuvres érudites qui ont jeté une si vive lumière sur la langue et l'histoire de ce peuple.

La campagne de Perse venait de commencer en même temps que la reprise des conférences tenues précédemment entre les plénipotentiaires ottomans et le résident de Russie, sous la médiation de l'ambassadeur français. Le premier fait d'armes qui signala cette campagne fut le siége et la prise de Hamadan, l'ancienne Ecbatane, place frontière d'une haute importance. Après la mort de Hasan Pascha, gouverneur de Bagdad [1], son gendre, l'ancien pascha de Bassra, fut nommé à sa place serasker ou (comme ce titre persan, dans les guerres avec la Perse, sonne plus agréablement, même à l'oreille des Turcs) sipehsalar, c'est-à-dire général de la cavalerie. Les paschas gouverneurs de Bassra, Abdourrahman, celui de Schehrzor, Kara Moustafa, ceux de Mossoul, de Merâsch, de Karahissar, de Kirschehr et de Djezireh, avec toutes les troupes feudataires [2], furent placés sous ses ordres. Cinq jours après la signature du traité de partage conclu entre la Russie et la Porte, le serasker quitta son camp près du village d'Yenidjé, à peu de distance de Hamadan, et ouvrit la tranchée (29 juin 1724 — 7 schewwal

[1] Hanway, I, p. 195, dit par erreur que Hasan-Pascha s'était rendu sous les murs de Hamadan; mais celui-ci était déjà mort.

[2] Il y avait en outre mille volontaires de Kerkouk, mille autres dont la solde venait d'être augmentée, cinq cents sipahis et silihdars nouvellement recrutés, deux mille lewends à pied, quatre mille deux cent cinquante janissaires, six cent quatre-vingt-quatre djebedjis, cinq cents topdjis, deux cents toparabadjis; Tschelebizadé, f. 45.

1136). Les fossés de Hamadan avaient une profondeur de huit aunes et une largeur de trois et demie; plus de deux cents bastions protégeaient le double rempart de la ville; deux châteaux étaient sa principale force. La partie de la ville qui s'étend entre la porte *de la conquête* et celle d'Isfahan fut investie par les janissaires, les lewends et les kalpaklis, c'est-à-dire vêtus de kalpaks, nouvelle milice instituée par défunt le père du serasker actuel. En deçà de la porte d'Isfahan, là où la tranchée ne pouvait être continuée, furent postées les troupes de Mossoul et d'Ardelan, avec les begs du Kurdistan, en sorte que la ville se trouva enveloppée dans tout son circuit qui est de deux lieues et demie. Un rempart de fascines, haut de vingt aunes, fut construit en face du bastion le plus élevé. Une tentative faite par les Persans, pour repousser les assiégeans et renverser cet ouvrage, n'eut aucun succès et leur coûta cinq mille hommes. Malgré cet échec, ils fondirent de nouveau sur Feridounpascha, qui stationnait devant la porte d'Isfahan, au lieu nommé la Maison de Plaisance du Schah [1]. Des mines pratiquées sur trois points différens, forcèrent les Persans à abandonner le premier mur; les assiégeans se jetèrent dans les vides occasionnés par leurs explosions, où ils se mirent à l'abri sous un toit de bois. Les assiégés cherchèrent à incendier le toit au moyen de chiffons enflammés et imbibés de naphte; mais les ottomans se montrèrent prompts à prévenir ou à

[1] *Schahin kassri*. Tschelebizadé, f. 46.

éteindre l'incendie, en éloignant avec des crochets les matières que vomissait sur eux la place investie. L'explosion de quelques nouvelles mines ayant abattu un pan de muraille de la longueur de vingt-cinq aunes, l'assaut fut donné après deux mois de siége. La lutte la plus acharnée eut lieu sur la colline dite de l'Oratoire[1]; les Persans, se voyant repoussés sur tous les points, se débandèrent, et la ville tomba au pouvoir des Ottomans (1er septembre 1724 — 12 silhidjé 1136). Dix-sept mille hommes appartenant à la lie du peuple[2], qui s'étaient répandus à l'est de la ville, du côté où la tranchée cessait de s'étendre, dans les jardins et les maisons de plaisance situés devant la porte des Élus[3], furent dispersés ou taillés en pièces dans la nuit même qui suivit la prise de Hamadan. Le lendemain, le serasker entra dans la forteresse; quatorze jours après, la nouvelle de ce succès arriva, un jeudi, à Constantinople, où une illumination de trois jours fut ordonnée en signe de réjouissance. Le Sultan donna aux vainqueurs de Hamadan, dans une lettre autographe, les éloges auxquels ils avaient droit : « Mes serviteurs, écrivit-il à cette occasion, ont ex-» posé leur vie pour remporter cette brillante victoire; » aucun effort ne leur a coûté; que leur visage soit res-» plendissant! Ils ont tous bien gagné le pain que je » leur distribue. »

Après avoir mis garnison dans la place, le serasker

[1] *Mousella depesi.*

[2] *Loutian.* Tschelebizadé, f, 47.

[3] *Moukhtaran kapousi.*

marcha sur Dergezin, dont Latifmirza, parent du schah Houseïn, parcourait les environs avec trois mille têtes-rouges (Persans); il l'attaqua, le mit en fuite, et réduisit les habitans insurgés du bourg de Somin, situé dans la juridiction de Hamadan et fort de deux mille maisons; puis il occupa la ville d'Asitané[1].

Pendant ces événemens, une seconde armée ottomane, qui stationnait sur la frontière d'Arran, s'était avancée sur Eriwan, la capitale et la principale forteresse du pays. Mohammed Koulikhan, fils d'Héraclius, souverain des Kakhetis, que les Persans avaient appelé au secours d'Eriwan, avait réuni à Akdjekalaa plus de dix mille hommes de troupes géorgiennes[2]. Les troupes de Gendjé, celles des Schemseddinlis et des Lezghis se joignirent à lui pour attaquer la forteresse de Gori, dont les habitans arméniens lui avaient donné des ôtages en témoignage du désir où ils étaient de se gouverner paisiblement, et de ne prendre parti ni pour ni contre les Ottomans. Mohammed Koulikhan avait appelé un prêtre géorgien, du nom de Constantin, à régner sur les Gruzes, et avait reçu en son nom l'hommage des chefs géorgiens[3]. Il était donc urgent de repousser cet ennemi redoutable et de pacifier la Géorgie. C'est ce que fit Redjeb-Pascha, gouvernenr de Tiflis, avec l'aide du commandant de Gori, Yousouf-Pascha, et du begler-

[1] Tschelebizadé, f. 50. Il n'est pas question de ces évènemens dans Hanway ni dans Malcolm.

[2] *Karakalkan, Kesen, Erstad* (Αριστασι). Tschelebizadé, f. 49.

[3] Ceux d'*Erstad*, de *Tewad* et d'*Aznawer*. Ibid.

beg du Tschildir, Ishak-Pascha, qui attaquèrent le prince improvisé et le refoulèrent au-delà du Kour.

D'un autre côté, Aarifi Ahmed-Pascha, gouverneur du Diarbekr, qui tenait alors garnison à Tiflis, marcha avec ses troupes sur Eriwan, où il arriva sept jours après. Pour assurer le succès de son entreprise, la Porte avait mis sous ses ordres les beglerbegs d'Anatolie, de Karss, de Siwas et de Merâsch; les sandjak-begs de Khoudawendkiar, de Karahissar, de Tschoroum, d'Akseraï et de Bayezid; elle lui avait envoyé en outre mille sipahis à la haute-paie, vingt-sept mille janissaires ou volontaires, et deux mille cinq cents canonniers et armuriers: en tout soixante mille hommes. Quatorze gros canons de siége et trente-deux fauconneaux partis d'Erzeroum devaient le joindre à Eriwan, où il se rendit de Tiflis en sept journées de marche. Après avoir passé l'Arpatschaï, Aarifi Ahmed adressa de la station de Karawanseraï, aux défenseurs de la place, une sommation dans laquelle il promit de respecter les personnes et les propriétés, au cas où la ville lui serait remise à l'amiable. Les Arméniens du mont Ararat, qui vinrent avec leur patriarche lui faire leur soumission, reçurent de lui un accueil favorable. Le siége d'Eriwan fut commencé presqu'en même temps que celui de Hamadan, et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, son début coïncida avec la signature du traité de partage qui eut lieu à Constantinople entre la Russie et la Porte (24 juin 1724 — 2 schewwal 1136).

Le même jour où on franchit le Sengi, l'armée otto-

mane s'empara des faubourgs d'Eriwan ; dans l'espace de deux heures, douze mille Persans furent mis hors de combat, et quinze mille femmes ou enfans tombèrent au pouvoir des assaillans, qui rasèrent les maisons voisines de la forteresse (7 juillet 1724 — 15 schewwal 1136). Le serasker prit position devant la porte dite de Constantinople ; à sa gauche, étaient les beglerbegs d'Anatolie et de Karss ; à sa droite, les janissaires. Au sud, où les rochers dont se composait le sol ne permettaient pas d'ouvrir une tranchée, les sipahis furent postés derrière le Sengi, sous les ordres du gouverneur de Karahissar. Près de quinze jours s'écoulèrent en messages et en tentatives inutiles, pour déterminer le khan, défenseur de la place, à capituler. La première mine établie sous le grand bastion [1], en face d'un pont en pierres, fit explosion, mais sans amener un grand résultat. Heureusement le serasker était d'avance résigné à un long siége ; l'histoire qu'il lisait assiduement lui avait appris qu'Eriwan, lors des trois derniers siéges dirigés contre elle par Schérif-Pascha, au temps d'Abbas-le-Grand [2], par Mohammed-Pascha [3] et par le sultan Mourad IV [4], avait été le prix des plus grands efforts, au milieu d'une saison défavorable. Du reste, une lettre du Sultan, qui lui défendit tout mouvement rétrograde avant la prise d'Eriwan et l'avis de la reddition de Nakhdjiwan, enflammèrent le courage des assiégeans.

[1] *Tellitabiyé*. Tschelebizadé, f. 52.

[2] En 1603 (1012). — [3] En 1616 (1025).

[4] En 1635 (1045), avec quelques détails sur ce siége, f. 52.

Ils ne tardèrent pas à être rejoints par de nouveaux ouvriers, bombardiers, mineurs [1], méchiers [2] et artificiers [3] (15 septembre 1724 — 26 silhidjé 1136). Quatre assauts, joints aux maladies, coûtèrent aux Ottomans environ vingt mille hommes [4]. Enfin, trois begs de la ville et l'aga des Kasibs entrèrent en négociation avec l'aga des janissaires; l'armistice de vingt jours, que demandaient les assiégés, fut réduit à cinq, à l'expiration desquels fut signée une capitulation, stipulant pour la garnison la faculté de se retirer avec armes et bagages (28 septembre 1724 — 9 moharrem 1137). Le départ des Persans dura trois jours; soixante-dix-neuf canons et les six clefs de la ville en argent furent remis au vainqueur. Ces objets et un sabre long de sept empans, que le schah Abbas avait appendu au-dessus de la Porte d'Eriwan, à la place de la masse d'arme du sultan Mourad IV, furent envoyés à Constantinople, où la nouvelle de ce succès causa la plus grande joie. Les tschaouschs et les agas du grand-vïzir vinrent recevoir, à Scutari, les six clefs d'argent et le sabre du schah Abbas. Les premiers dignitaires de l'Etat, le kiayabeg et le reïs-efendi, ministres de l'intérieur et de l'extérieur, le defterdar et l'aga des janissaires, furent revêtus à cette occasion de pelisses d'honneur; le maréchal de la cour et le grand-chambellan précédèrent les sept plateaux, recouverts d'une étoffe d'or, sur lesquels

[1] *Fitildjis.* — [2] *Faliyedjis.* — [3] *Koundakdjis*, 53.

[4] Le premier assaut que Hanway fixe au 10 septembre (I, p. 103) eut lieu, suivant Tschelebizadé, f. 53, le 27 silhidjé (16 septembre).

on portait le sabre et les six clefs d'argent; une illumination de trois jours fut ordonnée, et un feu d'artifice tiré dans le port simula le siége d'Eriwan ; le Sultan remercia par une lettre autographe, en leur prodiguant « des éloges ! des éloges et encore des » éloges [1] ! ceux qui avaient contribué à cette victoire, » les champions de la guerre sainte qui, dans leur » dévouement pour la foi et l'Empire, avaient pour » lit la pierre et pour tapis la terre nue. »

La reddition d'Eriwan entraîna celle des villes d'Ouloukerd et de Nouhawend. Cette dernière, formant le sommet d'un triangle, dont Hamadan et Kermanschah sont les deux autres angles, est célèbre par la victoire signalée et décisive qu'y remporta, sur les Persans, sous le règne du khalife Omar, son généralissime Sarietol-Djebel [2]. Le nom de cette ville signifie mur de Noé. Après avoir laissé garnison à Tschewres et à Khoi [3], le vizir Kœprülü Abdoullah,

[1] *Hamden sümmé hamden sümmé hamden.* Tschelebizadé, f. 36.

[2] *Djihannuma*, p. 302. Bakoui, *Extraits et notices des manuscrits du roi*, p. 50. Kazwini et Ahmed de Touz. Tschelebizadé, f, 57, cite le chronogramme qu'il composa sur cette conquête.

[3] Khoi, ville située à vingt-deux farsanges de Tebriz, est la capitale d'un pays grand et riche; c'est l'entrepôt et le marché d'un commerce considérable entre la Turquie et la Perse. Suivant le capitaine Sutherland, elle contient une population de vingt-cinq mille âmes ; elle est bâtie au milieu d'une plaine devenue célèbre par la bataille qui eut lieu en 1514 entre Schah Ismaïl et Sélim I. C'est maintenant la ville la mieux bâtie et la plus belle qu'il y ait en Perse ; les murailles sont en bon état, les rues sont régulières, ombragées d'avenues d'arbres et les plafonds d'un grand nombre de maisons sont peints avec un goût infini. Voy. *Mémoires de M. Kinneir*, d. 154.

gouverneur de Wan, était parti de Khoi, se dirigeant sur Tebriz (5 août 1724 — 15 silkidé 1136). Pendant une halte à Tasoudj, gros bourg d'environ quatre ou cinq mille maisons, situé à dix lieues de Khoi, au bord du lac d'Ourmia, un engagement eut lieu entre l'avant-garde de l'armée ottomane et les khans de Perse, accourus de Tebriz pour arrêter l'ennemi dans sa marche; l'un d'eux fut tué, l'autre fut fait prisonnier [1]. Les habitans de Merend ayant pris la fuite, le commandant de Bidlis, Mohammed Aabidkhan, fut chargé d'occuper cette ville, et le beg des Kurdes Hakiari, reçut la mission de tenir en échec les Efschars, qui menaçaient d'intercepter, sur les derrières de l'armée, les convois destinés à l'alimenter. Les habitans des deux villages de Gœzékünan et de Schebister, situés sur la route de Tebriz, et dont le dernier avait vu naître Mahmoud, le grand poëte mystique, auteur du *Parterre des roses du mystère* [2], firent leur soumission. Devant Tebriz était posté le khan de cette ville, avec dix mille Persans qui furent repoussés. L'armée ottomane campa au nord de la ville, à Dewedji et à Sourkhab, à l'endroit même où jadis avait campé le sultan Sélim I^er^; les Persans s'étaient retranchés dans le mausolée de Ghazankhan : car, bien qu'une partie des murailles

[1] Tschelebizadé cite à ce propos le verset turc que nous traduisons ci-après :

Le proverbe dit : Si le pied n'est pas ferme.
A coup sûr, c'en est fait de la tête.

[2] *Gülscheni raz*, dont il existe un magnifique exemplaire à la Bibliothèque royale de Berlin.

de la ville eût été renversée par un tremblement de terre, ils ne voulurent pas se soumettre à un ennemi que le fanatisme religieux et l'enivrement du succès portaient aux plus affreux désordres dans les pays qu'il avait soumis. Après seize jours de siége, la garnison tout entière fit une sortie (16 septembre 1724 — 27 silkidjé 1136); quatre jours après, Moustafakhan prit avec lui trois autres khans, deux mille Persans, soixante-dix pièces d'artillerie légère, portées à dos de chameaux, et deux fauconneaux, et marcha à la rencontre d'Ibrahim-Pascha, gouverneur de Haleb, qui amenait des renforts et des vivres à l'armée assiégeante. Les deux partis en vinrent aux mains, à une lieue et demie du camp, près du village d'Ikdeli, et, sans le secours qui leur fut immédiatement porté par les assiégeans, les Turcs auraient été écrasés : sept cents têtes, soixante-une coulevrines et les deux fauconneaux furent les trophées de leur victoire. Malgré cet avantage, l'époque avancée de la saison, jointe à quelques assauts malheureux, forcèrent le serasker à lever le siége (30 septembre 1724)[1]. Au bout de vingt-neuf jours, l'armée ottomane quitta son camp dans le plus grand silence et repassa la rivière d'Adji, qui, de Tebriz, va se jeter dans le lac de l'Ourmia; elle se retira avec tant de précipitation qu'elle laissa en place toutes ses tentes. Un des canons conquis par elle tomba dans un fossé, d'où il ne fut retiré que l'année suivante, lors de la reprise du siége. Kœprülü

[1] Tschelebizadé, f. 50, lig. 3. S'il faut en croire Hanway ce départ eut lieu dès le 21 septembre.

se contenta provisoirement de châtier les habitans de Schebister qui s'étaient insurgés, de laisser son fils Abdourrahman en quartier d'hiver à Tasoudj, et de placer ses avant-postes, dans le village d'Akdizé, situé à dix lieues de Tebriz. « Pour le moment, la tulipe de » la victoire était sortie de terre, mais il fallait attendre » au printemps suivant le développement du bouton » de la rose des désirs [1]. »

Le khan de Bidlis, Aabidkhan, qu'Abdoullah Kœprülü avait envoyé à Merend, pendant le siége de Tebriz, n'avait pu s'y maintenir durant l'hiver qui suivit la levée du siége de cette place, et s'était replié sur Tasoudj. Du sandjak de Merend dépend la ville de Sonoz, située sur une colline escarpée, forte de sept mille maisons et défendue par un château que les Persans nomment Dizé. Là s'embranchent les routes de Tasoudj, de Khoi, de Tschewres et de Kerker, dont cette ville est la clef. Mourteza Koulikhan, fils de Schehbaz-Ghiraï, et Mohammedkhan, fils de Mohammedkhan, en avaient le commandement. La conquête de Tebriz ayant été jugée impossible, tant que le château de Dizé ne serait pas au pouvoir des Turcs, on y envoya, dès l'ouverture de la campagne suivante, un corps nombreux de janissaires; il soutint, contre vingt mille Persans, un combat dans lequel périt environ la moitié de ces derniers, s'il faut en croire les histoires nationales. Le château fut pris, incendié et

[1] *Bou newbehardé andjak atschildi laléï dagh kouschadi ghondschaï dil kaldi bir newbehare dakhi.*

rasé (23 mai 1725 — 10 ramazan 1137). Kœprülü Abdoullah, renforcé de onze mille Tatares, se trouvait, à la reprise des hostilités, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes [1]. Vers le milieu de juillet, il partit de Tasoudj, où était son quartier-général. D'autres troupes encore vinrent le rejoindre dans les divers lieux où il établit son camp : à Kiletschemeni, à Akdizé et à Naïrli. A la fin de juillet [2], l'armée ottomane arriva à Kœzeli, situé à deux lieues de Tebriz qu'il investit dès le lendemain. A l'aile droite étaient les vizirs-gouverneurs d'Anatolie, de Rakka, de Haleb et de Mossoul, les begs de Diadin [3], de Melazkerd et d'Aïdin avec les Albanais ; à l'aile gauche, les gouverneurs de Haleb et de Bagdad; au centre, deux régimens de téméraires [4]; derrière ceux-ci, les volontaires [5], puis les janissaires, les chevaux de l'artillerie et les armuriers, les quatre escadrons des gardes de l'étendard, les sipahis et les silihdars volontaires. Le serasker arbora son drapeau

[1] Tschelebizadé donne, f. 69, la liste des provinces qui avaient fourni ces troupes, tels que les gouverneurs d'Anatolie, de Rakka, d'Adana, de Mossoul, de Haleb, d'Erzeroum, d'Itschil; les sandjaks d'Angora et de Kanghri; le beg des Kurdes Mahmoudi, le khan de Bidlis, les begs de Selmas, de Kerdkiran, de Karabagh, d'Ensel, de Khaïzan, d'Elbak, d'Aleschgherd, de Diadin, de Schelor (?), de Melazkerd, d'Aïdin, de Saroukhan; en outre 20,000 janissaires.

[2] Hanway, p. 229. *The thirtieth of July;* Tschelebizadé dit le 26 juillet (15 silhidé).

[3] Le nom de ce sandjak s'écrit tantôt *Diadin*, tantôt *Dhinaeddin* (ombre de la foi).

[4] *Dalkilidj.*

[5] *Serdengetschdi.*

sur le flanc gauche, en face des monts Karatagh. Là, comme au centre, vis-à-vis les faubourgs de Dewedji et de Sourkhab, il fit élever des redoutes distancées entre elles par un intervalle de quarante à cinquante pas. Retranchés derrière leurs meurtrières, d'adroits tireurs du Mazenderan ne cessaient d'inquiéter la garnison toutes les fois qu'elle se montrait à portée de leurs coups. A la droite du camp, vis-à-vis le mausolée de Ghazan, les murs des maisons, situées en face, servirent de bastions, du haut desquels des fusiliers et des paysans armés de frondes faisaient pleuvoir sur la ville une grêle de balles et de pierres. Le prophète ayant dit que *Dieu bénit le jeudi et le samedi,* le siége fut commencé l'un de ces deux jours fastes, c'est-à-dire un samedi (28 juillet 1725 — 17 silkidé 1137). Il fut court, mais sanglant de part et d'autre. Les Persans avaient flanqué de redoutes les neuf quartiers dont la ville se compose. Dans l'espace de quatre jours, les Turcs en prirent sept, le quatrième jour du siége (1er août 1725), la ville demanda à capituler ; le lendemain, la capitulation fut signée en plein diwan et le surlendemain toute la garnison abandonna la place[1]. Dans ces quatre journées, les Persans avaient perdu trente mille hommes et les Turcs vingt mille, entre autres les paschas, gouverneurs de Rakka et de Karamanie. La prise de Tebriz n'en causa pas moins, à Constantinople, une joie extraordinaire ; elle y fut fêtée avec pompe.

[1] Suivant Hanway, p. 229, ce fut le 3 juillet.

Pendant le siége de cette place, le serasker de Hamadan, Ahmed Aarif, avait envoyé de Nouhawend des troupes contre Samin et Asitané, deux villes dont l'une est située à deux stations de Nouhawend, et l'autre à la même distance de Samin; quelques milliers de Persans qui s'y étaient rassemblés furent mis en fuite, et elles tombèrent toutes deux au pouvoir des Ottomans. Le gouverneur de Hamadan pénétra lui-même avec les contingens de ceux d'Ardelan, de Marâsch et de Mossoul, formant une armée de vingt mille hommes, par les défilés de Khawa et d'Alischter, pour soumettre les peuplades du Loristan [1]. Le khan du Loristan, Alimerdan, occupait le pont situé à quelques lieues en avant de Khourremabad, capitale de cette province. Lorsqu'il vit venir à lui le serasker avec cinq mille hommes de cavalerie légère, il se replia sur Schouster, et de là à Dizfoul. Rivalisant avec les seraskers de Tebriz et de Hamadan, celui d'Erzeroum s'emparait vers le même temps de la forteresse géorgienne de Lori (5 septembre 1725 — 26 silkidjé 1137), et recevait une lettre impériale où les défenseurs de la foi étaient complimentés sur le

[1] Cette petite province s'étend le long de la côte septentrionale du golfe Persique depuis le soixante-cinquième degré de longitude orientale jusqu'au soixante-huitième; elle a le Farsistan au nord-ouest et le Kerman au nord-est. C'est la plus pauvre et la moins fertile de toutes les provinces de Perse; elle est coupée de plaines et de montagnes qui s'étendent jusqu'à la mer. Ce pays est si aride et on y trouve si peu de bonne eau, qu'il serait inhabitable si des pluies péridioques ne venaient pas remplir les citernes et rendre la terre susceptible de produire un peu de froment et d'orge et quelques dattiers. *Mémoires de M. Kinneir*, p. 81.

succès de leurs efforts ; son zèle était récompensé par le don de vêtemens d'honneur. Quant à Kœprülü Abdoullah, il obtint, pour prix de ses services, le gouvernement de Rakka, laissé vacant par la mort d'Osman-Pascha, et le fermage à vie de l'impôt qui y était attaché, à la condition d'acquitter immédiatement la somme de trois cents bourses et de payer annuellement une autre somme de cent bourses ; la troisième queue de cheval fut en outre accordée à son fils Abdourrahman. Le serasker reçut dans son camp de Dewab l'hommage des habitans de Khourremabad. Cet exemple fut suivi par les habitans de Tebriz, par le gouverneur persan de Karabagh, Abdourrizakhan, et par la ville d'Ardebil elle-même, à laquelle Abdoullah promit de respecter le sanctuaire qu'elle possède, et que les Persans considèrent comme devant être classé immédiatement après ceux de la Mecque et de Médine.

Cependant, Moustafakhan, général en chef des Persans, et les khans de Talisch, d'Ardebil et de Meragha, accompagnés de cinq autres khans, se rendirent à Talisch, d'où ils sommèrent les habitans d'Ardebil d'égorger la garnison ottomane. Mohammedaga, kiaya d'Abdoullah Kœprülü, marcha sur eux, et les mit en fuite ; ce fait d'armes lui valut, sur la proposition de Kœprülü, le titre de beglerbeg. Abdoulaziz-Pascha obtint également, sur le rapport du serasker de Hamadan, le gouvernement de Meragha avec cinq sandjaks, dont deux héréditaires [1], et trois autres qu'il était auto-

[1] Ceux de Megri et Saoukboulak.

risé à conférer sous sa responsabilité [1] (21 décembre 1725 — 15 rebioul-akhir 1138). Le khanat d'Ourmia, situé sur la rive orientale du lac qui a pris son nom, fut donné comme sandjak héréditaire à l'ancien khan Kasim, et le khan Safikoulikhan fut confirmé dans celui du Moghan. Le prince persan Latif Mirza, qui se disait allié à la famille du Schah, fut renvoyé en Perse après avoir passé quelque temps à Constantinople, où on l'avait traité avec les égards dus à sa prétendue parenté. Pour prévenir la dépopulation des provinces nouvellement conquises et l'enrichissement trop prompt des troupes expéditionnaires, on permit aux habitans des trois cents villages qui avaient quitté les districts de Sourmeli, de Schoureghil, d'Abaran et plusieurs autres, pour se réfugier à Bayezid, à Karss et dans le Kurdistan, de rentrer dans leurs habitations, et on défendit à l'armée de continuer à vendre comme esclaves les femmes et les enfans persans (4 janvier 1726 — 29 rebioul-akhir 1138). Des fermans furent adressés dans ce sens aux trois seraskers qui dirigeaient les opérations contre la Perse, à celui de Tebriz, Abdoullah Kœprülü, à celui du Schirwan, Hadji [2] Moustafa-Pascha, et à celui de Hamadan, Ahmed-Pascha. Grâce au courage et à l'habileté de ces trois généraux, une seule campagne suffit pour amener l'incorporation à l'Empire ottoman du territoire que la Russie avait abandonné à la Porte par le

[1] Ceux de Heschtroud, d'Ordoubad et de Dizedjouroud.

[2] Dans Hanway, on lit partout *Sari* au lieu de Hadji. La confirmation de Hadji Moustafa comme serasker se trouve dans Tschelebizadé, f. 85.

traité de partage de Constantinople. Ce territoire, qui s'étendait sur une surface de cent vingt milles géographiques de long, sur trente et cinquante de large, était borné au midi par les montagnes du Loristan et de Khourremabad, capitale de cette province [1], et au nord par la province d'Eriwan et les steppes du Moghan.

Le démembrement de la Perse pouvait être opéré d'autant plus facilement par les deux puissances limitrophes, la Russie et la Porte, que ce pays était déchiré à l'intérieur par la lutte que soutenait le Schah légitime Tahmasip, le malheureux fils de Houseïn qui fut plus malheureux encore, contre le prince des Afghans, le tyran Mahmoud et contre son successeur Eschref. Mahmoud, âgé de vingt-six ans, était fils du premier chef afghan qui se fût révolté contre le Schah de Perse. Aussi déterminé que cruel, il s'était frayé une route au trône de Perse en assassinant son oncle Abdoullah. Maître d'Isfahan, il crut devoir consolider sa domination, en faisant mettre à mort trois cents des plus éminens personnages de l'empire persan, et en faisant massacrer trois mille gardes du corps du Schah détrôné (25 juin 1723). Marchant de cruauté en cruauté, brouillé avec son généralissime comme avec sa conscience, le tyran sentit enfin retomber sur sa tête le sang de son oncle et celui des nobles persans qu'il avait immolés; il trembla devant le

[1] Toute cette portion de territoire comprise entre Kermanschahan et Khourremabad était située au-delà des limites fixées par le traité de partage, qui s'arrêtaient à Kermanschahan.

mécontentement de son général Amanoullah, comme devant la vengeance de son cousin Eschref. Après une tentative malheureuse pour s'emparer d'Yezd, ville forte par sa position, et plus encore par le courage de ses habitans, il s'enferma dans une caverne ouverte au repentir de ceux qui avaient encouru les peines éternelles de l'enfer et les reproches de leur conscience, pour y expier ses crimes par un jeûne de quarante jours, pénitence que les Indiens nomment *tapassa* [1], et les Persans *tapou*. L'usage de semblables retraites, qui est d'origine mehde ou indienne, s'est perpétué jusqu'à nos jours dans l'Inde; dans le Caucase, chez les Ossètes, on trouve dans la caverne de l'amitié, qu'habita le prophète Elie, les traces visibles de la coutume où on était, dans ce pays, d'affecter de semblables lieux au culte de Mithras; il en était de même chez les Abkhazes, qui, avant de se rendre à la caverne Oggin, se préparaient à l'apparition du taureau blanc par des jeûnes et des prières. La tradition nous apprend que dans la saison de l'automne, au commencement de laquelle les anciens Perses célébraient leur plus grande fête, celle de Mithras, qui était en même temps celle de la liberté et de la régénération morale, apparaît, dans la caverne Oggin, qui est un asile sacré [2], un taureau blanc,

[1] Élévation de l'âme au-dessus des choses terrestres, au point d'être entièrement absorbé dans la contemplation de la divinité.

[2] *Sie* (die Abkhasen) *haben næhmlich in einem ihrer Berge eine dunkle Hœhle, die sie als einen sehr heiligen Ort betrachten, und von Einsiedlern sehr sorgfæltig bewachen lassen. Sie ist ein wahres Asyl*

nommé également Oggin, que l'on immole et qui est ensuite distribué au peuple [1]. Le tapou du tyran Mahmoud fut un renouvellement des expiations et des purifications pratiquées autrefois dans l'intérieur des cavernes, au moyen de jeûnes et de macérations. Non-seulement, il est dans la nature humaine que des tyrans faibles soient tirés soudainement de leur cruel et sanglant délire, pour tomber dans un état de stupidité et d'hébêtement comparable à celui dans lequel vivent les animaux, puis sortent de cet assoupissement pour se livrer à de nouvelles fureurs; non-seulement, dis-je, ces contrastes sont dans la nature, mais on les rencontre à chaque page de l'histoire. La tradition orientale parle d'un grand souverain et d'un grand tyran, de Keïkhosrew [2] et de Nabukhodonosor, qui, après avoir comblé la mesure de l'impiété et de l'orgueil, furent tous deux condamnés à brouter l'herbe pendant sept ans ainsi que les animaux des champs, c'est-à-dire que, fuyant le contact des hom-

der Freyheit, denn der Sclave ist frey, sobald er sich in diese Hœhle retten kann. Description du Caucase, par Reinegg, t. II, p. 12.

[1] *Einige Tage vor dem gedachten Feste versammeln sich alle Waldbrüder, und nœhern sich mit vieler Andacht, Bethen und Fasten dieser Hœhle, welche sie Oggin nennen, und aus welcher zu eben der Zeit, wenn sich das Volk vorsammelt hat, ein weisser Ochs, dessen Nahme ebenfalls Oggin ist, zum Vorschein hommt.* Telles étaient les expiations imposées par le culte de Mithras et son épiphanie sous la forme d'un taureau, dont parle Kazwini dans la description des fêtes de l'ancien calendrier persan.

[2] Keïkhosrew (Kaiser ou empereur) Khosroës. Kaiser et Czar sont des dérivés historiques de Cæsar, mais le mot allemand *kaiser* et le mot russe *czar* existaient dans l'ancienne Asie avant la dénomination de Cæsar; on disait alors *kei* et *schar*.

mes, ils se retirèrent dans des cavernes où ils vécurent d'herbes et de racines, comme l'Afghan Mahmoud. A peine ce dernier, au sortir de son antre, eut-il revu la lumière du jour, qu'il s'abandonna de nouveau à son humeur sanguinaire : il tua de sa propre main trois oncles, onze frères et plus de cent fils [1] du schah Houseïn, qui fut témoin de cette boucherie (7 février 1725). Mahmoud tomba alors dans un délire réel, dans le cours duquel il arrachait, pour les dévorer, des lambeaux de son corps, et dont ni l'art des médecins persans et afghans, ni les prières des prêtres arméniens [2] que quelques-uns de ses fidèles avaient fait mander, ne purent le guérir. La maladie faisait sans cesse des progrès : frénétique, couvert de lépre, déchirant lui-même son corps à demi corrompu [3], il mourut enfin étranglé par l'ordre de son cousin Eschref, qui, avec le meurtrier de son père, fit exécuter cinq cents de ses gardes du corps, lesquels

1 *Dicuntur constanter in universum caesi centum quinque, alii ad centum quinquaginta et ultra prorogant, minus alti.* On lit dans Malcolm : *Un historien persan nous raconte que trente neuf princes du sang furent égorgés*, avec une citation qui n'est pas ici à sa place : car le mémoire de Krusinski porte leur nombre à 105 ou à 150.

2 Voltaire, t. VIII, p. 572, en parlant de ce fait et de quelques autres non moins vrais, les appelle *Contes persans répétés par des moines;* mais dans son fanatisme de philosophie, on voit qu'il ne cherche à les démentir que parce qu'ils ont été repétés par des moines. Malcolm.

3 Krusinski, paragraphe 412. La date relatée par Tschelebizadé, f. 73, est tout-à-fait fausse ; le 9 du mois ci-dessus indiqué, dit-il; or, ce mois est celui de silkidé et le 9 silkidé correspond au 20 juillet 1725; mais la date indiquée ultérieurement comme celle du premier fait d'armes d'Eschref est le 21 ramazan (3 juin).

appartenaient à la tribu de Hezaré (8 avril 1725).

Eschref, avant de s'emparer du pouvoir, avait engagé Tahmasip à venir à Isfahan. Ce faible et malheureux prince, attendant son rétablissement sur le trône d'une division entre ses ennemis, s'était rendu à son invitation. Cependant la mort de Mahmoud avait changé les projets d'Eschref, qui, tout en continuant à parler d'amitié, avait pris ses mesures pour s'emparer de la personne de son rival. Après le meurtre de Mahmoud, Eschref se rendit dans le parc [1], situé à huit lieues d'Isfahan, pour y attendre l'issue de la bataille que ses troupes devaient livrer au schah Tahmasip, qui, dans sa marche sur la capitale, s'était arrêté à Koum, ville fortifiée dont il fit le siége avec douze mille Kadjares. On en vint aux mains à Bedriyé, lieu situé entre Koum et Kaschan. Seïd-Alikan, général d'Eschref, qui commandait six mille Afghans, ayant été battu et forcé à se replier sur Ebrkouh, Eschref se rendit du parc à Ferrabbad, dans le voisinage d'Isfahan, où il fit mettre à mort seize des Persans de distinction qu'il avait emmenés avec lui; Amanoullah qu'il retenait prisonnier, Abdoulazizkhan, Ibrahim Ilmi et trois cents des principaux habitans de la ville furent massacrés, sous prétexte qu'ils étaient en correspondance avec l'ennemi. Sur le conseil que lui en donna son itimadeddewlet Silakhan, il usa ensuite de plus de douceur, fit mettre en liberté le seberdestkhan et le nomma sipehsalar à la place de Seïd Ali; puis il s'avança en toute hâte à la rencontre de Tah-

[1] *Baghi wahsch.*

masip qui, à la tête de son armée de Kadjares, campait à neuf journées de marche d'Isfahan.

Moins alarmé des progrès du compétiteur au trône issu de l'ancienne famille des Saffis, que de ceux des généraux turcs et russes qui aspiraient à partager l'empire, Eschref résolut d'envoyer une nouvelle ambassade à Constantinople (2 juin 1725 — 21 ramazan 1137). Abdoulazizkhan qui, du rang de simple muletier, s'était élevé à celui de commandant de Djoulfa (faubourg arménien d'Isfahan), fut chargé de remplir cette mission. Il fut retenu par les seraskers ottomans à Khourremabad et à Hamadan, et n'arriva à Constantinople que cinq mois après son départ d'Isfahan [1] (25 janvier 1726 — 21 djemazioul-ewwel 1138). Il était porteur de trois lettres: l'une d'Eschref qui demandait la restitution du territoire distrait du royaume des Afghans; la seconde, de son premier ministre Silakhan qui appelait l'attention de la Porte sur la nécessité de procéder à une nouvelle fixation des frontières, et la troisième, signée par dix-neuf oulémas afghans qui représentaient comme injuste et impie la guerre des Ottomans contre les Afghans, les deux peuples étant Sunnis.

Le grand-vizir Ibrahim, ami de la magnificence, avait encore enchéri sur le luxe habituel de son pa-

[1] Hanway dit par erreur *on the twentieth of January*, cinq jours trop tôt, et, dans l'histoire de Tahmas Koulikhan, Amsterdam 1741, p. 117, sept jours trop tôt, le 18 janvier; cependant, il faut remarquer que Tschelebizadé a lui-même fait une erreur d'un jour en disant le 20 djemazioul-ewwel un vendredi, au lieu du 21 ; car le 21 et non le 20 était un vendredi.

lais et de sa cour, pour recevoir l'ambassadeur persan [1]; les salles étaient tendues de brocards d'or, et des tapis de Perse en recouvraient les planchers. A droite du siége qui lui était destiné, on voyait, rangés sur des tablettes, les plus beaux livres de la langue; à gauche, étincelait un trophée d'armes montées en argent et ornées de pierreries; c'était une manière d'exprimer que, comme grand-vizir, il maniait également bien la plume et l'épée. Depuis la porte du seraï jusqu'au bas de l'escalier, les gardes du corps du grand-vizir, les courageux et les téméraires, les huissiers et les coureurs, les porte-flacons, les fusiliers, et, dans l'intérieur des salles, les officiers de sa maison et les tschaouschs, formaient deux haies, comme si on eût été, dit l'historiographe de l'Empire, dans la salle du conseil de Djemschid. Le grand-vizir sortit par la porte de la cour intérieure en saluant l'assemblée, qui lui rendit son salut par l'organe du maître du salut et les tschaouschs du diwan crièrent le *vivat!* manière de remercier le grand-vizir de son salut. Toute la suite de ce dernier se retira après cet échange de politesse, et il ne resta auprès de lui que les ministres de l'intérieur, de l'extérieur et des finances, le maréchal de l'empire, le grand-chambellan et les sous-secrétaires d'État, à savoir : les deux maîtres des requêtes et le secrétaire du cabinet du grand-vizir, l'ancien ambassadeur en Perse, Dürri Mohammed;

[1] Il y a évidemment ici une faute d'impression dans Tschelebizadé; car on y voit que l'audience en question aurait eu lieu le dimanche 25 djemazioul-ewwel; il faut lire le 22.

Raschid, précédemment historiographe de l'Empire et juge de Haleb; le juge des successions de l'armée, le poëte et l'ami intime du grand-vizir, Wehbi; l'historiographe de l'Empire, Tschelebizadé Aassim, et Nahifi-Efendi, qui, de même que Dürri, avait été envoyé en Perse : tous ces dignitaires, disons-nous, restèrent pour entendre les propositions de l'ambassadeur. Il remit la lettre du premier ministre du Schah au grand-vizir qui la déposa sur le coussin écarlate placé à ses côtés; Abdoulazizkhan ayant voulu lui remettre de la même manière le présent du ministre de Perse, qui consistait en un chapelet de perles d'une valeur de plusieurs centaines de piastres, on lui fit observer que ce présent devait, conformément au cérémonial, être déposé par le grand-chambellan, au bas de l'estrade sur laquelle était placé le sofa. L'historiographe de l'Empire donna lecture de la lettre dans laquelle le ministre persan réclamait de la Porte les provinces de Hamadan, de Kermanschahan, d'Ardelan, de Tiflis, de Tebriz, de Gendj et d'Eriwan, et qui se terminait par la citation d'un distique persan conçu dans un sens menaçant[1]; puis il lut les ob-

[1] *Khouda geschti andja ki khouahed bered*
Eger na Khouda djamé ber ten dered.
Le pilote dirige le vaisseau, afin qu'il vogue;
S'il n'est pas pilote, il s'arrache les vêtemens du corps.

L'historiographe de l'Empire répondit à cette grossièreté politique par un choix de dictons historiques non moins inconvenans, en langues persane, arabe et turque. Le premier était le mot du Persan Saadi sur les Afghans, qu'il traitait d'ânes et d'ignorans : *Khari wè djahili ba merdüm Afghan dadend;* il citait ensuite ce proverbe arabe : *El baaret tedel alel-baïr*, c'est-à-dire, la fiente du mulet le trahit, allusion au premier métier de

servations des dix-neuf oulémas afghans [1]. L'ambassadeur ayant déclaré ne vouloir remettre qu'au Sultan la lettre qui lui était destinée, on le menaça de la lui prendre de force, s'il persistait dans cette résolution. Ces dépêches furent l'objet d'une longue délibération, à laquelle prirent part le moufti, les vizirs de la coupole et les premiers dignitaires du corps des oulémas (12 février 1726 — 9 djemazioul-akhir 1138). Le cas était d'autant plus grave, que le serasker de Hamadan annonçait que les insinuations d'Eschref s'étaient fait jour dans le camp. et que les soldats soulevaient la question de savoir s'il était juste de faire la guerre à des Musulmans [2]. Toutefois, elle fut résolue, et la déclaration solennelle en fut faite sur le fetwa que délivra le moufti dans une grande assemblée d'oulémas, à laquelle furent appelés, outre le moufti et les grands-juges d'Anatolie et de Roumilie, les juges des deux villes saintes, la Mecque et Médine; ceux des trois résidences, Constantinople, An-

l'ambassadeur et à sa dignité actuelle; enfin le proverbe turc : *Eschegindeu tscholi yek*, c'est-à-dire, le bât vaut mieux que l'âne. Hanway cite encore quatre vers arabes qui terminent cet écrit et dont voici la traduction :

The sabre and the lance are our sweet basil.
We despise the daffodil and myrrh;
Our drink is the blood of our enemies,
And their skulls serve us for our cups.

La devise du sceau gravée pour cette occasion n'est citée qu'à moitié par Hanway; M. Rainaud dans ses *Monumens du cabinet de M. le duc de Blacas*, I, p. 389, en transcrit le texte tout entier, et le baron Sylvestre de Sacy en donne, dans le *Journal des Savans*, 1829, p. 172, la traduction fidèle.

[1] Dans Tschelebizadé, f. 109, on lit 16 au lieu de 19.

[2] *Ibidem. Ehli islamé kilidj tschekilünni.* Sur ce point, il est d'accord avec Hanway, I, p. 237.

drinople et Brousa ; les grands mollas et les scheïkhs des mosquées impériales. La lettre écrite par l'ancien historien Mohammed Raschid, en réponse à celle du premier ministre de Perse, ainsi que le fetwa rendu par le moufti avec l'assentiment de neuf grands-juges, et la réponse à la lettre arabe des dix-neuf oulémas persans, furent approuvés après la lecture qu'en fit l'historiographe Tschelebizadé Aassim. Elles furent ensuite mises au net par deux des plus célèbres calligraphes de l'époque, et le fetwa reçut, outre les signatures du moufti et des neuf grands-juges, celles de soixante-dix grands mollas, de onze scheïkhs des mosquées impériales, de soixante-cinq muderris et des quatre grands-juges d'Anatolie. Ainsi cent soixante oulémas turcs approuvèrent par leur signature une guerre que leurs dix-neuf confrères de Perse avaient déclarée contraire à la loi du prophète (12 mars 1726 — 8 redjeb 1138). L'ambassade fut ensuite congédiée avec un présent de dix bourses pour l'ambassadeur, d'une pour le molla persan Abdourrahim qui l'avait accompagné, et d'une troisième pour son neveu Mousaaga. Le fetwa était conçu dans les termes suivans. *Demande :* « Est-il permis d'obéir en même » temps à deux imams? » *Réponse :* « Il résulte de l'avis » unanime des jurisconsultes, que deux imams ne peuvent régner simultanément ; il importe donc qu'ils » soient séparés par une ligne de démarcation naturelle telle que l'Océan indien. » *Demande :* « Si, » après que les musulmans réunis ont reconnu pour » leur imam S. M. le Sultan des deux mers et des deux

» parties du monde, le desservant des deux villes » saintes, le sultan Ahmedkhan, le descendant des » souverains et des imams les plus renommés, l'en- » nemi de toute innovation [1]; si alors un certain N. N., » qui s'est emparé injustement et par la violence des » contrées qui entourent Isfahan. sous prétexte qu'elles » touchaient au territoire conquis par ses armes; si » celui-là s'attribue la dignité et le pouvoir d'imam, si » quelques musulmans le reconnaissent en cette qua- » lité, s'il envoie à S. M. le Sultan un messager por- » teur d'une dépêche, et ose demander la cession des » contrées délivrées du joug des hérétiques persans » par S. M. le khalife (Dieu veuille prêter appui aux » soutiens de son Empire!), que convient-il de faire » pour être juste? » *Réponse :* « N. N. est un rebelle à » réprimer; s'il se courbe de bonne grâce sous le joug » de celui qui est l'image de Dieu sur la terre, très- » bien! Mais, s'il persiste dans sa désobéissance, son » arrêt est prononcé dans ce verset du Koran : *Si un* » *parti s'élève contre l'autre, frappez de mort les sé-* » *ditieux, jusqu'à ce qu'ils se soumettent de nouveau à* » *l'ordre de Dieu;* et dans ce passage de la tradition : » *Si deux khalifes se partagent le pouvoir, l'un des* » *deux doit périr.* Ecrit par le pauvre devant Dieu qui » est le plus grand des rois, Abdoullah, le moufti du » sublime Empire ottoman, sous le règne glorieux » d'Ahmed; Dieu veuille le maintenir comme le pro- » tecteur de celui qui compte sur sa grâce et l'auxiliaire » de celui qui a foi dans la force de ses armes. »

[1] *Makiroul-djedidan.*

En conséquence de ce fetwa, la guerre contre Eschref continua en Perse avec la même activité que l'année précédente. Le vizir Abdourrahman-Pascha, fils de Kœprülü, marcha à la tête de vingt mille hommes contre les tribus Schikaki et Schahsewen, dont la dernière avait mérité ce beau nom, qui signifie les *amis du roi,* par son attachement à la famille du schah détrôné. Il partit d'Ardebil, et le troisième jour il atteignit ces tribus de l'Azerbeïdjan, dans une gorge nommée Tschaï, où elles s'étaient réfugiées lorsqu'elles abandonnèrent le district d'Aresch, leur demeure habituelle. Profitant de leur nombre et de leur position, elles assaillirent les Ottomans[1] avec fureur (8 mai 1726 — 6 ramazan 1138). La bataille fut triple en quelque sorte, car les Persans et les Ottomans combattirent divisés en trois corps. Battus et dispersés, les Persans se dirigèrent par Kizilagadj vers les steppes du Moghan[2], où l'armée ennemie, lancée à leur poursuite, les atteignit à sa cinquième marche dans une plaine de quatre lieues de circuit. Ils s'enfuirent dans les bruyères de Kizilagadj[3]; mais leurs bagages devinrent la proie des Ottomans, qui, renonçant à les poursuivre dans un désert sans eau de quinze lieues d'étendue, prirent le parti de retourner à Ardebil.

Une lettre du schah Tahmasip, qui demandait à la Porte de le reconnaître en qualité de schah, en lui abandonnant les provinces conquises par les armes

[1] 40,000, dit Tschelebizadé, f. 96.

[2] *Mezarii moghan.*

[3] *Tschengelistan.* Tschelebizadé, f. 96.

ottomanes, fut accueillie favorablement, et l'ancien rouznamedji Moustafa fut envoyé à Tebriz, avec le titre de plénipotentiaire chargé d'entrer en négociations avec Tahmasip. Le serasker de Hamadan, Aarif-Pascha, fut arrêté dans le cours de ses conquêtes par les tribus arabes du Loristan, à la tête desquelles se trouvaient les Beni-Djemil. Cette peuplade belliqueuse, jugeant l'occasion favorable pour délivrer le pays de l'ennemi, s'était jointe à la tribu des Beni-Lam de Houweïzé; fortes de douze mille cavaliers et de vingt mille fantassins, elles s'étaient retranchées à Naka, village situé à quatre lieues du tombeau d'Ali. Elles furent vaincues et deux mille têtes des leurs couvrirent la terre comme des citrouilles sorties du fumier de la perdition [1] (25 mai 1726 — 23 ramazan 1138). Le serasker de Tebriz, Abdoullah Kœprülü, fut, sur sa demande réitérée, admis à déposer son commandement: il eut pour successeur le fils du docteur, Ali-Pascha, gouverneur d'Anatolie. Une des premières opérations militaires du nouveau serasker, fut dirigée contre Schahkoulikhan, qui avait été gouverneur de Meragha sous le règne du schah Houseïn, et qu'Eschref avait maintenu en possession de la partie de l'Azerl eïdjan, qui s'étend depuis Kaplankouh jusqu'à Meragha. Schahkoulikhan avait réuni à Ouriabad quelques milliers d'Afghans et lui-même s'était enfermé dans le château-fort de Dizé. Le serasker envoya contre lui le voïévode de Klis Ali, et Khodja,

[1] *Kelleï bi dewlet kedoui mezbeleï mezellet.*

Ali-Pascha, qui, en raison de la proximité de l'hiver et des forces de l'ennemi, jugèrent convenable d'aller établir leur camp à Koleghir, situé à quatre lieues de Dizé, et de prendre conseil ensuite des événemens. Instruits de l'approche des Ottomans qu'ils croyaient supérieurs en nombre, les Persans se retirèrent à quinze lieues plus loin, vers le district de Semawend. Les Ottomans investirent les trois châteaux où s'étaient jetés leurs adversaires, les prirent d'assaut et taillèrent en pièces près de quinze mille Afghans, Efschares et Kurdes des tribus Moukaddem et Ossalou. L'écuyer impérial Sélim apporta aux deux intrépides Ali des lettres autographes du Sultan et des kaftans d'honneur (30 juillet 1726 — 30 silkidé 1138).

Dans le Schirwan, le serasker Hadji Moustafa, défit les Arméniens Sighinak, ainsi nommés de leurs retraites fortifiées (*Sighinak*). Ces peuplades, après avoir fait leur soumission lors de la prise de Gendjé, venaient de se soulever de nouveau depuis que les Kurdes Karatschorlis, qui habitent le revers opposé de leurs montagnes, et quelques Schahsewens, s'étaient joints à eux (septembre 1726—moharrem 1139). De Gendjé, le serasker marcha sur Awan, principale retraite des Arméniens, prit d'assaut le village de Schouschi, où ils s'étaient retranchés, les dispersa tous et saccagea ce lieu de refuge, afin que cet exemple servît à ceux des trois autres. Le territoire des Kurdes Karatschorlis fut converti en sandjak, et assigné à Ibrahimbeg, qui, au moment de la prise de Gendjé, était en possession du sandjak d'Isbar, situé aux bords de l'Araxes.

Cependant la grande armée turque, destinée à marcher contre Eschref, s'était mise en campagne, forte de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes, sous le commandement supérieur d'Ahmed-Pascha [1] : l'armée d'Eschref ne comptait que dix-sept mille hommes, parmi lesquels douze cents cuirassiers afghans et seize mille cavaliers persans et dergezins; son artillerie était de quarante coulevrines montées sur des chameaux. Eschref sut compenser son infériorité numérique, en ayant l'art de détacher de la cause ottomane les begs kurdes, par la promesse de les élever à la dignité de khans, et en influençant l'armée par les prédications de scheïkhs afghans, dans la bouche desquels revenaient sans cesse les mots de paix et de religion (20 novembre 1726) [2]. Ahmed-Pascha, voyant que bon nombre de

[1] Hanway, I, p. 247. Tschelebizadé, f. 109, donne la liste des commandans de cette armée, savoir les gouverneurs du Diarbekr, de Khoudawendkiar, d'Akschehr, de Schehrzor, de Wan, d'Adana et de Mossoul, avec leurs troupes; ceux de l'infanterie régulière et de la cavalerie, en tout 40 à 50,000 hommes; il entre ensuite dans le détail du parc d'artillerie composé de sept mortiers, trente fauconneaux, trois mille cinq cents bombes (soixante-onze canons au dire de Hanway), deux mille quintaux de poudre, cinq mille quintaux de plomb, cinquante quintaux de fer, mille fusils, mille sabres furent envoyés d'Alexandrie. On fit partir de Mossoul douze cent soixante-treize mulets, treize cent cinquante-quatre chevaux, quinze cents pelles de bois, cinq cents lances, deux mille quatre cents couvertures, trente quintaux de poix, vingt-cinq quintaux de goudron. Pour l'approvisionnement de bouche, on fit venir de Mossoul vingt mille kilos d'orge; de Mardin et de Nissibin, quarante mille kilos de farine et quatre-vingt mille kilos d'orge; de Diarbekr quatre-vingt mille kilos de farine, cent mille kilos d'orge et cinq mille quintaux de biscuit.

[2] Hanway, I, p. 246 et 247. Tschelebizadé, f. 110, nomme à cette occasion les 18 principaux begs de l'armée ottomane; c'étaient ceux de Karabagh, d'Ardelan, de Baban, d'Amadia, de Derné, de Badjlan, de Khoï, de

ses soldats commençaient à considérer cette lutte comme contraire à la loi du Prophète, saisit, pour prévenir l'explosion du mécontentement général, le seul moyen qui lui restait, celui de hâter le combat. La bataille fut livrée à vingt lieues de Hamadan, dans la plaine d'Andjedan. L'aile droite de l'armée ottomane était formée par vingt mille cavaliers kurdes, sous les ordres de vingt begs et sous le commandement supérieur de Bebek Souleïmanoghli ; à l'aile gauche étaient placés cinq paschas, à la tête desquels se trouvait celui du Diarbekr, le silihdar Mohammed. Eschref commandait son armée, assis sur un éléphant, à la mode indienne. A six heures du matin, les Ottomans donnèrent le signal du combat par dix coups de canon, auxquels répondirent cinq autres coups tirés du côté des Afghans. Trois fois le serasker s'élança sur l'ennemi avec l'aile droite de son armée; trois fois il fut repoussé. Les Ottomans forcés d'abandonner le champ de bataille, se retirèrent après avoir essuyé une perte de douze mille hommes. La déroute des Turcs aurait été complète si Eschref n'avait pas empêché, ses soldats de poursuivre un ennemi avec lequel il désirait bien plus la paix que la guerre. Ahmed-Pascha accusa de cette défaite les Kurdes et le gouverneur de Meragha, Abdoulaziz-Pascha, possesseur des sandjaks de Seldouz, de Ladjan et du territoire de Mekri. Ce dernier ne tarda pas, au reste, à succomber

Djaf, de Kodos, de Harir, de Saadabad, de Gülher, de Senghiné, de Sertas, d'Altounkœpri, de Kizildjé, de Schehrbazar, de Souroudjek, dont on trouve de nouveau la liste à la feuille 128.

dans une expédition qu'il dirigea contre Ferrouh-Pascha, ancien possesseur des sandjaks de Meragha, de Seldouz et de Ladjan (6 février 1727 — 14 djemazioul-akhir 1139). Les deux antagonistes se rencontrèrent entre Seldouz et Schehrkœhné et l'engagement qui s'en suivit coûta la vie à Abdoulaziz-Pascha. Son gouvernement fut démembré en trois parts ; le tschaouschbaschi, Hadji Moustafa, reçut, avec le titre de pascha, le sandjak de Meragha, Ferrouh-Pascha, celui de Mekri, et son neveu Hasan Alibeg, ceux de Seldouz et de Ladjan.

Plus au nord, le serdar de Tebriz, Ali-Pascha Hekkimzadé, enleva aux Efschares la ville d'Ouriabad, reçut l'hommage de la tribu Katabegli, campée entre Ouriabad et Sengan, et réduisit à l'obéissance les tribus kurdes insurgées, les Karatschorlis, les Hadji Alis et les Mahmoudis, qui, s'étant liguées avec les Arméniens Sighinak, avaient établi leur camp entre Gendjé et Eriwan, dans le voisinage de Dizak et deBerkouschad. De retour de cette expédition, il envoya dans les steppes du Moghan, à la poursuite des Schahsewens, son kiaya avec quinze mille hommes de cavalerie légère. Ce dernier les repoussa jusque dans le désert, comme avait fait précédemment Kœprülü Abdourrahman-Pascha, détruisit environ mille tentes appartenant à ces tribus [1], leur tua cinq mille hommes et leur fit six cents prisonniers. Toutefois, ces avantages partiels

[1] Tschelebizadé, f. 124, nomme ces tribus, c'étaient : *Schahsewen*, *Tekelé*, *Delakarda*, *Tschendrouz*, *Yourbour*, *Hadji Iskaklou* et *Saboundji*.

furent tout-à-fait hors de proportion avec les armemens prodigieux que la Porte avait faits pour cette campagne [1], mais que rendaient inutiles, en partie la défection des nouvelles troupes, en partie le cri de l'opinion publique, qui se manifestait hautement contre la continuation d'une guerre de musulmans à musulmans.

Après sa défaite, Ahmed-Pascha se retira par Kamanschah sur Bagdad, accompagné plutôt que poursuivi par le vainqueur. Cette sage modération le rendit si populaire en Turquie, que la Porte se vit obligée d'écouter les propositions de paix qu'Eschref adressa par l'intermédiaire de l'afghan Ismaël, son confident, au serasker Ahmed-Pascha (3 octobre 1727 — 15 safer 1140). Après dix jours de négociations, la paix fut conclue entre ces derniers et l'ancien juge de Hamadan, Obeïdollah-Efendi [2]; elle assurait à la Porte la possession à perpétuité de Kermanschahan, de Hamadan, de Sineh, d'Ardelan, de Nouhawend, de Khourremabad, du Loristan, de Mekri, de Meragha, de Khoï, de Sengan, de Tebriz, du district de l'Azerbeïdjan, de Gendjé, de Karabagh et d'Eriwan, d'Ordouabad, de Tiflis et de Nakhdjiwan, et de tout le Gourdjistan, de Schamakhi et de Schirwan. La restitution des villes de Sultaniah, d'Ebher, de Tarim et de Sendjan, occupées par les Persans l'année précé-

[1] La liste en tient trois feuilles dans Tschelebizadé, de 127 à 129. Hanway, I, p. 252.

[2] Et non Raschid (dont Hanway transforme le nom en celui de Richedi) qui fut plus tard ambassadeur.

dente, et des canons tombés en leur pouvoir à la bataille d'Andjedan, était pareillement stipulée; en échange de ces avantages, Eschref fut proclamé schah de Perse, et reconnu possesseur légitime des deux droits régaliens de l'islamisme : celui de faire réciter la prière en son nom et de faire battre monnaie à son coin. En outre la Porte, par un article spécial du traité, assurait à Eschref le droit d'envoyer chaque année une caravane à la Mecque, sous les ordres d'un émiroul-hadj nommé par lui [1].

Ce fut trois mois seulement après la paix conclue avec Eschref, et trois ans et demi après le traité de partage conclu avec la Russie, que l'on procéda enfin à la délimitation des frontières qui devaient séparer les territoires conquis sur la Perse par les deux puissances contractantes. La Russie avait nommé commissaire pour cette délimitation le général Alexandre Iwanovitsch Roumanzoff, le même qui avait apporté à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, la ratification du traité de partage. La Porte, de son côté, avait désigné pour la même mission Mohammed Derwischaga, que devait accompagner M. d'Allion, agent français; mais, au moment du départ des commissaires, l'ambassadeur de France, M. d'Andrezel s'excusa de ne pouvoir leur adjoindre M. d'Allion, qui venait de recevoir une autre destination : en conséquence Roumanzoff et Derwischaga se mirent seuls

[1] L'historiographe de l'Empire passe sous silence cette seconde partie du traité. Hanway, I, p. 245, donne les neuf articles du traité sous la date du 1er octobre 1727.

en route (23 avril 1726). Tant que ses armes avaient été victorieuses contre la Perse, la Porte ne s'était nullement préoccupée de cette délimitation ; elle avait eu soin seulement, pendant cet intervalle de temps, de se maintenir, au moins pour la forme, dans la meilleure intelligence avec la Russie ; cette précaution lui parut d'autant plus nécessaire que Catherine Ire avait tout récemment signé un traité d'alliance avec l'Autriche, ce qui était pour elle un grand sujet d'alarme [1]. Aussi, lorsque l'ambassadeur d'Eschref arriva à Constantinople, la Porte s'empressa-t-elle d'en donner avis par une lettre détaillée à la cour de Russie; cependant elle hésita long-temps à instruire verbalement l'ambassadeur de cette puissance de la paix qu'elle conclut l'année suivante avec le schah [2]. Quant à la délimitation elle-même, elle fut retardée par des obstacles en partie réels et en partie prétextés du côté de la Porte. Au nombre des empêchemens sérieux dont elle se prévalut dans cette circonstance, il faut mentionner une supplique que les habitans de Schamakhi lui adressèrent, au moment où se préparait la délimitation, pour se plaindre de la trop grande

[1] *L'allianza tra l'Augustissima Corte e Moscovia fa un gran strepito qui.* Rapport de Theyls du 28 mars 1726.

[2] Nepluieff qui communiqua à Lonczynski, ambassadeur russe à Vienne, les clauses du traité, fait observer au sujet de Sultaniah que cette ville n'est pas mentionnée dans la géographie. Les ambassadeurs russes étaient alors Nicolas Féodoroviz Golovin à Stockholm, le prince Kourakin à Paris, Alexandre comte Golowkin à Berlin, le prince Galitzin à Madrid, un autre comte Golowkin à La Haye, Nepluieff, résident à Constantinople. *Actes des Arch. de Vienne.*

proximité où ils allaient se trouver désormais de la frontière russe (13 septembre 1726 — 16 moharrem 1139). Le serasker de Gendjé, Hadji Moustafa-Pascha, comprima cette démonstration et, avec le miralem Derwisch Mohammed, auquel furent adjoints soixante-dix hommes, il se dirigea en ligne droite, suivant la lettre du traité, vers la mer Caspienne, séparée de Schamakhi par une distance d'environ huit lieues et demie; cette portion de terrain fut divisée en trois parties, dont deux furent réunies à l'empire russe, et la troisième à l'empire ottoman; la limite des deux territoires fut marquée par une butte élevée près du village de Maabour. Le lendemain, les commissaires proposés à la délimitation partirent pour Derbend, qu'ils atteignirent après un voyage de huit jours, et où les attendaient nombre de difficultés et d'incertitudes, pour la solution desquelles il fallait en référer à Constantinople. En vertu des instructions qu'ils reçurent à ce sujet, Derwisch Mohammed fut laissé à Schamakhi avec trois compagnies de sipahis à la haute-paie. Quant au serasker, il accompagna le khan de Schirwan, Daoud, jusqu'à Berdeaa, d'où il entreprit contre les retraites fortifiées des Arméniens dans le Moghan cette expédition, dont nous avons parlé plus haut. Il s'écoula encore quinze mois avant que la délimitation s'effectuât suivant l'esprit du traité de partage et avant que l'acte en fût signé par les commissaires des puissances (23 décembre 1727) [1].

Six mois après la signature de ce règlement défi-

nitif, mourut à Constantinople l'ambassadeur français vicomte Andrezel, successeur de Bonnac, par la médiation duquel avait été conclu le traité de partage, et dont la survivance fut briguée par Allion et Fontenu, consul de Smyrne. Ne sachant à qui donner la préférence, le ministre français Maurepas écrivit confidentiellement au juif Fonseca, médecin du Sultan, le priant de lui faire connaître si, dans son opinion, Fontenu convenait au poste d'ambassadeur à Constantinople [1]. Fonseca ayant répondu qu'un ambassadeur d'un rang plus élevé serait plus agréable à la Porte et jetterait plus d'éclat sur l'ambassade de France, Maurepas envoya à Constantinople le marquis de Villeneuve. Les derniers efforts d'Andrezel avaient tendu à attirer la Porte dans l'alliance du Hanovre. Le résident impérial Dirling ayant exprimé des inquiétudes à ce sujet, le grand-vizir lui dit qu'une alliance avec les princes chrétiens était contraire aux principes de l'islamisme comme aux lois fondamen-

[1] Voir la lettre et la réponse qui l'une et l'autre se trouvent aux Arch. de Vienne, 17 septembre 1727. « Je voudrais savoir comment M. de Fontenu est regardé par les Turcs, s'ils seraient contens, qu'on le laissât dans la place qu'il occupe par intérim. Je serais bien aise aussi de savoir quel est son caractère d'esprit, s'il n'est pas affaibli par l'âge ou dominé par quelqu'un de sa famille, quelle est la figure qu'il fait, s'il représente d'une manière convenable, et s'il serait du bien du service de le laisser dans cette place. Supposé que M. de F. ne fût pas propre à l'ambassade, je vous prie de me marquer ce que vous pensez de la personne qui conviendrait le mieux pour la remplir, de quel caractère d'esprit il faut qu'elle soit, s'il importe que la condition et la naissance soient jointes aux talens, si la figure et la représentation contribuent aussi à attirer l'estime et la considération des Turcs, et si un magistrat ou un officier employé dans le service de terre ou dans celui de la marine seraient également convenables, »

tales de l'Empire [1], et qu'il n'aurait garde de détruire son propre ouvrage en rompant le traité de Passarowicz. Grâce à cette fermeté politique du grand-vizir Ibrahim, les manœuvres [2] de Rakoczy, dont le fils avait été nommé en France duc de Makovicz, et qui s'était rendu à Constantinople vêtu du costume hongrois, n'eurent aucun résultat, malgré le concours du nouveau baile vénitien Camillo.

Le schahbender ou consul résident à Vienne communiqua à la cour d'Autriche le traité en douze articles que la Porte avait conclu avec la Perse [3],

[1] *Che questo Impero mai abbia avuto per massima di allianza con Principi Christiani, la loro legge prohibendo assolutamente l'unione de l'armi musulmane con quelle dei Christiani, che sempre in tutte le loro guerre si sono tenuti soli, e la loro potenza non ha bisogno di qualunque altro chi sia; se tutta l'Europa si dichiarasse nemica del Imperatore del Romani; la Porta sarebbe costante nella sua amicizia, di più so anche tutti elettori cospirassero contro l'istesso e prendessero l'armi, e ch'essa venisse richiesta da medesimi a valersi della congiontura, non intraprenderebbe di inferrire il minimo danno al suo antico amico l'Imp. In oltre era ben persuaso che queste collegate potenze cerchino unicamente il proprio utile sotto il manto del ben commune, e ché se venissero mai a ottenere l'intento, non mancherebbero di sottrarsi subitamente e lasciar forse la Porta nel più forte del impegno.*

[2] *Copia traductionis ideæ formatæ circa modernas binas confederationes Viennensem videlicet ac Hanoverensem in præjudicium Portæ Ottomanicæ fabricatas, nec non methodi qua Portæ Ottomanicæ securitati stantibus dictis confœderationibus consulendum sit.* La Porte doit intervenir pour conjurer les haines religieuses : *Si quidem etiam utriusque fœderis Lutherani ac Calvinistæ non tantas favore contra Ottomanos inimicitias, sed iis semper bene cupere visi sunt.* Octobre 1727.

[3] Suivant Hanway, I, p. 254, neuf seulement. La date indiquée par lui comme celle du traité communiqué par la Porte conformément à sa teneur est le 17 safer (30 septembre), c'est-à-dire le lendemain du jour indiqué dans l'*Histoire de l'Empire*.

et plaçant sous les yeux de l'empereur une lettre où le Sultan énumérait les conquêtes qu'il venait de faire en Asie, peut-être (comme le pensait le résident russe Nepluïeff) pour obtenir de la cour impériale une réponse favorable au sujet de ce traité. Omeraga ayant revendiqué à Vienne les prérogatives attachées au titre de résident, le référendaire de l'Empire lui rappela qu'aux termes du traité de commerce, il ne pouvait être considéré que comme un simple consul. De dépit, Omeraga se plaignit à la Porte de ce que le résident impérial Dirling avait ouvert quelques-unes de ses lettres, et les avait communiquées au résident russe Nepluïeff; mais il fut constaté que cet agent de la Porte avait lui-même intercepté à Vienne des lettres du beg des Mamlouks Tscherkes, qui, s'étant enfui d'Egypte à Tripoli, s'était rendu de là à Trieste [1] avec une lettre de recommandation du dey de cette régence, pour implorer l'appui de la cour impériale. Par suite de cette découverte, le cabinet de Vienne demanda le rappel d'Omeraga, et remplaça, par le jeune Talman, le résident Dirling (17 décembre 1728). Ce dernier négocia avant son départ, par l'intermédiaire du pelletier du seraï Paraskoviz et de l'interprète de la cour, la destitution d'Omeraga, dont la présence était devenue insupportable à la cour impériale, et il leur promit, en cas de réussite, de répartir trois mille ducats entre le kiayabeg et le reïs-efendi. Dirling avait épousé avec

[1] Lettre de Tscherkesbeg à Talman, envoyé de Vienne à Trieste, 2 novembre 1727; lettre du dey de Tripoli à l'empereur, au sujet et en faveur de Tscherkesbeg, 25 novembre 1723.

ardeur les intérêts des Franciscains et des Juifs de Jérusalem, et par l'entremise du jeune Momars, élève-interprète, qu'il y avait envoyé, il était parvenu à amener un accommodement entre les principaux négocians juifs de cette ville et leurs créanciers turcs [1]; il avait de plus échangé avec le grand-vizir les ratifications des traités conclus avec les Barbaresques pendant qu'il était chargé d'affaires [2]. L'Angleterre était toujours représentée auprès de la Porte par Stanyan qui, sous le sceau du secret, avait donné avis à cette puissance du traité d'alliance hanovrien. Cornelius Calcoen [3] fut nommé ambassadeur de Hollande à Constantinople en remplacement de feu Colyer, et obtint son audience d'arrivée cinq jours après que le résident russe eut notifié à la Porte la mort de l'impératrice de Russie, Catherine (10 août 1727) [4]. Moustafaaga fut

[1] Les interprètes impériaux étaient alors : Nicolas Theyls, Forner, Gottschalk, Gaspar Momars, fils d'un négociant hollandais; les élèves-interprètes étaient Christophe Penkler, Antoine Seleskoviz, Managetta, Carl Momar, frère de l'interprète, Mayer, Desseni et Latour. Le rapport de Dirling, en date du 3 avril 1728, contient des observations énergiques sur l'importance de ne plus donner aucun emploi aux jeunes élèves interprètes qui se seraient mal comportés.

[2] Mars 1726.

[3] « *Der neue hollændisch Botschafter will allda grandissima tractirt seyn, ist ein rechter Leidner Student.* » Dirling.

[4] Tschelebizadé, f. 24. Suivant cet historien, l'audience du résident russe eut lieu le 23 ramazan, et celle de l'ambassadeur hollandais cinq jours après, le 28 du même mois, toutes deux un mardi; suivant le rapport de Dirling, l'audience de l'ambassadeur hollandais eut lieu le 10 août (22 silhidjé), qui était un dimanche. Or, deux mardis ne peuvent se trouver à cinq jours de distance; mais c'est la moindre erreur chronologique de l'historiographe de l'Empire; il en a commis une bien plus grave en se trompant d'année: car à son dire, ces audiences auraient eu lieu en

envoyé en Suède pour demander le remboursement de la somme prêtée à Charles XII, et dont ce monarque était encore débiteur.

Suivons maintenant en Egypte Tscherkes, beg des Mamlouks, qui s'était rendu, par Tripoli, à Trieste, et de là à Vienne, sans la permission de la cour impériale. Cette démarche ne laissait pas de jeter l'Autriche dans un grand embarras vis-à-vis du consul ottoman, Omeraga. Pour s'en tirer, l'empereur ordonna de le ramener immédiatement à Trieste, et de l'embarquer pour Tripoli. Mohammed-Pascha, ancien grand-vizir, depuis gouverneur d'Egypte, ayant été révoqué, sa place fut donnée à Morali Ali de Kandie que le tschaouschbaschi Moustafa reçut mission d'installer en cette qualité. Ce dernier était en même temps porteur d'une sentence de mort prononcée contre Mohammed Tscherkes, ancien beg des Mamlouks, qui, en sa qualité de scheïkhol-beled, avait usurpé le pouvoir des gouverneurs et s'était attribué toute l'autorité. Au lieu de faire cause commune avec le tschaouschbaschi pour châtier Tscherkesbeg, le nouveau gouverneur d'Egypte, Ali-Pascha, s'entendait secrètement avec ce puissant rebelle. Aussitôt que le tschaouschbaschi eut avis de ces intelligences, il rallia contre Tscherkes Mohammed et contre le gouverneur les ennemis du premier, entr'autres Soultikarbeg, Hindi Alibeg et plusieurs autres chefs. Soulfikar ayant tué au diwan le

1140, tandis qu'elles furent accordées au mois de silhidjé 1139; il date également la mort de l'impératrice Catherine du 25 ramazan 1139, c'est-à-dire du 16 mai au lieu du 17 qui est le véritable jour de son décès.

kiaya des Abazes, ce meurtre fut le signal d'un soulèvement général. Soulfikar et Hindi Ali prirent immédiatement possession de la porte des Azabes, et Sari Ali de celle des janissaires; le tschaouschbaschi et l'ancien gouverneur, Mohammed-Pascha, se retranchèrent dans la mosquée du sultan Hasan, où ils mandèrent le gouverneur Ali qui n'osa pas se rendre à cette invitation. Il fut donné lecture du khattischérif rendu contre Tscherkes Mohammed, et, les troupes en ayant paru satisfaites, Hindi Alibeg fut installé le même jour comme defterdar; Soulfikar et Sari Alibeg prirent pour eux les autres emplois. Dans la nuit qui suivit cette journée, Tscherkes Mohammed adressa aux troupes une proclamation dans laquelle il leur promettait soixante-dix mille piastres pour les déterminer à embrasser son parti; mais l'argent de la veuve d'Ismaïl-beg fournit à Mohammed-Pascha et à Soulfikar les moyens d'offrir à ceux qui se rangeraient sous leurs drapeaux un prix plus élevé. Grâce à ces moyens de corruption, ces derniers se trouvèrent presque aussitôt à la tête de trente mille hommes, avec lesquels ils assaillirent les maisons occupées par Tscherkes Mohammedbeg et son allié, Kasimbeg. Pendant trois jours, la ville du Caire fut le théâtre du combat acharné que se livrèrent, de rue en rue, de maison en maison, le parti de Tscherkesbeg uni au gouverneur Ali, et celui de Soulfikarbeg, de l'ancien gouverneur Mohammed-Pascha et du tschaouschbaschi. Après avoir égorgé tout son harem, Tscherkesbeg, complétement défait, s'enfuit à Tripoli. Le troisième jour de l'action, le

tschaoûschbaschi et Soulfikar entrèrent dans le palais du gouverneur Ali-Pascha. Sans attendre l'assentiment de la Porte, ils le révoquèrent, en lui donnant pour successeur l'ancien grand-vizir et gouverneur Mohammed-Pascha. La tête de Kasimbeg, qui avait péri les armes à la main, fut envoyée à la Porte [1]. Dans l'intérêt du rétablissement de l'ordre, Mirzazadé Neïli Ahmed-Efendi, neveu du nakib Esaad et gendre du savant Aarif, fut nommé juge du Caire; bien que poète et savant lui-même, il était long-temps demeuré dans les emplois subalternes, car le moufti Paschmakdjizadé, craignant de trouver dans son oncle un concurrent à la première dignité législative, avait enveloppé toute sa famille dans la même disgrâce. Mirzazadé joignait à sa double qualité de savant et de poète celle de calligraphe distingué et d'excellent joueur d'échecs. Le defterdar révoqué d'Eriwan, Merami et Mohammed Tschelebizadé, surnommé le Vingt-Huit, qui venait d'accomplir une mission en France, reçurent de la Porte l'ordre de se rendre au Caire avec un aga du grand-visir, afin de prendre possession des villages et des revenus appartenans à Tscherkes Mohammed et aux principaux chefs de son parti. Tandis que Tscherkes Mohammedbeg était à Tripoli, Omer, son kiaya, et Seïfi, son trésorier, s'étaient rendus à Constantinople en compagnie et sous la protection d'Omeraga, chambellan du kapitan-pascha,

[1] Tschelebizadé, f. 86. *Rapport de l'interprète Theyls et histoire d'Egypte* par un auteur inconnu, f. 150-150. L'auteur se donne pour avoir été témoin des faits qu'il raconte, f. 125, mais son récit est aussi erroné que diffus.

que sa qualité de commissaire chargé par la Porte de négocier un traité de paix entre le dey et l'Autriche, avait appelé dans ce pays. Ils étaient depuis plus d'un an dans la capitale, lorsque, par suite de nouveaux troubles excités en Egypte par le parti de Soulfikar, leur présence commença à donner de l'ombrage à la Porte. Aussi, pour mettre un terme à ces inquiétudes, se débarrassa-t-elle de ceux qu'elle en regardait comme les auteurs (19 novembre 1727 — 4 rebioul-akhir 1140). Mais, cette exécution n'apaisa pas les troubles qui agitaient l'Egypte, car, deux mois après, au moment où le defterdar Alibeg se rendait au diwan, les Azabs et les janissaires firent feu sur lui, et il s'ensuivit de nouvelles dissensions. Quelques partisans de Tscherkesbeg s'étant montrés sur ces entrefaites, les begs des Mamlouks et les sept corps des milices du Caire envahirent les deux mosquées du sultan Hasan et de la Mohammediyé, que leur solide construction rendait, ainsi que la place Romaïla ou de Roumilie, le repaire et le boulevard des discordes civiles. Ils prétendaient que le defterdar Alibeg, le vieux Soulfikarbeg et le commandant des mouteferrikas étaient secrètement d'accord avec Tscherkes Mohammed, qui, après avoir quitté Vienne et Trieste et s'être enfui d'Alger, était venu jusqu'à Benghazi (30 janvier 1728 — 17 djemazioul-akhir 1140). L'insurrection dura trois jours, et, pour l'étouffer, le gouverneur Mohammed-Pascha ne vit pas d'autre moyen que de faire tomber la tête des trois chefs ci-dessus désignés. Le beg de Djirdjé, Souleïman, le beg Djezar-

oghli Mohammed et Scheraïbi Yousoufbeg, leurs partisans, s'enfuirent chez les Arabes du désert: Kaïtas-Hadji Mohammed fut nommé defterdar, en remplacement d'Alibeg, qui venait d'être décapité: l'emploi de contrôleur des biens du trésor (khass) fut donné au kiaya des tschaouschs Alibeg, et une supplique ayant pour objet de demander leur confirmation dans ces emplois, fut expédiée à Constantinople avec les têtes des trois dignitaires exécutés par ordre du gouverneur.

En Crimée, le khan Seadet-Ghiraï était en mésintelligence avec les schirinbegs des premières familles du pays, par le motif suivant. Leur chef Hadji Djantimour avait eu à se plaindre de la répartition du butin, au retour de la campagne qui avait eu lieu récemment contre les Tscherkesses et les Tatares de la Kabarta; en outre, le khan lui avait préféré son gendre Mourteza Mirza, et avait obtenu de la Porte une sentence d'exil contre trois des principaux commandans militaires de ce pays: celui d'Or (Pérécop), Selamet-Ghiraï; l'aga des côtes, Ermirza et le commandant d'Adjou. L'un de ces derniers, Ermirza, étant revenu en Crimée, sa présence y donna le signal de nouveaux troubles. Un différend s'éleva entre lui et un Tatare de la tribu des fils de Soubhan Ghazi, au sujet de la possession d'une jeune fille, à la main de laquelle ils aspiraient tous deux. Le khan termina la querelle en adjugeant l'objet en litige à un troisième concurrent. Il se fit ainsi des ennemis des tribus auxquelles appartenaient les deux rivaux. Les schirinbegs se rassemblèrent tumultueusement à Kialarali (sous

les rochers), et les Soubhan Ghazi envoyèrent à Constantinople une supplique par laquelle ils demandaient la révocation du khan : il fut fait droit à cette réclamation. Menghli-Ghiraï, sultan, frère et ancien kalgha de Kaplan-Ghiraï, qui, depuis sa destitution, vivait retiré près de Siliwri, dans le village de Kazikœï, fut élevé à la dignité de khan en remplacement de Selamet-Ghiraï, qui fut exilé dans ses terres de Yanboli. L'ancien khan Dewlet-Ghiraï, précédemment banni à Rhodes, avait obtenu quelque temps auparavant la permission de venir habiter, pour raison de santé, sa ferme de Wizé (16 octobre 1724 — 27 moharrem 1137).

Le nouveau khan fut revêtu, suivant une ancienne coutume. du kalpak de zibeline surmonté de deux panaches de héron, de la kapanidja rouge, ornée de neuf boutons d'or et de broderies en fil de même métal, du sabre enrichi de pierres précieuses, de l'arc, des flèches et du carquois ornés de perles fines ; il reçut un cheval couvert de ses harnais de diwan et trente habits d'honneur pour les gens de sa suite. L'année suivante, il exécuta l'ordre qu'il avait reçu d'envoyer à l'armée de Perse un corps de dix mille Tatares. Le kalgha Safa-Ghiraï, auquel avait été adjoint Ahmed-Ghiraï, conduisit à cette guerre cinq mille cavaliers; un pareil nombre d'hommes, parmi lesquels on remarquait le fils du khan Tokhatmisch-Ghiraï, furent placés sous les ordres du noureddin Selamet-Ghiraï. Leur chemin les conduisit à travers le Bosphore; le kalgha s'embarqua à Bouyoukdéré (grande vallée) pour Khounkariskelesi (port de l'em-

pereur), sans venir à Constantinople. Le chambellan Moustafaaga le guida auprès du serasker de Hamadan, auquel sa mission était d'amener des renforts; un autre chambellan guida dans le Schirwan les troupes du noureddin. A Begkoz, sur la rive asiatique du Bosphore, ils furent admis à baiser la main du grand-vizir. Le kalgha reçut un présent de cinq mille piastres, le noureddin un autre de quatre mille, et le prince Tokhatmisch-Ghiraï. outre une somme de cinq mille piastres, des chevaux richement harnachés. Peu de temps après, le poste de kalgha fut confié à Aadil-Ghiraï, fils de Sélim-Ghiraï, le titulaire actuel Safa-Ghiraï ayant embrassé le parti de Halim-Ghiraï et de Schahin-Ghiraï, fils de Seadet-Ghiraï (août 1725 — silkidé 1137). En attendant qu'Aadil-Ghiraï fût de retour de Rhodes, Azmet-Ghiraï fut nommé seul commandant des troupes tatares à Tebriz; l'année suivante, le noureddin Selamet-Ghiraï reçut l'autorisation qu'on lui avait refusée jusqu'à ce jour de retourner en Crimée, et l'ancien kalgha Safa-Ghiraï obtint en même temps celle de se fixer dans sa ferme de Yanboli. Il ne tarda pas à y être suivi par son successeur Aadil-Ghiraï, qui fut destitué sur la proposition du khan, et remplacé par le noureddin Selamet-Ghiraï.

Cependant, du fond de sa retraite, Aadil-Ghiraï poussait à la révolte les Noghaïs de Bessarabie, et les excitait à demander leur réintégration dans leurs anciens quartiers de Moldavie, et l'élévation de Kaplan-Ghiraï à la dignité de khan (1727 — 1140). D'un autre côté, des suppliques envoyées de Crimée re-

présentaient la conduite du khan comme étant en tous points conforme à la loi, et la prétention des Noghaïs à s'immiscer dans le changement du prince comme tout-à-fait inouie. Menghli fut donc confirmé de nouveau dans sa dignité de khan, et les gouverneurs d'Oczakow, de Bender, d'Ismaïl, de Kili et d'Akkerman, ainsi que les voïévodes de Moldavie et de Valachie, reçurent ordre de le soutenir avec leurs troupes contre les Noghaïs. Aadil-Ghiraï s'enfuit alors auprès du khan, et implora avec son intercession la clémence de la Porte ; quant aux Noghaïs Yousouf-Mirza et Timourkhan, qui avaient été les meneurs de la révolte, ils se réfugièrent en Pologne. Le khan et le gouverneur d'Oczakow se rendirent ensuite à Ismaïl, afin de régler tout ce qui concernait les Noghaïs (28 février 1728 — 17 redjeb 1140). Les mirzas de cette peuplade, de celle des Kowaïs et de la tribu Karalhalk furent traduits en justice et on leur assigna de nouveau le territoire qui s'étend entre le Pruth et le Dniester, sur une longueur de trente-deux lieues et une largeur de deux, qui leur avait été déjà accordé dix-sept ans auparavant (1711—1123), et dans la possession duquel ils avaient été confirmés dix ans plus tard (1721—1134). Ils promirent à la Porte de se tenir désormais en repos, et s'engagèrent, en cas de transgression, à payer mille bourses d'amende.

A peine les Noghaïs de Bessarabie étaient-ils pacifiés que ceux du Kouban se révoltèrent ; les premiers avaient été soulevés par Aadil-Ghiraï ; les seconds le furent par Djantimour et Bakht-Ghiraï. Le puissant

schirinbeg Djantimour, dont la rébellion avait déterminé le remplacement du dernier khan, refusa également obéissance à la Porte; déclaré rebelle, des ordres furent adressés en conséquence à tous les juges de Crimée et des forteresses assises sur le Danube [1]. Le khan, à la tête de son armée et des Cosaques Potkal, quitta Or et marcha sur le Kouban avec le kalgha, suivi des Tatares du Boudjak (Bessarabie). Djantimour s'était ligué avec Bakht-Ghiraï, connu sous le nom de Deli Sultan, c'est-à-dire le sultan fou, le même qui avait allumé chez les Noghaïs le flambeau de la guerre civile. Les Noghaïs du Kouban étaient divisés en quatre tribus principales: celles des Yeditschekis, des Kassaïoghlis, des Djemboïliks et des Yedisans; parmi les premiers, la tribu des Kataïkipdjaks, et parmi les seconds celle des Newrouzoghlis, suivaient seules la fortune de Bakht-Ghiraï, et le secondaient dans son projet de livrer aux Kalmouks la tribu Yedisan. Pour étouffer cette menaçante révolte, la Porte ordonna aux gouverneurs d'Oczakow et de Kaffa de se diriger, avec toutes leurs troupes disponibles, vers le Kouban et vers le pays des Tscherkesses, afin d'y seconder le khan. Les Yedisans et les Djemboïliks, les derniers qui eussent émigré des bords du Wolga pour se fixer sur ceux du Kouban, étaient depuis longtemps en guerre avec les Kalmouks, qu'ils redoutaient plus encore que les Kassaïs et les Tscherkesses, anciens possesseurs du pays, avec lesquels ils ne pu-

[1] A Azof, à Yenikalaa, à Bender, à Kili, à Babataghi, à Kaffa, à Adjou, à Ak-kerman, à Isakdji, à Ismaïl, à Ibraïl et à Taman. Tschelebizadé, f. 75.

rent jamais s'accorder; en conséquence, ils demandèrent et obtinrent l'autorisation de passer en Crimée. Ils y furent bientôt suivis par les Kataïkipdjaks qui sollicitèrent et auxquels on accorda le pardon de leur rébellion. La Porte usa de la même clémence envers Bakht-Ghiraï Deli Sultan, qui promit de laisser en repos les Noghaïs et les Tscherkesses. D'autres Noghaïs habitaient depuis longues années le district de Khalil-Pascha en Bessarabie, d'où ils ne cessaient d'inquiéter la Moldavie. Pour faire cesser les plaintes que les Moldaves élevaient à ce sujet, on transplanta toute la tribu à Ismaïl et à Ak-kerman, et on établit une ligne de démarcation rigoureuse entre leur territoire et celui du Boudjak (juillet 1728 — silhidjé 1140). Ce ne fut que trois ans après l'apparition du ferman qui ordonna cette mesure [1], qu'intervint, entre la Moldavie et les Noghaïs, une convention, en vertu de laquelle un territoire de trente lieues en longueur sur deux de largeur, s'étendant le long des frontières moldaves et bessarabiennes, fut abandonné aux Noghaïs qui, de leur côté, renoncèrent à toute prétention ultérieure sur le territoire moldave [2]. Djantimour, qui s'était enfui chez les Abazes Schapssagha, se sauva avec l'aide de Saïn Sultan, frère de Bakht-Ghiraï, au-delà du Kouban. De même que Deli Sultan avait sou-

[1] Le ferman fut rendu au milieu de silkidé 1139 (fin juillet 1727).

[2] Le texte original de cette convention écrite en langue grecque et transcrite dans l'*Histoire de Costin*, se trouve dans le deuxième volume des *Notices des Manuscrits du Roi*; il est accompagné de *Notes philologiques et historiques* du plus grand intérêt, dues au savant conservateur de la Bibliothèque royale, M. Hase.

levé les Tscherkesses et les Noghaïs, Daoudkhan de Schamakhi avait jeté le trouble parmi les habitans du Schirwan par son refus obstiné de respecter la nouvelle délimitation des frontières russes entre le Schirwan et le Daghistan : il fut destitué, et son khanat échut à Sourkhaïkhan, prince des Koumüks. Ce fut ainsi que les khanats de Crimée et du Schirwan, ainsi que les Noghaïs et les Koumüks, se trouvèrent momentanément pacifiés. En Moldavie, Michel Rakoviza fut remplacé par l'interprète de la Porte, Grégoire Ghika, filleul de l'empereur Léopold et jeune interprète de langues autrichien (5 octobre 1726 — 8 safer 1139) [1]. Le fils d'Héraclius, Mohammed, Koulikhan fut nommé gouverneur du Kakheti et reçut les deux queues de cheval, tandis que le fils de Hasan Pascha [2] fut promu au rang de beglerbeg de Kersmanschahan.

Le Nil et le Kouban n'étaient pas seuls témoins de semblables désordres : des soulèvemens partiels et des insurrections militaires éclataient sur plusieurs points de l'Empire. A Eriwan, les janissaires se soulevaient contre le serasker Ahmed Pascha et le maltraitaient ainsi que le defterdar. Le serasker ne dut son salut dans cette circonstance, qu'à la présence d'esprit du mir-alem Derwisch Mohammed (le commissaire pour la délimitation russe) qui, tirant cent bourses du trésor, les fit porter pour être distribuées à la porte de l'aga; tandis que les mutins se ruaient sur cette

[1] Tschelebizadé, f. 103. Engel se trompe en disant que cette nomination eut lieu l'année d'après.

[2] *Kalenderébaïsch*. Tschelebizadé, f. 65. Hanway, I, p. 228.

proie, le serasker eut le temps de quitter la ville et de réunir les troupes restées fidèles à ses ordres. Le lendemain, il battit les rebelles, et leur reprit quatre-vingt quinze bourses sur les cent qu'ils avaient touchées.

A Azof, la rébellion de Djantimour et de Deli Sultan gagna pareillement les janissaires qui se soulevèrent contre la mesure par laquelle toute communication avec les insurgés leur était interdite. Des ordres, tour à tour menaçans et doucereux, qui leur prescrivaient de tenir la main à ce que les janissaires ne s'immisçassent point aux événemens de Tatarie, furent adressés aux lieutenans-généraux des janissaires, en garnison dans cette ville, aux tschaouschs, aux chefs d'escadrons [1], aux capitaines [2], aux chefs des manœuvres et des vétérans[3], aux commandans d'Yenikalaa, de Taman, d'Or, de Kaffa, d'Oczakow, de Kilbouroun, de Temrouk et d'Atschou. Cet esprit de révolte s'était également emparé de la garnison de Kaffa qui, à l'instigation d'Abdoulaziz, moufti de cette ville, en chassa les principaux habitans, et embrassa la cause de Bakht-Ghiraï et des Abazes insurgés. A raison de ces faits, le gouverneur de Kaffa fut destitué et le moufti emprisonné à Touldja avec ses partisans (27 avril 1728 — 17 ramazan 1140). Le gouverneur de Bassra, Abdourrahman marcha contre les Arabes qui, ayant à leur tête Maanoghli et son frère, désolaient les villages de Gharas, de Himar et de Manssouriyé, et qu'il força à battre en retraite (octobre 1726 — safer 1139). Mais loin d'imiter cet exemple, les tribus arabes de Hou-

[1] *Boulouk-baschi.* — [2] *Odabaschi.* — [3] *Yamakhlar oda baschileri.*

weïzé, jusqu'alors placées sous la domination persane, firent volontairement leur soumission à la Porte (10 mars 1728 — 28 redjeb 1140).

Tandis que la guerre sévissait sur les frontières de Perse, en Asie-Mineure, les milices à cheval, les lewends et les seghbans recommençaient leurs anciens brigandages. Pour délivrer le pays de ce fléau, la Porte chargea de leur extermination les habitans de l'Anatolie, et les comprit tous dans une ordonnance de proscription. Des voleurs de grands chemins avaient assassiné dans le village de Soussighirlighi le sandjak de Karasi, Deli Omer-Pascha. A Smyrne, les deux meneurs de la rébellion, qui depuis quelque temps désolait cette ville et toute la province, Derwisch-Efendi et Hadji Seferoghli, avaient forcé la Porte à destituer le voïévode et à faire droit à leurs exigences; mais, le pascha d'Aïdin, feignant de sympathiser avec eux, les attira dans un piége, et leur mort mit un terme à l'insurrection. Non contens de tuer ou de faire prisonniers les bûcherons et les chaufourniers employés à la fortification de Sokhoum, les Abazes avaient osé assiéger le château. Pour les punir, les paschas de Tiflis et de Tschildir reçurent l'ordre de marcher sur eux, et le dadian et l'adjikbaschi, ou princes de Mingrélie et d'Imirette, suivis de leurs magnats [1], vinrent trouver le chambellan Ibrahim, que la Porte avait chargé de cette affaire, lui demandèrent pardon d'avoir prêté main forte aux Abazes, rendirent les prisonniers et promirent de ne pas tremper dans la ré-

[1] Tschelebizadé, f. 135. *Tawad* ou *Aznawer*.

volte de Bakht-Ghïraï, qui, à cette époque, avait soulevé les Noghaïs du Kouban.

Ismaïl Kalender, capitaine des gardes du corps [a] du prince Tahmasip, avec la lie de la population persane, avait pillé les localités de Schaft, de Roud et de Koum qui appartenaient aux Russes; battu par ces derniers, il se disposait à exercer les mêmes brigandages à Khalkhal et à Ardebil, secondé par les tribus Schahsewen et Schikaki. Mohammed-Kouli, pascha de Khalkal, se vit d'abord contraint de battre en retraite; mais bientôt il réunit de nouvells troupes, et, après avoir livré à Ismaïl Kalender, près du village de Kiwé dépendant de Khalkhal, un combat qui dura quatre heures, il le refoula dans la montagne de Masoula, habitée par la tribu Schikaki (juin 1728 — silkidé 1140). Le cheval d'Ismaïl et ses étriers d'argent, sa tente écarlate, trois cents chameaux et quatre cents mulets furent la proie du vainqueur; mais Kalender Ismaïl reparut bientôt plus redoutable que jamais et fort de son alliance avec le rebelle Abdourrizak, beglerbeg de Karabagh, qui, après s'être joint aux Schahsewens, avait défait les troupes d'Ali-Pascha et avait assiégé Ardebil pendant quatorze jours; le quinzième, forcé de lever le siége et poursuivi jusqu'au lieu nommé Mahmoud Kedüki (14 août 1728 — 8 moharrem 1141), il opéra sa jonction avec Ismaïl Kalender, qui se trouvait à la tête des tribus de Schahsewen, de Moghanlou et de Killibedjan, dont l'arrivée porta l'effectif de l'armée d'Abdourrizak à vingt mille

[a] *Kouroudjibaschi.*

hommes. Néanmoins, il fut battu par Roustembeg qui lui coupa quatre mille deux cents têtes, et lui prit huit cents chevaux; un riche butin fut d'ailleurs le prix de la victoire de Roustem; il s'empara, entre autres objets, des queues de cheval d'Ismaïl et des trompettes de bataille d'Abdourrizak. En récompense de ces faits d'armes, Roustem fut nommé beglerbeg de Kaïssariyé et reçut un présent de deux mille cinq cents piastres. En même temps, le commandant de Karabagh, Mohammed Emin, était envoyé par le gouverneur de Tebriz, Ali-Pascha Hekkimzadé, à la poursuite d'un autre agitateur persan, nommé Kazim Sultan. Ce dernier, à la tête de huit mille cavaliers, fut battu près de Djewsin; six cents têtes et cinq cents prisonniers tombèrent au pouvoir des Ottomans. Les démonstrations hostiles d'Abdourrizak, qui se donnait pour généralissime du prétendu prince persan Ismaïl, obligèrent la Porte de renforcer la garnison de Tebriz, mission dont elle chargea le khan du Schirwan, Sourkhaïkhan, Mohammed-Pascha, beglerbeg d'Ardelan, les commandans de Gendjé, de Tiflis, d'Eriwan et de Mekri, et enfin Gourd Ibrahim, gouverneur du Diarbekr. Ce dernier vainquit les Persans, les repoussa jusqu'à Meschgin, c'est-à-dire jusqu'à l'extrême frontière de la province de Karabagh, siége de la tribu Schikaki, détruisit mille de leurs tentes, et emmena prisonniers à Tebriz leurs femmes et leurs enfans (octobre 1728 — rebioul-ewwel 1141). Khan Mohammedbeg, pascha d'Ardelan, avait, de son côté, battu, aux environs de Germroud et de Meragha,

plusieurs sultans des Abdalbenlis et des Efschares. Sourkhaïkhan s'était mis en campagne avec une armée de vingt mille hommes; il aurait pu atteindre en trois jours le pays qu'habitent les Schahsewens, si, pour éviter de passer sur le territoire russe, il n'avait pas fait un détour; il n'arriva donc qu'au bout de vingt-neuf jours à Oungouré, où il opéra sa jonction avec les gouverneurs de Tebriz et de Diarbekr. Les Schahsewens s'étaient dirigés vers Outschdepé (trois collines), et de là à Yedidepé (sept collines), où ils avaient pris position aux bords de la rivière Bilhar. Les Ottomans avaient déjà assis leur camp à quatre lieues du leur, lorsque des Russes, qui se trouvaient au milieu des Schahsewens, prirent sur eux de les conduire à Salian. Dans la nuit même, ils les amenèrent aux bords du Kour qu'ils leur firent traverser à l'aide de quarante ou cinquante barques. Cependant les Ottomans atteignirent une partie d'entre eux au moment où ils allaient passer le fleuve, les taillèrent en pièces vis-à-vis de Baghian et revinrent chargés d'un riche butin (14 janvier — 13 djemazioul-akhir 1141). Lorsqu'ils furent arrivés au confluent du Kour et de l'Araxes, trois mille familles Enballou et Efschar, qui avaient abandonné le parti des Schahsewens, demandèrent grâce, et Abdourrizak, ancien commandant de Karabagh, vint, le col enveloppé d'un linceul, implorer un pardon qui lui fut accordé.

Au milieu du tumulte de la guerre et tout en comprimant les rebelles, le grand-vizir Ibrahim, ami de la paix, en faisait ressentir les bienfaits à l'Empire,

en prenant les sages mesures qui ont fait la gloire de son administration. Après la conclusion du dernier traité, il avait de nouveau déterminé les frontières de l'empire avec les quatre principales puissances voisines, l'Autriche, la Perse, la Russie et la république de Venise; il les avait reculées au sud-ouest par la récente conquête de la Morée, et, au sud-est, en incorporant à l'Empire un grand nombre de provinces et de districts persans, qui y avaient été réunis une première fois sous le règne de Souleïman le Grand. Sous ce rapport, il s'est montré plus grand que ses deux prédécesseurs et homonymes, celui qui avait pris Kanischa et celui qui avait assiégé Vienne et pris Belgrade. Pour ce qui est des institutions politiques à l'intérieur et des monumens, il a surpassé le deuxième Kœprülü et Mohammed Sokolli : mais il ne peut leur être comparé soit comme politique, soit comme homme de guerre, et il fut loin d'avoir leur énergie et leur talent pour conserver les avantages acquis.

Pendant la guerre de Perse, il signala son grand-vizirat par les institutions suivantes. Pour remédier aux incendies qui éclataient de toutes parts[1], il établit,

[1] Douze incendies avaient éclaté pendant les trois dernières années et avaient embrasé un grand nombre de maisons : 1° près du kœschk Khalidjiler, le 9 mars 1725 (23 djemazioul-akhir 1137. Tschelebizadé, f. 63; 2° à Kedük-Pascha, le 11 mars 1725 (25 djemazioul-akhir). Tschelebizadé f. 64; 3° près de la mosquée du sultan Sélim dans le Tschoukourbostan, le 1er juillet 1725 (19 schewwal 1137). Tschelebizadé, f. 67; 4° près les ateliers des tireurs d'argent, le 11 novembre 1725 (5 rebioul-ewwel 1138). Tschelebizadé, f. 84; 5° près le marché aux selliers, le 1er mars 1726 (26 djemazioul-akhir 1138). Tschelebizadé, f. 85; 6° dans le quartier de Takhtol-Kalaa, le 25 mars 1726 (21 redjeb 1138). Tschelebizadé, f. 93;

sur la proposition d'un renégat français, que l'historiographe de l'Empire ne fait connaître que sous son nom musulman de David, une compagnie de pompiers qu'il composa des plus jeunes et des plus vigoureux d'entre les janissaires nouvellement recrutés : leur nombre fut d'abord fixé à cinquante et leur solde à quinze aspres par jour; quatre-vingt-dix autres aspres leur furent alloués annuellement pour l'entretien de leurs ustensiles et de leurs casques d'airain. Bientôt après, le nombre de ces pompiers fut élevé à cent quatre, et leur aga reçut une solde de cent aspres. Il est à regretter que ce grand-vizir n'ait pas en même temps mis un terme au mode de construction vicieux employé à Constantinople; il aurait ainsi prévenu un grand nombre de ces incendies que contribuent à multiplier les matériaux inflammables des maisons de cette capitale, non moins que leur trop grande adhérence et le peu de largeur des rues; car, dit à ce sujet l'historiographe de l'Empire, « les maisons de Constan-» tinople, dont le faîte touche au ciel, se tiennent aussi » étroitement que les membres du corps humain, ou » que les césures de vers mal construits et mal assem-» blés. » Les juifs, qui habitaient les alentours du Marché aux Poissons, situé devant la mosquée de la

7° dans le quartier de Nakhlbend, le 5 juin 1726 (6 schewwal 1138). Tschelebizadé, f. 95; 8° dans le quartier de Tschoukourhamam (Citerne Mocisia), le 2 septembre 1726 (5 moharrem 1138). Tschelebizadé, f. 103; 9° près la mosquée de Mahmoud-Pascha, le 4 novembre 1726 (9 rebioul-ewwel 1139). Tschelebizadé, f. 105; 10° près de la porte de la prison, le 17 mai 1727 (2 ramazan 1139). Tschelebizadé, f. 124; 11° près du marché aux femmes, 3 mai 1727 (12 ramazan 1139). Tschelebizadé, f. 125; 12° à Scutari, le 29 octobre 1728 (25 rebioul-ewwel 1141). Tschelebizadé, f. 151.

Walidé (mère du Sultan), reçurent l'ordre de vendre leurs maisons à des musulmans, afin que cette mosquée ne fût plus souillée par leur présence [1]. Une mesure de police beaucoup plus utile consista à prescrire que désormais les mosquées, éclairées jusqu'alors pendant le mois de jeûne, le fussent également pendant les trois jours du baïram, précaution d'autant plus nécessaire que cette fête y attirait un immense concours de peuple. L'ordonnance concernant les bostandjis d'Andrinople, et depuis quelque temps tombée en désuétude, fut remise en vigueur par un règlement nouveau, disposant que ceux d'entre eux qui recevaient une solde ne pourraient plus à l'avenir séjourner hors d'Andrinople dans les villages environnans, et seraient tenus d'être toujours présens pour le service du seraï. L'abus, désigné sous le nom d'yamak, qui consistait à employer les affidés des janissaires au service des forteresses frontières, et à inscrire sur les rôles de cette milice les rayas et les fils de rayas, fut aboli par un ordre spécial et formel. Il fut mis pareillement un frein au luxe de vêtemens que déployaient les femmes depuis que la cour avait fixé, pendant les années de guerre, sa résidence à Andrinople : un règlement leur défendit de porter à l'avenir des collets de plus d'un empan, des mouchoirs de plus de trois, et des rubans dont la largeur excédât celle d'un pouce ; l'usage des pelisses

[1] Tschelebizadé, f. 118 et 119. Cette mesure ne fut exécutée qu'imparfaitement pendant bien peu de temps, car ce quartier est aujourd'hui encore un des plus sales marchés juifs de la capitale.

d'hermine fut interdit en même temps aux personnes des deux sexes appartenant à la classe moyenne (septembre 1727 — moharrem 1140). Les juges de Constantinople, de Galata, de Scutari, de Brousa et d'Andrinople furent chargés, ainsi que l'aga des janissaires et le bostandji-baschi, de veiller à l'exécution de cette loi somptuaire. Il fut défendu également d'élever sur les toits des maisons des tschardaks ou belvédères en bois, soit parce que, lors des incendies, ces ornemens étaient d'ordinaire les conducteurs par lesquels le feu se communiquait d'une maison à l'autre, soit afin que nul regard indiscret ne pût à l'avenir violer le secret des harems voisins. Une taxe imposée sur les ognons de tulipes réprima le luxe des fleurs auquel avaient donné naissance les fêtes des parterres illuminés de tulipes, mises à la mode sous le règne du sultan Ahmed III. Le scheïkh Mohammed Lalefari dressa à cette occasion le catalogue, déjà connu en Europe, des ognons de tulipes que l'on cultivait de préférence à Constantinople. La prohibition de toute vente de bois ailleurs que dans les chantiers publics mit un terme aux spéculations usuraires de ceux qui trafiquaient de ce combustible, dont la rareté et la cherté se faisaient péniblement sentir depuis peu à Constantinople. Ces marchands se faisaient livrer le bois à si bas prix par les habitans de Terkos et d'Akhtebeli, dont les forêts alimentaient la capitale, que les rayas avaient enfin renoncé à les exploiter; une nouvelle ordonnance leur attribua la faculté d'amener eux-mêmes leurs bois sur leurs propres navires au marché de Constantinople.

Pour que le présent annuel envoyé à la Mecque, vers le milieu du mois de redjeb, sous la désignation de Sourre, ne fût plus exposé aux tentatives des brigands qui, pendant les années de guerre, infestaient les routes d'Anatolie et de Karamanie, il fut enjoint aux gouverneurs des provinces, situées entre Constantinople et Damas, que parcourait la caravane: à ceux de Kodjaïli, d'Akschehr, de Koniah, d'Adana et de Hama, d'aller au devant de la Sourre, et d'adresser à la Porte le bulletin de l'état dans lequel chacun d'eux l'avait reçue, jusqu'à ce qu'elle fût remise au gouverneur de Damas, chargé, en sa qualité d'émiroul-hadj, de la conduire au lieu de sa destination. Un khattischérif abolit les abus qui s'étaient glissés pendant la guerre dans la répartition des emplois judiciaires. Il disposa qu'à l'avenir les fonctions de juges seraient conférées pour deux ans, et ne pourraient être accordées avant l'expiration d'une année pour celle qui devait la suivre; que les commissions seraient délivrées gratuitement; que les emplois vacans seraient donnés, suivant l'ordre hiérarchique, aux candidats éprouvés par un examen spécial; que les mollas, les kadis et les naïbs, c'est-à-dire les grands et les petits juges, ainsi que leur substitut, ne pourraient rien réclamer au-delà des émolumens qui leur sont accordés par la loi pour les contrats de mariage, de vente et de louage, les apuremens de comptes, les citations, les élargissemens, les fondations et les successions; mais que, d'autre part, les gouverneurs ne pourraient rien exiger d'eux, à titre d'impôt réel, de prestation en nature, de con-

tribution de paix ou de guerre. Quatre nouveaux membres vinrent à cette époque augmenter le nombre des scheïkhs, prédicateurs des mosquées impériales. Les deux Walidés, mères des sultans Mohammed IV et Ahmed III, ayant ajouté aux huit mosquées impériales, qui existaient déjà [1], quatre nouvelles mosquées, situées l'une à Galata, la seconde à Scutari, et les deux autres à Constantinople, l'une près de la porte du Jardin [2], l'autre près du marché Egyptien [3] : le nombre de ces mosquées et celui des scheïkhs, prédicateurs de la cour, qu'il ne faut pas confondre avec les deux chapelains de la cour (imams), se trouvèrent ainsi portés à douze.

Grâce aux efforts du grand-vizir Ibrahim, le règne du sultan Ahmed put rivaliser pour les constructions avec ceux de ses prédécesseurs, particulièrement pour celles qui eurent un but d'utilité [4] ; cependant aucun des édifices élevés sous ce règne ne peut se comparer avec les beaux morceaux d'architecture que dut l'Em-

[1] Celles d'Eyoub, du sultan Mohammed, du sultan Bayezid, du sultan Selim, du sultan Souleïman, de Schehzadegan, du sultan Ahmed et d'Aya Sofia.

[2] *Yenidjami*, à Baghdjékapou.

[3] *Walidé djamisi*, près du Missr tscharsousi.

[4] La plupart des édifices élevés par Ibrahim-Pascha sont décrits dans le Βοσπορομαχία de Momarts, entre autres, p. 41, le palais de Bebek : Αὐτὸ μὲ τοῦ Μπραΐμπασᾶ τὴν προσταγὴν ἐκτίσθη, αὐτὸς αἰτια στάθηκε ποῦ Δύσις ἐστολίσθη ; ainsi, p. 59, celui de Bendé Baghdjékœi : Τὸνά ναι τοῦ Μπραΐμπασᾶ πολύφθαλμος καμάρα, τὸ ἄλλο Μπέντι (Bend) ὑψηλὸ, τῶν ὁμματιῶν τορμάρα ; ainsi le palais Schemsiseraï à Chalcédoine : Μπραΐμπασᾶς τὸ ἔκτισε, Σεμσὶ Σεράγι τὸ χρύζουν, μὲ τ'ὄνομα τὸ θῶρός του κ'ἡ χάρες του τεργιάζουν ; les bassins (*haouz*), p. 85 ; εἰς τοῦτο δυὸ χαβούζια ἐκεῖ κοντα κτισθηκαν, μὲ ῥέσμ τοῦ Ἰμπραΐμπασὰ μεσζουρικα (*meschhour*, c'est-à-dire célèbre) γενῆκαν.

pire aux sultans Souleïman, Selim II, Ahmed I et Mohammed IV. On répara la fonderie des canons et la salle du diwan de l'arsenal; un nouvel hôtel des monnaies s'éleva à Tebriz; celui de Constantinople fut recouvert d'une magnifique coupole. Un double motif avait déterminé le grand-vizir à ordonner cette restauration. D'abord parce que l'hôtel des monnaies de Constantinople, situé dans la première cour du seraï, est le premier édifice qui frappe les regards des ambassadeurs étrangers, ensuite parce qu'il voulait éterniser le souvenir des nouveaux règlemens monétaires qui venaient d'être rendus en même temps à Constantinople[1], en Perse et en Egypte. En Perse, les abbasis, qui avaient le poids entier et valaient seize paras, furent convertis en sultanis; ceux de huit et de quatre paras, en demi et en quarts de sultanis. On frappa, en outre, de nouveaux ducats, dont cent équivalaient pour le poids à cent dix drachmes d'or à vingt-quatre karats. Au Caire, sous le gouvernement de Mohammed-Pascha, les vieux ducats à chaînes (eschrefi) furent démonétisés et remplacés par de nouveaux (foundouklis), à vingt-quatre karats (1725 — 1137). Dans l'enceinte du vieux seraï, la caserne des baltadjis, qui avait été incendiée, fut reconstruite à neuf, et un bain de vapeur fut fondé à leur usage, en sorte qu'au lieu de fréquenter celui des eunuques, où ils étaient obligés de payer une rétribution, ils purent dé-

[1] L'*Inscha* du reïs-efendi Mohammed contient, sous le n° 157, un ferman rendu dans le cours de la même année relativement aux monnaies d'or et d'argent de faux poids.

sormais se baigner gratuitement [1]. La sultane Fatima, épouse du grand-vizir, fit reconstruire la vieille mosquée de Piri-Aga, située derrière son palais, et la décora d'un minaret de marbre. Le Sultan en inaugura la consécration par un auguste chronographe [2], le jour de la première prière du vendredi (24 octobre 1727 — 8 rebioul-ewwel 1140). Le mardi suivant, la Sultane visita sa mosquée, et donna au voïévode de Galata, à l'architecte, à l'imam et au premier crieur de la prière des pelisses de zibeline; au chanteur d'hymnes [3], à celui qui chantait les louanges du Prophète le vendredi [4], et aux quatre lecteurs du Koran entier [5] des surtouts de drap à manches longues; elle fit distribuer, en outre, dix piastres à chacun des employés de la mosquée, aux quatre crieurs de la prière [6], aux cinq sacristains [7], aux allumeurs de lampes et aux cinq lecteurs de quelques parties du Koran [8]. Près de la porte d'Egrikapou, dans le vieux palais de l'Hebdomon, aujourd'hui Tekfour Seraï, on établit une fabrique de faïence bleue de Perse. Après la prise de Tebriz, le sultan Selim Ier avait transplanté,

1 *Oudjrit wermé megilé derlemeleri.* Tschelebizadé, f. 104.

2 « Fatima Sultan, que Dieu accepte ta mosquée. » Tschelebizadé. f. 126.

3 *Naatkhouan.*

4 *Mouaarrif.* On appelle teaarouf le premier hymne de louanges chanté le vendredi; ceux qui le chantent se nomment *mouaarrif* ou *teaarouf-khan.*

5 *Dewrkhouan.*

6 *Muezin.*

7 *Kaïm.*

8 *Djüzkhouan.*

aux bords du lac de Nicée, des ouvriers en ce genre d'industrie, auxquels vinrent se joindre ceux que Damad Ibrahim amena de Tebriz, lors de la dernière prise de cette ville, et des ateliers desquels ne tardèrent pas à sortir des carreaux de faïence, qui, pour la couleur et le brillant, rivalisèrent avec ceux de Koum et de Kaschan.

Ce ne fut pas seulement dans la capitale que s'élevèrent de nouveaux édifices, mais aussi dans toutes les provinces de l'Empire, particulièrement dans les deux villes saintes de l'islamisme, la Mecque et Médine. A la Mecque, le palais de pierre qu'on nomme Tabtab, et qui est situé entre les portes du Prophète et Siadet, fut reconstruit à neuf, ainsi que la medresé du sultan Souleïman; à Médine, on répara les aqueducs qui mènent l'eau de *Koubbetol-Islam* à la source de Seki, les bassins établis près de cette source; celles de Mounadja, de Souk et de Saha; les réservoirs situés au-dessus de la route de Medjidkaba à Médine; les trois arches de Koubbetol-Islam et le mur oriental du sanctuaire. On renouvela la chaire qui s'élève dans le mausolée du prophète; l'estrade de l'autel d'Omar fut couverte de nouveaux tapis, et, pour préserver les négocians d'Yenbouou de toute agression de la part des brigands arabes, on construisit un mur derrière leur bazar [1]. A Souez, on restaura les chantiers [2] les granges [3] et les magasins [4], que Souleïman avait établis dans l'intérêt

[1] *Okalé.* — [2] *Enbar*, dont on a fait *hangar*.
[3] *Schouné*, le mot allemand *Scheune* (grange).
[4] *Makhzen*, mot arabe.

de la navigation et du commerce de la Mer-Rouge ; on y construisit même de nouveaux navires. A Fayoum, on releva deux digues tombées en ruines [1], et, pour payer ces deux réparations, on préleva trente bourses sur la ferme des villages [2] et dix sur le trésor que l'Egypte envoyait annuellement à Constantinople [3]. On construisit dans l'arsenal de la capitale quelques vaisseaux à trois ponts et des caravelles ; lorsqu'ils furent lancés à la mer, le Sultan assista, avec toute sa cour et suivi de tous les ministres, à cette solennité. L'un de ces bâtimens, envoyé à la chasse des corsaires de l'Archipel, échoua près de Saint-Stephano, et on eut beaucoup de peine à le sauveter ; deux autres eurent le bonheur de s'emparer du fameux corsaire Andronaki et de le ramener prisonnier à Khios [4], avec son vaisseau, tandis que les gouverneurs de Négrepont et de Scutari étaient obligés de tenir en bride les habitans de Dulcigno, adonnés à la piraterie (13 mars 1727 — 20 redjeb 1139). La forteresse de Novi, en Bosnie, qui, tout récemment encore, était entourée d'une palissade en planches, suivant le mode adopté pour toutes les palanques, fut alors environnée d'un mur carré de dix-huit mille cinquante aunes d'étendue, flanqué de cinq bastions et percé de deux portes ; toutefois, ce ne fut pas le trésor, mais bien la province qui supporta les frais de cette fortification. On acheva le

[1] *Djisri Lahoud* et *Djisri hitaï gharïk*. Tschelebizadé, f. 121.

[2] *Holwan aktschesi*.

[3] *Irsalyé*.

[4] Tschelebizadé, f. 114. Il cite à ce sujet un passage du koran et une maxime arabe, le premier est ainsi conçu : *Bismillahi medjriha wé mer-*

château que l'ancien kapitan-pascha Moustafa avait commencé à construire, à ses propres frais, au cap Bababouroun (Lectum), qui s'avance en face de Mitylène; les habitans d'Enos, d'Adremid, de Touzla et d'Alexandria Troas furent obligés d'apporter les pierres des ruines antiques éparses dans cette contrée, dont on se servit comme de matériaux. Afin de protéger la province de Kakhet contre les incursions des tribus Lezghies des Djars et des Talis, on reconstruisit, sur la proposition de Mohammedkouli, gouverneur du Kakheti, le château de Topkara-Agadj, dans lequel on mit garnison. Pour approvisionner d'eau la capitale, on établit cinq nouveaux *bendé*, c'est-à-dire réservoirs ou écluses, dont cinq dans la vallée du conquérant[1], près le village de Djebedji, un près de Belgrade, dans le village de Tomouzderé, et un autre près du double bassin du sultan Osman II; en même temps, on ordonna le nettoiement de tous les autres conduits d'eau. Trois palais d'été, bâtis par le sultan Ahmed III, reçurent des noms persans : on appela le premier Palais du Bonheur[2], le second Palais de Khosroës[3], et le troisième Palais de l'Empereur[4]. Le grand-vizir en construisit, pour son usage personnel, un quatrième qu'il nomma Palais de la Sécurité[5]. De son côté, le kapitan-pascha

siha, c'est-à-dire, au nom de Dieu qui protège ses courses et son ancrage; quant à la maxime : *Himmetor-ridjal taklaol-djebal*; elle signifie : le courage inébranlable de l'homme arrache les montagnes de leur base.

1 *Fatih deresi.*

2 *Saadabad*, près des eaux douces.

3 A Alibegkœï. Raschid, II, f. 76.

4 *Houmayounabad;* à Bebek. Tschelebizadé, f. 95.

5 *Emnabad*, à Ssalibazari. Tschelebizadé, f. 125.

décora le palais du grand-vizir Kara Moustafa-Pascha, celui-là même qui avait assiégé Vienne; dans ce palais, qui est situé sur la côte européenne du Bosphore, près du village de Kouroutscheschmé, il donna l'hospitalité au Sultan [1]. Quant au grand-vizir, il construisit, à Constantinople, près de Khodja-Pascha, un kœschk, un bain, une fontaine, une école pour de jeunes garçons et une académie; il reconstruisit, dans le sandjak de Tschoroum, le village de Hamza, dont il dota la mosquée des revenus de sept autres villages; mais il s'attacha surtout à embellir le village de Meschkara, lieu de sa naissance, situé dans le sandjak de Nikdé, qui ne tarda pas à devenir une ville, grâce aux édifices et aux établissemens qu'il y fonda, et dont il éleva le juge au rang des six premiers juges de l'Empire; il changea le nom de ce village en celui de Newschehr, c'est-à-dire nouvelle ville. L'état de délabrement dans lequel se trouvaient depuis longtemps les deux forteresses voisines de Nikdé et de Karahissar, rendant leurs garnisons inutiles, il transféra, sur la proposition du defterdar, à Newschehr les fiefs affectés à l'entretien de ces deux garnisons [2].

[1] *Tirnakdji yalisi*. Tschelebizadé, f. 111.

[2] 60,000 aspres pour les 52 hommes de Nikdé et 39,000 pour les 33 de Karahissar. Sur ces 99,000 aspres, 3,000 furent affectés à la solde du kiaya, 3,000 à celle de l'imam, 2,500 à celle des crieurs de la prière, 1,200 à celle du sacristain, 4,000 à celle des deux officiers, 4,000 à celle des gardiens de la porte, 1,600 à celle de trente hommes de garnison, 6,000 à celle du topdjibaschi, 2,000 à celle du kiaya des topdjis, 2,000 à celle du capitaine des cannonniers, 1,600 à celle des quatorze canonniers placés sous ses ordres. Tschelebizadé, f. 121.

L'inspecteur des bâtimens, Moustafa, et un secrétaire de la chambre, furent chargés d'en lever le plan, et de procéder au cadastre de son territoire.

Nous avons déjà parlé des nombreuses fêtes à l'aide desquelles le grand-vizir, en satisfaisant les goûts du Sultan, sut se maintenir constamment en faveur. Aux cinq fêtes religieuses, qui étaient celles des deux baïrams [1], de la naissance du Prophète [2], de l'exposition du manteau sacré [3] et du départ de la caravane des pèlerins pour la Mecque [4], auxquelles toute la cour assistait en grande solennité [5]; aux autres fêtes plus mondaines, telles que les illuminations des parterres de tulipes, qui avaient eu lieu au printemps, et les soirées que le grand-vizir donna à son maître pendant l'hiver; aux festins, que le grand-vizir, le kapitan-pascha et les autres grands dignitaires de l'Empire avaient coutume d'offrir au Sultan dans leurs propres palais [6], vint s'ajouter la fête persane du newrouz ou de la nouvelle année; cette fête fut célébrée non au commencement de l'année lunaire civile, qui retarde tous les ans de onze jours, mais à l'é-

1 Le 1er schewwal et le 10 silhidjé.

2 Le 10 rebioul-ewwel.

3 Tschelebizadé, f. 93, le 14 ramazan.

4 Mi-redjeb.

5 La célébration de ces fêtes est l'objet de mentions particulières dans l'histoire de l'Empire; pour la célébration du bairam, voyez Tschelebizadé, f. 65, 117, 122, 142, 149, 152 et 154; quant au mewloud, il en est question à la f. 150.

6 Par le grand-vizir au grand-seigneur. Tschelebizadé, f. 121, par le kiayabeg, f. 134.

quinoxe de printemps, qui est invariable. C'est le jour auquel, s'il faut en croire la tradition persane, le soleil, sorti des mains du créateur, commença sa course à partir du signe du bélier, et celui auquel Djemschid, le front ceint d'une couronne rayonnante, attendait, sur le trône de Persépolis, le lever du soleil, pour saluer, par un hymne de louanges et d'actions de grâces, cet astre au moment où il brillait à l'horizon, puis recevait l'hommage des présens que lui apportaient les peuples de son vaste empire. Toutefois, si, dans l'ancienne et dans la nouvelle Perse, le newrouz était considéré comme la première fête de l'Etat et du culte, il n'en était pas de même dans l'Empire ottoman, où on se bornait à le célébrer par un banquet que l'aga des janissaires offrait au Sultan [1]. Indépendamment de ces fêtes invariables, les visites qu'Ahmed III rendait de temps à autre aux palais impériaux du Bonheur, de Khosroës et de l'Empereur, à celui de Beschiktasch, situé sur la côte européenne du Bosphore, à celui de la Walidé, situé à l'extrémité du port d'Eyoub, et à celui qui est situé en face de Karagatsch, donnèrent lieu chaque fois à des banquets et à des fêtes. Souvent aussi, le Sultan ou le grand-vizir visitaient, à la tête de cavalcades nombreuses et brillantes, les aqueducs de Constantinople ou le bas-

[1] *Siafeti newrousiyé*, le 20 mars 1726 (16 redjeb 1138). Tschelebizadé, f. 92, le 20 mars 1727 (27 redjeb 1139); Tschelebizadé, f. 115, et le 20 mars 1728 (10 schâban 1149). La description poétique du newrouz revient chaque année dans l'*Histoire de Nadirschah*, par Mehdi Koulikhan.

sin du sultan Osman. Ces diverses solennités alternaient avec les fêtes extraordinaires provoquées, tantôt par le mariage des princesses du sang, tantôt par la première leçon donnée aux princes. Ainsi, la sultane Safiyé, fille du sultan Moustafa II, et veuve du fils du grand-vizir Kara Moustafa, épousa en secondes noces Mirza Mohammed-Pascha, ancien gouverneur aux bords du Phasus, depuis gouverneur de Candie; les princesses Saliha, Aïsché et Seïneb, filles du Sultan, furent mariées, la première à Moustafa, gouverneur d'Eriwan, fils de Deli Houseïn, la seconde au silihdar et secrétaire Mohammedaga, et la troisième au second écuyer Moustafa, neveu du grand-vizir: chacune d'elles reçut une dot de dix mille ducats. Le grand-vizir, le moufti, le paranymphe, le kizlaraga et les vizirs de la coupole furent revêtus, dans ces diverses circonstances, de pelisses d'honneur. Le prince Nououman reçut sa première leçon avec les solennités dont nous avons parlé plus haut, et qui avaient déjà eu lieu, lorsqu'on avait commencé l'éducation de ses frères, Moustafa, Bayezid, Mohammed, Souleïman; seulement, la présence de ces derniers ajouta à l'éclat de cette nouvelle cérémonie, car le Sultan voulut y assister, au milieu de ses quatre fils aînés qu'il considérait comme les soutiens de son trône, de même que le grand-vizir y parut environné des quatre vizirs de la coupole, comme des quatre colonnes sur lesquelles s'appuyait l'édifice de sa puissance (21 octobre 1727 — 6 rebioul-ewwel

1140) [1]. Le grand-vizir et les autres vizirs, le moufti et les chefs des émirs, les grands juges les Honorés, les muderris les Savans, les scheïkhs les Vénérés et les ministres les Éprouvés [2], assistèrent à cette cérémonie dans le kœschk des Perles. Le grand-vizir, toujours jaloux de témoigner de son respect pour le corps enseignant, honora souvent de sa présence les assemblées des oulémas, dans lesquelles, après la lecture de l'exégèse du Koran de Beïdhawi ou de Kazikhan, les assistans se livraient à des discussions savantes sur ce texte sacré. Le Sultan fonda deux bibliothèques, l'une dans l'intérieur de son palais, l'autre dans la nouvelle mosquée de la sultane, mère de Mohammed IV. Cette seconde bibliothèque fut placée près du tombeau de la sultane défunte, afin, dit l'historien, que le parfum de la science allât réjouir son âme bienheureuse jusqu'au sein du paradis. Outre ces deux bibliothèques fondées par le Sultan, trois autres furent ouvertes au public sous son règne : celle du grand-vizir Ali de Tschorli [3], celle qu'Ismaïl-Efendi affecta à sa mosquée de Tscheharschen bebazari, où il repose à côté de ses livres [4], et celle que le grand-vizir Ibrahim fonda à Khodja-Pascha. Sous aucun règne, on n'avait vu s'ouvrir autant de biblio-

1 Tschelebizadé, f. 126. A cette occasion, l'historiographe de l'Empire cite le verset suivant :

Lorsque le soleil se montre à l'horizon,
Les atômes doivent-ils paraître au ciel?

2 *Scheïkhoul islam, Wouzeraï ouzam, Sadreïn mouhteremeïn, Khodjagani keram.*

3 En 1714 (1126). — 4 En 1721 (1134).

thèques. Le grand-vizir favorisa les travaux littéraires par les dons généreux qu'il fit aux oulémas, et l'empire dut à son influence protectrice l'apparition d'ouvrages vraiment utiles, entre autres une traduction de l'histoire universelle écrite en langue persane par Khouand-Émir, neveu (et non fils) de Mirkhawend, livre connu sous le titre d'*Ami des Biographies* [1], et l'histoire universelle de l'Arabe Aïni, intitulée *Grains de Corail de l'Histoire Contemporaine* [2]; la première de ces traductions fut confiée, sous la direction de l'historiographe de l'Empire Aassïm, à vingt-cinq savans choisis parmi les oulémas, les scheïkhs, les muderris, les juges et les secrétaires de la chancellerie d'État. Une commission de sept autres savans fut chargée de traduire la seconde. Ce ne fut pas seulement en fondant des bibliothèques et en faisant traduire deux bonnes histoires universelles, que le grand-vizir Ibrahim rendit service à la littérature : il s'acquit un mérite plus grand encore en profitant des connaissances spéciales que Mohammed, surnommé le Vingt-Huit, avait recueillies pendant son ambassade en France, pour doter l'Empire d'une imprimerie, dont il confia la direction à Ibrahim. Si ce dernier, renégat hongrois, dont le nom chrétien ne nous est pas connu, obtint quelque célébrité comme écrivain et comme fondateur de la première imprimerie turque, il n'a pu échapper à la honte qui rejaillit sur les rebelles et sur les renégats. L'histoire littéraire de l'empire ottoman

[1] *Habibes-siyer.*

[2] *Akdol-djeman fi tarikhi chliz-zeman.*

cite environ cent [11] poètes ou écrivains qui ont brillé pendant les douze années que dura le grand-vizirat de Damad Ibrahim, c'est-à-dire pendant la seconde moitié du règne de vingt-sept ans du sultan Ahmed. Les détails que nous ont transmis sur ces poètes Salim, Safayi et Moudjib, les Biographies des Savans et des Poètes, par Scheïkhi, continuées par son fils, sont malheureusement, sous ce rapport, les dernières sources auxquelles il soit donné à l'historien de puiser. Depuis un siècle, aucun Ottoman ne s'est occupé de réunir les biographies des poètes ou des savans de son pays, et l'introduction de l'imprimerie dans l'empire ottoman n'a fait que marquer le déclin de sa littérature.

L'établissement d'une imprimerie à Constantinople, sous la direction du renégat hongrois Ibrahim, est un des traits caractéristiques de cette époque que distinguent surtout une réaction marquée des mœurs occidentales sur celles de l'Orient, et l'étroite liaison de la politique ottomane avec celle de l'Europe. Le choix des premiers ouvrages imprimés dans l'Empire montre la tendance qu'avait le gouvernement turc à s'éclairer, par l'étude de l'histoire, sur les relations que depuis son origine il avait eues, soit avec la Perse, soit avec les puissances maritimes de l'Occident. Le premier livre qui sortit de la nouvelle presse fut une traduction en langue turque du dictionnaire arabe de Dschewheri par Wankouli[1]; le second fut l'histoire des guerres maritimes de l'Empire otto-

[1] *Loughati-Wankouli*, en 1728 (1141); deux volumes in-folio.

man par Hadji Khalfa [1]; on imprima ensuite l'histoire des khalifes [2] et celle de Timour par Nazmizadé [3], celle d'Egypte par Souheïli [4], celle d'Amérique [5] et celle des Afghans, traduites du latin du jésuite polonais Krusinski [6], toujours sous la direction du Hongrois Ibrahim [III]. Krusinski, confesseur de Rakoczy et successeur du jésuite Kachod, servit simultanément, comme son prédécesseur, les intérêts de Rakoczy, ceux du résident impérial et ceux du grand-vizir Ibrahim pour lequel il traduisit, en langue turque, l'histoire de la guerre des Afghans [7]. Krusinski, comme le jésuite Louis de Dieu qui voyageait en même temps que lui en Perse, avait été chargé par le Pape et l'Empereur, de missions dans cette contrée. Un autre contemporain du renégat hongrois Ibrahim que Rakoczy avait accrédité auprès du Sultan, en qualité de chargé d'affaires, fut le célèbre renégat français Bonneval, qui, dans sa haine contre l'Autriche, ne cessa de représenter à la Porte l'empereur d'Allemagne comme son

1 *Tohfetoul-koubar fi esfar il-ebhar*, c'est-à-dire les dons des grands dans les guerres maritimes (1728-1141).

2 *Gülscheni Khoulefa*, c'est-à-dire le parterre de roses des khalifes, 1730 (1143); petit-in-folio.

3 *Tarikhi Timourgourgan*, traduit d'Arabschah, 1729 (1142).

4 *Tarikhi missri Kadim ou djedid*, histoire de l'ancienne et de la moderne Egypte, 1729 (1142).

5 *Tarikhi Hindi Gharbi*, 1729 (1141).

6 *Tarikhi Seyah*, histoire du voyageur, traduite par Krusinski, 1729 (1142).

7 *Quotquot versionem Turcicam antequam illam placituram aulæ charactuitus pro Magno Veziro describendam peritissimis antiquariis objecissem.* Préface de Krusinski

ennemi le plus implacable, et de protéger les rebelles hongrois; mais il fut en même temps le levier dont se servit Ibrahim-Pascha pour introduire des innovations utiles dans l'Empire ottoman. Ce fut lui qui révéla à la Porte les secrets de la politique européenne; qui lui fit connaître, par des mémoires qu'il adressa tous les ans au Sultan, ses véritables intérêts; qui eut toujours à lui suggérer quelques nouveaux moyens pour continuer avec succès les guerres où elle était engagée et dont il s'efforça toujours de prolonger la durée. Après avoir sollicité quelque temps, de Bosnaseraï, où il se trouvait, l'autorisation de se rendre à Constantinople, il s'y montra tout-à-coup porteur d'une lettre que lui avait remise le gouverneur de Bosnie (septembre 1729); dès-lors, protégé par sa prétendue qualité de musulman nouvellement converti, il embrassa avec chaleur la cause de la Porte et passa à son service comme général des bombardiers. A partir de ce moment, il fut pendant quatorze années l'âme secrète de la politique ottomane dans ses rapports avec les cabinets européens; et si son influence suivit toutes les fluctuations d'une cour despotique, si à la faveur la plus signalée succéda la disgrâce la plus prononcée, il ne cessa jamais d'être le point d'appui des efforts dirigés par la France et la Suède contre l'Autriche et la Russie.

Il importe de faire connaître ici les relations diplomatiques que la Porte eut, à l'époque où nous sommes arrivés, avec ces quatres puissances. L'ambassadeur français Villeneuve réclama en vain l'intervention de

la Porte pour obtenir une satisfaction et une indemnité pour les pertes que les corsaires de Tripoli avaient fait essuyer à ses nationaux ; il finit donc par conclure, au nom de son gouvernement, un traité de paix avec cette régence. Kozbegdjiaga [1], qui avait été chargé de réclamer en Suède le remboursement des avances faites à Charles XII, revint de Stokholm par la Russie, avec deux milles bourses et une lettre par laquelle le gouvernement suédois s'excusait de ne pouvoir immédiatement envoyer à la Porte une plus forte somme [2] (14 mai 1729). Le résident impérial Talman, qui avait remplacé M. de Dirling [3], continuait à exposer les griefs de l'Autriche contre le consul ottoman à Vienne, qui, de son côté, se plaignit, dans une lettre adressée au grand-vizir, de ce qu'on n'avait mis à sa disposition ni argent pour son entretien, ni courrier, ni

[1] *Kozbegdjisi*, gardien des noyers; c'est un bostandji préposé à la garde des jardins et ayant ainsi des fonctions opposées à celle du *soffabegdjisi*, gardien du sofa, qui est un bostandji attaché au service des appartemens du bostandjibaschi et des autres officiers. Cependant, le personnage dont il s'agit reçoit dans l'ouvrage de Raschid, tantôt le titre de kozbegdjisi, et tantôt celui de soffabegdjisi.

[2] Rapport de Talman dans les Archives de Vienne : *Interpretatio Litt. a Sueciæ primo ministro ad Sup. Vez. per Mustafaaga transmissarum.* On y lit ce passage : « *Pecuniam quam Rex noster cum apud fulgidam Portam hospes esset, postulante indigentia ab eadem mutuaverat, Regnum Sueciæ ut proprium debitum illam declarare debemus. Indigentia qua actualiter etiam regio nostra laborat, in causa est, ut tantummodo aliquam partem debiti nostri, quod summam duarum millium crumenarum importat, pro nunc mittamus.* »

[3] Tschelebizadé, f. 153, le 21 décembre 1728 (19 djemazioul-ewwel 1141). *Credentiales Caroli VI ad S. Ahmed III*, 15 août 1728, *pro residente Leopoldo Talman.* St. R.

habitation particulière, faveurs auxquelles sa qualité de consul ne lui donnait du reste aucun droit. L'ambassadeur français et le résident impérial s'entremirent en faveur des catholiques syriens persécutés par les Grecs. M. d'Andrezel [1] avait déjà obtenu un ferman qui révoquait de ses fonctions le patriarche de Jérusalem, Sylvestre, dont le prédécesseur Séraphin avait été destitué pour avoir favorisé les catholiques, mais ce ferman ne fut pas mis à exécution. De sévères arrêtés furent rendus de nouveau contre les missionnaires de Khios[2]. Un différend très-vif s'était élevé entre la Porte et la Russie au sujet de la protection récemment accordée, par l'autorité russe, aux Schahsewens poursuivis dans leur retraite par les Ottomans. Mohammedbeg de Crète [3], revêtu du titre de miraalem (prince de l'étendard sacré), était chargé de porter au grand-chancelier comte d'Ostermann les plaintes du grand-vizir, et de demander satisfaction. En effet, lorsque le khan du Schirwan, Sourkhaï, se mit à la poursuite des Schahsewens, qui, après avoir passé par Engout, Yerimdih et Yedidih, étaient sur le point d'effectuer

[1] Jean-Baptiste Louis Picon, vicomte d'Andrezel. *Constantinople et le Bosphore de Thrace* par le comte Andréossy, 1828, p. 199.

[2] *Voi Comandante della città e isola di Scio farete inquisizione non ordinaria, publica e secretta, se oltre i Papassi dei consoli troverete costi tarrazzadé sapassi o passagieri o abitanti, o pure che fingono d'insegnare a ragazzi, pebbiate drenderli e carcerarli, e se dei sudditi Greci, Armeni, e Marioniti vi si trovano convertiti al rito di detti Papassi, commandate che si rivoltino allaro rito nativo.* Data 7, nov. 1728.

[3] *Il personnaggio che la Porta spedisce si chiama Kiridli Mohammed con titolo di Mir Aalem.*

leur passage sur l'autre bord de la rivière Bilhar, les Russes avaient donné asile aux fuyards dans le nouveau fort de Salian (mai 1729). Interpellé à ce sujet, le résident russe Nepluïeff se plaignit à son tour de ce que suivant une lettre du général Dolgorouki, Sourkhaï, khan du Schirwan, eût enlevé soixante mille têtes de moutons sur le territoire russe et qu'il fût intervenu dans les affaires des Gouralinskis dont dix villages situés entre Kouba et Tabassaran (14 juillet 1729) appartenaient à l'Empereur. De son côté, le reïs-efendi soutint que les Gouralinskis étaient sujets de Sourkhaïkhan, et ce fut dans ce sens qu'il rédigea la lettre adressée par le grand-vizir au chancelier [2]. Ce dernier répondit au grand-vizir que Sourkhaï avait, par son incursion dans les steppes du Moghan et de Salian, violé le territoire russe; qu'Asitaré et Kerken-

[1] On lit dans la copie italienne qui en existe aux Archives de Vienne, et qui ne contient pas moins de six feuilles, *tutte le rive del mar caspio appartengono all' Impero russo.* Il était dit dans cette lettre que Sourkhaï avait violé les frontières de Russie par son incursion dans les steppes du Moghan et de Salian où il avait brûlé les magasins russes; qu'en fait de transfuges, c'était lui qui avait donné asile à ceux de la Russie; que la Porte n'avait pas un pouce de terrain à revendiquer dans la contrée qu'il avait envahie; que la présence des troupes russes dans le Ghilan avait précédé de beaucoup la présence des troupes turques à Ardebil; que l'entrée de ces dernières sur le territoire russe n'avait pas conféré à Sourkhaï le droit de dépasser les limites de ce territoire, etc.

[2] *Asitare et Kerkianrud dicta loca populata fuere, et si apud ferream portam in ripa maris desuper et diricte ubi provincia Schirwan ad finem pertigit a loco 16 horarum usque ad fluvium Samure dictum limites conficere necessitas exigeret, huic communitas Kurali dicta supra confinia Schirwani in partibus Portæ Ottomanicæ permanere determinatum est.* Archives de Vienne.

roud faisaient partie de ce territoire, et que celui de Sourkhaï commençait seulement à quinze lieues de la Samoura [1] ; que si, sur ce point, la délimitation était restée inachevée, c'était la faute de Sourkhaï qui l'avait entravée. Il prouva que les Kouralis (Gouralinskis) étaient établis dans le Schirwan entre Kouba et Tabassaran, à partir de la Samoura jusqu'à la mer Caspienne, et que Sourkhaï avait d'autant moins de droits sur eux qu'antérieurement à la conquête russe, les contrées situées aux bords de la mer Caspienne étaient soumises aux khans de Derbend, et non à celui de Schirwan; que d'ailleurs la Porte, après avoir violé le traité conclu avec la Perse, ne pouvait en invoquer contre les Russes la non exécution ; que le schemkhal, chef des Koumüks, avait toujours été soumis à la Russie ; que, du reste, la communauté de religion ne donnait aucun droit à la possession d'un pays, etc.

A quelque temps de là, l'ambassadeur anglais Abraham Stanyan remit au Sultan, en audience solennelle, la lettre par laquelle le cabinet de Londres lui notifiait, bien que tardivement, la mort de Georges Ier et l'avé-

[1] *Tirarano due linee, l'una da Scamachi sino al mare, l'altra dal segno generale piantato fra il mare e Scamachi sino al confluente delli fiumi Aras e Cur, la terza linea da Derbent infra terra* 12 *ore di camino sino al distretto di Tabassaran, e* 4 *ore di camino del detto distretto, che è sotto il dominio della Russia, il che fa in tutto* 26 *ore, ed arrivarono al fiume Sambur* (Samoura) *dominio del Surchai, del quale la Russia dovrebbe prendere ed inscrire nella sua portione lo spatio di* 6 *ore di camino. Nella secunda radonanza in* 1721 *tirata fu una linea da Derbent intra terra, e detti Commisssarii senza opposizione marciarono sino al fiume di Samura, che sono* 16 *ore di Camino, dal qual fiume comincia il dominio di Surchai.*

nement de Georges II. Le baile vénitien Dolfino venait de mourir à Pera, âgé de soixante-quinze ans (22 septembre 1729).

En exécution du traité conclu avec Eschref, par lequel il était stipulé que les deux souverains s'enverraient mutuellement une ambassade extraordinaire, l'ancien historiographe de l'Empire, Mohammed Raschid-Efendi, juge de Haleb et d'Andrinople, fut chargé de porter à Isfahan la ratification de la Porte et, pour l'élever au rang d'ambassadeur, qui était ordinairement l'attribut exclusif des hommes de guerre, on le nomma beglerbeg de Roumilie. Il fit son entrée solennelle à Scutari et sa sortie de cette ville sur un cheval magnifiquement harnaché aux frais du trésor public (14 août 1728 — 8 moharrem 1141). Raschid ne fut pas traité à Isfahan avec beaucoup de distinction : la durée de son séjour dans cette capitale fut fixée à dix-neuf jours seulement, et le jour où il fit son entrée, il fut interdit aux femmes de se montrer sur la voie publique. La Porte traita exactement sur le même pied Mohammed, khan de Schiraz, qui n'arriva à Constantinople qu'au bout d'une année. A cette époque, Raschid était de retour de sa mission; il n'avait apporté au grand-vizir aucune lettre d'Eschref, et bien que cette omission eût vivement mécontenté ce dernier, il n'en voulut pas moins donner à l'ambassadeur, lors de son entrée dans Constantinople, la plus haute idée de la puissance et de la magnificence ottomane. A cet effet, toutes les maisons des rues par lesquelles devait pas-

ser le cortége furent réparées et blanchies à neuf; les dorures de la salle du diwan impérial, que surmonte la coupole où siégent les vizirs, furent entièrement renouvelées; les balustrades qui joignent la porte centrale du Seraï à celle de la Félicité, c'est-à-dire à celle du harem, furent tendues de drap écarlate. Ces divers embellissemens firent donner à l'ambassadeur persan, par le peuple de la capitale, le surnom de *Khan récrépisseur* [1]. Deux fonctionnaires très-versés dans la langue persane, dont l'un était attaché comme aide à la chancellerie d'État, et l'autre secrétaire du diwan, furent nommés, le premier mihmandar et le second interprète de l'ambassadeur. Pendant sa traversée de Scutari à Constantinople, Mohammedkhan put apercevoir six grands vaisseaux de ligne rangés entre Beschiktasch et Topkhané, neuf galères peintes à neuf entre la porte de Karakœï et l'entrepôt aux huiles de Galata; sept autres vaisseaux de ligne étaient mouillés dans l'intérieur du port entre l'arsenal et Constantinople. Pendant la traversée de Scutari à la douane principale, les canons de ces navires et ceux de tous les autres bâtimens à l'ancre dans le port tirèrent plus de neuf cents coups (3 août 1728 — 26 silihdjé 1140). En arrivant à la douane, l'ambassadeur fut reçu par le maréchal de l'Empire, qui lui offrit, de la part du grand-vizir, un cheval magnifiquement harnaché. Le cortége fut ouvert par le capitaine du guet [2] et par le

[1] *Khan siwadji.*

[2] *Aasasbaschi.* Le général Andréossy fait dériver de ce mot celui d'assassin, mais le baron Silvestre de Sacy en a trouvé la véritable étymo-

lieutenant de police [1]; vinrent ensuite les trois classes de tschaouschs, ceux du diwan, ceux des sipahis et des silihdars, et ceux auxquels étaient affectés des fiefs, avec les mouteferrikas, les secrétaires et les procureurs des sipahis et les silihdars, les généraux des quatre régimens de la garde de l'étendard, les colonels des janissaires commandés pour le cortége, puis l'ambassadeur sur un cheval harnaché à la mode persane; derrière lui des esclaves conduisaient sept chevaux de main qui n'étaient ni meilleurs ni plus fringans, dit l'historiographe de l'Empire, que les chevaux de bois dont on se sert au jeu d'échecs; quarante ou cinquante Afghans mal vêtus, armés d'arcs ou de fusils, fermaient le cortége. Le jour où le grand-vizir lui accorda son audience, la salle de réception avait été décorée avec un luxe inouï (9 août 1728 — 3 moharrem 1141). L'antichambre elle-même, que l'on nomme la Salle des Nattes, à cause des nattes de paille qui la recouvrent, fut tendue de tapis de Perse; ceux qui ornaient la salle d'audience représentaient un parterre de fleurs tout resplendissant de soie, d'or et de perles. Aux pieds du grand-vizir, à l'angle du sofa qui est réputé la place d'honneur, était étendue une couverture brodée de perles; à sa droite, on voyait un portefeuille orné de pierres précieuses, et un encrier dont les émeraudes et les rubis projetaient cette vive et pure lumière qui doit jaillir des véritables bons écrits; à sa gauche, était placé un pupitre étincelant de pier-

logie dans le mot arabe *haschischin*, qui signifie mangeur de jusquiame.

[1] *Soubaschi*.

reries, sur lequel était déposé un Koran dont la reliure en velours noir était parsemée de brillans. Entre les deux fenêtres, on voyait étalés seize autres Korans dont les reliures étaient brodées d'or et les sacs couverts de perles; aux deux côtés de la cheminée, sur cinq pupîtres artistement ouvrés, étaient disposés des paquets de pelisses retenus par des liens d'étoffe d'or.

Le long du mur qui s'étendait de la cheminée au sofa, étaient placées sur leurs pieds, huit pendules surmontées de leurs globes de cristal; plus de cinquante livres précieux étaient rangés dans des armoires du plus beau travail; deux grosses montres et trois miroirs ornaient la partie de la muraille comprise entre la cheminée et la porte. Les valets de chambre portaient des ceintures précieuses dans lesquelles étaient fixés des poignards et des couteaux ornés de pierreries. Les ministres d'État, le defterdar, le reïs-efendi, le tschaouschbaschi et les sous-secrétaires d'État, le chancelier, les maîtres des requêtes et le secrétaire du cabinet, rivalisaient de luxe; mais tous étaient obscurcis par l'éclat des diamans qui ornaient les bagues, la ceinture, le poignard et les agrafes destinés à fixer les vêtemens du grand-vizir. « Il était, » dit l'historiographe, tout resplendissant et nageait « de la tête aux pieds dans une mer de perles et de « pierres précieuses » [1], en sorte que son aspect seul réalisait le vœu exprimé par le salut usité chez les

[1] *Ez paï ta fark dür ou ghewheré ghark.*

Ottomans : « Que l'aide de Dieu soit avec toi [1]. » Après que les tschaouschs eurent répondu par cette exclamation, au salut du grand-vizir, que reçut le maître des cérémonies au nom de l'assemblée, les sept vizirs de la coupole, dont cinq étaient gendres du Sultan, entre autres le fils et les deux neveux du grand-vizir, et les deux autres gendres de ce dernier [2], baisèrent sa main et s'assirent, le kapitan-pascha à sa droite, les six autres à sa gauche; les ministres d'Etat et derrière eux les secrétaires d'Etat se tinrent debout, les mains croisées sur la poitrine; derrière les secrétaires d'Etat, se placèrent les officiers de la maison du grand-vizir, tout prêts à s'acquitter de leurs diverses fonctions. Les sucreries et le café furent servis dans des vases d'or, ornés de pierres précieuses. Cette collation d'usage terminée, les vizirs se levèrent et allèrent se placer en face du sofa; l'ambassadeur alla s'asseoir auprès du grand-vïzir; sa suite se retira, et il eut alors avec ce dernier un entretien d'une demi-heure, pendant lequel Damad Ibrahim se plaignit hautement de ce que l'ambassadeur n'avait apporté qu'une lettre du Schah pour le Sultan, et de ce que le premier ministre de Perse ne lui avait pas écrit. A la fin de l'audience, le grand-vizir fit distribuer des

[1] *Aleïké aounallah.* Tschelebizadé, f. 158.

[2] 1° le kapitan-pascha Moustafa, gendre du grand-vizir; 2° Mohammed-Pascha, fils du grand-vizir et gendre du Sultan; 3° le nischandji Ali-Pascha, neveu du grand-vizir; 4° Hafiz Ahmed-Pascha, gendre du Sultan; 5° Deli Houseïnpaschazadé Moustafa-Pascha, gendre du Sultan; 6° le silihdar Mohammed-Pascha, gendre du Sultan; 7° Moustafa-Pascha, neveu du grand-vizir, gendre du Sultan. Tschelebizadé, f. 158.

sorbets et de l'encens, fit revêtir l'ambassadeur d'une pelisse de zibeline doublée d'écarlate et donna aux gens de sa suite de riches kaftans. Le présent d'adieu consista, comme le présent de bienvenue, en un cheval richement harnaché, l'hospitalité bien entendue faisant un devoir aux souverains orientaux, non-seulement de bien recevoir leurs hôtes, mais encore de leur fournir les moyens de retourner tranquillement chez eux et comblés de présens [1].

Cette audience fut la dernière occasion offerte à Ibrahim d'étaler son luxe et sa puissance pendant le cours de sa mémorable administration qui dura encore un an, jusqu'au jour où elle s'écroula avec le trône du Sultan. Avant d'appeler l'attention du lecteur sur l'insurrection qui renversa le sultan Ahmed III, il importe de signaler la mort de plusieurs hommes célèbres qui, dans les quatre dernières années avaient devancé au tombeau le grand-vizir Damad Ibrahim. Nous ne pouvons suivre à cet égard l'historiographe de l'Empire, ni dans la complète énumération à laquelle il se livre des hommes qui moururent à cette époque, ni dans les détails minutieux qu'il donne sur la vie de

[1] L'historiographe de l'Empire Tschelebizadé Aassim termine son histoire par le compte rendu de cette réception. Les présens que l'ambassadeur offrit dans cette audience et que l'historiographe de l'Empire passe entièrement sous silence consistaient au dire de l'interprète Momars, en : *Stoffe riche di Persia et d'India, cottone, sete, lana di colore vario, tre fornimenti di stanza, veluto carico d'oro, porcellana finissima, alcune libre di legno Aloes, 70 pezzi di Bezoaro, Ambra, Musco, un fiasco d'essenza di rose, sella con scudo ingioellato, tesoro d'ivorio posto sopra il elefante.*

chacun d'eux; nous nous contenterons de nommer les principaux d'entre eux, et de faire remarquer la disproportion qui exista entre les morts violentes et les morts naturelles sous le règne du sultan Ahmed, ou plutôt sous celui du grand-vizir Ibrahim, comparativement aux règnes précédens. Sur trente fonctionnaires éminens, cinq seulement, c'est-à-dire le sixième, périrent de mort violente, ce qui est presque en proportion inverse du nombre des victimes politiques, sous le règne de tyrans tels que Mourad IV et le vieux Kœprülü. Parmi les cinq dignitaires suppliciés sous le règne d'Ahmed III, aucun d'eux ne fut victime de la vengeance ou du ressentiment personnels du grand-vizir; tous expièrent par leur mort de véritables crimes d'État. Le defterdar de Candie, Osman-Efendi, ne s'était pas borné à désorganiser par ses exactions le service des fermages établis dans cette île; il avait en outre falsifié quatre fermans, en contrefaisant non-seulement les visas [1] du chancelier et du reïs-efendi, apposés au dos de chaque ferman, mais encore le toughra ou chiffre du Sultan, que le nischandji ou ses assesseurs ont seuls le droit d'apposer en tête des fermans; de plus, il avait imité le khattischérif, c'est-à-dire l'autographe par lequel le Sultan ordonne que le ferman soit exécuté, et qui est conçu dans ces termes: *Qu'il soit fait ainsi.* Il fut, à raison de ces faits, puni de mort suivant la loi, après que les falsifications dont il s'était rendu coupable eurent été prouvées en justice. Le molla Abdouss-samed, jurisconsulte ignorant

[1] *Saḥḥ*, c'est-à-dire; ceci est juste.

de Crimée, incarcéré aux Dardanelles comme ayant excité Djantimour à se révolter contre Seadet-Ghiraï, ne fut exécuté que sur la demande réitérée du khan et des habitans de Crimée, qui prétendirent que, tant qu'il vivrait, ce pays ne pourrait être pacifié (1725—1135). Seïd-Osman, de la famille de Schehzouwar, gouverneur de Bender, homme sanguinaire et oppresseur, avait déjà été révoqué une fois, sur la plainte que ses victimes avaient fait entendre au Sultan en se présentant à lui, au moment où il se rendait à la mosquée, portant sur leurs têtes des nattes enflammées, allusion ingénieuse à son insatiable avidité et à sa tyrannie insupportable; réinstallé à son poste sur la prière du khan Seadet-Ghiraï, Seïd Osman avait recommencé à suivre ses anciens erremens, lorsqu'un affranchi des bostandjis reçut l'ordre « de lui couper » cette tête, qui ne rêvait que plaisirs, et de le dé» pouiller du kaftan de la vie mortelle [1] » (juillet 1727 — silkidjé 1139). Le gouverneur d'Anatolie fit mettre à mort, sans s'autoriser d'un fetwa, le séditieux Houseïn, surnommé Yenidünya, c'est-à-dire du nouveau monde, aucun fetwa n'étant nécessaire pour la répression du crime de rébellion [2]. Il n'en fut pas de même à l'égard de Boghazanlizadé Mohammed-Pascha, oppressif gouverneur de Schehrzohr, dont la tête fut tranchée en vertu d'un fetwa.

[1] *Seri sewda perestini büridé wé khilaat hayati bi sebatini deridé.*

[2] Tschelebizadé cite, à ce sujet, le vers suivant : *Ogouné kafir ün katli nitsché moultadji fetwadür*, c'est-à-dire : Qu'y a-t-il besoin de fetwa pour mettre à mort ce giaour?

Au nombre des hommes éminens qui périrent de mort naturelle sous le règne d'Ahmed, il faut citer, en première ligne, l'ancien schérif de la Mecque et l'ancien khan de Crimée. Yahya, qui deux fois revêtu de la dignité de schérif, s'était rendu à Constantinople, et s'était enfin retiré en Syrmie, « échangea le » paradis terrestre de Damas contre le paradis éternel» (1727 — 1138). La dignité de schérif fut conférée à vie à son successeur Abdoullah, en récompense des services qu'il avait rendus à la caravane des pèlerins. Le khan de Crimée, Dewlet-Ghiraï, que la Porte avait élevé quatre fois à la dignité de khan, et qui vivait exilé tantôt à Khios, tantôt à Rhodes, mourut dans sa métairie de Roumilie. Parmi les nombreux vizirs-gouverneurs [1] qui moururent vers la même époque, nous citerons seulement Kœprülü Esaad-Pascha, gouverneur de Retimo, fils du vertueux Kœprülü, frère de l'ancien grand-vizir du même nom, digne, par ses qualités morales et intellectuelles, d'appartenir à cette famille à laquelle il était réservé de réunir tous les genres d'illustration, et qui est

[1] Feridoun-Pascha, ancien khan de Perse, mort en 1724 (1137), Tschelebizadé, f. 58; 2° le kapitan-pascha et vizir Ibrahim-Pascha, qui fonda une mosquée, un bain et une fontaine à Constantinople, mort en 1724 (1197), Tschelebizadé, f. 62; 3° le defterdar Osman-Pascha, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 85; 4° Redjeb-Pascha, gouverneur de Siwas et d'Ériwan mort en 1726 (1139), Tschelebizadé, f. 106; 5° Koutschouk Osman-Pascha mort dans la même année, Tschelebizadé, f. 112; 6° Mirza Mohammed-Pascha, gouverneur de Candie, mort en 1727 (1140), Tschelebizadé, f. 138; 7° Yousouf-Pascha, gouverneur de Tebriz, mort en 1727 (1140), Tschelebizadé, f. 147; 8° Gourd Houseïn-Pascha de la Canée, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 77.

connu comme poète sous le nom d'Esaad, c'est-à-dire le Fortuné (septembre 1726—moharrem 1139). Comme son frère le vizir Abdoullah, il était fait plutôt pour la vie privée que pour la vie publique; dégoûté du pouvoir par l'oubli injuste où on le laissait, il adressa, au grand-vizir, une démission en vers [1] et mourut peu de temps après à Retimo. Sur douze oulémas [2] qui moururent dans le même temps, nous mentionnerons seulement un certain Faïz [3] qui se fit connaître comme poète, et un second, nommé Ou-

[1] Tschelebizadé, f 75, cite ces vers dont voici la traduction :

J'ai détaché mes espérances de toute chose terrestre,
Aucun homme ne peut maintenant me nuire ou m'être utile;
Comment les vicissitudes du sort troubleraient-elles mon âme?
Ses champs sont purifiés de la poussière des passions;
Je me suis tourné vers Dieu dont la puissance ne connaît pas de bornes;
Que pourrais-je demander dès-lors à celui qui tient dans sa main la terre et la mer!
Je suis la voie de Dieu, et je cherche un guide,
Que m'importe maintenant le Khosroës de cette terre?
Dieu distingue toujours l'homme vertueux :
Quand je conserverais un emploi éphémère, que m'en reviendrait-il?

[2] 1° Le moufti Mohammed-Efendi, mort en 1728 (1141), Tschelebizadé, f. 151; 2° l'ancien moufti Ismaël, mort en 1724 (1137), Tschelebizadé, f. 68; 3° Kewakibizadé Mourteza-Efendi, mort en 1724 (1137); 4° Tschiwizadé Atallah, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 82; 5° Seïd Ahmed-Efendi, khodja du grand-vizir Kœprülü Nououman, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 78; 6° le grand-juge d'Anatolie, Yahyazadé, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 79; 7° Faïz-Efendi, Tschelebizadé, f. 86; 8° Ouschakizadé, Tschelebizadé, 103; 9° le grand-juge d'Anatolie Kœsé Schaaban, mort en 1727 (1140), Tschelebizadé, f. 156; 10° Abdoullah, second imam du sultan, mort en 1727 (1140), Tschelebizadé, f, 125; 11° Mouid, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 77; 12° le juge de Constantinople Sanollah, mort en 1724 (1127), Tschelebizadé, f. 58.

[3] Faïz-Efendi, mort le 29 janvier 1726 (25 djemazioul-ewwel 1138), Tschelebizadé, f. 86; Safayi, n° 321.

schakizadé, continuateur de la biographie des jurisconsultes, commencée par Attayi. Parmi les six poètes remplissant les fonctions de khodjagian [1] qui moururent aussi vers la même époque, le second defterdar Safayi, c'est-à-dire le Joyeux, mérite seul une mention particulière, comme auteur d'un ouvrage intitulé : *Fleurs de poésie,* et de la biographie d'environ cinq cents poètes contemporains. Trente ans avant le tems dont nous parlons et pendant qu'il était secrétaire du cabinet du grand-vizir Elmas Mohammed-Pascha, l'infortuné général mort à la bataille de Zenta, il avait commencé ce recueil qu'il dédia, peu avant sa mort, au grand-vizir Ibrahim, et qui est resté comme un beau monument de la poésie ottomane de l'époque.

L'orage qui renversa Ibrahim et le sultan Ahmed éclata inopinément comme celui qui, deux ans auparavant, avait, dans l'espace de trois heures, dévasté tous les villages situés sur la rive européenne du Bosphore, inondé tous les jardins environnans de grêlons qui ne pesaient pas moins de soixante à quatre-vingts drachmes et renversé presque tous les murs dont ces jardins étaient entourés [2] (6 août 1728 — 29 silhidjé

[1] 1° Le defteremini Sélim, mort en 1725 (1138), Tschelebizadé, f. 101; 2° le premier maître des requêtes Haheschzadé, mort en 1724 (1137), Tschelebizadé, f. 68; 3° le mouhasebedji Osman d'Athènes, mort en 1726 (1139), Tschelebizadé, f. 112; 4° le rouznamedji Moustafa-Efendi, Tschelebizadé, f. 413; 5° le defterdar Adjemzadé Mohammed-Efendi, Tschelebizadé, f. 154; 6° le second écuyer Hasan, Tschelebizadé, f. 100.

[2] Tschelebizadé, f. 147, cite à ce sujet ce distique persan :
Ba temelloukhaï dœschinen tekieh kerden eblehist.

1140). Le grand-vizir se flattait d'apaiser les troubles qui avaient éclaté sur la frontière de Perse, en se concertant, soit avec cette puissance, soit avec la Russie. Le nouveau résident russe Wisniakoff fut chargé, par cette dernière, de s'entendre avec le reïs-efendi dans une conférence où il fut décidé que le kozbegdjiaga, tout récemment de retour de la mission qu'il était allé remplir en Suède, recevrait, avec le titre de chambellan, celui de commissaire pour la délimitation (26 mars 1729). En réponse aux plaintes de Sourkhaï, khan du Schirwan, le chancelier de Russie, comte de Roumanzoff, répondit que quatre mille hommes des troupes de ce dernier étaient entrés sur le territoire des Kouralis pour les détacher de la cause de l'empire russe; que n'ayant pas voulu se retirer de bonne grâce, il avait fallu les repousser par la force; que trois cents d'entre eux avaient été tués, et que douze villages avaient été détruits. Comme autrefois, avec le schah Tahmasip, héritier légitime du trône de Perse, la Russie avait conclu, avec l'usurpateur Eschref, un traité en dix articles; mais, tandis que les Turcs et les Russes se partageaient les plus belles provinces de l'Empire au préjudice de Tahmasip, tranquille spectateur du morcellement de ses États, et proclamaient par des traités l'usurpateur souverain légitime de l'Iran, la fortune d'Eschref déclinait, malgré les conventions qu'il avait conclues avec les États situés

Païbousi seïl ez pa efkened diwarra.
On serait fou de croire aux flatteries d'un ennemi ;
Le baiser des torrens renverse les murailles.

au nord et à l'ouest de son royaume, et celle de Tahmasip reprenait le dessus, grâce à l'assistance qu'il avait trouvée chez les puissances voisines des frontières au sud-est de la Perse, chez les souverains de l'Inde et du Kandahar, et principalement à l'aide du concours de Nadir-Koulikhan. Ce général, qui, par ses actions hardies et son courage entreprenant, s'était élevé à la plus haute renommée, avant de conquérir pour lui-même le trône de Perse, préluda à sa future destinée par la défaite des ennemis de Tahmasip.

Dans le Khowaresm et le Khorassan où Thamasip s'était réfugié, les tribus des Efschars de Béat et de Tschemischgesek s'étaient déclarées pour lui, en même temps que Feth Alikhan avec la tribu turcomane des Katschars. Pendant que l'ambassade, envoyée par Eschref à Constantinople, était traitée par Ibrahim avec les plus grands honneurs, Nadir-Koulikhan prit l'offensive contre les Afghans, et s'empara de Meschhed et de Hérat[1]. Vaincu dans trois batailles meurtrières, à Damaghan, à Derekhar[2] et dans son camp retranché devant Isfahan, Eschref, après avoir assouvi son instinct sanguinaire par le meurtre du schah Houseïn, faible et malheureux vieillard, s'enfuit à Schiraz, et de là à Lar. Poursuivi par les habitans du Kerman, il essaya de regagner sa patrie par la route

[1] Malcolm, Hanway, Hist. de Tahmas Koulikhan, Amsterdam 1741. *Histoire de Nadirschah*, par Mehdi, Greifswaldé, 1773. *Histoire de Nadirschah*, par Frazer, Londres 1742. Voir à l'Académie orientale la continuation du *Tarikki seyah* par un auteur anonyme.

[2] Soubhi, f. 64. Hanway, II, f. 33 dit que cette bataille fut celle de *Mourtchakor*.

du Sistan; mais les sauvages tribus du Baloudjistan l'attaquèrent de tous les côtés, le surprirent errant au milieu du désert, et lui tranchèrent la tête, qui fut envoyée au schah Tahmasip.

Sur ces entrefaites, Tahmasip avait fait son entrée à Isfahan, où il fut salué par les vives acclamations du peuple. Mais tout ce qu'il y vit était bien fait pour l'affliger (janvier 1730). Dans une vieille esclave couverte de haillons et employée aux travaux les plus vils dans l'intérieur du palais d'Isfahan, il retrouva sa mère qui, pendant sept années, avait vécu sans être reconnue ou trahie, sous cette livrée avilissante [1]. A peine fut-il en possession du trône de ses pères qu'il envoya à Constantinople un ambassadeur chargé de demander à la Porte la restitution des pays enlevés à la Perse; en même temps, il se prépara à marcher sur Tebriz, et nomma généralissime de cette expédition le vieux Turcoman Safikoulikhan, qui avait été itimadeddewlet sous le règne de son grand-père, le schah Souleïman, et qui, après s'être caché pendant sept ans chez les Efschares (tribu dont il faisait partie), était enfin sorti de sa retraite et avait amené d'Ourmia six mille d'entre eux, qu'il présenta au schah Tahmasip comme le plus ancien serviteur de sa famille [2]. Tandis que l'ambassadeur Rizakoulikhan négociait à Constantinople avec le grand-vizir Ibrahim, le bruit

[1] Malcolm d'après Hanway; tous deux s'accordent parfaitement avec l'histoire turque *Seïl tarikh Seyah*.

[2] On lit dans *Seïl tarikh Seyah* que les Efschares n'appartenaient qu'à l'itimadeddewlet régnant.

se répandit dans cette capitale que l'armée persane avait attaqué les frontières de l'Empire ottoman. A cette nouvelle, Ibrahim convoqua un grand conseil, à la suite duquel la guerre fut déclarée à la Perse, les queues de cheval arborées et l'ambassadeur persan envoyé prisonnier à Lemnos (24 juillet 1730 — 8 moharrem 1143). Dix jours après, le grand-vizir se rendit à Scutari, où devait le suivre l'étendard sacré (3 août 1730 — 18 moharrem 1143). Devançant le lever du soleil, les janissaires, les canonniers et les armuriers attendirent, rangés en ordre de bataille, son arrivée dans cette ville, où le Sultan lui-même devait se rendre au point du jour [1]. Déjà les diverses corporations, les queues de cheval, les agas, les chevaux de main et la chapelle impériale s'étaient mis en route, et le Sultan ne paraissait pas; craignant qu'il ne fût retenu par quelque obstacle imprévu, le grand-vizir retourna au seraï. Le Sultan, qui désapprouvait ce départ précipité, refusa de se transporter à Scutari avec l'étendard sacré. Dans cette perplexité, le grand-vizir envoya Ismaïlaga auprès de l'aga des janissaires Hasan, pour savoir de lui ce qui se passait au camp. Ismaïl, à son retour, rapporta que les janissaires qui, depuis minuit, attendaient sous les armes l'arrivée du Sultan, se calmeraient difficilement s'il ne paraissait pas. Le Sultan se vit alors contraint de partir avec l'étendard sacré; mais il était déjà une heure de l'après-midi lors-

[1] *Relazione succinta della marcia del sultano e del Gran Vezir, transferendosi da Costantinopoli al campo in Scutari*, par l'interprète impérial Momar; rapport de Talman.

qu'il s'embarqua. Cette circonstance, futile en elle-même, fut cependant considérée comme de mauvais augure, d'après cette croyance superstitieuse répandue en Orient, qu'une entreprise ne peut réussir à moins d'être commencée dès le matin. Il avait été arrêté dans le conseil de la veille que le grand-vizir prendrait ses quartiers d'hiver à Haleb ou à Amassia, tandis que le Sultan demeurerait à Brousa ou à Scutari. Le départ fixé d'abord au 2 septembre (18 safer), le fut ensuite au 14 septembre (1er rebioul-ewwel), et enfin au jour qui devait suivre immédiatement celui de la naissance du Prophète, c'est-à-dire à dix jours plus tard.

Sur ces entrefaites, on apprit qu'un convoi de six cents chameaux, chargés de vivres, envoyé à Tebriz, sous l'escorte de quatre mille cavaliers par Kœprülüzadé Abdoullah-Pascha, avait été intercepté; que Kœprülüzadé lui-même, attaqué et battu, s'était enfui à Eriwan; que Hamadan et Kermanschahan avaient succombé; enfin que Tebriz était tombée au pouvoir des Persans. Aussitôt le bruit se répandit que ces divers échecs étaient dus aux instructions secrètes données par le grand-vizir au commandant de Tebriz, et cet état de choses fut empiré par de nouvelles rumeurs non moins fâcheuses : on prétendait que les défenseurs de Tebriz, après avoir évacué cette ville, se dirigeaient sur Constantinople. Des écrits incendiaires furent adressés au moufti et au scheïkh de l'Aya-Sofia, Ispirizadé; d'autres, semblables, furent jetés dans la mosquée centrale. Le kiaya du grand-vizir, qui avait en main les rênes de toute l'adminis-

tration intérieure, fut maintes fois averti du danger qui menaçait le trône, mais il n'en tint aucun compte, et se railla de tous ceux qui prirent à tâche de lui ouvrir les yeux, car ni lui, ni le grand-vizir ne croyaient avoir le moindre péril à craindre.

Le jeudi, 28 septembre, au lever du soleil, un attroupement de dix-sept janissaires se forma devant la porte de la mosquée du sultan Bayezid, en face du marché aux Cuillers (28 septembre 1730 — 15 rebioul-ewwel 1143); ils avaient à leur tête l'Albanais Patrona-Khalil [1]. Ils traversèrent l'ancien Bezestan (les halles voûtées) en criant: « Nos récla- » mations sont légitimes! Que tous ceux qui font par- » tie du peuple de Mohammed ferment leurs boutiques » et se joignent à nous! » Quelques marchands effrayés commencèrent effectivement à fermer leurs boutiques; quant aux janissaires, ils se rendirent au marché aux viandes, centre habituel de leurs insurrections, et y transportèrent la marmite du premier régiment des janissaires que commandait le koulkiaya. Patrona Khalil alla ensuite réclamer, à la porte de l'aga des janissaires, l'élargissement des malfaiteurs retenus en prison. Non-seulement l'aga des janissaires, Hasan, n'eut pas le courage de résister à cette exigence, mais il n'eut pas même celui de rester à son poste et prit la

[1] Le grand orientaliste S. William Jones est tombé dans des erreurs inévitables, même aux plus savans, lorsque ne connaissant pas à l'avance les noms propres, on cherche à les déchiffrer dans le manuscrit; ainsi, Jones dans sa traduction de l'*Histoire de Nadirschah*, chap. XIII, a fait *Paderné* de Patrona, *Merghé* de Meragha, *Eskodar* de Scutari, *Heschetrud*, de Heschtroud et ainsi du reste.

fuite sous un travestissement. Cette lâcheté détermina l'explosion de la révolte. Patrona Khalil courut aussitôt aux casernes des armuriers où il prit la marmite du cinquième régiment des janissaires qu'il porta sur le marché aux viandes. Un ramas de criminels mis en liberté et d'ouvriers inoccupés s'arma aux dépens du marché aux friperies qu'il mit au pillage et ferma le marché aux selliers. Le kapitan-pascha, qui, le matin même, s'était fait conduire à sa maison de campagne de Tschengelkœï, située au bord du canal, où il s'occupait de transplanter des ognons de tulipes, et le reïs-efendi, en ce moment, aussi à sa maison de campagne où il se complaisait dans son indolence habituelle [1], ne voulurent pas ajouter foi au premier avis qu'ils reçurent de la révolte qui venait d'éclater. Le kapitan-pascha se rendit à Constantinople en traversant le marché où il enjoignit aux détaillans d'ouvrir leurs boutiques et de là au camp de Scutari où s'étaient réfugiés le kiaya et l'aga des janissaires. En apprenant ce qui se passait à Constantinople, le grand-vizir convoqua au palais riverain du Sultan le moufti, les vizirs, les oulémas, les scheïkhs, les khodjagians et les généraux ; l'assemblée décida que le souverain se

[1] *Relation des deux rébellions arrivées à Constantinople en* 1730 *et* 1731, *dans la déposition d'Ahmed III et l'élévation au trône de Mohammed V* (Mahmoud 1er), à la Haye 1737, dans laquelle Hanway a puisé ses documens : *Courte relation de la révolte de Constantinople*, dans le *Magasin de Busching*, VI, p. 32 et 33 ; *Relazione di quanto e occorso di rimarchevole nella sollevazione in Costantinopoli contra il ministro e lo stesso Sultano secondo le notizie avute della parte dei ribelli e dal Seraglio Sultano*, par l'interprète impérial Gaspard Momar, six feuilles ; ajouté au rapport de Talman.

rendrait immédiatement à Constantinople précédé de l'étendard sacré, et suivi des princes et de toute sa cour. Avant de s'embarquer, le Sultan voulut prendre encore une fois l'avis de sa sœur, la sultane Khadidjé, qui lui conseilla de retenir auprès de lui tous ses ministres, afin de pouvoir racheter sa vie en sacrifiant la leur, au cas où les rebelles demanderaient une satisfaction de ce genre. A dix heures de la nuit, le Sultan débarqua à la porte des Canons près le kœschk du rivage, et se rendit au seraï avec ses ministres et les oulémas qui se réunirent en conseil sous sa présidence dans la salle qui précède celle où est déposé le manteau du Prophète. Le grand-vizir proposa d'appeler au seraï l'ancien juge de Constantinople, Soulali-Hasan, récemment destitué: car, en sa qualité d'Albanais, il le soupçonnait de n'être pas étranger à la révolte de Patrona-Khalil. Cette mission fut confiée au bostandjibaschi, qui partit aussitôt pour la ferme où s'était retiré Soulali-Hasan. Damad Ibrahim proposa ensuite de sortir du seraï, précédé de l'étendard sacré; mais l'aga des janissaires ayant objecté que cet appel au peuple ne pouvait avoir aucun résultat, si personne n'y répondait à l'extérieur, on résolut d'arborer l'étendard à la Porte centrale. Le khassekiaya ou second officier des bostandjis, fut envoyé avec vingt de ses soldats auprès des rebelles, chargé, pour eux, d'un message impérial où il était dit que le Sultan ferait droit à leurs justes réclamations et qu'ils eussent à se disperser. Les rebelles répondirent qu'ils n'avaient rien à reprocher au Padischah, mais qu'ils exigeaient que, dans le

délai de deux heures, quatre traîtres, le grand-vizir, le kiaya, le kapitan-pascha et le moufti leur fussent livrés vivans. Le Sultan remit le kiaya et le kapitan-pascha entre les mains des bostandjis et fit dire aux rebelles qu'il était prêt à révoquer le grand-vizir et le moufti; que, s'ils se contentaient de cette punition et renonçaient à demander leurs têtes, les deux premiers leur seraient livrés. Ils répondirent qu'ils se contenteraient de la destitution et de l'exil du moufti, mais qu'il fallait que le grand-vizir leur fût abandonné.

Pendant ces pourparlers, la populace pillait à Galata la maison du voïévode, et les crieurs publiaient que les infidèles n'avaient rien à craindre, pourvu qu'ils demeurassent tranquilles dans leur habitations, et qu'il fallait ouvrir tous les débits de comestibles, ce qui fut fait incontinent. D'autres crieurs envoyés par le Sultan pour rallier le peuple autour du saint drapeau vert [1], ne purent parvenir à se faire entendre chaque fois qu'ils quittèrent les rues voisines de la mosquée d'Aya-Sofia; en vain publièrent-ils que tout bon musulman qui se rangerait sous l'étendard sacré recevrait immédiatement une somme de trente piastres, et à perpétuité une solde de deux aspres par jour; cette offre ne gagna à la cause du souverain qu'un petit nombre de musulmans, et encore se dispersèrent-ils dans l'après-midi, après avoir séjourné quelques heures sur la place du seraï autour de l'éten-

1 S'il était besoin de témoignages pour prouver à ceux qui le nient, comme M. Hamacker, que l'étendard du prophète était vert il suffirait de citer ces deux mots de Soubhi : *liwaï khazra*, f. 7, l. 19.

dard sacré, qui fut alors transporté à la seconde porte du seraï où on avait coutume de l'arborer, et où les ministres devaient passer la nuit. Le grand-vizir et les autres vizirs se retirèrent en effet dans la chambre des seigneurs de l'audience; le grand-juge Damadzadé, qui était malade, reposa dans la chambre du sultan Mourad; le moufti et les autres oulémas dans celle des bostandjis.

Le lendemain, qui était un samedi (30 septembre 1730 — 17 rebioul-ewwel 1143), le moufti se rendit avec Soulali-Efendi et le scheïkh de l'Aya-Sofia, Ispirizadé, tous deux, instigateurs de la révolte, au milieu des oulémas, où il commença à s'apitoyer sur son grand âge et sur l'injustice qu'il y aurait à ensanglanter sa barbe blanche; tous s'étant écriés : que Dieu nous en préserve! il continua en disant que, du moment où les rebelles exigeaient qu'on leur donnât un meilleur imam (souverain), une seule voie de salut leur était offerte et consistait dans la déposition du Sultan. Ils récitèrent ensuite la prière du matin et se rendirent par les jardins intérieurs au kœschk d'Eriwan, où le grand-vizir ne tarda pas à les rejoindre. « Je suis un homme mort [1], dit-il; mais notre devoir » à tous est de chercher à sauver les jours du sou- » verain; » puis se tournant vers le moufti : « Le Pa- » dischah, ajouta-t-il, t'a révoqué et banni, ainsi que » le kiaya et le kapitan-pascha. » Aussitôt, ces deux di-

[1] *Ben œlün merd olmischüm dür.* Soubhi, f. 7. Les relations des diplomates français et italiens ne font aucune mention de ces négociations dont le seraï fut le théâtre et qui furent ignorées des agens étrangers.

gnitaires furent emmenés dans la chambre des bostandjis et confiés à leur garde. Damadzadé s'étant fondé sur son âge et son état de santé, pour refuser la charge de moufti, ce poste fut confié à Moustafa-Efendi, juge de Médine, qu'à défaut de pelisse blanche on revêtit d'un kaftan vert. Le segbanbaschi, qu'on voulait nommer aga des janissaires, refusa cet honneur en alléguant que, du moment où il ne se rangerait pas du côté des rebelles, il serait infailliblement mis en pièces. On délibéra alors sur le point de savoir qui serait chargé de porter aux rebelles la réponse du Sultan, aux listes de bannissement et de proscription qu'ils lui avaient adressées pour la seconde fois. Le choix de l'assemblée se porta sur deux oulémas, le scheïkh de la nouvelle mosquée, Seïd Mohammed et l'ancien juge de Selanik récemment révoqué de ses fonctions, Ammadzadé Seïd Mohammed; en s'éloignant, ce dernier reçut du Sultan, l'autorisation secrète de sacrifier au besoin le grand-vizir, comme on avait déjà fait du kiaya et du kapitan-pascha. Le capitaine Abdi fut nommé kapitan-pascha, et le vieux Nikdeli Aliaga fut promu à la dignité de kiayabeg. Les officiers supérieurs des janissaires ayant refusé de se joindre à eux, les rebelles s'étaient jusqu'alors passés de leur concours; mais, ayant arraché le vieux Souleïman, leur maître d'exercice, de la maison où il se tenait caché, ils le nommèrent reïs-efendi; le sellier Mohammed reçut d'eux le titre d'aga; un ancien procureur fiscal révoqué, celui de premier, et Orli, l'un des tschaouschs, celui de second lieutenant-

général des janissaires ; un professeur de *Huit,* le bouffon Ibrahim, fut nommé juge de Constantinople et Soulali grand-juge d'Anatolie. Après avoir pris connaissance du message que leur apporta Ammad-zadé, de la part du Sultan, les rebelles tinrent conseil pendant une heure dans la mosquée centrale, et le résultat de cette délibération, fut qu'ils persistaient dans leurs précédentes demandes auxquelles ils ajoutèrent celle de voir confirmer des fonctionnaires nommés par eux. Ils chargèrent leur reïs-efendi et leur grand-juge de porter au seraï cet ultimatum qui y fut accepté; ils exigèrent en outre du Sultan qu'un acte authentique signé par tous les oulémas leur garantît pour l'avenir toute sécurité. Vers le soir, le kislaraga après avoir redemandé le sceau au grand-vizir, le conduisit auprès du kapitan-pascha et du kiayabeg, qui attendaient dans l'appartement du bourreau, situé sous la porte centrale du seraï, l'heure de leur exécution. Le reïs-efendi en rapporta la nouvelle aux rebelles. Dans le cours de la nuit, on agita de nouveau la question de savoir si les trois victimes de la fureur populaire devaient être livrées mortes ou vivantes, et ce dernier parti fut unanimement rejeté (1[er] octobre 1730 — 18 rebioul-ewwel 1143). Lorsque le jour commença à poindre, le moufti et le grand-juge furent appelés en toute hâte auprès du Sultan, qui donna immédiatement l'ordre de faire mettre à mort les trois prisonniers. Le moufti ayant demandé par quel motif on précipitait ainsi l'exécution, on lui répondit que les rebelles envahissaient la rue située devant le kœschk

des parades. « Mon Padischah! dit le grand-juge de » Roumilie, envoyez d'abord deux de vos serviteurs » au kœschk des parades, pour constater la vérité. » Aussitôt, le scheïkh de l'Aya-Sofia et Soulali, se dirigèrent de ce côté, et revinrent annoncer que la rue était entièrement déserte. Pendant leur courte absence, les trois victimes avaient été étranglées [1] : leurs cadavres furent transportés du seraï à la place aux viandes, sur un chariot attelé de bœufs. Les rebelles jetèrent celui du kapitan-pascha devant la fontaine Khorkhor, celui du kiayabeg devant la porte du marché aux viandes, et celui du grand-vizir sur la place du seraï devant la magnifique fontaine que lui-même avait fait construire. La mort de ces trois hommes ne put ramener la tranquillité. Les rebelles prétendirent que ce dernier cadavre n'était pas celui du grand-vizir, mais qu'il appartenait à un rameur nommé Manoli, et que le Sultan les trompait [2]; Isperizadé eut l'impudence de dire en face au souve-

1 Suivant la relation italienne, Ibrahim avait pris du poison : *E opinione comune, che il Veziro avesse pilole di potentissimo veleno e che le tenesse sempre in una scatola d'oro per servirsene a guisa di remedio in caso di male peggiore ad una morte pronta, onde viene asserito, che si avelenò subito li pervenne la notizia della sua condannazione.*

2 Suivant le rapport de l'ambassadeur français, p. 34, Ibrahim, Arménien de naissance, n'était pas circoncis : « Car comme cet homme qui était » né chrétien arménien n'avait aucune religion, il ne s'était pas soucié de » se faire circoncire lorsqu'il vint à Constantinople, et s'était contenté de » faire à l'extérieur profession de la religion mahométane. » Ces assertions sont démenties par les deux auteurs des *Biographies des Grands-Vizirs*, Dilaweragazadé et Mohammed Saïd, suivant lesquels Ibrahim était fils d'Aliaga, voïévode d'Izdin.

rain, que les rebelles ne voulaient plus de lui pour Padischah. Ahmed, outré, déclara alors aux oulémas qu'il était prêt à descendre du trône, mais qu'il fallait que deux d'entre eux se rendissent auprès des rebelles pour obtenir d'eux le serment qu'ils respecteraient sa vie et celle de ses enfans. Les oulémas saisis de stupeur gardaient un silence plein d'embarras, lorsque Isperizadé et Soulali, qui entretenaient des intelligences avec les rebelles, s'offrirent pour remplir ce message. Trois heures après le coucher du soleil, ils revinrent au seraï, annonçant que les rebelles étaient satisfaits, et le scheïkh Isperizadé [1] ajouta qu'ils avaient juré sur le Koran de n'attenter ni à la vie du Sultan, ni à celle de ses enfans. Seulement, le chambellan Derwisch Mohammed, nommé par les rebelles tschaouschbaschi et qui avait accompagné les deux oulémas en cette dernière qualité, effraya le sultan par l'assurance qu'il lui donna, que sa vie à lui-même courait quelque danger.

Une demi-heure après, le prince Mahmoud, fils de Moustafa II, fut amené en présence du sultan Ahmed, son oncle, qui après l'avoir baisé au front, lui baisa ensuite la main. Sur un signe du sultan Ahmed, les princes ses fils rendirent hommage à leur cousin, le nouveau Padischah, et lui baisèrent pareillement la main. Au bout d'un quart-d'heure, Mahmoud Ier monta sur le trône dressé dans la salle du manteau du Prophète, plaça sur son turban les panaches de héron en-

[1] Mignot et ceux qui ont écrit d'après lui, transforment le nom d'Isperizadé en celui de *Zadi* et de scheïkh ils le font *iman* (imam).

richis de diamans, se montra aux envoyés des rebelles accourus pour le voir, et, vers le milieu de la nuit, reçut l'hommage des seigneurs de la cour intérieure. Les oulémas, les généraux des troupes et les rebelles furent invités à venir, au lever du soleil, rendre hommage au nouveau souverain. Les premiers répondirent à cet appel ; mais les rebelles n'osèrent pas venir, dans la crainte que des mines n'eussent été pratiquées sous le seraï, et ils redemandèrent leurs officiers. On leur répondit que ces derniers leur seraient rendus à la porte du seraï : ils vinrent enfin, et rendirent hommage au sultan Mahmoud. Après cette cérémonie, les oulémas et les ministres retournèrent dans leurs maisons ; quant aux rebelles, ils rentrèrent avec leurs officiers sous leurs tentes dressées sur le marché aux viandes.

Le règne d'Ahmed III, qui avait duré vingt-sept ans, est l'un des plus glorieux signalés par les fastes ottomanes. Trois traités de paix conclus sous ce prince avaient réuni à l'empire Azof, la Morée et une partie de la Perse. A la vérité, les motifs qui en déterminèrent la conclusion ne furent pas également glorieux et les armées ottomanes avaient été vaincues plus d'une fois par celles de l'Empire et de la Russie. Mais si, avec Temeswar et Belgrade, les Turcs avaient perdu une partie de la Servie, cette perte avait été largement compensée par la conquête de la Morée ; d'un autre côté, la paix du Pruth avait rendu à l'empire l'importante forteresse frontière d'Azof, et le traité conclu avec Eschref lui avait assuré la possession des

provinces persanes dont il avait été question dans le traité de partage conclu avec la Russie, et que les armes ottomanes avaient depuis conquises. Après avoir eu treize grands-vizirs pendant les quinze premières années de son règne, Ahmed avait maintenu Ibrahim au pouvoir pendant les douze ans qui l'avaient terminé. Chacun de ces changemens avait eu pour mobile les revers qu'avait essuyés l'Empire, soit par la coupable négligence du grand-vizir dans la conclusion de la paix, soit par des fautes commises pendant la guerre[1]; mais plus encore les intrigues du seraï : car, tant que dura le règne occulte du silihdar Ali, les grands-vizirs se succédèrent suivant son bon plaisir, quelques-uns aussi suivant le caprice du puissant kislaraga, Souleïman le Long, et de son successeur, Anber Mohammed; mais à peine Ibrahim fut-il au pouvoir que la plus parfaite harmonie régna entre les grands dignitaires de la cour et ceux de l'État. De même qu'Ahmed Kœprülü, il confia aux membres de sa famille les premières charges de l'Empire; le kapitan-pascha et le kiayabeg épousèrent les filles qu'il avait eues de sa première femme; son fils et deux de ses neveux, honorés de la main des filles du Sultan, prirent place sous la coupole du diwan avec le titre de vizirs. Si le moufti et le kislaraga ne furent pas les instrumens de ses vastes projets, du moins ils ne s'opposèrent point à leur exécution, soit qu'ils en reconnussent l'utilité, soit qu'ils redoutassent sa toute-

[1] Comme il arriva lors de la paix du Pruth et lors de la bataille de Peterwardein.

puissance. Attaché à la personne du sultan Ahmed lorsqu'il n'était que prince impérial, le kislaraga Beschir, continua, de jouir de toute sa confiance lors de son avènement au trône: dans la première année qui le suivit, il accompagna la nourrice du souverain dans son pélerinage à la Mecque; à son retour, il fut nommé trésorier; neuf ans après, il fut destitué en même temps que le kislaraga, Souleïman le Long, et exilé successivement en Chypre, en Egypte et à Djiddé, où, pendant quelque temps, il exerça par intérim à la Mecque les fonctions de scheïkhol-harem. Quatre ans plus tard, il fut rappelé au seraï comme chef des agas de la Maison de Félicité[1]; il occupa ce poste non-seulement pendant les dernières quatorze années du règne du sultan Ahmed, mais aussi pendant seize années de celui du sultan Mahmoud, son successeur, laps de temps pendant lequel nous aurons souvent occasion de reparler de lui. Son pouvoir, que nous verrons bientôt si exorbitant sous le règne du sultan Mahmoud, fut, sous celui d'Ahmed, maintenu dans de justes bornes par la prépondérance du grand-vizir, avec lequel il agit toujours de concert. Le grand-vizir Ibrahim sut mettre à profit une administration si longue et si paisible pour doter l'Empire d'un grand nombre d'institutions précieuses et de beaux édifices, sans négliger le soin de ses intérêts personnels. Outre la liste de ses propriétés immenses, on trouva chez lui, après sa mort, trois caisses enterrées sous un colombier dépendant

[1] Sa biographie figure dans celles des kislaragas par Resmi Ahmed, sous le n° 37.

de son palais, et qui contenaient soixante mille ducats[1], une quatrième remplie de joyaux, des tapis, des châles, des armes et des vases de prix pour une valeur de trois mille bourses d'or [2]. Ces richesses, qu'il avait amassées sans avarice et sans oppression, témoignent de la sagesse de son administration et de l'état prospère dans lequel il plaça les finances de l'Empire ottoman. La munificence qu'il déploya dans les fondations dont il est l'auteur [3], et la douceur de son caractère qui le porta toujours à repousser les exécutions à mort comme moyen d'emplir les coffres de l'état, suffisent pour éloigner de lui tout soupçon d'avarice ou de cruauté. Si les lettres de fondations qu'il laissa témoignent de sa générosité, son expérience, sa modération et ses talens politiques ne ressortent pas moins des termes de la lettre autographe qu'il adressa au gouverneur de Bagdad, après l'échec que lui avait fait essuyer Eschref près de Hamadan; car loin de déverser sur le malheureux général un blâme injuste, elle est pleine d'encouragemens et de sages conseils.

Doué d'une physionomie douce et majestueuse, d'un son de voix insinuant et agréable, le sultan Ahmed possédait tous les qualités qui font aimer des femmes.

1 « Ce qui ferait 32 millions 400,000 livres, en évaluant le sequin Fundaklu à 10 livres de notre monnaie. » *Relation des deux rébellions*, p. 46.

2 « 45 millions, chaque bourse étant de 1,500 livres. » *Relation des deux rébell.*, p. 47.

3 Voir dans l'*Inscha* du reïs Mohammed-Efendi, sous les nº 164 et 171, deux titres par lesquels il fonda une école, une bibliothèque et une fontaine.

Grand amateur de femmes et d'oiseaux, de tulipes et d'œillets, de miroirs et d'illuminations, père de trente-un enfans, il fut, de la part de ses épouses, l'objet de la tendresse la plus dévouée. Il passait une grande partie de son temps à broder et à jaser avec elles, et se plaisait à les récréer sans cesse par de nouvelles illuminations, des parterres de tulipes et de nouvelles collations. Toutes ces frivolités contribuaient à affermir le pouvoir du grand-vizir. Mourad IV avait été le dernier souverain qui eût voulu règner entièrement par lui-même : cet exemple ne fut pas plus imité par Ahmed qu'il ne l'avait été par ses prédécesseurs. Les autres Sultans avaient laissé des femmes ou des eunuques, des sultanes-mères ou des favoris, s'emparer du pouvoir; sous le règne d'Ahmed, le grand-vizir tint, seul du moins, les rênes de l'administration, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un souverain qui ne gouverne pas lui-même, car il importe que les Etats reçoivent une impulsion unique. Le règne du sultan Ahmed III, qu'une révolution avait porté au trône et qu'une révolution en précipita, est en somme l'un des plus mémorables dont l'histoire ottomane ait conservé le souvenir : il fut marqué par la paix de Passarowicz et par celle du Pruth, par la conclusion du traité de partage de la Perse, signé par la Porte et le Czar et confirmé par l'usurpateur Eschref; il brilla encore par d'utiles institutions, par des fêtes brillantes, par l'hospitalité que reçurent, à Bender, deux rois chrétiens, Charles XII et Stanislas Lecsinsky, par l'asile donné à Rakoczy et à Bonneval, enfin par la

construction de mosquées et de châteaux de plaisance, par la fondation de quatre bibliothèques à Constantinople, et par l'introduction de l'imprimerie dans l'Empire ottoman.

LIVRE LXVI.

Répression des rebelles. — Les voïévodes de Moldavie et de Valachie. — Grand-vizirat de Kabakoulak. — Reprise de Kermanschahan et de Hamadan. — Bataille de Koridjan. — Paix avec Tahmasip. — Destitution du grand-vizir Topal Osman, du kapitan-pascha, du moufti et de plusieurs autres fonctionnaires. — Lois somptuaires. — Audiences accordées à des ambassadeurs chrétiens. — La Kabarta. —Arrivée du grand-vizir à Constantinople. — Monnaies. — Aqueduc de Bagdjékœï. — Guerre avec la Perse. — Délivrance de Bagdad. — Biographie et portrait de Topal Osman. — Promotions, exécutions, institutions. —Grand-vizirat d'Ismaïl. — Maisons de plaisance. — Détermination de la nativité du Prophète. — Marche de Feth-Ghiraï vers le Caucase. — Négociations diplomatiques entamées avec la Porte par des ministres européens. — Déclaration de guerre. — Marche des corporations. — Départ de l'armée. — Guerre de Perse. — Bataille de l'Arpatschaï. — Négociations et conclusion de la paix avec la Perse.

Le sultan Mahmoud venait de monter sur le trône, mais on entendait encore gronder la révolte, dont les chefs étaient deux simples janissaires, Patrona Khalil et Moussli. Le premier comparut devant le Sultan qui désirait le voir, revêtu de l'uniforme des janissaires, et ayant les jambes nues. « Que puis-je faire » pour toi? lui demanda Mahmoud. — Mon plus ar- » dent désir est accompli, répondit-il, puisque je te

» vois assis sur le trône impérial ; cependant, je sais » bien qu'une mort ignominieuse sera désormais mon » partage.—Je te jure par mes ancêtres qu'il ne te sera » fait aucun mal ; demande une récompense ; dès à » présent, je te l'accorde. » Patrona demanda la suppression des baux à vie d'institution récente (malikiané), qui opprimaient le peuple, et ils furent aussitôt abolis. Le premier acte souverain de Mahmoud fut de remplacer les anciens ministres ; on éloigna tous les protégés et tous les amis d'Ibrahim-Pascha, et le silihdar Mohammed-Pascha, gendre du précédent sultan qui lui avait confié le sceau de l'Empire, après l'exécution d'Ibrahim, fut maintenu au poste de grand-vizir. Cependant la lie du peuple continuait à s'agiter sur le marché aux viandes, dans le but de participer à la solde des janissaires. Le premier lieutenant-général ayant voulu, bien qu'il fût une créature des rebelles, s'opposer à cette dégradation des rôles des janissaires, fut tué par Patrona et mis en pièces par la multitude.

Le vendredi suivant[1], le chef des émirs ceignit le sabre au Sultan dans la mosquée d'Eyoub (6 octobre 1730 — 3 rebioul-ewwel 1143). Dans le trajet du palais impérial à la mosquée, il suivit immédiatement Patrona et Moussli, les deux instigateurs de la révolte, qui s'avançaient à cheval, coiffés de turbans peu volumineux, les jambes nues et faisant largesse au peuple.

[1] Le 6, comme le dit le Rapport du baile vénitien, sur ce point d'accord avec Soubhi, f. 11, et non pas le 7, comme le prétend l'auteur de l'*Histoire des deux rébellions* ; le 7 était un samedi.

Au lieu de douze bourses d'or qu'on avait coutume de jeter à la multitude à l'occasion de cette cérémonie, le Sultan en fit distribuer cinquante. Chemin faisant, les rebelles demandèrent la permission de brûler toutes les maisons de plaisance que, depuis six ou sept ans, les ministres et les grands avaient élevées pour complaire au Sultan sur les deux rives du canal des eaux douces [1]. Le Sultan répondit : « Je ne donne pas mon consentement » impérial à ce que ces maisons soient incendiées ; de » tels actes nous rendraient la fable des nations chré- » tiennes ; je vous permets seulement de les détruire.» Cette réponse démontre jusqu'à quel point, depuis le règne du sultan Ahmed, les Ottomans se préoccupaient déjà du jugement des cours et des peuples de la chrétienté, et prouve que la crainte de fournir un sujet de risée à l'Europe enchaîna souvent sa politique à l'intérieur comme à l'extérieur. Cent vingt kœschks et maisons de plaisance, dont les jardins étaient en partie tracés sur le modèle de ceux de France, furent démolis et rasés, mais non pas tellement anéantis qu'on ne puisse voir, de nos jours encore, les débris des murs et les fondemens de ces kœschks dont le site imposant avait fait des campagnes avoisinant les eaux

[1] *Saadabad.* Dans la *Bosporomachie,* dont l'auteur est, comme on sait, l'interprète impérial, on lit : Ἰδέα τοῦ Ἰμπραΐμπασᾶ, περίεργον ἰτζάτι (*idjad,* c'est-à-dire découverte) ; ὡσὰν Βερσάλιαις (Versailles) νὰ γενῇ αὐτὸ τὸ Σανταμπάτι (corruption de Saadabad), p. 100 ; et plus bas, Ὁ πρῶτος Ἰμπραΐμπασᾶς ἐδιάλεξε τὸν τόπον, πῶς Κιόσκι (kœschk) ὡραῖο κτίζεται, τοὺς ἔδειξε τὸν τρόπον ; puis de Galata seraï, p. 103 ; Ἀντίκρ' εἶναι τὸ Μπέγιογλου (*Begoghli,* c'est-à-dire fils de prince, nom turc de Pera) μὲ κτίριο π' αἰονίζει τὴν φήμην Ἰμπραΐμπασᾶ, καὶ πολὺ πρᾶγμα ξίζει.

douces, les rivales de celles du Bosphore. La place de kapitan-pascha qui avait été confiée à Abdi-Pascha, après l'emprisonnement du dernier grand-amiral, fut donnée à Hafiz Ahmed-Pascha [1]; mais il fut obligé de la céder vingt jours après, à Djanüm Khodja qui avait été grand-amiral dès le temps de la conquête de Morée. Seïd Moustafa et Mahmoud-Efendi, le fils et le beau-frère du moufti Feïzoullah, qui, lors de la révolution dynastique, vingt-sept ans auparavant, avaient été exilés à Brousa, furent rappelés par le nouveau moufti Mirzazadé Scheïkh Mohammed-Efendi; un orage semblable à celui qui les avait rejetés au loin, les ramena dans la capitale. Leur rappel fut suivi de celui du secrétaire des janissaires, exilé depuis douze ans à Gallipoli, par le grand-vizir Ibrahim-Pascha et de celui du chambellan Khissim-Mohammed, qui depuis cinq ans, était relégué à Selanik. En revanche, Feïzoullah, Abdourrhaman et Raschid Mohammed (l'historien et le dernier ambassadeur en Perse), que les rebelles avaient nommés, le premier grand-juge de Roumilie, et le second premier juge de Constantinople, et qui étaient les créatures du grand-vizir et du kiaya décapité, furent exilés, l'un à Mitylène [2], l'autre à Khios [3] et le troisième à Kos [4]. Quant

[1] Si dans l'histoire des deux rébellions *kouffin* est mis pour *srafiz* (p. 57), il faut moins s'en étonner que de son omission dans la liste du kapitan-pascha, dans les tables chronologiques qui font suite à celles de *Hadji Khalfa*, bien que Souhbi (f. 11 et 14) annonce son installation et sa destitution.

[2] *Midillü*. — [3] *Sakiz*.

[4] *Istankoï*. Soubhi, f. 13.

à l'ancien reïs-efendi Mohammed, qui depuis douze années, c'est-à-dire pendant toute l'administration de Damad Ibrahim, avait été initié à tous les secrets de l'Etat, il fut exilé à Tenedos [1]. Les anciens généraux des janissaires et des armuriers, et le lieutenant-général du premier de ces deux corps, dont le séjour dans la capitale déplaisait aux rebelles, furent bannis également. Il en fut de même du bostandji-baschi Karakoulak; il fut exilé à Mitylène sur la demande des rebelles, et remplacé par le khasseki, qui avait été leur messager auprès du sultan Ahmed. L'orateur des rebelles, Isperizadé, scheïkh-prédicateur de l'Aya-Sofia, mourut subitement en chaire, frappé d'apoplexie au milieu de son sermon; cet événement fut considéré comme l'effet des malédictions du Sultan déposé.

Les scheïkhs des douze mosquées impériales furent avancés dans l'ordre hiérarchique. Deux capitaines des janissaires, Kara Moustafa et Ouzoun Abdi, détestés à cause de leur sévérité, et qui s'étaient cachés dès le début de l'insurrection, furent tirés de leur retraite et massacrés sur le marché aux viandes. Trois jours après l'avénement au trône de Mahmoud, le présent d'avénement, chargé sur cent cinquante chariots, chacun contenant cinquante bourses [2], fut amené sur cette même place; les sept mille cinq cents bourses dont il se composait, furent réparties entre quarante mille janissaires, dix-huit mille

[1] *Bozdja.* Soubhi, f. 23.

[2] « Ce qui fait en tout onze millions 250,009 livres, » p. 58.

canonniers, vingt-deux mille armuriers et vingt mille sipahis, dont chacun reçut vingt-cinq piastres. Après cette distribution, les troupes satisfaites, cessèrent de confondre leurs intérêts avec ceux du bas peuple et se déclarèrent prêtes à se ranger en bons musulmans sous l'étendard sacré, et à marcher conformément au fetwa du moufti, à l'encontre de ceux qui chercheraient à prolonger les troubles. Quant aux rebelles, ils capitulèrent à deux conditions, savoir : que nul d'entre eux ne serait puni pour avoir pris part à la révolte, et qu'ils auraient à leur disposition trois étendards, à l'ombre desquels ils pourraient se rallier, dans le cas où leurs intérêts se trouveraient en cause. Les tentes dressées sur le marché aux viandes, ne tardèrent pas à disparaître, et, quatorze jours après l'explosion de la révolte, les boutiques du marché furent ouvertes de nouveau à l'affluence des acheteurs (11 octobre 1730 — 28 rebioul-ewwel 1143) [1].

Parmi les mutations que détermina l'influence des rebelles, nous citerons particulièrement la destitution du ministre de l'intérieur, celle des deux princes de Moldavie et de Valachie, et celle du khan de Crimée. Le vieil Aliaga de Nikdeh, ministre de l'intérieur, ayant déplu aux rebelles par sa tendance à s'affranchir de leur joug, ils l'accusèrent de corruption, et obtinrent qu'il fût remplacé par le grand-écuyer Moustafabeg. Quatorze jours avant la révolte des janissaires, Nicolas Maurocordato, fils du grand Alexan-

[1] *Histoire des deux rébellions*, p. 65, le 12; mais c'est un jour trop tard; d'après Soubhi, f. 13, le 28 rebioul-ewwel, c'est-à-dire le 11 octobre.

dre Maurocordato, était mort en Valachie; ce prince éclairé avait suivi le sentier honorable que lui avait tracé son père dans la carrière littéraire, et son Traité des devoirs tient dans la littérature grecque moderne le même rang que celui de Cicéron dans la littérature romaine (14 septembre 1730). Des savans allemands dont il aimait à s'entourer [1], entre autres Wolf et Hœlbius, ont écrit son panégyrique; d'autres, tels que Bengler, ont présidé à la publication de ses œuvres; son médecin, le Grec Schendo, anobli sous le nom de Vanderbech, a, au contraire, écrit des satires contre lui [2]. Plus dévoué au prince et à la littérature nationale, le philologue grec Démétrius Procopius de Mokhopolis se livra à la cour de Maurocordato à des travaux utiles : il publia un Aperçu sur la littérature grecque moderne au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, où ont été puisés les premiers matériaux qui servent à l'histoire de cette littérature. Nicolas Maurocordato eut pour successeur son neveu Constantin Maurocordato, fils de Jean, qui un mois après [3] fut supplanté, sur la demande des rebelles, par un ennemi de son père, Richard Rakoviza, sur-

[1] *Secretarii aulici Wolf Panegyricus in laudem Nic. Maurocordati; Theodori Hœlbii oratio de litterarum studiis Nicolai Maurocordati.*

[2] *Septem remedia chymica alchymistica*, dans Engel, *Histoire de Valachie*, t. II, p. 22.

[3] Et non trois mois après, comme le dit Engel; il se met sur ce point en contradiction avec lui-même : car, après la mort de Maurocordato, survenue le 24 septembre (II, p. 9), Rakoviza fut destitué dès le mois de novembre (II, p. 28); ainsi, les deux règnes de Constantin Maurocordato et de Rakoviza ne durèrent pas plus de trois mois.

nommé Djihan, c'est-à-dire le Monde, qui acheta cette principauté au prix de cent cinquante mille piastres. Une injustice plus criante encore fut la révocation du voïévode de Moldavie, Grégoire Ghika, auquel avait été envoyé, quatre jours auparavant, le diplôme du nouveau Sultan qui le confirmait dans sa dignité (17 octobre 1730). Un boucher grec, nommé Yanaki, qui, pendant la révolte, avait vendu à son chef, Patrona Khalil, de la viande à crédit, et lui avait ouvert généreusement sa bourse, ébloui par la faveur dont il jouissait auprès des rebelles, n'aspira à rien moins qu'au trône de Moldavie. Patrona Khalil le lui promit en échange de cinq cents bourses, et fit inviter le grand-vizir, par l'intermédiaire de son complice Moussli, à nommer à cette principauté le boucher Yanaki. En vain, le grand-vizir objecta que quatre jours seulement s'étaient écoulés depuis que Grégoire Ghika avait reçu sa confirmation. « Quelle différence » peut-il y avoir, répondit le rebelle, entre un giaour » et un giaour? » Le grand-vizir s'excusa de nouveau sur ce qu'il ne pouvait rien faire sans l'ordre du Sultan. « Allez donc trouver le Sultan, répliqua Mous- » sli; mais songez avant tout à remplir les inten- » tions de Patrona Khalil. » La volonté de ce dernier s'accomplit en effet et, pour la première fois, on vit investir un boucher de la dignité de prince de Moldavie; mais Yanaki ne fut pas le premier, non plus que le dernier hospodar, qui transforma le siége de son administration en une vaste boucherie (2 novembre 1730).

Les rebelles contraignirent également le grand-vizir

à révoquer le khan de Crimée, Menghli-Ghiraï, et à le remplacer par Kaplan-Ghiraï, qui, exilé à Brousa, y attendait le résultat de leurs démarches. Le grand-vizir essaya inutilement d'ajourner cette nomination jusqu'à l'arrivée de Menghli-Ghiraï, qui déjà avait été rappelé; ils insistèrent pour que Kaplan-Ghiraï se rendît immédiatement de Brousa à Constantinople; on fit droit à cette nouvelle exigence (23 octobre 1730 — 10 rebioul-akhir 1143), et Menghli-Ghiraï reçut l'ordre de s'arrêter à Yanboli. Mais les rebelles, qui avaient espéré trouver dans le nouveau khan un de leurs plus fermes soutiens, étaient tombés dans une erreur grossière : car Kaplan-Ghiraï, tout en affectant de vivre avec eux dans les meilleurs termes, servit de tout son pouvoir le plan formé par le kislaraga pour les anéantir. L'insolence de leurs chefs était parvenue à ses dernières limites. Un palais avait été affecté au logement de la concubine de Patrona Khalil, et la sultane Walidé s'était vue contrainte de lui envoyer le sorbet lors de son accouchement. Le brave kislaraga Beschir s'occupa sérieusement de mettre un terme à cette insupportable tyrannie. Il s'associa pour l'exécution de ce projet plusieurs hommes d'une habileté reconnue, entre autres Kaplan-Ghiraï, et le kapitan-pascha Djanüm-Khodja. Il mit encore dans sa confidence Ibrahim, kiaya de l'ancien gouverneur d'Egypte Mohammed, qui, sous l'administration de ce dernier, avait donné des preuves d'une rare intrépidité en étouffant la dangereuse insurrection fomentée par Mohammed Tscherkesbeg. Le khan, au-

quel Soulali, grand-juge d'Anatolie, avait communiqué le plan des rebelles, qui consistait à renverser le grand-vizir, le moufti et le kislaraga, à nommer grand-vizir l'aga des janissaires, kapitan-pascha Patrona Khalil, et aga des janissaires son compagnon Moussli, en informa les ministres, et avisa avec eux aux moyens d'anéantir les rebelles, et d'assurer la tranquillité de l'empire (29 octobre 1730). Soulali était l'homme des rebelles; il n'en était pas de même du grand-juge de Roumilie, Paschmakdjizadé qui avait repoussé avec dédain les offres de Patrona, et avait fait jeter dans la mer, par une fenêtre, l'or distribué à ses gens par ce chef des séditieux [1]. Le kislaraga, le grand-vizir, le moufti et le khan des Tatares gagnèrent aussi à leur projet le defterdar, le kiayabeg et le colonel du septième régiment de janissaires (dans lequel servait Patrona Khalil), homme doué d'une force corporelle extraordinaire, et que par ce motif on avait surnommé Khalil le Pehliwan, c'est-à-dire le Lutteur ou le Champion. Ce dernier se chargea de distribuer cinq mille ducats aux janissaires, et d'ôter à Patrona Khalil tout sujet de méfiance à l'égard du grand-vizir. On avait résolu de profiter, pour frapper le premier coup, d'une réunion qui eut lieu chez ce dernier, et dans laquelle Patrona proposa de déclarer la guerre aux Russes (23 novembre 1730 — 12 djemazioul-ewwel

1 Soubhi, f. 17, indique par erreur le 13 djemazioul-ewwel au lieu du 12. C'était un jeudi, dit-il en contradiction avec un passage de la f. 18, où on lit : samedi 14 djemazioul-ewwel.

1143) [1], comme alliés de la Perse. Le khan des Tatares parla dans un sens opposé ; les rebelles étant trop nombreux pour qu'il fût possible de rien entreprendre contre eux, l'exécution du plan fut remise au surlendemain, jour auquel le diwan se réunit pour délibérer de nouveau sur la guerre projetée contre la Perse et la Russie (25 novembre 1730 — 14 djemazioul-ewwel 1143). Khalil Pehliwan et trente-deux hommes déterminés se cachèrent dans la chambre dite de Faïence. Après le conseil, le grand-vizir annonça à Patrona Khalil que sa majesté le Padischah avait résolu de le revêtir de la pelisse de beglerbeg de Roumilie. « Je n'en veux pas » s'écria Patrona, en accablant de reproches le grand-vizir, car il aspirait à devenir aga des janissaires. On arrêta alors qu'on irait au seraï pour y procéder, avec l'assentiment du Sultan, à la déclaration de guerre. Khalil Pehliwan et ses trente-deux janissaires se rendirent dans l'intervalle par la porte de la Fontaine Froide, dans la salle des gardes du sofa; tandis que le grand-vizir, le khan, le moufti, le kapitan-pascha et les oulémas se transportaient avec Patrona et Moussli au kœschk d'Eriwan, et que les autres officiers attendaient dans la salle qui précède la ménagerie des lions. Au moment où le Sultan prit place sur le sofa, le grand-vizir donna le signal convenu. Khalil et ses trente-deux hommes sortirent aussitôt de la salle où ils étaient cachés ; jugeant indigne d'un homme de cœur d'attaquer un ennemi par derrière et à l'impro-

[1] *Hist. des deux rébellions*, p. 100 ; le nom de Paschmakdjizadé (fils du cordonnier pour femmes) y est mutilé en *Mazazadé*.

viste, le Pehliwan s'avança vers Patrona, et l'apostropha en ces termes: « Quel est le misérable assez » audacieux pour vouloir être aga des janissaires? » Patrona saisit pour se défendre l'arme qu'il avait à sa ceinture [1]; mais lui et Moussli furent massacrés, et le vieux Wounli fut remis à la garde des bostandjis. Vingt-six hommes de leur suite, qu'on introduisit, les uns après les autres, dans la salle, sous prétexte de leur donner des pelisses, furent pareillement mis à mort. Mouhsinzadé Abdoullah fut nommé aga, et Khalil Pehliwan, premier lieutenant-général des janissaires. Soulali et le premier juge de Constantinople, créatures des rebelles, furent nommés sandjakbegs et perdirent par là les priviléges accordés aux oulémas; puis ils furent mis, avec le mir-aalem Derwisch Mohammed, sous la garde du bostandjibaschi. Ainsi se trouva terminé le règne des rebelles. Les ministres félicitèrent le Sultan de ce triomphe remporté sur eux, et un khattischérif remercia les janissaires de leur fidélité; cinquante mille piastres leur furent distribuées; trente mille aux topdjis et trente-cinq mille aux djebedjis.

Un de ceux qui avaient le plus coopéré à l'extermination des rebelles [2] était le grand-chambellan Ibrahimaga, surnommé Kabakoulak, c'est-à-dire qui a l'oreille dure. Fils d'un raya de Karahissar, il avait été attaché comme valet de chambre à la personne du

[1] *Palé*, espèce de coutelas ou de poignard.

[2] « Ibrahim, surnommé Cabakulak fut celui qui indiqua la manière dont il fallait s'y prendre. » *Histoire des deux rébellions*, p. 115.

vertueux Kœprülü mort à la bataille de Slankamen ; sous les grands-vizirs qui avaient succédé à Kœprülü, il s'était élevé dans les emplois de la chambre, du rang de secrétaire à celui de khodja ou seigneur du diwan ; puis, dans la dernière guerre contre l'Autriche, il avait, comme kiaya de Kœprülü (fils de son ancien maître), créé en Bosnie [1] une armée de trente mille hommes; enfin, nommé kiaya du gouverneur d'Egypte, il avait étouffé la révolte de Tscherkes Mohammedbeg. En récompense du zèle qu'il avait déployé contre les rebelles, il fut promu à la dignité de vizir et reçut le gouvernement de Haleb (18 décembre 1730—7 djemazioul-akhir 1143). Le grand-vizir, justement inquiet de la présence à Constantinople de ce dangereux concurrent, chercha à l'en expulser violemment ; mais il se prit lui-même au piége, car le kislaraga Beschir prévint le Sultan en faveur de Kabakoulak qui fut nommé grand-vizir [2] (22 janvier 1731—13 redjeb 1143). Il fut le premier des douze grands-vizirs qui, dans le cours de quinze années, durent leur élévation à la toute-puissante influence du kislaraga Beschir et qui tombèrent du moment où il leur eut retiré son appui. Le grand-vizir révoqué obtint l'emploi de son prédécesseur et, à cetitre,

[1] Soubhi rapporte ici deux maximes arabes : ***Erreï kiblesch-schedjaat schedjaan***, c'est-à-dire, la réflexion avant d'entreprendre une action hardie double la hardiesse de l'action ; et : ***Es-seïfou assdak enbaï min eli koutoubi***, la science de l'épée est plus vraie que celle de l'écriture.

[2] Soubhi indique cette fois avec raison le 13 redjeb qui était un lundi ; f. 21.

reçut l'ordre de rejoindre en toute hâte le serasker de Bagdad.

A peine deux mois s'étaient-ils écoulés depuis que Kabakoulak avait pris en main les rênes de l'administration, que la révolte éclata de nouveau [1]. Les janissaires assaillirent tout-à-coup leur aga dans son palais; blessé au bras par un coup de feu, ce dignitaire ne parvint à se sauver qu'avec beaucoup de peine. Le même jour, les tentes des séditieux reparurent sur le marché aux Viandes, cette arène de discorde et de troubles. Le tumulte avait pour cause l'exécution du boucher Yanaki (24 mars 1731 — 15 ramazan 1143), qui avait dû à Patrona Khalil son élévation au rang de prince de Moldavie, et qui venait de partager le sort de son protecteur auquel il avait déclaré, en lui faisant part de ses projets ambitieux, qu'il ne demandait pas à vivre plus que lui. Il avait été décapité [2] avec la masse des rebelles dont sept mille et plus avaient été mis à mort dans l'espace de trois jours. Grégoire Ghika fut donc confirmé pour la seconde fois dans la dignité de prince de Moldavie. Il en fut de même en Valachie, dont le dernier prince, Constantin Maurocordato, fut rétabli à la place de Rakoviza. Pour

[1] Soubhi commet ici une grave erreur chronologique; le 18 du mois précité, dit-il, était un samedi, le mois précité était celui de redjeb; ce 18 redjeb était bien un samedi; mais la date du fait en question est le 15 ramazan qui correspond au 24 mars, jour auquel eut lieu cette émeute: *l'Histoire des deux rébellions*, p. 237, et les rapports des ambassades sont d'accord sur ce point.

[2] *Histoire des deux rebellions*, p. 131. Yanaki, nommé le 2 novembre, fut décapité le 23 du même mois.

étouffer les germes de révolte, dont le marché aux Viandes était le foyer continuel, le Sultan déploya l'étendard sacré; les djebedjis, les baltadjis du seraï et les bostandjis marchèrent contre les révoltés et les mirent en fuite. Après la pacification de la capitale, la plupart des hauts dignitaires furent remplacés dans leurs fonctions. Pehliwan Khalil, koulkiaya des janissaires, qui, pour avoir débarrassé la Porte de Patrona Khalil, n'avait pas su tenir en bride cette milice turbulente, fut révoqué, ainsi que le segbanbaschi, et exilé à Brousa; ces deux fonctionnaires eurent pour successeurs Abdoulkiaya et l'ancien segbanbaschi Hasan, Allemand de nation, que nous avons vu figurer en qualité de lieutenant-général des janissaires au temps où s'agitait la question de savoir si on aurait la guerre avec l'Autriche; l'aga des janissaires Abdoullah fut remplacé par Schahin Mohammed-Pascha; le nischandji Ahmed et Ahmedbeg, fils de Nououman-Kœprülü, le dixième et dernier Kœprülü dont l'histoire ottomane fasse mention, comme ayant rempli des fonctions publiques, reçut, avec la troisième queue de cheval, le titre de vizir de la coupole. Son oncle Abdoullah perdit le gouvernement d'Egypte qui fut confié après lui au gouverneur de Kerkouk, l'ancien silihdar Mohammed-Pascha. Le moufti Mirzazadé Efendi fut destitué, et Paschmakdjizadé Seïd Abdoullah fut nommé scheïkh de l'islamisme. Le kapitan-pascha Djanüm dût céder ses fonctions à Abdi-Pascha qui les avait exercées un instant pendant l'insurrection. Il paya ainsi, par la perte de sa place, sa

désobéissance au règlement de police qui avait ordonné la fermeture de tous les cafés, comme étant le lieu de rendez-vous de tous les mécontens; au mépris de cette injonction, Djanüm avait récemment ouvert à l'arsenal un grand café où se portaient en foule les lewends et les barbaresques, ses compatriotes (17 mai 1731 — 10 silkhidé 1143). On lui reprochait encore d'avoir fait subir tout récemment de dures vexations aux équipages de quelques bâtimens français et armé ceux de la flotte sans en avoir reçu l'ordre, tout comme s'il eût été dey d'Alger et non pas grand-amiral du Sultan (18 mai 1731 — 11 silkhidé 1143). Le juge de Constantinople, Abdourrahman, à l'avarice duquel les ministres attribuaient l'élévation du prix des denrées, fut remplacé par l'imam du Sultan, le savant Pirizadé, dont nous reparlerons plus d'une fois, soit comme homme politique, soit comme homme littéraire.

Le grand-vizir Kabakoulak sévit contre les rebelles par des exécutions secrètes et même publiques; ce fut ainsi que, dans l'espace de six mois, il se débarrassa de quinze mille d'entre eux [1]. Cependant, quelque soin qu'on mît à éteindre, dans le sang, le feu de la révolte, il se fit jour encore une fois. Deux officiers de djebedjis passaient auprès des bains situés dans le marché au Chanvre, lorsqu'une troupe d'Albanais ameutés les força de se joindre à elle; heureu-

[1] *Histoire des deux rébellions*, p. 150; on y lit 50,000; mais c'est sans doute une faute d'impression et ce chiffre est mis pour 15,000; car on lit dans le rapport de Talman en date du 6 mai 1731 : On assure généralement que, dans la seule ville de Constantinople, 16,000 personnes ont été exécutées depuis le mois de septembre dernier jusqu'à ce jour.

sement, ils parvinrent à la disperser, et ils en furent récompensés par une augmentation de solde (2 septembre 1731 — 29 safer 1144). Cependant le peuple murmurait en disant que le grand-vizir n'ordonnait tant d'exécutions que pour satisfaire ses ressentissemens personnels, et qu'il tenait la ville en alarme par des rondes inutiles. Ce fut moins, toutefois, à cause de ces plaintes, qu'en raison de son ingratitude envers le kislaraga auquel il devait son élévation, que ce dernier se décida à le briser, et il l'envoya comme gouverneur à Negroponte sur la galère même qui devait emmener en exil plusieurs victimes de ses rigueurs (11 septembre 1731 — 9 rebioul-ewwel 1144). Le sceau de l'Empire fut envoyé au boiteux Osman-Pascha, et, en attendant son arrivée, l'aga des janissaires remplit ses fonctions en qualité de kaïmakam.

Osman le Boiteux, originaire de Morée, était entré au seraï très-jeune, grâce aux bons offices de quelques-uns de ses compatriotes; d'abord simple kozbegdji, c'est-à-dire gardien des noyers du jardin impérial, puis surveillant de ce même jardin, il s'y était fait connaître avantageusement. Sous l'administration du grand-vizir Ali-Pascha, tué à la bataille de Peterwardein, il avait obtenu les deux queues de cheval; ce fut après le renversement du dernier souverain, qu'il reçut, avec la troisième, la mission de parcourir la Bosnie et l'Albanie pour y rechercher les auteurs de la révolte, et poursuivre et châtier, dans les retraites où ils avaient fui au sortir de Constantinople, les Albanais qui avaient donné dans ces pro-

vinces le signal de la rébellion. Il se trouvait entre Selanik et Seres, lorsque le chambellan Moustafabeg, en lui remettant le sceau impérial, l'invita à le suivre à Constantinople. Arrivé dans la plaine qui s'étend près de Daoud-Pascha, il fut complimenté par le moufti et le kaïmakam, les grands-juges et le juge de Constantinople, le nischandji et le grand-chambellan, le tschaouschbaschi, le defterdar, le reïs-efendi, les six généraux commandant la cavalerie [1], et les quatre de l'infanterie [2]. Au sortir d'un splendide festin, tous, selon l'antique usage, le conduisirent à la Porte, où ils furent revêtus, suivant leur rang, de pelisses et de kaftans (21 septembre 1731 — 19 rebioul-ewwel 1144).

La pacification de l'Empire permit de s'occuper avec une nouvelle activité des affaires de Perse.

Aussitôt après l'avénement de Mahmoud, les deux ambassadeurs persans Rizakoulikhan et Weli, n'ayant reçu aucune réponse aux communications qu'ils avaient adressées au schah relativement aux bases de la paix à conclure, de nouveaux seraskers avaient été nommés avec mission de recommencer la guerre contre la Perse : c'étaient le gouverneur de Bagdad, Ahmed-Pascha, l'ancien beglerbeg de Karamanie, Aarifi Ahmed-Pascha, et le commandant de Gendjé, Ibrahim-Pascha, chargés de la défense des frontières de Bagdad, de Tebriz et de Gendjé ; enfin Roustem-Pascha, auquel les rebelles avaient voulu déférer le grand-vizi-

[1] *Sipahi, Silihdar, Oloufedjian yemin, Ouloufedjian yesar, Ghourebaï yemin, Ghourebaï yesar.*

[2] *Jenitscheri, Djebedji, Topdji, Toparabadji.* Soubhi. Bl. 28.

rat, mais qui, dans cette circonstance, s'était conduit avec autant de loyauté que de modestie, fut, en sa qualité de gouverneur de Karamanie, nommé serasker, et on lui confia la portion du territoire qui avoisine Eriwan. Le khan de Perse, Houseïn, fait prisonnier lors de la marche de l'armée de Tebriz à Eriwan, fut décapité devant le kœschk des revues. Les deux ambassadeurs persans, après avoir eu quelques conférences avec le reïs-efendi, le defter-emini, le secrétaire du cabinet du grand-vizir et le président de la chancellerie pour le contrôle de la cavalerie [1], furent envoyés au serasker de Bagdad. Mais lorsqu'ils furent arrivés à Diarbekr, on apprit que les Persans avaient passé l'Araxes et que Weli Mohammed Koulikhan était en route pour Constantinople, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, chargé de féliciter le Sultan au sujet de son avénement. En conséquence, ce dernier fut conduit à Temeswar, et les ambassadeurs envoyés de Constantinople aux frontières furent gardés prisonniers à Mardin [2]. Un destin plus fâcheux encore était réservé à l'ambassadeur, qui, chargé par le schah d'une mission auprès de Sourkhaï, khan turc du Schirwan, fut décapité avec toute sa suite et leurs têtes envoyées à la Sublime-Porte. Sourkhaï, qui s'était distingué dans les dernières campagnes dirigées contre les Schahsewens et les Sighinaks, et qui avait reçu en récompense le kha-

[1] *Souwari moukabeledjisi.*

[2] Soubhi s'amuse à jouer sur les mots *Mardin* et *Marcdin-Kalaaï mardin mahbesi Scheratini marcdin kilindi*, le château de Mardin devint la prison des diables obstinés.

nat du Schirwan à perpétuité, pour lui et pour sa famille [1], entra en campagne à la tête de plus de trente mille hommes ; mais comme il manquait d'argent, la Porte s'empressa de lui expédier trente mille ducats[2]. Ahmed-Pascha, serasker de Bagdad, fut le premier à repousser les Persans du territoire dont ils s'étaient emparés depuis la fin du règne d'Ahmed III. Il reprit Kermanschahan et ses trente-deux bastions; vingt-deux canons qui s'y trouvaient tombèrent en son pouvoir ; Ardelan rentra pareillement au pouvoir des Ottomans (juillet 1731 — moharrem 1144). Après la prise de Kermanschahan, l'armée turque, commandée par le serasker Ali-Pascha Hekkimzadé, marcha sur Hamadan. Les Persans s'étaient retirés entre Kazwin et Ebhar; l'armée ottomane campa près du village de Salihabad aux environs de Hamadan. L'armée du schah comptait trente mille combattans sous les ordres de ses deux généraux Tahmas Koulikhan et Ali-Merdan. L'armée ottomane marchait contre elle, lorsque deux envoyés, Fethalibeg de Tebriz, et Allahwerdi parurent avec deux des premiers begs du schah et remirent au serasker et à son kiaya des lettres signées par le général en chef de l'infanterie persane [3], par le chef des gardes-du-corps [4] et par le khalife des khalifes [5], c'est-à-dire par le grand-chancelier de

[1] *Yourtlik wé odjaklik gendouyé teebiden khanlik.*

[2] Ou 150 bourses; ainsi la bourse valait 200 ducats ; le ducat était évalué à deux piastres.

[3] *Koulleragasi.*

[4] *Kouridjibaschi.*

[5] *Khalifetoul-khalefa.*

l'Empire (13 septembre 1731 — 11 rebioul-ewwel 1144). Le serasker et le kiaya répondirent à ces lettres, et, dans l'attente d'une nouvelle communication, l'armée ottomane s'avança jusqu'à la distance d'une lieue et demie du camp ennemi. Le lendemain, une heure avant le lever du soleil, le schah Tahmasip déboucha tout-à-coup dans la plaine de Koridjan, située à dix lieues de Hamadan, avec huit pièces de gros calibre, cinq fauconneaux, deux cents coulevrines et un corps d'armée de plus de quarante mille hommes (16 septembre 1731 — 13 rebioul-ewwel 1144). La bataille fut sanglante, mais la victoire se décida en faveur des Turcs; sur vingt mille cavaliers persans, il n'y en eut pas deux, s'il faut en croire les Ottomans, qui parvinssent à s'échapper sains et saufs; quant à l'infanterie du schah, les trois quarts furent taillés en pièces [1]. Au nombre des morts se trouvèrent le secrétaire de l'armée et le khalife des khalifes; trente-deux canons, les deux cents pièces volantes et tout le matériel de l'artillerie persane tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Le jour suivant, Hamadan se rendit : on trouva dans son camp sept grosses coulevrines, vingt-huit fauconneaux, deux mortiers et douze canons de petit calibre. Ainsi, la faiblesse de Schah Tahmasip, qui, pendant que Nadir faisait le siége de Hérat, s'était laissé persuader par les grands de sa cour de se mettre lui-même à la tête d'une armée, lui fit perdre dans une seule bataille tout ce

[1] Soubhi, f. 30, n'évalue la perte des Ottomans qu'à 300 morts et 500 blessés.

que le génie et le courage de son général avaient gagné dans la campagne précédente.

Pour témoigner sa satisfaction à l'armée, au sujet d'une si brillante victoire, le Sultan lui envoya le deuxième grand-écuyer, porteur d'un khattischérif et d'un ferman où il félicitait ses soldats « à l'épée tran- » chante, au visage resplendissant, d'avoir bien légi- » timement gagné le pain et le sel du souverain. » Le commissaire impérial avait ordre en même temps, « d'attacher, en signe de gloire, au turban du seras- » ker, un panache de héron orné de pierreries, de » revêtir son corps valeureux d'une pelisse de zibe- » line, dont l'aspect réjouit l'âme, de ceindre ses flancs » d'un sabre victorieux, afin qu'il pût abattre les têtes » de ses ennemis ; enfin, de lui remettre cent cin- » quante kaftans pour les intrépides crocodiles de la » mer et pour les hardis léopards de l'armée [1]. »

[1] Soubhi transcrit tout au long, f. 50 et 51, ce khattischérif et ce ferman, lesquels sont richement ornés de sentences arabes et de vers turcs; il en est de même du récit de la bataille fait par l'historiographe de l'Empire, f. 29 :

Arabe : *Ifa terrenemé fi harbi sawarimihi,*
Felil-rouousi fowaïkol erdhi terkissoun,
Lorsque ces sabres entonnèrent le chant de guerre
Et que les têtes volèrent en tournant.

Persan : *Dou leschkerbeneurid ber khastend*
Dou saff tschoun saffi mahscher arastend
Si desti delirani kharaschoukouh
Sinanha noumayan tschou reghai kouh.
Deux armées se levèrent pour combattre,
Placées sur deux rangs comme au jour du jugement dernier;
Les lances dans les mains des braves,
Se frayaient un passage comme les veines qui sillonnent le sein des montagnes.

Après la bataille de Koridjan, les Persans s'enfuirent à Koum et à Kaschan; les Ottomans poursuivirent leur victoire, divisés en deux corps, dont l'un conduit par le sandjak d'Amassia, et fort de sept ou huit mille cavaliers, ravagea tous les villages qu'il rencontra sur sa route; l'autre, sous les ordres de Sadik-aga, voïévode de Mardin, poussa son incursion jusqu'à Isfahan. Le schah, qui s'était retiré à Teheran, envoya de là au général ottoman, Mohammed-Bakir, porteur d'une lettre de l'itimadeddewlet, ayant pour objet de demander un sauf-conduit pour le kourdji-baschi, Mohammed Rizakou qu'elle disait être chargé de négocier la paix (18 novembre 1731 — 18 djemazioul-ewwel 1144). Le serasker prit connaissance du message et consentit à entrer en négociations. Il fut approuvé par la Porte, à condition toutefois que cette paix ne pourrait compromettre en aucune façon la sûreté des frontières, ni enlever à l'armée ottomane un seul des avantages dont elle était en possession. Cependant Ali-Pascha, le fils du docteur, et Roustem-Pascha, avaient, après un siége acharné, et au bout d'un mois seulement, pris la ville et la forteresse d'Ourmia (15 novembre 1731 — 15 djemazioul-ewwel 1144). La garnison persane, composée de mille cavaliers et fantassins, s'étant retirée au bout de onze jours, le prince

Turc : *Allah allah deyelüm sandjaki tschekelü.*

Crions allah! allah! les sandjaks du khan défilent devant nous.

1 *Nehengani deryaï deliri wé schedjaat, pelengani sahrahi schirgiri wé schehamet.*

Binanschin, le Kurde Hakari, y fut laissé en garnison, et Ali-Pascha reprit sa marche vers Tebriz. Douze mille cavaliers se mirent, par la route de Saoukboulak et de Meragha, à la poursuite du khan de Bisoutoun, tandis que le serasker se dirigeait par Selmas vers la plaine de Toudj. Là, on vit accourir de toutes parts les habitans de la contrée qui venaient implorer, pour eux et leurs propriétés, la merci du serasker Ali-Pascha, qui, déjà antérieurement, avait commandé à Tebriz en la même qualité. A Kesel-Meslek, lieu situé à deux journées de marche de Tebriz, Tadjeddinzadé-Mohammed Riza se présenta de la part des habitans de cette ville, accompagné des doyens des faubourgs de Schenbghazan, de Hikemabad et de Bilankouh, afin de rendre hommage au vainqueur et d'implorer sa protection. Ali-Pascha, qui s'était attendu à une vive résistance, détacha en toute hâte le binbaschi Mousaaga Yektscheschm, c'est-à-dire le Borgne, avec trois mille cavaliers, pour prendre possession de la ville. Arrivé sur le pont qui traverse la rivière d'Adjissou, Ali fut rejoint par les troupes qu'il avait envoyées contre Meragha, et il rentra victorieux dans la capitale de son ancien gouvernement [1] (4 décembre 1731 — 4 djemazioul-akhir 1144). La double prise de Tebriz et d'Ourmia fut exaltée et récompensée par une lettre impériale à laquelle se trouvèrent joints un sabre et une pelisse d'honneur.

[1] Soubhi cite à ce sujet le texte du Koran : *Haza fadhloun min rebbi*, c'est-à-dire, faveur de mon maître et cet autre : *Touti el mülk men teschaï*, c'est-à-dire l'Empire sera donné à qui il voudra.

En apprenant la victoire de Koridjan, la forteresse d'Houweïzé, vivement pressée par les Turcs et les tribus arabes des Beni-Mountefik et des Beni-Lam, avait ouvert ses portes et avait reconnu de nouveau la domination ottomane. Cependant, les dépêches du serasker de Bagdad, relatives à la continuation des négociations de paix, étaient, à Constantinople, l'objet constant de délibérations qui avaient lieu dans le palais du grand-vizir, et le premier chambellan impérial fut chargé de se rendre à Bagdad, afin de pouvoir apprécier au juste à quel point elles en étaient. Mais avant qu'il fût arrivé à sa destination, un messager du serasker Ahmed-Pascha vint apporter la minute du traité (6 février 1732 — 9 schâban 1144) conclu avec la Perse (10 janvier 1732). Ce traité stipulait que l'Araxes formerait à l'avenir la frontière des deux empires du côté de l'Azerbeïdjan, comme Derteng et Deroué devaient marquer les limites de l'Irak. Ainsi Gendjé, Tiflis, Eriwan, Nakhdjiwan, le Kakheti, le Karthli, Schamakhi et le Daghistan, avec toutes leurs dépendances, restaient au pouvoir de la Porte, tandis que Tebriz, Ardelan, Kermanschahan, Hamadan, Houweïzé et tout le Loristan demeuraient à la Perse [1]. Un grand conseil fut tenu à ce sujet dans

[1] Soubhi, f. 39. *Traduzione turca del scritto persiano che il Curuzibasci Mehmet Riza Can Plenipotenziario del Ciah di Persia consegnò al Vez. Ahmedp. di Bagdad Plenipotenziario dell' alta Porta, il quale contiene il trattato di pace concluso tra queste due Monarchie.* Le traité contient huit articles; le premier relatif aux frontières, le deuxième à la liberté des pèlerinages, le troisième au commerce, le quatrième aux

le kœschk des Perles à Constantinople, en présence du Sultan ; le grand-vizir, le moufti, les grand-juges de Roumilie et d'Anatolie, le juge de Constantinople et les chefs des émirs, les généraux des troupes, les ministres de la Porte et les khodjagians, parmi lesquels Soubhi, historiographe de l'Empire et secrétaire du cabinet du grand-vizir, prirent part à cette délibération (25 février 1732 — 28 schâban 1144). Le reïs-efendi Ismaïl lut le rapport du gouverneur de Bagdad, la traduction de la lettre du premier ministre de Perse, et le traité de paix ; ensuite le Sultan prit la parole et désapprouva la cession de Tebriz, d'autant que cette ville avait été prise pendant le cours des négociations. Comme tous gardaient le silence[1], le moufti dit au defter-emini Mohammed-Efendi : « Parles, toi qui connais toute l'af » faire. » Mais ce dernier n'osant pas exprimer son opinion, Firdewesi Seïd Eboubekr-Efendi quitta sa place, et, s'avançant jusqu'au bord du sofa, déduisit les raisons qui lui paraissaient devoir déterminer l'acceptation de la paix aux conditions souscrites par Ahmed-Pascha. Le moufti, qui avait pénétré la pensée secrète du Sultan, et qui voulait détourner son attention du

consuls de Constantinople et d'Isfahan, le cinquième à la bonne intelligence qui devait exister entre les commandans des forteresses frontières, le sixième au libre échange d'ambassadeurs ; le septième interdisait aux garnisons des frontières toute incursion sur le territoire voisin, le huitième rendait le traité obligatoire à tous les commandans militaires. C'est par erreur que Hanway, II, p. 64, fixe la date de ce traité au 16, au lieu du 10 janvier.

[1] *Kimesneden binti schifhé sadir*, c'est-à-dire, personne n'osant aborder la fille des lèvres (le discours). Soubhi, f. 40.

téméraire défenseur du traité, lui adressa ces paroles : « Eh ! Eboubekr-Efendi, tu es plus aveugle que moi, » malgré mon âge ; tu perds ton temps à prononcer » de vains discours, et tu ne sais pas comprendre la » volonté impériale. » Le grand-vizir invita ensuite les généraux, particulièrement celui des armuriers, à émettre leur avis, et celui-ci opina, ainsi que Firdewesi-Efendi, pour la ratification du traité. Le Sultan prit de nouveau la parole, et dit qu'il fallait ajourner toute décision jusqu'au retour du chambellan chargé d'instruire cette affaire. Le moufti, qui avait d'abord imposé silence à Firdewesi, parla alors dans le même sens que lui, mais avec une adresse toute diplomatique : « Glorieux Padischah, dit-il, nos têtes se cour- » bent devant ta volonté ; le pays et les places fortes » t'appartiennent, et la loi défend de céder la moin- » dre parcelle du territoire aux ennemis de l'Em- » pire ; mais pour assurer le repos des serviteurs de » Dieu, de tes sujets, et des contrées soumises à ta » domination, on peut renoncer à la possession de » quelques localités, sans que cette cession soit consi- » dérée autrement que comme une marque de faveur, » un présent dû uniquement à la générosité et à la » munificence impériale; n'est-il pas vrai, Messieurs? » ajouta-t-il en se retournant vers les oulémas qui tous l'approuvèrent. Toutefois, le Sultan décida que cette question importante serait de nouveau discutée au palais du grand-vizir. Il y a toute apparence que le signe d'intelligence adressé, dans cette délibération, par le grand-vizir au général des armuriers pour l'engager à

soutenir qu'il fallait ratifier le traité et sacrifier Tebriz, fut une dès causes de sa chute, survenue quatorze jours après (12 mars 1732 — 15 ramazan 1144). Le sceau de l'Empire fut envoyé à Ali-Pascha Hekkimzadé, serasker de Tebriz, fils du célèbre médecin du Sultan, Nouh-Efendi, que l'on disait Vénitien de naissance [1]. Le moufti et le grand-vizir furent tous deux victimes de la paix conclue avec la Perse, et leur chute apaisa pour le moment le mécontentement du peuple.

La révocation du grand-vizir eut lieu tout-à-fait à l'improviste, au milieu du mois de ramazan, et le jour même où le manteau du Prophète était offert dans le seraï à la vénération publique. Le grand-vizir et le moufti, les vizirs et les oulémas, les scheïkhs et les khodjagians s'étaient réunis comme d'ordinaire dans le seraï, pour présenter leurs hommages au Sultan, dans le kœschk du sofa, et se rendre ensuite à la salle des Reliques, afin d'y toucher le saint vêtement avec leurs sourcils. Lorsque tous les officiers de la cour eurent quitté la salle, le grand-vizir étant resté seul avec le moufti et les

[1] Voir les Rapports du baile Emmo en date du 23 mai 1732. *Il 10 arrivato il nuovo primo Vezir Alip, Djinoglu* (Hekkimoghli) *creatura di morto Ibraimp, liberalissimo. regna per il Kislaraga Alip. fu Seraschere nella Persia; il suo padre* (Nouh-Efendi) *si dice habbi studiato in Padova e si sia statto costretto rinegare per gli amori con una Turca, divenuto poscia Protomedico del G. Sig.* (de Moustafa II), *dimostra una indole placida, benche si siano trovati una note 9 appesi creduti ladri di strada, ma queste forme sono stato praticate come ordinarie altre volte da nuovi Vesiri per imprimer terrore.* Actes vénit., dans les Arch. de Vienne.

vizirs, fit signe à ces derniers de se retirer également: en conséquence, ils allèrent se ranger devant le kœschk d'Eriwan. Le silihdar, qui, suivant le cérémonial, devait, à sa sortie de la salle de réception, prendre le grand-vizir sous les bras pour le conduire, s'excusa sur son grand âge; il rentra donc dans les appartemens intérieurs, et le grand-vizir alla seul rejoindre les autres vizirs. Mais le silihdar ne tarda pas à revenir sur ses pas, et leur annonça que le Sultan allait se rendre dans la salle de la Circoncision; qu'ils ne pouvaient donc rester là où ils étaient, et qu'il les invitait à se retirer dans l'intérieur du kœschk, ce qu'ils firent aussitôt. Le Sultan étant alors passé avec le moufti dans la salle de la Circoncision, le silihdar se présenta de nouveau au grand-vizir, lui demanda le sceau de l'Empire, et lui signifia qu'il eût à s'embarquer sur-le-champ pour Scutari dans une galère armée à cet effet; en même temps, il annonça au defterdar que, jusqu'à l'arrivée du nouveau grand-vizir, il était chargé de l'administration des affaires courantes, en qualité de kaïmakam.

Ce que l'histoire ottomane raconte des événemens qui se passèrent pendant les six mois que dura le grand-vizirat du vieux Osman le Boiteux [1], homme d'un caractère violent, impétueux et résolu, n'est que

[1] *Il G. Vezir uomo feroce e risoluto, per impeto di temperamento esce talvote in parole, ma peggio e encora che e osservatore severissimo della sua parola. Ha saputo guadagnare lo Spirito del G. S. achietare le milizie, contentare il paputo.* Rapport du baile vénitien. *L'imbecilità del Sultano rende potente il regno delli favoroti della Madere, il Kislaraga, il Defterdar, il Mufti.* Ibid.

d'une importance très-secondaire. Pour mettre un terme aux différends qui existaient à cause d'un règlement de comptes entre le gouverneur d'Egypte, le silihdar Mohammed-Pascha et son prédécesseur, Abdoullah-Kœprülü, Osman envoya en Egypte l'ancien reïs-efendi Souleïman, et le chargea en même temps du contrôle des monnaies. Un autre Souleïman-Efendi, surnommé Yoghourtdjizadé, c'est-à-dire fils du marchand de lait caillé, qui, ainsi que le reïs-efendi Souleïman, avait été un des familiers du grand-vizir Ibrahim-Pascha et le confident intime de son gendre, le kiaya Mohammed, et qui, à ce titre, avait été nommé inspecteur des monnaies impériales, puis, après la chute d'Ibrahim, avait été emprisonné et condamné à payer mille bourses, fut rappelé de Lemnos, lieu de son bannissement, et reçut une charge honorable qui consistait à veiller au transport de la sourre qu'on envoyait annuellement à la Mecque. Le kapitan-pascha Schahin-Mohammed, successeur d'Ali, dont l'apparition avait été si courte, fut, malgré les services signalés qu'il avait rendus autrefois comme aga des janissaires, jugé incapable de commander la flotte, et nommé gouverneur de la Canée. Le reïs du port de Constantinople, El-Hadj Houseïn le Marabouth, c'est-à-dire le vaillant champion dans la guerre sainte, fut nommé kapitan-pascha, d'abord provisoirement [1], et ensuite à titre définitif. Le jour qui suivit le remplacement du kapitan-pascha, l'interprète de l'arsenal, Constantin Ventura, auquel on reprochait depuis long-

[1] Soubhi, f. 34. *Bilwekalet.*

temps de se laisser corrompre et de servir d'espion aux étrangers, fut mis à mort, et eut pour successeur Giorgaki, agent du voïévode de Valachie. Le savant imam du Sultan, Pirizadé, nommé six mois auparavant juge de Constantinople, fut, sur sa demande, admis à résigner ces fonctions, en échange desquelles il fut promu au rang de grand-juge d'Anatolie; en même temps le Sultan lui assigna les revenus de quatre juridictions, à titre d'argent d'orge. Le chef des émirs, Ammadzadé Seïd Mohammed, que les rebelles avaient élevé à cette dignité, fut rendu à son obscurité première. Le moufti Abdoullah Paschmakdjizadé, c'est-à-dire fils du cordonnier, homme orgueilleux et grossier, qui, s'enorgueillissant de l'amitié du grand-vizir Osman le Boiteux, s'était souvent permis des propos téméraires et inconvenans sur la personne du souverain, fut destitué, et à sa place fut nommé Damadzadé Eboulkhaïr, c'est-à-dire le Fils du gendre et le Père de l'homme de bien, Ahmed, qui, le lendemain de son installation, lors de la délibération qui eut lieu au sujet du traité conclu avec les Persans, donna la preuve que nous avons rapportée plus haut de sa souplesse diplomatique (24 février 1732 — 27 schâban 1144).

Un jour que, suivant son habitude, le grand-trésorier inspectait les caisses du trésor impérial, il trouva dans l'une d'elles une pierre portant la trace de deux pieds. Les oulémas ayant cru y reconnaître l'empreinte des pieds du Prophète, elle fut considérée comme une des plus saintes reliques laissées par Mohammed. En conséquence, cette pierre qui, « avec la

» pierre noire de la Kaaba, dépassent en valeur, dans » la balance des choses célestes, le soleil et la lune. » fut, par l'ordre du Sultan, enchâssée dans le mur de la mosquée Eyoub, au sud-est, à droite de la grande fenêtre « où elle brille de reflets [1] comparables à » ceux qui resplendissent sur le front des houris [2] » (13 janvier 1732 — 15 redjeb 1144). Les jardins de la vallée des eaux douces, qui, après la destruction opérée en trois jours des cent vingt kœschks dont ils étaient ornés, étaient échus à cent cinquante propriétaires différens, furent confisqués et attribués, à titre de fondation, au corps des bostandjis (19 janvier 1732 — 21 redjeb 1144). On renouvela les lois somptuaires qui avaient autrefois défendu aux femmes l'usage d'un bournous volumineux [3], les pantoufles et les bonnets brodés, les collets de manteaux en soie, longs de deux aunes, les voiles trop fins et trop transparens, les vêtemens de dessus trop justes et trop serrés, qui laissaient trop deviner et le visage et les formes du corps; plusieurs femmes, accusées d'avoir cherché à corrompre les musulmans orthodoxes par l'étalage de ce perfide costume, furent noyées; une entre autre, que l'on surnommait la surveillante du diable [4], et « dont le corps mis à nu, dit l'historiographe de » l'Empire, eut pour tout vêtement le bleu [5] tissu des

1 *Mouschkati nourkibi.*

2 *Hemnakschi djebini Houriel-aïn.*

3 Faisant dix ou douze fois le tour, c'est-à-dire de la longueur des turbans, qu'on pouvait rouler dix à vingt fois autour de la tête.

4 *Schoïtan Eminesi.* Soubhi, f. 54.

5 *Ten ouryanina iksaï mayi kharèï mewdjdar kilendi.* Soubhi, f. 34.

» ondes de la mer. » Si cette phrase donne une idée du style des historiens ottomans, celle qui suit et qui est relative à l'audience accordée au prince Scherbatoff, envoyé extraordinaire de la Russie, et à l'internonce de l'Empire, venus à Constantinople pour féliciter le Sultan au sujet de son avénement, montre de quel œil les Ottomans, dans leur présomption et dans leur haine pour les chrétiens, envisageaient les audiences accordées aux ambassadeurs de cette religion, même lorsqu'ils se présentaient les mains chargées de présens : « Le maudit dont il est question (l'internonce) » fut amené au diwan impérial, et après qu'il eut in- » cliné son front en signe de soumission jusque dans » la poussière qui environne la porte de la salle du » trône, remis la lettre de créance et les présens dont » il était porteur, on le revêtit, suivant un ancien ka- » noun, de l'habit de gala hors de proportion avec » sa stature. Puis il quitta, ivre de bonheur, le seraï » du roi des rois, et, grâce à la disparition de sa per- » sonne abjecte, le champ brillant comme une éme- » raude du seraï fut enfin délivré de la souillure que » lui imprimait sa présence » A l'audience qu'il obtint du Sultan, M. de Talman s'exprima en langue italienne, et le Sultan lui répondit directement en peu de mots, ce qui fut considéré, non-seulement comme une innovation, mais comme une marque de distinction particulière : car, depuis long-temps, les sultans avaient coutume de se renfermer dans un mutisme absolu à l'égard des ambassadeurs chrétiens (19 février 1732 — 22 schâban 1144).

L'élévation du résident M. de Talman à la dignité d'internonce avait répondu à l'envoi de l'internonce Moustafaaga, depuis reïs-efendi, qui, promu au rang de deuxième defterdar, s'était rendu à Vienne, avec une suite de soixante-deux personnes [1] et vingt-cinq chevaux, pour y notifier à l'empereur Charles VI l'avénement du sultan Mahmoud. Entre autres présens, il offrit à l'empereur les ouvrages imprimés à Constantinople, pendant les trois années précédentes, et reçut en retour le dictionnaire de Meninski; c'est le premier, et malheureusement jusqu'à ce jour le dernier, échange de livres qui ait eu lieu par la voie de semblables ambassades, ou au moins le seul dont fasse mention l'histoire de la diplomatie ottomane [2]. Moustafa-Efendi n'eut qu'à se louer des attentions dont il fut l'objet à la cour impériale, tandis qu'Efendibeg, envoyé en Pologne pour y notifier comme lui l'avénement de Mahmoud Ier, se plaignit à son retour de l'accueil froid et peu convenable qu'il y avait reçu, bien que le résident polonais, comte Stadnicky affirmât le contraire. Outre l'ambassadeur turc,

[1] Les principaux fonctionnaires attachés à cette ambassade étaient le *mühürdar*, gardien du sceau; le *khazinedar*, trésorier; le *kilardji*, maître d'hôtel; le *toutoundji*, fournisseur de tabac à fumer; le *schemidandji*, inspecteur de l'éclairage; l'*imam*, qui appelait à la prière; les *toufenkdjis*, fusiliers; les *schatirs*, le laquais; les *tschokadars*, domestiques, etc.

[2] Il reçut en outre trente aunes de velours ponceau, quinze de velours vert, quinze de jaune, quinze de bleu, trente aunes de gros de Tours, deux grands flambeaux d'argent, un réchaud et sa chaînette d'argent, une pendule; enfin il lui fut alloué par jour 152 florins.

on vit arriver dans le même temps, à Vienne, un envoyé de Tunis, Yousouf Khodja, chargé par Houseïn, beglerbeg de cette régence, d'élever des réclamations au sujet de quelques prises faites par des pirates siciliens [1].

Bonneval, dont nous avons déjà fait connaître l'arrivée à Bosnaseraï, ne vint à Constantinople que vers la fin du grand-vizirat de Topal Osman [2], qui avait pour lui, comme pour les Français en général, une prédilection marquée; il lui fut alloué pour son entretien journalier une somme de trois cents aspres, ou de onze piastres, d'après le cours des monnaies à ce moment (24 janvier 1732). Les subsides fournis à Rakoczy, que la Porte avait réduits peu de temps auparavant, furent de nouveau portés à soixante-quatorze piastres par jour. Un événement heureux pour les affaires de l'internonce impérial, contre lequel Rakoczy et Bonneval ne cessaient d'irriter la Porte, fut la mésintelligence qui survint entre ces deux personnages. En effet, Rakoczy ne voulut plus rien avoir de commun avec Bonneval, parce que celui-ci refusait de lui donner le titre de prince de Transylvanie. Grâce aux espions que l'internonce impérial entretenait parmi leurs entourages [3], il fut instruit de toutes

[1] A partir du 25 juin 1732 jusqu'en avril 1733, ils furent accompagnés à Vienne par l'interprète de la cour Henri de Penkler.

[2] *Bonneval fu chiamato dal Zoppo* (Topal) *e fatto primo Bombista con paga sin a 10 riali per giorno che non arrivano a 3 zecchini.* Rapport d'Emmo.

[3] *Ilosvar*, écuyer de Rakoczy et Bon, son secrétaire.

leurs démarches, et eut connaissance de leurs plans assez à temps pour qu'il pût se mettre sur ses gardes.

La Porte confirma la nomination du nouveau dey, gouverneur d'Alger, à condition qu'il ratifierait le traité de navigation conclu par son prédécesseur avec l'empereur d'Allemagne. Talman sut dépenser à propos mille ducats pour surprendre et contrecarrer le plan de Bonneval, qui consistait à mettre en campagne deux armées ottomanes, la première dirigée en apparence contre Belgrade, la seconde en réalité contre la partie allemande de la Bosnie et contre la Styrie. Le schah-bender turc Omeraga, accrédité à Vienne, dont l'installation avait été entravée pendant sept années, et dont le rappel avait été inutilement demandé à la Porte pendant le même espace de temps, reçut enfin l'ordre de quitter Vienne, et la cour impériale se vit enfin débarrassée de cet espion dont, à raison de son caractère diplomatique et de ses prérogatives, la présence ne lui était pas moins à charge que l'apparition de son internonce [1] dans le seraï de Constantinople pouvait l'être à la cour ottomane.

[1] Le personnel des interprètes attachés à l'ambassade impériale à Constantinople se composait des interprètes Gaspard Momars et Selescovich; des jeunes de langues, Schmitt, Cremer, Brenner (ce dernier mourut le 17 janvier 1732). Aufenberg et Dessein; à Essek et à Petroviz, l'interprète Adam Vener mort à Belgrade, fut remplacé par Managetta, interprète d'Orsova où fut envoyé l'abbé Salamini, interprète persan; plus tard, Joseph Ponton et Carl Momars furent employés l'un à Orsova et l'autre à Belgrade comme interprète des frontières. Ces derniers recevaient une solde de 1,000 florins. L'internonce en avait 8,000 et le résident 6,000. 12,000 florins furent alloués en outre à l'internonce, comme indemnité d'équipement. Rapport du 8 août 1732.

Les vexations suscitées aux catholiques par les Grecs et les Arméniens avaient entièrement cessé, depuis que les Grecs étaient eux-mêmes en désaccord au sujet de la nomination d'un patriarche. Le grand-vizir invita les deux partis à comparaître au diwan pour les mettre d'accord; mais n'ayant pu y réussir, il ajourna sa décision au lendemain matin; le samedi de la Passion, le nouveau patriarche fut confirmé dans ses fonctions, et son prédécesseur, ainsi que tous les métropolitains et les archimandrites, ses partisans, furent condamnés aux galères (27 avril 1731). L'année suivante, le nouveau patriarche fut exilé à Brousa, et Jeremias, qui était un objet de haine pour toute la nation grecque, lui fut imposé comme chef spirituel (25 octobre 1732).

L'affection que le grand-vizir Topal Osman avait vouée aux Français, provenait de ce qu'autrefois, pris par des pirates, il leur avait dû son rachat et sa délivrance; mais à peine Ali, le fils du docteur, également ennemi des Russes et des Français, lui eut-il succédé, qu'il se plaignit à l'ambassadeur de France de l'audace des Maltais qui venaient de capturer la Riala impériale, le troisième vaisseau-amiral (novembre 1732). Villeneuve lui répondit que les chevaliers de Malte se souciaient aussi peu du roi de France que les Etats barbaresques faisaient peu de cas des ordres de la Porte.

L'ambassadeur anglais, lord Kinnoul, eut de grandes humiliations à essuyer à la suite d'une étourderie commise par le capitaine d'un navire britannique, à bord duquel il soupait, et qui, dans l'exaltation de l'ivresse,

fit tirer le canon au milieu de la nuit. La Porte ne voulait rien moins que faire pendre ce capitaine. Heureusement, la chute du grand-vizir étant survenue cinq jours après, l'ambassadeur parvint à assoupir cette affaire. Quant à l'ambassadeur vénitien Emmo Angelo, il n'omit rien pour apaiser le courroux du grand-vizir, excité par les ravages que deux chefs de brigands de Xeromero, Trombuchi et Cazouli, commettaient sur les territoires de Butrinto, de Prevesa et de Voniza, et contre lesquels il avait lancé de nombreux fermans enjoignant au gouverneur de Karli Ili de les anéantir [1]. La Russie avait envoyé à Constantinople, pour féliciter le sultan Mahmoud sur son avénement, le prince Scherbatoff en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Ce dernier fit son entrée dans la capitale de l'Empire, accompagné de l'ancien résident de Russie, Nepluïeff, et du nouveau Wisniakoff. Quatre-vingt-dix-huit piastres lui furent allouées journellement pour son entretien. La Porte répondit à ce message par l'envoi en Russie de Mohammed Saïd, fils de Mohammed Tschelebi, qui, de là, se rendit en Suède, moins pour y porter les remercîmens du sultan Mahmoud, au sujet des vœux et des félicitations que lui avait adressés le roi Frédéric Ier, que

[1] Regeb 1144 (gennaro) 1732). On trouve parmi les pièces concernant la république vénitienne une communication relative à une tartane Dulcignote : *Noi Vettor Bon per la Serenissima Republica Procuratore e Capitano di Corfu e Paxo, per l'achietazione della tartana spedita da Dulcignotti publicato a porto di Gai, diverse presenti e ascoltanti presso il tocco di tamburro.* Archives de Vienne.

pour tâcher d'obtenir le paiement intégral de la dette contractée par Charles XII envers la Porte, paiement qu'avait sollicité en vain le dernier ambassadeur.

Une contestation importante survint en matière de délimitation entre la Porte et la Russie au sujet des Tscherkesses de la Kabarta. Au nord du Caucase, dont la chaîne aux mille pics s'étend entre la mer Caspienne et la mer Noire comme un mur de séparation naturel entre l'Europe et l'Asie, deux grands fleuves prennent leur source, ce sont : le Kouban et le Terek, qui d'abord coulent du sud au nord et dont l'un se dirige ensuite vers l'ouest et se jette dans la mer d'Azof, tandis que l'autre s'achemine vers l'est et a son embouchure dans la mer Caspienne. Entre ces deux fleuves, coule au nord, presque vis-à-vis, la Malka, qui, prenant sa source non loin de la rive droite du Kouban, et se dirigeant de l'ouest à l'est, tombe dans le Terek au point où il décrit une courbe vers l'est. Entre les sources du Kouban et du Terek, au nord du Caucase, sont pareillement celles du Baksan, qui, se dirigeant au nord-est, se jette dans la Malka à peu de distance de son confluent avec le Terek. Ce territoire, borné par la Malka, le Baksan et le Terek, est habité par les Tcherkesses, dont une tribu est désignée sous le nom de Kabartaï : car les Tscherkesses et les Kabartaïs parlent la même langue et sont un seul et même peuple. Le nom de Kabartaï, emprunté par la nation à deux frères qui le portaient, est une des nombreuses appellations que l'histoire donne à ce peuple si remarquable par l'héroïsme de ses hommes et la beauté

de ses femmes. Strabon est le premier qui mentionne les Kerkétes comme les habitans du territoire occupé aujourd'hui par les Tscherkesses; l'identité des Zychès qui vivaient aux bords de la mer Noire, et dont parlent Procope, Pline et Etienne de Bysance, avec les Tscherkesses, est confirmée par le témoignage du voyageur génois, Giorgio Interiano [1], et la Kabaxia de Constantin Porphyrogénète n'est autre que la moderne Kabarta [2]. Si l'on en croit les Ossetes, les Tscherkesses, avant l'arrivée des princes Kabartaï, originaires de Crimée, s'appelaient Keseks ou Kasakhs, et leurs alliances avec les Russes paraissent avoir donné naissance à la nation cosaque [3]. Eux-mêmes prennent le nom d'Aïdegous, qui est celui du premier chef des Noghaïs [4], avec lesquels ils avaient eu autrefois des habitations et des maîtres communs, mais avec lesquels il faut prendre garde de les confondre, à cause de leur idiome tout particulier qui n'a aucune affinité avec la langue turque. La tribu tscherkesse des Kabartaïs qui, au septième siècle de l'hégire, abandonna la Crimée et s'établit dans l'île formée par les deux bras du Kouban, envahit plus tard le territoire borné par les rivières ci-dessus désignées, où une

[1] *Zychi in lingua vulgare greca e latina cosi chiamati, e da Tatari e Turchi dimandati Ciarcassi, et in loro proprio linguaggio appellati Adije.* Ramusio, II, p. 196.

[2] Voyez Ferrusac, *Bulletin universel*, février 1829. *Histoire*, p. 267.

[3] Klaproth, *Voyages dans le Caucase et en Géorgie*, I, p. 147.

[4] Voyez le passage mémorable de l'historien Djenabé, sur la descendance des princes tatares de Crimée, des Noghaïs et des Ouzbegs, dans les mémoires de l'académie de Munich.

partie d'entre eux se fixa aux bords de la Malka, du Baksan et sur la rive gauche du Terek, et l'autre sur la rive droite du même fleuve ; les uns prirent le nom de grands et les autres de petits Kabartaïs. Dès le onzième siècle de l'ère chrétienne, le prince de Tmoutorokan avait dompté les Kasogues ou Keseks. Cinq cents ans plus tard, les Tscherkesses et les Kabartaïs avaient envoyé aux Czars de Russie des ambassadeurs et des otages en signe de soumission [1]. Les derniers traités de paix conclus entre la Russie et la Porte avaient reconnu les Tscherkesses, comme les Noghaïs, indépendans des khans de Crimée [2]; dans les expéditions de Kaplan et de Seadet-Ghiraï contre les Kabartaïs pour les forcer à un tribut annuel et ignominieux en jeunes filles et en jeunes garçons (1729), la Russie avait bien fait mine de vouloir les secourir, mais deux ans avant l'époque où nous sommes arrivés, Bakht-Ghiraï Sultan et Mourad-Ghiraï Sultan, frères du khan Menghli-Ghiraï, avaient de nouveau pénétré dans la Kabarta à la tête d'une armée nombreuse. Après la conclusion de la paix, par laquelle les vaincus s'étaient engagés à payer le tribut de jeunes filles, les Tscherkesses se soulèvèrent et chassèrent les Tatares des fortes positions qu'ils occupaient aux bords du Baksan. Ce fut alors seulement que la Russie revendiqua d'abord la souveraineté par-

[1] Klaproth, *Voyages*, chap. XVIII.

[2] Si les Kalmouques exerçaient quelques hostilités contre les peuples de la Crimée ou contre les Noghaïs et Tscherkesses qui en dépendent. Paix d'Andrinople 1713, dans Schoell XIV, p. 297.

tielle [1], et bientôt la souveraineté exclusive de la Kabarta, en adressant à la Porte un mémoire dans lequel les Tscherkesses étaient représentés comme des Cosaques originaires de l'Ukraine, et, comme tels, déclarés sujets de la Russie [1]. Cette singulière assertion et les prétentions de l'empire russe à la domination des Tscherkesses devaient trouver d'autant moins de faveur auprès de la Porte et particulièrement auprès du grand-vizir Hekkimzadé Ali, ennemi déclaré des Russes, que, neuf années auparavant, le Czar avait reconnu, dans une lettre apportée par Mohammedaga de Nissa, les droits du Sultan sur les Tscherkesses et les Noghaïs [2].

[1] *E ben noto alla fulgida Porta che la provincia di Cabarda o meglio dire Circassie consiste in diversi popoli avendosi molti Principi, alcuni di questi ab antiquo sono sotto a dominazione dell' Impero Russo, altri sotto quella della fulgida Porta, e qualche altri sono neutri tra li due imperi, ma nel mese di Aprile di questo anno corrente 1731, un certo Sultano fratello proprio di Bachtghirai, Deli Sultan, avendo radunato un esercito andò verso Cabarda e Circassie, et avanti di arivarvi scrisse al Sig. Generale Maggiore Seraskin Commandante nella fortezza della S. Croce, ch'egli Sultan venira per ordine del Han di Crimea per far guerra contra li principi di Cabarda, perciò pretendeva dal detto Generale ch'egli non si mescolasse di proteggerli. Sopra ciò il Generale li rispose tanto per iscritto che verbalmente, incaricò il mandatò di dire a quel Sultano che non si approssimasse alle frontiere russe in Cabarda con eserciti, perche in simile occasione anch'egli stesso si trovara obligato di mandare una partita di esercitò per diffendere li sudditi di S. M. innoltre che conviene di lasciare la provincia di Cabarda o Circassia in questo stato come ch'era mantenuta da molti anni.* Pro memoria del Resid. Wisniakoff. Pera li 9 Agosto 1731.

[2] *In appresso quello che confidentemente lei ci communica circa li torti, che li nostri sudditi, quali recurrono alli Zerchessi e Nogai sud-*

Deux mois après sa nomination, le grand-vizir arriva d'Eriwan à Scutari, accompagné du chambellan qui l'avait rejoint dans la première de ces deux villes; la dépêche impériale, qui lui notifiait son élévation, était conçue dans des termes d'une parfaite bienveillance; à son entrée solennelle dans Scutari, il fut reçu, suivant l'usage, par le moufti et les chefs des émirs, le kaïmakam et les vizirs, les généraux et les officiers des troupes, les chambellans et les khodjagians, les gediklüs-saiims et les tschaouschs du diwan (10 mai 1732—15 silkidé 1144); deux poètes, Wehbi et Nahifi, et les deux historiographes de l'Empire, Tschelebizadé-Aassim et Sami, lui récitèrent des poésies. Ce ne fut que dix-sept jours après son entrée à Constantinople, qu'eut lieu son installation. Tous les grands dignitaires s'étant assemblés au diwan, il fut revêtu de deux pelisses d'honneur : d'abord de la kapanidja par le kislaraga, puis d'une pelisse de zibeline par le khazinedaraga, qui plaça ainsi, pour nous servir de l'expression de l'historiographe, « lu» mière sur lumière [1]. » Les vizirs et les ministres lui baisèrent la main, et l'internonce impérial obtint dans cette circonstance l'audience qu'il sollicitait. Le grand-vizir changea, comme c'était l'habitude, le kiaya et presque tous les officiers de la Porte. Il trouva le trésor augmenté de quatorze millions et

diti vostri. Copia della lettera de S. M. Russiana che scrisse al sultano con il ritorno del Capigibassi Nisli Mehmetaga, 21 février 1723..

[1] *Nour ala nour*. Soubhi, f. 44.

demi de piastres; cette somme énorme provenait de l'héritage et de la vente des biens du grand-vizir Ibrahim-Pascha, tué pendant la révolte : de ceux de son kiaya, de ses fils et de ses gendres [1]. Plusieurs oulémas furent bannis [2]. Le secrétaire du défunt kapitan-pascha, Salim, et son ami intime, le defterdar révoqué de Candie, Hasan le Hongrois, furent éloignés de Constantinople, et nommés, l'un defterdar de Bosnie, l'autre secrétaire du gouverneur de Selanik, sur une accusation calomnieuse que porta contre eux le jardinier de Salim; ce renégat, Russe d'origine, avait su capter la confiance de l'aga des janissaires, et avait répandu dans la capitale de faux bruits auxquels on voulut mettre fin. Le defterdar Firdewesi Eboubekr-Efendi étant venu à mourir, sa place fut donnée à Laali-Moustafa, qui avait été envoyé précédemment au Caire en qualité d'inspecteur des monnaies. Firdewesi fut l'un des plus célèbres calligraphes du temps, et la plupart des lettres de créance remises aux ambassadeurs pour les puissances étrangères, sous le règne d'Ahmed III, sont écrites de sa main.

Le grand-vizir, qui avait fait un long séjour sur les frontières de Perse, et qui connaissait les qualités et les défauts de chaque commandant militaire dans cette

[1] Soubhi, f. 43, donne les articles des listes de confiscation qui lui furent adressées et dont le montant, s'élevant à 29,529 bourses 340 piastres ou 14,764, 840 piastres (la bourse valant 500 piastres) fut versé dans les caisses de l'Etat.

[2] Le grand-juge Ishak, fils du moufti Ismaïl, Khodjazadé et l'ancien nakib Boulewizadé, Soubhi, f. 46.

partie de l'Empire, prouva, dès son entrée au pouvoir, qu'il savait récompenser les uns et punir les autres. Le brave beglerbeg Timour Mohammed-Pascha, « dont le mérite se trouvait à l'étroit sous le » vêtement d'honneur de beglerbeg, put se draper » plus amplement dans la pelisse d'hermine, signe » distinctif de la dignité de vizir. » Aarifi Ahmed-Pascha fut au contraire déclaré traître à sa patrie et traité comme tel. Il avait entretenu avec les Persans une correspondance criminelle, les avait attirés à Eriwan et avait sacrifié volontairement la moitié de l'armée qui lui était confiée. D'Eriwan, on l'avait envoyé à Tekké, en qualité de chef des Yürüks ou Turcomans de cette province. Enfin les gouverneurs de Hamid et d'Aïdin reçurent ordre de marcher contre lui et de livrer sa tête.

Un des premiers soins du grand-vizir fut d'améliorer la monnaie dont l'altération causait depuis longtemps un grave préjudice au commerce; de nouvelles piastres et de nouveaux paras furent mis en circulation, et les anciens paras dont, sur le pied légal, huit ou au plus neuf valaient une drachme, furent rachetés sur le pied de treize paras et demi pour chaque drachme d'argent. Une des premières solennités auxquelles assista le grand-vizir avec tous les ministres de la Porte et toute la cour du Sultan fut l'ouverture du nouvel aqueduc qui devait désaltérer les deux faubourgs de la capitale, Pera et Galata, en y amenant les eaux des deux vallées de Balban et de Belgrade. Deux bendés ou écluses, destinées à l'alimenter, et

dont l'une porte le nom du sultan Mahmoud, l'autre celui de sa mère la Walidé, forment le bassin; l'aqueduc lui-même, large de quarante aunes et long de cinq cent soixante, conduit du village de Bagdjekœï, pardessus la hauteur située immédiatement en face, l'eau de ces deux écluses; « ses vingt et une arches semblent » autant d'yeux [1] ouverts sur le Bosphore d'où on » l'aperçoit au loin; » près de là, un kœschk et une chapelle en marbre [2] « dont les formes gracieuses » invitent le passant à prier » sont près de Bagdjekœï les dépendances de cet aqueduc. Sur la route de Pera, un double système de piliers en forme de pyramides, pourvus à leur cime de bassins ouverts, dans lesquels l'eau monte immédiatement avant de franchir l'espace formé par une gorge pour retomber ensuite, a bien plutôt pour objet de mettre l'eau en contact avec l'air que d'augmenter la force de son volume [11]. Quatre de ces piliers, dont au reste l'usage date du temps des Romains, puisque Pline avait déjà posé ce singulier principe, que l'eau doit monter et descendre fréquemment sur une grande étendue de terrain pour conserver son équilibre [3], sont rangés, l'un derrière l'autre, sur les hauteurs du Lewend tschiftlik, à moitié chemin de Pera et de Bouyoukdéré; deux autres se trouvent

[1] Les arches de l'aqueduc et les palées des ponts se nomment en langue turque *gœz*, c'est-à-dire les yeux.

[2] *Sehahidi sitemdidé likaï douayé agousch kiinan.*

[3] *Libramentum aquæ in centenos pedes sursum elici minimum erit, si uno cuniculo veniet in binos actus, si longiore tractu veniet, subeat crebro descendatque, ne libramenta pereant.* Pl. L. XXXI. C. 6.

près de là, à l'entrée d'une gorge étroite [1]; immédiatement en face est situé le grand réservoir dont les eaux se répartissent entre quarante fontaines. L'honneur de cette construction appartient à une douzaine de ministres et de grands personnages [2], car il est dit dans la tradition : « L'aumône de l'eau est la meilleure » de toutes [3], parce que la source vivifie toute exis- » tence [4]. »

Nadir-Koulikhan, né dans la province du Khorassan [5], après avoir été prisonnier des Ouzbegs pendant quatre ans, parvint à s'échapper [6], et se mit au service d'un petit chef de ce pays, dont il épousa la

1 *Constantinople et le Bosphore*, p. 249 ; cet ouvrage contient la traduction de tous les détails donnés sur cet aqueduc par Soubhi, l'historiographe.

2 1° Le grand-vizir; 2° le kislaraga; 3° le defterdar Izet; 4° le vizir Nischandji-Ahmed; 5° le vizir Ismaïl, l'aga des janissaires; 6° le grand-juge d'Anatolie Scheïkhzadé-Mohammed; 7° le silihdar Yakoub; 8° le grand-écuyer et gendre Yahya; 9° le kiaya de la Walidé; 10° le kiaya du grand-vizir; 11° le reïs-efendi Ismaïl; 12° le defterdar Mohammed (voir les noms des quartiers où sont situées ces fontaines dans Soubhi, f. 45, et dans *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 251 et 252.

3 *Efdhalos-sadakat saki el maï*. Soubhi, f. 46.

4 *Min el maï küllüm scheyin hayi*. Soubhi cite en outre, f. 45, ce dicton arabe : *El koutret ienbi an el ghadiri*, c'est-à-dire la goutte fait juger de l'étang; ces sentences et celles du Koran : *Le Seigneur les désaltère avec un pur breuvage*, sont le plus ordinairement inscrites sur les fontaines; l'inscription de soixante-huit vers composés par Wehbi qui est gravée sur le bendé de Bagdjekœï est citée à la suite de l'ouvrage intitulé : *Constantinople et le Bosphore;* la traduction accompagne le texte turc; cette description se trouve aussi dans le diwan de Wehbi.

5 Sir William Jones, d'après Mirza Mehdi, fixe sa naissance au samedi 11 novembre 1688. Hanway, dont on ne peut pas attendre autant d'exactitude que d'un historien persan, place sa naissance en 1687. Malcolm.

6 Sa mère fut prise à la même époque et mourut en Tatarie. Hanway, II, p. 257.

fille après avoir massacré son père. De chef de brigands, il devint gouverneur du Khorassan. Destitué à cause de son insolence et de sa turbulence, il se mit de nouveau à la tête d'une bande de brigands, avec laquelle il s'empara de Kelat, patrimoine de son oncle, qu'il tua, comme avait fait Osman, fondateur de la puissance ottomane. Il combattit ensuite pour Tahmasip, schah légitime de Perse. Vainqueur dans trois batailles, il délivra son pays du joug des Afghans, fit monter Tahmasip sur le trône de ses pères, et reçut en récompense, avec le titre de sultan, quatre des plus belles provinces de son empire, le Khorassan, le Mazenderan, le Sistan et l'Azerbeïdjan. Toutefois Nadir ne prit point le titre qui lui était conféré [1], de peur d'exciter l'envie, et se contenta de celui de Tahmas Koulikhan, c'est-à-dire de Serviteur du Schah; mais il profita de son élévation au rang de prince pour faire battre monnaie à son effigie et à son nom : c'était annoncer qu'il visait à la souveraineté. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, il avait, immédiatement avant la déposition de Tahmasip, battu les Ottomans, pris Hamadan, Kermanschahan, Ardelan et Tebriz; mais, pendant ces conquêtes, les Afghans s'étaient de nouveau rendus maîtres du Khorassan, où il s'était vu contraint de retourner, pour faire rentrer cette province sous la domination du schah, ou plutôt sous la sienne prore: car telle était déjà sa pensée secrète.

[1] On lit dans Malcolm, *Histoire de la Perse*, III, p. 72, *Mahmood* (Mahmoud) *accepta tous ces honneurs;* c'est *Nadir* qu'il désigne sous ce nom.

Pendant que Nadir était occupé à réprimer l'alarmante rébellion des Afghans, les Ottomans avaient repris les villes qu'on leur avait précédemment enlevées, et le schah Tahmasip avait été vaincu à Khoridjan. Ali Hekkimzadé, qui, en qualité de gouverneur de Tebriz, avait fait construire dans cette ville une mosquée et une médresé, en faveur desquelles il avait institué de riches fondations, vit avec peine que, par suite de la paix conclue avec le schah, Tebriz rentrât sous la domination persane; cependant la reprise des hostilités ne fut pas provoquée par lui, mais par Tahmas Koulikhan, qui, d'abord battu dans le Khorassan, prit ensuite Hérat. et transplanta plus de neuf mille familles afghanes dans d'autres villes persanes [1]. Lorsqu'il apprit que l'ambassadeur persan Safikoulikhan avait conclu avec la Porte la paix dont nous avons parlé plus haut, et que Raghib-Efendi avait rapporté à Isfahan le traité ratifié par le Sultan, Tahmas Koulikhan saisit cette occasion pour déclamer publiquement contre le schah, et exprimer sa désapprobation dans une circulaire qu'il adressa à tous les gouverneurs du royaume. De retour à Isfahan, il détrôna Tahmasip dont il s'était dit précédemment le serviteur, et le remplaça par une ombre de souverain, le fils du schah dépossédé, enfant de quarante jours [2]

[1] Dans les villes de Merwroud, Nischabour, Sebzewar. Damaghan, Sirman, Khar-kerman : Soubhi, f. 51. Il n'est nullement question de cette colonisation de 9,000 familles afghanes dans les fameuses histoires de Nadirschah.

[2] Dans la traduction de Mehdi-Khan, les dates sont presque toujours faus-

(26 août 1732 — 15 rebioul-ewwel 1145). Mohammedaga, que le sultan Ahmed avait envoyé à Nadir-Koulikhan et que celui-ci avait retenu, par représaille de ce que ses deux envoyés Rizakoulikhan et Welikoulikhan, l'un chargé de réclamer les villes conquises dans l'Azerbeïzdjan, l'autre d'adresser au Sultan des félicitations au sujet de son avénement, avaient été gardés prisonniers à Lemnos; Mohammedaga, disons-nous, fut renvoyé au sultan Mahmoud Ier avec ce court message : « Il faut rendre tout le territoire détaché de la » Perse, ou se préparer à la guerre. » En même temps Tahmas Koulikhan prit l'initiative, et, s'approchant des frontières ottomanes, il vint camper à Gülbaïgan, d'où il menaçait Bagdad (17 octobre 1732 — 27 rebioul-akhir 1145). Après avoir châtié les tribus Bakhtiari dans le Loristan, il renforça son armée par celles de Schouster et de Dizfoul, s'approvisionna de vivres à Koum, à Kazwin et à Kaschan, et parut tout-à-coup devant Kermanschahan. Le gouverneur de Bagdad, Ahmed-Pascha, avait eu la prévoyance

ses; ainsi dans le livre III, chap. 1er; le 4 rebioul-akhir est indiqué comme le jour correspondant au 16 août, tandis qu'il correspond au 24 septembre (nouveau style) et au 13 septembre (vieux style). Mais ce qui semblera vraiment incroyable, c'est que dans le livre III de cette traduction, l'auteur est en arrière d'un an pour toutes les dates; il suffit pour s'en convaincre de comparer son travail avec celui de Hanway et avec l'histoire de Tahmas Koulikhan où la bataille livrée contre Topal Osman est datée de 1733, année où elle eut effectivement lieu; les dates relevées dans l'histoire ottomane et dans les rapports des ambassades s'accordent parfaitement avec celles de Hanway et de l'histoire de Nadirschah. Ni S. W. Jones, ni les écrivains qui l'ont suivi, n'ont remarqué ces graves erreurs chronologiques.

de faire occuper les défilés de Derné, de Mendelé, de Djin, de Bendré et de Djesan par la cavalerie provinciale et les troupes des begs kurdes de Baban, de Hazir, de Senghiné et de Karabagh [1]. Dix jours après (26 décembre). Tahmas Koulikhan, ayant opéré sa jonction avec les troupes du beg de Derné, Ahmed-beg, attaqua l'ennemi à l'improviste, passa la Diala, se dirigeant sur Sengabad, stationna à Derné, mais sans oser encore attaquer Bagdad, il divisa son armée en deux corps, dont l'un eut ordre de se rendre à marches forcées à Kerkouk, et l'autre à Erbil, par la route située entre Kerkouk et le Sab [2].

Après la prise d'Erbil, Nadir marcha par Djowanan sur Kerkouk; puis, laissant le gros de ses bagages à Touz-khourmati [3], il assaillit Kerkouk à la tête de sept cents cavaliers; mais, repoussé dans un assaut qui dura trois heures, il se retira à Touz-khourmati (26 décembre 1732 — 9 redjeb 1145). Le surlendemain [4], il attaqua l'armée ottomane près du pont d'Adana, village situé à dix-huit lieues de Bagdad, la battit, et fit

[1] Soubhi, f. 51. Ici, il s'est trompé de jour : le 16 djemazioul-ewwel (16 décembre) n'était pas un jeudi, mais un dimanche, et le 26 n'est pas un samedi, mais un mercredi.

[2] Soubhi écrit *Sarb*.

[3] Ou *Khermaton*, suivant l'histoire de Mehdi-Khan, III, c. 2.

[4] Soubhi et S. Will. Jones tombent, cette fois encore, tous deux dans des erreurs de dates : Soubhi dit que le 22 redjeb (8 janvier 1733) était un vendredi, tandis que c'était un dimanche; S. W. Jones fait correspondre le 1er redjeb (18 décembre) au 6 janvier, ce qui occasionne une erreur de trente jours, en raison de l'habitude qu'il a de compter toujours d'après les erremens du vieux style.

prisonnier un des begs qui la commandaient: trois jours après, plus de dix mille cavaliers persans passèrent le Tigre en face de Samara, et menacèrent Bagdad. Le serdar envoya contre eux les paschas de Diarbekr et de Haleb avec dix pièces de canon, pour s'opposer à leur passage. Cependant Bagdad ayant reçu dans ses murs des renforts composés des troupes kurdes des sandjaks de Koï, de Baban et de Saoukboulak, les troupes ottomanes livrèrent à l'avant-garde de Nadir Koulikhan un combat meurtrier, dans lequel fut pris le sandjak de Koï [1]. Les Turcs furent forcés de se replier sur Bagdad, et les Persans vinrent dresser leur camp aux environs du village de Yenidjé; le jour suivant, ils s'établirent près de la colline de Seïran [2] (19 janvier 1733 — 1er schâban 1145). Là, ils voulurent passer le Tigre, mais le pascha de Bagdad marcha sur eux avec quarante compagnies de fusiliers et autant de volontaires qui se retranchèrent aux bords du fleuve. Pendant la nuit, cent cinquante fusiliers passèrent le Tigre à la nage, et s'embusquèrent non loin des retranchemens ottomans, près du village de Djourf, position dont ils ne tardèrent pas

[1] Soubhi lui donne, f. 61, le nom d'Ahmed, et f. 52, celui de Mohammed; ce dernier nom est le véritable, ainsi qu'il résulte de l'ouvrage de Mehdi-Khan, III, ch. 2. De Yenidjé, S. W. Jones a fait Nikigé; Mehdi-Khan appelle pont d'Adana celui de *Behriz*.

[2] On lit dans S. W. Jones *Siran pete* pour *Seïrandépé*, *Kera pete* pour *Karadépé*, et *Daschè kepri* pour *Tasch kœpri*, c'est-à-dire le pont de pierre. S. W. Jones était peu versé dans la langue turque; il s'est laissé guider par la version persane de Mehdi-Khan.

à être expulsés. Les Persans s'occupèrent alors de réunir des barques plates et des radeaux, moyens de transport les plus usités dans le pays pour traverser le fleuve[1]. Avant d'effectuer son passage, Nadir renvoya, porteur de propositions de paix, l'alaïbeg de Diarbekr, qui avait été fait prisonnier au pont d'Adana[2]. Cette ouverture fut, à Constantinople, l'objet d'une longue délibération dont le résultat fut la nomination de l'ancien grand-vizir Topal Osman-Pascha, en qualité de serasker, titre en vertu duquel il prit le commandement des troupes de tous les gouvernemens d'Asie, et eut sous ses ordres une armée de quatre-vingt mille hommes[3].

Malgré les retranchemens élevés par Ahmed-Pascha, serasker et gouverneur de Bagdad, pour empêcher Nadir qui campait à Seïrandepé, à deux lieues de Bagdad, en face des tombeaux des deux saints imams, de traverser le fleuve, ce dernier réussit à opérer son

[1] Il porte le nom de *Kozo*, *Tonbaz*, *Kelek*. Soubhi, f. 52.

[2] Mehdi-Khan, III, 2, nie l'existence de ces propositions.

[3] Hanway, II, p. 73. Suivant Mehdi, III, 3, environ cent mille. Soubhi donne, f. 52, la liste et le dénombrement des troupes, et le chiffre total ne s'en élève pas à plus de dix mille. Il cite à ce sujet les gouvernemens qui suivent : *Anatoli, Adana, Hama, Himss, Itschil, Karamanie, Amassia, Akschehr, Tschorum, Malatia, Alayé, Karahissar, Angora, Kanghri, Kaïssariyé, Kirschehri, Begschehri, Amadia, Djezireh, Diarbekr, Mardin, Terdjil, Rakka, Iskenderiyé, Ouskoub, Yanina, Delonia, Wouldjterin, Perzerin, Doukagin, Aladjahissar, Okhri, Ilbessan, Güstendil, Diwrigi, Djanik, Nikdeh, Koniah, Yerdsch, Aïntab, Huleb, Roha, Biredjik, Kharpout, Arghani, Eregli, Tschemischghezek, Akschehri, Akseraï. Kelis.* Il est également question de ces sandjaks et de leurs troupes, dans les f. 48 et 50 de son ouvrage.

passage sur un pont construit par un ingénieur européen. Le bois coupé à cet effet dans une forêt de palmiers voisine de Dekhalé, fut déposé dans cette localité, située à sept parasanges de Bagdad, et d'où un corps de douze mille hommes le transporta à Schehrwan, village situé à deux lieues de la place. Nadir passa le premier le fleuve à la tête de deux mille cinq cents hommes, sans que les Ottomans eussent tenté de l'en empêcher ; ils firent même un mouvement rétrograde. Nadir continua sa marche le lendemain, dans un chemin inégal et sur sept colonnes; au moment où il fut rejoint par les renforts qu'il attendait, et qui avaient passé le pont après lui, il rencontra Kara Moustafa, général commandant l'armée ottomane. Les Turcs furent vaincus [1] dans ce combat. Le soir, les Persans vinrent dresser leur camp sur la rive droite du Tigre, en face des retranchemens ennemis. Maîtres de l'ancien Bagdad [2], ils se mirent en possession de Samara, de Hellé, de Kerbela, de Nedjez, d'Eschref, de Khassekiyé et de Remahié. Dès lors Bagdad fut cerné partout, non-seulement du côté de terre, mais encore du côté du fleuve. La fête de la nouvelle année persane, nommée Newrouz ou le commencement du printemps, fut célébrée par Nadir avec une grande pompe (19 mars 1733 — 3 schew-

[1] Mehdi-Khan, III, chap. 2, évalue la perte des Turcs à cinq mille hommes; mais, en pareille matière, les historiens de Perse ne sont pas plus véridiques que ceux de l'Empire ottoman.

[2] Hanway est mal informé, lorsqu'il place au 10 avril l'apparition de Nadir devant Bagdad.

wal 1145 [1]. Des monnaies d'or furent offertes dans des vases d'argent aux principaux chefs de l'armée, et sept mille vêtemens d'honneur furent répartis entre les autres officiers.

Cependant Osman-Pascha avait reçu à Mossoul son investiture en qualité de serasker et de sipehsalar [2], c'est-à-dire de généralissime, muni de pouvoirs sans bornes. Après avoir rallié toutes les troupes kurdes qui devaient renforcer son armée, il quitta Mossoul vers le milieu de juin (18 juin 1733 — 5 moharrem 1146). Huit jours plus tard, il établit son camp aux bords du Sab. L'armée ottomane, en y comprenant les tribus kurdes et les Dergezines, comptait plus de cent mille hommes [3] : ses mouvemens ne s'opéraient donc qu'avec une extrême lenteur. Pendant sa halte à Kerkouk, Topal Osman reçut de Tahmas Koulikhan un cartel railleur, écrit de ce style que nous avons déjà eu occasion de remarquer lors des guerres de Sélim contre le schah Ismaïl et de l'entrée du Sultan sur le territoire persan. « Il avait, disait-il, appris qu'un général ottoman s'a-» vançait contre lui, et il le priait d'accélérer sa mar-

[1] A chaque commencement du printemps, Mehdi-Khan a l'habitude de donner une description poétique de cette saison ; il termine celle du printemps actuel par ce trait, qu'aurait pu reproduire avec à-propos l'historien de la destruction des janissaires, en 1826 : « Enfin, le souffle d'ardi-» bihischk (avril) fondit la neige et anéantit les janissaires, non moins nui-« sibles qu'opiniâtres. »

[2] Le sipehsalar est, à proprement parler, le général de la cavalerie ; en langue persane cette expression équivaut à celle de *serasker ;* le serdar est le général commandant en chef ; les chefs de petits corps d'armée s'appellent *serkerdés* ou *baschboghs* et ceux de corps-francs *sertscheschmes.*

[3] Soubhi porte ce nombre à 200,000. Hanway semble plus digne de foi.

» che. car bien que Bagdad fût déjà entre ses mains. » il désirait le battre avant de se diriger sur Constan- » tinople. Il comptait s'emparer, non-seulement de » son armée, mais de Topal Osman lui-même, comme » d'un enfant dans son berceau (sa litière). » Topal Osman répondit que son nom de Topal (le Boiteux) expliquait la lenteur de sa marche; qu'au reste, il espérait bien que Nadir aurait le sort de Nimrod. A vingt lieues de Kerkouk, Osman, afin que l'armée marchât avec plus d'ordre qu'auparavant, nomma Rouschwanzadé commandant des tirailleurs qu'il chargea de couvrir sa gauche [1]; il donna au gouverneur d'Adana, Poulad Ahmed, le commandement de l'avant-garde; à Ibrahim-Pascha, celui de l'aile gauche, et à Memisch-Pascha, celui de l'arrière-garde [2]; l'avant et l'arrière-garde n'étaient composées que de six mille hommes, et le parc d'artillerie ne comptait que soixante canons du calibre de trois à douze livres.

De son côté, Nadir fit construire devant Bagdad, et sur chaque rive du Tigre, une grande tour destinée à protéger le pont de bateaux; et, sur les deux rives du fleuve, un grand nombre de maisons en mottes de terre cuites au soleil, pour les officiers de son armée. Dans le but d'insulter au dénûment supposé de la ville assiégée, il adressa au gouverneur-serdar, Ahmed-Pascha, une voiture pleine de melons d'eau, en échange de laquelle Ahmed lui envoya du pain blanc fait avec la

[1] *Tscharkadji*. Soubhi, f. 55.

[2] Soubhi est d'accord sur ce point avec le journal du médecin français Jean Nicodême.

farine la plus pure, comme échantillon de celui que mangeait la garnison, et pour lui prouver qu'elle ne souffrait nullement de la famine. Cependant Raghib-Efendi et Mohammedaga sortirent de la ville, et vinrent le prier de vouloir bien accorder quelques jours de réflexion aux Ottomans, avant d'exiger la reddition de Bagdad ; mais, en apprenant que Topal Osman avait quitté Kerkouk, et était arrivé à Samara, Nadir laissa derrière lui un corps de douze mille hommes qu'il chargea d'investir la place, et marcha avec le reste de son armée, forte d'environ soixante-dix mille hommes, à la rencontre de Topal. Ce dernier continua à suivre les bords du Tigre, se tenant toujours prêt à repousser les attaques de l'ennemi. Ce fut à Douldjeïlik, village situé au bord du Tigre, à douze lieues de Bagdad, que les deux armées en vinrent aux mains [1] (19 juillet 1733 — 6 safer 1146). Dès le matin, à huit heures, les Ottomans aperçurent l'armée persane divisée en trois corps de bataille. Topal Osman qui, jusqu'alors s'était fait porter en litière à cause de ses nombreuses blessures, s'élança, plein d'une noble ardeur, à cheval, pour diriger en personne les mouvemens de ses

[1] Mehdi-Khan, le bulletin de Topal Osman mentionné par Soubhi, f. 56, et la relation du médecin français, Jean Nicodème, témoin de la bataille, s'accordent à en fixer le jour au 6 safer, c'est-à-dire dimanche 19 juillet 1733 ; Jones a donc commis une erreur d'un an et deux jours en disant qu'elle fut livrée le 17 juillet 1732 ; Hanway, II, p. 89, s'est trompé également en la datant du 9 safer ; les dates indiquées par Hanway sont exactes en général : mais celles de la relation écrite en langue turque sont erronées. Voir le rapport officiel de Topal Osman, dans Soubhi, f. 56, et celui du pascha de Bagdad dans Hanway.

troupes; il se plaça au centre de son armée dont l'aile droite était commandée par Abdoullah, premier lieutenant-général des janissaires, et la gauche, par les paschas Ibrahim et Rouschwanzadé. La bataille dura neuf heures, et se termina par la déroute complète de l'armée persane [1]. Dix mille de ses cavaliers furent taillés en pièces; toute l'armée fut mise en fuite, et Bagdad fut délivré [111]. A Constantinople, lors de la réception de cette nouvelle, les ministres et les grands furent admis à baiser la main du Sultan, qu'ils félicitèrent de cette brillante victoire, et, pendant trois jours, ce ne furent que réjouissances et illuminations dans la capitale. Le chambellan qui avait apporté la nouvelle, reçut un présent de cinq bourses d'argent; le chambellan Ahmed, fils du général victorieux, fut revêtu de la pelisse de zibeline. Un panache de héron et un sabre enrichi de diamans furent envoyés au vainqueur lui-même. A partir de ce jour, on ajouta au nom du Sultan, en récitant la prière du vendredi, le titre honorifique de Ghazi (le Victorieux); mais la joie de ce triomphe fut de courte durée, car, trois mois après, on apprit qu'Osman le Boiteux, après

[1] Souhbi parlant de 15,000 hommes et Mehdi-Khan de 5,000, il est naturel d'adopter le chiffre intermédiaire. Le bulletin de Topal Osman commence par cette citation du Koran : *Bismillah errahman errahim wé ma tewfiki illa billahi wé ma en-nassrou illa min andallahi*; c'est-à-dire, au nom du Dieu, le très-clément et le très-miséricordieux, qui seul a dirigé mon bras et de qui seul vient la victoire; il se termine par ces mots : *Haza min fazli rebbi zaliké takdir el aziz el alim wallahou zoul fazli azimi*, c'est-à-dire, cette victoire a été remportée avec l'aide du Seigneur : telle était sa volonté. Il est l'être adoré, le seul savant, je le jure par Dieu qui m'a accordé sa puissante protection.

avoir remporté près de Leïtam un nouvel avantage sur les Persans, avait été complétement défait par Nadir, près de Kerkouk, et qu'il avait péri dans l'action, martyr de la guerre sainte [1].

Sur aucun des deux cents grands-vizirs ou environ qui ont administré l'Empire ottoman dans un espace de cinq cents ans, l'histoire ne nous a transmis des détails aussi circonstanciés que sur Topal Osman-Pascha, grâce particulièrement à l'ouvrage si recommandable du voyageur britannique Hanway [2]. Si nous arrêtons un instant notre attention sur lui de préférence, ce n'est pas que les sources où nous avons puisé les événemens qui signalèrent son passage soient plus riches que les biographies des autres grands-vizirs; car elles sont toutes également écourtées et arides, et ne nous les font connaître que très-imparfaitement; ce n'est pas parce qu'il a trouvé une mort glorieuse sur un champ de bataille en défendant vaillamment la religion et l'Empire : car, avant lui, six autres grands-vizirs avaient eu la même fin; ce n'est pas non plus qu'il ait élevé de grands monumens : car il n'en a laissé aucun; mais c'est que, dans tout le cours de sa vie, il se distingua par une des vertus le plus

[1] Hanway, II, chap. 2, donne une biographie intéressante de Topal Osman dans le chapitre XII de son ouvrage. L'historiographe de l'Empire, Soubhi, passe entièrement sous silence cette bataille décisive.

[2] Le plus grand voyageur contemporain, le célèbre savant et ami de M. Arago de l'Institut, Alexandre de Humboldt, a dit lui-même de Hanway, dans le discours qu'il prononça le 16 (28) novembre 1829 à l'académie de Saint-Pétersbourg, et où brillent à côté de l'éloquence la plus nerveuse, l'érudition et les talens les plus extraordinaires : *C'est un voyageur très-estimable.*

en honneur chez les peuples de l'Orient, et particulièrement chez les Ottomans, la reconnaissance; la reconnaissance dont les Persans et les Turcs ne rendent l'idée que par cette expression : *Sentiment de ce qui est juste* [1]; la reconnaissance qui, chez les musulmans, s'étend même aux giaours. Aux yeux des Persans et des Turcs, la reconnaissance est l'aveu de la dette contractée envers le bienfaiteur; elle est en même temps la confession de la *vérité* et de la *justice* [2], dont les noms sont pour l'Arabe, synonymes de celui de Dieu qui est l'éternelle vérité et l'éternelle justice. Tous ceux de nos lecteurs qui aiment la justice et la vérité [3], nous sauront doncgré du récit que nous plaçons sous leurs yeux. Originaire de Morée, et peut-être né de parens grecs, Osman fut de bonne heure élevé au grade de capitaine des pandours [4] attachés au jardin du seraï; à vingt-quatre ans, il était beglerbeg. Deux ans après, il partit pour l'Egypte, chargé d'une mission auprès du gouverneur de cette province, et dans le court trajet maritime qu'il faut faire pour aller

[1] *Hakk schinasi.*

[2] *Hakk.* L'exclamation de *Ya Hakk!* qui signifie à la fois : *O vérité! ô justice! ô Dieu!* est aussi fréquente que celle de *yallah* ou de *Ya hou* (Jehova)!

[3] *The design of it is to instruct us by exemple which is confessedly the great use of history: and I am persuaded this relation will give pleasure to every one, who does not think gratitude a pious frenzy, or that it is a virtue fit only for little minds whose weakness betrays them into a passion, which clashes with selflove so much the idol of mankind.* Hanway, part. III, ch. 12.

[4] *Pandoulbaschi.* Biographies des grands-vizirs par Mohammed Saïd. Telle est l'origine du mot *Pandour.*

de Saïda à Damiat, il tomba entre les mains d'un corsaire espagnol qui l'emmena à Malte, lui et son bâtiment. Vincent Arnaud de Marseille, alors capitaine de port à Malte, s'étant rendu à bord du corsaire, Osman, en l'apercevant, lui dit : « Si tu es capable d'une belle » action, délivre-moi, et tu n'auras pas à t'en re- » pentir. » Cette noble confiance ne tomba pas sur une terre ingrate : car, dit le proverbe oriental, s'*il est des chemins qui conduisent du cœur au cœur*[1], une étincelle suffit pour faire jaillir une noble pensée dans une âme généreuse. Arnaud paya pour sa rançon une somme de six cents ducats, veilla à ce qu'il fût guéri de ses blessures, et lui fournit en outre les moyens de gagner le lieu de sa destination, bien persuadé que le Turc ne manquerait pas à la parole donnée. Osman fit voile pour Damiat, sous pavillon français ; de là, il remonta le Nil jusqu'au Caire. A peine arrivé dans cette ville, il envoya à son généreux libérateur mille ducats destinés à acquitter sa rançon vis-à-vis du capitaine du bâtiment pirate, et un présent de cinq cents écus, accompagné de riches fourrures. Lors de la campagne des Ottomans contre les Vénitiens de Morée, sa patrie, Topal Osman s'empara de l'isthme et de la ville de Corinthe, fait d'armes qui lui valut la troisième queue de cheval, c'est-à-dire la dignité de vizir[2] (1715). Sept ans plus tard, étant serasker en Morée, il invita son libérateur Arnaud et son fils à venir le

[1] *Reh est ez dil bé dil.*

[2] Hanway commet ici une erreur, lorsqu'il dit : *His service was rewarded by being made a basha of two tails* : il l'était depuis neuf ans.

voir, les combla de présens, et leur donna des priviléges si étendus, qu'ils ne tardèrent pas à acquérir une fortune considérable. La faveur du serasker s'étendit en même temps sur tous les Français qui eurent lieu de se féliciter, pendant son gouvernement de la presqu'île, comme sous son grand-vizirat, de la noble confiance que leur compatriote avait eu le bon esprit d'ajouter à sa probité. L'année qui précéda le renversement d'Ahmed III [1], il résidait à Nissa, en qualité de gouverneur de Roumilie (1729 — 1142). Arnaud et son fils étant venus l'y voir, reçurent de lui l'accueil le plus favorable; il les fit asseoir sur le même sofa que lui, marque de faveur inouïe jusqu'à ce jour de la part d'un vizir à un chien de chrétien. Après la révolution qui précipita Ahmed du trône, il fut, comme nous l'avons dit, chargé d'instruire contre les rebelles qui s'étaient réfugiés en Albanie et en Roumilie, et il fit si bien qu'il en eut bientôt délivré son gouvernement (1730 — 1143). Il était à Selanik, occupé à leur poursuite, lorsque Moustafabeg, fils de Kara Mohammed-Pascha, lui remit la lettre impériale qui le rappelait à Constantinople, où il fut élevé à la première dignité de l'Empire (21 septembre 1731 — 19 rebioul-ewwel 1144) [2]. Il pria

[1] Hanway s'est trompé de deux ans sur la date de ce séjour qu'il fait remonter à l'année 1727. D'après Mohammed Saïd, Osman ne fut gouverneur de Roumilie qu'en 1729.

[2] Mohammed Saïd dit qu'il fut nommé le samedi 19 rebioul-ewwel, ce qui est une erreur et en serait une, même dans le cas où la nomination n'aurait eu lieu qu'après le coucher du soleil, car le 21 septembre est un vendredi.

aussitôt l'ambassadeur français d'écrire à Malte. pour engager Arnaud et son fils à venir à Constantinople. Ces derniers, en se rendant à cette invitation, amenèrent avec eux douze Turcs qu'ils avaient délivrés de l'esclavage où ils gémissaient au bagne de Malte. Topal les reçut entouré de toute sa cour ; et les traita avec la plus grande distinction. « J'étais, » dit-il en se tournant vers les officiers de sa maison et les principaux fonctionnaires de l'Etat, « j'étais moi-même » esclave, chargé de chaînes, couvert de blessures » et de sang; voici l'homme qui m'a délivré, guéri » et sauvé ; je lui dois la vie, la liberté, le bonheur et » tout ce que je possède aujourd'hui. Sans me con- » naître, il a payé pour moi une forte rançon, il m'a » congédié sans autre garantie que ma parole, il m'a » donné un bâtiment pour me transporter à ma desti- » nation ; où est le musulman capable d'une telle gé- » nérosité? » Tous les yeux étaient fixés sur les deux Français. Le grand-vizir prit la main d'Arnaud, alors âgé de soixante-douze ans, le questionna, lui et son fils, sur leur sort et leur position de fortune, et termina son discours en s'écriant : *La bonté de Dieu est sans bornes!* [1] Il les reçut plusieurs autres fois sans aucune des cérémonies inséparables des audiences officielles, eut avec eux des entretiens confidentiels, et les renvoya, chargés de riches présens. C'est ainsi que, dans toutes les positions où il se trouva, il se montra reconnaissant du bienfait qu'il avait reçu.

Comme grand-vizir, il rétablit dans la capitale la

[1] *Allah kerim.*

tranquillité et l'ordre qu'avait troublés la rébellion; et bien qu'il ait fait exécuter un grand nombre de perturbateurs. aucun ne le fut sans un fetwa du moufti, c'est-à-dire sans un arrêt de condamnation légale. Ce ne fut point sa sévérité, mais bien la vénalité de son ancien kiaya, le tschaouschbaschi Souleïmanaga, qui détermina son remplacement (12 mars 1732—15 ramazan 1144). Sans être disgracié et sans que l'on confisquât ses biens, il fut nommé gouverneur de Trabezoun, puis beglerbeg d'Erzeroum et de Tiflis, et enfin serasker contre la Perse (1733). En cette dernière qualité, il vainquit à Bagdad Nadir Koulikhan, et livra encore contre lui, à Leïlan (à cinq lieues de Kerkouk), deux batailles, dont la seconde lui fut fatale, puisqu'il succomba en combattant pour la foi et l'Empire. Le rapport du médecin français qui l'accompagna dans cette campagne, sur la brillante victoire de Bagdad, le peint fidèlement comme homme de guerre; il n'était pas exempt d'une certaine foi superstitieuse dans l'astrologie et les phénomènes surnaturels; en fait de ruses de guerre, il avait l'esprit fort inventif, quoique sous ce rapport il fût de beaucoup inférieur à Nadir Koulikhan. Ce dernier, qui s'empara du trône de Perse et anéantit la dynastie des Safis, est stigmatisé par l'histoire, comme s'étant rendu coupable de la plus noire ingratitude envers le fils de son maître et souverain légitime, tandis que, sous ce rapport, le nom d'Osman le Boiteux brille du plus pur éclat. Des meurtres et des usurpations, tels que ceux dont la biographie de Nadir nous offre le spectacle,

ne tendent à rien moins qu'à métamorphoser le champ de l'histoire orientale en une mare de sang, en une immense plaine de désolation; aussi l'historien est-il heureux de rencontrer sur son chemin une gloire pure et vertueuse, comme celle dont jouit Topal Osman.

Le grand-vizirat d'Ali-Pascha fut signalé par des faveurs de toute nature: il opéra de nombreuses promotions dans les rangs de l'armée, et distribua un grand nombre de vêtemens d'honneur parmi les officiers supérieurs; presque tous les oulémas bannis furent rappelés, et les fonctionnaires, injustement révoqués, réintégrés à leur poste; de plus, il nomma plusieurs vizirs. Les deux grands-juges d'Anatolie, Ishak et Raschid-Efendi, le chef des émirs, Boulewizadé, Seïd Mohammed et Khodjazadé Seïd Omer furent amnistiés, et obtinrent la permission de se fixer à Scutari. Le premier fut promu, peu de temps après son rappel, à la dignité de grand-juge de Roumilie, puis à celle de scheïkh de l'islamisme. Son prédécesseur, le moufti Damadzadé Ahmed, fut autorisé à aller habiter sa maison de campagne, située à Bouyoukderé. L'historiographe de l'Empire, Raschid, qui, par son érudition et la manière dont il avait rempli son ambassade en Perse, pensait avoir acquis des titres à la plus haute dignité judiciaire de l'Empire, mourut un an et demi après cette ambassade [1], peut-être de chagrin de voir qu'un autre avait obtenu cette

[1] Soubhi, f. 66. Au commencement de l'année 1148 (mai 1735). Soubhi annonce en deux lignes la mort de son prédécesseur, l'historiographe de l'Empire, Raschid, sans dire un mot de son historiomathie.

faveur (21 octobre 1733 — 12 djemazioul-ewwel 1146). A la même époque mourut également l'ancien moufti Mirzazadé Scheïkh Mohammed, homme de profonde science, mais dont la piété surpassait encore l'érudition, et qui avait coutume de réciter en entier le Koran tous les trois jours. Son fils, Sélim-Efendi, auquel on doit la dernière biographie des quatre cents poètes turcs qui vivaient de son temps, fut nommé grand-juge de Roumilie, comme étant le doyen des juges d'Anatolie. Le moufti Ishak-Efendi mourut aussi au bout d'un an, avec la réputation d'un homme aussi juste qu'érudit, aimant beaucoup les fleurs et cultivant avec succès la poésie; on a formé un *Diwan* de ses vers arabes, turcs et persans; c'est à lui qu'on doit la traduction de l'ouvrage du juge Ayadh, intitulé : *la Guérison*. Il fut enterré près de la mosquée de son père, le moufti Ismaïl, non loin de celle du sultan Sélim, et la dignité de moufti échut à Dürrizadé, grand-juge de Roumilie. Sur la présentation du serasker Topal Osman, l'ancien tschaouschbaschi, Kara Moustafa, auquel on avait retiré ses queues de cheval et son étendard, pour avoir cédé aux Persans la ville de Tebriz, non-seulement se les vit restituer, mais on lui accorda en même temps la troisième queue de cheval avec la dignité de vizir, faveur qu'il partagea avec le silihdar du Sultan, Yakoub, le kiaya du grand-vizir, Gül Ahmed [1], le grand-écuyer Yahya et le bostandjibaschi Houseïn. Il est vrai que les trois principales charges de la cour, celles de premier hé-

[1] Peut-être s'appelait-il *Kel Ahmed*. Soubhi, f. 59.

raut d'armes, de grand-écuyer et de grand-maître des forêts, donnaient droit à cette distinction; de même que, parmi les fonctionnaires publics, on voyait souvent le nischandji, le defterdar et l'aga des janissaires prendre place au diwan avec le grand-vizir, en qualité de vizirs de la coupole. Le vizir Mohammed-Pascha, fils du malheureux grand-vizir Ibrahim-Pascha, gouverneur de Khondawendkhiar, reçut, en raison de son état maladif, l'autorisation de venir à Constantinople; en même temps un revenu de six mille piastres lui fut accordé, et par la suite il obtint la permission de jouir de sa pension dans sa maison de campagne, située près du château asiatique du Bosphore.

Le petit nombre des exécutions qui eurent lieu sous le grand-vizirat d'Ali Hekkimzadé, atteste, non moins que ces promotions, sa bienveillance et son humanité. Cependant il sévit contre les fauteurs de troubles; le fameux pirate Yanaki le juif, pris dans l'île des Moulins (Milo)[1], fut justement mis à mort. L'ancien général des armuriers qui, pendant les troubles, n'avait cessé de disculper les rebelles et de leur prodiguer des présens, fut d'abord éloigné de la capitale et envoyé aux Dardanelles, avec le titre de commandant; puis il fut exilé à Rhodes, où, en vertu d'un fetwa, il fut exécuté[2]. Un fetwa ordonna pareil-

[1] *Degirmenlik odasi.* Soubhi, f. 57.

[2] Soubhi, f. 95, cite à propos ce vers persan :

Eger khouahi ki maned kellé per djaï
Menih berter zi haddi khouischten paï.
Veux-tu que ta tête reste sur tes épaules?
Garde toi de vouloir t'élever plus haut qu'il ne convient.

lement l'exécution d'Osman, gouverneur de Karss, qui agitait cette province par ses propos déplacés. Osman-Pascha, ancien gouverneur de Balikesri, gouverneur actuel de Tschermen, contre la cruauté duquel s'étaient élevées des plaintes, et qui avait déjà reçu un premier avertissement, fut puni de mort pour s'être rendu coupable de récidive [1]. La même faute et celle encore plus grande d'avoir détourné les troupes de la guerre de Perse, amenèrent le châtiment du gouverneur d'Aïdin, Abdoullah-Pascha : mais le chambellan, envoyé pour rapporter sa tête, ne put s'acquitter de sa mission qu'en employant la ruse et la perfidie. « Le dérèglement de langue, qui avait attiré » sur la tête de ce gouverneur le tranchant de l'épée,» perdit également le scheïkh des scheïkhs, c'est-à-dire le scheïkh de l'Aya-Sofia, premier prédicateur de la capitale, qui s'était permis de blâmer, du haut de sa chaire, les actes du gouvernement. De plus, il s'était laissé entraîner à étendre son jardin aux dépens d'un cimetière voisin, et il avait détourné, au profit de ce jardin, les eaux provenant de la fondation faite par Mesih-Pascha. Il fut exilé dans le lieu de sa naissance, et son remplacement détermina un avancement général dans le corps des scheïkhs employés aux mosquées impériales, depuis le dernier jusqu'à celui de

[1] Soubhi, f. 63, cite à ce sujet le distique persan :

Tschou bed kerdi meschew eïmen ez afat
Ki wadjib schüd be her kari moukafat.
Si tu as fait le mal, redoute le châtiment ;
Chaque action reçoit sa juste récompense.

l'Aya-Sofia [1]. Ali-Pascha, qui, de même que Topal Osman, protégeait tous les Français, mais particulièrement Bonneval, lui donna, avec les deux queues de cheval, le titre de général des bombardiers, et il l'eût certainement élevé au rang de vizir, si Bonneval avait possédé assez bien la langue turque pour pouvoir parler au diwan. Le corps des bombardiers fut divisé en trois chambrées, chacune de cent hommes ; et on régla la solde de leurs officiers [2].

L'Egypte, qui depuis long-temps n'avait payé que très-irrégulièrement l'impôt de la capitation et avait ainsi frustré les finances de l'Etat, fut assimilée, sous ce rapport, aux trois résidences, et, à partir de ce moment, la Porte envoya chaque année au gouverneur de cette province un certain nombre de quittances, avec obligation pour lui d'en faire parvenir le montant à Constantinople [3]. Sous l'administration

[1] Soubhi, f. 60 et 65, fait à cet événement l'application des deux maximes turques : *Deïl koursiyé waïz aarscha tschiksan adam olmazsin*, c'est-à-dire, que tu montes en chaire ou que tu montes au ciel, tu ne dois plus songer à l'homme. *Dilün djürmi koutschouk djürmi bouyouk*, c'est-à-dire, la circonférence de la langue est petite, mais ses effets sont grands.

[2] Celle de l'officier commandant cent hommes (capitaine) fut fixée à 200 aspres par jour ; celle des deux officiers commandant cinquante hommes (lieutenant) à 90 aspres ; celle des trois officiers commandant trente hommes (sous-lieutenans) à 50 aspres ; celle des dix decurions (caporaux) à 30 aspres. La même somme fut allouée au *wekili khardj* (commissaire) ; *à l'imam* (aumônier) ; au *khodja* (instructeur régimentaire) aux *tschaouschs* (fourrier) ; au *thalzen* (tambour) ; au *tabib* (médecin) ; au *djerrah* (chirurgien) ; au *baïrakdar* (porte-étendard) ; au *kiatib* (écrivain). La solde des simples soldats fut fixée à 18 aspres ; celle de l'alaïbaschi (colonel) à 360 ; ce dernier fut chargé de toute la comptabilité du régiment. Soubhi, f. 58 et 59.

[3] Soubhi, f. 62, transcrit en entier le ferman qui contient la citation de

d'Ali, deux vaisseaux à trois ponts furent lancés à la mer [1], circonstance qui inspira à l'historiographe de l'Empire, Soubhi, des chronogrammes semblables à ceux qu'il avait composés sur la mosquée, construite par le grand-vizir, non loin de la mosquée des six colonnes de marbre, et qui fut nommée mosquée de la Lumière [2]. Quelque sage, douce et bienveillante que fût l'administration d'Ali Hekkimzadé, le puissant kislaraga provoqua sa destitution, parce que, dans le conseil tenu pour délibérer sur les moyens de continuer la guerre en Perse, il avait exprimé le désir de marcher lui-même à la tête de l'armée, en qualité de serasker, proposition qui déplut au Sultan, ou plutôt au kislaraga (14 juillet 1735 — 22 safer 1148).

En conséquence, ce dernier, plutôt que le Sultan, nomma grand-vizir le Géorgien Ismaïl, qui avait été dans le principe esclave du lieutenant-général des janissaires, Schaaban. Sergent de justice sous le grand-vizirat de Damad Ibrahim, il avait été élevé par les

sept maximes du Koran ou de la tradition, relatives à l'impôt de la capitation.

[1] Soubhi, f. 63. *Iki kalion birden indi kousch kibi soui yemé*, c'est-à-dire, les vaisseaux se précipitent comme l'oiseau sur sa proie. L'historiographe de l'Empire dit avec beaucoup de modestie que ce vers, dont il est l'auteur, est un *chronogramme impertinent* (*tarikhi koustakhané*).

[2] Voir Soubhi, f. 64, et l'histoire de Sia, fils du grand-vizir, à laquelle se trouve joint un choix de poésies de *Raghib*, de *Wehbi*, de *Katib*, d'*Ishak*, de *Mounif* et de *Rahmi*. S'il faut en croire ce que dit le fils du grand-vizir, f. 53, les chronogrammes qui furent composés pendant les trois grands-vizirats de son père, sur les actions et les monumens qu'il a élevés, ne rempliraient pas moins de cinq à dix volumes, si l'on en faisait la collection.

rebelles au grade de deuxième lieutenant-général des janissaires ; mais il s'était soustrait à cet honneur en se cachant, et ce refus avait déterminé le Sultan à lui conférer effectivement ce grade; plus tard, il devint successivement premier lieutenant-général et aga des janissaires, vizir, gouverneur de Roumilie, de Trabezoun et de Bagdad ; enfin, il fut élevé par le kislaraga à la première dignité de l'Empire, en remplacement d'Ali Hekkimzadé. Deux mois après la révocation de son prédécesseur, il fit son entrée dans Constantinople, où il reçut l'accueil usité en pareille circonstance (29 septembre 1735—11 djemazioul-ewwel 1145). Il signala son entrée en fonctions par des règlemens sur les postes et les monnaies. Le nombre de chevaux à fournir aux différens fonctionnaires chargés de missions fut réglé exactement, afin qu'il ne pût être dépassé et que cette corvée ne fût pas oppressive pour le pays [1]. Le cours des trois monnaies d'or en circulation, c'est-à-dire du ducat fort [2], du ducat cordonné [3] et du ducat frappé au chiffre du Sultan [4], fut abaissé, et il ne fut plus

[1] On alloue au grand-écuyer vingt chevaux, au grand-chambellan dix-huit, au second écuyer quinze, au khasseki des bostandjis dix, aux palefreniers impériaux huit, aux chambellans dix, aux gediklüs-saïm (écrivains de la Porte ayant pour solde des fiefs) cinq, aux agas des grands-vizirs quatre; aux autres agas trois; aux tschokadars et aux courriers un : Soubhi, f. 68.

[2] *Seri mahboub*, 830 aspres.

[3] *Sindjirli*, 110 aspres.

[4] *Tougl.rali*, 103 aspres. Soubhi, f. 80. On lit dans la relation de Contareni en date du 1er novembre 1735, f. 224 : *La ribassata valutazione delle monete e massime di quelle d'oro diminui il veneto zecchino d'un quasi 15 p. c. meno del zecchino turco Funduk, col quale corse in parità.*

émis que des piastres dont la valeur n'excédait pas quarante aspres. Sur les plaintes élevées par les habitans de Damas, au sujet de l'exigence du gouverneur de cette ville, qui leur demandait deux cents chameaux de plus qu'autrefois pour la caravane des pèlerins, cette innovation fut abolie. Enfin la Porte fit remise, au schérif de la Mecque, Saad, du présent qu'il était tenu d'envoyer tous les ans au Sultan.

Les brodeurs partagèrent avec les postes et les monnaies l'honneur de fixer la sollicitude administrative du grand-vizir. Les brodeurs de Constantinople, au nombre de quarante, avaient établi leurs boutiques près de la mosquée de Bayezid ; de nouvelles broderies, de nouvelles modes, avaient fourni aux femmes de la capitale le texte de beaucoup de conversations frivoles, et les gardiens des harems considéraient la broderie comme un instrument de perdition pour les *têtes faibles*, dénomination sous laquelle les musulmans désignent toutes les femmes sans exception, d'après l'expression qu'employa le Prophète en parlant de cette moitié du genre humain : « Êtres à l'intelligence » bornée, » dit-il [1]. On chassa donc tous les fabricans de broderies pour femmes.

Vers le même temps, Nadirschah écrivit au grand-vizir pour le féliciter sur sa nouvelle dignité ; il terminait sa lettre en lui faisant des propositions de paix. A la suite d'un conseil auquel donnèrent lieu ces ouvertures, on décida qu'on attendrait, pour prendre un

[1] *Nakissalot-aakl.* Soubhi, f. 67.

parti, le rapport du serasker en Perse sur l'opportunité de la paix. En attendant, il invita le khan de Crimée à rejoindre sans retard l'armée de Perse Kaplan-Ghiraï se mit aussitôt en marche pour Yenikalaa, comptant de là passer à Temrouk ; mais, afin de tenir en bride pendant son absence les Noghaïs, dont les tribus étaient établies autour d'Oczakow, de Bender et en Bessarabie, la Porte ordonna au gouverneur d'Oczakow de prendre position à Babataghi avec deux mille hommes de cavalerie : précaution d'autant plus nécessaire, que le kalgha resté en Crimée venait de mourir.

Sur la représentation faite par le moufti Dürrizadé, que son état de maladie ne lui permettait pas de signer les diplômes relatifs à l'avancement des oulémas et autres magistrats placés sous sa direction, le Sultan lui accorda l'autorisation d'apposer sur ces pièces son sceau au lieu de sa signature, jusqu'à ce qu'il eût recouvré la santé. Quant au sceau impérial, il fut retiré, au bout de six semaines [1], au grand-vizir, qui s'était laissé corrompre en mainte circonstance. Quatre mille bourses, amassées par lui grâce aux nombreuses exécutions qu'il avait ordonnées comme aga des janissaires, furent confisquées. Ismaïl n'eut pas de successeur immédiat ; seulement, le silhidar Esseïd Mohammed fut nommé kaïmakam. Seize jours après, ce dernier reçut, avec le titre de grand-vizir, les insignes de la toute-puissance, insignes qui avaient

[1] Soubhi, f. 70, ne dit pas un mot des causes de cette destitution, que mentionne au reste la biographie de Mohammed Saïd.

beaucoup perdu de leur éclat, depuis que le pouvoir suprême appartenait par le fait au kislaraga.

Quant au Sultan, loin de vouloir régner par lui-même, il employait tout son temps à visiter ses différens châteaux de plaisance ou à en construire de nouveaux. Ainsi, il alla voir, en compagnie du grand-vizir, du kapitan-pascha et du moufti, le tombeau du géant, situé au pied d'une montagne qui porte le même nom, et que les Grecs croyaient être celui d'Heraclès, tandis que les Turcs le prennent pour celui de Josué. Près d'Istawroz, sur la côte asiatique du Bosphore, il fit bâtir, dans le jardin du beglerbeg, un nouveau palais riverain du Bosphore, qui fut nommé *Jardin de la Joie* [1], et, à peu de distance de ce point, dans la direction de Tschengelkœi, la Walidé fit construire un kœschk qu'elle appela la *Maison du Désir* [2], afin que ce nom fût en harmonie avec ceux de six autres kœschks, qu'on appelait *Maison du Bonheur* [3], *Maison de l'Empereur* [4], *Maison de la Gaîté* [5], *Maison de la Sécurité* [6] *Maison de Khosroès* [7], *Maison du Printemps* [8]: ce dernier avait été élevé par la Walidé, au-dessous du palais dit Khosroès, près du village d'Alibegkœi et au bord de la mer. Au seraï impérial, près de la porte des Canons, le Sultan fit bâtir un nouveau kœschk, soutenu par des colonnes de marbre, dont la

1 *Baghiferah.* — 2 *Schewkabad.* Soubhi, f. 60.
3 *Saadabad,* à Kiaghadkhane.
4 *Houmayounabad,* à Beschiktasch.
5 *Neschatabad,* à Salibassari. — 6 *Emnabad.*
7 *Khosrewabad,* à Alibegkœi.
8 *Beharabad.* Soubhi, f. 63.

couleur était celle de l'aurore [1], et qui « devaient » rivaliser avec celles du palais [2], qui figure dans le » paradis terrestre construit par Schedad. »

Les nombreuses fêtes instituées sous le règne du sultan Ahmed avaient toutes été abolies ; cependant celle de la naissance du Prophète fut celébrée avec d'autant plus d'éclat et de solennité, qu'elle est la seule où le kislaraga, que la nature de ses fonctions tient éloigné de toute autre fête, paraisse en grande pompe. Or, on sait que le kislaraga était alors tout-puissant. Ce jour-là, il sort du seraï une demi-heure avant le Sultan, et se rend à la mosquée impériale, entouré d'une nombreuse suite d'eunuques et de gardes du corps. Le grand-vizir et le moufti prennent place, à droite et à gauche de l'autel, sur des coussins élevés ; du côté du grand-vizir, sont les vizirs de la coupole, l'aga des janissaires et les khodjagians (seigneurs du diwan) ; de celui du moufti, les grands-juges de province, les mollas, les muderris, assis sur de petits tapis barbaresques, pareils à ceux dont se servent les pèlerins. Entre ces deux lignes, se tiennent les seigneurs des chambres et les juges, le reïs-efendi et le tschaousch-baschi le visage tourné non vers l'autel, mais vers la tribune du Sultan ; le chef des émirs est placé sous une tente verte en face de la chaire du prédicateur ; le maître des cérémonies et capitaine des gardes du corps du grand-vizir est derrière lui, le dos tourné à l'autel ; les lieutenans-géné-

[1] *Sadikilé hemlaoun.* Soubhi. f. 67.

[2] *Erem zatol-amad.*

raux des janissaires se tiennent près de la chaire où sont prononcés les sermons du vendredi ; deux rangs de janissaires séparent de la foule cette auguste assemblée. Trois scheïkhs des mosquées impériales se remplacent tour à tour pour prononcer un panégyrique au sujet de la naissance du Prophète. Le porte-épée et les premiers serviteurs des chambres offrent au Sultan l'aloès et l'essence de roses ; les baltadjis en arrosent et en parfument les oulémas et les dignitaires, à commencer par le grand-vizir et le moufti. Ensuite un hymne à la louange du Prophète [1], et enfin le poème de la nativité proprement dit [2], sont entonnés par des chœurs qui se succèdent les uns aux autres. Durant tout ce temps, les baltadjis font des distributions de sucreries et de sorbets. Au moment où l'on prononce le passage sacré relatif à la naissance du Prophète, toute l'assemblée se lève : car c'est le moment où l'on présente au Sultan une lettre du schérif de la Mecque, en réponse à celle qui lui a été remise par le porteur du présent annuel. Cette lettre est apportée par le messager qui vient annoncer l'heureux retour de la caravane des pélerins; il assiste à la fête, mêlé aux baltadjis et coiffé d'un turban en mousseline noire que surmonte un panache de héron. Il remet la lettre contenue dans un sachet de satin vert au grand-vizir, qui la donne au reïs, lequel, précédé du maréchal de la cour et du messager du chef de la caravane, s'approche de la tribune. Le kislaraga prend la

[1] *Naat.* — [2] *Mewloudiyé.*

lettre et la présente au Sultan qui la rend au kislaraga; celui-ci la donne à son tour au reïs-efendi pour être déposée dans les archives impériales. Le kislaraga se revêt ensuite lui-même d'une pelisse de zibeline; les trois chanteurs reçoivent des kaftans d'honneur et une courte prière clôt la cérémonie. Des tasses pleines de sucreries sont alors portées au domicile des grands dignitaires; le Sultan retourne sans cortége au seraï. Un quart-d'heure après, le kislaraga se retire, précédé, à une distance de cinquante pas, par l'aga des janissaires. Le kislaraga est l'ordonnateur de cette fête pour les frais de laquelle il lui est alloué une somme peu importante; c'est lui qui, en sa qualité de gardien du harem impérial, des deux harems de la Mecque et de Médine et de premier dignitaire de la cour, offre au Sultan et aux grands fonctionnaires de l'Etat, cette fête, comme étant la plus solennelle et la plus imposante de toutes; car, par ses fonctions de gardien de la pureté et de l'honneur du harem impérial et de surveillant des deux harems sacrés, il rappelle le moment solennel de la naissance de Mohammed [1].

Nous voici arrivés à l'époque où la guerre éclata de nouveau entre la Russie et l'Empire ottoman. L'explication des causes de cette guerre, étroitement liées aux affaires de Perse et aux efforts des puissances européennes pour déterminer la Porte à rompre la paix existante entre l'Autriche et la Russie, nous impose l'obligation

[1] Soubhi, f. 61, mêle à cette description des vers arabes. On la trouve également dans l'ouvrage de Mouradjeah d'Ohsson III, p. 358; ainsi que dans *Constitution et Administration de l'Empire ottoman*, I, p. 468.

de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événemens accomplis pendant ces dernières années sur la frontière asiatique de la Russie et de l'Empire ottoman, et sur les menées des ministres et des agens européens auprès de la Sublime-Porte.

Lorsque après la fin tragique de Topal Osman sur le champ de bataille de Kerkoud, on apprit à Constantinople que les Persans avaient pénétré dans Schehrzol, et avaient repris Kerkoud et Derné, le khan des Tatares, Kaplan-Ghiraï, reçut l'ordre de marcher contre la Perse (fin de l'année 1732), et de saisir cette occasion pour resserrer les liens de suzeraineté qui unissaient à l'Empire les peuples montagnards du Caucase septentrional, à partir de l'embouchure du Kouban jusqu'à la frontière russe: liens que les manœuvres des agens de la Russie avaient fort affaiblis. Dans ce but, on envoya le diplôme de vizir à Ousmaï Ahmed, prince des Koumuks, dont le fils fut en même temps nommé beglerbeg. Le kalgha Feth-Ghiraï Sultan quitta la Crimée, et marcha sur l'Asie avec une armée nombreuse, composée des Tatares de Crimée, de Bessarabie et de Descht Kipdjak, des Noghaïs et des Tscherkesses, sous le commandement de leurs mirzas et de leurs schirinbegs. Aux bords du Kouban, il reçut la soumission du prince des Kalmouks [1], et plus loin, celle des princes de la Kabarta. Aussitôt que le bruit du départ du kalgha pour la Perse s'était répandu, le général russe Weissbach, commandant en Ukraine,

[1] *Denbo Konbo;* c'est probablement le même que les mémoires russes appelaient : *il ribelle Dondin Ambo.*

avait protesté contre ce mouvement dans une lettre adressée au khan ; lorsque le kalgha fut parvenu aux bords du Kouban, le commandant russe de la forteresse frontière, Heiligenkreuz, envoya au sultan Feth-Ghiraï le général Eropkin et Abraham Basmanoff, pour le sommer de suspendre sa marche qui, opérée sur le territoire russe, équivalait à une déclaration de guerre (24 août 1733). Un mois après, le kalgha étant déjà dans la Kabarta, le commandant supérieur des forces russes dans les pays voisins de la mer Caspienne, le prince de Hesse-Hombourg, lui écrivit qu'il serait forcé de s'opposer à main armée à ce qu'il pénétrât plus avant (24 mai 1733). Le kalgha répondit qu'il n'était plus le maître de s'arrêter, qu'il agissait d'après les ordres du khan et de la Porte, et que celle-ci avait dû communiquer ses intentions au résident russe à Constantinople [1]. Il continua donc sa marche du Kouban au Terek, et franchit les huit rivières qui, prenant leur source dans le versant septentrional du Caucase, coulent au nord-est, et se dirigent vers le Terek, en arrosant le territoire de la grande Kabarta [2].

[1] *Relazione della marcia delli Tartari intrapresa per passar in Persia l'anno* 1733. Arch. Imp.

[2] Soubhi énumère ces rivières et beaucoup d'autres, en ayant soin de mentionner leurs distances ; ce sont : 1° le *Kouban*, 3 lieues (?) ; 2° le *Koi* (Atakoum ?) 9 l. ; 3° le *Balkh* (?) 7 l. ; 4° le *Bakschan* (Baksan), 5 l. ; 5° le *Djikem* (Czighem), 2 l. ; 6° le *Schakoulé* (?), 2 l. ; 7° la *Naltschik* (Nalczik), 2 l. ; 8° le *Tscherek* (Czerek), 1 l. ; 9° le *Kouran* (Arghoudan ?), 2 l. ; 10° le *Lesken*, 1 l. ; 11° le *Deli Orek* (Ouzorok ?) 2 l. ; 12° le *Terek*, 1 l. ; 13° le *Kerhin*, 4 l. ; 14° la *Soundja*, 9 l. ; 15° l'*Azghoun* d'Iffaw, station des Tschetschènes (Czeczentzen), 4 l. ; 16° le *Bas*, 4 l. ; 17° le Koumisch, 4 l. 1/2 ; 18° le Bakhscha (Aksaï ?) 5 l. ; 19° le *Yamam*, 2 1/2 l. ; 20° le *Tschardak Souyi* (Yarik ?) 1 l. ; 21° l'*Attasch*, 2 l. ; 22° le *Koïssou*, 3 l.

A Tatartop, l'ancienne capitale du pays, au temps de Djenghizkhan, les princes de la petite Kabarta vinrent lui rendre hommage. Arrivé au bord de la Soundja, il campa dans le village d'Iflaw. Ce fut là que le prince des Tschetschènes lui fit sa soumission et se joignit à lui avec deux mille cavaliers, et qu'il fut informé de l'approche de Sourkhaï, khan du Schirwan, qui lui amenait du renfort. Après avoir traversé quatre autres rivières, il vit venir à lui le prince des Koumuks. Il franchit ensuite l'Yamam, le Tschardak et l'Aktasch, au bord duquel s'étendent les pâturages de la tribu d'Enderi. Atimour, beg de cette tribu, y vint baiser son étrier, et promit de lui fournir des troupes. Au bord du Koï, dont le cours marque la limite occidentale du Daghistan, il campa à Tatarghaw, résidence du schemkhal ou prince de cette contrée. Là, vint à sa rencontre Mohammed-Khan, fils d'Ahmed-Khan, l'ousmaï des Kaïtaks [1], qu'il investit de la dignité de beglerbeg. Il vit venir également à lui Mohammedbeg, fils de Sourkhaï, envoyé par son père. Après avoir déposé le schemkhal Kasspoul, qu'il remplaça par Atambeg, il récompensa l'ousmaï Ahmed Djoungouni, prince des Kaïtaks, en le nommant vizir à trois queues de cheval. A huit lieues de Derbend [2] arrivèrent les légistes des Akouschs et les magnats des Koubetschs, dont les cuirasses, les plus renommées du Caucase, n'ont pas moins de réputation que les boucliers des Touschs, des Ingouschs, et des habitans géorgiens d'Aanamiri, que combattit

[1] Au lieu de *Kaïtak*, on lit dans l'ouvrage de Soubhi, *Kaïnak*.

[2] A *Bouam-cwwel* ou *Bouwamol*. Soubhi, f. 77.

Timour. Les principaux d'entre les Kazikoumuks, soumis au Sourkhaï-Khan, vinrent aussi protester de leur dévouement à la Porte. Pendant toute la marche, depuis sa sortie du pays des Tschetschènes, la correspondance la plus animée ne cessa d'avoir lieu entre les généraux russes, Feth-Ghiraï et le chambellan Moustafa, qui l'accompagnait en qualité de commissaire de la Porte. Les premiers déclaraient itérativement que toute violation des frontières serait repoussée par la force. En effet, lorsque l'armée tatare arriva au passage du mont Gerseli, près du pont de Goudermous, elle le trouva hérissé de canons et Feth-Ghiraï fut obligé de longer la frontière du Daghistan, et de parcourir un espace de douze lieues dans les chemins détestables de Mayeritop; en débouchant de ce défilé, il se trouva tout-à-coup en présence des Russes. Deux cents Cosaques Grosensks et la cavalerie commandée par le prince de Hesse-Hombourg, en vinrent aux mains avec les Tatares [1] (11 juin 1733). Après un combat de deux heures, dans lequel les Russes perdirent cinquante-cinq hommes et eurent soixante-quinze blessés, les Tatares se replièrent jusqu'au Samour, en laissant sur leur droite Derbend, et allèrent camper à Eski Khodad, d'où ils commencèrent leur

[1] Soubhi passe ce combat sous silence, et ne donne aucune date; or, comme il a écrit cette relation dans l'année 1148 (1735), on pourrait supposer que le combat eut lieu dans cette même année, si les rapports des ambassades ne disaient le contraire. Au surplus, le XIXe chap. du voyage de Klaproth qui traite des rapports de la Russie avec les peuplades du Caucase, ne fait non plus aucune mention de la marche de Feth-Ghiraï qui fut cause de la guerre avec la Russie.

marche rétrograde sur l'ordre qu'ils en avaient reçu de la Porte [IV].

Les protestations des généraux russes commandant dans l'Ukraine et sur les bords de la mer Caspienne, avaient provoqué celles de Nepluïeff, résident de Russie à Constantinople, auquel on promit que les Tatares passeraient le Caucase sans pénétrer sur le territoire russe. Quelques temps auparavant, le mir-alem, Khalil, avait été envoyé en Russie dans le but d'expliquer a l'impératrice que l'expédition du khan des Tatares était dirigée uniquement contre Nadirschah. Un mois après, Nepluïeff se trouvant en conférence avec le reïs-efendi, celui-ci demanda de quelle manière la Russie croyait pouvoir justifier ses prétentions sur la Kabarta, puisqu'il résultait d'une lettre de Pierre Ier, écrite dix ans auparavant, et de l'article VI du dernier traité, qu'elle même reconnaissait n'avoir aucun droit sur cette province (8 mai 1733). Le résident chercha à justifier les prétentions de sa cour, en se référant au mémorandum qu'il avait remis à la Porte. Il rappela que, deux ans auparavant, lors de l'invasion de Deli-Sultan, frère de Bakht-Ghiraï, dans la Kabarta, le commandant russe de Heiligenkreuz lui avait signifié de se retirer, ajoutant que, dans le cas où il ne déférerait pas à cette sommation, il se verrait forcé de marcher sur lui avec ses troupes. Si, d'un côté, le résident russe s'opposait à ce que Feth-Ghiraï continuât sa marche vers le Caucase, le reïs-efendi protestait du sien contre l'entrée des troupes russes en Pologne, qu'il représentait

comme étant contraire à l'article II du traité, d'après lequel il était défendu aux deux puissances contractantes de toucher à la constitution et aux priviléges de ce royaume.

Les vues de la Russie sur la Perse et la Pologne avaient été révélées à la Porte par des lettres de Poniatowski et d'Orlik, hetman des Cosaques zaporogues. Orlik lui avait donné connaissance du traité en six articles, conclu l'année précédente entre la Russie et la Perse [1], et Poniatowski lui avait annoncé l'entrée des troupes russes en Pologne. Toutefois, la Porte étant en guerre avec la Perse, son intérêt était d'éviter une rupture avec la Russie; aussi adressa-t-elle à Feth-Ghiraï-Khan une réprimande avec l'ordre de revenir sur ses pas. Une lettre du jeune Ali, gouverneur de Gendjé, qui imputait la violation du territoire russe aux Kaïtaks, et à l'instigation de leur ousmaï, dut justifier Feth-Ghiraï auprès de la Porte, et celle-ci auprès de l'impératrice de Russie.

Sur ces entrefaites, le khan des Tatares manda que les Cosaques, établis autour des forteresses russes situées sur la ligne de frontières tracée par le Kouban, s'étaient réunis aux Kalmouks; qu'ils avaient enlevé deux cents chevaux aux Noghaïs et que, pour obtenir la restitution de cette prise, le noureddin s'était avancé vers la rivière dé Sout, aux bords de laquelle était campée la tribu tatare des Yedissans. Il annonça que trois ou quatre mille Russes s'étaient montrés à

[1] Voir le traité dans Soubhi, f. 76, dans Rousset, *Sup.* t. III, p. 1, p. 326, et dans le Recueil, II, p. 457.

Outschbaghan, mais qu'ils n'avaient pas tardé à rentrer dans la forteresse de Salak. Dans sa réponse, le grand-vizir retira au khan l'ordre de ne fournir aucun prétexte aux Russes pour rompre la paix existante (15 septembre 1733).

A la suite d'une conférence qui avait eu lieu entre le résident impérial Talman, agissant comme ministre d'une puissance alliée de la Russie, le reïs-efendi, le kiayabeg et le mektoubdji ou secrétaire du cabinet du grand-vizir, Talman chercha à justifier l'entrée des troupes russes en Pologne, en s'appuyant sur ce que la France, qui voulait, par ses intrigues, forcer les magnats d'élire pour roi Stanislas Lesczynski, menaçait les libertés de ce pays. Le reïs-efendi objecta à ce raisonnement que l'article II s'occupait uniquement de l'intervention armée d'une puissance étrangère; que la France n'était pas dans ce cas; que dès-lors rien ne justifiait le mouvement des troupes russes; que peu importait à la Porte le nom du roi de Pologne; que ce qu'elle avait à cœur de maintenir, c'était l'indépendance de la république (25 novembre 1733). Ce fut la première fois qu'on vit la Porte, bien que suzeraine et protectrice de la république de Raguse depuis quatre cents ans, défendre la république et les libertés de la Pologne. Le mot par lequel est exprimé dans les langues turque et persane l'idée de république, est celui de *communauté* [1], mais l'expression persane dont les Turcs se servent pour désigner la liberté, mot qui n'existe pas dans leur langue, signifie littéra-

[1] *Djoumhour.*

lement *envelopper la tête* [1]. Ces mots expliquent l'un des attributs de l'homme libre, auquel appartient à ce titre le droit de porter le turban; coiffure qui est interdite aux esclaves. Le turban est chez les Asiatiques, comme autrefois le casque chez les Romains, le signe extérieur des hommes libres ou des affranchis. En Orient, celui-là seul est libre qui peut se coiffer d'un turban, car ce droit n'appartient pas à l'esclave.

Cependant, le résident de Russie avait développé par écrit les plaintes auxquelles donnaient lieu, de la part de son gouvernement, l'expédition des Tatares dans le Caucase, l'attaque dirigée par eux contre les Cosaques qui se rendaient d'Azof à Heiligenkreuz et le refus de livrer le rebelle Calumski : actes qui, disait-il, avaient seuls engagé la Russie à renforcer les troupes qu'elle maintenait sur ses frontières méridionales [2].

On peut juger du désir qu'apportait le grand-vizir Ali à s'instruire de la politique européenne, par les huit questions suivantes qu'il posa, dans une conférence, à l'ambassadeur français (12 décembre 1733). Quels sont, lui demanda-t-il, les revenus et les forces de l'armée du roi de France? Quels sont ceux du roi d'Espagne? Quels sont ceux de l'Empereur (que, dans l'intention d'être agréable à l'ambassadeur, il appelait simplement le roi de Vienne)? La Hollande et l'Angleterre se sont-elles déclarées en faveur de l'Empereur?

[1] *Serbestiet* qui signifie liberté, indépendance, est traduit invariablement dans la correspondance qui eut lieu au sujet de l'indépendance des Tatares par ces mots : *Baschi baschiné* qui signifient : Chacun pour soi.

[2] *Promemoria di Goodi Neplujeff contrammiraglio e Residente di S-M. Imp. di tutte le Russie apresso la fulgida Porta;* 10 Déc. 1733.

Quel parti prendra l'électeur de Brandebourg? Sur combien d'électeurs la France peut-elle compter en Allemagne? Combien y a-t-il d'électeurs dans l'empire? Le roi de Suède prendra-t-il parti pour la France ou pour la Russie? L'ambassadeur, en habile diplomate, ne manqua pas d'exagérer les forces et les revenus de la France, qu'il évalua à deux cent mille hommes et à deux cents millions de livres. Sous l'influence de Poniatowski et de Bonneval, non moins qu'à l'instigation de l'ambassadeur français, le grand-vizir écrivit, le lendemain de cette conférence, aux premiers ministres des deux cours alliées (13 décembre 1733), au comte Golowkin et au prince Eugène, pour se plaindre de l'entrée des Russes à Varsovie; démonstration qu'il représentait, à juste titre, comme une violation des traités existans (14-24 janvier 1734). Golowkin répondit, dans une lettre fort détaillée[1], que les libertés de la Pologne n'étaient menacées que par le parti de Lesczynski, qui avait eu l'adresse d'attacher à ses intérêts le primat et la famille Potocki; que la présence de vaisseaux de guerre français dans la Baltique et les dépôts d'armes qui se trouvaient à Dantzig avaient nécessité l'occupation de ce royaume; que, sans avoir l'intention de s'approprier en Pologne des droits qui ne lui appartenaient pas, la Russie avait agi dans l'esprit du traité, en envoyant des troupes à Varsovie,

[1] Cette lettre, conservée aux Archives de Vienne, n'a pas moins de dix feuilles; elle se réfère aux constitutions de Lublin (1703), aux statuts de la confédération de Sandomir (1704), au grand conseil tenu à Varsovie en 1710, au traité de Varsovie (1717 et 1718), et à la décision de la diète de Grodnow. La réponse d'Eugène, datée du 8 janvier 1734, est moins développée. Ibid.

uniquement pour maintenir la liberté de l'élection royale, et pour protéger le roi Auguste, élu d'après les statuts, contre toute intervention et toute hostilité de la part des puissances étrangères.

Toute l'année s'écoula au milieu des efforts tentés, pour amener une rupture, par l'ambassadeur français Villeneuve, et par Stadnicki, chargé d'affaire de Lesczynski, que son oncle Sierakowsky, ambassadeur de Pologne, avait laissé à Constantinople lors de son départ de cette capitale. Tandis que les ministres des puissances maritimes faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour prévenir la guerre et apaiser le différend [1] entre les Russes et les Turcs, le marquis de Villeneuve mit tout en œuvre pour déterminer la Porte à déclarer la guerre à la Russie et à l'Autriche, et à embrasser la cause de Lesczynski. Bonneval, d'un autre côté, dressa, sans même consulter l'ambassadeur français, un plan d'alliance offensive et défensive entre Versailles et la Porte [2]. Doué d'une activité infatigable, il fit partir pour la France son secrétaire, le sieur de Bon, pour présenter à Louis XV son projet d'alliance; en même temps, il chargea deux Suédois,

[1] Lettre de lord Haringhton à M. Robinson, ambassadeur à Vienne. Whitehall 12 (22) novembre. Il y était dit que le roi n'accorderait pas sa médiation tant qu'elle ne serait pas réclamée par tous les partis.

[2] Propositions faites à la Porte d'une alliance (23 oct. 1733) avec la France : « Le roi fera passer 50,000 hommes par l'Italie et la France pour s'unir avec les Turcs en Bosnie, et toutes les places qui seront prises par ladite armée jusqu'à deux lieues en-deçà et au-delà de l'Unna qui passe à Bihaz, seront remises aux Ottomans; le roi disposera des autres; 2° il y aura une armée en Italie; 3° l'électeur de Bavière attaquera les Impériaux de son côté. Archives de Vienne.

qui retournaient dans leur patrie, de remettre au roi Frédéric Ier un projet d'alliance, accompagné d'une lettre, dans laquelle il promettait, en retour et au nom de la Porte, la remise de la dette contractée par Charles XII, que Saïd-Efendi avait été réclamer inutilement. En récompense de son zèle, Bonneval fut investi du gouvernement de Karamanie, qui lui rapportait vingt-cinq bourses, et qu'un autre gérait à sa place. Trois de ses compatriotes, que le bruit de ses succès avait attirés à Constantinople, abjurèrent leur religion et offrirent leurs services à la Porte; il les fit nommer officiers dans le corps des bombardiers dont il était général [1]. Le baile vénitien, Simon Contareni, successeur d'Emmo, réussit à faire renouveler et proroger indéfiniment la paix de Passarowicz. Ce traité fut le dernier conclu entre la Porte et la république de Venise (20 mai 1733). Dans son compte rendu de l'audience que lui accorda le grand-vizir, Contareni

[1] *Lettre de trois Français à Bonneval.* « Permettez, que trois Français, l'abbé de Maccarthy d'Aglis, le C. de Ramzay et le marquis de Mornay Monchevreuil, dont les noms ne sont pas inconnus à V. E., s'adressent à elle avec confiance pour lui faire part d'un projet, que l'exemple d'un homme aussi respectable que vous l'êtes dans toute l'Europe, a pu seul nous faire exécuter. Nous venons de quitter la France dans le dessein d'offrir nos services à S. H. et de nous faire musulmans. Le marquis de Mornay, âgé de 24 ans, le C. de Ramzay, âgé de 26, sortent actuellement du régiment des gardes où ils étaient enseignes; l'abbé Maccarthy est âgé de 33 ans. Nous n'avons jamais donné dans les préjugés qu'on tâche d'inspirer aux chrétiens contre la loi de Mahomet. Un auteur illustre parmi nous, nous a fait voir, en nous donnant sa vie, que c'était le plus grand homme en tout genre qui ait jamais paru. Nous savons qu'il n'y a pas au monde de cour plus auguste que la S. P. et enfin nous avons espéré que V. E. daignerait nous honorer de ses bontés et nous aider de son crédit. » 26 décembre 1733.

décrit la manière dont il était vêtu, portant le manteau et le béret de doge; il parle aussi du traité offensif et défensif entre la Porte et la France, que Bonneval avait projeté, mais qui ne fut jamais conclu (1er décembre 1734) [1].

Ayant à repousser en Géorgie de vives attaques de la part de l'armée persane, la Porte fit encore quelques démarches pour obtenir le consentement de la Russie au passage du khan des Tatares sur le territoire des Koumuks et des Kaïtaks, dont elle ne cessait de revendiquer la suzeraineté [2]. Les deux résidens de Russie, Nepluïeff et Wisniakoff, remirent au diwan un mémoire, dans lequel ils exposaient nettement les rapports de la Russie avec la Perse [3]. Dans une seconde conférence, le grand-vizir soutint de nouveau que, depuis la prise d'Astrakhan, les Koumuks et les Kaïtaks, le schemkhal et l'ousmaï, étaient sujets de l'Empire ottoman (24 mai 1735) [4]. Le résident Wisniakoff répondit aux insistances d'Ali que cette prétention n'était pas plus valable dans le moment actuel que deux années auparavant, et que sa souveraine ne

1 Dans les instructions adressées par le doge à Contareni, 15 anglio 1736, on lit le passage suivant sur Djanüm Khodja, kapitan-pascha, qui avait été autrefois esclave à bord de la flotte vénitienne : *Per aver a canto di Canum Cogia persona inclinata verso di Voi, avete saviamente fissato l'occhio sopra il noto Omer Efendi, e per guadagnarlo ben impiegato il dono di due vesti, con li 6 zeccheni e provisione abondante di vini e rosolini.*

2 *Protocollo della Conferenza del Residente Talman,* 28 *marzo* 1735.

3 *Promemoria dei Ministri Residenti Neplujeff et Alessio Wisniacoff* 6 *magio* 1735.

4 Le protocole de cette conférence figure dans le rapport de Talman.

pouvait pas accorder le passage des Tatares à travers son territoire. Dans une nouvelle conférence à laquelle assista le résident impérial Talman, le grand-vizir affirma qu'il existait un chemin situé à vingt lieues de Heiligenstadt et à dix de Derbend, qui, traversant le territoire de l'ousmaï, récemment nommé vizir, n'empiétait nullement sur le territoire russe [1] (28 mai 1735). Un mois après, le grand-vizir donna à Wisniakoff une quatrième audience, non qu'il eût conservé l'espoir d'en obtenir quelque concession, mais pour laisser ignorer au peuple que la rupture fût si prochaine. Le général Lewascheff, commandant de Heiligenkreuz, avait été un des premiers à protester contre la marche du khan des Tatares; à peine ces derniers eurent-ils mis le pied dans la Kabarta, que les Cosaques envahirent le territoire ottoman, en sorte que Noghaïs et Cosaques combattirent les uns contre les autres. Cette fermeté des Russes à refuser aux troupes ottomanes le passage du Caucase, leur profita dans l'esprit du schah de Perse, et leur valut un traité avantageux. Le grand-vizir écrivit au ministre de Russie, qu'en vertu du fetwa rendu par les légistes, le khalife était tenu de prêter main-forte à tous les musulmans qui imploraient sa protection, et, à ce titre, aux habitans du Daghistan. Il écrivit aussi en détail au comte de Kœnigsegg, successeur d'Eugène à la présidence du conseil aulique, pour lui prouver que la suzerai-

[1] Rapport de Talman sur la conférence qui eut lieu avec les résidens russes le 13 mai 1735. L'affaire de la Kabarta est exposée dans l'extrait d'une lettre adressée par le khan au grand-vizir, et déposée aux Arch. de Vienne.

neté du Daghistan réclamée par les Russes et la conduite de ce gouvernement seraient les seules causes de la guerre dont on était menacé. Le comte Ostermann, ministre favori de l'impératrice de Russie, lui répondit, dans une lettre non moins circonstanciée (1er (10) juillet 1735) : que la Perse n'avait jamais élevé de prétentions sur le Daghistan; qu'à moins forte raison la Porte y avait-elle des droits; que les traités, et non la communauté de religion, déterminaient les frontières d'un empire; que sept ans auparavant les peuplades du Daghistan avaient demandé la protection d'Ahmed III au grand-vizir Ibrahim qui la leur avait refusée; que le territoire de la Porte ne s'étendait que jusqu'au Schirwan; qu'elle n'avait aucun droit sur le Daghistan; que, dès-lors, on ne pouvait regarder comme une chose indifférente la conduite du khan des Tatares, qui avait forcé les habitans de ce pays à lui rendre hommage. Les ambassadeurs anglais et hollandais, Kinnoul et Calcoen, qui, à la prière du grand-vizir, avaient écrit à ce sujet à leurs collègues de Saint-Pétersbourg, reçurent des réponses analogues, et conseillèrent de renoncer à l'expédition commencée par le khan des Tatares. Cependant il fut déclaré de vive voix au résident de Russie que la Porte ne consentirait jamais à voir des sujets russes dans les peuples du Daghistan; que le khan continuerait sa marche à travers leur territoire, mais sans les molester en aucune façon [1]. La Porte comptait sur la fin pro-

[1] *Risposta verbale data della Porta alla Lettera del C. Ostermann del* 1. *Luglio* 1735. Rapport de Talman.

chaine de la guerre contre le schah de Perse et sur l'appui de la Suède; car deux envoyés de ce pays, MM. de Hœpken et Carlson, récemment arrivés à Smyrne en costume de pèlerins, avaient entamé avec la Porte à Constantinople des négociations auxquelles l'ambassadeur français prenait une part active. Le Polonais Malujez, envoyé du roi de Pologne, était mort de la peste à Nissa, et ses pouvoirs furent dévolus au jeune Stadnicki, qui, malgré les représentations des deux résidens impériaux et des deux ambassadeurs des puissances maritimes, fut exilé à Andrinople. L'ambassadeur anglais Kinnoul, contre lequel les deux résidens et l'ambassadeur hollandais avaient adressé des plaintes au cabinet de Londres, fut d'abord maintenu par le duc de Newcastle, mais peu de temps après remplacé par Fawkener. Rakoczy était mort subitement à Rodosto (8 avril 1735). Le crédit de Bonneval s'évanouit lors de la déposition du grand-vizir Ali Hekkimzadé, et la peste lui enleva la plus grande partie de ses bombardiers.

Cependant l'armée russe se mit en mouvement sous les ordres du feld-maréchal comte de Münch [1], qui écrivit lui-même au résident pour lui annoncer qu'il allait s'opposer au passage du khan des Tatares. Cette nouvelle causa une vive inquiétude au grand-vizir, qui manda près de lui les ambassadeurs hollandais [2]

[1] Lettre du C. Münch au Résident. Poltava 20 octobre 1735. Arch. de Vienne.

[2] *Relazione della conferenza avutasi tra il G. V. Ismailp. e l'amb. di Niederlande*, 1 décembre 1735. Ibid.

et anglais[1], et eut deux entretiens successifs avec le résident de Russie (29 décembre 1735). Il informa ce dernier que des troupes russes avaient été vues à Orkapou (Pérékop) à l'entrée de l'isthme de Crimée; que d'autres troupes de sa nation se rassemblaient à quatre lieues d'Azof au lieu dit des Deux-Frères, et que le khan des Tatares devait être arrivé au bord du Koumisch près de Derbend. Le résident invita le grand-vizir à demander des renseignemens sur la manière dont les Zaporogues avaient traité les Noghaïs; il ajouta que les préparatifs de défense ordonnés par sa souveraine à Tscherkask étaient dirigés contre le khan des Tatares, qui, malgré toutes les représentations qu'on lui avait faites, s'obstinait à franchir à main armée le territoire russe. La Russie avait, dit-il, conclu une paix éternelle avec la Perse, comme avec la Porte; elle ne voulait prendre aucune part dans la querelle qui divisait ces deux puissances, et ne pouvait par conséquent autoriser le passage du khan sur son territoire. En un mot, il protesta solennellement contre les prétentions de la Porte[2] (24 février 1736). Deux mois après, il notifia au grand-vizir la réponse de sa cour aux plaintes qui lui avaient été adressées dans cette dernière conférence. Le cabinet russe représentait l'armement en question comme une simple mesure de

[1] Rapport au duc de Newcastle en date du 10 décembre 1735; contenant le protocole de la conférence de Wisniakoff; enfin, *Relazione della conferenza tenuta da Z. E. le Ch. de Kinnoul col. G. V. Ismaïlp.* 19 novembre 1735.

[2] Le protocole de cette conférence se trouve dans le rapport de Talman.

prévoyance nécessitée par la marche du khan des Tatares [1]. Lorsque l'internonce impérial Talman alla féliciter le nouveau grand-vizir, Mohammed-Pascha, sur son élévation, il fut obligé d'entendre ses plaintes au sujet de la résistance que la cour de Russie avait opposée au passage du khan des Tatares sur le territoire du Daghistan et de l'entrée des troupes russes en Pologne [2]. Un mois après, on annonça que les Russes avaient commencé le siége d'Azof (1er mars 1736). Le grand-vizir s'adressa aux ambassadeurs des puissances maritimes et à l'internonce Talman pour obtenir sinon une satisfaction, du moins une explication à ce sujet; mais il ne tarda pas à recevoir d'Ostermann une longue lettre [3] où étaient énumérés tous les griefs de la Russie contre la Porte depuis environ vingt années; en même temps, le ministre russe menaçait de la guerre, au cas où tous les moyens d'accommodement échoueraient; cependant il offrait la paix une dernière fois, et invitait la Porte à envoyer des fondés de pouvoirs sur la frontière, à l'effet de terminer à l'amiable les différends.

Lorsqu'on apprit à Constantinople que les Russes s'étaient emparés des deux tours du Pascha et des Ja-

[1] « Protocole de la conf. de M. de Wisniacoff avec le G. V. Mohammedp, 24 février 1736 pour remettre la déclaration en réponse aux questions faites à la conférence du 18 (29 novembre) par Ismailp. Arch. de Vienne. » Promemoria del Resid. Russo alla fulg. Porta 24 février 1736.

[2] *Protocollo dell' udienza del Resid. Ces. 1 Marzo* 1736.

[3] La lettre du ministre russe se trouve jointe au *Traité de paix de Belgrade*, par Moser, p. 23, ainsi que la lettre du comte Ostermann au G. V. ddo. 12 avril 1736.

nissaires, situées devant Azof, et que cette ville était assiégée par une armée imposante qui recevait par le Don l'artillerie et tout le matériel dont elle avait besoin, la guerre fut résolue au diwan [1] (6 mai 1736). Le résident russe déclara à l'interprète de la Porte que, puisque le khan s'était avancé jusqu'aux bords du Kouban, et que le Sultan se préparait à la guerre, les troupes russes avaient ordre de se rendre en Crimée, mais seulement pour tenir les Tatares en respect; puis il lui communiqua la lettre que le maréchal Münch avait écrite à ce sujet au khan des Tatares (2 mai 1736). Le même jour, il fut signifié au résident russe Wisniakoff, par l'organe de l'interprète de la Porte, Alexandre Ghika, qu'il accompagnerait l'armée, sans toutefois être prisonnier Le 28 mai, la guerre fut annoncée par un fetwa dans un diwan public, et déclarée avec tout le cérémonial habituel. La queue de cheval fut arborée. Au lever du soleil, tous les ministres et les généraux se réunirent à la Porte; les douze scheïkhs des mosquées impériales récitèrent les soures de la victoire et de la conquête, tandis que le grand-vizir, le moufti, ainsi que les efendis et les agas qui se trouvaient avec eux dans une salle voisine, s'écriaient de toutes leurs forces: Amen! Amen! Chacun des douze scheïkhs bénit individuellement la queue de cheval du grand-vizir; puis le kiayabeg (ministre de l'intérieur) la prit sur son épaule, et la porta, suivi des scheïkhs, dans la cour, où il la planta au pied de

[1] *In un consiglio tenuto alla Porta li 2 conchiusa la dichiarazione della guerra.* Rapport de Talman.

l'escalier qui conduit à la salle du diwan ; onze agneaux furent offerts en sacrifice à l'Eternel. Six jours après, eut lieu la marche solennelle des corps de métiers ; le Sultan y assista du kœschk des Parades, situé à l'angle du seraï (2 juin 1736 — 22 moharrem 1149). La marche fut ouverte par le lieutenant de police et le prévôt du guet. La profession du laboureur, la première de toutes, était représentée dans ce cortége par une charrue attelée de bœufs que suivait un homme semant des grains sur son passage ; un jeune homme à cheval venait ensuite, tenant déployé devant lui, sur un pupitre, le Koran, c'est-à-dire la parole de Dieu. Il était suivi des boulangers ayant avec eux des fours portatifs, et du vérificateur des poids et mesures, chargé de couper les oreilles à ces derniers, ou de les leur clouer sur la pelle du four, lorsqu'ils se servent de faux poids. On voyait ensuite les meuniers faisant moudre le blé dans des moulins à bras ; les bergers conduisant des moutons dont les liens étaient d'or, et qui portaient un panache sur la tête : image des peuples sous un bon souverain ; immédiatement après eux, venaient les bouchers avec deux étals, sur l'un desquels on égorgeait les moutons qu'on écorchait ensuite sur l'autre. Soixante-quatre corporations, la plupart Grecs ou Arméniens, se succédèrent ainsi, précédées chacune de deux ou trois cents hommes d'infanterie bien armés, et suivies du chef de la corporation et du kiaya, entourés de leurs domestiques armés ; après ces derniers, venaient les maîtres, les compagnons et les apprentis couronnés de fleurs, et se livrant à mille bouffoneries,

puis le char triomphal où chaque corps de métier donnait un échantillon de son savoir-faire, et enfin la musique et les bagages de la corporation. Les pelletiers n'avaient pas de char, mais ils portaient à l'extrémité de longues perches, des fourrures et des queues de zibelines, d'hermines, de martres et de renards ; eux-mêmes s'étaient affublés de peaux de bêtes fauves. Les jardiniers portaient des arbres à fruits et les fruitiers des corbeilles pleines de fruits dorés. Le cortége employa six heures à défiler; on évalua à dix mille le nombre de ceux qui en avaient fait partie.

Le lendemain, l'aga des janissaires se rendit au camp de Daoud-Pascha (3 juin 1736—23 moharrem 1149). En avant, marchait le quartier-maître avec la queue de cheval et cent vingt-huit porteurs d'eau ; venaient ensuite soixante-dix-neuf chambrées de janissaires, chacune précédée de ses poètes, ou derwischs-chanteurs qui pinçaient de la guitare, dansaient et chantaient ; d'autres derwischs faisaient, suivant l'usage, des tours de force, ou affrontaient les flammes et le feu pour prouver leur incombustibilité ; derrière les porteurs d'eau, s'avançaient à cheval tous les porte-étendards munis de leurs drapeaux, les capitaines, les colonels à pied et coiffés de bonnets à plumes. L'aga des janissaires les suivait, vêtu d'une pelisse de zibeline qu'il tenait du Sultan, avec ses queues de cheval et sept chevaux de main; il était escorté de sa garde personnelle, forte de deux cents hommes ; enfin, venaient les musiciens du corps qui, en tout, ne comptait pas plus de neuf mille hommes. Le jour suivant, défi-

lèrent trois mille armuriers, divisés en trente-huit chambrées et trois cents arabadjis ou soldats du train formant cinq chambrées (4 juin 1736 — 24 moharrem 1149); le lendemain, vint le tour des canonniers, au nombre de trois mille répartis entre trente-cinq chambrées; deux jours après, le grand-vizir se rendit lui-même au camp (7 juin 1736 — 27 moharrem 1149). De tous les ambassadeurs européens, le résident impérial fut le seul convié à assister au défilé de ce cortége, non pour l'intimider par le spectacle de ces préparatifs de guerre, mais pour lui donner, par cette distinction, une preuve des sentimens pacifiques de la Porte à l'égard de sa cour. Les cent vingt-quatre mulets du grand-vizir, chargés de ses bagages, ouvrirent la marche; puis vinrent cent janissaires, cinquante-six Tatares ou courriers armés d'arcs et de flèches, et portant de grandes ailes d'aigle noir, quatre-vingt delis (téméraires) bosniaques, armés de cuirasses, dont quarante étaient vêtus de rouge et quarante de jaune; la garde personnelle du grand-vizir, trente de ses agas ou officiers de sa maison, armés d'arcs et de flèches, quarante de ses tschaouschs ou messagers d'état, cinquante tschaouschs du diwan, coiffés de hauts turbans de cérémonie, de forme cylindrique, quatre tschaouschs en pantalons de velours rouge, munis de petites timbales, et chargés de maintenir l'ordre dans le cortége; cent cinquante gediklüsaïms (écrivains de la Porte jouissant de fiefs) et mouteferrikas (fourriers d'état), armés d'arcs et de flèches et accompagnés chacun de cinq ou six domestiques;

soixante-douze émirs en turbans verts, marque distinctive des descendans du prophète; cent quatre-vingt-quatre oulémas à cheval, sans armes, et vêtus de pelisses d'hermine à larges manches; le chef des bouchers à la tête de quarante-quatre officiers de bouche; trente-six chambellans, suivis chacun de douze domestiques; vingt-un chevaux de main appartenant au Sultan, au flanc desquels pendaient à droite un bouclier d'argent et dont les selles étaient recouvertes de peaux de tigre; un étendard et deux queues de cheval; le defterdar, le reïs-efendi avec les seigneurs de la chambre et de la chancellerie d'Etat; les quatre juges de Constantinople, d'Eyoub, de Galata et de Scutari, vêtus d'hermine, et montant des chevaux magnifiques; les deux grands-juges du pays, le kaïmakam Ahmed Kœprülü, fils du grand-vizir Nououman Kœprülü, vêtu d'une pelisse fond or, garnie de zibeline et tous ses serviteurs; le maréchal de la cour et le grand-chambellan à cheval, le moufti en voiture; l'étendard sacré entre les mains du porte-drapeau, entouré de cinquante émirs; la garde des trabantes armés d'arcs, de casques et de lances; la garde des archers armés de carquois et de flèches; neuf drapeaux; enfin, le grand-vizir, armé d'un arc et de flèches, coiffé d'un turban de gala de forme pyramidale et orné d'une bande d'or, entouré de deux cent cinquante fusiliers de ses gardes du corps; quarante-huit pages en cuirasses, cinquante-quatre valets de chambre armés et huit chevaux de main; le kiayabeg (ministre de l'intérieur), armé d'un arc et de flèches, et accompagné de sa

suite ; la musique de l'armée où figuraient quatre grandes timbales portées à dos de chameaux ; la chancellerie, le reïs-efendi et ses pages, dont seize armés de fusils et vingt-quatre de lances ; les officiers des sipahis avec leurs agas et douze cents sipahis armés de lances ornées d'un guidon vert et jaune (comme celles des hulans) fermaient la marche. Pendant les huit jours que passa le grand-vizir au camp de Daoud-Pascha, il reçut la visite des ambassadeurs européens qui vinrent lui souhaiter une heureuse campagne, et celle du Sultan lui-même : il partit enfin un samedi, l'un des deux jours de la semaine auxquels Dieu a attaché sa bénédiction, au dire du prophète [1] (16 juin 1736 — 6 safer 1149).

Quatorze jours après le départ de l'armée, le sultan Ahmed mourut empoisonné, dans l'opinion du plus grand nombre, parce que sa présence au seraï offrait trop de prises aux tentatives de rébellion dans un moment où la guerre allait éclater sur les frontières de Russie et sévissait sur celles de Perse. Pour mener à bien les opérations de la campagne contre la première de ces deux puissances, il était nécessaire de traiter avec la seconde. Les historiographes ottomans gardent un silence profond sur les événemens qui remplirent la guerre de Perse jusqu'à la conclusion de la paix ; ils espéraient sans doute dérober ainsi à la postérité la connaissance des pertes et des défaites que leurs armées eurent à essuyer dans le cours de cette

[1] *Barekallahou fil khamisi wes-sebeti*, c'est-à-dire, Dieu a béni le jeudi et le samedi.

guerre; mais l'histoire de Mehdikhan, celle de l'Anglais Hanway et les rapports des ambassadeurs nous ont permis de combler cette lacune. L'histoire des négociations qui précédèrent la paix, œuvre fort estimée du reste, que l'un des plénipotentiaires, Raghib, depuis grand-vizir, a laissée sous le titre de *Preuves d'une bonne direction* [1], et qui est un chef-d'œuvre d'historiographie diplomatique, tout en s'occupant dès son début de Nadirschah et de son avénement au trône, ne dit pas un mot des victoires que ce souverain remporta sur les Ottomans en Géorgie, depuis les batailles de Karabagh et de Kerkouk.

Après la mort de Topal Osman et la défaite de son armée, la révolte de Mohammedkhan, gouverneur du Beloudjistan, et celle de la tribu Bakhtiari, avaient rappelé des frontières de Turquie, dans les provinces méridionales, les armes victorieuses de Tahmas Koulikhan; la Porte jouissait donc depuis un an de la paix qu'Ahmed-Pascha, gouverneur de Bagdad, avait conclue avec Nadir (9-19 décembre 1733) [2]. A l'époque où le substitut du juge du camp, Abdoulkerim-Efendi, avait ramené à Constantinople le cadavre de Topal Osman, il avait en même temps remis au grand-vizir Ali Hekkimzadé, deux lettres autographes de Nadir, l'une en turc et l'autre en persan; dans l'une et l'autre le

[1] *Takhiki tewfik.*

[2] « Cependant il le prit au mot, et conclut avec lui un traité de paix dans son camp sous Babylogne le 9 décembre 1739. Extrait d'une relation de S. E. le genéral Lewaschew, écrite à la cour, du fort de la S. Croix, 6 juillet 1734. »

conquérant invoquait l'origine commune des Ottomans et des Turcomans comme un motif pour conclure la paix. Il lui faisait en même temps part de son projet de mettre fin au schisme qui séparait les deux nations, et de les réunir dans une seule communauté religieuse, celle des Sunnis. Au mois de mai de l'année suivante, Abdoulkérim se rendit à Isfahan, porteur d'une dépêche qui annonçait au schah la nomination d'Abdoullah Kœprülü comme serasker, muni de pleins pouvoirs pour ouvrir les négociations de paix. En conséquence, Nadir fit partir avec l'efendi un envoyé chargé de proposer au serasker, comme base de la paix, la restitution aux Persans de tout le pays situé sur la rive droite de l'Araxes; en attendant, il s'avança sur Hamadan et Ardebil. Abdoullah-Pascha fit à ce message une réponse amicale; mais Sourkhaï, khan du Schirwan, ne voulut pas entendre parler de la cession désirée : « Il avait conquis, disait-il, le Schirwan par la force du glaive; le gouverneur de Bagdad n'avait donc rien à voir dans cette affaire. » Nadir envoya son général Tahmas-Koulikhan (c'est ainsi qu'il s'était nommé lui-même avant son élévation au trône), à la rencontre de Sourkhaï, lequel, battu près de Schamakhi, se retira sur le territoire des Koumuks (18 septembre 1734 — 19 rebioul-akhir 1147). Renforcé des Lesghis de Tschar et de Tal, il appela en outre à son secours les gouverneurs de Gendjé et de Tiflis, Ali et Ishak-Paschas; mais vaincu une seconde fois par Tahmas-Koulikhan, il s'enfuit chez les Ghazikoumuks, et les vainqueurs dé-

truisirent le château de Kaghmez, qu'il avait récemment élevé. Nadir poursuivit le khan fugitif pendant dix jours, jusque sur le territoire des Koumuks et jusqu'au bord de l'Aktas. Là, il apprit que les Lesghis, pour lui couper la retraite, avaient jeté bas le pont du Samour, et s'étaient retranchés sur une montagne. Nadir fit construire un nouveau pont, attaqua les tribus ennemies dans leurs retranchemens, les battit et dispersa le reste. Il franchit ensuite l'Araxes, s'empara de Schamakhi, et assiégea Gendjé; pendant trois mois, assiégeans et assiégés se faisaient sauter réciproquement au moyen de mines creusées de part et d'autre. Au nombre des sept cents Turcs qui périrent à la suite d'une de ces explosions, se trouva le fils du gouverneur (22 octobre 1734 — 24 djemazioul-ewwel 1147). Nadir, forcé d'abandonner l'entreprise, donna l'ordre de construire le nouveau Schamakhi à Akssou, lieu fortifié par la nature, et situé entre l'ancien Schamakhi et le Kour, à quatre parasanges de cette ville [1]. Il laissa son généralissime devant Gendjé et Eriwan, avec ordre de tenir étroitement bloquées ces deux forteresses; lui-même, en apprenant que Timour-Pascha avait renforcé avec six mille Kurdes de Wan la garnison de Tiflis, marcha, malgré la neige dont les montagnes étaient encore couvertes, sur Karss, que couvrait l'armée de Timour-Pascha (6 avril 1735 — 13 silkidé 1147). En quittant

[1] Mehdi, t. III, chap. 11, s'accorde sur ce point avec la *Relazione vera nuova maravigliosa e valorosa di tutto questo che e successo in queste parti*; rapport de Talman.

son camp d'Etschmiazin [1], près l'Ararat, il se dirigea sur Eriwan. Son avant-garde battit le pays jusqu'à Bayezid, dont elle lui amena le commandant prisonnier. Abdoullah Kœprülü, dans l'espoir de délivrer Eriwan, sortit de ses retranchemens, et marcha à la tête de quatre-vingt mille hommes contre l'armée persane qui en comptait soixante-onze mille [2]. Les Ottomans se rangèrent en ligne de bataille près de Baghawerd, au pied d'une montagne, et les Persans près d'Akhikendi, à deux parasanges de l'ennemi (14 juin 1735 — 22 moharrem 1148) [3]. Une large plaine séparait les deux armées. La bataille fut livrée, et son issue porta aux Ottomans le coup le plus funeste : toute leur armée fut anéantie; leur camp devint la proie du vainqueur; la tête de Sari Moustafa-Pascha, gouverneur de Diarbekr et celle du serasker Kœprülü-Abdoullah furent déposées aux pieds de Nadir [4]. Abdoullah-Kœprülü, fils du vertueux

[1] *Ougé klisia;* lisez, *Outsch kilisé.* Mehdi, t. III, chap. 13.

[2] Mehdi évalue la force de l'armée ottomane à 70,000 hommes dont 50,000 janissaires; Hanway à 80,000 celle des Ottomans, et celle des Persans à 55,000; mais une faute d'impression lui fait dire, p. III, chap. 14, p. 119 : 550,000; Mehdi dit que les forces persanes n'étaient que de 15,000. Par suite d'une erreur typographique, on lit dans Hanway *Arpakavi* pour *Arpatschaï* dont Jones fait *Arpetschëi;* les dates indiquées par Jones sont tout-à-fait inexactes; non-seulement il est en arrière d'un an, mais il commet à chaque instant des erreurs de mois et de quantièmes.

[3] L'indication de ces localités dans l'ouvrage de Medhi est un document plus important que la description de la bataille contenue dans l'introduction à *la Tactique* de Maizeroi, source à laquelle Heyne a puisé (voir son *Traité de l'art militaire chez les Turcs*, p. 258); mais ce dernier s'est trompé de date; car il a indiqué 1754 pour 1735.

[4] Medhi, III, B. chap 14, *La relazione vera nuova maravigliose di*

grand-vizir Moustafa mourut en héros sur le champ de bataille, comme était mort son père, à Slankamen, quarante-quatre ans auparavant, et comme son fils Abdourrahman avait péri à la bataille de Hamadan, neuf années avant lui. Ces trois Kœprülü, père, fils et petit-fils, périrent ainsi martyrs de la religion et du dévouement à la patrie. L'histoire ottomane ne fait aucune mention ni de l'anéantissement total de cette armée, ni de la mort de son illustre chef; il y est dit seulement que l'exécution de Timour-Pascha fut provoquée par quelque confusion dans les rangs de l'armée et les échecs dont il avait été la cause première [1].

Après la bataille de l'Arpatschaï, Nadir s'empara de Gendjé, de Tiflis et d'Eriwan [2]. Ahmed, gouverneur de Bagdad, nommé serasker et investi par la Porte,

F. Nicolò da Girgenti Capucino Prefetto della Georgia, datée d'Akhalzikhé le 20 juin 1735, dit que la bataille eut lieu le 14 juin. S'il en est ainsi, la date du 26 moharrem indiquée dans l'ouvrage de Mehdi est une erreur de copiste; c'est le 22 qu'il faut lire. Cette observation fournirait, au besoin, une preuve de plus de la fausseté des calculs de S. W. Jones, traducteur de Medhi, suivant lequel cette bataille aurait eu lieu le 26 moharrem 1147 (au lieu de 1148). Un rapport écrit de Derbend fait mention de cette bataille : *Extrait d'une lettre écrite de Derbend, en date du 22 juin, touchant la victoire que le généralissime persan Tahmas-Koulikhan avait remportée le 8 du mois de juin.* Hanway, III, chap. 14, dit que la bataille fut livrée le 10 juin : c'est quatre jours trop tôt. Ainsi, on n'assigne pas moins de quatre dates à cette fameuse bataille; suivant le capucin Nicolo, elle a eu lieu le 14 juin (22 moharrem), suivant la relation écrite de Derbend, le 8 juin (16 moharrem), suivant Hanway, le 10 juin (18 moharrem), et le 26 moharrem suivant Medhi qui vraisemblablement a voulu mettre le 22.

1 Soubhi, f. 69. *Perischanlik* ou *déroute*.

2 Mehdi, III, t. chap. 14. Soubhi garde le silence sur ce point. Voir à ce sujet, à l'*Académie orientale*, la suite de l'histoire de Kruzinski, f. 31.

comme son prédécesseur Abdoullah Kœprülü, de pleins pouvoirs pour négocier la paix, renoua avec le schah, par l'entremise de Houseïnaga, les négociations entamées naguère par Abdoullah Kœprülü (2 août 1735). Cependant, Nadir poursuivait le cours de ses victoires dans le Daghistan et la Géorgie. Il installa dans le premier de ces deux pays Kazsfoulad en qualité de schemkhal et dans le second, il nomma Ali-Mirza [1] dont le frère Mohammed Mirza, avait péri à la bataille de Kerkoud, gouverneur du Karthli et du Kakheti. Il s'occupa ensuite d'apaiser les troubles du Daghistan. Le khan Khouim avait voulu en donner le gouvernement à Ildar, celui du Schirwan à Sourkhaï et celui de Derbend à Ahmed Ousmaï; mais ces trois derniers s'étant ligués contre Kazsfoulad, qu'il venait d'élever à la dignité de schemkhal, Nadir marcha contre eux et les réduisit à la soumission; la fille d'Ousmaï conduite au karem de Nadir, y garantit la fidélité de son père; quant à Sourkhaï, il prit la fuite.

Sur ces entrefaites, Houseïnaga, envoyé d'Ahmed-Pascha revint à Erzeroum accompagné de Mirza Mohammed, trésorier de Nadir. Sur le rapport qu'il adressa à la Porte, Gendj Ali-Pascha fut désigné pour ouvrir les négociations de paix, de concert avec Kaplan-Ghiraï, khan de Crimée. Suivi de Houseïnaga et

[1] Mehdi, III, t. chap. 15. Peyssonnel dans son essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie, p, 75, lui donne le nom de « Khandjarchan, que Tahmas-Koulikhan déclara khan de Tiflis en 1735 ; » nouvelle preuve que S. W. Jones s'est trompé en faisant remonter ces événemens à l'année 1734.

de Mirza Mohammed, Gendj-Ali partit pour Tiflis, mais Nadir étant alors engagé dans une expédition contre les Lesghis de Tschar et de Tal, Gendj Ali-Pascha dut s'arrêter à Gendjé, où le khan Abdoulbaki lui fut adjoint en qualité de mihmandar (23 novembre 1735 —7 redjeb 1148). Il attendit dans cette ville, que Nadir se fût rendu de Tarkhou et de Derbend dans la plaine de Moghan[1], où douze mille ouvriers étaient occupés à construire au confluent du Kour et de l'Araxe un camp de plaisance[2], à l'occasion du changement de règne dont Nadirschah s'était proposé de donner le spectacle à la Perse. Avec cette hypocrisie, qui est l'un des traits caractéristiques de tout usurpateur, il ne manqua pas de faire un appel à la volonté du peuple sur la tête duquel planait sa redoutable épée. Le jour de la fête, il somma les chefs de l'armée et les principaux fonctionnaires, de lui déclarer sans détour s'ils le voulaient pour schah, car il était las, leur dit-il, de la guerre et des soucis du gouvernement, et il avait le projet de vivre solitaire[3] (1er février 1736 — 18 ramazan 1148). Il fut unanimement proclamé schah de

1 « La plaine de Moghan s'étend suivant Mac.-Kinneir, depuis le voisinage d'Ardebil jusqu'à l'embouchure du Kour. On dit qu'elle est longue de soixante parasanges et large de vingt. Son sol fertile, ses pâturages abondans semblent en avoir fait un lieu de campement privilégié pour les conquérans de l'Orient. La carrière victorieuse du grand Pompée fut arrêtée par les serpens venimeux dont on croit que la plaine de Moghan est infestée.

2 Suivant S. W. Jones, *Ker Arous*.

3 Ce discours peu étendu que lui prête à ce sujet Soubhi, f, 88, d'après le *Tahkik* de Raghib, se rapporte exactement à celui qu'il prononça au dire de Mehdi, IV, chap. 1; dans tous les cas, il est beaucoup plus authentiqne que le long discours mentionné dans l'*Histoire de Nadirschah*.

Perse [1]. Cependant ce ne fut qu'après avoir prolongé pendant un mois sa feinte hésitation [2], qu'il se soumit à la prétendue contrainte qui lui était imposée, et en y mettant pour condition que l'unité de doctrine régnerait désormais dans l'Empire, et que la religion sunnite, qui serait celle de l'Etat, comprendrait à l'avenir, outre les quatre rites orthodoxes des Hanefis, des Malekis, des Schafis et des Hanbelis, celui des Djaaferis, ainsi nommé de Djaafer, le sixième entre les douze imans [3].

Cette négociation coïncida avec celle qui avait amené le plénipotentiaire Gendj Ali-Pascha avec le mihmandar Abdoulbakikhan au camp de Moghan (8 mars 1736 — 24 schewwal 1148). Nadirschah demanda [4] que les pélerins persans eussent à l'avenir un émirolhadj spécial; que le rite Djaaferi fût considéré comme orthodoxe [5]; qu'un chargé d'affaires ottoman

[1] Raghib cite à ce sujet un distique persan fort bien approprié à la circonstance :

Der pesi ainé touti sifetem daschté end
Antschi oustadi ezel güft bügou migouyem.
Je suis un perroquet en face d'un miroir ;
Je ne dis que ce que dit mon maître et ne dis rien de plus.

[2] Du 1er février au 8 mars. Soubhi, f. 87 et 89.

[3] Mehdikhan dit que le couronnement eut lieu le jeudi 24 schewwal (8 mars), douze jours avant le newrouz; Soubhi se trompe en affirmant que cette cérémonie eut lieu quatre jours après le newrouz, f. 89, l. 5. Hanway indique également le 11 mars au lieu du 8.

[4] Il ne fut pas question, comme le dit le continuateur de l'*Histoire de Krusinski*, d'une rupture d'alliance entre l'Inde et la Porte : cette alliance n'existait même pas.

[5] Dans les instructions apocryphes que l'*Histoire de Nadirschah* (Ams-

résidât à Isfahan et que son kiaya fût adjoint chaque année à l'émirolhadj persan; enfin que les prisonniers fussent rendus sans rançon. Après lui avoir fait connaître ses conditions, Nadir congédia Gendj Ali-Pascha; il chargea Abdoulbakikhan, auquel il conféra à cet effet le titre d'ambassadeur, de notifier son avénement, et lui donna en même temps ses pleins pouvoirs pour hâter la conclusion de la paix. Ce dernier fut accompagné dans cette mission, par le chef des mollas de Perse, Sidi Abdoulkasim, et l'imam de Nadirschah, Ali Ekber; le premier, *président des juges de province* [1], le second, *chef des légistes* [2]. Ils partirent peu de jours après le couronnement du schah, et arrivèrent à Constantinople [3] au commencement de juillet [4] (juillet 1736 — rebioul-ewwel 1149).

La Porte, de son côté, nomma plénipotentiaires, le reïs-efendi Ismaïl, le chancelier d'Etat Moustafa-Efendi et Raghib Mohammed, président de la chan-

terdam 1741), p. 178, dit avoir été adressées à Ahmed-Pascha, qui n'alla jamais à Isfahan; on y trouve ce passage risible : *Le Schah abolira les restes de Schranski et Syneski* (tous deux mis pour Schii) *et ne souffrira que celle de Schawarinski* (les Schahsewens) !

1 *Sadri memalik.*

2 *Reïsoul-oulema.*

3 Les trois lettres diplomatiques adressées par Nadirschah au Sultan, au grand-vizir et au moufti figurent dans le *Tahkik* de Raghib, à la fin de la première partie de son ouvrage.

4 Mehdi, t. IV, ch. 2. Conséquemment la date du 23 schewwal indiquée par Soubhi, f. 88, l. 3, n'est pas exacte, car le couronnement eut lieu le 24; c'est probablement le 26 ou le 29 qu'il faut lire. Soubhi annonce l'arrivée de ces envoyés deux fois de suite, f. 81, et une troisième d'après le *Tahkik*, f. 88.

cellerie des capitations, qui avait rempli plusieurs missions en Perse. Comme il s'agissait particulièrement d'affaires de religion, la Porte adjoignit à ces trois commissaires quatre savans docteurs de la loi qu'elle chargea spécialement de débattre avec les plénipotentiaires persans ces questions épineuses : c'était le grand-juge d'Anatolie, Leïli Ahmed-Efendi, le titulaire de cette dignité, Mesihizadé Abdoullah-Efendi ; l'inspecteur des archives des fetwas qui avait rang de juge de la Mecque, Abdoullah-Efendi, enfin, l'ancien juge de Constantinople, Ahmed-Efendi. Gendj Ali-Pascha, qui était revenu avec l'ambassadeur persan, fut pareillement autorisé à prendre part aux conférences qui eurent lieu dans le palais de Mouhsinzadé, situé près de la porte du jardin du seraï. Dans leur première réunion, les oulémas et les plénipotentiaires ottomans se bornèrent à prendre connaissance des lettres écrites par le schah au Sultan, au grand-vizir et au moufti, et sur le contenu desquelles ils jugèrent convenable de réfléchir jusqu'au lendemain (30 août 1736 — 22 rebioul-akhir 1149). Le jour suivant, dans la seconde délibération, on sépara de la demande purement politique [1] du schah, telle que l'échange des prisonniers et l'envoi d'un chargé d'affaires à Isfahan, la demande qui n'avait trait qu'aux affaires spirituelles [2], comme la reconnaissance du rite de Djaafer, le sixième des douze imams, et le choix d'un chef persan pour les caravanes de pélerins ; aucune

[1] *Mülkiyé.*
[2] *Scherié.*

objection ne s'éleva contre les premières, et on conçut l'espoir de s'entendre au sujet des secondes (31 août 1736 — 23 rebioul-akhir 1149).

Dans la première conférence qu'eurent ensemble les plénipotentiaires des deux puissances, l'ambassadeur persan exalta le mérite de Nadirschah qui visait, disait-il, à faire cesser le schisme des Schiis; il représenta que le peuple persan l'avait unanimement porté au trône et finit en réclamant la concession des quatre points ci-dessus mentionnés, comme un témoignage de reconnaissance de la part de la Porte (2 septembre 1736 — 25 rebioul-akhir 1149). Les plénipotentiaires ottomans ayant établi une distinction entre la partie politique et la partie religieuse des concessions demandées, accordèrent immédiatement celle qui avait trait au voyage des caravanes de Perse, sur les routes de Lahsa et d'Imam Ali. Le lendemain, ils rendirent visite à l'ambassadeur persan, et eurent avec lui un entretien d'affaires.

A la deuxième conférence, l'ambassadeur persan, après s'être fait attendre long-temps, prétendit qu'on négligeait de remplir à son égard les devoirs d'une noble hospitalité. Lorsqu'on lui eut donné à ce sujet des explications satisfaisantes, on convint que les deux cours s'enverraient réciproquement un chargé d'affaires permanent (4 septembre 1736—27 rebioul-akhir 1149).

Dans la troisième, qui avait pour objet la délivrance des prisonniers, l'ambassadeur fit une allusion piquante à cette tradition historique d'après laquelle le khalife Moteaassem n'aurait déclaré la

guerre à l'empereur de Bysance que pour délivrer une femme esclave qui, d'Amorium, lui avait demandé sa protection (6 septembre 1736—9 rebioul-akhir 1149).

La quatrième conférence roula sur le même objet; l'ambassadeur représenta que la délivrance des prisonniers était pour le schah un véritable point d'honneur, en ajoutant que, si tous ne pouvaient être mis en liberté, il était de toute nécessité d'en affranchir quelques milliers, afin de satisfaire la nation (7 septembre 1736 — 1er djemazioul-ewwel 1149).

Dans la cinquième conférence, les plénipotentiaires ottomans essayèrent de démontrer à l'ambassadeur, que le cinquième rite dont la reconnaissance était demandée, serait une innovation dangereuse; mais celui-ci refusa de céder sur ce point (13 septembre 1736 — 7 djemazioul-ewwel 1149). Dans une visite que firent à Mirza Mohammed les plénipotentiaires, ils s'efforcèrent de lui prouver l'impossibilité où était la Porte de consentir à l'introduction d'un nouveau rite; en conséquence, on rédigea dans la sixième conférence, les trois premiers articles du traité, ainsi que la réponse du Sultan à la lettre du schah, et on arrêta la composition du personnel de l'ambassade, qui devait faire connaître à Isfahan l'état des négociations (17 septembre 1736 — 11 djemazioul-ewwel 1149).

Dans la septième conférence, l'ambassadeur consentit à donner son adhésion au traité ainsi modifié, sous la réserve toutefois qu'il obtiendrait la sanction du schah (22 septembre 1736—16 djemazioul-ewwel

1149); enfin, dans la huitième, le traité fut entièrement mis au net (24 septembre — 18 djemazioul-ewwel).

Après ces huit conférences, le contenu du traité fut communiqué au diwan réuni, ainsi que l'ordre de mettre en liberté les prisonniers de guerre [1]. L'ambassadeur persan et les deux premiers dignitaires ecclésiastiques de Perse ayant insisté pour que la Porte nommât un ambassadeur de rang égal à celui de khan, tel qu'un vizir, et pour qu'on lui adjoignît deux légistes du même ordre et du même rang que ceux dont l'ambassadeur de Perse était accompagné, Moustafa, fils de Kara Moustafa-Pascha, fut nommé ambassadeur et pascha à trois queues, et on choisit parmi les oulémas, pour l'assister dans l'exercice de ses fonctions, deux anciens dépositaires des fetwas, Abdoullah et Khalil-Efendi, qui furent nommés, l'un grand-juge d'Anatolie, l'autre molla d'Andrinople. Le kaïmakam, le reïs-efendi, le moufti et Gendj Ali-Pascha donnèrent des fêtes à l'ambassadeur dans leurs maisons de campagne. Dix-huit jours après que le traité eut été approuvé en plein diwan, Mirza Mohammed et ses deux assesseurs furent in-

[1] On trouve dans l'ouvrage de Soubhi, f. 90, le traité sous forme de lettre écrite par le Sultan au schah. Le *Tahkik* de Raghib contient : 1° la copie du traité ; 2° les lettres de recréance remises au khan et à l'ambassadeur ; 3° les lettres de créance de l'ambassadeur Moustafa-Pascha ; 4° la lettre du grand-vizir au schah de Perse ; 5° la lettre que remit le grand-vizir à l'ambassadeur Moustafa-Khan ; 6° la lettre arabe du Moufti à Nadirschah ; 7° le billet adressé par le moufti et le reïs-efendi à l'ambassadeur pour l'engager à abandonner ses prétentions en ce qui concernait le rite djaaferi.

vités à se rendre au seraï pour y recevoir la minute du traité. Là, ils furent revêtus de pelisses de cérémonie; le kiaya de l'ambassadeur, ainsi que son secrétaire, rédacteur des protocoles [1], et les aides de ce dernier, reçurent aussi des présens et des habits d'honneur (17 octobre 1736 — 11 djemazioul-akhir 1149). Par une faveur signalée, l'ambassadeur reçut un Koran écrit de la main d'Osman, et ses deux compagnons eurent d'autres livres [2], où le Sultan qui avait une fort belle main [3], avait écrit son nom et quelques vers en magnifiques caractères désignés sous le nom de neschi [4].

Par le traité de paix, que précédait un préambule orné d'abondantes citations du Koran et de la tradition [5] et où Nadirschah était reconnu en qualité de

[1] *Waḳaanouwis*, f. 90, qu'il ne faut pas confondre avec *Wekaïnouwis*, l'historiographe.

[2] Suivant Raghib, le mirza Abdoulkasim mendia ce présent, en disant qu'il avait l'ouvrage contenant les Traditions de *Mosellim*, mais que celui de *Bokhara* lui manquait; qu'il possédait l'exégèse de Beïdhawi, mais non le *Kouschaf;* enfin qu'il avait l'ouvrage de *Djewheri*, mais non pas celui de *Kamous*.

[3] Comme son homonyme aujourd'hui sur le trône.

[4] *Yakouti*.

[5] 1° *In elerdhou-lillahi youriseha men yeschaé;* car la terre est à Dieu, il la donne à qui bon lui semble; 2° *Wé djaalnaküm Soultanen moubinen*, et nous vous avons choisi pour souverain; 3° *Teaazé men teschaé wé terzik men teschaé;* tu honores qui tu veux et tu soutiens qui bon te semble; 4° *Houwellezi dzaalaküm Khalaïfé fil erdhi;* c'est lui qui vous a désigné pour lui succéder sur la terre; 5° *Wé fadkalallahou el moudjahidiné alel kaïdiné*, car Dieu préfère le travail à l'inaction; 6° *Elmouminou lilmoumini kelbounyanou yescheddou badhouhoun baadhihi*, le vrai croyant est avec le vrai croyant comme un édifice dont une partie soutient l'autre; 7° *Wé aleïhüm bids-djemaatin fé in al-kassiyetou ye-*

schah de l'Iran, la Porte s'engageait, premièrement : à prendre des mesures efficaces pour que la caravane des pélerins persans parcourût en toute sécurité la route de Lahsa et celle d'Imam-Ali : toutefois son chef persan devait prendre un autre titre que celui d'émi-rol-hadj ; secondement, à entretenir à demeure, près la cour de Perse, un chambellan qu'elle changerait tous les trois ans, et dont le kiaya accompagnerait la caravane des pélerins persans sur la route de Lahsa et celle d'Imam-Ali ; par réciprocité, un chargé d'affaires persan devait résider auprès de la Porte ; troisièmement, à rechercher les prisonniers retenus esclaves chez les particuliers et à les mettre en liberté. Suivait le quatrième article sous le titre de convention particulière [1]. Comme les frontières des deux empires restaient les mêmes que celles qui avaient été fixées par le traité conclu avec le sultan Mourad IV, on remit en vigueur l'ancien usage qui réglait le mode de corres-

kelouha ed-dib, ne vous séparez pas de la communauté, car le loup mange le mouton isolé ; 8° *Bieyikim iktedeïtoum ihtedeïtüm*, peu importe lequel vous suivez (d'entre mes compagnons), vous êtes sur la vraie voie ; 9° *Ya eyyouha elleziné emenou kounou anssaroullahi*, ô vous qui croyez, soyez les instrumens de Dieu ; 10° *Wé kounou ibadoullahi yeden wahideten ala men nawakïm*, et, comme serviteurs de Dieu, soyez unis pour frapper ceux qui se soulèvent contre vous ; 11° *Beledetoun taïbetoun wé rebboun ghafouroun*, un bon pays et un maître indulgent ; 12° *Ena djaaleké lil-nasi imameou*, je te confie le soin de régner sur les hommes ; 18° *Elkaïté aleïké mouhabbeten mini*, et j'ai déversé mon affection sur toi ; 14° *Innel-erdhou yeresouha ibadi ess-salihouné*, je donne la terre aux justes qui me servent ; 15° *Inema el mouminoun akhwetoun*, les vrais croyans sont comme autant de frères.

[1] *Izafet ou tezyil.*

pondance entre les deux souverains, et d'après lequel le Sultan et son grand-vizir s'adressent directement au schah, tandis que le schah seul écrit au Sultan, et que son premier ministre ne peut écrire qu'au grand-vizir. Il fut convenu que les usages blessans et inconvenans qui avaient eu lieu sous la dynastie Safewi seraient entièrement abolis, les Persans étant, dès ce moment, considérés comme Sunnis ainsi que les Ottomans. « Ils » prononceront donc avec honneur et respect les » noms des quatre premiers khalifes et des dix com- » pagnons d'armes du Prophète; ils reconnaîtront la » réalité du premier serment (des disciples du Pro- » phète) sous l'arbre; ils ne parleront qu'en bien de la » famille si pure du Prophète et de tous ses compa- » gnons, et ils se traiteront mutuellement en frères. » Les négocians surtout auront à se réjouir de ces bons » traitemens : car, après avoir payé les droits fixes de » douane, ils ne seront molestés en aucune façon. Les » Persans qui se rendront en pélerinage aux deux » tombeaux des imams Ali et Houseïn, ou qui visite- » ront les tombeaux des saints à Bagdad, n'auront » aucune taxe à payer s'ils n'apportent point de mar- » chandises avec eux; les transfuges ne seront reçus » dans aucun des deux empires, et devront être livrés » à la première réquisition. En confirmation du pré- » sent traité, nous invoquons le sublime nom de Dieu, » le tout-puissant, nous mentionnons les bienheureux » miracles du Prophète et la fin des temps, et nous » promettons de remplir cette convention d'après l'u- » sage observé de tout temps parmi les souverains

» Aussi long-temps que ces conditions et conventions, » ces promesses et ces obligations seront observées par » la partie opposée, rien ne sera entrepris contre » elles, ni par nous, ni par nos mandataires ou autres » serviteurs. Que celui donc qui, après avoir entendu » tout cela, se permettra de faire subir quelque chan- » gement à ce traité, sache que la faute en est à celui » qui fera ce changement [1]. »

[1] *Té men bedelehou baadé ma semaahou feïnnema alellezíné yebeddelounehou.*

LIVRE LXVII.

Incertitudes de la Porte relativement à la guerre ou à la paix avec les puissances européennes. — Correspondance entre le grand-vizir et Talman. — Invasion de la Crimée par l'armée russe. — Le kapitan-pascha Djanüm Khodja.—Le voïévode de Moldavie, Ghika, est confirmé comme hospodar. — Ravages commis dans l'Ukraine. — Traité de commerce avec la Suède, — Correspondance du grand-vizir et de Kœnigsegg. — Congrès de Niémirow. — Ouverture de la campagne par les Russes et les Autrichiens. — Les Arnautes Clémentins. — Prise de Nissa par les Autrichiens. — Evénemens militaires en Valachie et en Moldavie. — Révocation du grand-vizir. — Convention signée avec Rakoczy. — Efforts des ministres des puissances maritimes pour faire agréer leur médiation ; l'ambassadeur français est accepté pour médiateur. — Conquête d'Ouzidja, de Mehadia, de Semendra et d'Orsova.—Campagne des Russes sur le Dniester et en Crimée.— Evénemens de Bosnie.— Oczakow et Bender sont rasées. — Départ du grand-vizir Yegen Mohammed pour Constantinople. — Tentatives faites pour reprendre les négociations. — Démarches du roi de Pologne Auguste III et de la confédération polonaise auprès de la Porte. — Aouz Mohammed-Pascha est nommé grand-vizir.— Convention avec la Suède relativement aux dettes de Charles XII. — Arrivée du lieutenant prussien Sattler.— Bataille de Krozka.— Siége de Belgrade. — Prise de Chocim. — Les Russes en Moldavie. — Correspondance entre Wallis et le grand-vizir. — Irruption des Russes en Moldavie. — Départ de Neipperg pour le camp ottoman. — Préliminaires et conclusion du traité de paix de Belgrade.

La Porte avait conclu la paix avec la Perse à son corps défendant ; ce fut aussi malgré elle qu'elle se vit entraînée dans une nouvelle guerre contre la Rus-

sie, et bientôt après dans une guerre austro-russe. La guerre contre la Perse, guerre politique et religieuse, avait été conduite avec la plus grande vigueur, car il s'était agi de combattre une nation d'hérétiques contre lesquels la haine religieuse est toujours plus violente que contre les infidèles; en outre, la Porte, en déchaînant ses armées contre la Perse, voulait agrandir ses possessions, et reconquérir des villes et des provinces qu'elle avait perdues, tandis que, dans une guerre avec les puissances européennes limitrophes de l'Empire, elle n'avait que peu d'espoir d'augmenter son territoire. Depuis qu'Ali-Pascha, le conquérant de la Morée, avait vu s'évanouir sur le champ de bataille de Peterwardein le rêve qu'il avait formé de reconquérir Temeswar et Ofen, et depuis que la Russie occupait les rochers inaccessibles de Derbend et les champs arides de Bakou, c'est-à-dire les défilés du Caucase et la forteresse qui, semblable à une sentinelle avancée, gardait l'ancienne frontière ottomane au bord de la mer Caspienne, la Porte avait dû renoncer à faire des conquêtes au-delà du Danube et du Don; elle sentait son infériorité et les ministres ottomans commençaient à apprécier la discipline et l'art militaire qui présidait à l'organisation des armées européennes. Plusieurs grands-vizirs, entre autres le pacifique Ibrahim, qui avait administré pendant les douze dernières années du règne d'Ahmed III : Topal Osman, racheté par un Français de sa captivité chez les chevaliers de Malte, et Ali Hekkimzadé, fils d'un renégat vénitien, avaient compris la politique des

puissances chrétiennes. Outre les voïévodes de Moldavie et de Valachie, qui, placés à l'extrémité des frontières de l'Empire du côté de l'Autriche, de la Pologne et de la Russie, étaient les gardiens naturels de l'Etat et les agens de la diplomatie ottomane, la Porte entretenait à Constantinople même deux habiles espions politiques, dans la personne de Rakoczy et de Bonneval ; de plus, les ambassadeurs des puissances maritimes exerçaient, depuis leur participation comme médiateurs aux traités de paix de Carlowicz et de Passarowicz, une influence marquée sur la politique que la Porte observa depuis à l'égard des monarques chrétiens; enfin, depuis que l'ambassadeur français avait, par son intervention, prévenu l'explosion d'une nouvelle guerre contre la Russie, en faisant signer aux deux puissances le fameux traité, en vertu duquel les provinces persanes, situées au nord-ouest de ce royaume, devaient être partagées entre elles, la voix de la France était de quelque poids au diwan, et cette prépondérance s'était accrue sans cesse, grâce aux guerres continuelles de Louis XIV, et à l'attitude menaçante que ce monarque avait prise vis-à-vis de l'Autriche. Il est vrai que Rakoczy, Bonneval, Villeneuve, et tout récemment encore les ministres suédois Hœpken et Carlson, n'avaient cessé d'exciter la Porte à la guerre contre l'Autriche et la Russie; mais, d'un autre côté, les résidens des cours impériales et les ambassadeurs des puissances maritimes, ne négligeaient rien pour instruire la Porte de la véritable situation des affaires et de la politique des divers Etats

de l'Europe; d'ailleurs, elle connaissait trop ses propres intérêts pour courir aveuglément au devant du danger, et pour se laisser prendre au piége. Les grands-vizirs, dont l'accès était autrefois presque interdit aux ambassadeurs européens, avaient alors avec eux de fréquentes conférences; et bien que le silihdar Mohammed-Pascha, sorti tout récemment du seraï pour prendre possession de la première dignité de l'empire, n'eût aucune connaissance des affaires politiques, il ne laissait du moins échapper aucune occasion de s'instruire, et la douceur de son caractère, jointe à son amour de la justice et de la vérité, étaient loin de présager une administration agitée [1]. Mais les six grands-vizirs nommés pendant les six premières années du règne de Mahmoud Ier, n'avaient été que les instrumens du kislaraga, qui, caché derrière le rideau du harem, régnait à leur place en souverain maître. En vain, le dernier grand-vizir, Ismaïl-Pascha, s'était plaint, dans de nocturnes conciliabules, à quelques confidens du Sultan, du rôle secondaire auquel l'avait réduit l'omnipotence du kislaraga : il n'avait fait que préparer sa chute, et il aurait sans doute perdu la vie avec le pouvoir, si la protection de la sultane Walidé n'eût détourné le glaive du vindicatif kislaraga; toutefois, il ne sauva sa tête

[1] *Il Regio Sigillo dato à Mehmet Silihdar, lo si dice senza esperienza e cognizione del maneggio delli affari politici, ma altresi portato al bene, di genio dolce non che attento e desideroso d'istruirsi.* Rapport de Contareni, mars 1756. Ailleurs il dit : *O Spira nel G. Vesir un genio placido, amante del vero e del giusto.*

menacée jusque dans son exil à Khios, que par le sacrifice de deux millions de piastres [1]. L'esprit belliqueux et l'activité du puissant kislaraga s'étaient affaiblis à mesure qu'il avançait en âge, et, comme il comptait alors plus de soixante-dix ans, il désirait jouir en paix de son autorité et du peu de jours qui lui restaient à vivre [2]. Aussi, ne se serait-il jamais prononcé pour la guerre, si la Russie n'eût pris l'initiative en assiégeant Azof. Cet acte d'hostilité avait seul déterminé la Porte à conclure avec Nadirschah une paix qui lui faisait perdre tout le territoire qu'elle avait acquis en vertu de l'acte de partage ou conquis par les armes. Obligée de se défendre, elle ne songea plus qu'à mettre le plus promptement possible un terme aux hostilités commencées avec la Russie, et elle employa tous ses soins à prévenir l'explosion d'une guerre avec l'Autriche, qu'elle redoutait encore plus d'avoir pour ennemie.

Douze jours avant d'arborer les queues de cheval en signe de guerre contre la Russie, le grand-vizir reçut en audience l'internonce Talman. Après avoir articulé tous ses griefs contre la Russie, il lui remit une lettre pour le président du conseil aulique, comte de Kœnigsegg, lettre par laquelle il lui rendait compte des motifs qui avaient nécessité la marche du khan

1 Rapport de Contareni. 4,000 *borse cioè due millioni ducati incirca.* La piastre a la même valeur que le ducat. *Tutta la macchina del Imperio viene di girarsi come prima per il Kislaraga*

2 *Egli e uomo piu che settuagenario, in cui sogliono avere meno di accesso li spiriti feroci e bellicosi.*

des Tatares sur le Caucase, et se plaignait des agressions de la czarine [1], qu'il rendait responsable de tous les malheurs de la guerre. Le silihdar Mohammed ayant demandé à Talman quelle était son opinion à ce sujet, ce dernier se contenta de dire que le traité du Pruth n'avait rien déterminé par rapport aux frontières de la Kabarta et du Daghistan. D'un autre côté, le nouvel ambassadeur anglais, Fawkener et le ministre hollandais Calcoen déterminèrent le grand-vizir, dans une entrevue qu'ils eurent avec lui avant son départ du camp de Daoud-Pascha, à envoyer une circulaire, rédigée en termes modérés, aux puissances maritimes. Cette circulaire devait servir à la fois de manifeste, et réclamer l'intervention des nations amies, dans le but de rétablir la paix [2]. Fawkener et Calcoen écrivirent en même temps au ministre russe, comte d'Ostermann, pour lui offrir leur médiation, mais ils n'eurent pas lieu d'être contens de sa réponse; car il se référa à la lettre explicative qu'il avait adressée au grand-vizir, et dans laquelle il lui avait laissé le choix entre la guerre ou la paix [3]. La Porte, au lieu de re-

[1] *Protocolla dell conferenza nella quale il G. V, censegno una sua lettera per il Eccellentissimo Presidente del consiglio aulico li* 16 *maggio* 1736. Soubhi, f. 79. Cette lettre contient la récapitulation de la dépêche d'Ostermann et la réponse de la Porte.

[2] *Lettera del Sultano al Re d' Inghilterra* 17. *Guigno* 1736. Soubhi, f. 79.

[3] *Questi Sig. Ambassadori d'Inghilterra e d'Ollanda mal sadisfatti della risposta del C. Ostermann alle loro lettere; non piacque alla Moscovia che senza istruzione delle loro corti e senza passar di concerto col ministro Cesaræ conferrissero col Supremo Vesir sopra le vertenze, quindi brevemente rispose il C. Ostermann riportandosi alla lettera declaratoria scritta al G. Vesir.*

tenir prisonnier le résident russe, comme c'était sa coutume, le fit escorter jusqu'aux frontières, en mettant à sa disposition vingt chevaux et autant de chariots, et en lui fournissant vingt piastres par jour pour ses frais de voyage. Les motifs de cette courtoisie étaient, dit l'historiographe de l'Empire, « que sa » présence ou son absence importait peu à la Porte [1]. » Cependant il ne fut mis en liberté que plus tard, « afin, dit le même auteur, que la Porte ne semblât » pas avoir voulu témoigner, par son renvoi, des » égards ou du respect pour les singuliers usages [2] des » infidèles, méprisables comme la poussière. » Tel est le style habituel de l'histoire de Soubhi, continuateur et publicateur des Annales de Sami et de Schakir. Dès les premières pages de son ouvrage [3], l'auteur, en expliquant les causes de la guerre austro-russse, attribue les malheurs qu'elle entraîna aux intelligences établies « entre l'empereur, ce mélange de » méchanceté et de ruse [4], et la czarine, la femme la » plus fausse qui ait jamais eu la tête rasée; lesquels » s'entendant comme les corbeaux et les pies [5], se » sont jetés sur le parterre de roses des pays bien » gardés de l'Empire ottoman, et l'ont déchiré avec » leurs griffes et leurs ongles, et auxquels il faut ap- » pliquer ce verset du Koran : *Tuez-les comme ils vous*

[1] *Woudjoud ou aadimi mousawi.* Soubhi, f. 84.
[2] *Atwari aadjibetoul-assar.* Soubhi, f. 84.
[3] *Tschasari bed tebar hilekiar.*
[4] *Mekkareï büridi kisou.*
[5] *Manendi zagh ou kelagh.*

» *tuent et chassez-les comme ils vous ont chassés* [1]. »

Quinze jours après que le grand-vizir eut quitté Daoud-Pascha, Talman lui annonça par courrier qu'il attendait sous peu des dépêches qui lui apporteraient, avec de pleins pouvoirs, l'autorisation de régler, comme médiateur, le différend survenu entre la Porte et la Russie (25 juin 1736). Un mois après, il lui communiqua les pouvoirs qu'il avait reçus, et huit jours après, il lui écrivit pour la troisième fois dans le but de déterminer le Sultan à faire reconnaître Auguste de Saxe comme roi de Pologne, et à faire accréditer comme ministre résident le Polonais Stadnicki. Il lui insinua que c'était le moment ou jamais de satisfaire à la demande du roi, puisque l'Angleterre et la Hollande l'avaient reconnu comme tel. Le grand-vizir répondit de Babataghi à la seconde lettre de Talman qu'il acceptait sa médiation; que du reste la Porte, par sa lettre circulaire aux rois de France, d'Angleterre et de Suède, et aux républiques de Hollande et de Venise, avait suffisamment prouvé son désir de maintenir la paix, et qu'elle souhaitait connaître avant tout les préliminaires et les bases du traité projeté par les puissances médiatrices. Mohammed-Pascha écrivit, en réponse à la troisième lettre de Talman, qu'il avait reçu sa dépêche des mains du chargé d'affaires polonais Stadnicki, et que la reconnaissance du roi de Pologne ne souffrirait aucune difficulté (fin d'août 1736). Talman, qui, malgré la déclaration du

[1] *Aktelouhoum haïsé sakeftemouhoum wé akhredjouhoum min haïsé akhredjouhoum.*

grand-vizir d'accepter sa médiation, n'avait pas encore été appelé au camp, s'adressa à la Porte et lui en exprima son étonnement; trois jours après, ayant reçu sa nomination comme ministre extraordinaire investi du titre de médiateur, il en donna avis au grand-vizir, qu'il remercia, dans une seconde lettre datée du même jour, de l'activité mise par lui à faire reconnaître le roi de Pologne, et à accréditer son ministre. Le lendemain (18 septembre), Talman se rendit solennellement à l'audience du kaïmakam; il était escorté, en sa nouvelle qualité de médiateur, par quarante-deux tschaouschs, soixante janissaires et soixante-seize cavaliers. Il était assisté en outre de quatre interprètes et de huit élèves-interprètes. A partir de ce moment, la Porte lui fournit chaque jour, pour son entretien, une somme de cent vingt-sept piastres. En sus du tschaousch-baschi, Talman était accompagné par tous les officiers qui, habituellement, forment le cortége des ambassadeurs extraordinaires; c'étaient le secrétaire et l'inspecteur des tschaouschs, le guide (koulagouz-tschaouschi), le tschaousch de la chapelle (mehter-tschaouschi), le lieutenant de police (soubaschi), le prévôt du guet (kawasbaschi), le premier palefrenier (sarradjbaschi), le chef des gardiens du seraï (kapidjiler-boulouk-baschisi), le maître du salut (selamaga), l'aide-major pour l'endossement du kaftan (kaftandji-baschi), l'écuyer (imrakhor), l'inspecteur des fruits (yemischdjibaschi). Ce dernier, porteur du présent en fleurs et en fruits, lui offrit quatre bouquets de fleurs, quatre corbeilles de fruits et dix vases remplis

de sorbet; le selamaga apporta vingt coussins en velours brodé d'or. Le grand-vizir répondit de la manière la plus obligeante à la lettre par laquelle l'ambassadeur lui annonça son installation en qualité de médiateur; cependant Talman se plaignit à lui de ce que, depuis qu'il avait reçu les pouvoirs nécessaires pour ouvrir les négociations, il n'avait pas encore été entendu, et demanda que la Porte s'expliquât sur la nature de la satisfaction et du dédommagement qu'elle pensait offrir à la Russie pour le passé, et sur les sûretés qu'elle voulait lui donner pour l'avenir[1]. Dans sa réponse, le grand-vizir lui dit qu'avant tout, il fallait attendre les plénipotentiaires russes qui ne paraissaient pas, et que d'ailleurs on n'entendait plus parler de la médiation des ministres d'Angleterre et de Hollande, dont il avait été question dans les pleins pouvoirs envoyés par l'Empereur.

Avant de suivre les négociations relatives à la paix, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le théâtre de la guerre.

L'armée russe, sous les ordres du feld-maréchal Münch, s'était rassemblée à Zaritsinka, à deux lieues du Dnieper (19 mai 1736); elle était forte de douze régimens de dragons, de quinze régimens d'infanterie, de dix régimens de milices, de dix escadrons de hussards, de quinze régimens de Cosaques du Don, de quatre mille Cosaques de l'Ukraine et de trois mille Cosaques zaporogues: en tout, cinquante-quatre mille hommes

[1] *Lettera scritta da S. E. l'Ambasciatore Talman al G. V.* 28 octobre 1736.

avec huit mille chariots de munitions et de bagages [1]. En quittant Zaritsinka, Münch longea la rive gauche du Dnieper, où le général Spiegel et le colonel Weissbach eurent un premier engagement avec les Tatares sous les ordres du kalgha. Le gros de l'armée russe continua sa marche par Selmaya Dolina et Tschernaya Dolina (la Vallée verte et noire), vers la fontaine des Tatares (tatarskie-kolodessié), d'où elle se rendit, en six heures de marche, aux bords de la petite rivière Kolytschka [2]. Le lendemain, Münch se présenta devant les lignes d'Orkapou ou de Pérékop, jugées inexpugnables par les Tatares (26 mai).

L'isthme qui unit la presqu'île de Crimée à la terre ferme, est coupé dans toute sa largeur, qui est de sept werstes, par un fossé large de douze et profond de sept toises; derrière ce fossé, s'élevait une galionade haute de soixante-dix pieds, depuis le fond du fossé jusqu'à la crête. Six tours, construites en pierres, flanquaient la ligne et servaient de bastions à la forteresse d'Orkapou qui s'élevait derrière ce rempart. Cette construction, qui devait protéger la Chersonèse taurique contre toute invasion, ne mérite pas moins d'attention que celle de l'Hexamilon sur l'isthme de Corinthe, lequel, mieux défendu, aurait pu sauver autrefois le Péloponèse du joug musulman. Le but qu'on s'était proposé d'atteindre par la construction de l'une

[1] Keralio, *Histoire de la guerre des Russes et des Impériaux contre les Turcs en* 1736-1739, Paris, 1780. *Histoire de Manstein. Biographie du feld-maréchal Münch.* Oldenbourg, 1082.

[2] Keralio l'appelle Kabantchi, I, p. 32.

et l'autre de ces lignes, était le même, mais la manière dont elles furent défendues diffère essentiellement, car si les Grecs abandonnèrent ce rempart presque sans combat aux troupes de Mourad, conquérant de la Morée, mille janissaires, soutenus par cent mille Tatares, opposèrent une résistance courageuse, mais vaine, aux attaques de Münch, conquérant de la Crimée (28 mai). Les lignes furent prises d'assaut, et le jour même où l'on arbora à Constantinople les queues de cheval à la porte du seraï, en signe de guerre contre la Russie, le drapeau russe flotta sur les tours du rempart de la Tauride. Quarante-huit heures après, on prit également la ville d'Orkapou dont le nom est des plus anciens, soit qu'il dérive de l'antiquité grecque, comme *Porte de Horus* ou *Porte de la frontière*, soit qu'on lui assigne une origine tatare, comme celui d'*Or* ou d'*Our* (le feu). Maître d'Orkapou, Münch détacha le général Leontiew avec dix mille hommes d'infanterie et trois cents Cosaques vers la forteresse de Kilbouroun (Kinbourn) qui s'élève à l'extrémité du promontoire du même nom, situé à l'embouchure du Dnieper, en face d'Oczakow et de la petite île de Baresin. Dans le nom de Baresin s'est conservé l'ancien nom de l'île Boresthenis, qui, de même que l'île Leuke, située à l'embouchure de l'Ister, était consacrée aux courses d'Achille, et le promontoire de Kilbouroun révèle encore aujourd'hui, dans sa seconde syllabe, le nom du souverain du Pont, Achille [1], bien que le Tatare ait traduit le mot *Kil-*

[1] Ποντάρχης ; voy. l'inscription publiée par Kœhler dans son ouvrage inti-

Louroun en promontoire fin comme un cheveu, car, dans sa langue, *kil* signifie : cheveu.

Münch poursuivit sa marche sur Gœzlewé (Koslow), la ville la plus commerçante de Crimée, située sur la côte occidentale de la presqu'île, et dont les richesses devinrent la proie du soldat. Un mois, juste, après son apparition devant les lignes de Pérékop, l'armée russe arriva aux portes de Bagdjéseraï (palais du jardin), ancienne résidence des khans de Crimée et qui, après une courte résistance, fut saccagée de fond en comble. Deux mille maisons et le vaste palais du khan s'écroulèrent au milieu des flammes ; la riche bibliothèque fondée par Sélim-Ghiraïkhan fut réduite en cendres, et la fureur du soldat n'épargna pas même celle des Jésuites. Le même sort atteignit la ville d'Akmesdjid (la mosquée blanche) située au nord-est de Bagdjéseraï (Sympheropolis) ; c'était la résidence du sultan-kalgha et des principaux mirzas, dont les maisons et les palais, au nombre de dix-huit cents, furent impitoyablement livrés aux flammes. Münch avait formé le projet de s'emparer également de Kaffa, la plus importante forteresse de la Crimée, mais une maladie, et plus encore la résistance que lui opposa le prince de Hesse-Hombourg, le forcèrent de retourner à Pérékop, où il reçut la nouvelle de la prise de Kilbouroun par le général Leontiew. Celle d'Azof (3 mai) par le général Lasci, lui avait été annoncée antérieurement. La marche de Münch à travers les belles plaines de

tulé : *Mémoire sur les îles et la course consacrée à Achille dans le Pont-Euxin ; Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, X, p. 531.

Crimée fut marquée par l'incendie des villes et par des ravages de tous genres ; les cruautés dont il s'est rendu coupable placent dans l'histoire son nom à côté de ceux de Louvois et de Catinat, les dévastateurs du Palatinat [1]. Münch sortit de Crimée après avoir fait raser les lignes de Pérékop, et fait sauter les fortifications de la ville.

A la nouvelle des désastres de Crimée, la Porte destitua le khan Kaplan-Ghiraï pour avoir si mal défendu son pays, et nomma à sa place le kalgha Feth-Ghïraï, auquel succéda, dans la dignité de kalgha, le noureddin Arslan-Ghiraï ; Mahmoud-Ghiraï, autre frère du khan, fut nommé noureddin. L'auteur des *Sept planètes qui errent dans les connaissances des rois tatares* [2], qui, jusqu'ici nous a servi de guide dans le rapide aperçu de l'histoire des khans de Crimée, donne à la fin de son ouvrage la lettre de l'un des

[1] « Cette expédition ne fait point honneur à la Russie ; le pays fut livré aux flammes, etc. ; du temps des Barbares cette conduite pouvait être autorisée par leur ignoraenc, mais dans le dix-huitième s ièele embraser les villes, détruire les principaux monumens, renverser les temples, anéantir les écoles publiques, porter les ténèbres en saccageant toutes les bibliothèques des peuples qui commençaient à s'éclairer, faire périr dans l'embrasement général les vieillards les femmes, les enfans, ce n'est plus faire la guerre, mais exterminer un peuple! » *Essai sur l'histoire ancienne et moderne de la Nouvelle Russie*, par M. de Castelnau, II, p. 60. Ce passage d'un ouvrage dédié à l'empereur Alexandre, prouve que ce monarque savait apprécier la vérité historique et la franchise de l'auteur, et qu'il méritait les louanges que celui-ci lui donnait dans la dédicace de son ouvrage.

[2] *Essebiesseyar fi akhbari moulouki Tatar ;* les sept khans illustres en honneur desquels l'auteur a intitulé son ouvrage *les Sept Planètes*, sont : 1° Menghli-Ghiraï, I ; 2° Dewlet-Ghiraï ; 3° Ghazi-Ghiraï ; 4° Mohammed-Ghiraï, qui règna trois fois ; 5° Sélim-Ghiraï, qui régna quatre fois ; 6° Kaplan-Ghiraï ; 7° Menghli-Ghiraï, II, trois fois.

principaux scheïkhs de la presqu'île, dans laquelle l'écrivain énumère les causes des maux qui frappèrent sa patrie durant cette campagne désastreuse. Il en accuse d'abord la négligence des ouvriers qui, dès le milieu du mois d'avril, avaient reçu ordre de réparer les parties délabrées de la ligne de fortification, mais qui, au lieu de se rendre à Pérékop dans ce but, restèrent pendant soixante-dix jours inactifs à Ferhkerman; lorsqu'ensuite le kapitan-pascha vint jeter l'ancre à Gœzlewé, le khan refusa les secours que celui-ci lui offrit; il commit une faute plus grave encore en refusant au kalgha quelques canons, au moment où les Tatares, dans une première rencontre avec l'avant-garde russe, près de Yalinizaghardj (l'arbre isolé), culbutèrent quelques régimens russes. Le scheïkh l'accuse aussi de lâcheté : car, pendant le combat livré près des lignes de Kanlidjik, un boulet étant tombé non loin de la voiture du khan, celui-ci retourna aussitôt sur ses pas, et donna ainsi le signal de la fuite. Il s'était imaginé que le manque d'eau et de fourrages forcerait bientôt les Russes à évacuer les lignes de Kanlidjik, et lorsque ces derniers se furent rendus maîtres du rempart de Pérékop, les Tatares, bien que supérieurs en nombre, au lieu de s'opposer à la marche de l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à Tschetrlik; enfin, la peur qu'ils avaient des boulets était si grande, que toutes les fois qu'un de ces projectiles tombait dans leurs masses confuses, ils se dispersaient et fuyaient sans reprendre haleine jusqu'à une distance de quatre à cinq lieues.

Pendant que les Russes s'emparaient d'Azof et de

Kilbouroun, et que Münch saccageait la Crimée, le prince des Kalmouks, Don du Combo, battit les Tatares sur le Kouban, et les força à se reconnaître sujets de l'empire russe; leur sultan et deux cents mirzas, après avoir prêté serment de fidélité à l'impératrice, joignirent l'armée kalmouke avec quinze mille hommes.

La destitution du khan Kaplan-Ghiraï fut suivie de près par celle du kapitan-pascha Djanüm Khodja; plusieurs autres mutations eurent lieu parmi les généraux de l'armée ottomane, et les commandans des places fortes. Dès l'ouverture de la campagne, la Porte avait fait partir pour Kaffa quatre mille hommes, janissaires, armuriers, canonniers et soldats du train, outre un corps de quatorze cents Bosniens. Ces derniers avaient été envoyés par le gouverneur de Bosnie, dont l'armée, forte de vingt-neuf mille neuf cent trente hommes, était obligée de fournir, par vingt hommes, une recrue complétement armée et équipée. Les opérations militaires étant terminées pour l'année actuelle, la Porte confia, pour la suivante, la défense de Kaffa au commandant de Bender, Schahin Mohammed-Pascha, et le nomma serasker de l'armée ottomane en Crimée. Les renforts qu'on avait tirés d'Egypte furent envoyés en garnison dans le nouveau château (Yeni-Kalaa), et les deux beglerbegs d'Anatolie et de Karamanie, Gendj Ali et Memisch-Pascha, que nous avons vus figurer dans la guerre contre la Perse, furent invités à rejoindre le camp impérial, dès les premiers jours du printemps suivant [1].

1 Soubhi, f. 82. S. W. Jones, dans sa traduction de *l'Histoire de*

Djanüm Khodja, qui occupait à cette époque, et pour la troisième fois, le poste de grand-amiral, et qui, malgré son âge avancé, avait encore toute la vivacité d'un jeune homme, expia le tort de s'être brouillé avec l'influent kiayabeg, Osman [1], par une disgrâce complète. Accusé d'avoir négligé de secourir la garnison d'Azof, on lui attribua la perte de cette ville; en conséquence, il fut destitué et condamné à payer mille bourses d'argent destinées à couvrir les frais de la guerre. Son successeur fut Ali-Pascha.

Afin de pousser avec plus d'activité les armemens pour la campagne suivante et les préparatifs que nécessitait pendant l'hiver la défense de l'Empire, Esseïd Mohammed-Pascha, manda à Constantinople, outre le nouveau khan Feth-Ghiraï, le gouverneur de Chocim, Koltschak-Pascha et le voïévode de Moldavie, Grégoire Ghika, frère du drogman Alexandre (21 octobre 1736—15 djemazioul-akhir 1149). Ghika avait été nommé, neuf ans auparavant, prince de Moldavie, pour la première fois. Six ans plus tard, il échangea cette principauté contre celle de Valachie, et la Porte lui donna pour successeur en Moldavie, Constantin Maurocordato, qui deux fois déjà avait été hospodar de Valachie, mais fort peu de temps chaque

Mehdi écrit faussement Momesche au lieu de Memisch; c'est avec aussi peu de raison qu'il écrit Serchai au lieu de Sourkhaï, Cange au lieu de Gendjé, etc.

[1] *V'accilla l'autorità di Gianum Cogia. Con la vivacita del suo procedere attirossi l'indignasione dal Caiabei, parla di lui come autore della di lui avuta disgrazia in mar negro.* Contareni, 7 avril 1736.

fois. Poussé par son ambition, Maurocordato acheta pour la troisième fois de la Porte, moyennant un million d'écus au lion [1], sa réintégration dans la principauté de Valachie, et Ghika, immédiatement avant l'ouverture de la guerre, dut retourner en Moldavie. Un mois auparavant, la foudre était tombée sur la tente du drogman de la Porte, Alexandre Ghika, et l'avait frappé d'une telle terreur qu'il était resté comme mort [2] entre les mains de ses gens, circonstance qui fut considérée plus tard comme ayant présagé la mort qui vint l'atteindre inopinément. Son frère Grégoire était las d'un règne qui, de toutes parts, ne lui offrait que dangers, malheurs et humiliations. Aussi, désireux d'abdiquer son vain titre de prince, il s'adressa à son frère, l'interprète, pour obtenir de la Porte, moyennant le paiement d'une certaine somme, la faculté de se retirer et l'autorisation de céder sa place à Michel Rakoviza. Mais toutes ses démarches furent inutiles [3], car le kiaya crut devoir, dans l'intérêt de

[1] Engel, *Histoire de Valachie*, II, p. 19.

[2] *Cadde nella tenda del Dragomano Grande della Porta, Alessandro Gica, fulmine per cui restò esangue e semivivo.* Contareni, 28 septembre 1736, f. 427.

[3] *Il principe di Moldavia vedendosi in grandi strette si per antigerio di quei popoli per la sua persona, e la propensione verso i Russi che per la necessità indispensabile nella quale si trova di esser fedele alla Porta, si adopera per mezzo del suo fratello, che e l'Interprete di Corte appresso i ministri della medesima, con esibire anche del denaro, perche vengi deposto, lasciando il campo libero al Principe Michele, che sempre mostrossi avido di riavere il Principato, ma per diversi riguardi che il Kiaha ha di non rimoverlo nelle congionture presenti, non vi e apparenza che ottenga l'intento.*

l'Etat, le laisser à son poste. Ghika paraît d'ailleurs avoir mérité cette confiance, et si le message qu'il adressa au feld-maréchal Münch pour le déterminer à investir Oczakow de préférence à Bender, peut être considéré comme une trahison, il peut aussi l'être comme une ruse tendant à détourner de sa principauté les desastres de la guerre [1].

Feth-Ghiraï, après s'être consulté à Babataghi, avec le grand-vizir, retourna en Crimée, et son arrivée ramena, dans le camp tatare la victoire et un riche butin (12 novembre — 8 redjeb). Le sultan du Boudjak envahit l'Ukraine, défit un corps de cinq mille Russes, qui voulait lui barrer le passage, mit cette province à feu et à sang, et après avoir ainsi vengé les incendies commis en Crimée, il se retira, emmenant avec lui trente mille esclaves.

La Porte, toujours indécise et ne sachant si elle devait conclure une paix honteuse, ou courir les chances de la guerre, flottait encore entre la médiation que l'empereur lui avait offerte par l'intermédiaire de son ambassadeur Talman, de concert avec les puissances maritimes, et celle de la France et de la Suède. Villeneuve et Bonneval, d'accord avec les ministres suédois, Hœpken et Carlson, lui conseillaient de donner

[1] *Mémoires du comte de Dadich*, dans la *bibliothèque de Gatterer*, t. XIV, p. 270. Le comte Louis de Solms nie positivement que ce message ait été accompagné d'un présent en argent (Woltman, *journal pour l'histoire et la politique*; année 1800, t. IV, f. 185). Malgré cette dénégation, Engel dans son histoire de Moldavie, p. 300, maintient la version du comte Dadich.

la préférence à cette dernière comme étant plus en harmonie avec ses véritables intérêts. Quelques jours après le départ de Talman pour le camp de Babataghi, l'ambassade suédoise fut admise à l'audience du Sultan, qui venait de ratifier le traité de commerce, depuis long-temps réclamé par la Suède. Ce royaume s'assura, par ce traité, le maintien de ses anciennes conventions maritimes avec les Etats barbaresques, et exerça dès-lors une influence très-étendue sur la politique ottomane [1] (10 janvier 1737). Vers le même temps, la Porte envoya le renégat Ibrahim, mouteferrika et directeur de l'imprimerie impériale à Constantinople, au palatin de Kiow, avec mission de renouveler les traités qui existaient entre l'Empire et la Pologne.

Sur ces entrefaites, M. Talman était arrivé au camp du grand-vizir et silihdar Esseïd Mohammed-Pascha (17 janvier 1737 — 15 ramazan 1149). Il lui remit aussitôt une dépêche, dans laquelle le président du conseil aulique de Vienne, le comte de Kœnigsegg, après avoir retracé à la Porte les griefs de la Russie, lui rappelait l'alliance de l'Autriche avec la czarine Anne Iwanowna, et lui faisait sentir la nécessité de négocier la paix durant le cours de cet hiver [2]. Dans sa réponse (4 février), le grand-vizir lui manda :

[1] Contareni, f. 448, 473, 491, et Laugier, *Histoire de la paix de Belgrade*, I, p. 33.

[2] Soubhi, f. 95, ne donne que le sommaire de cette lettre, mais elle se trouve en entier dans le *traité de paix de Belgrade par Moser*, n° III, p. 66. Elle est datée du 5 décembre 1736,

« Qu'il espérait que cette alliance n'avait pas été con-
» clue au préjudice d'un tiers; que l'amitié de deux
» empires était un joyau rare et précieux, dont la
» Russie ne savait pas apprécier la valeur; que cepen-
» dant, par affection pour la cour de Vienne, la Porte
» était disposée à accepter sa médiation [1]. » Le kiaya-beg, qui était chargé au camp de la direction des affaires, demanda, immédiatement après les fêtes du baïram, une entrevue avec l'ambassadeur d'Autriche, et le lendemain Esseïd-Mohammed lui remit la réponse que nous venons de rapporter. Quelques jours plus tard, Talman eut une nouvelle conférence avec le kiayabeg. L'historiographe de l'Empire blâme sévèrement la conduite de ce dernier en cette occasion, et lui reproche, comme une faute grave, la franchise impolitique avec laquelle il s'exprima sur les relations de la Porte avec l'Autriche, en déclarant à Talman que son maître desirait maintenir à tout prix la paix avec l'Empereur, et que, lors même que l'Autriche serait forcée, par son alliance avec la Russie, de faire marcher des troupes contre le territoire ottoman, la Porte ne considérerait pas cet acte d'hostilité comme une déclaration de guerre [2] (11 février). Le grand-vizir et son kiaya, ayant annoncé dans une troisième entrevue que la Porte était disposée à renouveler, suivant la demande de la Russie, le traité de Carlowicz, mais à la condition expresse qu'on lui restituerait Azof,

[1] Moser, no IV, p. 73; mais il ne dit pas un mot de la restitution d'Azof exigée par la Porte, au dire de Soubhi.

[2] Le protocole des conférences se tait sur ces explications du kiayabeg,

Talman répondit qu'il n'était pas autorisé par la Russie à promettre la remise de cette ville, et qu'à cet égard il avait besoin de nouvelles instructions. Quelque difficile que fût un rapprochement entre les deux parties intéressées, il fut néanmoins question d'entrer en négociations, et la Porte proposa de convoquer un congrès à Soroka, ville située au bord du Dniester. Dans une seconde lettre au comte de Kœnigsegg, le grand-vizir l'informa de ce choix, et termina en disant : que l'honneur de la Russie devait être satisfait, du moment où la Porte renonçait à sa demande d'une juste indemnité pour les dégâts causés en Crimée par les ravages de l'armée russe ; qu'autrement la paix était impossible [1]. De Kœnigsegg, dans sa réponse à la première lettre d'Esseïd-Mohammed, lui déclara formellement que dans aucun cas l'Autriche ne pourrait séparer ses intérêts de ceux de son alliée; que dès ce moment, elle intervenait, non-seulement comme médiatrice, mais comme alliée de la Russie, et qu'elle partagerait avec elle toutes les chances de la paix et de la guerre. Dans sa réponse à la seconde lettre du grand-vizir, Kœnigsegg exprima le regret de voir la Porte persister dans ses prétentions sur Azof, qui, ayant appartenu autrefois à la Russie, avait été reconquis par elle et ne pouvait plus être rendu [2].

Cependant, les ambassadeurs des puissances mari-

[1] Les deux lettres se trouvent dans Moser, n° V et n° VII; la première est datée du 28 février, la seconde du 20 mars 1737.

[2] *Lettera del G. V. al S. ambassadeur de Niederlanda Babag.* 8 Genn. 1737.

times, résidant à Constantinople, qui, depuis si longtemps s'étaient montrés indifférens aux propositions de la Porte, de se porter médiateurs, parce que la Russie s'était abstenue de requérir également leur intervention, avaient reçu, avec les pleins pouvoirs de leurs cours respectives, l'invitation du grand-vizir de se rendre à son camp. Une lettre du résident russe Wissniakoff à l'hospodar de Valachie, l'engagea à presser la réunion des ministres plénipotentiaires au lieu du congrès [1]. La Porte, comprenant le danger de ses lenteurs habituelles, choisit pour ses représentans le reïs-efendi Moustafa, le président de la chambre (*rouznamé*), Emini Mohammed-Efendi [2], le secrétaire du cabinet du grand-vizir, Mohammed-Raghib, que nous avons vu figurer comme plénipotentiaire pendant les négociations du dernier traité de paix conclu avec la Perse, et le secrétaire des sipahis, Mohammed Saïd-Efendi, fils de l'ambassadeur envoyé en France, Mohammed Tschelebi, surnommé le *Vingt-Huit* (mi-avril 1737). Le grand-vizir, désirant se rapprocher du lieu du congrès, transporta son camp de Babataghi à Isakdji, ville située sur le Danube, et désigna, comme garde d'honneur du congrès, sept cents fusiliers et trois ou quatre chambrées de janissaires. Talman s'opposa à la tenue du congrès sur le territoire ottoman, Esseïd-Mohammed ayant proposé à cet effet la ville

[1] L'extrait de cette lettre se trouve dans Moser; celle de Ghika à Münch est datée de Yassi, 17 mars 1737.

[2] Dadich l'appelle *Jangulibei*, ce qui est tout aussi erroné que lorsqu'il écrit *Sawa* au lieu d'*Itakdji*.

de Saroka ou de Koudac; de leur côté, les Russes proposèrent Bieloczerkow, et Talman la ville de Niemirow, située à une distance convenable des frontières turques, sur le territoire polonais et sur la rive gauche du Bog. Le grand-vizir se rendit aux réclamations du ministre autrichien, et écrivit à ce sujet à l'hetman polonais Rzewuski [1].

Cependant l'Autriche venait de conclure avec la Russie un nouvel arrangement, en vertu duquel l'Empereur s'engageait à agir de concert avec la Russie, et à déclarer la guerre à la Porte [2] (9 janvier 1737). Par suite de ce traité, Kœnigsegg écrivit pour la troisième fois au grand-vizir, et fixa le 1er mai, comme le dernier terme des négociations projetées. Talman, qui avait reçu cette dépêche avant le départ d'Esseïd-Mohammed, et avant même que les ministres des puissances maritimes eussent quitté Constantinople, crut pouvoir prendre sur lui d'en laisser ignorer le contenu au grand-vizir; il lui dit seulement qu'il avait reçu la réponse du président du conseil aulique à sa seconde lettre, mais que par malheur un fragment de bougie enflammé était tombé sur son bureau, et avait embrasé, avec d'autres papiers, la lettre qui lui était destinée; il termina en disant qu'il avait écrit à Vienne pour en obtenir le duplicata. Cet acte arbitraire valut à Talman une sévère réprimande de la

[1] Soubhi, f. 96, l'appelle *Keïouski*.

[2] Cette convention manque dans Martens et dans Schoell; elle est rédigée en quatorze articles et fixe la force du corps auxiliaire à fournir à la Russie à 80,000 hommes. Actes des Archives de Vienne.

cour de Vienne, à laquelle cette conduite de son ministre fut d'autant plus désagréable, que la lettre soustraite avait déjà été communiquée à tous les cabinets européens. Les ambassadeurs médiateurs des puissances maritimes ne quittèrent Constantinople que le 15 mai 1737, deux jours après l'arrivée de Talman et celle des plénipotentiaires turcs à Saroka. Dix jours plus tard, le grand-vizir, qui, à ce moment, était encore à Babataghi, leur donna audience.

Dans les premiers jours du mois de juin, Talman reçut de nouvelles instructions, qui lui ordonnaient de demander au grand-vizir la démolition des fortifications de Widin, une indemnité pour les frais de la guerre qu'avaient nécessitée les tergiversations de la Porte, et quelques nouvelles frontières en Valachie, en Bosnie et en Dalmatie [1]. Kœnigsegg, dans la dépêche jointe à ces instructions, tenait déjà un tout autre langage; il disait à Talman que, puisque la Porte avait laissé s'écouler tout le mois de mai sans avancer en rien l'œuvre de la pacification, la cour impériale n'était plus maîtresse de refuser à son alliée les secours qu'elle lui demandait impérieusement [2], que cependant l'empereur, ainsi que l'impératrice de Russie, étaient tout prêts à faire la paix à des conditions équitables. Cette lettre se terminait par une déclaration de guerre en due forme, et semblable, quant

[1] Ces instructions portent la date du 6 juin 1737.

[2] *Non ergo amplius est Augustissimo Romanorum Imperatori differre diutius auxilium a constante Fœderata tam impensi flagitatum.* Moser, n° XI, p. 86.

au fond, à celle que le comte Osterman avait envoyée au grand-vizir au nom de la Russie.

Par la convention du 9 janvier, l'Autriche et la Russie avaient résolu la guerre contre la Porte, mais les manifestes mêmes, conçus en forme de lettre, démontraient suffisamment la faiblesse des raisons qu'on faisait valoir pour légitimer cette guerre. Le système des deux puissances alliées consistait à s'emparer, par surprise, des provinces ottomanes, pendant qu'on feignait de vouloir la paix, et l'Autriche commença la guerre par la prise de Nissa, de même que l'année précédente, la Russie avait ouvert la campagne par la conquête d'Azof. Les instructions adressées par Kœnigsegg à Talman, déterminèrent d'avance les limites des conquêtes projetées; on ne comptait traiter sérieusement de la paix qu'après la prise de plusieurs forteresses désignées en Bosnie; puis on voulait reprendre les négociations, en admettant pour base que chacune des puissances belligérantes garderait ce qu'elle aurait conquis. L'indemnité pour les frais de guerre était aussi fixée d'avance à douze millions de florins.

Talman et les plénipotentiaires ottomans étaient déjà depuis quarante jours à Saroka, lorsqu'on apprit que les négociateurs russes venaient enfin d'arriver à Kiow. Ils partirent aussitôt pour Niemirow, mais un mois entier s'écoula encore avant l'ouverture des conférences. La czarine Anne Iwanowna, avait choisi, pour ses représentans, Schaffirof, Nepluïeff et Wolinsky; le comte d'Ostein, ambassadeur d'Autriche à

Saint-Pétersbourg, et le résident Talman, représentaient le cabinet de Vienne; le secrétaire d'ambassade, Nououman-Efendi, et le drogman de la Porte, Alexandre Ghika, venaient d'être adjoints aux quatre plénipotentiaires de la Porte. Le 20 juillet, les négociateurs réunis produisirent leurs pouvoirs. Lorsqu'on donna lecture de ceux des Ottomans, on y trouva que la Porte accusait la Russie d'avoir déclaré la guerre sur un simple soupçon; que, sans l'approbation de la Czarine, ce document attribuait aux ministres des puissances maritimes le titre de co-médiateurs; enfin, qu'il y était question de certaines conditions, auxquelles la paix devait être conclue. Le lendemain (24 juillet), les plénipotentiaires russes objectèrent que la dernière lettre du comte Osterman au grand-vizir, montrait suffisamment quel était l'auteur de la guerre actuelle, et que, quant à l'admission des ministres anglais et hollandais comme médiateurs, ils prendraient les ordres de leur souveraine. Leur déclaration, relativement aux conditions posées par le Sultan, portait que les pouvoirs des ministres ottomans ne pouvant être considérés ni comme un manifeste, ni comme une instruction, étaient entachés d'irrégularité et devaient être modifiés. De leur côté, les plénipotentiaires d'Autriche firent observer que l'Empereur y était encore désigné comme médiateur, tandis que la dernière lettre du comte Kœnigsegg, déclarait positivement que le mois de mai s'étant écoulé sans qu'on fût entré en négociations, l'Empereur intervenait, non plus comme médiateur, mais comme

allié de la Russie. Dans une entrevue avec Talman, le reïs-efendi se plaignit hautement de l'entrée des troupes impériales sur le territoire ottoman, conduite qu'il représenta comme diamétralement opposée à celle que la cour impériale, fidèle observatrice des traités, avait tenue jusqu'alors [1]. Quelques jours après, les Turcs produisirent de nouveaux pouvoirs, qui, tout en omettant les points déclarés inadmissibles et contenus dans le premier acte, s'en référaient à ce dernier. Mais les plénipotentiaires impériaux les récusèrent, attendu qu'ils n'étaient pas signés de la main du Sultan (3 août). Toutefois, sur la promesse que firent les négociateurs turcs de se munir prochainement de pouvoirs en règle, ceux qu'ils venaient de présenter furent admis provisoirement. Les nouveaux pouvoirs écrits de la main de Raghib, le savant sous-secrétaire d'Etat, s'exprimaient sur la cour impériale dans les termes les plus obligeans, et formaient un contraste frappant avec les lettres grossières qu'avant l'explosion de la dernière guerre, le grand-vizir Ali-Pascha avait expédiées à Vienne. En parlant de l'Autriche, Raghib disait : « Que de tout temps elle avait » été ferme dans son amitié, qu'elle avait toujours, par » ses paroles et ses actions, prouvé son respect pour » les traités ; que depuis des siècles on n'avait eu qu'à » se louer de sa modération et de sa droiture, éprou-

[1] *Protocollo del discorso tenuto dal Reis Ef. a Talman.* 30 Luglio 1737. *Lamenti a motivo dell' ingresso dei Cesarei escerciti nel paese Ottomano, in modo mai piu pratticato dal Aug. Corte, semper stimata la piu fedele e religiosa mantenitrice dei trattati.*

vées en tant de circonstances [1]. » Le lendemain, les ministres impériaux adressèrent aux ministres des puissances maritimes qui se trouvaient au camp du grand-vizir et aux ambassadeurs de Hollande, de Suède et de Pologne, résidant à Constantinople, une lettre en forme de circulaire, à laquelle était jointe la copie des lettres échangées jusqu'à ce jour, entre le grand-vizir et le président du conseil aulique, et qui toutes avaient eu pour but de rétablir la paix. Cinq jours après (8 août), les plénipotentiaires se rendirent mutuellement visite, et les derniers arrivés prirent l'initiative.

Une maison en bois avait été construite pour servir de lieu de réunion aux ministres plénipotentiaires appelés au congrès de Niemirow. A l'une de ses extrémités, étaient placées les tentes des ambassadeurs impériaux et russes ; à l'autre celles des négociateurs ottomans. Quatre jours après les visites échangées, suivant l'usage, entre les plénipotentiaires, on reçut la nouvelle de l'exécution du kiaya Osman, l'âme de la politique ottomane, et celle de la destitution du grand-vizir. Ces mesures étaient l'œuvre du kislaraga, qui, cherchant à apaiser le mécontentement général qu'avaient causé les derniers malheurs de la guerre, en avait rejeté la faute sur ces derniers [2]. Le sceau de l'Empire fut donné à

1 « *OEteden berü dostlighindé sebat ou metaneti wé soulhün merasiminé riayet ou kawl ou filindé doghrilik üzré hereketi moudjerreb ou maaloum wé meschouhr wé medjzum olan moutedel wé mounssif wé istikametilé moutassif.* »

2 Laugier, I, p. 71. Rapport de Contareni : « *Crede il Kislaraga necessaria questa vittima per salvar se stesso.* Soubhi, I, f. 101. Le Rapport de l'ambassadeur est daté du 6 juillet 1737 (8 rebioul-ewwel 1150).

Mouhsinzadé Aboullah-Pascha. Trente-trois ans auparavant, ce vieillard avait été nommé defterdar par les rebelles, lors de la révolution qui avait élevé au trône le sultan Ahmed III. Depuis, il avait occupé différens emplois de finances, et s'était avantageusement fait connaître en envoyant à la Porte la tête du puissant rebelle égyptien, Kaïtasbeg. Gendre du grand-vizir Ali-Pascha de Tschorli, et plus tard du grand-vizir Ibrahim, il avait rempli dans plusieurs provinces les fonctions de gouverneur, notamment trois fois à Nissa. Lors de la nomination du grand-vizir Esseïd Mohammed-Pascha, il lui avait succédé dans la place de grand-chambellan, qu'il venait d'échanger contre celle de grand-vizir.

La première conférence des plénipotentiaires réunis en congrès à Niemirow n'eut lieu que le 16 août; l'échange des pouvoirs marqua cette journée. Dans la seconde conférence (18 août), les Russes se plaignirent des Tatares, et les Turcs des Cosaques. Les plénipotentiaires ottomans insistèrent sur la nécessité d'une convention préliminaire; mais les Russes s'y refusèrent avec non moins d'opiniâtreté qu'en mirent les ministres d'Autriche à refuser leur médiation, et à demander, en qualité de partie belligérante et alliée de la Russie, la discussion immédiate des articles du traité. Ce fut avec un profond étonnement, que les Ottomans entendirent, dans la troisième conférence (19 août), les demandes des Russes, formulées en cinq points, savoir: l'abrogation, par un traité nouveau, de tous les traités antérieurement conclus entre la Porte et la

Russie ; la cession à la Russie de la Crimée, du Kouban et de tous les pays habités par les Tatares ; la reconnaissance de la Valachie et de la Moldavie comme principautés indépendantes placées sous la suzeraineté de la Russie ; la reconnaissance des souverains de Russie en qualité d'empereurs ; le droit incontesté pour les navires russes de se rendre librement dans la Méditerranée par la Mer-Noire, le Bosphore et l'Hellespont. La stupéfaction que causèrent aux plénipotentiaires impériaux les demandes relatives à la cession de la Crimée et du Kouban, et à l'abandon par la Porte de la Valachie et de la Moldavie ne fut pas moins grande que celle des Turcs dans cette circonstance. Ainsi, dès cette époque, la Russie réclama, avec le titre impérial pour ses souverains, la suzeraineté de la Valachie et de la Moldavie. Elle obtint l'un et l'autre, mais seulement quarante années plus tard ; et à peine dix autres années s'étaient-elles écoulées, que la Porte se vit pareillement contrainte de lui céder la Crimée et de lui abandonner la libre navigation de la Mer-Noire. De nos jours enfin, une nouvelle guerre a éclaté entre la Porte et la Russie, qui, cette fois, a complété son système maritime, en forçant le vaincu de livrer passage à ses flottes à travers le Bosphore et l'Hellespont. Tel fut le principal objet de la déclaration de guerre faite par les Russes à cette époque, et telle a été jusqu'à ce jour leur tendance invariable. Dans la quatrième conférence (22 août), une longue discussion s'engagea sur les demandes de la Russie, contre l'injustice desquelles les plénipotentiaires otto-

mans élevèrent énergiquement la voix. Ils ne se montrèrent pas moins jaloux du maintien de leur dignité nationale, lorsque les ministres d'Autriche vinrent demander l'extension des frontières conquises en Moldavie et en Valachie jusqu'aux rives de la Doumboviza, et en Servie jusqu'aux bords du Lom, y compris la cession de Widin. Les Russes protestèrent à leur tour contre la demande de l'Autriche relative à l'extension de leur frontière jusqu'à la Doumboviza. Enfin, dans un *ultimatum*, les ministres impériaux déclarèrent que la cour de Vienne se désistait d'une partie de ses prétentions en Moldavie et en Valachie, à condition que la Porte lui céderait Bihacz et Novi pour arrondir ses frontières de Bosnie. Les négociateurs ottomans, sans mandat pour admettre les demandes exagérées des Russes ni celles des Autrichiens, promirent d'en référer au grand-vizir, et le sous-secrétaire d'Etat Raghib-Efendi, troisième plénipotentiaire turc, se rendit avec leur rapport au camp du grand-vizir. En attendant la réponse de ce dernier, les négociateurs cessèrent leurs conférences; cependant le reïs-efendi eut plusieurs entrevues avec Talman et avec son secrétaire, auxquels il déclara que jamais la Porte ne ferait la paix au prix d'une cession territoriale [1]. En général, le langage des plénipotentiaires ottomans fut, dans cette circonstance, aussi

[1] *Protocollo del discorso del Reïs Efendi* 1 *settemb.* 1737, puis : *Protocollo della risposta il Reïs Efendi li* 2 *sett.* Dans le premier on lit : *Che la Porta mai sarebbe per far la pace con la cessione e perdita di paesi che fanno la gloria sua e la sicurezza dei suoi stati.*

neuf qu'imprévu; car, indépendamment des citations qu'ils firent du Koran, ils cherchèrent à tirer les preuves de leur bon droit du texte de l'Evangile et de l'ouvrage de Hugues Grotius : « Les mesures que » prennent les souverains, dirent-ils, ne peuvent être » basées que sur les lois religieuses, ou sur la raison, » ou sur toutes les deux; mais votre conduite est con- » traire, et aux principes établis par l'Evangile, et à » ceux qu'a posés Grotius. » Les plénipotentiaires russes et impériaux répondirent que, de leur côté, les Ottomans, en leur qualité de musulmans, agissaient contrairement à leurs lois, puisqu'elles leur défendaient d'entrer en négociations avec les chrétiens, et leur ordonnaient expressément d'imposer aux infidèles le *sabre ou l'islamisme*[1]. Les négociateurs ottomans répliquèrent que ce texte du Koran ne s'appliquait qu'aux idolâtres et aux hérétiques, et que le glaive ne devait plus sévir contre les confesseurs des Saintes-Ecritures, l'Evangile et la Tora, du moment où, suivant la sentence du Prophète, *ils se soumettaient à payer la capitation*[2] ou demandaient la paix, qui alors devait leur être accordée[3]. Ils finirent par dire que la Sublime-Porte accorderait la paix ou ferait la guerre, suivant qu'on le désirerait; puis, voulant montrer de quelles forces le Sultan pouvait disposer en cas de guerre, ils firent un appel au passé, en disant qu'à Mohacz plus de deux cent mille hommes, couverts de

1 *Amma esseïf aou el islam.*

2 *Hata yaatou el djiziet.*

3 *Wé in djenehou bilsoulm.*

lourdes armures, avaient été anéantis par les valets des sipahis qui n'étaient cependant pas les meilleures troupes ottomanes; que, d'après les registres mortuaires de l'armée, cent dix mille chrétiens avaient péri dans les plaines de Keresztes et avaient été enterrés, dix mille par dix mille, dans un seul et même tombeau, qu'il était encore facile de reconnaître, de même qu'à Mohacz, où l'on voyait encore onze de ces tombeaux. Au sujet de la demande des Impériaux, relative à l'indemnité pour les frais de la guerre, ils déclarèrent que les trésors des grands rois n'avaient d'autre destination que d'être dépensés. Ils firent observer que la Porte ne mentionnait aucunement les frais que l'entretien et les voyages de Talman et des ambassadeurs des puissances maritimes lui avaient occasionnés. Ils demandèrent enfin si la religion chrétienne permettait à l'Empereur de rompre la paix qu'il avait récemment jurée lors de l'avénement de Mahmoud Ier. Le secrétaire de Talman, en entendant le reïs-efendi s'exprimer dans des termes faits pour émouvoir la conscience de sa cour, ne put que s'excuser en disant que les ambassadeurs étaient les serviteurs de leurs souverains, et maudire les auteurs de la guerre [1] : « Vous avez, dit-il, commencé » par inquiéter les Russes, qui alors se sont vus forcés

[1] L'historiographe de l'Empire dit que cette malédiction s'adressa aux Russes, et cite à cette occasion le verset du Koran, où il est dit de la foule envoyée en enfer au jour du jugement dernier : « et toutes les fois qu'une troupe entre, elle maudit celles qui s'y trouvent » (*küllema dakhelet oummetoun laanet okhtiha*). Soulhi, f. 117.

» de se mettre en état de défense. Dans cette situation, » l'Empereur a dû prendre part à la guerre en vertu » de son traité d'alliance; c'est donc vous qui en êtes » la cause, et les malheurs qui en seront la consé- » quence retomberont sur vous. » Les Ottomans lui répondirent dans le même sens: « Qu'il en soit ainsi, » s'écrièrent-ils; Dieu séparera les bons des méchans, » et le glaive de sa justice retombera sur ces derniers. » Tous les assistans s'écrièrent à la fois: « Amen! » Ainsi chaque partie renvoya à l'autre la malédiction du ciel.

Les deux mois fixés, comme dernier terme, à la Porte pour faire sa réponse s'étant écoulés sans qu'elle eût daigné faire aucune communication, le congrès se sépara.

Les plénipotentiaires chrétiens partirent pour leurs cours respectives et les Ottomans s'en retournèrent au camp du grand-vizir, où ils rendirent compte de leurs dernières entrevues avec Talman (11 novembre 1737 — 18 redjeb 1150). Dès lors, le grand-vizir prêta l'oreille aux représentations de l'interprète Laria, que l'ambassadeur français de Villeneuve avait envoyé au camp pour l'engager à continuer la guerre, plutôt que de souscrire à une condition aussi onéreuse que celle de la libre navigation des Russes dans la Mer-Noire. Dès avant l'ouverture du congrès de Niemirow, le grand-vizir Esseïd-Mohammed, et après lui son successeur, Mouhsinzadé Abdoullah, s'étaient adressés au cardinal Fleury, pour demander l'intervention de la France. Dans sa réponse au grand-vizir,

le cardinal Fleury l'informa de l'assentiment donné par le roi à sa demande, et le secrétaire d'État Amelot écrivit à l'ambassadeur français à Constantinople, en lui donnant des instructions pour le cas où l'empereur accepterait la médiation de la France [1] [1]. De son côté, la Porte adressa des circulaires à toutes les puissances chrétiennes, pour les instruire du motif de la rupture des négociations entamées au congrès de Niemirow [2].

Deux mois avant l'ouverture du congrès, l'armée russe, forte de soixante à soixante-dix mille hommes [3], commandés par le feld-maréchal Münch, et munie d'un parc d'artillerie de six cents pièces, quitta ses cantonnemens pour reprendre ses opérations. Elle longea le Bog, et se dirigea sur Oczakow, où elle alla dresser son camp entre la mer et le Dniéper (10 juillet 1737). Tout le pays d'alentour avait été saccagé et on manquait de bois pour les fascines et de fourrages pour les chevaux. Néanmoins Münch renvoya les gros bagages et commença le siége d'Oczakow. Quinze mille Ottomans, sous les ordres du vizir Moustafa-Pascha, sortirent de la forteresse et se jetèrent avec fureur sur l'aile droite de l'armée assiégeante, composée de Cosaques; mais, après un combat de deux heures, ils

[1] Lettre de M. de Villeneuve à M. le cardinal de Fleury, du 17 juillet 1736. Laugier, I, p. 75 et Tott, p. 78.

[2] Ces circulaires se trouvent en entier dans Soubhi, f. 119.

[3] Soixante-trois bataillons, deux escadrons de la garde, un escadron de cuirassiers, cent quarante-cinq escadrons de dragons, trois mille artilleurs, cent cinquante hussards, treize mille Cosaques, soixante-deux canons de gros calibre, onze mortiers. Keralio, *Histoire de la guerre*, I, p. 103.

se retirèrent en désordre dans la place. Cinq mille ouvriers, renforcés par autant de soldats, furent chargés de construire pendant la nuit, entre la mer et le Liman (embouchure du Dniéper), cinq redoutes et autant de batteries; ils réussirent à grand'peine à élever une seule redoute avant le lever du soleil, soit à raison de la nature du terrain, soit à cause de la brièveté des nuits dans cette contrée. Aussitôt le jour venu, toute l'armée reçut l'ordre de prendre les armes. La moitié des troupes, sous les ordres du prince de Hesse-Hombourg, fut préposée à la garde du camp; l'autre moitié marcha, drapeaux en tête, contre la forteresse dont elle s'approcha à portée de fusil, à la faveur d'un ravin et des jardins qui entourent la ville. Dans la matinée du troisième jour du siége, un incendie, produit par les bombes, se manifesta dans la ville (13 juillet — 15 rebioul-ewwel). Cependant les Ottomans, fidèles à leur devoir, restèrent à leurs postes, et les Russes, qui déjà s'étaient avancés au bord des fossés, furent forcés de se retirer en désordre dans leurs retranchemens, après avoir soutenu pendant deux heures le feu meurtrier des assiégés. Si le serasker et le commandant d'Oczakow avaient su profiter de ce premier moment de trouble pour faire une sortie vigoureuse, l'armée russe aurait été infailliblement repoussée et forcée de lever le siége; mais ils le négligèrent, et les Russes, revenant à la charge, ne tardèrent point à trouver un auxiliaire actif dans l'incendie qui menaçait de dévorer la ville entière. Vers les neuf heures, le plus grand

des magasins à poudre sauta et ensevelit seize mille hommes sous les ruines d'une partie de la ville.

Cette catastrophe jeta le découragement jusque dans l'âme du serasker; il planta le drapeau blanc, et envoya le tschaouschbaschi pour entrer en négociations. Cependant des hussards russes et quelques centaines de Cosaques du Don avaient pénétré dans la place du côté de la mer; d'autres troupes les y suivirent; le combat ne fut pas de longue durée: toute la garnison fut faite prisonnière et envoyée au camp russe (13 juillet — 15 rebioul-ewwel). Yahya-Pascha, beau-fils du grand-vizir Ibrahim, le vizir-serasker Moustafa-Pascha à deux queues de cheval, et le mouhafiz, c'est-à-dire commandant de la forteresse, trente des principaux personnages de l'armée et de la ville, soixante-dix sous-officiers, trois mille cent soixante-quatorze soldats, douze cents femmes, cinquante-quatre Grecs et quelques centaines de soldats mis en liberté furent tout ce qui resta d'une garnison de vingt mille hommes, dont dix-sept mille avaient péri dans l'espace de huit jours. Cent bouches à feu, trois cents étendards, neuf queues de cheval, neuf massues, insignes des commandans supérieurs, tombèrent au pouvoir du vainqueur [1]. La perte d'Oczakow coûta la tête au kiayabeg Osman et valut au grand-vizir, ainsi

[1] *Appendice à l'Histoire de Münich*, par Halem; *Histoire de la conquête d'Oczakow* d'après Manstein, Bærenklau et les relations du comte de Solm (dans Woltman, *Histoire et politique*, année 1800, p. 180), ajoutées aux mémoires du comte Dadich. Keralio, *Histoire de la guerre des Russes et des Impériaux*, I, p. III. Soubhi, f. 96, 97 et 99.

qu'au khan de Crimée, leur destitution. Menghli-Ghiraï fut rappelé de son exil de Rhodes, et nommé pour la seconde fois khan des Tatares, tandis que Feth-Ghiraï, fils de Dewlet-Ghiraï, dut se retirer dans une de ses fermes situées en Roumilie. Menghli-Ghiraï nomma son frère Selamet-Ghiraï kalgha, et donna la dignité de noureddin à Salih-Ghiraï, fils de Seadet-Ghiraï.

Cependant Lascy avait envahi la Crimée à la tête de quarante mille hommes [1], tandis qu'une flotte, sous les ordres du contre-amiral Bredal, croisait dans la Mer-Noire. De Yenitschi, le général russe descendit sur la langue de terre d'Arabat, où il se renforça de quatre mille Cosaques que lui avait amenés Goldan Narma, fils de l'hetman des Kalmouks, Don-Duc Ombo. Lascy repoussa les troupes du khan de Karassou-bazar [2], et les refoula jusqu'à Baghdjéseraï, et de là à Akmedjid, la troisième ville de quelque importance qui soit située dans l'intérieur de la Crimée. Six mille maisons, trente-huit mosquées, deux églises et cinquante moulins furent impitoyablement réduits en cendres. Satisfaite de ses avantages, l'armée russe repassa, chargée de butin, le canal de Schoungar [3].

A peine Münch et Lascy avaient-ils ramené leurs troupes dans les quartiers d'hiver, que les Turcs, jugeant le moment favorable pour une attaque, entreprirent de s'emparer par surprise d'Oczakow, dont

[1] Vingt régimens d'infanterie, treize régimens de dragons, dix ou douze mille Cosaques et Kalmouks. Keralio, I, p. 131.

[2] Dans Keralio, *Karazbazar*.

[3] Keralio l'appelle *Tshongar*.

la garnison, forte d'abord de huit mille hommes, avait beaucoup souffert et n'en comptait plus que cinq mille, y compris mille malades. Vingt mille Ottomans et un nombre égal de Tatares, commandés par le serasker, le sultan de Bielogrod et Menghli-Ghiraï[1], le nouveau khan de Crimée, se présentèrent tout-à-coup devant la place (4 novembre). Déjà un corps de six mille Turcs s'était emparé des redoutes établies du côté de la mer, lorsque le général Stoffeln fondit sur eux et les repoussa en leur faisant essuyer une perte de trois mille hommes. L'explosion de deux mines creusées sous le bastion de Lœvendal n'ayant eu aucun succès, les Ottomans dirigèrent leurs attaques contre la porte d'Ismaïl et contre celle de Saint-Christophe. Le jeu de deux autres mines pratiquées en cet endroit jeta la confusion dans les rangs des assiégeans, et ils se retirèrent en laissant au pouvoir des assiégés quelques drapeaux et quelques queues de cheval, leurs échelles et leurs fascines. Cet échec et la désertion toujours croissante dans son armée, forcèrent le serasker à lever le siége (9 novembre 1737). Cette tentative, qui avait coûté aux Turcs plus de vingt mille hommes, dont la moitié étaient morts de maladies, termina glorieusement la campagne des Russes.

[1] Le même dit par erreur *Beghli-ghercï;* il commet une autre faute en disant : « Le reïs-efendi Metipei et Moustafa-Efendi, tous deux vizirs du banc; » il aurait fallu dire : « Le mektoubdji et le reïs-efendi; » mais ni l'un ni l'autre n'étaient vizirs du banc; le premier était secrétaire du grand-vizir.

Dès que le mois de mai, fixé par Talman comme le dernier terme pour un accommodement à l'amiable, fut écoulé, deux armées autrichiennes se dirigèrent vers les frontières turques. L'une, sous le commandement du duc de Lorraine et du feld-maréchal Seckendorf, prit la route de Servie; l'autre, sous les ordres du feld-maréchal prince de Hildburghausen, marcha sur la Bosnie. Un troisième corps d'armée, destiné à entrer en Valachie, était confié au général François-Paul de Wallis. Les feld-maréchaux Philippi et Khevenhüller, les généraux Schmettau et Wurmbrand, commandaient sous les ordres du comte de Seckendorf des divisions séparées. Sept lieutenans-généraux et dix majors-généraux [1], placés sous leurs ordres immédiats, étaient à la tête de deux cent quarante-neuf escadrons de cavalerie, de quatre-vingt-dix bataillons d'infanterie, de quatre-vingts bataillons de grenadiers et de cinquante mille hommes de milices irrégulières.

Avant l'ouverture de la campagne, une grave mésintelligence éclata entre les généraux de l'armée impériale. Schmettau avait des droits d'ancienneté au grade de feld-maréchal. Néanmoins la cour lui avait préféré les généraux Philippi et Wurmbrand, favorisés par le duc de Lorraine. L'Empereur, voulant réparer en quelque sorte cette injustice, lui promit

[1] Ordre de la bataille de l'armée de S. A. R. le duc de Lorraine et sous les ordres du général feld-maréchal comte de Seckendorf, dans les mémoires secrets sur la guerre de Hongrie pendant les campagnes de 1737, 1738, 1739 par M. le comte de Schmettau. Frankfort, 1786.

qu'il serait prochainement nommé feld-maréchal, et lui donna, pour lui prouver son estime, le commandement d'un corps d'armée qui devait agir indépendamment de ceux des deux feld-maréchaux. Cette circonstance, en indisposant les généraux en chef, devait exercer une influence désastreuse sur toutes les opérations de cette campagne. Le 12 juillet 1737, l'armée principale, sous les ordres du prince de Lorraine et du comte de Seckendorf, franchit la frontière entre Yagodina et Parakin. Le même jour, les hostilités s'ouvrirent à la fois en Servie, en Transylvanie, en Moldavie et en Valachie. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, les Ottomans abandonnèrent Krogojevacz, Casonoraz, Gorgeschevaz [1], Soupeliyag, Bania, Rasna, Isperlik [2] et Alexindja. Quinze jours après l'entrée de l'armée impériale sur le territoire ottoman, l'interprète-secrétaire du conseil aulique, M. de Theyls, somma le gouverneur de Nissa, Yaya-Pascha, de se rendre. Sept officiers turcs vinrent apporter les clefs des trois portes de la ville, celles de Belgrade, de Constantinople et de Widin. On trouva dans la place cent trente-cinq canons, cinquante mortiers et une immense quantité de munitions et de vivres. Sur ces entrefaites, on apprit que Widin n'avait qu'une garnison de quatre mille hommes, composée en grande partie d'Albanais Clémentins [3]. C'étaient des Arnautes qui, trois siècles auparavant, sous le règne de Mou-

[1] Dans Schmettau, p. 23, *Georgeschefsky*. — [2] Ibid., *Sperlika*.

[3] Voyez sur les Clémentins en Syrmie, Windisch, *Magasin hongrois*, II, p. 78.

rad II, avaient quitté l'Albanie pour aller s'établir dans le district de Clémente, situé sur la frontière d'Albanie et de Servie, et qui, encouragés par les succès des Impériaux, offraient de prendre les armes contre leurs anciens maîtres. Khevenhüller [1] reçut aussitôt l'ordre de marcher sur Widin, mais les Turcs avaient eu le temps d'y construire de nouveaux retranchemens et d'y jeter des troupes, tandis que l'armée impériale commençait à manquer de vivres et de fourrages, et ne manœuvrait qu'avec peine.

Près du pont de Ketandji-kœprisi, l'avant-garde autrichienne, forte de huit régimens de cavalerie, rencontra un corps turc, sous les ordres du kiayabeg Houseïnaga, qui lui barrait le passage d'un marais. Les Impériaux furent repoussés avec perte et ramenés jusqu'au pont du Timok. De son côté, Seckendorf, après avoir occupé Nissa, s'était avancé sur Mousapascha-Palanka [2], près de Kouroutscheschmé, dont il s'empara, ainsi que de Pirot près de Schehrkhœï et de Saribrod; mais les faibles garnisons qu'il y laissa ne purent tenir contre les Turcs qui revinrent en forces, et elles furent obligées de se retirer. En apprenant la marche de Khevenhüller sur Widin, le kiaya Houseïnaga avait détruit le pont de Florentin. Dix-huit jours après, l'armée ottomane, commandée par le gouverneur de Karamanie, Mohammed-Pa-

[1] Soubhi, f. III, appelle le feld-maréchal Kewizhelir khinzir (Khevenhüller, le Cochon).

[2] *La Roumilie* de Hadji Khalfa, p. 157. Ce n'est pas Mousapascha-Palanka, appelée aussi Kouroutscheschmé, fortifiée par Mousa-Pascha.

scha, chargé de couvrir Widin, se porta sur le Timok (10 septembre — 15 djemazioul-ewwel), où le sandjak de Karahissar, Toz Mohammed-Pascha, l'ayan de Schoumna, Seïd Mohammedaga, et Memi-Pascha, vinrent le rejoindre avec leurs contingens (28 septembre — 3 djemazioul-akhir). Khevenhüller, trop faible pour rien entreprendre, avait pris position près de Radojovaz avec un corps d'armée, fort tout au plus de quatre mille hommes, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Saxons et de Polonais, pour de là observer Widin, couvrir le grand magasin, et protéger les convois de vivres et de munitions destinés à approvisionner Nissa. Mohammed-Pascha, qui avait à lui opposer un corps quatre fois plus fort que le sien, franchit le Timok et engagea aussitôt le combat : mais il s'aperçut trop tard de la supériorité qu'un corps de fantassins résolus conserve sur la cavalerie la plus intrépide. Quoique les sipahis eussent débordé sur les derrières des Impériaux et mis le camp au pillage, toutes leurs attaques vinrent se briser contre les rangs serrés des Autrichiens. On combattit de part et d'autre avec un égal courage jusqu'au coucher du soleil ; puis les Turcs se retirèrent au-delà du Timok, et le lendemain Khevenhüller retourna à Persé-Palanka.

Sur la frontière de Bosnie, le colonel Lentulus s'était emparé de Yenibazar ; quant à Seckendorf, au lieu de secourir la forteresse de Nissa, menacée par un corps nombreux d'Ottomans, il s'obstina à faire le siége d'Ouzidja, ville de peu d'importance, située sur la frontière, mais que les Turcs ont en vénération, à

cause de sa position qui ressemble beaucoup à celle de la Mecque. Ouzidja, que Mohammed le Conquérant avait conquis jadis, venait de se rendre, lorsque dix jours après, une armée ottomane, forte de dix mille hommes, accourut et tailla en pièces toute la population des frontières de la Bosnie, qui s'était soulevée et était sous les armes à Walliewo, aux bords de la petite rivière de Kolubara. Sur vingt mille Clémentins et Rasciens, mille seulement échappèrent au carnage. De ce nombre furent trois cents Arnautes Clémentins, qui, sous la conduite d'un de leurs prêtres, nommé Suno, se dirigèrent avec leurs femmes et leurs enfans sur Belgrade, et vinrent s'établir en Syrmie, où ils fondèrent aux environs de Mitroviz, les villages de Herkofzé et de Nikinzé sur la Save. Parmi ces émigrés qui se divisaient en six grandes familles, les hommes se firent autant remarquer depuis, par leur manière de combattre et par la bravoure avec laquelle ils défendirent les frontières contre les Turcs, que les femmes, par leurs toilettes, où brillent toutes les couleurs du plumage du paon et de l'arc-en-ciel [1]. Des colliers et des bracelets de corail et de perles de Venise, des franges garnies de coquillages de mer, des chaînes composées de monnaies d'or et d'argent, de petites clochettes fixées aux épaules et aux coudes forment la partie essentielle de leur toilette; leur corsage est garni de petites verroteries de couleur rouge, verte et jaune; leurs manches, ornées de petits cercles

[1] *Magasin Hongrois*, II, p. 82.

en fausses perles qui présentent la forme d'une roue, sont bordées de galons d'argent et d'une multitude de houppes en soie. Deux ceintures, l'une large et en drap rouge, l'autre étroite et en cuir, cousue sur la première, sont ornées d'un grand nombre de boutons en acier, d'où pendent des chaînes du même métal. Sur le devant et au lieu de robe, descend un tablier orné d'une infinité de cordons en laine jaune et blanche: un mouchoir en soie flotte par derrière; les jambes sont enveloppées de rubans de laine bariolés; au lieu de souliers, elles portent des sandales; leurs chemises qui descendent jusqu'aux mollets, cachent un jupon de laine grossière. Elles placent au sommet de leur tête des fleurs et de petites plaques d'or et d'argent, et portent d'ordinaire un chapeau d'homme, dont les bords sont ornés de rubans blancs. Leurs cheveux de derrière sont divisés en deux parties égales, dont chacune forme trois tresses, en souvenir des six principales montagnes de Clémente, leur patrie primitive; et le bruit des clochettes qu'elles portent sur leurs vêtemens, leur rappelle le murmure continuel des sources et des cascades des anciennes demeures de leurs pères [1].

La Bosnie fut envahie de tous les côtés à la fois: cependant l'espoir d'un prompt succès s'évanouit presqu'aussitôt. Les mêmes raisons qui avaient fait échouer les opérations en Servie, furent aussi la cause des mauvais succès essuyés en Bosnie. Des querelles écla-

[1] Naïma.

tèrent entre les généraux, le prince de Hildburghausen et le ban de Croatie, comte Esterhazy ; dissensions à la suite desquelles Hildburghausen marcha sur Banyalouka, et alla camper à Gradiska, tandis que le ban de Croatie, avec les commandans de Kopranidja et de Warasdin, prenait position en face de Posin et de Czekin. Les généraux commandans de Lika et de Carlstadt, s'établirent avec une division forte de vingt mille hommes dans le voisinage du vieux Ostroviz, bourg situé sur la frontière occidentale de la Bosnie ; vingt autres mille hommes inquiétaient sur la frontière orientale de cette province la garnison de Zwornik. Les communications entre la Bosnie et la Servie étaient interceptées par les troupes placées sous les ordres du colonel Lentulus, qui occupait le territoire compris entre Yenibazar, Ouzidja et Walliewo [1]. Ainsi, pressé et cerné de toutes parts, le gouverneur de Bosnie, Ali-Pascha Hekkimzadé, ancien grand-vizir, réunit à Trawnik tous les commandans des villes fortifiées et des châteaux forts, les capitaines et les agas de la province, pour les encourager à la défense du territoire, et ordonna une levée en masse de tous les habitans répartis dans les trente-deux juridictions dont se composait son gouvernement.

La première nouvelle des avantages remportés par les armes ottomanes arriva d'Ostroviz. Dans les champs de Belaï, le kiaya tschaousch Osmanbeg attaqua un

[1] *Histoire de Bosnie*, par Omer-Efendi, imprimée à Constantinople en 1154 (1741) traduite en allemand par Dubski, et, d'après elle, Souhbi, f. 102. *Histoire de Bosnie*, par un auteur anonyme.

corps d'Impériaux, le battit, lui tua un général et emmena prisonnier un colonel[1]. A la suite de cette victoire, Osmanbeg se présenta devant Ostroviz, dont la garnison se défendit avec un courage héroïque ; les femmes surtout se distinguèrent en combattant, suivant l'ancien usage guerrier des Bosniens, la tête protégée par un casque et couvertes d'une lourde armure, et elles n'abandonnèrent les remparts que pour aller panser les blessés. Un corps de sept mille hommes[2], formant l'avant-garde de l'armée du prince de Hildburghausen, se porta sur Banyalouka, pour investir la place, en attendant l'arrivée du gros de l'armée qui s'avançait sur trois colonnes (18 juillet 1737)[3]. A l'instigation du Bosnien Ali, juge de Banyalouka, la garnison sortit de la ville et marcha à la rencontre de l'ennemi ; au milieu de la mêlée, le général Müffling, ayant rencontré un des chefs ottomans, Salihkiaya, se précipita sur lui, mais tous deux tombèrent mortellement blessés. Bien que mourant, Müffling demanda au kiaya, gisant à côté de lui, quelle était la force de la

[1] L'*Histoire de Bosnie*, par Omer-Efendi, f. 13, désigne ce général sous le nom de Topal, c'est-à-dire le Boiteux ; quant au colonel, elle lui donne le titre de comte. Nous ferons observer que l'histoire de cette malheureuse campagne de Bosnie doit être puisée bien plutôt dans les auteurs turcs que dans les journaux de Hildburghausen et de Schmettau qui sont trop incomplets.

[2] Omer-Efendi nomme le chef de ce corps Dubnel, bâtard et confident de l'Empereur. Dubski en fait un chambellan. Sans doute, Dubnel n'est autre que Müffling, à moins que ce ne soit Duvel, qui en Italie avait fait prisonnier à la bataille de Quistillo, le maréchal de Broglie. Keralio, II, p. 37.

[3] *Indjé karaoul Baschkaraoul, Dibalaï*. Omer-Efendi, f. 15.

garnison? « Infidèle, lui cria Salih, qu'avons-nous » encore à nous occuper de la forteresse? Va en » enfer! » Et il expira. Malgré leur bravoure, les Turcs furent vaincus et se retirèrent dans la place. Lorsque la nouvelle de ce combat parvint à Yaïdja, où se trouvait le quartier général de l'armée ottomane en Bosnie, Hekkimzadé Ali-Pascha fit un mouvement en avant et vint s'établir dans les champs de Podresiza, situés à six lieues de Yaïdja, entre ce bourg et celui de Setniza. Tous les hommes capables de porter les armes, ceux de Novi et de Bihacz, de Trawnik, de Dina, de Raczar, de Kafi et de Kibuth, reçurent ordre de rejoindre l'armée, et bien qu'on eût appris que Bouzin et Czetin étaient assiégées par vingt mille Allemands et Croates, on décida qu'il fallait, avant tout, marcher au secours de Banyalouka, que le prince de Hildburghausen pressait vivement. Neuf batteries, qui lançaient dix-huit cents boulets dans l'espace de vingt-quatre heures, ne cessaient de vomir leur feu contre la place. Mais la garnison se défendit avec courage, et répondit à la sommation du feld-maréchal par des coups de canon [1]. Cependant l'armée ottomane, renforcée des troupes du gouverneur de Zwornik, l'ancien kapitan-pascha Mohammed, des levées des trente-deux juridictions et des quatre sandjaks de Bosnie, s'avança au secours de la place. L'armée impériale fut complétement défaite et se retira

[1] La lettre de sommation se trouve dans l'*Histoire* d'Omer-Efendi, f. 22, et dans Soubhi, f, 708. Voy. aussi *Journal du corps d'armée du prince Hildburghausen dans Schmettau,* 106.

en toute hâte, laissant entre les mains du vainqueur, douze canons, trois mortiers, deux mille trois cents tentes, quinze mille tonneaux de poudre et une immense quantité d'armes (4 août 1737). Après la délivrance de Banyalouka, le premier soin du général ottoman fut de veiller au transport des blessés, de faire réparer les fortifications délabrées de la place, et de récompenser ceux qui s'étaient le plus distingués, soit en les avançant en grade, soit en leur distribuant des vêtemens d'honneur [1]. Le moutesellim de Banyalouka, Ibrahimaga, fut nommé beglerbeg; le juge de cette place, Ali le Bosnien, fut élevé au rang des six premiers mollas; le juge de Karaferia [2], le Bosnien Souleïman-Efendi, dont les sages conseils avaient profité à l'armée, cumula avec la juridiction qu'il administrait déjà celle de Namisli, et dut ainsi moins regretter de n'avoir pas été promu au rang de molla ainsi qu'il l'avait espéré ; le juge de Bosnisch-Brod, Habilzadé Abdoullah, qui remplissait les fonctions de juge de camp, fut promu à la dignité de juge d'Akhissar. Ibrahim, beg du sandjak de Trebigna, passa en cette même qualité à Klis ; l'alaïbeg Ahmed fut nommé alaïbeg de Bosnie, et les agas d'Ostroviz, de Bihacz, de Novi et d'Ostrosacz, reçurent des fiefs en récom-

[1] Omer-Efendi, f. 32. *Nel compo del G. V. solennizarono con lo sbarro di tutta l'artigleria la vittoria di Bosna, inviò il Sultano ad Alip.* 250 *borze con* 3,000 *penachi d'argento e* 50 *d'oro, lo regalò di sciabla gioellata a di peliccia di zibellino e di* 10 *cavalli delle sue scuderie.* f. 660, Contareni.

[2] Dans Dubski, *Karakariya* au lieu de *Feriyé.*

[3] Dans Omer-Efendi, f. 35. *Tirebin.*

pense de leurs services, Yakoub, kiaya du gouverneur, fut nommé chambellan de la Porte, et le messager qui avait porté la nouvelle de la victoire à l'étrier impérial, Souleïman-Efendi, écrivain des moutesselims, fut élevé au rang de beg à une queue de cheval.

Aussitôt après la délivrance de Banyalouka, le prince d'Hildburghausen envoya aux commandans des troupes chargées de faire le siége de Czetin et de Busin, deux châteaux situés à l'est des frontières de Bosnie, et éloignés de six lieues l'un de l'autre, l'ordre d'abandonner l'entreprise et de venir le rejoindre (10 août — 13 rebioul-akhir). Dès le troisième jour qui suivit son entrée à Banyalouka, Hekkimzadé Ali-Pascha se mit en marche pour Bosnaseraï, capitale de son gouvernement, afin de hâter, par sa présence, les travaux du château dont il avait nouvellement ordonné la construction. Seraï est à trente-une lieues de Banyalouka; à peine y fut-il arrivé, qu'il détacha son kiaya Yakoub, le kiaya des tschaouschs, Mohammed, et le sandjak-beg de Hersek, avec ordre de s'emparer de Yenibazar. L'ancien kapitan-pascha, Mohammedbeg, arriva trop tard pour délivrer Ouzidja, mais il surprit la garnison qui, sous l'escorte d'un corps d'Allemands, cheminait vers le quartier-général des Impériaux, et emmena l'une et l'autre devant le gouverneur. Le kapitan Ismaïl commandant d'Ouzidja, et le naïb Moustafa, furent exécutés en présence des Allemands prisonniers, pour les punir d'avoir rendu le château don la défense leur était confiée; mais Hekkimzadé se montra

généreux envers les soldats de l'escorte allemande, qu'il renvoya, en leur donnant à chacun, un ducat pour frais de route. Cependant les troupes du kapitan Mohammed dévastaient les environs d'Ouzidja, et commettaient d'horribles cruautés envers les rayas, insurgés de Bosnie. La nouvelle de la marche d'un corps de troupes impériales détermina le vizir-gouverneur, Hekkimzadé Ali, à se porter des champs d'Ossmadja à Srebernik, distante de quatre lieues, pour couvrir, de là, Sokol [1], ville située sur la Dina, ou Zwornik, contre laquelle une entreprise, conduite par le colonel Grune, était principalement dirigée. Les troupes de Zwornik, commandées par deux begs, rencontrèrent l'ennemi à Vallievo, le battirent et lui firent trois mille prisonniers (12 octobre). Begzadé Mohammedaga, de Zwornik, profitant de sa victoire, s'empara de Vallievo, conquête qui lui valut son élévation au rang de beglerbeg. Ali Hekkimzadé ramena son armée à Bosnaseraï [2].

A la suite de ces événemens en Bosnie, l'ancien kaïmakam Ahmed Kœprülü [3], alors gouverneur de Roumilie, déboucha, avec une armée de qua-

[1] Keralio, p. 249, l'appelle *Tschokol.*

[2] Omer-Efendi, f. 45. C'est là que finit la campagne de Bosnie de 1737. Dubski se trompe lorsqu'il dit qu'Omer-Efendi avait commis une erreur en écrivant *Rouzi Khizr* (Saint-George) pour *Rouzi Kasim* (Saint Démétrius). Le reste appartient à la campagne de l'année suivante 1738.

[3] Schmettau l'appelle Ali-Pascha, mais il ignore qu'il appartenait à la famille Kœprülü; Keralio le nomme faussement Abdoullah-Pascha, mort dix ans auparavant à la bataille de Hamadan; Dadich enfin le confond avec Nououman Kœprülü, mort 17 ans auparavant.

tre-vingt mille hommes, par les défilés de Dragoman et Saribrod. Grâce à cette supériorité numérique, il lui fut facile de chasser les Impériaux de Schehrkœi et de Mousapascha-Palanka, surtout depuis que Seckendorf, qui avait perdu un temps précieux à faire le siége d'Ouzidja, avait négligé de lui barrer la route de Nissa. Le général Doxat, qui commandait cette place, se rendit à la première sommation (18 octobre — 23 djemazioul-ewwel). Dans la capitulation qu'il signa avec le serasker de l'armée ottomane, il stipula expressément le pardon des Grecs, des Rasciens, des Albanais insurgés et l'oubli du passé; mais cette prévoyance ne put lui épargner une punition méritée, et il paya plus tard de sa tête son manque d'énergie. La prise de Nissa est le dernier fait d'armes qui ait illustré le dernier rejeton de la célèbre famille Kœprülü, dans laquelle s'étaient transmis, pendant un siècle, ces titres de noblesse, qui résultent des hauts faits et des qualités éminentes, qui seuls sont ratifiés par la raison.

Dès avant la prise de Nissa, la Porte avait envoyé au gouverneur de Widin, Aouz Mohammed-Pascha, une lettre louangeuse, accompagnée d'un poignard garni de pierreries, de deux pelisses d'honneur et de cinquante mille écus destinés à être distribués à ceux des officiers et soldats qui s'étaient le plus distingués. Aouz Mohammed profita de l'enthousiasme de ses troupes; son kiaya Houseïnaga et le mir-alem Souleïmanaga reçurent l'ordre de s'emparer de Krajova. Cette ville était au pouvoir des Autrichiens depuis

qu'ils avaient passé l'Alte au commencement de la campagne, et qu'envahissant la Valachie, ils avaient pénétré jusqu'aux environs de Bukharest [1]. L'ennemi fut chassé de Krajova, et repoussé à une distance de quatre lieues de la place (28 octobre — 4 redjeb). Une nouvelle incursion faite en Valachie par une troupe de hussards et de dragons, sous les ordres du général Gilani, n'eut aucun succès. Gilani fut battu, et ne parvint qu'avec peine à s'enfuir en Transylvanie. Le même sort était réservé à un corps de huit cents hommes qui, sous le commandement du lieutenant-général Ursetti, avait pénétré en Moldavie. Sur les ordres du pascha de Bender, l'hospodar Grégoire Ghika marcha contre l'ennemi, et le chassa du pays. Quelques temps après, Mohammed-Pascha accompagné du vizir Memisch-Pascha, partit de Widin dont il confia la garda à son kiaya Housein-Pascha, et se dirigea sur Orsova pour en chasser les Impériaux qui, depuis leur défaite sur le Timok, s'y étaient rassemblés en masse. Aouz Mohammed était arrivé à Radovidja, lorsqu'un chambellan, envoyé de Constantinople, vint lui remettre une nouvelle lettre du Sultan et une pelisse d'honneur (7 novembre — 14 redjeb). Cependant les Autrichiens, instruits de la marche des Ottomans, s'étaient retirés dans la palanque de Berezé, à cinq lieues de Fethislam; le reste des troupes avait

[1] Schmettau, p. 26. Dadich, dans ses *Mémoires* (Gatterer, *Biblioth. histor.*, XIV, p. 288), nomme un certain Abdoullah-Pascha, gendre de Mohammed-Pascha, qu'il dit avoir été gouverneur de Widin, mais *Soubhi* se tait là-dessus.

pris position à une lieue et demie plus loin près de Crabowaz, où elles se retranchèrent. Les Ottomans, après s'être emparés de la palanque de Berezé et avoir forcé l'ennemi à se replier sur Vieux-Orsova, continuèrent leur marche jusqu'en face du fort de Sainte-Elisabeth. Deux navires, le Saint-Charles et la Sainte-Elisabeth, qui s'y trouvaient à l'ancre, furent livrés aux flammes, après qu'on en eut retiré tous les canons dont ils étaient armés ; il en fut de même de cinq galiotes chargées de munitions. Ces faits d'armes ayant terminé glorieusement la campagne de cette année, le grand-vizir Mouhsinzadé Abdoullah quitta son camp établi dans la plaine de Kartal vis-à-vis d'Isakdji, et retourna à Constantinople pour y surveiller pendant l'hiver les armemens nécessaires à l'ouverture de la campagne prochaine. Pressé par le silihdar que la Porte avait envoyé au camp, le grand-vizir atteignit en sept journées de marche Hadjioghli-bazar, où il apprit la nouvelle de la conquête de Fethislam par le gouverneur de Widin. Le paiement de la solde des troupes le contraignit de s'arrêter cinq jours à Andrinople. Lorsqu'il arriva dans le voisinage de Daoud-Pascha, Mahmoud Ier monta à cheval et alla à la rencontre de l'étendard du prophète. Le lendemain, le grand-vizir, entouré des premiers dignitaires de la cour et de l'Etat, fit une entrée pompeuse au seraï, et déposa entre les mains du Sultan l'étendard sacré [1] (18 décembre 1737 — 25 schâban 1150). Son retour mar-

[1] *Liwaï khazra.* Soubhi, f. 118.

qua aussi le terme de son administration, car, pendant qu'il s'entretenait avec le kaïmakam Yegen Mohammed-Pascha, le silihdar impérial se présenta devant lui et lui redemanda le sceau de l'Etat, qu'il remit aussitôt au kaïmakam.

Yegen Mohammed, précédemment kiaya de Hafiz Ahmed Kœprülü, conquérant de Nissa, avait succédé à son ancien maître dans le poste de kaïmakam, lorsque celui-ci avait été investi du gouvernement de Roumilie; il dut son élévation à la dignité de grand-vizir, à l'influence toute-puissante du kislaraga. Orgueilleux, violent et inflexible dans ses opinions[1], Yegen Mohammed avait souvent et hautement blâmé la faiblesse des grands-vizirs, ses prédécesseurs, qui s'étaient laissé tromper par de vaines espérances de paix. Il s'imaginait que la médiation offerte par la France, était un signe infaillible de la faiblesse et de l'impuissance où en étaient réduites les cours d'Autriche et de Russie; aussi refusa-t-il longtemps à l'ambassadeur français l'audience dans laquelle celui-ci voulait lui remettre la lettre du cardinal Fleury, dont nous avons parlé plus haut. Désirant pénétrer les véritables projets du grand-vizir, Villeneuve s'adressa à Rakoczy; celui-ci lui demanda une

[1] *Piacque a Iddio Signore che le redini di questo Impero sieno consegnate ad un uomo superbo e feroce, solito ad operare piu per transporto che per prudenza, mal disposto per la Serenita Vostra, chiamasi Jegen Mehmet. Ha gran opinione di se stesso e crede che niun sia a lui pare nel conoscer gli affari. Scaltro e sagace s'attenue sempre al partito del Kislaraga, che puo contribuir alle sua esaltatione.* Contareni, f. 707.

audience, et elle lui fut accordée avec tous les honneurs dus à sa qualité de prince de Transylvanie ; toutefois, il dîna seul au diwan avec le kaïmakam (10 septembre) [1]. Rakoczy n'ayant rien appris de positif, l'ambassadeur, M. de Villeneuve, attribua le refus du grand-vizir de le recevoir en audience, à la proposition de conclure un traité séparé avec l'impératrice de Russie, que le comte d'Ostermann venait de lui faire par l'entremise de Yahya-Pascha, gouverneur d'Oczakow, alors prisonnier des Russes. Yegen Mohammed profita de cette voie de communication pour faire proposer au ministre russe l'adoption de trois lignes de démarcation ; la première s'étendant le long du Bog, depuis la frontière de Pologne jusqu'à l'embouchure du Dniéper ; la seconde, depuis l'embouchure du Dniéper jusqu'aux bords du Don, et la troisième, depuis les bords du Don jusqu'à ceux du Kouban. Le diwan s'étant montré contraire au projet de conclure un traité séparé avec la Russie, le grand-vizir accorda enfin à l'ambassadeur français l'audience qu'il lui avait refusée jusqu'alors, et consentit à provoquer la réunion d'un congrès pour négocier une paix générale sous la médiation de la France. En at-

[1] *Nel passato Martedì ebbe il Principe Ragoczy la solenne sua udienza dal G. S. in qualita di Principe di Transilvania, riportò tutte le piu distinte onoroficenze, il Ciausbassi marciando piu passi avanti lui. Nel Divano pranzò solo in tavola a canto del Caimacam. Il Caimacamo l'introdusse nella stanza del Sultano ; restò presentato di pelicia di zibellino coperta di una stoffa d'oro della qualità di cui vestono li Capigibagi del G. S. alli giorni solenni e di Gala, il treno suo particulare parvo e povero.* 10 décembre 1737, Contareni, f. 694.

tendant, il conclut avec Rakoczy, sans la participation de Villeneuve, et même sans lui en donner communication, un traité en vertu duquel la Porte reconnaissait ce dernier comme prince de Transylvanie et chef des Hongrois (25 janvier 1738) [11]. Ce même traité stipulait que Rakoczy paierait annuellement à la Porte une somme de quarante mille piastres, non pas à titre de tribut, mais à titre de présent volontaire et gratuit.

Cependant, l'ambassadeur de France ayant compris qu'il était de la politique du grand-vizir de traiter séparément avec les deux puissances alliées, dans l'espérance de les désunir, déclara, conformément aux instructions que le comte de Zinzendorf, archi-chancelier de l'Empire, lui avait communiquées, qu'il ne pouvait se charger de la médiation qu'autant que la Russie prendrait part aux négociations et qu'on éloignerait du congrès les ministres des puissances maritimes dont la Russie avait tout récemment réclamé la médiation. D'après les instructions de sa cour, Villeneuve devait s'entremettre pour obtenir des Russes la restitution aux Turcs de Kilbouroun, d'Oczakow et d'Azof; mais un mémoire secret envoyé de Vienne (10 février 1738) jeta le médiateur dans la plus grande incertitude sur les véritables intentions de la cour de Saint-Pétersbourg. Dans la première entrevue que le grand-vizir accorda à l'ambassadeur, il lui signifia que la ferme volonté du Sultan était de ne déposer les armes que lorsqu'il aurait reconquis les forteresses d'Oczakow, de Kilbouroun, d'Azof,

de Belgrade et de Temeswar, et que lorsqu'il aurait réinstallé Rakoczy comme prince de Transylvanie et comme chef de la nation hongroise. Cependant, à la suite d'un entretien confidentiel avec Saïd-Efendi, fils du dernier ambassadeur ottoman à la cour de Louis XV, Villeneuve put se flatter un moment d'avoir déterminé la Porte à accepter, comme base de la paix, le traité de Passarowicz et la démolition des fortifications d'Oczakow et de Kilbouroun. Malheureusement, l'arrivée du secrétaire du gouverneur russe à Oczakow dérangea tous ses plans ; la Russie promit de restituer Oczakow et Kilbouroun, et dès-lors le grand-vizir crut pouvoir se passer de la médiation de la France. Néanmoins, dans sa réponse à la lettre du cardinal Fleury, il s'exprima dans des termes qui, bien que vagues, ne laissaient pas de doute sur ses intentions amicales, car si, guidé par sa politique cauteleuse, Yegen Mohammed était résolu à n'accepter la médiation de la France qu'à la dernière extrémité, il redoutait encore davantage l'intervention des puissances maritimes (20 février 1738).

Le secrétaire de Yahya-Pascha d'Oczakow, que les Russes retenaient toujours prisonnier, arriva vers ce temps à Constantinople, porteur d'une lettre du comte d'Ostermann, par laquelle ce ministre demandait à la Porte d'envoyer à Yahya-Pascha les pouvoirs nécessaires pour traiter de la paix, ou d'ordonner le départ du reïs-efendi pour Saint-Pétersbourg. Le grand-vizir répondit qu'il n'était pas d'usage de munir un prisonnier de pleins pouvoirs, mais qu'il était prêt

à entrer en négociation avec toute personne que la Czarine enverrait dans ce but à Constantinople. Cette démarche de la Russie était l'œuvre du comte d'Ostermann qui, après avoir excité les ministres d'Angleterre et de Hollande à offrir leur médiation, ne négligea rien pour faire naître la défiance, d'une part entre sa souveraine et l'Empereur, de l'autre, entre la cour de Vienne et le cabinet de Versailles. L'impératrice de Russie, instruite de ces menées, fit déclarer à l'ambassadeur de France à Constantinople, par l'entremise de l'Empereur, et à l'insu d'Ostermann, qu'elle ne donnerait jamais son consentement à un traité séparé, et que la médiation de la France lui suffisait. Cependant les efforts du marquis de Villeneuve vinrent se briser contre la politique du grand-vizir, dont le but était de conclure un traité séparé, soit avec l'Autriche, soit avec la Russie; toutefois, il penchait pour la paix avec cette dernière puissance : car Bonneval et Rakoczy ne cessaient de lui représenter l'Autriche comme plus facile à vaincre. Les ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande ne se rebutaient pas du peu d'empressement que leur témoignait la Porte. Ils écrivirent au grand-vizir pour l'engager à fixer le lieu du congrès; celui-ci leur répondit, six jours après, qu'avant de rien arrêter à ce sujet, il était nécessaire qu'ils lui communiquassent leurs propositions et les pouvoirs dont ils étaient munis (14 mars — 23 silkidé). Le marquis de Villeneuve s'adressa de nouveau à Yegen Mohammed au moment où il allait partir pour Daoud-Pascha, afin de

rentrer en campagne. Il lui proposa, comme dernière condition de la paix, le renouvellement du traité de Passarowicz, la restitution de Kilbouroun et d'Oczakow, et l'abandon aux Russes de la forteresse d'Azof. L'interprète de la Porte lui rapporta la réponse verbale de Yegen, portant que si Villeneuve était autorisé à signer ces trois articles, il ne devait pas douter de l'assentiment du grand-vizir. Mais l'ambassadeur de France ne crut pas devoir donner cette signature, et ne se fia ni aux instructions qu'il avait reçues de Vienne, ni à la promesse verbale du premier ministre ottoman.

Cependant, le grand-vizir quitta Constantinople avec toute la pompe usitée en pareille circonstance. Le premier jour (18 mars — 27 silkidé); on transporta à Daoud-Pascha les queues de cheval qui avaient été arborées en signe de départ devant la Sublime-Porte; le second jour, eut lieu la marche solennelle des diverses corporations des arts et métiers; le troisième jour, les janissaires, les armuriers, les canonniers et les soldats du train sortirent par la porte d'Edrène, et allèrent camper dans la plaine de Daoud-Pascha. Le kiaya du grand-vizir, Ahmedbeg, que le Sultan avait élevé au rang de pascha à trois queues de cheval, en récompense des services signalés qu'il avait rendus dans la dernière campagne, fut chargé de l'administration de la capitale en sa nouvelle qualité de kaïmakam-vizir. Mahmoud Ier, en remettant à Yegen Mohammed-Pascha l'étendard sacré sous la porte centrale du seraï, en présence du moufti, le fit revêtir d'une pe-

lisse de zibeline, et lui remit un sabre et un carquois ornés de pierreries : puis il attacha de ses propres mains à son turban de forme pyramidale un panache de héron retenu par une agrafe en diamans (24 mars — 3 silhidjé). Douze jours après, l'armée partit de Daoud-Pascha, et le Sultan accompagna le grand-vizir jusqu'à l'étape où devait avoir lieu le repas du matin ; de là, il retourna à Constantinople. Le grand-vizir se dirigea sur Andrinople, où il arriva dix jours après son départ de la capitale. En passant au milieu des janissaires et des autres corps réguliers, qui formaient deux haies depuis la fontaine de l'archer jusqu'au seraï, Yegen Mohammed salua de la tête et du geste les troupes qui lui répondirent par de vives acclamations (13 avril — 23 silhidjé).

Peu de jours après, l'ambassadeur français à Constantinople reçut avec les pouvoirs de l'Empereur, une lettre du chancelier, comte de Sinzendorf, par laquelle il était autorisé à signer, comme base de la paix, les articles préliminaires que Yegen Mohammed avait déclaré pouvoir seuls accepter. En conséquence, Villeneuve envoya son secrétaire de légation, Peyssonel, au camp du grand-vizir, près d'Andrinople, où se trouvait déjà son interprète Delaria. Peyssonel communiqua d'abord à ce dernier les préliminaires posés par l'ambassadeur, signés de sa main et conçus en quatre articles. En vertu du premier, Azof devait rester aux Russes; le second assurait à la Porte la restitution d'Oczakow et de Kilbouroun ; le troisième établissait, comme base de la paix projetée, le renou-

vellement du traité de Passarowicz, et le quatrième stipulait que toutes les autres réclamations seraient discutées et réglées dans un congrès qui serait réuni à cet effet. Sur l'observation faite par l'interprète de la Porte, que pour ne point déplaire au grand-vizir, il conviendrait de changer les dispositions des articles et de mettre en première ligne la restitution de Kilbouroun et d'Oczakow, on se rangea à cet avis, et en effet, l'histoire ottomane reproduit ces articles dans l'ordre indiqué par l'interprète. On convint ensuite que le grand-vizir recevrait le secrétaire de l'ambassadeur français dans le plus grand mystère, et que Peyssonel se transporterait, sous un déguisement, au kœschk de Koutschoukdepé qui, situé sur une hauteur, domine la ville d'Andrinople. Yegen Mohammed-Pascha s'y rendit, accompagné du reïs-efendi et du sous-secrétaire d'Etat, Raghib-Pascha. Le résultat de cette entrevue secrète fut une déclaration du grand-vizir, portant que ces quatre articles n'offraient à la Porte ni la sécurité ni les satisfactions qu'elle avait cru obtenir d'une médiation française; que la sûreté de l'Empire exigeait, sinon la restitution, du moins la démolition des fortifications d'Azof, et que la Porte ne se croirait satisfaite qu'autant qu'on aurait reconnu les droits de Rakoczy au trône de Transylvanie. Villeneuve, jaloux de terminer cette affaire à la satisfaction de sa cour, expédia à Andrinople la dépêche que le cardinal Fleury venait de lui envoyer en réponse à la dernière lettre du grand-vizir [1]. Fleury y insistait principale-

[1] Cette lettre, datée du 10 avril 1738, se trouve en entier dans Laugier,

ment sur ce que, s'il fallait en croire un avis reçu de Kandahar, Nadirschah avait accueilli l'ambassade russe avec plus de distinction que celle du Sultan, et que ce souverain songeait à offrir sa médiation; le cardinal promettait en même temps que la France se chargerait de la garantie du traité de paix, suivant le désir de la Porte. Peyssonel s'efforça, mais en vain, de persuader au grand-vizir que la garantie de la France serait pour la Porte une sûreté bien plus réelle que la démolition des fortifications d'Azof. Le ministre ottoman écrivit à Villeneuve au sujet de sa demande verbale relative à la reconnaissance de Rakoczy comme prince de Transylvanie et à la restitution d'Azof; mais l'ambassadeur lui répondit que ni l'Empereur, ni la Czarine ne donneraient leur consentement à des propositions semblables. Peyssonel, toujours assisté de l'interprète Delaria, eut encore plusieurs entrevues avec le grand-vizir et le reïs-efendi; dans l'une d'elles, Yegen Mohammed lui fit demander si Villeneuve ne pouvait que faire pressentir de bonnes dispositions à l'égard de Rakoczy, ou s'il devait s'en tenir à sa simple médiation. Il voulait savoir aussi si, en admettant comme base de la paix le renouvellement du traité de Passarowicz, l'ennemi n'entendait pas concéder à la Porte quelques portions de terrain, particulièrement la partie de la Valachie occupée par ses troupes, la cour impériale ayant déclaré ne vou-

Histoire des négociations de la paix de Belgrade; cet ouvrage, avec celui de Soubhi, jette le plus grand jour sur les négociations qui amenèrent cette paix et les causes qui la précédèrent.

loir traiter de la paix qu'en admettant pour base la conservation du territoire conquis par l'une ou l'autre puissance. Enfin, le grand-vizir se décida à demander des instructions à Constantinople, mais on lui répondit de s'entendre à cet égard avec le corps des oulémas. Quelques jours après, Yegen Mohammed écrivit à l'ambassadeur français une lettre par laquelle il offrit de traiter avec l'Empereur, sur la base ci-dessus indiquée, sous la garantie expresse de la France, et à la condition que Rakoczy recevrait une juste satisfaction; à l'égard de la Russie, il promit de renouveler avec cette puissance le traité du Pruth, si toutefois elle s'engageait à raser les fortifications d'Azof, et à laisser ses environs incultes et inhabités (18 juin 1738).

Au milieu de ces tentatives faites par l'ambassadeur français pour renouer les négociations de paix, l'armée impériale quitta ses quartiers d'hiver et marcha à la rencontre des Ottomans. Seckendorf, dont l'avarice et les fausses opérations avaient été la principale cause des désastres de la campagne précédente, était prisonnier à Vienne [1]. Le prince de Hildburghausen, qui avait si malheureusement dirigé la dernière guerre de Bosnie, avait perdu avec la faveur du prince de Lorraine, toute influence auprès de la cour [2]. L'Empereur,

[1] Rescrit impérial, concernant la conduite du comte de Seckendorf pendant la campagne de 1737, dans Moser, *Traité de paix de Belgrade*, n° III, p. 89.

[2] Keralio, II, p. 29. Schemettau, p. 155, donne l'état des forces de l'armée.

désirant imprimer aux opérations de cette année une plus grande énergie, avait adjoint au prince de Lorraine, comme commandant en chef de l'armée, le feld-maréchal Kœnigsegg, qui avait vaincu le maréchal de Broglie près Quistillo. Sous les ordres immédiats de ce dernier, se trouvaient placés les feld-maréchaux Olivier Wallis, le comte de Neipperg et le prince de Hildburghausen commandant l'infanterie, et les felds-maréchaux Philippi, Soher et Lobkowitz à la tête de la cavalerie. Huit feld-maréchaux-lieutenans de cavalerie, neuf autres d'infanterie et trente-cinq généraux commandaient l'armée, forte de douze mille chevaux et de vingt-deux mille hommes d'infanterie.

Dès la fin du mois d'avril, les hostilités avaient recommencé en Bosnie ; aussitôt le gouverneur de cette province, le brave et actif Hekkimzadé Ali-Pascha, envoya vers Sabacz un corps d'armée qu'il chargea de battre le pays. Il appella de nouveau sous les armes les milices soldées et non soldées de Zwornik, de Touzla et de Kladina, dont il confia le commandement à Mohammed-Pascha de Zwornik et à Moustafa-Efendi de Touzla. Ils rasèrent la palanque de Pernievar abandonnée par ses défenseurs, s'emparèrent par surprise de celle de Bolina et revinrent chargés de butin à Zwornik. Ali Hekkimzadé, encouragé par ces succès, résolut de reconquérir Ouzidja et de punir les Clémentins et les Albanais, surtout ceux de Kotes et d'Ostrovie qui venaient de saccager les palanques de Yenibazar, de Bohour, de Senidja et

d'Okova. Mais avant de rien entreprendre, il crut devoir consulter le diwan de Bosnie; celui-ci ayant émis l'opinion qu'il conviendrait de charger de cette entreprise l'ancien gouverneur de Doukagin, Mahmoud-Pascha, le sandjakbeg de Scutari en Albanie, Khoudawerdi-Aarif-Pascha, et le moutesellim (administrateur provisoire[1]) du sandjak de Hersek, Mouradbeg, Ali-Hekkimzadé écrivit à Constantinople, afin de prendre les ordres de la Porte, qui approuva le premier projet du gouverneur. En conséquence, un corps nombreux d'Ottomans fut envoyé à la poursuite des rebelles de Clémente et de Kocz, qui furent bientôt réduits à l'obéissance. Quinze mille braves des frontières de Bosnie marchèrent contre Ouzidja, sous les ordres du beglerbeg Ibrahim-Pascha et du commandant de Zwornik, Mohammed. Ils attaquèrent et démolirent les palanques de Czatzak et Sitniza[2], situées en face d'Orczega, à l'est d'Ouzidja, chassèrent l'ennemi de la palanque qui protége cette ville et en prirent possession; de là, les troupes de Bosnie se dirigèrent sur la palanque de Rudnik, qui fut prise et rasée. C'était le chef-lieu des Arnautes Clémentins, qui l'année précédente, étaient venus s'établir à Havata près de Belgrade, au nombre de trois cents familles.

Sur le Danube, le gouverneur de Widin, Hadji

1 *Histoire d'Omer-Efendi*, f. 47, explique en cet endroit la différence qu'il y a entre le *moutesellim* (administrateur provisoire) et le *moutessarif* (possesseur d'un sandjak, soit réel, soit provisoire).

2 Tstatska et Atnadja, dans l'histoire d'Omer-Efendi.

Mohammed-Pascha était sorti de cette place à la tête de vingt mille hommes, pour secourir Mehadia, vivement pressé par le colonel Piccolomini. Sous les ordres de Hadji Mohammed, commandaient les gouverneurs de Karamanie, de Karss et de Tirhala, Memisch-Pascha, Toz Mohammed et Mourteza-Pascha. Les Turcs, en se répandant dans le Banat, s'étaient contentés de bloquer l'île d'Orsova et le fort Sainte-Elisabeth. Ils rencontrèrent l'ennemi à Kornia[1], près de Mehadia et engagèrent le combat, dans lequel les Autrichiens eurent à déplorer une perte de plus de mille hommes (4 juillet 1738). Cependant les Turcs furent rejetés et poursuivis jusque au-delà de leur camp, où les vainqueurs trouvèrent sept canons et douze cents têtes coupées[2]. Ce combat coûta aux Autrichiens trois fois plus de monde qu'aux Ottomans, mais comme ils étaient restés maîtres du champ de bataille, ils purent s'attribuer la victoire avec plus de fondement que les Turcs, qui se prévalurent de l'immense perte éprouvée par l'ennemi. Après ce combat, Mehadia capitula aux conditions sous lesquelles Piccolomini avait rendu le fort aux Turcs. La garnison, forte de deux mille janissaires, sortit de la place avec armes et bagages.

[1] Les Turcs donnent à cette bataille le nom de bataille de Tschiftédepé, (les deux collines devant Mehadia). Warnery dans son ouvrage sur *l'art militaire des Turcs*, signale les fautes commises par les Autrichiens dans cette bataille.

[2] Schmettau, p. 160. Keralio, II, p. 55-57. « *Esultanza del popolo all' avviso publicato li* 56 *Luglio con sbarro di Canoni della vittoria riportata sopra Alemanni resa per il principale dragomano della Porta Gianachi alli Ambassadori delli Prencipi.* » Contareni, f. 84.

La chute de Mehadia fut suivie de près par le déblocus d'Orsova. Le duc François de Lorraine se disposait déjà à aller secourir en personne cette ville, lorsqu'il apprit que les Ottomans avaient passé la petite rivière de la Drave et marchaient contre lui. Le généralissime autrichien établit son camp près du village de Toplitz, en appuyant ses derrières sur la Czerna, où se jette la Bellareha qui baigne les murs de Mehadia, distante de Toplitz de deux lieues et demie [1]. Un corps d'armée autrichien, que le duc de Lorraine avait envoyé dans la direction d'Orsova, revint en toute hâte au camp pour annoncer que le grand-vizir approchait en personne.

Yegen Mohammed-Pascha, à peine informé du passage de l'armée impériale à Lugos et à Karansebes, avait quitté son camp de Nissa et, passant par Gorguschevaz (Gorgoschgatscha) et Yenikhan, était venu s'établir, après une marche de quatre jours, dans la vallée de Mousa Moursa, voisine de Widin (6 juillet — 18 rebioul-ewwel). Là, il apprit la victoire remportée par les Autrichiens à Mehadia et dont la jactance des Ottomans leur faisait s'attribuer l'honneur [2]. Mais, lorsqu'il fut instruit que le camp turc avait été pillé par les impériaux, que le siége d'Orsova avait été levé et que Mehadia s'était rendue à l'ennemi, son mécontentement contre le serasker Hadji Mohammed

[1] Keralio, II, p. 67, commet deux fautes en disant : « La même qui porte à Mehadia le nom de Bellareca. »

[2] *Konto Kenikscklaim*, c'est-à-dire le comte Kœnigsegg, le maudit. Soubhi, f. 126.

ne connut plus de bornes, et il lui retira le commandement de son corps d'armée. Ces échecs essuyés par les Ottomans furent réparés en quelque sorte par la reprise de Semendra, cette ancienne forteresse frontière de l'Empire; après s'être soumise à Mourad II, elle avait secoué le joug ottoman; plus tard elle fut reconquise par Mohammed II, s'affranchit de nouveau, et tomba alors, pour la troisième fois, au pouvoir des Turcs. Le grand-vizir nomma à la place de Hadji Mohammed, Gendj Ali-Pascha, auquel il donna ordre de reprendre Mehadia. Suivant un ancien usage, l'aga des janissaires n'était tenu de combattre avec sa milice que sous les ordres immédiats du grand-vizir; cependant, sur les instances du reïs-efendi Moustafa et du juge du camp, Hasan-Efendi, l'aga actuel de cette milice, du nom de Hasan, consentit à suivre dans cette expédition le serasker Gendj Ali, dont la valeur fut couronnée d'un plein succès. Mehadia fut conquise pour la seconde fois par l'armée ottomane.

Cependant le grand-vizir avait mis le siége devant l'île d'Orsova et le fort de Sainte-Elisabeth. « Le feu » des assiégeans, dit l'historiographe de l'Empire, dé» montra clairement la vérité de ce sublime verset du » Koran : Il brillait comme la foudre tombée du ciel » au milieu des ténèbres;— saisis de terreur en voyant » l'éclair sillonner les airs et en entendant gronder » le tonnerre sur leurs têtes, ils se bouchaient les » oreilles avec les doigts; — partout où vous serez, » la mort vous trouvera, fussiez-vous réfugiés dans les

» châteaux les mieux fortifiés [1]. » Pendant un mois entier, plus de mille boulets furent lancés chaque jour dans la forteresse, et toutes les nuits, le scheïkh du camp, Abdoul Hakim, debout près de l'étendard sacré, récitait soixante-dix mille fois avec les derwischs, cette sourre du Koran : « Dis : Dieu est un ; il » est de toute éternité; il n'a pas engendré, il n'a pas » été créé; personne ne lui ressemble. » L'artillerie ottomane contribua sans doute beaucoup plus que les ferventes prières du scheïkh à amener la capitulation. Orsova fut rendu aux Turcs, et les assiégés eurent la liberté de se retirer avec armes et bagages [2].

Après avoir inspecté les fortifications d'Orsova, le grand-vizir jugea nécessaire de retourner à Nissa, car il venait de recevoir la nouvelle que les impériaux travaillaient à jeter, près de Semendra, un pont sur le Danube; en conséquence, il confia la garde de Feth-Islam à Toz Mohammed, qu'il éleva au rang de pascha à trois queues de cheval, et celle d'Orsova au vizir Mahmoud-Pascha, possesseur du sandjak de Doukagin, puis il reprit le chemin de Widin d'où il se rendit à Nissa. A peine y fut-il arrivé, que le grand-chambellan de la cour vint lui apporter, avec une lettre du Sultan, des pelisses d'honneur, des kaftans et un pa-

[1] XIX^e verset de la II^e. Sourre.

[2] Cette capitulation conçue en dix articles se trouve en entier dans Soubhi, f. 133; mais il faut lire le 28 rebioul-akhir au lieu du 8. La nouvelle de la prise d'Orsova arriva à Constantinople le 22 août, ainsi que la nouvelle d'une victoire remportée en Bosnie, et celle du passage du Dniester par les Russes, près de Jamkova. Contareni, p. 855.

nache de héron orné de diamans ; à ces présens étaient joints des décorations en or et en argent destinés à ceux des vizirs, des officiers, des sous-officiers et des soldats [1] qui s'étaient le plus distingués. Le bruit que l'ennemi voulait passer le Danube près de Semendra, pour faire une irruption en Servie, n'ayant pas tardé à être démenti, Yegen Mohammed se contenta d'envoyer dans la direction de Belgrade un corps de cavalerie sous les ordres du gouverneur du Diarbekr, Abdipaschazadé Ali-Pascha. Celui-ci rencontra près des retranchemens, élevés autrefois devant Belgrade par Khalil-Pascha, un corps de six cents hussards; il en tua une centaine, dispersa le reste livra aux flammes un grand nombre de maisons et quelques églises, et revint au camp, chargé de butin, en traînant à sa suite plusieurs centaines de prisonniers (17 septembre — 2 djemazioul-akhir).

La fortune ne seconda pas moins bien les Ottomans contre les Russes, qui, placés sous les ordres du feld-maréchal Münch, se bornèrent pendant cette campagne à défendre le camp retranché qu'ils avaient établi au bord du Dniester. Safa-Ghiraï-Sultan, serasker du Boudjak [2], ayant appris que l'armée russe, engagée entre la petite rivière de Molochich et Bielochich [3], s'avançait sur le Dniester, était allé à sa rencontre, suivi du beglerbeg Weli-Pascha.

[1] *Odjak aglari, Zidjal, Khodjagan et Sabitan.*

[2] Soubhi. f. 136. Keralio, II, p. 11, le nomme sultan de Biélogorod.

[3] Keralio, p. 12. Soubhi appelle ces deux rivières Boloketesch et Koloudjé ; c'est probablement une faute d'impression.

Vingt mille Tatares et un nombre égal d'Ottomans, attaquèrent l'ennemi, et, pour employer l'expression de l'historiographe de l'Empire, « un grand nombre de ces maudits, destinés à l'enfer, sautèrent par-dessus le pont formé par le sabre étincelant des fidèles, dans le gouffre infernal » (8 août—21 rebioul-akhir) [1]. Cependant, les pertes que l'attaque de Safa-Ghiraï avait fait éprouver aux Russes, étaient de peu d'importance, en comparaison de celles qu'ils eurent à regretter en hommes et en chevaux par suite des maladies et du manque de fourrage, deux fléaux qui, de même que l'année précédente, ne cessèrent de décimer leurs rangs [2].

Vers le même temps, le kapitan-pascha, Souleïman, manda de la Mer-Noire à la Porte qu'une flotte russe avait quitté le port de Tschekmedjé dans la mer d'Azof, qu'elle avait jeté l'ancre à Kialibouroun, dans l'intention de faire une descente en Crimée, mais qu'ayant rencontré la flotte dans la mer de Salbasch, en-deçà de Loriyorin, et ne pouvant lui résister, elle avait hâlé à terre ses navires et y avait mis le feu. De son côté, le khan de Crimée, Menghli-Ghiraï, informa la Porte qu'il avait battu l'armée russe, sous les ordres de Lascy, lequel, après avoir

[1] *Kati wafir melaïni douzakh hkarar kantareï tighi abdarden derekiati douzakké karar.*

[2] *Soliman Passa di Rodi e Bei di Galata che dopo la deposizione di Gianum Cogia provisionalmente vi fu sostituito sino all' arrivo del- l'ultimamente mancato di vita Las Ali* (Son prédécesseur était kapitan-pascha). 26 gennaro 1737.

rompu les lignes et rasé les fortifications de Pérékop avait été obligé d'évacuer la Crimée; que les Tatares l'avaient harcelé dans sa retraite et lui avaient fait essuyer des pertes telles que mille hommes seulement, sur dix-sept mille, avaient échappé au carnage. Mais ce n'était là qu'une fanfaronnade à la manière tatare, car Lascy, après avoir défait le khan dans une bataille sanglante, s'était retiré daus l'Ukraine [1].

Sur le Danube, le gouverneur de Widin, Hadji Mohammed, assisté du gouverneur de Karss, Toz Mohammed et du sandjak de Doukagin Mahmoud-Pascha, apres s'être rendu maître de la nouvelle palanque, située au-dessus d'Orsova, avait pénétré dans le Banat jusqu'aux environs de Pancsova où il avait mis le siége. — En Bosnie, les habitans donnèrent, comme l'année précédente, de nouvelles preuves de leur esprit guerrier par la valeur avec laquelle ils défendaient leurs châteaux forts. Le ban de Croatie avait quitté, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer, Dubiza et Kostaïnizza, se dirigeant sur Kossaraz (Koscharitza), qu'il espérait surprendre pendant que les fidèles réunis dans la mosquée assisteraient à la prière du vendredi. Mais cette réunion même fut le salut du fort, car le muezzin placé sur la tour, aperçut dans la campagne une armée ennemie, et au lieu d'appeler les musulmans à la prière, il les appela aux armes. Ostroviz, que trois mille Croates avaient tenté de surprendre, dut son salut à la vigilance d'une mère qui allaitait son

[1] Keralio, I, p. 27. Soubhi cite parmi les morts restés dans cette bataille le fils du premier hetman, Iwan le Boiteux.

enfant. La palanque de Derbend, située derrière Türkisch-Brod, non loin des bords de la Drina, et d'où le colonel Palant avait chassé les Turcs dans le cours de la précédente campagne, fut reprise cette année. D'un autre côté, les habitans de Novi surprirent, près de Kostaïnizza, le village de Globofze dont ils emmenèrent les troupeaux, les femmes et les enfans. A une lieue et demie de Kostaïnizza, s'élève le bourg fortifié de Zrin. Les habitans de ce bourg, réunis à ceux de Kostaïnizza, se divisèrent en trois corps, et se dirigèrent sur Bolawindj [1], château fort, situé près de Novi, qu'ils espéraient emporter par surprise. Mais la garnison était sur ses gardes; elle sortit pendant la nuit et repoussa l'ennemi au-delà de l'Unna. Plus heureuses, les milices de Novi surprirent le fort de Korkovidja [2], situé à deux lieues seulement de Novi où ils rentrèrent chargés de butin.

Cependant le gouverneur de Bosnie, l'infatigable Ali Hekkimzadé, suivi d'un corps de Tatares, sous les ordres de Mohammed-Ghiraï-Sultan, et du sandjak de Selanik, commandant les troupes de l'Herzegovine, s'était avancé sur l'Unna, dont il voulait disputer le passage à l'armée du ban de Croatie. Il ravagea toute la contrée jusqu'aux environs de Dubiza, et repoussa un corps de troupes ennemies qui avait saccagé le village de Kostar, situé aux portes de Banyalouka. La nouvelle de ces succès arriva à

1 C'est probablement le fort de Volinize qui figure sur toutes les cartes.

2 Probablement le Koricka des cartes.

3 Probablement le Castella des cartes.

Constantinople, au moment où la Porte apprenait pareillement que les Russes s'étaient retirés après avoir fait sauter les fortifications d'Oczakow et de Kilbouroun. Peu de temps auparavant, le gouverneur de Bender avait été chargé de reprendre ces deux places; mais les paschas qui devaient faire partie de cette expédition représentèrent, par écrit, au grand-vizir que le petit nombre de leurs troupes et le manque de vivres ne leur permettaient pas d'exécuter cet ordre. Leur dépêche était à peine partie, qu'ils apprirent la retraite des Russes et la démolition de ces deux forteresses (janvier 1739). Redoutant les conséquences de leur démarche, ils envoyèrent à la poursuite du premier messager plusieurs autres chargés de le ramener; mais celui-ci avait fait tant de diligence qu'il arriva au camp du grand-vizir deux jours après le sinistre. Yegen Mohammed se montra irrité du refus des paschas; cependant, fidèle à sa politique circonspecte, il crut devoir différer leur châtiment. La campagne qui avait commencé par la conquête d'Ouzidja, de Mehadia et d'Orsova se trouvant terminée par l'abandon volontaire de Kilbouroun et d'Oczakow, le grand-vizir leva son camp de Nissa pour retourner dans la capitale. A son arrivée au village d'Ahmed Khalifé, aux portes de Philippopolis, le silihdar, porteur d'une lettre du Sultan, vint l'inviter à hâter son retour. Au bout de quinze jours de marche, il fit son entrée à Andrinople, où il ne s'arrêta que vingt-quatre heures pour régler la solde des troupes ; le septième jour qui suivit son départ de cette ville, il arriva à Daoud-

Pascha et remit, avec les solennités d'usage, l'étendard sacré entre les mains du Sultan (24 octobre 1738 — 10 redjeb 1151).

Comme, pendant toute cette guerre, les négociations tantôt reprises, tantôt abandonnées, marchaient de pair avec les événemens, la fin de chaque campagne nous oblige à jeter un coup d'œil en arrière, afin de juger les efforts tentés par la diplomatie, pour terminer ce grand conflit. Lorsque le duc François de Lorraine quitta Vienne et alla prendre le commandement de l'armée, l'Empereur le munit de pleins pouvoirs pour conclure la paix avec la Porte, sous la tente même du grand-vizir et sans convoquer un congrès de ministres [1]; cependant, il avait ordre de n'user de ses pouvoirs qu'autant que l'ambassadeur de France, le marquis de Villeneuve, aurait préalablement obtenu l'accession du grand-vizir aux préliminaires proposés, et sur l'acceptation desquels la cour impériale n'élevait aucun doute; dans le cas contraire, il devait continuer la guerre. Les pouvoirs du duc ne parlaient que de l'Empereur, et ne faisaient aucune mention de l'impératrice de Russie; il en résulta que Villeneuve soupçonna l'Autriche de vouloir suivre l'exemple donné par le ministre russe, le comte d'Ostermann, qui songeait à conclure avec la Porte un traité de paix séparé. Son inquiétude ne fit que s'accroître, lorsqu'il reçut du comte d'Ostermann une lettre dont le contenu était en contradiction avec tout ce

[1] Instructions du duc de Lorraine, du mois de mai 1738. Voir aux Archives de Vienne.

que lui disait la cour de Vienne. Dans cette lettre, Ostermann demanda l'extension du territoire d'Azof, le partage des terres situées entre Azof et le Kouban, la liberté du commerce, l'admission de la Perse au bénéfice du nouveau traité de paix [1] et la reconnaissance de la Czarine en qualité d'impératrice de toutes les Russies. En même temps, le feld-maréchal Münch informait le grand-vizir qu'il était autorisé à s'entendre avec lui sur les moyens de négocier la paix. Cette contradiction dans le langage de la Russie, à l'égard des conditions auxquelles elle voulait traiter provenait de ce que le comte d'Ostermann, dans ses lettres à la Porte, suivait ses propres inspirations, tandis que l'impératrice, dans ses communications avec l'Autriche, parlait dans un sens différent, par l'organe de son favori Biron. Le grand-vizir, sans s'expliquer sur quelques autres demandes de la lettre du comte d'Ostermann, répondit au ministre russe que la Porte insistait préalablement sur la restitution de Kilbouroun et d'Oczakow, de même que sur la démolition des fortifications d'Azof, et déclara que la concession de ces points principaux servirait de base aux négociations.

La médiation de la France ayant été reconnue et acceptée par la Porte et les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, on refusa celle de l'Angleterre et de la Hollande, aussi bien que celle que le nouveau souve-

[1] Laugier, I, p. 236, Soubhi, f. 154, écrit par erreur le 19 rebioul-ewwel (7 juillet), au lieu du 29; il ne fait aucune mention de ces deux dernières demandes.

rain de Perse, Nadirschah, avait fait offrir par son ambassadeur. Vers la même époque, les ministres suédois, Hœpken et Carlson, vinrent apporter la ratification du dernier traité de commerce[1]. Encouragés par Bonneval et appuyés par lui, ils négocièrent à Constantinople un traité d'alliance offensive et défensive, portant en substance que la Porte remettrait à la Suède les dettes contractées par Charles XII pendant son séjour à Bender, et qu'on lui fournirait des subsides suffisans pour l'entretien d'une armée imposante. C'était là une innovation d'autant plus étonnante que jamais jusqu'à ce jour les descendans d'Osman n'avaient pris de semblables engagemens vis-à-vis d'un prince chrétien. Rakoczy, qui, à la tête de quelques Hongrois mécontens [2], avait essayé de remonter sur le trône de Transylvanie, en se faisant reconnaître par une diète à laquelle il avait convoqué les principaux rebelles, vit tous ses projets ambitieux échouer contre la fidélité des magnats et des trois nations habitant la Transylvanie. Bonneval, dont la sagacité avait pénétré la vanité des espérances de Rakoczy, lequel s'était flatté qu'il lui suffirait de se présenter en Transylvanie pour soumettre ce pays, s'était attiré la disgrâce de l'orgueilleux grand-vizir, en lui démontrant le peu de chances de succès d'une telle entreprise. Quoique la prédiction de Bonneval se fût réalisée, Yegen Mo-

[1] *Per la terza volta nel giro di meno di due anni introdatti questi ministri Suezesi per présentare il trattato di commercio ratificato dal Re.* 10 Sett. 1738. Simon Contareni, f. 860.

[2] *Alcuni Ongari tra quali il Colonello Mariazzi.* Contareni, f. 110.

hammed continua à le traiter sans importance [1] : car, habitué à n'écouter que ce qui lui convenait, et à taxer de stupidité ou de mauvaises intentions ceux dont l'expérience ou la fidélité les portaient à lui donner des conseils désagréables, il ne pouvait lui pardonner d'avoir élevé des doutes sur le succès de son entreprise. Le précédent grand-vizir, Hekkimzadé Ali-Pascha, avait su mieux apprécier Bonneval que Yegen Mohammed, dont l'orgueil était tel que, malgré les demandes réitérées de Rakoczy, il lui refusa une audience sollicitée pendant un mois entier.

Depuis l'ouverture de la campagne jusqu'à la reddition d'Orsova, l'Autriche n'avait fait aucune ouverture directe dans le but de reprendre les négociations de paix. Mais lorsque, après la prise de cette ville, Fürstenberg, parent de Kœnigsegg, eut obtenu du grand-vizir l'assurance qu'il était disposé à faire la paix, Kœnigsegg écrivit aussitôt à Yegen Mohammed, et lui annonça que, de son côté, la cour de Vienne était également prête à la conclure sous la médiation [2] et la garantie [3] de la France. Yegen Mohammed ne répondit pas à cette lettre. Avant le retour du grand-vizir à Constantinople, M. Theyls, secrétaire du duc de Lorraine, vint lui remettre à Nissa une dépêche par laquelle le généralissime impérial

[1] *Bonneval per screditare le idee del detto Prencipe* (Racoczy) *si è attirato l'indignazione del G. Vesiro, che lo neglige. Scrisse Alip. di Bosna perche gli venisse spedito il Bonneval.* S. Contareni, f. 719.

[2] *Tewwasout.*

[3] *Tekeffoul.*

lui proposait une entrevue à l'effet de convenir, immédiatement et sans l'intervention d'un tiers, des conditions de la paix [1]. Yegen Mohammed accéda à cette demande; mais lorsque, dix jours plus tard, Theyls revint avec une lettre du feld-maréchal Kœnigsegg, annonçant le départ du grand-duc de Toscane, pour cause de maladie, le grand-vizir se sentit blessé dans son orgueil, et protesta contre l'entrevue avec le feld-maréchal comme contraire aux usages de la Porte. Bien que Kœnigsegg eût joint à sa lettre l'acte authentique qui l'autorisait à négocier à la place du duc, et quoiqu'il eût proposé de réunir les plénipotentiaires impériaux à Yagodina, et ceux des Ottomans sur la Morawa, dans le cas où le grand-vizir se refuserait à une entrevue, ce dernier, fier des succès que ses armes venaient d'obtenir, partit de Nissa pour Constantinople. A son arrivée dans la capitale, il reçut deux dépêches, l'une du feld-maréchal Kœnigsegg, l'autre du comte d'Ostermann en réponse aux dernières propositions de la Porte. Le cabinet russe déclarait itérativement qu'il ne pouvait abandonner Azof, dont la possession lui était nécessaire pour contenir les Tatares, et l'Autriche demandait quelques changemens dans les limites de ses possessions actuelles. Néanmoins la Porte désigna le juge du camp Esaad-Efendi, le reïs-efendi Moustafa, le sous-secrétaire d'Etat Raghib-Efendi et Saïd-Efendi, pour entrer en conférence avec le marquis de Villeneuve. Dans l'une

[1] Cette lettre, ainsi que la réponse, ont été ignorées de Villeneuve, car Laugier n'en dit pas un mot.

des six conférences tenues à Dolmabaghdjé [1], les plénipotentiaires turcs se montrèrent très-offensés de ce que, par la faute d'un copiste de la chancellerie impériale, les pouvoirs envoyés par l'empereur d'Autriche contenaient, au lieu du nom du sultan Mohammed, celui de son prédécesseur, Ahmed III. Lorsqu'on vint à parler de la démolition des forteresses d'Oczakow et de Kilbouroun par les Russes, ils dirent que la Porte s'en dédommagerait par la conquête de Belgrade et de Temeswar; puis, prenant à cœur les libertés et priviléges des Hongrois et des Transylvaniens, ils soutinrent que, malgré la mort récente de Rakoczy et son remplacement par Czaki, autre prétendant, la Porte s'était moins engagée envers ces princes qu'envers les deux nations. Bonneval, qui, par son insistance à vouloir faire signer à la Porte un traité de subsides en faveur de la Suède, avait rendu fort difficiles les négociations, fut envoyé en exil à Kastemouni, au sortir d'une conversation qu'il avait eue avec le grand-vizir (29 novembre 1738) [2]. Les négociations ne tardèrent cependant pas à être rompues : car les Turcs persistèrent à réclamer Azof, demande que Villeneuve n'était pas autorisé à admettre, et ils refusèrent nettement, soit de rendre à l'Autriche la forteresse d'Orsova, soit d'en raser les fortifications (6 décembre 1738). Le grand-vizir écrivit à Ostermann et à Kœnigsegg, pour les inviter à

[1] A Dolmabaghjéd, près de Beschiktasch et non pas à Beschiktasch même que Laugier nomme par erreur Besertach.

[2] Et non pas Castemollen, comme disent Laugier et Schoell.

envoyer des pouvoirs plus étendus aux ambassadeurs médiateurs[1]; en même temps, il congédia l'ambassade persane que Nadirschah avait envoyée à Constantinople pour offrir sa médiation.

Pendant que les ministres des puissances maritimes accrédités à Constantinople et l'ambassadeur du schah de Perse s'efforçaient d'enlever à l'ambassadeur français l'honneur de rétablir la paix entre les puissances belligérantes, et que la Suède ne négligeait rien pour maintenir la Porte et la Russie dans un état de guerre continuelle, le roi de Pologne, Auguste III, toujours en dissidence avec la confédération polonaise, essaya d'opérer un rapprochement entre la Porte et la Russie. Dès le commencement de la guerre, l'internonce du roi et de la république, Srzeniawa Stadnicki[2], après avoir notifié à la Porte l'avénement au trône d'Auguste III, avait quitté Constantinople, où il avait résidé cinq ans, pour retourner en Pologne. Son départ coïncida avec l'arrivée aux frontières de Joseph Zaluski, chargé de porter à Constantinople une lettre par laquelle l'hetman Rzewuski[3] promettait à la Porte de veiller à la stricte exécution du traité de Carlowicz, à condition, toutefois, qu'elle ferait cesser les incursions des Tatares en Pologne[4]. Le gouverneur

1 Le baile Contareni l'appelle faussement *Histanieski : Il Conte Histanieski admesso all' audienza per rimetter lettera del Re Augusto annunciativa dell' assuzione della Corona.* 4 avril 1734. S. Contareni, f. 546.

2 Les deux lettres se trouvent dans Soubhi, f. 131.

3 Dans Soubhi *Keïouski.*

4 *Nelli primi giorni della passato (Aprile) arrivò in Bender il C.*

de Bender, Nououman-Pascha, reçut immédiatement l'ordre de faire venir le porteur de cette lettre à Constantinople, mais déjà il avait été renvoyé des frontières. Au fond, la mission de Zaluski n'avait d'autre but que de faire connaître la décision prise par la confédération polonaise au sujet de la demande que lui avait adressée le grand-vizir, à l'effet d'obtenir, pour le passage de ses troupes, les mêmes libertés qu'elle avait concédées à l'armée russe [1]. Le grand-vizir avait choisi pour cette mission le renégat hongrois Ibrahim, directeur de l'imprimerie impériale à Constantinople, qui remplissait, à cette époque, les fonctions de l'interprète de la Porte, alors absent du camp; mais comme il était revenu sans apporter une réponse satisfaisante, il avait été révoqué de ses fonctions et envoyé en exil (novembre 1737). Yegen Mohammed-Pascha ne répondit à la lettre remise par Zaluski que huit mois plus tard. Cette réponse portait en substance que la Porte ayant admis l'excuse de la Pologne, qui se défendait d'avoir ouvert à l'armée russe un passage sur son territoire, lors de l'expédition du général Münch à Bender, elle ne de-

Zalusti Inviato di Polonia, spedito espressamente per reclamare contra l'invasione, che i Tatari praticavano in luoghi di esso regno. Contareni, f. 810.

[1] *Passò in Polonia Ibrahim Efendi, si dice attaccato ai Francesi, che ha introdotto lo stampa in idioma turco.* Contareni, f. 500, Gennaro 1737. *Pretendesi che le commissioni rilasciate ad Ibraim Ef. spedito in Polonia siano dichiarare che non lasciarebbe la Porta di voler approfitarsi delli stessi commodi e passagi che accordasse alle truppe russe, e che sarebbe con le proprie per batter la medesima via che apprisse a suo nemico.* Contareni, f. 520.

vait pas trouver mauvais le zèle des Tatares, qui, en poursuivant l'ennemi avec leur impétuosité habituelle, avaient franchi les frontières de la Pologne; enfin il terminait en disant: « Que si la Pologne continuait à secourir les Russes, soit en leur fournissant des vivres, soit en les assistant de tout autre manière, elle devait pardonner aux Ottomans d'attaquer l'ennemi partout où ils le trouvaient. » Un des khodjagians du diwan impérial, du nom de Mounif Moustafa-Efendi, fut chargé de porter cette réponse à Rzewuski [1]. Ce fut vers le même temps, qu'Auguste III de Pologne offrit à la Porte, par l'intermédiaire d'un personnage [2] de sa cour, par lui envoyé au prince de Moldavie, ses bons offices à l'effet d'opérer un rapprochement entre elle et la Russie (3 décembre 1738 — 20 schâban 1151). Le reïs-efendi Moustafa et le sous-secrétaire d'Etat, Raghib-Pascha, furent tous deux chargés de rédiger un projet de réponse au roi. Le projet du reïs-efendi portait en substance : « Que la Porte ne pouvait que » suspecter la médiation du roi, à cause de ses rela- » tions d'amitié avec l'Autriche et la Russie, et qu'a- » vant d'accepter ses offres, elle exigeait qu'il retirât » ses troupes au service de l'empereur, et détachât » les Polonais des intérêts de la Russie. » La rédaction

[1] Soubhi, f. 142 : *Elessero per Inviato in Polonia Munifft Efendi, uomo di non certo credito ne figura, per distornare la Corte dal permetter il passagio delle truppe russe e per reclamare contro il sofferto ingresso delli eserciti russi nella ritirata del Marchese Minick.* p. 923. S. Contareni.

[2] Soubhi, f. 143, nomme ce messager *Zaïlouyouski*.

du projet de réponse de Raghib était plus modérée : il s'était contenté de refuser simplement l'offre du roi, en disant que la Porte avait accepté la médiation de la France; aussi ce fut à ce dernier qu'on donna la préférence.

Le grand-vizir était bien plus disposé à accueillir les propositions de la confédération polonaise que celles du roi, et il comptait sur le concours d'une armée auxiliaire de cent mille hommes, que celle-ci lui avait promise par l'organe de Gorowski [1], son ambassadeur. Mais la république avait elle-même demandé l'assistance de la Porte, espérant obtenir par son intervention la restitution du territoire enlevé à la Pologne, et le rétablissement de ses anciennes libertés [2]; elle avait en outre soumis à la Porte un projet d'alliance offensive et défensive, conçu en huitartic les et que nous transcrivons ici : 1° La Porte confirmera le traité d'alliance offensive et défensive, que tous les voïévodes et magnats de la Pologne s'obligeront à signer et à revêtir de leur sceau; 2° la Porte et la république sont dès ce moment alliées inséparables; 3° à l'avenir, l'armée ottomane stationnant sur la frontière de Pologne, sera, par suite de cette alliance, abondamment

[1] *Spedito dal Palatino di Chiova arrivo il Gentiluomo polacco di nome Gorusoschi portatore di lettere senza alcun carattere.* Février 1739. Contareni, f. 931.

[2] *Serbestiyet*, littéralement, *avoir la tête couverte d'un turban.* L'historiographe Nouri désigne aussi par ce mot, la liberté conquise par la révolution de 93.

[3] *Moukataat* et *Malikané.*

pourvue de vivres, et secourue de toutes les manières possibles; 4° la Porte, de son côté, secourra la république, soit en mettant à sa disposition ses troupes, soit en lui fournissant de l'argent, et les emprunts devront être payés à des termes fixes, sans que la Porte soit obligée d'attendre à cet effet la rentrée des sommes à prélever sur certaines localités; 5° la Porte enverra cette année une armée de cinquante mille Tatares à Chocim et à Soroka, pour être mise à la disposition de la Pologne, et elle enjoindra au khan de Crimée et au serasker du Boudjak de secourir la Pologne de tout leur pouvoir; 6° dans le cas où la république pourrait déterminer la couronne de Suède à accéder à cette alliance, la Porte l'y admettra en vertu de ses anciennes relations d'amitié avec la Suède: 7° la Porte ne pourra refuser son concours qu'autant que la république sera rentrée en possession du territoire qui lui a été enlevé; ce concours sera reconnu par l'abandon de certaines localités d'une étendue déterminée, et l'armée polonaise partagera avec l'armée ottomane le butin pris sur l'ennemi; 8° si dans sa marche à travers la Pologne, l'armée ottomane ravage les moissons et les jardins, la république, en considération de son alliance avec la Porte, ne demandera aucun dédommagement pour des dégâts d'aussi peu d'importance. Yegen Mohammed s'empressa de répondre qu'aussitôt que ces huit articles du projet d'alliance seraient formulés dans un traité et que tous les magnats de Pologne en auraient approuvé le contenu, la Porte s'engagerait à l'exécuter de point en point.

Cependant les projets guerriers du grand-vizir éprouvèrent une vive opposition de la part du khan des Tatares, qui avait fait exprès le voyage de Constantinople pour engager la Porte à conclure la paix (4 février 1739 — 24 schewwal 1151). Dans une entrevue qu'il eut avec le reïs-efendi et Raghib-Pascha, il leur exposa les raisons qui rendaient désirable la prompte cessation des hostilités, et leur persuada qu'à ce prix personne ne regretterait la perte d'Azof. Le grand-vizir continua néanmoins à pousser avec activité les préparatifs de la prochaine campagne. Les possesseurs des fermes viagères et temporaires furent obligés, comme aux années précédentes, de fournir suivant la valeur de ces fermes, un ou plusieurs hommes armés et équipés. Il envoya au gouverneur de Widdin les sommes nécessaires pour l'entretien des troupes qui stationnaient sur la frontière, et il expédia des chambellans, en qualité de suridjis ou enrôleurs, dans tous les districts de la Roumilie, pour y recruter des soldats. Au milieu de ces préparatifs, Yegen Mohammed fut atteint par la foudre qui, depuis l'arrivée du khan des Tatares, grondait au-dessus de sa tête. Celui-ci avait rallié à son opinion tous les amis de la paix, et le parti opposé au grand-vizir se fortifiait chaque jour. Pendant que Yegen Mohammed se félicitait, dans une conversation avec l'interprète français Delaria, de ce que la confiance du Sultan, qu'il partageait avec le kislaraga, lui permettait de mépriser les criailleries de ses adversaires, comme l'aboiement d'autant de chiens

roquets[1], son rival dans la faveur du Sultan, ne songeait qu'à l'éloigner, car il savait que le grand-vizir avait juré sa perte[2]. Le troisième jour de la fête du baïram, au moment où le grand-vizir quittait avec le moufti la *maison des roses* [3] du seraï, pour se rendre dans la salle du vêtement sacré du prophète, le sihlidar vint lui redemander le sceau de l'Empire. En même temps, le bostandjibaschi se présenta pour le conduire à Balikhané, c'est-à-dire à la baraque des pêcheurs, située hors des murs du seraï, aux bords de la mer où stationnent les navires destinés à conduire en exil les fonctionnaires disgraciés. Mahmoud Ier fit appeler aussitôt le moufti, le kapitan-pascha Souléïman, le reïs-efendi Moustafa, l'aga des janissaires Hasan, le premier defterdar Yousouf, et le kiaya du grand-vizir destitué Ailé Yedekdji Mohammed, pour leur annoncer en personne l'élévation au grand-vizirat du gouverneur de Widin, Elhadj Mohammed-Pascha, et la nomi-

[1] Laugier, I, p. 336. « Que tous ceux qui s'avisaient de le contredire étaient pour lui autant de petits chiens roquets qu'il laissait aboyer.

[2] Mémoires de Dadich dans Gatterer, *Bibliothèque Historique*, XV, p. 269. *Jegen Mehmet demesso li* 22 *marzo* 1739. *La scarsezza dei viveri, l'aversione di lui alla rapacificazione, le sue concussisni e le sue violenze ben valsero al attirarli l'odio di tutti a denigrarli quel merito, che conciliosi nel maneggio delle armi nella passata fortunata campagna, troppo era tirannico il suo governo perche potesse aver lunga durazione. Non seguiva altre massime che quelle che suggeriscono l'avarizia, l'ambizione e la crudeltà; cercava di tener vivo l'incendio della guerra per rendersi istromento necessarie al sovrano;* il était aussi mal vu du kislaraga bien qu'il se fût reconcilié avec lui.

[3] Soubhi, f. 114. Laugier se trompe donc lorsqu'il dit le 22 mai au lieu du 23 mars.

nation du vizir Ahmed-Pascha, qui se trouvait en ce moment à Widin comme kaïmakam de la Porte. En attendant l'arrivée de ce dernier, le kapitan-pascha Souleïman fut chargé par intérim de ses fonctions.

Le nouveau grand-vizir passait généralement pour un homme brave et loyal, mais de capacités médiocres [1]. Natif de Yagodina, il avait successivement rempli les fonctions de kiaya auprès du vieux vizir Bekir-Pascha, d'adjoint du fisc, de tschaouschbaschi, et, en dernier lieu, de gouverneur de Widin. En cette qualité, il s'était fait remarquer dans la première campagne contre l'Autriche; moins heureux dans la seconde, Yegen Mohammed, qui craignait avec raison de trouver en lui un rival et un successeur, lui avait retiré, après la levée du siége d'Orsova, le commandement en chef des troupes du Danube, et l'avait même dépouillé de sa dignité de vizir, qui ne lui fut rendue que sur les ordres exprès du Sultan. Ses deux surnoms de Elhadj et de Aouz ou Aïvaz indiquent qu'il avait fait le pèlerinage de la Mecque, et qu'il appartenait à une nombreuse famille [2]. Quatre jours après la destitution de Yegen Mohammed, le nouveau kaïmakam, Ahmed-Pascha, arriva à Constantinople et, le même jour, on arbora les queues de cheval à l'entrée du pa-

[1] *Delle sue qualità generelamente predicate, di umanità e di rettitudine.* Contareni, f. 948. C'était un homme d'un caractère fort doux, mais d'un génie peu étendu. Laugier, I, p. 338.

[2] *Nidjé ewladinüm aouzi olmaghilé.* Biographies par Mohammed Saïd-Efendi; Laugier a fait d'Elhadj, *Elvias*, et d'autres même, *Elias*.

lais du grand-vizir (28 mars 1739—17 silhidjé 1151). Les janissaires, les canonniers et les soldats du train d'artillerie sortirent, comme à l'ordinaire, de Constantinople par la porte d'Andrinople, et le Sultan remit avec toute la pompe usitée l'étendard du Prophète entre les mains du kaïmakam. Le premier jour de la nouvelle année lunaire, Ahmed-Pascha quitta le camp de Daoud-Pascha (10 avril 1739 — 1er moharrem 1152), et conduisit l'armée à Andrinople, où le grand-vizir, Elhadj Mohammed, reçut de ses mains l'étendard sacré. Arrivé à deux lieues de Sofia, ce dernier fut complimenté par le gouverneur de Karamanie, Memisch-Pascha; vers le soir, il fit son entrée dans la ville, aux acclamations des janissaires et des djebedjis rangés sur deux haies. De là, il renvoya le kaïmakam à Constantinople, avec ordre d'activer l'enrôlement de nouvelles troupes. Afin d'assurer la prompte exécution des affaires pendant cette campagne, il adjoignit des chambellans aux seraskers de Kaffa, de Widin et de Bender, en qualité de commissaires de la Porte, et sur sa demande, le Sultan lui expédia la somme de deux cent cinquante-neuf mille cinq cent quatre-vingt-cinq aspres pris dans le trésor impérial. Nououman-Pascha de Kaffa, qui, sous le grand-vizirat de Yegen Mohammed, avait été destitué et exilé à Khios, fut réinstallé dans sa dignité de vizir sur la demande de son protecteur, le khan Menghli-Ghiraï. Le vizir Mohammed-Pascha, ancien gouverneur d'Oczakow, que le précédent grand-vizir avait puni de son peu d'empressement à secourir Bender, par la con-

fiscation de ses biens et en l'exilant à Kawala, fut réintégré dans sa dignité de vizir et commis à la garde de Yeni-Kalaa en Crimée ; mais à peine y fut-il arrivé, qu'il reçut ordre de partir pour Soroka et d'y prendre le commandement d'un corps d'armée destiné à défendre la frontière de Moldavie; dans le même but, le grand-vizir enjoignit à Katirdjizadé, de se rendre à Bender avec un renfort de cinq cents lewends et de prendre le commandement de cette forteresse.

D'autres événemens d'une moindre importance occupaient l'attention publique dans la capitale. Le gouverneur de Rakka, Ahmed-Pascha avait fait prisonnier le rebelle Sari Ali, que le kaïmakam actuel avait autrefois combattu sans succès dans l'Aïdin, et avait envoyé sa tête à Constantinople [1]. Ce fut vers cette époque, que les ambassadeurs persans, envoyés l'année précédente à Constantinople par Nadirschah pour offrir sa médiation, annoncèrent à la Porte leur arrivée dans l'Asie-Mineure, à la suite de l'ambassadeur turc Moustafa-Pascha et de deux oulémas, Abdoullah et Khalil, tous deux revêtus du titre de grand-juge. Bien que chargés d'une nouvelle mission du Schah pour le Sultan, celui-ci leur ordonna d'attendre en Nicomédie le moment où il pourrait les recevoir. Les négociations des ministres suédois auprès de la Porte, relatives aux

[1] Soubhi, f. 149, et Contareni. « *Mossosi contra il ribelle Sariogli il Pascia di code Geaur Ahmed con un esercito di* 12,000 *uomini, spedi varie teste,* 30 septembre 1738, f. 867 ; *Torna a risorger il rebelle Szarioghli pretendendo esser sortito vittorioso dal conflitto avuto con il Bassa Emir Ali,* 4 gingno 1738, f. 811.

dettes contractées par Charles XII, pendant son séjour en Turquie, furent terminées dans le cours de cette année. Sur la promesse faite par la Suède de fournir à la flotte ottomane un vaisseau de haut bord et trente mille fusils, la Porte remit aux négociateurs la reconnaissance du roi. — A quelque temps de là, arriva en Moldavie le lieutenant Sattler, porteur d'une lettre par laquelle le roi de Prusse demandait au khan de Crimée la permission d'acheter des chevaux dans ce pays et d'y enrôler des hommes d'une taille élevée pour le régiment des grenadiers de sa garde; à ce sujet, Frédéric Ier n'oubliait pas de faire valoir le service qu'il avait rendu à la Porte, en s'abstenant de fournir des secours à l'Autriche. Le commandant de Chocim, Elias-Pascha, envoya le lieutenant Sattler au gouverneur de Bender, qui fit parvenir la lettre du roi à sa destination, par l'entremise du serasker de Bessarabie, Islam-Ghiraïkhan. Le grand-vizir engagea ce dernier à favoriser de tout son pouvoir la mission du lieutenant, mais celui-ci ne put ramener avec lui à Berlin que deux hommes d'une taille au-dessus de l'ordinaire.

Après une halte de quarante jours à Sofia, El-Hadj Mohammed-Pascha se mit en marche pour Nissa. Dans le voisinage du village de Bana, il rencontra le commandant de cette place, le gouverneur de Roumilie, Ali-Pascha, entouré de tous les alaïbegs et de toute la cavalerie feudataire de sa province. Sur le rapport d'Ali-Pascha et de Toz Mohammed-Pascha de Widin, que l'ennemi faisait mine de lever son camp de

Pancsova, le grand-vizir résolut, à la suite d'un conseil de guerre, de marcher en avant. L'armée impériale était forte de cinquante-six mille hommes sans compter l'artillerie, les hussards, les Rasciens et autres troupes légères [1]; les troupes sous les ordres du grand-vizir se composaient de plus de cent mille hommes. Le commandement en chef avait été confié pour cette campagne, non pas au duc de Lorraine que la cour de Vienne craignait d'exposer aux maladies qui avaient sévi l'année précédente contre son armée, mais au feld-maréchal Olivier Wallis, sous les ordres duquel combattaient les felds-maréchaux prince de Hildburghausen et comte de Neipperg, les généraux de cavalerie Soher et Styrum. Lorsqu'on reçut au camp impérial la nouvelle que l'avant-garde ottomane commandée par le vizir Ali-Pascha, et forte de douze mille hommes, était arrivée à Hissardjik, ville désignée sous le nom de Krozka par les Serviens, Wallis, comptant que le grand-vizir ne pouvait arriver à Semendra que trois jours après, résolut de l'attaquer sur-le-champ. Il passa le Danube à Pancsova, tandis que Neipperg resta sur l'autre rive du fleuve, et marcha sur Hissardjik. Du village de Zweybrük, quatre chemins conduisent à Hissardjik. C'étaient les mêmes que Sekendorf avait parcourus deux ans auparavant; mais au lieu de suivre l'exemple de ce dernier, qui avait divisé son armée en quatre colonnes, Wallis s'avança sur

[1] Schemettau, p. 192 : soixante-sept bataillons de cent hommes chacun; soixante-quatre compagnies de grenadiers de cent hommes chacune; cent-treize escadrons; total cinquante-six mille deux cents hommes.

l'ennemi à travers une gorge étroite et suivi seulement de sa cavalerie [1]. Cette faute était d'autant plus grave, que la veille il avait écrit au conseil aulique de Vienne, qu'il était fort difficile d'obtenir quelques avantages sur les Turcs, en les attaquant avec la cavalerie seule. Les cuirassiers de Jean Palffy venaient de déboucher de cette gorge à la pointe du jour, lorsque tout-à-coup ils se virent assaillis de tous les côtés par les Turcs; en même temps parut sur les hauteurs, derrière la montagne de Krozka, l'armée du grand-vizir. Le régiment Palffy fit des prodiges de valeur, mais le régiment de Savoie repoussé dans la gorge, communiqua le désordre qui régnait dans ses rangs aux régimens Caraffa, Soher, Hohenzollern et Carl Palffy. Les Autrichiens furent battus et regagnèrent par une fuite précipitée les bords du Danube, laissant entre les mains des Ottomans trois grosses caisses et dix drapeaux. La plus grande partie des cuirassiers de Jean Palffy périt sous le sabre ottoman ou fut précipitée des hauteurs. au pied desquelles vingt mille janissaires étaient rangés en ordre de bataille. Les généraux Wittoff, Lerschno, Caraffa et les princes de Waldeck et de Hesse-Rheinfels restèrent sur le champ de bataille. C'en était fait des Autrichiens, si les Ottomans, profitant de leurs avantages, avaient fait marcher en avant l'aile gauche et l'aile droite pour envelopper

[1] Ce fait, qui résulte du rapport de Wallis, et la force connue de l'armée impériale démentent suffisamment la relation pompeuse de l'historiographe de l'Empire ottoman, qui dit qu'Ali-Pascha avait été attaqué par quarante mille cuirassiers et autant de fusiliers.

la cavalerie ennemie refoulée dans la gorge; mais ils se contentèrent d'échelonner leur aile droite sur le Danube, et d'occuper avec l'aile gauche, les vignes qui avaient été si funestes à l'avant-garde impériale. La cavalerie, sous les ordres du prince de Hildburghausen, l'aile gauche de l'infanterie allemande et une partie du centre restèrent, pendant tout le jour, dans la plus complète inactivité, en sorte que six régimens d'infanterie, dix-huit régimens de grenadiers et la cavalerie de Palffy eurent seuls à soutenir le choc de l'ennemi; la bataille, sans compter l'attaque de l'avant-garde, dura depuis cinq heures du matin jusqu'au coucher du soleil (23 juillet 1739 — 16 rebioul-akhir 1152). La perte éprouvée par les impériaux fut de cinq mille sept cent vingt-deux morts et de quatre mille cinq cent trente-six blessés [1].

Dans la nuit qui suivit cette bataille, le prince de Hildburghausen conseilla de demander du secours au comte Neipperg, qu'on avait laissé sur l'autre rive du Danube, et d'attaquer les Ottomans le jour suivant; mais Soher et Styrum étaient d'un avis contraire, et appuyaient leur opinion sur ce que la cavalerie, trop fatiguée et manquant de fourrage, se trouvait hors d'état de combattre. Pendant la bataille, Pallavicini, commandant de la flottille du Danube, était sorti de Belgrade avec toute son escadre, pour prendre part au combat; mais, après avoir échangé avec l'artillerie ottomane quelques centaines de boulets, dont qua-

[1] Keralio, II, p. 163. Soubhi dit vingt mille morts et dix mille prisonniers; il prétend que la bataille n'avait duré que cinq heures.

rante seulement, lancés par les Turcs, avaient atteint ses navires, il retourna le lendemain à Belgrade.

Aux premiers rayons du soleil, le grand-vizir s'avança avec quatre ou cinq mille janissaires et recommença le combat, mais trouvant le reste de l'armée ennemie rangé en ordre de bataille et prêt à le recevoir, il renonça à toute attaque ultérieure et se retira à Hissardjik. La perte de la bataille de Krozka fut principalement due à l'incurie du feld-maréchal Wallis, qui, au lieu d'attaquer avec toutes ses forces, les avait divisées en quatre corps et avait engagé le combat avec la division la plus faible; nul doute que, s'il avait écouté les conseils du feld-maréchal Neipperg qui lui avait offert de le suivre avec les troupes sous ses ordres, et s'il avait fait coïncider l'attaque de la cavalerie avec celle de l'infanterie, la bataille n'aurait pas été perdue [1]. L'armée ottomane, électrisée par la présence du grand-vizir, combattit avec la plus grande bravoure; tous rivalisèrent d'ardeur et les ministres de la Porte, le reïs-efendi Moustafa, le sous-secrétaire Raghib et le second-maître des requêtes Haschim, veillèrent en personne à ce que les munitions fussent exactement fournies aux canonniers par les armuriers. Après la bataille, le grand-vizir distribua aux braves qui lui apportèrent des têtes ennemies, la somme de quatre-vingts bourses d'argent, provenant de la capitation de Roumilie, qui venaient de lui être envoyées ; lorsqu'enfin l'argent lui manqua, il paya les têtes qui lui furent ap-

[1] Rapport de la conférence à l'Empereur, daté du 2 août 1739. Voy. aussi Dadich, dans *la Bibliothèque historique de Gatterer*, t. XV. p. 272.

portées en billets. Le defterdar Aarif et les trois premiers présidens de la chambre, savoir : le rouznamedji, le mouhasebedji et le mewkoufatdji avaient de leur côté reçu mission de payer un ducat pour chaque tête ennemie. L'historien Sôubhi, témoin oculaire de toute cette campagne, n'a pas omis de louer le zèle qu'ils déployèrent en cette circonstance, et il place la bataille de Krozka à côté de celle de Mohacz.

Après une halte de deux jours à Hissardjik, le grand-vizir remonta le Danube et se rendit à Wischniza; le lendemain, il traversa les champs de Weretschar, laissant sur ses côtés les redoutes de Khalil-Pascha, et livra aux flammes le faubourg de Belgrade; il fit le même jour, ouvrir autour de cette place une tranchée (26 juillet — 19 rebioul-akhir). Sur ces entrefaites, le serasker Toz Mohammed-Pascha avait quitté Orsova et était venu établir son camp d'abord en face de Hissardjik, ensuite sur les bords de la Temes, dans le voisinage de Pancsova et à deux lieues de distance du camp du grand-vizir (29 juillet). Le jour suivant, Elhadj Mohammed somma le commandant de Belgrade de se rendre et lui promit de faire conduire à Ofen, en toute sûreté, la garnison, forte de vingt mille hommes. On lui répondit par des coups de canon.

Cependant l'armée impériale, conduite par Wallis, Neipperg et le prince Lobkowitz, marcha à la rencontre des Ottomans et vint prendre position à Pancsova, où on avait résolu de livrer bataille. Cinq cents cavaliers turcs, qui étaient venu reconnaître un

carré autrichien, furent enveloppés et périrent tous jusqu'au dernier (30 juillet 1739 — 23 rebioul-akhir 1152). Toz Mohammed-Pascha qui, au lieu d'exécuter l'ordre qu'il avait reçu, de pénétrer avec son corps de seize mille hommes dans le Banat et la Transylvanie, avait engagé le combat, fut battu et forcé d'abandonner son camp aux Autrichiens. Son insubordination, le désastre de Pancsova qui en était résulté, et plus que tout cela, la négligence qu'il avait mise à faire enlever des pontons d'une nouvelle invention [1] que Hekkimzadé Ali, de Bosnie, avait apportés au camp, le jour de la bataille de Krozka, appelaient une punition : il eut la tête tranchée.

Hekkimzadé Ali-Pascha, aussitôt après avoir reçu l'ordre de la Porte (avril 1739) d'ouvrir les hostilités en Bosnie et de faire une incursion sur le territoire ennemi, avait ravagé tout le pays situé aux alentours de Kostaïnizza et d'Irim; ainsi, le territoire compris entre la Kulpa et l'Unna, où depuis soixante ans aucune troupe ottomane n'avait pénétré, vit se renouveler les dévastations auxquelles se livraient jadis dans ces mêmes contrées, les hordes sauvages des akindjis. Hekkimzadé Ali, en quittant sa résidence de Bosnaseraï, s'était avancé sur Novi, avait passé l'Unna, assiégé Zrin et saccagé le pays de Kostaïnizza et de Novodol, jusqu'aux bords de la Kulpa. Sur la rive opposée, six mille Tatares dévastèrent les villages de Knesawa, Dubiza et Yessenowaz. Le fils d'Ali-Pascha, Ibrahim,

[1] L'inventeur de ces pontons, en cuir, était Mouzafferzadé Abdoullah, simple artisan de Bosnaseraï

et celui de Salih-Pascha, Mahmoud, rassemblèrent dans les champs de Bilan, les milices de Trawnik, d'Akhissar, de Yaïza, de Banyalouka, de Kassoraz, de Novi, de Bihacz, d'Ostrosacz et de Vieux-Ostrovaz, et désolèrent, par le fer et par le feu, le pays situé autour de Kotar, Lika et Udwina, jusqu'à Waratdja [1]. Ali Hekkimzadé se trouvait à Trawnik, lorsqu'il reçut l'ordre de rejoindre le camp du nouveau grand-vizir, El-Hadj Mohammed, qu'il trouva sur le champ de bataille de Krozka, d'où il se rendit avec lui sous les murs de Belgrade.

Moins heureuse que les troupes de Bosnie et de Servie, l'armée ottomane, opposée aux Russes, essuya de grands revers en Bessarabie et en Moldavie. Sans égard pour les représentations de la Pologne, l'armée russe, forte d'environ soixante-dix-huit mille hommes, parmi lesquels treize mille Cosaques [2], ouvrit la campagne en franchissant le territoire de la république polonaise, pour gagner le Dniester (12 août 1739 — 9 djemazioul-ewwel 1152).

Les Cosaques, non moins cruels que les akindjis, éclairèrent la marche de l'armée par l'incendie de Soroka, de Mohilow et autres endroits. A Sukowza [3], lieu situé à six lieues de Chocim, Münch passa le Dniester avec un corps de vingt mille hommes. En Moldavie, Cantemir, que la Russie avait proclamé

[1] *Ta Waratschaya*, c'est-à-dire jusqu'à Waratdja ; Dubski en a fait un nom propre Tawaretscha.

[2] Keralio, II, p. 111. Soubhi, f. 169, dit plus de cent mille.

[3] Keralio, p. 115; non loin de Harodenko.

prince du pays, souleva les habitans contre le voïévode Ghika. Le serasker de Bender, Weli-Pascha, et celui d'Oczakow, Gendj Ali [1], avaient pris position devant Chocim ; le premier voulut se retrancher sous les murs de cette place, mais ses troupes lui ayant manifesté le désir de combattre de préférence en rase campagne, les deux généraux vinrent occuper les hauteurs de Stawoutschané. Malgré la position avantageuse des Ottomans, Roumanzoff exécuta avec huit mille hommes, l'attaque commandée par Münch ; la témérité de cette entreprise fut couronnée d'un plein succès (18 août). Gendj Ali-Pascha justifia dans ce combat, son surnom de Gendj (le Jeune), par le courage fougueux, mais irréfléchi, avec lequel il conduisit, contrairement à l'avis du serasker, ses bostandjis au carnage. Les Turcs, complétement défaits, s'enfuirent à Bender ; quelques-uns seulement se jetèrent avec Elias-Pascha, commandant de Chocim, dans cette forteresse. Des dix mille hommes dont se composait la garnison avant la bataille, il ne restait dans la place que sept cents janissaires et leur aga ; trop faible pour pouvoir tenir contre les Russes, Elias-Pascha accepta la capitulation qui lui fut offerte [2]. De Chocim, le généralissime de l'armée russe se dirigea sur Yassi, que le voïévode Ghika et le bouloukbaschi Katirdjioghli abandonnèrent avec huit mille

[1] Soubhi, f. 168. Dadich nomme, par erreur, ce dernier *Gentali*, et celui de Chocim, Elias Koltschat-Pascha.

[2] Soubhi, f. 169, dit que les Russes avaient violé la capitulation et fait prisonnière de guerre toute la garnison.

hommes; leur départ se fit avec tant de précipitation, qu'ils y laissèrent des queues de cheval, plusieurs grosses caisses, des drapeaux et trois canons. Münch, en prenant possession de la ville, se conduisit envers les boyars avec autant de dureté que de maladresse. Lorsque le métropolitain lui présenta la croix et l'Evangile à baiser, il se borna à baiser le livre et repoussa la croix; enfin, au moment où le métropolitain commença son discours par la citation de ce texte : *Que Dieu bénisse ton entrée et ta sortie,* tous les généraux russes présens poussèrent des éclats de rire et plaisantèrent de la prophétie. Münch demanda ensuite aux boyars, outre un corps d'auxiliaires de vingt mille hommes, une contribution de guerre de vingt mille ducats. Pendant que les Cosaques répandus dans le pays, le pillaient et l'incendiaient, les troupes stationnées à Yassi se livraient à tous les excès imaginables : des églises profanées, des couvens pillés, des familles déshonorées marquèrent le passage de l'armée russe dans cette ville. De Yassi, Münch marcha sur Bender à travers la montagne presque inaccessible de Kodrui Baklui. Aussitôt que Ghika eut annoncé au grand-vizir l'entrée des Russes en Moldavie, celui-ci envoya au beglerbeg Atmatdja-Pascha, qui se trouvait alors auprès du serasker de Bender, aux chefs des lewends, Katirdjioghli, Wanli, Yegeni et au voïévode de Boli, l'ordre de voler au secours de l'armée de Moldavie, commandée par Sari Ahmed-Pascha. Il organisa en même temps sur les rives du Danube une levée de douze mille hommes destinée à ren-

forcer les garnisons des forteresses d'Ibraïl, de Kilia et d'Ismaïl.

La campagne des Russes en Moldavie et en Bessarabie coïncida avec l'une des négociations les plus singulières et les plus malheureuses que l'Autriche eût jamais entamées avec l'Empire ottoman. Le traité de paix qui la suivit fut le résultat d'actes arbitraires commis par les négociateurs autrichiens, dont la faiblesse et l'imprudence furent vraiment incroyables dans cette circonstance [1]. Longtemps avant l'ouverture de la campagne de 1739, le chancelier d'Autriche, comte Sinzendorf, avait autorisé le marquis de Villeneuve à offrir à la Porte la restitution d'une partie de la Valachie autrichienne qui s'étendait jusqu'aux bords de l'Alt, mais seulement portion par portion, et à condition que celle-ci s'engagerait à lui restituer Orsova et Mehadia, ou du moins à raser les fortifications de ces deux places fortes; mais comme la cour ottomane ne voulait entrer dans cet arrangement qu'autant que la Russie s'engagerait à démolir

[1] Tels sont les seuls reproches mérités dans cette affaire par les généraux Wallis et Neipperg; Schœll, XIV, p. 360, se trompe donc lorsqu'il les taxe d'incroyable impéritie ou même de trahison : « Nous sommes arrivés, dit-il, à l'histoire d'une des négociations les plus singulières et les plus » malheureuses dont l'histoire offre l'exemple. Cette négociation se compose » d'une telle série d'actes de faiblesses et d'imprudences d'un côté et d'insolences de l'autre, que la postérité ne sait si elle doit en accuser les auteurs » d'impéritie ou de trahison. » Voyez à ce sujet les soixante-neuf documens contenus dans l'ouvrage publié par le fils de Neipperg : *Umstændliche, auf Original Documente gegründete Geschichte der sæmtlichen und wahren Vorgænge bey der Unterhandlung des zu Belgrad am, 18 septembre 1739 geschlossenen Friedens.* Francfort et Leipzig, 1790.

les fortifications d'Azof, l'Empereur donna ordre de rouvrir la campagne, aussitôt qu'on eut appris le rejet de cette condition par le comte Ostermann. L'ambassadeur de France, après s'être fait reconnaître solennellement en qualité d'ambassadeur extraordinaire et de médiateur, muni de pleins pouvoirs pour négocier la paix entre la Porte d'une part, et l'Autriche et la Russie d'autre part, avait suivi le camp ottoman et se trouvait à Nissa, lorsque le grand-vizir arriva sous les murs de Belgrade (27 juillet). Le lendemain, le grand-vizir proposa au feld-maréchal, comte de Wallis, une suspension d'armes qui permît de reprendre les négociations, et lui demanda, comme otages, quelques officiers de l'armée impériale; Wallis lui envoya le comte de Gross, colonel du régiment Schulenbourg, auquel Elhadj Mohammed déclara que, si son général était muni de pouvoirs suffisans pour traiter de la paix, on pouvait sur-le-champ entrer en négociations. Peu de jours après, la cour de Vienne, dans sa réponse à Wallis, lui intima l'ordre de ne traiter avec les Turcs que sous les conditions qu'il jugerait les plus favorables à l'Autriche, et de ne faire de concessions que dans le cas d'absolue nécessité et par gradation; il lui fut enjoint, en outre, d'envoyer un rapport détaillé sur la position de Belgrade, que Wallis avait affirmé n'être pas tenable, et sur les chances qu'il y aurait de sauver cette forteresse: ces mêmes instructions lui ordonnaient d'employer à ces négociations le comte de Neipperg, qu'il avait lui-même proposé.

Wallis envoya, pour la seconde fois, le colonel Gross, accompagné de l'interprète Schwachheim, au camp d'Elhadj Mohammed. Gross était porteur d'une lettre, où le généralissime impérial informait le grand-vizir qu'il était autorisé à négocier la paix sous la médiation de la France et celle des puissances maritimes, et se disait prêt à acheter par les plus grands sacrifices la conservation de Belgrade. Le lendemain (13 août — 8 djemazioul-ewwel), Elhadj Mohammed lui répondit insolemment que les négociations ne pourraient commencer que lorsqu'on lui aurait remis les clefs de cette ville [1], Wallis, tout en déclarant qu'il ne pouvait entamer les négociations sur cette base, promit d'en référer à sa cour, et demanda, à cet effet, un armistice de dix jours [2]. Si ce commencement était déjà d'un mauvais augure et diamétralement opposé aux instructions de Wallis, le colonel Gross aggrava encore bien plus la situation des choses, en offrant verbalement au grand-vizir, en présence de l'interprète de la cour, de lui abandonner Belgrade et en persistant à maintenir cette offre, bien que Schwachheim lui eût fait observer qu'il dépassait les limites de ses pouvoirs. Wallis avait demandé lui-même, dans son rapport à l'Empereur, l'admission du

[1] La lettre de Wallis se trouve dans l'*Histoire de Neipperg*, p. 157, et la réponse du grand-vizir, p. 180 ; enfin le rapport de ce dernier au Sultan, dans Soubhi, f. 158.

[2] Cette lettre se trouve dans l'*Histoire de Neipperg*, p. 168 ; elle est datée de Sourdok, 15 août, au lieu du 14, car, d'après le témoignage de Schwachheim, il l'apporta le 14.

comte Neipperg, en qualité de négociateur: mais comme il était loin de s'attendre que la cour de Vienne pût le lui préférer, sa jalousie se réveilla. Il avait reçu ordre de communiquer à Neipperg toutes les lettres, documens, et rescrits relatifs aux négociations qui avaient eu lieu pendant les deux dernières années, et de lui abandonner la direction de cette affaire; mais Wallis, n'écoutant que son dépit, s'abstint de lui en donner connaissance. Ce ne fut qu'au moment où Neipperg, instruit par l'interprète Momars et par deux lettres du grand-chancelier, de la défiance que la cour impériale nourrissait contre le généralissime et de la confiance qu'elle avait en lui Neipperg, demanda à se rendre au camp turc, pour conférer directement avec Villeneuve, que Wallis envoya, au grand-vizir, deux lettres, qui suivirent de près celle que lui avait remise le colonel Gross. Dans l'une de ces lettres, il insista sur la nécessité d'inviter l'ambassadeur français à se rendre au camp ottoman; dans l'autre, il demanda un sauf-conduit pour Neipperg [1]. Ces lettres furent remises au grand-vizir par l'interprète français Delaria, et ce fut par son canal que Villeneuve, instruit par Sinzendorf, du

[1] Ces deux lettres se trouvent dans l'*Histoire de Neipperg*, p. 190; elles sont datées du 16 et du 17 août; la réponse à la lettre apportée par Gross se trouve au n° 19, p. 197; mais, elle porte la fausse date du 5 août, mise pour celle du 15. C'est par erreur que l'Histoire de Neipperg cite cette lettre, sous le n° 17, comme étant la même que la traduction française et italienne de la seconde réponse. La traduction française et italienne n'est autre qu'une réponse postérieure du grand-vizir; quant à la lettre en langue latine, elle lui est antérieure.

choix qu'on avait fait de Neipperg, se mit en rapport avec lui. Par deux lettres qu'un officier des postes remit secrètement au comte Neipperg, Sinzendorf l'autorisa à abandonner aux Turcs Belgrade et ses fortifications, mais seulement à la dernière extrémité. En se rendant au camp du grand-vizir, Neipperg était accompagné du colonel Gross, de l'interprète de la cour Schwachheim, et du premier interprète et secrétaire du conseil aulique, Momars. Il n'avait pour tout bagage qu'une valise, car le grand-vizir avait expressément demandé qu'il vînt sans suite ni pompe. Les pleins pouvoirs dont l'avait muni le feld-maréchal Wallis étaient très-irréguliers, en ce qu'ils faisaient mention, sans aucune utilité, non-seulement de la médiation des puissances maritimes qui n'était pas réclamée, mais aussi de l'alliance, qui unissait l'Autriche à la Russie [1]. Cette lettre de Wallis, ainsi que les précédentes, et l'offre faite au grand-vizir par le colonel Gross de lui abandonner Belgrade, étaient jusque-là restées un secret pour Neipperg, qui quitta le camp impérial établi près de Sourdok et se rendit par Belgrade au camp turc. Lors de son passage dans cette ville, Neipperg commit la faute de ne pas s'assurer par lui-même de la vérité de ce que Sukow avait

[1] *So begewaltige ich eueh hiemit auch das fortificerte Belgrad an die Türken einzugestehen*, du 11 août. Voy. aussi Soubhi, f. 173 et 174. — Lettre de l'Empereur à Neipperg du 18 août. Wallis s'excusa plus tard de cette irrégularité en disant : « N'ayant jamais été employé dans les affaires politiques, j'ai mal interprété la clause concernant mes pleins pouvoirs au sujet des puissances maritimes. Lettre à Villeneuve dans l'*Histoire de Neipperg*, p. 245.

consigné dans son rapport à Wallis, sur l'existence d'une brèche dans les murs de la place, dont la défense lui était confiée; c'était une négligence d'autant plus grande, que Schmettau qui, deux jours auparavant, avait inspecté tous les ouvrages extérieurs, n'y avait vu aucune brèche et n'y avait pas même rencontré l'ennemi. Ainsi, trompés par les rapports du lâche ou négligent commandant de Belgrade, Wallis, dans ses lettres particulières, et Neipperg, dans celles que l'Empereur l'avait chargé de lui écrire en secret, s'accordèrent à présenter la position de la forteresse comme désespérée. Cet accord eut les suites les plus funestes, car il détermina le grand-duc de Toscane et le grand-référendaire Bartenstein à autoriser la cession de Belgrade aux Ottomans.

A son arrivée au camp turc, Neipperg fut reçu par l'interprète de la Porte et le reïs-efendi, qui le conduisirent avec Schwacheim et Momars, sous deux tentes dressées entre celles du grand-vizir et du reïs-efendi. Là, il fut complimenté par l'ambassadeur de France, qui vint le trouver, accompagné de son secrétaire Peyssonel, et de son interprète Delaria. Dès cette première entrevue, Villeneuve l'informa que toutes les offres que l'Empereur l'avait autorisé à faire graduellement avaient été rejetées par le grand-vizir, et qu'il insistait sur la reddition de Belgrade comme base des préliminaires (18 août). Neipperg se crut donc autorisé à ouvrir les négociations en offrant de remettre Belgrade aux Ottomans, après en avoir rasé les fortifications. Le grand-vizir, auquel le colonel

Gross avait déjà offert de rendre la forteresse dans l'état où elle se trouvait, se contenta de répondre : « Qu'il n'avait qu'un seul Dieu et qu'une seule parole, et qu'il n'écouterait aucune proposition de paix, qu'après qu'on lui aurait remis les clefs de Belgrade. » Le lendemain (19 août), Elhadj Mohammed envoya à Neipperg, une garde d'honneur de douze janissaires, et le même jour, il reçut la visite du reïs-efendi [1]. L'arrivée du trésorier Beschiraga, qui apporta, avec une lettre du Sultan pour le grand-vizir, les décorations destinées à ceux qui s'étaient le plus distingués à la bataille de Krozka, recula de deux jours les négociations. Le reïs-efendi Moustafa donna aux ministres et aux généraux assemblés lecture de la lettre, par laquelle le Sultan encourageait l'armée à persister dans la voie de conquêtes qu'elle venait de parcourir avec tant de bonheur.

Cependant, les travaux du siége étaient poussés avec la plus grande activité ; déjà deux parallèles de circonvallation enveloppaient tout le front de la forteresse. Le grand-vizir ne quittait presque plus la tente qu'il avait fait dresser derrière les tranchées des janissaires ; les autres ministres de la Porte, le reïs-

[1] *Histoire de Neipperg*, p. 49. Schmettau, p. 257, commet une grave erreur : « Il y fut d'abord détenu prisonnier sous la garde de vingt-quatre janissaires ; » et plus loin : « Le pascha de Bosnie lui cracha au visage. » Le fait est que Schmettau fait retenir le comte Neipperg pendant huit jours prisonnier au camp et qu'il fixe l'arrivée de l'ambassadeur français au 26 août seulement, tandis que Neipperg lui parla immédiatement après son entrée dans le camp ; il n'en faut pas davantage pour prouver la fausseté de ces assertions. Voy. Laugier, II, p. 34.

efendi, le defterdar et le tschaousch-baschi, se chargeaient l'un après l'autre de faire les rondes de nuit, afin de prévenir toute surprise. Le defterdar et le mouhasebedji, ou chef de la première chambre des comptes, présidèrent à la construction d'un pont sur la Save, destiné à joindre Belgrade à l'île des Bohémiens, et de là à Semlin; ils remplirent cette mission avec tant de zèle, qu'en peu de jours le pont put être livré aux troupes. L'ennemi avait lui-même mis le feu près de Visniza, à cinq des plus grands navires de sa flotte du Danube. Une tentative du serasker de Widin, Memisch-Pascha, pour s'emparer, dans la petite île du Danube, d'une redoute élevée par les Autrichiens, échoua complétement.

Aussitôt après la distribution des décorations envoyées de Constantinople, Neipperg formula par écrit et remit à l'ambassadeur français, les conditions auxquelles il se déclarait autorisé à conclure la paix. Par cette pièce, il offrait de céder à la Porte la Valachie autrichienne, Orsova, la Servie, Belgrade et Sabacz, et de fixer, comme limites des deux Etats, la Save et le Danube. Le lendemain, au moment où Neipperg, impatient de ne recevoir aucune réponse à ses propositions, demanda la permission de partir, il fut invité à se rendre sous la tente qui avait été disposée pour le congrès. Trois sofas y avaient été placés pour servir de siéges aux plénipotentiaires. Celui du milieu était occupé par l'ambassadeur français, le marquis de Villeneuve, et par son secrétaire Peyssonel; Neipperg et le secrétaire du conseil aulique Momars, prirent

place sur celui de droite; les plénipotentiaires ottomans, le juge du camp Esaad-Efendi, le reïs-efendi Moustafa, et le sous-secrétaire Raghib, s'assirent à gauche du médiateur (23 août). Dans cette première conférence, comme dans celle qui eut lieu deux jours après, Neipperg se contenta d'offrir aux Ottomans Belgrade, moins ses fortifications qui devaient être rasées; ceux-ci ayant insisté pour qu'on leur livrât la forteresse dans l'état où elle se trouvait, Neipperg demanda chaque fois la permission de retourner chez lui; mais, chaque fois aussi, le grand-vizir la lui refusa en l'invitant à rester sous la tente de l'ambassadeur de France. Villeneuve, à l'effet de rendre plus accommodans les plénipotentiaires turcs, mit dans sa confidence le gouverneur de Bosnie, Hekkimzadé Ali-Pascha, et le gagna aux intérêts de la médiation. Il écrivit ensuite au comte de Sinzendorf, à Vienne, et lui exposa l'état des négociations; mais bien que Neipperg eût déjà rédigé son rapport à l'Empereur, il commit alors une nouvelle faute : il résolut de se taire sur l'état des négociations, jusqu'à ce qu'elles fussent terminées; seulement, lorsque, quatre jours après (28 août), le grand-vizir envoya prier le commandant de Belgrade de lui envoyer de la glace, ses provisions n'étant pas encore arrivées de Nissa, Neipperg profita de cette occasion pour informer secrètement Sukow et Wallis de ce qui se passait au camp ottoman; il ajouta, dans un *post-scriptum*, qu'il ne voulait pas de réponse, de peur qu'elle ne fût ouverte par les Turcs. Le lendemain (29 août), les

plénipotentiaires se réunirent, pour la troisième fois, sous la tente du congrès. A la place du grand-vizir, qui s'était excusé sur une indisposition, Ali-Hekkim-zadé présida l'assemblée. Sa demande ayant pour objet la remise aux Ottomans de la forteresse de Belgrade dans son état actuel, avec toutes ses dépendances, fut rejetée par Neipperg, comme dépassant les limites de ses pouvoirs. Villeneuve, en sa qualité de médiateur, proposa alors de raser les ouvrages nouvellement construits, et de laisser subsister les anciennes fortifications. Ali-Pascha prit la parole, et demanda à M. de Villeneuve, s'il était possible de démolir les fortifications nouvelles sans endommager les anciennes, et s'il croyait qu'on pût procéder à cette démolition en présence de toute l'armée ottomane. Villeneuve et Neipperg se retirèrent pour concerter leur réponse; lorsqu'il rentrèrent sous la tente, Ali-Pascha leur déclara que leur proposition avait été agréée, et qu'en conséquence on était prêt à arrêter les préliminaires du traité. Le jour suivant, Villeneuve trouva, en comparant son projet de traité préliminaire avec celui du reïs-efendi, que ce dernier avait ajouté à son texte, comme une chose convenue, la cession de Vieux-Orsova, de Mehadia et de Yeni-palanka, bien qu'il n'en eût été nullement question dans les conférences précédentes. Cet incident amena de vifs débats qui durèrent tout le jour. Dans une nouvelle conférence, Neipperg offrit aux plénipotentiaires turcs la portion du territoire située vis-à-vis d'Orsova; mais ceux-ci, afin de comprendre

dans leurs possessions la ville de Vieux-Orsova, proposèrent de détourner le lit de la Czerna (31 août).

Le 1er septembre, Neipperg et l'ambassadeur français, se rendirent, précédés du tschaouschbaschi et d'un chambellan, sous la tente du grand-vizir qu'ils trouvèrent assis entre les gouverneurs de Roumilie et de Bosnie, Memisch-Ali et Ali-Hekkimzadé. Villeneuve et Neipperg s'assirent sur un sofa placé vis-à-vis d'eux ; tout auprès, le defterdar Aarif, l'aga des janissaires Hasan, et les quatre plénipotentiaires ottomans, le kiaya Mohammedaga [1], le reïs-efendi Moustafa, le juge du camp Esaad, et le sous-secrétaire d'État Raghib, étaient accroupis sur des coussins. Ce fut sous les auspices et sous les yeux [2] des hauts fonctionnaires ci-dessus nommés, que les quatre plénipotentiaires conclurent la paix dans un acte préliminaire contre-signé par le grand-vizir seul. L'ambassadeur de France signa ensuite l'acte, par lequel il se reconnaissait médiateur et garant du traité. Trois jours après, Elhadj Mohammed fit son entrée à Belgrade, où le nouveau commandant Schmettau vint le complimenter à la porte dite de l'Empereur. Le même jour, il nomma Hekkimzadé Ali-Pascha gouverneur de la forteresse et lui confia le commandement de l'armée avec le titre de serasker. Six jours après la signature du traité, Hekkimzadé signa, avec Schmettau, une convention qui fut contre-signée par

[1] Laugier, dans sa traduction du traité, a omis de mentionner le kiaya Mohammed.

[2] *Nazaret ou maarifetleri ilé.*

Neipperg et Villeneuve, et par laquelle les Turcs s'engagèrent à démolir les fortifications extérieures de Belgrade dans l'espace de six mois (7 septembre 1739 — 3 djemazioul-akhir 1152).

Neipperg avait déclaré qu'il ne pouvait apposer sa signature au traité, si la Porte se refusait à conclure en même temps avec la Russie la paix, que le plénipotentiaire russe Cagnoni, qui se trouvait auprès de Villeneuve, était chargé de négocier. La prise de Chocim et l'occupation de Yassi par Münch déterminèrent les Turcs à entrer en arrangement, d'autant mieux qu'on était déjà d'accord sur la démolition des fortifications d'Azof. Mais une nouvelle difficulté se présenta lorsque les plénipotentiaires ottomans demandèrent que tout le territoire situé aux environs d'Azof restât sans culture. Cagnoni refusa d'abord d'accéder à cette demande comme étant contraire à la lettre de ses pouvoirs, cependant il l'accueillit enfin, à condition qu'elle serait approuvée par sa souveraine. Quant à la fixation des nouvelles frontières, on convint de régler cette affaire à l'arrivée du grand-vizir à Nissa, où se trouvaient les archives de l'Empire. Le reïs-efendi ayant fait observer qu'il était contraire à la dignité du grand-vizir de signer purement et simplement le traité de paix, tandis que le plénipotentiaire russe ne le signait que conditionnellement, on parvint à le déterminer, moyennant cinq mille ducats, à laisser entre les mains du médiateur l'acte du traité, jusqu'à ce qu'il fût ratifié par le gouvernement russe. Par l'article 3 de ce traité, la Russie s'engageait à raser

les fortifications d'Azof, dont les dépendances devaient rester inhabitées ; en retour, il lui était permis de construire une forteresse sur le Kouban ; par le même article, elle s'obligeait à n'entretenir de flottes ni dans la mer d'Azof, ni dans la Mer-Noire, et à ne faire construire de vaisseaux dans aucun port de ces deux mers ; l'article 6 stipulait la reconnaissance par la Russie de l'indépendance des deux Kabartas ; par l'article 12, la Porte s'engageait à traiter à l'amiable et sans retard de la reconnaissance du titre impérial à la Czarine et à ses descendans ; l'article 15 portait qu'il serait nommé une commission pour la délimitation des frontières respectives en Asie et en Europe. Comme l'acte du traité russe ne fixait aucun terme pour la paix, la durée en était indéfinie comme celle de la dernière. Quant à la paix avec l'Autriche, la durée en fut fixée à vingt-sept ans. Les vingt-trois articles dont se composait le traité autrichien, contenaient, outre les modifications apportées à l'état des frontières, la condition de l'oubli du passé pour les boyars, la Moldavie et la Valachie, le rétablissement des Trinitaires, qu'on n'avait pu obtenir lors de la conclusion du traité de Passarowicz, la liberté pour ces derniers de reconstruire leurs églises ; l'éloignement de Czaki, chef des mécontens hongrois qui avait succédé à Rakoczy, et la faculté pour ceux-ci de se retirer avec leurs femmes sur le territoire turc ; enfin, la promesse faite par la Porte de mettre un terme aux pirateries des Dulcignotes et des Etats Barbaresques dans l'Adriatique et dans la Méditerranée.

Ce traité fut signé le 18 septembre 1739, à six heures du matin; les copies, auxquelles on avait travaillé pendant toute la nuit, furent échangées immédiatement après et sans lecture préalable, en présence et sous la garantie de l'ambassadeur français. Le même jour, le grand-vizir leva son camp et reprit le chemin de Nissa, où il signa l'acte par lequel était réglée la nouvelle frontière qui devait séparer la Porte et la Russie (3 octobre). Cet acte, conçu en trois articles, était basé sur celui de l'année 1705, et fixait la frontière à l'ouest du Dnieper; quant au territoire compris entre les rivières Berda et Mius, les limites restaient les mêmes que celles déterminées par le traité de 1700.

Vers la fin du mois d'octobre, El-Hadj-Mohammed-Pascha, de retour à Constantinople, remit solennellement l'étendard sacré entre les mains du Sultan (28 octobre — 25 redjeb). Quelques jours après son arrivée, le secrétaire du conseil aulique, Momars, apporta la ratification de l'empereur; mais avant qu'elle fût échangée contre celle du Sultan, de nouvelles difficultés s'élevèrent. L'article III du texte latin du traité portait seulement que les frontières de la Servie et de la Bosnie seraient les mêmes que celles fixées par le traité de Carlowicz, tandis qu'on lisait dans le texte turc, que les frontières de Bosnie seraient rétablies telles que le traité de Carlowicz les avait déterminées. La cour impériale demanda que la minute du traité ottoman fût corrigée sur celle qui avait été rédigée en langue latine; elle insista en outre sur la nécessité de signer un acte spécial qui réglât le mode de dé-

molition des routes militaires en Valachie, et consacrât la liberté de construire de nouvelles forteresses destinées à protéger les frontières. Cet acte fut signé dans une conférence solennelle qui eut lieu à l'arsenal et à laquelle assistèrent, outre Villeneuve et les plénipotentiaires ottomans du traité de Belgrade, le kapitan-pascha, l'aga des janissaires, le maréchal de l'Empire et plusieurs autres agas (5 novembre 1739). L'échange des ratifications eut lieu immédiatement après. L'ambassadeur français reçut de la munificence du Sultan une pelisse d'honneur et un cheval richement harnaché, et de plus, la liberté de trente prisonniers allemands enfermés au bagne de Constantinople.

Momars remit encore à la Porte une dépêche par laquelle la cour d'Autriche déclarait que la paix de Belgrade ne pourrait en rien porter atteinte à son alliance offensive et défensive avec la Russie. Seize jours après, l'ancien résident russe à Constantinople, Wischniakoff, apporta, avec la promesse d'évacuer Chocim, malgré l'opposition de Münch, la ratification du traité conclu avec la Russie. Dans une lettre particulière adressée au marquis de Villeneuve, Ostermann lui dit, au sujet de la convention de Nissa, qu'en reculant les frontières turques jusqu'aux bords de la Kamenka et de la Saliva, on n'avait fait que confondre les territoires des Cosaques et des Tatares, et qu'en prenant pour bases de la nouvelle délimitation celles qui avaient été fixées par d'anciens traités, on n'avait rien déterminé. Il se plaignit encore de ce que rien

n'eût été stipulé relativement aux fortifications nouvellement construites, et de ce que le texte latin du traité russe différait sur plusieurs points du texte du traité turc; enfin, il demanda que l'article relatif à la restitution de Chocim fût rédigé dans des termes plus modérés et plus respectueux pour la Czarine, et que celle-ci fût reconnue par la Porte comme impératrice de toutes les Russies. Les ministres turcs promirent de lever toutes les difficultés qui existaient encore par une convention spéciale; mais quant à la reconnaissance du titre impérial, ils l'ajournèrent à une autre époque. L'échange des ratifications eut lieu avec toute la pompe qui avait présidé à celui des minutes du traité autrichien, si ce n'est, toutefois, que l'envoyé russe ne fut point invité au repas du diwan, car on était au mois du jeûne (28 novembre 1739).

Le nouveau traité russe, modifié au gré du comte d'Ostermann, ne contint plus aucune disposition en désaccord avec les précédentes conventions relatives à la délimitation des frontières; il porta que la démolition des fortifications d'Azof devrait avoir lieu dans le terme de trois mois, ordonna l'évacuation de Chocim et celle des autres places occupées par les Russes en Moldavie, et assura aux sujets de l'une et l'autre puissance un pardon plein et entier et l'oubli du passé. Un mois après, il fut signé dans la salle de l'arsenal (28 décembre), et le lendemain, Wischniakoff remit à la Porte, à l'exemple de Momars, la déclaration faite par la Czarine de son alliance indissoluble avec l'empereur d'Autriche. Le grand-vizir

procéda dès-lors à la nomination des commissaires pour la délimitation. Seïd-Efendi, fils de Mohammed Tschelebi, ancien ambassadeur à la cour du régent de France, fut chargé de régler les frontières du côté de l'Autriche, en déterminant la position des îles de la Save; le mewkoufatdji Mohammed-Efendi reçut ordre de se rendre dans le même but sur le Danube, et de fixer les limites d'Orsova et de la Valachie. Pour la délimitation des frontières de Russie, Elhadj Mohammed désigna le mewkoufatdji Merami et Khatti-Efendi, l'ancien secrétaire du kiayabeg; afin de stimuler leur zèle à s'acquitter de leurs fonctions, le grand-vizir promut d'avance le premier au rang de rouznamedji et le second à celui de mewkoufatdji. Les sept plénipotentiaires turcs du traité de Belgrade, le grand-vizir, les gouverneurs de Roumilie et de Bosnie, le defterdar, le reïs-efendi, le juge du camp et le sous-secrétaire d'Etat, trouvèrent la récompense de leur coopération à cette paix glorieuse, dans l'estime publique et dans la haute considération dont ils furent entourés. De pompeux bulletins [1], dus à la plume du sous-secrétaire d'Etat Raghib, annoncèrent à tous les gouverneurs de l'Empire et aux puissances musulmanes de l'Asie et de l'Afrique la conquête de Belgrade. Quant aux plénipotentiaires impériaux qui avaient négocié et conclu cette paix désastreuse, l'empereur d'Allemagne exprima à leur sujet son mé-

[1] Ces bulletins se trouvent joints dans l'ouvrage de Raghib à son histoire des négociations de la paix avec la Perse et à sa collection des rapports.

contentement dans des lettres circulaires qu'il envoya à tous les ambassadeurs accrédités chez les puissances étrangères [1], et il frappa Neipperg et Wallis d'une disgrâce qu'eux-mêmes convinrent avoir méritée [111].

La paix de Belgrade est une des plus glorieuses qui aient été conclues par la Porte; elle fut pour l'Autriche le digne pendant du traité désastreux que Pierre le Grand avait été obligé de signer sur le Pruth. Bien qu'elle eût été préparée par la perte de la bataille de Krozka, cette défaite fut moins le résultat des talens militaires du grand-vizir, que de la faute de Wallis, et la conclusion du traité de Belgrade doit être bien plutôt attribuée à la précipitation de Neipperg et à l'adresse du marquis de Villeneuve, qu'aux talens diplomatiques des négociateurs ottomans [2].

La frontière établie par le traité de Belgrade entre l'Autriche et la Porte a subsisté jusqu'à ce jour sur la Czerna et l'Unna, à l'exception de quelques changemens insignifians, déterminés par la convention de Sistow.

[1] Le rescrit circulaire de l'Empereur à ses ambassadeurs sur les fautes commises par les comtes Wallis et Neipperg lors de la bataille de Krozka et des négociations suivies par eux avec les Turcs, se trouve dans le *Traité de paix de Belgrade,* par Moser, p. 93.

[2] Schmettau dans son rapport à l'Empereur, daté du 26 juillet 1740 dit : « Nous devons en convenir, nos deux cours impériales ont été très malheureuses dans le choix des généraux commandant en chef, et dans celui de ses ministres plénipotentiaires; car, les uns et les autres ont commis les plus grandes fautes.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU QUATORZIÈME VOLUME.

—

LIVRE LXIV.

I. — Page 15.

Raschid, III, f. 31, donne la liste de ces présens, elle se trouve aussi dans l'opuscule intitulé : *Ordnung des Einzugs welchen der türk. Grossbatschafter Ibrahim am* 14 *augst* 1719 *gehalten* (Vienne 1719) : 1° Une tente précieuse dont les deux côtés étaient brodés, les colonnettes incrustées de nacre, les pieux dorés et le pommeau en argent massif; elle était divisée en dix-huit compartimens; les parois intérieures étaient de couleur orange; 2° deux couvertures de laine de Perse (ketsché); 3° deux matelas recouverts de satin bleu de ciel (minder); 4° quatre coussins de satin jaune de Constantinople; 5° deux paires de grilles incrustées de nacre (trabezan), avec quatre pommeaux; 6° un lit de camp en noyer (poulidjewiz); 7° trois paires de pistolets garnis de soixante et onze diamans, ornés d'émail rouge et vert sur un fond d'or (mouschebbek); 8° un panache de héron; 9° des harnais com-

plets fond d'or, garnis de 494 diamans, et ornés d'émail rouge, vert, blanc et bleu ; 10° une chaîne d'or (yilan), attachée sur un fond d'azur, ornée de 155 diamans et de 14 rubis; 11° un ruban en or (somschirid); 12° des étriers en argent doré, ornés de 20 diamans et de 160 rubis ; entre les pierres, on voyait un filet d'or ouvré (mouschebbek); 13° une bride en argent (somtopli); 14° une sangle (somtabkour) en argent avec son anneau; 15° un mors (likam) en argent; 16° deux coussinets de selle en velours brodés d'or (tegelti); 17° une selle garnie de 88 émeraudes et de 88 rubis, la batte de la selle (khané) en or filé (sirmalü), ornée de trois roses en or, les fontes garnies d'argent; 18° une sangle en argent; 19° une housse (seïnpousch) en étoffe d'argent de Constantinople, brodée d'or (somsari sirma), dont les franges étaient de grenat rouge et or (kilaboudan), doublée en satin blanc et ornée de trois roses brodées en or; 20° une couverture de selle (yapouk) d'écarlate, avec des broderies blanches et jaunes, doublée de satin jaune; 21° des harnais dits de diwan, garnis de 270 saphirs (yakout), et de 334 émeraudes, dont le fond vert et blanc était orné d'émail bleu; les ornemens de la tête et du poitrail du cheval étaient en or fin (mouschebbek); 22° une têtière en or (yilan) garnie de 58 saphirs et de 38 émeraudes; 23° une autre (enzelik) garnie de 14 saphirs et de 23 émeraudes, dont le fond or était orné d'émail blanc et bleu; 24° une massue d'or garnie de 52 rubis et saphirs, et de 87 émeraudes, dont la poignée était ciselée (kalemkiari); 25° sa bandoulière de riche étoffe (topouzlik), brodée en jaune, ornée de perles et de 22 émeraudes; 26° une chaîne (sindjin) en argent doré; 27° un mors en argent doré; 28° une sangle en or avec trois anneaux en argent; 29° une bride en argent, dont les boucles et boutons étaient en argent doré; 30° des étriers en argent doré ornés de roses en émail blanc et vert; 31° une grande housse, rouge au milieu, noire sur les bords, richement brodée à la mode indienne, ornée de 41 rubis et de 172 émeraudes,

de perles et de coraux, doublée de satin rouge garnie de franges en or; 32° une selle dont les empanons (kasch) étaient en argent doré, la bordure en étoffe d'or; 33° une batte de selle avec trois roses brodées en or; 34° une housse d'écarlate avec du *dal* (?) jaune, broderie jaune et blanche et doublée de satin blanc; 35° quatre tapis fond or, brodés sur les bords; 36° un abreuvoir en argent fin; 37° une chaîne de même métal, etc., etc.

II. — Page 20.

En route, le defterdar paya journellement pour 400 kilos d'orge, 100 quintaux de paille, 30 chariots de foin et 30 chariots de bois, la somme de 26,200 aspres; la dépense des chariots traînés par 150 chevaux et 200 bœufs, se monta à 11,300 piastres; en général, on dépensa pendant les 51 jours de route, depuis le moment de l'échange jusqu'à la frontière, la somme de 39,596 piastres. A Constantinople, on fournit journellement à l'ambassade: 10 moutons, 3 vaches, 3 veaux, 150 pains, 3 coqs d'Inde, 40 poulets, 30 pigeons, 10 oies, 20 okkas de poissons, 240 huîtres, 10 okkas de vinaigre, 2 okkas d'huile, 150 œufs, 15 okkas de lait, 40 okkas de légumes, 7 1/2 okkas d'ail, 7 1/2 okkas d'ognons, 20 kilos de millet, 10 kilos de lentilles, 100 limons, 10 okkas de fruits nouvellement cueillis, 1 okka de bougies, 5 okkas de chandelles, 30 charges de bois, 50 kilos d'orge, 10 quintaux de paille, 300 okkas de foin, 150 okkas de fleur de farine, 5 okkas de café, 15 okkas de graisse fondue, 5 okkas de sucre, 20 drachmes de cannelle, 20 drachmes de clous de girofle, la même quantité de poivre; 30 drachmes de piment, 5 drachmes de bois d'aloës, 1 miscal d'ambre, 1 okka de kaïmak (sorte de graisse), 10 okkas de yogourt (lait caillé), 7 okkas de fromage, 1 okka de beurre, 1 drachme de musc, 15 okkas de miel, 2 okkas de neige et un sac de glace. Comme

l'ambassadeur était le maître de demander ces objets en nature ou en argent, et qu'il préférait ce dernier mode, les inspecteurs de la cuisine impériale lui payaient journellement :

	aspres.
	9,545
Le chef des bouchers,	6,600
L'inspecteur des magasins d'orge,	3,000
L'aga de Constantinople,	200
Total.	19,345

	piastres.
En outre, l'ambassadeur reçut journellement du trésorier du Sultan, une gratification en argent de	150
Pour l'ameublement de son hôtel,	763
Pour secours aux gens de sa maison,	700
Total.	1,463

	aspres.
De plus, pour les 22 logemens affectés au personnel de l'ambassade, journellement,	1,542
Pour les dresseurs de tentes, les porteurs d'eau et de torches,	540
En total : 40,427 aspres ou 3,360 piastres par jour.	2,082

III. — Page 20.

Spécification des présens remis par l'amirauté impériale à la Porte ottomane.

Pour le Sultan : deux glaces magnifiques hautes de 76 pouces dans des cadres d'argent, deux lustres de cristal à douze becs, vingt-quatre autres lustres à bras, une tablette

de table reposant sur quatre globes; six guéridons, six guérondelles, une grille de cheminée, un rafraîchissoir, deux arrosoirs avec bassin, six grands flacons avec leurs chaînes, des pots de fleurs, des encensoirs, un service de café, douze plats à sorbet, un moule de confiseur, le tout en argent ou en vermeil; deux pendules, deux grandes glaces hautes de 60 pouces avec des cadres dorés, douze pièces de riches étoffes, une pendule à sonnerie, une autre reposant sur des colonnes de porphyre rouge. *Pour la sultane Walidé :* deux glaces hautes de 50 pouces, deux pendules en argent, une corbeille avec son couvercle et une autre sans couvercle, en argent; une table à café avec son service, deux pots de fleurs, le tout en argent; deux tasses et douze cuillers en vermeil, vingt-quatre tasses à café. *Pour le grand-vizir :* un grand arrosoir avec son bassin en vermeil, un rafraîchissoir, deux guéridons avec guérondelles, une tasse ouvrée en argent, une corbeille *idem* sans couvercle, six plats à sorbets, deux cafetières ouvrées en argent, deux grandes pendules dorées, une pendule à caisse incrustée. *Pour le reïs-efendi :* un encrier en vermeil, quatre lustres à bras en argent, un service à café, une pendule. *Pour le moufti :* un arrosoir avec son bassin, en argent doré; une corbeille en argent avec des anses dorées; un plat à sorbets en vermeil, une pendule. *Pour le second vizir :* un arrosoir avec son bassin, six plats à sorbets à moitié dorés, une montre en argent, une pendule. *Pour le troisième vizir :* un arrosoir avec son bassin, deux plats à sorbets et une assiette en vermeil, une pendule. Les mêmes présens furent donnés aux trois autres vizirs. *Ceux du pascha de Nissa* consistaient en : un grand arrosoir avec son bassin en argent, deux flacons de même métal, deux cafetières, six plats pour sorbets aussi dorés, une tasse ouvrée, une pendule en argent, deux montres en argent. Pour son kiaya : un arrosoir avec son bassin en argent, un plat à sorbets, etc. D'autres présens furent distribués au kiaya (grand-maître de la cour); au diwan-efendi (secrétaire d'ambassade); au kapi-

djiler-kiayasi (grand-chambellan); au tschaouschbaschi (maréchal de la cour); au selamagasi (maître du salut); au toufkendjibaschi (colonel des janissaires fusiliers); à l'émir-akhor (grand-écuyer); au konakdji (quartier-maître); au wekili khardj (contrôleur des cuisines); au massraf-efendi (écrivain des cuisines); à l'akkiambaschi (premier dresseur de tente); au toughandjbaschi (premier fauconnier); à l'imam (chapelain de légation); au muezzin (crieur de la prière), au silihdar (porte-épée); au tschokodar (premier valet de chambre); au khazinedar (trésorier); à l'anakhtaragasi (gardien des clefs); au kaftanagasi (gardien du kaftan); au sarikdjibaschi (gardien du turban); au tschamarschirbaschi (gardien du linge); au peschgiragasi (gardien de la nappe); au kahwedjibaschi (premier cafetier); au kilardjibaschi (premier confiseur); au kitabdjibaschi (bibliothécaire); à l'ibirkdar (gardien de l'aiguière), au sofradjibaschi (chef de la nappe); à l'itsch mehterbaschi (tapissier de la cour); au mehterbaschi (maître de la chapelle); au delibaschi (chef d'escadron des gardes du corps); au sandjakdar (porte-drapeau); au matradjibaschi (gardien de la gourde de cuir); au silahschor (premier piqueur); au sarbanbaschi (premier conducteur des chameaux); au kharmandebaschi (premier conducteur des mulets); au yedekdjibaschi (premier conducteur des chevaux de main); au seradjbaschi (premier palefrenier); à l'aschdjibaschi (chef des cuisiniers).

IV. — Page 24.

Un cousin de Schmid, conseiller à Anhalt-Zerbts, lui écrivit sous la date du 15 septembre 1719, de Zerbst, qu'il avait reçu de ses nouvelles par le secrétaire de légation saxonne, M. Bleul, qui l'avait connu à Constantinople; il terminait ainsi : « Du reste, je désirerais beaucoup recevoir des » nouvelles de mon cousin et de sa famille, et surtout con-

» naître les noms et l'âge de vos deux jeunes épouses, les » noms et les charges de leurs parens; le nombre des en- » fans que vous avez de chacune d'elles; enfin, les noms et » années de naissance de vos enfans. Je compose en ce mo- » ment la généalogie de toute notre famille, et à force d'étu- » des, je suis déjà parvenu à connaître notre filiation de » deux siècles. » Schmid, alors Mohammedaga, lui répon- dit : « J'ai reçu votre charmante lettre datée de Zerbst, le » 15 septembre 1719, par l'entremise du secrétaire de la lé- » gation impériale, M. de Dirlingen, et je vous suis obligé » de m'avoir, plus que tout autre de mes parens, conservé » un souvenir affectueux. Quant à ce qui regarde les faux » bruits répandus sur ma mort, grâce à Dieu! je suis encore » en vie; cependant, j'ai eu à subir quelques désagrémens, » lorsque le roi de Suède partit de la Turquie; car, un » certain grand-vizir Domat (Damad) Ali-Pascha (qui a » fait périr plus de cinq cents familles de la noblesse otto- » mane) m'a également poursuivi de sa haine, en m'accu- » sant d'être favorable à la religion chrétienne et surtout au » roi de Suède (on était bien content de voir partir cet hôte » importun et coûteux). Après m'avoir enlevé ma charge de » chambellan, on m'a relégué dans mon domaine à Conjum » (Koniah) en Asie, où j'ai vécu pendant une année tranquille » et heureux. Ce temps passé, le grand-vizir me donna un » régiment de cavalerie appelé *Konia ayalet*, et m'envoya » en Morée contre les Vénitiens. Là, j'ai acquis quelque » gloire. J'ai passé ensuite deux ans à Modon, où, en ma » qualité de commandant, j'ai défendu cette ville avec mon » régiment contre les Vénitiens, qui, après la levée du siége » de Coron, par l'armée turque, étaient venus bloquer » cette place avec quarante vaisseaux de guerre, et qui, » après trente jours de siége, ont été forcés d'abandon- » ner l'entreprise. Dans l'année même (1715), où le tyran » Ali-Pascha fut battu et tué par le prince Eugène, ce » grand héros, je fus rappelé à la cour de Constantinople,

» par le grand-vizir actuel, Ibrahim-Pascha (homme ver-
» tueux et doux), qui me réintégra dans ma charge. Par
» rapport à ma famille, j'ai à vous dire que j'ai deux enfans
» en vie; un fils du nom d'Abtullah (Abdoullah), né le 3 fé-
» vrier 1710; sa mère est une esclave circassienne des bords
» de la mer Noire, que j'ai achetée pour cinq cents écus et
» qui vit encore; j'ai en outre une fille du nom d'Emineh,
» née en 1705 et que j'ai mariée cette année; sa mère était
» fille de l'illustre Abtull (Abdoullah) Assis-Efendi, moufti
» sous le règne du sultan Mehmet (Mohammed), père de
» l'empereur actuel; elle est morte en 1715, ainsi que mon
» fils Houseïn et ma fille Hatireh; le premier était âgé de dix
» ans, la seconde âgée de douze ans. En ce moment, j'ai une
» femme de bonne famille du nom de Fatima, qui m'a donné
» une fille, Aïgisché; cette dernière est morte de la peste en
» 1717. J'ai en outre deux concubines, l'une Circassienne et
» mère de celui de mes fils qui vit encore; l'autre, Vénitienne
» de Morée, appelée Marie, est enceinte en ce moment; que
» Dieu lui accorde une heureuse délivrance. Une autre fois,
» je vous donnerai plus de détails. La mort du conseiller des
» appels M. Bergs, et celle du conseiller Zapfen, m'ont vi-
» vement affecté; mais *mors est finis omnium rerum*, et notre
» tour viendra aussi. Je vous prie de saluer ma sœur, M. de
» Klinberg, le conseiller intime et co-commissaire de Stut-
» gardt qui était autrefois conseiller de la commission de
» Mersebourg; je leur enverrai à eux et à mes chers parens
» quelques présens, etc. »

V. — Page 30.

Les frais d'entretien de l'ambassadeur, s'élevèrent pendant les 280 jours que dura son séjour en Turquie, à 40,427 aspres par jour, non compris les 1,436 piastres que coûtèrent son installatiou et les réparations de sa maison : ce qui présente un total de 95,227 piastres 36 aspres. A son audience

de congé, il reçut en outre un présent de 7,000 piastres; la location des 250 chariots de bœufs, qui transportèrent ses bagages d'Andrinople à la frontière, coûta 2,500 piastres; celle de 62 chariots de Syrmie, qui firent le même service depuis Constantinople jusqu'à la frontière, s'éleva à 1,550 piastres; 48 chariots de bœufs, à 240 piastres; 94 chevaux de trait (djogar), depuis le bourg de Petit-Tschekmedjé jusqu'à la frontière, à 2,350 piastres; on tira encore à cette occasion des écuries impériales, cinq rangs de chameaux, 4 chevaux de charge pour les porteurs d'eau et un rang de mulets. L'entretien de l'ambassade pendant le voyage coûta par jour 19,085 piastres 1/2; la fourniture du foin se monta à 375 piastres; à son arrivée à Nissa, la Porte lui fit distribuer 20 kaftans d'honneur; la paie des conducteurs des chevaux de main fut de 1,250 piastres; les dépenses pour les chevaux furent de 2,500 piastres, et les bénéfices du khasseki leur chef s'élevèrent à 187 piastres. L'entretien de six tschaouschs coûta 936 piastres; les dresseurs de tentes, les porteurs d'eau et de torches, reçurent quotidiennement 312 piastres 1/2. Toutes ces sommes, jointes aux 50,697 piastres qui furent dépensées depuis la frontière jusqu'à Constantinople, présentent un total de 185,520 piastres. Raschid, III, f. 50.

VI. — Page 33.

Pendant 22 mois, depuis le 9 du mois de djemazioul-akhir 1130 jusqu'au 4 rebioul-akhir 1132, les places devenues vacantes parmi les kouroudjis et les moutekaïds (invalides), valurent journellement au trésor une économie de

	aspres.
	268,346
Idem parmi les sipahis, les silihdars, les baltadjis et les pensionnaires de la Khassoda,	14,232
Idem parmi les topdjis, les toparabadjis et les djebedjis,	62,387
A reporter.	344,965

Report.	344,965
Idem parmi les agas de l'étrier impérial, les mouteferrikas et les tschaouschs du diwan,	1,829
Les pensions éteintes et payées autrefois par la douane et les fermes,	10,450
Total.	357,244

Il économisa par an, la somme de 1,053,869 piastres 96 aspres, qui évaluées en bourses, font 2,528 bourses 341 piastres, 92 aspres. Raschid, III, f. 45.

	piastres.
Il épargna en outre sur les fermes, depuis le 8 djemazioul-akhir 1130, jusqu'à la fin de l'année 1133,	74,140 1/2
Il fit rentrer une somme de	503,770
Total.	577,910 1/2
A cette somme, il faut ajouter les économies faites sur les fermages qui appartenaient à la Mecque et Médine,	4,000
Les quittances délivrées pour la capitation depuis l'année 1130 jusqu'à l'année 1133 inclusivement,	369,691 1/2
Les économies faites sur les fermages qui appartenaient à la chambre des fermages de l'Empire,	32,810 1/2
Les économies faites sur les fermages appartenant à la direction des mines,	12,802 1/2
Les économies faites sur les fermages appartenant à la chancellerie des biens de la couronne (khass).	22,072 1/2
Les revenus nouvellement créés,	21,255 1/2
Total.	462,632 1/2

Les économies faites sur les fermages ap-

partenant à la chancellerie des fermages de Constantinople, 100

Les impôts appartenant à la chancellerie des taxes, 23,358 1|2

Les sommes qui autrefois revenaient à la chancellerie des taxes sur les moutons, 359

Les économies opérées sur la chancellerie du defterdar au profit du fisc, 100,071

Les économies faites sur la chancellerie des évêques, 359

Diverses économies faites pendant ces quatre années, 14,703

Quelques sommes ajoutées au trésor impérial, sous le titre de revenus nouveaux, 52,504 1|2

Total. 191,455

ou 2,736 bourses, 27 1|2 piastres (en évaluant la bourse à 50,000 aspres au lieu de 60,000),

Après la conclusion de la paix, Ibrahim épargna, d'après les registres de la chancellerie des janissaires sur la solde des garnisons, aspres. 61,196,148

D'après les registres de la chancellerie, pour le contrôle de la cavalerie, sur la solde des six régimens de cavalerie régulière, 2,035,845

D'après les registres de la chancellerie des registres de l'infanterie, sur la solde des topdjis, des toparabadjis et des djebedjis, 21,066,392

Sur la solde des tschaouschs, des mouteferrikas, des agas de l'étrier, et des employés de l'arsenal, 261,451

Sur les quatorze trimestres des troupes en garnison à Constantinople, 302,795 1|2

Sur les quatorze trimestres des troupes cantonnées dans les forteresses, 401,861 1|2

Total. 85,264,493

ou 1,409 bourses, 165 piastres.

D'après les registres de la chambre des comptes d'Anatolie, les extinctions survenues parmi les pensionnaires et les invalides procurèrent à l'Etat une économie

	aspres.
de,	2,644,732
Les économies faites dans la grande chancellerie des forteresses d'Asie,	238,940
Les économies faites dans la petite chancellerie,	251,322
Total.	3,134,994

On économisa sur la solde des janissaires de Syrie et autre dépendances de la chambre générale des comptes, 4,960 piastres; sur la solde des janissaires dépendans de la chambre des comptes d'Anatolie, 2,912 piastres, et sur celle des soldats des lieux (gerlüs), 521,173 piastres. Ainsi, les économies faites dans l'Asie mineure, s'élevèrent à 5,676 bourses 282 piastres. Raschid, III, p. 77.

Voici les noms des diverses chancelleries : 1° *Souwari Moukabelé Kalemi;* 2° *Piadé Moukabelesi Kalemi;* 3° *Koutschouk rouznamé;* 4° *Anatoli Moukasabesi;* 5° *Bouyouk Kalaa Kalemi;* 6° *Koutschouk Kalaa Kalemi;* 7° *Basch Mouhasebesi Kalemi;* 8° *Anatolie Moukasabesi Kalemi;* 9° *Episkopos Kalemi;* 10° *Haremein Mouhasebesi Kalemi;* 11° *Mewkoufat Kalemi;* 12° *Djifiyé Mouhasebesi Kalemi;* 13° *Sipahi Kalemi;* 14° *Silihdar Kalemi;* 15° *Maaden Moukataasi;* 16° *Khassler Moukataasi.* Pour compléter la liste des vingt-sept chancelleries du fisc, nous citerons encore les onze suivantes : 1° *Bouyouk rouznamé* (la chancellerie des registres généraux); 2° *Koutschouk ewkaf* (la petite chancellerie des fondations pieuses); 3° *Saliané moukataasi* (la chancellerie des traitemens des fonctionnaires publics); 4° *Istambol moukataasi;* 5° *Brousa moukataasi;* 6° *Awlona Moukataasi;* 7° *Kafa Moukataasi* (c'est-à-dire la chancellerie des fermages de Constantinople, de Brousa, d'Awlona et de Kaffa; 8° *Basch moukataa* (la chancellerie générale des

fermages) ; 9° *Haremeïn moukataasi* (la chancellerie des fermages de la Mecque et Médine); 10° *Tarikhdji Kalemi* (la chancellerie des dates) ; 11° *la chancellerie des rentes viagères.*

VII. — Page 75.

Les vingt-quatre personnes qui moururent à cette époque, furent :

1°. Souleïman, le prédicateur de l'Aya-Sofia, mort le 9 djemazioul-ewwel 1134 (25 février 1722).

L'historiographe de l'Empire emploie pour annoncer la mort de chacun d'eux, une phrase différente ; nous donnerions volontiers la traduction de chacune des phrases qui reproduisent cette idée, si dans le tome dixième de cette histoire, nous n'avions pas déjà donné des modèles de ces sortes de périphrases, dont le style boursouflé est si souvent inintelligible au lecteur européen. Quelques exemples suffiront : ainsi, l'écrivain turc dit pour exprimer l'idée de la mort de Souleïman : *Il s'achemina vers l'autre monde et entra dans la maison du salut.*

2°. Kara Mohammed-Pascha, gouverneur de Widdin, mort au mois de djemazioul-akhir 1134 (mars 1722); « *Il par-* » *tit pour l'éternité par la voie d'une mort naturelle.* »

3°. Ibrahim-Pascha, gouverneur de Négrepont, mort au mois de schâban 1134 (mai 1722).

4°. Le bostandjibaschi Ahmedaga, mort au mois de moharrem 1135 (octobre 1723).

5°. Le moufti Mirza Moustafa-Efendi, mort le 3 safer 1135 (13 novembre 1723).

6°. Abdi-Pascha, gouverneur de Conca, mort le 3 safer 1135 (13 novembre 1723).

7°. L'emirolhadj Ali-Pascha, fils du grand-vizir Kara-Moustafa, mort au mois de silhidjé 1135 (septembre 1723).

8°. Mohammed-Pascha, gouverneur du Tshchildir, issu de

la famille Schehzouwarzadé, mort au mois de silhidjé 1135 (septembre 1723).

9°. Sadjidi Ali, inspecteur des archives des fetwas, mort à la même époque.

10°. Mohammed-Pascha, le kiaya, confident de la Walidé, mort au mois de djemazioul-akhir 1135 (mars 1723.)

11°. Hasan-Pascha, gouverneur d'Aïnabakhti (Lepanto), mort le 25 djemazioul-akhir 1135 (2 avril 1723).

12°. Schirwani Eboubekr, l'ancien et savant reïs-efendi, mort le 8 ramazan 1135 (12 juin 1723).

13°. Tousiali Moustafa-Efendi, juge d'armée d'Anatolie, mort le 28 schewwal 1135 (1er août 1723).

14°. Ali-Pascha, gouverneur de Djiddé, mort au mois de silkidé 1135 (août 1723).

15°. L'aga des janissaires, Mohammed, mort le 20 rebioul-akhir 1135 (26 janvier 1723).

16°. Le vizir silihdar Ibrahim-Pascha, mort le 15 rebioul-akhir 1136 (12 janvier 1724).

17°. Le juge d'armée et médecin de la cour, Omer-Efendi, mort au mois de djemazioul-akhir 1136 (mars 1724).

18° Le sipehsalar (serasker), Hasan-Pascha, gouverneur de Bagdad et beau-fils de Moustafa, le favori qui avait déposé les restes de sa femme dans le mausolée de Sobéïde, mort au mois de djemazioul-akhir 1136 (mars 1724).

19°. Ahmed-Pascha, gouverneur de la Morée, mort au mois de djemazioul-akhir 1136 (mars 1724).

20°. Osmanzadé, juge du Caire et biographe des grands-vizirs, mort au mois de ramazan 1136 (juin 1724).

21°. Osman-Efendi, juge de la Mecque, mort au mois de schewwal 1136 (juillet 1724).

22°. La sultane Oummetoullah, morte le 7 silkidé 1136 (28 juillet 1724).

23°. Le poète Kami Mohammed, juge du Caire, mort le 10 silkidé 1136 (31 juillet 1724).

24°. Feridoun-Pascha, ancien khan persan, mort au mois de rebioul-ewwel (décembre 1724).

Raschid, en mentionnant, f. 61 et 62 de son histoire de l'Empire, la mort de Pierre-le-Grand, s'exprime ainsi : « *Le » czar de Moskow, Pierre Alexiovitsch, trépassa dans la » ville de Saint-Pétersbourg, et fut déposé dans le coin » étroit de la poussière. Il introduisit parmi les sujets de ses » États, un grand nombre d'habitudes nouvelles; entre autres » prescriptions, il leur ordonna de se raser la barbe et de por- » ter des chapeaux au lieu de kalpaks; les folies par les- » quelles il crut se frayer une route à la domination univer- » selle, sont connues de tout le monde, et son époque dut » s'applaudir qu'il fût précipité de la surface de la terre » habitée, dans le gouffre de l'enfer.* »

LIVRE LXV.

I. — Page 158.

Traduction littérale de l'acte de délimitation, tel qu'il se trouve dans Tschelebizadé, f. 136 :

« En vertu de l'échange du traité signé entre la Su- » blime-Porte qui existe de toute éternité, et l'impératrice » de Russie, le mir-aalem Derwisch Mohammedaga, com- » missaire de la Sublime-Porte et le général (Feodoro- » vitsch Roumanzoff), délégué par la Russie, ont procédé, avec » le consentement de Hadji Moustafa-Pascha, gouverneur du » Schirwan, à la démarcation des frontières comprises entre » la ville de Schamakhi dans le Schirwan et la mer Caspienne, » jusqu'au confluent du Kour et de l'Araxes. Ils ont divisé la » distance qui sépare Schamakhi de la mer Caspienne en » trois parties; la borne qui marque la frontière au centre, » près du village de Mabour, se trouve à une distance de trois » lieues trois quarts quatre minutes de Schamakhi, et à sept » lieues de la mer; à partir du confluent des deux rivières

» (le Kour et l'Araxes), la frontière est indiquée par les vil-» lages de Djewad, Tabaklar, Kesilan, par la prairie d'hiver de Yarnoudjé, sur l'autre bord de la rivière d'Akssou, et en deçà de la même rivière, par la prairie d'hiver de Thalib et de Khan, par le village de Kara Kouderi, par la prairie d'hiver (Kischla) de Schah Houseïn, à travers la montagne de Kara Kousch, entre les villages de Mengen et de Khandorf, puis entre les villages de Touloudj et de Tschalik, d'où elle se dirige vers la borne établie au-dessus du village de Bekoulé, sur une montagne rocheuse. Cette démarcation a été fixée et arrêtée par un acte spécial dressé sur les lieux; quant à la démarcation de la ligne qui devait être tracée depuis Derbend jusqu'au village de Maabour, c'est-à-dire, depuis la mer Caspienne jusqu'à une distance de vingt-deux lieues dans l'intérieur du pays, on a été obligé d'ajourner cette délimitation à l'époque où la Russie voudrait faciliter cette opération. Cette époque étant arrivée au commencement de cette année, les commissaires ci-dessus nommés, se rendirent à Derbend en marchant dix-huit heures dans une direction sud-est. De Derbend, ils revinrent en vingt-deux heures au point qui, sur cette ligne, marque les deux tiers du chemin du côté de la mer et le tiers du côté de la terre, c'est-à-dire au village de Kedjan, dans le voisinage de la petite rivière de Samour, dont les eaux baignent le district de Kia; on y dressa sur une colline la borne qui devait marquer la frontière. De la borne de Kedjan, on se dirigea en droite ligne sur le centre de la frontière, c'est-à-dire sur Maabour, dans l'ordre suivant : on plaça des bornes sur le côté est de la route de Deweboyouni, au-dessus de la montagne de Selibour et au-dessus du village de Tschakar, près de la route qui, passant par la prairie du village d'Atak, conduit au village de Soubnaï; de là, on se dirigea par les prairies du village de Kousnedi vers la cime de la montagne qui s'élève à l'ouest du village de Kamel, où à côté de la route, on désigna comme marque de la frontière, une colline pier-

reuse. Comme de là, il était impossible de s'avancer en droite ligne à cause de plusieurs vallées et gorges profondes, on fixa au moyen de l'astrolabe, une ligne droite qui passa du village de Boudouk Tschaïyi, à la crète occidentale de la montagne de Tschelé Khané, et l'on désigna comme borne, un grand rocher situé sur le versant occidental du mont Kafer, non loin du village de Sanklan. A Outschkounbaschi, on franchit la rivière qui vient d'Outschkouïli et on dépassa le village de Yerzi (Yerki); on franchit ensuite la rivière qui, passant à coté du chemin de Yerzi, se rend au village de Tschi (Tschihi); puis on traversa une troisième rivière qui descend du mont Noussaïri, se dirigeant sur le village de Komour; là, on plaça une nouvelle borne sur une hauteur située en face de la vallée de Loki. De cette vallée, on se rendit aux bords de la rivière de Yilak, d'où on descendit jusqu'au village d'Otoghli en passant par les rochers de Deloudjé; après avoir traversé les vallées de Boztoprakli, sur le bord occidental du Yilak, on établit deux nouvelles bornes à l'extrémité des vallées du village de Sizan, et quelques autres sur les hauteurs situées à l'est des monts Külkhar et Berka (Tourfa), en marchant en droite ligne vers l'est, les commissaires arrivèrent au karavanseraï de Kozlou, d'où ils se dirigèrent en passant par le village de Kozlou, vers la cime de la montagne de Khala (Tschila). On y plaça une nouvelle borne près d'un ancien village à l'est du yurde de Moula djami ouschaklari; enfin, du mont Khala, ils se rendirent à Maabour, centre de la nouvelle frontière. Ainsi les pays situés sur la ligne qui fait face à la mer Caspienne, se trouvèrent soumis à la domination russe, tandis que les districts situés dans l'intérieur du pays, restèrent sous la protection de la Sublime-Porte. En vertu de cet arrangement, chaque partie fit dresser un acte dont les clauses furent fidèlement exécutées.

Bien que la minute russe de cet acte de délimitation ait été publiée par Schœll, t. XIV, p. 312, la traduction de la

minute turque du traité ne paraîtra pas superflue, si l'on considère la différence qui existe entre l'une et l'autre. En effet, cette dernière se distingue par une plus grande précision topographique et par un grand nombre de noms que ne contient pas la première. Mais la convention russe traduite par Schœll rectifie les fautes qui se trouvent dans Tschelebizadé qui écrit Yerki pour Yerfi, Berka pour Tourfa, Khala pour Tschila, etc. Il est assez singulier que des cinquante noms géographiques, mentionnés dans l'acte turc, pas un ne se trouve consigné dans la carte de Géorgie et de Perse publiée en huit planches en 1826, par le général Chatow : cette omission ne permet absolument pas d'y suivre cette ligne de frontières; il faut observer encore que l'acte traduit par Schœll ne contient que la délimitation entre Derbend et Maabour, mais non pas celle comprise entre Maabour et le confluent de l'Aras et du Kour, et que Tschelebizadé a commis une erreur, en fixant la date au milieu de djemazioul-akhir au lieu de djemazioul-ewwel, ce qui correspond aux derniers jours du mois de décembre.

II. — Page 196.

C'est pour la dernière fois que les biographies des légistes, par Scheïkhi, et celles des poètes, par Safayi et Salim, nous permettent d'énumérer les poètes et savans morts dans l'espace de douze ans. En l'année 1127 (1715) moururent : Schefik, auteur de l'histoire des révolutions de 1103, et biographe d'Ali-Pascha, conquérant de Morée; les poètes Rahmi, Raghib, Kenzi, Faïk, Schermi, Fakhir, Feïzi, Yemini, le fils de Feïzoullah, Esseïd Ahmed-Efendi, Hayatizadé Tabib Souleïman, auteur de la *Mourekkebat;* le moufti Menteschzadé Abdourrahim, auteur d'une collection de fetwas, mais non pas de celle qui fut publiée à Constantinople en 1234; Hasib, qui avait prédit au grand-vizir Ali le désastre de Peterwardein;

Sahib, l'imam de Rahmi-Pascha, un autre Raghib, un autre Faïk, un autre Yemeni, Schaouki, auteur de l'*Ewwliat*, commentaire du *Mahssousat*. En l'année 1128 (1716), moururent Medjdi Mohammed-Efendi, Abdoullah d'Antioche, connu sous le nom de poète Naïli, l'historien Naïma, Künhi, Nigini, Ledeni, Beligh. En l'année 1129 (1716) moururent : Sakib, Tefsirizadé Abdoullah, connu sous le nom de poète Wakaaï; Faïdh, Natik, Wassif, Sadri-Efendi. En l'année 1130 (1717) moururent : le moufti Mohammed, Naati, un autre Wassif, Resim, Hasib, Schouhoudi), Sekayi, Esseïd Mohammed-Efendi, connu sous le nom de poète Wahyi, Abdoullah Koudsi, Emin, Esseïd Ali, maître d'écriture des fils de Feïzoullah, Nahifi, Seki, Redjeb-Efendi. En l'année 1131 (1718), moururent : Beligh, Rahimi, Rezmi, Naati, Salik, Azif, Rezmi, Sadik, Reschid, Rischki, Faïz Moustafa, Seïd-Omer, neveu de Feïzoullah. En l'année 1132 (1719), moururent : Bezmi, Madih, Hilmi, Schirwani Eboubekr, le savant reïs-efendi. En l'année 1133 (1720), moururent : Djazim, Hazim, Esaad. En l'année 1134 (1721), moururent Tousiali Moustafa, Sahib, Faïz, Abdoulkerim Mohammed-Efendi, connu sous le nom de poète Rifdi. En l'année 1135 (1722) moururent : Dürri, le moufti Moustafa-Efendi, le scheïkh de Kasim-Pascha, Khalil, Rahmi, Wahyi, Khani, Sadjidi, Rouschdi. En l'année 1136 (1723), moururent : Kiami, auteur d'un *diwan* pour les vizirs et d'une traduction de Fettahi; Osmanzadé-Efendi, auteur des *Biographies des grands-vizirs*, du *Livre du conseil aux rois*, d'une traduction des *Fables de Bidpaï*, de l'*Akhlakol Mohsenin* et du *Mescharik*, et d'une collection de sentences; Wassif, Besmi, Ouschakizadé continuateur des *Biographies des légistes* par Attayi; Scheïkh Hakki, auteur d'un commentaire au *Mesnewi* et au *Mohammediyé*. En l'année 1137 (1724), moururent : le moufti Ismaïl Naïm, auteur d'une collection de questions de jurisprudence; Seïd Mohammed Djazim, Esaadzadé Faïz, Salim, Bahir, Beri, Nefszadé Mohammed-Aazim, en tout

quatre-vingt onze poètes, légistes et historiens. Vers la fin du règne d'Ahmed III, vivaient encore : l'historiographe Tschelebi-Aassim, le rhétoricien de Brousa, auteur des *Notices biographiques sur les hommes illustres enterrés à Brousa* et de la *Rose centifole*; trois autres auteurs du nom de Beligh, Safayi, auteurs des *biographies de quatre cent soixante-dix-neuf poètes*; Moudjib, auteur d'un *Tezkeretousch-schouara*; Schakir, poète du grand-vizir Ibrahim-Pascha, le poète Akli, Alewi, Haschim, Hezari, Schehdi, Nakid, Wehbi, auteur des relations des fêtes nuptiales, un autre Wehbi, Aadli, Scheïkhi, biographe des légistes et continuateur d'Ouschakizadé; Refia, ami de Safayi, Sami, Kelim, Madjed, Mounschi, Medhi, Mouid, Mourtéza, Naïli, Wedjihi, Nahifi, Nazim, Neïli, Nayi, Nedim, Nedjib, Nadji, Naschi, Rahmi, Refii, Rifaati, Kadiri, en tout quarante auteurs. Les traducteurs de l'histoire d'Aïni, furent le juge Mohammed Salim, Ishak-Efendi, Mehdi, Ilmi, Ahmed, Mestdjizadé, Abdoullah, Razi, Kara Khalilzadé Mohammed Saïd, Neïli Ahmed, Omer-Efendi, Moustafa-Efendi, Esaad-Efendi; les scheïkhs Arabzadé, Hasan et Ali-Efendi; les muderris Yektscheschm Ismaïl, Redjebzadé Ahmed, Tourschoundjizadé Ahmed-Efendi, Seïd Wehbi, Nedim, Arabzadé, Salih; les tezkeredjis Khalil, Schami Ahmed, Schakir, Houseïnbeg, Derendeli Mohammedbeg, Razi-Efendi, l'historiographe Tschelebizadé Aassim. Les traducteurs de l'histoire de Cantemir, furent : Nahifi-Efendi, Saadi, frère de Dürri-Efendi, l'ambassadeur; Mousa, scheïkh des mewlewis, Faïz, secrétaire du diwan et Schermi.

III. — Page 197.

On trouve les listes des ouvrages publiés à Constantinople dans Toderini, dans la préface du nouveau dictionnaire de Meninski, et dans l'aperçu sur la littérature ottomane, de Eichhorn (Histoire de la Littérature). M. Bianchi a publié,

d'après le catalogue des manuscrits orientaux déposés à la bibliothèque impériale de Vienne, la liste des ouvrages qui ont été imprimés à Constantinople, depuis l'introduction de l'imprimerie en Turquie, jusqu'en 1820. Nous donnons ici la liste de ces ouvrages en la complétant et dans leur ordre chronologique, pour faire connaître au lecteur tout ce que l'imprimerie établie à Constantinople en l'année 1728, a produit dans le cours d'un siècle, c'est-à-dire, jusqu'en l'année 1830.

1° *Loughati Wankouli*, dictionnaire arabe-turc par Wankouli, imprimé en 1141 (1728), 2 vol. in-fol., le premier de 666 pages, le second de 756.

2°. *Tohfetoul-koubar fi esfaril-ebhar*, c'est-à-dire, présens aux grands pour la connaissance des guerres maritimes, par Katib Tschelebizadé Hadji Khalfa; imprimé en 1141 (1728); 75 feuillets in-4°.

3°. *Tarikhi Seyyah*, c'est-à-dire le livre du Voyageur; on trouve dans cet ouvrage l'histoire du renversement de la dynastie des Saffis par les Afghans; il a été traduit du latin par l'auteur lui-même, le jésuite polonais Krusinski, pour le grand-vizir Ibrahim-Pascha, et publié par le renégat hongrois, Ibrahim, directeur de la première imprimerie qui ait été établie à Constantinople, 97 feuillets in-4°.

4°. *Tarikhi Hindi Garbi*, c'est-à-dire, histoire de l'Inde occidentale, imprimé en l'année 1242 (1729), avec une carte et quelques gravures sur bois; 1 vol. in-4° de 91 feuillets.

5°. *Tarikhi Timour Gourgan*, c'est-à-dire, histoire de Timour Gourgan, par Nazmizadé, imprimé en 1142 (1729); un vol. in-4° de 129 feuillets.

6°. *Tarikhi Missr kadim ou djedid*, c'est-à-dire, histoire de l'ancienne et de la nouvelle Egypte, par Souheïli; l'impression de cet ouvrage fut terminée le 1er silhidjé 1124 (mi-juillet 1730). 2 vol. in-4°, le premier de 65, le second de 51 feuillets.

7°. *Gülscheni Khoulefa*, c'est-à-dire, le parterre de roses

des khalifes, par Nazmizadé; imprimé le 1er safer 1143 (16 août 1730); petit in-fol. de 130 feuillets.

8°. *Grammaire turque ou méthode courte et facile pour apprendre la langue turque*, avec un recueil de noms, de verbes, et des locutions les plus usuelles, suivi de plusieurs dialogues familiers, à Constantinople, 1730. 1 vol. in-4° de 194 pages, par le jésuite Holdermann et imprimé sous la direction d'Ibrahim Mouteferrika.

9°. *Oussoul-oul-hikem fi nizamil-oummem*, c'est-à-dire, principes philosophiques relatifs à l'ordonnance des armées, imprimé en mi-schâban 1144 (mi-février 1732); un volume petit in-4° de 48 feuillets, traduit en français par le baron Rewiczki, sous le titre suivant : *Traité de la tactique ou commandement militaire;* à Vienne, 1769, in-8°.

10°. *Fouyouzati Miknatisiyé*, c'est-à-dire, les effluves magnétiques, imprimé dans les premiers jours de ramazan 1144 (fin-février 1732), petit in-4° de 23 feuillets.

11°. *Djihannuma*, c'est-à-dire l'aspect du monde, par Katib Tschelebi Hadji Khalfa; cet ouvrage fut écrit sous le règne du sultan Ibrahim et terminé sous le sultan Mahmoud, pendant le grand-vizirat d'Ali-Pascha. Le continuateur Mouteferrika Ibrahim qui se donne, page 3, le surnom de El-djografi (géographe et directeur de l'imprimerie impériale), s'est servi de l'ouvrage de Behram de Damas; imprimé le 10 moharrem 1145 (3 juillet 1723); un vol. in-fol. de 698 pages avec 12 planches et 39 cartes.

12°. *Takwimet-tewarikh*, c'est-à-dire, les tables de l'histoire, par Hadji Khalfa, imprimé le 1er moharrem 1146 (14 juin 1733); un vol. grand in-4° précédé de la biographie de l'auteur, mort en 1069 (1658). Cet ouvrage fut continué jusqu'à l'année 1146 (1733), et contient la liste de cent huit dynasties, celle des souverains qui les composent, et la date des années de leur fondation et de leur extinction. On y trouve encore la liste des Sultans, jusqu'à Mahmoud Ier; celle des grands-vizirs jusqu'à Ali-Pascha, en 1144 (1732); celle des mouftis

jusqu'à Damadzadé Scheïkh Ahmed-Efendi, en l'année 1144 (1732); celle des grands-juges de Roumilie et d'Anatolie, jusqu'à Mouhieddin Ibn Magnesia en 1145 (1732); celle des précepteurs des princes du sang jusqu'à l'année 1121 (1709); celle des chefs des schérifs jusqu'à l'année 1146 (1733); celle des juges de Constantinople jusqu'à l'année 1145 (1732); celle des gouverneurs d'Egypte jusqu'au silihdar Mohammed-Pascha en 1146 (1733); celle des kapitan-paschas jusqu'à Djanüm Khodja en 1146 (1733), et celle de l'aga des janissaires jusqu'à Moustafaaga en 1145 (1732). Il n'existe de ce précieux ouvrage, qu'une traduction italienne peu fidèle, faite sur la première édition, qui est malheureusement incomplète; elle est intitulée : *Cronologia historica scritta in lingua Turca, Persiana et Araba da Hazi HalifeMustafa, e tradotta nell' idioma Italiano da gia Rinaldo Carli nobile Justinopolitano e Dragomano della serenissima Republica di Venezia. In Venetia*, 1697. Un vol. in-4° de 206 pages.

13° *Tarikhi Naïma*, c'est-à-dire, histoire de Naïma; elle va jusqu'à l'année 1001 (1592), 2 vol in-fol. Le premier, imprimé en mi-moharrem 1147 (mi-juin 1734), forme 701 pages; le second, imprimé en mi-djemazioul-ewwel 1147 (mi-octobre 1734), formant 910 pages, relate les événemens qui se sont écoulés depuis l'année 1101 (1592), jusqu'à l'année 1050 (1640); un appendice de seize feuillets non numérotés sur la révolution de 1703, contient l'histoire contemporaine à partir de 1051 (1641) jusqu'en 1070 (1659).

14° *Tarikhi Raschid*, c'est-à-dire, histoire de Raschid. 3 vol. in-fol. Le premier, imprimé le 1er silhidjé 1153 (17 février 1741), forme 277 feuillets et contient l'histoire ottomane depuis 1071 (1661), jusqu'en 1115 (1703); le second, imprimé le 1er silhidjé 1153 (17 février 1741), forme 194 feuillets et contient l'histoire des faits accomplis depuis 1115 (1703) jusqu'en 1130 (1717); le troisième, imprimé à la même date, contient dans 114 feuillets celle des événemens qui se sont passés depuis 1130 (1717), jusqu'en 1134 (1721).

15° *Tarikhi Tschelebizadé Efendi,* imprimé à la même époque que l'ouvrage précédent, contient l'histoire des faits accomplis depuis 1135 (1722), jusqu'à 1141 (1728). Un vol. de 108 feuillets.

16° *Ahwali Ghazewat der diouri Bosna,* c'est-à-dire, tableau des guerres de Bosnie, par le juge Omer-Efendi, publié par Ibrahim, le 1er moharrem 1145 (19 mars 1741). Un vol. petit in-4° de 61 feuillets; traduit en allemand sous ce titre : *Die Kriege in Bosnien wœhrend den Feldzügen* (guerres en Bosnie pendant les campagnes) de 1737, 1738 et 1739. Vienne, 1789.

17° *Lizanoul adjem,* c'est-à-dire, la langue persane, ou dictionnaire turc-persan de Schououri; imprimé en 1155 (1742). 2 vol. in-fol.: le premier de 454, le second de 451 feuillets. Il contient 22,550 mots et 22,450 distiques persans cités comme exemples.

Après la publication de cet excellent ouvrage, l'imprimerie de Constantinople chôma pendant quatorze ans. Mais, durant le même espace de temps, elle avait produit en tout dix-sept ouvrages formant un total de vingt-trois volumes dont on avait tiré 12,500 exemplaires; le *Wankouli* et *Tohfet* furent seuls tirés à 4,000 exemplaires, tous les autres ouvrages ne furent imprimés qu'à 500 exemplaires. Elle recommença ensuite ses travaux par la réimpression

18° Du *Loughati Wankouli* (dictionnaire turc-arabe de Wankouli); imprimé en 1169 et 1170 (1755 et 1756). 2 vol. in-fol., le premier de 371, le second de 430 feuillets.

Après cette réimpression, l'imprimerie turque chôma de nouveau pendant vingt-deux ans, et ne recommença ses travaux qu'en 1783, avec des caractères et des presses usés. Depuis cette époque, jusqu'en 1828, elle publia les ouvrages suivans :

19° *Tarikhi Sami wé Schakir wé Soubhi*, c'est-à-dire, histoire de Sami, de Schakir et de Soubhi, depuis l'avènement de Mahmoud Ier en 1143 (1730), jusqu'à la fin de

l'année 1156 (1743). Un vol. in-fol. de 238 feuil., imprimé en 1198 (1783).

20°. *Tarikhi Izi*, c'est-à-dire, histoire de l'historiographe de l'Empire Izi, depuis l'année 1157 (1744), jusqu'à l'année 1163 (1750). Un vol. in-fol. de 288 feuil.; imprimé en 1199 (1784).

21°. *Irabol Kiafiet li Seïnizadé*, c'est-à-dire, Commentaire grammatical sur la célèbre syntaxe d'Ibn Hadjbi, par Seïnizadé. Un volume in-4° de 748 pag., imprimé en 1200 (1785). Ce même ouvrage fut aussi imprimé à Rome. Il est dit dans sa préface relative au rétablissement de l'imprimerie à Constantinople, sous la direction de Raschid et de Wassif-Efendi, que cet ouvrage a été imprimé sur le manuscrit autographe de l'auteur, déposé à la bibliothèque d'Aatif-Efendi, pendant le grand-vizirat de Yousouf-Pascha et sous l'administration du moufti Ahmed-Efendi.

22°. *Une traduction turque de l'ouvrage de Vauban sur l'art de fortifier, d'attaquer et de défendre les places fortes*, entreprise par ordre du grand-vizir Izet Mohammed-Pascha qui précéda au pouvoir Melek Mohammed-Pascha; imprimé en 1206 (1791).

23°. *Une traduction turque du traité de Vauban sur l'art du mineur.* Un vol. in-fol. de 24 feuil., orné de mauvaises gravures; imprimé en mi-djemazioul-ewwel 1208 (décembre 1793); sans titre.

24°. *Une traduction turque de Bélidor.* Un vol. in-fol. de 40 feuil.; imprimé comme la précédente sous le grand-vizirat de Melek Mohammed-Pascha et sous le moufti Es-Seïd Mohammed Aarif-Efendi Dürrizadé, à ce qu'il paraît, en l'année 1208 (1793).

25°. *Lehdjetoul loughat*, c'est-à-dire, le Son des mots, ou dictionnaire turc-arabe et persan; par Mohammed Essaad-Efendi; imprimé en 1210 (1795). Un vol. in-fol. de 851 pag.

26°. *Sou tisalesi*, c'est-à-dire, Traité sur l'eau, par le derwisch Hafid, appelé aussi Aaschirzadé-Efendi, en 14 feuil.;

imprimé en 1212 (1797). Cette petite brochure dans laquelle l'auteur disserte sur la bonté des fontaines de Constantinople, ne se trouve plus dans les librairies de cette capitale.

27°. *Tohfeï Wehbi,* c'est-à-dire, présent de Wehbi; imprimé en 1213 (1798), brochure de 55 pages et de 55 chapitres, dont le dernier indique les principales métaphores de la langue persane.

28°. *Tableau des nouveaux règlemens de l'Empire ottoman par Mahmoud-Efendi,* imprimé par Abdourrahim-Efendi, nouveau directeur de l'imprimerie et professeur de géométrie et d'algèbre à Constantinople. Un vol. in-fol. de 60 pag. avec 26 planches gravées sur cuivre, en 1213 (1798).

29°. *Tebyani Nafii terdjoumeï Bourhani katii,* c'est-à-dire, Explication utile de la traduction de *la preuve tranchante* ou traduction du dictionnaire persan-turc d'Ibn Khalef de Tebriz, arrangé pour les Turcs par Ahmed Aassim; un vol. in-fol. de 863 pag. Cet ouvrage, imprimé en 1214 (1799), contient 21,004 mots recueillis dans cinquante dictionnaires persans; c'est le même qui a paru en anglais et en persan.

30°. *Scherhi tohfeï Wehbi,* c'est-à-dire, commentaire sur le présent de Wehbi; par Ahmed Hyati-Efendi, imprimé en 1215 (1800). Un vol. in-4° de 503 pag.

31°. *Telkhissoul eschkial,* c'est-à-dire, Explication des figures, ou traité sur les mines; par Houseïn Rifki de Taman, second maître (khalif) à l'école de géométrie instituée par Sélim III; imprimé vers la fin de schewwal 1215 (mars 1801); un vol. in-4° de 20 feuilles, orné de 7 planches gravées sur cuivre. Cet ouvrage est dédié au sultan Sélim III.

32°. *El-risalet fil-hendeset,* c'est-à-dire, Traité géométrique avec sept planches gravées sur cuivre; imprimé en 1217 (1802).

33°. *Sibheï Sibian,* c'est-à-dire, Chapelet à l'usage des garçons ou petit glossaire arabe et turc, appelé aussi *Mahmoudiyé,* propre à exercer la mémoire des jeunes gens; par

Mahmoud; un vol. grand in-8° de 33 pag. Imprimé en 1216 (1802).

34°. *Tables des logarithmes* sans pagination, sans indication de lieu et sans date d'impresssion; in-8° de 136 feuil.

35°. *Tables pour le calcul du jet des bombes,* in-8° de 273 pag.

36°. *Oussouli Hendesé*, c'est-à-dire, Principes de géométrie, traduit de l'anglais de Bonneycastle, par Houseïn Rifki; sans désignation du lieu et de l'année d'impression. Un vol. in-4° de 272 pag.

37°. *Medjmouatoul-Mouhendisin,* c'est-à-dire, Collection à l'usage des arpenteurs ou principes de la géométrie pratique, par le précédent. Un vol. in-4° de 293 pag.

38°. *Imtihan oul-Mouhendisin*, c'est-à-dire, Examen des arpenteurs, par le précédent; imprimé à Scutari en 1217 (1802). Un vol. in-4° de 115 pag.

39°. Tarif des droits de douane que les négocians de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies doivent payer dans les États de la Sublime-Porte, sur les marchandises d'importation et d'exportation, traduit et mis en ordre alphabétique par Antoine Fonton, jeune de langues au service de Sa Majesté Impériale. Constantinople 1802. Fol. 53 Seiten.

40°. *Mouárrib ol-izhar*, c'est-à-dire, celui qui joint à l'*Izar* des terminaisons arabes; par Houseïn Mahmoud Seïnizadé. Un vol. in-4° de 326 pag.; imprimé à Scutari le 1er djemazioul-cwwel 1218 (sept. 1803). C'est un commentaire de l'ouvrage intitulé *Isharoul esrar* (Révélation des mystères); par Birgeli.

41°. Diatribe de l'ingénieur Moustafa sur l'état actuel de l'art militaire, du Génie et des sciences à Constantinople, imprimée dans la nouvelle typographie de Scutari, fondée par le sultan Sélim III, imp. A. H. 1218 (1803), et publiée sous un pseudonyme par les frères Argyropolo.

42°. La Traduction turque de l'atlas géographique an-

glais de Faden, avec une explication en turc et 24 cartes; imprimée en 1219 (1804).

43°. *Risaleï Birgewi*, c'est-à-dire, Traité de Birgewi ou catéchisme turc, tiré du manuscrit de Birgewi déposé au Seraï; imprimé à Scutari au mois de djemazioul-akhir 1218 (septembre 1803). Petit in-4° de 86 pag.

44°. *Djewheri behiyet Ahmediyé fi scherh-il wassiyet-il Mohammediyé*, c'est-à-dire, Joyaux recueillis par Ahmed, pour servir de commentaire aux exhortations de Mohammed. Un vol. in-4° de 315 pag., imprimé à la fin de rebioul-ewwel 1219 (commencement de juin 1804); c'est un commentaire ou catéchisme de Birgeli, par Kazizadé Istambollou Ahmed-Efendi, imprimé sous la direction d'Abderrahman-Efendi.

45°. *Feraïd oul-fewaïd fi beyanil akaïd*, c'est-à-dire, Perles des avantages de l'interprétation des articles de foi; par Ahmed Ben Mohammed Emin. Cet ouvrage est dédié à la sœur du sultan Sélim III, la sultane Khadidjé; imprimé à la fin du mois de rebioul-akhir 1219 (fin juin 1804). Un vol. in-4° de 298 pag.

46°. *Mahasinoul-asar wé hakaïk-oul-akhbar*, c'est-à-dire, les Beautés des monumens et les vérités des histoires; par l'historiographe Ahmed Wassif-Efendi. Cet ouvrage est une continuation de l'histoire d'Izi et va depuis l'année 1166 (1752) jusqu'à l'année 1188 (1774). 2 vol. in-fol. : le premier de 327, le second de 315 pag.; imprimés au mois de schâban 1219 (novembre 1814), sous la direction du muderris Abderrahman-Efendi.

47°. *Schourout ess-salawat*, c'est-à-dire, les Conditions de la prière. Un vol. petit in-8° de 23 pag., imprimé au mois de ramazan 1219 (décembre 1804).

48°. *Scherhi Awamili djedidi Birgewi*, c'est-à-dire, Commentaire sur le nouveau traité de Birgewi sur les verbes de la grammaire; par Housseïn Ben Ahmed Seïnizadé. Un vol. in-8° de 118 pag., imprimé mi-moharrem 1220 (mi-avril 1805).

49°. *Tohfetoul-akhwan*, c'est-à-dire, les Présens des frères; autre commentaire sur le nouvel *Awamil* de Birgeli; par le scheïkh Moustafa Ben Ibrahim. Un vol. in-8° imprimé à la fin du mois de djemazioul-ewwel 1220 (août 1805).

50°. *Ed-dürrer el-mountakhabet el-mensouret fi islahil-ghalatat-il-meschhouret*, c'est-à-dire, Perles choisies et répandues dans le but de faire disparaître les fautes les plus communes dans le langage du peuple; par le derwisch Hafid, fils du moufti Moustafa Aaschir; c'est un ouvrage précieux pour les philologues. Un vol. in-4° de 534 pag.; imprimé au commencement de l'année 1221 (fin mars 1806).

51°. *El-bourhan*, c'est-à-dire, la Preuve, ou Traité de logique; par Ismaël-Efendi Kelenbewi (de Kelenbé en Asie Mineure). Un vol. in-8° de 83 pag., imprimé au mois de silhidjé 1221 (février 1807).

52°. *Mouaarib-oul-izhar*, c'est-à-dire, Seconde édition du commentaire de Seïnizadé sur l'Izhar de Birgeli. Un vol. in-4° de 385 pag., imprimé en l'année 1224 (1809).

53°. *Kitab el-moharrem fi haschiyet djami*, c'est-à-dire, Livre sanctifié sur les gloses marginales de Djami; ces gloses ont été écrites sur la syntaxe (kafiyet) d'Ibn Hadjbi et porten le titre de : *El-fewaid ed-dhiayié*, c'est-à-dire, les avantages brillans. Un vol. in-4° de 757 pag., imprimé au mois de rebioul-akhir 1224 (mai 1811).

54°. *Tohfet-oul-akhwan*, c'est-à-dire, Présent des frères; seconde édition; imprimé en 1225 (1812).

55°. *Haschiyet es Silkouti* ou *Sali Kouti* (de Calcutta), c'est-à-dire, Gloses marginales du *Motawwal*, grand ouvrage de rhétorique par Teftazani, qui lui-même est un commentaire du *Miftah el-ouloum*, ou Clefs des sciences; par Sakaki, mort en 679 (1280). Un vol. in-4° de 663 pag., imprimé vers le milieu du mois de redjeb 1227 (1812).

56°. *Nehdjed-oul menazil*, c'est-à-dire, Guide des stations (du pèlerinage à la Mecque). Cet ouvrage porte encore le

titre de *Kitaboul menasik* (le Livre des devoirs du pèlerin); par Elhadj Mohammed Edib Ben Mohammed Derwisch. Un vol. in-8° de 255 pag., imprimé le 1er djemazioul-ewwel 1232 (mars 1817).

57°. *El-Okianous el-besit fi terdjümetil Kamous-el mouhit*, c'est-à-dire, l'Océan, cette immense mer qui embrasse tout, ou Grand Dictionnaire arabe, revu et augmenté par Firouzabadi, qui y a joint la traduction turque de la définition des mots. 3 vol. in-fol. : le premier de 934, le second de 939, et le troisième de 973 pag. Ces trois volumes parurent successivement dans les années 1230 (1814), 1231 (1815) et, 1233 (1817).

58°. *Haschiyet el-Kelenbewi*, c'est-à-dire, Gloses marginales de Kelenbewi sur le commentaire que Djelaleddin ed-Dewani a écrit sur la dogmatique d'Adhadeddin. Un vol. in-4° de 657 pag.; imprimé au mois de schewwal 1233 (août 1818).

59°. Une grammaire arabe complète, mais sans titre; elle contient les cinq ouvrages principaux dont se compose la grammaire arabe savoir : 1°. Le *Mirahol ewwah*, c'est-à-dire, Tranquillisation des esprits, ou méthode pour former les mots; par Ahmed Ben ali Ben Mesoud; 43 pag. 2°. L'*Izi*, par le scheïkh Izeddin Ebil Fadhaïl Abdal Wehhab Amadeddin Ben Ibrahim ez-Sendjani, mort en 655 (1267), 15 pag. 3°. Le *Makssoud*, ou division des verbes; par le grand iman Yousouf Hanefi, suivant la croyance générale. 4°. Le *Bina*, ou construction de la grammaire; par un auteur inconnu. 5°. L'*Emsilet*, c'est-à-dire, les exemples, ou tables des conjugaisons; par un auteur inconnu. Imprimé vers le milieu du mois de djemazioul-ewwel 1233 (mars 1818).

60°. Les trois traités syntactiques réunis dans un seul volume, savoir : 1°. Le *Kafiyet*, c'est-à-dire, la syntaxe d'Ibn Hadjbi. 2°. L'*Izhar* de Birgeli, dont nous avons parlé sous le n° 40. 3°. Le nouveau *Awamil* de Birgeli (voyez les nos 49

et 50). Cet ouvrage fut terminé à la fin du djemazioul-akhir 1234 (avril 1819).

61°. *Taalikat-el Kelenbewi ala Miril-adab*, c'est-à-dire, les Appendices de Kelenbewi ou *Mirol adab* de Mir Eboufeth-Es-saïdi; cet ouvrage contient des gloses marginales ou commentaire de Mewlana Mohammed et-Tebrizi, mort en 900 (1494) et qui a commenté la dialectique d'El Idji, mort en 756 (1355); imprimé au mois de schewwal 1234 (août 1819); un volume in-4° de 609 pag.

62°. *Taalikat el-Kelenbewi ala Mir-et-tehzib*, c'est-à-dire, les Appendices de Kelenbewi au Mir et-tehzib ou gloses marginales à l'ouvrage de Mir Eboufeth Es-saïdi, mort en 950 (1543), qui lui-même a commenté Djelaleddin Mohammed Ben Esaad ess-sidiki ed-Dewani, mort en 907 (1501); l'ouvrage de ce dernier n'est encore qu'un commentaire du *Telkissol Miftha* ou rhétorique de Seadeddin Mesoud Ben Omer et-Feftazani, mort en 789 (1387); à son tour cette rhétorique n'est qu'une explication de celle contenue dans le grand ouvrage intitulé *Miftha es-Sekaki*. Un vol. in-4° de 514 pag.; imprimé à la fin du mois de schewwal 1234 (août 1819).

63°. *Miretol-eb-dan fi teschrih aza-il insan*, c'est-à-dire, le Miroir des corps dans l'anatomie des membres de l'homme; cet ouvrage porte encore le titre de *Koutoubi seleset min-el Khamset Schanizadé*, c'est-à-dire, les trois livres de Schanizadé le *Cinq*, médecin et historiographe de l'Empire. Deux vol. in-fol. : le premier de 131, le second de 288 pag., imprimés en 1235 (1820).

64°. *Taalikat Abdol-Hekim el-meschhour bi Silkouti alel haschiyet li Mola el-Khiali ala scherhil akaïd en-Nesefiyet*, c'est-à-dire, les Appendices de Silkouti aux gloses de Molla Kiali (mort dans le seizième siècle); sur le commentaire de Teftazani (mort en 758); sur les dogmes de Nesefi (mort en 537). Un vol. in-4° de 392 pag., imprimé au mois de Ramazan 1235 (1820).

65°. *Taalikat dürren-nadji bi Isagodji,* c'est-à-dire, Appendice à la perle salutaire de l'isogogue. Un vol. in-4° de 183 pag., imprimé en 1235 (1820). C'est une traduction de l'Εἰσαγωγή de Porphyrios, par Essireddin Ben Omar el-Ebheri, mort en 700 (1300). Elle est suivie du commentaire d'Es-Seïd Omar Salih el-Feïzi de Tokat, qui l'écrivit en 1210 (1795).

66°. *Reschhati aïnil-hayat,* c'est-à-dire, les Gouttes de la source de la vie. Un vol. in-4° de 654 pag., imprimé en 1236 (1821). C'est une traduction des biographies persanes des scheïkhs célèbres de l'ordre des nakschbendis, par Mewlna Ali Ben Houseïn, plus connus sous le nom de Safi, Kaschifi et Bihaki; il écrivit vers l'année 909 (1503). Cette traduction fut entreprise sous le règne de Mourad III, par Mohammed Ben Mohammed Scherif el-Abassi, mort en 1002 (1593).

67°. *Tohfetoul-Manzoumet ed-dürriyet fi loughat il farsiyet wed-deriyet,* c'est-à-dire, Présent rimé dans le langage le plus pur du *deris* persan. C'est une seconde édition du commentaire cité sous le n. 30. Ce glossaire, dû à Ahmed Hayati-Efendi fut terminé en 1206 (1791), dans l'espace de 9 années. Un vol. in-4° de 311 pag., imprimé le 15 djemazioul-ewwel 1237 (commencement de février 1822), sous la direction d'Ibrahim Saïb.

68°. *Extrait du catéchisme de Birgewi,* sans nom d'auteur; in-8° de 24 pag., imprimé en 1237 (1822).

69°. *La collection des fetwas de Moustafa Kodosi ;* cette collection contient plusieurs mille fetwas rendus par trente mouftis du dix-huitième siècle. Un vol. in-4° de 683 pag., imprimé en 1237 (1822).

70°. Un petit traité turc d'un professeur de l'école de géométrie à Constantinople. Un vol. in-8° de 24 pag. avec une planche sur cuivre; imprimé en 1237 (1822).

71°. Gloses de Abdoul Hekim Ben Schemseddin, écrites pour son fils Abdoullah, à l'époque où il étudia le commentaire sur la logique qui porte le titre : *El-risalet esch*

sehemsiyet fil-kawaïd el-mantikiyet, c'est-à-dire, Traité clair comme le soleil, pour apprendre les règles de la logique; par Kiatibi, disciple de Nassireddin, commentateur de Teftazani et auteur des gloses d'Abdoul Hekim. Un vol. in-4° de 317 pag., imprimé en 1238 (1822).

72°. *Ghouniyet-ol moutemelli,* c'est-à-dire, le Contentement de celui qui désire, ou commentaire sur le *Mouniyet-ol-mosselli* (désir de celui qui prie), par Ibrahim, fils de Mohammed de Haleb, auteur de l'ouvrage classique de jurisprudence ottomane intitulé *Moulteka.* Un vol. in-4° de 278 pag., imprimé le dernier silkidé 1239 (fin juillet 1824).

73°. *El Mewakif,* c'est-à-dire, les Lieux de repos; c'est le célèbre ouvrage métaphysique d'El Idji, mort en 756, joint au commentaire arabe de Teftazani de Samarkand. Un vol. in-fol. de 635 pag., imprimé en 1239 (1824).

74°. *Miretoul-aalem,* c'est-à-dire, le Miroir du monde, ou Traduction turque du *Fethiyé*; par l'astronome Ali Kouschdji. Un vol. in-4° de 130 pag. et quatre planches de figures astronomiques avec leur texte. C'est le seul ouvrage que l'imprimerie de Constantinople ait composé en caractères *taalik.*

75°. *Medjmaol-enhar fi scherhi moulteka ol-ebhar,* c'est-à-dire, la Réunion des fleuves dans l'explication de la jonction des mers; c'est un commentaire sur le *moulteka,* ouvrage tant estimé de la jurisprudence ottomane, dû à Abdourrahman Ben Scheïkh Mohammed Ben Souleïman, célèbre sous le nom de Scheïkhzadé. Deux vol. in-fol., le premier de 352 le second de 374 pag., imprimés en 1240 (1825).

76°. *Terdjümet scherhis-seïr el-kebir,* c'est-à-dire, Traduction du commentaire sur le grand *Seïr,* ou droit de guerre musulman; par l'imam Mohammed Ben Hasan esch-Scheïbani, mort en 189 (805). Ce commentaire est dû à Mohammed Ibn Ebi Schl Es-sarkhasi; la traduction turque, due à Es-seïd Mohammed Mounib d'Aïntab, fut commencée

en 1211 (1796) et terminée à Kanlidjik en 1213 (1798) Deux vol. in-fol., le premier de 357, le second de 373 pag., imprimés en 1240 (1825).

77°. *Nazmoul djewahir*, c'est-à-dire, l'Ordre des joyaux; par Seïd Hasan Aïni d'Aïntab. C'est un glossaire persan-turc-arabe dans le genre de celui de Wehbi et de Schahidi. Un vol. in-4° de 112 pag., imprimé en 1241 (1826).

78°. *Hawaschi es-Seïd alel motawwel*, c'est-à-dire, Gloses marginales au *Motawwel* de Seïd Djordjani, c'est-à-dire, au grand commentaire de Teftazani sur le *Telkhiss* de l'imam Djelaleddin Mohammed Ben Abdourrahman El-Kazwini, mort en 739 (1338). Un vol in-4° de 303 pag., imprimé en 1241 (1826).

79°. *Haschiyet Abdoul-Hekim-Es-Sialkouti alel-Motawwel*, c'est-à-dire, Gloses marginales de Sialkouti (de Calcutta) au *Motawwel*, etc. (comme au précédent). Un vol. in-4° de 291 pag., même année.

80°. *Rouznamé*, c'est-à-dire, Calendrier pour l'année 1241 (qui commença le 16 août 1825), 8 feuillets in-4°; il existe une petite édition de ce calendrier qui depuis paraît tous les ans.

81°. La petite édition de ce calendrier pour l'année de l'hégire 1241.

82°. *Taalikat alel-haschiyet El-Fenari*, c'est-à-dire, Appendice à la glose de Fenari sur le commentaire du *Mewakif* Alsonkhis; par le scheïkh Abdoullah Ibn esch-Scheïkh Hasan de Kanghri (voyez sur le *mewakif* (métaphysique) d'El Idji n. 73). Son ouvrage trouva un commentateur dans Seïd Schérif Ali Ben Mohammed El-Djordjani, mort en 816 (1413); son glossateur fut Hasan Tschelebi Ibn Mohammed El Fenari, mort sous le règne de Bayezid II; l'appendice dû à Scheïkh Hasan, fut terminé en 1230 (1815). Un vol. in-fol. de 371 pag., imprimé en 1242 (1826).

83°. Le petit calendrier pour 1242 (1826).

84°. *Loughati Akhteri Kebir*, c'est-à-dire, le grand Dic-

tionnaire arabe-turc d'Akhteri. Un vol. in-fol. de 709 pag., imprimé au mois de ramazan 1242 (avril 1827).

85°. *Fetawaï Abderrahim,* c'est-à-dire, Fetwas du moufti Abderrahim rendus depuis 1055 (1645) jusqu'en 1056 (1646). Deux vol. in-fol., le premier de 578, le second de 584 pag., imprimés au mois de rebioul-akhir 1243 (novembre 1827).

86°. *Dürri yekta,* c'est-à-dire, la Perle unique ou traité dogmatique d'après le rite de Hanefi. Un vol. in-8° de 80 pag., imprimé en 1243 (1827).

87° Le petit calendrier pour l'année 1243 (1827).

88°. *Asi zafer,* c'est-à-dire, la Myrthe de la victoire ou *Oussi zafer,* c'est-à-dire, la base de la victoire ou histoire de la destruction des janissaires; par l'historiographe de l'Empire Es-Seïd Mohammed Esaad, fils du scheïkh des libraires. Un vol. in-4° de 259 pag., imprimé à la fin du mois de schewwal 1243 (mi-mai 1828).

89. Le petit calendrier pour l'année 1244 (1828).

90°. *Haliyet oun-nadji,* c'est-à-dire, l'Ornement du Sauveur ou gloses marginales au *Ghouniyet ol-moutemelli* du scheïkh Ibrahim de Haleb. Cet ouvrage commente le *Mouniyetol mossell,* de l'Imam Kaschgari. Deux vol. in-4° de 845 pag., imprimés en 1245 (1829).

91°. Un règlement sur les vêtemens, en vingt chapitres, de la même année et sans désignation du lieu d'impression.

92°. Le petit calendrier pour l'année 1245 (1829).

93°. Un règlement sur le service de l'infanterie.

94°. » » de la cavalerie.

95°. » » de l'artillerie.

96°. » » de la flotte.

97°. *Fetawaï Ali,* c'est-à-dire, Collection des fetwas du moufti Ali. Un vol. in-8° de 815 pag., imprimé en 1246 (1830). Cette collection est avec celle des fetwas d'Abdoulkerim-Efendi, la plus précieuse de l'Empire ottoman. Ali était moufti sous le règne de Mohammed IV, depuis 1037 (1670) jusqu'en 1084 (1673).

LIVRE LXVI.

I. — Page 275.

Estratto delli Archivii di Russia per la grande e picciola Cabarda, come erono ab antiquo, e sono fin'ora sudditi dell' Imperio Russo.

« L'origine di questa Nazione fu ab antiquo dall'Ukraina, » cioè oriendi da Casaki della picciola Russia, quali di là » passarono ad abitare vicino la Città di Russia nominata » Terki, e si nominarono Cercassi, òvvero Cerchosi, e » doppo qualche tempo si sono allontanati due giornate di » distanza da Terki, ed abitarono appresso il fiume Cuma » nel luogho nominato cinque montagne grandi, qual terreno » aneo allora apparteneva alla Russia, ed erano allora tutti » loro Christiani. In tal stato abitarono alquanti anni nel » preaccenato luogho di cinque montagne, e da questo si » nominarono Cerchesi di cinque montagne. Nel tempo, che » regnava S. M. Giovenni Vasilievicz Autocratore di tutta » la Russia l'Anno 1555 li Prencipi di questi Cerchesi con » tutti i loro popoli si sottomisero al perpetuo vassallagio » della Russia, doppo di ciò li detti Cerchesi per ordine di » Sua Maestà come sudditi furono adoperati nel serviggio » militare contro i nemici dell' Imperio Russo, ed in effeto » mostravano in varii tempi segnalati serviggi, tra gl' altri » l'anno 1557 nel tempo della guerra dei Russi con Dewlet » Chirei Han di Crimea, quando S. M. Tzar Giovanni Va- » silievicz aveva mandato un Prencipe nominato Demetrio » Visnenczki di Nazione Polacco, che si trovava nel servizio » di S. M. con un corpo di esercito contro lo stesso, il quale » entrato colle forze alla Crimea, prese con assalto la Città » d'Islam Chermen, la quale saccheggiata, asportò anche

» l'Artigleria, che vi era dentro, e nello stesso tempo da
» altra parte li sopr' accennati Prencipi Cerchesi nominati
» Taz, Drut, e Dasibok con tutte le loro genti per ordine di
» S. M. fecero scorrerie nelli luoghi appartenenti alla Cri-
» mea, e presero le due fortezze nominate Temruk e Taman.
» Sotto lo stesso Tzar Giovanni Vasilievicz il Han di Crimea
» nominato Sabas Chirai (Schehbazghiraï) con molti Tartari
» della Crimea, e di Cuban fece gran scorrerie sopra li detti
» Çercassi, e li prese tutti essi Cerchesi, e li trasportò al
» Cuban, ove li forzarono a farsi Mahometani, ed ivi abitare
» per qualche anni. Si comminciò poi la guerra tra la Rus-
» sia dall' una, e la Turchia e Crimea dall' altra, ed allora li
» Cerchesi coll' ajuto dei Calmuki sudditi Russi si ritirarono
» tutti da Cuban alle pristine loro abitazioni, nominate cin-
» que montagne. Dopo qualch' anni li Cuban essi fecero nuo-
» vamente sopra li detti Cerchesi gran scorrerie, e continua-
» mente li disturbavano, volendoli transportare nuovamente
» a Cuban, da tali disturbi li Cerchesi furono necessitati
» abbandonare l'antico loro luogho delle cinque mon-
» tagne, e trasferirsi ad abitare vicino a Terki sopra il Bacsan,
» ed il minore nominato Cabardi beh in xicinanza al fiume
» Bacsan in terreno appartenente alla Russia. Erano allora
» due fratelli Prencipi famosi e primarii di detti Cerchesi,
» nominati Cabarda Behi, fra li quali nati disgusti divisero
» il popolo Cerchese, ed abitarono separatamente, il mag-
» gior fratello nominato Cabardi Beh oppresso il fiume
» Terek, e fin da quel tempo restò il nome a quei luoghi,
» ove il maggior fratello abitò, si chiamò gran Cabarda, e
» dove il minore, piccióla o minor Cabarda. Presentamente
» in ambe due Cabarde li Prencipi Cabardesi ed altra gente
» militare si trovano nel Mahometismo, ma li Villani, sud-
» diti loro, tuttavia si mantengono nella fede Christiana,
» come ne fanno piene testimonianza le chiese e Sacerdoti
» orthodossi, che si vedono nei loro villagi, che danno un'
» evidente prova della loro origine disopra accennata. Li

» Prencipi degl' accennati Cerchesi e Cabardesi per la loro » perpetua fedeltà e sommissione all' Imperio di Russia da- » vano nel tempo di S. M. Tzar Giovanni Vasilievicz e del » figlio di S. M. Tzar Theodoro Ivanovicz, per ostaggi des- » tinte persone dei loro figli e parenti, quali se tenevano » sempre nella fortezza di Terki. Doppo la morte dell Tzar » Theodoro Ivanovicz per mancanza di maschi della linea » Imperiale l'anno 1598 suo cognato Boris Godunoff si fece » Tzaro, ed in quel tempo detti Cabardesi non mutarono il » loro omaggio verso la Russia, e scambiando gl' ostaggi, » erano questi trattenuti nella fortezza di Terki, l'anno poi » 1603 da questi Cabardesi un Prencipe nominato Sunzalei » Beh fu mandato in Moscovia al Tzar Boris per confirmare » la loro obbedienza e vassallagio alla Russia. Nel tempo » pure di Tzar Vasili Ivanovicz Sviscoi fu mandato espres- » samente dai Prencipi Cabardesi da Solaca, e dagl' altri » un deputato nominato Gardan colle lettere di conferma- » zione della loro obbedienza e fedeltà.

» Sotto il dominio del Tzar Michail Nodovonicz li Pren- » cipi possessori di ambe Cabarde nominati Soloh, Chasi » Mirsa di Scepticon Murdar Murzu di Alcas, Cudtsceck » Mirsa di Buslucon, e gl' altri per fedeltà della loro per- » petua sommissione ed obbedienza fecero giuramenti sopra » l'Alcorano secondo il loro costume, tali giuramenti dati » furono sottoscritti colle loro proprie mani, delle quali si » trova l'originale. In seguito di ciò li Cabardesi più volte » mandarono i loro deputati a Mosqua colle lettere di con- » fermazione della loro sommissione ed obbedienza per- » petua, oltre di queste per loro fedeltà nei tempi del Tzar » Michail Theodorovicz, e di suo figlio Tzar Alessio Mi- » chailovicz, e successivamente sotto gl' altri Monarchi della » Russia gl' ostaggi Cabardesi si davano nella fortezza di » Terki, fra li quali i più segnalati furono. 1°. Dengi Beh di » Gucon; 2°. Chari di Musani; 3°. Ali di Musani; 4°. Sultan » Ali di Girei Bulat; 5°. Sanlach Beh; 6°. Devlet Girei Beh;

» 7°. Islam Beh figlio di Musa. Ma nel regno della beata
» memoria di S. M. I. Pietro primo dai Hani di Crimea si
» praticarono grandi invasioni in ambe Cabarde. 1°. L'anno
» 1705 da Caplan Girei Hano, il quale presentamente anco
» e Hano, con molto esercito si fece essalto sopra li Cabar-
» desi per saccheggiarli, ed unirli alla sua possessione, ma
» li Cabardesi diffesisi, baterono, e scacciarono via l'esercito
» della Crimea. 2°. L'anno 1720 Seadet Girei Hano di Crimea
» con 40,000 esercito invase li Cabardesi per sforzarli in ogni
» modo, che gl'obbedissero, e s'unissero a lui, ed abitassero
» nelle parti di Cuban, e che in luogho di tributo per ogni
» casa dassero un schiavo, e se non volessero trasportarsi a
» Cuban, che dassero il medemo tributo di un schiava per
» casa, minacciandogli di più, se non accordassero queste
» condizioni, di rovinargli, distruggere le loro case, ed ucci-
» dere loro stessi. Nulla di meno li Cabardesi senza far caso
» a tali minaccie gli risposero, che loro mai sono stati sotto il
» commando del Hano, ma come che ab antiquo furono i
» loro antenati, cosi presentamente loro sono sudditi della
» Russia, e le servono fedelmente; dopo questa risposta il
» Han della Crimea non fece altri passi, se non che abbruggio
» alcuni villaggi, i loro formenti, e fieni nella campagna.
» Con questo avviso fu mandeto a S. I. M. dalli Cabardasi
» Seadet Girai Sultan di Ali per implorare la loro diffesa
» contro li loro nemici, in seguito di cio l'anno stesso S. I.
» M. mando ordine ad Artemio Voliaski, Governatore di
» Astrahan, che dasse alli Cabardesi l'ajuto nel modo se-
» guente. Se il Han di Crimea farà invasione alli Cabardesi,
» allora per soccorrerli dovrà mandare un numero compe-
» tente di esercito dei Cosaki del Danai ed altri. Il detto Go-
» vernatore di Astrahan secondo l'ordine di S. M. ando in
» persona con sufficiente esercito verso Cabarda, et quando
» seppe il Han di Crimea la marcia del Governatore con
» tutto il suo esercito, subito si ritiro di la, e cosi li Cabar-
» desi si libesarono da tal invasione. Dopo la ritirata del Han

» della Crimea li Cabardesi, nata fra loro qualche lite, da » detto governatore fu composta ; li Cabardesi poi per con- » firmazione dei loro primi giuramenti guirarono di nuovo » in presenza del Governatore, di esser soggetti alli com- » mandi di S. M. I. di morare in pace, e servire fedelmente » all' Imperio Russo, in fede di che mandarono gl'ostaggi » nella Città di Terki. ove sin'oggi di si mantengono mu- » tando solo le persone. »

II. — Page 279.

Il est à regretter qu'Andréossy, dans son excellent ouvrage (Constantinople et le Bosphore, Paris 1820), n'ait pas donné plus de détails sur l'utilité hydrostatique de cet ancien aquéduc des Romains, et surtout qu'il n'ait pas expliqué l'usage de ces piliers si fréquemment interrompus et repétés à de petites distances. Au premier coup d'œil, on serait tenté de croire que ces piliers étaient sans but et ne pouvaient en aucune façon augmenter la force de l'eau, puisque le volume d'eau qui monte et descend alternativement dans un conduit muré ne peut dans sa chute gagner plus de force qu'il n'en a perdu en montant; cependant il se présente trois circonstances qui démontrent l'utilité de ces piliers et qui la mettent hors de doute là où une gorge sépare deux hauteurs voisines. D'abord l'eau, en se précipitant à travers des tuyaux de conduite, dégage de l'air, et ce dégagement a le double inconvénient que la masse d'eau est gênée dans son mouvement et qu'elle s'altère et devient impotable. Le pilier obvie à ce dernier inconvénient par le bassin ouvert placé sur la cime, où l'eau peut se combiner de nouveau avec l'air. En second lieu, ce même bassin, dont la masse d'eau pèse de tout son poids sur la colonne d'eau qui se précipite en bas, augmente par cela même la force de cette dernière : car à sa

gravitation naturelle vient se joindre la force de la pression du volume d'eau contenu dans le bassin; enfin ces piliers d'eau offrent l'avantage incontestable que l'eau placée dans les bassins ouverts se combine plus facilement avec l'air, que si cet air lui était communiqué au moyen de ventouses, comme cela se pratique dans les conduits souterrains; « ils » servent, dit M. Andréossy, à la fois de ventouses et, » comme on le verra plus bas, de châteaux d'eau pour des » fournitures latérales, régulières ou accidentelles, ce que ne » peuvent faire les siphons renversés qui se trouvent au-dessous » de la ligne de pente. » L'avantage de ces bassins ouverts surpasse peut-être celui de l'augmentation de force; mais, en aucun cas, on ne saurait comprendre l'utilité qui peut résulter de la multiplication de ces piliers à de si petites distances. En effet, cette fréquente répétition paraît appartenir aux constructeurs turcs qui, en voyant de semblables piliers chez les Byzantins, s'imaginaient devoir les multiplier à l'infini pour ajouter à la beauté et à la solidité de l'aqueduc. Mais si, comme il paraît, le plus grand avantage de ces piliers consiste à mettre l'eau continuellement en contact avec l'air, ce but est parfaitement atteint par un seul pilier placé dans les terrains bas, sans qu'il soit besoin d'en élever plusieurs. Pline lui-même ne s'explique pas clairement lorsqu'il dit : *si longiore tractu veniet, subeat crebro descendatque, ne liberamenta pereant.*

III. — Page 291.

Malgré sa longueur, nous croyons devoir donner ici en entier le rapport sur cette bataille et sur la délivrance de Bagdad, d'abord parce qu'il jette une vive clarté snr les localités, ensuite parce qu'il est presque la copie exacte d'un rapport turc qui paraît avoir été traduit du français et que nous avons cité parmi les sources de ce volume.

Copie d'une lettre écrite à S. E. Mons. le Marquis de Villeneufve, le 10 *août* 1733, *par le sieur Jean Nicodem, médecin de Topal Osman-Pascha.*

Monseigneur,

C'est par les ordres de Topal Osman-Pascha, généralissime de l'armée ottomane contre les Persans, que je me donne l'honneur de présenter aujourd'hui mes très humbles respects à V. E. Ce serasker a une si grande affection pour V. E., et il est si fortement attaché au Roi très-chrétien, qu'il ne se passe aucun jour qu'il ne parle de l'amitié qui règne entre V. E. et lui, et qu'il ne donne des applaudissemens au gouvernement de France; et comme il est persuadé de l'intérêt que prend la nation française à tous les événemens heureux et malheureux qui peuvent arriver à cet empire, il m'a ordonné de vous envoyer la relation suivante, et il désire que V. E. la fasse traduire en langue turque; qu'elle en fasse donner une copie à son fils, qui est Salahor du Grand-Seigneur, et qu'elle envoie ici une autre traduction de cette même relation pour la communiquer à un autre de ses amis. Si V. E. veut bien avoir cette attention, elle obligera véritablement le serasker, et elle me fera une grâce particulière en donnant à Topal Osman une preuve de l'exactitude avec laquelle je lui ai obéi, surtout si V. E. veut bien lui rendre témoignage de ce que je viens vous rapporter de ses sentimens pour vous.

Le 9 de juin, pendant que le temps était extrêmement serein, on vit à Mossoul une image, à laquelle les savans donnèrent en turc le nom d'*Ildus*. Cet événement fut regardé comme extraordinaire, parce que pareille chose n'arrive jamais ici dans cette saison. Cette image était de figure

ovale, également obscure dans toutes ses parties dans le principe. Elle s'éclaircit ensuite insensiblement, et devint tout-à-fait brillante au milieu. Les extrémités tout autour demeuraient cependant ténébreuses, surtout du côté qui regardait la Perse. Cette image partit dès le septentrion et s'avança du côté de l'orient. Du milieu de l'obscurité du côté droit et de la partie orientale, on vit tomber une étoile assez brillante, descendant obliquement vers la Perse. Ensuite cette nuée s'étant ouverte, forma une figure différente. Puis, la partie venant à diminuer insensiblement, on la vit dans l'air pendant l'espace d'une heure, parfaitement bien colorée et distinguée.

Les savans tâchèrent d'abord d'expliquer ce phénomène, en disant qu'au commencement de la guerre, la terreur s'empara des esprits de part et d'autre; mais que, de même que la nuée s'éclaircit peu à peu, on revint aussi de son appréhension et on reprit courage. La chute de l'étoile fut regardée comme le présage de la mort d'un grand personnage persan. La figure de la nuée avec la queue resplendissante fut expliquée comme une marque que les Persans seraient sur le point de remporter la victoire; mais cette queue s'étant ensuite évanouie, et n'étant plus resté que la figure double qui ressemblait assez à un fer à cheval du côté de l'Empire Ottoman, on jugea que cela signifiait que la victoire se déclarerait pour les Turcs. L'événement a en quelque manière confirmé cette explication.

Après avoir passé la rivière à Mossoul, Topal Osman reçut un exprès de Constantinople, qui lui apporta un Cattcherif ou commandement impérial, où le G. S. lui donna le titre d'*Alter Ego* ou *Secundus a Rege*. Quoique cette nouvelle distinction semblât relever la dignité de Topal Osman, il n'y eut pour cela aucun changement dans ses manières. Il traitait auparavant tous les soldats comme ses frères, et il les regardait comme ses enfants. La façon dont il agissait envers les personnes du sort le plus inférieur, lui avait tellement

attiré tous les cœurs, que l'on disait communément que ses paroles et ses manières étaient de fortes chaînes, qui lui avaient attaché ses ennemis mêmes, supposé qu'il en eût eu dans ses troupes.

Quand Topal Osman fut arrivé à Kerkouk, il reçut un exprès du général persan avec une lettre, dans laquelle celui-ci, par une espèce de raillerie, l'exhortait à se presser de jour en jour davantage, et le priait, s'il avait quelque dessein funeste contre les Persans, de s'en désabuser. Tahmas Kouli-Khan ajoutait que Bagdad était déjà entre ses mains; mais que cela ne le satisfaisait pas encore; que son dessein était d'aller jusqu'à Constantinople; et qu'ainsi il fallait nécessairement qu'ils se rencontrassent en chemin, et qu'ils fissent une campagne ensemble. Topal Osman dit, pour toute réponse, que Tahmas Kouli-Khan devait savoir que le général de l'armée ottomane était boiteux, infirme, vieux, et qu'aussi il ne pouvait marcher qu'à pas lents; étant d'ailleurs malade, et ayant le corps criblé de blessures, qu'il avait eu l'honneur de recevoir en défendant la patrie.

Depuis ce jour-là, tous les espions persans qui furent pris et amenés à Topal Osman, furent tous, par ses ordres, mis en liberté, et renvoyés à Tahmas Kouli-Khan par le serasker, qui ne manquait jamais de leur dire : « Dites à votre « commandant, que je ne marche que cinq ou six lieues par « jour; je ne puis pas faire davantage; je le prie de m'excuser « si je seconde si mal son impatience; j'ai cinq doigts à une « main, mais ils sont tous inégaux entre eux.»

En partant de Kerkouk, il forma le dessein de s'approcher du Tigre le plus tôt qu'il pourrait, pour marcher ensuite le long de ce fleuve. Il y était déterminé par trois raisons; premièrement, pour mettre l'armée à portée de ne pas manquer d'eau, et d'éviter les déserts sablonneux, où le défaut d'eau aurait infailliblement affaibli ses troupes; en second lieu, parce qu'en s'appuyant sur la rivière, l'avantage de ce poste lui valait un corps de troupes dont il aurait été obligé de

couvrir sa droite, s'il avait pris un autre chemin; et enfin, pour recevoir et défendre plus aisément les bateaux qui portaient de loin les munitions de bouche qui lui étaient nécessaires, tout le pays au-delà du Tigre jusqu'à Bagdad ayant été ravagé par les Persans.

A vingt-huit lieues de distance de Kerkouk, il commença donc à côtoyer le Tigre, et voulut que l'armée marchât avec plus d'ordre qu'auparavant. — Il donna le commandement de l'avant-garde à Polat-Pascha, et celui de l'aile gauche à Ibrahim-Pascha; Resevan-Oglou fut destiné pour commander quelques troupes qu'il fit marcher plus loin pour couvrir la gauche de l'armée. Memiche-Pascha eut le commandement de l'arrière-garde, et Sélim-Pascha avec d'autres Paschas à deux queues furent placés au corps de l'armée. Le train de l'artillerie consistait en soixante pièces de canon de trois jusqu'à douze livres de balle, qu'il ne voulut point distribuer. L'avant et l'arrière-garde n'étant chacune que de six cents hommes, il se trouva des gens dans l'armée, qui disaient qu'elles n'étaient pas assez fortes, et qu'il leur aurait fallu donner des canons; mais Topal Osman ne jugea pas à propos de répondre à ces raisonneurs. Il y en avait d'autres qui le blâmaient de ce qu'il donnait trop légèrement aux espions persans la liberté de s'en retourner, puisque ces gens-là ne manquaient pas, disaient-ils, d'instruire l'ennemi de tout ce qui se passait dans l'armée ottomane. Le vieillard se prit à rire en entendant ces paroles, et le soir il dit à une personne de confiance, qu'il était sûr qu'en affectant cette simplicité, il remporterait la victoire; qu'il savait bien taire ce qu'il voulait tenir secret, et il ajouta, en parlant de soi-même : « Je suis un vieux renard à la guerre; soyez seule-» ment attentif à ce qui se passera, et vous verrez. »

A trente-quatre lieues de distance d'Esersik, un envoyé de Tahmas Kouli-Khan arriva à l'armée ottomane, et déclara à Topal Osman, que le général persan était prêt à donner bataille et qu'il remettait au général turc le choix du lieu,

soit qu'il voulût qu'elle se donnât en pleine campagne ou ailleurs. Topal Osman retint cet envoyé, lui disant qu'il porterait lui-même la réponse. Il le consigna cependant à Kara Polat-Pascha, qui commandait l'avant-garde, avec ordre de le laisser aller quand il commencerait à découvrir l'armée ennemie. Ce jour-là, Topal Osman parut être dans le dessein d'abandonner cette simplicité qu'il avait affectée jusqu'alors; mais, pour mieux cacher les dispositions qu'il trouvait nécessaire de faire dans son armée, il ordonna que tous les soldats eussent à se rendre à leurs étendards, et que les capitaines se tinssent à leur poste.

Il envoya de plus trois cents hommes à la découverte, avec ordre d'observer exactement toutes les manœuvres des Persans : il réglait la marche de l'armée pour le lendemain et l'endroit où elle devait aller camper; et afin que l'ennemi se persuadât qu'il suivrait toujours la même méthode, et qu'il ne ferait point d'autres dispositions que celles qui avaient déjà été reglées, il défendit encore de retenir aucun espion qui en pût instruire Tahmas Kouli-Khan.

Le 17 juillet, plusieurs de ces trois cents que le Serasker avait envoyés pour prendre langue, retournèrent à notre camp, et donnèrent avis que les Persans, sortis de leurs lignes et des châteaux qu'ils avaient fait construire devant Bagdad, n'étaient éloignés que de dix lieues, et que la bataille se donnerait peut-être le 19. Alors Topal Osman tint conseil, et déclara qu'il était temps de quitter cette façon d'agir simple qu'il avait observée, et d'avoir recours aux ruses militaires. « Vous verrez, ajouta-t-il, quelle utilité » je tirerai de la méthode que j'ai suivie de renvoyer les es- » pions et de ne point cacher à l'ennemi les dispositions que » j'avais faites. » Sachez, en premier lieu, que les Persans tomberont sur nous, fatigués de leurs marches, lorsque nous nous sommes un peu reposés dans notre camp. 2° Les ennemis croiront, sur les avis qu'ils auront eus, que notre avant-garde et notre arrière-garde ne sont chacune que de six mille

hommes, et d'abord ils tomberont avec fureur sur ces deux corps, croyant de les pouvoir expédier tout d'un coup, pour donner ensuite au corps de l'armée, qui sera épouvanté par la défaite des autres troupes, mais je m'en vais faire en sorte qu'ils y trouveront plus de résistance qu'ils ne s'imaginent. 3° Nos *conacs*, ou marches, ayant toujours été à peu près de la même longueur, ils se persuaderont qu'elles le sont encore. 4° Comme ils sont obligés de marcher en ligne oblique, au lieu de dix lieues de chemin, ils en auront plus de douze. 5° Il ordonna de faire la garde exactement autour du camp, et que l'on n'en laissât sortir personne sous peine de mort; ce qui n'avait pas été pratiqué jusque-là; et il le fit, pour que l'ennemi ne pût être informé de ses dispositions. 6° Il ne désigna plus d'avance aucun endroit pour le campement, et il défendit même de publier le lieu où l'on irait; mais que tout fût prêt pour exécuter les premiers ordres qui se donneraient sans s'embarrasser du reste. 7° Il détacha le koulkiayasi, ou lieutenant-général des janissaires, du corps de l'armée où il avait toujours été, et le fit marcher à une lieue de distance devant l'avant-garde, qui était à environ trois lieues du corps de l'armée. 8° Il envoya ordre au commandant de l'arrière-garde de ne par rester à une grande distance du camp, et de n'en être éloigné tout au plus que d'une lieue. 9° Il fit avertir Rescevan-Pascha de s'approcher un peu du camp. 10° Comme le vent du nord avait soufflé pendant vingt jours consécutifs et que vraisemblablement il continuerait encore le jour de la bataille, Osman-Pascha ordonna d'avoir grand soin de ne pas laisser gagner à l'ennemi le dessus du vent, tant par rapport à la poussière que par rapport à la fumée, ce qui ne fut pas d'un petit avantage. 11° Il recommanda à ses troupes de ne pas s'éloigner de la rivière, pour la conservation de laquelle il avait employé près d'un mois à faire une route qu'il aurait pu faire en moins de neuf jours, s'il avait pu se résoudre à quitter les avantages qu'elle donnait. 12° Il feignit d'avoir reçu un courrier d'Ahmed-

Pascha qui lui donnait avis que dix mille cavaliers s'étaient sauvés des châteaux des Persans et que deux mille offraient de se rendre, et que Tahmas Kouli-Khan faisait des propositions de paix ; cette ruse servit beaucoup à donner du courage aux soldats ; enfin, il fit répandre dans l'armée le bruit que le lendemain il devait recevoir beaucoup de munitions de bouche sur des bâtimens appelés *Kelek* (ce sont des espèces de radeaux soutenus par des outres remplies d'air et qui avaient de la peine à avancer alors, parce que les eaux du Tigre étaient très-basses en plusieurs endroits), et il fit encore publier que les troupes qu'on attendait d'Egypte et de la Romélie, devaient arriver dans la nuit.

Le 18 au matin, à la pointe du jour, l'armée décampa et ayant marché cinq heures, elle vint camper au bord du Tigre. Le même soir, à une heure de nuit, on reçut la nouvelle que l'armée persane n'était éloignée que de cinq lieues, et que peut-être, en marchant la nuit, elle se trouverait de bon matin à la vue de l'armée ottomane, qui, s'étant fatiguée de ses marches, aurait infailliblement le dessous dans le combat. Topal Osman ayant convoqué le conseil, dit à ceux qui étaient présens que la fatigue serait au moins égale des deux côtés, et peut-être qu'elle serait encore plus grande du côté des Persans, qui auraient marché la nuit pendant que les Turcs s'étaient reposés dans leur camp ; Tahmas Kouli, ajouta-t-il, compte sur une chose, et moi j'en pense une autre. Dans la nuit, Topal Osman détacha vingt-cinq mille hommes pour renforcer l'avant-garde, et autant d'autres pour l'arrière-garde, disant que c'était là un coup auquel Tahmas Kouli-Khan ne s'attendait pas, donnant à chacune douze canons. Il ordonna à Polat-Pascha, qui commandait l'avant-garde, de se mettre en marche à la pointe du jour et de s'avancer à pas lents pour ne pas fatiguer les troupes, et qu'à sept heures du matin il commencerait à s'étendre pour former un grand front avec le koulkiayasi qui était à une heure de chemin au-delà de lui, et auquel le Serasker fit

aussi donner dix pièces de canon. Il donna en même temps ordre à Memiche-Pascha, commandant de l'arrière-garde, de se rendre à la hauteur de l'armée. Il rappela pareillement Resevan-Pascha, qui côtoyait la gauche de l'armée, et lui donna huit pièces de canon, et quinze autres à Ibrahim-Pascha; en sorte que ces deux généraux avec leur troupes formèrent l'aile gauche de l'armée, et Topal Osman se mit lui-même au centre, avec le reste de son monde.

Le 19 au matin, le serasker, après avoir dormi fort tranquillement toute la nuit, me fit appeler et me dit qu'il souhaitait que je lui fisse prendre quelque confection qui lui donnât des forces; je le lui refusai, parce qu'ayant un tempérament extrêmement chaud, toutes sortes de confections et de cordiaux ne pourraient que lui être nuisibles dans un temps où il serait encore plus échauffé par l'ardeur du combat; je lui conseillai au contraire de ne prendre que de l'eau pure, dans laquelle il mêlerait quelques graines de melons; et il se conforma à mon avis, à son ordinaire. Après qu'il eut fait ses prières, je le vis monter à cheval, ce qu'il n'avait pas fait pendant la route, étant toujours allé en litière depuis le jour qu'il était sorti de Diarbekir. Je ne puis attribuer cette force qu'à l'ardeur militaire de ce commandant, et je la regardai comme un feu qui, auparavant, quoique bien allumé, était néanmoins caché sous des cendres, lesquelles ayant été emportées, le feu se montra tel qu'il était. Je vis à cheval un homme qui, auparavant, était tout courbé d'infirmités et de blessures de coups de fusil et de sabre qu'il avait reçues à la guerre, et dont plusieurs avaient été mal traitées par les médecins. Je le vis comme un jeune homme, le sabre à la main, ses yeux et son visage étincelant; il courait de rang en rang, voulant tout voir et examiner par lui-même, et donnant ses ordres avec une présence d'esprit admirable.

Après avoir rangé l'armée en bataille, il s'avança vers l'ennemi à huit heures du matin. On entendit d'abord les

canons de l'avant-garde, qui fut la première attaquée par l'armée persane; et, presque en même temps, on entendit aussi l'artillerie de l'arrière-garde, où donnèrent vingt mille Persans, armés de jaques de maille et de casques. La bataille continua depuis, et dans une heure on apporta au serasker trois cents têtes de Persans. Topal Osman s'approchait cependant de la rivière, où il posa un corps de réserve de vingt mille hommes, qui s'y retranchèrent à la hâte, et, pour animer les soldats et les travailleurs à faire leur devoir, il leur fit distribuer de l'argent. Dans ce temps-là, on vit paraître un grand corps de troupes d'environ cinquante mille hommes, où se trouva Tahmas Kouli-Khan en personne. Ils en vinrent aux mains avec Ibrahim-Pascha, Rescevan Oglou, Selim-Pascha et les troupes que commandait le serasker, lequel ne pouvant se contenir, entra deux fois dans l'armée ennemie, qui fut combattue avec tant de fureur, que cette ligne fut mise en désordre et obligée à plier. D'un autre côté, les Persans firent un grand ravage dans la milice du koulkiajasi, quoique à la fin ce lieutenant-général remit ses affaires. Topal Osman crut alors avoir remporté la victoire; mais dans un moment les choses changèrent de face. Les Persans, revenant aux combats, firent de nouveaux efforts, qui eurent tant de succès, qu'en peu de temps ils enlevèrent trois pièces de canons à Polat et à Ibrahim-Pascha; ils repoussèrent encore le koulkiajasi, et pénétrèrent jusqu'au poste de Memis-Pascha, au bord du Tigre. Le serasker, examinant ces mouvemens, ramena ses troupes en leur disant : « Courage, mes enfans! ceci n'arrive pas par la faiblesse de notre » armée; c'est sans doute quelque trahison qui nous a été » faite; voyons si les Kurdes n'ont pas lâché pied. » Dans le temps qu'il proférait ces paroles, arriva un exprès de Memis-Pascha, qui venait faire savoir au serasker, que deux mille Kurdes avaient pris la fuite dans le fort du combat. Alors Osman-Psacha fit avancer son corps de réserve, et remédia si promptement aux désordres qui venaient d'arriver, que les

ennemis furent repoussés à leur tour. Les Ottomans regagnèrent l'artillerie qui avait été prise, et le terrain qui avait été perdu. Tout commença dès lors à aller de mieux en mieux, et après neuf heures d'un combat opiniâtre, les Persans prirent la fuite, laisant au champ de la bataille tous leurs canons, cinq cents chameaux avec des ambares (ce sont de petites pièces de campagne qu'on charge sur le dos de ces animaux). Parmi leurs canons, il y en avait quatre de trente livres de balle, six de quinze, et huit de neuf; ils en enterrèrent quelques autres, et on fait des recherches pour les retrouver. Le nombre des fusils qu'ils perdirent est très grand, et l'on ne saurait compter les arcs et les flèches dont il y avait des chameaux chargés. Ils abandonnèrent leurs pavillons et toutes leurs munitions de bouche, tout leur grain et une grande quantité de fruits, comme des oranges, citrons, et des confitures; en sorte que l'armée ottomane se trouva tout d'un coup enrichie. On y trouva presque tous leurs chevaux et leurs mulets de charge qui furent laissés au pillage des soldats, dont les uns en prirent trois, les autres cinq, etc. En un mot, il suffit de dire qu'ils ont tout perdu, drapeaux, tambours, trompettes, etc. Les généraux turcs ayant reconnu que les Persans, après avoir fui pendant quatre heures, pourraient avoir dessein de se rallier, et de se retirer dans les châteaux, qu'ils avaient construits aux environs de Bagdad, le serasker trouva à propos de rassembler ses troupes et de les faire camper en ordre. Il convoqua les principaux officiers, dont le nombre était très considérable et lorsqu'ils furent tous ensemble à sept heures du soir, ils se félicitèrent réciproquement, et reconnurent avec plaisir qu'il n'y en avait pas un qui fût blessé seulement de la piqûre d'une aiguille. Le serasker les remercia de ce qu'ils avaient si bien secondé ses intentions, il les embrassa tendrement en répandant des larmes de joie, et leur racontant qu'il lui était arrivé deux fois d'être obligé de descendre de cheval avec une défaillance de cœur si grande, qu'il donnait à peine

quelque signe de vie, mais qu'un quart d'heure après, ses forces étaient revenues, il était remonté à cheval, se disant toutes les deux fois, faudra-t-il que Tahmas Kouli-Khan gagne la victoire, etc.; qu'Osman-Pascha soit réduit à prendre la fuite comme un poltron? Non! cela n'arrivera pas; il faut vaincre ou mourir l'épée à la main et répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le souverain et pour l'état.

Toute la soirée et le jour suivant, 20 de juillet, furent employés à régaler les soldats pour leur faire reprendre des forces, à faire panser les blessés, qui se trouvèrent au nombre de huit cents. On massacra cinq cents Persans qui avaient été pris, et l'on fit le dénombrement des jeunes gens qui avaient été faits prisonniers au nombre de trois mille. Sur les huit heures du soir, dans le temps qu'on délibérait sur la manière dont on marcherait vers les châteaux des Persans pour les aller attaquer, cinq begs, chefs des cinq villes des Curdes, arrivèrent au camp, et affirmèrent avec serment qu'ils avaient vu Tahmas Kouli-Khan prenant la fuite vers la Perse, seulement avec trois cents chevaux, et qu'on pourrait en apprendre davantage par deux Persans qu'ils avaient faits prisonniers en chemin. On les fit amener, et ils dirent que Tahmas Kouli-Khan s'était sauvé de la manière que nous venons de rapporter, qu'il était dangereusement blessé d'un coup de fusil qui lui avait traversé la poitrine et était sorti au-dessous du foie; qu'il avait outre cela deux coups de sabre à la tête, assez légers, et un coup de massue à l'oreille droite. A cette nouvelle, on fit une décharge de toute l'artillerie et de la mousqueterie. Six mille Persans, qui étaient de l'autre côté du Tigre, attendant que les musulmans fussent battus et mis en fuite pour venir ensuite piller leur camp, voyant qu'ils ne pouvaient plus compter sur le butin qu'ils s'étaient promis, s'enfuirent eux-mêmes, partie du côté de Bagdad, et l'autre partie du côté de la Perse. On ne pouvait pas encore savoir le nombre des morts; mais le lendemain, l'armée ot-

tomane ayant passé sur le champ de bataille pendant l'espace de cinq heures, on voyait les cadavres les uns sur les autres. Polat-Pascha assure que de vingt mille hommes qui l'avaient attaqué, il en est échappé fort peu. Pour ce qui est de Memis-Pascha, le fait est évident; on croit pour certain qu'il est mort environ quarante mille Persans et dix mille musulmans; qu'il y a eu sept khans, ou généraux persans, de tués, et qu'il n'y a pas eu un seul vizir de blessé.

Le 22, au matin, on se mit en marche, et, après avoir marché six heures de suite, on campa et on envoya un courrier à Ahmed-Pascha, commandant de Bagdad, qui tenait encore les portes de la ville fermées. Celui-ci, ayant reçu la nouvelle de la victoire de l'armée ottomane, sortit de la place, et, ayant coupé le pont que les Persans avaient construit sur le Tigre pour la communication d'un château à l'autre, il tailla en pièces environ six mille Persans qui y étaient encore. Le même jour, ce commandant envoya son defterdar à Topal Osman-Pascha pour le féliciter sur la grande victoire qu'il venait de remporter.

Le 23 juillet, après quatre heures de marche, nous campâmes à la vue des châteaux et des tours fabriqués par les Persans. Peu de temps après notre arrivée, Ahmed-Pascha se rendit au camp, avec Kara Moustapha-Pascha et Ahmed-Pascha kiaja et un autre pascha à trois queues, qui, après un court entretien et des complimens réciproques, se retirèrent dans la ville.

Ces châteaux, dont nous avons déjà souvent parlé, sont à trois lieues de Bagdad, bâtis, l'un à la droite, et l'autre de l'autre côté du fleuve. Chaque château est environné de murailles à trois côtés, car du quatrième côté qui regarde le Tigre, il n'y en a point, pour mieux découvrir la rivière et empêcher le passage des vivres. Elles sont de mottes de terre cuites au soleil; elles ont six pieds d'épaisseur sur huit à neuf pieds de hauteur, et chaque côté est de mille cinquante à douze cents pieds de longueur. Chaque château a

trois portes; une du côté du septentrion entre deux tours, l'autre au levant, et la troisième au midi, pareillement munies de leurs tours, outre les autres qui sont aux angles pour flanquer les courtines. Ces tours sont hautes de trente-six pieds, et à chaque angle qui est entre la distance des châteaux à la porte, il y a encore une autre tour; et tout autour, il y en a encore vingt autres qui semblent ne faire qu'un corps avec les châteaux.

En dehors des tours, il y a deux fossés très profonds qui sont à une assez grande distance des châteaux. Outre cela, dans toute la campagne à l'entour, on compte encore deux mille sept cents tours éloignées l'une de l'autre d'une portée de fusil, et capables de contenir un canon de douze livres de balles et trente personnes; et à la seconde sentinelle trente autres, ce qui fait soixante personnes par tour. Votre excellence peut considérer à présent quel dessein peut avoir eu Tahmas Kouli-Khan en faisant construire tant de tours. Tous les habitans de la Perse n'auraient pas suffi pour les remplir; au reste, il n'y a rien de particulier dans ces châteaux.

Il avait encore fait élever trois autres châteaux assez éloignés de la rivière, parfaitement carrés. Outre cela, il avait fait bâtir une forteresse dont les murs étaient de quatre-vingts pieds de hauteur, et qui outre cela était entourée d'un fossé et flanquée de bastions aux angles. Il y avait sur chaque bastion trois canons. Cette forteresse était auprès de la mosquée d'Imam Azem, et il y avait dedans quatre moulins; le tout bâti avec beaucoup de propreté.

Je n'ai pas pu, monseigneur, faire de plus grandes observations, parce qu'à seize heures de Bagdad, du côté où s'est donné la bataille, on ne trouve autre chose qu'un pays rempli de cadavres, et tous les jours on rencontre encore des morts cachés dans les jardins, des blessés, des gens prêts à expirer de faim et de soif; les soldats musulmans sont las d'en tuer un si grand nombre.

Le 24 juillet, Topal Osman-Pascha alla visiter Ahmed

Pascha, gouverneur de Bagdad. Lorsqu'il entra dans la ville, il ne voulut ni tambours, ni artillerie, ni trompettes, ni recevoir aucune autre marque d'honneur, disant que c'est à Dieu seul que cette victoire devait être attribuée, non à lui, ni aux soldats, puisque en effet, ajouta-t-il, si le superbe Tahmas Kouli-Khan s'était renfermé dans les châteaux, nous aurions été obligés de prendre la fuite, la faim seule nous y aurait forcés sans aucune autre raison, puisque nous n'avions plus de vivres que pour deux jours, que ceux de Diarbekr et de Mossoul n'étaient pas encore arrivés, et que l'eau de la rivière n'était pas capable de nous soutenir; au lieu qu'aujourd'hui, nous nous nourrissons aux dépens des Persans, et que nous n'aurions trouvé des vivres ailleurs à aucun prix. Topal Osman entra à Bagdad sans cortége, aussi peut-on dire qu'il entra plutôt dans un sépulcre que dans une ville, puisque on n'y voyait dans les rues que des monceaux de morts, des gens qui n'avaient plus qu'un souffle de vie, et des milliers d'agonisans. Les Persans avaient paru devant Bagdad dans le mois d'octobre 1732 et le premier janvier suivant, Tahmas Kouli-Khan y était arrivé lui-même avec cent vingt mille hommes. Depuis ce temps-là, les portes ont été fermées, et la ville n'avait plus reçu aucun secours. On comptait cent dix mille hommes morts de faim pendant le siége, desquels on en avait jeté vingt mille dans le fleuve, les autres étaient dans les rues et l'infection qu'ils causaient n'a pas peu contribué à diminuer le nombre des habitans. Il n'y avait plus dans Bagdad que trente-cinq chevaux, tous les autres étaient morts ou avaient servi à nourrir les habitans. Les chiens, que les musulmans ont d'ailleurs en horreur et qu'ils ne touchent presque pas de peur de se rendre impurs, aussi bien que les chats, étaient regardés comme les alimens les plus délicieux. Le pain se vendit dix piastres l'ocque, et la chair de chevaux et de chameaux cinq piastres. Il y resta peu d'enfans, la famine ayant forcé leurs propres parens à les tuer et à les

manger pour se nourrir. Enfin les choses étaient venues à un tel état de misère, que cinq jours avant la délivrance de la ville, les soldats qui gardaient les portes, avaient voulu livrer leur commandant Ahmed-Pascha, lié et garotté à Tahmas Kouli-Khan, mais la Providence en avait décidé autrement, et avait voulu rabaisser l'orgueil du plus superbe de tous les hommes. L'ambition l'avait fait sortir de la Perse, l'orgueil l'avait fait sortir de ses châteaux, et le péché l'a précipité comme un autre Lucifer, et l'a réduit dans l'état d'abaissement où il se trouve aujourd'hui.

Après avoir demeuré huit jours campés à deux lieues et demie de Bagdad, nous avons été obligés de décamper, pour ne pas mourir de faim, et de prendre le chemin le plus court pour aller à Kerkouk; et nous sommes à présent dans un lieu nommé *Tus-Kurmati*, ville assez grande, mais entièrement ruinée par les Persans, qui ont fait la même chose partout où ils ont passé, en coupant les arbres, abattant les maisons, violant les femmes et les filles et faisant une infinité d'esclaves des deux sexes.

L'armée ottomane est présentement divisée en trois parties. Polat-Pascha a pris sa route du côté de la Perse, Memis-Pacha a pris un autre chemin, et le serasker marche lui-même du côté de Kerkouk pour s'approcher des confins et y attendre les ordres de la Porte.

Je prie Votre Excellence de me pardonner le mauvais style de cette lettre, et les fautes dont elle est remplie, ayant été obligé de l'écrire en trois heures pour ne pas manquer l'occasion de celui qui doit la porter. Je finis en priant Votre Excellence de ne pas oublier un de ses plus humbles serviteurs, etc.

IV. — Page 315.

Relazione della marcia delli Tartari intrapresa per passar in Persia, l'anno 1733.

« Già è noto non solo alla Fulgida Porta Ottomana, ma » anco a tutto il mondo in che maniera il residente Nepluieff » dell' Imperio di tutte le Russie fece le sue protestazioni, » prima da se stesso nei primi giorni di marzo di questo » anno 1733, e replicate poi per ordine di sua Maestà Impe- » riale. Lo stesso fece al chan della Crimea il Sigr. Gene- » rale Conte di Veisbach, che ha il commando sopra gli » eserciti che sono nella Ukraina, dichiarando le sue pro- » testazioni per sua lettera mandatagli espressamente con un » officiale. Istessamente avevano protestato anco gli altri » signori generali, che commandano appresso il mar Caspio, » scrivendo piu volte al sopradetto Chan ed al Sultan Feti- » ghirei di Cuban, serasker degli eserciti Tartari, e nomi- » namente :

» A 21 di aprile dell' anno corrente fù mandato dalla for- » tezza di Santa Croce dal Sigr. General maggiore Erop- » kin un Esaul, che si chiamò Abramo Basmanof a Cuban » dal Sultano Fetighirei, al quale aveva scritto detto Sigr. » General maggiore, che egli si astenesse di intraprendere la » marcia per la Persia, che ha intenzione di fare per le terre » di S. M. I. e con ciò non porgesse occasione d'interrom- » pere la pace perpetua; dichiarandogli espressamente che » non gli sarà permesso il passaggio cogli eserciti per le » terre di S. M. I. e tutti i popoli appartenenti all' Imperio » Russo saranno diffesi. Lo stesso giorno scrisse sopradetto » General maggiore al chan della Crimea, protestandogli, » che disistesse di far marciare gli eserciti Tartari per gli » stati dell' Imperio Russo, dichiarando che in maniera al-

» cuna non se gli permettera il passo. 24. Maggio fu scritto
» al Sultan Fetighirei dal Sigr. General luogotenente prin-
» cipe di Ghessengomburch (Hesse-Hombourg), che è
» commandante in capite degli eserciti di S. M. I. che si
» trovano appresso il mar Caspio, che quel Sultan assolu-
» tamente non si avvicinasse alli confini dell' Imperio Russo;
» poiche non gli sarà permesso il passaggio colle trupe ar-
» mante; per altro se egli, non facendo conto delle sue pro-
» testazioni ed amichevoli dichiarazioni, entrerà nelle terre
» Russe, sara trattato colle armi da nemico; racommandand-
» ogli appresso riferire di queste sue protestazioni al chan
» di Chrimea, e che il detto Sultan Fetighirei onninamente
» abbandonasse l'intrapresa marcia. Ordinò pure al messo,
» che gli dicesse volcamente; che se egli passera il fiume Terek,
» sarà considerato come nemico. Al qual fine furono mandate
» non poche truppe alle città Grebenski. 27. Maggio detto Ge-
» neral maggior riceve dal Sultan Fetighirei una lettera, in
» risposta, qual conteneva, che la marcia non puo esser abban-
» donata, dichiarando, che egli in ogni maniera la dave in-
» traprendere per ordine della Fulgida Porta, alla quale per
» rappresentazione della stessa Fulgida Porta fosse stata accor-
» data dalla Corte dell' Imperio Russo : perciò indispensabil-
» mente egli passera per le terre della M. S. e che il Sigr. Erop.
» kin non gli potrà proibire, e se per fortuna se gli vorra oppore,
» allora egli adoprerà i suoi mezzi possibili, ed a tutto costo
» procurerà passare. Frattanto fù ricevuto l'avviso, che detto
» Fetighirei, avuta notizia delle truppe Russe, che furono
» dispote appresso le sopradette città, non andò verso quelle,
» ma più soprà, e che subornò un principe di Cecen suddito
» dell' Imperio Russo, per il Sigr. General maggiore Erop-
» kin colle truppe ritornando dalle dette Grebenski, si
» fermò appresso il fiume Bela, ove venne anco S. A. il prin-
» cipe di Ghessengomburch, commandante in capite. Lo
» stesso giorno fù data la risposta a Fetighirei, consistente
» ch'egli assolutamente abbandonasse la resoluzione presa,

» e sene astenesse dalla marcia, effettivamente per sue lettere » dichiarata, replicandogli fortemente, che in veruna ma- » niera non sarà possibile lasciarlo passare; ne alla Porte da » S. M. I. fu data tal permissione: ammonendo a ritornar nel » suo paese, altrimente sarà trattato secondo le leggi mili- » tari, ed in questa maniera porgera quel Sultan Fetighirei » occasione di romper la pace perpetua. E di più fece inten- » dere, che questa dichiarazione gli fa da benevol amico, » volendo con questo mezzo (se Fetighirei Sultano la » sforzerà prender le armi contra di lui) esser giustificato ap- » presso tutto il mondo; e nello stesso tempo far vedere, che » Fetighirei sarà causa dell' infrazione della pace perpetua. » 4. Giugno ricevè il Sigr. General Eropkin la lettera da » Mustafa Aga Kapici Bascia, nella quale scrisse, che S. M. I. » la sovrana di tutte le Russie mantiene una perpetua pace » colla Fulgida Porta, per ordine della quale egli fù mandato » per scortare gli eserciti delli Tartari fin alla Persia, per » dove marciando vidde truppe Russe, che sono mandate » a lor incontro; perciò dimandò, che il Sigr. General mag- » giore lo avvisasse con che intenzione lo fa.

» Lo stesso giorno, il medesimo Sigr. General maggiore » ricevè la lettera di Fetighirei Sultano, colla quale fa ve- » dere, che egli per due spedizioni fattegli da quel Sigr. General » maggiore non vuole interromper la perpetua pace, e che » perciò senza entrar nelle terre di S. M. marcia per le vie » difficili, che sono fra li popoli Daghistani; ma vidde, che il » Sigr. General maggiore, senza dargli l'avviso; occupò » ancora quelle strade, per le quali devono loro passare, e la » pregò di non fare ciò e di lasciarlo passare, perche egli » marcia per ordine della Fulgida Porta, ed il ritornare non » consiste nel suo arbitrio, ma assolutamente deve marciare » in Persia. 5. Giugno rispose il Sigr. Eropkin al Kapici » Bascia Mustfa Aga dichiarandogli, che egli mai ha saputo, » che detto Kapici Bascia marcia insieme cogli eserciti di » Fetighirei Sultano; e riportandosi alla lettera del general

» luogotenente principe di Ghessengomburch, dichiarò che » assolutamente non abbiano loro la speranza di passar cogli » eserciti per le terre dell' Imperio Russo, sia per i monti, » sia per la campagna, essendo che tutti quelli luoghi e » monti, ove laro marciano, sono del dominio Russo; perche » non vi e di ciò l'ordine di S. M. I. Nello stesso giorno, e » senso medessimo rispondendo egli Sigr. General mag- » giore, scrisse a Fetighirei Sultano, ed al di lui messo rac- » comandò, che gli dicesse vocalmente dalla parte del per- » detto General maggiore, che Fetighirei Sultano coi suoi » eserciti non potra in alcuna maniera passar per le terre di » S. M. I., poiche per non lasciarlo passare già arrivò al fiu- » me Bela il Sigr. General luogotenente prencipe di Ghes- » sengomburch con gran numero degli eserciti. Arrivato poi » al fiume Bela il sopradetto Sigr. General luogotenente, ed » avendo saputo dal Sigr. Eropkin dei messi, che gli sono » stati mandati colle lettere da Kapici Bascia, e Fetighirei » Sultano, fece venir quelli messi avanti di se, alli quali » disse, che Fetighirei Sultan e Kapici Bascia assolutamente » non dovevano entrare cogli eserciti nelle terre di S. M. I. » E benche ad onta non di tante protestazioni, e delle lettere » scrittegli; sono antrati nelle terre dell' Imperio Russo, con » tutto ciò da quel luogo dove di presente si trovano, non » ardiscano inoltrarsi più, ma felicemente ritornino a quei » luoghi, da dove sono venuti, poiche egli Sigr. General » luogotenente con molti eserciti, che loro stessi vedono, » venne colà per impedirgli il passo, discendo loro, che non » vi e altra via per andar in Persia, se non per il dominio di » S. M. I. per il quale senza l'ordine della Corte della sua » Sovrana non puo permettergli di passare. Mentre se Fe- » tighirei Sultan e Kapici Bascia non contendandosi di » queste amichevoli ammonizioni, non si ritiravano indietro, » ma anzi voranno più inoltrarsi di quello dove si trovano » presentemente, in tal caso considerandoli come nemici ed » infruttori della perpetua pace, li tratterà colle armi, e li

» espellerà dalle terre di S. M. I. armata manu, e che ab-
» biano ciò per una risposta categorica, il che se non cre-
» deranno, lo proveranno in effetto. 9. Giugno ritornò da
» Fetighirei Sultan il luogotenente Gneuscef, che era stato
» mandato colla lettera sopradetta dalla parte del Sigr.
» General luogotenente principe di Ghessengomburch, ar-
» ricando una lettera di quel Serasker Fetighirei Sultano,
» nella quale scrive dichiarando di nuovo, che egli marciò
» per ordine della F. Porta, e che perciò non può ritornarsi,
» ma effettivamente passera per le terre dell' Imperio Russo,
» pregando del libero passaggio, per il che sopradetto Ge-
» neral luogotenente facesse ritornare quegli eserciti, che
» ha postati sopra le vie, per le quali devevano loro passare.
» A ciò di nuovo fu gli risposto, e furono fatte fortissime pro-
» testazioni, nello stesso senso, cioè, che egli non venisse
» più vicino, e si ritornasse indietro, perchè assolutamente
» non sarà ammesso a passare ; e quando fara altrimente,
» sara stimato come vero nemico ed infrattore della perpetua
» pace, ed espulso colle armi dalle terre di S. M. I. Li 11
» Giugno il sopradetto Serasker Fetighirei Sultano e Ka-
» pici Bascia con tutti i suoi eserciti principiarono calare
» dai monti e schierarsi appresso un vilaggio, chiamato
» Gariacia, deve era postato un corpo di truppe Russi di
» 500 uomini di Cavalleria.

» Sortiti tutti i Tartari in campo aperto si posero in ordine
» all' ora 2 dopo mezzo giorno, e senza mandar alcun uomo
» al Commandante di quelle milizie Russe, principiarono
» scaricar la moschetaria, e saetare contra quelle truppe.
» Perciò il Commandante avendo fatto Battaglione quadrato
» cominciò diffendersi scaricando contra di loro l'artiglieria,
» e moschetaria fin alla ottava ora. Frattanto fece correr
» l'avviso dell' attaco à S. A. principe di Ghessengomburch,
» commandante in capite degli eserciti di S. M., il quale
» mandò un soccorso di 200 Kosaki Grebenski, ed egli stesso
» prese la marcia per quella parte all'ora 4 con qualche nu-

» mero di Cavalleria, con ordine ad altra partita d'infanteria » di seguitarlo. Al punto dell' arrivo di S. A. i Tartari in- » calzarono gli assalti contro lo stesso principe, dal quale » furono sostenuti, e respinti a forza di artiglieria e mos- » chetaria contro di loro incessamente scaricate. I Tartari » però tentarono gli assalti dal fianco sinistro, dal quale fu- » rono in maniera abbatuti, che furono costretti di precipi- » tosamente fuggire, perseguitati ed incalzati dalle truppe » Russe per dieci Versti, trattandoli come aggressori e ne- » mici dichiarati di S. M. I. Dopo la bataglia si trovarono » uccisi nelle truppe Russe 55 uomini, et 78 feriti. Li Tar- » tari dopo la fuga si fermarono appresso Cecen per subor- » nare e tirare al loro partito i popoli, che vivono in quelle » terre sotto il vassallaggio di S. M. I. Perciò il sopradetto » Sigr. General luogotenente fù necessitato di schierare le » sue truppe nei luoghi, ove giudicò necessario, affinchè, se » i Tartari persistendo nella loro protervia, volessero fare » nuove attentati, si trovasse egli pronto a respignerli.»

LIVRE LXVII.

I. — Page 386.

Lettre du C. Fleury au G. V., 17 oct. 1737, en réponse à celle du G. V., du 17 juillet.

Vous nous en informâtes l'année passée (1736) par une lettre, dans laquelle vous nous exposiez tous les griefs que vous aviez contre cette princesse, et nous nous contentâmes d'y répondre par la confiance et la sincérité d'un fidèle ami, mais prévoyant que cette guerre, si elle continuait, entraînerait infailliblement l'empire des Romains à y entrer pour satisfaire aux engagemens de son alliance avec la Czarine, l'Empereur mon maître crut devoir envoyer un sieur de Tott,

lieutenant-colonel d'un régiment dans ses troupes, pour vous représenter les suites funestes que pourrait avoir cette guerre. Nous avons appris qu'il s'était acquitté de cette commission avec toute la sagesse et l'exactitude que nous attendions de lui et qu'il avait été écouté très favorablement de vous. Nous employâmes en même temps nos plus pressans offices auprès du sérénissime Empereur des Romains notre allié et nous lui devons la justice de vous assurer que nous l'avons trouvé dans les dispositions les plus sincères pour parvenir à une prompte et raisonnable pacification. Il a bien voulu nous les confirmer encore tout nouvellement, et nous ne perdons pas un moment pour lui faire part de la réquisition que vous nous faites de nous rendre médiateurs entre les trois empires. S'il veut bien consentir à la médiation de l'Empereur, mon maître, nous le prierons d'en faire aussi la proposition à la Czarine et d'instruire en conséquence les ministres plénipotentiaires au congrès de Niemirow, afin de pouvoir travailler le plus tôt qu'il sera possible à un si salutaire ouvrage.

Extrait de la lettre de Fleury, 17 *oct.* 1737, *à Villeneufve.*

Si Sa Majesté Imp. l'accepte (la médiation), j'ai chargé M. Amelot de dresser une instruction pour vous, supposé que la médiation ait son effet. Vous comprenez que le roi ne peut jeter les yeux sur aucun autre que vous. — En général, vous ne pouvez trop représenter à la Porte, quoique avec des ménagemens proportionnés à sa délicatesse, le danger qu'il y aurait pour elle à continuer la guerre, et lui faire envisager que, si elle durait, il serait difficile que la plupart des princes chrétiens ne prissent la querelle de l'Empereur, qui, de son côté, nous paraît très modéré et très raisonnable dans ses prétentions.

Lettre de M. Amelot à Villeneufve, 18 *oct.* 1737; *à cette lettre sont joints les pleins pouvoirs de l'ambassadeur chargé de la médiation.*

« Si les ministres de la Porte y eussent déferé dès le commencement, leur situation aurait été bien différente. Oczakow est au pouvoir des Moscovites, l'entrée de la Crimée leur est ouverte, l'Empereur, qui ne s'était point encore déclaré, est engagé dans la guerre; presque toute la Valaquie et la Moldavie lui sont soumises, et par la prise de Nissa il est devenu maître de la Servie entière. Une seconde campagne peut soumettre à ses armes et à celles de la Czarine tout ce que l'Empire Ottoman possède en Europe. C'est dans l'espérance que la médiation sera acceptée, qu'on avait donné à M. de Villeneufve le plein pouvoir comme plénipotentiaire au congrès de Niemirow. Il suffit que vous sachiez que ce que le roi désire le plus, et ce que vous pouvez faire de plus agréable à S. M., est de trouver des moyens de conciliation, qui puissent terminer une guerre dont les suites peuvent être si funestes à l'Empire ottoman. »

Après la séparation du congrès de Niemirow, Villeneufve ne pouvait plus y paraître en qualité de médiateur, mais seulement comme un homme qui offre ses bons offices et que la Russie n'avait jamais refusé. De son côté, l'Empereur envoya à l'ambassadeur français un mémoire instructif, qui était accompagné d'une lettre du chancelier de la cour, comte de Sinzendorf, et d'un projet de traité dont la base était le renouvellement du traité de Passarowicz.

II. — Page 408.

» Il mentovato trattato (27 Gennaro 1738) contiene undici » articoli. Con *il primo* destina e riconosce il Ragoczi in duca

» di Ongaria e prencipe di Transilvania, dichiarandolo con » *il secondo* soggetto all' allezzione delli predetti stati, lorche » siano in libertà di pratticarla. *Il terzo* stabilisce che ri- » cuperandosi con la forza dell' armi alcun luoco situato » nell' Ongheria e nella Transilvania posseduto altre volte » dalla Porta abbia da rimanere in suo dominio, restando » ad essi quelli che se convenissero e fossero conosciuti » che se le dovessero per ministri di potenze impar- » tiali residerci in Costantinopoli. *Il quarto* non e che una » promessa di lasciare ad ognuno colà nativo e abitante l'uso » libero di quella religione che professasse. Con *il quinto* si » conviene sopra la quota delle truppe che l'Ongaria e la » Transilvania doverano fornire all' occasione di guerra pas- » sata, la prima in cento mille uomini per guardare il desi- » dero del paese e in ducenta mille per servire al di fuori. » La tangente della altra e di venti mille, e di dieci mille » respettivamente con l'obbligo innoltre ad ambidue di som- » ministrare proporzionamente le provisioni necessarie per » il nutrimento di ottanta mille delle truppe ottomane che » accantonare vi venissero per diffesa di essi stati. Commina » *il sesto* l'indignazione dal G. S. a quelli Ongari et Tran- » silvani che dopo l'arrivo del manifesto del detto prencipe » continuassero ad aderire al partito inimico. Con *il settimo* » qualificasi che chiunque sia Alemano, Ongaro o Transil- » vano che esistesse descritto nei colli di esso prencipe, s'in- » tendea sotto la protezzione della Porta, non sarà soggetto » ad essere captivo, anzi ricevera ogni appoggio e assistenza. » Con *l'ottavo* resta giunto l'obbligo alli detti stati di contri- » buire al G. S. quell' annua corrisponsione che vi riffon- » devano in altri tempi, e che venisse di esser limitata in » misure congrue e convenevoli. *Il nono* versa primo in » punto di commercio e le se accumulano le prerogative » stesse de quali servisse, quello delle altre franche nazioni. » Passa indi a determinare che quattro dei principali di » quelle genti abbian a qui risiedere di continuo col cam-

» biarsi tutti gli anni. *Il decimo* e *l'undecimo* riguardano » l'interesse particolare del Ragoczi e dei suoi seguaci. Se le » promettre di maneggiare la restituzione delle loro terre al » caso della pace senza che riuscisse la devisata conquista; » lo si assicura di trattamento eguale a quello del Padre suo, » di riguardar lui e li suoi Aderenti in figura di Cespiti » (Clienti), del G. S. libertà di rimanere al Rodosto e di » tradursi altrove o dovunque le fosse agrado. — Le baile continue : « Qual sia lo spirito del presente trattato, quale il » fine e quale ne fosse per essere l'effeto nel caso, che, Iddio » non permetta, arridesse la sorte ai dissegni di detto pren- » cipe, ben verra a comprenderlo il fino intendimento delle » EE. VV. (Cont. f. 732—733).

III. — Page 470.

Les accusations contre Wallis et Neipperg, que contient la lettre circulaire aux ambassadeurs, s'accordent entièrement avec celles publiées dans l'*Histoire de Neipperg* et les rapports déposés aux Archives de Vienne. C'est aussi dans ce sens que le comte de Sinzendorf écrivit, sous la date du 12 septembre et du 3 et 12 octobre, au marquis de Villeneuve, qui, ainsi que le raconte Laugier, essaya d'excuser la conduite de Neipperg auprès de la cour impériale. D'ailleurs les lettres même que Wallis et Neipperg écrivirent, soit pour s'excuser, soit pour convenir de leurs fautes, prouvent la vérité du contenu de la circulaire impériale. Wallis écrivit le 19 septembre que, bien qu'autorisé par le rescrit du 5 septembre à conclure la paix, il ne l'avait pas fait, parce qu'il lui répugnait de se rendre au camp du grand-vizir; il assure que Neipperg, après l'avoir forcé de lui remettre ses pouvoirs, l'avait laissé pendant toute la durée des négociations dans l'ignorance de ce qui se passait; enfin il joint à sa lettre l'écrit que Neipperg lui avait remis sous la date du 17 août, et par lequel il déclare prendre sur sa tête toute la responsabi-

lité des négociations. D'un autre côté, Neipperg s'excuse dans son rapport du 5 septembre, et dit : « Si j'avais reçu » plus tôt le rescrit du 31, je ne me serais jamais chargé de » conduire les négociations relatives au rétablissement de » la paix et jamais je ne me serais rendu au camp ennemi. » Dans ce rescrit, qui manque dans l'Histoire de Neipperg, l'Empereur dit : « Nous voyons, par le rapport de Wallis » du 22 août, que ce général n'a pas exactement rempli ce » qui lui a été commandé, d'abord, parce qu'il vous a » adressé le paquet en question, au lieu de l'envoyer direc- » tement à Villeneuve, ce qui l'aurait moins exposé au dan- » ger d'être ouvert par les Turcs : ensuite, parce qu'il vous a » laissé la faculté de remettre ou non à Villeneuve la lettre qui » lui a été envoyée, tandis que dans des affaires pour lesquelles » il existe un ordre positif, un semblable libre arbitre est » inadmissible. Dans des circonstances aussi graves, nous avons » cru ne pouvoir mieux obvier à cette première difficulté » qu'en vous interdisant toute correspondance ; quant à la se- » conde, nous vous ordonnons de remettre la lettre susdite, » en chiffres ; *le contenu de notre lettre du* 11, *reste donc en* » *vigueur, et jusqu'ici nous ne révoquons nullement son con-* » *tenu, d'autant plus que nous ne pouvons ni ne voulons* » *douter, que vous ne vous soyez entendu avec Puckow sur* » *l'état actuel de Belgrade, avant de vous rendre au camp* » *turc; conséquemment, vous ne céderez Belgrade que dans le* » *cas désigné dans le rescrit si souvent cité* (celui du 11). » Sur le reproche qui lui fut fait, que les textes de l'acte turc et latin qui réglait les préliminaires n'étaient pas conformes, Neipperg s'excusa dans la lettre du 20 septembre en disant : « Je ne comprends rien à la première de ces langues (la langue » turque), et je ne suis pas très versé dans les deux autres (les » langues latine et italienne) ; c'est un malheur. » Dans son rapport du 3 octobre, il accuse l'interprète Momars du manque de conformité dans le texte du troisième article, puis il continue : « Je confesse les grandes et nombreuses fautes que

» j'ai commises, en négociant un traité aussi désavantageux; » elles méritent une juste punition; » enfin il s'engage à rediger, pendant son arrestation, une relation des conférences, et il demande à cet effet à son gendre, le comte de Pappenheim, de lui envoyer un copiste. Un rescrit impérial, daté du 22 octobre, lui ordonne de répondre catégoriquement à ces trois questions : 1° S'il avait été autorisé à se rendre au camp turc. 2° S'il avait été autorisé à accorder les conditions arrêtées dans les préliminaires. 3° De dire qui l'avait autorisé à procéder à l'exécution du traité avant sa ratification. Sinzendorf écrivit à Villeneuve le 12 octobre : « Pour complaire » aux Turcs, Neipperg, sans attendre les ordres, promit de » leur remettre la moitié de la ville, dès que la moitié du » terme (dont on convint à l'insu du cabinet) serait écoulée, » et par surcroit de complaisance, il n'attendit pas l'expira- » tion de la moitié du terme convenu pour leur en remettre » les deux tiers ». Il est donc suffisamment prouvé que la faute de ce traité revient à Neipperg et à Wallis, qui lui avait caché les lettres antérieures du cabinet de Vienne et l'offre faite aux Turcs par le colonel Gross de leur abandonner Belgrade; il est prouvé aussi que la supposition, que Neipperg aurait reçu des instructions secrètes du duc de Lorraine, est tout aussi dénuée de fondement que le bruit accrédité encore çà et là, d'après lequel le grand duc de Toscane aurait été fait prisonnier par les Turcs dans une chasse et qu'on ne lui aurait rendu la liberté qu'au prix de la reddition de Belgrade.

FIN DES NOTES DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATORZIÈME.

LIVRE LXIV.

Pages.

Délimitation. — Événemens de Dulcigno. — Réception du grand-vizir. — Mesures administratives. — Constructions, incendies, tremblement de terre. — Rapports diplomatiques. — Ambassade turque à Vienne; ambassade impériale à Constantinople; négociations qu'elles avaient pour objet. — Paix éternelle avec la Russie. — Actes de la diplomatie française et anglaise. — Ambassadeur ottoman à Paris; chargé d'affaires prussien à Constantinople. — Mariages et circoncisions. — Règlement qui détermina la hiérarchie et les vêtemens que comportent ses différens degrés. — Fêtes populaires et procession des palmes nuptiales. — Mesures d'ordre concernant l'Anatolie, l'Égypte et la Tatarie. — Première leçon donnée aux princes. — Nouvel historiographe. — Le mouchoir, le halwa et le khalwet. — Le fils du médecin de la cour, Ali-Pascha. — Mort de plusieurs hommes célèbres. — Ambassade à Bokhara et à Balkh; retour des ambassadeurs envoyés en France et en Perse. — L'ambassadeur persan Moustafa Koulikhan. — Installation du khan de Schirwan. — Démêlés avec la Russie. — Trois fetwas mémorables. — La Géorgie occupée par les Turcs. — Ambassade de Tahmasip. — Conquêtes en Perse. — Traité de partage entre la Porte et la Russie. 1-107

LIVRE LXV.

Relations diplomatiques avec les puissances européennes et asiatiques. — Persécution des catholiques. — Prise de Hamadan

Pages.

et d'Eriwan, de Tebriz, d'Ardebil, du Lori, du Loristan, du Karatagh, de Meragha, d'Ourmia et du Moghan. — Mahmoud l'Afghan, dans la caverne de la pénitence. — Paix conclue avec Eschref, son successeur. — Délimitation du territoire russe. — Position des ambassadeurs européens à Constantinople. — Tscherkes Mohammedbeg en Egypte. — Troubles en Crimée et aux bords du Kouban. — Soulèvement des tribus persanes Schahsewen et Schikaki : combats livrés contre elles. — Institutions du grand-vizir Ibrahim. — Constructions, fêtes, bibliothèques, imprimerie, savans. — Bonneval. — Le résident Talman. — Contestations territoriales avec la Russie. — Ambassadeurs d'Eschref. — Mort de plusieurs hommes célèbres. — Envoyé du schah Tahmasip à Constantinople. — La guerre est de nouveau déclarée à la Perse. — Déposition du sultan Ahmed ; coup d'œil jeté sur son règne. 108-233

LIVRE LXVI.

Répression des rebelles. — Les voïévodes de Moldavie et de Valachie. —Grand-vizirat de Kabakoulak. — Reprise de Kermanschahan et de Hamadan. — Bataille de Koridjan. — Paix avec Tahmasip. — Destitution du grand-vizir Topal Osman, du kapitan-pascha, du moufti et de plusieurs autres fonctionnaires. — Lois somptuaires. — Audiences accordées à des ambassadeurs chrétiens. — La Kabarta. — Arrivée du grand-vizir à Constantinople. — Monnaies. — Aqueduc de Bagdjékœï. — Guerre avec la Perse. — Délivrance de Bagdad. — Biographie et portrait de Topal Osman. — Promotions, exécutions, institutions. — Grand-vizirat d'Ismaïl. — Maisons de plaisance. — Détermination de la nativité du Prophète. — Marche de Feth-Ghiraï vers le Caucase. — Négociations diplomatiques entamées avec la Porte par des ministres européens. — Déclaration de guerre. — Marche des corporations. — Départ de l'armée. — Guerre de Perse. — Bataille de l'Arpatschaï. — Négociations et conclusion de la paix avec la Perse. 234-350

LIVRE LXVII.

Incertitudes de la Porte relativement à la guerre ou à la paix avec les puissances européennes. — Correspondance entre le grand-

Pages.

vizir et Talman. — Invasion de la Crimée par l'armée russe. — Le kapitan-pascha Djanüm Khodja. — Le voïévode de Moldavie, Ghika, est confirmé comme hospodar. — Ravages commis dans l'Ukraine. — Traité de commerce avec la Suède. — Correspondance du grand-vizir et de Kœnigsegg. — Congrès de Niémirow. — Ouverture de la campagne par les Russes et les Autrichiens. — Les Arnautes Clémentins. — Prise de Nissa par les Autrichiens. — Evénemens militaires en Valachie et en Moldavie. — Révocation du grand-vizir. — Convention signée avec Rakoczy. — Efforts des ministres des puissances maritimes pour faire agréer leur médiation; l'ambassadeur français est accepté pour médiateur. — Conquête d'Ouzidja, de Mehadia, de Semendra et d'Orsova. — Campagne des Russes sur le Dniester et en Crimée. — Evénemens de Bosnie. — Oczakow et Bender sont rasées. — Départ du grand-vizir Yegen Mohammed pour Constantinople. — Tentatives faites pour reprendre les négociations. — Démarches du roi de Pologne Auguste III et de la confédération polonaise auprès de la Porte. — Aouz Mohammed-Pascha est nommé grand-vizir. — Convention avec la Suède relativement aux dettes de Charles XII. — Arrivée du lieutenant prussien Sattler. — Bataille de Krozka. — Siége de Belgrade. — Prise de Chocim. — Les Russes en Moldavie. — Correspondance entre Wallis et le grand-vizir. — Irruption des Russes en Moldavie. — Départ de Neipperg pour le camp ottoman. — Préliminaires et conclusion du traité de paix de Belgrade. 351-470

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.

TABLES GÉNÉALOGIQUES

PAR ORDRE DE SUCCESSION,

DES PRINCES ET DES GRANDS DIGNITAIRES MENTIONNÉS DANS LES TOMES TREIZIÈME ET QUATORZIÈME DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN.

I.

Table généalogique des Princes ottomans.

MOUSTAFA II,

né le 8 silkidé 1074 (2 juin 1664), détrôné le 9 rebioul-akhir 1115 (22 août 1703); mort le 22 schâban 1115 (31 décembre 1703).

Fils.

1. Sultan Mahmoud I, né le 3 moharrem de l'hégire 1108 (2 août 1696).
2. Sultan Osman III, né en l'année de l'hégire 1108 (1696).
3. Sultan Mohammed, né en l'année 1110 (1698).
4. Sultan Hasan, né le 26 ramazan 1110 (28 mars 1699).
5. Sultan Houseïn, né le 6 silkidé 1110 (6 mai 1699).
6. Sultan Mourad, né en l'année 1114 (1702).
7. Sultan Ahmed, né le 1 schewwal 1114 (18 février 1703), mort au mois d'août de la même année.
8. Sultan Mourad, né le 14 schewwal 1114 (3 mars 1703), mort le 20 schâban 1115 (29 décembre 1703).

Filles.

1. Aïschè, née en l'année de l'hégire 1107 (1695); mariée avec Nououman-Pascha Kœprülü.
2. Rakhieh, morte le 16 schâban 1110 (24 décembre 1703).
3. Emineh, mariée avec Tschorli Ali-Pascha (Raschid, II, f. 59).
4. Seïner, morte le 2 ramazan 1117 (18 décembre 1705).
5. Oumettoullah, morte au mois de schâban 1139 (avril 1727).
6. Safiyé, mariée avec le fils d'Ali-Pascha de Tschorli au mois de rebioul-ewwel 1122 (mai 1710). (Raschid, II, f. 77).

AHMED III, fils de Mohammed IV,

né le 3 ramazan 1084 (12 décembre 1673), détrôné le 1 octobre 1730, mort au mois de moharrem 1152 (5 avril 1758).

Fils.

1. Sultan Mohammed, né le 7 schâban 1108 (1 mars 1697), mort le 18 moharrem 1115 (3 juin 1703).
2. Sultan Isa, né le 10 silkidé 1117 (23 février 1706), mort le 10 safer 1118 (24 mai 1716).
3. Sultan Ali, né le 8 rebioul-ewwel 1118 (20 juin 1706), mort le 3 djemazioul-akhir 1118 (12 septembre 1706).
4. Sultan Sélim, né le 19 djemazioul-ewwel 1118 (29 août 1706), mort le 14 moharrem 1120 (5 avril 1708).
5. Sultan Mourad, mort le 14 moharrem 1120 (5 avril 1708).
6. Sultan Sélim II, né en l'année de l'hégire 1127 (1715).
7. Sultan Abdoulmelek, né le 9 schewwal 1121 (12 décembre 1709), mort le 17 moharrem 1125 (7 mars 1711).
8. Sultan Mourad, né le 24 schâban 1119 (17 novembre 1707).
9. Sultan Bayezid, mort en l'année 1184 (1770).
10. Sultan seïfeddin, né le 21 djemazioul-akhir 1140 (3 février 1728), mort en 1145 (1732).
11. Sultan Hasan.
12. Sultans Mohammed et Moustafa III, nés au mois de safer 1129 (janvier 1717); le dernier mourut le 21 janvier 1774.
13. Sultan Souleïman, mort en l'année 1145 (1732).
14. Sultan Abdoullah, né et mort le 6 safer 1132 (19 décembre 1719), (suivant Wirmond le 17 décembre).
15. Sultan Nououman, mort au mois de djemazioul-ewwel 1135 (février 1723); mort le 5 redjeb 1778 (29 décembre 1764).
16. Sultan Abdoulhamid I, né le 5 redjeb 1137 (20 mars 1725).
17. Sultan Souleïman, né le 29 djemazioul-akhir 1122 (25 août 1740).

Filles.

1. Fatima Sultane, née le 22 djemazioul-akhir 1116 (22 octobre 1704), morte au mois de silkidé 1145 (mai 1733).
2. Khadidjé I, né le 16 schewwal 1118 (21 janvier 1707); morte 27 schewwal 1119 (23 janvier 1708).
3. Rakiyé I, née le 3 moharrem 1119 (6 avril 1707), morte le dernier jour du mois de schewwal 1119 (23 janvier 1708).
4. Aïschè, née le 11 schewwal 1127 (11 octobre 1715), mariée avec le silihdar Mohammed en 1171 (1757).
5. Saliha sultane, morte en 1127 (1715).
6. Seïned Sultane I, née le 21 schewwal 1118 (26 janvier 1707), morte le 20 redjeb 1120 (5 octobre 1708).
7. Oumm Koulsoum, née le même jour que la précédente (suivant Talman le 6 février), morte en l'année 1445 (1732).
8. Seïned II, fiancée au grand-vizir Moustafa-Pascha, née le 9 schewwal 1121 (12 décembre 1709), morte au mois de djemazioul-ewwel 1122 (juillet 1710).
9. Rabiia, née le 16 moharrem 1132 (29 novembre 1719).
10. Oummetoullah, née le 16 silhidjé 1135 (17 septembre 1725), morte le 7 silkidé 1136 (28 juillet 1724).
11. Naïlé Sultane, née au mois de djemazioul-akhir 1137 (février 1725), morte le 15 rebioul-akhir 1139 (10 décembre 1726).
12. Nazifé Sultane, née au mois de redjeb 1137 (mars 1725).
13. Esma Sultane, née le 10 redjeb 1138 (14 mars 1726).
14. Sabiha, née le 24 rebioul-akhir 1139 (19 décembre 1726).
15. Rebia Sultane, née le 14 rebioul-ewwel 1140 (30 octobre 1727), morte le 23 schâban 1140 (4 avril 1728).
16. Sobeïdé, née le 17 schâban 1140 (19 mars 1728), morte le 6 ramazan 1171 (14 mai 1758).
17. Oumm Selma, née en l'année 1145 (1732).
18. Seïneb III, morte le 25 mars 1774, elle fut mariée avec le petit silihdar Melek Ahmed-Pascha en l'année 1171 (1757).
19. Khadidjé II, née le 3 schâban 1122 (27 septembre 1710).
20. Emineh, morte en l'année 1145 (1732).

MAHMOUD I, fils de Moustafa II,
né le 3 moharrem 1108 (2 août 1696).

II.

Table généalogique de la Dynastie persane des Safis.

9. Schah Souleïman, fils d'Abbas II, monta sur le trône le 25 septembre 1560, mort au mois de juillet 1694.
10. Schah Houseïn I, détrôné par les Afghans le 26 octobre 1722.

III.

Table généalogique des Grands-Mogols.

9. Mohammed Orengzib, fils de Khourremschah (dans Deguignes, fils de Corum); il régna jusqu'en l'année 1707.
10. Schah Alem.

IV.

Table généalogique des Khans de Crimée.

29. Dewlet-Ghiraï, fils du khan Sélim-Ghiraï, monté sur le trône le 25 mars 1699; destitué le 6 schâban 1114 (26 décembre 1702).
30. Sélim-Ghiraï, père du précédent, reprend le pouvoir pour la quatrième fois; mort le 24 schâban 1116 (22 décembre 1704).
31. Ghazi-Ghiraï, second fils de Sélim-Ghiraï, destitué au mois de moharrem 1119 (avril 1707).
32. Kaplan-Ghiraï, destitué le 27 ramazan 1119 (9 décembre 1707).
33. Dewlet-Ghiraï, reprend le pouvoir pour la seconde fois; destitué le 2 rebioul-ewwel 1125 (29 mars 1713).
34. Kaplan-Ghiraï, reprend le pouvoir pour la seconde fois et règne jusqu'en l'année 1716.
35. Dewlet-Ghiraï, reprend le pouvoir pour la troisième fois et règne jusqu'au mois de moharrem 1129 (17 décembre 1716).
36. Kara Dewlet-Ghiraï, descendant d'une autre branche que celle des fils de Sélim-Ghiraï, mort le 14 moharrem 1129 (29 décembre 1716). Ce khan manque tout-à-fait dans l'histoire de la Chersonèse taurique, qui le confond avec le précédent Dewlet.
37. Seadet-Ghiraï, destitué le 27 moharrem 1137 (16 octobre 1724) [1].
38. Menghli-Ghiraï, destitué le 10 rebioul-akhir 1143 (23 octobre 1730); il avait deux fils Halim-Ghiraï et Schahin-Ghiraï; son kalgha Safa-Ghiraï ayant été exilé à Rhodes, la Porte donna sa place à Aadil-Ghiraï, autre fils de Sélim-Ghiraï.
39. Kaplan-Ghiraï, reprend le pouvoir pour la troisième fois le 25 octobre 1730; destitué le 6 septembre 1736.
40. Feth-Ghiraï, destitué le 27 rebioul-ewwel 1150 (25 juillet 1727) [2].
41. Menguli-Ghiraï, reprend le pouvoir pour la seconde fois en l'année 1156 (1737); mort en 1152 (1739).

V.

Table généalogique de la famille Kœprülü.

Mohammed, grand-vizir. — Hasan.

Ahmed, grand-vizir. — Moustafa, grand-vizir. — Ali — Houseïn, grand-vizir.

Abdoullah. — Nououman, grand-vizir. — Ezaad.

Abdourrahman. — Ahmed.

VI.

Grands-Vizirs.

Sous Moustafa II.

115. Amoudjazadé Houseïn Kœprülü, congédié sur sa demande le 12 rebioul-akhir 1114 (5 septembre 1702).
116. Dallaban Moustafa-Pascha, destitué le 6 ramazan 1114 (24 janvier 1703).
117. Rami Mohammed-Pascha, destitué le 9 rebioul-akhir 1115 (22 août 1703).

Sous Ahmed III.

118. Nischandji Ahmed-Pascha, destitué le 7 redjeb 115 (16 novembre 1703).
119. Damad Hasan-Pascha, destitué le 28 djemazioul-ewwel 1116 (28 septembre 1704).
120. Kalailikoz Ahmed-Pascha, destitué le 27 schâban 1116 (25 décembre 1704).
121. Baltadji Mohammed-Pascha, destitué le 19 moharrem 1118 (3 mai 1706).
122. Tschorli Ali-Pascha, destitué le 17 rebioul-akhir 1122 (15 juin 1710).
123. Kœprülü Nououman-Pascha, le cinquième et dernier grand-vizir de la famille Kœprülü, destitué le 21 djemazioul-akhir 1122 (7 août 1710).
124. Baltadji Mohammed-Pascha, pour la seconde fois, desttué le 9 schewwal 1123 (20 novembre 1711).
125. Yousouf-Pascha, destitué le 11 schewwal 1124 (11 novembre 1712).
126. Souleïman-Pascha, destitué le 10 rebioul-ewwel 1125 (6 avril 1713).
127. Khodja Ibrahim-Pascha, destitué le 11 rebioul-ewwel 1125 (6 avril 1713).
128. Damad Ali-Pascha, tué dans la bataille de Peterwardein, le 17 schâban 1128 15 août 1715).
129. Khalil-Pascha, destitué après la bataille de Belgrade.
130. Nischandji Mohammed-Pascha, destitué le 8 djemaziul-akhir 1130 (9 mai 1718).
131. Damad Ibrahim-Pascha, tué par les rebelles le 18 reioul-ewwel 1145 (1 octobre 1730).

Sous Mahmoud I.

132. Silihdar Mohammed-Pascha, destitué le 13 redjeb 1143 (22 janvier 1731).
133. Ibrahim-Pascha Kabakoulak, destitué le 9 rebioul-ewwel 1144 (11 septembr 1731).
134. Topal Osman-Pascha, destitué le 15 ramazan 1144 (12 mars 1732).
135. Hekimzadé (le fils du médecin) Ali-Pascha, destitué le 22 safer 1148 (1 juillet 1735).
136. Ismail-Pascha, destitué le 9 schaban 1144(25 décembre 1734).
137. Silihdar Esseïd Mohammed-Pascha, destitué le 8 rebioul-akhir 1150 (1737).
138. Mouhsinzadé Abdoullah-Pascha, père du grand-vizir, qui conclut la pai de Kaïnardjé, destitué le 26 schâban 1150 (19 décembre 1737).
139. Ygen Mohammed-Pascha, destitué le 12 silhidjé 1151 (23 mars 1739).
140. Elhadj Aouzzadé Mohammed-Pascha, destitué le 28 rebioul-ewwel 1153 4 juin 1740).

VII.

Kapitan-Paschas.

Sous Moustafa II.

87. Houseïn-Pascha Mezzomorto, mort le 15 rebioul-ewwel 1113 (20 août 1701).
88. Abdoulfettah, mort le 3 schâban 1114 (25 décembre 1702).
89. Aschhdji Mohammed-Pascha, destitué le 4 schâban 1115 (15 décembre 1703).

[1] L'histoire de la Chersonèse taurique fait entrer ici Dewleiraï et un certain Menti-Ghiraï, puis elle fait suivre Menghli-Ghiraï; mais l'histoire de l'Empire ignore tout cela, Seadet-Ghiraï ayant été destitué en 1724, eut pour successeur immédiat Menghli-Ghiraï.

[2] Fetha-Ghiraï manque dans l'histoire précitée.

Sous Ahmed III.

90. Osman-Pascha, destitué le 16 djemazioul-akhir 1116 (16 octobre 1704).
91. Baltadji Mohammed-Pascha, destitué le 27 schâban 1116 (25 décembre 1704).
92. Abdourrahman-Pascha, destitué le 28 ramazan 1117, (15 janvier 1705).
93. Weli-Pascha, destitué au mois de ramazan 1118 (7 décembre 1706).
94. Kiaya Ibrahim-Pascha, destitué le 23 ramazan 1121 (28 octobre 1709).
95. Mohammed-Pascha, fils de Kœsed Ali-Pascha de Négrepont, destitué le 13 silkidé 1123 (25 décembre 1711).
96. Elhadji Ahmed-Pascha, destitué le 22 silhidjé 1124 (20 janvier 1713).
97. Ibrahim Khodja, destitué le 8 rebioul-ewwel 1125 (4 avril 1713).
98. Souleïman-Pascha, destitué le 24 schewwal 1125 (13 novembre 1713).
99. Scheïkhi Mohammed-Pascha, pour la seconde fois, destitué le 19 silhidjé 1125 (6 janvier 1714).
100. Souleïman-Pascha Khodja, destitué le 16 silhidjé 1116 (25 décembre 1714).
101. Djanüm Khodja Mohammed-Pascha, destitué le 2 rebioul-ewwel 1129 (14 février 1717).
102. Kiaya Ibrahim-Pascha, pour la seconde fois, destitué le 22 rebioul-ewwel 1130 (25 février 1718).
103. Souleïman Khodja, pour la seconde fois, destitué au mois de silkidé 1133 (septembre 1720).
104. Abdi-Pascha, destitué au mois de rebioul-ewwel 1143 (septembre 1730).

Sous Mahmoud I.

105. Hafiz Ahmed-Pascha, destitué le 25 rebioul-akhir 1143 (7 novembre 1730).
106. Djanum Khodja, destitué le 4 djemazioul-ewwel 1143 (15 novembre 1730).
107. Abdi-Pascha pour la seconde fois, destitué le 11 silkidjé 1145 (17 juin 1731).
108. Schahin Mohammed-Pascha, destitué le 20 rebioul-ewwel 1144 (22 septembre 1731).
109. Marabout Souleïman khodja, destitué le 29 djemazioul-ewwel 1144 (29 novembre 1731).
110. Bekir-Pascha, destitué le 18 silhidjé 1145 (12 juin 1732).
111. Djanüm Khodja, pour la troisième fois, destitué en l'année 1149 (1736).
112. Ali-Pascha; il mourut peu de temps après sa nomination.
113. Souleïman-Pascha; il mourut le 12 silhidjé 1158 (28 février 1741).

VIII.

Gouverneurs d'Égypte.

Sous le Sultan Moustafa II.

82. Kara Mohammed-Pascha, destitué le 1 moharrem 1116 (6 mai 1704).

Sous Ahmed III.

83. Souleïman-Pascha, destitué le 7 djemazioul-akhir 1116 (7 octobre 1704).
84. Rami Mohammed-Pascha, destitué au mois de djemazioul-ewwel 1118 (septembre 1706).
85. Ali-Pascha, destitué au mois de djemazioul-akhir 1119 (septembre 1707).
86. Damad Hasan-Pascha pour la seconde fois, destitué le 25 schâban 1121 (28 octobre 1709).
87. Ibrahim-Pascha, destitué au mois de djemazioul-akhir 1122 (août 1710).
88. Kosedj Khalil-Pascha, destitué au mois de djemazioul-akhir 1123 (juillet 1711).
89. Weli-Pascha, destitué au mois de schâban 1126 (août 1714).
90. Abdi-Pascha, destitué au mois de redjeb 1129 (juin 1717).
91. Kiaya Ali-Pascha, pour la seconde fois, destitué le 6 silkidé 1132 (9 septembre 1720).
92. Redjeb-Pascha, destitué le 3 redjeb 1133 (31 avril 1721).
93. Mohammed-Pascha, précédemment grand-vizir, destitué au mois de moharrem 1138 (septembre 1625).
94. Ali-Pascha Morali, destitué au mois de djemazioul-akhir 1138 (février 1726).
95. Mohammed-Pascha, pour la seconde fois, destitué au mois de safer 1140 (septembre 1727).
96. Eboubekr-Pascha, destitué le 13 silhidjé 1141 (10 juillet 1729).

Sous Mahmoud I.

97. Kœprülüzadé Abdoullah-Pascha, destitué au mois de moharrem 1146 (juin 1734).
98. Silihdar Mohammed-Pascha.
99. Osman-Pascha, destitué en l'année 1147 (1734).
100. Eboubekr-Pascha, pour la seconde fois, destitué au mois de redjeb 1147 (décembre 1734).
101. Ali-Pascha Hekimzadé, précédemment grand-vizir, destitué en l'année 1154 (1741).

IX.

Muftis.

Sous Moustafa II.

65. Seïd Feizoullah, pour la seconde fois, destitué le 15 rebioul-ewwel 1115 (27 juillet 1703), puis exécuté le 20 rebioul-akhir (septembre 1703).

Sous Ahmed III.

66. Yektscheschm Houseïn-Efendi, destitué le 8 rebioul-akhir 1115 (21 août 1703).
67. Mohammed, l'imam du Sultan, pour la seconde fois; destitué le 19 ramazan 1115 (26 janvier 1704).
68. Paschamakdjizadé Esseïd Ali-Efendi, destitué le 27 schewwal 1118 (1 février 1707).
69. Sidik Mohammed-Efendi, pour la seconde fois, destitué au mois de silkidé 1119 (février 1708).
70. Ebézadé (le fils de la nourrice) Abdoullah-Efendi, destitué au mois de djemazioul-akhir 1122 (août 1710).
71. Paschmakdjizadé-Efendi, pour la seconde fois, mort le 4 moharrem 1124 (12 février 1712).
72. Ebézadé-Efendi, pour la seconde fois, destitué le 6 safer 1125 (4 mars 1715).
73. Atallah Mohammed-Efendi; destitué le 15 djemazioul-akhir 1125 (9 juillet 1713).
74. Mahmoud, l'imam du Sultan, destitué le 9 silhidjé 1126 (16 décembre 1714).
75. Mirza Moustafa-Efendi, destitué le 12 djemazioul-akhir 1127 (15 juin 1715).
76. Menteschzadé Abdourrahim-Efendi, mort le 6 silhidjé 1129 (11 novembre 1717).
77. Ismail-Efendi, destitué au mois de djemazioul-akhir 1130 (mai 1718).
78. Abdoullah-Efendi, destitué le 17 rebioul-ewwel 1143 (30 septembre 1730).

Sous Mahmoud I.

79. Mirzazadé Scheïkk Mohammed-Efendi, destitué au mois de schewwal 1143 (avril 1731).
80. Paschmakdjizadé Esseïd Abdoullah, fils du précédent, destitué le 27 schâban 1144 (24 fév. 1732).
81. Damadzadé Scheïkh Ahmed-Efendi, destitué le 12 djemazioul-ewwel 1146 (21 octobre 1733).
82. Ishak-Efendi; depuis l'année de l'hégire 1146 (1733) jusqu'à l'année 1147 (1734).
83. Dürrizadé-Efendi; depuis l'année 1147 (1734) jusqu'à l'année 1148 (1735).
84. Esseïd Moustafa-Efendi; depuis l'année 1148 (1735) jusqu'à l'année 1158 (1745).

X.

Reïs-Efendis.

Sous Moustafa II.

74. Scheïkhzadé Abdi-Efendi, destitué en l'année 1114 (1702).
75. Abdoul Kerimbeg, destitué en l'année 1115 (1703).

Sous le Sultan Ahmed III.

76. Adjem Eboubekr-Efendi, pour la seconde fois; destitué en l'année 1118 (1706).
77. Abdoulkerim-Efendi, pour la seconde fois; destitué en l'année 1122 (1710).
78. Adjem Eboubekr-Efendi pour la troisième fois; destitué en l'année 1124 (1712).
79. Abdoul Kerimbeg, pour la troisième fois; destitué en l'année 1125 (1713).
80. Adjem Eboubekr, pour la quatrième fois: destitué en l'année 1125 (1713).
81. Souleïman-Efendi, destitué en l'année 1126 (1714).
82. Elhadj Moustafa-Efendi, destitué en l'année 1127 (1715).
83. Souleïman-Efendi, pour la seconde fois; destitué en 1128 (1716).
84. Kadri-Efendi; il resta en place jusqu'à la prise de Belgrade, en l'année 1129 (1717).
85. Aarifi Ahmed, destitué en l'année 1130 (1717).
86. Outsch Enbarli Mohammed-Efendi; destitué en l'année 1133 (1720).
87. Souleïman-Efendi, pour la troisième fois; destitué en l'année 1143 (1730).

Sous Mahmoud I.

88. Ismaïl-Efendi; destitué en l'année 1149 (1736).
89. Taoukdji Moustafa, un des ministres du congrès de Niemirow; destitué en l'année 1153 (1740).

XI.

Liste des Kislaragas.

1. Mohammedaga; en l'année de l'hégire 982 (1574); mort en l'année 999 (1590).
2. Sourouraga; pendant neuf mois seulement, jusqu'à l'année 1000 (1591).
3. El-Hadj Moustafaaga; admis à la retraite en l'année 1104 (1593).
4. Osmanaga, périt avec Ghazneferaga (le Hongrois), chef des ennuques blancs, victime d'une rébellion, en l'année 1011 (1602).
5. Abdourrizafaga; destitué lors de l'avènement d'Ahmed I, en l'année 1112 (1613).
6. Rihanaga; admis à la retraite en l'année 1114 (1615).
7. Elhadj Moustafaaga; envoyé en exil au Caire en l'année 1129 (1619).
8. Souleïmanaga; il périt avec son maître, le sultan Osman II, victime d'une rébellion, en l'année 1031 (1622).
9. Rihanaga, en l'année 1032 (1622).
10. Ouihal' Moustafaaga; pour la seconde fois; il ne resta en place que pendant huit mois et mourut en 1033 (1623).
11. Idrisaga, destitué lors de l'avènement du sultan Ibrahim, en l'année 1049 (1640).
12. Ibrahimaga, en l'année 1050 (1640).
13. Kodja Sünbülaga, destitué en l'année 1045 (1644).
14. Abdoulkadiraga, puis encore:
15. Sünbülaga, envoyé en exil en Egypte après quelques mois de fonctions; chemin faisant, il fut fait prisonnier par les Vénitiens, ce qui amena la guerre contre Venise.
16. Taschyatour Aliaga, jusqu'en l'année 1055 (1645).
17. Djelali Ibrahimaga, en l'année 1057 (1647); exilé en Egypte.
18. Ishakaga, envoyé en exil en Egypte après quelques mois.
19. Moussahib Mohammedaga, exécuté quelques jours après par ordre du sultan Ibrahim.
20. Moussahib Messououdaga, envoyé en Egypte en l'année 1058 (1648).
21. Djelali Ibrahimaga, pour la seconde fois, jusqu'en l'année 1059 (1649); quelques histoires l'appellent Makssoud.
22. Eskiseraïagasi Mohammedaga, destitué en l'année 1061 (1650).
23. Lala Souleïmanaga; l'auteur de la chute du grand-vizir Siawousch et protecteur de Gourdji Mohammed-Pascha, destitué par la Walidé en l'année 1062 (1652).
24. Behramaga, créature de la Walidé exécuté avec le chef des eunuques blancs, lors de la rébellion de 1066 (1656).
25. Dilaweraga jusqu'en l'année 1068 (1658).
26. Solak Mohammedaga, créature de Mohammed Kœprülü, envoyé en Egypte 1073 (16 2).
27. Mouselliaga, mort en 1078 (1667).
28. Abbasaga, envoyé en Egypte en l'année 1082 (1671).
29. Yousoufaga, destitué lors de la rébellion du 1 moharrem 1098 (1 novembre 1687) et exilé en Egypte.
30. Khazinedar Aliaga, destitué au mois de rebioul-ewwel 1099 (février 1688).
31. Moustafaaga, destitué par suite d'une querelle avec le grand-vizir, Moustafa Kœprülü, dans l'année 1101 (1689).
32. Lala Ahmedaga élevé par le grand-vizir Moustafa Kœprülü, mort en 1102 (1691).
33. Ismaïlaga, destitué sous Ahmed II; auteur de la chute du grand-vizir Arabadji Ali-Pascha.
34. Kaba Neziraga, destitué après la chute du grand-vizir Biiklü Moustafa, dans l'année 1103 (1691).
35. Ishakaga, destitué dans l'année 1106 (1695), sous Moustafa II.
36. Bairaksiz Aliaga, envoyé en exil en Egypte, dans l'année 1112 (1700).
37. Nezir II, jusqu'à la déchéance de Moustafa II, dans l'année 1115 (1703).
38. Abdourrahmanaga, destitué après l'avènement d'Ahmed III, dans l'année 1116 (1704).
39. Ouzoun Souleïman, destitué par l'influence du grand-vizir Ali, dans l'année 1125 (1713).
40. Anta Mohammedaga, envoyé en Egypte dans l'année 1129 (1718).
41. Elhadj Beschiraga, kizlaraga pendant 30 ans (jusqu'à l'année 1159 (1746); douze grands-vizirs devaient à son influence leur élévation.

XII.

Interprètes de la Porte.

Sous Souleïman le Législateur et Sélim II.

1. Alibeg.
2. Younisbeg.
3. L'Allemand Heinz.
4. Un polonais.
5. Mahmoud, rénégat allemand.

Depuis le règne de Ahmed I, jusqu'au règne de Mohammed IV.

6. Soulfikar, renégat hongrois.

Sous Mohammed IV.

7. Panayatti Murusi.
8. Bobowski, le Polonais.
9. Mamucca della Torre.
10. Alexandre Maurocordato.
11. Seferaga, rénégat.
12. Alexandre Maurocordato Scarlatzadé.
13. Nicolas Maurocordato (1709).
14. Jean Maurocordato, nommé prince de Valachie en l'année 1717.
15. Alexandre Ghika, exécuté le 25 février 1741.

(1) Cette liste a été dressée sur les données de l'histoire de Mourad III jusqu'à celle de Mahmoud I, par Rasmi Ahmed. Ce fut sous le règne de Mourad III que les chefs des ennuques noirs devinrent chefs du harem; fonction qui autrefois appartenait au chef des eunuques blancs.